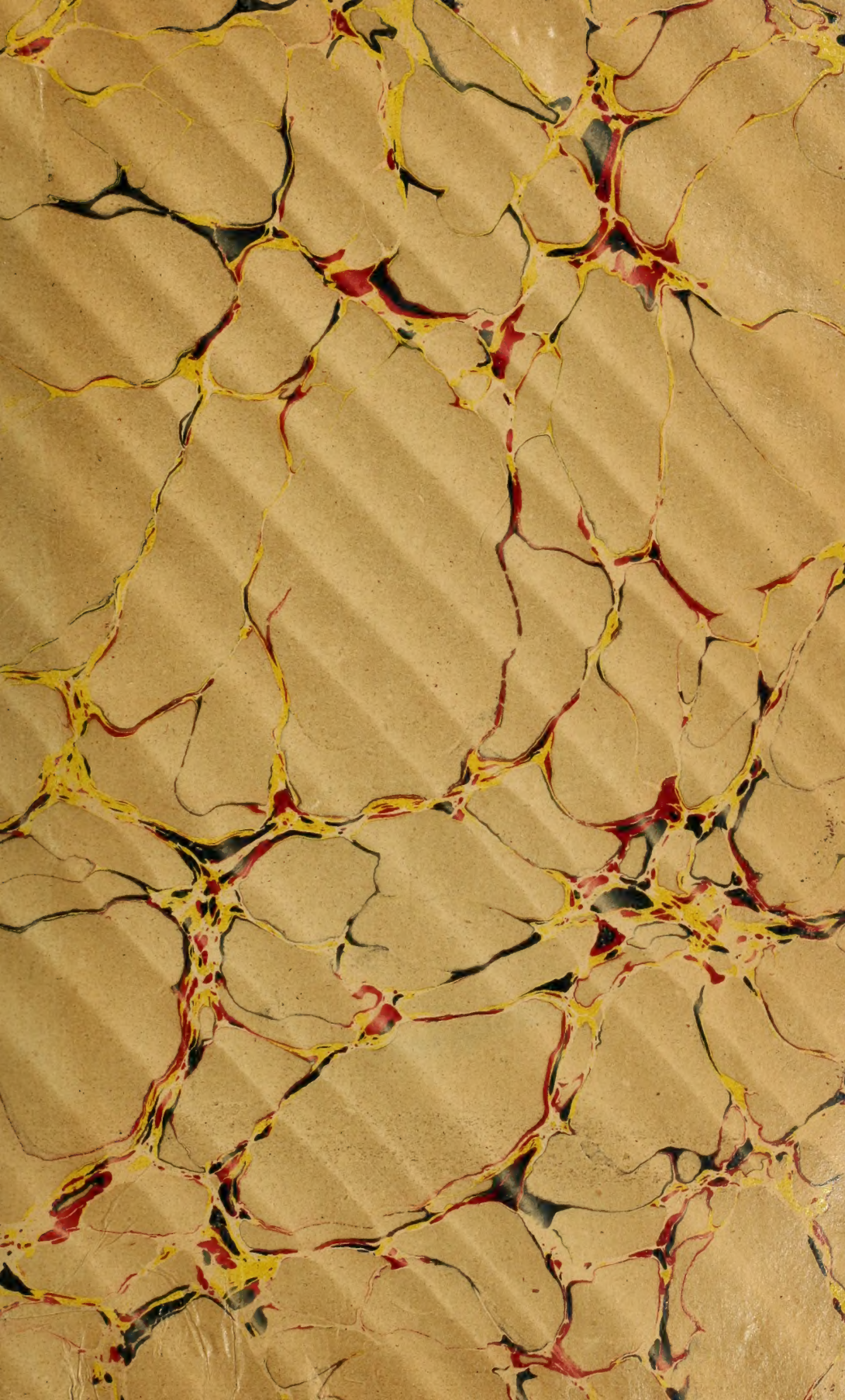




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P.
1B
8

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET, FÉNELON, MASSILLON,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU, ANSELME, FLÉCHIER, RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN, BALLET,
SÉGAUD, SURIAN, SENSARIC, CICÉRI, SÉGUY, PÉRUSSEAU, TRUBLET, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMPACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT, MAROLLES, MAURY,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE, MAINBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHEMER, DE LA VOLPIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ,
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE, VILLEDIEU, ASSELINE,
(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGT-TROISIÈME.

CONTENANT LES ŒUVRES CHOISIES DU P. DAMASCÈNE, ET LES ŒUVRES
ORATOIRES COMPLETES DE FLÉCHIER.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE

BARRIÈRE D'ENFER, DE PARIS.



ELENCHUS

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME

LE P. DAMASCÈNE.

OEuvres choisies.

Discours ecclésiastiques et monastiques.	Col.	11
Sermons choisis.		485

FLÉCHIER.

OEuvres oratoires complètes.

Panegyriques et autres sermons.	585
Sermons sur différents sujets prêchés en des occasions particulières.	889
Oraisons funèbres.	1047

BX

1756

A2M5

1844

V. 23

NOTICE SUR DAMASCÈNE.

DAMASCÈNE (JEAN), Récollet, se fit un nom parmi les prédicateurs du dix-septième siècle, et a publié : *Discours chrétiens sur les Evangiles de tous les dimanches et sur les principales fêtes de l'année*, Paris, 1698 et 1699, 8 vol. in-12. Les quatre premiers volumes sont pour les dimanches, et les autres pour les fêtes. Le style en est assez pur, et les vérités de la religion y sont traitées avec clarté et précision. Cependant l'art s'y montre un peu trop, et quelquefois le néologisme y est substitué au naturel, comme dans la division du sermon pour le jugement dernier, qui est conçu en ces termes : « Au jour du jugement, 1^o les étoiles tomberont du ciel : toutes ces justices palliées qui brillaient aux yeux des hommes comme autant d'étoiles, seront dissipées, et les pécheurs ne paraîtront plus à la face de l'univers qu'un objet d'horreur ; 2^o la lune ne donnera plus sa lumière : la grâce qui avait

éclairé les impies durant tout le cours de leur vie, s'éclipsera pour eux, et ils n'auront plus rien à attendre de la miséricorde ; 3^o le soleil s'obscurcira : Jésus-Christ, le soleil de justice, qui ne s'était incarné que pour jeter sur les réprouvés des regards favorables et les sanctifier, ne leur paraîtra, dans ce triste moment, qu'environné des noires ombres de sa colère, et tout armé des fureurs de sa justice. » Les divisions de la plupart des autres sermons sont à peu près dans le même goût. On a encore du P. Damascène : *Discours ecclésiastiques et monastiques*. Paris, 1708, 3 vol. in-12. L'auteur a eu moins en vue de donner des discours en forme et complets, que de fournir quelques matières, et, pour ainsi dire, quelques essais de discours à ceux qui sont obligés de prêcher dans les communautés ecclésiastiques ou monastiques.

DISCOURS

ECCLÉSIASTIQUES ET MONASTIQUES,

PAR LE PÈRE JEAN DAMASCÈNE.

À NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE LE PAPE
CLÉMENT XI.

Très-Saint Père,

C'est assez qu'un ouvrage ait pour titre : *Discours ecclésiastiques et monastiques*, pour oser le faire paraître en public sous l'auguste et respectable nom de Votre Sainteté. Quelque simple et dépouillé qu'il soit des ornements de l'éloquence, pourvu qu'il puisse exciter à leur devoir ceux qui sont par état la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ (D. Cyprian.), on est sûr qu'il trouvera grâce auprès de Votre Sainteté.

Elevée sur la chaire de saint Pierre par un coup de la Providence, que son humilité et une sincère défiance de ses propres forces ne lui permettaient pas même de désirer, elle résista quelques jours à son élévation, avec prières et avec larmes ; elle se plaignit devant Dieu et devant les hommes de la préférence qu'on lui donnait, et ne céda qu'aux instances redoublées que le sacré Collège se sentit obligé de lui faire, en lui remontrant qu'elle se rendait coupable de résister à la volonté de Dieu qui l'appelait.

Après avoir plié ses épaules avec résignation sous un joug que tant de saints pontifes ont craint comme elle de porter avec indignité, elle n'a rien ajouté, quoique dans la première place du monde, à la frugalité et à la modestie de sa vie privée. Les vœux, les acclamations et les applaudissements avec lesquels le

peuple chrétien a vu couronner son mérite, ne lui ont rien donné de nouveau que le soin public des affaires de l'Eglise, et son élévation n'a fait nul changement en elle, parce que sa vertu sait surmonter son élévation.

Elle a mis toute sa sollicitude pastorale à rappeler parmi les ecclésiastiques et les religieux la ferveur des premiers siècles de l'Eglise, la simplicité, l'innocence, la vertu, la pureté des mœurs, le zèle, la régularité, la discipline si saintement établies par nos ancêtres ; à rendre ceux-là les dignes imitateurs des apôtres, ceux-ci les véritables enfants de leurs fondateurs, et à former de tous ensemble, selon la parole du Saint-Esprit, une armée rangée en bataille, redoutable aux ennemis de Dieu et de la religion (Cantic., VI, 3).

Les grandes affaires qui occupent et qui troublent tout le monde chrétien depuis le couronnement de Votre Sainteté et qui rendent son souverain pontificat si délicat et si difficile, ne l'ont point détournée un moment d'une application si digne du vicairé de Jésus-Christ et du chef visible de son Eglise.

Persuadé par votre foi sublime et épurée, Très-Saint Père, que la guerre cruelle qui divise les princes chrétiens, que les désordres des peuples, les tremblements de terre, les inondations des fleuves, l'altération des éléments, la pauvreté et tant d'autres calamités publiques qui en sont les funestes suites, sont autant de fléaux dont Dieu se sert pour punir,

nos péchés, Votre Sainteté est tout occupée à détourner le châtiment en remédiant aux maux qui l'ont attiré.

Dans cette vue, elle nous dit sans cesse en particulier et en public, dans ses savantes et pieuses homélies, par lesquelles elle fait renaitre parmi nous les pontificats des Léon et des Grégoire et ces siècles heureux où les souverains pontifes instruisaient eux-mêmes le peuple : Le doigt de Dieu paraît ici, c'est la main de Dieu qui nous frappe; apaisons sa colère en rentrant dans nos devoirs, en repoussant nos cœurs et nos esprits : réformons-nous, retournons à lui, faisons pénitence et nous obligerons sa justice à faire place à sa miséricorde.

Dans cette vue, elle a fait des lois pour retrancher le luxe scandaleux qui régnait dans toutes les conditions, les spectacles profanes et publics qui entretenaient la mollesse et l'oisiveté et où un venin subtil passe toujours des yeux dans l'esprit, pour le corrompre. Elle a banni les jeux excessifs et déréglés qui ruinent les meilleures familles, qui scandalisent le public, qui éteignent insensiblement la charité dans le cœur, qui le rendent impitoyable envers les pauvres, qui plongent ceux qui en sont occupés dans des passions honteuses, dans des vices secrets et dans des pertes qu'on ne répare qu'au préjudice des créanciers.

Quels exemples ne joint pas Votre Sainteté à ses lois et à ses paroles pour nous porter à de si religieux sentiments! elle offre tous les jours sur les autels du Seigneur, le sacrifice de l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde (Joan., I, 29), et elle le fait avec une piété qui attendrit et qui gagne les plus endurcis. Elle assiste régulièrement aux chapelles, avec le respect et la dévotion dont les anges environnent le trône de l'Agneau dans le ciel; et les ennemis mêmes de la religion, que la curiosité y attire de toutes parts, n'en sortent jamais qu'étonnés qu'on leur donne chez eux des idées si fausses du chef de l'Eglise romaine. Elle suit à pied les processions publiques, elle visite sans relâche toutes les églises de la ville et souvent plusieurs en un même jour, lorsqu'il y a concours de fête. Elle se trouve aux stations, elle y fait des prières ardentes, elle y élève ses mains sacrées vers le ciel, comme Moïse, pour obtenir miséricorde en faveur du peuple et, aussi zélée que l'apôtre saint Paul, elle souhaiterait d'être anathème pour ses frères (Rom., IX, 3).

Suivant les traces de Jésus-Christ, Votre Sainteté ne veut connaître pour frères, pour sœurs et pour parents en ce monde, que ceux qui font la volonté du Père céleste (Matth., XII, 50). Semblable à saint Pierre, dont elle occupe la place, elle met sa félicité à faire et à penser selon le bon plaisir de Dieu (Ephes., I, 5) et non point selon les inspirations de la chair et du sang (Matth., XVI, 17). Les proches et les étrangers n'ont du mérite auprès d'elle qu'autant qu'ils se distinguent des autres par leur piété et par leur science; et sans devoir rien ni à la faveur ni à la naissance, il faut qu'ils méritent les premières dignités en remplissant dignement et par

degrés les médiocres et que, par leur fidélité et les services qu'ils auront rendus à l'Eglise, dans les emplois inférieurs, ils se mettent en état d'entendre de votre bouche sacrée, cet oracle du Fils de Dieu : Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle dans l'administration des petites choses, je vous en confierai de plus grandes (Matth., XXV, 21, 23).

Les places éminentes où Votre Sainteté a élevé des hommes choisis et consommés par leurs services et par leurs emplois dans l'Eglise, en sont une preuve qui attirera sur sa mémoire les bénédictions de tous les siècles. Elle ne s'est point laissé attendrir en faveur de son propre sang, ni par les vœux de tous les gens de bien, ni même par les prières des princes de l'Eglise qui souhaitaient de voir honorer le mérite avancé de son neveu et celui de plusieurs autres personnes illustres de sa famille.

Votre Sainteté a répondu en cette occasion ce que Jésus-Christ même répondit à une mère qui lui demandait place pour deux de ses enfants dans son royaume, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche : Ce n'est point à moi à leur donner ces places, mais au Père céleste qui les a préparées pour qui il lui plaît; qu'ils boivent seulement avec moi le calice de mes amertumes présentes (Matth., XX, 23).

Quoiqu'ils aient acquis par degrés toutes les qualités dignes de la pourpre, Votre Sainteté a voulu différer de les en honorer, pour apprendre à la postérité qu'ils n'en auront été revêtus que parce qu'ils l'auront méritée mieux que les autres par leur modération, par leurs longs services et par toutes les épreuves de leur vertu. L'honneur qu'ils ont de vous appartenir a été le seul obstacle présent à leur élévation; vous attendez qu'ils le lèvent par leur persévérance à nous donner des exemples de toutes les vertus, et il en reviendra sans doute un grand bien à tout le corps de l'Eglise. Par là, ceux qui aspirent aux premières dignités apprendront que sous votre pontificat le mérite est le seul titre pour les obtenir.

Par là, tous les ministres de Jésus-Christ, voyant qu'auprès d'elle comme auprès de Dieu, il n'y a point d'acception de personnes, redoubleront leur attachement au saint-siège, multiplieront leurs services pour l'Eglise, et courront avec une noble émulation dans la carrière que leur ouvre Votre Sainteté.

Quelle consolation pour elle d'avoir vu l'un des dix-neuf cardinaux de la première promotion qu'elle a faite, refuser avec une fermeté inflexible, quoique toujours respectueuse, la dignité dont elle voulait l'honorer (1).

La modestie et la modération de ce grand homme de bien, consumé de travaux au service de l'Eglise, véritablement au-dessus de la pourpre par sa sagesse et par son âge vénérable, justifiera éternellement devant Dieu et devant les hommes le discernement et le choix de Votre Sainteté; et il vous est bien glorieux, Très-Saint Père, après avoir choisi un sujet si distingué; après l'avoir pressé d'accepter

(1) Mgr. Filipucci, en 1706.

la dignité; après lui avoir offert tous les secours nécessaires pour la soutenir, de n'avoir pas voulu contraindre son humilité, et de lui avoir permis de demeurer ferme dans son testament, et d'y vieillir, selon l'expression de l'Écriture (Eccli., XI, 21) : ajoutant ces belles paroles qu'on doit respecter comme un oracle, et qui méritent d'être insérées dans les fastes de l'Eglise: Nous le pourrions contraindre, mais il est utile et nécessaire qu'il y ait de temps en temps dans l'Eglise de tels exemples d'humilité.

Ces sont ces grandes vertus, Très-Saint Père, qui vous attirent l'admiration et les acclamations de tout le monde chrétien; je ne suis ici que le faible écho de la voix publique qui fait retentir par toute la terre la sagesse, la droiture et la justice de Votre Sainteté, en lui souhaitant un long et heureux règne : j'ose espérer qu'elle ne désagrèra pas que, prosterné à ses pieds, j'élève un peu ma voix pour lui faire entendre au milieu de la foule que je suis avec le plus profond respect,

Très-Saint Père,

De Votre Sainteté,

Le plus humble, le plus soumis et le plus obéissant de ses enfants,

...

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION DE 1708.

Deux raisons ont obligé l'auteur à mettre à la tête de cet ouvrage le titre de *Discours ecclésiastiques et monastiques* : la première, parce qu'encore qu'il y soit traité de l'excellence et des devoirs de l'état religieux, il peut être utile à MM. les ecclésiastiques chargés de la conduite des monastères, sous l'autorité de nosseigneurs les archevêques et les évêques; et la seconde, parce que les ecclésiastiques et les religieux étant presque également obligés à une vie pure, parfaite, exemplaire, séparée du monde et à l'étude des saintes lettres et de la morale de l'Evangile, pour édifier les peuples par leur vertu et par leur doctrine, on dit peu de chose aux uns dans ces discours qui ne puisse convenir aux autres.

On ne prétend point dans cet ouvrage rapprocher à aucune compagnie le relâchement ou l'ignorance. S'il y a quelques traits de morale un peu forts, on a seulement eu dessein de représenter les choses telles qu'elles peuvent devenir dès qu'on s'écarte des obligations de son état, et non pas telles qu'elles sont en effet. Ce ne sont pas tant des portraits tirés sur des originaux, que des portraits imaginés pour précautionner contre le vice et le désordre; et l'on déclare de bonne foi que si quelques-uns de ces discours ont été prononcés en différentes occasions, il y en a d'autres qui ne sont que les purs fruits d'une étude particulière. On en pourra juger par la longueur des uns et par la brièveté des autres, et quelquefois par l'inégalité des parties d'un même discours, dont les uns sont beaucoup étendues parce que la fécondité de l'imagination, ou l'amas de quelques matériaux y fournissait,

pendant que l'on passe sur les autres un peu plus légèrement, ou par la stérilité de l'esprit qui ne fournit pas également à tout ou par le défaut du temps.

Aussi l'on avoue que l'on a moins eu en vue de donner ici au public des discours en forme et complets, que de fournir quelques matières et, pour ainsi dire, quelques essais de discours à ceux qui se plaignent, avec raison, de ce qu'il n'a presque rien paru jusqu'ici dans notre langue qui puisse aider ceux qui ont quelque supériorité sur les communautés ecclésiastiques ou religieuses, à leur parler de leurs obligations et de leurs devoirs.

L'auteur espère que le public ne désapprouvera pas ses faibles efforts, et que si on ne lui tient pas compte de ces discours imparfaits qu'il donne, du moins on lui saura gré d'avoir peut-être par son exemple excité à mieux faire ceux qui ont plus de talent et de capacité que lui pour traiter ces sortes de matières qu'il n'a fait qu'ébaucher.

Il avait dessein de passer des devoirs généraux aux devoirs particuliers de ces deux états, l'ecclésiastique et le monastique; il préparait des discours sur les trois vœux solennels de la religion : l'obéissance, la pauvreté, la chasteté; sur la nécessité et l'avantage des retraites spirituelles, du recueillement, du silence, de la modestie extérieure, du détachement du monde, de l'oraison, de la prière; sur les motifs et les qualités que l'on doit avoir en s'engageant dans les ordres sacrés; sur la manière de chanter en public, ou de réciter en particulier l'office divin, de recevoir ou d'administrer les sacrements et de faire toutes ses autres actions avec fruit, et d'une manière qui soit digne de Dieu, comme dit le grand apôtre : *Ut ambuletis digne Deo per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes, et crescentes in scientia Dei* (Coloss., I, 10); mais ses emplois l'ayant contraint à en abandonner la suite, il la reprendra s'il peut connaître que cela fasse plaisir, dès qu'il se retrouvera plus à soi et plus tranquille.

DISCOURS PREMIER.

Sur la vêtue d'une religieuse.

Non vos me elegistis, sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis, afin que vous marchiez, que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours (S. Jean, ch. XV).

Ce que Jésus-Christ a fait par sa grâce dans la vocation des apôtres auxquels il adresse lui-même ces paroles de mon texte, il l'a fait dans la vocation de tous les hommes et en particulier dans la vôtre. Ce n'est point vous, ma sœur, qui l'avez prévenu dans le choix que vous faites aujourd'hui de vous attacher à son service; c'est lui qui a été au-devant de vous par un effet de sa miséricorde qui veut vous sauver; c'est lui qui vous a choisie et tirée du monde; c'est lui qui vous a placée dans la religion et qui

vous a préférée à tant d'âmes qu'il laisse au milieu de la corruption, des périls et des dangers du siècle. Quelle grâce avez-vous à lui rendre de cette préférence? quelle reconnaissance devez-vous avoir d'un si grand bienfait? la principale et la plus importante, ma sœur, est de remplir la fin pour laquelle il vous a choisie. Car, comme il n'avait pas établi ses apôtres dans la foi de sa divinité, dans la grâce de l'apostolat et dans la voie de la vérité, afin qu'ils se tinssent en repos, mais afin qu'il y marchassent, qu'ils allassent par toute la terre prêcher son Evangile, dissiper l'erreur, combattre l'impiété des nations infidèles, triompher de l'incrédulité des peuples; et que, par leurs travaux apostoliques et les persécutions du monde, ils rapportassent beaucoup de fruits, non passagers et périssables, mais permanents et éternels; de même, il vous demande trois choses sans lesquelles vous ne pouvez remplir, ni la fin, ni la grâce, ni les devoirs de votre vocation : *Ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.*

La première, que vous marchiez sans cesse dans les voies de la piété et de la régularité, méditations, offices, assemblées, travail, étude, lecture, charité envers le prochain; il faut que toute votre vie soit un exercice continuels de vertu : *Ut eatis.* La seconde, que vous fassiez tous ces différents exercices avec fruit, que vous les fassiez avec esprit, zèle, ferveur, amour, et non par contrainte et parce qu'il le faut et que vous y êtes engagée : *Et fructum afferatis.* La troisième, que votre fruit demeure toujours et soit conservé par la persévérance; que votre piété ne se ralentisse point et ne passe point avec les premières années de votre vocation : *Et fructus vester maneat.* Agir beaucoup, agir avec fruit, agir avec persévérance; voilà, ma sœur, les obligations de l'état que vous embrassez.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous n'êtes point entrée en religion pour y mener une vie oisive, comme nous le reprochent la plupart des esprits critiques du siècle, mais pour y être dans une action et dans un mouvement continuels de piété. Nos occupations à la vérité sont bien différentes de celles du monde. Nous ne nous donnons point de mouvement pour acquérir des richesses, ni des honneurs périssables, ni pour faire une fortune qui tombe et qui périt avec les années, ou par le caprice et l'injustice des hommes; mais pour faire un fonds de mérite et de vertus qui subsisteront autant que l'éternité. Car, ce serait une illusion de croire, ma sœur, que parce que vous êtes entrée dans un état où on fait profession publique de la sainteté, vous ne devez plus agir pour votre salut; que parce que vous êtes dans une maison où vous avez le bonheur de trouver la gloire et toutes les richesses de la grâce, vous n'avez plus rien à faire pour les conserver. Dieu même, qui est la sainteté par excellence, n'agit-il pas toujours? il agit au dedans, il agit au dehors; au dedans, par une perpétuité

d'émanations divines qui n'ont jamais été interrompues; au dehors, par les soins éternels de sa providence qui gouverne toutes choses et par sa toute-puissance qui les soutient d'une manière si admirable pour empêcher qu'elles ne retombent dans le néant d'où elles ont été tirées. Mon Père, dit Jésus-Christ, ne cesse point jusqu'à présent d'agir, et j'agis aussi incessamment (*Joan.*, V).

C'est pourquoi David, voulant nous faire comprendre sous une expression figurée, et proportionnée à la faiblesse de notre esprit, cette pénétration divine et cette activité ineffable par laquelle Dieu est présent à tout, gouverne tout, prévoit tout, pourvoit à toutes choses en même temps, nous le représente sous l'idée d'un homme qui serait porté sur les nuées et sur les vents, et qui volerait par tout sans peine et en un moment (*Psal.* CIII); car il n'y a point de mouvement qui soit plus prompt que celui des vents et des nuées.

Aussi Dieu s'en est souvent servi comme de char et comme d'ailes pour marquer aux hommes avec quelle promptitude il agit toujours pour notre salut et pour sa gloire; comme sur la montagne de Sinaï, où il descendit au milieu d'une nuée très-épaisse; à la tête de l'armée des Israélites, où il conduisait son peuple sous la figure d'une nuée; à l'entrée du tabernacle, où il paraissait sous cette même figure; à l'entrée de la grotte d'où il voulait tirer le prophète Elie, pour lui adresser sa parole : et longtemps depuis dans l'assemblée des apôtres, où le Saint-Esprit fit entendre un fort grand vent lorsqu'il descendit sur eux.

Les anges, dont la sainteté est consommée, n'agissent-ils pas aussi sans cesse pour la gloire et pour les intérêts de leur maître? Et n'est-ce pas pour nous marquer leur action continuelle que le même prophète les appelle des ministres de feu (*Psal.* CIII), parce que le feu agit toujours, et qu'il compare leur activité perpétuelle à s'acquitter des ordres de Dieu, ou à la vitesse des vents, ou à la rapidité des flammes ardentes que nulle autre ne peut égaler, et à laquelle nul obstacle ne peut résister?

Tel est le modèle qu'une personne religieuse doit se proposer sur la terre. Bien éloignée d'être lente à pratiquer la vertu, elle imite autant qu'elle peut cette ardeur qu'elle admire dans les anges. Elle a toujours les yeux de l'esprit attentifs à connaître la volonté de Dieu, les ailes du cœur préparées à voler partout où il lui ordonne, et les mains prêtes à accomplir ses préceptes; semblable à ces animaux mystérieux que le prophète Ezéchiel (*Cap.* I) vit auprès du trône de Dieu, elle a toujours les ailes étendues pour voler; dessous ses ailes elle a des mains pour agir sans relâche : par sa ferveur dans le service de Dieu et du prochain, elle paraît comme des charbons de feu tout enflammés, et comme des lampes ardentes. Par la rapidité de son mouvement dans tous ces différents exercices, l'on dirait que son cœur est monté sur ces roues tout embrassées que ce prophète aperçut au milieu dq

ces animaux. Semblable à ces roues mystérieuses, elle a des yeux de toutes parts, pour prévoir et pour prévenir tout ce qui est de la charité et de l'obéissance. Infatigable, elle a toujours les pieds droits, fermes comme des colonnes d'airain, et toujours disposés à courir où l'appellent l'une et l'autre ; elle marche toujours devant soi sans jamais regarder ni retourner en arrière. Elle va et elle revient avec une promptitude semblable à celle des éclairs, et ne suit que l'impétuosité de l'Esprit-Saint qui l'emporte.

J'ai couru dans la voie de vos commandements, ô mon Dieu, lorsque vous avez élargi mon cœur, disait le roi-prophète : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* (Psal. CXVIII). Dieu en vous appelant à la religion, ma sœur, n'a point eu d'autre dessein que de vous attacher à son service par des liens plus forts et plus étroits, et que d'élargir, pour ainsi dire, votre cœur à son égard par des marques plus sensibles de son amour ; vous êtes donc obligée de courir dans le chemin de la vertu et dans la voie de ses préceptes.

Le cœur des gens du siècle, resserré par les dissipations extérieures, par les affaires, les emplois, les soins domestiques, et par mille autres obstacles, ou n'y marche point, ou n'y marche que lentement. Attachés à la terre, et préférant les biens temporels à leur salut, ils nous disent, lorsque nous les pressons de se hâter dans ce chemin qui conduit à la vie, ce que Jacob répondit à Esaü, qui le priaient de lui faire compagnie dans son voyage : Vous savez, mon frère, que j'ai avec moi des enfants fort petits, et des brebis et des vaches pleines ; que si je les laisse en les faisant marcher trop vite, tous mes troupeaux mourront en un même jour (*Gen., XXXIII*).

Tels sont ordinairement les prétextes dont se servent les gens du monde, lorsqu'on leur parle de suivre Jésus-Christ, qui sort plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa voie, selon la parole du prophète (*Psal. XVIII*). J'ai une femme, j'ai des enfants qui ont besoin de moi, j'ai des procès, j'ai des affaires ; et n'est-ce pas ce que saint Paul nous a si bien exprimé par ces paroles : *Celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et il se trouve ainsi partagé et divisé ; mais celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour lui plaire. De même, une femme mariée s'occupe du soin des choses du monde, et de ce qu'elle doit faire pour plaire à son mari ; mais celle qui n'est point mariée, et une vierge, s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit* (I Cor., VII).

Ayant l'esprit libre, et le cœur dégagé de l'affection des choses de la terre, elle court sans peine à l'odeur des parfums de Jésus-Christ avec la sainte épouse (*Cantic., I*), et son corps, parfaitement soumis à l'esprit, vole partout où l'esprit le veut mener. Ce corps, devenu léger ou par la charité, ou

par l'obéissance, ou par la ferveur de l'esprit, qui lui donne en quelque sorte cette agilité dont les corps bienheureux seront un jour revêtus, embrasse toutes les austérités qu'on lui propose ; il y court, il les souffre avec courage. Loin de se plaindre qu'on le hâte trop, que l'heure n'est pas encore venue, il interrompt son sommeil, et se lève au milieu de la nuit pour chanter les louanges du Seigneur. Il va au travail sans contrainte ; loin de consulter sa propre faiblesse, il s'y applique avec ardeur ; et, lorsque accablé de fatigues, il aurait besoin de repos, il ne laisse pas de le quitter avec joie, pour retourner à l'église et se remettre à la prière.

Que l'on n'oppose donc point la pesanteur du joug du Seigneur, car ce n'est point la nature de la vertu et des préceptes ; mais notre propre lâcheté qui nous les rend difficiles. La voie du cœur, c'est l'amour ; lorsque cet amour est grand, la voie du cœur devient large et spacieuse ; et ce qui rend la vertu et les commandements de Dieu difficiles à accomplir, c'est le défaut de charité. Tout était pénible aux Juifs, parce qu'ils se conduisaient par la seule crainte, et, au contraire, tout était facile aux premiers chrétiens et aux martyrs, parce qu'ils étaient remplis de l'amour de Dieu. Paul, souffrant la faim pour l'amour de Jésus-Christ, en ressentait une grande joie, et les Juifs ayant la manne descendue du ciel pour leur nourriture, murmuraient et souhaitaient de mourir. Quelle était la cause de ces deux effets différents ? C'est que tout était facile à un cœur embrasé de charité, comme celui de saint Paul, et que tout était insupportable à des hommes tout charnels tels qu'étaient les Juifs, qui faisaient tout sans amour.

Qu'on ne se plaigne donc point des devoirs de la religion comme d'un joug trop pénible, mais que l'on s'accuse plutôt de peu d'amour : nous ne pouvons rien par nous-mêmes, mais nous pouvons tout avec Jésus-Christ. La voie du ciel est étroite pour ceux dont le cœur est étroit, mais elle est large pour ceux dont le cœur est élargi par la charité : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum*.

Si vous êtes embrasée de cette charité, vous courez et vous commencerez à courir dès ce moment : *Currendum, currendum modo* ; parce que vous ne savez pas s'il doit être suivi d'un autre, qui vous donne le moyen de faire ce que vous aurez voulu différer ; et surtout puisque vous en devez faire un tel usage, qu'il ne vous en reviendra pas moins qu'un éternel bonheur. C'est un grain de semence que vous jetterez dans la terre, qui rapportera une moisson infinie. Quel avantage, ma sœur, que vous puissiez, par des choses si petites, en mériter de si grandes ! Cela s'appelle dit saint Paulin, acheter le ciel pour une poignée de terre : *Mercari propriam salutem de re pereunte.... perpetuis mutare caduca, cælum emere* (D. Paulin. in Natali S. Felicis).

C'est à vous que Jésus-Christ a dit : Allez,

vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres; et suivez-moi (*Matth.*, XIX). Or, le moyen de le suivre et de le joindre, dit saint Bernard, si vous ne le faites de tous vos efforts et sans relâche? *Currentem non apprehendit, qui et cum ipso non currit; et quid prodest sequi Christum, nisi contingat et consequi* (*D. Bern.*, *epist.* 253)?

Pour la manière de courir, ma sœur, elle n'est rien que l'ardeur et la vivacité sainte avec laquelle vous vous acquitterez de vos devoirs. Vous courrez, si, étant éveillée la nuit par le son de la cloche, vous quittez votre lit dans le moment, vous entrez dans la maison de Dieu, comme si vous aviez entendu la voix de Jésus-Christ, et chantez ses louanges avec cette piété et dans cette joie spirituelle qui fait dire au Prophète : Seigneur, vos paroles sont plus douces à mon cœur que le miel ne l'est dans ma bouche (*Ps.* CXVIII). Vous courrez, si, vous mettant devant Dieu dans la prière, vous rappelez vos sens, votre imagination, votre mémoire, votre esprit, votre cœur; vous bannissez tous les soins extérieurs et vous tenez en sa présence dans un respect profond et dans un parfait recueillement. Vous courrez, si vous faites vos lectures, non point par curiosité ou pour passer le temps, ou pour en devenir plus habile, mais pour en devenir meilleure en profitant des instructions que vous y rencontrerez, et en recevant avec avidité et soumission tout ce qu'il y a d'édifiant dans les livres sacrés et dans les ouvrages des saints. Vous courrez si vous vous acquittez du travail et de vos emplois comme si Dieu vous ordonnait lui-même cette occupation; et si, la regardant comme l'exécution de l'arrêt qu'il prononça contre les hommes en suite de leur péché, vous vous y attachez avec toute la diligence et toute la force que Dieu vous a donnée. Vous courrez, si vous obéissez aux ordres de vos supérieures comme à celui de Dieu même; et si vous ne mettez aucune distance entre le commandement qui sort de leur bouche et l'action de votre main. Vous courrez, si vous recevez avec résignation et avec joie tout ce qui mortifiera vos sens et votre cœur; et si, au lieu de vous aigrir pour une parole indiscrete, vous rendez bénédiction pour malédiction. Vous courrez, si vous ne perdez aucune occasion de rendre à vos sœurs toutes les marques d'une charité pure et sincère. Vous courrez enfin, si vous êtes incessamment appliquée à augmenter l'ardeur que Dieu vous a donnée pour son service, et si vous ajoutez de jour en jour, comme dit saint Jean Climaque (*Joan. Clim. I degr. articl.* 26), feu sur feu, ferveur sur ferveur, soins sur soins, désirs sur désirs, ne vous proposant point d'autre fin de vos travaux que celle de votre vie; vous ressouvenant que les enfants de Dieu vont de vertu en vertu, et que leur état en ce monde n'est qu'un continuel progrès, selon la parole du roi-prophète (*Psal.* LXXXIII).

Un homme qui fait voyage, qui passe par un pays infecté de contagion, n'a garde

de s'arrêter : il va avec toute la diligence possible de crainte que la malignité de l'air ne le frappe et ne lui fasse une impression mortelle. Celui qui se trouve dans un pays ennemi, le traverse avec vitesse pour prévenir les surprises et éviter les pièges qu'on lui pourrait tendre : il ne se donne pas un instant de repos jusqu'à ce qu'il l'ait traversé et qu'il n'ait plus rien à craindre. Un homme qui a quelque chose à perdre et qui va lentement, s'expose à se faire attaquer, et en donne les facilités à ceux qui en ont formé le dessein et qui l'attendent; mais s'il court, il leur fait peur, il rompt leurs mesures, et leur ôte le moyen d'exécuter leur entreprise.

Nous avons Jésus-Christ pour maître en qualité de disciples, mais il est notre guide et notre conducteur en qualité de voyageurs. Il marche devant nous. C'est ce géant dont parle le prophète (*Psal.* XVIII), qui court et qui passe avec tant de vitesse d'un bout du ciel jusqu'à l'autre. Quoique nous ne puissions l'atteindre, il faut le suivre avec tant de diligence, que nous le voyions toujours; car, comme notre voyage se fait dans un pays traversé de mille routes différentes, et que, sans une conduite assurée, il n'est pas possible de tenir le véritable chemin; une âme lente et paresseuse ne le saurait perdre de vue, dit saint Bernard (*D. Bern. Epist.*), sans se priver de l'avantage d'être fortifiée dans sa route par l'odeur de ses parfums, sans s'égarer et sans se perdre même pour jamais : *Curramus post eum, trahamur in odorem unguentorum; alioqui si elongari contigerit, erit pigritanti animæ et laboriosior et periculosior via, dum nec odore recreari nec certa possit agnoscere vestigia longius abeuntis.*

Mais, parce que, comme dit le grand Apôtre (*I Corinth.*, IX), tous ceux qui courent dans les carrières publiques ne remportent pas le prix de la course, il est important de savoir de quelle manière et avec quelles circonstances il faut courir. La première chose que fait un athlète, selon ce même apôtre (*Ibid.*), est de s'abstenir de tout exercice et de toute nourriture capable de diminuer cette vitesse et cette légèreté qui lui est si nécessaire; la seconde est de se nourrir de viandes qui lui donnent toute la vigueur dont il a besoin; la troisième est de se dépouiller de ses vêtements, de crainte qu'ils ne lui soient un obstacle et un embarras; et de ne garder précisément que ceux dont il ne peut se passer; la quatrième est de se donner tout le mouvement qu'il se peut donner sans ménagement et sans réserve; et la cinquième est d'ailer toujours en avant et de ne regarder jamais derrière soi (*Ad Philip.*, III) : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum*; ayant son but uniquement devant les yeux, et ne désirant rien que d'arriver au terme de sa course.

Il faut donc, ma sœur, qu'à l'exemple de ces athlètes, vous rejetiez premièrement toute nourriture qui peut être contraire à

vosre dessein. Je ne parle pas ici de l'abondance ni de la délicatesse de ces viandes que l'on sert sur les tables des gens du monde, car on n'en connaît pas l'usage dans la religion; je ne parle que de la nécessité de renoncer aux sentiments et aux maximes capables de vous ralentir dans votre course, de vous porter à une vie molle et relâchée, et d'affaiblir ou d'éteindre cette sainte activité sans laquelle vous ne pouvez avancer ni surmonter les obstacles des tentations différentes qui se rencontrent dans l'état que vous embrassez.

Secondement, il faut user de viandes qui puissent vous donner la force et la vigueur dont vous avez besoin pour réussir dans votre entreprise. Ces viandes sont l'oraison, la prière, la parole de Jésus-Christ, les bonnes lectures, les instructions et les exemples des saints, dans lesquels vous trouverez les véritables principes de la conduite que vous devez tenir. C'est par là que vous soutiendrez votre zèle, c'est par là que vous l'animerez, c'est par là que vous fortifierez la santé de votre âme, et qu'elle prendra toujours une nouvelle vigueur.

Troisièmement, il faut vous dépouiller de tous les vêtements inutiles : je ne parle pas de ceux du corps, car il y a des règles qui en prescrivent le nombre et la qualité dans toutes les maisons religieuses; je parle du dépouillement de toutes les choses extérieures qui retardent ordinairement le cœur dans sa course. Vous devez rejeter les affaires, les attachements, les occupations, les amusements de quelque nature et de quelque qualité qu'ils puissent être; n'y en ayant point, pour petit qu'il soit, qui ne puisse vous nuire et vous arrêter dans l'exécution de votre dessein. Vous devez enfin empêcher que votre cœur ne s'appesantisse, non-seulement par des vices et des dérèglements grossiers, mais encore par des soins et par les moindres inquiétudes du siècle, selon cette parole de Jésus-Christ : *Attendite autem vobis ne forte graventur corda vestra in crapula et ebrietate et curis hujus vite* (Luc., XXI).

Quatrièmement, il faut que vous employiez tout ce que Dieu vous a donné de grâce et de vertu, que vous travailliez de toutes vos forces, que vous bannissiez toute paresse, toute négligence, et que vous n'écoutiez rien de tout ce qui peut vous porter à des ménagements dans un ouvrage qui demande un abandonnement de l'homme tout entier; vous ressouvenant de cette autre parole du Fils de Dieu (Matth., XI), que l'on n'obtient le royaume du ciel que par la violence, et qu'il n'y a que ceux qui se la font qui s'en ouvrent les portes. Il faut enfin que vous ne retourniez jamais la tête en arrière par lâcheté et par un défaut de persévérance; car autrement vous perdriez le fruit de votre course et de vos travaux, comme je vous le ferai voir dans la dernière partie de ce discours.

Il ne faut pas ressembler à ces rois, qui, s'imaginant que parce qu'ils étaient élevés au-dessus des autres hommes et sur le trône,

ils ne devaient plus rien faire, et qu'il y avait pour eux de la honte dans l'action, méritèrent le nom de rois fainéants, et s'attirèrent le mépris et les reproches de tous les peuples. Un religieux est un roi, une religieuse est une reine, puisque servir Dieu, c'est régner. Mais s'ils n'agissent avec ferveur et sans paresse, ils s'avilissent et se dégradent; leurs mains doivent ressembler à celles de l'Époux, qui étaient faites au tour, pour exprimer, selon saint Grégoire (*D. Greg. Magn. in hunc loc.*), la mobilité, la promptitude et la facilité de toutes ses actions, l'égalité et la droiture de ses œuvres qui avaient une justice si parfaite que nulle inégalité, pour le dire ainsi, ne le pouvait empêcher d'agir toujours comme dans le cercle de ses divines perfections.

La religion est un jardin fermé, selon la parole du Saint-Esprit : *Hortus conclusus* (*Cantic. IV*) : et pourquoi plutôt un jardin qu'une campagne? c'est que les campagnes ont presque toujours une face égale. Quand elles ont été préparées ou ensemencées dans certaines saisons de l'année, on n'y travaille plus, et on les abandonne, pour ainsi dire, aux soins ou de la nature ou de la Providence. Les prés sont presque toujours les mêmes, et il y a peu à cultiver : or, la religion, ma sœur, n'est point en ce sens ni un pré ni une campagne, c'est un jardin et un parterre où il y a toujours à travailler, si l'on veut en conserver et en augmenter la beauté. Tantôt il en faut arracher les mauvaises herbes, tantôt tailler les arbres et les dresser, tantôt chercher les insectes et les faire mourir; il faut toujours labourer, toujours planter de nouvelles fleurs à la place de celles qui se flétrissent, qui passent et qui meurent; il faut cultiver dans toutes les saisons, tous les jours, et plusieurs fois le jour. C'est là l'état de la religion : *Ut eatis*, sans cela, ce ne sera plus un jardin fermé, mais un champ ouvert, plein de chardons, de ronces et d'épines, et où croîtront cent mauvaises plantes qu'on arrachera avec d'autant plus de peine qu'elles auront pris de plus profondes racines.

Il faut à la vérité dans la religion imiter la vie de Madeleine, qui avait choisi la meilleure part en demeurant aux pieds de Jésus-Christ dans l'oraison, l'attention à sa parole, la méditation, la prière; mais, de peur de tomber dans l'illusion des fanatiques, il faut y joindre la vie active de Marthe. Une charité oisive et trop tranquille est dangereuse, c'est même une espèce de chimère, dit saint Augustin : car y a-t-il rien de plus agissant que l'amour? *Da mihi vacantem amorem et nihil operantem* (*D. Aug., in psal. XXXI*); et le même Père, parlant des différents états où se trouvent ces deux saintes sœurs, lorsqu'elles eurent le bonheur de recevoir Jésus-Christ dans leur maison (*Luc., X*), dit agréablement qu'il y avait en la personne de ces deux femmes deux sortes de vies toutes deux innocentes, toutes deux louables : l'une laborieuse, et l'autre tranquille, mais aucune criminelle ou pares-

seuse (*D. Aug., serm. 27 de verbo Domini*). Nulle criminelle, ce que doit éviter la vie laborieuse; nulle paresseuse, ce que doit éviter la vie tranquille. En Marthe était une image des choses présentes, en Marie une image des choses futures. Ce que faisait Marthe, c'est ce que nous faisons, ce que faisait Marie, c'est ce que nous espérons. Faisons bien ce que faisait Marthe, afin d'avoir avec plénitude ce qu'avait Marie.

Il faut unir dans nous la vie contemplative, figurée par le repos de Marie, à la vie active dont le travail et les soins de Marthe étaient l'image (*D. Ambr. in hunc locum*). Car, si d'un côté, celui qui est occupé aux exercices extérieurs de son état, de la charité, de l'obéissance, n'a soin de se recueillir de temps en temps comme aux pieds de Jésus-Christ, pour entendre intérieurement la voix de sa vérité qui l'instruit, qui l'éclaire, qui le nourrit, il court risque de perdre à la fin tout le mérite des exercices charitables de la vie active; d'un autre côté, il ne serait pas moins dangereux que celui que Dieu appelle plus particulièrement à la vie paisible de la contemplation de sa vérité, négligeât entièrement les devoirs que son état, la charité, l'obéissance exigent de lui; et si, sous prétexte que l'exercice contemplatif de Marie est déclaré le plus parfait par le Fils de Dieu, on avait ou du dégoût pour tous ces devoirs extérieurs, ou de la répugnance à s'y soumettre avec les autres, on tomberait visiblement dans l'illusion.

Agissez donc sans relâche, ma sœur, et agissez avec zèle; mais parce que les affaires et les soins de la vie présente peuvent ralentir le désir dont votre cœur doit toujours brûler pour les biens du ciel, rappelez à certaines heures votre esprit avec le même zèle à la prière et à l'oraison, pour rallumer en vous toute l'ardeur de ce désir; de peur, dit saint Augustin, que si vous ne l'enflamez souvent en priant de la sorte, le feu de votre dévotion ne commence à se refroidir peu à peu, et ne s'éteigne entièrement : *Ne quod tepescere cœperat, omnino frigescat et penitus exstinguatur, nisi crebrius inflammetur* (*D. Aug., epist. 121, cap. 9 et 10*). C'est par cette heureuse alternative que vous sanctifierez tous les moments de votre vie, ma sœur, et que vous remplirez même la seconde chose que Dieu demande de vous dans l'état où il vous appelle, qui est que vous fassiez toutes vos actions avec fruit : *Et fructum afferatis*.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus saint que les exercices de la religion dans lesquels vous vous engagez de passer votre vie; si cependant vous ne les faites avec fruit, ma sœur, non-seulement vous pouvez vous les rendre inutiles, mais encore vous attirer une plus grande condamnation par ces actions-là mêmes, qui devaient vous faire mériter de grandes récompenses. Car les actions saintes qui ne contribuent pas à nous rendre plus saints,

nous rendent plus coupables; elles souillent les âmes au lieu de les purifier, parce que de n'en tirer aucun avantage, c'est profaner des choses très-précieuses, et traiter indignement des grâces que Jésus-Christ nous a acquises par l'effusion de son propre sang. C'est pourquoi le Fils de Dieu, en vous appelant à la religion, ne se contente pas de vous dire : Allez, marchez, agissez; mais il ajoute : allez, marchez, agissez avec fruit : *Eatis et fructum afferatis*.

Il est certain qu'un grand nombre de personnes religieuses se perdent faute de remplir saintement leurs devoirs, et que saint Bernard a eu raison de dire que ceux qui font le plus d'actions extérieures de piété ne sont pas toujours ceux qui ont le plus de véritable piété. L'éclat des bonnes œuvres éblouit pour l'ordinaire les âmes faibles, qui ont d'autant moins de soin de faire saintement leurs actions, que par elles-mêmes elles sont toujours saintes; au lieu que celles qui sont moins saintes par elles-mêmes, les obligent quelquefois à s'appliquer davantage à les faire avec sainteté, afin de suppléer par la perfection du cœur à celle qui manque à la qualité de leurs actions. Or, c'est là une illusion des plus grossières; car plus les actions sont saintes de leur nature, plus il faut s'efforcer de les faire saintement, non-seulement pour ne pas perdre par sa négligence le fruit et le mérite que l'on en peut tirer, mais aussi de crainte de profaner par les dispositions lâches et faibles de son cœur la sainteté de ses œuvres, puisqu'il doit y avoir de la proportion entre la sainteté du cœur et la sainteté des actions dans lesquelles on s'exerce.

Ceux qui auront fait justement les actions de justice seront justifiés, dit le Sage : *Qui custodierint justa juste, justificabuntur* (*Sap., VI*). C'est une grande chose que de faire justement des actions de justice, c'est-à-dire, des actions qui soient saintes par elles-mêmes, et de les faire par un mouvement de grâce et de charité. C'est là cet œil simple de l'intention qui sanctifie le corps de nos actions, qui n'est connu que de celui qui voit dans le secret, et sans lequel ce qui paraît lumière devant les hommes, est ténèbres devant Dieu.

L'on sait assez que l'on doit faire de bonnes œuvres, mais on pense peu à la manière en laquelle on les doit faire; nous nous contentons que le dehors de nos actions se rapporte à Dieu, sans examiner si nous y tendons nous-mêmes, et si nous ne nous cherchons point au lieu de lui. Vous devez donc souvent demander à Dieu, ma sœur, qu'il vous fasse marcher dans sa voie avec cette intention droite qui n'a point d'autre fin que de lui plaire, et qui se propose comme une règle inviolable de toutes ses actions, cet avis si important du Sage, de faire saintement ce qui est saint de soi-même, afin que vous ayez de quoi vous défendre devant celui qui ne jugera pas de vos actions par le dehors, mais par le dedans : *Qui custodierint justa juste, justificabuntur*,

et qui didicerint ista, invenient quid respondeant (Sap., VI).

L'homme se trompe souvent soi-même, dit le Sage. Comme il ne voit que le dehors de ses voies, elles lui paraissent pures; il voit ce qu'il fait, et il sait ce qu'il pense; mais il ne connaît point le fond de son cœur, il n'y a que Dieu qui en pénètre tous les replis, qui sonde les reins et qui pèse les esprits : *Spirituum ponderator est Dominus* (Prov., XVI). C'est néanmoins cette inclination secrète du cœur, qui est la source des pensées et des actions que Dieu pèsera dans la balance exacte de sa justice, et sur laquelle les hommes seront jugés; ainsi, l'homme est à lui-même un abîme incompréhensible dont il n'y a que Dieu qui sonde le fond.

C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire pape, que la justice humaine étant examinée selon les règles de Dieu, se trouve quelquefois une injustice, et que ce qui paraît à l'homme de l'or et des diamants, ne paraît que de la paille et du verre, lorsque Dieu le pèse dans la balance de sa vérité. C'est pourquoi saint Paul dit qu'encore que sa conscience ne lui reproche rien, il n'est pas pour cela justifié (I Cor., IV). Or, si celui qui a paru plutôt un ange qu'un homme appréhende si fort la lumière de Dieu, et se défie de la sienne, que devons-nous faire nous autres, qui ne sommes que faiblesse et qu'aveuglement? et si les cèdres mêmes tremblent au bruit de cette tempête, dit saint Grégoire, comment les épines et les petites herbes des champs s'assureront-elles?

Ce n'est pas seulement à l'égard des saints mystères que l'on doit dire que les choses saintes doivent être faites saintement : *Sancta sanctis*, mais encore à l'égard de toutes les choses que Jésus-Christ a destinées pour la sanctification de ses élus, et auxquelles il a communiqué une sainteté particulière, comme sont toutes les pratiques de pénitence et tous les autres exercices de la religion.

Il n'en est pas de Dieu comme des hommes, ma sœur : ceux-ci s'imaginent que plus vous faites d'actions extérieures de piété, plus vous avez aussi de véritable piété; mais Dieu qui ne voit en vous de piété qu'autant que votre cœur fait toutes ses actions dans la vue de lui plaire, n'agréera toutes vos œuvres extérieures, quelque excellentes qu'elles soient en elles-mêmes, que selon que vous lui serez agréable par la droiture de votre esprit et par les dispositions secrètes de votre cœur, lesquelles seules sont capables d'arrêter ses yeux et d'attirer les regards de sa miséricorde : *Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus; ad Cain vero, et ad munera illius non respexit*, dit l'Écriture (Genes., IV), le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents; mais il ne regarda point Caïn ni ce qu'il lui avait offert. D'où vient cette préférence?

Pour le comprendre, remarquez, s'il vous plaît, que l'on peut distinguer deux choses

dans le sacrifice, ce qui en paraît extérieurement et ce qui en est comme le corps; ce qui est renfermé au dedans et qui en est comme l'âme; ce qui a fait dire à saint Augustin (*de Civitat. Dei, lib. X, cap. 5*), que le sacrifice extérieur et visible est le sacrement, c'est-à-dire le signe sacré du sacrifice intérieur et invisible. Le sacrifice extérieur est l'oblation de ce qui est immolé à Dieu, comme étaient les fruits de la terre dans le sacrifice de Caïn, et les victimes égorgées dans celui d'Abel. Mais le sacrifice intérieur, invisible et spirituel, c'est la disposition intérieure du cœur de l'homme qui s'anéantit devant Dieu, et qui l'adore par une adoration d'amour, témoignant être prêt de tout faire et de tout souffrir pour celui de qui il a tout reçu, et qu'il reconnaît devoir plus aimer que lui-même; ce qui est proprement le culte, l'adoration et la servitude qui n'est due qu'à Dieu : *Hic est Dei cultus, hæc recta pietas, hæc tantum Deo debita servitus* (D. Aug., *Ibid.*, cap. 4).

C'est pourquoi, lorsque Abel, et depuis lui, les saints patriarches ont offert à Dieu des victimes en holocauste, c'est-à-dire, qui étaient toutes consumées par le feu sur le saint autel, ils ont témoigné par ce sacrifice extérieur de quelle manière ils se sacrifiaient à Dieu au dedans d'eux-mêmes, étant prêts de s'anéantir et de perdre la vie pour son service, comme ces bêtes étaient égorgées et réduites en cendres pour lui rendre l'honneur qui lui était dû.

Cette vérité étant supposée, il est aisé de juger pourquoi Dieu rejette le sacrifice de Caïn, et reçoit favorablement celui d'Abel; car, il condamna dans Caïn, et le dehors et le dedans de son sacrifice; le dehors, parce qu'il ne lui offrit que les plus communs et non les plus excellents fruits de la terre; et le dedans, parce qu'il voyait que son cœur n'était rempli que de mépris pour Dieu et de haine pour son frère. Le sacrifice d'Abel, au contraire, était entièrement agréable à Dieu, et par son hostie extérieure, puisqu'il offrait ce qu'il avait de plus précieux et de meilleur dans ses troupeaux, et par la pureté et la simplicité de son cœur, qui était tout plein de respect pour Dieu et de charité pour son frère.

Ceci nous apprend, dit le pape saint Grégoire, que Dieu juge des choses, non par le dehors, mais par le dedans; et qu'il considère, non le don qui lui est offert, mais le cœur de celui qui le lui offre. Ainsi, nous voyons que ce ne sont pas les dons d'Abel qui l'ont rendu agréable à Dieu; mais que Dieu au contraire n'a agréé ses dons, que parce que sa personne lui était agréable. Dieu regarda premièrement Abel; et ayant trouvé dans son cœur des dispositions secrètes qui lui plaisaient, il regarda ensuite favorablement ses dons : *Non Abel ex muneribus, sed ex Abel munera placuerunt* (D. Greg. Mag., in Job., lib. XXII, cap. 8).

Ainsi, ma sœur, si vous voulez que Dieu agréé le sacrifice que vous lui faites aujourd'hui de tous les moments de votre vie;

et cette longue chaîne d'actions de piété et de régularité qui vont prouver aux yeux des hommes que vous êtes tout attachée à son service; il faut que votre cœur soit le principal ministre de ce sacrifice et de toutes ses actions. Il faut que ce soit lui qui jeûne, qui veille, qui prie, qui loue Dieu, qui s'humilie, qui garde le silence, qui exerce les œuvres de charité, qui obéisse, qui travaille, qui se soumette, qui agisse en tout ce qui paraîtra au dehors; que dans l'accomplissement de vos constitutions et de vos règles, vous joigniez l'esprit qui vivifie à la lettre qui tue, lorsqu'elle en est dépouillée; que vous preniez plaisir à faire ce que vous faites, et que ce soit par le mouvement d'une volonté libre et sincère que vous agissiez.

Il faut que vous soyez vertueuse et régulière, non point par des bienséances humaines et politiques qui n'ont d'autre vue que de plaire aux hommes, de mériter leur approbation et d'éviter leurs reproches; mais pour mériter l'approbation de Dieu, pour lui plaire, pour lui donner des marques de votre amour et de votre attachement à son service, pour remplir vos devoirs et mériter la récompense qui y est attachée dans le ciel.

Il faut que ce ne soit ni la coutume, ni la nécessité, ni la crainte des châtimens que les lois décernent contre les prévaricateurs et les lâches, ni rien de pareil qui soit le mobile de tous vos exercices, mais le sentiment et la vivacité de votre cœur pour Dieu: sans cela vous perdriez tout le fruit de vos vertus et de vos bonnes œuvres; car si votre cœur n'agissait pas, comme c'est lui qui donne la vie à nos actions, les vôtres n'ayant point ce principe de vie, elles seraient toutes mortes, sans vigueur, sans force et sans agrément aux yeux de Dieu; et, bien loin qu'elles pussent vous approcher de lui, elles ne seraient propres qu'à vous en éloigner encore davantage.

C'est ce cœur qui doit animer tout le corps de vos actions, c'est l'amour et le désir de plaire à Dieu qui doit leur donner la vie; c'est de l'amour que doivent sortir tous vos exercices et toutes vos austérités, ainsi que les ruisseaux sortent de leur source; et si elles ne partent de ce principe, elles peuvent bien avoir quelque belle apparence devant les hommes, mais, semblables aux offrandes de Caïn, elles seront toutes rejetées de Dieu: *Ad Cain vero et ad munera illius non respexit (Genes., IV).*

Une régularité d'exercices qui n'aurait d'autre âme ou d'autre ressort que l'habitude et la contrainte, serait un mauvais arbre qui ne porterait que de mauvais fruits; vous porteriez beaucoup de fruits, mais ils seraient tous mauvais et gâtés, au moins inutiles. Être régulier, parce qu'il le faut être où tous les autres le sont, ce n'est point s'embarquer pour s'enrichir par son commerce, pour se faire de nouveaux fonds, pour multiplier ses richesses; c'est s'embarquer pour faire naufrage et pour venir périr dans le port; ou, comme dit saint Augus-

tin, c'est prétendre entrer dans le port par une route où l'on brise sa barque contre les rochers: *Tendis ad portum, ad saxa properas (D. August., serm. in Ps. XXXI)*; ce n'est point faire sa course avec fruit et utilité, comme la font les cieus inférieurs qui suivent le mouvement du premier mobile qui est leur règle, c'est se laisser emporter à ce torrent comme ces arbres dont les eaux d'un orage subit et violent abattent les fruits, qu'ils arrachent, déracinent, jettent par terre, qu'ils emportent sur leur passage, et qui ne sont plus bons qu'à jeter au feu.

Travailler, jeûner, prier, se mortifier tous les jours sans en tirer aucun fruit faute d'amour, de ferveur, d'esprit et de zèle, c'est, pour user des termes de l'Écriture et de tous les prophètes, planter ses bonnes œuvres non dans la terre des vivants, c'est-à-dire dans la foi et dans la charité, qui est le seul principe de la vie, mais dans une terre maudite et stérile (*Psal. XLVIII*); c'est abandonner ses richesses, son héritage et sa maison à des étrangers, à l'amour-propre, à la vanité, à une réputation périssable (*Thren., V*); c'est laisser moissonner son champ et vendre sa vigne par des passants et des voleurs (*Isa., XI*); c'est laisser dévorer son pays par ses ennemis, leur livrer sa ville au pillage, et y mettre soi-même le feu (*Ose., VII*); c'est sacrifier à des idoles, et quitter Dieu pour adorer les ouvrages de ses mains (*Jerem., I*); c'est n'être à Dieu qu'à l'extérieur, ne travailler que superficiellement et inutilement à son salut, et semer de bon grain sur des pierres et sur des épines, qui l'empêcheront de germer et de fructifier (*Marc., IV*); c'est porter même des épis pleins de bon grain, si vous le voulez, mais pour en laisser manger la farine par des étrangers, comme dit Osée (*c. VIII*), c'est-à-dire, ou par une vaine complaisance qui se glisse dans le cœur et qui gâte les meilleures actions, ou par quelques autres passions secrètes, comme le désir de l'honneur, de la réputation, de l'intérêt et d'autres semblables que l'on se déguise souvent sous une fausse apparence, lesquelles étouffent ces semences divines et les empêchent de porter leur fruit: c'est, en un mot, semer du vent pour n'en moissonner que des tempêtes: *Ventum seminabunt et turbinem metent (Ose., ibid.)*.

Voilà, ma sœur, le sort malheureux de toutes les âmes religieuses, qui, contentes de porter l'habit des saints et d'imiter extérieurement leurs vertus et toutes leurs actions de piété et de régularité, en perdent le fruit faute de les rapporter à Dieu et de les faire avec esprit et avec amour; elles croient se faire un fonds infini de mérites, et elles ne sèment que du vent dont elles ne moissonneront que des orages au milieu desquels elles périront; toute leur vie n'est qu'un songe durant lequel elles s'imaginent posséder de grandes richesses; mais lorsqu'elles se seront éveillées et que la mort leur aura ouvert les yeux, elles ne trouveront rien dans leurs mains de toutes ces grandes ri-

chesses dont elles s'étaient glorifiées (*Psal. LXXV.*).

Alors elles diront à Dieu, mais trop tard, les paroles que le prophète Isaïe leur a déjà fait dire : Il y a tant de siècles que nous sommes devant vous, Seigneur, comme une femme qui a conçu, et qui, étant prête d'enfanter, jette de grands cris dans la violence de ses douleurs (*Isa., XXVI.*) ; nous avons conçu, nous avons été comme en travail, et nous n'avons enfanté que du vent, nous n'avons point produit sur la terre les fruits de salut : c'est pourquoi les habitants de la terre n'ont point été exterminés ; ceux que vous aviez fait mourir vivront de nouveau, et ceux qui étaient tués ressusciteront. Parlons maintenant sans figure : nous avons conçu le désir de vous servir, nous avons surmonté toutes les difficultés que nous avons rencontrées pour renoncer au siècle et pour briser toutes les chaînes qui nous y attachaient, et, après cela, nous n'avons enfanté que du vent ; car après avoir quitté le monde, nous ne nous sommes pas quittées nous-mêmes ; nous sommes entrées en religion avec toutes nos passions, nous les y avons nourries, nous les y avons conservées, et, au lieu de nous faire violence pour les détruire, nous les avons suivies ; ainsi nous n'avons tiré aucun avantage de notre retraite, et si nous y avons fait quelque bien, il a été dissipé ou par le vent de la complaisance qui s'y est mêlé, ou par la tiédeur, ou par la contrainte qui y a eu plus de part que l'amour. Nous nous sommes glorifiées de porter un habit qui a été consacré par tant d'âmes innocentes, de courir avec elles la même carrière, et de pratiquer à l'extérieur la plupart de leurs actions ; mais parce que nous n'avons eu ni leur cœur, ni leur esprit, nous n'avons point porté les fruits du salut ; et comme notre piété n'était qu'extérieure, les habitants de la terre, nos passions, nos vices, nos mauvaises habitudes que vous aviez commencé de faire mourir par la grâce de la vocation, n'ont été ni détruites, ni exterminées ; elles sont aussi vives que jamais, et le monde et ses désordres que vous aviez égorgés dans nous sont tous ressuscités : *Concepimus et quasi parturivimus, et peperimus spiritum; salutes non fecimus in terra, ideo non ceciderunt habitatores terræ : vivent mortui tui, interfecti mei resurgent* (*Isa., XXVI.*).

Voilà, ma sœur, la triste peinture de l'état des âmes qui perdent en religion tout le fruit de leurs travaux, et je ne puis mieux vous précautionner contre un semblable malheur, qu'en vous adressant les paroles par lesquelles la finit le même prophète (*Ibid.*). Réveillez-vous de votre sommeil et chantez les louanges de Dieu, vous qui habitez dans la poussière, parce que la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière, et que vous ruinerez la terre et le règne des géants.

Jusqu'ici, ma sœur, vous avez habité et comme dormi dans la poussière sèche, stérile et ténébreuse du siècle ; Dieu, par sa

miséricorde, répand dans ce moment sur vous la rosée de sa grâce tout ensemble féconde et lumineuse, et vous appelle pour ruiner dans vous le règne du monde et des vices monstrueux qui le ravagent. Couverte et pour ainsi dire humectée de cette douce rosée, et éclairée de sa lumière, faites donc des œuvres de salut, et les faites avec utilité. Réveillez-vous de votre sommeil et chantez les louanges de votre Libérateur ; jeûnez, priez, travaillez, faites vos actions avec fruit : *Fructum afferatis*, et enfin conservez ce fruit par la persévérance : *Et fructus vester maneat*.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai, ma sœur, que la persévérance dans le bien est purement une grâce et un don de Dieu qu'il donne à qui il lui plaît ; qu'elle est même un caractère si essentiel à sa divinité qu'il n'y a que de lui seul que l'on puisse dire : Je suis le Seigneur et je ne change point (*Malach., III.* ; *Hæbr., XIII.*). Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles. Cependant il veut bien la partager avec ses créatures, et quoiqu'il ne la donne point à leur mérite, il est certain qu'il ne la refuse point à celui qui fait un bon usage de ses grâces et qui demeure constant dans sa foi et dans la pratique de la vertu.

C'est pourquoi le grand Apôtre disait aux Corinthiens : Mes chers frères, demeurez fermes et inébranlables et travaillez de plus en plus à l'œuvre de Dieu, convaincus que votre travail ne sera pas sans récompense en notre Seigneur (*I Cor., XV.*) ; or, cette persévérance dans le bien est si nécessaire, selon le Fils de Dieu, que sans elle il n'y a point de salut ni de couronne à espérer : *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (*Matth., X.*).

Et en effet, celui qui, après avoir reçu les premières grâces, manque d'en suivre les mouvements, et qui, s'étant engagé dans une profession sainte, oublie la sainteté dans laquelle il doit vivre, donne, par cette honteuse et lâche désertion, matière aux ennemis de Dieu de blasphémer son nom ; il scandalise le monde et la religion, il déshonore l'habit qu'il porte ; et il eût mieux valu, dit saint Pierre, qu'il n'eût jamais connu la voie de la piété et de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue, et que d'abandonner la loi sainte qui lui avait été prescrite : *Melius erat illis non cognoscere viam justitiæ, quam post agnitionem retrorsum converti ab eo quod illis traditum est sancto mandato* (*II Petr., II.*).

Or, si cela est vrai, selon le sentiment du même apôtre (*Ibid.*), de tous ceux généralement qui, après s'être retirés des corruptions du monde par la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, s'y engagent de nouveau et retombent dans ses chaînes, combien cela est-il encore plus vrai de toutes les personnes religieuses qui ont renouvelé, par des vœux solennels, le divorce qu'elles ont fait avec lui dans leur vocation à la foi, et qui se sont engagées de

marcher toute leur vie et sans relâche dans la voie la plus étroite de la justice et de la piété?

Une alternative de régularité et de relâchement, de vertu et de vice, de sainteté et de péché, de ferveur et de mollesse, de lumière et d'éclipse, est, ma sœur, la chose du monde la plus monstrueuse dans une religieuse, dont toute la vie doit être un jour sans nuit et sans ténèbres. Promettre à Dieu de grandes choses, parler de la religion avec éloge, faire de temps en temps quelques actions éclatantes de vertu, mais dégénérer et en interrompre la chaîne, je ne dis pas seulement par des chutes scandaleuses, mais par dégoût de son état et par de secrets repentirs de s'être engagé à faire le bien, c'est ressembler à ces sages païens qui, après avoir fait par vanité quelques bonnes actions morales, et rempli leurs écrits de belles maximes pour régler les mœurs et retenir les passions, s'abandonnaient en secret à des actions de fous et de bêtes qui prouvaient qu'ils n'avaient point de religion.

Une religieuse doit se soutenir également dans toutes les actions de sa vie; elle doit dire peu, mais faire beaucoup et faire avec persévérance, comme les premiers chrétiens pour la justification desquels Minutius Felix disait aux païens : Nous ne nous piquons pas, comme vous, de dire de belles choses, mais de les faire : *Magna non eloquimur, sed facimus*.

Ce n'est pas assez pour vous, ma sœur, de faire quelques bonnes œuvres, il en faut faire à tout moment; d'avoir de la piété les jours de fête, il en faut avoir tous les jours; de consacrer à Dieu tous les matins vos premières pensées et les premiers mouvements de votre cœur, comme le font les honnêtes gens du monde qui se croient en droit, après cela, de donner le reste de leur temps au plaisir et à des affaires profanes; il faut lui faire comme un jour de fête perpétuelle de tous les moments qui vous restent et qui suivent ces premiers mouvements et ces premières pensées, selon cette parole du prophète : *Cogitatio hominis confitebitur tibi; et reliquie cogitationis diem festum agent tibi* (Psal. LXXV).

Ce n'est point assez de paraître réformée dans les actions publiques qui éclatent aux yeux des hommes, il le faut être également en secret, convaincue que Dieu vous voit partout et que, dans votre conversion comme dans celle de tous les chrétiens, il aura moins d'égard à ce que vous aurez fait au commencement, qui a toujours assez de ferveur, qu'à ce que vous ferez dans la suite et dans la fin, comme le dit très-bien saint Jérôme : *Non queruntur in christianis initia, sed finis*. Ce n'est point assez, en un mot, de lui consacrer certaines heures du jour, qui sont particulièrement destinées au chant de ses louanges et à la prière, mais il faut que vos jours entiers persévèrent dans son ordre et dans son service en lui rapportant encore toutes vos autres actions, votre travail, vos pensées, vos lectures et votre sommeil

même, selon cette autre parole du prophète : *Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia serviunt tibi* (Psal. CXVIII).

Un sage païen (Socrate), disait agréablement qu'une vie inégale dans les mœurs, qui avait son haut et son bas, et qui était partagée par une alternative de vices et de vertus, ne pouvait être la vie d'un homme sage qui doit ressembler à ces figures que les connaisseurs et les curieux n'admirent que parce que toutes les parties en sont belles, qu'elles charment par leur ordre et par leur liaison parfaite, et qu'elles n'ont rien dans leur assemblage et dans leur conformation qui pèche contre les règles de l'art et qui blesse l'imagination et la vue : *In vita enim perinde ut in simulacro, omnes partes pulchras esse oportet*.

Enlevons une si belle pensée aux faux sages de l'antiquité pour en faire le portrait de la vie d'une parfaite religieuse. Elle doit être toute belle, et si elle devient monstrueuse dans quelqu'une de ses parties, par un défaut de persévérance dans le bien, elle n'a plus rien qui charme ni qui plaise, je ne dis pas seulement aux yeux de Dieu qu'on ne peut tromper et qui voit autrement que nous et bien mieux que nous les choses comme elles sont, mais aussi aux yeux des hommes; ce n'est plus qu'un assemblage monstrueux de parties inégales et sans proportion, semblables à ces monstres qui ont la tête, les bras et l'estomac d'un homme, sur les cuisses et les jambes d'un lion, d'un léopard ou d'un tigre.

Commencez bien, continuez bien, finissez mal, vous perdrez tout le fruit de vos travaux, et toutes vos vertus vous deviendront inutiles; car, quoiqu'elles courent toutes avec vous, il n'y a que la seule persévérance qui arrive au bout de la carrière et qui remporte le prix. Par la chasteté vous résistez aux attraits de la volupté; par la patience vous supportez sans murmure les afflictions de la vie; par la mortification, vous ne trouvez rien de pénible dans les travaux de la pénitence; par la charité, vous aimez Dieu et votre prochain, vous pardonnez les injures et vous faites du bien à vos ennemis; par la miséricorde, vous allez au devant de vos sœurs qui souffrent, et vous prévenez leurs besoins par votre attention et par votre secours; par la complaisance, vous vous cachez ou vous dissimulez leurs défauts, si vous ne pouvez les corriger utilement, et sans les aigrir; par la justice, vous leur rendez à toutes ce qui leur appartient selon leur rang, le respect et l'obéissance. Toutes les vertus courent vers le ciel, elles travaillent toutes avec vous, et vous avec elles pour en mériter la possession; mais il n'y a que la seule persévérance qui l'obtienne : et si vous n'êtes chaste, patiente, mortifiée, charitable jusqu'à la fin de votre vie, vous n'y arriverez jamais.

Quel malheur pour un homme qui a consumé toute sa vie, épuisé toutes ses forces et toute son industrie à amasser de grands trésors, lorsque, sur le point d'en profiter et

d'en jouir en repos, il se les voit enlevés dans une nuit et dans un moment par les voleurs ! Quelle affliction pour des gens qui ont rempli leurs caves de vin, leurs granges de moissons, leurs greniers de fruits, et qui se croient riches pour jamais, lorsqu'ils se voient réduits à une extrême pauvreté par un incendie faute de vigilance ! Quelle disgrâce pour un homme qui, ayant chargé son vaisseau de toutes les richesses des Indes, couru toutes les mers sans naufrage, essuyé ou évité toutes les tempêtes, vient, par sa faute et par sa négligence, périr dans le port contre un rocher, ou contre un banc de sable ! Ce sera votre malheur, votre affliction, votre disgrâce, ma sœur, si, faute de persévérer dans le bien, vous perdez en un moment à la mort tout ce que vous auriez amassé de bonnes œuvres et de vertus pendant tout le cours de votre vie.

Ce n'est donc pas assez de bien commencer, il faut bien continuer et finir de même. Saül avait bien commencé, il obéit à son père, il va simplement où il lui commande ; et en cherchant des ânesses, il trouve un royaume. Lorsqu'il commença à régner par l'ordre de Dieu, il avait encore l'innocence d'un enfant, et il continua si bien pendant les premières années de son règne, que l'Écriture dit qu'il fut tout son royaume il n'y avait pas un homme meilleur que lui. Il livra des combats pour la gloire du Dieu d'Israël, défait les ennemis de son peuple, et remporta des victoires ; mais parce qu'il finit mal par sa désobéissance aux ordres de Dieu, et par l'impiété qui lui fit consulter les démons pour découvrir les choses à venir, il fut rejeté et réprouvé. Salomon avait bien commencé. Que de sagesse dans toutes ses actions ! quelle pureté dans ses écrits et dans toute sa morale ! Peut-on parler avec plus de sublimité que lui du néant des grandeurs humaines ; vanité des vanités, tout est vanité ! Que de choses merveilleuses il fit pour Dieu ! Il lui bâtit le premier temple et le plus superbe qui fut jamais élevé à sa gloire ; il lui offrit les plus magnifiques sacrifices : mais parce qu'il finit mal, tomba dans l'idolâtrie pour plaire à la créature, et s'abandonna à la mollesse et à l'amour, qu'est-il devenu ? qui le sait ? il n'y a que Dieu seul qui le puisse révéler. Judas, en apparence, avait bien commencé, puisque Jésus-Christ lui fit l'honneur de l'associer au collège des apôtres ; il fit des miracles comme les autres, mais parce qu'il finit mal et par son avarice et par la trahison de son maître, il fut livré à son désespoir et réprouvé.

Combien y a-t-il eu de saints religieux et de saintes religieuses qui, après avoir bien commencé et couru quelques années avec ferveur dans le chemin de la vertu, ont fait de même naufrage au port pour avoir manqué de persévérance, pour s'être relâchés et ralentis, pour avoir recherché du repos, ou regardé derrière eux comme pour regretter le monde qu'ils avaient quitté, la liberté qu'ils avaient sacrifiée à Jésus-Christ, et les plaisirs auxquels ils avaient renoncé, sem-

blables à la femme de Lot qui, pour avoir, contre l'ordre exprès de Dieu, regardé derrière elle, peut-être par une espèce de regret de perdre sa patrie, et de compassion de voir sa ville réduite en cendres, fut changée en une statue de sel. Et quoiqu'il soit incertain si Dieu a puni son âme comme son corps, il est toujours hors de doute que ce qui est arrivé à cette femme, est, selon les Pères, la figure d'un état très-dangereux, et qui précipite les hommes en des maux d'autant plus inévitables, qu'ils y tombent par un affaiblissement secret et comme insensible.

Les hommes, dit saint Augustin, ne considèrent pas assez combien est terrible cet avertissement que nous donne Jésus-Christ dans son Évangile (*Luc.*, XVII) : Souvenez-vous de la femme de Lot : *Non attendunt homines quanto terrore dictum sit : Memento uxoris Lot.* Cet avis, ajoute ce saint (*D. August. in psal. LXXXIII, initio*), regarde ceux qui, après avoir été délivrés de la Sodome du monde, deviennent inquiets et impatientes dans la voie de Dieu, semblables aux Juifs qui tombèrent dans l'impatience, et ne peuvent attendre l'exécution de l'ordre de Dieu, comme dit le roi-prophète, *et non sustinuerunt consilium ejus (Psal. CV)*. Ils se troublent, ils se précipitent, ils voudraient déjà trouver sur la terre la félicité qui ne leur est promise que dans le ciel, et s'imaginant qu'il leur reste encore bien du temps avant la fin de leur vie, ils s'ennuient dans le chemin où ils marchent : ils regardent derrière eux, et cherchent dans la satisfaction des sens, qu'ils avaient quittés en quittant le monde, un repos qui ne peut être que faux et trompeur, abandonnant ainsi leur première résolution, et sortant de la voie étroite où Dieu les avait fait entrer : *Querentes hic aliquam requiem, quæ si habetur, falsa est, respiciunt retro, et deficiunt a proposito (D. August., ibid.).*

Tout ceci nous fait voir, dit le même saint (*D. August. in psal. LXXV*), que c'est par une conduite divine et mystérieuse que cette femme a été changée en une statue de sel : Dieu nous propose cet événement si singulier et d'autant plus propre à nous réveiller de notre assoupissement, que le sel étant l'image de la sagesse, la vue du supplice de cette femme est plus capable de nous rendre sages en fuyant la folie où elle est tombée.

Il a voulu nous apprendre à ne regarder jamais derrière nous, comme s'il nous restait un goût secret pour les biens que nous avons quittés, et que nous eussions du dégoût pour ceux que Dieu nous promet ; car c'est par là que notre cœur se ralentit, s'attédie et s'endurcit insensiblement aux yeux de Dieu, quoiqu'il paraisse au dehors vivant et sensible, et que devenant peu à peu un cœur de pierre, selon l'expression de l'Écriture, nous ne sommes plus qu'un fantôme de vertu, qui en garde encore le dehors et l'apparence. Semblable à la statue en laquelle fut changée cette femme, qui conserva toujours les traits et les linéaments d'une

forme humaine quoiqu'elle fût sans âme et sans vie.

Le même saint Augustin (*D. Aug., quæst. in Genes. XLVII*) explique encore cette figure en peu de mots, et d'une manière très-édifiante. La femme de Lot, dit ce grand docteur, peut marquer dans sa punition ceux qui, tant qu'ils jouissent ou des prospérités temporelles, ou des onctions et des consolations spirituelles, marchent en paix dans la voie de Dieu, mais qui, lorsqu'ils sont tombés ou dans l'affliction ou dans les épreuves et les sécheresses spirituelles, au lieu de considérer que c'est là la marque qu'ils sont de vrais enfants de Dieu, et que c'est lui-même qui les conduit par ce chemin par lequel il a marché le premier, et a fait marcher tous ses saints, s'abattent au contraire et se découragent; ils cessent de s'avancer, comme dit saint Paul, vers ce qui est devant eux; ils perdent Dieu de vue aussi bien que les récompenses éternelles qu'il leur a promises, et abandonnent peu à peu l'espérance qui devait être leur consolation, leur joie et leur force. Ainsi ils regardent derrière eux, ils cherchent des appuis, des ménagements et des soulagemens humains, comme si Dieu, qui les conduit et qui les tient par la main, n'était pas capable de les soutenir et de les rendre invincibles : *Hi sunt qui in tribulatione retro respiciunt et se a spe divinæ promissionis avertunt* (*D. Aug., Quæst. Evan. l. II, q. 43*).

Allez donc toujours en avant par une impétuosité toute sainte, ma sœur, courez toujours, courez avec persévérance et souvenez-vous de ce que dit Jésus-Christ : Que tout homme qui, mettant la main à l'œuvre de Dieu, regarde en arrière, n'est pas propre à son royaume (*Luc, IX*). Ne retournez point la vue ni sur Sodome et Gomorrhe, ni sur le monde, ni sur ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses que vous avez quittés. Ne regardez rien, ne considérez rien, non pas même les aridités, les mortifications, les épreuves que vous trouverez sur votre route, de peur de vous arrêter même pour un moment, vous conformant en cela à cette instruction du grand Apôtre : Je cours incessamment vers le bout de la carrière pour remporter le prix que Dieu me destine par une vocation toute divine; *ad destinatum persequor, ab bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (*Philip., III, 14*).

C'est ainsi que vos pas ne seront point inutiles, que vous ne courrez pas en vain, et que vous fournirez heureusement votre carrière. *Sic currite* (*I Cor., IX*), courez toujours, courez avec persévérance, courez, en un mot, de telle sorte que vous vous rendiez digne et que vous jouissiez de la récompense qui est promise aux vainqueurs; *Ut comprehendatis*.

Or, comme c'est de Dieu que dépend cette persévérance, et qu'il n'appartient qu'à celui qui peut donner la couronne de justice, de mettre en nous les dernières dispositions qui la puissent mériter, adressez-lui sans cesse cette humble prière que lui fait l'E-

glise (*Fer. 3 infra hebdomad. Passion.*) : *Da nobis quæsumus, Domine, perseverantem in tua voluntate famulatum*. Donnez-moi, Seigneur, un attachement inviolable à votre service; donnez-moi la grâce de persévérer toute ma vie dans l'accomplissement de votre volonté, afin qu'après vous avoir servi avec persévérance sur la terre, je jouisse éternellement de votre présence dans le ciel.

DISCOURS II.

Sur la profession d'une Religieuse.

Ecce ego quia vocasti me... loquere, Domine, quia audit servus tuus.

Me voici, parce que vous m'avez appelé; parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute (*I Reg., III*).

L'homme quoique créé pour Dieu, pour l'aimer, pour le servir, pour le posséder, ne saurait aller à lui, si Dieu ne l'appelle; et comme Dieu ne saurait faire une plus grande grâce à l'homme que de l'appeler à soi, rien aussi n'est plus important à l'homme que de lui répondre : de là dépend le repos de sa conscience, son bonheur, son salut, son éternité. Embrasser des emplois et des conditions où Dieu ne nous appelle pas, c'est nous perdre; nous engager dans les emplois et dans les états où il nous veut, et où il nous appelle, c'est nous sauver.

Ce n'est point à nous, ni aux créatures à nous déterminer sur le choix de notre état et de nos emplois; il n'y a dans nous qu'égarement, qu'erreurs, que ténèbres, que passions, que cupidité qui nous mèneraient dans le précipice; et dans les créatures il n'y a que fausses lumières, que tentations, que pièges, qu'illusions qui nous y conduiraient également. Il n'y a que Dieu seul qui nous a fait pour lui, qui puisse nous instruire de la voie que nous devons tenir pour aller à lui sans faire naufrage; c'est pourquoi le roi-prophète ne lui demande rien avec plus de ferveur dans ses prières, que de lui faire connaître sa volonté, parce qu'il est son Dieu : *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu* (*Psal. CXLII*).

Il vous l'a fait connaître, ma sœur, lorsqu'il vous a tirée du milieu du siècle corrompu pour vous appeler en religion; ni le monde, ni la chair, ni le sang ne vous ont point inspiré une vocation si sainte et si sublime; elle n'a rien qui tienne de l'esprit et des maximes du monde, et rien qui ne soit contraire à la chair et au sang. C'est à vous maintenant, ma sœur, à suivre l'attrait de la grâce, et vous avez dans les paroles du jeune Samuel, qui répond à la voix de Dieu qui l'appelle pour lui découvrir des choses que nul ne pouvait ni voir, ni entendre dans Israël, sans être frappé d'un profond étonnement, un beau modèle de la manière dont vous devez répondre à la grâce de votre vocation, et en remplir tous les devoirs.

Dieu appelle Samuel, et Samuel quoique endormi se réveille aussitôt, se lève et dit à Dieu : Me voici, parce que vous m'avez appelé; parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute : *Ecce ego quia vocasti me; loquere, Domine, quia audit servus tuus*.

Vous avez deux choses à observer dans cette conduite : la première est la promptitude avec laquelle le prophète se lève, pour aller recevoir les ordres de son maître : *Ecce ego, quia vocasti me*. La seconde est la soumission avec laquelle il marque qu'il est prêt à remplir ses ordres, quelque rigoureux qu'ils puissent être : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*.

Ce sont là aussi, ma sœur, les deux dispositions dans lesquelles vous devez être à l'égard de la grâce de votre vocation ; c'est aujourd'hui que Dieu vous appelle ; rien n'est plus important pour vous que de lui répondre sur-le-champ, et que de lui dire : Me voici, parce que vous m'avez appelée : *Ecce ego, quia vocasti me*. Il vous appelle, non pour vous dire des choses qui flattent le vieil homme, mais pour vous ordonner de le crucifier avec toutes ses concupiscences ; rien n'est plus important pour vous que d'exécuter ses ordres avec soumission, et que de lui dire : Parlez, Seigneur, parce que votre servante vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit ancilla tua*. C'est-à-dire, pour parler en peu de mots, ma sœur, que vous devez deux sortes d'obéissance à la grâce de votre vocation : une obéissance sans remise, une obéissance sans réserve.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, en nous destinant à son royaume, a ordonné les œuvres et les voies particulières par lesquelles nous y devons arriver, selon que nous l'apprend saint Paul (*Ephes.*, II), lorsqu'il nous assure que Dieu nous a préparé, avant tous les siècles, les bonnes œuvres par lesquelles il prétend que nous marchions, pour jouir de la gloire à laquelle il nous a élus de toute éternité. Ainsi, comme il est nécessaire pour arriver à une fin de prendre les voies qui y conduisent, et que rejeter les moyens c'est rejeter la fin, il faut pour acquérir cette félicité à laquelle il nous destine dans le ciel, entrer dans l'ordre des moyens qu'il a établis pour nous y conduire par la pratique des bonnes œuvres. Or, entre ces moyens, le premier et le plus essentiel est d'entrer dans l'état où il nous appelle ; car comme c'est la profession dans laquelle nous passons notre vie qui enferme et qui règle toutes nos œuvres ; si nous nous engageons dans une condition où Dieu ne nous veut pas, toutes nos actions et toute notre vie ne seront qu'une opposition continuelle à ses ordres : et avec quel agrément nous regardera-t-il dans ce déplacement ? et quelle bénédiction recevront des œuvres, qui ne sont pas celles qu'il veut de nous ?

Il nous est donc de la dernière conséquence de connaître l'état dans lequel Dieu a résolu de nous sauver. Or, comment le connaissons-nous ? Ma sœur, nous le connaissons par la grâce de la vocation ; et quand elle nous appelle, rien n'est plus important pour nous que de tout quitter sur-le-champ, monde, parents, amis, société, habitudes, emplois ; car, comme dit saint Bernard, elle ne souffre point de remise (*D. Bern. D. Ambr. lib. II in Luc. cap. I*). C'est un éclair qui

frappe les yeux de l'esprit dans un certain moment de la vie, qui passe souvent aussitôt après qu'il les a frappés, et qui ne reviendra peut-être jamais. Si vous manquez ce moment auquel Dieu vous appelle, il s'en va et ne revient plus ; son Esprit souffle où il veut, dit saint Jean (*Joan.*, III), et vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, et si vous l'échappez, vous ne savez où il va.

La manne que Dieu envoyait du ciel à son peuple pour sa nourriture (*Exod.*, XVI), tombait le matin dans le désert, et devait être recueillie aussitôt, et avant que le soleil fût levé, si on voulait en profiter ; les paresseux et ceux qui s'abandonnaient trop au sommeil n'en trouvaient plus sur la terre, elle fondait aux premiers rayons de cet astre. Il en est de même de la grâce de la vocation : elle vient ordinairement du ciel dans notre âme dès le matin, c'est-à-dire dans notre jeunesse ; si nous négligeons de lui répondre dans ce moment-là, elle fond aux premiers rayons du soleil, le premier feu des passions l'emporte, et nous ne la trouvons plus.

Le monde qui ne manque point d'adresse ni d'artifice pour nous engager dans son parti et dans ses intérêts, est toujours prêt à profiter de notre assoupissement et de notre faiblesse. Il flatte nos passions naissantes ; une pente rapide nous entraîne bientôt vers le mal ; nous sentons une continuelle révolte contre nos devoirs ; nous sommes capables d'une infinité d'agitations dangereuses, de violences, d'emportements dont nous ne sommes plus les maîtres. Le principe en est dans la tendresse de l'âge, dans la vivacité du sang, dans la disposition des organes ; les premières impressions que le monde et la présence des objets font sur nous, sont ordinairement les plus vives : rien n'est plus difficile que de nous dépouiller de certaines idées que nous prenons dans un âge si tendre. Il faut donc entrer de bonne heure dans les desseins de la Providence sur nous, répondre sur-le-champ à la grâce qui nous appelle ; et si sa lumière n'entre la première dans nos jeunes esprits susceptibles de tout, le monde, les passions, les engagements, les emplois, les liaisons, les objets qui en viennent occuper la place, ne lui laissent presque jamais la liberté d'y rentrer.

C'est pourquoi Dieu même prenant la parole en la place de son roi-prophète, et s'adressant à son peuple et à tous les hommes, leur dit : Si vous entendez aujourd'hui sa voix, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs (*Psal.* XCIV). Si aujourd'hui, si dans ce moment, si dans cette conjoncture particulière, Dieu vous fait la grâce de vous appeler à son service, soit par la parole de ses Ecritures, soit par la voix de ses pasteurs, soit par les inspirations secrètes, soit par les bons exemples des saints, soit par une infinité d'autres langages que son Esprit sait faire entendre à ceux qui ont les oreilles spirituelles dont parlait Jésus-Christ (*Matth.*, XI) ; ne préférez pas à sa voix celle du

monde, celle de vos passions. N'endurcissez pas votre cœur en le fermant volontairement à sa grâce, de peur qu'irrité de votre indifférence ou de votre mépris, il ne vous appelle plus, et ne vous laisse dans vos engagements et dans vos chaînes.

Samuel dormant dans le temple où était l'Arche de Dieu (I Reg., III), entend jusqu'à quatre fois une voix qui l'appelle, et quoiqu'il ne discerne pas d'abord que c'est Dieu même qui l'appelle, et qu'il ignore ce qu'il a à lui dire, car il n'en connaissait pas encore les voies; il se lève sur-le-champ dès la première, et va dire à son maître: Me voici, parce que vous m'avez appelé. Loin de se raidir contre la grâce de sa vocation, de faire le sourd à la voix qui l'appelle, et qui trouble tant de fois son repos; loin de se rendormir profondément comme il le pouvait faire sur la parole de son maître, qui l'assure qu'il ne l'a point appelé, toujours attentif et prêt à l'obéissance, il continue de se lever sur-le-champ jusqu'à quatre fois; et sans se mettre en peine de ce que l'on peut dire ou penser de son inquiétude, il revient toujours dire: Me voici; convaincu que dans le doute où il est si on l'a appelé, il y a moins à risquer pour lui de se présenter inutilement devant son maître, que de manquer le véritable moment de sa vocation: *Ecce ego, quia vocasti me.*

Belle figure, ma sœur, de la promptitude et de la fidélité avec lesquelles vous devez répondre à la grâce, qui vous appelle si heureusement aujourd'hui au service de Dieu; vous étiez peut-être déjà endormie, non pas dans le temple du Seigneur comme Samuel, mais dans le monde: ses plaisirs, ses caresses, ses charmes, ses vains amusements, toutes ses fausses douceurs que Tertullien appelle le lait de la jeunesse, parce que la plupart des hommes sont assez malheureux pour s'en nourrir, et pour s'en enivrer les premières années de leur vie; semblables à ce lait fatal que Jabel fit boire à Sizara, général des armées des Chananéens (Judic., IV), auquel il causa une espèce d'enivrement et d'assoupissement qui lui coûta la vie, commençaient peut-être déjà à vous assoupir, et à vous faire perdre le souvenir des choses de Dieu et de votre salut. De peur que ce sommeil et cet oubli ne vous conduisent insensiblement à la mort, comme ils y mènent encore tous les jours tant de jeunes personnes; Dieu veut bien par un effet de sa miséricorde, faire pour vous ce qu'il fit autrefois pour Lazare qui était son ami; il vient à vous pour vous éveiller: *Dormit, sed vado ut a somno excitem eum* (Joann., XI); il frappe à votre porte, il vous éveille, et vous appelle par sa grâce.

Quand il appelle les morts, les morts se lèvent et lui répondent; quand il appelle le néant, le néant bien plus sourd que vous lui répond sur-le-champ; quand il appelle les choses qui ne sont pas, elles lui répondent comme si elles étaient, dit saint Paul (Rom. IV). N'y aurait-il que vous qu'il a créées pour l'aimer, pour le servir, pour le posséder,

pour jouir de sa gloire; que vous qui êtes, qui vivez, qui subsistez par les soins particuliers de sa Providence, que vous qui êtes comblée de ses bienfaits, que vous qu'il veut tirer de Sodome de peur que vous ne soyez enveloppée dans l'embrasement; que vous qu'il veut faire sortir de l'Egypte pour rompre vos chaînes, et vous délivrer de la servitude, qui n'auriez point d'oreilles pour entendre sa voix; n'y aurait-il que vous à qui il présente sa main pour vous sauver du naufrage et vous tirer du précipice; que vous qu'il veut mettre à l'abri de la tempête et conduire au port du salut; que vous qu'il appelle dans sa maison pour vous en faire goûter toutes les douceurs, toute la tranquillité, toutes les délices; que vous enfin à qui il dit comme à son peuple choisi et bien aimé (Num., XVI): Retirez-vous des tentes des hommes impies, et prenez garde de ne pas toucher à aucune chose qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez enveloppée dans le châtiment dû à leurs péchés; n'y aurait-il que vous qui n'auriez point ni de cœur pour être sensible à une telle grâce, ni de bouche pour y répondre?

Il vient au monde dans la crèche de Bethléem pendant la nuit; une étoile en avertit les mages qui dormaient au milieu des ténèbres de l'infidélité, et aussitôt ils quittent leurs pays, leurs familles, leurs palais, leurs affaires, et se mettent en chemin pour le venir adorer: *Ecce magi.* La grâce les ayant éclairés au dedans bien plus que l'étoile au dehors, ils connaissent qu'il était important pour leur salut de suivre promptement ses lumières. S'ils eussent différé quelques jours, ils ne l'eussent peut-être pas trouvé, et sa fuite en Egypte ne leur eût pas permis de lui rendre leurs hommages. Ainsi, coopérant fidèlement à la grâce, bien plus encore par les affections de leur cœur, que par les mouvements de leur corps, ils furent assez heureux pour trouver ce précieux trésor qu'ils cherchaient avec tant de peine.

Vous dormiez comme eux au milieu du siècle corrompu, déjà peut-être environnée de cette affreuse nuit, et comme liée de cette chaîne de ténèbres dont parle le Sage (Sap., XVII), sous le poids de laquelle tant de pécheurs, aussi malheureux que les Egyptiens, perdent le souvenir et le sentiment d'un Dieu, d'une éternité, d'une Providence. Dieu fait luire pour vous une étoile, il vous appelle par sa grâce dans cette vocation, il n'a point d'autre intérêt que celui de votre salut; quelle est la chose capable de vous arrêter? *Deus vocat, quid moraris?*

Répondez donc à sa grâce, ouvrez-lui puis-qu'il veut entrer, dit saint Ambroise (*In psal. CXVIII, octon. 1, v. 1*); prenez garde de ne pas faire attendre celui qui a tant d'amour pour vous, car il se retire promptement. Si vous demeurez assoupie, outre que vous serez coupable d'avoir refusé de lui ouvrir lorsqu'il frappait et vous appelait, vous éprouverez peut-être la rigueur avec laquelle il traita les vierges folles, qui, ne s'étant pas trouvées prêtes lorsque l'époux

entra, frappèrent ensuite longtemps à la porte de la salle sans que personne leur ouvrît, parce qu'on ne les connaissait plus (*Matth.*, XXV).

Qu'attendez-vous pour aller à Dieu qui vous appelle? Qui est-ce qui vous retient? *Quid moraris?* Sont-ce les richesses, les plaisirs, les honneurs du monde que vous n'avez pas encore goûtés? Et qu'est-ce que le monde? que sont ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses, pour les préférer à Dieu? Le monde, semblable à l'enfer, est une terre de misère et de ténèbres, où habite l'ombre de la mort, où tout est sans ordre et dans une éternelle horreur (*Tob.*, X); où pour un juste il y a mille pécheurs, pour un bien qui passe un grand nombre de maux qui subsistent, et pour quelques vertus apparentes une infinité de vices véritables.

Tous ces plaisirs ne sont que des poisons subtils, des fleurs agréables qui éblouissent par leur éclat, mais qui ôtent l'usage de la raison par leur odeur mortelle; qui se flétrissent en un moment, et qui, sous une apparence de douceur, cachent et laissent dans l'âme de celui qui les a senties les plus longues et les plus affreuses amertumes. Ses dignités ne sont que d'éclatantes servitudes; les chaînes en sont d'or, mais elles n'en sont pas moins pesantes. Que de soins, que d'inquiétudes les accompagnent! et quels chagrins pour ceux qui les possèdent lorsque le même caprice de la fortune qui les leur avait données sans avoir égard à leur mérite, vient les leur enlever pour se faire successivement d'autres esclaves!

Ses richesses ne sont pas tant des biens, que la source et les instruments de toutes les passions; car toutes choses obéissent à l'argent, dit le Sage (*Eccles.*, X), c'est le Dieu du siècle qui a ses adorateurs et ses martyrs, et qui lui disent, selon saint Augustin, comme les martyrs ont dit autrefois à Dieu: Nous sommes tous les jours exposés à la mort à cause de vous (*Psal.*, XLIII). Cette fausse divinité dérobe à Dieu la souveraineté qu'il a sur les hommes, et elle partage avec lui l'empire du monde. Mais si l'argent peut tout en cette vie, il ne pourra rien dans l'autre; il viendra un jour où le vrai Dieu se fera justice, et où, couronnant ceux qui auront méprisé ce faux Dieu pour l'amour de lui, il en perdra les idolâtres, qui diront, mais trop tard, ce que le même Sage leur a déjà fait dire il y a tant de siècles: (*Sap.*, V): De quoi nous a servi notre orgueil, et qu'avons-nous tiré de la vaine ostentation de nos richesses? Toutes ces choses sont passées comme l'ombre, comme un vaisseau, comme un oiseau, comme une flèche, qui ne laissent ni sur la terre, ni dans l'air, ni sur les flots, aucune trace de leur passage.

Les hommes, dit saint Augustin, se donnent mille peines pour satisfaire leur ambition, et pour s'élever au-dessus des autres. Ils recherchent avec ardeur les richesses, parce qu'elles sont les instruments de la vanité et des passions, et cependant tout leur

échappe à la mort. Le prince alors n'a plus de sujets, et le riche est plus pauvre que le dernier des esclaves. Le torrent du monde s'écoule, quoi que les hommes fassent pour le retenir. Tout est emporté par une suite de moments rapides qui passent: *torrens rerum fluit; momentis transvolantibus cuncta rapiuntur* (*D. Aug.*). Disons donc maintenant, et disons utilement, tout passe, de peur que nous ne disions un jour, et que nous le disions inutilement, tout est passé comme l'ombre.

L'ombre, le vaisseau, l'oiseau, la flèche, passent sans laisser aucune mauvaise impression sur la terre, dans l'air et sur les eaux; mais cette ombre des biens du monde passe tellement, qu'elle attire après elle des maux éternels. Toutes ces comparaisons sont si sublimes, et vous tracent une si vive image de cette rapidité avec laquelle toute la figure de ce monde passe sans laisser aucune trace de ses faux biens, de ses vains honneurs et de ses plaisirs empoisonnés, qu'au lieu de faire d'inutiles efforts pour vous en convaincre, nous n'avons qu'à demander à Dieu qu'il les fasse passer de la persuasion de votre esprit dans les sentiments de votre cœur.

Qu'est-ce donc, encore une fois, qui vous empêche d'aller à Dieu qui vous appelle? *Deus vocat, quid moraris?* Est-ce que vous êtes encore trop jeune? C'est là le prétexte dont se servent tant de jeunes personnes, qui, n'ayant point d'amour pour Dieu, tout enivrées de la mollesse du siècle, diffèrent leur conversion de jour en jour, de répondre à la grâce, et disent comme Augustin, qui ne pouvait dans sa jeunesse ni rompre ses chaînes, ni vaincre le sommeil où le replongeaient toujours ses passions: Demain, demain.

Eh quoi! peut-on se donner de trop bonne heure à Dieu? Jérémie ne dit-il pas qu'il est bon de porter son joug dès sa jeunesse (*Thren.*, III)? Faut-il lui donner les restes d'une vie tout usée dans le service du monde et des passions, et remettre à porter son joug qui est si doux et si léger pour les âmes qui l'aiment, au temps que nous n'aurons plus ni santé, ni vigueur, que notre front sera couvert de rides, que nos jambes, accablées sous le poids de nos années, ne pourront plus marcher vers lui; que nos beaux jours passés, et toutes nos pensées renversées, ne serviront plus, comme dit Job, qu'à nous déchirer cruellement le cœur (*Job.*, XVII); au temps, enfin, que toutes nos forces épuisées nous diront, mais moins heureusement que ce saint homme, qui l'avait servi dès sa jeunesse: Il ne me reste plus que le tombeau? *Et solum mihi superest sepulcrum.*

Le roi-prophète ne dit-il pas que le plus agréable sacrifice qu'on lui puisse faire est celui des jeunes victimes (*Psal.* LXVIII); et saint Paul, qu'il veut des hosties de bonne odeur, des hosties saintes et vivantes, et non à demi mortes (*Ephes.*, V; *Rom.* XII)? Que faut-il entendre par toutes ces expres-

sions, sinon qu'il a horreur de tous ceux qui, le traitant comme le traitent les réprouvés et les impies, se réservent ou sacrifient au monde et à leurs passions toute la graisse, toute la substance, toute la fleur de leur âge, et ne lui viennent offrir, sur la fin de leur vie, ou que des os desséchés par le feu de la volupté, ou, pour user des termes de Tertullien, qu'un fumier corrompu que rejettent le monde et les passions, ou qu'un corps sans âme qui a déjà un de ses pieds dans le tombeau : semblables à Caïn et à Saül dont il méprisa les offrandes (*Gen.*, IV), parce qu'ils ne lui avaient immolé que ce qu'il y avait de plus mauvais, de plus vil, de plus méprisable parmi leurs fruits et leurs troupeaux.

Quoi ! dès qu'un jeune homme et une jeune fille qu'on élève pour le monde commencent à se sentir et à se connaître, ils mettent tout en usage pour le servir et pour lui plaire ! Que de soins ! que d'artifices innocents ou criminels pour arriver là ! Ils ne se laissent voir qu'avec de grands charmes, ils ne se montrent que par leurs bons endroits, et cachent avec art les mauvais, ils donnent à tous leurs mouvements un air de complaisance ; ils feignent, selon les occasions, le ris et le sérieux, la joie et la tristesse ; et s'ils ne se sentent point portés à leurs devoirs par inclination, ils s'y appliquent par contrainte ; ils cherchent à faire ces liaisons d'amitié, où ils croient se procurer les agréments de la vie ; ils entrent dans toutes les voies qu'ils se persuadent les pouvoir mener à la fortune, et par des vues d'établissement et de réputation, ils se donnent, malgré leur penchant, ces manières civiles, qui tiennent souvent à la vérité plus de l'habitude que du sentiment, plus de la politesse humaine que de la charité chrétienne, mais qui sont si nécessaires pour se bien montrer dans le monde à qui l'on se consacre, et dont on veut gagner l'affection. L'on s'étudie à plaire au monde dès qu'on est jeune, l'on s'y voue tout entier, l'on prend ses airs, ses manières, ses modes, ses charmes, ses habitudes, ses vices, ses passions, ses désordres ; et l'on attendra à se vouer à Dieu, à le servir, à lui plaire, à se revêtir de son esprit, à suivre ses maximes, que l'on ne soit plus bon pour le monde.

Quoi donc ! ce qui n'est plus bon pour le monde est-il bon pour Dieu ? Si les richesses, les honneurs, les plaisirs, la fortune nous appellent dans cet âge, nous leur répondons, et nous nous mettons en chemin sur-le-champ de peur de les échapper, quoiqu'ils ne nous appellent que pour nous perdre, et souvent pour nous quitter bientôt après et se moquer de nous, comme dit saint Bernard (*Lib. II de Considerat., ad Eugen.*) ; et parce que nous sommes trop jeunes, nous ne répondrons point à Dieu qui nous appelle pour nous sauver ; à Dieu, de qui nous tenons tout, à qui nous devons tout, et qui nous veut combler d'honneurs, de richesses, de plaisirs qui ne passeront jamais. Nous ne lui dirons pas avec le Prophète : Je suis tout

à vous, sauvez-moi, parce que j'ai recherché vos ordonnances pleines de justice (*Psal. CXVIII, 94*) ; ou, si nous lui répondons, ce sera comme cet enfant désobéissant dont parle saint Matthieu, lequel, étant appelé par son père pour aller travailler à sa vigne, crut assez faire, pour mériter ses bonnes grâces, de lui dire par une vaine promesse, et par une feinte promptitude : J'y vais ; mais qui, vaincu par la paresse et par la lâcheté, n'y alla pas : *Eo, Domine, et non ivit (Matth., XXI)*.

Quelle injustice ! quelle aveugle impiété ! quelle idée avons-nous du Dieu que nous adorons ? Est-il ce Dieu de qui nous croyons que nous avons tout à craindre et à espérer, ou l'une de ces idoles de marbre et de bronze du paganisme, sans esprit, sans yeux, sans sentiment et sans oreilles, dont on pouvait avec impunité mépriser les foudres impuissantes, qui ne tombaient jamais sur la tête des coupables ? estimons-nous qu'il ait besoin, ou qu'il se sente fort honoré de nos services ? ou croyons-nous que lorsqu'il les exige de nous, ce soit pour notre propre intérêt, et pour nous en donner par miséricorde la récompense ?

Que vous êtes donc heureuse, ma sœur, de lui répondre, et de lui consacrer les vôtres dans un âge si tendre et si jeune. Votre sacrifice a tout le mérite qu'il peut avoir, et tout le fruit en reviendra sur vous. C'est une petite rosée que le feu de la charité fait monter vers le ciel ; et que le ciel renverra sur vous avec plus de douceur et d'abondance. Mais ce n'est point assez de répondre à cette première grâce, il en faut remplir les devoirs et écouter avec soumission tout ce qu'elle a à vous dire et à vous commander, quelque rigoureux qu'il soit pour la chair et pour le sang. Vous voilà appelée, vous êtes entrée en religion, vous en avez l'habit, la maison de Dieu vous est ouverte ; vous voilà dans l'état où Dieu vous demande, vous lui avez rendu une obéissance sans remise : *Ecce ego, quia vocasti me*. Rendez-lui maintenant une obéissance sans réserve, et lui dites comme le jeune Samuel : Parlez, Seigneur, et commandez tout ce qu'il vous plaira, parce que votre servante vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit ancilla tua*.

SECONDE PARTIE.

Il est inutile de rendre à la grâce de Dieu qui nous appelle une obéissance sans délai, si nous ne sommes résolus de lui rendre une obéissance sans réserve ; de lui obéir dans les choses douces et faciles dont l'amour-propre et les passions peuvent s'accommoder, si nous lui manquons de fidélité dans celles qui sont dures et difficiles. La grâce ne souffre point ce partage. Le Dieu que nous servons veut de nous une fidélité soumise, une soumission entière, un dévouement aveugle à ses volontés, une obéissance sans restriction à tous ses ordres. Il veut que l'on reçoive sa parole sans examen ; et quiconque ayant gardé toute sa loi, la viole en un seul point, dit saint Jacques, il est coupable comme l'ayant toute violée (*Jacob., II*).

La raison qu'en donne Salvien (*De Provid., lib. III*), est que c'est marquer son peu de respect pour un maître, et le peu de déférence qu'on a pour ses commandements, que d'obéir aux uns et de mépriser les autres. Ce choix rend un serviteur coupable de désobéissance, et qui n'obéit pas sans réserve ne sait pas obéir. Que dirait un maître s'il voyait ses serviteurs régler leur obéissance selon leur caprice, leur intérêt, leurs passions, et exécuter ses ordres en partie, et en partie les négliger? le souffrirait-il tranquillement? Or, si des hommes qui sont égaux à tous les autres par une naissance commune, ne souffrent point cette conduite dans ceux qui ne leur sont soumis que par la différence des conditions que le hasard, ou la faiblesse, ou les revers de la fortune ont introduites dans le gouvernement du monde; Dieu qui a un pouvoir absolu et souverain sur toutes ses créatures, la souffrira-t-il sans ressentiment dans ceux qui sont obligés de le servir par état ou par devoir? En user de la sorte, c'est faire un choix qui lui est injurieux; c'est élever dans son cœur un tribunal à l'opposite du sien; s'ériger en juge de ses lois, confirmer celles-ci, rejeter celles-là, approuver les unes, réprouver les autres, les vouloir réformer toutes. C'est être prêt à le renier comme saint Pierre (*Matth., XXVI; Luc., XXII*), dit sans Jérôme (*In cap. XXVI Matth.*); c'est lui manquer de fidélité dans l'occasion, l'abandonner dans le péril; et ne le vouloir suivre que de loin après lui avoir dit avec cet apôtre: Je suis prêt à aller avec vous en prison et à la mort même: *A longe sequebatur, qui erat Dominum negaturus.*

Une fille qui quitte le monde pour répondre à la grâce qui l'appelle en religion, doit à Dieu une obéissance sans réserve; et comme elle se donne à lui tout entière, Dieu lui demande non-seulement un changement de cœur, mais un changement de tout son cœur. Si vous revenez à Dieu de tout votre cœur, dit un jour Samuel à toute la maison d'Israël (*I Reg., VII*), qui était sur le point de se voir accablée par l'armée des Philistins, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, tenez vos cœurs prêts à obéir au Seigneur, ne servez que lui seul et il vous délivrera. Les ayant ensuite assemblés à Masphat, ils puisèrent de l'eau qu'ils répandirent devant le Seigneur, ils jeûnèrent, ils prièrent; et Samuel de son côté ayant pris un agneau qui était encore, le lui offrit tout entier en holocauste, après quoi ayant marché avec confiance contre leurs ennemis que Dieu avait frappés de terreur, et épouvantés par le plus horrible des tonnerres, ils les défirent, les taillèrent en pièces et remportèrent sur eux une sanglante et fameuse victoire.

Toutes ces circonstances, ma sœur, sont autant de figures des engagements de votre vocation: quitter le siècle, revenir à Dieu de tout votre cœur, ôter du milieu de vous les dieux étrangers, en bannir toutes les anciennes idoles de vos passions, l'amour du monde, de sa vanité, de ses pompes, de ses plaisirs, de ses richesses périssables. tenir

votre cœur prêt à obéir aveuglément à Dieu dans les choses difficiles comme dans les faciles, ne servir que lui seul, jeûner, prier, vous mortifier pour apaiser sa colère; quoique jeune, et pour ainsi dire, encore à la mamelle, lui faire de vous et de tout ce qui est en vous un holocauste parfait et sans réserve, vous répandre comme de l'eau en sa présence, c'est ce que vous devez faire pour lui en vous donnant à lui, si vous voulez qu'il vous délivre, et vous fasse triompher de tous les ennemis de votre salut.

Et pour vous expliquer encore mieux l'étendue de cette obligation, examinons quelle pouvait être la vue des Israélites lorsque, pour faire voir à Dieu que la conversion de leur cœur était sincère, ils puisèrent de l'eau qu'ils répandirent en sa présence; car que signifie cette cérémonie? Par cette eau répandue, disent les Pères, ils voulaient ou comme suppléer aux larmes qu'ils auraient dû répandre avec plus d'abondance du fond de leur cœur, s'il leur avait été possible; ou marquer à Dieu par un sentiment d'humilité, qu'ils ne se regardaient devant lui que comme un peu d'eau tirée d'un fleuve, qui étant répandue sur la terre, s'écoule, se perd et se sèche aussitôt; mais surtout ils voulaient lui marquer la conversion entière et parfaite de tout leur cœur. Car il n'en est pas de l'eau comme des autres liqueurs dont il reste toujours quelque goutte dans le vase. Il en reste du moins ou la couleur ou l'odeur; au lieu que l'eau s'écoule tellement de son vase lorsqu'on le renverse, qu'il n'y en reste rien du tout, ni goutte, ni couleur, ni odeur.

Or, telle doit être la parfaite conversion du cœur, il le faut répandre devant Dieu comme de l'eau: *Effunde sicut aquam cor tuum in conspectu Domini*, disait le prophète Jérémie à la criminelle Jérusalem (*Thren., II*). Le roi-prophète en disait autant de la conversion de son propre cœur: Je me suis répandu comme de l'eau, et mon cœur au milieu de mes entrailles a été semblable à la cire qui se fond: *Sicut aqua effusus sum..... factum est cor meum tanquam cera liquescens, in medio ventris mei* (*Psal., XXI*). C'est aussi, ma sœur, ce que vous devez dire à Dieu en vous consacrant aujourd'hui à son service: Mon cœur s'est répandu comme de l'eau, il est tellement vide de tout ce qui le remplissait, qu'il n'y reste ni péché, ni affection au péché, ni occasion du péché, ni souvenir même du péché que pour le détester et le pleurer; qu'il n'y reste ni monde, ni amour du monde, ni rien de tout ce qui appartient au monde: *Sicut aqua effusus sum*. Car si ce cœur n'était converti qu'à demi, il ne le serait point du tout, et une conversion partagée ne vaudrait pas mieux qu'une conversion fausse et apparente.

Et en effet, ma sœur, que vous servirait d'apporter votre corps dans la maison de Dieu, si vous laissiez encore votre esprit dans le monde? que vous servirait de vous revêtir d'un habit religieux, s'il ne servait qu'à couvrir les passions du siècle? que vous servirait de faire vœu de chasteté, si vous

étiez encore superbe? Les anges qui sont tombés du ciel dans les enfers étaient plus chastes que vous, ne se sont-ils pas perdus par leur orgueil? que vous servirait de faire vœu d'obéir aux hommes pour l'amour de Jésus-Christ, si vous obéissiez vous-même à quelqu'une de vos passions, et si vous en étiez esclave? Que vous servirait de vous dépouiller de tout par le vœu de pauvreté, si vous cherchiez encore dans la crèche même de Jésus-Christ toutes les commodités de la vie? que vous servirait de vous enfermer dans la solitude, et d'y couvrir vos yeux d'un voile pour leur interdire la vue de tous les objets qui peuvent flétrir votre innocence, si votre cœur s'en entretenait encore en secret et demeurerait toujours profane? que vous servirait enfin de porter en apparence la croix de Jésus-Christ, si par trop de délicatesse et d'amour-propre vous aviez horreur de vous y attacher avec lui?

Il faut, dit saint Ambroise (*lib. II de Pœnit.*), que l'homme qui se donne à Dieu, se renonce soi-même, et soit entièrement changé: *Abnegat semetipsum, et totus mutetur*. Changement dans son esprit et dans ses pensées; changement dans ses idées, dans ses affections, et dans tout son cœur: changement dans ses paroles, dans ses conversations et dans toute sa vie; changement au dedans et au dehors, dans sa conduite et dans ses exemples: *Totus mutetur*. Vous changez de pays, ma sœur, changez donc aussi de mœurs; et semblable à ces peuples barbares qui perdaient insensiblement leurs mœurs dures et féroces, pour prendre les mœurs douces, humaines et polies des anciens Romains qui les avaient conquis, faites voir que vous êtes aussi devenue la conquête de Jésus-Christ, en quittant les mœurs molles et corrompues du siècle où vous avez été nourrie et élevée, pour prendre les mœurs graves, austères et religieuses de Jésus-Christ.

Il ne vous servira de rien d'avoir répondu au premier mouvement de la grâce de Jésus-Christ, qui vous a appelée en religion, si vous n'en remplissez les devoirs, si vous ne portez son joug avec amour; et si vous n'êtes disposée à l'écouter et à lui obéir dans les choses même où l'amour-propre et les passions trouveront plus de répugnance. Dieu n'appelle Samuel que pour lui dire des choses si surprenantes, que tout Israël en devait être frappé d'étonnement; et cependant avant que de savoir s'il y est intéressé, et s'il doit être enveloppé dans la disgrâce, il n'a sans autre examen que la soumission et la docilité en partage: Me voici, Seigneur, parlez, parce que votre serviteur vous écoute.

Dieu vous appelle en religion, ma sœur, c'est-à-dire, à une vie pauvre, austère, pénitente; il n'importe, vous devez lui dire avec Samuel: Parlez, Seigneur, je suis attentive à vos ordres; et avec le roi-prophète environné de pièges, de périls, d'afflictions, de persécutions, et de la mort même: Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est

tout préparé, commandez tout ce qu'il vous plaira. Pauvre, mortifiée, crucifiée, je chanterai toujours également vos louanges: *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum; cantabo et psalmum dicam (Psal. LVI)*.

Faut-il me priver des plaisirs les plus innocents, me séparer de ma famille, de mes amis, de ce que j'ai de plus cher au monde; m'arracher du sein de mon père et de ma mère; passer même par-dessus leurs corps étendus sur le seuil de la porte, pour aller en volant, et sans verser une larme, comme dit saint Jérôme (*Lib. II, epist. 5, ad Heliod.*), me ranger sous les étendards de votre croix? Parlez, Seigneur, mon cœur est tout préparé: *Paratum cor meum, Deus*. Faut-il me condamner moi-même à la retraite, aux larmes et au silence, arracher ces yeux et cette langue, couper ces mains et ces pieds s'ils me scandalisent, égorgier mes passions, jeûner, prier, méditer, n'avoir aucun commerce avec les vivants que pour leur parler de vous, crucifier mon corps avec le vôtre? Parlez, Seigneur, mon cœur est tout préparé: *Paratum cor meum, Deus*.

Semblable à de la cire fondue, comme celui de ce saint prophète, il est prêt à prendre toutes les formes qu'il vous plaira lui donner. Semblable à ces obéissants et généreux soldats dont il est parlé dans votre Evangile (*Matth., VIII*), qui vont, et qui reviennent, au premier mot et au premier signe de leur capitaine, qui ont toujours l'oreille attentive à ses ordres, les yeux fixés sur lui, qui ne trouvent rien de difficile dans tout ce qu'il commande, qui vont au combat, affrontent les périls, répandent leur sang, exposent et sacrifient leur vie pour la gloire du prince et l'honneur de la patrie: le voici, Seigneur, à vos pieds; parlez, il est tout préparé: *Paratum cor meum, Deus*.

Saint Zénon, évêque de Vérone, décrivant le courage d'Abraham qui va immoler son fils unique par l'ordre de Dieu (*Gen., XXII*), en parle en des termes si éloquents qu'il est impossible de ne se pas sentir excité à imiter l'exemple de la fidélité et de la constance de ce patriarche (*Zeno Veron. homil. de Patientia*). Que cette épreuve fut admirable, dit ce Père, qui le mettait en peine s'il devait commettre ou un sacrilège, ou un parricide! S'il pardonne à son fils, il pèche contre la piété et contre l'obéissance qu'il doit à Dieu. S'il le tue, il offense la tendresse paternelle, qui ne peut approuver cette action qui viole les lois de la nature et qui est si contraire à ses sentiments. Il se résout néanmoins; et parce qu'il sait bien que Dieu, qui lui a promis que les enfants qui descendront de ce fils égaleront le nombre des étoiles, est toujours véritable dans ses paroles et fidèle dans ses promesses, il ne peut croire que son immolation soit sa destruction. Spectacle surprenant, jusqu'alors inouï, et véritablement digne de Dieu, où il n'est pas aisé de juger si le prêteur a plus de patience que la victime! ni l'un ni l'autre ne changent de visage. Personne ne murmure, personne ne s'excuse, personne ne se trouble. Le sacrifi-

cateur ne verse point de larmes, et l'hostie consent qu'on l'égorge; l'un lève le couteau, l'autre baisse la tête, la nature en est saisie de crainte et d'horreur, et dans son étonnement ils témoignent de la joie. L'amour naturel qui souffre violence, suit la religion et s'oublie pour obéir à la piété, le couteau même étonné de se voir suspendu sans que rien de visible l'arrête, se glorifie d'avoir prêté sans crime son ministère à une si terrible immolation. O Dieu, qu'est-ce que ceci, dit ce Père? la cruauté devient un acte de foi, le crime un sacrement. Abraham retourne chez soi sans être ensanglanté de son sacrifice, Isaac est immolé et vit encore. Ah! que le monde serait heureux, si chacun mourait de la sorte et voulait imiter ce parricide!

Vous l'imiterez, ma sœur, lorsqu'instruite par cet illustre exemple, qu'on ne perd rien en se consacrant à Dieu, et que nous trouvons une vie nouvelle dans ce sacrifice, vous immolerez tous les jours à Dieu par la pénitence et par les austérités de la religion, ce corps mortel et ses passions dont il demande que vous lui fassiez autant de victimes. Prenez donc en main le couteau sans consulter les sentiments de la nature, qui n'est que trop portée d'elle-même à la conservation de l'homme terrestre; levez le bras et consommez votre sacrifice, il ne vous en coûtera rien non plus qu'à Abraham, que de vous être fait violence pour obéir à l'ordre de Dieu. Ne retenez point votre cœur dans votre cœur, disait saint Augustin (*In psal. LXI*), répandez-le devant Dieu comme une liqueur précieuse; ce que vous répandez ainsi ne se perd point, Dieu le recueille: et s'il le recueille, pourquoi craignez-vous de le répandre? Il se faut faire violence, il est vrai: mais qu'elle est douce à une âme qui a de la foi, cette foi vive qui voit tout, jusqu'aux choses invisibles; qui embrasse tous les temps, et l'infini même de l'éternité où elle porte ses vœux pour se soutenir par la récompense! Qu'elle est agréable à une âme qui, par la méditation continuelle de la loi de Dieu, toute pleine de promesses magnifiques et infaillibles, a allumé dans son cœur cette ardente charité, qui adoucit les plus grandes amertumes de la persécution et de la pénitence chrétienne! Les méchants, dit David parlant à Dieu (*Psal., CXVIII, 85*), résolu de m'engager dans leurs faux et criminels plaisirs, m'ont entretenu de choses vaines et fabuleuses: mais tout cela n'a rien pour moi, qui approche de la douceur ineffable de votre sainte loi.

Et en effet, dit saint Augustin (*In eumd. loc.*), s'il n'y avait rien de doux et d'agréable dans cette loi du Seigneur, les martyrs auraient-ils souffert avec une si prodigieuse patience de si terribles amertumes, et des douleurs si sensibles! Ces amertumes se faisaient sentir aisément à toute sorte de personnes; mais il y en avait peu qui goûtaient la douceur intérieure qu'ils goûtaient. La parole du Seigneur et le nom de Dieu

sont donc remplis de douceur pour ceux qui aiment Dieu par-dessus tout ce qu'il y a de doux et d'agréable dans le siècle. Mais comment prouver cette douceur? Donnez-moi, ajoute ce saint, un palais à qui le Seigneur paraisse doux; car sans cela j'aurai beau louer Dieu devant les hommes, et exagérer par les expressions les plus fortes la douceur de son amour: ils entendront aussi peu ce que je leur dirai, que celui qui, ne connaissant point la douceur du miel, ne peut la comprendre s'il ne l'a goûtée. Dieu se goûte de même par l'expérience, dit le roi-prophète (*Psal. XXXIII*); goûtez et vous verrez combien il est doux. Vous ne voulez point le goûter; gens du monde, et vous demandez quelle peut être cette douceur dont on vous parle; goûtez-le, et vous en serez plus aisément convaincus par votre expérience que par mes paroles: ce sera en mangeant le fruit que vous le goûterez, et non en vous arrêtant aux feuilles que le vent emporte.

Saint Paul avait sans doute goûté cette douceur lorsqu'il faisait le dénombrement de ses persécutions, de ses tribulations, de ses naufrages, de ses emprisonnements, avec bien plus de plaisir et de complaisance qu'il ne racontait son ravissement au ciel, ses révélations, ses extases dont il ne parle qu'avec modestie et sans oser se nommer. Les martyrs l'avaient sans doute goûtée lorsqu'ils méprisaient les offres avantageuses des empereurs, les caresses de la fortune, les richesses, les plaisirs et la mort même pour suivre un Dieu crucifié.

Rien ne donnait aux païens une plus haute idée du christianisme et de la religion de Jésus-Christ, que de voir des enfants et de jeunes filles se faire gloire de souffrir, et de mourir avec courage. Leur constance étonnait les tyrans, et portait le désespoir dans leur âme. Ils étaient consternés de les voir se réjouir au milieu des supplices par lesquels ils croyaient les vaincre et les abattre; et ne pouvant se persuader que ces sentiments qu'ils ne savaient pas avoir leur principe dans la grâce et dans la charité de Jésus-Christ, vinssent du fond de la nature qui a tant d'amour pour la vie et tant d'horreur des supplices, ils les attribuaient à la force des enchantements et de la magie, dont ils accusaient les chrétiens de se servir pour faire la conquête de tout le monde. C'est pourquoi saint Augustin (*Lib. XVIII de Civit. Dei, cap. 53*) disait agréablement aux païens, qui soupçonnaient saint Pierre d'avoir été un imposteur et un magicien, qui avait abusé de la crédulité de tous les peuples: Si Pierre est un magicien qui a tant souffert et donné même sa vie pour obliger le monde à aimer Jésus-Christ, qu'est-ce donc qu'a fait Jésus-Christ innocent, pour obliger Pierre à l'aimer jusqu'à cet excès? *Si Petrus maleficus fecit ut Christum sic diligeret mundus; quid fecit innocens Christus ut eum sic diligeret Petrus?* Mais la suite des siècles a bien fait voir au monde, que cette innocente magie n'était autre chose que la

grâce et la charité qui adoucissent toutes choses; et qui font que, malgré toutes les répugnances de la nature, on ne trouve plus rien de difficile dans le service de Dieu.

Si vous êtes assez heureuse pour les avoir, ma sœur, je dis la grâce et la charité, tout sera doux pour vous dans la religion; vous vous soumettrez avec complaisance aux jeûnes, à la retraite, au silence, aux austérités et à tous les devoirs de votre état; vous forcerez la paresse et la tiédeur, et vous vaincrez tous les obstacles. Lors même que Dieu permettra, pour mettre votre fidélité à l'épreuve, que les passions, l'amour-propre et les autres ennemis de votre salut, viennent vous tenter et vous rappeler dans les voies du monde, vous leur direz généreusement ce que Néhémie (II *Esdr.* VI) répondit à ces ennemis du peuple juif, qui usèrent de tant d'artifices, de mensonges, de fourberies, de stratagèmes, pour le faire sortir de Jérusalem, l'attirer en campagne et le détourner lui et les siens qui avaient du zèle, du dessein de rebâtir les murs de cette sainte cité et d'en réparer les ruines : Je travaille à un grand ouvrage; ainsi je ne puis aller vous trouver où vous le souhaitez, de peur qu'il ne soit négligé pendant mon absence.

Vous êtes entrée en religion, ma sœur, et pourquoi, si ce n'est pour réparer par les larmes et par les rigueurs de la pénitence les brèches et les ruines que le péché a faites dans votre âme depuis le moment de votre baptême, par lequel elle était devenue la ville et le temple de Dieu? Le démon, jaloux de la gloire et des avantages que vous devez tirer de cet ouvrage, y apportera mille obstacles pour vous inspirer de la frayeur et du découragement, et vous rendre ce travail odieux et insupportable; il se servira de tous les artifices, tantôt de la faiblesse de votre sexe, et tantôt des plaisirs que vous eussiez pu goûter dans le siècle, qu'il ne manquera pas de rappeler dans votre esprit. Tantôt, sous l'appât trompeur de quelque liaison avec les gens du monde, qui aura la piété pour objet apparent, mais la trahison pour fin véritable, il vous invitera à sortir de votre retraite, sinon de corps, du moins de cœur et d'esprit; et tantôt, ne pouvant vous faire tomber dans les pièges cachés, il vous attaquera à force ouverte par les railleries, les médisances, les mépris et les outrages des méchants.

Qui sait même s'il ne suscitera point encore contre vous, comme contre Néhémie, quelque perfide prophète tel qu'était Sémias (*Esdr.*, *ibid.*), qui, sous le masque trompeur d'une fausse piété, d'une vie sainte et retirée, de prière et d'abstinence, vous sollicitera à vous venir cacher dans le temple, sous prétexte, à la vérité, de vous y mettre plus en sûreté, mais réellement dans la vue de vous y tenir dans l'oisiveté, de vous faire abandonner l'œuvre de Dieu et de vous livrer ensuite entre les mains de vos ennemis? Si vous êtes assez malheureuse pour tomber

dans quelqu'un de ces pièges, il a obtenu ce qu'il demande, et vous serez misérablement trompée; mais si vous conservez, à l'exemple de Néhémie, une fermeté toujours égale; si, au lieu de vous relâcher dans votre travail, vous surmontez le mal par le bien et sa malice par la patience, vous achèverez heureusement l'ouvrage que vous avez commencé.

Or, c'est à Dieu même qu'il faut demander cette patience et ce courage sans lesquels on ne parvient point à la fin qu'on se propose. Dites-lui donc avec le plus saint de tous les rois (*Psal.* LXVII) : Commandez, ô Dieu, à votre vertu toute-puissante de me soutenir; affermissez, ô Dieu, ce que vous avez fait en moi, afin qu'après avoir réparé la ville et le temple spirituel de mon âme, où vous voulez habiter en ce monde par votre grâce, vous y demeuriez aussi éternellement dans l'autre par votre gloire.

DISCOURS III.

Sur la vêtue d'une religieuse.

Domine, quid me vis facere?

Seigneur, que voulez-vous que je fasse (*Actes*, ch. IX).

C'est la prière que nous devons faire à Dieu dès que nous commençons à paraître dans le monde avec l'usage de la raison. La volonté de Dieu en général est notre sanctification, comme dit l'Apôtre : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I *Thessalon.*, IV); mais il nous conduit tous là par des routes différentes; chacun doit connaître la sienne et y entrer. Tel se sauvera dans le monde, qui se perdrait dans l'état ecclésiastique; et tel se sauvera dans l'état ecclésiastique, qui se perdrait dans le monde. Tel se sauvera dans les liens du mariage, qui se perdrait dans la religion; et tel se sauvera dans la religion, qui se perdrait dans les liens du mariage. Il faut se sonder, s'éprouver, connaître ses forces et ses faiblesses, ses talents, sa vocation et sa grâce, mais surtout consulter Dieu avant que de s'engager, et lui dire sans cesse avec l'Apôtre : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?*

Tout parti pris légèrement et où l'intérêt, la passion, le caprice, les considérations et les complaisances humaines, le seul respect naturel pour des parents qui nous veulent souvent dans un état plutôt que dans un autre, les dépit, les dégoûts, les chagrins, le désespoir et l'indolence ont plus de part que la volonté de Dieu et le désir de se sanctifier, est un parti dangereux, un chemin glissant et bordé de précipices; et pour un qui arrive heureusement au port du salut par une route où la main de Dieu ne l'a pas conduit d'abord par la grâce de la vocation, il y en a mille qui s'y égarent et qui s'y perdent.

Or, comment pouvons-nous connaître que Dieu nous appelle dans un état plutôt que dans un autre? Je n'entrerai point ici dans le détail de toutes les voies dont il se sert pour nous faire connaître sa volonté et nous appeler dans toutes les différentes conditions de la vie; elles ont toutes leur attrait parti-

culier et leur vocation, comme elles ont toutes leur caractère. Ce que j'ai à vous dire sur celle que vous avez dessein d'embrasser aujourd'hui, est que Dieu vous appelle certainement à la religion, s'il vous parle en faveur de cet état bienheureux par deux sortes de voix, par la voix de votre propre cœur, et par la voix intérieure de sa grâce.

Il faut que ce soit l'inclination et le cœur qui vous appellent à l'état religieux, et que vous puissiez dire à Dieu avec le roi-prophète : Mon cœur vous a dit : Seigneur, c'est vous que je cherche : *Tibi dixit cor meum : Exquisivit te facies mea* (Psal. XXVI). Voilà la première voix. Il faut que ce soit la grâce qui vous appelle à un état si sublime, et que vous puissiez dire avec saint Paul : C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis : *Gratia Dei sum id quod sum* (I Cor., XV). Voilà la seconde voix.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ardeur de l'amour et de la charité est la voix et le cri du cœur, dit saint Augustin : *Flagrantia charitatis clamor est cordis* (In psal. XXXVII). Le premier devoir de l'homme chrétien, lorsqu'il veut faire choix d'un état, est de consulter cet oracle, d'écouter cette voix et d'observer la situation de son cœur à l'égard de Dieu ; car il ne faut pas s'imaginer qu'il soit indifférent dans quel état on le serve. La vocation à la vie religieuse, sur toutes les autres, doit avoir un motif pur, noble et sublime ; vous devez consulter votre cœur, sonder ses intentions, et vous dire sans cesse avec saint Bernard, ma sœur : Quel est le motif qui m'appelle en religion ? qu'est-ce que j'y viens faire ? *Ad quid venisti ?*

Ne sont-ce point les considérations humaines qui me font prendre ce parti-là plutôt qu'un autre ? n'est-ce point la crainte de ne pas trouver dans le monde un établissement aussi avantageux que le voudraient l'orgueil et les passions humaines ? ne sont-ce point les chagrins, le dépit, le désespoir ? Est-ce un véritable désir de faire pénitence, de me donner à Dieu et de pleurer mes péchés, qui m'attire en religion ? est-ce la charité de Jésus-Christ qui me presse, comme dit le grand Apôtre : *Charitas Christi urget nos* (II Cor., V) ? et l'amour de Dieu s'est-il tellement emparé de mon cœur que je puisse dire avec le même apôtre, lorsque je me serai engagée, que rien ne me séparera jamais de la charité de Jésus-Christ, ni la vie, ni la mort, ni la pauvreté, ni la tentation des richesses, ni la mortification, ni le souvenir des plaisirs auxquels j'ai renoncé ? *Quis nos separabit a charitate Christi* (Rom., VIII) ?

Il faut prendre garde de ne point s'exposer, par son inconsidération à faire choix d'un état, au malheur de ces personnes dont parle saint Grégoire le Grand, lesquelles, s'étant revêtues avec trop de précipitation de l'habit de la sainteté, se repentent peu après d'avoir fait un si bon choix, ne pensent plus à faire pénitence, regrettent les oignons de l'Égypte, se dégoûtent de la manne, retournent de cœur dans le monde, se replongent

dans une multiplicité de soins et d'occupations inutiles, et deviennent pires qu'elles n'étaient auparavant, quoique leur habit et tout ce qui les environne soit saint : *Sanctitatis habitum sumunt, et de sanctitatis habitu pejores fiunt* (D. Gregor., in Job, lib. VIII, cap. 28).

Pour éviter un si grand malheur, sondez donc aujourd'hui votre cœur et voyez si dans la démarche que vous allez faire vous êtes en état de dire à Dieu, avec le roi-prophète : Mon cœur vous a dit : Mes yeux vous ont cherché, je cherche, Seigneur, votre visage ; ne détournez pas de moi votre face et ne vous retirez pas de votre servante dans votre colère : *Tibi dixit cor meum : Exquisivit te facies mea, faciem tuam, Domine, requiram ; ne avertas faciem tuam a me, ne declines in ira a servo tuo* (Psal. XXVI).

David, possédé uniquement du désir de demeurer dans la maison du Seigneur et d'en contempler la beauté et les délices ineffables, réitère à Dieu ses ferventes prières sur ce sujet et le supplie de considérer que la voix par laquelle il lui a crié n'est pas seulement la voix de ses lèvres, mais celle d'un cœur tout enflammé de désir, car le désir est la voix du cœur : *Tibi dixit cor meum* ; et c'était par ce désir enflammé que son cœur lui criait sans cesse : Mon visage, c'est-à-dire mes yeux, ces yeux tout spirituels d'un cœur que la pureté rend dignes de voir Dieu, ne se peuvent reposer dans tous les autres objets ; mais ils cherchent uniquement à vous voir, mon Dieu, et je veux sans cesse m'occuper de cette recherche : *Faciem tuam, Domine, requiram*.

Ne détournez pas de moi votre face et ne vous retirez point de votre serviteur dans votre colère. David ne pouvait, dit saint Augustin, s'exprimer d'une manière plus magnifique et plus divine ; et ceux-là seuls comprennent la force de cette prière qui aiment Dieu véritablement. Quelques-uns servent Dieu et le prient, dit ce Père, afin de jouir longtemps des biens de ce monde, et ils s'estimeraient fort heureux de pouvoir être immortels dans la jouissance de ces biens ; d'autres ne craignent sa colère que par une autre crainte criminelle d'être privés en ce monde de ces mêmes biens qu'ils aiment. Mais ce n'est point là ni ce que désire ni ce que craint le Prophète : comme il ne veut que Dieu seul, il ne désire que de contempler sa gloire, et il ne craint de sa colère, sinon qu'il détourne de lui son visage : *Ne avertas faciem tuam a me, ne declines in ira a servo tuo*.

Voilà, ma sœur, une belle figure de la disposition où doit être votre cœur dans le choix que vous faites aujourd'hui de la religion. Ce choix doit être libre et volontaire : *Voluntarie sacrificabo tibi*, dit le roi-prophète (Psal. LIII). Il faut, dit saint Augustin, qu'il soit le fruit de votre volonté et qu'il naisse du fond désintéressé d'un cœur qui se sacrifie à Dieu, non à cause des avantages temporels qu'il en espère, mais parce que rien n'est plus grand, ni plus aimable, ni plus di-

gne d'être servi que Dieu : *Confitebor nomini tuo, Domine, quoniam bonum est (Ibid)*; il faut que ce cœur élève continuellement sa voix à Dieu et qu'il lui dise : C'est vous que je cherche et que je veux servir : *Tibi dixit cor meum : Exquisivit te facies mea, faciem tuam, Domine, requiram*; ce ne sont point les craintes serviles du monde qui m'attirent en religion, mais la seule crainte de devenir éternellement l'objet de votre colère, de ne voir jamais votre visage, et d'éprouver ces mortelles inquiétudes que ressent un cœur qui a été fait pour vous, lorsqu'il ne se repose pas en vous.

Et en effet, ma sœur, comme l'homme n'a été créé que pour Dieu seul, son cœur ne trouvera jamais de repos qu'en lui. C'est pour vous seul, Seigneur, que vous nous avez faits, dit saint Augustin, et, quoi que nous fassions, quoi que nous possédions, de quelques biens temporels que nous jouissions, notre cœur ne peut avoir de véritable repos que celui qu'il trouve en vous : *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te (D. August., in lib. Confess.)*.

Voyez quelle agitation et quelle espèce d'inquiétude semble souffrir l'aiguille de la boussole qui a été touchée de la pierre d'aimant; combien fait-elle de tours et de retours jusqu'à ce qu'elle soit entièrement dressée vers le nord, pour lequel l'auteur de la nature lui a donné une si forte inclination qu'elle ne peut trouver de repos qu'elle ne se soit fixée de ce côté-là. Voyez au contraire combien elle est tranquille lorsqu'elle le regarde; elle est si calme qu'elle ne se meut ni d'un côté ni de l'autre, et que l'on croirait qu'elle y est attachée.

Tel est le cœur de l'homme à l'égard de Dieu, ma sœur : éloigné ou séparé de ce Dieu qui est son nord, son centre et sa fin dernière, combien souffre-t-il d'agitations et d'inquiétudes? semblable à l'aiguille de la boussole, combien fait-il de tours et de retours dans lui-même et hors de lui-même, sans pouvoir trouver d'assiette tranquille? Il va de créature en créature, d'objets en objets, de plaisirs en plaisirs, il accumule richesses sur richesses; et cependant toujours vide et jamais content parce qu'il a été fait pour quelque chose de meilleur que tout cela, il est toujours dans quelque nouveau mouvement, et forme sans cesse, ou de nouveaux projets ou de nouveaux desirs qui l'affligent.

Le règne de la cupidité exerce sur lui une espèce de tyrannie, dit saint Augustin, et les passions contraires et différentes dont il est agité, sont autant de tempêtes au milieu desquelles, semblable à un vaisseau qui a perdu sa boussole, ses voiles et son pilote, il flotte toujours sans faire route et sans jamais arriver au port : *Cupiditatum regnum tyrannice sævit, et variis contrariisque tempestatibus totum hominis animum vitamque perturbat (D. August., lib. I de lib. Arbitr.)*. Semblable à une roue qui est fixe et mobile tout ensemble, il s'élève en haut et il retombe en bas, dit saint Grégoire de Nazianze, il fuit et

il demeure, il demeure et il fuit, et abandonné à toute sorte de mouvements contraires, il saute et il rampe, il court et il s'arrête, il avance et il recule : *Rota est in certo fixa.... sursum movetur, ac deorsum trahitur.... fugiens tenetur, et manens effugit : saltat plerumque, nec tamen effugere potest. Stationem suam motu trahit ac retrahit (D. Gregor. Nazianz., in sententiis)*.

Au contraire, lorsqu'il a trouvé Dieu, qu'il s'y est attaché et qu'il le goûte, de quel calme ne jouit-il pas au dedans et au dehors de lui-même! possédant tout, il ne désire plus rien. Tout occupé des choses éternelles, il devient comme insensible à toutes les temporelles; content de Dieu, il ne court point après la bonne fortune et ne craint point la mauvaise; il ne s'enorgueillit point des bons événements, il n'est point abattu par les mauvais, et son intrépidité, au milieu de toutes les agitations du siècle, le rend si redoutable que personne ne mérite mieux que lui cet éloge d'un profane : *Mervitque timeri, non metuens*. Ni les caresses, ni les menaces, ni la pauvreté, ni les richesses, ni les louanges, ni les injures ne sont pas capables de troubler sa sérénité. On la remarque partout, elle coule au dehors de la tranquillité du dedans; et l'on renverserait le monde entier qu'il se tiendrait tranquille et tout droit sous ses ruines : *Et si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae*.

Si vous êtes véritablement appelée à la religion, ma sœur, voilà la situation où doit être votre cœur à l'égard de Dieu, il ne doit désirer que lui, ne chercher que lui, ne se reposer qu'en lui; hors de ce centre, il doit sentir toutes les inquiétudes et toutes les agitations de l'aiguille aimantée de la boussole qui n'est point fixée du côté de son nord. Dans ce centre il doit être si tranquille, que vous puissiez dire avec le roi-prophète : Rien ne pourra plus m'ébranler, ni m'agiter, parce que celui auquel je me suis attachée est mon Dieu, mon Sauveur et mon protecteur : *Nam et ipse Deus meus, et salutaris meus, susceptor meus : non movebor amplius (Psal. LXI)*.

Que le monde murmure de mon choix et de ma retraite, qu'un père et une mère versent des larmes, que des parents et des amis soient touchés de pitié de voir une tendre jeunesse se priver de tout ce qu'il y a de plaisirs innocents dans la vie; pour moi, je ne serai point ébranlée de tout cela : *Non movebor amplius*. Que le monde s'approche de moi avec toutes ses complaisances et toutes ses caresses, qu'il me flatte de l'espérance de ses biens et de ses honneurs, qu'il me promette la meilleure fortune, tout cela n'est pas capable de m'ébranler : *Non movebor amplius*; que pour m'épouvanter il présente à mon imagination sous d'affreuses idées, les mortifications de la vie que j'embrasse; que pour me dégoûter de mon dessein, il grossisse mes croix, et fasse passer devant mes yeux tous les fantômes qui peuvent troubler l'esprit de l'homme dans sa solitude, tout cela n'est pas capable de m'ébran-

ler : *Non movebor amplius*. Je connais aujourd'hui le néant de toutes les choses de la terre, et je sens qu'elles ne sont pas capables de me remplir. Je connais mon cœur, et je sens que n'ayant été fait que pour Dieu, il ne peut être content que de Dieu, et tranquille qu'en Dieu.

Heureuse la créature qui a fait d'assez sérieuses réflexions sur soi-même pour arriver à cette connaissance de ce qu'elle est à l'égard de Dieu, et de ce que Dieu est à son égard ; car de là dépend tout son salut. Hé ! d'où vient que tant d'âmes se perdent misérablement dans le monde, sinon du défaut de cette connaissance ? on ne veut point considérer le néant des choses de la terre auxquelles on s'attache, et on aime mieux demeurer dans le trouble, en les aimant, que de réfléchir sur les misères de son propre cœur et sur la nécessité qu'il y a de l'attacher à Dieu.

On se répand sur les objets extérieurs, et on se dissipe tout au dehors. Au lieu de s'étudier soi-même, et d'examiner attentivement ce que l'on est, et pourquoi on est au monde, l'on passe tranquillement toute sa vie sans y penser ; l'on s'évite et l'on se fuit. On ne rentre presque point en soi, et quoiqu'on se voie continuellement et indispensablement, il est pourtant vrai que l'on demeure toujours dans une ignorance monstrueuse de ses plus essentiels intérêts.

On ne s'applique ni à considérer l'immortalité de l'âme, ni la fragilité du corps, ni à rechercher le principe de ses pensées, ni à savoir la cause de ses passions et des divers mouvements dont on est agité, ni à les rectifier. Rien n'est plus nécessaire pour bien connaître toutes ces choses, que le recueillement intérieur, et l'arrêt ou la réunion de toutes nos pensées sur ces mêmes objets. Or, le seul état où l'on puisse trouver cet avantage, est celui que vous embrassez, ma chère sœur.

C'est là qu'une fille chrétienne, dégoûtée de toutes les choses du monde, et assise aux pieds de Jésus-Christ, comme Marie-Madeleine, comprend qu'il n'y a sur la terre qu'un seul point important et nécessaire à l'homme, qui est de connaître Dieu, de l'aimer et de se sauver par cette connaissance et par cet amour ; que tout mouvement et toute agitation qui ne tendent point là, ne sont qu'un trouble et des inquiétudes inutiles : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (Luc., X). C'est là qu'une sainte fille, fermant un de ses yeux à toutes les vanités du siècle, ne tient l'autre ouvert que pour regarder uniquement son époux, et lui blesser le cœur par ce regard unique qui l'attache fixement à lui : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum* (Cantic. IV).

Adieu monde, adieu parents, adieu amis de la terre ; je vous dis ce que Job disait à ses amis : Vous êtes tous pour moi des

consolateurs importuns et incommodes : *Consolatores onerosi omnes vos estis* (Job., XVI). Je ne trouve plus ni de joie, ni de consolation, ni de véritable plaisir parmi vous ; il n'y a qu'un Dieu qui ma crée pour lui, pour l'aimer, pour le servir, pour le posséder ; je suis donc indispensablement obligée de l'honorer et d'accomplir tous les devoirs auxquels m'engagent la dépendance et la soumission où je dois être à son égard ; cette seule pensée suffit pour me détacher de tous les objets de la terre qui peuvent me distraire ou corrompre mon cœur ; il faut fermer la porte à tous mes sens et me retirer avec moi-même pour méditer attentivement la fin à laquelle je suis destinée.

En me souvenant que le corps est fragile et périssable, et que la plus longue durée n'est qu'un moment imperceptible en comparaison de l'éternité, je ne dois m'occuper que de la vie de l'esprit. Dans la concurrence des intérêts de l'un et de l'autre, il n'y a point à hésiter. Il faut tout sacrifier pour la vie de l'âme, et ne lui pas préférer le corps, la partie de moi-même la plus misérable. Il y a de l'extravagance à risquer l'éternité pour des plaisirs passagers et pour une gloire et une prospérité mondaine ; avec quelle indifférence dois-je regarder la bonne ou la mauvaise fortune, l'estime ou le mépris des hommes, quand j'aspire à une félicité qui ne finira jamais ? et ne dois-je pas fouler aux pieds toutes les richesses d'ici-bas, quand je pense qu'il les faudra bientôt quitter, et qu'en sortant du monde j'ai des biens immortels à espérer ?

Une âme dégagée du trouble des passions, comme vous l'êtes dans l'état parfait que vous embrassez, ma sœur, ne balance pas un moment sur des points de cette importance ; elle reconnaît sans peine combien il est ridicule de s'attacher au néant des biens temporels, et de négliger tant soit peu la poursuite des biens immuables et éternels au milieu de la foule des amateurs du siècle, qui adorent, devant et derrière elle, les richesses et les honneurs comme leurs dieux ; elle dit à Dieu du fond de son cœur, par un vrai sentiment du néant de toutes ces choses, que les citoyens de la terre désirent avec ardeur, parce qu'ils ne connaissent point le prix de celles du ciel, et ne goûtent point les biens qui sont le partage des enfants de Jésus-Christ : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer, c'est vous seul qu'il faut aimer et servir, c'est en vous uniquement qu'il faut espérer : *Visa itaque turba de retro et ab ante adorantes, dicit in corde suo : Te oportet adorari, Domine* (Baruch.).

Voilà, ma sœur, cette voix du cœur que vous devez écouter dans votre vocation, qui vous doit inspirer le mépris des choses du monde qui passent, et vous appeler au service de Dieu ; mais il y en a encore une autre, c'est la voix de la grâce : c'est à elle à vous appeler à l'état sublime que vous voulez embrasser ; et il faut que vous puissiez dire

avec saint Paul : C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis : *Gratia Dei sum id quod sum.*

SECONDE PARTIE.

Il est certain que Dieu nous parle sans cesse par sa grâce, et qu'il en forme la voix au milieu de notre cœur d'une manière si intelligible, que tout ce que peut faire la nature corrompue avec ses efforts, dit saint Bernard (*Serm. de Conv., ad cleric.*), est de l'étouffer et de lui fermer ses oreilles pour ne la pas entendre : *Labor est, aures obturare ne audias.* Cependant, accoutumés à la langue du siècle, que saint Augustin appelle une langue barbare que nous avons apprise dans la servitude, nous n'entendons plus celle de Dieu, ou nous ne l'écoulons jamais assez pour nous laisser persuader par elle, et pour nous soumettre à ce qu'elle nous demande.

Je ne sais si vous avez jamais fait réflexion sur le misérable état du peuple juif, lorsqu'il se vit obligé de suivre son vainqueur, et de passer de son pays dans une terre étrangère. C'était une chose digne de compassion, de voir les femmes d'Israël s'arracher les cheveux, verser des torrents de larmes, et exprimer, par toutes les marques extérieures du plus vif désespoir, le sentiment intérieur qu'elles avaient de la perte de leur liberté et de leur patrie.

On n'entendait partout que des gémissements et des cris ; les prêtres, sans temple et sans autel, n'offraient plus de sacrifices ; et au lieu qu'ils égorgaient auparavant des victimes, ils se voyaient eux-mêmes, par un étrange renversement, les victimes de la fureur de leurs ennemis. Les lévites, accoutumés à chanter les cantiques du Seigneur, étaient réduits à un triste silence ; et afin que tout portât les marques de leur affliction, ils y condamnaient aussi leurs instruments de musique, et les attachaient aux saules qui étaient plantés le long des fleuves de Babylone. Dans cette calamité publique, rien ne parlait que les yeux et le visage, et on n'entendait que la voix des soupirs et des larmes, qui sont celle de la douleur.

A peine cependant eurent-ils perdu de vue leur chère patrie, et poussé les premières plaintes qui échappent nécessairement aux âmes les plus résolues dans ces afflictions extrêmes, qu'ils se formèrent peu à peu une habitude de souffrir sans se plaindre, et de regarder la servitude dans laquelle ils étaient tombés par le sort des armes, comme un malheur attaché à leur naissance ; leur courage s'avilit tellement dans les travaux humilians auxquels on les tenait occupés, qu'ils pensaient rarement à leur première liberté. Ils prirent d'autres mœurs ; et ayant perdu la liberté dont ils jouissaient dans leur pays, ils perdirent aussi l'intelligence de la langue qu'ils avaient reçue de Dieu, et n'entendirent presque plus que celle du pays où ils étaient en servitude.

Voilà une image de notre misérable condition. Nous entrons dans le monde comme des gens qui passent du ciel qui est leur pa-

trie, dans une terre de servitude : dans le commencement de notre captivité nous avons encore quelque sentiment de notre misère, et nous poussons quelques soupirs pour notre patrie et pour le recouvrement de notre liberté ; mais insensiblement nous trouvons des charmes dans notre servitude, et nous nous accoutumons à porter nos fers sans les sentir et sans nous plaindre.

Nos âmes, qui sont toutes célestes, s'abrutissent dans les viles occupations du siècle, elles rampent dans la poussière de l'Egypte et de Babylone, et pensent rarement à la noblesse de leur origine. Nous prenons les mœurs du monde en vivant avec le monde ; et pour comble de misère, nous nous accoutumons tellement à ne plus entendre que la langue barbare et étrangère du siècle où nous sommes en servitude, que nous n'entendons plus celle de la grâce de Jésus-Christ, qui nous rappelle à tous moments de notre exil dans notre patrie : *Hujus sæculi lingua aliena, lingua barbara est quam in captivitate didicimus* (*D. August., in psal. CXXXVI.*).

Et en effet, ma sœur, comment pourrait-on entendre la voix de Dieu dans le monde, où l'on n'entend de tous côtés que des voix confuses et au dedans et au dehors, qui emportent tout ensemble, et l'intelligence de celle de Dieu, et l'attention qu'on lui doit donner ? Au dedans l'on entend la voix des passions, voix d'ambition, voix d'avarice, voix de luxe, voix de vengeance, voix de plaisirs criminels : il faut entrer dans cet emploi éclatant par mille intrigues, voix d'ambition ; il faut marier cette fille à cet homme qui est extrêmement riche, quoi qu'ils ne soient pas faits l'un pour l'autre, voix d'avarice ; il faut tirer raison de cette injure que j'ai reçue, voix de vengeance ; il faut se mettre à la mode ; et dût-on s'endetter, ruiner de misérables créanciers et sa famille, il faut avoir ces habits somptueux, ces magnifiques équipages, ces meubles précieux, voix de luxe ; il faut contenter ses sens et mettre tout en usage, les caresses, les complaisances, les présents pour séduire cette jeune victime, voix de plaisirs criminels.

Outre ces voix du dedans, il y en a d'autres au dehors qui n'emportent pas moins notre attention et notre intelligence. Celles d'une femme, d'un mari, des enfants, des soins domestiques, de la fortune, du commerce et des visites inutiles : *Nec audietur vox ejus foris*, dit le prophète Isaïe (*Cap. XLII*).

C'est pourquoi le prophète Osée nous assure que, quand Dieu veut faire entendre la voix de sa grâce à une âme qu'il a touchée, il la mène dans la solitude ; c'est-à-dire, ou dans une retraite entière en lui faisant quitter le monde, ou dans une retraite intérieure et spirituelle en la séparant du commerce et de la conversation des hommes, autant que les devoirs indispensables de la vie, à laquelle il l'a engagée, le lui peuvent per-

mettre : *Ducam eam in solitudinem*, et loquar ad cor ejus (*Ose.*, II).

Ainsi, ma sœur, une preuve certaine que Dieu demande de vous que vous entriez en religion, est que d'abord il vous ait conduite dans cette solitude intérieure ; que là, par la voix de sa grâce, il ait fait entendre à votre cœur qu'il souhaite de vous un si grand sacrifice, il ait frappé à votre porte, et vous ait dit comme à la sainte Epouse (*Cant. Cantic.*, V) : Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe ; ou comme à cette âme fidèle dont parle le roi-prophète (*Psal.* XLIV) : Ecoutez, ma fille, ouvrez vos yeux, et ayez l'oreille attentive, oubliez votre peuple et la maison de votre père ; c'est-à-dire, vos anciennes habitudes et toute la corruption des mœurs paternelles que vous avez sucée dans le siècle ; ou comme à ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile : Si vous voulez être parfaite, quittez tout, puis venez et me suivez : *Veni et sequere me* (*Matth.*, XIX) ; et que de votre côté, avec une obéissance aussi prompte et aussi humble que celle du jeune Samuel vous lui ayez répondu : Me voici, car vous m'avez appelée ; parlez, Seigneur, parce que votre servante vous écoute : *Ecce ego quia vocasti me.... loquere, Domine, quia audit ancilla tua* (*I Reg.* III).

Conduite en religion par une route si sûre, vous n'aurez jamais lieu de vous repentir de votre sacrifice, vous sentirez des onctions où les autres ne sentent que des épines qui les déchirent ; vous trouverez doux le joug de Jésus-Christ, son fardeau vous paraîtra léger et agréable ; et au lieu que ceux qui sont entrés en religion sans consulter sa grâce et sans vocation, portent sa croix malgré eux et sans fruit, comme des forçats et des esclaves ; vous, au contraire, la porterez avec fruit, avec amour et complaisance ; et pour user des termes de saint Bernard, vous la trouverez ointe d'une huile de joie : *Jugum Christi amanti suave, et crux est uncta oleo* (*D. Bernard.*, in *psal.* XCIX).

Je ne doute pas que la chair et le sang ne fassent mille efforts, et ne mettent tout en usage pour vous détourner de suivre cette grâce qui vous appelle ; d'un côté pour vous retenir dans le monde, ils présenteront en foule à votre imagination, les plaisirs, les douceurs, la liberté, toutes les commodités de la vie qu'on y trouve ; et de l'autre, pour décrier la religion dans votre esprit, ils feront comme ces gens qui voulaient dégoûter les enfants d'Israël de la conquête de la terre promise (*Num.*, XIII).

Ils vous la représenteront comme une terre qui dévore ses habitants, où il n'y a que des monstres à combattre, où vous serez toujours en danger de mourir de faim, et où vous ne trouverez qu'une affreuse solitude, des aridités continuelles, des mortifications, des croix, des ronces et des épines. Mais dites-leur généreusement ce que saint Augustin disait dans une occasion à peu près semblable : Le ciel me parle, la grâce me presse ; Dieu, mon salut, mes in-

térêts éternels, tout cela m'appelle ; que les grenouilles se taisent donc et demeurent en silence dans leurs marais bourbeux : *Cælum tonat, ranæ conticescant* (*D. August.*, de *Tempor.*, serm. 139).

Au reste, ma sœur, la religion n'est pas telle que le monde, la chair et le sang nous la représentent : elle ressemble à cette nuée que l'ange qui conduisait les Hébreux à leur sortie de l'Egypte, étendit entre le camp des Egyptiens et le camp d'Israël (*Exod.*, XIV). Cette nuée était noire et ténébreuse du côté des Egyptiens, comme sont les nuées qui menacent d'un grand orage, et claire et lumineuse du côté des Israélites, afin qu'il leur fût aisé de continuer leur marche pendant la nuit même sans que leurs ennemis pussent, ou les voir, ou les approcher.

Il en est de même de la religion : du côté du monde, de la chair et du sang qui la poursuivent, qui la méprisent et qui la haïssent, elle est noire et ténébreuse ; elle n'a que des horreurs, des croix, des pénitences qui les épouvantent et qui les aveuglent. Mais du côté des âmes qui la suivent et qui s'abandonnent à sa conduite, elle est si claire et si lumineuse, qu'elle les mène à Dieu au milieu des plus sombres nuits, et les guide sûrement au milieu des plus affreux précipices ; elle empêche que leurs ennemis ne les poursuivent et ne les approchent. Elle les met à couvert de la chaleur durant le jour ; c'est une nuée dont la présence les assure, les rafraîchit et les console.

Que s'il y a quelques âmes assez malheureuses pour ne point trouver tous ces grands avantages dans la religion, c'est, ma sœur, ou qu'elles y sont entrées sans vocation et par des motifs tout charnels et tout humains, ou qu'après y avoir été saintement appelées, elles ont oublié par une ingratitude semblable à celle des Israélites, les miracles que Dieu a faits pour les délivrer de la servitude, et qu'elles ont profané la grâce de leur vocation par leurs infidélités, par l'abandonnement à leurs passions et par leur retour de cœur dans le monde.

Mais pour les âmes qui ont consulté l'Esprit de Dieu dans leur choix, pour celles que la grâce a appelées en religion, et qui y répondent par toute leur ferveur ; celles-là ne manquent jamais d'y trouver tous ces grands avantages. Comme leurs pas ont été conduits par le Seigneur, elles approuvent leur voie, dit le roi-prophète, elles aiment leur état, et elles marchent selon les règles de l'Esprit de Dieu qui les conduit. Le Seigneur par sa miséricorde veille sur leurs pas pour empêcher qu'elles ne tombent. Lors même que pour les contenir dans l'humilité, et les garantir de l'orgueil, il permet qu'elles tombent quelquefois par fragilité et par faiblesse, elles ne se brisent point pour cela, parce qu'il met la main sous elles : *Apud Dominum gressus hominis diriguntur, et viam ejus volet ; cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam* (*Psal.* XXXVI). Quel bonheur d'avoir Dieu même pour guide dans le chemin où l'on

marche, puisque si l'on tombe, comme David nous assure que les plus justes tombent plusieurs fois le jour, on ne peut point se briser, Dieu mettant sa main sous le juste pour empêcher que sa chute ne soit mortelle.

En effet, ma sœur, comment pourriez-vous vous briser ou vous perdre dans un état où la grâce, pour vous conduire elle-même, prend toute sorte de formes, comme le dit saint Pierre : *Multiformis gratia Dei* (I Petr., IV) ? tantôt dans ce supérieur visible auquel vous avez fait vœu d'obéir et de sacrifier vos propres lumières, pour suivre celles de Dieu qui vous sont communiquées par son organe, c'est un ange qui marche à votre tête, et à la suite duquel vous ne pouvez ni errer ni vous égarer. Tantôt c'est une colonne de nuées qui marche devant vous durant le jour, pour vous mettre à couvert de l'ardeur des tentations ; et tantôt pendant les sombres nuits de vos dégoûts, de vos abattements, de vos tiédeurs et de vos tristesses spirituelles, c'est une colonne de feu qui vous éclaire, qui vous chauffe, qui vous anime, qui dissipe vos chagrins et qui relève votre courage. Tantôt dans les fréquentes approches des sacrements, dans la lecture des livres saints et dans les paroles de vie qui vous sont annoncées par la bouche des supérieurs et des prédicateurs, c'est ou une manne et le pain des anges, qui tombe du ciel en abondance dans ce désert, et qui prend pour vous toutes sortes de goûts ; ou c'est une eau vive qui coule du rocher par miracle, pour vous nourrir, vous désaltérer, vous fortifier.

Je ne prétends pas faire ici de vains efforts pour vous assurer même contre la crainte que vous pourriez avoir de manquer en religion, des choses nécessaires à la vie du corps ; il n'y avait que les Juifs tout charnels, et dont les espérances se bornaient aux choses de la terre, qui fussent capables de se laisser saisir de cette passion si injurieuse à la providence de Dieu. Mais pour vous qui êtes fondée sur la parole de Jésus-Christ, qui a promis de récompenser au centuple, non-seulement en biens spirituels, mais aussi en temporels, ceux qui ont tout quitté pour le suivre, vous ne devez pas craindre de manquer dans la religion des choses nécessaires à la vie du corps. Il y renouvelle tous les jours les premiers miracles de sa providence en votre faveur, il vous donne du pain dans ce désert sec et stérile par ses soins paternels, il le multiplie d'une manière admirable ; et si la nourriture ordinaire n'y est pas toujours telle que la chair et le sang pourraient la souhaiter, il y répandra une bénédiction qui vous la fera trouver agréable. Vous êtes contente de peu à la vérité, mais ce peu ne vous manquera jamais ; cherchez seulement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît (Luc., XII). Dépouillée de tout, vous posséderez tout, comme dit l'Apôtre, *tamquam nihil habentes, et omnia possidentes* (II Cor., VI) ; et les riches du monde périront plutôt de faim au milieu de leur abon-

dance et de leurs richesses, que vous dans le sein de votre pauvreté.

Il est vrai qu'en sortant du monde, les démons, ces cruels et fiers ennemis de votre salut, ne laisseront pas, jaloux de votre bonheur, de vous poursuivre comme les Egyptiens poursuivirent les Israélites à la sortie de l'Égypte ; car il ne faut pas vous flatter, dit saint Augustin, d'arriver tout d'un coup à la gloire que Dieu vous promet dans l'éternelle patrie : vous aurez à soupirer longtemps dans l'exil et dans le désert de cette vie, et à combattre des ennemis invisibles qui vous tendront des pièges sur votre route : *Post mare Rubrum non continuo patria datur, nec secure triumphatur, restat eremi solitudo, restant hostes insidiantes in via* (D. Aug., in Psalm. LXXII, post. init.).

Mais ne vous laissez pas abattre pour cela. Celui qui noya Pharaon et tous les Egyptiens dans la mer Rouge, submergera tous vos ennemis dans le sang qu'il a répandu pour vous. Noyés dans cette mer, il les poussera sur le rivage, et vous aurez le plaisir de les voir morts ou défaits, et l'avantage de vous enrichir de leurs dépouilles : *Viderunt Egyptios mortuos super littus maris* (Exod., XIV).

Et en effet, comme les vierges qui se consacrent à Dieu dans la religion, sont les anges de la terre, comme les anges sont les vierges du ciel ; ce sont elles aussi, dit saint Cyprien, qui partageront les dépouilles des anges prévaricateurs, elles qui profiteront des grâces qu'ils ont perdues par leur orgueil, et qui rempliront les places qui avaient été marquées dans le ciel pour ces misérables apostats.

Grande grâce, ma sœur, et que vous ne sauriez assez reconnaître par la fidélité de toute votre vie à y répondre, et par une longue persévérance dans le bien ; car ce n'est point assez d'avoir bien commencé, il faut continuer et finir de même.

De douze verges représentant les douze tribus d'Israël, que Moïse par l'ordre de Dieu mit dans le tabernacle de l'alliance devant l'arche du témoignage (Num., XVII), il n'y en eut pas une qui fructifiait ; elles demeurèrent toujours sèches et stériles comme un bois mort : il n'y eut que celle d'Aaron qui y était avec elles, qui fleurit, qui poussa des boutons et ensuite des fleurs dont il se forma des amandes toutes mûres accompagnées de leurs feuilles.

Triste figure, ma sœur, de ce qui arrive quelquefois dans les maisons religieuses, lorsque l'on vient à tomber de sa première ferveur dans la tiédeur et la négligence, et à manquer de fidélité dans la grâce de sa vocation.

Nous entrons du monde en religion, comme des branches de bois mort auxquelles Dieu veut rendre une nouvelle vie, et il nous y place, pour ainsi dire, comme dans le tabernacle de son alliance, devant l'arche du témoignage, pour fleurir et pour fructifier, pour porter des vertus et des bonnes œuvres. Mais hélas ! entre douze de ces branches de bois mort, en trouve-t-on toujours

une qui reverdisse, qui profite des rosées de la grâce, et qui, semblable à la verge d'Aaron, pousse des boutons, des fleurs et des amandes toutes mûres accompagnées de leurs feuilles ?

Combien y en a-t-il qui, pour être entrés dans ce saint tabernacle par des vues purement humaines et sans vocation, n'y prennent jamais racine, y demeurent toute leur vie comme des rameaux tout secs, sans substance et sans vigueur ? Plusieurs de ceux que la grâce de la vocation y a placés poussent, à la vérité, durant les premières années de leur ferveur, quelques boutons, quelques fleurs et quelques feuilles ; mais venant à manquer de fidélité à la grâce, à se ralentir et à se dégoûter de leur état, ces boutons, ces fleurs et ces feuilles se flétrissent et se sèchent ; ces rameaux redevenant secs dans le tabernacle même de l'alliance, ils retombent dans leur premier état de mort, et peut-être y en a-t-il encore moins que nous ne le croyons, qui y produisent des fruits assez mûrs et dignes d'être servis en la présence de Dieu.

Je n'ose pas m'expliquer davantage sur cet article : que ceux qui ont des oreilles entendent ce que l'Esprit de Dieu en dit intérieurement à leur cœur et à leur propre conscience : *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat* (Apoc., III) ; je me contente de vous dire que ce n'est point assez pour nous d'être entrés dans la maison du Seigneur, il y faut fructifier comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux de sa grâce, selon la parole du roi-prophète (*Psal.* I), et selon celle-ci du grand apôtre : Nous sommes morts à la loi du monde, afin que nous produisions des fruits pour Dieu, *Ut fructificemus Deo* (Rom., VII).

Ne perdez jamais le souvenir de ces belles paroles, faites-en le sujet le plus ordinaire de vos méditations, afin que, après avoir achevé glorieusement votre course, vous puissiez dire confidemment avec le même apôtre, qu'il ne vous reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui vous est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, vous rendra : c'est ce que je vous souhaite.

DISCOURS IV.

Sur la profession d'une religieuse.

Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti ?

Voilà le feu et le bois, mais où est la victime pour l'holocauste ? (Gen., ch. XXII.)

Voilà le feu et le bois sur l'autel, le feu de la charité et le bois sacré de la croix : tout est préparé pour le sacrifice, mais où est la victime pour l'holocauste ? C'est vous, ma chère sœur, qui êtes cette victime, vous le savez, et c'est l'avantage que vous avez sur Isaac qui disait ces paroles à son père qui le conduisait sur la montagne où il devait être immolé. Il ne savait pas qu'il allait être la victime d'un si grand sacrifice ; car quel plus grand sacrifice peut-il y avoir que celui d'un père qui se voit obligé, pour obéir à Dieu, d'immoler le fruit de ses entrailles, une partie de soi-même et son fils unique ?

Pour vous, ma sœur, vous n'ignorez pas que vous êtes vous-même la victime du sacrifice que vous allez faire ; il y a longtemps que vous vous y disposez, et vous ne nous avez tous assemblés dans cette église, que pour nous en rendre les témoins : ne doutez pas même que nous n'en soyons aussi les admirateurs.

Et en effet, qui n'admirerait pas une jeune fille qui s'engage pour jamais à suivre par une noble émulation la sagesse même du ciel, pour user des termes de saint Chrysostome (*de Sacerdot.*, lib. III, cap. 17), à représenter sur la terre la vie des anges, à pratiquer dans son corps les vertus de ces puissances incorporelles, et qui embrasse un état si sublime, que les Pères n'ont pas craint de dire qu'il est contre la nature, et même au-dessus de la nature ? Car n'est-il pas contre la nature, et même au-dessus de la nature, disait saint Jérôme à une vierge chrétienne, que vous fassiez vœu de ne point suivre l'inclination des sens, de rendre stérile votre fécondité, d'étouffer le penchant que vous avez reçu avec la naissance, de ne point cueillir d'autres fruits que ceux d'une virginité toute pure, d'éteindre l'ardeur du sang qui bout dans vos veines, et de vivre dans votre corps comme si vous n'aviez point de corps ? *Contra naturam, imo ultra naturam est, non exercere quod nata sis... et in corpore vivere sine corpore* (D. Hieronym., II, epist. 18).

Qui n'admirerait pas enfin une jeune fille qui fait divorce avec le monde, dans un âge où le monde déploie pour elle tous ses charmes ; une jeune fille qui ne veut plus brûler dans son cœur d'autre feu que celui de la charité, ni permettre à son corps aucun autre plaisir que celui d'être attaché à la croix de Jésus-Christ ? Les voilà préparés sur l'autel, ce feu sacré de la charité et ce bois précieux de la croix ; mais où est la victime pour l'holocauste ? *Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti ?*

Il y en a deux, ma sœur, l'une dans vous et l'autre hors de vous : la victime qui est dans vous, c'est votre cœur ; la victime qui est hors de vous, c'est votre corps ; vous devez immoler la première dans le feu sacré de la charité, vous devez sacrifier la seconde sur le bois précieux de la croix ; vous devez la première à l'amour, vous devez la seconde à la justice. Aimer Jésus-Christ, souffrir pour Jésus-Christ, c'est le devoir et le partage de l'état que vous embrassez.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier et le plus important sacrifice que vous devez aujourd'hui faire à Dieu, ma sœur, et celui qui donne le prix à tous les autres, est le sacrifice de votre cœur. Ce n'est point assez de s'engager dans une profession sainte pour être saint, et il ne suffit pas, pour surpasser les personnes du monde en piété, de ne leur pas ressembler par l'habit et par les exercices ; car il arrive souvent qu'un arbre, qui n'est que poussière et pourriture, est revêtu d'une belle écorce qui trompe ceux qu'elle regarde. C'est par le sacrifice de votre cœur que Dieu jugera de la

valeur et du mérite de tous les autres que vous allez faire : la charité en doit être le sacrificateur ; et comme le feu dans l'holocauste avait trois actions différentes sur les victimes que l'on sacrifiait : la première, de les dépouiller de leur toison qui est comme leur vêtement extérieur ; la seconde, de les blesser dans toutes les parties de leur corps, et la troisième d'en consumer le cœur jusqu'à le réduire en cendres : ainsi, dit saint Augustin, quand le feu de la charité agit parfaitement sur une âme chrétienne qui se donne à Dieu, il doit dépouiller son cœur, le blesser, le consumer : *Spoliat, vulnerat, concremat*.

Il doit le dépouiller : *Spoliat*. Il y a deux choses qui nous dépouillent de tout : la mort et l'amour ; toute la différence qu'il y a entre l'une et l'autre, est que la mort nous dépouille de tout ; la mort, malgré nous et d'une manière impitoyable, au lieu que l'amour nous dépouille volontairement et avec tous les charmes de la douceur ; c'est pourquoi l'Ecriture dit que leurs forces sont égales : *Fortis est ut mors, dilectio* (*Cant. cantic., VIII*).

Jésus-Christ ayant dit que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces, fait assez voir, dit saint Augustin, qu'il veut que son amour nous dépouille de l'attachement à tout ce qui est du monde ; qu'il règne sur tous nos mouvements et tous nos désirs, et qu'il se répande tellement sur toutes les actions de notre vie, qu'il n'y en ait aucune où notre âme se donne la liberté de se soustraire à cette fin principale où elle doit toujours tendre, ni de mettre son affection en quelque autre objet que celui qui doit être toute la joie de son cœur : *Nullam vitæ nostræ partem reliquit, quæ vacare debeat, et quasi locum dare ut alia re velit frui* (*D. Aug., de Doctr. Christi, lib. I, cap. 22*).

Ce n'est pas que nous ne devons aimer les hommes en général, et en particulier ceux que Dieu nous a unis plus étroitement par les liens de la nature ou de la grâce ; mais nous les devons aimer comme saint Paul dit qu'il aimait Philémon : *Ita frater, ego te fruor in Domino* (*Philem., 20*) : Oui, mon frère, vous serez ma joie dans le Seigneur ; c'est-à-dire que nous devons aimer les hommes en Dieu, et Dieu dans les hommes ; tous les autres amours qui peuvent se trouver en l'âme doivent se réunir à ce grand et à cet unique amour qui la doit posséder tout entière ; semblables aux ruisseaux ou aux moindres fleuves qui, tombant dans un plus grand, y perdent leur nom, y confondent leurs eaux et sont emportés jusque dans la mer : *Ut quidquid aliud diligendum venerit, eo rapiatur quo totus dilectionis impetus currit* (*D. Paulin., epist. 1 ad Severum*). Car, en effet, dit saint Augustin, l'amour de Dieu est un fleuve qui ne souffre point qu'on en tire aucun ruisseau qui s'écarte de sa source, qui l'amoindrisse en quelque sorte, et dont les eaux ne retombent pas dans les siennes : *Nullum rivulum duci extra se patitur, cujus derivatione minuatur* (*D. Aug., sup., lib. I, cap. 21*).

Une âme qui aime Dieu, ne doit penser à autre chose, ni parler d'autre chose, ni trouver sa joie dans autre chose ; elle ne cherche que lui, elle ne soupire que pour lui, elle n'est attachée qu'à lui : tout enivrée de l'abondance de sa douceur, tout ce qui se passe dans le siècle lui déplaît, elle se dégoûte de tout, elle méprise tout, elle se dépouille de tout, elle s'élève au-dessus de tout : *Displebat mihi quidquid agitur, præ multitudinem suavitatis tuæ*. Ce sont les paroles que saint Augustin disait à Dieu, lorsqu'il eut ouvert les yeux à la vérité qu'il cherchait depuis tant d'années et se voyant dans la voie du salut après tant d'égarements ; et ce sont celles que vous devez dire présentement à Jésus-Christ, ma sœur, si son amour vous a sincèrement dégoûtée et dépouillée de toutes les choses de la terre, comme il le devait faire. Vous êtes si doux et si aimable pour moi, ô mon Dieu, et vous remplissez tellement mon cœur, que tout ce qui est au monde me déplaît et que je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que de vous.

C'est pourquoi nous voyons que le Saint-Esprit, dans l'Ecriture, compare les âmes qui sont arrivées à ce degré de perfection, qui est celui d'une âme religieuse, ou au passereau qui demeure seul au haut d'une maison (*Psal. CI ; psal. LXXXIII*), ou à la tourterelle qui gémit dans son nid avec ses petits, ou à la colombe qui, après avoir volé en l'air, vient se reposer en son colombier, ou enfin à un aigle qui vole au-dessus de tous les oiseaux, qui se tient long-temps suspendu sur les nuées, et qui regarde fixement le soleil dans sa plus vive lumière (*Is., LX, XL*).

Les chrétiens du siècle ressemblent aux animaux de la terre, parce que, se trouvant engagés dans les affaires et dans le commerce du monde, par des devoirs indispensables et par des liens qu'ils ne peuvent rompre, ils ont d'ordinaire bien plus de peine à s'élever jusqu'à la perfection de la vertu ; mais les personnes religieuses doivent ressembler aux oiseaux du ciel, qui ont peu de corps et de matière, qui s'élèvent et volent dans l'air, qui ne vont sur la terre que par intervalle, et qui n'en prennent que le peu qui est nécessaire pour leur nourriture ; elles ne doivent se servir de ce qui est dans le monde que comme en passant, avec la retenue de celui qui n'a que l'usage, dit saint Augustin, et non avec la passion de celui qui aime : *Utentis modestia, non amantis affectu*.

Loin de se faire une espèce de nécessité de beaucoup de petites commodités dont elles se sont dépouillées dans la ferveur de leur renoncement au monde, elles disent généreusement à leurs amis et à leurs parents qui voudraient les leur procurer, ce qu'Abraham dit au roi de Sodome, qui voulait, par reconnaissance de ce que ce patriarche avait vaincu et défait quatre rois victorieux du peuple de Sodome, lui abandonner tout le butin qu'il avait repris sur eux (*Genes., XIV*) : Je jure, par le Seigneur, que je ne

recevrai rien de tout ce qui est à vous, non pas même un fil ni un cordon de soulier, non pas même une bagatelle ou une chose indifférente. Je ne veux pas que le monde puisse se vanter d'avoir enrichi ou mis à son aise une fille chrétienne, qui sert un aussi grand maître que Jésus-Christ; je ne veux point de commerce avec le monde, ni rien de ce qui est au monde; celui pour qui l'amour m'a dépouillée me tiendra lieu de toutes choses : *A filo subtegminis usque ad corrigiam caligæ, non accipiam ex omnibus quæ tua sunt.*

Si le monde trouve qu'il y a de l'orgueil dans cette conduite, c'est un saint orgueil, comme dit saint Paulin (*Epist. 24, ad Amand.*), *sancta superbia*. C'est une élévation qui tient de la sublimité des anges et de la gloire du paradis; c'est le rehaussement de cœur d'une âme magnanime et généreuse, qui, connaissant, par une pleine persuasion, que Dieu est au-dessus de tout, dédaigne tout ce qui n'est pas Dieu, et ne veut rien recevoir que de lui seul. C'est une fierté et une ambition toute chrétienne et toute divine, qui, rendant à ses parents, à ses amis et à toutes les puissances humaines ce qui leur est dû, selon la parole de Jésus-Christ, a honte d'assujettir son cœur à un moindre maître que Dieu, ni d'acquérir de moindres biens que ceux du ciel : *sancta cælum ambitione petentes.*

Rien n'est plus glorieux à la religion chrétienne que ce détachement et cette haute magnanimité qui faisaient dire aux païens mêmes, au rapport de saint Chrysostome, combien est puissant le Dieu des chrétiens, puisque des hommes il en fait des anges ! Pleine de ces généreux sentiments, non seulement vous souffrirez sans peine que le feu de la charité vous dépouille de tout ce qui est hors de vous; mais vous souffrirez encore sans murmure qu'il vous blesse pour Jésus-Christ : ce doit être là la seconde action de ce feu sacré sur vous, comme c'était aussi la seconde du feu de la terre sur les victimes : *vulnerat.*

Salvien, faisant réflexion sur les plaies que l'amour sacré fait dans le cœur de ceux qui aiment Dieu de toute l'étendue de leurs forces, s'écrie, tout étonné d'un prodige si nouveau, et qui ne se voit que dans la religion d'un Dieu crucifié : O amour ! comment te nommerai-je ? Te donnerai-je le nom de bon ou de cruel, de doux ou de sévère, de tendre ou de rigoureux ? Je ne sais cependant, lorsque je considère les actions, les effets et les ouvrages, je me sens obligé de te donner l'un et l'autre, et d'avouer que, quoiqu'en apparence, ce soient deux choses bien éloignées qu'aimer et blesser, la raison ne laisse pas de les approcher et de les accorder dans ta conduite, et que c'est le même esprit et la même piété qui aiment et qui blessent.

Et en effet, quoique la colombe soit le symbole de la douceur, le prophète Jérémie ne laisse pas de nous la représenter armée d'une épée qui fait des plaies, qui met par-

tout l'épouvante, et qui fait fuir les plus assurés (*Jerem., XLVI*). Allons, dit-il, retournons à notre peuple et au pays de notre naissance, et fuyons de devant l'épée de la colombe; et, dans un autre endroit : La terre a été désolée par la colère de la colombe (*Jerem., XXV*). Si la colombe, dont parle ici le prophète, n'est pas la charité même, elle en est du moins la figure : comme elle, elle est armée de flèches et d'une épée de feu, pour faire des plaies dans le cœur de ceux qui se consacrent à Dieu, et qui font profession de l'aimer; et, pour parler avec saint Bernard, elle est elle-même une flèche et une épée qui perce, qui coupe et qui fait des plaies profondes, *Sagitta est amor Dei* (*D. Bern., serm. 29, in Cantic., cap. VIII*).

Si vous voulez que votre sacrifice soit agréable à Dieu, ma sœur, il faut que cette flèche de feu, sans vous ôter la vie, arrache du fond de votre âme toute la complaisance que vous aviez autrefois pour la terre; qu'elle tue dans votre esprit tout ce qui y reste de l'esprit d'Adam, qu'elle égorge dans votre cœur tout ce qui y est du cœur d'Adam, qu'elle fasse mourir dans votre corps tout ce qui y peut rester de la chair d'Adam, qu'elle immole à tout moment dans vous quelque chose de ce père criminel, et que, comme le même saint Bernard le disait de la sainte vierge, elle ne laisse pas la moindre partie de votre cœur, de votre esprit et de votre corps qui ne soit heureusement blessée : *Nullam in virginali pectore particulam illæsam relinquit* (*D. Bern., ibid.*).

Il faut que, semblable à Dieu qui est la charité même, selon la parole de l'Écriture (*I Joan., IV*), elle vous fasse mourir pour vous faire vivre, elle vous blesse pour vous guérir (*Deuter., XXXII*); elle tue tout ce que vous étiez, mondaine, profane, criminelle, attachée à la terre, pour vous faire tout ce que vous n'étiez pas, religieuse, sainte, innocente, attachée à Dieu, comme le dit saint Augustin : *Charitas occidit quod fuimus, ut simus quod non eramus* (*D. Aug., in psal., CXXI*). Et si vous aviez horreur de recevoir des plaies si salutaires, dit le même docteur, vous vous sentiriez dans la religion comme dans le monde, toujours accablée des infirmités et des maladies du vieil homme, et vous n'y jouiriez jamais de la santé parfaite et vigoureuse de l'homme nouveau : *Qui hoc vulnere sauciatus non fuerit, ad veram sanitatem non potest pervenire* (*D. Aug. in psal. XXXV*).

Mais parce que l'on peut être blessé sans mourir de ses plaies, et que souvent même ce qui paraît mort aux yeux des hommes cache au dedans de soi quelque souffle de vie capable de reprendre peu à peu toute sa première vigueur, ce n'est pas assez que le feu de la charité dépouille et blesse le cœur; mais pour en faire un sacrifice parfait, il faut qu'il ait sur lui la dernière action du feu sur les victimes, il faut qu'il le consume et le réduise en cendres, *concremat.*

Un ancien historien rapporte que les peuples de l'île de Candie ayant été fort long-

temps inquiétés par les apparitions des spectres affreux de leurs morts, qui venaient toutes les nuits interrompre leur sommeil, et porter la terreur dans leur âme, s'imaginèrent qu'il fallait que le cœur conservât dans le sépulcre même quelque reste de vie capable de ranimer le corps : sur quoi les plus sages d'entre eux, ayant délibéré, conclurent que pour éteindre entièrement ce reste de vie, et se délivrer par là de ces apparitions importunes, il fallait tirer les corps morts de leurs tombeaux pour en brûler le cœur, et qu'à l'avenir on n'y en mettrait plus dont le cœur n'eût été auparavant réduit en cendres.

Les monastères, ma sœur, sont véritablement des sépulcres où les filles chrétiennes qui quittent le monde viennent s'ensevelir avec Jésus-Christ, pour user des termes du grand Apôtre; et il n'y en a point qui ne dise à une communauté religieuse en demandant la grâce d'y être reçue, à peu près comme Abraham le disait aux enfants de Heth, lorsque sa femme étant morte à Hébron, il les pria de trouver bon qu'il l'enterrât dans leurs sépulcres (*Genes.*, XXIII) : Quoique je sois à votre égard comme un étranger et un voyageur, je vous supplie néanmoins de me donner droit de sépulture parmi vous, afin que j'y enterre la personne qui m'est morte. Une communauté religieuse y consent et leur dit comme les enfants de Heth à Abraham : Enterrez la personne qui vous est morte dans nos plus beaux sépulcres; il n'y a aucune de nous qui voudût vous refuser cette grâce.

Mais parce qu'en entrant dans ces sépulcres honorables on ne laisse pas de conserver quelquefois un amour secret pour les créatures qu'on a quittées, que la mort qui paraît au dehors ne va pas toujours jusqu'au fond de l'âme, et qu'on n'a pas toujours la précaution d'étouffer toutes les mauvaises inclinations de la nature corrompue, de donner la mort à ses passions, et d'arracher de son cœur une certaine semence de la vie profane du monde qui germe lorsqu'on y pense le moins, et qui fait connaître que ce que l'on croyait mort n'est pas seulement mortifié; il arrive souvent de là que plusieurs de celles qui ont été longtemps comme enterrées, reprennent peu à peu les mouvements de leur première vie d'Adam, sortent de leurs tombeaux, et viennent pour ainsi dire, troubler le repos des vivants par des apparitions importunes.

Car, quelque aversion que les mondains aient de la vertu, ils ne la méprisent point assez pour souffrir sans indignation qu'une âme chrétienne qui en a pris l'habit, s'en dépouille pour reprendre celui du vice; que celle qui est entrée dans le chemin de la mortification, s'en écarte pour rentrer dans les voies des plaisirs profanes du siècle; et que celle qui a fait au monde un adieu éternel, vienne se remonter aux yeux du monde. Ils regardent ces sortes de personnes qui abandonnent l'esprit de leur profession, comme des morts qui quittent leurs

suaires, qui sortent de leurs tombeaux, qui troublent par leur retour le repos de leurs amis et de leurs familles, et comme des spectres affreux qui tiennent toujours quelque chose des horreurs de la mort et de la corruption de leurs sépulcres.

Pour prévenir ce désordre, ma sœur, et vous ôter tout moyen d'étonner jamais le monde par des retours si honteux, il faut qu'en entrant dans votre sépulcre vous fassiez par un acte de religion, ce que les peuples de Candie faisaient à l'égard de leurs morts par une vaine et aveugle superstition. Il faut que pour faire mourir dans vous jusqu'au germe et aux moindres restes de la vie du monde, jusqu'à cette racine intérieure de la cupidité qui pourrait repousser, jusqu'à ce souffle secret qui pourrait ranimer dans vous l'amour des créatures et y ressusciter l'esprit du siècle, vous brûliez entièrement votre cœur dans le feu de la charité, et l'y réduisiez en cendres.

Par cet artifice innocent, le sacrifice que vous en faites aujourd'hui à Jésus-Christ sera parfait; vous ne serez plus en danger de retourner dans le monde pour qui vous allez mourir. Vous romprez tous les liens qui pourraient vous rejoindre à lui. Le monde ne vous craindra plus, et vous ne craindrez plus le monde. Le monde perdra votre cœur à la vérité, mais que cette perte est heureuse pour vous, puisque Dieu le possédera tout seul, et que vous le posséderez toute seule en Dieu. Par là enfin vous serez tout ce que vous devez être, je veux dire une sainte et fidèle épouse de Jésus-Christ, et vous n'aurez plus qu'un second sacrifice à faire, qui est celui de votre corps sur le bois précieux de la croix : *Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti?*

SECONDE PARTIE.

Quoique le corps soit la plus vile partie de l'homme, il ne laisse pas d'être souvent la plus insolente. C'est du cœur à la vérité que partent les mauvaises désirs et tous les crimes, selon la parole du Fils de Dieu (*Matth.*, XV), mais le corps en est l'instrument. Le cœur forme le dessein du péché, et le corps l'exécute. Il est le ministre de toutes les passions que le cœur a conçues, et celui-ci ne s'est pas plutôt élevé contre Dieu par orgueil, que celui-là donnant dans le parti de la révolte prend aussi les armes contre lui, méprise ses lois, jette les yeux sur le fruit défendu, y porte la main et le mange.

C'est pourquoi si nous sommes obligés de sacrifier notre cœur à Dieu par le feu de la charité, pour réparer les injures qu'il lui a faites en s'élevant contre lui et en s'écartant de l'obéissance qui lui est due, nous ne sommes pas moins obligés de lui sacrifier notre corps sur la croix par le feu de la pénitence, pour réparer les outrages qu'il lui a faits également en servant d'instrument et de ministre aux passions et au péché.

De là vient que le Fils de Dieu et ses apô-

tres ne parlent de rien tant dans l'Écriture que de la nécessité de mortifier le corps, de le crucifier, de faire pénitence et de porter sa croix. Or, qu'il la porte dans le monde? sont-ce ceux qui se laissent éblouir sans cesse par l'éclat trompeur des vanités du siècle? sont-ce ceux qui se laissent séduire par l'appas mortel des voluptés? Sont-ce ces hypocrites et ces chrétiens imaginaires qui, contents de se dépouiller en apparence, à la vue des hommes, de l'amour des plaisirs, conservent pour eux une attache dont le cœur est le secret complice et Dieu l'unique témoin?

On veut bien porter sa croix dans le monde, pourvu que ce soit une croix qui honore; mais l'on y fuit la croix qui mortifie et qui humilie. L'on veut bien porter la croix de Jésus-Christ glorieux dans le ciel; mais l'on rejette la croix de Jésus-Christ mourant sur le Calvaire. Tous croient suivre les pas du Sauveur, et tous s'en écartent; et c'est à cette occasion que l'on peut dire véritablement avec Isaac: Voilà le feu et le bois, mais où est la victime pour l'holocauste? *Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti?*

Ce que les gens du siècle abhorrent et rejettent avec des yeux de mépris, devient aujourd'hui votre partage et l'objet de vos délices, ma sœur, la croix se présente à vous, et vous allez généreusement au-devant d'elle; elle vous tend les bras et vous vous jetez dans son sein; elle devient pour vous comme pour Jésus-Christ que vous faites profession de suivre, un autel précieux où vous vous engagez à sacrifier votre corps par une suite de mortifications et de pénitences qui ne finiront qu'avec votre vie. Car, qu'est-ce que la vie religieuse, qu'un crucifiement perpétuel de sa chair, selon saint Jean Climaque (*Clim., grad. 7*), un long martyre, un renoncement à tous les plaisirs des sens? et qu'est-ce qu'une religieuse, qu'une victime qui s'offre et qui s'immole par un sacrifice continu, comme une brebis qu'on égorge incessamment, ou comme l'or et l'argent que l'on purifie dans le milieu des flammes?

Une religieuse est une hostie destinée à la douleur et à la mort, et qui fait vœu de retracer dans toutes ses actions la vie laborieuse et pénitente de Jésus-Christ. Elle retrace dans la pauvreté dont elle fait profession, celle de Jésus-Christ qui a été si extrême qu'il a manqué, comme il le dit lui-même, des choses que la nature ne refuse pas aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre (*Matth., VIII*). Elle retrace par les travaux auxquels sa règle l'oblige les travaux de Jésus-Christ, qui vous dit par la bouche de son prophète: *J'ai vécu dans les travaux depuis ma jeunesse (Psal. LXXXVII)*. Elle retrace par sa solitude et par les épreuves qu'elle y souffre, la solitude et les tentations de Jésus-Christ dans le désert. Elle retrace par ses jeûnes, cette abstinence prodigieuse qu'il y pratiqua pendant quarante jours et quarante nuits. Elle retrace par cette humilité si essentielle et si attachée à sa profession, les abaissements et les humiliations

qu'il a eues dans tout le cours de la vie du Sauveur. Elle retrace par l'obéissance prompte et aveugle qu'elle rend à ses supérieurs, celle qu'il a rendue aux ordres de son Père. Elle retrace par la privation de tous les plaisirs et de ce qui peut flatter les sens, toutes les circonstances de sa passion, et lui offre tous les jours une victime de pénitence pour ses propres péchés et pour les péchés du monde. Elle retrace enfin par son attachement continu, mais libre et volontaire à la croix de Jésus-Christ, l'acceptation libre et volontaire qu'il fit de ce genre de mort si ignominieux pour le salut de tous les hommes.

C'est principalement cette circonstance, ma sœur, qui rend le sacrifice que vous faites aujourd'hui de votre corps sur la croix de Jésus-Christ, doux et agréable, glorieux et méritoire. Quelque aversion que les gens du monde aient pour la croix, ils la trouvent partout. S'ils ne portent pas celle de Jésus-Christ, ils portent celle des scélérats qui furent crucifiés auprès de lui. S'ils ne portent pas celles des justes, ils portent celles des coupables; et sans parler des croix qu'ils trouvent tôt ou tard dans leurs faux plaisirs, les maladies, les procès, les pertes de biens, les revers de la fortune, les débauches et le mauvais naturel de leurs enfants, les antipathies et les dissensions domestiques, les soins rongeurs de s'agrandir ou de s'enrichir, ne sont-ce pas des croix qui leur sont inévitables? mais parce qu'ils les portent malgré eux et comme des esclaves du monde qu'ils servent, ils les trouvent accablantes, et perdent toute la gloire et tout le mérite que vous trouvez à porter volontairement et avec amour celle de Jésus-Christ.

Ceux qui souffrent malgré eux sont seulement portés par la croix, dit saint Augustin: *Non tu crucem portas, sed crux te*, mais ceux qui souffrent volontairement portent la croix; les premiers sont comme des criminels que la justice y clouerait par un supplice tout involontaire; et les seconds sont des martyrs généreux qui montent eux-mêmes sur cette croix, et s'y attachent par une pleine et fervente volonté qui prend plaisir à tout ce qu'elle fait d'elle-même par une grâce et par une charité toute divine, laquelle adoucit tout ce qu'elle inspire.

Les Pères parlant des douze espions que Moïse avait envoyés par l'ordre de Dieu, à la découverte de la terre promise (*Num., XIII*), disent que ces deux hommes, qui pour faire connaître la bonté et la fertilité du pays, en rapportèrent sur leurs épaules cette grappe prodigieuse de raisin qu'ils avaient cueillie au torrent de Botri, figuraient le peuple juif et le peuple chrétien. Celui qui marchait devant portait la grappe, mais il ne la voyait pas, il n'en sentait que le poids; celui qui marchait derrière la portait aussi à la vérité, mais la grappe de raisin qu'il avait devant ses yeux adoucissait sa peine; et l'espérance qu'il avait de faire la conquête d'un pays qui portait de si bons fruits, le consolait.

(Trois.)

Le juif et le chrétien portent la croix du Fils de Dieu. Le juif a marché devant et ne la voyait pas; il ne voyait que des ombres et des figures, comme dit saint Paul: *Hæc autem omnia in figuris contingebant illis* (1 Cor., X): et n'apercevant pas à travers ces ombres et ces figures, les onctions et la grâce qui devaient accompagner la croix du Fils de Dieu, il en trouvait la charge pesante. Rebuté même des rigueurs de la loi, il tourna le dos à Dieu et non le visage, comme Dieu s'en plaint lui-même par le prophète Jérémie: *Verterunt ad me tergum et non faciem* (Jerem., II). Le chrétien marche derrière, il voit et suit Jésus-Christ, *tollat crucem suam et sequatur me*. Cette vue le console, elle adoucit ses peines, elle élève son espérance et lui fait trouver des grâces, des onctions et des douceurs, où le juif n'a trouvé que du travail et de la rigueur.

Ce que les Pères ont dit du juif et du chrétien, disons-le aujourd'hui des gens du monde et des personnes religieuses. Les gens du monde veulent marcher devant Jésus-Christ, ils ne veulent point le suivre de peur de le voir chargé de sa croix; et de là vient qu'ils ne se figurent que des peines, des amertumes et des rigueurs dans la pratique des préceptes et des conseils évangéliques. Ils les croient impossibles à la faiblesse humaine, parce qu'ils n'ont jamais goûté les onctions qui les accompagnent, ni la récompense qui y est attachée.

Les personnes religieuses marchent au contraire après Jésus-Christ, et comme elles le voient alors chargé de sa croix, sa présence leur fait trouver du plaisir dans les rigueurs de leur pénitence; elle les anime, les soulage et les console. Son exemple les empêche de murmurer ou de se plaindre de l'austérité de la morale chrétienne, et leur rend les préceptes et les conseils de l'Evangile doux et faciles.

Les uns et les autres portent la croix, mais avec cette différence, que ceux qui marchent devant la trouvent pesante, parce qu'ils ne la voient pas des yeux de la foi; au lieu que ceux qui marchent derrière la trouvent légère, parce qu'ils la portent avec amour et qu'ils y voient déjà en esprit les fruits et la récompense qu'elle leur promet dans le ciel figuré par la terre promise.

Le peuple bien-aimé, dit saint Augustin, porte la croix et le joug de Jésus-Christ; mais l'esprit de la grâce lui fait trouver de la joie dans ce fardeau, qui est doux à ceux qui aiment, et qui se fait aimer de ceux qui voient des yeux de la foi que Jésus-Christ le porte devant eux (*D. Aug., de Temp. serm. 100*). Et lorsqu'un homme porte humblement ce joug, ce joug le porte plutôt qu'il n'est porté par lui; comme un oiseau porte tellement ses ailes, que ses ailes le portent, et le font non-seulement courir sur la terre, mais voler vers le ciel.

Voilà, ma sœur, ce qui vous rendra vos règles si douces et si faciles à observer. Les gens du monde regardent votre engagement comme un poids extraordinaire que

vous ajoutez aux commandements de Dieu, quoique dans le fond ce ne soit qu'une facilité que vous vous donnez, et qu'ils n'ont pas dans leur état, de pratiquer ces maximes de l'Evangile, qui vous sont néanmoins communes avec eux, de se crucifier, de se renoncer soi-même, de mortifier ses passions, de s'arracher les yeux et la langue, de se couper les mains et les pieds s'ils vous scandalisent, mais c'est qu'ils ne savent pas que ce poids est doux, que ce joug est léger et qu'il soulage l'âme de celui qui les porte, selon la parole du Fils de Dieu (*Matth., XI*).

Les mâts, les voiles, les cordages et tous les autres agrès d'un vaisseau paraissent une charge pesante; c'est cette charge néanmoins qui le rend léger et qui le fait voler sur la mer du vieux au nouveau monde. Les ailes en apparence sont une charge pour les oiseaux; c'est cette charge néanmoins qui les élève, et sans laquelle ils ne pourraient voler. Si en ôtant les ailes à un oiseau, dit saint Augustin (*in Psal. LIX*), vous croyiez le décharger d'un fardeau vous vous tromperiez grossièrement; car plus vous l'auriez déchargé de cette sorte, plus il serait pesant, et plus il demeurerait sur la terre. Il ne volerait plus, parce qu'il n'aurait plus ce poids qui le rend si léger, rendez-lui sa charge ordinaire, et il volera.

C'est là le grand privilège du fardeau et de la croix de Jésus-Christ, dit ce Père, *talis est sarcina Christi*. Le fardeau du monde accable, celui de Jésus-Christ élève. La croix du monde a du poids, celle de Jésus-Christ a des ailes. Que les hommes la prennent et la portent, et ils verront par leur expérience combien elle est légère, combien elle est douce, combien elle est agréable; ils verront qu'elle enlève de la terre et qu'elle élève dans le ciel.

Jugez-en, ma sœur, par l'expérience qu'en ont eue dans tous les siècles de l'Eglise tant de saints martyrs et tant d'âmes pénitentes, qui en ont fait l'objet de leurs délices. Car s'ils l'avaient trouvée dure et accablante, l'auraient-ils recherchée avec tant d'empressement? l'auraient-ils portée avec tant de joie? et auraient-ils mis toute leur félicité à expirer entre ses bras?

Que le monde et le démon se vantent, s'ils l'osent, d'être servis par un peuple de martyrs qui souffrent en public et qui se mortifient en secret, qui souffrent sans répugnance, qui se mortifient avec joie, qui rendent grâces à Dieu de les juger dignes de souffrir ou de se mortifier pour le nom de Jésus, et qui fassent voir autrement par leur patience et par leur joie qu'il n'y a point d'autre Dieu qui mérite d'être servi que le Dieu que nous adorons. Qu'ils nous produisent, s'ils le peuvent, des victimes innocentes qui, dans des corps mortifiés par leurs propres mains, ou déchirés par celles des bourreaux, renferment des âmes pleines de saints ravissements et de transports ardents de charité que toutes les eaux amères de la persécution ou de la mortification ne sauraient éteindre.

Ils ne le peuvent, ma sœur; il n'appar

tient ni au monde, ni au démon, ni à la chair, ni au sang d'inspirer de tels sentiments dans les âmes. Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse exciter la joie, le zèle et l'amour des hommes en mortifiant leur chair, et se faire adorer de ceux mêmes auxquels il fait porter sa croix. Voilà sa gloire, et une gloire qui lui est tellement propre, qu'il ne la peut communiquer ; et c'est principalement en ce point que le démon, que Tertullien appelle le singe de la divinité, parce qu'il en a voulu contrefaire tous les miracles, se trouve dans l'impuissance d'imiter ses œuvres.

Ne craignez donc point, ma sœur, de vous charger de la croix et de la regarder comme l'autel où vous devez tous les jours faire de votre corps un parfait holocauste à Jésus-Christ. Quand il vous arrivera d'y trouver quelque chose de trop amer, jetez les yeux sur celle du Fils de Dieu, dit saint Augustin, et, semblable à ce bois merveilleux que Dieu montra à Moïse, lequel jeté dans les eaux amères du désert, les adoucissait sur-le-champ, elle en dissipera toute l'aigreur et toute l'amertume.

Ce bois sacré remplissant votre âme de la vertu céleste et spirituelle de la grâce, vous rendra doux ce qui vous semblait amer, et tempérera tout ce qu'il y aura de dur dans votre pénitence. Il sera pour vous dans tous vos exercices laborieux une source d'onctions, de consolations et de paix ; et si le peu que souffrent les gens du monde leur paraît si insupportable, c'est parce qu'ils oublient, dit ce saint docteur, que le Fils de Dieu a souffert sur la croix, des opprobres et des tourments effroyables pour les dispenser d'en souffrir d'incompréhensibles et d'éternels. *Intolerabiliter pateris, quia non cogitas quid pro te pertulerit Christus* (D. August. in Psal. LX).

Que si, entre mille personnes qui ont embrassé les austerités de la religion, il s'en trouve quelques-unes assez malheureuses pour ne point goûter ces onctions et ces douceurs, et pour dire en murmurant contre Dieu ce que disaient à Moïse ces lâches Israélites qui se repentaient d'avoir quitté l'Égypte : Est-ce qu'il n'y avait point assez de sépulcres en Égypte, que vous nous ayez conduits ici pour mourir dans la solitude (*Exod.*, XIV)? Quel dessein aviez-vous quand vous nous avez fait sortir de l'Égypte? ne valait-il pas beaucoup mieux nous laisser esclaves des Égyptiens que nous amener mourir dans ce désert? Parlons sans figure : est-ce qu'il n'y avait pas assez de tribulations et de croix dans le monde, sans nous surcharger de celles du cloître? ne valait-il pas mieux que nous demeurassions les esclaves du monde et de toutes ses passions que venir nous consumer de jeûnes, de pénitence et d'austérités extraordinaires dans la religion?

S'il y a quelques âmes assez malheureuses pour tenir ce langage, c'est qu'ayant trop écouté la chair et le sang qui sont trop effrayés des seules apparences de la croix,

elles ne se sont point donné le loisir de goûter les douceurs de la manne cachée qu'elle renferme pour ceux qui triomphent de leur propre faiblesse, selon la parole du Saint-Esprit (*Apocal.*, II); car si elles ne s'en étaient pas dégoûtées par trop de délicatesse, elles auraient éprouvé que la croix, qui paraît si dure au dehors, a ses onctions au dedans ; que le calice dont les bords semblent si amers est plein de douceurs, et que les commencements de la religion, qui paraissent si difficiles, conduisent à une terre grasse, fertile et qui ne produit que des fruits délicieux.

Ces commencements sont comme l'entrée du chemin qui conduisait les Israélites à la terre promise. Après qu'ils eurent passé la mer Rouge, ils ne trouvèrent que des déserts affreux, sans eau, sans route et tout couverts de sables brûlants qui, s'accumulant inégalement, formaient des hauteurs et des vallons, selon que les tourbillons de vent les poussaient et les agitaient. Ils ne trouvaient qu'un pays inculte, sauvage, propre à donner de la crainte, où on ne voyait ni hommes ni bêtes, non pas même des oiseaux dans l'air, mais seulement de vastes rochers et des montagnes escarpées, qui imprimaient dans les yeux de ceux qui les regardaient une horreur extrême et une image de la mort.

Telle est aussi quelquefois l'entrée de la religion pour une jeune personne qui sort du siècle. Or, qui ne serait rebuté d'un chemin si pénible? Cependant, il ne faut pas se dégoûter, il n'y a que l'entrée qui coûte ; à mesure qu'on avance, le chemin devient meilleur, et si vous pouvez une fois franchir et surmonter les premiers obstacles, vous arriverez à une terre où le lait et le miel coulent avec abondance, où l'eau vive sort des rochers pour vous désaltérer, où la manne tombe du ciel pour vous servir de nourriture ; vous y trouverez des consolations ineffables qui vous feront oublier toutes vos peines et qui vous en dédommageront avec usure.

Non-seulement vous courrez sans répugnance dans les voies de la pénitence, mais vous y volerez comme étant enlevée par ces ailes que le Prophète demandait à Dieu avec tant d'instance : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ* (*Psal.* LIV)? vous compterez pour rien les veilles, les jeûnes et les travaux ; votre cœur, qui se trouvera dans une situation douce et tranquille, sera tellement dilaté par la joie qu'il en ressentira, qu'au lieu d'être accablée du poids de la vie austère que vous embrassez et de vous plaindre de ce qu'elle est trop étroite, vous penserez et direz comme Jacob : *Videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine* (*Genes.*, XXIX), que les jours de votre servitude sont trop courts, et qu'ils ont encore trop peu de proportion à l'éternité du bonheur qu'elle vous doit produire, et que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

DISCOURS V.

Sur la vêtue d'une religieuse.

Vacate et videte, quoniam ego sum Deus.

Soyez dans un saint repos, et considérez que c'est moi qui suis Dieu véritablement (Ps. XLV).

Si tous les hommes connaissaient bien leurs véritables intérêts, ils prendraient tous pour eux ces paroles que Dieu nous adresse par la bouche de son Prophète; fatigués des agitations tumultueuses du monde, qui ne conduisent à rien de solide, ils mettraient leur bonheur dans le repos et dans la retraite; et considérant que l'âme n'est unie au corps que pour y faire un séjour de peu de durée sur la terre, que ce séjour n'est qu'un passage qui conduit à l'éternité, et qu'on n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer, ils renonceraient à toutes les vaines occupations qui les accablent, pour ne s'occuper que de Dieu duquel ils ont tout à craindre ou à espérer. Mais ce ne sont point là les réflexions des gens du monde. Comme ils ne craignent rien tant que de se voir tels qu'ils sont, et de s'appliquer à la connaissance de Dieu, de peur de se sentir obligés à le servir aux dépens de leurs passions, ils se dissipent et s'occupent au dehors pour détourner de leur esprit toutes ces réflexions importunes.

Que l'on choisisse telle condition que l'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme; si celui qu'on aura mis dans cet état est sans dissipation et sans occupation au dehors, et qu'il ait tout le loisir de penser à soi et à ses devoirs, cette félicité languissante ne le soutiendra pas; il tombera dans des vues affligeantes de l'avenir, et le voilà nécessairement malheureux.

L'homme charnel qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi; il ne travaille que pour soi, il ne fuit rien tant que soi, et toujours séduit par ses passions, qui lui font croire qu'il ne saurait être heureux s'il n'oublie ce qu'il se doit à soi-même et ce qu'il doit à Dieu, il ne songe qu'à se répandre au dehors et à chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de ses obligations et de son état véritable.

Ce n'est donc plus aux gens du monde que Dieu adresse ces paroles de mon texte : *Soyez dans un saint repos et considérez que c'est moi qui suis Dieu véritablement : Vacate et videte quoniam ego sum Deus.* C'est à vous, ma sœur, à vous qu'il prend aujourd'hui pour son épouse, et vous ne la pouvez être sans former votre vie sur ces deux paroles, par lesquelles il vous marque les deux oppositions qu'elle doit avoir aux deux grands désordres de la vie profane des gens du siècle.

On est trop dissipé dans le monde pour y être à soi, premier désordre; l'on y est trop occupé des choses inutiles pour y être à Dieu, second désordre. Or, pour opposer votre vie à ces deux désordres, Dieu vous demande deux choses par la bouche de son

Prophète : la première que, pour être à vous et ne penser qu'à vous, vous soyez toujours dans un saint repos et dans une profonde retraite qui vous sépare de tout et qui vous recueille : *Vacate*. La seconde, que pour être à lui et ne vous occuper que de lui dans la méditation et dans la prière, vous fuyiez toutes les vaines occupations du siècle qui pourraient vous en détacher : *Et videte quoniam ego sum Deus*.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une des merveilles de l'état que vous embrassez, ma sœur, de réconcilier l'homme avec soi, de lui rendre la vue de soi-même supportable, et de faire que la retraite et le repos lui soient plus agréables que la dissipation et le commerce des hommes. Les gens du monde, qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans le fond de leur nature corrompue, n'aiment point ce repos et cette retraite qui leur donnent lieu de se considérer et de voir dans eux un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'ils sont incapables de remplir. S'ils jettent quelquefois les yeux sur eux pour se connaître, cette revue est légère et ne les conduit qu'à une connaissance confuse et superficielle; ils ne se voient pas comme il faut, ils ne se regardent qu'en général et par rapport aux objets extérieurs qui font impression sur eux. Ils ne vont point, pour ainsi dire, jusqu'à l'âme, et ils n'acquièrent point une connaissance d'eux-mêmes assez développée.

Un examen un peu rigoureux leur ferait peur, ils ne pourraient sans honte et sans chagrin envisager fixement ce qui se passe au dedans d'eux, combien de faiblesses et de mouvements criminels n'y apercevraient-ils pas? c'est ce qui fait qu'ils en détournent aussitôt la vue et qu'ils fuient leur propre rencontre; ils se font des amusements de tout, afin de se dérober à eux-mêmes et de n'être pas abandonnés à un spectacle si peu agréable. Ils sortent hors d'eux-mêmes et s'attachent à tout ce qui les environne pour s'épargner des réflexions qui mortifient leur vanité et qui troublent le faux repos de leur amour-propre.

On craint tellement d'être avec soi dans le monde que ceux mêmes qui y mènent une vie plus réglée et plus retirée ne laissent pas de se fuir dans leur retraite et ne sont presque jamais seuls avec eux-mêmes. Ils se font de leurs pieux exercices une distraction et une occupation pour s'éviter et ne se point voir de trop près. Ils se forment des devoirs de la charité, le salut des autres les inquiète, et tout cela parce qu'à force de penser aux autres ils s'oublient eux-mêmes. Ils retombent dans la foule dont ils se sont séparés, et sous prétexte de charité, ils se montrent au public pour ne se point rencontrer.

Si quelquefois leur vie paraît plus conforme à la loi de l'Evangile que celle du commun des hommes, ce n'est pas toujours la vue de Dieu et de l'éternité qui les fait agir, mais une passion secrète; comme l'on va à la gloire et aux honneurs par des talents tout

profanes, l'on y va aussi par des dehors de piété et de dévotion, par un extérieur composé et arrangé et par des affectations de recueillement et d'austérité.

Sous les dehors de la vertu, ils passent toute leur vie à courir après la fortune, et ils poussent quelques froids soupirs pour l'éternité. Leurs passions les trompent et leur font illusion; toutes les vertus ne sont que des vices colorés et déguisés qui cachent la dépravation, la cupidité et l'ambition de leur cœur. La dévotion est à la mode, aujourd'hui on n'obtient que par là et des grands et du prince religieux qui l'estiment, la faveur, les grâces, les emplois, les pensions, les dignités; il faut donc s'y mettre, et il n'est que trop vrai que la plupart des dévots du monde n'approchent souvent des sacrements, ne fréquentent les églises, ne prient Dieu avec une ferveur apparente, ne sont charitables, vêtus modestement et ne visitent les pauvres que pour prendre un détour et demander au prince, en langage dévot, ce qu'ils n'auraient osé lui demander en langage profane.

Qui sait même si les gens du monde, en méprisant saintement les grandeurs du monde, et sans avoir en vue leur établissement et leurs intérêts temporels, ne sont point remués par l'orgueil secret qu'il y a à se mettre au-dessus de ses grandeurs et à les fouler aux pieds? C'est le dernier effort de la vanité que de se montrer supérieur à ce qui fait l'esclavage du reste des hommes: qui sait si, en pratiquant régulièrement tous les devoirs de la religion, ils ne s'applaudissent pas trop, et si, à l'exemple du pharisien de l'Evangile, ils ne se séparent pas trop fièrement de la foule corrompue du genre humain? L'amour-propre et la vanité des dévots du monde ont bien des retranchements et des ressources et ne se trouvent que trop souvent cachés et travestis en vertu avec la piété et l'humilité.

Etourdis des louanges que le peuple donne à leur piété, ils s'accoutument à les recevoir sans que leur modestie s'en offense, et à se regarder comme des modèles que l'on doit révéler, et les autres comme des profanes ou des réprouvés dont ils s'écartent avec une aversion dévote qui ressemble un peu au dédain fastueux des stoïciens.

La philosophie stoïcienne ordonnait à ses orgueilleux disciples de mépriser la gloire, les honneurs, les richesses: ce sont là aussi les préceptes du christianisme, en sorte que les dehors du chrétien et du païen sont les mêmes, si les principes ne sont différents. Le monde est plein de ces hypocrites de dévotion et de ces dévots artificiels qui nourrissent leur vanité sous prétexte de servir Dieu, et qui sanctifient l'orgueil des philosophes par un extérieur mortifié et par des airs de modestie et de pénitence; par cet artifice, ils jouissent tranquillement de toutes les douceurs de la vie et de la réputation que donne la vertu.

Vous n'êtes point exposée à tous ces dangers dans l'état que vous embrassez, ma

sœur, vous y serez tout à vous; et loin de vous fuir vous-même, de crainte de vous voir telle que vous êtes, vous vous ferez une occupation et un mérite de n'avoir des yeux que pour vous, de reconnaître devant Dieu que vous n'êtes que ténèbres dans votre esprit, que faiblesse et inconstance dans votre volonté, et que votre vie n'est qu'une image qui passe, une vapeur qui se dissipe.

Comme les yeux éblouis et égarés pour avoir trop fixement regardé le soleil recouvrent, dans un lieu où il n'entre que fort peu de jour, la faculté de revoir distinctement les objets; ce sera de même dans votre recueillement que votre esprit, qu'une trop grande attention sur les vains objets et sur les fausses lumières du monde avait ébloui et dissipé, reprendra toute sa force pour voir sans erreur et sans illusion les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Alors vous avouerez que ce qui vous paraissait si grand autrefois n'était que faiblesse, que les noms de force et de courage, par lesquels on relève dans le monde certaines dispositions de l'âme, vous cachaient les plus grandes lâchetés; que ce que vous preniez pour course était une fuite, pour élévation était une chute, pour fermeté n'était que légèreté, que cette immobilité et cette raideur inflexible qui vous paraissaient en quelques actions, n'étaient qu'une dureté produite par le vent des passions qui enflent le cœur; que ce vent élève quelquefois l'homme en haut; que quelquefois il le précipite en bas; mais qu'en haut et en bas l'homme est également léger et faible.

Voilà le premier avantage que vous pouvez tirer de votre retraite, mais il y en a un second qui n'est pas moins considérable; c'est qu'y renonçant à toutes choses, et n'y voulant point d'autre fortune, ni d'autre bien que Dieu, vous n'y pratiquerez point la vertu, comme la plupart des gens du monde, pour la faveur des hommes, pour les établissements temporels, pour les dignités, pour les grandeurs. Vous y pratiquerez toutes vos vertus à l'ombre de Jésus crucifié et humilié, toute votre vie y est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, comme dit le grand Apôtre: vous n'en corrompez donc point ni la sainteté, ni les exercices, par la recherche des louanges, de l'estime et des applaudissements des hommes. Vous ne serez point la dupe des passions de votre propre cœur; la vanité ne se mêlera point imperceptiblement dans votre détachement et dans votre pénitence; vous êtes en garde contre une illusion si délicate.

Vous êtes morte au monde, et le monde est mort pour vous; le monde ne pense plus à vous, et vous ne pensez plus au monde; le monde ne travaille plus pour vous, et vous ne travaillez plus pour le monde; le monde n'a plus rien à vous donner, et vous n'avez plus rien à donner au monde. Tout est pur, tout est saint dans un état si sublime; tout y est à l'abri de la corruption et de la séduction: *Mortui enim estis et vita vestra est*

abscondita cum Christo in Deo (Coloss., III).

Disons plus, ce recueillement et cette retraite répandront sur vos actions mêmes, une certaine bénédiction particulière qu'on ne goûte point dans tous les autres états, et qui vous fera sentir que vous êtes dans la voie du salut; car il est certain que pendant que l'on vit dans le monde, je ne dis pas seulement dans les grandeurs et dans les richesses, mais dans les conditions médiocres, on n'y trouve jamais une si grande assurance de son salut que dans la religion; parce qu'on y marche vers Dieu par une voie plus large; qu'on y est moins soutenu par les bons exemples; que la piété et la pratique de la loi de Dieu y sont interrompues par plusieurs péchés; qu'on y rougit souvent de faire de bonnes actions, parce que les hommes charnels les censurent, et que le cœur y est toujours ému par quelque intérêt, ou par quelque autre secrète passion.

Et en effet, comme il y a dans les enchantements une vertu secrète qui paraît s'élever au-dessus de la nature, et qui fait des prodiges que l'on prend pour des miracles, parce que l'on ne peut les comprendre; de même, dit le Sage (*Sapient., IV*), il y a dans la vue, et dans le commerce du monde, et dans tous ses plaisirs, un certain charme qui surprend les yeux sans qu'on s'en aperçoive, qui flatte le cœur, qui séduit l'esprit, qui déguise le mal, qui obscurcit le bien, qui rend difficile l'exécution de nos bons desseins, qui éblouit, et qui entraîne, et qui fait que l'on s'accoutume avec les gens du monde, par une espèce d'ensorcellement, à regarder le mal et l'iniquité comme une chose bonne, et les choses bonnes comme mauvaises.

C'est pourquoi nous lisons qu'un philosophe qui n'était pas même éclairé des lumières de l'Evangile, disait à l'un de ses disciples : Vous me demandez ce que vous devez éviter sur toutes choses, et je vous réponds que c'est le commerce avec les hommes; fuyez les grandes compagnies, fuyez les petites, fuyez un seul homme : *Fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge vel unum (Senec., Epist. 7)*. J'avoue ma faiblesse, ajoute ce philosophe, lorsque je me trouve parmi les hommes, je n'en reviens jamais tel que j'y étais entré. Toujours quelque chose ou de ce que j'avais réglé, se dérègle, ou de ce que j'avais banni de mon cœur, y vient de nouveau : *Ego certe confiteor imbecillitatem meam, numquam mores extuli refero; aliquid ex eo quod composueram turbatur; aliquid ex iis quæ fugaveram redit.*

Il est certain que l'on est environné de tant de pièges dans le monde, qu'on y a tant d'occasions de faire le mal, et qu'on y est tellement porté par toutes ses pentes naturelles, que pour peu qu'on se néglige, il n'est pas possible de s'en défendre, si nous fermons la porte à une tentation, il s'en présente une autre : celle-ci n'est pas plutôt vaincue, qu'une autre prend la place; toute

la vie du monde est un flux et un reflux de tentations, et le roi-prophète exprime ce danger en deux mots, quand il dit que l'on y est comme dans un chemin glissant, et dans une obscurité épaisse : *Via illorum tenebræ et lubricum (Psal. XXXIV)*.

Tertullien disait autrefois en parlant du danger auquel s'exposaient les femmes, lorsqu'elles allaient aux spectacles publics : *Quæ pudica de domo processerat, rediit impudica (Tertul., de Spectacul.)*. L'on peut dire à proportion la même chose de toutes les personnes, qui par leur état ont des relations inévitables avec le monde. Celui-là par exemple, qui se serait conservé dans des dispositions pures et chastes, s'il avait fui le commerce du monde, s'y laisse frapper d'un objet qu'il rencontre dans son chemin, et revient dans sa maison rempli de pensées, de désirs et d'imaginations impures. Un autre, qui estimait la vertu et qui se croyait heureux de s'être engagé dans le parti de la piété, y rencontre un libertin qui la décrie, et qui traite de superstition ou de bagatelle les exercices du christianisme les plus utiles et les plus édifiants : il l'écoute, il reçoit ses impressions, et n'a plus que du dégoût et du mépris pour la religion. Un autre y entend un air profane, qui réveille dans son cœur des sentiments qui n'y avaient plus ni de mouvement ni d'action, et qui lui fait une blessure mortelle. La retraite eût été pour lui un port ou une rade assurée; il en est sorti, et, sans y penser, il brise son vaisseau contre des écueils qui lui étaient inconnus, et périt malheureusement dans le naufrage.

Il est vrai que les chrétiens du siècle, qui ont quelque soin de leur salut, viennent de temps en temps réparer dans la retraite les pertes qu'ils ont souffertes dans le commerce du monde : cette précaution est bonne et salutaire, mais je ne laisse pas de soutenir qu'ils ne trouvent jamais dans cette alternative de recueillement et de dissipation, les avantages que l'on trouve dans une vie toute recueillie et toute intérieure, telle qu'est la vie religieuse.

Ils ont beau se refuser à toutes les choses du dehors durant ce temps-là, se mettre en la présence de Dieu et bannir tout ce qui peut les en distraire; les idées et les impressions du monde qu'ils viennent de quitter, et auquel ils tiennent encore par tant de liens différents, les suivent dans leur retraite. Les mêmes idées qui ont frappé leurs sens continuent de se retracer aux yeux de leur âme : leur imagination est remplie des mêmes fantômes, leur esprit des mêmes vaines pensées; leur cœur forme les mêmes désirs et les mêmes mouvements irréguliers, et ils se trouvent dissipés, inquiets et agités dans le port, comme s'ils étaient encore dans la tempête.

Lorsqu'ils veulent s'appliquer à Dieu, ils pensent, pour ainsi dire malgré eux, à toute autre chose; ils voient tout ce qu'ils ne veulent pas voir, ils se souviennent de tout ce qui devrait être effacé de leur mémoire; ainsi, au lieu d'avancer dans la vertu et de re-

prendre dans la retraite les forces qu'ils ont perdues dans la dissipation, ils tombent dans la langueur, dans l'abattement, dans le dégoût; et, se voyant si différents de ce qu'ils devraient être et de ce qu'ils avaient espéré qu'ils deviendraient, ils tournent la tête en arrière et renouent leurs engagements avec le monde.

Un des plus grands avantages de votre état, ma sœur, est de vous garantir d'un écueil si dangereux : d'un autre côté, il y a toujours à la porte de ce paradis terrestre un ange armé de l'épée du zèle pour en repousser le vice et les vicieux; et de l'autre, vous y verrez de si grands exemples, que vous ne pourrez leur refuser votre estime, et en même temps le désir de les imiter.

Et en effet, il y a dans la seule vue des gens de bien qui composent une communauté religieuse, un charme secret qui enchante les passions, qui endort ou qui corrige les vices, qui change ou qui suspend les mauvaises habitudes des vicieux ou des lâches qui les voient et qui les écoutent. Insensiblement on ne se figure plus de difficulté dans les choses dont on voit une pratique si constante et si uniforme, l'on suit les autres au bien comme au mal, et la nature, honteuse de paraître lâche dans le chemin de la vertu, où l'on voit tant de personnes aussi faibles, et peut-être plus faibles que soi, courir avec tant de courage, se surmonte enfin elle-même, excite sa paresse, et se fait un devoir et un honneur de suivre les autres dans une carrière si utile et si glorieuse : *Sanctorum vita*, dit saint Ambroise, *cæteris forma vivendi est, sæpe unus exemplo plurimi corriguntur* (*D. Ambr., lib. V in Luc., cap. 7*).

Heureux état ! où vous avez l'avantage de voir le bien et de le pratiquer, de reconnaître vos faiblesses et d'en trouver le remède dans la grâce et dans l'exemple de la ferveur des autres; de ne penser qu'à vous et de ne travailler que pour vous dans un saint repos, selon cette parole du Prophète : *Vacate*; et où vous êtes enfin dans une espèce de nécessité de fuir toutes les vaines occupations du siècle pour être plus parfaitement à Dieu et ne vous occuper que de lui dans la méditation et dans la prière : *Et videte quoniam ego sum Deus*.

SECONDE PARTIE.

L'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut, et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et de s'élever de soi à la pensée et à la connaissance de son auteur et de sa fin. La vie éternelle, dit le Fils de Dieu parlant à son père, consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (*Joan., XVII*). Soyez dans un saint repos, nous dit Dieu lui-même par la bouche de son Prophète, et pensez que c'est moi qui suis Dieu véritablement : *Vacate et videte quoniam ego sum Deus* (*Psal., XLV*).

Cependant à quoi pense-t-on dans le monde ? jamais à cela, mais à se divertir, à

devenir riche, à acquérir de la réputation, à faire une grande fortune, à trouver les moyens de vivre à son aise, à boire, à manger, à dormir; les gens du monde ne vont guère au-dessus de tous ces objets grossiers. Si on leur parle de Dieu, de l'enfer, du paradis, de la religion, des règles de la morale; ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu'on leur dit; et leur esprit rentre aussitôt dans ce cercle d'objets grossiers auxquels il est accoutumé.

C'est ce que l'Ecriture nous enseigne quand elle nous dit que l'habitation terrestre abaisse l'esprit qui pense à plusieurs choses (*Sap., IX*). Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'esprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diversité de pensées et de comprendre une infinité de divers objets, elle nous fait voir aussi l'état où cet esprit est réduit par l'union avec un corps corrompu, et par les nécessités de la vie présente, qui l'appesantissent tellement, quelque actif, pénétrant et étendu qu'il soit de lui-même, qu'elles le resserrent en un très-petit cercle d'objets grossiers, autour desquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent et faible, et qui n'a rien de la noblesse et de la grandeur de sa nature.

Leurs années, dit le roi-prophète, en parlant des hommes mondains, se passent en de vaines inquiétudes comme celles de l'araignée, qui après s'être longtemps épuisée à filer une toile délicate pour surprendre des mouches, et se repaître de leur sang, voit tout son travail dissipé en un moment par le balai d'une servante; image naturelle de la vanité des espérances et de l'inutilité du travail des hommes. Ils se consomment de fatigues, ils s'épuisent par les soins et par les inquiétudes qui les rongent; ils dissipent toutes les forces de leur corps et de leur esprit. Ils travaillent plus de jours qu'ils n'ont d'heures à se reposer; ils blessent souvent leur conscience et leur honneur, ils violent sans scrupule les lois de Dieu et de la religion, et pourquoi? pour une toile d'araignée, pour la chose du monde la plus légère et la plus vaine; c'est-à-dire pour acquérir des honneurs et des richesses périssables, pour bâtir une maison de boue, pour se faire un grand nom dans le monde, et faire passer à la postérité la mémoire de leurs belles actions. Mais enfin ont-ils pris des mouches dans leurs toiles fragiles? sont-ils arrivés au but qu'ils s'étaient proposé? la mort, comme ministre de la justice de Dieu, vient la faux à la main trancher cet ouvrage qui a tant coûté à faire, et renverser cette fausse et tout humaine félicité.

Alors, dit David, l'on voit périr le désir des pécheurs : *Desiderium peccatorum peribit* (*Psal., CXI*). Alors cette fausse grandeur, toute cette pompe, cet éclat, ces honneurs, ces richesses, ces desseins ambitieux, ces entreprises téméraires, ces vastes projets de fortune, semblables à ces rochers que les géants de la fable élevaient les uns sur les autres pour monter au ciel, retombent sur la

tête des misérables mondains et les écrasent. Tout se va perdre pour eux dans le centre d'un éternel oubli; et tout ce qui leur en reste, c'est que leur nom et leur mémoire en périssent avec un peu plus de bruit, comme dit le même prophète : *Perit memoria eorum cum sonitu* (Psal., IX).

Alors l'homme pécheur commence à s'apercevoir, mais trop tard, que toute sa vie n'a été qu'une ombre qui a disparu au moment qu'il a cru l'embrasser, qu'il n'a recueilli aucun fruit de son travail; qu'au lieu d'accumuler des richesses temporelles, il a perdu les éternelles, que de tous ses soins inquiets il ne lui en est resté que des douleurs amères qui ne finiront jamais, qu'il n'a semé que sur le sable, et, comme dit le prophète Osée, qu'il n'a semé que du vent dont il n'a moissonné que des tempêtes : *Ventum seminabunt et turbinem metent* (Osée, VIII).

S'il y a un Dieu, il ne faut travailler qu'à le connaître, qu'à l'aimer, qu'à le servir; et il faut indispensablement se détacher de toutes les créatures qui nous en éloignent, le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse, n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu (*Sapient*, II). Cela supposé, disent-ils, jouissons donc des créatures, buvons, mangeons, usons de tous les plaisirs, lorsque nous serons morts, tout sera mort pour nous. Mais s'ils eussent su qu'il y avait un Dieu, ils eussent conclu tout le contraire, et eussent dit comme les sages, il y a un Dieu, donc il ne faut pas jouir des créatures, donc tout ce qui nous détache de Dieu pour nous attacher à la créature est mauvais; puisque cela nous empêche ou de servir Dieu, si nous le connaissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons.

Voilà le raisonnement des sages, et ce doit être le vôtre. Il y a un Dieu, donc je ne dois m'occuper qu'à le connaître, qu'à le servir, qu'à l'aimer; car la connaissance qu'il exige de vous, ma sœur, n'est pas une connaissance seulement curieuse et spéculative, telle que l'a été celle de quelques faux sages qui n'ont connu Dieu que pour avoir le plaisir, la gloire et la vanité d'en bien parler, et qui par cette raison ont eu le malheur de perdre par leur orgueil, ce qu'ils n'ont voulu connaître que pour contenter leur vaine curiosité : *Quod curiositate cognoverunt, superbia amiserunt*. Ce doit être une connaissance de pratique : *Gustate et videte quoniam ego sum Deus*, goûtez et voyez que je suis Dieu (Psal., XXXIII).

La divinité des chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments, c'est la part des païens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent, c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède. C'est un Dieu qui leur

fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité et de joie, de confiance et d'amour, et qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer, qu'à le posséder; et qui lui fait en même temps forcer tous les obstacles qui la retiennent, et qui l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. Voilà ce que c'est que de connaître Dieu en chrétien; et le connaître autrement, ce n'est pas le connaître.

Or, est-ce dans le monde que l'on connaît Dieu de la sorte? non sans doute, ma sœur, et Jésus-Christ s'en plaint lui-même lorsqu'il dit en parlant à son Père : *Mundus me non cognovit*, le monde ne vous a point connu (*Joann.*, XVII). Et une marque que Dieu n'est point connu dans le monde, c'est qu'il n'y est point aimé; car si on l'y connaissait, on ne pourrait pas se dispenser de l'aimer. Et ce qui fait voir qu'il n'y est point aimé, c'est que sa loi n'y est pas observée; c'est qu'on n'y exécute point ses volontés, et qu'on n'a point pour sa parole le respect qui lui est dû; car il est écrit que celui qui l'aime est observateur de sa loi : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit* (*Joan.*, IV). Et ailleurs : *Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est* (*Joan.*, II).

Où est-ce donc que l'on connaît Dieu comme on le doit connaître? c'est dans l'état que vous embrassez aujourd'hui, ma sœur, dans cet état où l'on se fait un devoir de suivre toutes les maximes que les gens qui vivent selon l'usage et l'esprit du siècle ne sauraient ni goûter, ni comprendre. C'est là qu'on se persuade qu'il faut mépriser les richesses, les honneurs, les plaisirs, et leur préférer la pauvreté, l'ignominie et les souffrances. C'est là qu'on se persuade qu'il faut crucifier sa chair, mortifier ses sens, renoncer à son esprit, assujettir son cœur, se déclarer à soi-même une guerre cruelle, haïr son père et sa mère, se haïr soi-même; c'est-à-dire renoncer à tout ce qui peut produire en nous les moindres attachements et nous empêcher de goûter Dieu, et d'être unis à lui d'une manière intime : *Gustate et videte quoniam ego sum Deus*.

Où connaît-on Dieu que dans cet état, où l'on est occupé à se rendre digne de la gloire de la vie future par l'humilité de la vie présente, et à s'élever par de continuelles actions vertueuses toutes plus parfaites les unes que les autres, comme par autant de degrés, au sommet de cette échelle mystérieuse que Dieu fit voir à Jacob dans son sommeil? car que signifie cette échelle, sinon le cours de notre vie, qui, prenant son origine sur la terre, et y étant appuyée, doit être dressée et disposée de telle sorte, qu'elle nous serve, comme aux anges, tantôt à monter au ciel par la méditation et par la prière, et tantôt à descendre sur la terre par les actions d'une humilité profonde, tantôt à

vous élever jusqu'à Dieu, à vous attacher à lui, à chanter ses louanges avec les esprits célestes, et tantôt à descendre sur la terre pour y servir votre prochain, pour obéir aux ordres de vos supérieurs, et vous assujettir avec une fidélité scrupuleuse à tous les points de votre règle et aux plus petits devoirs de votre état ?

Où connaît-on Dieu que dans cet état où l'on trouve des moyens et des règles pour pratiquer ces maximes si pures et si dégagées que Jésus-Christ a prêchées aux hommes par sa parole, par ses œuvres, par ses miracles, par toute la suite de sa vie et par toutes les circonstances de sa mort ? Je veux dire que la véritable gloire naît de l'humiliation comme de sa source, et que c'est une nécessité de passer par les souffrances de la croix pour se rendre éternellement heureux.

Où connaît-on Dieu que dans cet état où l'on trouve une multitude presque infinie de personnes de tout âge, de toute condition, et de tout sexe, qui ont porté la gloire de son nom dans le monde, qui ont été l'ornement de son Eglise, qui ont soutenu la foi par la pureté de leurs mœurs, par leur parfait dépouillement, par l'abondance de leurs larmes et par la rigueur de leur pénitence ?

Où connaît-on Dieu enfin que dans cet état où l'on se fait une application continuelle de penser à lui, de le servir, de demeurer toujours en sa présence et de lui sacrifier tout son temps et toute sa vie ?

Le roi-prophète, parlant des jours et des nuits qui annoncent les vérités et la gloire de Dieu par une succession perpétuelle de régularité dont ils ne s'écartent jamais dit ces belles paroles : Un jour annonce la vérité à un autre jour, et une nuit en donne la connaissance à une autre nuit : *Dies dei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam* (Psal. XVIII).

Comment, dit saint Chrysostome, le jour et la nuit peuvent-ils annoncer les vérités et la gloire de Dieu, puisqu'ils n'ont ni bouche ni langue ? c'est par la vue qu'ils le font, dit ce Père, car lorsqu'ils présentent à nos yeux cette beauté si surprenante de l'univers, cette grandeur si immense, cette hauteur presque infinie, cette proportion si admirable, et ce mouvement toujours uniforme de toutes ces différentes parties, nous sommes instruits par la vue, et nous entendons comme une voix qui nous exhorte, et qui nous presse d'adorer celui qui en est le Créateur, ils n'ont point de langue qui nous parle ; mais ce qu'ils exposent à nos yeux pousse une voix plus éclatante que le son d'une trompette, et nous instruit non par l'oreille mais par les yeux.

Et parce que les jours et les nuits ne subsistent pas, mais s'écoulent, et se succèdent les uns aux autres, le prophète pour faire voir que cette publication qu'ils font de la gloire et de la grandeur de Dieu n'est jamais interrompue, dit qu'un jour après avoir achevé sa course et fait connaître par la lumière si admirable du soleil la majesté in-

finie de Dieu, laisse au jour qui suit le soin de publier à son tour cette même gloire, et qu'une nuit nous ayant aussi fait voir dans la lune et les étoiles la toute-puissance du Créateur, se décharge sur la nuit suivante du soin de publier successivement ses louanges : *Dies dei eructat verbum et nox nocti indicat scientiam*.

Je dis la même chose, ma sœur, de tous les jours et de toutes les nuits qui composeront à l'avenir le cours de votre vie. Ils doivent tellement persévérer dans les ordres de Dieu, être si uniformes par la pratique continuelle des vertus, si réglés et si constants à publier la gloire et les grandeurs de Dieu, qu'on n'y voie jamais cette alternative monstrueuse de bien et de mal, de vertus et de péchés, qu'on remarque dans les jours et dans les nuits qui composent le cours de la vie des gens du siècle. Chaque jour de votre vie annoncera la gloire de Dieu et ses vérités à un autre jour, et chaque nuit en donnera la connaissance à une autre nuit : *Dies dei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam*.

Je dis plus, toutes vos vertus, même les plus cachées, seront autant de lumières qui s'éclaireront les unes les autres, qui annonceront tour à tour la gloire de Dieu, et qui vous disposeront vous-même successivement à des actions toutes plus parfaites les unes que les autres ; l'ouvrage des mains auquel vous vous appliquerez dans un esprit de pénitence, et comme une misérable pécheresse que la justice de Dieu a condamnée dès le commencement du monde à manger son pain à la sueur de son front, vous disposera au chant des psaumes ; le chant des psaumes vous disposera à l'oraison, l'oraison à la contemplation, la contemplation à l'union avec Dieu. Toutes ces œuvres sont autant de lumières qui s'éclairent mutuellement, qui se publient les unes aux autres la gloire de Dieu, et qui remplissent votre âme même de science et de lumière : *Dies dei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam*.

Les gens du monde ne voient pas ni ne sentent pas ces lumières, parce que, semblables à ces malheureux Juifs dont parle saint Paul (II Cor., III), ils ont un voile épais sur le cœur qui leur en ôte le sentiment et la vue ; le voile de leurs plaisirs, de leurs richesses et de leurs attachements criminels à la créature : *Velamen positum est super cor eorum*. Mais pour vous qui avez ôté ce voile de dessus votre cœur par votre conversion à Jésus-Christ, il n'y a plus rien qui puisse vous empêcher de contempler sa gloire, pour user des termes du même apôtre (*Ibid.*), de vous avancer de clarté en clarté par l'illumination de son Esprit et de vous transformer même en son image : *Cum autem conversus fuerit ad Dominum, auferetur velamen.... nos autem revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu*.

Dans cet heureux état il n'y aura rien en

vous qui ne lui soit consacré et qui ne soit en même temps sanctifié par sa présence ; il occupera tout le sentiment de votre cœur, et vous trouverez toujours un nouveau plaisir à vous approcher de lui par des élévations vives et fréquentes, il sera l'objet de toutes les actions de votre esprit, et vous lui direz avec le roi-prophète : Seigneur, je vous ai incessamment devant les yeux : *Providebam Dominum in conspectu meo semper* (Psal. XV).

Votre volonté se portera vers lui par tous ses mouvements, et vous vous écrierez avec le même prophète : Hors de vous, Seigneur, je ne puis rien désirer de ce qui est dans le ciel ou de ce qui est sur la terre : *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram* (Psal. LXXII) ? Votre mémoire sera remplie de ses bontés et de ses miséricordes, et vous lui direz comme ces chastes Lévités : Que ma langue se dessèche dans ma bouche, et s'attache à mon palais, si je vous oublie jamais : *Adhereat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui* (Psal. CXXXVI).

Toutes vos actions extérieures et sensibles l'auront pour principe et pour fin tout ensemble ; de sorte que vous n'agirez que pour lui et dans sa vue. Si vous travaillez, si vous parlez, si vous chantez, si vous lisez, tous ces exercices et toutes ces occupations différentes se rapporteront à sa gloire, selon ce précepte de l'Apôtre : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I Cor., X). Ainsi, Dieu se rencontrera dans toute votre conduite, il sera dans tout le détail de votre vie ; et comme toutes les facultés et les puissances de votre âme, aussi bien que de votre corps l'auront eu pour objet sur la terre, vous ne la quitterez que pour l'aller voir face à face dans le ciel.

DISCOURS VI.

Sur la profession d'une religieuse.

Nolite diligere munlum, neque ea quæ in mundo sunt. N' aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. (I S. Jean, ch. II.)

Il est étonnant que l'on soit obligé de déclamer si souvent contre le monde, où tout parle contre lui à celui qui veut bien l'écouter. Le bien parle pour nous attirer, le mal pour nous éloigner de ce qui nous peut nuire. Toutes les créatures ont la bouche ouverte pour nous instruire et nous donner de belles leçons. Le monde a diverses voix, il n'y a rien qui n'ait la sienne, dit saint Paul : *Multa genera linguarum sunt in hoc mundo, et nihil sine voce est* (I Corinth., XIV). Si leurs paroles sont inutiles, c'est que nous n'avons point d'oreilles pour les écouter, et que notre surdité volontaire les rend semblables à l'eau de ces sources inconnues, qui ne laisse pas de couler toujours avec bruit, quoique personne ne la recueille.

La corruption du monde, ses tempêtes, ses violences, ses agitations, ses trahisons, ses perfidies, ses désordres élèvent leurs voix aussi bien que les orages et les flots de la mer : *Elevaverunt flumina vocem suam* (Psal. XCII). Et l'on peut dire que le siècle, mal-

gré ses déguisements, ses flatteries, ses artifices, est si décrédité, et nous parle si distinctement lui-même contre lui-même, qu'il en a perdu pour ceux qui veulent bien y faire attention, comme le dit saint Augustin, jusqu'à l'espérance trompeuse dont il s'était flatté de nous séduire : *Ut etiam speciem seductionis amiserit* (D. August.).

Vous y avez sans doute fait attention, ma sœur, puisque vous le quittez aujourd'hui si généreusement ; et si pour ne l'avoir pas encore assez connu, ce que vous devez compter pour une faveur du ciel, vous hésitez à rompre entièrement avec lui et à briser ses chaînes, je vais vous montrer qu'il n'a rien d'aimable ni dans ses biens, ni dans ses actions, ni dans sa société. Les biens qu'il promet sont vains et périssables, vous avez donc raison de les mépriser ; ses actions sont ou inutiles, ou criminelles, vous avez donc raison de le quitter pour embrasser un état où l'on fait un meilleur et un plus saint usage de la vie ; sa société est contagieuse vous avez donc raison de la fuir.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est à ceux qui naviguent sur la mer à raconter les périls que l'on y court, et en les écoutant nous serons frappés d'étonnement, dit le Saint-Esprit par la bouche de l'Écclésiastique : *Qui navigant mare, enarrant pericula ejus, et audientes auribus nostris admirabimur* (Ecclésiast., XLIII) : les orateurs, les historiens et tous ceux qui n'ont vu la mer que de dessus ses côtes, ou dans le calme d'un port, nous représentent à la vérité cet élément comme le plus violent de tous, et le plus à craindre, comme le tombeau des hommes et l'effroi de la nature ; mais tout ce qu'ils en disent n'est qu'une belle imagination, une agréable rêverie qui n'approche point de la vérité, ni de la triste expérience qui en ont faite ceux qui en ont couru tous les dangers.

Il n'y a que les pilotes qui ont entendu les effroyables mugissements de ses flots dans la tempête, qui ont vu ses agitations, qui se sont trouvés dans le péril du naufrage, et à qui la violence des vents, l'élévation des vagues, les ténèbres de la nuit, ont fait perdre toute leur adresse, qui puissent dire ce qu'ils ont craint et ce qu'ils ont souffert.

Je vous dis la même chose, ma sœur, de la corruption et des dangers du monde, si un solitaire, né dans l'obscurité, et qui n'aurait jamais vu que sa grotte environnée de bois, de rochers et de précipices, venait vous dire que toutes les choses du monde ne sont que vanité, et que les plus tendres amitiés des hommes ne sont que de beaux voiles qui cachent des trahisons véritables, vous pourriez dire que n'ayant pas vu ce qu'il y a d'éclatant dans le monde, ni goûté ce que les sens et l'esprit y trouvent de douceurs, ce que la société a de charmes, ce que les honneurs et les richesses font rendre de respect et de services à ceux qui les possèdent, ni ce que la volupté donne de plaisirs, il n'est pas surprenant qu'il méprise, comme vain et inutile, ce qu'il ne connaît

pas, ou qu'il le condamne comme criminel.

Si un Job sur son fumier, ou un saint Paul chargé de chaînes dans sa prison, vous disait que tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde passe, et nous fuit comme une ombre, que tout y est sujet aux revers de la fortune, et qu'il n'y a rien de solide dans l'amitié des hommes, vous pourriez croire ou qu'il méprise le monde, parce qu'il n'a pas eu le temps de le connaître et d'en jouir avec tranquillité; ou que pour se venger du monde qui l'a quitté, il parle mal du monde. Mais je veux vous produire un témoin qui n'est ni suspect, ni reprochable sur cet article; c'est Salomon, c'est un roi puissant et heureux, qui n'avait jamais éprouvé les revers de la fortune; c'est un prince qui n'avait pas seulement une connaissance spéculative, mais une connaissance pratique du monde, et qui avait fait une expérience si longue et si délicate de tout ce qui flatte les sens, qu'on ne peut présumer qu'il parle mal du monde pour se venger de ses traverses.

Or, voici comme il en parle, lorsque revenant à soi comme d'un profond assoupissement, et sortant, pour ainsi dire, de l'abîme ténébreux du péché, il ouvre les yeux à la lumière de la vraie sagesse : Vanité des vanités et tout est vanité : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* (Ecclé., I).

C'est un homme qui parle, mais il fallait que cet homme fût un Salomon, c'est-à-dire un homme rempli de l'esprit de Dieu pour commencer d'une manière si divine et si surprenante, le livre de son Ecclésiaste qui contient, selon les Pères, les motifs de sa pénitence et de sa conversion. Ces paroles ne sont pas seulement la pensée de ce prince si éclairé, c'est comme une effusion de son cœur, qui s'écrie plutôt qu'il ne parle, dans l'impuissance où il se trouve d'égaliser par ses expressions la grande idée qu'il a conçue du néant de toutes les choses du monde.

David, son père, avait dit que tout homme qui vit sur la terre n'est que vanité : *Universa vanitas omnis homo vivens* (Psalm. XXXVIII). Mais Salomon enchérit encore par-dessus cette expression quand il dit : Vanité des vanités, et tout est vanité; l'homme qui avait été créé semblable à Dieu, est devenu, en lui désobéissant, semblable à la vanité, parce qu'il a préféré le mensonge du démon à la vérité de Dieu : *Homo vanitati similis factus est* (Psalm. CXLIII). Il est vain dans ses pensées, vain dans ses désirs, vain dans ses espérances et dans ses craintes; et encore plus vain dans cette présomption par laquelle il est devenu, comme disent les Pères, un ver insolent et une poussière superbe. Combien est-il vain dans son travail, puisqu'il n'en retire aucun fruit! ou plutôt combien est-il insensé, puisqu'il n'en retire qu'une éternité de peines!

Un homme du monde, dit saint Jérôme, se tourmente jour et nuit pour venir à bout de ses desseins, un ambitieux cherche l'honneur, il veut devenir grand et rendre ses enfants encore plus grands, il fait cent bassesses, et tombe en mille honteuses lâchetés pour y

parvenir; il aime ce qui le déshonore. Un avare souhaite des richesses, il ne s'applique qu'à des établissements temporels; on se dispute avec chaleur les biens de ce monde, on se fait la guerre, on s'expose à mille dangers sur les mers; que de vaines agitations pour une vie que la mort finit promptement, qui passe comme une ombre et comme une image! que de tumultueuses inquiétudes pour amasser des trésors sans savoir si on aura le temps d'en jouir, et pour qui on les aura amassés! *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur : thesaurizat et ignorat cui congregabit ea* (Psalm. XXXVIII).

Un voluptueux cherche le plaisir, quelle vanité! par là, sa raison est l'esclave de ses sens; par là, il assujettit la lumière aux ténèbres; par là, il poursuit ce qui abrège ses jours et ce qui l'épuise, et après que chacun d'eux a vieilli sous le joug de sa passion et s'est donné mille peines pour la satisfaire, il ne trouve en lui-même qu'un vide et une profonde indigence. Tous ces biens qu'il avait recherchés avec tant d'application, l'abandonnent, et il est contraint de s'écrier en lui-même, après une triste expérience : Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil? *Quid habet amplius homo de universo labore suo quo laborat sub sole* (Ecclé., I)?

Mais supposons que les gens du monde obtiennent, par leurs intrigues et leurs agitations tumultueuses ce qu'ils ont recherché avec tant d'ardeur, quelle est la récompense de leurs travaux? quel est le prix et le caractère des présents que leur fait le monde?

Tous les biens que peut donner le monde, dit saint Laurent Justinien, ne sont qu'une douceur trompeuse, un travail infructueux, une vaine espérance, une crainte perpétuelle, et une joie dangereuse : *Fallax suavitas in temporalibus bonis, infructuosus labor, vana spes, perpetuus timor, et periculosa inest jucunditas* (B. Laurent. Justinian., lib. de Lign. vit., cap. 3). Toutes les promesses du monde sont autant d'appâts qui nous séduisent, toutes ses caresses autant de poisons, tous ses plaisirs autant de breuvages mortels, et la fin d'une vie qu'il nous fait passer avec tant d'agrément ne peut être qu'une mort éternelle : *Omnes mundi promissiones seductoriæ sunt, omnes blanditiæ venena, cuncta delectationis pocula mortalia, vitæque illius sempiterna mors* (Idem, ibid., cap. 1).

Tout ce qu'il donne de plus beau et de meilleur porte le caractère de la vanité, semblable au fruit que nous voyons ordinairement fleurir, se nouer, se nourrir, mûrir et presque aussitôt se pourrir et tomber à terre; ou aux herbes des campagnes qui naissent, qui croissent, qui s'étendent, et qui se fanent et se séchent, pour ainsi dire, en un même jour; il est fragile et périssable, c'est un songe agréable qui s'évanouit au moment que cesse notre travail, on nous le donne aujourd'hui et demain on nous le ravit.

Comme la mer ne nous laisse point de terra

sur certaines côtes dont elle se retire, que ses inondations n'en reprennent autant sur d'autres rivages, les biens du monde ont de même leur flux et leur reflux, ce que le monde, toujours injuste ou toujours aveugle aussi bien que la fortune, donne aux uns, il lôte aux autres. Dans celui-ci la stérilité succède à l'abondance, et dans celui-là l'abondance à la stérilité.

Un même âge voit souvent s'élever et tomber ces grandes fortunes enlées de biens et d'honneurs, qui faisaient l'étonnement de tout un royaume. Le hasard ou le caprice élève la fortune d'une famille obscure, sur les ruines de celle d'une autre qui était illustre, et comme il n'y a point d'édifices, quelque solides qu'en soient les fondements, qu'un tremblement de terre ne renverse et ne ruine; aussi n'y a-t-il point d'honneurs, de dignités, de richesses si stables qu'un petit revers de fortune ne ravisse; les plus heureuses et les plus éminentes conditions sont, dans leur élévation, aussi environnées de précipices que l'est la cime de ces montagnes prodigieuses, ou la pointe de ces rochers affreux dont la seule idée nous fait horreur.

Le temps à venir, qu'un ancien appelait judicieusement le parricide de celui qui sert aujourd'hui de père aux grands du monde, et qui enfante, pour ainsi dire, les honneurs et les richesses périssables, n'épargne pas même les princes et les rois; malgré tous les soins qu'ils se donnent pour se conserver, les soucis les rongent, les maladies les attaquent, les disgrâces les surprennent, la mort les enlève, et ceux qui les regardaient avec crainte, qui n'approchaient de leurs trônes qu'avec adoration, et qui leur rendaient des honneurs presque divins, les foulent aux pieds et marchent sur le marbre et le bronze qui couvrent leurs cendres: *Omnia visibilia transeunt*, dit saint Augustin, *et omnis hujus sæculi pompa, et delicia et curiositas interibunt, et secum ad interitum trahunt amatores suos* (div. August., lib de Catechiz. rudibus).

Le monde ne subsiste que par un mouvement d'inquiétude qui descend, qui monte et qui se précipite; il commence ses ouvrages par de grandes espérances, il les rompt par des intrigues, il les reprend par de nouvelles tentatives qui n'achèvent rien, et les consume par le désespoir. Il nous fait courir après des objets qui nous échappent au moment que nous les possédons, qui sont continuellement menacés de changement ou de fin, et que nous sommes assurés de haïr bientôt, ou de mépriser, ou de n'aimer plus.

C'est un lieu où le vice règne par nature, la misère par nécessité, où la vertu ne se pratique que par humeur ou par intérêt, où le bien et le mal sont confondus ensemble; et comme les serpents se cachent sous les plus belles fleurs, les poisons et les parfums sortent du sein d'une même terre; l'on y voit de même le vice caché sous la vertu, la perfidie sous la sincérité, et un même

cœur produire, par un monstrueux enfante-ment, une haine mortelle avec les apparences d'un amour véritable.

C'est un théâtre, dit Tertullien, où tous les personnages sont masqués et déguisés, où les mécontents font bonne mine par orgueil, où les riches sont pauvres par l'insatiabilité de leurs désirs; où les plus puissants sont faibles par la crainte, où les plus élevés tremblent par l'appréhension de la chute, où l'on estime heureux ceux qui ne le sont point à cause des peines intérieures qu'ils ressentent, et où l'on prend pour malheureux ceux qui, par la miséricorde infinie du Créateur qui les veut sauver, ont le bonheur d'enfanter leur salut au milieu des peines, des afflictions et des disgrâces: *Omnia personata sunt* (Tertull.).

C'est un lieu de servitude, dit saint Augustin, dont les chaînes, quoique précieuses en apparence, ont une pesanteur véritable, dont la dureté n'est adoucie que par une fausse espérance de bonheur, dont la douceur est imaginaire, la douleur certaine, le plaisir incertain, le repos inquiet, la misère inséparable, et dont le travail accablant est toujours ou inutile ou criminel.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'inutilité de la vie des gens du monde, et vous verrez en combien de vaines occupations elle s'écoule. Les hommes naissent comme de petits animaux sur la terre, sans aucun mouvement, ni action, ni conduite que celle de leurs sens. Durant leur enfance, ils sont incapables d'avoir aucun sentiment ni connaissance de leur Créateur, quoique d'ailleurs ce soit la plus heureuse partie de leur vie; car si elle est incapable de vertu, elle l'est aussi de péché, et se conserve dans l'innocence du baptême.

Après l'enfance vient l'adolescence, qui est une vie de passions et de feu; car dès que la lumière de la raison et de la foi commence à percer un peu les sombres nuages qui l'environnent, et à répandre quelque lueur pour leur faire voir le bien et le mal, l'ardeur de la chair et du sang les emporte aux plaisirs, aux jeux, aux débauches, aux vanités, aux divertissements, aux spectacles; et quoiqu'alors ils connaissent assez Dieu pour l'aimer et le servir, ils trouvent néanmoins si peu de goût dans son amour et dans son service, parce qu'ils ne connaissent point encore d'autres plaisirs que ceux des sens, que les exercices de la vertu leur sont à charge; cet âge, dit saint Cyprien, n'est pas encore mûr pour Dieu: *Ætas nondum matura Deo*.

Quand ils sont arrivés à l'âge viril, où les sens devenus plus mûrs, et les passions plus calmes, devraient leur donner plus de disposition et plus de facilité pour les occupations sérieuses et dignes de l'homme, c'est alors qu'ils servent moins Dieu, parce qu'alors ils commencent à se jeter dans les affaires du monde, ils se plongent dans une mer agitée de mille soins qui durent autant que le reste de leur vie; toutes leurs pen-

sées, toutes leurs inquiétudes, toute leur attention, tout leur travail est pour le monde et les choses du monde, il ne leur en reste presque point pour Dieu et pour leur salut.

Il faut commencer à établir sa fortune, à faire sa maison, à gouverner et à élever une famille qui croît et qui se multiplie; il faut faire valoir ses terres et son argent, augmenter son fonds par le commerce, acheter une charge, et pour cela ils se trouvent accablés de tant de soins, et le temps leur paraît si court, que toute leur vie s'écoule sans avoir rien fait pour Dieu et pour leur salut, quoique ce soit là la seule fin pour laquelle ils sont créés, et à laquelle ils devraient rapporter toutes leurs actions.

Mais s'il n'y avait que de l'inutilité sans crime dans les travaux des gens du monde, l'on pourrait s'en consoler et leur donner des règles pour les sanctifier et les consacrer. Mais quelles règles pourrait-on donner où il faudrait tout retrancher, parce que tout est vicieux, tout injuste, tout criminel?

Considérez en esprit toutes les conditions des gens du monde, depuis la plus élevée jusqu'à la plus vile, et vous verrez que saint Jean a eu raison de dire que tout le monde est formé de mal et concentré, pour ainsi dire, dans l'iniquité : *Totus mundus in malo ligno positus est* (I Joan., V).

Salvien, décrivant les crimes qui régnaient de son temps dans toutes les conditions des hommes, et qui sont les mêmes que nous voyons régner encore aujourd'hui; car, comme il dit lui-même dans quelque autre endroit, le crime est de toutes les saisons et toujours à la mode, l'on voit tous les jours naître quelque nouveau monstre de péché, sans que nul des anciens soit étouffé : *Sursum recentia crimina, nec repudiantur antiqua*, dit ces belles paroles (Salv., lib. III, de Gubernat. mundi) : Que voit-on parmi les marchands, que la fourberie, le déguisement et le mensonge? Que voit-on parmi les gens de guerre, que le pillage et la violence? ils se croient tout permis, parce qu'ils exposent leur vie pour le prince, et se font un droit de ruiner impunément les particuliers, parce qu'ils sont armés pour la conservation de l'État.

Que voit-on dans la vie des gens de condition, que l'oisiveté, le jeu, les débauches, les intrigues, l'orgueil, la mollesse, la dureté envers les pauvres, le mépris des misérables, et qu'un luxe monstrueux aux dépens des marchands et des artisans, qui périssent souvent en sollicitant leurs dettes durant de longues années?

Que voit-on dans la vie des gens de justice, que les injustices les plus criantes et l'avarice la plus insatiable? La justice est vendue ou corrompue par ceux mêmes qui en sont les interprètes, les organes et les défenseurs. L'on fait un trafic de la loi, où l'on fait un serment solennel de la maintenir; elle est dure pour le pauvre qui n'a rien à donner, et favorable pour le riche

dont les mains sont libérales. C'est l'argent et non plus l'étude de la jurisprudence, qui donne de l'esprit au procureur et à l'avocat pour faire une cause bonne ou mauvaise. C'est l'or qui, comme juge souverain, préside aux jugements, prononce les arrêts; et comme il a le pouvoir de faire des innocents de ceux qui sont coupables, il a aussi la cruauté de faire des coupables de ceux qui sont innocents.

Que trouve-t-on chez les riches, qu'une multiplication de péchés pour augmenter leurs richesses d'iniquité, que des entrailles cruelles et des coffres remplis du sang du peuple? leur argent ne leur sert qu'à commettre plus facilement et plus impunément tous les crimes; il est le ministre de toutes leurs passions, dit saint Augustin : *Satellites voluptatum divitiarum* (D. August., lib. de Vera religion., cap. 16).

Disons plus, les conditions ne sont pas seulement corrompues par le péché, elles sont toutes confondues les unes avec les autres, et à peine trouve-t-on dans les personnes mêmes du sexe cette foi et cette piété qui les distinguait. Le luxe et la volupté ont changé l'usage naturel de toutes choses, pour les faire servir à celui qui est contre la nature. Les hommes ont les faiblesses, la mollesse et la délicatesse des femmes, et les femmes, que Tertullien appelle les prêtresses de la pudeur, *Sacerdotes pudicitiarum* (Tertull.), parce qu'elle devrait résider en elles comme dans son temple, et que la modestie devrait être leur caractère essentiel et leur principal ornement, ont toutes les passions des hommes; leur hardiesse, leur colère, leur peu de retenue, parlent leur langage, prennent leurs divertissements, et commettent leurs crimes.

La piété, le soin de leur salut, l'éducation de leurs enfants, leurs affaires domestiques, sont des supplices pour elles. Leurs conversations les plus ordinaires, si elles ne sont pas de choses plus criminelles, sont des modes ou de leurs ajustements, qui changent tous les jours et qui ruinent leurs familles. Le luxe, la vanité, le jeu, les intrigues, les médisances, les mauvais livres, la comédie font toute l'occupation de leur vie.

Comme si elles n'étaient nées que pour servir de spectacle ou pour être montrées comme de beaux tableaux propres à flatter la curiosité des hommes, et nullement pour l'administration de leur famille et la garde de leur maison, elles n'ont d'autre soin que de se parer et d'augmenter leurs charmes, dit saint Clément d'Alexandrie : *Veluti depictæ ad spectaculum, non natæ ad domus custodiam* (Clem. Alex., lib. III Pedag., cap. 2), et le temps qu'elles ne donnent point à cette oisiveté criminelle ou à toutes ces vaines occupations, elles le donnent au sommeil, que le même Père compare à un fermier impitoyable qui lève un grand tribut sur leur vie, et qui, loin de se contenter de la partager également avec leurs veilles, en emporte la plus douce et la plus longue partie (*Idem*, lib. II Pedag., cap. 8).

Il n'y a que la condition que vous embrassez, ma sœur, qui soit exempte de tous ces crimes et de tous ces défauts ; le temps et les exercices y sont réglés et ont Dieu et l'éternité pour objet. Les jours y sont longs et tous consacrés aux exercices laborieux de la pénitence et aux louanges du Créateur. Les nuits y sont courtes ; on n'y donne au sommeil que ce qui est nécessaire pour soutenir ou pour réparer les forces de la nature , et il n'est interrompu que pour veiller avec les anges et recommencer avec eux de si saints exercices.

Vous n'y êtes point en danger de consumer le temps à vous donner des charmes pour plaire au monde. Si la nature vous en a donné , vous leur faites un voile de votre vertu , un rempart de votre modestie , un asile de votre piété , et le voile extérieur que vous allez recevoir pour vous cacher à ses yeux et pour empêcher que les vôtres ne s'échappent sur lui , est une preuve qu'il ne vous plaît pas et que vous ne voulez pas lui plaire , pour user des termes de saint Bernard dans une occasion semblable : *Nec mundus ipsi placuit, nec ipse mundo* (D. Bernard., de Benedic.).

Quand l'austérité , le jeûne , la mortification abrégeraient vos jours , ce qui n'est pas toujours vrai , quoique la chair et le sang et nos faux amis nous le veuillent persuader pour nous dégoûter de notre état , puisque les saints Pères du désert , qui vivaient dans une austérité qui paraissait aux yeux des mondains beaucoup au-dessus des forces de la nature , et qui les faisait nommer communément des meurtriers volontaires et leurs propres homicides , vivaient souvent plus d'un siècle ; votre vie abrégée serait encore plus longue que celle des gens du siècle qui auraient vécu cent ans dans l'oisiveté , dans les délices et dans le crime , parce qu'en peu de temps vous auriez rempli une longue course : *Consummatus in brevi explevit tempora multa* (Sap., IV).

La vie de votre corps peut être renfermée dans un cercle étroit , dit saint Bernard (*Epist.* 253) ; mais votre cœur servant celui qui est éternel et ayant pour objet un être infini , la vie de votre cœur n'a point de bornes. Croissant en mérite à mesure que vous croîtrez en âge , vous acquerez en peu d'années une récompense sans fin ; vos travaux seront heureux et vous en retirerez un fruit solide , parce que vous portez vos pensées et vos desseins jusque dans le sein de Dieu.

Vos actions sont passagères , dit saint Bernard : elles sont sujettes au temps , mais elles deviennent en quelque sorte éternelles parce que l'éternité en est l'objet et la fin , et qu'un jour elle en doit être la récompense. On a vécu longtemps , lorsqu'en peu d'années on a gagné le ciel , et on n'a point vécu , lorsqu'en cent années on n'a travaillé qu'à s'amasser un trésor de colère et à rendre sa vie d'autant plus criminelle qu'elle a été plus longue. Une telle vie , ajoute ce Père , peut

être appelée une durée , mais elle ne mérite pas le nom de vie ,

La religion , ma sœur , vous rendra utiles tous les moments de votre vie , parce qu'il n'y en aura pas un qu'elle ne consacre par quelque bonne action. Dans ce moment-ci vous pratiquerez une vertu , un moment après vous en pratiquerez une autre , quelquefois vous en pratiquerez plusieurs ensemble et vous recueillerez , dans le même devoir humble que vous rendrez à votre prochain , le double fruit de votre charité et de votre humilité.

Toute votre vie sera une chaîne de bonnes œuvres , un cercle d'emplois réglés , de vertus et de louanges de Dieu auquel vous pourrez dire confidemment avec le roi-prophète : Mes jours , Seigneur , persévèrent toujours dans votre ordre , parce que tout ce que je fais est pour votre service : *Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia serviunt tibi* (Psalm. CXVIII). Soit que je travaille , soit que je me repose , soit que je chante , soit que je médite , soit que je parle , soit que je garde le silence , soit que je mange , soit que je jeûne , mes jours sont également pleins ; il n'y a point de vide ni d'éclipse , ni de défauts que ceux qui suivent naturellement la fragilité humaine : *Dies pleni inveniuntur in eis* (Psalm. LXXII). Dans tous ces exercices différents ils persévèrent toujours dans votre ordre , parce que , toujours soutenue de vos nouvelles grâces , c'est en vous , dans vous et pour vous que je remplis mes devoirs : *Ordinatione tua perseverat dies, quoniam omnia serviunt tibi*.

Heureuse condition , ma sœur , et qu'elle est différente de celle des gens du monde , dont les jours ne sont qu'un mélange monstrueux de grands vices et de quelques faibles vertus ; sont tantôt éclairés de quelque petit rayon de piété et de dévotion , et tantôt obscurcis par des chutes effroyables dans le désordre , et pour ainsi dire entre-coupés d'actions saintes et d'actions profanes !

Heureuse condition , encore une fois , où vous trouverez de si grands avantages , et des avantages qu'il est impossible de trouver partout ailleurs ! Car , quoique l'on puisse vivre saintement en demeurant dans le monde , servir Dieu , et s'y sauver , rien n'étant impossible à la puissance de sa grâce , il faut avouer néanmoins qu'il s'y trouve de grands obstacles à vaincre , et qu'il est si difficile de se garantir de la contagion de sa société , que le plus sûr est de le fuir.

TROISIÈME PARTIE.

L'air du monde est si infecté , sa corruption si contagieuse , tout ce que l'on y voit faire et tout ce que l'on y entend , ses paroles légères et indiscretes , ses railleries visibles , ses médisances artificieuses , tout cela est si mortel , que tout ce que peuvent faire les plus saints et les plus affermis dans la vertu est de conserver leur santé au milieu d'un air si contagieux ; s'ils n'imitent pas le dérèglement du siècle , s'ils n'en parlent pas le langage , ils ne laissent pas d'en recevoir des attaques dangereuses par une certaine com-

plaisance de leur vertu, parce que, se trouvant dans un lieu où tout est déréglé et tout corrompu, les moins méchants y paraissent bons, et ceux qui commencent à devenir bons y paraissent des saints.

Que si la loi défendait d'approcher d'un lépreux de peur de gagner sa lèpre, et de toucher, ou à un mort, ou à certaines personnes qu'elle désigne, de peur de contracter une impureté légale (*Levit. V*) ; que si saint Paul a cru qu'un seul homme criminel pouvait gâter toute l'Eglise de Corinthe : Un peu de levain, dit-il, aigrit toute la pâte, (*I Cor., V*) peut-on se flatter de ne point respirer la contagion du monde en vivant dans le commerce continu du monde ? Peut-on conserver la pureté de son âme parmi la foule des personnes corrompues, ne point gagner la peste parmi tant de pestiférés, persévérer dans l'innocence des mœurs, où la licence et le désordre règnent avec tant d'empire, et n'être point frappé de la plus terrible de toutes les morts en vivant toujours dans cet air mortel ?

Ne vous y trompez pas, dit saint Bernard, ce n'est point l'ouvrage d'une vertu commune que nous vivions bons parmi les méchants, que nous conservions la blancheur de notre innocence parmi les impies, que nous nous roulions au milieu des épines sans en être déchirés ; c'est l'ouvrage d'une vertu consommée et, pour mieux dire, un miracle de la toute-puissance : *Non medio-cris virtutis titulus est, inter prapos vivere bonus, et inter malignantes innocentia retinere candorem ; versari inter spinas, et minime lædi, divina potentia est, non virtutis nostra (D. Bern., serm. 48 in Cantic.)*

Il ne faut pas même que l'espérance de convertir les pécheurs par notre bon exemple nous retienne parmi eux ; c'est une illusion qui a fait tomber bien des justes. Le monde est si injuste, qu'il se persuade que nous approuvons le mal et que nous l'autorisons lorsque nous entretenons une espèce de commerce avec les vicieux ; et les méchants que la honte convertirait peut-être si l'on fuyait leur conversation, s'endurcissent quelquefois dans leur malice, lorsque nous les flattons par notre présence.

Il faut, dit saint Léon, qu'une âme chrétienne qui doit mettre toute sa gloire, comme saint Paul, à suivre Jésus-Christ et à porter sa croix, n'ait aucune relation avec les ennemis de la croix de Jésus-Christ ; si la sainteté ne veut point être souillée, il faut qu'elle évite la société des impies, que la lumière soit séparée des ténèbres, et que les enfants de la vérité fuient les enfants du diable qui est le père du mensonge : *Inimicis autem crucis Christi nulla consensio jungamur, ne impiorum consortio sanctitas fidelium polluat, lux separetur a tenebris et fugiant filios diaboli filii veritatis (D. Leo, serm. 6 Nativit.).*

Que si la foi ne nous persuade pas de ces grandes vérités, consultons au moins la raison ; et si nous n'écoutons pas les sages de Dieu, du moins rendons nous disciples des

sages du monde. Vous ne craignez point la contagion des hommes, vous qui savez que tout le monde est plongé dans le mal, comme dit saint Jean (*I Joan., V*), et que le démon en est le prince, comme Jésus-Christ même nous en assure (*Joan., XIV*) ; et un sage païen qui ne savait rien de ces vérités, un idolâtre qui ne connaissait ni la chute ni la rédemption de l'homme, ni ce qui le blesse ni ce qui doit le guérir, ni les promesses ni les menaces de Dieu, dit dans son livre de la Tranquillité de l'esprit, que les vices, semblables à des serpents, se glissent et entrent subtilement dans le cœur de ceux qui en sont proches, les empoisonnent de leur venin et les tuent de leur morsure : *Serpunt enim vitia, et in proximum quemque transiliunt et contactu nocent (Senec., de Tranquil. animi, cap. 6).*

Que votre condition est digne d'envie, ma sœur, vous n'avez rien à craindre de cette funeste contagion. Heureux l'homme, dit le roi-prophète (*Psal. I*), qui ne se laisse point aller au conseil des méchants, qui ne s'arrête point dans la voie des pécheurs, qui ne s'assied point dans la chaire de contagion et de peste, qui n'a point de commerce avec ceux qui font profession de libertinage et d'impiété, mais dont la volonté est attachée à la loi du Seigneur, et qui médite cette loi nuit et jour. Il sera comme un arbre planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps. Ses feuilles ne tomberont point, et toutes les choses qu'il fera auront un heureux succès.

Voilà le bonheur que vous trouvez dans la compagnie que vous choisissez aujourd'hui en fuyant celle du monde ; là toute votre conversation sera dans le ciel, comme dit le grand Apôtre (*Philipp., III*). Ces saintes filles auxquelles vous vous associez, étant la bonne odeur de Jésus-Christ par leur vertu et par leurs entretiens célestes, pour user des termes du même Apôtre (*II Cor., II*), vous ne respirerez parmi elles qu'un air et un parfum célestes, qui fortifieront votre cœur et votre esprit. Excitée par la ferveur de leur piété, vous direz à Jésus-Christ avec la sainte Epouse : Entraînez-moi après vous, et je courrai à l'odeur de vos parfums (*Cantic., I*).

Vous direz avec saint Bernard (*D. Bern., serm. 21 in Cant., num. 10*) sur ces paroles : Entraînez-moi, Seigneur, parce qu'il m'est plus avantageux que vous me fassiez même quelque violence telle qu'elle soit, soit en m'épouvantant par vos menaces soit en m'exerçant par vos châtimens, que non pas que vous m'épargniez en me laissant dans ma langueur et dans une fausse sécurité : *Satiùs est mihi ut me trahas, ut scilicet vim qualemcumque mihi, aut terrendo minis, aut exercendo flagellis inferas, quam parcens in meo me torpore male securam derelinquas. Entraînez-moi en quelque sorte malgré moi, afin que vous me fassiez marcher ensuite volontairement : Trahe quodam modo invitam, ut facias voluntariam ; entraînez-moi, lorsque je suis engourdie, afin que vous me*

fassiez ensuite courir : *Trahe torpentem, ut reddas currentem*. Il viendra un jour où je n'aurai plus besoin que vous m'entraîniez, parce que je courrai volontairement et avec toute sorte d'ardeur. Je courrai avec mes compagnes, nous courrons toutes ensemble ; elles étant attirées par l'odeur de vos parfums, et moi par celui de leur ferveur et de leur sainte conversation.

Tous les exemples que vous verrez, toutes les paroles que vous entendrez, le silence même de vos sœurs qui est éloquent, tout vous portera à la vertu ; et comme les bons, qui vivent dans le monde avec les méchants ont une espèce de honte de faire le bien de peur de s'attirer leur raillerie, vous rougiriez de même de vivre avec tiédeur dans la religion où vous verrez tant d'âmes ferventes, de peur de vous attirer leurs reproches.

Touchée de cette crainte, et encore plus de celle des jugements de Dieu qui sont si redoutables, et qui vous demandera un compte sévère de toutes ses grâces, vous vous ferez une loi inviolable d'attacher votre volonté à celle du Seigneur ; vous la méditez nuit et jour avec vos sœurs, vous serez comme un arbre planté proche le courant des eaux. Vous ne donnerez pas seulement du fruit dans une saison de l'année ; mais semblable à ces arbres du paradis terrestre qui sans le péché du premier homme auraient porté ensemble et en tout temps des feuilles, des fleurs et des fruits, il n'y aura pas un jour ni une heure de votre vie où vous ne produisiez quelque bonne action.

Vos feuilles ne tomberont point, vous persévérerez dans l'innocence et dans la justice, et vous serez toujours couronnée de vos vertus. Toutes les choses que vous ferez auront un heureux succès, parce que Dieu et l'éternité en seront la récompense ; et pendant que ceux que vous avez laissés dans le monde, ne respireront partout qu'une odeur de mort, ici vous respirerez partout une odeur de vie.

Et en effet, la société des gens de bien, semblable à ces parfums exquis qui embaument tous ceux qui en sont à portée, répand dans le cœur de ceux qui ont le bonheur d'y entrer, une odeur de sainteté et de sagesse qui charme, qui touche, qui entraîne, qui guérit la langueur, qui réveille la paresse, qui porte à la vertu ; et c'est une espèce de nécessité de travailler, malgré ses propres passions, à devenir bon ou toujours meilleur, où tant de gens conspirent ensemble pour faire le bien : *Sicut odoramenta replent suaveolentia proximos, eodem modo vicini sapientis et contermini ex afflatu ejus latissime se diffundente, meliores evadunt* (Phil., lib. de Som.).

Nous formons nos mœurs et nos humeurs sur le modèle des personnes avec lesquelles nous conversons, et comme le commerce que nous avons avec les méchants corrompt nos plus louables inclinations et nos meilleures habitudes, de même celui que nous avons avec les bons corrige nos vices.

Ce que le soleil est au monde, l'œil au

corps et la règle à l'architecte, les personnes vertueuses le sont dans la société. Elles éclairent, elles échauffent les autres, elles les conduisent, elles les dirigent, elles mesurent leurs pas, elles règlent leurs passions ; parce qu'étant elles-mêmes ce que tous doivent être, elles les instruisent, dans le silence et par la seule voix de leurs bonnes actions, de tout ce qui est de leur devoir, et leur montrent ce qu'ils sont obligés de faire pour leur ressembler : *Vera bona ex se ipsis naturaliter vocem emittunt, etiamsi silcant* (Phil., lib. de Abel et de Cain.).

Il arrive souvent dans ces occasions, ce que l'on voit quelquefois dans des personnes qui, malgré leur aversion pour le métier de la guerre, se sentent du courage à la seule lecture des combats dont il est parlé dans l'histoire, forcent leur timidité naturelle, quittent leurs emplois tranquilles, leur maison et leur famille, pour prendre les armes et chercher une gloire que tant de grands hommes ont estimée plus que leur sang et leur vie.

Il arrive ce que l'on voit souvent dans des soldats, lâches et efféminés qui, sur le point de monter à l'assaut ou d'aller au combat, rougissent de leur lâcheté à la vue de l'intrépidité de leurs camarades, reprennent du cœur, s'excitent à leur devoir et font, entraînés par l'exemple de la multitude, des actions héroïques qu'ils n'étaient point capables de faire par inclination.

Voilà, ma sœur, le grand avantage que vous trouvez dans la compagnie religieuse où vous entrez en quittant celle du monde ; celle du monde où règnent la mollesse, l'amour des plaisirs, l'aversion de la croix, le dégoût de la mortification, et où l'on ne parle qu'avec mépris des vertus austères de l'Evangile, affaiblit le cœur, réveille les passions, amollit le courage, de sorte que quelque inclination qu'on ait pour la vertu, on ne fait pour elle que de faibles efforts, parce que tout ce qui est autour de nous nous en dégoûte.

On s'élève un peu et on retombe aussitôt, semblables à ces vapeurs pesantes et épaisses, que toute la chaleur du soleil n'a pas la force d'attirer, qui s'élèvent un peu et qui retombent sur la terre, ou à ces oiseaux qui ont leurs ailes sans avoir leur liberté, qui prennent l'essor, mais qui ne peuvent aller au delà ou de l'étendue de leur cage ou de la longueur du fil qui les retient.

Vous éprouverez le contraire, ma sœur, dans cette compagnie de saintes filles, qui vous font l'honneur de vous recevoir avec elles. Là, vous verrez que tout excite, tout engage, tout ennoblit le cœur et les pensées. Là, vous verrez que tout ce qui paraît impossible aux yeux des hommes timides et charnels est facile à une âme qui a de la charité. Vous verrez dans la mortification de vos sœurs, dans leur amour de la croix, dans leur ferveur à servir Dieu, dans l'exemple de leur humilité et de toutes leurs vertus chrétiennes, la condamnation de la lâcheté des gens du siècle, vous verrez que ce que

vous avez entrepris n'est point au-dessus des forces humaines, quand elles sont soutenues du secours de la grâce, et qu'il vous est possible et aisé de faire comme elles.

Surprise d'une vie si merveilleuse et si nouvelle pour vous, vous leur donnerez quelque temps votre admiration, et de l'admiration vous passerez au désir de les imiter. Enfin, touchée d'une noble émulation, vous trouverez qu'il y a plus de gloire à mourir avec elles aux plaisirs des sens, qu'à vivre seule dans la paresse et dans l'indolence. Vous les suivrez généreusement au combat contre les ennemis de Dieu et de votre salut; et si vous êtes assez heureuse dans votre tendre jeunesse pour n'avoir pas encore de géants et de monstres à terrasser, vous suivrez du moins le conseil que l'Époux sacré donnait à la sainte épouse : Vous ferez la guerre aux petits renards qui détruisent les vignes du Seigneur (*Cant. , II*). Vous ferez comme le roi-prophète, vous prendrez les petits enfants de Babylone et vous les briserez contre la pierre (*Psal. CXXXVI*); c'est-à-dire, pour parler sans figure avec saint Ambroise, vous étoufferez dès leur naissance toutes les mauvaises pensées, toutes les faiblesses, toutes les imperfections, qui s'opposeront à votre avancement dans la vertu, de peur qu'elles ne se fortifient dans la suite : *Ut cogitatus malos in ipso principio, ne adolescant statim perimas* (*D. Ambr., in proëm. lib. II de Spir. sanct.*).

Heureux état, mes sœurs, que celui où l'on est toujours dans une espèce de nécessité de faire le bien, et le plus grand bien, comme le dit saint Augustin : *Felix necessitas, quæ ad meliora compellit*. En êtes-vous persuadée? Votre parti est-il pris? Êtes-vous ferme et constante dans votre résolution de quitter le monde pour vous attacher à Dieu? Achevez donc votre sacrifice, voilà l'autel où Jésus-Christ est prêt à le recevoir; vous êtes la victime, la charité est le feu sacré qui la doit consumer; mais elle ne la consumera sur la terre, que pour la faire vivre éternellement dans le ciel.

DISCOURS VII.

Sur la profession d'une religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Vis sanus fieri? respondit ei languidus: Domine, hominem non habeo ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam.

Voulez-vous être guéri? le malade lui répondit: Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, après que l'eau a été troublée (*I. S. Jean, ch. V*).

Que des pauvres qui sont malades désirent avec ardeur leur guérison, c'est un souhait qui n'a rien que de raisonnable, et que personne ne peut blâmer; dépouillés de toutes les commodités de la vie et accablés sous le poids de la mauvaise fortune, ils n'ont du pain qu'autant qu'ils ont ou assez de santé pour en demander de porte en porte, ou assez de force pour en gagner à la sueur de leur visage. Tous les secours leur manquent quand leurs bras et leurs pieds leur sont devenus inutiles par les plaies et par

toutes les autres infirmités auxquelles le corps humain est sujet. Ce ne sont plus que des cadavres animés de quelque reste de vie, qui est aux prises avec la mort; d'autant plus à plaindre dans cet état, que tout ce qu'ils ont de sentiment est occupé de leur abandon et de leur misère.

Il est vrai que la grâce, les inspirations, la religion, l'Évangile, semblables à cet ange du Seigneur, qui descendait régulièrement en un certain temps, pour mettre en mouvement l'eau de la piscine qui rendait la santé aux malades, ne manquent point, à la vue de ces tristes objets, de venir exciter le cœur des chrétiens, et de faire tous leurs efforts pour y mettre la charité en mouvement; mais soit que ce cœur l'emporte par sa dureté sur l'émotion de la grâce, soit avarice, soit fausse délicatesse, qui donne aux gens du monde de l'horreur des pauvres, et surtout des pauvres malades, ils ne tirent presque jamais aucun fruit, ni aucun secours de ce mouvement, c'est un mouvement qui demeure toujours stérile et infructueux; et après que la grâce, la religion et l'Évangile, ont ému les entrailles des riches à la vue de la misère des pauvres, ils ne laissent pas de pouvoir dire à Dieu avec le paralytique : Seigneur, nous sommes toujours malades, parce que nous n'avons personne qui nous prête la main et qui nous jette dans la piscine après que l'eau en a été troublée : *Domine, hominem non habeo*.

C'est pour suppléer aux secours qu'ils ne trouvent point dans le cœur des gens du siècle, ma sœur, que la piété de quelques fidèles a fondé des hôpitaux, comme autant d'asiles ouverts à l'infirmité humaine contre la rigueur des saisons, contre la langueur des maladies, contre les misères de la pauvreté; et que l'Eglise, pour seconder leur zèle, a établi et approuvé des ordres religieux semblables au vôtre, dont tout l'esprit est de se consacrer au service des pauvres malades.

Ainsi vous ne sauriez remplir les devoirs de l'état que vous embrassez, ma sœur, si la charité, bannie du monde, ne se trouve toute réunie dans vous, et ne vous donne pour eux un cœur sensible et des mains charitables; car autant que votre cœur doit être touché de leurs misères, autant vos mains doivent être promptes à les secourir. Et pour ne me point éloigner de mon texte, sous lequel j'ai dessein de vous donner une idée de vos obligations, ressouvenez-vous, ma sœur, que comme il fallait un ange et un homme pour guérir les malades qui se rendaient de toutes parts auprès de la piscine des brebis, qui était à Jérusalem, un ange pour mettre l'eau en mouvement, et un homme pour aider les malades à se mettre dans ce bain salutaire, Dieu demande aujourd'hui de vous, en vous engageant par des vœux solennels au service de ce saint hôpital, que vous deveniez l'un et l'autre, que vous soyez un ange et que vous soyez un homme.

Il faut que vous soyez un ange pour vous
(Quatre.)

élever au-dessus des faiblesses humaines et des répugnances que la nature trouve à servir des objets qui ne représentent rien aux yeux de la chair que de triste et de rebutant. Il faut que vous soyez un homme, et que vous mettiez en quelque sorte à la place des pauvres malades que vous aurez à servir, vous en sentiez toutes les langueurs, toutes les infirmités, toutes les misères, pour les secourir avec plus de compassion. Il faut, en un mot, que votre charité envers eux ait ces deux qualités, que d'un côté, elle soit élevée et sublime, comme si vous étiez un ange; que de l'autre, elle soit tendre et compatissante, comme si vous éprouviez toutes les infirmités de l'homme.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut rendre quelque justice au cœur humain, ma sœur, ce n'est pas toujours l'avarice ou la dureté qui fait que les pauvres malades ne sont pas soulagés dans leurs misères; car on leur donnerait volontiers quelque chose pour se délivrer de leur présence. C'est aussi souvent défaut de courage, fausse délicatesse, un trop grand amour de la santé et de la vie. Il faut se vaincre soi-même, surmonter les répugnances de la nature, fortifier son cœur contre des objets dégoûtants; on ne veut point gagner cela sur soi, et quoique les riches et les grands du monde soient sujets aux mêmes infirmités que les pauvres, et qu'ils les éprouvent malgré leur abondance, et les soins qu'ils prennent de se conserver, leur charité ne les fait pas aller plus vite à leur secours, et ils ne se sentent pas plus portés à leur donner chez eux une retraite, à panser leurs plaies, à travailler à leur guérison, à leur fournir des remèdes, et à réparer leurs forces par de bonnes nourritures.

Pour un charitable étranger qui en sera peut-être touché de compassion en passant son chemin, qui s'approchera d'eux, versera de l'huile et du vin dans leurs plaies et les bandera, qui les mettra sur son cheval, les amènera dans son hôtellerie, les recommandera à l'hôte, lui donnera quelque argent pour en avoir soin, avec promesse de lui tenir compte à son retour de ce qu'il aura dépensé de plus, on trouvera un million de fidèles qui ne les auront pas plutôt aperçus sur leur route, qu'ils en détourneront leur vue, et passeront outre, comme ceux dont parle le Fils de Dieu dans son Évangile : *Viso illo præterivit* (Luc., X).

On regarde leurs infirmités comme une contagion dangereuse qui se communique, et qu'il faut éviter, et je ne suis pas surpris que les pauvres avec qui on n'a pas de liaison étroite, et que l'on ne connaît pas, soient abandonnés dans cet état; puisque souvent même nous avons du dégoût pour les personnes qui nous ont été les plus chères, lorsqu'elles sont malades, et que ni la proximité du sang, ni les liens sacrés de l'amitié, ni les bienfaits, ni l'intérêt, ni la reconnaissance, ni la tendresse, ne sont pas elles-mêmes toujours capables de l'emporter sur la répugnance que nous avons, je ne dis pas

seulement de les servir et de les traiter, mais aussi de les voir, de les approcher et de les consoler.

Cette fausse délicatesse et cette injuste répugnance, ne sont point un effet de la corruption particulière de notre siècle, elles ont régné de tout temps dans le cœur des hommes, et Job, tombé de l'état heureux où il était, suivi, respecté et servi avec empressement de tous ceux qui le connaissaient, ne se plaignait-il pas amèrement, dès les premiers siècles du monde, de ce que l'horreur de ses ulcères et la puanteur de son haleine avaient éloigné de lui ses amis, ses domestiques, ses enfants et sa femme, qui bien loin de le prévenir dans ses besoins, et d'être touchés de sa misère, ne l'écoutaient pas lorsqu'il les priait de lui rendre quelque assistance?

Ma chair, dit ce saint homme (*Job, XVII*), dans qui nous voyons une image bien naturelle des pauvres malades que l'on abandonne, ma chair étant toute consumée par la pourriture de mes plaies, mes os se sont collés à ma peau, et il ne me reste que les lèvres autour des dents pour former quelques paroles. Dans cet état déplorable, mes frères et mes amis m'ont fui comme ceux qui m'étaient les plus étrangers. Mes proches m'ont abandonné, et ceux qui me connaissaient plus particulièrement m'ont oublié. Ceux qui demeuraient dans ma maison et mes servantes m'ont regardé comme un inconnu. J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a point répondu, lors même que je le priais de ma propre bouche. Ma femme a eu horreur de mon haleine, et en vain j'usais de prière envers les enfants qui sont sortis de moi.

Or, si l'on a tant de peine à vaincre sa délicatesse et ses répugnances, quand il s'agit de servir des malades à qui l'on doit sa vie, sa fortune, et avec qui l'on est uni par tant de liens si sacrés et si étroits; jugez, ma sœur, de l'abandon où se trouvent les pauvres, quand la misère les a réduits à cet état; les pauvres que personne ne connaît, ou ne veut connaître; les pauvres avec qui l'on rougirait de faire des liaisons; les pauvres que l'on regarde comme des gens sans nom, tant on les méprise, qui ne sont d'aucune famille sur la terre, qui n'ont ni parents, ni amis, ni enfants, ni domestiques; les pauvres que l'on traite comme l'opprobre, le fardeau, le rebut, et, pour ainsi dire, comme la vermine de la république, quoique Jésus-Christ nous assure que c'est lui-même qui nous présente la main, quand il nous tend la leur, et lui-même qui reçoit vos aumônes en leur personne pour vous en tenir compte dans les tabernacles éternels.

Dans cet abandon général, ils n'ont qu'une seule ressource, c'est de s'adresser à vous, mesdames, qui vous êtes consacrées à leur service par des vœux solennels, et à vous en particulier, ma chère sœur, qui avez aujourd'hui l'honneur de vous associer à une si sainte et si charitable compagnie, et de

vous dire ce que Job, affligé, malade, couvert d'ulcères et abandonné, disait à ceux qu'il voulait obliger à reprendre les sentiments d'une véritable charité dont ils s'étaient dépouillés : *Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis; ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé* (Job, XIX). Il nous a couverts de plaies d'un côté pour nous sauver, par l'exercice de la patience que nous aurons à supporter les maladies, la pauvreté, les persécutions, de la mauvaise fortune et l'abandon où nous laissent les hommes dans cet état, et de l'autre pour vous sauver vous-mêmes par les soins charitables que vous aurez de nous.

Pour remplir ces devoirs sans dégoût et sans répugnance, ma sœur, il faut que, semblable à ces anges qui montaient au ciel, et qui ensuite revenaient sur la terre par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe lorsqu'il allait en Mésopotamie (Genes., XXIII), vous soyez tantôt occupée à monter au ciel pour y apprendre à vous dépouiller des sentiments de la chair et du sang, qui donnent aux hommes tant d'aversion du service des pauvres malades, pour y puiser l'amour du prochain dans sa source même, pour y fortifier la charité que vous avez déjà, pour acquiescer celle que vous n'avez pas; et que tantôt, enrichie, pour ainsi dire, de ce nouveau fonds de charité, vous reveniez sur la terre le décharger par vos soins redoublés dans le sein des malheureux dont ce saint hôpital ne désemplit jamais.

C'est ainsi qu'en usait saint Paul, lorsqu'après avoir été élevé au plus haut du ciel et dans le sein de Dieu, il se rabaisait jusqu'à dire de lui : *Je me suis conduit parmi vous avec toute sorte de douceur, comme une mère qui nourrit et qui aime tendrement ses propres enfants* (I Thessal., II). Quel rehaussement en ce grand apôtre, dit saint Augustin, et quel rabaissement ! il s'élève jusqu'au dessus de tous les anges, et il se rabaisse jusqu'à devenir la mère et la nourrice des plus petits enfants : *Ascendit usque ad tertium cælum; descendit usque ad lac parvulis dandum* (D. August., in Joan., tract. 7).

Voilà, ma sœur, le modèle de votre charité. Elevez-vous jusqu'au plus haut du ciel par la prière; allez-y réparer par le recueillement et par la méditation, les dissipations de cœur et d'esprit dans lesquelles vous pourrez être tombée dans les exercices extérieurs de la charité; allez-y rallumer les ardeurs de cette même charité, si par malheur pour vous, et par une certaine délicatesse assez naturelle aux personnes de votre sexe, elles s'étaient ralenties et avaient souffert quelque dépérissement dans le service des pauvres malades, souvent ingrats, impolis, impatientes, grossiers, incivils, méconnaissants; allez-y fortifier dans la conversation avec les anges les degrés de votre pureté, qui ne sera peut-être pas hors d'insulte parmi tant de différents objets, quoique dignes de compassion et horribles à voir. Mais après vous être ainsi élevée, revenez sans crainte sur la

terre, rentrez dans les salles de votre hôpital, et dites, avec saint Paul, à tous les pauvres malades : Je me conduis parmi vous avec toute sorte de douceur, et comme une mère qui nourrit et qui aime tendrement ses propres enfants : *Facti sumus parvuli in medio vestrum, tanquam si nutrix foveat filios suos* (I Thess., II). Donnez à boire à l'un, présentez du lait à l'autre; consolez celui-ci, préparez un remède à celui-là; soutenez l'un de votre main, servez de pied à l'autre, à l'exemple du saint homme Job, qui disait : *Oculus fui cæco et pes claud* (Job, XXIX).

En un mot, élevez-vous par une sublime contemplation, et montez par l'ardeur de vos saints désirs vers Jésus-Christ, qui réside dans le ciel à la droite de son Père; mais incontinent après, descendez par la tendresse de votre compassion et de votre charité, vers ce même Jésus-Christ qui réside encore sur la terre en la personne des pauvres qui sont ses membres : et que par cette heureuse alternative d'occupations de piété et de charité, l'on puisse dire de vous ce que saint Augustin a dit du grand Apôtre : *Ascendit usque ad tertium cælum, descendit usque ad lac parvulis dandum* (Genes., XXI).

Semblable à cet ange qui vint consoler Agar et Ismaël chassés de la maison d'Abraham, errants dans un désert affreux sans pain et sans eau, abandonnés des hommes et près de mourir de soif et d'épuisement, il faut que vous soyez vous-même un ange pour consoler les pauvres dans leur abandon, que vous leur présentiez charitablement à manger ou à boire pour éteindre la soif qui les brûle dans l'ardeur de la fièvre, que vous veilliez nuit et jour à tous leurs besoins, que vous les préveniez, que vous leur épargniez, par vos empressements, la crainte qu'ils ont de vous les demander; et que, comme si vous n'aviez plus rien de l'homme, et que vous fussiez purement un ange, vous mettiez toujours au-dessus des dégoûts et des répugnances que trouvent dans un service si humiliant, les hommes charnels qui s'aiment et qui se consultent.

Qui dit une religieuse hospitalière dit une fille qui se propose pour l'objet principal de toutes ses occupations de servir Jésus-Christ dans la personne des misérables, et qui les secoure avec d'autant plus de charité que leur misère est plus grande. Or quel portrait de misère se peut-on feindre qui ne soit représenté au vif dans cet hôpital ? C'est ici que, comme sur un échafaud public, la douleur exerce sa tyrannie sur les malheureux; c'est ici que cette cruelle que le péché a enfantée pour la punition du péché même, fait venir en foule ses bourreaux pour affliger les pauvres corps; la fièvre, la pleurésie, la paralysie, la pierre, la goutte, la peste, et toutes les autres maladies dont les noms funestes donnent même la torture à notre esprit quand il se les imagine. L'on n'y entend que des gémissements et des cris, que des plaintes et des soupirs, que des voix entrecoupées et de personnes mourantes. Là

mort se promène pompeusement au milieu de ces salles, et, toujours attentive, elle va de lit en lit pour dévorer sa proie : l'odeur qui s'exhale par les portes de ce lieu infecte l'air d'alentour ; les cœurs les plus vigoureux en reçoivent du dégoût, et les faibles en tombent en défaillance : néanmoins il faut entrer là-dedans, il y faut vivre, il y faut demeurer, y passer souvent la nuit et le jour ; il faut que la puanteur, l'horreur et l'image de la misère extrême entre par tous les sens ; il faut traiter, panser, servir ces pauvres membres languissants, voir leurs ulcères et leurs blessures. Qui aura assez de courage pour le faire ? Ma sœur, qui se résoudra à une action si héroïque, et où il y va sans cesse de risquer sa santé et sa vie ?

On y voit bien entrer quelques médecins et quelques chirurgiens ; mais les uns y sont attirés par l'argent et par le profit, et les exemples fréquents qu'ils voient dans l'hôpital, leur faisant sentir que la pauvreté est le plus grand de tous les maux, ils viennent chercher les richesses dans le lieu même où habite l'indigence ; les autres viennent s'instruire, aux dépens des pauvres, de l'art qu'ils ne veulent pratiquer que chez les riches, et faire dans cette misérable école l'apprentissage d'un métier dont toutes les fautes sont mortelles. On n'en voit point ou très-peu que le seul esprit de charité envers le prochain, et la seule compassion des maux d'autrui y amènent pour servir gratuitement et à leurs dépens les malheureux.

Ne parlons pas seulement de ceux dont la science et les talents soient nécessaires au secours des malades ; disons que de toutes les conditions des hommes, il y en a fort peu qui s'acquittent de ces devoirs d'humanité. Ah ! si quelqu'un de nous visite l'Hôtel-Dieu une fois l'année, il croit avoir fait un grand acte de religion. Si une femme de qualité y vient en équipage de cérémonie trois ou quatre fois durant le carême, servir quelques viandes apportées à des malades convalescents, ou donner de sa main quelque aumône à ceux qui lui paraissent les plus affligés, elle croit avoir beaucoup pris sur soi-même, et que Jésus-Christ lui en tiendra compte comme d'une œuvre de surérogation à laquelle elle n'est point obligée ; et Dieu veuille qu'elle n'en ait point perdu le mérite pour l'avoir fait plutôt dans la vue de s'acquérir la réputation de charitable parmi les hommes, que par un mouvement de piété chrétienne et d'humanité.

Voilà d'ordinaire où vont tous les efforts des personnes qui ont un peu plus de vertu et de charité que les autres. Elles viennent dans ces lieux comme des éclairs qui brillent un moment et qui disparaissent aussitôt, qui frappent les yeux d'une lueur subite, et qui s'en vont sans retour. Leur ferveur et leur charité apparentes ne sont que comme de petits accès de fièvre, dont le monde corrompu, qui traite ces actions de piété d'hypocrisie, essaie bientôt de les guérir : on a

honte de faire ce que blâment les autres ; on n'est point à l'épreuve de la raillerie des libertins ; on rougit d'être meilleur et plus charitable que ceux avec qui l'on a à vivre ; et l'on aime mieux se damner en suivant les maximes des grands et des riches du monde, que de se sauver en suivant celles de Jésus-Christ, qui nous commande de visiter, de servir, de secourir les pauvres malades, et qui y a attaché une récompense éternelle : *Infirmus eram, et visitastis me* (Matth., XXV).

Ce n'est donc point parmi les gens du monde qu'il faut chercher des âmes assez généreuses pour se consacrer au service des pauvres malades. Les hommes du siècle, ou n'ont point de compassion, ou s'ils en ont quelquefois, elle est bientôt étouffée par la mollesse, par l'attachement aux plaisirs, par l'amour déréglé de soi-même, et par la honte que l'on se persuade injustement qu'il y a à s'abaisser jusqu'à des ministères si humiliants.

Où est-ce donc qu'on les trouvera ? ma sœur, ne les cherchons point ailleurs que dans ces saintes compagnies de filles, qui vous font l'honneur de vous associer aujourd'hui avec elles, qui vous inspirent par leurs grands exemples les mouvements de leur charité, et qui veulent bien, en vous admettant au partage de leurs travaux, vous admettre aussi au partage de leurs mérites et de leurs récompenses.

Ah ! si Salomon demandait autrefois qui serait assez heureux pour trouver une femme forte (*Proverb. XXXI*), chose bien plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde ; et disait en même temps que, quelque part qu'elle fût, on ne la pouvait reconnaître qu'à ces traits principaux de son caractère, de se lever lorsqu'il est encore nuit pour mettre ordre aux affaires de sa maison, de partager le butin à ses domestiques et la nourriture à ses servantes, d'ouvrir sa main à l'indigent et d'étendre ses bras aux pauvres : quel nom est-ce que nous pourrions vous donner, ma sœur, et à toutes ces saintes dames, avec lesquelles vous allez travailler d'un même cœur et d'un même esprit au service de cet hôpital ? Nous dirons du moins que vous êtes des femmes fortes, telles que le Sage en demandait une ; puisque, presque seules, au milieu d'un siècle corrompu, impitoyable et cruel, vous avez la générosité de consacrer votre vie et votre santé pour celle d'autrui, vous veillez nuit et jour pour procurer du repos et des forces aux pauvres qui sont malades ; vous souffrez pour adoucir leurs peines, vous n'avez point horreur de leurs plaies et de leurs ordures ; vous leur ouvrez vos mains, vous leur tendez vos bras ; vous interrompez votre sommeil pour servir, je ne dis pas vos domestiques et vos servantes, mais souvent des malheureux et des malheureuses dont le monde ne voudrait pas pour domestiques et pour servantes, sans distinction, ni de condition, ni de religion ; le libre et l'esclave, le fidèle et l'infidèle, le citoyen et l'étranger, le Turc et le Maure, le chrétien et le Juif ;

car il leur suffit à tous d'être malades pour avoir droit d'exiger de vous votre attention sur eux, vos soins et votre charité.

Ce n'est plus pour vous une œuvre de sur-rérogation de les servir, ma sœur, comme se l'imaginent les personnes qui viennent ici quelquefois mettre la main à un ouvrage qui est plus d'à demi fait, et où leur présence n'est nécessaire que pour la montre; c'est un devoir d'état, une obligation, un engagement que vous avez contracté publiquement aux pieds des autels, et dont les hommes et les anges ont été les témoins. Vous ne sauriez faire vanité du service que vous leur rendez, comme si c'était pour vous une humiliation profonde que personne n'a droit d'exiger de vous; c'est un service de profession que vous devez au public: et il y aurait au contraire de la honte et de l'opprobre pour vous à chercher des prétextes de vous en dispenser. Vous ne pouvez plus même partager votre temps, ni vous en ménager une partie pour toute autre chose que ce service; par votre profession, il leur appartient tout entier et sans réserve. Vous leur devez toute votre application, tous vos soins, toutes vos forces, toute votre vie; et les moments que vous ne leur donnerez pas, seront autant de larcins que vous ferez sur eux.

En un mot, semblables à ces anges dont parle saint Paul (*Hebr.*, I), à ces purs esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, et qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut, vous devez faire consister toute votre gloire à être les servantes et les ministres des pauvres, qui sont par excellence les amis de Jésus-Christ, et qui, par leur patience et leur conformité à sa vie pauvre et souffrante, seront peut-être les premiers héritiers de son royaume; vous ne devez plus vous considérer sur la terre que comme des anges envoyés du ciel, pour veiller nuit et jour à tous leurs besoins, pour les prévenir, pour les servir, et avec la même promptitude et la même ferveur que celle de ces esprits bienheureux, que l'Écriture compare à la vitesse des vents et à l'activité du feu qui ne se lasse jamais: *Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem* (*Psal.* CIII).

Mais afin de les secourir avec plus de compassion, ma sœur, il faut qu'après que par une charité sublime vous vous serez élevée comme un ange au-dessus des faiblesses humaines, des obstacles et des répugnances que trouve la nature dans un emploi si triste et si dégoûtant, vous reveniez sur la terre vous mettre en leur place, vous sentiez, pour ainsi dire, toutes leurs langueurs, toutes leurs misères, et que vous ayez pour eux une charité aussi tendre et aussi compatissante que si vous éprouviez toutes les infirmités de l'homme.

SECONDE PARTIE.

Si l'on considérait avec toute l'attention qu'on le devrait, que les riches et les pauvres, les grands et les petits, et générale-

ment tous les hommes qui composent la société chrétienne, sont tous membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef; on aurait bien plus de compassion des maux d'autrui que l'on n'en a parmi les hommes; on serait bien plus sensible à leurs douleurs; et chaque particulier, de quelque condition qu'il soit, regardant la maladie d'un pauvre comme celle d'un de ses propres membres, serait toujours prêt à venir à son secours, et s'efforcerait de lui procurer la santé à ses dépens, avec le même empressement que le cœur et la main dans le corps naturel viennent au soulagement de leurs pieds, lorsqu'ils sont malades.

Mais la prospérité aveugle ceux qui sont heureux; leur abondance, leurs plaisirs, et leurs richesses qui les élèvent, leur font croire qu'ils sont nés dans un autre monde que celui qu'occupent les misérables: ils ne participent point aux travaux ni aux fatigues des hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés, dit le roi-prophète; c'est pourquoi ils sont retenus par les liens de l'orgueil, et ne sauraient se persuader qu'ils soient de la même société et de la même famille, et qu'ils fassent un même corps avec eux: *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur; ideo tenuit eos superbia* (*Psal.* LXXII).

Le calme d'une vie heureuse les rend insolents, et introduit la corruption dans leurs mœurs. Ils oublient les pauvres, ils s'oublient eux-mêmes, ils ne se croient point hommes, ni formés du même limon que les autres; loin de se servir de leurs richesses superflues à soulager la misère des pauvres qui languissent, ils ne les emploient au contraire qu'à goûter des plaisirs défendus. Ils ne songent qu'à satisfaire leurs passions déréglées, qu'à se noyer de crimes, qu'à s'endurcir le cœur sur les calamités publiques, comme si l'abondance qui ne leur a été donnée que comme un moyen de gagner le ciel par des aumônes, ne devait servir qu'à le leur faire perdre; et comme si Dieu ne les avait exemptés des maux communs, que pour les rendre plus cruels et plus durs envers ceux qui les souffrent, et leur donner lieu de l'offenser lui-même plus sûrement et plus commodément.

Pour compatir autant qu'il le faut aux douleurs et aux misères des pauvres, ma sœur, il se faut mettre, pour ainsi dire, en leur place, se souvenir que l'on est homme comme eux, formé de la même chair et du même sang, sujet aux mêmes infirmités, et que les mêmes maux qui les affligent aujourd'hui, et qui excitent injustement notre aversion pour eux, fondront peut-être demain sur nous, et que dans cet état, si nous avons été impitoyables, Jésus-Christ permettra, comme il nous en menace dans son Évangile, qu'on se serve envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres (*Matth.*, VII).

C'est pourquoi David ne recommande rien tant aux grands et aux riches du monde,

que de s'humilier en se ressouvenant de leur misère, que de faire souvent réflexion que leur prospérité peut passer en un moment, qu'ils sont toujours à deux doigts de la tribulation, qu'il n'y a point de santé si vigoureuse qui ne puisse être altérée du soir au matin, et que, quoiqu'ils soient considérés comme les dieux de la terre, tant que la fortune leur est favorable, ils ne laisseront pas de tomber et de mourir comme des hommes : *Ego dixi : dii estis... vos autem sicut homines moriemini* (Psal. LXXXI).

Ce n'est donc point assez pour bien servir les pauvres de vous élever au-dessus des faiblesses humaines comme un ange, il faut encore entrer dans tous leurs besoins comme un homme, et c'a été peut-être pour nous donner une idée de ce devoir, que les quatre animaux mystérieux que vit le prophète Ezéchiel, n'avaient pas seulement des faces de lion, de bœuf et d'aigle, mais aussi des faces d'homme, et même des mains d'homme sous leurs ailes (Ezech., I), pour nous montrer que si d'un côté, semblables à des aigles, ils pouvaient s'élever au-dessus des nues, semblables à des bœufs, ils étaient infatigables dans leur travail et dans leur mouvement, et semblables à des lions pleins de courage, ils pouvaient forcer les obstacles, vaincre toutes les répugnances et ne trouver rien de difficile; de l'autre, semblables à des hommes, ils en avaient la douceur, la compassion, la charité, les yeux et les mains, pour s'accommoder à leurs faiblesses, pour y faire attention et pour les soulager dans leurs besoins.

Voilà, ma sœur, l'image d'une religieuse hospitalière, et par conséquent de votre état et de vos devoirs. D'un côté, il faut que vous soyez un aigle pour vous élever au-dessus des délicatesses, des dégoûts et de la condition ordinaire des hommes qui rampent sur la terre, et qui n'ont que des yeux de chair et de sang; il faut que vous soyez assidue et infatigable dans le travail que vous avez à soutenir pour le service des pauvres malades. Il faut enfin que vous soyez courageuse pour vaincre tous les obstacles et toutes les répugnances qui s'y trouvent. Mais il faut en même temps que vous soyez un homme, que vous en ayez les yeux et les mains, que vous en voyiez avec compassion les misères, les calamités, les maladies, et que vous les sentiez toutes, afin de prêter ces mains à ceux qui les souffrent avec autant de patience, de douceur et d'activité, que si votre cœur même et tous les membres de votre corps les éprouvaient.

Il faut ici qu'avec saint Paul vous pleuriez avec ceux qui pleurent, vous soupiriez avec ceux qui soupirent, vous soyez faible avec les faibles, malade avec les malades, semblable à une bonne mère qui montre le ris, la joie, la douleur et la tristesse, pour s'accommoder avec son enfant qui souffre et qui crie, et qui tâche, par cet artifice innocent, de calmer son inquiétude, d'arrêter ses larmes et d'apaiser sa douleur : *Quis infirmatur et ego non infirmor* (II Cor., XI)?

Semblable à cet ange dont il est parlé dans l'Apocalypse, lequel avait son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre (Apocal., X), comme pour sentir en même temps toute l'agitation, toutes les tempêtes de l'une et toute la fermeté de l'autre. Il faut, ma sœur, que votre charité, fermée d'un côté, comme si elle avait déjà un de ses pieds dans la terre des vivants, sente de l'autre toutes les tempêtes et toutes les agitations de la mauvaise fortune qu'éprouvent les pauvres malades, afin que vous y soyez plus sensible, et que vous ayez plus d'ardeur à les secourir. Il faut que d'un côté elle soit à l'épreuve de tous les dégoûts qui accompagnent nécessairement le service des pauvres, qu'elle ne se rebute de rien, qu'elle ne soit point troublée ni émue à la vue de leurs plaies et de leurs ordures, et que de l'autre, elle soit agitée de toutes leurs douleurs, comme si elle les ressentait toutes : *Quis infirmatur et ego non infirmor*?

Mais afin de soutenir votre courage par la vue de la récompense infinie qui est attachée à un exercice si laborieux, il ne faut pas tellement regarder les pauvres des yeux de la chair que vous ne les regardiez aussi des yeux de la foi, par lesquels vous aurez l'avantage de découvrir que c'est Jésus-Christ même que vous servez, qui veut bien être l'objet de vos soins et de votre application en leur personne, et qui reçoit avec complaisance tous les services que vous leur rendez.

Venez, vous qui avez été bénis par mon Père, dit Jésus-Christ, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été malade, et vous m'avez visité et servi; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir : et quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger, et avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé, ou nu, et que nous vous avons revêtu? quand est-ce que nous vous avons vu malade, et que nous vous sommes venus servir et visiter? Je vous dis en vérité, répond Jésus-Christ, que vous m'avez rendu tous ces bons offices dans la personne des pauvres; et qu'autant de fois que vous les avez rendus à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus (Matth., XXV).

Jésus-Christ comme chef de son Eglise ayant établi une loi d'union et de société entre lui et tous les hommes, veut à la vérité que nous nous accoutumions à le considérer dans chaque chrétien en particulier, dans les princes et dans nos supérieurs pour recevoir nos respects, nos hommages et notre obéissance; dans nos égaux pour recevoir notre complaisance et notre amitié; dans tous nos frères, comme n'ayant que la même nature, la même naissance corporelle et spirituelle, la même qualité d'enfant de Dieu ;

le même esprit, la même parole, la même vérité qui nourrit notre âme, le même corps de Jésus-Christ qui nous unit à lui, la même grâce qui nous sauve, et les mêmes droits à la vie éternelle par sa grâce ; mais il veut encore plus particulièrement que nous le considérons dans les pauvres, pour recevoir nos aumônes ; dans les prisonniers et dans les malades pour recevoir nos visites, nos consolations et nos services ; car quoiqu'il soit dans tous, nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait assuré qu'il se soit revêtu de la personne des riches, ni qu'il ait jamais dit expressément qu'il tiendrait fait à soi-même les services qu'on leur rend ; et la raison en est, que ceux qui les leur rendent, ne le font souvent que pour eux-mêmes, pour leur établissement, pour leurs intérêts, pour leur fortune qui en dépendent ; et non point purement pour Jésus-Christ, qui ne peut être que le seul objet des services que l'on rend aux malheureux.

C'est en cela même que la bonté de Jésus-Christ paraît tout adorable, puisque ne pouvant pas le servir, ni lui donner des témoignages particuliers de notre amour dans la gloire où il n'a que faire de nos biens, il veut bien prendre sur la terre les personnes les plus faibles, les plus infirmes, les plus pauvres, les plus indigentes qu'il appelle ses membres et ses frères, et qui tiennent sa place pour recevoir nos services ; afin sans doute qu'ayant plus de besoin et de nécessité, nous ayons plus d'occasions de le servir, pour l'obliger ensuite à nous en récompenser avec plus de magnificence.

On peut dire même qu'à proprement parler, Jésus-Christ est le pauvre universel, puisque nous en voyons beaucoup qui, à la vérité, manquent de bien des choses ; que l'un n'a point de pain ; l'autre manque de logement ; l'autre d'habits ; que l'un est captif sans consolation, et l'autre malade sans secours ; mais il n'y en a point qui manquent de toutes choses tout à la fois, au lieu que Jésus-Christ manque de tout ; ayant faim dans ceux qui n'ont point à manger, étant nu dans ceux qui n'ont point d'habits, et malade dans ceux qui sont malades.

Le chef est au ciel et les membres sont sur la terre ; le chef n'est point divisé de ses membres, il ressent tous leurs biens et tous leurs maux ; il n'y a que la foi et la grâce de Jésus-Christ, qui nous le puissent persuader à la vérité ; mais au reste, il est certain qu'il n'y a point de vérité plus claire dans notre religion que celle-là, ni mieux établie dans l'Evangile.

Si le Fils de Dieu nous faisait paraître du haut du ciel une partie de son corps adorable, il n'y a point sans doute d'homme si méchant qui le voudrait frapper, lui dire des injures, le mépriser, ni lui faire tort en quoi que ce soit. Il semble même à plusieurs que s'ils avaient été assez heureux pour se trouver dans l'occasion de le recevoir chez eux, lorsqu'il conversait avec les hommes, ils l'auraient bien traité et servi avec joie. Ils croient qu'ils n'auraient pas

souffert qu'il eût eu faim ou soif, qu'il eût été malade sans secours ; et qu'ils l'auraient servi et visité avec ardeur et complaisance par tout où ils l'auraient jugé avoir besoin de leur attention et de leurs services. Or, il est certain que cette présence réelle et corporelle du Fils de Dieu, n'aurait pas plus d'effet sur les véritables chrétiens, qu'en doivent avoir ses paroles qui nous le rendent présent en la personne des pauvres, par qui il nous demande nos services ; et dans qui il se cache, comme dit saint Chrysostome (*Homil. 27 in Matth.*), pour recevoir de nous nos bienfaits et les témoignages de notre amour.

Ah ! que de si sublimes réflexions sont un grand sujet de consolation pour vous, ma sœur, qui allez vous faire une heureuse habitude, un engagement et une étroite nécessité de servir les pauvres ; et des pauvres qui sont d'autant plus non-seulement les images, mais les membres mêmes de Jésus-Christ souffrant, qu'étant faibles, infirmes et malades, ils sont les plus malheureux et les plus abandonnés de tous les pauvres ! Mais que de si hautes réflexions doivent être en même temps pour vous un pressant motif de les servir avec ardeur, avec empressement et avec amour !

Rappelez en votre esprit les désirs, la complaisance, et, pour ainsi dire, les saintes impatiences et les saintes inquiétudes avec lesquelles Marthe était occupée à recevoir le Fils de Dieu dans sa maison (*Luc.*, X), avec quel respect elle lui préparait à boire et à manger, pour répondre à l'honneur qu'il lui faisait et à sa sœur par sa présence réelle et visible ; imaginez-vous les saints transports de joie et l'humilité profonde avec lesquels Marie-Madeleine était prosternée à ses pieds, les arrosait de ses larmes, les essuyait avec ses cheveux et répandait dessus des parfums. Et sans parler de ce que tant d'autres ont fait sans doute, pour bien recevoir et traiter Jésus-Christ chez eux durant sa vie mortelle, représentez-vous en un mot quels furent les transports, la joie et la consolation de Zachée, lorsque, monté sur un sycomore pour voir de loin Jésus-Christ, dont la foule ne lui permettait pas d'approcher (*Luc.*, XIX), il eut le bonheur de s'entendre adresser ces paroles de la bouche même du Fils de Dieu : Zachée, hâtez-vous de descendre, et, quoique votre humilité et votre indignité même ne vous aient point permis de vous flatter de ma présence et de ma visite, il faut cependant que je loge aujourd'hui dans votre maison, que je mange de votre pain, et que vous ayez l'honneur de me servir à votre table.

Par l'état que vous embrassez aujourd'hui, ma sœur, vous vous trouvez dans toutes ces heureuses circonstances : votre saint hôpital est une maison où tous les jours et plusieurs fois à toutes les heures du jour, Jésus-Christ pauvre et malade, vient vous demander des remèdes, la nourriture et le logement. Vous avez sans cesse l'occasion de lui donner à boire et à manger, de faire

son lit, de lui préparer des remèdes, de panser ses plaies, de soulager ses membres décharnés et accablés de travail et de misère, de verser le parfum de votre charité sur sa tête, de laver ses pieds couverts de poussière, de les arroser de vos larmes par compassion, et de les essuyer avec vos cheveux ; car que sont les pauvres, sinon les pieds de Jésus-Christ, dit saint Augustin (*Tractat. L in Joan., post initium*), si peut-être même ils ne sont point son cœur par un amour de préférence, et par l'extrême affection qu'il leur porte ? avec quelle ferveur, quelle complaisance, quel respect, quelle charité devez-vous donc lui rendre tous ces bons offices, le prévenir, le recevoir, le consoler ? Et si vous aviez en tout cela du dégoût, de la tiédeur, de l'indifférence, de la dureté, de quel crime ne seriez-vous point coupable ? de quelle source de grâces et de bénédictions ne vous priveriez-vous pas vous-même en ce monde ; puisqu'il n'a jamais manqué d'en combler tous ceux qui l'ont reçu et servi chez eux ? quelle récompense infinie ne perdriez-vous pas en l'autre, en péchant contre votre règle en un point de cette conséquence ?

Servez donc les pauvres malades, ma sœur, avec affection, avec amour ; n'ayez point horreur de leurs plaies, de leurs ordures ; que ceux mêmes qui seront les plus dégoûtants et les plus horribles à voir soient l'objet le plus particulier de votre attachement et de vos soins : car qui sait si, comme il s'est fait servir lui-même par saint Louis, par sainte Elisabeth et par tant d'autres saints sous la triste et affreuse image des lépreux, pour récompenser leur foi et leur charité, il ne se couvrira point encore sous ce triste et méprisable extérieur de ses membres, pour éprouver votre foi et pour sonder votre charité ?

Ah ! quand il n'y aurait point d'autre récompense à attendre que celle d'avoir l'honneur de rendre service à Jésus-Christ en la personne des pauvres, n'en serait-ce point assez pour vous estimer heureuse et honorée ? Mais, outre cet honneur et cet avantage, il vous promet encore de vous louer à la face de toute la terre, et de publier à tout le monde, au dernier jour, que vous l'aurez nourri, logé, visité, servi et consolé dans ses maladies en la personne des pauvres, et, en foudroyant d'un côté les réprouvés et les cœurs impitoyables qui n'auront point suivi vos exemples, de l'autre, il vous dira d'une voix de père, d'époux et d'ami, qui couvrira ces malheureux d'une honte et d'une confusion éternelle : Venez, vous qui avez été bénie par mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.

DISCOURS VIII.

Sur la rénovation des vœux.

Jacob vero, convocata omni domo sua, ait: Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt, et mundamini, ac mutate vestimenta vestra.

Alors Jacob ayant assemblé tous ceux de sa maison, leur dit : Jetez loin de vous les dieux étrangers qui sont au milieu

de vous, purifiez-vous et changez de vêtements (*Gen., ch. XXXV*).

Jacob craignant, ou que dans une famille aussi nombreuse que la sienne, il n'y eût des serviteurs et des servantes idolâtres, ou que l'on n'y conservât peut-être encore les idoles que Rachel avait emportées de la maison de Laban son père, ou quelques statues des faux dieux qui pouvaient s'être trouvées parmi le butin de la ville des Sichimites, que ses gens avaient pillée et saccagée, les rassembla tous, et résolut de bannir entièrement l'idolâtrie de sa maison ; il ordonna à tous ceux qui dépendaient de lui de rejeter toutes les idoles, et pour en effacer jusqu'à la mémoire, il les cacha même dans la terre, sous un térébinthe qui était derrière la ville de Sichem, qu'il abandonnait pour se retirer à Béthel.

Quoi qu'il en soit des motifs qui portèrent ce grand patriarche à faire une action si pieuse et si mémorable, les Pères la regardent comme une figure de ce qui doit se passer dans une famille chrétienne et religieuse, où ce n'est point assez de renoncer à toutes nos passions, qui sont comme autant d'idoles que nous adorons à la place de Dieu ; où il ne suffit pas même de tuer le péché, mais où il faut l'enterrer en quelque sorte, de peur qu'il ne renaisse pour nous attaquer de nouveau.

Jacob ordonne encore à tous ceux de sa famille de se purifier et de changer même de vêtements, afin que, joignant la netteté extérieure à la pureté intérieure, ils paraissent au dehors tout ce qu'ils sont au dedans, des hommes célestes et des enfants de lumière : *Jacob vero, convocata omni domo sua, ait : Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt, et mundamini ac mutate vestimenta vestra.*

Ces belles paroles que Jacob dit autrefois à sa famille assemblée pour la porter à se rendre digne des grandes promesses que Dieu lui avait faites et à toute sa postérité, sont celles que le Saint-Esprit m'a inspiré de vous adresser aujourd'hui pour vous porter à renouveler saintement vos vœux ; et lorsque je me représente cette illustre communauté en présence de l'auguste sacrement de nos autels, pour y faire une si grande action, il me semble que c'est Jacob, ou plutôt Dieu même qui assemble toute sa famille, et qui vous dit encore par ma bouche : Jetez loin de vous les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez-vous et changez de vêtement : *Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt, et mundamini ac mutate vestimenta vestra.*

Par ces paroles, il nous demande trois choses : la première, que si nous avons été assez malheureux pour conserver jusqu'ici parmi nous quelque-une des idoles que Rachel a emportées de la maison de son père, c'est-à-dire quelques passions et quelques vices du monde, nous les rejetons : *Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt* ; la seconde, que si nos vertus ont été mêlées jusqu'ici de quelques imperfections et de

quelques faiblesses, qui sont comme autant d'ordures qui en diminuent l'éclat et le mérite, nous les purifions par un renouvellement de serviteur : *Et mundumini*; la troisième, que si dans notre conduite extérieure, qui est comme le vêtement sous lequel nous paraissions aux yeux des hommes, nous n'avons point été jusqu'ici tout ce que nous devons être pour édifier, réglés, modestes et religieux, nous changions ce vêtement lugubre pour en prendre un tout de lumière : *Ac mutata vestimenta vestra* : c'est le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Si, pour adorer les idoles, il fallait seulement se prosterner devant la statue de Jupiter, de Mercure, d'Apollon ou de quelque autre semblable divinité du paganisme, leur offrir de l'encens, leur immoler des bœufs et des taureaux ou jurer par leur nom, nous n'aurions rien à craindre de ce côté-là; mais on ne sacrifie pas aux anges apostats en une seule manière, dit saint Augustin, on adore ce que l'on aime, et notre dieu est l'objet qui tient la première place dans notre cœur, et qui occupe sa passion dominante.

Dans le monde, le dieu de cet avare est l'or; le dieu de cet ambitieux est l'honneur et la gloire; le dieu de ce voluptueux est le plaisir; le dieu de cet homme de lettres est la science sans la charité. Voilà l'idole à laquelle on sacrifie son amour, à laquelle on offre l'encens de ses désirs : voilà ce que l'on préfère à l'unique et véritable Dieu; et c'est pour adorer cette idole qu'on se retire du culte et du service qui sont dus à Dieu, et qu'on lui refuse l'adoration qu'on est obligé de lui rendre.

Il est vrai, ma sœur, qu'en entrant en religion, nous avons brisé toutes ces idoles par les vœux solennels que nous avons faits de servir Dieu; mais parce que, contents de cette première délaite, nous avons peut-être négligé de les enterrer comme fit Jacob, pour en éteindre dans nous jusqu'à la mémoire, il arrive souvent que nous nous en renouvelons toutes les idées.

Semblables à ces gens qu'une vaine curiosité conduit en Egypte, pour y voir les restes de l'antiquité païenne, que les injures du temps ont épargnés, nous jetons encore les yeux, lorsque nous nous répandons dans le monde, sur les débris des vieilles idoles qui étaient tombées en la présence de Jésus-Christ : nous en respectons les ruines, nous les ramassons, nous les réunissons; et presque sans y penser nous redevons aussi idolâtres, aussi agités par le mouvement de nos passions, aussi colères, aussi ambitieux, aussi sensibles, aussi jaloux, aussi amateurs du monde et de nous-mêmes, que nous l'étions avant notre conversion.

C'est donc pour réparer ce désordre que Jacob, et pour mieux dire, que Dieu nous rassemble aujourd'hui, et qu'il nous commande de ranimer dans nous tout notre zèle pour rejeter loin de nous tous les dieux

étrangers que nous avons rappelés du monde dans la religion.

C'est là la preuve la plus sincère que nous puissions lui donner du renouvellement de nos vœux. Si vous revenez à Dieu de tout votre cœur, ôtez du milieu de vous tous les dieux étrangers, tenez vos cœurs prêts à lui obéir, et ne servez que lui seul, disait Samuel à toute la maison d'Israël : *Si in toto corde vestro revertimini ad Dominum, auferte deos alienos de medio vestri; et preparate corda vestra, et servite ei soli* (I Reg., VII).

Si notre foi est véritablement éclairée, nous ne croirons pas que ce soit aux Juifs seuls, mais que c'est encore à nous, dans un sens très-véritable, que l'Écriture adresse cette parole. Car les païens mêmes ont reconnu que chaque passion est une espèce de divinité qui se rend maîtresse du cœur de l'homme : *Sua cuique deus fit dira cupido*.

Et en effet, ma sœur, qu'importe que nous n'adorions pas des mouches et des serpents, des statues de marbre ou de bronze, comme les Egyptiens et tant d'autres idolâtres, si le plaisir, la mollesse, la vanité, la colère, sont les idoles que nous révérons; et si ces passions ravissent notre cœur à Dieu et le possèdent.

Il est vrai que c'est une impiété bien insensée que d'adorer des mouches et des serpents. Ces animaux néanmoins sont des créatures de Dieu et des ouvrages dignes de lui, selon le degré de l'être et de la vie qu'il lui a plu de leur donner. Mais la mollesse, l'orgueil et l'ambition sont des monstres qui n'ont pour principe que la vanité ou la corruption de l'homme et la malice du démon.

C'est pourquoi saint Augustin remarque avec raison que dans le cantique des trois enfants, où ces saints invitent toutes les créatures à rendre à Dieu l'hommage qui lui est dû; il est dit : Serpents, dragons, bénissez Dieu; mais qu'il n'y est point dit de même : Avarice, ambition, vanité, louez Dieu; parce que les moindres créatures, étant sorties de la main de Dieu, nous portent à le louer; au lieu que les vices et les passions, étant nés du dérèglement de l'âme, ne peuvent servir qu'à la perdre, et ne sont dignes que de la haine de Dieu et des hommes.

Nous n'avons pas de plus cruels ennemis que nos propres passions. Ce sont des monstres domestiques que nous nourrissons toujours dans nous-mêmes, qui nous déchirent sans cesse et qui nous dévorent; elles excitent souvent dans nous de cruelles tempêtes, et nous avons tout à craindre de leur fougue et de leurs emportements.

Elles rendent l'homme mille fois contraire à lui-même dans un moment; elles changent la lumière de son esprit en ténèbres, et persuadent à l'entendement ce qui leur plaît. Elles se jouent des maximes d'équité et de justice que la nature a gravées dans chacun de nous, et nous font consentir à

tout ce que bon leur semble ; elles ôtent la force à nos raisons , la vigueur à nos entreprises , la clarté à nos idées , la fermeté à nos desseins , la droiture à notre cœur , la lumière à notre esprit ; elles nous font renoncer à la qualité d'hommes , et nous rendent des monstres dans la société.

Figurez-vous dans la communauté un homme possédé de la passion de l'amour-propre , qui est une idolâtrie de soi-même : quelles tempêtes n'est-il pas capable d'y exciter , et à quels vices n'est-il pas sujet ? Toujours plein de complaisance pour soi , il ne manque jamais de prétextes pour se dispenser des devoirs de la régularité , pour flatter son oisiveté et sa paresse : et il sait habilement mettre la raison dans ses intérêts ; entêté de la bonne opinion de ses fausses vertus , s'il fait une faute , il ne peut convenir de s'être trompé , cela est trop humiliant ; et sa vanité ne saurait se résoudre à la reconnaître. Alors le cœur entraîne l'esprit , et s'il ne le peut faire avec empire , il le fait par artifice. Il empêche l'esprit de faire attention à des remontrances qui lui déplaisent ; et il ne les écoute qu'avec un désir secret de les trouver mauvaises.

Impatient et jaloux de la gloire des autres , il étudie sans cesse leurs faiblesses , il en médite , il en raille , et les blâme finement , pour faire entendre qu'il est exempt des défauts qu'il leur reproche. Il les abaisse par ses censures ; et son orgueil se fait un plaisir de se mettre au-dessus d'eux dans l'estime du monde.

Il trouve toujours du travers dans la conduite des autres. Les meilleures actions ne sont point à l'abri de ses murmures , tout l'inquiète , tout lui déplaît , ses piqures sont d'autant plus mortelles , qu'il trouve des prétextes spécieux pour sanctifier les plus noires médisances. L'envie , la jalousie et l'ambition secrètes qui le rongent vont toujours à couvert des pieuses intentions ; rien n'est plus redoutable que sa langue : et ce n'est pas sans de grandes raisons que les Pères l'ont nommé le fléau , la peste et le tyran de la société.

Il en est à peu près de même de toutes les autres passions. C'est pourquoi tous ceux qui ont prescrit des règles pour acquérir la sagesse , ont toujours recommandé , avant toutes choses , de dompter les passions , et ont dit que ce sont les ronces et les pierres qui rendent le chemin de la vertu et de la félicité difficile , et qu'il les en faut nécessairement écarter , si l'on veut s'avancer vers ce digne but.

Il est vrai qu'il y en a d'innocentes aussi bien que de criminelles ; et que l'emploi de la morale et de la religion consiste moins à les éteindre et à les arracher , qu'à les retenir et à les modérer. Elles sont même nécessaires à l'homme , et il faudrait détruire la constitution de la nature pour en étouffer toutes les émotions qui peuvent porter au bien les âmes vertueuses , comme elles portent au mal les âmes criminelles.

C'est une chimère que le sage des stoï-

ciens , dont l'âme était inaccessible et inébranlable aux passions. C'est faire de l'homme un tronc immobile , et le rendre même incapable des vertus ; la crainte fait une partie de la prudence : c'est l'espérance qui encourage aux belles actions ; sans la compassion l'on n'exerce que froidement et languissamment les devoirs de l'humanité , et sans la tendresse de l'amitié , le commerce de la vie est triste et ennuyeux.

Démosthène poussé par un désir ardent de se distinguer dans le monde , força , pour ainsi dire , la nature pour se rendre éloquent et devenir le plus fameux orateur de son siècle. Socrate avouait que son tempérament le portait à la volupté ; cependant , pressé par l'aiguillon de la gloire , il s'assujettit aux préceptes de la sagesse , tant il est vrai que l'amour d'une belle réputation qui nous flatte , est une passion qui peut nous entraîner à l'étude et à la vertu.

Les passions ne sont donc nuisibles à l'homme que lorsqu'elles ont secoué le joug de la raison , et qu'elles n'en reconnaissent plus les lois. L'auteur de la nature ayant établi cet ordre que les objets excitent certains mouvements dans l'âme pour la conservation du corps , et pour le garantir du choc des corps extérieurs , il est utile à l'homme d'en entretenir le sentiment.

Lorsqu'un membre est en péril , la frayeur dont l'âme est saisie , fait que tous les autres membres courent au secours , et qu'il se fait un écoulement inopiné des esprits animaux , pour servir la passion qui domine , et pour repousser le danger. Sans cet accord et cette correspondance entre l'âme et le corps , toute la machine tomberait bientôt en ruine.

L'amour de la conservation d'un corps moral doit produire le même effet dans tous les membres qui composent une communauté religieuse. Il doit leur donner de la crainte ou de la joie , selon les différents objets qui font plaisir à tout le corps , ou qui l'affligent , les animer à repousser les dangers où il se trouve , et les contraindre à la régularité pour en soutenir l'honneur et la gloire.

Ce n'est donc que contre les désordres de nos passions qu'il faut nous précautionner. Ce sont des esclaves destinés à servir ; mais ils se révoltent si on ne les tient pas enchaînés. Il faut les dompter , les accoutumer à obéir , les édifier même , pour ainsi dire , et les consacrer en les faisant servir au bien public , et en ne souffrant point qu'elles s'élèvent que quand il s'agit de défendre les intérêts de Dieu et de la religion.

Nous ne sommes jamais excusables pour dire et pour croire que nos passions nous entraînent malgré nous , et qu'encore que notre entendement soit très-éclairé , ces désirs d'une nature corrompue dont nous ne pouvons pas être les maîtres , obscurcissent toutes nos lumières , et nous font perdre toutes nos bonnes résolutions.

Ce sont là des raisons artificieuses de notre amour-propre et des reproches secrets

à la providence de Dieu qui ne nous refuse pas sa grâce, et qui nous a rendus les maîtres de nos actions.

Mais d'où vient cette violence et cette impétuosité de nos passions que nous avons de la peine à arrêter, sinon du défaut de considération et d'attention sur nous-mêmes? comme le disait saint Bernard. Les colères, les emportements, les tentations les plus violentes se ralentiraient, si l'homme se servait des remèdes que Dieu lui donne sans cesse pour les apaiser. Dieu n'a pas abandonné l'homme dans son malheur; et sans parler même des secours extraordinaires de la foi et de la grâce, la seule raison, qui est un secours présent et perpétuel, serait capable, si on la consultait, de modérer quelquefois les passions.

Chacun peut éprouver dans soi-même ce qu'observe saint Thomas, qu'en faisant, selon les différents besoins, quelques réflexions générales sur les maximes de l'Evangile, sur les récompenses qu'il promet à la vertu, et sur les châtimens dont il menace le péché; quelques réflexions, même purement morales sur les bienséances de son état et sur les devoirs de la société, l'on peut adoucir la colère et la crainte pour faire le bien, ou exciter l'une et l'autre pour repousser le mal. L'appétit inférieur qui est le singe de toutes les passions, pour user des termes du philosophe, est né pour suivre la raison, comme les sphères inférieures suivent dans le ciel le mouvement des sphères supérieures.

D'où provenaient les actions héroïques des anciens Romains, qui pourraient couvrir de confusion une grande partie des chrétiens et des religieux? d'où venait cet amour de la patrie, cette constance magnanime dans l'adversité, et quelquefois dans un renversement soudain de leur fortune et de toutes leurs espérances? ou a fait dire à Sénèque, charmé du mérite et de la beauté de la vertu, qu'il y a même du plaisir à souffrir? *Dulce est torqueri* (Epist. 66)? Tous ces grands hommes n'étaient forts que de la force de la raison animée le plus souvent de l'amour-propre.

Aussi saint Augustin n'a pas fait difficulté d'animer l'ardeur des chrétiens par l'exemple des anciens païens qui, sans le secours de la foi, ont fait des actions admirables selon l'homme; et il fait un chapitre entier pour prouver que les chrétiens n'ont pas raison de se glorifier, s'ils ont fait quelque chose pour l'amour de la patrie éternelle, puisque les Romains ont fait de si grandes choses pour une gloire humaine et pour la patrie de la terre (*de Civ. Dei, lib. V, toto c. 18*).

Il est vrai que le désir d'acquérir de la gloire avait beaucoup de part dans toutes ces actions éclatantes; car, il n'est pas si difficile dans l'état de corruption où nous sommes de vaincre une passion par une autre passion; il est plus difficile de la vaincre par le motif d'une véritable vertu; mais puisqu'ils pouvaient agir quelquefois par le motif d'une véritable vertu morale et que les

philosophes mêmes ont cru qu'il pouvait y avoir une vertu héroïque qu'ils ont appelée divine, pourquoi la raison éclairée par la foi et soutenue par la grâce, n'aurait-elle pas la même force dans un religieux et dans un chrétien? Il semble que Dieu ait voulu faire voir dans ces exemples jusqu'où pouvait aller la raison humaine. Et à considérer les choses dans l'équité, la nature de l'homme demande que tout ce qui est dans l'homme obéisse à sa raison; l'empire qu'elle lui donne devrait être si grand, qu'il pût renverser tous les obstacles qui s'opposent à la pratique de la vertu. L'appétit, semblable à un rebelle qui veut secouer le joug de son souverain, ne manquera pas de s'en plaindre et d'en murmurer; mais qu'importe? si la raison soutenue de la grâce use de tout son pouvoir, il faudra qu'il cède et qu'il obéisse malgré lui.

La même parole de Dieu qui nous avertit que la chair est faible, nous apprend que l'esprit est fort avec la grâce. Pourquoi donc, dit Tertullien, nous excusons-nous dans nos fautes et dans nos relâchemens sur la faiblesse de la chair au lieu d'accuser l'esprit qui est le plus fort et le premier coupable? Pourquoi le plus faible ne céderait-il pas au plus fort? pourquoi la chair ne se soumettrait-elle pas à l'esprit? Qu'est-ce que la raison qu'une qualité céleste et une participation de l'Esprit de Dieu renfermée dans un corps humain? *Cur ergo ad excusationem proniores, quæ in nobis infirma sunt opponimus, quæ vero fortiora non tuemur? cur cælestibus terrena non cedunt? Si spiritus carne fortior, nostra culpa infirmiora sectamur* (Tertul., lib. I ad uxorem, cap. 4).

Tout le mal de l'homme vient donc de ce qu'il ne se sert pas de sa raison, qui ferait pencher les passions du côté que l'homme voudrait. Il néglige honteusement et avec une malice cachée de se convaincre de ses propres obligations pour se dispenser de suivre son devoir, dit le roi-prophète; et faute d'une sérieuse méditation, il partage sa force naturelle avec l'appétit inférieur, et il se rend esclave de ses passions et de ses péchés : *Noluit intelligere ut bene ageret* (Psalm. XXXV).

C'est par là qu'il tombe dans cet étrange désordre que saint Augustin déplore si fort dans les livres de ses Confessions : *La raison commande à l'homme, et l'homme n'obéit pas à sa propre raison*. Quelle est la cause de ce dérèglement, dit saint Thomas, sinon que la raison commande imparfaitement; elle flotte entre le bien et le mal; elle chancelle, et en balançant ainsi elle perd sa force; au lieu que si, secourue d'en haut, elle se déterminait avec fermeté, tout plierait sous l'empire que Dieu lui a donné sur le corps et sur les passions; alors la raison ressemble à un pilote endormi à qui la violence des flots arrache le gouvernail des mains. Si l'on avait soin de considérer, de raisonner, de méditer sur ce que l'on peut et que l'on doit, la grâce viendrait et l'on ne tomberait point dans tous ces désordres.

Un homme qui occupe sans cesse son esprit de quelques réflexions chrétiennes, comme il est toujours aussi assisté de la grâce, n'est point sujet à tous ces défauts ; il est toujours maître de ses passions et fait les délices de la société.

Loin de se mettre en colère pour repousser une injure et un outrage, il les méprise par cette belle réflexion que le désir de la vengeance est plutôt un aveu de faiblesse et de douleur que le sentiment d'un généreux courage ; mais principalement parce qu'il sait que Dieu s'est réservé la vengeance. Son esprit sublime, semblable à ces lieux élevés où règne un grand calme pendant que la tempête bouleverse tout dans les lieux inférieurs, n'est point ému par tout ce qui peut troubler une âme commune.

Son amitié n'est point de ces amitiés chicaneseuses qui s'alarment de tout, qui s'offensent d'un regard froid ou d'un visage mystérieux. Il se fortifie l'esprit sur les soupçons et n'interprète pas tout à la rigueur. Il ne se rend point ingénieux à se faire des sujets de plaintes sur des apparences incertaines et bien souvent trompeuses ; et quand il ne peut pas excuser les dehors d'une mauvaise action, il en juge et l'excuse par le cœur et par l'intention.

Persuadé que les éclats et les desseins de vengences siéent mal aux grands courages, comme dit Sénèque : *Non est magnus animus quem incurvat injuria*, que le souvenir de l'amitié, quoique mal reconnue, engage toujours à quelques ménagements, et qu'un honnête homme doit avoir une espèce de honte de se jeter tout d'un coup dans une autre extrémité, il ne se déchaîne point contre les amis après une rupture et ne se sert point de cette occasion pour diminuer leur mérite et pour découvrir leurs faiblesses et leurs défauts.

Complaisant sans avoir rien de bas, il s'accommode à toute sorte de caractères et souffre sans aigreur toutes les humeurs de ceux avec qui il est obligé de vivre ; son honnêteté n'est point artificielle comme celle de ces hypocrites qui ne songent qu'à éblouir par leurs grimaces ; dans qui l'on ne trouve que des dehors plâtrés d'une apparence spécieuse et dont on voit tomber le masque du visage dès qu'on les veut éprouver. Il prévient réellement les besoins des uns et adoucit les chagrins et les amertumes des autres par des paroles tendres et par un air modeste et toujours favorable.

Il n'oblige point d'une manière dure et désobligeante, il n'abuse point fièrement de l'empire que lui donne le besoin qu'on a de lui ; et il ne fait point durer les disgrâces des autres pour faire durer sa gloire. Il ne pratique point la vertu pour la réputation qu'elle donne ; mais pour le plaisir réel qu'il y a à être vertueux, et il fait du bien sans faste et par le pur principe d'une inclination bienfaisante.

Il ne parle jamais mal de personne, et il aime mieux laisser croire qu'il a moins d'esprit que de laisser échapper une raillerie

piquante et un trait ingénieux qui afflige. Sa vertu ne se dément jamais : ce que l'on appelle grandeur et fortune ne l'éblouit point. Sa modération le rend heureux, même dans la mauvaise fortune ; et les bagatelles du monde qui font l'agitation des esprits superficiels ne le font point sortir de son assiette tranquille ; toujours humble, il n'attend point qu'on le regarde pour faire une belle action, et il exerce ses vertus à l'ombre, sans avoir besoin de spectateurs.

Les chagrins de l'envie et de la jalousie qui ne peuvent pardonner aux autres leur mérite et leur prospérité ne troublent point son repos ; et s'il est incapable des bassesses de la flatterie, il ne méprise personne par une trop bonne opinion de soi-même. Il ne s'entête point de soumettre les autres à la souveraineté de ses décisions, sous prétexte qu'il a plus de science et de lumières : il ne s'érige point en censeur trop rigoureux des actions d'autrui. Il ne choque point trop rudement l'amour-propre qui règne dans le cœur de tous les hommes ; et il ne se pique point de cette franchise brutale et indiscrette qui ne ménage rien et qui fait que l'on dit librement son sentiment sans aucun égard et aux dépens de la réputation des autres.

En un mot, attentif à tous ses devoirs, il ne cherche point de prétextes pour se dispenser d'obéir. Il force la paresse et l'indolence et il sacrifie son propre repos pour le bien public. Il est assidu à l'étude, à la méditation et au travail ; il ne se plaint jamais des exercices laborieux de la pénitence ; et il souffre plutôt quelques incommodités pour mener partout avec les autres une vie commune que de donner quelque chose à la faiblesse humaine aux dépens de la régularité.

Plût à Dieu, ma sœur, que nous ressemblions tous à un si beau portrait, nos communautés seraient tranquilles, elles seraient animées du même cœur, réglées par un même esprit ; et comme dans le ciel, on y verrait régner la paix, la sainteté et la justice.

L'envie, la jalousie, la tiédeur, l'ambition, l'amour-propre, le murmure, la médisance, la colère, idoles auxquelles les gens du monde prodiguent leur encens et leurs hommages en seraient bannies ; et l'on dirait de nous, dans un sens, ce que Tertullien disait dans un autre, et comme pour insulter à la faiblesse et à la vanité des dieux des gentils : *Tot de diis, quot de gentibus triumphi*, que nous avons triomphé d'autant d'idoles que nous avons triomphé de différentes passions : *Tot de diis, quot de passionibus triumphi*.

Après tout, ma sœur, quel avantage peut-il nous revenir de servir indignement les idoles de nos passions ? Dieu justement irrité de ce que nous aurons introduit une espèce d'idolâtrie dans la religion qui est une terre sainte consacrée particulièrement à son culte, n'enverra peut-être plus de lions pour nous dévorer, comme il en envoya autrefois pour punir des peuples impies qui

exerçaient l'idolâtrie dans un pays qu'il avait destiné aux enfants d'Israël ses vrais adorateurs (IV Reg., XVII); mais il permettra que les passions même que nous nourrissons volontairement au fond de nos cœurs, soient comme autant de lions qui nous tuent, qui déchirent nos consciences et qui dévorent nos âmes. Nous serons intérieurement exposés en proie à la fureur des démons que le prince des apôtres compare à ces bêtes furieuses, et qui sont, comme il le dit, continuellement appliqués à observer et à dévorer les âmes qui n'opposent point à leur fureur la foi, la charité, la vigilance et la pratique de toutes les vertus.

A la mort même, lorsque nous nous adresserons à Dieu dans les terreurs que nous donnera notre mauvaise conscience, que nous répondra ce Dieu méprisé, sinon ces paroles terribles qu'il adressait à son peuple tombé dans l'idolâtrie? Où sont les dieux que vous vous êtes faits vous-mêmes? Où sont ces passions que vous avez servies à mon préjudice? qu'elles se lèvent et qu'elles se hâtent maintenant de vous délivrer : *Ubi sunt dii tui quos fecisti tibi? Surgant et liberent te in tempore afflictionis tue* (Jerem., II).

Vous vous êtes laissés emporter par votre amour-propre, par vos inclinations déréglées, vous avez offert l'encens de votre cœur à autant d'idoles qu'il y avait de passions et de cupidités différentes : *Secundum numerum civitatum tuarum erant dii tui* (Jerem., *ibid.*), qu'elles vous sauvent, si elles le peuvent.

Vous vous êtes moqués de moi durant le temps si court de votre vie, et moi je me moquerai de vous à mon tour dans le moment de votre mort et dans le temps si long de l'éternité : *Ego quoque in interitu vestro ridebo* (Proverb., I), vous m'invoquez et vous courez à moi au jour de la nécessité, après vous en être éloignés lorsque je vous tendais les bras et que je vous comblais le plus des bénédictions de ma miséricorde; je ne vous exaucerai point et vous ne me trouverez jamais : *Tunc invocabunt me, et non exaudiam; mane consurgent et non invenient me* (Proverb., *ibid.*).

La première chose importante que nous avons donc à faire et pour ce monde et pour l'autre, c'est de rejeter loin de nous les dieux étrangers qui sont au milieu de nous, ces passions que nous adorons, que nous servons et auxquelles nous rendons nos hommages : *Abjicite deos alienos qui in medio vestri sunt*. La seconde, c'est de purifier par un renouvellement de ferveur toutes nos vertus, si elles ont été mêlées jusqu'ici de quelques imperfections et de quelques faiblesses qui sont comme autant d'ordures qui en diminuent l'éclat et le mérite : *Et mundamini*.

SECONDE PARTIE.

La vertu est dans le monde comme une étrangère et comme dans un lieu d'exil. Elle n'y a point de demeure fixe et permanente; elle y est comme abandonnée de sa suite et de sa compagnie; et ceux mêmes qui en

font profession dans le cœur rougissent de la défendre en public. Elle y est méprisée et comme le but des contradictions des hommes, elle y est attaquée et foulée aux pieds; elle y est persécutée et opprimée et quelquefois même elle y paraît vaincue et surmontée par le vice; car, tout est contre elle dans le monde, les inclinations de la nature, les passions, les cupidités, les vices, les coutumes, les préventions, les préjugés de l'esprit, la corruption du cœur, les lumières naturelles obscurcies et infectées par le péché. Enfin, tout le corps de la vie humaine est contre elle; et outre tout cela, elle a encore en tête le prince des ténèbres qui remue toutes choses contre elle, qui agit en elles et par elles pour la contredire, pour la ruiner et pour l'étouffer.

La vertu au contraire est dans les cloîtres comme dans son royaume naturel; elle y est comme dans son propre pays, dans son trône et dans le séjour de son repos. Tout y est assujéti à ses lois, tout y est soumis à ses ordres, tout y plie sous ses volontés; tous les habitants de cette bienheureuse région sont comme autant de serviteurs qui combattent pour elle et pour les intérêts de sa gloire. Ils la professent en secret et en public; et loin d'en rougir, ils la prêchent devant tout le monde et s'efforcent de la persuader par leurs exemples.

Il faut avouer cependant, ma sœur, que dans cet asile où elle est à couvert des insultes de ses ennemis déclarés, elle ne laisse pas d'avoir de petits ennemis qui la couvrent souvent de nuages et qui lui font souffrir des diminutions et des éclipses; la tiédeur, la paresse, la vanité, l'inattention et la nonchalance, mêlent souvent avec elle des imperfections et des ordures qui en diminuent le mérite et l'éclat. Elle n'y brille pas toujours avec toute la pompe de sa gloire; et les faiblesses humaines l'obscurcissent quelquefois tellement qu'on a peine à la reconnaître et à ne la pas prendre pour le vice.

C'est pour dissiper ces nuages et ces imperfections qui la flétrissent, et pour la purifier de toutes ces petites ordures qui diminuent son mérite et son éclat, que l'on a sagement ordonné que l'on renouvelerait de temps en temps sa ferveur, ses bonnes résolutions et ses vœux, et que l'on dirait à tous ceux qui la professent par leur choix libre et par l'état de leur condition : *Mundamini*, purifiez-vous, rendez à la vertu tout le lustre qu'elle doit avoir; faites-vous honneur de la vertu que vous pratiquez et n'affaiblissez point son crédit par vos tiédeurs et par vos indolences : *Mundamini*.

Vous n'avez pas d'opposition pour elle; vous n'êtes pas du nombre de ses ennemis déclarés, vous la pratiquez même si naturellement en quelque sorte que toutes vos actions sont, sans y penser, un cercle et une chaîne de vertus. Mais avec tout cela, vous êtes dans une obligation continuelle de faire la guerre à un nombre de petits ennemis qui font tous leurs efforts pour vous en enlever

le mérite ; et qui mangent, si vous n'y prenez garde, tout le fruit de cette vigne que le Seigneur a plantée dans vos âmes par la grâce de votre vocation : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoluntur vineas* (Cantic., II).

Ce sont là des paroles que l'on peut adresser à un religieux qui renouvelle ses vœux ; vous auriez horreur de vous laisser enlever la vertu par ses grands ennemis, par les grands crimes et par les grands désordres du monde ; mais quelle perte serait-ce pour vous, si, pendant que vous êtes à l'abri de ceux-là, vous la perdiez également par la lâcheté avec laquelle vous feriez la guerre aux petits renards, aux imperfections et aux petits relâchements qui détruisent la vigne du Seigneur ?

Les petits renards détruisent les vignes, soit en creusant des tanières qui découvrent les racines de la plante et la font sécher ; soit en rongant son écorce ou ses jeunes rejetons ; soit en mangeant même une partie de ses fruits, ou les gâtant.

Les imperfections et les tiédeurs avec lesquelles on pratique la vertu font le même tort à la vigne que le Seigneur a plantée. Elles gâtent ou elles mangent une partie des fruits et du mérite de la vertu ; elles diminuent la récompense qui lui est préparée ; elles rongent les rejetons et l'empêchent de se perfectionner et de multiplier ; elles la dépouillent de son écorce, de ce lustre et de cet éclat, sous lesquels elle devrait briller, qui lui donnent du crédit et qui la rendent aimable aux yeux des hommes. Elles la font sécher parce qu'elles portent partout avec elles le défaut de la ferveur qui la nourrit, qui la vivifie et qui la fait croître ; le dirai-je enfin ? elles creusent insensiblement des abîmes où elle se perd quelquefois et pour le temps et pour l'éternité ; car, comme dit l'Écclésiastique, celui qui néglige les petites choses, tombe peu à peu : *Qui spernit modica paulatim decedit*.

Les grandes fautes, dit le pape saint Grégoire, sont sans doute plus à craindre que les petites ; les petites néanmoins deviennent quelquefois plus dangereuses que les grandes ; car, on les méprise, parce qu'elles sont petites, et cette négligence les entretient et les fait croître d'une telle sorte, que si elles sont légères par leur qualité, elles accablent néanmoins par leur multitude.

Ainsi les gouttes de la pluie qui tombent sur une maison dont le toit est entr'ouvert, ne font chacune que ce que peut faire une goutte d'eau ; mais elles se multiplient d'une telle sorte, qu'elles pourrissent enfin toute la charpente et font tomber la maison peu à peu.

En s'accoutumant aux fautes légères, ajoute ce saint pape, on diminue de plus en plus cette horreur qu'on a pour les grandes ; et quoiqu'on ne voulût pas se jeter dans le précipice, l'on s'en approche néanmoins et l'on se fait une suite de degrés pour y descendre insensiblement.

C'est pourquoi le Fils de Dieu a dit que celui qui ne sera pas fidèle dans les petites

choses, ne le serait pas dans les grandes ; si donc vous voulez éviter les fautes les plus dangereuses, ayez de l'horreur des plus légères. Purifiez les taches qui défigurent votre vertu ; ce n'est pas aimer Dieu véritablement que de ne pas craindre de lui déplaire par nos dégoûts, par nos imperfections, par nos tiédeurs, par nos petits défauts de régularité, aussi bien que par les plus grands crimes. En un mot, poursuivez sans cesse et égorguez par le renouvellement de votre ferveur, tous ces petits renards, qui détruisent la vertu et la vigne de Dieu : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoluntur vineas*.

Qu'importe à une ville qui est prise, qu'elle ait été emportée par assaut, ou par famine, puisqu'elle est toujours prise ? qu'importe à un vaisseau qui a péri, dit saint Augustin, ou qu'il ait fait naufrage par la violence des flots, des vents et de la tempête, ou qu'il ait été submergé par l'abondance des eaux qui se sont introduites insensiblement dans la sentine, qui l'ont rempli, et qu'on a négligé de tirer par mépris, puisqu'il a également péri ? *Quid interest ad naufragium, utrum uno grandi fluctu navis operiatur et obruatur, an paulatim subrepens aqua in sentinam, et per negligentiam derelicta atque contempta, impleat navem atque submergat ?*

Qu'importe à une terre ferme qui a perdu sa solidité, que ce soit ou par l'impétuosité d'un torrent, ou par des eaux souterraines qui se sont insensiblement glissées dans ses veines par des conduits secrets, puisqu'elle n'a plus de solidité ? qu'importe à une montagne qui est tombée, ou qu'elle se soit écroulée tout d'un coup par un tremblement de terre, ou qu'elle ait été aplanie peu à peu, puisqu'il est toujours vrai qu'elle n'est plus montagne. Qu'importe à un rocher qui a été brisé, que ç'ait été ou par la foudre, ou par quelque accident moins violent, puisqu'il est toujours brisé ? qu'importe enfin quand nous sommes morts, que ce soit ou de mort violente et subite ou d'une longue maladie de langueur, puisque de quelque manière que ce soit, nous ne sommes également plus rien pour le monde ?

Hélas ! mon Dieu, disait Job, faut-il de si grands efforts pour faire périr l'homme ? si les vents orageux et la foudre abattent l'orgueil des montagnes, si les rochers sont détachés de leurs places par le rapide cours des rivières ; si les eaux qui sont si fluides et si douces, et qui ne tombent que goutte à goutte, cavent les pierres qui sont si dures ; si la mer mine insensiblement ses rivages, faut-il tant de violence pour perdre l'homme, qui n'a ni la fermeté des montagnes, ni la dureté des rochers ?

Croyez-moi, mes frères, disait saint Bernard, soit que nous périssions tout d'un coup par des crimes et par des désordres monstrueux, soit que nous périssions par nos tiédeurs et par nos longs relâchements qui nous y conduisent, la grâce et l'éternité sont également perdues pour nous ; et ainsi ce n'est pas trop des soins et des applications de toute notre vie pour régler nos mœurs et

les reformer, pour renouveler notre esprit et nos vœux, pour rallumer notre zèle qui se relâche sans cesse, pour combattre les grands et les petits ennemis de notre salut, et pour purifier notre vertu qui se couvre insensiblement de la poussière de nos imperfections et de nos faiblesses.

La poussière s'élève et se répand partout; et comme les vents et les tourbillons la portent des vallées sur les plus hautes montagnes, la poussière du monde se répand souvent sur les actions des hommes les plus élevées et les plus sublimes, comme sur les actions basses et charnelles des mondains; et c'est peut-être ce que voulait dire le roi-prophète par ces paroles : Notre âme a été humiliée dans la poussière : *Humiliata est in pulvere anima nostra* (Psal. XLIII).

Il est vrai que séparés du monde par notre état qui nous engage à la pratique continue des vertus sublimes, nous sommes exempts des grands vices du monde; cependant notre âme ne laisse pas d'être souvent humiliée dans la poussière, si nous ne veillons sans cesse sur nos meilleures actions, et si nous n'implorons le souffle de la grâce pour les purifier; et comme les atomes dont l'air est rempli et qui volent autour de nous, couvrent nos habits de poussière; ainsi les objets du monde qui nous environnent, couvrent nos âmes et nos vertus de poussière, je veux dire de défauts et d'imperfections qui les obscurcissent, si nous n'avons soin de les purifier tous les jours par de nouvelles ferveurs : *Humiliata est in pulvere anima nostra*.

Si dans ce renouvellement de nos vœux, nous faisons sur cette vérité une aussi sérieuse réflexion qu'elle le mérite, nous en serons surpris nous-mêmes, et nous nous dirons chacun en particulier ces paroles de Jérémie, comment l'or s'est-il obscurci? comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle? *Quomodo obscuratum est aurum? mutatus est color optimus* (Lament. Jerem., cap. IV)? Comment avons-nous laissé flétrir ces vertus, cette pureté, cette charité, cette ferveur dans le service de Dieu, qui nous faisaient briller aux yeux des hommes durant les premières années de notre conversion? et nous avouerons que ce sont nos tiédeurs et nos relâchements qui ont obscurci cet or précieux, qui l'ont couvert de fumée et de poussière et qui l'ont rendu méprisable : *Humiliata est in pulvere anima nostra*.

Le dedans des murs du temple de Jérusalem avait été revêtu par Salomon, de lames d'or qui le rendaient tout éclatant; mais Nabuzardan ayant mis le feu à ce même temple, lui fit perdre tout son éclat; et l'or qui brillait auparavant, fut tout obscurci par cet incendie, qui renversa, qui noircit de fumée, et qui couvrit de cendres tout ce qu'il y avait de plus précieux.

Cet or obscurci, dit saint Ambroise, figure les vertus de ceux qui ont mené quelque temps une vie, non pas obscure et couverte des ténèbres du péché; mais tout éclatante

par la lumière de leur sainteté : *Qui non obscuram hunc vitam, sed in lumine sanctitatis, egerunt*; et qui l'ont ensuite couverte de la poussière de leurs imperfections et obscurcie par la fumée de quelques légères saillies de leurs passions.

A la vérité, ils n'ont point perdu cet or; ils ne l'ont point anéanti par de grands vices, il subsiste encore pour eux; mais ils l'ont obscurci par quelques petits relâchements, il ne brille plus avec le même éclat; et l'on peut toujours leur dire par reproche ces paroles du prophète : *Quomodo obscuratum est aurum? mutatus est color optimus?*

Ah! purifiez cet or, ma sœur, par un renouvellement de ferveur : *Mundamini*, et si vous êtes assez heureuse pour lui rendre aujourd'hui son premier éclat, ne le perdez jamais et dites aux faiblesses humaines, aux tentations, aux imperfections et aux langueurs, lorsqu'elles se présenteront devant vous à l'avenir, ces paroles de la sainte épouse : J'ai lavé mes pieds, comment pourrai-je les resalir : *Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?* J'ai pleuré mes tiédeurs passées, je les ai lavées avec mes larmes; j'ai purifié mes vertus, je leur ai rendu tout leur lustre; voulez-vous que je sois encore assez lâche pour les recouvrir de poussière; et que par cette lâcheté je sois ingrate envers celui dont j'ai reçu tant de faveurs : *Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?*

C'est là la seconde preuve que nous devons donner à Dieu du renouvellement sincère de nos vœux; la troisième enfin, c'est que si dans notre conduite extérieure, qui est comme le vêtement, sous lequel nous paraissions aux yeux des hommes, nous n'avons point été jusqu'ici tout ce que nous devons être pour édifier, réglés, modestes et religieux, nous changions ce vêtement lugubre, pour en prendre un tout de lumière : *Ac mutate vestimenta vestra*.

TROISIÈME PARTIE.

J'avoue, ma sœur, que le fonds et l'essentiel de la vertu ne consiste pas seulement dans l'exacte observation des bienséances et dans la gravité de la conduite extérieure, qu'elle doit être encore plus dans les sentiments que dans les paroles; qu'elle doit régler encore plus les mouvements du cœur et de l'esprit, que ceux du corps; et qu'une vertu solide avec un extérieur grossier, rustique et négligé, vaut mieux qu'une vertu superficielle et hypocrite, qui n'aboutit qu'à des grimaces, à des gestes ou à quelques manières compassées et étudiées, dont on est accoutumé de se payer dans le monde.

Cependant un air et des dehors modestes, réglés et religieux, la rendent agréable et la font aimer. Ce serait une erreur bien grossière si, sous prétexte de rejeter l'hypocrisie, qui cache le crime et le désordre sous des dehors empruntés qui éblouissent, on s'abandonnait à un naturel brusque et précipité, à des actions et à des paroles puériles, et qui n'auraient rien de grave.

Peu de gens approfondissent le cœur : on n'est point accoutumé à juger de la vertu

par ce qu'il y a de caché dans l'âme et dans la conscience. Les denors imposent infiniment, et l'on ne croit point de vertu et de religion où elles ne paraissent point assez dans la conduite.

Lorsque le roi-prophète parle des impies, il dit qu'ils sont revêtus de leur iniquité et de leur confusion comme d'une double robe, qui montre au dehors tout ce qu'ils sont au dedans : *Operiantur sicut diploide confusione sua*.

L'on peut dire à proportion la même chose de l'homme religieux : ce n'est point assez pour lui d'avoir la vertu dans le cœur, il faut qu'elle paraisse en lui avec tous ses ornements, et qu'elle soit revêtue de la modestie et de la gravité comme d'une double robe qui la distingue partout, et qui lui attire le respect de tout le monde.

Si jusqu'ici, ma sœur, vous avez négligé de couvrir votre vertu de ce précieux vêtement, si vous avez conservé ceux du vieil homme, si, par un défaut d'attention sur votre conduite, vous les avez repris après les avoir dépouillés dans votre profession, le renouvellement de vos vœux que vous allez faire vous donne heureusement le temps et l'occasion de les changer, et d'en reprendre tout de lumière : *Mutate vestimenta vestra*.

Vous allez renouveler le divorce que vous avez fait autrefois avec le monde, ce traître et ce séducteur qui vous a voulu ravir tant de fois votre pureté et votre innocence : laissez-lui, comme Joseph, en le fuyant, le manteau du monde, vous le couvrirez lui-même de confusion : *Mutate vestimenta vestra*.

Par le renouvellement de votre cœur et de votre charité, vous allez vous élever vers le ciel dans un char de feu ; laissez donc, comme Elie, le manteau et tous les autres vêtements du monde sur la terre, car ils vous empêcheraient d'y monter, dit saint Jérôme : *Elias ad cælorum regna festinans, non potest ire cum pallio : sed mundi in mundo vestimenta dimittit* (Epist. XXXIV, tom. 1).

Par le renouvellement de votre esprit, vous allez approcher du buisson ardent pour y traiter avec Dieu plus familièrement et plus souvent que vous n'avez fait jusqu'ici ; ôtez donc, comme Moïse, les souliers du monde de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte : *Solve calcamentum de pedibus tuis : locus enim in quo stas, terra sancta est* (Exod., III).

Les souliers, disent les Pères, étant faits de peaux de bêtes, et étant toujours sur la terre et dans la poussière, Dieu nous commande de les quitter, lorsque nous approchons de lui, afin que notre âme, dont les mouvements sont figurés par les pieds du corps, se dépouille de tous les soins de la vie humaine et de toutes les affections basses et terrestres, pour le servir avec un cœur plus parfait et plus pur.

Le Dieu au service duquel nous voulons pénétrer tout de bon par le renouvellement

de nos vœux, est un Dieu tout environné de gloire et de majesté, et tout revêtu de lumière comme d'un vêtement, selon la parole du prophète, *amictus lumine sicut vestimento* (Psal. CIII) : quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière, comme dit le grand apôtre : *Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis* (Rom., XIII).

Par ce renouvellement enfin, vous allez changer de mœurs et de conduite pour en prendre une plus réglée ; dites donc avec la sainte épouse, lorsque vos anciennes légèretés d'esprit, d'actions et de paroles se représenteront à vous pour troubler de nouveau la régularité de votre conduite : Je me suis dépouillée de ma robe, comment la revêtirai-je ? *Expoliavi me tunica mea, quomodo induar illa* (Cantic. V) ?

Saint Ambroise, expliquant moralement cet endroit des Cantiques, dit que lorsque l'on s'est dépouillé du vieil homme et de ses œuvres, comme saint Paul nous l'ordonne, et que l'on s'est revêtu du nouveau, qui est Jésus-Christ, l'on doit avoir un parfait éloignement de reprendre ce qu'on a quitté, et de retourner à ses mœurs anciennes (*ex Apolog. David. poster. cap. 9 et 6, tit. 1*), et que l'esprit d'un vrai fidèle doit être frappé sans cesse de la honte qu'il y a de revêtir les habits de peau que portaient Adam et Eve, après en avoir été dépouillé par la grâce de Jésus-Christ (*Idem, de Virgin., lib. III, tit. 4, p. 365*).

Ces habits qu'ils ne portèrent qu'après leur péché, étaient la preuve de leur mortalité et de la corruption où ils s'étaient engagés. Or une âme qui a renoncé aux œuvres charnelles et aux mœurs de l'homme terrestre, doit oublier pour toujours, par un effet de la grâce, le péché qu'elle a apporté par sa naissance : *Obliviscitur enim per gratiam, quod hauserat per naturam*.

Il faut qu'elle ne sache plus en quelque sorte comment elle pourrait de nouveau se revêtir de l'homme terrestre dont elle s'est dépouillée : *Sic se actus corporis et terrenos exuit mores, ut nesciat quomodo, etiam si velit, rursus possit induere*.

Ce n'est pas que ce grand saint veuille dire que l'homme ne puisse tomber après avoir été justifié : il entend seulement que le souvenir de la grâce que Dieu lui a faite, lui doit donner un si grand éloignement de retomber dans ses anciennes mœurs, qu'il envisage cette rechute comme un sujet de la dernière confusion.

Ce n'est pas non plus qu'il doive oublier la faiblesse et la misère qu'il a héritées de la nature, puisque cet oubli serait seul capable de le jeter dans la présomption, mais c'est que l'extrême reconnaissance de la divine miséricorde à son égard l'établit dans une heureuse ignorance de la corruption de sa vie passée, et le met en état de ne savoir plus ce que c'est que de s'y plonger de nouveau : ainsi l'homme juste oublie en un sens la corruption de sa nature, parce qu'il ne se souvient plus que de la grâce de son Sau-

veur, qui l'affermir dans la vertu : *Obliviscitur enim per gratiam quod hauserat per naturam.*

Il était défendu par une loi du Deutéronome (Cap. XII), d'user d'un habillement qui fût tissu de laine et de lin : *Non indueris vestimento quod ex lana linoque contextum est.* Que veut dire cette énigme ? C'était alors un péché, dit saint Augustin (*Contr. Faust.*, lib. VI, cap. 9, tom. VI, pag. 100), de se servir de ces sortes d'habillements, parce que Dieu les défendait, et ce n'en est pas un aujourd'hui de s'en servir, parce qu'il ne les défend plus. Le temps de cette défense était celui des figures, et le temps présent est celui de l'explication de ce qui était alors figuré.

Ainsi, ce que Dieu marquait figurément sous le voile de ces habits qu'il interdisait aux Israélites, se reconnaît présentement à découvert dans la conduite des mœurs des chrétiens : *Illud tunc figurabatur in vestibus, quod nunc declaratur in moribus : illud enim erat tempus significandi, hoc manifestandi.*

Il est donc, dit-il, tantôt défendu et tantôt permis de se servir de tels vêtements, selon les temps différents destinés pour les figures ou les vérités, mais il n'est jamais permis de tomber dans le défaut figuré par ces habits, c'est-à-dire de vouloir mêler ensemble ce que l'ordre nous apprend devoir être séparé ; d'être vierge de profession, et de se vêtir avec luxe comme les personnes mariées ; d'être religieux par état, et de vivre comme les personnes du monde ; de prétendre unir la rudesse de la laine avec la douceur du lin et de la soie ; d'allier dans une même âme la pénitence avec la mollesse, le vice avec la vertu, les mœurs grossières et rustiques du siècle avec les mœurs graves et modestes du cloître, et de composer une espèce de monstre par l'union incompatible de plusieurs vies et de différents états : *Inordinate vivere, et diversi generis professiones velle miscere, omni modo peccatum est, et si quid inconvenienter ex diverso genere in vita cujusque contextitur.*

Il faut que les gens du monde puissent dire de nous, en sentant la bonne odeur que doivent répandre partout notre conduite et nos mœurs graves, douces et religieuses, ce que dit le vieux Isaac, en sentant la bonne odeur qui exhalait de son fils Jacob : Voici mon fils qui jette une odeur semblable à celle d'un champ que le Seigneur a comblé de ses bénédictions : *Statim ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, benedicens illi ait : Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus (Gen., XXVII).*

Il faut qu'en voyant nos bonnes œuvres, notre modestie, notre silence, notre recueillement, et qu'en écoutant nos discours pleins d'onction et de piété, ils soient si charmés et édifiés, que, saisis d'admiration et touchés de respect, ils nous bénissent et glorifient le Père céleste qui opère en nous toutes ces merveilles : *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cælis est.*

ORATEURS SACRÉS. XXIII.

Tout le bien qu'ils voient en nous retourne en effet à la gloire de Jésus-Christ, mais aussi tout ce qu'ils y voient de mal retourne à la honte de la religion. Les gens du monde qui nous voient déréglés et immodestes dans nos actions et dans nos paroles, disent de nous dans le fond de leur âme, toutes proportions gardées, ce que Salvien faisait dire autrefois à un païen, lequel, venant des extrémités du monde examiner les mœurs des chrétiens, pour s'instruire de leur religion et de leur secte, n'en verrait que de corrompues et de mauvaises. Où sont ces lois austères qui doivent régler leurs mœurs ? Où sont toutes ces actions de piété dont leur règle leur fait des commandements, et dont leurs saints fondateurs leur ont montré les exemples ?

Ils lisent l'Evangile qui leur ordonne de faire briller la lumière de leurs vertus aux yeux des peuples, *luceat lux vestra coram hominibus (Matth., V)*, et leur conduite est toute ténébreuse ; ils lisent les Epîtres des apôtres, qui leur commandent de faire connaître leur modestie de tous les hommes, pour montrer que le Seigneur est toujours auprès d'eux : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, Dominus enim prope est (Philip., IV)*, et ils sont immodestes ; ils ont des règles, et ils sont déréglés ; ils sont religieux, et ils mènent une vie toute séculière. Ah ! qu'il paraît bien qu'ils n'ont point d'estime pour leur état, et qu'ils ne sont point persuadés de la sainteté de leur profession : *Ubi est lex catholica quam credunt ? ubi sunt pietatis et castitatis præcepta quæ discunt ? Evangelia legunt et impudici sunt ! Apostolos audiunt et inebriantur ! Christum sequuntur et rapiunt ! vitam improbam agunt, et probam legem se habere dicunt (Salv., de Prov., lib. IV) !*

Notre peu de modestie et de régularité est la source du mépris qu'on a pour nous. Faisons bien, vivons dans l'ordre, édifions l'Eglise par des mœurs graves et réglées, nous subsisterons toujours avec éclat, et toutes les persécutions qu'on élèvera contre la vie religieuse ne serviront qu'à sa gloire.

Semblable aux branches du palmier, plus elle sera humiliée, persécutée et opprimée, plus elle sera élevée : *Inclinata resurget*, et plus elle méritera de gloire en ce monde et en l'autre.

DISCOURS IX.

Sur la rénovation des vœux.

Nolite conformari huic sæculo ; sed reformamini in novitate sensus vestri.

Ne vous conformez pas au siècle présent ; mais réformez vous par le renouvellement de votre esprit (Rom. ch. XII)

Tous les relâchements qui s'introduisent dans la profession religieuse viennent, ou de ce que nous nous conformons au siècle présent, et de ce que nous en rappelons parmi nous les maximes, ou de ce que nous perdons notre première ferveur, en cessant de nous réformer par un renouvellement continuuel de notre esprit.

C'est pourquoi, dans la circonstance de ce jour où nous sommes assés pour faire

(Cinq.)

refleurir parmi nous, par le renouvellement de nos vœux, toutes les vertus qui doivent suivre notre vocation, je ne pouvais emprunter de plus belles paroles que celles de mon texte, dans lesquelles le grand Apôtre nous fait une défense et un commandement capables de bannir de chez nous tous les maux qui nous affligent, et d'y faire revivre tous les biens spirituels que nous avons dissipés par nos relâchements.

Ne vous conformez pas au siècle présent, voilà la défense; mais réformez-vous par le renouvellement de votre esprit, voilà le commandement : *Nolite conformari huic sæculo; sed reformamini in novitate sensus vestri.*

Il y a deux sortes d'ennemis qui font la guerre à la perfection de l'état que nous avons embrassé : les gens du monde et nos passions. Les premiers ennemis sont les ennemis du dehors; les seconds sont les ennemis du dedans, et nous avons à nous précautionner contre les uns et contre les autres.

Si nous avons trop de commerce avec les gens du monde, nous prenons leurs maximes, et c'est ce que nous défend l'Apôtre par les premières paroles de mon texte : *Nolite conformari huic sæculo.* Si nous ne résistons sans cesse à nos passions, notre zèle se ralentit, notre ferveur se refroidit, et par là nous perdons tout l'esprit de notre profession, qui ne peut se censurer que par un renouvellement continuel qui nous est ordonné par les autres paroles du même apôtre : *Sed reformamini in novitate sensus vestri.*

Le commerce que nous avons avec les gens du monde commence notre ruine, nos passions l'achèvent, nous nous répandons trop au dehors, nous sommes tièdes au dedans; voilà les deux sources de nos chutes.

Ainsi, pour reprendre aujourd'hui le premier esprit de nos vœux et de notre profession, nous avons deux choses à faire. La première, c'est de nous retirer du commerce du monde; la seconde, c'est de renouveler notre esprit et nos vœux. Par la première, nous ne serons plus en danger de nous conformer au siècle présent : *Nolite conformari huic sæculo.* Par la seconde, nous rallumerons notre ferveur et notre piété : *Sed reformamini in novitate sensus vestri.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut que les religieux soient à l'égard des gens du monde ce qu'étaient les Juifs à l'égard de toutes les autres nations. Les Juifs que Dieu avait choisis pour son peuple, n'avaient point de commerce avec elles; ils étaient fidèles, elles étaient idolâtres, et toute liaison qu'ils auraient eue avec elles, aurait été capable de les éloigner du culte qu'ils devaient au vrai Dieu, et de les faire tomber insensiblement dans l'idolâtrie.

La loi obligeait les Juifs à des mœurs pures et sévères; ils devaient donc fuir la société des gentils, dont les mœurs étaient corrompues; et parce que dans le nombre

même des fidèles, il ne laisse pas d'y avoir des méchants dont la compagnie n'est pas moins dangereuse pour l'innocence, que celle des nations idolâtres, nous lisons que Moïse commanda au peuple de se séparer de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui avaient excité parmi eux la sédition et la révolte. Retirez-vous des tentes de ces hommes impies, leur dit-il, et ne touchez à rien qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez enveloppés dans leurs péchés et dans leur ruine : *Recedite a tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad eos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum* (Num., XVI).

Les mêmes raisons qui obligeaient les Juifs à fuir le commerce des autres nations, obligent les religieux à fuir le commerce des gens du monde. Il ne faut point souffrir qu'Ismaël ait de familiarité avec le petit Isaac, le fils de la servante corromprait insensiblement le fils de la maîtresse, et lui communiquerait ses mauvaises mœurs. Les vices du cœur et de l'esprit ont leur contagion aussi bien que les maladies du corps, disait un ancien, on les contracte par la conversation et par les fréquentes habitudes que l'on a avec les méchants : *Sumuntur a conversantibus mores; et ut quædam in contactos corporis vitia transiliunt, ita animus mala sua proximis tradit* (Senec., libr. III de Ira, cap. 7).

Nous devons marcher dans la voie des enfants de Dieu; il faut donc éviter les enfants du monde, parce qu'ils ne suivent dans leur conduite que la vanité de leurs pensées : *Ambulant in vanitate sensus sui.*

Ils n'adorent plus des idoles de marbre, d'or ou de bronze, comme les païens et leurs faux sages; mais ils ne suivent pas moins leurs égarements et leurs passions. Enivrés comme eux de l'opinion de leur vaine sagesse, ils s'imaginent qu'ils sont suffisants à eux-mêmes, que leur âme ne relève d'aucune puissance suprême, et ne doit chercher son bonheur dans aucun objet étranger; misérables et dupes de leur orgueil, ils croient porter leur félicité dans leur propre sein. Ils veulent qu'on adore leurs défauts, qu'on fléchisse les genoux devant leur néant, qu'on rende hommage à leurs faiblesses, et ils cherchent le bonheur dans le centre de la misère, en le cherchant dans eux-mêmes.

Si les gens du monde étaient capables de quelques sérieuses réflexions sur le néant de l'homme, ils verraient bientôt qu'en quelque état que nous nous considérons, il est impossible que nous ne perdions ces superbes pensées; mais ils sont trop occupés de leurs intérêts et de leurs plaisirs.

Dans la nature que sommes-nous? Notre corps est le centre des infirmités, des maladies, et notre esprit est rempli d'erreurs et de préjugés. A l'égard du passé, nous avons été; à l'égard de l'avenir, nous ne sommes pas encore; et à l'égard du présent, nous passons. En partie nous sommes, et en partie nous ne sommes pas; une succession de maux, de misères et de faiblesses qui nous

reçoivent au berceau et qui nous accompagnent jusqu'au sépulcre, nous annonce la mort. Une chaîne éternelle de chagrins, de tristesse et d'inquiétudes qui nous suivent, nous annonce le jugement qui suit la mort.

A nous considérer, par rapport à ce terrible jugement, que sommes-nous? Méchants par notre nature, superstitieux ou déréglés par notre éducation. Nous recevons de nos pères le crime aussitôt que la vie, et à peine sommes-nous au nombre des vivants, que nous sommes au nombre de ceux qui offensent Dieu; ennemis de nous-mêmes par l'aveuglement de l'amour-propre, enfants du néant, victimes de la mort, nous ressentons une infinité de misères différentes, et nous possédons le bien sans le goûter.

Le tourbillon qui nous emporte enlève avec nous les biens du monde, et roule vers le tombeau les plaisirs, les grandeurs, les richesses et ces magnifiques vanités que nous avons vues en passant pour ne les revoir jamais.

Esprits superbes qui ne durez pas davantage que les songes de votre vanité, apprenez donc en quoi l'on peut trouver la félicité dont vous vous glorifiez. Est-ce dans les choses du monde qui vous échappent et qui passent avec vous? est-ce dans la beauté de votre corps qui meurt tous les jours et qui sera bientôt la nourriture des vers? est-ce enfin dans cet esprit criminel qui a tant de sujet de craindre la justice de Dieu, et qui en sent déjà les horreurs et les frayeurs éternelles? *Filii hominum usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et queritis mendacium?*

Vous jugez bien, mes frères, que les gens du monde qui sont, ou dans l'illusion, ou dans l'insensibilité du cœur à l'égard de toutes ces grandes vérités, qui n'aiment que la vanité, qui cherchent le mensonge, et qui ne veulent pas entendre, de peur d'être obligés de bien faire, comme dit le prophète, sont d'un commerce très-dangereux pour des hommes dont l'état n'a pas de plus solides fondements que l'humilité, la retraite, le mépris du monde, la considération de notre néant, la méditation de la mort, et ce qui doit résulter de ces réflexions, la pénitence et la pratique de toutes les vertus.

Et en effet, mes frères, c'est le commerce que nous avons avec le monde qui nous perd et qui nous enlève tout ce que nous avons de piété et de religion. Nous rapportons du monde dans le monastère toutes les passions du monde : l'ambition, la vanité, l'aversion de la retraite, l'amour des plaisirs; et toutes ces passions sont un torrent qui nous entraîne souvent avec soi dans le précipice.

Les sociétés religieuses sont dans l'Eglise comme une armée rangée en bataille, tout y est terrible pour le monde et pour les ennemis de l'Evangile, pendant que chacun y demeure dans l'ordre et dans sa place : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*; mais dès que les particuliers s'en éloignent pour faire alliance avec les ennemis mêmes qu'ils avaient

à combattre, ils en deviennent la proie, et semblables à des soldats lâches et fugitifs, ils exposent le corps et mettent tout l'Etat en danger.

La religion est un édifice, pendant que les pierres qui le composent conservent la place que la main de l'architecte leur a donnée, il charme la vue, et on le regarde avec admiration; mais dès qu'elles se détachent, elles détruisent l'édifice, elles en font insensiblement des ruines qui n'ont rien que d'affreux, et, séparées du corps où elles charmaient, on les méprise, semblables à ces beaux morceaux d'architecture que les passants foulent aux pieds depuis qu'ils sont tombés du temple ou du palais dont ils faisaient partie, et que le temps qui ronge toutes choses les a dégradés.

La régularité est un fleuve majestueux qui doit entraîner également tous ceux qui le suivent. Si quelqu'un s'en éloigne pour se répandre au dehors, il perd son nom, il se perd soi-même; semblable à ces petits ruisseaux qui, pour s'être écartés du canal où ils roulaient agréablement leurs eaux avec beaucoup d'autres, perdent leur gloire et leur nom, et se perdent eux-mêmes sans fruit dans les campagnes voisines.

Il est vrai que la religion est un port où l'on est à l'abri des tempêtes et des orages, qui font périr tant d'âmes chrétiennes dans le monde. Mais, si c'est un port, il n'est sûr que pour les vaisseaux qui y étant entrés, y demeurent à l'ancre; il ne l'est point pour ceux qui en sortent pour se mettre en mer, et qui vont imprudemment courir tous les mêmes dangers qu'ils avaient eu le bonheur d'éviter.

Je sais que saint Basile et saint Bernard nous représentent cette profession comme un état tout angélique et tout divin; comme une imitation de la vie des prophètes et des apôtres, comme une conversation toute céleste, comme un genre de vie qui n'a rien de sensible et de corporel, et qui est de toutes les professions du monde la plus parfaite et la plus sainte.

Je sais qu'ils la nomment un asile sacré contre les dangers où l'on est exposé dans le siècle, un refuge heureux pour les âmes qui se perdraient dans le commerce des hommes, une vie tranquille qui donne avec abondance toutes les facilités nécessaires au salut, qui se pare de tous les périls de se perdre et de toutes les occasions qui portent au péché. Il ne faut pas croire, toutefois, qu'elle soit sans écueils, et qu'il suffise de l'embrasser pour être hors de tous les périls.

Tant que nous sommes en cette vie, dit saint Augustin, nous ne pouvons être dans une pleine assurance, non pas même dans le port de la solitude, quoiqu'il soit vrai que ceux qui s'y retirent soient plus heureux que ceux qui vivent dans le monde : *Ubi ergo securitas? Hic nusquam, in ista vita nusquam : ubi securitas, si nec in portu? et tamen utcumque feliciores in portu quam in pelago fatendum est, concedendum est, verum est.*

Or, si c'est à peine un port, un asile et un refuge pour ceux qui y vivent avec le plus de précaution, peut-elle l'être pour ceux qui y vivent sans retraite, qui se répandent sans cesse au dehors; et qui, par une hypocrisie monstrueuse, demeurent dans la solitude sans solitude? pour user des termes de saint Bernard.

Non, mes frères, notre profession n'a rien de tous ces grands avantages pour ceux qui y vivent de la sorte; du commerce avec le monde naissent parmi nous tous les relâchements que nous y voyons, notre foi s'assouplit, notre charité s'affaiblit.

Au milieu des objets, la mer de la concupiscence s'élève, les suggestions extérieures s'élèvent et sont excitées par le démon. Les passions s'échauffent et mettent le trouble au dedans de l'âme par la violence de leurs mouvements, elles la troublent et la remplissent de ténèbres, d'afflictions, d'agitations et d'inquiétudes; elle est entraînée par la vue des choses du monde, par la pensée des biens, des honneurs et des plaisirs qui l'inondent de toutes parts et qui la surmontent.

Je ne sais si vous avez jamais lu dans le troisième livre des Rois la terrible vengeance que Dieu exerça sur un prophète qu'il avait envoyé de Juda à Bethel, pour prédire à Jéroboam la destruction de l'autel sur lequel il offrait ses sacrifices, et la naissance de Josias dans la maison de David.

Voici son crime. Dieu qui ne voulait point qu'il eût aucun commerce avec les impies auxquels il allait porter sa parole, lui avait donné cet ordre : Vous ne mangerez point là de pain, vous n'y boirez point d'eau, et vous vous en retournerez par un autre chemin que celui par lequel vous êtes venu.

Le roi auquel il avait rendu l'usage de la main qui était devenue sèche, parce qu'irrité d'abord de ce que le prophète lui annonçait des choses désagréables, il l'avait étendue contre lui, lui dit par un sentiment de reconnaissance : Venez dîner avec moi dans ma maison, et je vous ferai des présents. Il résista à cette première tentation, et dit généreusement au roi : Quand vous me donneriez la moitié de votre maison, je n'irais point avec vous, et je ne mangerais point de pain ni ne boirais de l'eau dans ce lieu-ci, parce que le Seigneur me l'a défendu, mais il ne résista point à la seconde.

Il y avait un vieux prophète qui demeurait à Bethel, à qui ses enfants vinrent dire toutes les œuvres merveilleuses que l'homme de Dieu avait faites ce jour-là; touché de la curiosité de voir un homme si extraordinaire; il courut après lui, et l'ayant trouvé assis sous un térébinthe, il le pria de venir avec lui dans sa maison pour manger un peu de pain; tout rempli de l'ordre qu'il avait reçu du Seigneur, il fit encore quelque résistance, mais, séduit enfin par les discours artificieux de cet homme qui lui répondit : je suis moi-même prophète comme vous, et un ange m'est venu dire de la part du Seigneur : Ramenez-le avec vous dans votre maison, afin qu'il mange du pain et

qu'il boive de l'eau; il retourna sur ses pas, mangea du pain et but de l'eau. Voilà son crime, et en voici la punition.

Lorsqu'ils étaient assis à table, le Seigneur fit entendre sa parole au prophète qui l'avait ramené, et s'adressant à l'homme de Dieu qui était venu de Juda : il lui dit en s'écriant : Voici ce que dit le Seigneur : parce que vous n'avez point obéi à la parole du Seigneur, que vous n'avez point gardé le commandement qu'il vous avait fait, et que vous êtes revenu en ce lieu-ci pour y manger du pain et pour y boire de l'eau contre sa défense, votre corps mort ne sera point porté au sépulcre de vos pères. Et, en effet, comme il était en chemin pour s'en retourner, un lion vint à lui qui le tua : *Quia non obediens fuisti ori Domini, et non custodisti mandatum quod praecepit tibi Dominus Deus tuus, et reversus es, et comedisti panem, et bibisti aquam in loco in quo praeceperat tibi ne comederes panem, neque biberes aquam, non inferetur cadaver tuum in sepulcrum patrum tuorum : qui cum abiisset, invenit eum leo in via et occidit.*

Voilà, mes frères, la triste figure de la vengeance que Dieu exerce sur les religieux, qui, contre ses ordres et leurs promesses solennelles, retournent sur leurs pas vers le monde dont il les a séparés, veulent communiquer avec lui, manger de son pain et boire de ses eaux.

Nous sommes des prophètes que le Seigneur a séparés de la corruption, et qu'il envoie de temps en temps, et quand il le juge à propos, annoncer au monde ses jugements et sa parole; quelques-uns le font par leurs instructions et par leurs discours, et tous le doivent faire par leurs grands exemples; mais il défend aux uns et aux autres d'avoir commerce avec lui, d'aller et de revenir par ses voies, de manger de son pain, de boire de ses eaux empoisonnées. Il nous défend, en un mot, d'aimer le monde et tout ce qui est dans le monde : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* Il ne veut point que nous paraissions avec lui ni que nous parlions à lui que pour condamner ses crimes et ses désordres. Cela fait, il veut que nous rentrions dans notre retraite, comme ces fidèles serviteurs de l'Evangile qui vont et qui reviennent selon les ordres de leur maître.

Si nous en usons autrement, si par faiblesse ou par complaisance nous nous laissons séduire par les discours flatteurs des gens du monde, si nous nous laissons tenter par les présents des grands et des rois, nous y trouverons encore des Jéroboams qui feront tous leurs efforts pour nous retenir parmi eux. Nous y trouverons des parents et des amis qui nous feront tomber dans la désobéissance, et qui nous rendront prévaricateurs de nos règles et des ordres de Dieu; nous y trouverons des faux prophètes, qui pour nous emmener chez eux et nous faire manger de leur pain, feindront encore d'être inspirés de Dieu et avertis par ses anges; et Dieu pour nous punir de notre complai-

sance et de notre lâcheté permettra que nous tombions dans les plus grands désordres.

Nous ne rencontrerons peut-être pas de lion pour nous tuer et nous ôter la vie du corps comme au prophète ; mais le monde que nous aurons aimé, et pour qui nous aurons eu de la complaisance, deviendra pour nous comme un lion qui dévorera notre régularité et nos vertus. Il nous ravira la grâce, et par là, il donnera la mort à notre âme, mort qui est bien plus à craindre que celle du corps : *Qui cum abiisset, invenit eum leo in via et occidit.*

Et, en effet, mes frères, qu'est-ce qui perd tant de religieux dans l'Eglise ? qui leur ravit la grâce de leur vocation, leur sainteté, leurs vertus ? qui empêche qu'ils n'en reçoivent de nouvelles, et que les rosées du ciel ne tombent sur eux et sur leurs monastères, que le monde, que les liaisons et le commerce qu'ils veulent avoir avec lui ?

Il est vrai que les religions et les monastères sont les montagnes les plus élevées de l'Eglise. Il est vrai qu'elles reçoivent plutôt et plus abondamment les pluies et les rosées du ciel que les campagnes ; mais si les religieux qui sont les forts d'Israël, et qui doivent combattre contre les ennemis de Dieu et de la religion s'y laissent vaincre, terrasser et égorger par le monde, leur défaite et leur chute sont cause que les grâces ne tombent plus sur ces saintes montagnes ; et ils attirent sur eux et sur elles la punition des montagnes de Gelboé, sur lesquelles Dieu ne versa plus ses pluies et ses rosées ; parce que Saül, Jonathas et les forts d'Israël y avaient été tués et défaits : *Montes Gelboe nec ros, nec pluvia veniant super vos, neque sint agri primitiarum; quia ibi abjectus est clypeus fortium, clypeus Saul, quasi non esset unctus oleo.*

Voilà ce qui nous fait perdre la grâce, ce qui fait qu'elle ne tombe plus sur nos maisons ; et ce qui est cause que, de campagnes de bénédiction qui portaient les prémices des vertus et des bonnes œuvres, elles sont devenues des campagnes stériles ; lâches, timides ou hypocrites, nous nous sommes écartés du chemin de la justice pour rentrer dans les voies du monde ; nous nous sommes éloignés de nos obligations au lieu de les remplir avec ferveur ; nous nous sommes laissé amollir et abatre par le monde, comme si nous n'avions point été consacrés au service de Dieu par l'onction sacrée de ses grâces : *Quasi non esset unctus oleo* ; et Dieu pour se venger de notre ingratitude nous privera de ses grâces et nous traitera comme ceux mêmes qui commettent ouvertement l'iniquité dans le monde : *Declinantes autem in obligationes, adducet Dominus cum operantibus iniquitatem* ; et non-seulement il nous privera de ses grâces ; mais il permettra encore, pour nous faire porter un signe visible de sa colère dès cette vie, que les gens du siècle avec qui nous avons voulu partager les faux plaisirs de la terre perdent l'estime qu'ils avaient autrefois pour nous.

Et en effet, mes frères, si nous n'avons plus

cette haute réputation qui nous faisait tant d'honneur autrefois, c'est, qu'ayant eu trop de commerce avec le monde, nous n'avons plus autant de sainteté, de ferveur, de charité, de simplicité que nous en avions.

Nous les avons eues pendant notre noviciat et peut-être quelques années après, mais le temps qui devait servir à les fortifier, à les accroître et à leur donner de plus profondes racines dans nos âmes, nous les a enlevées. Ce sont des arbres morts, nous en avons encore le tronc, mais nous n'en avons plus les feuilles, nous en avons tout au plus les feuilles, je veux dire quelques belles apparences, mais nous n'en avons plus ni les fleurs, ni les fruits.

Pleurons, mes frères, nous avons perdu l'arche du Seigneur, nos ennemis nous l'ont enlevée. Nous n'avons plus ni les onctions, ni les premières ferveurs de notre vocation. Le monde, les dissolutions au dehors, le peu de retraite au dedans, notre tiédeur dans le service de Dieu nous les a ravies.

Les enfants d'Israël ayant perdu l'arche du Seigneur dans une bataille contre les Philistins, poussaient de longs soupirs, pleuraient et gémissaient, Elie même, qui était grand prêtre, perd ses forces à cette triste nouvelle, est saisi de douleur, tombe de son siège à la renverse, se casse la tête et meurt sur-le-champ.

La femme de Phinéas, belle-fille d'Héli, qui était grosse et près d'accoucher, apprenant que cette arche du Seigneur était prise, se trouve tout d'un coup surprise par la douleur, se baisse et accouche, et, sans faire attention à toutes les autres choses qu'on lui disait pour la consoler, elle s'écrie dans les transports de sa douleur : Ah ! Israël a perdu sa gloire, puisque l'arche du Seigneur a été prise : *Translata est gloria de Israel, quia capta est arca Dei.*

Nous l'avons aussi perdue cette arche du Seigneur, par nos relâchements et par notre tiédeur ; nous n'avons plus cette arche qui renfermait la manne et la loi ; nous n'avons plus cette douceur de conversation, cette charité les uns pour les autres, qui étaient figurées par la manne. Nous n'avons plus cette loi qui nous contenait dans les bornes de notre devoir : nous en avons tout au plus le corps, mais nous n'en avons presque plus l'esprit ; nous avons tout au plus les livres qui contiennent nos règles, nous les lisons encore quelquefois, mais ces règles ne sont plus dans nos cœurs.

Mais aussi depuis que nous avons laissé éteindre notre zèle, nous n'avons plus cette protection de Dieu si sensible qu'éprouvaient nos premiers pères. Nous ne sommes plus dans la même estime qu'ils étaient parmi les peuples, nous avons perdu toute notre gloire, Dieu en a fait présent à des hommes plus religieux et plus zélés que nous : *Translata est gloria de Israel, quia capta est arca Dei.*

Ah ! qui nous rendra cette arche, cette gloire, cette estime, cette grâce et cette protection que nous avons perdues ? Ce sera le renouvellement de nos vœux et de notre esprit. Il faut nous reformer et rallumer notre

ferveur et notre piété : *Sed reformamini in novitate sensus vestri.*

SECONDE PARTIE.

C'est le sort de toutes les choses du monde et de la vertu, aussi bien que des plus solides édifices, de déchoir de leur premier état et de se dégrader insensiblement, si on ne travaille tous les jours à les maintenir ou à les renouveler et à les réparer avec le même soin et la même application que l'on a apportés à les acquérir ou à les édifier.

Les palais les plus superbes se dégradent, l'air et le temps rongent les marbres les plus durs, si on néglige d'en réparer de jour en jour les ruines et les brèches. Les plus immenses richesses se dissipent, si l'on n'a soin de les faire valoir. La santé la plus vigoureuse s'affaiblit, si on ne la conserve avec beaucoup de précaution ; la vertu même, qui est descendue du ciel sur la terre pour nous élever de la terre au ciel, souffre cet affaiblissement dans nos cœurs, et la ferveur avec laquelle nous nous sommes consacrés au service de Dieu en entrant dans la religion se relâche, si elle n'est soutenue par une nouvelle.

C'est pourquoi le roi-prophète, qui en avait fait une si triste expérience par sa chute, disait, après s'être relevé par la miséricorde de Dieu : *Dixi, nunc cæpi*, c'est maintenant que j'ai commencé. C'est aujourd'hui, c'est dans ce moment que je commence à être à Dieu et à me donner à lui ; je perdrai tout ce que j'ai fait, il me deviendra inutile ; le monde, le démon, mes passions, l'affaibliront ou me le raviront, si je me relâche, si je ne me renouvelle et si je ne travaille avec autant d'ardeur que si je commençais à travailler : *Dixi, ecce nunc cæpi*.

A mesure que nous avançons en âge, nous devons avancer dans la vertu. Nous devons faire de nos années dans la religion, un port assuré à nos bonnes œuvres, à notre charité, à notre piété et non pas un écueil où nous fassions naufrage et où nous perdions le fruit de toute notre vie passée, selon la belle parole de saint Grégoire de Nazianze : *Senectus portus esse debet, non vitæ superioris naufragium*.

Si l'application et la ferveur que l'on doit avoir pour le bien n'augmentent toujours, le mérite de ce qu'on a déjà fait diminue et se perd insensiblement, l'âme se relâche, elle devient tiède. Semblable à un vieux vaisseau prêt à être brisé, elle n'est plus propre à recevoir le vin de la grâce ; que si elle reçoit ce vin céleste, le vin se répand et le vaisseau est perdu, selon la parole du Fils de Dieu.

Notre âme, dit le pape saint Grégoire, est dans ce monde comme un bateau qui monte contre le fil de l'eau, et qui ne pouvant s'arrêter tout à fait, descend nécessairement dès qu'on cesse de s'efforcer à le faire monter. Car, dès qu'on cesse de pratiquer le bien qu'on a commencé et de travailler à avancer dans la perfection, au lieu d'arriver au point de cette perfection, on perd encore le fruit des efforts qu'on avait faits pour y avancer ; ainsi, si l'on ne continue pas avec fidélité à

se perfectionner, on imite, par cette négligence, la conduite de ceux qui détruisent de leur propre main ce qu'ils avaient édifié.

Sans ce renouvellement continuel de ferveur, notre âme se dérègle peu à peu, notre vertu s'affaiblit insensiblement, l'ardeur de la dévotion se ralentit, on oublie les bonnes résolutions qu'on avait faites, et la charité se refroidit. Les premières passions qui étaient éteintes se rallument, le naturel reprend ses mauvaises humeurs, la raison ne voit plus qu'obscurément les vérités éternelles, la volonté réglée par la loi n'est plus la maîtresse et l'on ne se soumet plus aux ordres de Dieu avec la même exactitude. On suit la régularité plutôt par bienséance que par devoir ; l'on fait ses bonnes actions plutôt par hypocrisie que par vertu et l'on s'applique à ses exercices spirituels plutôt par coutume que par dévotion.

Combien voyons-nous et pleurons-nous de nos frères, dit saint Bernard (*Serm. contr. vit. in grat.*), qui, pourvu qu'ils gardent leur habit et leur tonsure, se persuadent que tout est en sûreté pour eux, ne considérant pas, malheureux qu'ils sont, que la tiédeur, qui est une marque de leur ingratitude envers Dieu, est comme ces vers dangereux qui rongent le cœur et la moelle des arbres sans percer leur écorce, et que le démon de la négligence et du relâchement, qui ronge l'intérieur de leur âme, ne dissimule avec eux et ne leur laisse tous les beaux dehors de la religion qu'afin de les empêcher de penser à la misère de leur état, d'en rougir et de s'en corriger par honte et par pudeur : *Quam multos videmus et plangimus fratres, qui dummodo maneat habitus et tonsura, salva sibi omnia arbitrantur, non considerantes, miseri, quemadmodum ingratitude vermis interiora corrodens, ob hoc tantum corticem quam vident transforare dissimulet, ne forte recogitent et erubescant, ipsaque verecundia emendentur*.

C'est par là que la nature corrompue commence à l'emporter sur la grâce et que, si l'on n'y apporte un prompt remède, par un renouvellement d'esprit et de ferveur, l'on tombe bientôt dans le désordre et dans les plus grands péchés.

Il est vrai que ces tentations de tiédeur et de relâchement dans le service de Dieu et dans l'accomplissement de nos devoirs, ne sont pas si violentes que celles qui nous abattent tout d'un coup, mais elles ne sont pas moins dangereuses, et elles sont d'autant moins à négliger que nous en avons moins d'horreur, que nous les craignons moins et qu'elles nous dérèglent d'une manière plus insensible.

Ce n'est pas assez pour nous d'avoir terrassé le monde et de nous en être séparés par la retraite, il faut encore nous renouveler. *Ecce contriti sunt inimici nostri, ascendamus nunc mundare sancta et renovare* : voila nos ennemis défaits, disaient Judas et ses frères, allons maintenant purifier et renouveler le temple. C'était pour cela que ces généreux Machabées s'étaient exposés aux plus grands périls ; et la première pensée

qu'ils ont après la défaite de leurs ennemis, est la même que celle qui les avait engagés à les combattre.

N'ayant en vue que la gloire de Dieu, ils n'ont pas plutôt vaincu par un effet de son assistance, les nations qui leur faisaient la guerre, qu'ils se hâtent de lui témoigner leur gratitude, en relevant les marques publiques de la religion, en réparant son saint temple et en lui offrant des sacrifices et des holocaustes. Ils rétablirent toutes choses dans l'état où elles devaient être selon la loi, et rendirent à Dieu ce témoignage public de leur zèle, de leur exacte obéissance et de leur profond respect pour ses commandements.

Que si nous admirons dans ces grands hommes un courage si héroïque, une piété si éclairée et une loi si ardente; craignons, mes frères, si nous négligeons de réparer et de renouveler dans nous-mêmes le temple de Dieu : *Vos enim estis templum Dei vivi*, que ce qui fait aujourd'hui le sujet de notre admiration, ne soit un jour le motif de notre propre condamnation.

Si nos ennemis ont été vaincus par le mérite infini de la mort de Jésus-Christ et par la grâce de la pénitence, nous appliquons-nous, comme ces anciens victorieux, à renouveler dans nous-mêmes la sainteté du temple de Dieu que nous avons profané, soit par nos crimes, soit en y brûlant un feu étranger en sa présence ? sommes-nous sensibles autant que nous le devons être à tant de profanations ou extérieures, ou intérieures, qui ont violé dans nous la pureté des mœurs et la sainteté de notre état ?

Peut-être aurions-nous quelque zèle pour ce qui regarde le dehors et comme le corps de la religion. Si l'on entreprenait de détruire et de profaner les autels sacrés de nos églises, si l'on parlait mal de notre état, comme tant d'hérétiques l'ont fait autrefois, nous ne manquerions pas de courage dans des occasions si importantes, et nous mettrions tout en usage pour nous opposer à ces profanations et pour repousser la calomnie. On louerait notre zèle, mais en avons-nous autant pour ce qui doit être regardé comme l'âme de la religion ; je veux dire pour la sainteté et la pureté de nos cœurs, qui sont les vrais temples du Saint-Esprit ?

Toutes les guerres qu'ont soutenues les saints fondateurs, dans la naissance de leurs ordres, tendaient à l'établissement de la gloire et de la religion du vrai Dieu ; mais cette religion consistait principalement dans la sanctification des temples et des autels spirituels des cœurs qui avaient été profanés par le péché.

On ne peut travailler à la purification de ces temples, non plus que les Machabées, si on ne combat les puissances ennemies qui s'y opposent, et qui élèvent des forteresses contre le temple de Dieu. Ce n'est point assez de gémir de nos désordres, ni de pleurer de notre peu de ferveur, ni de nous plaindre de nos relâchements. Il faut en venir aux œuvres et même aux mains tous les jours,

et ne pas croire que nous n'avons plus d'ennemis quand nous avons défait le monde et que nous nous en sommes séparés.

Quand ceux du dehors seraient tout à fait dans l'impuissance de nous nuire, il en reste toujours au dedans de Jérusalem, les passions, la tiédeur, les relâchements qui s'opposent de toutes leurs forces à la parfaite purification et rénovation du temple de Dieu.

Il faut détruire et emporter hors de ce temple tout ce qui l'avait souillé et tout ce qui avait servi à y dresser comme un autel au démon ; mais il faut en même temps apporter des pierres neuves pour y bâtir un autel qui soit digne de la majesté de Dieu : *Sed reformamini in novitate sensus vestri*.

Ces pierres, selon l'ordonnance de la loi, devaient être entières et non travaillées avec art ; c'est-à-dire que le cœur de l'homme doit être éloigné de tout ce qui est humain, et qui se sent de la prudence et de l'artifice ; parce que Dieu n'aime dans la structure de cet autel mystique, que ce qui est simple, que ce qui vient de lui et de son esprit, et non de l'art et de la vaine sagesse des hommes.

Dieu demande de nous deux choses : la première de purifier, et la seconde de renouveler ce temple : *Mundare et renovare*. Quand nous nous éloignons du monde, il faut que ce soit avec tant de perfection, que nous en laissions les moindres imperfections, et que nous en secouions de nos pieds jusqu'à la poussière : *Etiam pulverem pedum vestrorum excutite* (Luc., IX) ; la poussière de nos pieds, c'est ce que nous mêlons d'étranger dans nos affections, qui sont figurées par les pieds, selon la parole de saint Augustin : *Non movetur anima pedibus, sed affectibus* (Tract. in Joan., 48).

La poussière dont il faut purifier le temple de Dieu, c'est tout ce qui peut tenir du monde dans nos actions et dans notre conduite, la vanité, la tiédeur, la lâcheté, la négligence, la curiosité : *Etiam pulverem pedum vestrorum excutite*.

Comme les plus belles peintures, les meubles les plus magnifiques, les vases d'or les plus précieux, les autels même consacrés au Seigneur sont sujets à la poussière, la vie la plus pure et la plus innocente est sujette à un nombre infini de petits défauts qui la flétrissent, et dont pour cela il faut se corriger de temps en temps par des retraites et par de nouvelles ferveurs ; et c'est ce que le Fils de Dieu voulait dire à ses apôtres par ces paroles : Celui qui a été déjà lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur dans tout le reste.

Le Fils de Dieu se sert ici de la comparaison d'une personne qui s'est lavée tout le corps dans un bain, et qui est nette par conséquent, mais qui étant obligée au sortir de ce bain, de marcher sur la terre, se salit encore les pieds dans la poussière : *Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet*.

Quelque purs que nous soyons, ou par la grâce du baptême, ou par celle de la pénitence accompagnée d'une foi vive et animée de la charité, il ne laisse pas néanmoins de s'attacher sans cesse des souillures aux pieds spirituels, qui sont les affections de notre âme, qui se remue par elles, comme le corps se remue par les pieds : *Non movetur anima pedibus, sed affectibus*; voilà pour les actions imparfaites, il les faut purifier, *mundare*; mais il y en a de profanes, et qui tiennent du vieil homme; et ce sont celles-là qu'il faut renouveler, *renovare*.

David, voulant exprimer le malheur qu'il avait eu de tomber dans le péché et dans les désordres du vieil homme, disait qu'il avait vieilli au milieu de ses ennemis : *Inveteravi inter omnes inimicos meos*.

Il pouvait à la vérité prononcer ces paroles pour marquer qu'il avait vieilli dans la guerre, et qu'il avait presque épuisé ses forces dans les combats continuels qu'il avait livrés et soutenus pour les intérêts de Dieu et la gloire d'Israël. Cependant, dit le grand saint Grégoire, c'est moins pour exprimer qu'il avait passé de longues années au milieu des ennemis qu'il avait eus à combattre et à vaincre qu'il parle de la sorte, que pour déplorer la vieillesse de l'ancien Adam, qu'il sentait s'affaiblir tous les jours par de nouveaux péchés : *Senectutem veteris hominis inter vitia tabescentem deflebat ille qui ait : Inveteravi inter omnes inimicos meos*.

Et en effet, c'est un malheur ordinaire aux hommes, et qui vient de leur fragilité naturelle, que comme il n'y en a point de si vigoureux qui ne deviennent quelquefois malades, ni de si jeunes qui ne vieillissent; parce que les quatre humeurs dont leur corps est composé, ne sauraient être toujours si tempérées qu'elles ne s'altèrent insensiblement; il n'y en a point aussi de si affermis dans la grâce et dans la vertu, qui ne s'affaiblissent quelquefois, ni de si réglés qui ne se dérèglent, soit par les tentations du monde et du démon, soit par les mouvements irréguliers de la concupiscence et des passions.

Quelque zélés que nous soyons, dit le même saint Grégoire, la première ferveur de notre esprit se relâche, si elle n'est soutenue par une nouvelle. Nous vieillissons sans y penser au milieu de nos ennemis spirituels et dans la liaison que nous avons avec nos amis et nos parents.

L'on prend trop de part à leurs intérêts, à leurs plaisirs et à leurs affaires temporelles. La coutume, l'usage et je ne sais quelles façons de vivre ordinaires, emportent notre cœur et notre esprit comme un torrent; nous obscurcissons par les mauvaises habitudes, la beauté du nouvel homme dont nous nous étions revêtus, et nous reprenons insensiblement la vieillesse de l'homme pécheur, si nous ne sommes sans cesse appliqués à nous renouveler : *A fervore etenim mentis, vel inter spirituales inimicos, vel in-*

ter carnales quosque proximos ipso aliquo modo vivendi usu veterascimus, et assumptam novitatis speciem fuscamus a qua tamen vetustate renovamur (Div. Gregor. 19 orat. 16).

Mais ce qu'il y a de consolant pour nous dans ce malheur, ajoute ce Père, c'est qu'il n'en est pas des maladies et de la vieillesse de notre esprit, comme des maladies et de la vieillesse de notre corps. Les maladies de notre corps ne se guérissent jamais si parfaitement qu'elles ne nous laissent quelques restes de faiblesse, et il n'y a point d'art qui puisse nous rendre à quatre-vingts ans la vigueur de notre première jeunesse.

Mais nous pouvons renouveler tous les jours la vieillesse de notre esprit : *A qua tamen vetustate renovamur*. Nous pouvons réparer ses forces et lui en donner de nouvelles, en rentrant avec plus de ferveur dans le chemin de la vertu; nous pouvons, par le renouvellement de nos vœux et de notre conduite, nous dépouiller entièrement du vieil homme pour reprendre le nouveau; semblables à un aigle généreux qui renouvelle sa jeunesse, en se dépouillant de son vieux plumage, pour en reprendre un tout nouveau, selon la parole du prophète : *Renovabitur ut aquila juvenus tua*.

C'est aujourd'hui, mes frères, que Dieu demande de nous ce dépouillement du vieil homme, et ce renouvellement de notre esprit par celui de nos vœux : *Reformamini in novitate sensus vestri*. Hâtons-nous donc de lui donner ce témoignage de notre attachement à son service, et le lui donnons d'un cœur vraiment sincère, et qui nous mette à couvert du reproche que faisait saint Bernard à des hypocrites qui, ne voulant pas se dépouiller du vieil homme, se contentaient pour tromper les yeux du peuple, de le couvrir du nouveau : *Veterem hominem non exuunt, sed novo palliant*.

Ils voudraient se donner à Dieu sans se rien ôter à soi-même; ils voudraient changer le dehors sans rien changer au dedans; ils voudraient bien avoir un cœur partagé, c'est-à-dire aimer Dieu sans cesser d'aimer le monde; ils retiennent les apparences de la vertu, et ils combattent la vertu; ils honorent Dieu dans l'habit de la sainteté, et ils le deshonnorent dans la vérité : *Veterem hominem non exuunt, sed novo palliant*.

Cependant nous ne pouvons être revêtus du nouvel homme, que nous ne soyons entièrement dépouillés du vieux; et pour parler encore le langage figuré de saint Paul, nous ne pouvons être une pâte toute nouvelle et toute pure aux yeux de Jésus-Christ, que nous ne soyons purifiés du vieux levain de l'iniquité : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio*. Purifiez-vous du vieux levain, renoncez à cette attache, guérissez cette langueur dans le service de Dieu, amortissez cette passion, étouffez ce désir secret, soyez en ce monde de nouvelles

créatures par la grâce, pour l'être en l'autre par la gloire.

DISCOURS X.

Sur la rénovation des vœux.

Vos autem non ita didicistis Christum, si tamen illum audistis, et in ipso edocti estis, sicut est veritas in Jesu, deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem qui corruptitur secundum desideria erroris : renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis.

Mais pour vous, ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits dans l'école de Jésus-Christ, puisque vous y avez entendu prêcher, et y avez appris selon la vérité de sa doctrine à dépouiller le vieil homme, selon lequel vous avez vécu dans votre première vie, qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions ; à vous renouveler dans l'intérieur de votre âme, et à vous revêtir de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable (Ephes., ch. IV).

Si le grand Apôtre a adressé ces belles paroles aux chrétiens d'Ephèse, qui étaient nouvellement convertis à la foi, et pour ainsi dire encore à la mamelle, je puis bien les adresser à des religieux qui ont déjà vécu plusieurs années dans le cloître, qui doivent être des chrétiens parfaits, qui sont obligés d'exprimer dans leur vie la vie de Jésus-Christ et des apôtres ; et dans la loi que l'on m'a imposée de vous parler de la rénovation de vos vœux, je croirai m'être acquitté fidèlement de mon devoir si, par une simple explication de ces paroles de saint Paul, je vous rappelle au plus important des vôtres.

Après une peinture affreuse qu'il venait de faire des mœurs corrompues des nations idolâtres, il dit donc, écrivant aux nouveaux fidèles : Mais pour vous, mes frères, ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits dans l'école de Jésus-Christ. Les païens, élevés au milieu des ténèbres, suivaient dans leur conduite la vanité de leurs pensées. Ils étaient entièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause de leur ignorance ; ayant perdu tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnaient à la dissolution, et se plongaient avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impuretés ; ils demeuraient attachés à la terre et à la boue avec laquelle ils confondaient leurs divinités, et se faisant des dieux scélérats pour consacrer leurs vices, il n'est pas surprenant qu'ils se livrassent aux désirs déréglés de leur cœur et aux passions les plus honteuses.

Mais pour vous qui avez été éclairés des lumières de la grâce que vous avez reçue dans votre baptême, et ensuite des lumières de l'Evangile qui vous a été annoncé tant de fois, vous devez former vos mœurs sur des maximes plus pures et plus innocentes.

Depuis que Jésus-Christ est venu lui-même attaquer avec succès les préjugés et les passions des hommes, arracher la superstition de leurs cœurs, où elle avait dressé ses premiers temples ; depuis qu'il a brisé les idoles, abattu leurs autels, aboli leurs sacrifices, imposé silence à leurs oracles, il ne vous est plus permis de suivre d'autres maximes que les siennes.

Son Evangile produit un renversement général dans l'âme de l'homme. Il vous de-

mande le détachement dans l'abondance, la confiance dans l'adversité, la joie dans la pauvreté, le désintéressement dans l'administration des charges, la douceur dans l'oppression et la modestie au milieu des applaudissements.

Il demande la tempérance dans les occasions même de se satisfaire, la modération dans les plus hautes fortunes, la patience au milieu des outrages et le sacrifice de nos ressentiments et de nos haines dans le temps et dans les conjonctures les plus favorables à nos ressentiments.

L'opposition que l'Apôtre a établie entre les nouveaux fidèles et les nations idolâtres est celle qu'il faut établir entre les religieux et les gens du monde. Ceux-ci, ensevelis dans leurs propres ténèbres comme les païens, ne suivent que les mouvements déréglés de leurs passions : épouvantés et confondus sans fruit, aussi bien que les idolâtres, par la sévérité de la morale de Jésus-Christ, par la rigueur de sa discipline, par l'opprobre de sa croix, par l'austérité de sa vie dont l'Evangile demande l'imitation, ils se troublent, ils s'alarment, et, désespérant de pouvoir suivre un Dieu crucifié, ils se couvrent de prétextes pour continuer leurs désordres et leurs débauches avec plus de succès et de violence. Ils soulèvent contre Dieu ces justes et premiers sentiments d'équité et de religion naturelle que Dieu a mis dans leur âme, et font même la guerre à Dieu en feignant de lui rendre service.

Comme c'est dans le fond de leur cœur qu'ils sont attaqués, c'est aussi le fond de leur cœur qui se révolte. Ils combattent pour leurs passions contre les maximes de l'Evangile qui mortifie leurs désirs, qui éteint leurs vaines espérances, qui détruit leurs faux préjugés, qui détrompe leur orgueil, qui confond leur ambition, qui foudroie leur mollesse ; et ils forment de toutes leurs passions comme une armée tumultueuse qui s'oppose aux conquêtes de la grâce. Jésus-Christ poursuit la chair et le sang, et la chair et le sang persécutent Jésus-Christ.

Mais pour vous, mes frères, ce n'est pas ainsi que vous avez été instruits dans l'école de Jésus-Christ : *Vos autem non ita didicistis Christum*. Vous n'êtes pas plutôt entrés en religion, et vous n'avez pas plutôt fait vœu d'en professer la règle, qui est un abrégé de celle de l'Evangile, que vous vous êtes engagés de renverser en vous toutes les lois de la cupidité.

Votre règle est une profession publique que vous faites de détruire les maximes de l'intérêt propre et de l'amour de soi-même, de troubler la fausse paix de votre conscience et de vos passions, de mortifier votre chair, d'ôter à l'orgueil ses préférences, à l'ambition son empire, à la volupté ses plaisirs, à la haine sa vengeance, de crucifier le monde à votre cœur, et votre cœur au monde.

Mais suivons l'ordre des paroles du grand Apôtre ; il nous demande deux choses qui nous conviennent encore plus qu'au reste des

chrétiens. La première, c'est de nous dépouiller du vieil homme, selon lequel nous avons vécu dans notre première vie, qui se corrompt en suivant l'illusion de ses passions : *Deponere vos secundum pristinam conversationem, veterem hominem, qui corrumpitur secundum desideria erroris*. La seconde, c'est de nous renouveler dans l'intérieur de notre âme et de nous revêtir de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable : *Renovamini autem spiritu mentis vestre et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in iustitia et sanctitate veritatis*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le vieil homme est celui qui suit les inclinations de la nature corrompue par le péché d'Adam ; tous les hommes s'en dépouillent dans le baptême pour se revêtir de la sainteté et de la justice de l'homme nouveau qui est Jésus-Christ. Mais parce que ceux qui sont engagés au milieu des tentations et des occasions du péché dans le monde, perdent souvent la sainteté, la grâce et la justice de cet homme nouveau pour rentrer dans les voies et dans les désordres de l'ancien, Dieu, par sa miséricorde, a institué des compagnies religieuses où le nouvel homme trouve un port et un asile assuré contre le naufrage.

Cet état est un renouvellement des vœux que nous avons faits dans le baptême, de renoncer au démon, aux pompes et aux vanités du siècle pour suivre plus parfaitement Jésus-Christ et les maximes de son Évangile. C'est une profession qui établit en nous un principe de relations toutes nouvelles avec Jésus-Christ, et qui nous enlève au monde pour nous unir à celui qui est la source du salut, et qui a les paroles de la vie éternelle.

Que nous serions heureux si nous avions persévéré jusqu'ici dans une vocation si sainte et si sublimes mais insensiblement nous retombons dans les faiblesses, et nous reprenons les passions et les habitudes du vieil homme : nous retournons de cœur en Egypte, comme les enfants d'Israël : *Repuerunt et aversi sunt cordibus suis in Ægyptum*. Le vent d'aquilon d'où viennent tous les maux, selon l'expression de Jérémie, vient dissiper notre première ferveur : *Ab aquilone pandetur omne malum*. Voici ce qu'en dit saint Bernard (*Serm. 65 in Cant.*), il parle pour nous aussi bien que pour les enfants, puisque notre condition est égale.

Vous voyez ces novices qui sont venus ici depuis peu ; vous voyez quelle est leur modestie et combien leur homme extérieur est réglé. Ils parlent peu, la joie de leur cœur se fait voir par celle qui est répandue sur leur visage ; ils sont retenus dans leurs regards, modestes dans leur marche, et n'ont point de commerce avec le monde ; je crains toutefois pour eux le vent d'aquilon, et ces froids du matin qui gâtent les plus belles fleurs, et qui empêchent les fruits de venir à maturité.

Lorsque ce froid de l'aquilon a une fois

gagné une âme, qui cessant de veiller sur elle, s'abandonne à l'assoupissement, il la pénètre et il s'insinue jusque dans ses plus profonds replis ; il rend captive la liberté de l'esprit, il obscurcit la lumière du jugement, et il ferme l'entrée aux conseils et aux avis.

Alors, cette âme se trouve saisie d'une certaine roideur spirituelle qui lui enlève tout ce qu'elle avait de zèle et de vigueur. On allègue des faiblesses imaginées, on s'excuse sur les défaillances de son corps, l'on considère avec horreur l'austérité de l'ordre, on est troublé par la crainte de la pauvreté, on laisse affaiblir en soi les mouvements de l'Esprit-Saint, on laisse éteindre, et l'on perd la grâce. L'on se figure avoir des siècles à vivre dans la pénitence ; la raison s'assoupit, la ferveur ordinaire aux novices se ralentit, la tiédeur et le dégoût accablent, la charité fraternelle se refroidit, et la volupté attire par ses douceurs et par ses charmes. On se croit en assurance au milieu des plus grands dangers, et reprenant les vieilles habitudes, on se retire de la vie nouvelle que l'on avait embrassée.

Plût à Dieu qu'il n'y eût que les novices, en qui l'on vit les funestes effets de ce vent d'aquilon, je veux dire de l'air contagieux du vieil homme et du monde, et qu'on ne les remarquât pas aussi sensiblement dans quelques-uns de ceux qui ont prononcé leurs vœux depuis plusieurs années ! Mais combien y en a-t-il parmi nous, qui, retenus par la honte qu'il y aurait à s'engager dans une apostasie toute publique, s'engagent par relâchement et par tiédeur dans une apostasie intérieure et spirituelle, en gardant un esprit séculier sous un habit de religion, et en cherchant dans le monastère tout ce qu'ils peuvent y trouver de douceurs humaines : *Si pudor neget apostasiam corporis, sub habitu religionis cor sæculare gerunt, et quidquid sæcularis consolationis invenire potuerint amplectuntur*.

Le même saint décrit ailleurs les autres effets de ce relâchement, dans cette peinture admirable qu'il fait des religieux tièdes et négligents, qu'il met auprès de ceux qui sont dans des dispositions tout opposées, afin que la laideur des uns se reconnaisse davantage par la beauté et par la perfection des autres.

Il est aisé de remarquer dans presque toutes les compagnies religieuses, dit ce Père, des hommes pénétrés de consolations spirituelles, toujours contents, toujours comblés de joie. Ils sont fervents, appliqués à méditer nuit et jour la loi de Dieu ; ils poussent souvent d'ardents soupirs vers le ciel, ils élèvent leurs mains pures dans l'oraison, ils veillent avec soin sur leurs consciences, et s'adonnent à toutes les œuvres de la piété ; ils trouvent le joug doux et aimable, ils se plaisent dans les jeûnes et dans les travaux. Les veilles, quelque longues qu'elles soient, leur paraissent toujours courtes, et ils considèrent toute l'austérité de la maison comme un agréable rafraîchissement.

Mais on y en remarque aussi d'autres qui sont dans des situations bien différentes : ce sont des hommes tièdes et languissants, qui ne peuvent porter le joug, et qui ont besoin d'être poussés à leurs devoirs par la crainte des châtimens; leur joie est molle, leur tristesse lâche, leur componction courte et rare, leurs pensées sensuelles, leur vie délicate, leur obéissance sans amour, leurs discours sans circonspection, et leurs lectures sans fruit.

A peine peuvent-ils être réprimés par la crainte des châtimens, retenus par la pudeur, arrêtés par la raison et réglés par la discipline; le couvent leur est comme un enfer, parce qu'ils se trouvent obligés de mettre la main à des choses fortes sans être soutenus de la nourriture des forts, continue ce Père. Ils mangent avec nous du même pain que nous, ils dorment avec nous, ils chantent avec nous, ils travaillent avec nous, misérables et plus misérables qu'on ne peut dire; parce qu'ils ont part à toutes nos peines sans en avoir aux consolations que nous recevons de la bonté de Dieu : *Necesse habent mittere manum ad opera fortium, qui cibo fortium minime sustentantur, nobiscum de uno pane comedunt, nobiscum dormiunt, nobiscum cantant, nobiscum laborant, miseri et miserabiles, utpote per omnia participes tribulationis sed consolationis non ita* (Serm. 3 in Ascens.).

A qui comparerai-je ces sortes de religieux si par malheur il y en a parmi nous? Ils ressemblent à cet empereur des Romains (1), qui, après avoir publié de tous côtés qu'il prétendait assujettir l'Angleterre à l'empire romain, leva une armée formidable, monta ses vaisseaux, fit voile sur l'Océan, vint aux frontières de la Gaule, qui répondaient à l'Angleterre, comme tout prêt à y fonder; mais qui, sur le point de livrer le combat, retourna sur ses pas, descendit à terre et appliqua toute son armée à ramasser les coquilles qui étaient sur le rivage : puis aussi glorieux que s'il eût fait une conquête importante, revint à Rome pour en recevoir le triomphe; c'est-à-dire, pour se rendre l'objet du mépris et de la raillerie de toute la terre.

Voilà, mes frères, la triste figure de tous ceux qui, ayant quitté le monde avec éclat et dans le dessein de se sacrifier entièrement à Dieu, se relâchent ensuite, et mènent une vie molle dans la religion.

Qui n'aurait cru, à considérer leur première ferveur, qu'ils allaient avancer à grands pas dans le chemin de la perfection, que leur cœur allait être à Jésus-Christ sans partage; qu'ils allaient combattre pour sa gloire, et faire d'illustres conquêtes sur leurs passions et sur le monde? cependant, lâches et timides, au lieu d'avancer dans la carrière que la grâce leur a ouverte, ils retournent sur leurs pas vers le monde qu'ils ont abandonné.

Disons mieux, retenus par une faiblesse honteuse aux bords du monde et de la reli-

gion, sans être ni de l'un ni de l'autre, ils s'amuse à ramasser des coquilles sur le rivage. Ils se donnent mille soins inquiets et inutiles, et tous leurs grands projets se terminent à mener une vie basse, languissante, partagée entre des actions tièdes, imparfaites et indignes d'être offertes à la majesté de Dieu.

Prévarication terrible, lâcheté effroyable, que je vous déteste! C'est vous qui nous rendez un sujet d'opprobre à nos voisins, un objet d'insulte et de raillerie à ceux qui sont autour de nous, qui nous faites devenir la fable des nations, et qui êtes cause que le peuple secoue la tête en nous regardant : *Posuisti nos opprobrium vicinis nostris, subannationem et derisum his qui sunt in circuitu nostro, posuisti nos similitudinem gentibus commotionem capitis in populis.*

Et en effet, mes frères, il n'y a que nos relâchemens qui rendent aujourd'hui le nom et la condition des religieux si méprisables parmi les gens du monde; nous nous plaignons quelquefois de l'injustice de leurs préjugés contre nous; mais maintenant rendons-leur justice, et nous la faisons à nous-mêmes. Ce n'est point l'état qu'ils méprisent, ils sont trop convaincus qu'il porte les caractères de la sainteté et de la vertu; ils ne méprisent que ceux qui déshonorent leur habit et leur condition par des mœurs mondaines, et qui se persuadent par une erreur grossière, que pour avoir quitté le monde, et vivre dans quelques régularités forcées, ils portent dignement le nom de religieux.

Salvien dit que le nom de citoyen romain, qui était autrefois si estimable qu'on l'achetait chèrement, et si glorieux qu'il méritait la vénération de tous les peuples de la terre, et leur donnait de la crainte, était si flétri de son temps, que non-seulement on avait honte de le porter, mais même qu'on le désavouait, comme s'il avait été un nom abominable : *Nomen civium romanorum aliquando non solum magno aestimatum, sed magno emptum, nunc ultro repudiatur ac fugitur : nec vile tantum, sed etiam abominabile pene habetur.*

L'on peut dire la même chose du nom religieux. Dans la naissance des ordres, lorsque l'esprit, le zèle, la retraite, la ferveur, et la vertu des saints fondateurs brillaient avec éclat, et passaient à leurs disciples; c'était un nom glorieux que les princes et les rois mêmes estimaient plus que la pourpre et les richesses, et qu'ils achetaient du prix de leurs couronnes.

C'était un nom qui forçait les impies mêmes à rendre du respect à ceux qui le portaient. C'était un nom redoutable aux puissances de la terre; il faisait fuir les plus fiers scélérats, qui avaient honte de se présenter devant ceux qui en étaient honorés; c'était un nom sacré qui signifiait toutes les vertus, le sanctuaire de toutes les grâces et de toutes les miséricordes du Seigneur.

Ceux qui le portaient étaient regardés comme les apôtres, qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ, comme des juges

(1) Caius Caligula.

sévères qui devaient prononcer avec lui le jugement du monde, comme des hommes célestes, et comme les associés des anges.

Mais depuis que nous l'avons flétri, en rappelant parmi nous les mœurs et les maximes du siècle; depuis que nous sommes devenus causeurs, railleurs, curieux, novellistes et murmurateurs, pour user des termes de saint Bernard, depuis que nous avons quitté la retraite, et que nous avons perdu avec elle les vertus austères, et le premier esprit de notre profession; depuis que nous sommes entrés trop avant dans le commerce du monde, et que nous nous sommes dissipés : ah ! ce nom glorieux est devenu méprisable. Il n'est plus en estime ni en vénération parmi les hommes; et nous pouvons dire avec Jérémie, que nous avons perdu la joie de notre cœur, que nos concerts sont changés en lamentations, et que notre couronne est tombée de notre tête : *Defecit gaudium cordis nostri, versus est in luctum chorus noster, cecidit corona capitis nostri, vœ nobis quia peccavimus.*

Malheur donc à nous, parce que c'est nous qui sommes coupables du mépris qu'on a pour nous; n'accusons plus les gens du siècle de prévention à notre égard, ne les accusons plus d'injustice; c'est notre faute si nous sommes moins estimés, moins honorés que nos premiers pères, et nous pouvons dire aujourd'hui du nom religieux, ce que disait Salvien du nom chrétien : Qu'y a-t-il en nous qui mérite que nous nous glorifions d'un nom si vénérable ?

Nous portons le nom des saints, il est vrai; mais nous sommes éloignés de leur régularité et de leurs vertus. Nous portons un nom de perfection, mais nous menons une vie profane et séculière; nous portons le nom de religieux, mais parce que nous n'en avons presque plus ni l'esprit ni la ferveur, il fait plutôt notre confusion que notre gloire, et il ne sert plus qu'à nous rendre coupables devant Dieu et devant les hommes : *Quid est in quo nobis de religioso nomine blandiamur, cum utique hoc ipso magis per nomen sacratissimum rei sumus, quia a sancto nomine discrepamus.*

Mais ce n'est pas le seul nom de religieux que nous flétrissons par nos irrégularités : l'injure passe plus avant, elle rejait jusqu'à sur Jésus-Christ que nous avons fait vœu de suivre plus parfaitement que le reste des chrétiens, et jusque sur l'Evangile dont nous nous sommes engagés d'observer, non-seulement les préceptes, mais même les conseils les plus austères.

Il est certain que si on ne connaissait les religieux que par la lecture de leur règle, toute composée des maximes les plus pures et les plus parfaites de l'Evangile, que par leurs belles constitutions, l'excellence des promesses qui leur sont faites, le nombre des martyrs et des saints que leur ordre dans sa première ferveur a donnés à l'Eglise, on les croirait des anges incarnés; on ne pourrait se persuader qu'ils eussent les faiblesses et les passions ordinaires aux hommes, ni

qu'ils se donnassent d'autre occupation que celle de la prière et du service de Dieu.

Mais si par malheur ceux qui se sont formés de nous une si haute idée, venaient à approfondir notre conduite; et qu'entrant dans l'intérieur de nos cloîtres, ils y remarquaient notre peu de silence et de recueillement, notre tiédeur dans le service de Dieu, notre peu d'exactitude dans l'observance de nos règles et de nos constitutions, notre dissipation au dehors, notre peu de retraite au dedans, et nos occupations frivoles, ne pourraient-ils pas dire ce que Salvien disait encore dans une occasion presque semblable : Où sont les lois et les constitutions évangéliques, qui doivent régler les mœurs de ces hommes religieux ? où sont les vertus héroïques dont on leur fait commandement, et dont on leur a donné de si grands exemples ?

Ils ont des règles qui leur prescrivent la mortification, le silence, la retraite, la pauvreté, et ils sont immortifiés, causeurs, dissipés, chagrins quand ils manquent de quelque chose des choses nécessaires à une vie commode. Sont-ils les enfants des saints et des martyrs ? les saints et les martyrs sont-ils leurs pères ? sont-ils remplis de l'espérance des grandes promesses, qui sont faites aux observateurs exacts des préceptes et des conseils de l'Evangile ?

S'ils croyaient même que Jésus-Christ est un bon maître, qu'il est la voie, la vérité et la vie, et qu'il est infailible dans l'accomplissement des récompenses qu'il a promises à ceux qui le suivent, marqueraient-ils par leur conduite qu'ils semblent se repentir de s'être engagés à le suivre ? ou le suivraient-ils avec tant de tiédeur ? La secte est semblable à ses sectateurs, de mauvais disciples ne peuvent être instruits que par de mauvais maîtres. Leur règle n'est qu'un charme trompeur dont ils se servent pour imposer au public, et pour enchanter les yeux de ceux qui les regardent : *In nobis Christus patitur opprobrium, in nobis lex christiana patitur maledictum.*

Il y va donc non-seulement de notre salut; mais aussi de la gloire de Dieu et de la religion, que notre vie soit pure, exacte et lumineuse; car quelle idée les gens du monde se formeraient-ils de l'Evangile, si ceux qui en doivent être la lumière, et qui sont obligés par leur état de donner de plus grands exemples de vertu, se relâchaient dans leurs devoirs; ou si après avoir eu le malheur de s'en écarter, ils n'y rentreraient en se renouvelant dans l'intérieur de leur âme, comme dit l'Apôtre, et en se revêtant de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable : *Renovamini autem spiritu mentis vestrae, et induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est in iustitia et sanctitate veritatis.*

SECONDE PARTIE.

C'est la seule ressource qui nous reste au milieu de nos disgrâces de renouveler nos vœux, non-seulement de bouche, mais d'esprit et de cœur : *Renovamini autem spiritu*

mentis vestræ. Si par nos tiédeurs et par nos négligences nous avons ravi à Dieu plusieurs années que nous lui avions promis de consacrer à son service, donnons-lui, par un renouvellement de ferveur, les années et peut-être le peu de jours qui nous restent à vivre; si jusqu'ici nous avons éteint le feu sacré qui devait toujours brûler en sa présence, et consumer sans relâche la victime que nous lui avons offerte dans notre profession, rallumons ce feu dans nos cœurs par de nouvelles et de plus grandes vertus.

Les années qui se sont écoulées depuis notre profession, ne sont plus en notre puissance; elles se sont précipitées et perdues dans l'abîme du passé, il n'y a plus de retour pour elles; heureux ceux pour qui Dieu les trouvera pleines de jours dans son dernier jugement, et malheureux ceux pour qui il les trouvera vides, du bien dont il leur aurait tenu compte.

Mais la circonstance de ce jour est une sage précaution que la miséricorde nous présente pour l'avenir. Elle nous avertit de bâtir notre demeure, non sur le sable mouvant des vanités de la vie, mais sur le rocher des siècles. Elles nous avertit d'éviter le naufrage des temps, en nous réunissant à Jésus-Christ qui est le père de l'éternité, d'être de nouvelles créatures, de renouveler nos vœux et nos prières, dans le sentiment de nos faiblesses et de nos besoins.

Elle nous avertit enfin de renouveler nos actions de grâces dans le sentiment des bienfaits que nous continuons à recevoir de la miséricorde de Dieu, qui nous donne encore le temps de retourner à lui, si nous le voulons, de changer de mœurs, d'inclination, de conduite, et de nous revêtir de l'homme nouveau qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable : *Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis*.

Que ces paroles de l'Apôtre sont fortes! qu'elles sont magnifiques et qu'elles présentent de merveilles à nos réflexions! jamais docteur ne parut plus rempli de son sujet; jamais orateur ne fit paraître une telle plénitude de vérité et de persuasion.

On dirait que le ciel a rempli son âme, que tout le poids de la gloire qui nous est promise se fait sentir à son cœur, que l'infini est dans son esprit, le salut sur sa langue; et que, quand il ouvre la bouche, ce n'est que pour expliquer tout ce qu'il y a de plus important dans la religion chrétienne.

Renouvelez-vous et revêtez-vous du nouvel homme. Dans ces deux mots, je crois entendre ce qu'il y a de plus merveilleux dans la grâce, et de plus sublime dans nos devoirs; ce que Jésus-Christ nous a faits par la grâce de son incarnation et de sa mort, et ce que nous devons être à son égard par un sentiment de reconnaissance; et il me semble que l'histoire de la conversion de cet apôtre, est marquée dans ces paroles.

Car comme celui qui avait été éclairé sur

le chemin de Damas, dans le plus grand aveuglement de son péché, ne pouvait parler après cela que de lumière, que de père et de royaume de lumière, que d'étoile du matin qui brille dans les cœurs, que d'illumination des yeux de l'esprit, que de nuit dissipée, que de jour approché; aussi celui qui avait été ravi jusqu'au troisième ciel, où il avait été changé, et d'où il était revenu tout différent de ce qu'il était auparavant, ne pouvait plus parler que de renouvellement d'esprit, d'homme nouveau, de création et de nouvelle créature. Ah! qu'il paraît plein de ce qu'il veut dire, et persuadé de la nécessité des changements qu'il nous annonce!

Il y a deux hommes en qui nous sommes, selon le langage du Saint-Esprit; parce que nous avons avec eux une union très-particulière et très-intime, Adam et Jésus-Christ. Nous mourons dans le premier, et nous sommes vivifiés dans le second; en Adam nous recevons l'ancien être; mais en Jésus-Christ, nous recevons l'être nouveau, et nous sommes appelés de nouvelles créatures.

D'ailleurs, la corruption du péché est nommée le vieil homme, suivant le style de l'Écriture, qui donne souvent le nom de vieux et d'ancien à ce qu'elle méprise; et par opposition elle appelle la sainteté homme nouveau, et nouvelle créature.

Or, c'est dans celle-ci que l'apôtre nous exhorte de nous renouveler; de celle-ci qu'il nous presse de nous revêtir : *Renovamini et induite*. C'est-à-dire, agissez en nouvelles créatures; et comme tout est nouveau dans la création, qu'il n'y a rien de vieux, faites voir aussi par la régularité de votre conduite, que vous sortez des mains de Dieu par une espèce de création nouvelle, que vous êtes nés de lui, et non de la volonté de la chair et du sang, selon l'expression de saint Jean.

De véritables religieux ne doivent point avoir de relations avec la nature corrompue, ni avec le monde; ils doivent faire voir par des sentiments plus sublimes, par des affections plus pures, que depuis qu'ils se sont consacrés à Jésus-Christ, ils sont des hommes nouveaux, de nouvelles créatures, qu'ils en ont le cœur et l'esprit, qu'ils sont tous revêtus de Jésus-Christ même, et qu'ils en imitent les actions. Ce mot : *revêtez-vous*, marque qu'il faut avoir une vertu constante et uniforme qui règne dans toutes nos œuvres, et qui couvre toute notre âme, comme les habits couvrent tout le corps : *Christum vere induitur*, dit saint Augustin, qui *per fidem renatus in Christo, æmulus est vitæ quam tradidit Christus*.

Ce renouvellement ne consiste pas à prononcer de bouche quelques paroles, qui peuvent tout au plus tromper les hommes, mais qui ne peuvent tromper Dieu qui sonde les abîmes inscrutables du cœur humain. Il consiste dans une foi vive, dans une charité ardente, dans un vœu efficace qui entre profondément dans l'âme, et qui porte bientôt

des fruits de sainteté et de vertu : *In justitia et sanctitate veritatis.*

Ses véritables caractères sont l'attachement au service de Dieu, l'application continue de notre pensée à Jésus-Christ, une résolution sincère de bien vivre qui persévère dans le cœur, une disposition à aimer et à bénir Dieu, une joie qui naît du bien, et une affection de l'âme qui se déplaît au mal.

Quand ce renouvellement est véritable, il abat les forteresses du péché; il anéantit le monde dans notre cœur, il y détruit les passions et les faux préjugés, il y produit de nouvelles habitudes, il y fait naître des affections toutes différentes des premières, et il en rétablit les mouvements dans leur ordre légitime.

Il sanctifie les puissances, il éclaire l'esprit, il rallume la charité, il soumet sans peine la volonté au joug de l'obéissance; et il ferme tellement les yeux, les oreilles, et le cœur aux vaines idées du monde, et à toutes les suggestions du démon, qu'elles ne peuvent y entrer pour ravir nos pensées et nos affections à Jésus-Christ. Car ce ne serait point un renouvellement, s'il y avait en nous quelque réserve, quelque défaut, quelque passion favorite, quelque Amalécite qui ne fût point égorgé.

Quand nous avons renouvelé notre cœur et notre esprit avec nos vœux, il n'y faut plus donner en aucune sorte entrée au démon. Ce tentateur, dit saint Augustin, ne cesse point de frapper à notre porte; s'il la trouve fermée, il passe devant et se retire; mais si nous ne l'avons pas fermée, où si nous l'avons fermée négligemment, il entre et devient le maître de toute la maison : *Tentator non cessat pulsare ostium, si clausum invenerit, transit; si intravit et possedit, attende quia tu negligerenter clausisti, aut claudere neglexisti.*

On ne craint rien d'un bâtiment tant que les pierres en demeurent bien liées, mais la moindre ouverture cause dans peu sa ruine. Le diable ne demande d'abord qu'une petite entrée, il fait ensuite le reste : *Ruina illa utcumque angusta sufficit diabolo.* Ce qui fait voir combien il est important que ce renouvellement de l'homme soit si parfait, qu'il ne reste rien en nous par où le démon puisse nous prendre, ni passion, ni attachement, ni dégoût, ni tiédeur dans le plus petit, comme dans le plus important de nos devoirs.

Sans cela, non-seulement le démon entrera dans nos cœurs lorsque nous y penserons le moins, mais nous perdrons encore peu à peu tous les fruits et toutes les grâces de notre conversion et du renouvellement de nos vœux : semblables à ces réservoirs et à ces bassins qui ne perdent plus à la vérité tout d'un coup leurs eaux lorsqu'on a fermé les grandes ouvertures que le temps ou quelque violence étrangère y avait faites, mais qui ne laissent pas de les perdre insensiblement, et sans qu'on s'en aperçoive, par les petites crevasses auxquelles on a

négligé de remédier : *Ruina illa utcumque angusta sufficit diabolo.*

Ah! mes frères, qu'il est doux et agréable de trouver ce renouvellement dans nos cœurs et dans nos esprits! Ah! qu'il y a d'élévation, de grandeur, mais de satisfaction et de repos, de se trouver ainsi revêtus de Jésus-Christ, au milieu des tempêtes et des agitations du monde!

C'est ici que l'on trouve la vérité des paradoxes des stoïciens et la réalité de leurs songes superbes. Ces insensés ne l'étaient pas en tout, ils ne se trompaient pas en toutes choses; puisque revêtus de Jésus-Christ, qui est dans le sein de la gloire, nous pouvons être libres dans les fers, tranquilles au milieu des agitations, contents dans les rigueurs de la pénitence, grands dans l'humiliation, riches dans le sein même de la pauvreté, et heureux au milieu des afflictions humaines.

Que le monde méprise notre condition; que la persécution se joue de notre faiblesse, et qu'elle nous entraîne comme les torrents entraînent le sable; que les austérités consomment tout ce que nous avons d'impur et de terrestre, comme le feu épure l'or dans le creuset, il n'importe : revêtus de Jésus-Christ, qui est notre force, nous ne périrons jamais, et nous serons en sûreté au milieu du naufrage des temps et de la ruine de toutes choses.

Que le ciel épouvante les impies par ses foudres et par ses tonnerres, que la terre ouvre ses tombeaux, que l'enfer nous découvre ses abîmes; que les vents orageux qui soufflent sur la vanité des choses du monde viennent renverser ce tabernacle de cendre et de poussière, ce corps de mort que nous habitons; revêtus de Jésus-Christ, qui est pour nous une cuirasse de lumière, comme dit l'Apôtre : *Induamur arma lucis*, il n'y a point de créature qui soit terrible pour nous, et nous n'avons rien à craindre, ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Mais que dis-je, mes frères? toutes les révolutions, quelles qu'elles soient, sont avantageuses à celui qui est revêtu de Jésus-Christ : la ruine du monde ne sert qu'à faire venir son Sauveur vers lui, et la dissolution de son corps ne sert qu'à le porter lui-même dans le sein de son Sauveur; la mort ne sert qu'à lui ouvrir les sources de la vie, qui est cachée en Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre, et la perte de tous les vains objets du monde, qu'à dissiper les nuages qui lui cachent la gloire de son Rédempteur.

Notre âme a deux liens qui l'attachent à deux objets très-éloignés : un lien naturel, qui l'attache au corps, et un lien de foi et de charité, qui l'attache à Jésus-Christ. Laissez rompre le lien qui nous attache à la terre et qui nous assujettit à toutes les misères humaines, mais conservez le lien qui nous unit à Jésus-Christ, car il nous élève au-dessus de toutes les disgrâces et nous ouvre les sources de la gloire et de la félicité.

Si notre union avec le vieil homme a apporté dans notre âme le péché, les misères

et la faiblesse, notre union avec le nouveau fera et la félicité de notre âme et la gloire de notre corps. Revêtons-nous donc aujourd'hui de ce nouvel homme, et renouvelons notre esprit par le sien : *Renovamini et induite*. Et si tous les grands avantages que nous trouvons à le faire ne sont pas capables de nous y engager, tremblons, mes frères, car ce serait une preuve de notre impénitence et une marque de notre éternelle réprobation.

Si le peu d'années qui nous restent à vivre ne pouvaient porter les fruits que Dieu demande de nous; si le temps, qui amortit le feu du tempérament, augmentait le feu de nos passions; si l'âge, qui blanchit nos têtes, laissait la même noirceur dans nos âmes; si ce qui use les pierres et les marbres n'était rien de la dureté de nos cœurs, que nous resterait-il à attendre, sinon un terrible jugement?

Ah! si nos cœurs ne changent point, souvenons-nous que Dieu change encore moins; si nous nous faisons un point d'honneur d'être toujours les mêmes, souvenons-nous que Dieu est essentiellement toujours le même : *Ego enim Dominus et non mutor*, et que tout ce que Jésus-Christ était hier, il le sera demain : *Jesus-Christus heri et hodie*; si nous nous piquons d'être immuables, par vanité ou par impénitence, souvenons-nous qu'il est immuable par essence et par nature; si notre corruption subsiste, sa justice ne subsistera-t-elle pas?

Voyons donc ce qui nous arrivera de cette fermeté de pensée; voyons si nous détruirons la sainteté de Dieu ou si sa justice nous consumera. Allons vers Dieu, voyons-le de près; approchons de ces feux qui l'environnent; contemplons l'appareil de sa justice, si grand, si redoutable; mesurons-nous avec Dieu et allons combattre avec lui.

Mais non, renouvelons plutôt notre esprit et notre cœur, et révélons-nous du nouvel homme : *Renovamini et induite*. Rallumons notre zèle et rentrons avec ferveur dans le service de Dieu; changeons de mœurs, pour l'amour de celui qui a changé sa gloire en ignominie pour nous sanctifier; renouvelons notre esprit par de saintes méditations, notre mémoire par des idées de piété qui bannissent toutes les vaines idées du monde, notre volonté par l'obéissance et notre cœur par la charité.

Que les flammes de cette charité épurent nos desirs et sanctifient nos affections; que la reconnaissance que nous aurons pour Jésus-Christ, qui nous a appelés à un état aussi sublime que le nôtre, nous détache du monde et nous attache uniquement à son service; que ce changement soit entier, sensible et durable; et que le renouvellement de nos vœux fasse voir à jamais, au dehors et au dedans, que nous avons renouvelé notre vie, nos actions, nos attachements et notre conduite : *Renovamini spiritu mentis vestrae*.

C'est là, mes frères, le vœu sincère que je fais à Dieu, et pour vous et pour moi, et j'estime que ce vœu renferme tous les au-

tres. Si nous souhaitions, dans la misère des temps où nous sommes, une plus grande abondance des choses nécessaires à la vie, peut-être, croyant nous souhaiter du bien, nous nous souhaiterions du mal. Si je priais Dieu qu'il nous accordât une santé vigoureuse, mes prières pourraient être contraires à nos véritables intérêts : car peut-être qu'il est bon pour notre salut et pour notre sanctification que notre corps soit affligé : *Nam virtus in infirmitate perficitur*.

Si nous demandions à Dieu que le monde nous honorât et nous estimât davantage, peut-être lui demanderions-nous ce qui serait l'écueil de notre humilité et de notre modestie. Ce que je lui demande donc, et pour vous et pour moi, c'est la grâce, c'est la charité, c'est sa crainte, qui doivent renouveler nos cœurs et nos esprits en ce monde, et avec lesquelles nous pouvons mériter une éternité de gloire et de bonheur en l'autre.

DISCOURS XI.

Sur la vocation religieuse.

Videte vocationem vestram.

Considérez votre vocation (I Cor., I).

Si vous aviez à faire choix d'un état et d'une vocation, je vous parlerais de l'importance qu'il y a à le bien faire, et de l'obligation que nous avons de consulter Dieu, pour ne point faire ce choix témérairement; je vous dirais que, ne s'agissant point dans ce choix de l'intérêt léger de quelque personne étrangère, mais de nous-mêmes et d'une éternité, ou de bonheur si vous le faites bien, ou de malheur si vous le faites mal, toutes vos pensées, toutes vos actions, toutes vos démarches, toutes vos prières à Dieu doivent être réglées par la vue de ce point important, qui est le principal objet de l'homme.

Mais ne s'agissant plus de ce choix que vous avez déjà fait, soit par des vues un peu trop humaines, soit sincèrement, par l'attrait de la grâce, il ne me reste maintenant qu'à vous dire ces paroles du grand Apôtre : *Videte vocationem vestram*. Pensez à ce que vous avez fait; réfléchissez sur la sainteté de votre état, remplissez-en tous les devoirs; confirmez-vous dans votre vocation, rentrez dans les obligations qu'elle vous impose; si vous vous en êtes écartés par vos relâchements, rectifiez, par des résolutions sincères, ce qu'il y a eu de mauvais ou de précipité dans le choix que vous en avez fait. Votre parti est pris : il y va de votre salut de le soutenir et de vous sanctifier où vous êtes : *Videte vocationem vestram*.

Si vous ne vivez pas conformément à votre état, vous n'en serez pas quittes, au jugement de Dieu, pour dire que vous avez été mal appelés. Si vous avez été mal appelés, il faut réparer les défauts de votre vocation par des résolutions sincères, et en implorant le secours de la grâce; si vous avez été bien appelés, il faut vivre selon l'esprit de votre vocation : car l'habit et la tonsure ne font pas le vrai religieux, mais le changement de ses mœurs. Et ainsi ne perdez point de vue

votre vocation : *Videte vocationem vestram.*

L'Apôtre vous demande deux choses par ces paroles : la première, de considérer le bonheur et les avantages de votre vocation, pour l'estimer : *Videte*; la seconde, de considérer les devoirs de votre vocation, pour les remplir : *Videte*.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un grand avantage pour moi de parler devant vous des grâces et du bonheur de la vocation religieuse. Vous parlant d'un état que vous aimez, que vous estimez, et dont vous connaissez les douceurs par votre propre expérience, j'ai lieu d'espérer que vous donnerez une approbation secrète à mes réflexions et à mes paroles, et que vous êtes dans cette heureuse disposition que saint Augustin demandait dans une âme, pour lui faire trouver du goût dans les plus sublimes vérités de la religion. Donnez-moi une âme qui ait de l'amour, dit ce saint docteur (*D. August. tract. 26, in Joan. post initium*), et elle sentira ce que je dis; donnez-moi une âme qui désire, qui ait faim, qui regarde ce monde comme une solitude où elle ne fait que passer comme un voyageur, qui ait soif et qui soupire; donnez-moi une âme semblable à celle-là, et elle comprendra tout ce que j'ai à lui dire : car si je parle à une âme languissante et sans amour, elle n'entendra pas mon langage : *Da ananitem, et sentit quod dico; da desiderantem, da esurientem, da in ista solitudine peregrinantem atque sitientem; da talem et scit quid dicam: si autem frigidum loquor, nescit quid loquor.*

Si c'était donc devant une assemblée de gens du monde que j'eusse à faire aujourd'hui l'éloge du bonheur et des avantages de la vocation religieuse, je ne me flatterais point qu'ils approuvassent mes paroles. L'homme terrestre et charnel qui règne en eux n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu; et il ne peut les comprendre, dit le grand Apôtre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on en doit juger (*I Cor., II*). L'ensorcellement des bagatelles du siècle, qui les occupent, obscurcissant ce qu'il y a de bon dans leur âme, et les passions volages de la concupiscence renversant l'esprit de ceux mêmes qui sont éloignés du mal, pour parler avec le Sage (*Sap., IV*), ils ne sentent pas que tous les plaisirs de leur condition sont autant d'obstacles à leur salut; ils ne goûtent pas que toutes les peines apparentes de la vocation religieuse sont autant de facilités que nous trouvons à faire le nôtre; et ils sont misérablement, à notre égard, dans la situation où étaient, à l'égard du juste, ces impies dont il est parlé dans un autre endroit du Livre de la Sagesse (*Sap., I*) : notre seule vue leur est insupportable, parce que notre vie n'est point semblable à la leur, et que nous suivons une route toute différente : *Gravis est etiam nobis ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius et immutata sunt via ejus.*

Pour vous, mes frères, qui avez été guéris, par votre propre expérience, de tous les préjugés qu'ils ont ordinairement contre la

vie religieuse, et qui êtes aussi éloignés de leurs sentiments, de leurs principes et de leurs maximes, que vous différez d'eux par l'état de votre vie et par votre habit, je ne doute point que vous n'applaudissiez à tous les éloges que les saints Pères ont donnés à votre séparation du monde et à votre retraite, et que, charmés du bonheur et des avantages que vous y trouvez, vous ne vous écriiez, avec saint Jérôme (*D. Hieron., Epist. 1 ad Heliod., de Laud. vit. solit.*), O solitude! où l'on voit la verdure des fleurs de Jésus-Christ, pourquoi ai-je été si longtemps sans vous connaître! ô solitude! où Dieu se communique plus familièrement à l'homme qu'en aucun endroit du monde! ô solitude! où l'on voit je ne sais quelle lumière qui est inconnue aux mortels, et où l'on prend plaisir, en se déchargeant du fardeau de son corps, à s'envoler dans un air plus clair et plus pur! ô solitude! ô monastère! que vous êtes aimables!

Les gens du monde vous regardent comme ces malheureux dont parle Job, lesquels, ennuyés de vivre, cherchent la mort avec impatience et creusent la terre pour trouver leur tombeau. Mais ils ne savent pas qu'en trouvant ce tombeau vous vous sentez comblés de joie, parce que vous y trouvez, comme dit le même Job, des trésors infinis de grâces, d'onctions, de tranquillité et de repos de conscience : *Quasi effodientes thesaurum, gaudent vehementer cum invenerint sepulcrum* (*Job, III*).

Ensevelis dans ce tombeau avec Jésus-Christ, et au milieu de tant de richesses, avez-vous lieu de craindre aucun des maux que redoutent pour vous les enfants du siècle? Et en effet, qu'y pourriez-vous craindre? dit saint Jérôme : Est-ce la pauvreté? le Sauveur n'appelle-t-il pas les pauvres d'esprit bienheureux? Est-ce le travail? un athlète est-il couronné avant que d'avoir été couvert de sueur? Est-ce de manquer des choses nécessaires à la vie? la foi redoute-t-elle la faim? Est-ce d'affliger votre corps par la pénitence? Jésus-Christ ne la fait-il pas avec vous? Est-ce de coucher durement? celui qui n'avait pas en ce monde où reposer sa tête, n'est-il pas couché auprès de vous? Est-ce la petitesse de votre cellule? ne vous promenez-vous pas en esprit dans le paradis? et pendant que vous y élevez vos pensées, ne montez-vous pas de ce petit coin de la terre dans le ciel, qui est plus grand que le monde? Est-ce de manquer de compagnie? Dieu ne s'entretient-il pas avec vous, et ne vous entretenez-vous pas avec Dieu? ne vous forme-t-il pas lui-même, et ne vous instruit-il pas de ses préceptes? Est-ce la disette? Devez-vous appréhender l'indigence, pendant que vous êtes rassasiés des biens célestes? Sont-ce les mépris et les humiliations? celui qui dompte les passions et son cœur n'est-il pas plus grand et plus digne d'honneur que celui qui prend les villes? Est-ce de vous enfermer pour jamais dans une maison étroite, pauvre et incommode? celui qui ne pense qu'à orner son âme, cette

maison où habite le Saint-Esprit, regarde-t-il avec envie les lambris dorés et les superbes palais des rois ?

Tout ce que bâtit la main des hommes est fragile et sujet à périr, mais cet édifice que vous élevez dans vous-même, sur le solide fondement des vertus, ne tombera jamais en ruine de vieillesse (*D. Hieron., ibid.*). Le temps qui ronge tout et qui n'épargne ni le bronze, ni le marbre, n'en ternira point l'or, ni n'en effacera point les peintures. La beauté de cette maison éternelle sera toujours fraîche, toujours nouvelle, toujours durable ; elle ne sera jamais détruite, elle peut seulement être changée en mieux lorsque le corps ressuscitera.

Et en effet, dit saint Jérôme (*Ibidem*), un jour viendra que ce corps mortel et corruptible que vous aurez crucifié dans la solitude pour Jésus-Christ, sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Bienheureux le serviteur que son maître trouvera veillant ; vous vous réjouirez pendant que tous les peuples de la terre trembleront au son de la trompette ; et, lorsque le Seigneur sera prêt à juger les nations, vous triompherez pendant qu'elles se meurtriront de coups la poitrine, et jetteront des cris effroyables.

Les rois les plus riches seront nus et ne pourront respirer de peur. Le Jupiter des fables, avec sa race, paraîtra alors environné de feux véritables, puisqu'il sera précipité dans des flammes éternelles. Platon et ses disciples se verront confus ; les raisonnements d'Aristote lui seront inutiles. Vous, au contraire, mon frère, tout pauvre et tout simple, serez dans la joie, et direz : voilà mon Dieu qui a été crucifié, voilà mon Dieu qui a été emmaillotté et qui a pleuré dans une étable ; voilà le fils d'un charpentier et d'une vierge, qui gagnait sa vie en travaillant de ses mains ; voilà ce Dieu qui, ayant été conçu dans le sein d'une femme, s'enfuit en Egypte, qui fut vêtu d'une robe de pourpre et couronné d'épines ; voilà ce magicien, ce démoniaque et ce Samaritain. Considère, Juif, les mains que tu as percées ; regarde, Romain, le côté que tu as ouvert ; voyez, peuples de la synagogue, si c'est le même corps que celui que vous disiez que ses disciples avaient enlevé.

Voilà ce que saint Jérôme écrivait à Héliodore pour lui faire comprendre le bonheur et les grands avantages de la solitude ; et c'est aussi ce que je vous dis, mes frères, pour vous faire sentir les grâces et la félicité de votre condition ; car tout ce que les saints ont trouvé dans la solitude, vous le trouvez, et peut-être avec plus d'abondance, dans la religion : parlez vous-mêmes, mes frères, et racontez, si vous le pouvez, tous les avantages que vous y possédez.

Les gens du monde eux-mêmes, charmés quelquefois de quelques dehors de notre félicité, qu'ils ne laissent pas d'entrevoir quoiqu'ils vivent au milieu des ténèbres, se dégoûtent de leur état, donnent des louanges au nôtre, et le regardent avec envie ; mais, toujours terrestres et charnels, ils ne peu-

vent juger jusqu'où va la félicité du dedans ; il n'est permis qu'à ceux qui la goûtent de l'exprimer par des paroles.

Qui ne quitterait pas le monde pour se retirer avec nous dans les cloîtres, dit saint Bernard, si tous les hommes savaient, comme nous, que ni la cruelle envie, ni les jalousies, ni les défiances, ni les vains désirs, ni les regrets, ni les remords, ni les craintes, ni les espérances mêmes qui coûtent souvent autant que les craintes, ni les divisions, ni les dégoûts, ni les dépits, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix ? Les procès, les affaires, ni la cupidité inséparable du commerce, ne couvrent jamais nos jours de sombres nuages, et nos nuits toujours tranquilles ne sont jamais troublées, ni par des desseins ambitieux, ni par des inquiétudes domestiques, ni par les soins rongeurs d'établir une famille qui croît et qui se multiplie.

Une lumière pure et douce se répand dans nos âmes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement ; cette lumière n'est pas semblable à celle qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres, c'est plutôt un avant-goût de la gloire du paradis qu'une lumière ; elle ne nous éblouit jamais, au contraire, elle fortifie les yeux de notre esprit et nourrit dans le fond de notre âme une sérénité ineffable ; nous la sentons, nous la respirons ; elle fait naître dans nous une source intarissable de paix et de joie, et nous sommes plongés dans cet abîme de joie comme les poissons le sont dans la mer.

Nous ne voulons rien et nous avons tout sans rien avoir, parce que nous sommes contents de Dieu qui apaise la faim de notre cœur, et que la plénitude de sa grâce, qui ne nous manquera jamais tant que nous lui serons fidèles, nous élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre ; toutes les délices du siècle ne nous sont rien, parce que le comble de notre félicité, qui vient du dedans, ne nous laisse aucun sentiment pour ce que nous voyons de délicieux au dehors.

Toutes les passions s'enfuient loin de ces lieux tranquilles, et quoique nous ayons pitié des misères qui accablent les hommes engagés dans la corruption du siècle, cette pitié est douce et paisible ; c'est la charité qui l'excite en nous, et elle n'altère point notre repos. Si vous ne sentez pas dans nous tous ces grands avantages, mes frères, c'est que vous n'avez point d'amour ni de goût pour votre condition : *Da amantem, et sentit quod dico ; si autem frigidus loquor, nescit quid loquor.*

Jetez les yeux sur ceux qui l'aiment et qui la goûtent, et vous verrez qu'ils sentent tout ce que je dis. Entrez dans ces communautés où l'on voit encore aujourd'hui toute la religion dans sa première vigueur ou relevée de dessous ses ruines ; sont-ce des hommes ou des anges qui les composent ? Est-ce le ciel qui est descendu sur la terre pour se donner en spectacle de confusion

(Six.)

aux hommes du monde? ou la terre qui est montée au ciel pour donner un spectacle de joie à tous les anges?

Quelle sérénité voit-on briller sur le visage de ces hommes extraordinaires, preuve assurée de celle de leur conscience! avec quelle joie portent-ils le joug de Jésus-Christ qui est si doux! quel silence parmi eux! quel goût sublime de la vertu qui les transporte! quelle application continuelle à Dieu! morts au monde, ils ne pensent plus qu'à vivre pour le ciel; et tout occupés des pensées de l'éternité dans laquelle ils prévoient la fin de toutes choses, ils ne hasardent point l'avenir pour le présent.

Ils ne s'entretiennent ensemble que de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent. Ils admirent sans cesse le secours de la grâce qui, à travers mille dangers les a conduits au port comme par la main. Ils chantent tous ensemble les louanges de Dieu, et ils ne font qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur, une seule félicité qui fait comme un flux et un reflux dans leurs âmes.

Notre condition est la même, pourquoi donc n'y trouvons-nous pas les mêmes avantages et la même félicité qu'ils y trouvent? Je vous l'ai déjà dit, mes frères, c'est que nous n'y faisons pas assez d'attention, et que nous ne l'aimons pas assez; il n'y a que cela qui nous manque pour la goûter et pour l'estimer autant qu'elle le mérite: *Da amantem et sentit quod dico; si autem frigido loquor, nescit quid loquor.*

Avec cet amour nous nous dirions sans cesse à nous-mêmes ce que Tertullien disait si agréablement aux martyrs, pour soutenir leur courage et pour leur faire trouver du goût dans leurs souffrances, dans leurs prisons et dans leurs chaînes (*Tertul. ad Martyr., cap. 2 in princip.*): Vous êtes séparés du monde, et vous n'avez plus de commerce ni de relation avec les hommes: *Segregati estis a mundo*; mais qu'importe où vous soyez dans le monde, vous qui êtes plus grand que le monde, hors du monde et au-dessus! *Nihil interest ubi sitis in sæculo, extra sæculum estis.*

Votre monastère, si vous en jugez selon les vues des gens du siècle, vous paraît une espèce de prison d'où vous ne sortirez jamais que par la mort; mais si vous faites réflexion que le monde même est une prison affreuse où les mondains sont accablés d'un nombre infini de véritables misères au milieu de mille faux plaisirs et de mille vaines douceurs qu'ils y trouvent, vous avouerez qu'en entrant dans le cloître, vous êtes plutôt sortis de la prison que vous n'y êtes entrés: *Si enim recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos e carcere, quam in carcerem introissi intelligemus.*

Vous êtes engagés dans un état où vous passez souvent les nuits dans les sombres tristesses de la pénitence, mais ces nuits que vous passez ainsi avec Jésus-Christ, qui est la lumière de votre cœur et de vos yeux, ne valent-elles pas mieux que les plus beaux jours des gens du siècle? la lumière du monde que vous regrettez n'est que ténèbres,

et d'autant plus profondes qu'elles aveuglent la conscience des pécheurs et qu'elles font une nuit affreuse de toute leur vie: *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant.*

Vous n'êtes plus libres, vous avez sacrifié votre liberté par le vœu de l'obéissance; mais le monde que vous avez quitté ne charge-t-il pas ses amateurs de chaînes bien plus dures et bien plus pesantes que les vôtres? ceux qui servent Dieu sont des rois, et ceux qui servent le monde sont des esclaves dont le cœur et la volonté sont liés avec des chaînes de fer: *Graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum constringunt.*

Si votre état a ses ténèbres, la grâce qui vous accompagne les dissipe et fait que vous y devenez vous-mêmes la lumière du monde. Si c'est une prison, vous la changez par votre amour, et vous y devenez libres avec Dieu: *Habet tenebras, sed lumen estis ipsi, habet vincula, sed vos soluti Deo estis*; voilà une partie du bonheur et des avantages de votre vocation, mes frères, pensez-y souvent pour l'estimer: *Videte vocationem vestram*; mais considérez-en aussi les devoirs pour les remplir: *Videte.*

SECONDE PARTIE.

L'on demeure aisément d'accord que rien n'est plus important à l'homme que de se déterminer au choix d'un état, sans quoi, la volonté, semblable à ces vaisseaux qui n'avancent point, quoiqu'ils flottent toujours, parce que le cours de l'eau les porte d'un côté, et que le vent les pousse de l'autre, est toujours inquiète, ne résout rien, parce que tout l'agite, et n'avance point vers son terme et vers sa fin. Mais on ne considère pas toujours assez que lorsqu'on a pris son parti, rien n'est plus essentiel que d'en peser sérieusement tous les devoirs et de les remplir; sans quoi la vocation la plus sainte nous devient non-seulement inutile, mais même la source de notre perte et de notre damnation.

C'est pourquoi saint Paul, qui nous a dit: *Videte vocationem vestram*, considérez votre vocation, voulant nous faire entendre que cette considération de notre état ne doit point être une considération sèche et stérile qui flatte seulement notre esprit, et qui se borne à lui donner de hautes idées de sa dignité et de ses avantages, mais doit passer jusqu'au cœur et l'exciter à en remplir fidèlement tous les devoirs, nous dit dans un autre endroit (*Ephes., IV*): Je vous conjure donc, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, et travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix.

Voilà une partie des devoirs qui nous sont communs avec tous les chrétiens: l'humilité, la douceur, la patience, la charité, l'union et la paix. Comme eux et plus qu'eux, nous sommes obligés à la pratique exacte de toutes ces vertus; mais notre vocation qui est plus

sublime que la leur, a encore d'autres devoirs plus austères : l'attachement continué à Dieu, le parfait détachement du monde, l'accomplissement de nos vœux et de nos promesses, la pratique des conseils évangéliques, l'oraison, le jeûne, la mortification, le silence, l'amour de la perfection et de la croix.

Le monde qui est le chemin des pécheurs est large, il est uni et pavé de pierres, dit l'Ecclésiastique (*Eccli.*, XXI); il est semé de roses dans l'imagination des méchants, quoiqu'il s'y trouve une infinité d'épines qui se font bien sentir malgré qu'ils en aient; mais la fin des plaisirs qu'ils ont recherchés si ardemment, c'est que la mort les termine tous pour leur ouvrir l'enfer et une éternité de ténèbres et de supplices : *Via peccantium complanata lapidibus, et in fine illorum inferi et tenebræ et pænæ.*

Au contraire, le sentier des justes que vous suivez, est étroit et difficile à l'entrée; mais il s'élargit et s'adoucit peu à peu par le secours de la grâce, et se termine dans le ciel par une paix et par une gloire incompréhensible; le fardeau que vous portez dans ce sentier si difficile et si étroit, paraît accablant aux yeux de la chair et du sang, mais le propre du fardeau de Jésus-Christ, lorsqu'il est porté avec amour, est de soulager l'âme qui le porte, et de lui donner du rafraîchissement et du repos : *Tollite jugum meum super vos... et invenietis requiem animabus vestris* (*Matth.*, XI).

L'on peut dire de tous les devoirs de la religion qui nous paraissent si durs et si difficiles, ce que saint Augustin disait des souffrances et de toutes les vertus austères, qu'elles ressemblent à l'aiguille qui pique l'étoffe, mais qui n'y demeure pas, qui la perce, mais qui passe outre, et qui y laisse en passant, l'or, l'argent et la soie qui y sont attachés. Telles sont toutes nos austérités, mes frères, nos croix, nos jeûnes, nos mortifications et nos veilles. Elles entament la chair, elles piquent le corps et le percent; mais elles passent et laissent en passant dans notre âme, l'or, l'argent et la soie; les consolations spirituelles et l'espérance d'une gloire qui ne passera jamais.

Considérez donc tous ces devoirs, ma sœur, et les remplissez : *videte*, et n'allez pas, comme les gens du monde, chercher dans la faiblesse et dans le fonds de la corruption de l'homme que Dieu veut bien guérir dans vous par la grâce de votre vocation, de vains prétextes pour feindre du travail et de la difficulté où il n'y en a pas : *Numquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto?*

Ne nous excusons pas de notre lâcheté dans l'accomplissement de nos devoirs, sur le défaut de notre vocation dans son principe. Elle est bonne ou elle est mauvaise; si elle est bonne, qui nous excusera de n'en pas remplir les devoirs? si elle est mauvaise, qui nous empêche de la rectifier par un nouveau sacrifice généreux et volontaire, qui répare les défauts du premier? et après tout, qu'y a-t-il à risquer pour nous dans ce sacrifice où tout l'avantage est de notre

côté? quelle utilité Dieu retire-t-il de nos services, lui qui ne les exige de nous que pour nous en rendre les fruits avec usure?

Est-il permis à un soldat enrôlé par force de manquer pour cela à son devoir; et la violence qui lui a été faite dans une occasion où il devait se porter de lui-même et avec amour, est-elle un titre légitime pour lui permettre de trahir impunément sa patrie, et d'être infidèle envers son prince, auquel il doit ses biens, ses services, son sang et sa vie? Or, quel prince y a-t-il au monde, ma sœur, à qui nous les devons plus entièrement et plus indispensablement qu'à Dieu? A quel maître sommes-nous plus obligés qu'à celui de qui nous tenons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes?

Notre parti est pris, il n'y a point de remède; il faut nous sanctifier où nous sommes engagés, et celui qui ne se sauvera pas dans la religion, où il y a plus de moyens et plus faciles de le faire qu'en aucun lieu du monde, ne se sauvera pas dans le monde, où les périls sont plus grands, les occasions du péché plus prochaines, les chutes plus fréquentes, les remèdes plus rares, les grâces moins abondantes et les obstacles plus insurmontables.

Celui qui ne fixe pas dans le cloître ses inquiétudes sur sa vocation, ne trouverait pas plus de tranquillité dans le siècle et dans tous les autres états de la vie. Il peut changer de lieu, mais il ne changerait pas ni de cœur ni d'esprit. Ceux qui ne sont pas accoutumés d'aller sur mer y souffrent de cruels maux de cœur. Effrayés de la grandeur du vaisseau où ils se trouvent, et fatigués des violentes secousses qu'ils ressentent, ils se jettent dans l'esquif où ils espèrent trouver quelque soulagement; mais ils éprouvent bientôt qu'ils sont les mêmes partout, parce que leur bile et leurs mauvaises humeurs ne les quittent point.

Telle est justement la situation où se trouvent les religieux, ou qui ont du dégoût de leur vocation, ou qui se croient mal appelés. Effrayés des austérités de la religion, agités par la grandeur de leur état, troublés de la multitude de leurs devoirs, ils retournent de cœur dans le monde, où ils voudraient être aussi de corps. Mais croyez-moi, ma sœur, leurs inquiétudes les suivraient partout. Ils les ont dans la religion, ils les auraient encore plus dans le monde; et celui qui ne croit pas pouvoir se sauver dans un grand vaisseau bien équipé, qui est plus sûr et qui craint moins les tempêtes et les orages, se sauverait encore moins dans l'esquif, qui est sans provisions, sans voiles, sans mâts, sans cordages, et qui étant plus léger, est plus aisément battu de la tempête, et plutôt submergé par la violence des flots à laquelle il est moins en état de résister.

Les devoirs de votre vocation vous troublent, vous dégoûtent et vous agitent : voyons si les devoirs, les soins, les engagements du monde qui sont bien plus redoutables, vous donneraient plus de repos ici, dit saint Basile dans l'une de ses Epîtres (*Epist.* 1. ad

Div. Gregor. Nazianz.) : celui qui n'est pas encore marié est agité de violentes passions, et sa chair lui livre de furieuses attaques. Est-il marié ? il se trouve accablé de mille soins ; s'il n'a point d'enfants, le désir d'en avoir le trouble. Quand il en a, le soin qu'il faut prendre de leur éducation l'inquiète, il faut avoir de la complaisance pour une femme, souffrir ses chagrins et sa mauvaise humeur. Il faut avoir l'œil sur des domestiques, et donner les ordres pour les occuper. Les pertes qu'on a souffertes dans le commerce, ou pour n'avoir pas bien placé son argent, les querelles avec les voisins, les procès, les risques que l'on court dans toutes les affaires où l'on entre, les travaux de la campagne sont des peines inévitables : chaque jour a la sienne qui obscurcit l'esprit de nuages épais. Les inquiétudes de la nuit qui succèdent aux soins du jour, continuent de fatiguer un homme durant le sommeil en lui représentant les mêmes objets.

Il n'y a point de remède à tous ces maux que de se séparer entièrement du monde, non qu'il soit absolument nécessaire pour tous les hommes comme pour nous, de s'en séparer de corps, il suffit de s'en détacher de cœur et d'affection. Il faut n'avoir ni ville, ni maison, ni famille, ni aucune chose en propre, ni société, ni amis, ni terre, ni biens. Il faut renoncer à toutes les affaires, ignorer les contrats, les procédures du palais, les sciences profanes qui gâtent l'esprit et qui corrompent le cœur ; oublier les fausses maximes du siècle et se rendre susceptibles de celles de l'Évangile.

Cela est difficile pour ceux qui ne goûtent point leur vocation, je le veux ; mais comme l'on vient facilement à bout des bêtes les plus féroces en les flattant un peu, de même quand on a endormi les passions par des habitudes contraires, dit le même saint Basile (*ibid*), la sensualité, la colère, le chagrin, le dégoût, l'inquiétude, la tiédeur qui sont les pestes de l'âme, et qu'elles ne sont plus effarouchées par les objets, elles sont bientôt domptées par la foi et par la force de la raison.

Un homme qui abandonne son propre lieu est comme un oiseau qui quitte son nid, dit le Saint-Esprit par la bouche du Sage (*Proverb.*, XXVII). Chaque chrétien a sa voie, son don et son lieu, où le Saint-Esprit même l'a placé ; ce lieu est pour lui un nid où il demeure, comme un petit oiseau qui n'a pas encore ses plumes, et où il a besoin de la chaleur du Saint-Esprit qui le couvre, dit saint Augustin, comme la mère couvre ses petits, jusqu'à ce que les ailes et les forces lui soient venues (*Confess.* I lib. XII, cap. 27). Il doit bien connaître quel est ce lieu où Dieu l'a mis ; et quand il l'a connu, s'il le quitte sous prétexte ou de fuir quelque mal, ou de faire plus de bien ailleurs, il s'expose, dit saint Bernard, à suivre le démon qui se transfigure en ange de lumière, et il se met en danger de se perdre.

Il en est de l'Eglise qui est sur la terre, comme de celle qui est dans le ciel ; le divin

architecte de la Jérusalem céleste, de cette ville bienheureuse dont l'Agneau est le soleil, le temple et l'époux, y établit un si grand ordre, que toutes ces pierres vivantes dont elle est bâtie sont précisément dans le lieu et dans la place qu'il leur a assignée, ainsi que l'Eglise le chante dans ses divins cantiques : *Suis coaptantur locis per manus artificis, disponuntur permansuri sacris aedificiis* (*Hymn. fest. dedicat. Eccles.*). Que si, par une supposition impossible, quelqu'une d'elles ne se trouvait pas dans la place pour laquelle Dieu l'aurait choisie, ce dérangement la rendrait malheureuse dans le séjour même de la béatitude, parce qu'elle ne serait pas dans l'ordre de Dieu, et qu'elle ne pourrait alors recevoir la communication de la gloire, sans laquelle elle ne saurait être heureuse.

Il en est de même de l'Eglise qui est sur la terre, je veux dire de cette partie de l'Eglise qui est le corps vivant de Jésus-Christ, et qu'il destine à vivre éternellement avec lui. Il n'établit pas dans ce corps, qui lui est si cher, moins d'ordre que dans celui qui règne avec lui dans le ciel ; il veut que chacun de ceux qui le composent soit dans la place où il l'appelle, qu'il occupe celle qu'il lui a préparée de toute éternité, et qu'il le serve dans la profession pour laquelle il l'a choisi ; autrement il ne le juge pas digne de la communication de son esprit et de ses grâces, sans lesquelles il ne peut se rendre agréable à ses yeux, parce qu'elles ne sont que pour ceux qui se tiennent dans son ordre et dans une obéissance entière à ses volontés.

Il faut demeurer où l'on est placé et où l'on s'est engagé par un contrat solennel et irrévocable ; il en faut remplir toutes les conditions, et nous apprenons d'un célèbre docteur du dernier siècle, que celui qui s'est engagé sans vocation et inconsidérément dans un cloître, n'est pas moins obligé à l'accomplissement de ses vœux que s'il les eût faits avec toutes les connaissances nécessaires et la vocation la plus certaine. *Non minus tamen votum observare tenetur, quam si prudenter et sancte vovissent* (*Hessel, catech. cap. 83, Explic. decalog.*).

Ah ! si nous avions un peu d'amour pour Jésus-Christ, et de zèle pour notre propre salut, loin d'entretenir nos inquiétudes par des réflexions importunes sur la multitude de nos devoirs et sur la grandeur des obligations d'un état où nous nous sommes peut-être engagés avec moins d'attention qu'il n'en était nécessaire, nous nous dirions sans cesse à nous-mêmes, après avoir considéré sérieusement les avantages qu'il y a à servir Dieu plutôt que le monde, ce que Josué disait à tout le peuple d'Israël, pour l'encourager à demeurer fidèle à Dieu et à persévérer dans son service.

Que si vous croyez que ce soit un malheur pour vous de servir le Seigneur, dit Josué à tout le peuple assemblé, vous êtes dans la liberté de prendre tel parti qu'il vous plaira. Vous pouvez choisir aujourd'hui-

d'hui, si vous voulez, d'adorer ou les dieux auxquels ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez le pays ; mais pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons le Seigneur : *Ego autem et domus mea serviemus Domino* (Jos., XXIV).

Le peuple répondit à Josué : A Dieu ne plaise que nous abandonnions le Seigneur, et que nous servions des dieux étrangers ! C'est le Seigneur notre Dieu qui nous a tirés lui-même du pays d'Égypte et de la maison de servitude ; c'est lui qui a fait de si grands prodiges devant nos yeux, qui a frappé l'Égypte par un grand nombre de miracles, qui a mis des ténèbres épaisses entre nous et les Égyptiens, qui a ouvert la mer pour donner passage à nos Pères, et qui l'a fait revenir sur ceux qui les poursuivaient avec une multitude de chariots et de cavalerie. C'est lui qui nous a gardés dans tous les chemins affreux que nous avons suivis, qui nous a rendus les maîtres du pays de nos ennemis, qui les a livrés entre nos mains et qui les a fait passer au fil de l'épée ; c'est lui qui nous a donné une terre que nous n'avions point labourée, des villes pour nous y retirer que nous n'avions point bâties, des vignes et des plants d'oliviers que nous n'avions point plantés. A Dieu ne plaise donc que nous abandonnions jamais le Seigneur, et que nous servions des dieux étrangers : *Absit a nobis ut derelinquamus Dominum et serviamus diis alienis*. Nous le servirons fidèlement, parce que c'est lui-même qui est notre Dieu : *Serviemus igitur Domino, quia ipse est Deus noster*.

Prenez garde à ce que vous allez faire, dit Josué, vous ne pourrez servir le Seigneur, parce que c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux ; et si vous l'abandonnez pour servir d'autres maîtres, il ne vous pardonnera point vos crimes et vos péchés. Il se retournera contre vous, il vous affligera et vous enlèvera tous les biens dont il vous a comblés. Il n'importe, dit le peuple, nous ne pouvons ni ne devons pour cela manquer envers lui de reconnaissance, et ces maux, dont vous nous menacez, n'arriveront point, mais nous servirons le Seigneur : *Nequaquam ut loqueris erit, sed Domino serviemus*.

Alors Josué dit au peuple : Vous êtes témoins que vous avez choisi vous-mêmes le Seigneur pour le servir. Et ils lui répondirent : Nous en sommes témoins. Puisque vous êtes donc dans cette disposition, ajouta-t-il, ôtez les dieux étrangers du milieu de vous, humiliez vos cœurs et les soumettez au Seigneur Dieu d'Israël. Nous servirons le Seigneur notre Dieu, répéta le peuple à Josué, et nous obéirons à ses ordonnances : *Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus*.

Josué fit donc alliance ce jour-là avec le peuple, et lui représenta les préceptes et les ordonnances du Seigneur à Sichem. Il écrivit aussi toutes ces choses dans le livre de la loi du Seigneur, et prenant une grande

Pierre qu'il mit sous un chêne, qui était dans le sanctuaire du Seigneur, il dit à tout le peuple : Cette pierre que vous voyez vous servira de monument et de témoignage qu'elle a entendu toutes les paroles que le Seigneur vous a dites, de peur qu'à l'avenir vous ne vouliez les nier et mentir au Seigneur votre Dieu ; après quoi il congédia le peuple, qui retourna chacun chez soi.

Voilà, ma sœur, la figure de ce qui se doit passer tous les jours devant le tribunal de notre propre conscience, entre nous et notre âme, lorsque nous sentons des chagrins, des troubles, des inquiétudes et des dégoûts dans la religion et dans le service de Dieu. Que si vous croyez que ce soit un malheur pour vous de servir Dieu, ô mon âme ! vous êtes dans la liberté de prendre tel parti qu'il vous plaira ; vous pouvez choisir aujourd'hui, si vous voulez, ou de servir le monde, ou de servir Dieu, ou de retourner de cœur et d'esprit dans le monde, ou de demeurer de cœur et d'esprit dans la religion ; mais prenez garde à ce que vous allez faire.

Le monde que vous regrettez et pour qui vous soupirez encore, est un Judas qui vous baise pour vous trahir, un serpent qui vous flatte pour vous séduire, une Eve qui vous présente une pomme pour vous donner la mort, une Dalila qui vous embrasse pour vous faire périr par les mains de vos ennemis ; c'est un lion qui rugit autour de vous pour vous dévorer, quoiqu'il vous caresse sous la peau d'un agneau ; un enchanteur, qui use d'adresse pour vous surprendre ; un magicien, qui a recours à des prestiges pour vous charmer. Il vous ouvre un chemin tout parsemé de fleurs, mais il n'y a pas une de ces fleurs qui ne cache un précipice ; elles s'épanouissent le matin, et le soir elles sont flétries et foulées aux pieds, et, pour une rose que vous y pourrez cueillir, vous y trouverez un million d'épines.

Au contraire, qu'est-ce que Dieu, dont vous êtes dégoûtée du service, n'a point fait pour vous ? Il vous a retirée de l'Égypte et du siècle corrompu, où vous étiez dans une servitude accablante et continue ; il vous a ouvert un passage, à travers la mer Rouge de son sang, et y a englouti tous les ennemis de votre salut. Sans compter la grâce de votre vocation à la foi, et toutes les autres qui vous sont communes avec tous les chrétiens, de quelles grâces ne vous a-t-il pas comblée dans votre vocation à la religion ?

Ici il vous a préparé une arche pour vous sauver au milieu du déluge de péchés qui inonde toute la terre. Il vous a donné une terre que vous n'aviez point labourée, des villes pour vous y retirer que vous n'aviez point bâties, une religion et des monastères par tout le monde, qui ont été fondés longtemps avant votre naissance, mais qui, dans les desseins éternels de sa providence, ont été préparés, fondés et bâtis pour vous servir d'asile et de retraite. Il vous a donné des vignes et des plants d'oliviers que vous n'aviez point plantés. Il vous a fait part du mé-

rite et des vertus de tous les saints qui ont illustré votre ordre avant que vous fussiez au monde.

Après cette comparaison, ô mon âme, quel parti avez-vous à prendre, quel choix avez-vous à faire? Ah! il n'y a point à hésiter, je le dis et d'un cœur parfait et sincère : *Perfecto corde atque verissimo* : à Dieu ne plaise que j'abandonne jamais le Seigneur et que je serve jamais des dieux étrangers : *Absit a nobis ut derelinquamus Dominum et serviamus diis alienis*. Je le servirai fidèlement, parce que c'est lui-même qui est mon Dieu : *Serviemus igitur Domino, quia ipse est Deus noster* (Jos., XXIV).

Retirez-vous de moi, chagrins, dégoûts, tiédeurs, inquiétudes, servez qui vous voudrez, pour ce qui est de moi et de ma maison, nous servirons le Seigneur : *Ego autem et domus mea serviemus Domino*. Mais c'est un Dieu saint, un Dieu fort et jaloux; et si vous l'abandonnez pour servir un autre maître, il ne vous pardonnera point votre infidélité, il se tournera contre vous et vous enlèvera toutes ses grâces. Ah! je ne crains point que tous ces maux m'arrivent, car je servirai le Seigneur : *Nequaquam ut loqueris erit, sed Domino serviemus*.

Vous l'avez promis solennellement à la face des autels, au moment de votre profession, ma sœur, et j'ai la confiance que dans ce moment-ci que nous vous parlons, vous en renouvez encore intérieurement et de cœur la promesse. Josué, à la vérité, n'a point mis de pierre ni dressé de nouvel autel dans le sanctuaire du Seigneur pour servir de témoignage de votre serment et de votre alliance avec Dieu; mais les pierres mêmes du temple où vous avez rendu vos vœux, et celles de l'autel où vous étiez alors prosternée en la présence de Jésus-Christ : les anges et les hommes en ont été et en seront éternellement les témoins : *En lapis iste erit vobis in testimonium... ne forte postea negare velitis, et mentiri Domino Deo vestro* (Jos., *ibid.*). Et si vous étiez assez malheureux pour le vouloir nier un jour et mentir au Seigneur votre Dieu, toutes ces pierres, les anges et les hommes s'élèveraient contre vous en témoignage et en jugement, elles vous confondraient à la face de tout l'univers et vous convaincheraient d'infidélité et de parjure.

O Dieu, qui avez commencé dans nous ce grand ouvrage par un effet de votre miséricorde infinie, continuez-le et l'achevez par le secours de votre grâce toute-puissante : gravez profondément dans mon cœur même les vérités terribles et redoutables que je viens d'expliquer à ceux qui m'écoutent, et versez dans eux et dans moi les onctions nécessaires pour les goûter autant qu'elles le méritent, et pour en profiter.

O Dieu, affermissez dans nous par votre grâce ce que vous avez fait dans nous par votre même grâce, et l'affermissez depuis ce temple de la Jérusalem terrestre jusqu'au temple de la Jérusalem céleste; car nous sommes bien persuadés que, sans votre grâce,

nous ne pouvions subsister dans l'état de sainteté dans lequel vous nous avez établis : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis, a templo tuo in Jerusalem* (Psalm. LXXII). Continuez de l'affermir, ô Seigneur, jusqu'à ce que, par une vie pleine de jours et de vertus, nous soyons arrivés de ce temple-ci où nous sommes assemblés pour vous glorifier, à l'éternelle Jérusalem, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

DISCOURS XII.

Sur la vocation religieuse.

Videte vocationem vestram.
Considérez votre vocation (I Cor. XI).

Ce que le prophète Jérémie a dit de toute la terre et de toutes les conditions des hommes en général, qu'il y a partout une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif à son état et à ses devoirs : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (Jerem., XII) : on le peut dire de la vie religieuse en particulier, qu'elle n'est flétrie par les relâchements et par les désordres, par les passions et par les vices, que parce que ceux qui en font profession n'ont pas toujours assez l'esprit et le cœur attentifs à la dignité et aux devoirs de leur état.

Enlevés du monde dans leur jeunesse par un mouvement subit et intérieur de la grâce, dégoûtés de la vanité du siècle, et charmés du repos et de la tranquillité de conscience qu'ils ont ouï dire que l'on trouverait en religion, ils l'embrassent avec les sentiments les plus fervents, les plus religieux et les plus nobles. Mais, parce qu'il arrive souvent que dans la possession du bonheur qu'ils ont recherché avec tant d'empressement, ils cessent de réfléchir sur son prix et sur son mérite; semblables à ces gens qui ne se regardent qu'en passant dans un miroir, et qui oublient incontinent après quels ils sont, ils perdent bientôt ces sentiments si fervents, si religieux et si nobles (Jacob., I).

De ce défaut d'attention et de réflexions continuelles, toute leur première ferveur dégénère en tiédeur : de là vient que l'abomination de la désolation entre quelquefois jusque dans le sanctuaire; de là vient que les pierres précieuses de la maison du Seigneur sont foulées dans les places publiques sous les pieds des passants, comme dit Jérémie (Lament., IV) : de là vient que les enfants de Sion, qui étaient si éclatants et couverts de l'or le plus pur, ne sont plus considérés que comme des vases de terre et d'argile; de là vient que Dieu lui-même quitte souvent sa propre maison et abandonne son héritage entre les mains de ses ennemis; et que ceux qui étaient entrés dans cet héritage par une vocation particulière, et y avaient semé du froment, n'en recueillent aucun fruit, ou n'y moissonnent que des épines, pour parler le langage du même prophète : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (Jerem., XII).

On ne saurait donc vous dire assez ni trop souvent, mes frères, considérez votre voca-

tion : soutenez l'esprit de votre vocation par une attention et par une réflexion continues sur son prix et sur sa valeur, sur ce qu'elle est pour vous, et sur ce que vous devez être pour elle, sur son élévation et sur sa perfection : *Videte vocationem vestram*. Votre vocation vous élève au-dessus de toutes les conditions des hommes et vous fait entrer dans la voie la plus sûre du salut : voilà ce qu'elle est pour vous, et son élévation, ce sera le premier point de mon discours. Votre vocation vous oblige à une vie plus pure et plus parfaite que n'y est obligé le reste des hommes, voilà sa perfection et ce que vous devez être pour elle ; ce sera le second point de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne prétends point fermer la porte du salut à personne, ni rapporter ici tous les obstacles et toutes les difficultés que l'on y trouve dans le monde : je sais que l'on peut se sauver dans toutes les conditions de la vie, pourvu que l'on observe les commandements de Dieu ; que toutes les parties de la terre sont également distantes du ciel ; et que, pour y arriver, il n'y a pas plus de chemin à faire d'un endroit que de l'autre. Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements de la Loi, dit le Fils de Dieu (*Matth., XIX*). Voilà le chemin ouvert, gens du monde, suivez-le, si vous le pouvez ; loin d'exciter notre jalousie, vous nous donnerez de la joie : il y a place pour vous et pour nous dans la maison du Père céleste : *In domo Patris mei mansiones multe sunt* (*Joan., XIV*).

Mais il faut que vous demeuriez d'accord, que, comme il y a des parties de la terre plus élevées les unes que les autres, que, comme le mont Olympe, qui porte sa cime au-dessus de la moyenne région de l'air, et qui voit former au-dessous de soi les orages et les tempêtes, est plus proche du ciel que les délicieuses campagnes qui sont à ses pieds, ainsi les maisons religieuses qui nous servent de retraite, sont de saintes montagnes bien plus proches du ciel, que le monde corrompu où vous trouvez tant de charmes ; ce sont les parties de la terre les plus élevées, d'où nous voyons, sans les ressentir, les tempêtes et les orages, les passions et vices, les troubles et les désordres dont vous êtes agités.

Voilà, mes frères, une image du bonheur de votre vocation ; et c'est ici que, pour vous faire remarquer les avantages qu'elle a au-dessus de toutes les conditions des gens du siècle, je pourrais vous dire, comme saint Cyprien le disait à Donat (*D. Cyprian., ad Donat., Epist. 2*) : Imaginez-vous que vous êtes transportés sur le sommet d'une haute montagne, d'où vous voyez tout ce qui se passe au-dessous de vous, et que, jetant les yeux de tous côtés, vous contemplez, dans un calme d'esprit tout entier, les tempêtes et les agitations du monde. N'est-il pas vrai que vous commencerez à en avoir pitié, et que cela vous faisant faire réflexion sur vous-mêmes et sur la grâce que Dieu vous

a faite, vous serez encore plus aises d'être échappés d'un si grand péril ?

Considérez les chemins remplis de voleurs, les mers couvertes de corsaires, les guerres qui répandent partout l'effroi et l'horreur. Toute la terre est teinte du sang des batailles ; l'homicide est un crime quand un particulier le fait, mais on l'appelle vertu et courage lorsqu'on le commet plusieurs ensemble ; ce n'est point la raison de l'innocence qui acquiert l'impunité aux plus grands désordres, c'est la grandeur de la cruauté.

Que si vous tournez la vue du côté des villes, vous y trouverez des compagnies plus à craindre que les lions et les tigres des plus affreux déserts de l'Afrique. La vanité, le mensonge, la médisance, les vaines occupations, les entretiens inutiles, le jeu, la bonne chère, les spectacles, tout y corrompt le cœur, tout y fomenté les vices, tout y amollit l'esprit, tout y émeut les sens, tout y flatte les passions, tout y excite à la débauche. Dans le secret des maisons, l'on commet des crimes que c'est même un crime de voir, et que ceux qui sont bien aises de les commettre n'oseraient avouer.

Peut-être croirez-vous que le palais, qui est le sanctuaire de la justice, est exempt de tous ces désordres. Mais jetez les yeux sur ce qui s'y passe, et vous trouverez encore bien des choses que vous détesterez et qui vous feront horreur : on y fait l'éloge des lois et on les cite pour la défense des opprimés, pour la punition des coupables et pour maintenir les peuples dans leur devoir ; cependant on y pèche impunément au milieu des lois mêmes, et l'innocence est violée dans le lieu où elle est défendue.

Personne n'y secourt la veuve, le pauvre et l'orphelin ; ceux qui se sont engagés par serment à soutenir leurs intérêts sont des lâches ou des prévaricateurs, qui parent leur éloquence du mensonge, et qui déguisent la vérité au gré des passions de ceux en faveur de qui ils parlent. Ceux qui sont assis sur le tribunal de la justice pour venger les crimes ne rougissent point de les commettre, et les juges deviennent coupables pour faire périr quelquefois des innocents.

Les vices y règnent de toutes parts et s'y font voir sous toutes sortes de formes : celui-ci suppose un testament, cet autre falsifie un acte public ; ici on arrache aux enfants la succession de leurs pères, là des étrangers sont mis en la place des héritiers légitimes. On y voit des ennemis, des calomniateurs, des faux témoins, des bouches vénales prostituées au mensonge ; on s'y moque des lois et des magistrats, car on ne craint point ceux qu'il est aisé de corrompre ; c'est même une espèce de crime d'être innocent parmi des coupables. Qui n'imité point les méchants les offense.

Mais, de peur qu'il ne semble que nous choisissons les plus mauvaises choses pour les décrier toutes, et que nous ne vous fassions arrêter la vue que sur des objets funestes, qui offensent ceux qui ont de la

conscience et de l'honneur, je veux, continue toujours saint Cyprien, vous montrer les choses que l'ignorance du monde appelle biens, et vous verrez si elles ne sont pas à fuir de même que tout le reste.

Que pensez-vous de ces charges, de ces emplois honorables, de cette opulence? c'est une misère véritable couverte de l'apparence d'une félicité trompeuse, c'est un poison que l'on boit dans une coupe d'or. Par combien de bassesses sordides cet homme est-il arrivé à la dignité où vous le voyez? combien d'indignités lui a-t-il fallu essayer? combien de fois s'est-il morfondu à la porte d'un grand? combien a-t-il souffert d'affronts lorsqu'il accompagnait les autres par honneur, afin de pouvoir lui-même un jour être accompagné d'une troupe de gens qui font plutôt la cour à sa dignité qu'à sa personne? Et quant à ces autres que vous estimez riches, qui joignent héritage à héritage, qui envahissent la terre des pauvres pour étendre la leur et se faire des parcs sans bornes, qui ont des coffres pleins d'argent, ne sont-ils pas continuellement agités de frayeurs au milieu de leurs richesses? Ils ne mangent ni ne dorment en repos, ils soupirent et se reprochent ce qu'ils dépensent dans leurs festins, ils veillent couchés au milieu de la plume, et ces pauvres esclaves ne comprennent pas que toutes ces choses ne sont que de beaux supplices, qu'ils sont liés de chaînes d'or, et qu'ils sont plutôt possédés de leurs richesses qu'ils ne les possèdent.

Misérable aveuglement d'une convoitise insensée! pouvant se décharger du poids qui les accable, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en être encore davantage accablés; ils cherchent de nouvelles matières de peines et de tourments, et loin de se faire de leurs richesses d'iniquité des amis qui les reçoivent un jour dans les tabernacles éternels, ils ne les possèdent qu'afin qu'un autre ne les possède pas.

Vous croyez peut-être que ceux-là sont heureux dans le monde, à qui la fortune a mis des couronnes sur la tête, et qu'ils sont tranquilles parce qu'ils sont environnés de gardes et de sentinelles. Croyez-moi, ils sont encore moins heureux et moins assurés que les autres, et craignent au moins autant qu'ils se font craindre. Ils ont beau avoir des gardes à leurs côtés, ils ne sauraient se garantir des misères qui accompagnent la grandeur. Leur propre puissance les épouvante avant qu'elle donne de la terreur à leurs sujets, la fortune ne leur rit que pour leur être ensuite plus cruelle, elle ne les flatte que pour les tromper, elle ne les attire à soi que pour les perdre, elle ne les élève que pour les précipiter; plus elle les comble de ses biens, plus elle leur en fait payer de gros intérêts.

Saint Jérôme écrivait quelque chose de semblable à Héliodore, pour le porter au mépris du monde et à revenir dans la solitude, qu'il avait quittée sous un prétexte de piété et par un amour trop tendre et trop naturel pour ses parents, auxquels il se

croyait nécessaire dans le monde (*D. Hieron., epist. 1 ad Heliod., de Laud. vitæ solitar.*). Quoique votre neveu encore enfant se pendre à votre cou, lui dit-il, que votre mère, les cheveux épars et les habits déchirés, vous montre le sein dont elle vous a allaité, et que votre père soit étendu sur le seuil de la porte, passez par dessus lui et allez en volant, et sans verser une larme, vous ranger sous les étendards de la croix; c'est en cela que consiste la véritable piété. Un jour viendra que vous retournerez victorieux en votre pays, que vous marcherez la couronne sur la tête dans la Jérusalem céleste, que vous jouirez avec saint Paul du droit de citoyen en cette cité, et que vous le demanderez pour vos parents et pour moi qui vous ai encouragé à combattre.

De quels empêchements direz-vous que vous êtes arrêté? Je n'ai pas non plus que vous un cœur de fer ni des entrailles de bronze; je n'ai pas été enfanté par un rocher, ni allaité par des tigresses d'Hyrcanie, et j'ai surmonté tout ce qui vous semble aujourd'hui si difficile. Vous me répondrez que votre sœur qui est veuve et sans appui, que les enfants de vos domestiques que vous laissez sans maître, que votre mère qui vous a mis au monde avec douleur et qui est âgée; que cet homme et cette femme qui ont eu soin de votre éducation, qui vous ont tenu lieu d'un second père et d'une seconde mère, et qui sont sur le bord de leur fosse, se plaignent que vous les abandonnez, et que d'autres vous disent que vous soutenez vous seul votre maison. Mais l'amour de Dieu et la crainte de l'enfer peuvent aisément triompher de ces obstacles.

L'Écriture sainte, direz-vous, me commande d'obéir à mon père et à ma mère; mais elle nous apprend aussi que celui qui les aime plus que Jésus-Christ perd son âme. Mon ennemi me tient l'épée à la gorge, et je m'arrêterai aux larmes de ma mère! Je quitterai le service de Jésus-Christ pour mon père que je ne suis point obligé d'enterrer, quand il s'agit du service de Dieu! Croyez-moi, vous ne sauriez vous sauver dans le monde.

Je ne vous parle pas en pilote qui ignore quelle est la fureur des flots et qui est venu heureusement au port avec son vaisseau et ses marchandises, mais en pilote qui, jeté depuis peu sur les côtes par le naufrage, et devenu savant par sa propre expérience, avertit ceux qui sont prêts à s'embarquer.

Là, dans un golfe, l'impudicité, comme une Carybde, engloutit votre salut; ici, le plaisir des sens, comme une autre Scylla sous la forme d'une femme, vous attire par des caresses pour faire faire naufrage à votre pudeur. Ces côtes sont couvertes de barbares, et le diable, avec ses compagnons, font des courses le long de ces antres et portent des chaînes pour ceux qui tomberont entre leurs mains. Ne vous fiez donc pas à cette mer et ne vous y croyez pas en assurance, quoiqu'elle paraisse aussi calme qu'un étang et qu'il semble que le moindre

vent y puisse à peine élever les plus petites vagues; cette rase campagne cache de hautes montagnes, des périls et votre ennemi. Déliez donc les cordages, déployez les voiles et plantez le mât de la croix sur votre front, car cette bonace apparente est une tempête véritable.

Ainsi, le seul moyen de vivre heureux, en paix et en assurance, est de se mettre à l'abri des tempêtes du siècle dans un port favorable. Mais où, mes frères, le trouve-t-on sur la terre ce port favorable, que dans la solitude et dans la religion, où Dieu nous a fait la grâce de nous appeler?

Les gens du monde courent au hasard après une félicité fragile ou chimérique; ils la désirent sans jamais la trouver, parce qu'ils se laissent séduire par un appas trompeur qui les mène au précipice. Au milieu des plaisirs que le monde leur fournit, ils sentent toujours un certain vide au fond de leur cœur, et ils travaillent avec inquiétude à faire succéder les divertissements les uns aux autres, afin de se tromper par la multiplicité des choses agréables.

Rien ne le montre mieux que la folie de Xerxès, roi de Perse, lequel, après avoir épuisé toutes les voluptés dont il put s'aviser, fit encore proposer des récompenses à ceux qui en trouveraient de nouvelles. Néron avait des gens dont tout l'emploi était d'inventer des plaisirs, afin de les rendre continuels par leur variété. Ils n'étaient donc ni heureux ni tranquilles. Où trouve-t-on de ces âmes heureuses et calmes que la fougue ni l'effort des passions ne sauraient ébranler, et qui soient pleinement satisfaites de Dieu et de leur propre vertu? où trouve-t-on de ces âmes qui, éclairées des lumières de la foi, et contentes de l'espérance des biens à venir, regardent comme un gain la perte des choses présentes, dit saint Hilaire (*Hilar. in Matth., canon. 6*), surmontent toutes les cupidités, méprisent les plaisirs, brisent tous les obstacles qui s'opposent à leur salut, et passent pardessus tous les charmes par lesquels le siècle s'efforce à toute heure de nous corrompre? c'est dans l'état où vous êtes, mes frères, si vous en goûtez le bonheur.

Les gens du monde marchent dans la voie large avec un succès heureux en apparence. Les ris, les jeux, les plaisirs, les richesses, les honneurs, tout cela les suit, les environne et les accompagne à la vérité; mais cela ne prouve point que leurs conditions soient les plus innocentes, et que le chemin qu'ils tiennent soit le plus assuré pour aller au salut: le bon vent qui souffle dans les voiles des corsaires et des pirates, n'excuse point ni ne justifie point devant Dieu ni devant les hommes leurs brigandages et leurs voleries. La voie dans laquelle vous êtes entrés est à la vérité très-étroite, elle est hérissée d'épines, et vous n'y trouverez que des mortifications et des croix, que du dépouillement et de la pauvreté: mais elle vous mène à la vie, dit le Fils de Dieu: *Arcta via est quæ ducit ad vitam* (*Matth., VII*), et c'est la plus sûre que l'on puisse tenir pour aller

au salut: la plus sûre du côté de la grâce que l'on y trouve avec plus d'abondance, et que l'on y perd plus rarement; la plus sûre du côté des moyens de se relever, quand on a eu le malheur de tomber par fragilité; la plus sûre du côté des bons exemples que l'on y voit, et qui soutiennent la faiblesse humaine; la plus sûre du côté des exercices et des emplois qui sont tous sanctifiants, et qui n'ont rien que d'innocent et de légitime; la plus sûre du côté de la liberté, qui, étant obligée par vœu d'obéir aux ordres et d'acquiescer à la décision de ses supérieurs, n'est presque jamais en danger de s'égarer.

Il est vrai que l'on a ses supérieurs dans le monde aussi bien que dans la religion; car il y a peu de conditions dans la vie où l'on ne dépende de quelqu'un, et où l'on ne soit obligé d'obéir; mais l'autorité des supérieurs que l'on a dans le monde ne les exemptant pas des faiblesses humaines, combien de fois est-il arrivé que l'on est tombé dans le précipice avec eux? On ne sait que trop combien ils sont avides de gloire, ou sensibles à leurs intérêts. Ils tiennent au monde par mille chaînes, aussi bien que le reste des hommes: ainsi éblouis par leurs passions, et assujettis à divers ménagements, ils peuvent bien quelquefois obscurcir, ou même trahir la vérité par une complaisance mondaine, et ils ne donnent pas toujours les exemples les plus édifiants.

Or, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là, en nous soumettant à l'autorité légitime des supérieurs que nous avons en religion. Ils marchent avec nous d'un pas égal à la vertu; ni l'ambition, ni l'intérêt, ni la fausse gloire du monde, ni les autres passions, ne mêlent rien qui tienne de la séduction dans les avis, dans les conseils, dans les ordres qu'ils nous donnent. Toute leur vue est de se sanctifier et de nous sanctifier avec eux; et Dieu, en nous commandant de leur obéir, semble s'être rendu garant qu'on le peut faire sans inquiétude et sans danger. En vain nous les aurait-il donnés pour guides, s'il y avait du péril à les suivre.

Les particuliers hasardent tout, quand ils s'abandonnent à leurs propres lumières: les uns n'aperçoivent chez eux que des nuages ou d'épaisses ténèbres; les autres n'ont qu'un faible rayon de lumière, qui ne pénètre pas fort loin, ou prennent pour une raison bien éclairée, une extrême présomption d'eux-mêmes; des apparences les séduisent tous les jours, de faux brillants les éblouissent, et leurs désirs impétueux les entraînent au delà des bornes que l'Evangile leur prescrit: n'est-il donc pas bien plus sûr de lier sa liberté et de faire taire sa raison, pour marcher avec docilité après ceux qui doivent être comme des flambeaux pour éclairer nos pas?

Enfin la voie que vous tenez est la plus sûre du côté de la retraite, et de l'éloignement de toutes les occasions du péché: l'on est assiégé de mille ennemis dans le monde; les jeux, les divertissements, l'exemple de son luxe et de sa mollesse, sont de grandes tentations qu'on a peine à vaincre, et l'on

n'y est jamais plus en péril que quand on croit n'y être pas : cette sécurité est souvent funeste, et fait que l'on ne s'aperçoit pas des pièges qui sont tendus sous nos pas ; on y a de la peine à convenir que les choses agréables soient criminelles, et l'on s'y persuade aisément que tout ce qui plaît est innocent. L'amour-propre est ingénieux à en déguiser le crime, à en dissimuler toute la laideur ; et la raison a beau s'ériger là-dessus en maître fâcheux, il trouve bien le secret de la faire taire.

Tout est piège et tentation dans le monde : les biens et les maux, la prospérité et l'adversité. Les malheureux ont à se garantir des murmures, des chagrins et des impatiences qui accompagnent la mauvaise fortune ; et les heureux sont rarement exempts du faste, de la mollesse et de la fierté qui se trouvent d'ordinaire avec la grandeur et les richesses : dans le calme du bonheur l'on s'oublie, et l'on ne songe qu'à jouir des présents de la fortune. Le monde, dit saint Augustin, est beaucoup plus dangereux quand il nous caresse que quand il nous menace ; et il est sans comparaison plus difficile de s'en défendre quand l'amitié qu'il nous témoigne nous porte à l'aimer, que lorsque la haine qu'il a pour nous nous avertit et nous force en quelque sorte de n'avoir pour lui que du mépris : *Periculosior est mundus iste blandus quam molestus, et magis cavendus cum se illicit diligi, quam cum admonet cogitque contemni* (D. August. Epist. 144, ad Anast.).

Votre retraite et votre éloignement de toutes les occasions du péché vous délivrent heureusement des pièges que pourraient vous tendre tous ces différents ennemis de notre salut, et vous y trouvez, sous la protection de Dieu, tous les grands avantages que le roi-prophète a si bien exprimés dans son psaume quatre-vingt-dixième, sous diverses expressions figurées ; Dieu vous y met comme à l'ombre sous ses ailes, et sa vérité vous y environne comme un bouclier (*Psal. XC, per totum*). Par là il vous délivre lui-même du piège des chasseurs et des traits piquants de la médisance qui tuent tant d'âmes dans le monde. Par là vous ne craignez rien de tout ce qui effraie durant la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni les maux que l'on prépare dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi : mille tombent à votre gauche par l'adversité, et dix mille à votre droite par la prospérité ; mais la mort n'approche point de vous : le mal ne vient point jusqu'à vous et les fléaux n'approchent point de votre tente ; car il a commandé à ces anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous portent dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez vos pieds contre la pierre ; vous marchez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulez aux pieds le lion et le dragon. Il est avec vous dans le temps de l'affliction, il vous sauve et vous comble de gloire : il vous donne des jours heureux, longs, innocents et tranquilles, à la fin desquels il s'en-

gage de vous faire voir le salut qu'il vous a préparé : *Longitudine dierum replebo eum et ostendam illi salutare meum*. Mais, pour jouir de ce bonheur, ce n'est point assez que vous considériez que votre vocation vous élève au-dessus de toutes les conditions des hommes et vous fait entrer dans la voie la plus sûre du salut, ce qu'elle est pour vous et son élévation ; il faut encore que vous considériez qu'elle vous oblige à une vie plus pure et plus parfaite que n'y est obligé le reste des hommes : sa perfection et ce que vous devez être pour elle : *Videte vocationem vestram*.

SECONDE PARTIE.

Dieu s'étant communiqué à vous par votre vocation à l'état religieux avec plus de plénitude et plus d'abondance qu'au reste des hommes, vous ayant donné, non-seulement les moyens ordinaires qu'il accorde à tous les chrétiens pour les rendre éternellement heureux, mais les extraordinaires et les plus sûrs, il est hors de doute que vous êtes obligés de lui donner de plus grandes marques de votre amour et de votre reconnaissance que le reste des hommes : or, vous ne sauriez les lui donner sans tendre à la perfection et sans aspirer aux vertus les plus héroïques ; c'est pourquoi saint Thomas définissant l'état religieux, dit que c'est une profession par laquelle on tend à une charité parfaite, et que cette perfection en est la véritable fin : *Religionis status est quoddam exercitium tendendi in perfectionem charitatis. . . ipsa perfectio charitatis est finis status religionis*.

Voilà le plus essentiel de tous vos devoirs, celui qui renferme tous les autres par excellence, et l'on peut vous dire à chacun en particulier ce que l'abbé Gilbert écrivait aux religieux du Mont-Dieu : Ne négligez rien, ne vous arrêtez pas, car vous avez encore beaucoup de chemin à faire ; votre profession est très-élevée, elle va jusqu'aux cieux, elle égale l'état des anges, sa pureté est semblable à celle de ces esprits célestes ; car vous n'avez pas seulement voué toute la sainteté, mais toute la perfection de la sainteté et tout ce que la vertu a de plus sublime : *Non enim solum vovistis omnem sanctitatem, sed omnis sanctitatis perfectionem et omnis consummationis finem* (Tract. de Vit. solitar., sive epist. ad frat., de Mont. Dei, cap. 2, apud D. Bernard.).

Il ne vous convient pas de languir dans la pratique des commandements de Dieu communs à tous les chrétiens, ni de considérer seulement ce qu'il commande ; il faut que vous regardiez ce qu'il veut, vous faisant un plaisir, comme dit l'Apôtre, de reconnaître quelle est sa volonté, ce qui est bon, ce qui est agréable à ses yeux et ce qui est plus parfait (*Rom., XII*). Il est du devoir de tous les chrétiens de servir Dieu, mais il est du vôtre de lui être attaché ; il est du devoir des autres de croire en lui, de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, mais il est du vôtre de le goûter et d'entrer dans les lumières de

sa sagesse pour le comprendre, pour le voir et pour en jouir.

Cela est grand, à la vérité, cela est difficile, continue ce saint abbé : *Magnum est hoc, arduum est hoc* (*Ibid.*) ; mais ce Dieu également bon et tout-puissant, si doux dans ses promesses et si fidèle dans l'acquit de sa parole, est un aide infatigable qui ne vous manquera pas dans le besoin : vous ayant donné la grâce de vouloir et suggéré l'inclination et le désir de vouer de si grandes choses pour son amour, d'en entreprendre même au-dessus de vos forces sur la foi de sa parole et sur l'espérance de sa grâce, il vous donnera aussi le courage de les accomplir. Marchons donc à grands pas, mes frères, dans le chemin de la vertu et de la perfection ; allons à pas de géant vers l'éternité qui avance et qui vient à nous de même. Le temps est court et ne permet pas que nous remettions à un autre à mettre la dernière main à l'ouvrage de notre salut.

Il y a deux sortes d'ouvrages : les uns peuvent être commencés et laissés pour quelque temps dans un certain état sans se détruire ; l'on peut les reprendre quand on veut et les finir. Un peintre, par exemple, commence un tableau, il y fait une belle tête, une belle figure ; il le laisse ensuite pour quelques années, son ouvrage ne périt point pour cela, il y peut remettre la main quand il veut, et le finir. Un architecte de même fait dans le printemps une partie d'un bel édifice, il jette les fondements d'un magnifique palais, il abandonne son ouvrage durant l'hiver pour le continuer et l'achever l'année suivante : il le peut, et ne court point de risque.

Mais il y en a d'autres qu'il est absolument nécessaire, lorsqu'on les a commencés, de continuer sans relâche jusqu'à leur perfection ; autrement vous perdriez tout le fruit de votre premier travail : telle est l'entreprise que ferait un homme de monter une grande roue du fond d'une vallée sur une haute montagne ; lorsqu'il a commencé cet ouvrage, il faut qu'il le continue tout de suite, il ne peut l'abandonner ; car si après avoir monté sa roue jusqu'au milieu de la montagne, disons plus, si après l'avoir roulée jusqu'à un pied ou deux de son sommet, il se relâche et abandonne son entreprise pour la remettre à un autre temps, sa roue retombera infailliblement dans la vallée, et il sera obligé de recommencer tout son travail.

L'ouvrage de la perfection et du salut est un ouvrage de cette seconde espèce. Ce n'est point assez de le commencer avec ferveur, il le faut continuer ; ce n'est point assez de le continuer, il le faut achever, autrement vous retombez dans votre néant et dans votre première misère ; cet ouvrage ne peut pas se remettre, parce que la mort, dont l'heure est incertaine, vient à grands pas, et que lorsqu'elle est venue, il n'y a plus de temps pour quoi que ce soit : *Tempus non erit amplius* (*Apocal.*, X) ; il faut donc le continuer sans relâche, jusqu'à ce que l'on soit

arrivé au sommet de la montagne et jusqu'à la possession de la gloire.

Le juste, dit le Sage (*Prov.*, IV), doit regarder tout le temps de la vie qui lui est accordé pour travailler à l'ouvrage de sa perfection et de son salut, comme un jour dont tous les moments doivent être lumineux et sans ténèbres, et qui doit toujours croître et s'avancer jusqu'à ce qu'il soit devenu un jour parfait : un vrai religieux tend toujours à ce qu'il y a de plus parfait. Il ne s'attache point aux choses de la terre, il ne songe qu'à combattre pour la gloire de Dieu, il force tous les obstacles, dit saint Bernard, et il n'est point timide, parce que la parfaite charité bannit la crainte. Rien ne l'étonne, rien ne l'épouvante dans le chemin de la vertu, qui paraît si difficile aux âmes communes : ni la faim, ni la soif, ni le travail, ni les veilles, ni la croix même. Partout où il la trouve, il l'adore, il la prend, il la met sur son front et sur ses épaules, et avec ce signe, il attaque et il triomphe.

Sommes-nous dans cet état, mes frères ? et comme saint Paul disait que tous ceux qui descendent d'Israël ne sont point pour cela vrais Israélites, ne pourra-t-on point dire de nous que tous ceux qui ont le bonheur d'être en religion ne sont point pour cela vrais religieux ? *Non omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israelitæ* (*Rom.*, IX).

Et en effet, si Dieu voulait nous éprouver aujourd'hui, comme il fit autrefois de l'armée de Gédéon, qui était composée de trente-deux mille hommes, trouverait-il parmi nous un grand nombre de vrais Israélites qui fussent en état et qui eussent le courage d'aller combattre ses ennemis ? Vous avez un grand peuple avec vous, dit le Seigneur à Gédéon ; mais parce qu'il y en a de lâches, dites à ceux qui ont peur et qui sont timides, qu'ils s'en retournent ; et sur-le-champ vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en demeura que dix mille. C'est encore trop, dit le Seigneur, ces dix mille n'ont pas tous également du courage ; menez les boire, et je les éprouverai là. Mettez d'un côté ceux qui auront mis les genoux en terre pour boire plus commodément et avec plus de plaisir, et les faites retirer ; car ce sont des lâches qui aiment leurs aises et qui ne feraient pas leur devoir dans le combat. Mettez de l'autre côté ceux qui, prenant l'eau du fleuve avec la main, la porteront à leur bouche pour se rafraîchir en passant, et allez attaquer avec eux les Madianites ; vous les battrez et je les livrerai entre vos mains : et après toutes ces épreuves, il ne se trouva que trois cents hommes de trente-deux mille, qui fussent réputés bons soldats et jugés propres à combattre.

Nous sommes grand nombre, mes frères, et dans un ordre aussi étendu que le nôtre, il y a sans doute plus de trente-deux mille hommes enrôlés dans la milice spirituelle de Jésus-Christ, mais s'il faisait de nous une épreuve aussi exacte que celle dont je viens de parler, trouverait-il bien parmi nous trois cents soldats courageux et fidèles, disposés

à combattre pour ses intérêts et pour sa gloire ?

Et en effet, combien y a-t-il de religieux lâches qui se retirent de son service par timidité ? Combien y en a-t-il qui se ralentissent dans leurs devoirs, qui s'écartent par tiédeur du chemin de la perfection et de la vertu, après y avoir marché avec ferveur quelques années ; qui s'arrêtent et qui mettent les genoux en terre pour boire plus commodément l'eau des fleuves du monde, ses plaisirs, ses douceurs, ses délices qui passent comme un fleuve rapide ? car tout ce qui est ici-bas est un fleuve, les richesses un fleuve, les honneurs un fleuve, les plaisirs un fleuve, le temps un fleuve qui nous fuit et qui entraîne après lui tout ce qui nous paraît le plus immobile, l'homme même un fleuve qui passe et qui se va perdre dans la mer et dans la mort : *Undarum instar res nostræ fugiunt*, dit saint Grégoire de Nysse.

Il n'y a de vrais religieux non plus que de vrais soldats en Israël, que ceux qui se contentent de prendre un peu d'eau dans leur main pour désaltérer leur soif, que ceux qui la prennent en passant sans s'arrêter auprès du fleuve, que ceux qui demeurent debout pour être plus en état d'attaquer les Madiannites, de combattre les ennemis de Dieu, de la religion et de leur salut, et plus prêts à se défendre.

Il semble d'abord qu'on aurait pu croire comme l'ont cru effectivement quelques anciens, que ceux qui mettaient les genoux en terre pour boire étaient les plus braves, comme n'ayant aucune peur de l'ennemi, et que les autres au contraire, qui prenaient l'eau tout debout avaient le cœur et l'esprit moins résolu et craignaient d'être surpris (*Theod. in Judic., quæst. 16, Joseph., Antiq., lib. V, Synes. Critic.*). Mais le jugement de Dieu sert à redresser le nôtre et à nous faire comprendre qu'outre les timides qui s'étaient d'abord retirés, il restait encore un grand nombre de personnes lâches qui cherchaient à satisfaire leurs sens tout à loisir, au lieu de prendre comme en passant ce qui leur était nécessaire : en sorte que de dix mille qui étaient restés, il n'y en eut que trois cents que Dieu jugea propres pour ce grand combat.

Cet exemple si redoutable du choix que fit le Seigneur en cette rencontre, des soldats qui étaient dignes de combattre pour sa gloire, n'en ayant pris que trois cents de trente-deux mille qu'ils étaient auparavant, nous fait voir, sous une excellente figure, cette vérité que Jésus-Christ même a prêchée longtemps depuis, que le nombre de ceux qui sont appelés est très-grand, mais que celui des élus est fort petit : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi* (*Matth., XX*). Que si l'on ne peut douter de la vérité de cette parole de Jésus-Christ à l'égard du commun des fidèles, elle est encore plus véritable à l'égard de ceux qui semblent avoir été plus particulièrement figurés par ces soldats de Gédéon, qui se trouvent engagés par leur vocation à soutenir toute la gloire du

Dieu d'Israël et à combattre en quelque façon pour tout le peuple ; n'étant pas chargés seulement du soin de leur propre salut, mais encore du salut de tous les autres quand ils sont appelés par les légitimes pasteurs pour les aider dans le ministère.

Que le nombre de ces généreux et fidèles combattants doit être petit, dit saint Augustin, lorsque l'on considère que les trente-deux mille soldats de Gédéon qui les figuraient, ayant passé par le jugement de Dieu, furent réduits à trois cents (*D. Aug., Psal. LXVII, 24*). Jésus-Christ, dit Origène, le chef adorable de notre milice spirituelle, crie encore maintenant à ses soldats, quoique en d'autres termes, la même chose que Gédéon criait autrefois aux troupes de son armée, lorsqu'il déclare que celui qui ne se charge point de sa croix et ne le suit point n'est pas digne d'être son disciple ; que quiconque ne hait pas son père et sa mère et sa propre vie n'est pas digne de le suivre, et qu'enfin celui qui ne veut pas renoncer à tout ce qu'il possède et se détacher du monde, ne peut pas l'avoir pour maître (*Origen., in Judic., homil. 9*) ; car ne chasse-t-il pas visiblement de son camp par ces paroles tous les timides et tous ceux que la frayeur a saisis ?

Et pour ne rien laisser échapper de cette figure, qui est si propre à mon sujet, saint Augustin fait encore dessus cette admirable réflexion, que l'Ecriture compare les trois cents soldats de Gédéon que Dieu jugea propres pour combattre, à des chiens qui prennent l'eau avec la langue : *Qui lingua lambuerint aquas, sicut solent canes lumbere, separabis eos seorsum* (*Judic., VII*), parce, dit-il, que ces animaux sont vigilants, et qu'ils aboient pour le salut de leur maître et pour sa maison, pour le pasteur et pour le troupeau : *Vigilant enim et latrant boni canes, et pro domo et pro domino, et pro grege et pro pastore* (*D. August., Epist. 59, et Psal. LXVII, 24*).

Sommes-nous de ceux-là, mes frères ? criions-nous par notre bonne vie et par nos paroles pour le Seigneur et pour sa maison, pour le pasteur et pour le troupeau ? Ah ! que j'ai peur, si l'on nous mettait à l'épreuve, que l'on ne pût dire à chacun de nous ce que saint Jérôme disait à Héliodore qui s'était écarté de son devoir : Soldat oisif et délicat, que faites-vous en la maison de votre père ? Où sont ces remparts et ces tranchées ? ou sont ces hivers passés sous des tentes ? *Quid facis in paterna domo, delicate miles ? ubi vallum ? ubi fossa ? ubi hiems acta sub pellibus* (*D. Hieron., Epist. I, ad Heliod., de Laud. vit. solitar.*) ? La trompette sonne du haut du ciel, l'empereur paraît les armes à la main, et, marchant sur les nuées, vient conquérir toute la terre. Il sort de sa bouche une épée qui tranche des deux côtés, et qui taille en pièces tout ce qu'elle rencontre. Passerez-vous donc de votre chambre au camp, de l'ombre et du repos aux ardeurs du soleil et aux fatigues de la guerre ? Un corps accoutumé d'être vêtu à son aise ne saurait supporter la pesanteur

d'une cuirasse; une tête couverte légèrement ne saurait souffrir d'être couverte de fer, et la garde d'une épée semble trop dure à une main qui ne travaille point.

Ecoutez l'ordre de votre prince : *Celui qui n'est point avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe au lieu d'amasser* (*Idem, ibid. ; Matth. XII*). Souvenez-vous du temps que vous vous êtes enrôlé, et que, vous étant enseveli avec Jésus-Christ dans le baptême, vous vous êtes engagé, par un serment solennel, à oublier pour lui votre père et votre mère. Son ennemi s'efforce de lui ôter la vie dans votre âme, et est prêt à vous ravir la solde que vous reçûtes en vous enrôlant.

Tertullien se moque de ceux qui ont donné le nom de caméléon à un petit animal qui peut se cacher sous une feuille de vigne. A entendre prononcer ce nom de caméléon, dit-il, vous croiriez que l'animal qui le porte est de la taille d'un lion ou d'un chameau, et qu'il a le courage de l'un et la force de l'autre, mais lorsque vous le voyez de la taille d'un petit lézard, pouvez-vous ne vous point railler de la folie de ceux qui ont donné ce grand nom à un si petit animal?

Je dis la même chose du nom de religieux. Quand on le considère dans son institution et dans son principe, on entend par lui un homme tout céleste, un associé des anges, un homme plein de religion, toujours attaché à Dieu, mort à toutes les choses de la terre, un homme parfait et plein de courage, qui soutient les intérêts de Dieu, qui fait rougir le monde par son habit, qui l'attaque et le confond par ses grands exemples de vertu; et, sous cette idée, on a de la vénération pour ceux qui le portent, on les craint et on les admire.

Mais lorsque l'on vient à considérer que plusieurs de ceux qui en sont honorés, le flétrissent par leurs relâchements et par des actions indignes de leur vocation; qu'au lieu de combattre généreusement pour la gloire du Dieu d'Israël, ils laissent dévorer leur force par des étrangers, comme dit le prophète Osée (*cap. VII*), c'est-à-dire par la lâcheté, par les vains amusements du siècle et par la mollesse; ils secouent le joug de Jésus-Christ, et deviennent comme un arc trompeur qui tire ailleurs qu'il ne doit tirer; ils n'ont, sous un habit religieux, qu'un cœur séculier, et sous les marques extérieures d'un pénitent, que les sentiments et les désirs d'un homme du monde, pour user des termes de saint Bernard : *Sub habitu religionis animum sæcularem, sub pannis conversionis invenies cor perversum* (*D. Bern., serm. 2, in cap. Jejun. num. 3*). Quel sujet d'insulte, de mépris, de raillerie, ce nom vénérable n'est-il pas pour ceux qui demeurent en Egypte (*Osée, ibid.*), pour les ennemis de la religion et pour les gens du monde?

Plus l'état dont nous faisons profession est relevé, plus le dérèglement auquel nous nous abandonnons est odieux; et il est certain que la dignité de la personne qui pèche

ajoute au crime, si l'on ose se servir de ce terme, un nouveau degré d'indignité (*Salvian., de Provid. Dei, lib. IV*). Le larcin est un crime pour tout le monde; mais il est bien moins excusable dans un magistrat que dans un valet. Le péché d'impureté n'est permis à personne, cependant qui doute qu'un homme du peuple ne pèche moins grièvement en le commettant qu'un ministre des autels? Il en est de même des religieux; ils sont tout autrement coupables que les gens du monde, s'ils viennent à profaner la sainteté de leur état par les mêmes désordres dont se souillent les gens du monde.

La grandeur du nom de celui qui pèche rend sa faute beaucoup plus grande, et si son nom est saint, sa faute est un sacrilège : la religion que nous professons est notre plus sévère accusateur (*Idem, ibid.*) Une personne qui, après avoir fait un vœu, vient à le violer, est sans doute plus coupable que celui qui n'a point fait de vœu. Celui qui s'est exercé longtemps par obligation dans la vertu de tempérance, mérite moins d'indulgence, quand il s'abandonne à la débauche, que celui qui ne s'est jamais piqué d'une exacte sobriété. Rien n'est plus digne de mépris qu'un philosophe qui, faisant profession publique d'une sagesse austère, se plonge dans toutes sortes de dérèglements.

Qu'on reconnaisse ici les religieux; ils professent une philosophie toute divine. Ne sont-ils donc pas plus criminels que les gens du monde, s'ils renoncent à ses maximes les plus pures, pour suivre celles que leur cupidité leur inspire? Je conviens que, pour ce qui concerne leur état, ils ont sur eux tout l'avantage qu'ils peuvent souhaiter; mais souvent il n'en est pas de même pour ce qui regarde les mœurs. Je le dis à regret, leur profession est toute divine, et leur vie est quelquefois toute mondaine. La règle qu'ils suivent les met infiniment au-dessus des autres fidèles; mais leurs actions les placent quelquefois infiniment au-dessous, et que leur sert la sainteté de leur règle, sans la sainteté de la vie? Leur règle tient de Jésus-Christ ce qu'elle a de saint, et leur vie tient d'eux ce qu'elle a de criminel. Que dis-je? plus leur règle est sainte, plus ils sont coupables de ne pas rendre leur vie conforme à leur règle, si toutefois on peut dire qu'on a une règle, quand on ne la suit pas.

Considérez donc votre vocation, mes frères, ce qu'elle est pour vous et ce que vous devez être pour elle, le degré d'élévation où elle vous met et le degré de perfection qu'elle demande de vous : *Videte vocationem vestram*. Ressouvenez-vous de votre règle, et si vous avez été assez malheureux pour la violer, rougissez-en, et rentrez dans votre cœur, comme dit le prophète Isaïe : *Memento istud et confundamini, redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa., XLVI*). Soyez convertis de confusion de ce qu'ayant été appelés pour être unis à Dieu, comme les anges, vous vous êtes attachés à des choses basses et sensuelles, comme des gens du monde. Vous

êtes sortis de vous-mêmes par vos relâchements, rentrez dans vous-mêmes par un renouvellement de ferveur : vous y trouverez votre repos en ce monde, et vous vous assurerez une éternité de bonheur pour l'autre.

DISCOURS XIII.

Prononcé en présence d'une assemblée capitulaire, sur les qualités des supérieurs qu'on doit y élire.

Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum; neque turpis lucri gratia, sed voluntarie; neque ut dominantes in clericis, sed orma facti gregis ex animo.

Paissez le troupeau de Dieu dont vous êtes chargés, veillant sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire, qui soit selon Dieu; non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du troupeau, par une vertu qui naisse du fond du cœur (1 Petr., V).

Vous êtes assemblés, mes frères, pour vous donner des supérieurs, rien n'est plus important pour vous que de ne vous pas tromper dans le choix que vous allez faire; et vous ne sauriez être trompés dans votre choix, si vous avez en vue ces belles paroles du prince des apôtres, qui expriment si bien toutes les qualités nécessaires à ceux qui sont chargés de la conduite des autres : Paissez le troupeau de Dieu dont vous êtes chargés; veillant sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection toute volontaire, qui soit selon Dieu; non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du troupeau, par une vertu qui naisse du fond du cœur.

Ainsi loin de vous dans ces élections toutes ces préférences qui ne seraient fondées que sur la chair et le sang, sur les affections particulières, sur l'intérêt propre et sur l'amour de soi-même. Vous ne devez avoir en vue que le bien commun, et vous ne sauriez rendre ni à Dieu, ni à la religion, ce que vous leur devez dans une occasion aussi importante que celle-ci, que les sujets que vous avez dessein d'élire pour la conduite, soit de la province entière, soit des communautés particulières, dont les membres sont la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, pour user des termes de saint Cyprien : *Illustrior portio gregis Christi* (D. Cyprian., de Discipl. et Hab. virg., cap. II), n'aient les trois qualités que leur demande ici l'apôtre saint Pierre.

La première est une vigilance qui n'ait rien de la contrainte ni de l'intérêt, mais qui soit tout excitée par une affection volontaire, et qui soit selon Dieu : *Providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum; neque turpis lucri gratia, sed voluntarie*. La seconde est que leur gouvernement soit sans faste et sans orgueil, et ne sente point celui du monde : *Neque ut dominantes in clericis*; et la troisième est qu'ils soient les modèles de leur troupeau, par de bons exemples qui naissent de la vertu du cœur : *Sed orma facti gregis ex animo*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne faut point s'imaginer que le nom de supérieur soit un nom de domination ou d'empire, il ne signifie qu'un simple ministre selon la parole du Fils de Dieu : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor, et qui præcessor est, sicut ministrator*. Il faut qu'un supérieur entre dans toutes les nécessités de ses frères, soit spirituelles, soit corporelles; qu'il leur rende tous les offices de charité qui sont en son pouvoir; qu'il soit tellement attentif et tellement prêt à tout ce qui les regarde, qu'il ne lui échappe pas un seul de leurs besoins; et je suis persuadé que si la grandeur et la pesanteur de ce joug étaient connues, et que si ceux auxquels on l'impose savaient jusqu'où doit aller leur vigilance et leur sollicitude, et quelle sera la sévérité avec laquelle Dieu examinera leur conduite, il n'y aurait rien qu'ils ne fissent pour éviter un emploi qui les expose à une discussion si rigoureuse.

Un supérieur ne saurait remplir dignement sa place, qu'il n'imité Jésus-Christ dans la conduite qu'il a tenue pour la direction de ses disciples; et comme ce souverain pasteur n'a rien oublié de ce qui pouvait les conserver à Dieu son Père, qui les lui avait confiés : *Quos dedisti mihi custodiri, et nemo ex eis periit* (Joan., XVII); il faut de même qu'il emploie tous ses soins et toute sa vigilance pour la sanctification de ses frères, et qu'il soit occupé, s'il est possible, les jours et les nuits de leur salut.

Il doit être persuadé que, dans le moment qu'il a pris possession de sa charge, Dieu lui a dit comme au prophète Jérémie : *Je vous ai établi aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes pour arracher et pour détruire, pour exterminer et pour dissiper, pour édifier et pour planter* (Jerem., I). Par ces différentes expressions Dieu veut apprendre au supérieur à se conduire avec lumière, et à agir différemment selon les diverses dispositions des personnes qui sont sous sa charge et selon la nature des vices dont il est obligé de les purifier; car il y a des vices qu'un supérieur doit arracher, il y en a qu'il doit détruire, il y en a qu'il doit exterminer, il y en a qu'il doit dissiper.

Il faut premièrement qu'il arrache les vices qui ne font encore que de naître, avant qu'ils aient jeté de plus profondes racines, et qu'il empêche par son autorité que ses frères ne prennent de mauvaises habitudes : *Eccce constitui te hodie super gentes et super regna, ut evellas*. Un supérieur qui garde le silence quand il faut parler, et qui, par une cruelle dissimulation et pour conserver une fausse paix plus dangereuse que la guerre, n'arrête pas les maux naissants auxquels il peut remédier, est, selon le langage du prophète Zacharie, une idole qui abandonne le troupeau qui lui est confié (Zach., XI); il est une idole au même sens que David nous décrit les idoles des nations : il est l'œil de l'Eglise, et il ne voit point; il est le ministre de Jésus-Christ, dit saint Bernard, et en même temps ennemi de Jésus-Christ dont il

tient la place; il représente Jésus-Christ par son caractère, et il déshonore Jésus-Christ par sa négligence : *O pastor et idolum derelinquens gregem* (D. Bern., *serm. 1 de Convers. S. Pauli*)!

C'est pourquoi saint Augustin, sachant que quelques-uns de son peuple se plaignaient en secret de ce qu'il leur parlait trop souvent du jour terrible du jugement dernier, leur en fait ses excuses par ces paroles : S'il y a quelqu'un à qui je déplaît par mes exhortations ou par mes fréquentes répréhensions, je le prie de considérer le grand péché que je commettrais par mon silence, et d'écouter cette effroyable menace que Dieu fait par son prophète Ezéchiel aux supérieurs qui se sont tus : Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël, et je vous redemanderai le sang de ceux dont vous n'aurez point procuré le salut par vos exhortations et par votre vigilance : *Speculatorem dedi te domui Israel, sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (D. Aug., *de Temp.*, *serm. 67*).

C'était aussi pour la même raison que saint Ambroise écrivant à l'empereur Théodose pour l'obliger à révoquer un édit, qui, sous prétexte d'une justice apparente, était préjudiciable à la gloire de l'Eglise, lui dit ces belles paroles : Il n'y a rien de plus admirable dans les princes, que lorsqu'ils aiment la liberté dont usent ceux qui leur sont les plus soumis, mais il n'y a rien aussi de plus dangereux devant Dieu ni de plus honteux devant les hommes pour un prêtre de Jésus-Christ, que lorsqu'il n'ose dire avec liberté ce qu'il pense, puisque Dieu déclare à Ezéchiel que l'ayant donné pour sentinelle à son peuple, s'il manquait à avertir le juste lorsqu'il s'éloigne de la justice, il lui redemanderait le sang de ce juste; mais que s'il l'avertissait, et l'empêchait de tomber dans le péché, il délivrerait par là son âme. J'aime donc mieux participer avec vous au bien qu'au mal, et ainsi le silence du pasteur doit autant déplaire à votre clémence, que sa liberté lui doit paraître agréable; car si je me tais, le danger où je m'engage vous est commun avec moi, mais si je prends la liberté de vous parler, je vous sauve, et je me sauve avec vous (D. Ambr., *lib. II, Epist. 174*, *tom. V*).

Nos péchés sont liés les uns aux autres, puisque, si lorsque vous avez péché vous mourez dans votre faute, parce que je me suis tû, soit par crainte, soit par lâcheté, soit par complaisance, je suis censé coupable de cette mort, et je puis dire avec Isaïe : Malheur à moi de ce que je me suis tû, *Vae mihi, quia tacui* (Isa., VI) : c'est donc pour votre avantage et pour le nôtre que vous travailliez, lorsque vous vous abstenez de tout péché; mais c'est aussi pour votre bien comme pour le nôtre que nous travaillons, lorsque nous ne dissimulons pas ce que nous trouvons à redire en votre conduite : *Vobis ergo et nobis paratis, si a pravo opere cessatis; vobis et nobis parcimus, quando hoc quod*

displacet non tacemus (D. Gregor. Magn. in *hunc locum Isa.*).

Secondement, un supérieur doit détruire peu à peu les méchantes coutumes qui se sont introduites parmi ses frères par la longueur du temps, et par la négligence des supérieurs subalternes, et destruas.

Troisièmement, il doit exterminer sans compassion les désordres importants qui sont formellement opposés à la pureté de la règle, et disperdas; et s'il n'a pas assez de courage pour l'entreprendre, il faut que selon le conseil de l'Ecclésiastique il pense à sa propre sûreté, sans s'exposer au péril des grandes charges : *Noli quarere fieri judez, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates* (Eccles., VII) : car la douceur qui est une vertu dans celui qui n'a à répondre que de lui-même, devient souvent une lâcheté criminelle dans une personne publique; sa négligence est un consentement aux crimes des autres, et il fait tout le mal qu'il n'empêche pas, ou auquel il ne remédie pas. Par sa charge, il se doit tout entier au salut des âmes qui lui sont confiées, de celles mêmes qui violent volontairement leurs règles, et qui veulent périr malgré sa vigilance, ses soins et ses efforts.

Il y a, dit saint Augustin, des brebis qui se regardant comme étrangères à notre égard, ne veulent point que nous les cherchions lorsqu'elles sont dans l'égarement (D. Aug., *de Pastor.*, *cap. 7, tom. IX*). Pourquoi disent-elles, nous cherchez-vous? comme si ce n'était pas une raison suffisante pour nous obliger à les chercher, de ce qu'elles sont égarées, et qu'elles périssent : Je vous cherche donc, leur disait ce saint docteur, parce que vous périssez, et que vous êtes dans l'erreur; mais nous voulons errer de la sorte; nous voulons périr, lui repartent-elles. Combien est-il encore plus juste, répliquait le même Père, que je veuille que vous ne périissiez pas; je vous rappellerai donc de votre égarement, je vous chercherai, toutes perdues que vous êtes, et soit que vous le vouliez, ou que vous ne le vouliez pas.

Quand les ronces et les épines me déchiraient, rien ne pourra m'empêcher de vous chercher dans les sentiers les plus étroits, et autant que le Seigneur, qui m'épouvante par ses menaces, et qui m'avertit qu'il me demandera compte de votre perte : *Ruina hæc sub manu tua* (Isa., III), m'en donnera la force, je vous chercherai partout et je n'épargnerai rien pour empêcher que vous ne périissiez entièrement.

Tels étaient les sentiments de saint Augustin à l'égard de son peuple, tels doivent être les nôtres à votre égard; et si nous en avions d'autres, par une pernicieuse complaisance, nous ressemblerions à ces faux pasteurs que saint Cyprien compare à un chirurgien ignorant qui n'ose sonder la profondeur d'une plaie, et qui, en laissant le pus enfermé au fond des entrailles, contribue à en augmenter la corruption : *Imperitus est medicus, qui tumentes vulnerum sinus manu parcente contrectat, et in altis recessi-*

bus viscerum, virus inclusum dum servat, exaggerat (D. Cypr., de Lapsis).

Quand les crimes renversent les fondements de la régularité, quand ils attaquent les règles, quand ils blessent les vœux, quand ils flétrissent l'honneur de la religion ; il faut ouvrir les plaies par des incisions, il faut couper les chairs, il faut exterminer sans compassion et employer les remèdes les plus forts pour arrêter le progrès du mal ; et si, par une indulgence cruelle, nous gardions le silence dans ces importantes occasions, et vous laissions jouir de la paix que vous pourriez trouver dans vos dérèglements, ce serait une paix fausse et inutile, également pernicieuse à celui qui la donnerait et à celui qui la recevrait : *Irrita et falsa pax periculosa dantibus, et nihil accipientibus profutura (D. Cypr., ibid.).*

La quatrième chose enfin que doit faire un supérieur, c'est de dissiper : *Et dissipēs* ; il doit dissiper par des voies douces, par ses exhortations et par ses avis charitables, les tentations, les nuages, les obscurités, les sécheresses, et les autres semblables misères, qui ne sont pas tant les effets de la malignité que de la faiblesse de l'homme, qui doit être soutenue et fortifiée, et non pas accablée.

Dans toutes ces occasions, il doit dire à ses frères, comme saint Paul le disait aux Corinthiens (II Cor., VI) : Ma bouche s'ouvre pour vous et mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte, mes entrailles ne sont point resserrées pour vous, quand les vôtres le seraient pour moi ; je vous parle comme à mes enfants : *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii, cor nostrum dilatatum est ; non angustiamini in nobis, angustiamini autem in visceribus vestris.*

Le pape saint Grégoire, admirant ces paroles qui expriment si bien la charité de saint Paul, en fait une règle générale pour tous les pasteurs, et dit qu'ils doivent apprendre de là que, s'ils veulent être utiles aux âmes, ils sont obligés de tempérer leur autorité par une grande charité, quand même on ne leur rendrait pas amour pour amour ; quelques désordres qu'ils voient dans ceux qu'ils conduisent, qu'ils ne cessent point de les aimer ; ils peuvent comme saint Paul les reprendre, et même avec force, ils peuvent les menacer des foudres de la colère de Dieu, mais ils doivent toujours dire comme saint Paul : Ma bouche s'ouvre pour vous, et mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte. Ceux qu'ils conduisent peuvent oublier qu'ils sont leurs enfants, mais ils se souviennent toujours qu'ils sont leurs pères, et leur tendresse pour eux ne diminue point ; ils les offrent à Dieu comme des malades dont le mal est grand, mais que Dieu peut guérir quand il lui plaira.

Mais non-seulement le supérieur doit avoir égard à la nature des vices dont il veut purifier ses frères, il doit même avoir égard à leurs dispositions particulières ; car il y en a dont il doit exterminer les vices, d'autres desquels il doit les arracher, d'autres des-

quels il doit les détruire, d'autres desquels il doit les dissiper. Il doit exterminer par des punitions sévères les vices de ceux qui ont le cœur dur et qui pèchent par orgueil et par malignité ; il doit arracher par une sage prévoyance les vices de ceux qui, ayant les inclinations bonnes et ne s'étant pas engagés dans le mal, prennent sans qu'ils s'en aperçoivent de mauvaises habitudes ; il doit détruire par une force mêlée de patience les vices de ceux qui, ayant déjà des habitudes dangereuses, suivent leurs passions qui les entraînent comme de misérables captifs ; il doit dissiper par sa douceur les vices de ceux qui pèchent par faiblesse et en se laissant surprendre aux artifices du démon, qui les trouble par de mauvaises pensées, par des inquiétudes qu'il leur cause, et par des dispositions fâcheuses qui viennent plus du tempérament que de la corruption du cœur.

A ces quatre premiers devoirs, Dieu en ajoute deux autres qui les suivent naturellement, c'est d'édifier et de planter la régularité et les vertus sur les ruines des passions et du vice : *Et ædifices et plantas*, il faut qu'un supérieur regarde la compagnie dont Dieu lui a donné le gouvernement, comme un grand édifice qu'il a à élever, comme un jardin qu'il a à dresser et à cultiver ; et comme c'est en vain qu'un architecte amasse tout ce qui est nécessaire pour bâtir, qu'il prépare la place, qu'il la nettoie, qu'il en ôte les ruines, s'il n'élève son bâtiment ; en vain qu'un jardinier dispose sa terre et en arrache les ronces et les mauvaises herbes, s'il n'y plante ensuite de bons arbres et des fleurs ; aussi, c'est en vain qu'un supérieur s'applique à préparer les cœurs de ceux qui sont sous sa conduite, à en déraciner les vices, à en régler les passions, s'il ne travaille à élever en eux l'édifice de la perfection, et à leur faire porter les fleurs et les fruits d'une vertu solide, et d'une piété qui convienne à l'excellence de leur état.

C'est en cela seul qu'il doit faire consister toute la gloire de sa charge, c'est là tout le fruit et toute la consolation qu'il doit espérer de ses soins, de ses travaux et de sa vigilance ; semblable à saint Bernard qui disait à ses frères : S'il arrive que j'aie reconnu que quelques-uns d'entre vous ont profité de mes avertissements, j'avoue qu'alors je me trouve consolé d'avoir préféré le travail à mon repos : lors, par exemple, que celui qui était colère a acquis de la douceur, que l'orgueilleux est devenu humble, que le lâche a paru plus courageux, ou même que celui qui était doux, humble et courageux, a crû dans ces différentes grâces, et est devenu encore meilleur qu'il n'était auparavant. Je ne suis assurément touché d'aucune tristesse, pour m'être privé de la douceur de la contemplation, me voyant ainsi tout environné de fleurs et de fruits de la piété ; car la charité, qui ne cherche point ses intérêts particuliers, m'a persuadé il y a longtemps que je ne devais préférer à l'utilité de mes frères aucune des choses que je désire le plus ; et j'ai toujours regardé la prière même,

la lecture, la composition et la contemplation comme une perte pour moi, lorsque j'étais obligé de travailler d'une autre manière à leur salut (*D. Bern., in Cantic. serm. 5, n. 4*).

En cela saint Bernard ne faisait que suivre les généreux sentiments de saint Paul, qui disait aux fidèles de Thessalonique : Il est vrai, mes frères, que dans toutes les afflictions et dans tous les maux qui nous arrivent, votre foi nous fait trouver notre consolation en vous, car nous vivons maintenant, si vous demeurez fermes dans le Seigneur (*I Thess., III*) : et en effet, quelles assez dignes actions de grâces pouvons-nous rendre à Dieu pour la joie dont nous nous sentons comblés devant lui à cause de vous ; que les supérieurs comprennent ici que c'est dans le seul avancement de leurs frères qu'ils doivent chercher leur consolation et leur joie, et non point dans leur intérêt particulier ; que c'est dans les fruits spirituels que leurs inférieurs pourront tirer de leurs soins et de leur vigilance, et non point dans l'obéissance que leur rendent ceux qui leur sont soumis, ni dans cette déférence si absolue qui flatte l'orgueil du supérieur qui la reçoit ; car la seconde qualité qu'ils doivent avoir, selon le même Apôtre, est que leur gouvernement soit sans faste et sans orgueil, et ne sente point celui du monde : *Neque ut dominantes in clericis*.

SECONDE PARTIE.

Le véritable caractère de la supériorité ne consiste pas à vouloir dominer sur les autres et à prendre les premières places dans les assemblées, mais à servir ceux dont on est le supérieur, sans s'élever au-dessus d'eux : *Neque ut dominantes in clericis* ; un supérieur doit considérer, non sa dignité qui le distingue des autres, mais sa condition d'homme et de pécheur qui l'égale à eux ; il doit se souvenir qu'il n'est pas établi pour dominer sur les hommes, mais sur les vices ; et qu'il doit mettre sa joie, non dans le rang qui l'élève au-dessus de ses frères, mais dans le soin qu'il a de leurs âmes et de leur salut ; non dans la puissance et dans l'éclat qui l'environnent, mais dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

Le Fils de Dieu s'étant aperçu que ses apôtres étaient indignés de ce que la mère des enfants de Zébédée lui avait demandé que ses deux fils occupassent les premières places de son royaume (*Matth., XX*), les appela tous à soi, et leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que ceux qui sont grands parmi eux les traitent avec empire ; il n'en doit pas être de même parmi vous autres ; mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur ; et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit comme votre esclave ; car le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs ; voilà, dit saint Chrysostome, les remèdes salutaires qu'il apporte aux plaies

secrètes, que l'ambition et la jalousie avaient faites dans leur cœur.

Il leur fait voir que c'est un vice de païens et d'infidèles, et une passion tyrannique de souhaiter les premiers rangs au-dessus des autres. Les princes infidèles regardent avec orgueil les peuples qui leur sont soumis, et ceux qui sont élevés en autorité parmi les gentils les gouvernent avec une fastueuse autorité, n'envisageant que le plaisir de la domination dans leur conduite ; mais il y a une différence infinie entre cet esprit du siècle et du paganisme, et l'esprit d'humilité et de douceur, dont doivent être animés les ministres de l'Eglise ; et tous ceux généralement qui sont élevés dans les premières places de la religion : *Non ita erit inter vos (Matth., XX)* ; quiconque voudra devenir le plus grand parmi vous, doit se montrer le plus humble ; et c'est s'engager à vous servir tous, que de vouloir vous commander.

Ce n'est pas que Jésus-Christ détruise par là l'ordre que Dieu même a établi, tant dans l'Eglise que dans le siècle où il faut qu'il y en ait qui gouvernent, et d'autres qui obéissent ; mais il prescrit seulement la disposition du cœur où doivent être tous ceux qui sont établis par sa providence pour la conduite des autres ; c'est pourquoi saint Augustin s'adressant aux princes chrétiens, leur dit ces belles paroles : *Si vous voulez être heureux et régner avec justice, ne vous élevez point au milieu des flatteries et des profondes soumissions de ceux qui vous environnent, et vous souvenant que vous êtes hommes, faites servir votre puissance à accroître la religion du vrai Dieu, et à rendre son saint nom vénérable parmi les peuples ; craignez et aimez le Seigneur, envisagez principalement cet autre royaume où vous ne craignez point d'avoir plusieurs égaux et associés, et tempérez par la douceur de la miséricorde et des bienfaits la sévérité dont vous êtes souvent obligés d'user, pour maintenir les lois et le bon ordre. Soyez d'autant plus chastes, que vous aurez la liberté de l'être moins ; aimez mieux dompter vos propres passions, que subjuguier divers peuples ; et acquittez-vous de tous vos devoirs, non pas par un mouvement de vaine gloire, mais dans la vue et pour l'amour de l'éternelle béatitude (D. August., lib. V de Civit. Dei cap. 24).*

Ces généreux sentiments, que les saints ont inspirés aux princes chrétiens par des principes de religion, les idolâtres mêmes les ont loués dans leurs empereurs, et par une grandeur d'âme, et par les seuls principes de la raison ; ce qui vous rend si admirable, disait un orateur païen à un empereur dont il faisait le panégyrique (*Plin. Jun., in Paneg. Traj.*), est que vous recevez tous ceux qui vous abordent, que vous les attendez, et que vous passez une bonne partie du jour à leur donner audience aussi patiemment que si vous aviez un grand loisir ; quelle réputation immortelle ne vous acquerez-vous pas, lorsque, tout grand que vous êtes, vous vous assujettissez à tous les devoirs de l'amitié, vous vous abaissez du plus

haut degré de la majesté à la condition d'ami, et vous croyez même ne faire jamais mieux le personnage d'empereur que lorsque vous faites celui d'ami : *Superior factus descendis in omnia familiaritatis officia, et in amicum ex imperatore submitteris*; c'est un très-grand plaisir que d'être aimé, mais celui d'aimer n'est pas moindre; vous jouissez si heureusement de l'un et de l'autre, que tout ardent que vous êtes à aimer, vous êtes encore plus ardemment aimé.

Que si un orateur païen a fait consister dans cette admirable disposition la vraie gloire et le vrai bonheur d'un empereur idolâtre, combien les ministres d'un Dieu anéanti jusqu'à la croix, et surtout les supérieurs des ordres religieux; qui font profession d'humilité, doivent-ils mettre encore plus toute leur grandeur et tout leur bonheur à s'abaisser, et à servir ceux dont ils ont reçu la conduite? Vous ont-ils choisi pour leur supérieur, dit l'Ecclesiastique, ne vous élevez pas (*Eccli.*, XXXII); vivez parmi eux comme l'un d'entre eux: Il veut que le supérieur vive avec ses inférieurs comme l'un d'entre eux, sans doute pour gagner les cœurs et les engager par là dans la confiance qu'ils doivent avoir en lui, quand il s'agit de découvrir leurs besoins, leurs peines, leurs infirmités et leurs faiblesses.

L'ostentation de la dignité choque, et plus encore l'ostentation de la personne; trancher du grand, c'est se rendre odieux, il suffit bien d'être envié. Un supérieur qui fait trop sentir sa dignité ressemble à ces montagnes infructueuses qui ne produisent ni herbes, ni plantes, qui touchent le ciel, et qui ne servent de rien à la terre, et dont la stérilité fait maudire l'élévation.

Ce ne sont point les tonnerres et les éclairs qui font les beaux jours; mais le calme et la sérénité du ciel; et la conduite humaine et tranquille d'un supérieur, qui est toujours l'ouvrage de la sagesse et de la raison, est préférable à une conduite haute et véhémence, quoique accompagnée quelquefois d'heureux succès que tout le monde admire et qui ne sont souvent les fruits que du hasard; il n'appartient qu'à la douceur de gagner les cœurs; de charmer les sens, de dompter les passions, d'enchaîner les esprits, de commander à la volonté; et d'exercer son empire sur la liberté de l'homme; ce que la force et la violence ne sauraient emporter, elle en vient à bout sans peine par sa patience, elle apprivoise les esprits les plus indociles et les plus farouches; et avec le temps elle obtient tout ce qu'elle veut.

Un bon supérieur doit prendre toutes les humeurs et les dispositions de ceux qui sont sous sa conduite pour les attirer dans sa confiance; il faut qu'il approuve leur joie avec un esprit complaisant, quand elle est raisonnable, qu'il entre dans leurs douleurs avec des sentiments de compassion et de tendresse, et qu'il se courbe vers leur faiblesse pour la relever. Les vicés des esprits, disait un ancien (*Senec.*, lib. VII de Benef), veulent être traités avec douceur, aussi bien

que les maladies des corps; et il arrive souvent qu'un peu de patience et d'humanité guérit des maux que la force et l'obstination auraient aigris et n'auraient jamais pu surmonter.

Lorsqu'un médecin veut faire prendre à ses malades des remèdes dégoûtants et amers, il tâche de les persuader par la raison qu'ils leur sont nécessaires; il use envers eux de prières, il ne les y contraint pas par la force du commandement, persuadé que toutes les fois qu'ils rejettent avec aigreur et avec mépris ce qui est le plus capable de les guérir, c'est plutôt un effet de leur faiblesse que de leur mauvaise volonté (*D. Petr. Chrysol.*, *serm.* 108).

C'est ainsi, dit saint Bernard, que les bons supérieurs en doivent user envers leurs inférieurs, lorsqu'ils sont obligés de les rappeler à leur devoir, se reconnaissant leurs médecins, et non pas leurs maîtres; qu'ils se ressouviennent que ce n'est point une vengeance, mais une médecine qu'ils ont à leur préparer pour guérir les maladies de leur âme : *Medicos se, non dominos agnoscetes, parant confestim adversus phrenesim animæ non vindictam, sed medicinam* (*B. Bern. serm.* 25 in Cant.); c'est pourquoi saint Paul donne cet important avis à son disciple Timothée : *Ne reprenez pas les vieillards avec rudesse, mais avertissez-les comme vos pères, les jeunes hommes, comme vos frères* (*I Tim.*, V), et dans un autre endroit : *Pressez les hommes à temps et à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de les tolérer et de les instruire* (*II Tim.*, IV), c'est-à-dire avec une telle douceur, et un tel respect que vous paraissiez les prier plutôt que les reprendre.

Quoique Jésus-Christ fût roi, et qu'il pût en exercer l'empire sur les hommes, sa bonté néanmoins a été si grande qu'il a voulu prendre encore les titres de pasteur et de médecin à leur égard, afin d'adoucir en quelque sorte par ces dernières qualités, la gloire et la rigueur de la première. Par cette charitable condescendance, il a appris à tous ceux avec qui il veut bien partager son autorité sur les hommes à ne se point prévaloir des superbes et fastueux titres de la supériorité, et à faire moins consister la gloire de leur rang à se rendre redoutables, qu'à se rendre charitables et officieux.

L'enfant mort que Giséni ne put ressusciter en lui mettant le bâton de son maître sur le visage, ressuscita sans peine un moment après qu'Elisée même s'étant rapetissé et proportionné à son petit corps, se fut étendu et courbé sur lui, lui eut mis sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, comme afin de réchauffer tous ses membres (*IV Reg.*, IV); et un religieux indocile et déréglé, que la verge de l'autorité ne pourrait peut-être jamais faire rentrer dans son devoir, se corrige souvent, et devient en peu de temps homme de bien, lorsque son supérieur se courbant, pour ainsi dire, sur lui, s'humiliant et se proportionnant à sa faiblesse, tâche de rallumer sa ferveur par

l'onction de ses paroles, par ses larmes, par sa charité et par ses prières.

Supérieurs, qui avez plus de soin de faire trembler vos inférieurs sous l'autorité de vos charges, que de leur être utiles. Ressouvenez-vous, dit saint Bernard, que vous en êtes les mères, et non pas les maîtres (*D. Bern. serm. 23 in Cant.*); appliquez-vous davantage à vous faire aimer qu'à vous faire craindre; et s'il est nécessaire que vous usiez quelquefois de sévérité à leur égard, que cette sévérité soit celle d'un père et non pas celle d'un tyran : semblables aux médecins, n'usez du fer et du feu que lorsque leur longue obstination dans le mal vous aura fait voir que les remèdes doux et humains leur sont devenus inutiles; et soyez surtout convaincus que la meilleure et la plus efficace manière de leur commander et de les porter à la vertu, est que vous soyez vous-mêmes les modèles de votre troupeau, par de bons exemples qui naissent de la vertu du cœur, comme dit saint Pierre : *Neque ut dominantes in cleris, sed forma facti gregis ex animo.*

TROISIÈME PARTIE.

Quoique les hommes soient obligés de révéler l'autorité dans leurs supérieurs qui la possèdent légitimement : néanmoins ils ne s'y sentent point portés avec amour, lorsqu'elle n'est pas soutenue de la bonne vie; sans cela ils ne la regardent que comme un superbe ornement qui est hors de sa place, que comme une perle et une pierre précieuse dans un fumier, et, toujours appliqués à chercher des prétextes pour secouer un joug qui est à charge à leur liberté, ils se persuadent naturellement que ceux qui s'abandonnent au vice et qui servent leurs passions, sont indignes de leur commander.

Dieu commanda autrefois qu'au premier son de trompettes les chefs et les capitaines de son peuple se missent en campagne, et que si elles continuaient à sonner, le reste du peuple se disposât pour combattre : voilà, dit saint Augustin, une importante instruction pour tous les supérieurs : *Faciente eo qui præcipit, ad opera illico exeunt omnes qui audiunt* (*D. Aug., in psalm. VII*) : ils doivent être les premiers et les derniers dans toutes les actions de la régularité; dans les plus difficiles surtout et dans les plus laborieuses; et quand ils font ce qu'ils commandent, ils se font suivre avec ardeur et avec joie de tous ceux qui les écoutent.

Il faut qu'ils se servent de la parole pour instruire leurs inférieurs, qu'ils leur apprennent les vérités et les règles saintes, sans lesquelles ils ne sauraient faire un seul pas sans s'égarer; mais il faut qu'ils appuient et qu'ils autorisent leurs instructions par leurs exemples, et qu'ils soient persuadés que si leurs actions ne se rapportent pas à ce qu'ils enseignent, et que leurs mains ne soient pas d'accord avec leurs lèvres, leur voix, quelque éclatante qu'elle soit, ne sera qu'un bruit qui n'aura ni effet ni suite.

Et en effet, parleront-ils avec fruit, s'ils font le contraire de ce qu'ils prêchent? In-

spireront-ils à leurs frères l'amour de la solitude et du silence, s'ils passent les journées dans des visites et des conversations inutiles? Persuaderont-ils la pénitence, si on les voit aimer une vie douce et commode? Les réduiront-ils à la pauvreté et à la simplicité religieuse, si on leur voit de l'abondance, de la superfluité et du luxe? et les obligeront-ils à être assidus au service divin, s'il arrive souvent que sous prétexte d'affaires, ils s'en exemptent? Ils détruisent au lieu d'édifier, si leur vie n'est exemplaire; et à moins qu'ils ne soient élevés au-dessus de ceux qu'ils conduisent par la sainteté de leur vie, tout leur soin, dit saint Grégoire, toute leur application et toute leur vigilance sont inutiles : *In altum debet stare per vitam, ut possit produsse per providentiam* (*D. Greg., in homil. 11 in Ezech.*)

Si un pasteur de mauvaise vie ne perd point le droit d'exhorter au bien, il perd du moins, dit saint Chrysostome, celui de le persuader, et c'est à lui que s'adressent ces paroles terribles du prophète : *Dieu a dit au pécheur : Pourquoi racontez-vous mes justices et pourquoi avez-vous toujours mon alliance dans la bouche, quoique vous haïssez la discipline et que vous ayez rejeté mes commandements derrière vous* (*Psalm. XLIX*)? Par ce reproche, ajoute saint Chrysostome, Dieu impose, pour ainsi dire, le silence à tous ceux qui parlent de ses préceptes, de sa justice, des avantages de son alliance, et qui haïssent en même temps sa discipline, ses règles saintes et sa loi, qui tendent à purifier l'âme, à déraciner le vice et à établir la vertu; il ferme la bouche à ces supérieurs relâchés qui rejettent derrière eux, pour user des termes du Prophète, ce divin modèle de leur conduite, de peur que s'ils l'avaient toujours devant les yeux, ils n'en fussent troublés, et qui, contents d'en parler pour se glorifier de l'avantage qu'ils ont d'être élevés sur les autres, négligent de connaître pour eux-mêmes la vérité qui doit servir au règlement de leur vie et de celle de leurs frères.

C'est pourquoi il déclare par le prophète Jérémie qu'il n'y a que les pasteurs qui sont selon son cœur qui puissent nourrir son troupeau de la science et de la doctrine : *Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina* (*Jerem., III*); or, qui sont ces pasteurs que l'on peut dire être selon le cœur de Dieu? Un pasteur plaît à Dieu, dit saint Augustin, lorsque Dieu lui plaît; et il est selon le cœur de Dieu, lorsque tout ce qui peut offenser Dieu le blesse et le touche lui-même; lorsqu'il craint de violer ses règles, et qu'il est exact dans les moindres devoirs de la régularité; lorsqu'il est plus attentif à écouter Dieu et à suivre la voie étroite de ses commandements, que ses inférieurs ne le sont à lui obéir et à suivre ses ordres.

Il est selon le cœur de Dieu, lorsqu'il ne recherche point ses commodités dans sa charge, mais la sanctification des âmes qui lui sont confiées, et qu'il s'oublie pour pen-

ser à elles. Il est selon le cœur de Dieu, lorsqu'il se désoccupe de ses propres intérêts, pour ne s'occuper que de ceux de Jésus-Christ; lorsque, selon la parole du prophète Michée, il agit selon la justice, il aime la miséricorde, et marche en la présence du Seigneur avec une vigilance pleine d'une crainte respectueuse : *Sollicitum ambulare cum Deo*.

Il est enfin selon le cœur de Dieu, lorsque, par les exemples de sa bonne vie, il peut dire, avec Ezéchiel, qu'il a mené paître son troupeau dans les pâturages les plus fertiles et les plus délicieux, le long des ruisseaux les plus purs, et sur les plus hautes montagnes d'Israël (*Ezech., XXXIV*); c'est-à-dire, selon le grand saint Grégoire, lorsque, par ses propres vertus autant que par les grands exemples des saints qu'il lui a proposés pour modèle, il l'a formé à une discipline exacte qui a édifié les anges et les hommes.

Il n'y a que de semblables supérieurs, mes frères, qui puissent se glorifier de nourrir grassement de leur science et de leur doctrine le troupeau que le Seigneur leur a confié; car, pour ceux qui n'ont que la parole et l'exhortation sans le bon exemple, Dieu les traite comme la malheureuse Ephraïm, il leur donne des mamelles qui sont toujours sèches, et des entrailles stériles qui ne portent point d'enfants, comme dit Osée.

Par leur qualité de ministres de Jésus-Christ et de dispensateurs de sa parole, ils devraient lui enfanter les âmes de leurs inférieurs, et les nourrir de ce lait spirituel dont parle saint Paul, qui fait croître les âmes dans de saints désirs, et qui leur fait goûter combien le Seigneur est doux; cependant, quoique tout ce qui les environne soit saint, quoique tout ce qu'ils disent soit esprit et vie, on trouve souvent qu'ils ne font presque point de fruit dans les cœurs; ou que s'ils en font, il est plutôt apparent et superficiel que réel et véritable; de sorte que l'on peut dire d'eux que Dieu leur a donné des entrailles stériles et des mamelles sans lait : d'où vient ce malheur? en voici, mes frères, les raisons que me fournissent divers pères de la vie spirituelle.

C'est que Dieu veut les punir, ou de ce qu'ils sont entrés sans ordre et par une ambition humaine dans les supériorités; ou de ce qu'ils cherchent plutôt un certain faste de dignité que la conversion des âmes, et qu'ils préfèrent leur propre gloire à celle de Dieu; ou, enfin, de ce qu'en exhortant leurs frères à la régularité et à la vertu par de belles paroles, ils ne laissent pas de les conduire dans le précipice par leurs mauvais exemples, et sont par là plutôt leurs paricides que leurs pères, comme dit le même prophète : *Educat ad interfectorem filios suos* (*Os., IX*).

Leurs paroles et leurs exhortations sont un lait qui pourrait, à la vérité, nourrir et vivifier; mais leurs actions, molles et relâchées, sont un venin qui corrompt ce lait et

qui l'empoisonne, et ils sont en cela, eux-mêmes, dignes d'autant de morts, dit saint Grégoire, qu'ils font périr de leurs inférieurs par leurs mauvais exemples : *Prælati... tot mortibus digni sunt, quot ad subditos suos perditionis exempla transmittunt* (*D. Greg., III part. Pastoral., admonit. 5*); par ce qu'ils disent, vous croiriez qu'ils se présentent aux âmes comme un port capable de les sauver du naufrage; mais par ce qu'ils font, ils deviennent comme un rocher et comme un banc de sable où elles se brisent; et ainsi ces âmes pourraient leur dire ce que saint Augustin disait dans une occasion semblable : Je cherche un asile et non un écueil : *Portum quero, non saxum*; par ce qu'ils prêchent, l'on croirait que leur zèle veut détruire jusqu'aux apparences mêmes du crime; et par ce qu'ils font, l'on voit qu'ils en retiennent la réalité : accusateurs tout ensemble et défenseurs des vices, dit Salvien, ils blâment publiquement ce qu'ils commettent en secret, et punissent sévèrement en autrui ce qu'ils traitent en eux-mêmes avec beaucoup d'indulgence : *In aliis quippe horrent quod in se admittunt, mirum in modum et accusatores eorumdem criminum et excusatores, execrantur publice quod occulte agunt* (*Salvian. lib. II de Provid., sub finem*).

Tout ce que dit, tout ce que fait un supérieur doit être de concert pour inspirer la régularité. Sa présence seule doit confondre le vice; ses habits mêmes doivent prêcher la vertu; semblables à ceux des premiers chrétiens, qui forçaient, dit Tertullien, les ennemis mêmes de la religion à avoir du respect pour elle, ou à la robe du grand prêtre de l'ancienne loi, qui était bordée tout autour de sonnettes d'or et de grenades (*Exod., XXVIII*), pour marquer, selon les Pères (*D. Greg. Mag.*), que le bruit des paroles, figuré par les sonnettes, doit toujours être uni à la charité, figurée par les grenades, et que toutes les actions d'un supérieur, aussi bien que ses exhortations, doivent annoncer sans cesse la grandeur et la sainteté du Dieu qu'il adore; la bonne vie ayant bien plus de force et d'éloquence pour persuader, que le son des paroles : *Plus clamat vita quam lingua* (*D. Aug.*).

C'est pourquoi Dieu dit que le grand prêtre mourra, si l'on n'entend le bruit des sonnettes d'or de sa robe, lorsqu'il entrera dans le sanctuaire et qu'il en sortira (*Exod., XXVIII*); parce que le pasteur, selon saint Pierre, doit être le modèle de son troupeau, et que les paroles tombent et rougissent, comme a dit Tertullien, quand elles ne sont pas soutenues par la bonne vie : *Ne dicta, factis deficientibus, erubescant* (*Tertull., de Patient., cap. 14*). Le grand saint Grégoire ajoute que le bruit de ces sonnettes d'or, attachées à la robe du grand prêtre marque que, dans le silence même des ministres de Jésus-Christ, leurs bonnes œuvres doivent être une voix continuelle qui enseigne, encore plus efficacement que leurs paroles, le chemin du ciel : *Ut vitæ viam, ipsa quoque*

opera sacerdotis clament (D. Greg. pap., lib. Ep. 24).

Voilà, à peu près, l'image des bons supérieurs, mes frères; si par des considérations humaines vous vous en donnez qui n'aient point toutes ces grandes qualités, vous vous donnez, non des pères et des supérieurs, mais des parricides; et vous vous rendez coupables de votre propre mort; je vous le dis pour l'acquit de ma conscience: choisissez avec liberté, mais choisissez des hommes qui vous sauvent et qui se sauvent avec vous; des hommes d'honneur et de probité, qui vous conduisent par le chemin de la vertu, qui est celui de la vie et de la gloire.

DISCOURS XIV,

Prononcé. en présence d'une assemblée capitulaire, par un provincial nouvellement élu.

Rectorem te posuerunt? noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis, curam illorum habe, et sic confide, et omni cura tua explicita recumbe.

Vous ont-ils choisi pour les gouverner? ne vous élevez point, vivez parmi eux comme l'un d'entre eux; ayez soin d'eux, et après asseyez-vous, et prenez votre place après que vous serez acquitté de tous vos devoirs (Eccli., XXXII).

C'est avec une timidité que j'ai peine à vaincre, mes frères, que je me sens obligé de parler aujourd'hui devant les anciens d'Israël, que je me représente ici dans vos personnes, vous honorant comme mes pères et comme mes maîtres; je garderais volontiers le silence, content de m'écrier avec Jérémie: *A, a, a, Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer ego sum (Jerem., I)*: Ah! ah! ah! Seigneur, mon Dieu, vous voyez que je ne sais point parler, parce que je ne suis qu'un enfant; si en même temps que vous m'avez choisi par l'ordre de la Providence, pour remplir la place que j'occupe, Dieu ne me disait, comme au même prophète: Ne dites point je suis un enfant, car vous irez partout où je vous enverrai, et vous porterez toutes les paroles que je vous commanderai de dire: *Et dixit Dominus ad me, noli dicere: puer sum, quoniam ad omnia quæmittam te, ibis, et universa quæcumque mandavero tibi, loqueris (Ibid.)*.

N'ayant point eu lieu d'espérer l'honneur que vous m'avez fait aujourd'hui de me préférer à des hommes puissants en œuvres et en paroles, et qui ont porté, depuis de longues années, dans la religion le poids du jour et de la chaleur, par leur zèle et par leurs travaux apostoliques, je voudrais, pour vous en marquer ma reconnaissance, avoir autant de bouches que vous êtes ici de personnes qui m'avez honoré de vos suffrages, encore ne serait-ce point assez pour vous exprimer celle qui en restera éternellement dans le fond de mon cœur; et, s'il m'était permis de graver sur le marbre et sur l'airain cette marque que vous m'avez donnée de votre estime, j'en ferais passer la mémoire à la postérité la plus éloignée.

Ne vous persuadez pas néanmoins que cette reconnaissance soit excitée en moi par aucune joie que je ressente de me voir rem-

plir une charge qui a été occupée par des hommes d'une sagesse et d'une vertu consommée; car sans perdre le souvenir de la grâce que j'ai reçue de vous, je sens tout le poids de la dignité dont je vous suis redevable.

Dans le moment que le très-révéré père commissaire général, qui a fait les visites de notre province, et qui a présidé à notre chapitre, en donnant dans toutes les occasions des marques d'un mérite distingué, d'un génie sublime et d'une habileté à l'épreuve de toutes les affaires, m'a confirmé dans la charge à laquelle vous m'avez élu, ma conscience, chargée de nouvelles obligations, s'est sentie émue et troublée de ces paroles: Je vous confirme; et il m'a semblé que j'entendais une voix secrète qui me disait à l'oreille du cœur cet oracle de l'Écclésiastique: *Rectorem te posuerunt? noli extolli, esto in illis quasi unus ex ipsis, curam illorum habe, et sic confide, et omni cura tua explicita recumbe*. Vous ont-ils choisi pour leur supérieur? ne vous élevez point, vivez parmi eux comme l'un d'entre eux; ayez soin d'eux, et après cela, asseyez-vous et prenez votre place après que vous vous serez acquitté de tous vos devoirs.

Dieu demande ici trois choses de moi, et de tout homme qui est supérieur des autres: la première est l'humilité et qu'il ne s'élève point; parce que s'il oubliait ce qu'il est en commandant aux autres, il se perdrait soi-même: *Rectorem te posuerunt? noli extolli*; la seconde est qu'il vive avec ses frères, comme l'un d'entre eux, et qu'il mène avec eux la vie commune et régulière, sans user ni d'exemption ni de privilège, pour leur persuader la vertu par son bon exemple, qui a bien plus de force que la parole: *Esto in illis quasi unus ex ipsis*. La troisième enfin est qu'il ait soin de ceux qui se sont soumis à sa conduite, et qu'il leur donne ses travaux et sa vigilance pour les faire vivre selon les ordres de Dieu et les règles de la religion; et ce n'est qu'après avoir rempli tous ces différents devoirs qu'il lui est permis de s'asseoir et de prendre son rang: *Curam illorum habe et sic confide, et omni cura tua explicita recumbe*.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vanité qui excite ordinairement le mépris et la haine de tous les hommes, de s'élever dans les charges et de se glorifier de ce qu'on ne tient que des mains de la providence et de la libéralité des hommes éclairés des lumières du Saint-Esprit; et l'on peut dire à celui qui se remplit dans sa dignité de la bonne opinion de soi-même, ces paroles de l'Apôtre: Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu (I Cor., IV), et comme si votre dignité était attachée au mérite de votre personne.

L'orgueil dans les charges est un poison qui donne la mort à ceux qui les possèdent, et dont le venin empoisonne aussi les cœurs de ceux qui sont soumis à leur conduite:

Supérieur, si vous êtes vain et superbe, au lieu de planter vous arrachez; au lieu d'attirer à vous et au bien, vous en éloignez; au lieu d'édifier, vous détruisez; au lieu de consoler vous désolez; au lieu d'adoucir les maux que vous voulez guérir, vous y répandez l'aigreur et l'amertume; au lieu de gagner les âmes, vous les perdez et vous vous perdez avec elles.

Un supérieur ne doit combattre les désordres qu'avec les armes de la douceur et de l'humilité; la violence et l'autorité, qui sont les armes des souverains de la terre, ne conviennent point à notre état, il faut attaquer les vices avec les armes de David: la modestie et l'invocation du nom de Dieu. Celles de Saül ne sont point propres pour nous, celles du monde sont trop pesantes, et elles nous embarrasseraient plus qu'elles ne nous seraient utiles.

Pour terrasser les géants et les monstres, les dérèglements et les passions qui font la guerre au peuple d'Israël et à la religion, il ne faut que la houlette, l'habit et la fronde de David, la simplicité, les vœux, les exhortations, les prières; avec ces armes l'on peut vaincre les cœurs les plus endurcis; avec l'orgueil et la fierté des commandements, souvent l'on est vaincu soi-même, et l'on perd la gloire du triomphe sur les autres.

Il faut que les supérieurs défendent leur troupeau en bergers, et non point en rois superbes, le sceptre et la cuirasse de Saül ne leur conviennent pas; et ils doivent dire avec le petit David, à ceux qui leur conseilleraient de s'en servir: Je n'en ai point l'usage; *Non possum sic incedere, quia non usum habeo* (I Reg., XVII); le berger n'éloigne les loups qui veulent dévorer son troupeau qu'avec la houlette et les cris: c'est l'image du bon supérieur qui s'humilie dans le secret devant Dieu, qui répand des larmes, qui lui adresse des prières, qui pousse des soupirs et qui élève ses cris vers le ciel pour amollir les cœurs de ceux qui violent sans honte les lois de Dieu et de la religion.

Les mauvais religieux méprisent souvent les commandements, et résistent à une impérieuse autorité qui veut les retenir dans le devoir; mais ils résistent rarement à la grâce qu'un supérieur humble fait descendre du ciel dans leurs cœurs par ses prières et par ses larmes. Le soleil qui est toujours élevé sur nos têtes, et qui ne descend jamais du ciel, endure la boue qu'une pluie douce qui en descend et qui se mêle avec elle, amollit sans peine; et les méchants qui s'endurcissent sous une fière autorité qui ne s'abaisse jamais, s'attendrissent sous un supérieur qui sait les gagner par sa douceur et par son humilité.

Si les montagnes, qui font l'ornement de la terre, ne sont point trop élevées, elles mettent à l'abri des mauvais vents, de l'injure des saisons, des orages et de la tempête les campagnes qui les environnent et contribuent à les rendre plus fertiles en fruits et en moissons; mais si elles sont trop élevées, outre qu'on ne peut les monter qu'avec

des peines extrêmes, leur hauteur, faisant de trop grandes ombres sur les campagnes qui les environnent, est cause qu'elles ne reçoivent plus, comme elles le devraient, les pluies, les rosées et les influences du ciel, et qu'on ne trouve plus qu'une affreuse stérilité où, sans cette hauteur, on aurait pu trouver l'abondance.

Il en est de même des supérieurs, mes frères, s'ils ne sont élevés au-dessus de leurs inférieurs qu'autant qu'ils le doivent être pour soutenir la dignité de leur caractère et se conserver le respect, s'ils sont élevés sans orgueil, s'ils ne sont élevés au-dessus des autres que pour les mettre à couvert du mauvais air du monde, que pour les mettre à l'abri de l'orage des passions et les défendre des injures de ceux qui les attaquent, leur élévation est utile, elle fait honneur à la religion et fleurir la vertu dans tous les cœurs qu'ils conduisent; mais s'ils sont trop élevés, on n'en approche qu'avec peine, ceux qui les devraient aimer les méprisent; et au lieu d'attirer tous les cœurs à la vertu et à la régularité par l'onction de leurs avis et de leurs paroles, ils les remplissent d'aigreur, de sécheresse et d'amertume.

Il faut que, comme saint Paul, ils soient tout à tous pour les sauver tous: *Factus sum omnia in omnibus, ut omnes facerem salvos* (I Cor., IX); il faut qu'ils ressentent les infirmités de la vieillesse avec les vieillards, qu'ils soient faibles avec les faibles, malades avec les malades, et qu'ils soient en état de leur dire sincèrement avec le même Apôtre, Qui de vous est infirme sans que je le sois: *Quis infirmatur, et ego non infirmor* (II Cor., II)? qui de vous souffre une tentation sans que je la ressente? qui de vous est scandalisé sans que je brûle de zèle pour le défendre: *Quis scandalizatur, et ego non uror?*

Il faut qu'ils soient à leur égard comme une bonne mère qui feint le ris et la joie, qui fait semblant de se plaindre et de soupirer pour consoler son enfant qui se plaint et qui soupire, et qui apaise ses douleurs, qui essuie ses larmes par cet artifice innocent; et par toutes ces petites marques de tendresse, il faut qu'ils soient humains sans faiblesse, complaisants sans lâcheté, doux sans mollesse; et au milieu de tout cela, il faut qu'ils soutiennent leur caractère sans fierté, et qu'ils soient fermes sans dureté pour maintenir partout les droits de Dieu et les lois de la religion; il faut qu'ils accoutument leurs inférieurs à leur devoir, sans perdre leur amour et leur confiance; or, de quels ménagements n'ont-ils pas besoin pour cela? mais de quelles grâces et de quelle application à Dieu, pour obtenir ce don et cet esprit de gouvernement, sans lequel ils sont en danger de risquer leur salut, et celui de tous ceux qui sont sous leur conduite?

Il est vrai qu'il est souvent nécessaire que l'autorité soit accompagnée de force et de zèle, lors surtout que les maux auxquels on a à remédier sont extrêmes, et qu'ils ont pris le dessus de la régularité par une longue suite de relâchements et de désordres; mais

il ne faut point que la fierté, la passion et l'humeur y aient part ; il faut qu'ils soient réglés par la charité, par la douceur, par l'humanité.

C'a été pour nous l'apprendre, dit saint Jérôme, que la première face des quatre animaux mystérieux que Dieu fit voir à Ezéchiel, pour représenter non-seulement les quatre évangélistes, mais aussi tous les pasteurs de l'Eglise, était celle de l'homme ; ils avaient tous quatre une face d'homme, dit le prophète : tous quatre, à droite, une face de lion ; tous quatre, à gauche, une face de bœuf ; et tous quatre, au-dessus, une face d'aigle.

Que les pasteurs et les supérieurs soient donc quelquefois comme des lions, pour faire entendre le saint rugissement de la parole menaçante du Seigneur, pour étonner les pécheurs, et pour humilier les prévaricateurs de la loi de Dieu, de leurs constitutions et de leurs règles ! Ils le peuvent, et Dieu le demande d'eux dans les occasions importantes.

Qu'ils soient assidus et infatigables dans le travail comme les bœufs, et disposés même à devenir les victimes de Jésus-Christ, comme les bœufs étaient les victimes de Dieu dans l'ancienne loi, s'il est nécessaire qu'ils s'immolent pour sa gloire, et pour le salut des âmes qui leur sont confiées, ils le doivent, et il n'y en a pas un qui ne soit obligé de dire avec le grand Apôtre : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (II Cor., XII).

Qu'ils soient enfin comme des aigles pour veiller sans cesse, pour s'élever au-dessus des sens et de tout ce qu'il y a de terrestre et de charnel, pour recevoir de Dieu même, dans la méditation et dans la prière, le don et l'esprit du gouvernement, et le pain de la parole qu'ils doivent distribuer à leurs frères : ils ont besoin de cette élévation pour remplir dignement les fonctions de leur ministère.

Mais si, avec toutes ces grandes qualités, ils n'ont la première face, qui est celle de l'homme, s'ils ne savent se rabaisser par les sentiments de l'humilité, s'ils ne savent descendre à la faiblesse de leurs frères par les adoucissements de l'humanité, s'ils sont ou tout lions ou tout bœufs, ou tout aigles, ou les trois ensemble sans être hommes, ils ne sont point ce qu'ils doivent être, parce qu'ils rompent l'accord et l'harmonie si admirables de cette vision toute mystérieuse.

Le prophète Ezéchiel et l'Ecclésiastique se rapportent en cela : l'un veut que la première face que le supérieur doit montrer à ses frères soit celle de l'homme : *Similitudo vultus eorum, facies hominis* ; et l'autre, que sa première qualité soit de ne se point élever : *Noli extolli* ; après quoi il ajoute : Vivez avec eux comme l'un d'entre eux, menez avec eux la vie commune et régulière, sans user ni d'exemption ni de privilège, pour leur persuader la vertu par votre bon exemple, qui a bien plus de force que la parole : *Esto in illis quasi unus ex ipsis*.

SECONDE PARTIE.

La plus noble réflexion qui doit occuper l'esprit d'un religieux nouvellement élu à la première charge de la province, est que sa dignité l'engage à un redoublement de reconnaissance envers Dieu, de devoirs envers ses frères, d'obligations à la régularité, et que, ne pouvant monter plus haut en dignité dans sa province, il doit s'efforcer de monter plus haut en vertu, et suivre en cela la sagesse de la nature dans les arbres, qui, étant venus au point où ils ne peuvent plus croître, produisent beaucoup plus de fruits.

Il n'est point élevé dans la première place afin seulement que ses frères soient spectateurs de son mérite, de ses talents naturels et de l'éclat de sa dignité, mais encore plus afin qu'ils ressentent les effets salutaires de ses bons exemples ; il doit se proposer pour modèles de sa conduite le saint fondateur de son ordre et de sa règle, et tous ces hommes illustres qui ont rempli sa charge avant lui avec édification et avec les applaudissements publics ; mais il doit tâcher d'égaliser encore plus leur piété que leur zèle, et faire voir, par la pureté de ses mœurs, que leurs grandes vertus lui donnent encore plus d'émulation que leur génie sublime et leur courage.

Quelque zèle qu'on ait pour maintenir le bien commun et la discipline régulière par des discours forts et éloquents, par des statuts, par des règlements et par des lois, tout cela est fort inutile, si celui qui les fait ou qui exhorte à les suivre les viole lui-même, ou ne les soutient pas par son bon exemple : les âmes fortes, en qui la piété a jeté de profondes racines, et qui craignent Dieu, les suivront sans peine ; mais les faibles ou les relâchés n'y auront point d'égard : les faibles se laisseront emporter par le mauvais exemple, les relâchés s'en autoriseront pour continuer dans leurs désordres ; et qui peut même se promettre que les âmes héroïques, qui en recevront du scandale et qui en gémiront en secret devant Dieu, ne se laisseront point à la fin entraîner comme les autres par le torrent qu'elles ne pourront arrêter, parce qu'elles ne seront point secondées par la force de l'autorité ?

Les plus fortes colonnes, qui portent tout le poids de l'édifice, ne peuvent pas toujours résister aux vents et aux orages qui sont trop violents, elles en sont à la fin ébranlées, et tombent par terre comme les plus faibles ; et c'est, selon saint Augustin, ce que Dieu a voulu faire entendre aux mauvais pasteurs d'Israël, lorsqu'il leur a reproché, par le prophète Ezéchiel, d'avoir tué les brebis les plus grasses et les plus fortes de son troupeau (*Ezech., XXXIV*) : Ils ont tué, dit ce Père, les brebis les plus grasses et les plus fortes du Seigneur, lorsque, par l'exemple de leur vie toute criminelle, ou par une lâche complaisance, ils ont été cause de la perte des personnes élevées au-dessus des autres par leur vertu et par leur piété : *Fortes et pingues necant... male vivendo, malum exemplum præbendo* (*D. Aug., de Pastor., cap. 4, tom. IX*).

C'est pourquoi saint Bernard, parlant des supérieurs, dit que ce n'est point assez, pour remplir parfaitement tous leurs devoirs, qu'ils donnent la nourriture de la sainte parole, de la science et de la doctrine à ceux qui sont sous leur conduite, selon l'ordre qu'ils en ont reçu de Dieu par le prophète Jérémie : *Dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascentes vos scientia et doctrina* (Jerem., III), mais qu'ils doivent y ajouter celle du bon exemple.

Les âmes qui vous sont confiées, dit ce Père, sont les brebis de Jésus-Christ (*D. Bern., serm. 76, in Cant.*) ; appliquez-vous donc à les nourrir par des instructions tirées des oracles des divines Ecritures, par de sages conseils puisés des trésors de la sagesse divine, par de bons et agréables exemples capables de les porter au bien ; et plus par les vôtres propres, que par ceux des saints que vous pourriez leur proposer : car, quelque efficace qu'aient ceux-ci pour animer la faiblesse humaine, ils n'exciteront les âmes lâches que médiocrement, si vous n'y ajoutez le vôtre, et si vous n'y donnez votre imitation pour marque de votre estime ; et dans un autre endroit : Nourrissez-les par vos paroles, nourrissez-les par vos exemples, nourrissez-les par vos prières : *Pasce verbo, pasce exemplo, pasce oratione* (*Idem, epist. 201*).

Vos paroles peuvent les instruire du bien qu'ils ont à faire ; mais vos exemples sont nécessaires pour le leur persuader, et vos prières pour les y confirmer par le secours de la grâce que vous attirerez sur vous et sur eux, en disant à Dieu, avec le Prophète : Seigneur, affermissez en nous ce que vous y avez opéré (*Psal. LXVII*).

Si les supérieurs avaient à se retrancher sur quelqu'une de ces choses, ce ne pourrait être que sur les paroles, parce qu'elles sont presque toujours inutiles sans le bon exemple ; au lieu que le bon exemple peut seul persuader tout ce qu'il veut sans la parole ; et l'on a toujours bien prêché à ceux qu'on a sous sa conduite, quand on leur peut dire de soi, avec la même confiance que le grand Apôtre : Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.

Et, en effet, mes frères, croyez-vous qu'un supérieur dont toutes les paroles seraient des oracles, mais qui négligerait avec cela d'observer sa règle, qui en trouverait les expositions trop austères et trop dures, qui leur préférerait des pratiques qu'elle n'a point connues, qui l'expliquerait selon ses passions et son humeur, qui renverserait les statuts de ses pères, qui établirait une nouvelle vie sur la ruine de celle des fondateurs, qui chercherait sa propre gloire, son utilité, ses avantages dans son ministère, aurait assez de bonheur pour faire donner créance à ses paroles ?

Croyez-vous qu'un supérieur qui mène une vie molle et relâchée, ou qui ne donne à la régularité que ce qu'il ne peut lui ôter sans scandale, qui ne met pas la vertu en crédit par ses exemples, et qui a peut-être

une joie secrète dans le fond de son cœur de voir ses relâchements autorisés par la licence de ses frères, mérite que Dieu répande ses bénédictions sur ses paroles et qu'il leur donne l'onction qui est nécessaire pour persuader ?

Dieu le peut quand il lui plaît, parce que la grâce de sa parole ne dépend pas des bonnes ou mauvaises mœurs des ministres, qui n'en sont que les canaux et les organes : les eaux les plus pures ne perdent point leur pureté pour couler par de vils canaux de plomb et d'argile, ni la parole du Seigneur, pour couler de la bouche et des lèvres impures d'un pasteur de mauvais exemple ; mais, parce qu'un tel pasteur dément par ses actions les vérités éternelles qu'il annonce, Dieu donne rarement sa bénédiction à ses paroles.

Ainsi, lorsqu'un supérieur, qui doit être un homme vénérable par le grand nombre de ses vertus, quand il ne le serait pas par celui de ses années, se trouve dans quelque occasion où il est en danger de s'éloigner de la justice et de violer sa règle et la loi de Dieu, il faut qu'il s'élève au-dessus de sa faiblesse, et que, plein d'une noble et sainte fierté, il se dise à soi-même, à peu près comme ce grand Eléazar dont il est parlé avec éloge dans l'histoire des Machabées (*II Mach., VI*) : Il n'est pas digne de l'âge où nous sommes ni de la place que nous occupons, d'user de fiction et de violer la loi de Dieu. Pour un léger plaisir et pour une petite commodité temporelle, le scandale que je causerais, par mon relâchement dans la discipline et par ma chute, est d'une autre conséquence, sans comparaison, que celui que causerait le relâchement ou la chute d'un religieux particulier ; le rang que je tiens dans une province donne un grand poids à toutes mes actions, mon mauvais exemple serait un piège pour la jeunesse ; et je ne fais rien qui ne soit non-seulement un fruit, mais une semence de vie ou de mort pour mes frères, qui me regardent comme un modèle qu'ils doivent suivre ; ma licence autoriserait la leur, et elle attirerait une tache honteuse sur moi, et l'exécration des gens de bien sur ma vieillesse : c'est pourquoi il vaut mieux que je résiste au torrent qui me veut emporter, que je rallume mon zèle qui se ralentit et que je préfère mon salut et celui de mes frères à la passion qui me flatte. Par cette générosité, je me rendrai digne de mon âge et de la place où m'a élevé la Providence, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de cette fermeté héroïque dont ils doivent être remplis, quand il s'agit de défendre les lois de Dieu, les règles de la religion, et de combattre pour elles : *Adolescentibus autem exemplum forte relinquam, si prompto animo ac fortiter, pro gravissimis ac sanctissimis legibus honesta morte perfungar* (*Ibidem*).

Dieu, qui nous a confié une portion de son autorité sur la terre, nous demande ce grand exemple, mes frères ; nous le devons à la religion, dont nous sommes les colon-

nes et l'appui ; nous le devons à nos charges, nous le devons à nous-mêmes, mais nous le devons à nos frères, et j'estime qu'il est la plus solide preuve que nous puissions leur donner des soins et de la vigilance que l'Ecclésiastique demande enfin que nous ayons pour eux : *Curam illorum habe.*

TROISIÈME PARTIE.

La supériorité, selon saint Chrysostome, n'est autre chose qu'un assemblage de soins pour le repos et le bonheur des inférieurs ; les hommes autrefois dispersés et vagabonds, et vivant sans frein et sans loi, se laissaient emporter aux mouvements de leurs passions et de leurs humeurs, et cherchaient à s'assujettir et à s'opprimer les uns les autres ; ainsi ils furent contraints de former une union par la force de laquelle le plus faible est à l'abri du plus fort ; et qui fait que se dépouillant tous de leur liberté naturelle, ils vivent tous tranquilles sous les mêmes lois et les mêmes règles ; mais ils ne se sont dépouillés de cette liberté en conférant l'autorité publique à un seul pour l'administrer au nom de la société, que sous cette condition tacite, qu'il en userait à l'avantage de ceux qui se sont assemblés dans cette même société, et qu'il leur donnerait ses soins et sa vigilance pour maintenir parmi eux le bon ordre et la discipline.

Ainsi, quand le supérieur, convertissant l'usage naturel et légitime de la supériorité à son utilité particulière, ne pense qu'à établir sa domination, et qu'à chercher son intérêt et son repos au préjudice des intérêts et du repos de ses frères, ses frères qui l'ont élu ont droit de lui redemander la place qu'ils lui ont donnée, et de lui dire : puisque vous ne voulez pas veiller et travailler pour nous, rendez-nous l'autorité dont nous nous sommes dépouillés en votre faveur.

Le supérieur est un tuteur qui doit travailler sans cesse pour le bien et pour les intérêts de ses religieux qui sont ses pupilles ; il est le chef et la tête qui dirige les membres, et qui doit veiller pour la conservation de tout le corps de la religion ; c'est un père qui doit conserver la vie corporelle et spirituelle à ses enfants ; c'est un pasteur et une sentinelle qui est commis à la garde de la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, comme dit saint Cyprien ; c'est un ange qui est à la porte du paradis terrestre pour en éloigner les ennemis de Dieu et de la religion ; et s'il manque à quelqu'un de ces devoirs, il n'est plus un tuteur, mais un destructeur ; il n'est plus un chef qui veille, mais une idole ; il n'est plus un père, mais un parricide ; il n'est plus un pasteur, mais un ennemi qui laisse entrer les loups qui dévorent les brebis ; il n'est plus un ange armé de l'épée du zèle, mais un homme lâche et timide, et indigne de la place qu'il occupe ; il n'est plus une sentinelle qui veille à la garde de la maison d'Israël, mais un traître qui la livre entre les mains des ennemis de Dieu, et Dieu lui déclare par la bouche d'Ezéchiël, qu'il lui demandera compte du sang de tous ceux qui se seront perdus

par sa faute : *Speculatorem dedi te domui Israël, sanguinem autem ejus de manu tua requiram* (Ezech., III).

La dignité d'un supérieur n'est vénérable que lorsqu'elle est salutaire ; si un astre s'obscurcit, ce n'est plus une lumière du monde, mais une tache du ciel, il doit s'efforcer par son assiduité dans sa charge, par sa constance dans la vertu, par son zèle dans le service de ses inférieurs, et par sa vigilance à les maintenir dans leur devoir, de se rendre semblable à ces globes de flammes, auxquels un ancien auteur grec compare les anges qui roulent sans cesse à l'entour de Dieu qui est leur centre, et forment toujours le même cercle par des révolutions toujours égales.

Il doit toujours avoir devant les yeux qu'il n'est plus à lui, mais à ses frères, que leurs intérêts sont devenus les siens propres, que l'utilité publique de sa province doit être l'objet principal de ses soins et de son étude ; et que Dieu lui demandera compte du bien qu'il n'aura pas procuré, et du mal qu'il n'aura point réparé par une continuelle application ; or, quelle attention, quelle vigilance, mais quelle discrétion, et quelle étendue d'esprit et de charité faut-il dans un supérieur pour remplir tous ces devoirs, et des devoirs si différents !

Je ne suis point surpris, après cela, que les plus saints et les plus grands hommes aient toujours senti tant d'opposition à accepter les dignités, qui, en les élevant au-dessus des autres, les rendaient responsables de leur salut, et s'ils les ont regardées comme un engagement où l'on est toujours en danger de multiplier ses péchés, et comme un poids formidable qui ferait fléchir sous lui les anges mêmes qui portent l'univers selon l'expression de saint Chrysostome : *Sub quo curvarentur qui portant orbem* ; de quel œil dois-je regarder la charge dont vous venez de m'honorer ? dans quels sentiments de crainte la dois-je accepter ? avec quelle frayeur dois-je me charger du précieux dépôt de vos âmes que vous abandonnez à ma conduite ?

La province, quoique remplie dans tous les âges et dans tous les différents états qui la composent, de religieux d'un mérite distingué, qui ont encore du zèle pour conserver la pureté des mœurs, et pour maintenir le bien commun, ne laisse pas de ressembler dans quelqu'une de ses plus faibles parties à ces vieux bâtiments qui se crevaient de toutes parts, et qui commencent à chanceler sur leurs fondements ; mais, grâces au ciel, elle n'a pas besoin de réforme pour cela. En penser autrement, c'est ou orgueil, ou inquiétude, ou amour-propre, et vouloir flétrir la province sous prétexte de la réformer.

Le corps de la société est toujours bon, ses parties nobles sont toujours saines et pleines de vigueur, s'il y a quelques membres viciés, ils sont de petite conséquence à l'égard de tout ce qu'il y a de pur, et l'on a le courage d'y appliquer de temps en temps le fer et le feu pour empêcher que le mal n'augmente.

Le collége des apôtres avait-il besoin de réforme pour un traître et pour un Judas qui le déshonorait? et si les ordres les plus saints et les plus austères ont ressenti quelques secousses dès les premiers jours de leur naissance, par la malignité de quelqu'un de ceux qui semblaient en devoir être les plus solides fondemens, y a-t-il lieu de s'étonner que dans une province qui compte déjà cent années d'établissement et de réforme, il se trouve quelques serpents cachés sous les fleurs et les fruits de la régularité? Dieu même le permet ainsi pour entretenir notre vertu dans l'exercice et pour nous exciter à la vigilance.

Ne croyez pas, dit saint Augustin, que ce soit en vain qu'il y a des méchants dans le monde, et que Dieu ne fasse d'eux rien de bon; il laisse vivre les méchants, afin qu'ils se corrigent, ou afin qu'ils exercent les justes : *Ne putetis gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum, omnis malus aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per illum bonus exerceatur* (D. Aug., in Psal. LIV, ad. 1 vers.); ne les haïssons pas néanmoins tant qu'ils nous exercent, parce que nous ignorons s'ils seront assez malheureux pour persévérer jusqu'à la fin dans leur malice, et qu'il arrive souvent qu'en croyant haïr un ennemi, nous haïssons sans le savoir, celui qui est notre frère : qui sait si Dieu ne permettra pas que ceux qui nous exercent maintenant se convertissent, et qu'ils soient exercés avec nous : *Plerumque cum tibi videris odisse inimicum, fratrem odisti, et nescis* (Ibidem).

Quant à moi, mes frères, je sens bien, faible comme je suis, que sans un secours extraordinaire de la grâce, et sans le vôtre, je n'ai point assez de force pour conserver la province dans tout son éclat, je n'ai point assez d'orgueil ni de témérité pour me comparer à Moïse; mais je ne laisse pas de comprendre que s'il ne se trouve encore parmi vous des Hurs et des Aarons, pour soutenir mes bras comme il y en avait pour soutenir ceux de ce grand patriarche durant le combat de Josué contre les Amalécites (*Exod.*, XVII); ils plieront sous le fardeau, et que les passions et le désordre qui voudraient nous déclarer la guerre, auront tout l'avantage sur les Israélites et sur ce qui nous reste de la nation sainte et du peuple de Dieu.

Sans cela tout est à craindre pour moi et pour vous, mes frères, nous ne serons point en état de maintenir le bien, de le fortifier où il est, de le rétablir où il n'est pas, d'arrêter la licence des esprits et des cœurs corrompus qui pourraient se dérober à notre vigilance, et la province, semblable à un vaisseau qui commencerait à faire eau de toutes parts, serait bientôt ensevelie dans le naufrage.

Avec cela, soutenus de la grâce de Jésus-Christ, nous pouvons tout, nous conserverons la province dans son premier lustre; nous pourrons même lui ajouter un nouvel éclat qui lui fera encore mériter des siècles à

venir le nom de belle province par excellence : *Alma provincia*, dont elle fut honorée il y a déjà plusieurs années.

Le bon grain n'est point encore étouffé parmi nous, on en trouve et on en recueille dans tous nos convents, et il croîtra toujours malgré les efforts de l'homme ennemi de Dieu, pourvu que semblables aux supérieurs que nous avons l'honneur de suivre dans le gouvernement, nous continuions d'employer notre zèle, nos soins et notre vigilance à arracher et à brûler l'ivraie, les ronces et les épines qui pourraient le gâter ou le perdre.

Ainsi, quoique la peinture que nous venons de faire des devoirs d'un bon supérieur regarde principalement un provincial, les supérieurs subalternes en doivent profiter. Si c'est au provincial à maintenir le bien commun dans toute la province, c'est aux supérieurs locaux à maintenir le bien particulier dans leurs communautés, c'est à eux à débrouiller le chaos, et à séparer la matière informe. Si c'est au provincial à détruire l'arbre du vice et de l'irrégularité, à l'arracher et à le couper jusqu'à la racine, les supérieurs locaux doivent auparavant en abattre le tronc et les branches, je veux dire ces dissipations au dehors, ces aversions du recueillement de la retraite et du silence, ces aigreurs d'esprit et de cœur qui éteignent la charité entre les religieux, et ces prévarications des statuts et de la règle.

Dans cette pensée, souvenez-vous, mes frères, que la régularité est uniforme, qu'elle est simple, qu'elle doit être partout la même, et que sa beauté consiste dans sa pureté; ne souffrez pas qu'on se relâche sur l'observance de la règle et des statuts par des explications artificieuses; et si vous n'avez point assez de courage et de zèle pour arrêter le mal, n'ajoutez point au crime de votre lâcheté celui de la dissimulation, en le cachant aux yeux du provincial, qui pourrait y apporter du remède.

Ne faites pas comme ces mauvais pasteurs, qui, semblables à Saül, comme disent les Pères, se conduisant par l'esprit humain qui est un esprit de mollesse et de lâcheté, au lieu de se conduire par celui de Dieu, s'entendent avec le peuple contre l'ordre de Dieu, comme fit Saül dans le combat contre Amalec, ne détruisent des ennemis de la religion que les plus grossiers et les plus vils : *Quidquid vile fuit et reprobum, hoc demoliti sunt* (I Reg., XV); mais épargnent Agag, c'est-à-dire les vices monstrueux qui sont comme les rois de ce peuple de péché, qui se nourrissent de la substance des âmes, et qui s'engraissent des vertus mêmes et de ce qu'il y a de plus sacré dans la religion; voilà la cause la plus commune de la perte des communautés : les supérieurs trompent leurs religieux, et les religieux conspirent avec leurs supérieurs pour être trompés, on se contente de n'exterminer que ce qui blesse légèrement la régularité, et on fait grâce aux passions dominantes qui empoisonnent la

cœur, et dont le venin est d'autant plus inévitable, qu'il donne la mort au milieu des signes et des apparences de la vie.

Ne faites pas comme ces faux pasteurs dont Dieu se plaint si souvent par la bouche de ses prophètes, qui, sous prétexte d'adoucir le joug de la religion que l'on trouverait doux, si l'on avait de la vertu et de la charité, excusent les plus grands crimes par de vaines subtilités ; qui, semblables à ces feux follets qui ne paraissent que la nuit, conduisent infailliblement dans le précipice ceux qui s'y laissent surprendre.

Ces lâches complaisances qui n'ont pour fondement que de faux principes, et une charité cruelle, sont de la nature des édifices bâtis sur le sable mouvant, qui tombent aussitôt que le moindre effort les ébranle, et accablent sous leurs ruines ceux qui se sont trop légèrement confiés aux belles apparences d'un extérieur sans solidité.

Pour éviter cet inconvénient, bâtissez sur le solide, que la loi de Dieu, que les saints canons, que nos règles et nos statuts soient la base sur laquelle se soutienne votre conduite ; c'est là le plus ferme appui, et pour mieux dire, le seul que vous puissiez donner légitimement à toutes vos actions ; vous y trouverez la paix et la miséricorde de Dieu, pour user des termes du grand Apôtre, et vous les attirerez sur le peuple d'Israël, je veux dire sur les communautés dont la province vous a donné le soin : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia, et super Israël Dei* (Galat., VI).

Vous n'êtes pas moins que le provincial les défenseurs et les protecteurs de notre règle, comme elle est l'ouvrage de l'esprit de Dieu et de la sagesse consommée du saint patriarche qui nous l'a laissée ; vous devez en faire le sujet continuel de votre étude, vous devez en donner à vos inférieurs une sincère explication ; et vous ne sauriez mieux leur marquer le véritable zèle qui vous doit porter à procurer leurs intérêts et leur salut.

En suivant cette route vous vous attirerez l'estime des gens de bien, vous remplirez les devoirs de vos charges, et vous conserverez les deux choses qui doivent être les plus précieuses aux hommes religieux, l'honneur et la conscience.

J'espère tout de la miséricorde de Dieu, j'espère tout de votre zèle, mes frères, et comme la charge dont vous venez de m'honorer à ses chaînes sous les apparences de l'honneur, que je dois la regarder comme un nouveau lien qui m'attache à vous par reconnaissance, et comme un nouvel engagement qui m'oblige à travailler pour le bien de la province, et pour votre salut, permettez-moi de finir par ces paroles du grand Apôtre, que je ne m'applique néanmoins qu'avec toute la réserve que je dois.

Je vous conjure donc, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous avez été appelés : *Obsecro ita-*

que vos, ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis (Ephes., IV) ; ne trompez pas mon espérance, et adoucissez, en la remplissant, les amertumes et les craintes qui accompagnent naturellement les soins et la vigilance que vous demandez de moi ; vivons de telle sorte, que nous vérifions l'oracle du même apôtre, qui dit que ceux qui auront semé des œuvres de bénédiction en recueilleront des fruits de bénédiction sur la terre et dans le ciel : *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (II Cor., IX).

DISCOURS XV.

Sur la nécessité que les religieux ont d'avoir de la vertu et de la science.

Vos autem curam omnem subinferentes, ministrare in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam.

Apportez tout votre soin pour joindre à votre foi la vertu, et à votre vertu la science (I Pierre, chap. I).

Si nous n'étions au monde que pour nous, nous pourrions nous contenter d'avoir de la vertu, sans nous mettre en peine d'acquérir de la science ; et si nous n'étions au monde que pour contribuer au salut des autres, sans qu'il y eût rien à espérer pour nous dans l'autre vie, nous pourrions nous contenter d'avoir de la science pour nous instruire, sans nous mettre en peine d'avoir de la vertu pour nous sauver.

Mais étant obligés par notre état de chrétiens et encore plus de religieux, de travailler à notre propre sanctification et à celle de tous les peuples, ce n'est point assez pour nous d'avoir ou la vertu sans la science, ou la science sans la vertu ; il faut que nous ayons l'une et l'autre ; et notre foi ne sera jamais qu'une foi imparfaite, si nous n'apportons tout notre soin pour y joindre la vertu, et à notre vertu la science, selon ce commandement que nous en fait de la part de Dieu, le prince des apôtres : *Vos autem curam omnem subinferentes, ministrare in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam.*

Si nous n'étions bons qu'à nous-mêmes par notre vertu sans être utiles aux autres par notre science, nous ne serions point ce que nous devons être à leur égard, des vases d'élection, ou des instruments propres à leur porter le nom de Dieu ; et si nous n'étions qu'utiles aux autres par notre science sans être bons à nous-mêmes par notre vertu (Act., IX), nous ne serions point ce que nous devons être à notre propre égard, des flambeaux aussi ardents par leur charité que lumineux par leur doctrine, des hommes illustres par leur sainteté ; et pour tout dire en peu de mots avec saint Bernard, des anges, des apôtres, des martyrs ; nous ne serions que des corps sans âme, des fantômes de religieux, des arbres couverts d'une belle écorce et pourris dans le cœur, des hypocrites et des sépulchres blanchis au dehors, mais pleins de corruption au dedans, et enfin des fourbes, des menteurs et des imposteurs qui prêchent des vérités et une morale qu'ils condamnent eux-mêmes par leur conduite, comme les païens le disaient de certains chrétiens : qu'ils ne vivaient pas conformé-

ment à l'Evangile qu'ils voulaient leur persuader : *Aut seductores, aut mendaces* (D. Bern. serm. 37 de Divers.).

Apportez donc tout voire soin, mes frères, pour joindre à votre foi la vertu et à votre vertu la science; édifiez-vous et édifiez les peuples par votre vertu, voilà votre premier devoir : *Vos autem curam omnem subinferentes, ministrare in fide vestra virtutem*; instruisez-vous et instruisez les peuples par votre science, voilà le second : *In virtute autem scientiam*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier devoir du religieux qui est obligé par son état de profiter au salut des autres, est de se remplir de la vertu qu'il est obligé de leur enseigner par sa parole et par son exemple : on ne donne point ce que l'on n'a pas; et quand même on prêcherait la vertu et la religion avec toute l'éloquence des plus grands orateurs, et tout le zèle des apôtres, Dieu n'y attacherait point la persuasion, si l'on n'était point rempli soi-même des vertus et pénétré des vérités importantes que l'on enseigne: prêcher la vertu que l'on n'a pas, c'est montrer son insuffisance et suppléer mal à celle d'autrui.

Vous êtes le sel de la terre, dit le Fils de Dieu à ses apôtres et à tous ceux qui sont appelés à la perfection de la vie apostolique; que si le sel devient fade et qu'il perde sa force, avec quoi l'assaisonnera-t-on? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes (Matth., V). Il veut nous faire comprendre par là que toute la terre étant corrompue, il nous envoie parmi les hommes, afin que, semblables au sel dont la nature est d'empêcher la corruption et de donner du goût aux viandes, nous soyons par notre sagesse et par notre vertu comme un sel divin au milieu d'un monde de corruption et de vice, et capable même de préserver les peuples de la corruption du péché, lorsqu'il a renouvelé leurs cœurs par les sacrements et par sa grâce.

Or, comment pourrions-nous produire cet effet admirable, si ce sel devient fade et perd sa force, c'est-à-dire si nous autres que Jésus-Christ a destinés à être le sel de la terre par la sainteté de notre vie et par la pureté de notre doctrine, n'avons pas cette vertu qui doit servir à communiquer l'incorruptibilité aux peuples, qui nous fera recouvrer la sagesse que nous aurons perdue ou qui nous donnera celle que nous n'avons pas, puisque c'est nous-mêmes qui devons la donner aux autres; nous donneront-ils ce qu'ils n'ont pas? et pourront-ils recevoir de nous ce qu'ils en doivent attendre, lorsque nous n'aurons pas ce que nous devons leur donner?

Cueilleront-ils des raisins pour des épines, pour parler le langage du Fils de Dieu, ou des figues sur des ronces (Matt., VII)? les aveugles pourront-ils être conduits par d'autres aveugles, et le monde recevra-t-il la lumière des ténèbres, si nous nous écartons du bon chemin? leur enseignerons-nous la bonne voie si nous sommes vicieux?

leur donnerons-nous de bons exemples, si nous sommes insensés? les rendrons-nous sages, si nous sommes impurs? leur communiquerons-nous la pureté, si nous sommes froids et languissants? leur inspirerons-nous de l'amour et du zèle? et si nous sommes morts, les disposerons-nous à recevoir la vie? Comment, dit le grand saint Grégoire, ne rougissons-nous pas et ne craignons-nous point de diriger et d'enseigner les autres, si nous avons besoin nous-mêmes d'être dirigés ou enseignés? *Quomodo qui regendi sunt rectores, qui dicendi sunt doctores, nec erubescunt fieri, nec metuunt* (D. Greg., lib. VII, Epist. 1, 4).

Les gens du monde se croient sans tache et gens de bien, lorsqu'ils ne commettent ni de grands maux, ni de ces péchés qui les séparent de Dieu; et ils ne font pour la plupart consister leur innocence qu'à ne pas faire des actions criminelles : ils se figurent qu'ils sont sans reproche, lorsqu'ils se préservent d'homicides, d'adultères, de blasphèmes, de noires infidélités et de ces autres excès qui ne se trouvent point avec ce que l'on nomme probité; mais cela ne suffit pas pour un religieux qui se doit sanctifier et travailler à la sanctification des autres : il faut que sa vie soit toute pure, qu'il se propose une sainteté parfaite, qu'il y tende, qu'il s'y élève; et saint Bernard soutient que la mesure de vertu qui suffit pour sauver les gens du monde ne suffit pas pour sauver un religieux. Dieu jugera les hommes sur leurs devoirs, et les devoirs seront estimés sur les desseins de Dieu et sur les grâces qu'on en a reçues, n'y ayant rien de plus certain, puisque c'est Jésus-Christ même qui nous l'a dit, qu'il exigera davantage de ceux auxquels il aura plus donné de marques de sa bonté : *Omni autem cui multum datum est multum quæretur ab eo* (Luc., XII).

La vie d'un religieux doit être un progrès continuuel dans la vertu, et saint Bernard dit avec beaucoup de raison qu'il retourne en arrière dès le moment qu'il cesse d'avancer : *Non progredi, regredi est*; car, comme il ne sait pas à quel degré de vertu il faut qu'il s'élève, il doit travailler par des soins et par des efforts continuels, de crainte de se fixer, de s'arrêter mal à propos, et de faire moins que ce que Dieu veut qu'il fasse; il ne marche pas dans un pays plein et uni, il est comme aux pieds d'une échelle, au bas d'une montagne, et il ne doit point se donner de repos qu'il n'en ait atteint la pointe et le sommet; qu'il ne dise pas : Je suis juste, j'en ai assez fait, celui qui parle de la sorte s'arrête dans son chemin et n'arrivera jamais à son but, dit saint Augustin; dès-là qu'il a dit : c'est assez, il s'est arrêté : *Nemo dicat : Sufficit mihi, justus sum, qui dixit, remansit in via, non novit pervenire : ubi dixit, sufficit, ibi hæsit* (D. Aug., in Psal. LXIX).

Ce n'est point assez pour nous d'être vertueux, il faut que nous le soyons beaucoup, parce que nous sommes obligés de l'être et pour nous et pour les peuples qui attendent de nous de grands exemples : Dieu nous a

mis, dit saint Paul, au milieu d'une nation dépravée et corrompue pour y briller comme des astres dans le monde ; il faut donc que nous soyons irrépréhensibles et sincères, c'est-à-dire sans déguisement et sans hypocrisie dans notre conduite, et que nous nous ressouvenions qu'étant enfants de Dieu, notre vie doit être exempte non-seulement de péché, mais encore des faiblesses ordinaires au reste des hommes et des laches même les plus légères : *Sitis sine querela et simplices filii Dei : sine reprehensione in medio nationis pravae et perversae : inter quos lucetis sicut luminaria in mundo* (Philipp., II).

Il faut que, touchés d'une sainte jalousie pour l'honneur de notre condition, nous fassions quelque chose de semblable à ce que fit Hérode dans Bethléem, par une jalousie criminelle, pour l'affermissement de son trône : l'Ecriture nous apprend qu'il égorgea tous les enfants qui se trouvèrent sur les terres de cette bourgade, ceux mêmes qui étaient encore attachés à la mamelle ; tout innocents qu'ils fussent, il ne pardonna à pas un de tous ceux qui tombèrent entre ses mains : il n'y eut que Jésus-Christ et saint Jean qui échappèrent au massacre.

Les œuvres du monde sont, à proprement parler, les enfants du monde ; parmi ces enfants il y en a de grands, de vicieux, de corrompus, tels que sont tous les crimes qui nous font perdre la grâce de Dieu ; mais outre ceux-là, il y en a de petits qui sont tendres, innocents, et comme pendants à la mamelle ; et ce sont plusieurs usages qui, n'étant pas mauvais de leur nature, à les considérer dans les gens du monde, ne laissent pas d'être dans les religieux un grand obstacle à leur avancement dans la perfection : y a-t-il rien qui paraisse plus innocent que d'aller voir souvent ses parents, que de faire de grands voyages pour visiter ses amis, que de lier des parties d'honnêtes divertissements et de jeu avec les gens du monde, qui nous y invitent ? ce sont là néanmoins les petits innocents que nous sommes obligés d'égorger avec l'épée de la pénitence. Si nous voulons édifier les gens du monde, il faut renoncer à toutes ces petites satisfactions, qui se ressentent encore de la corruption du vieil homme.

Que les gens du monde nous disent eux-mêmes tant qu'il leur plaira, qu'il y aurait de la dureté à se priver de tout ce qu'il y a de plaisirs innocents dans la vie, nous éprouvons souvent qu'après l'avoir dit, ils ne laissent pas de se plaindre les premiers de nous voir prendre part à leurs intérêts et à leurs plaisirs ; ainsi, mes frères, égorgeons tous ces petits innocents pour ne laisser vivre que Jésus-Christ dans l'Egypte, ou saint Jean-Baptiste dans le désert, et pour trouver dans notre état ce bonheur que nul ne peut goûter, comme dit le roi-prophète, que celui qui prendra les petits enfants de Babylone, et les brisera contre la pierre ; que celui qui non content de renoncer aux grandes pas-

sions du monde, l'ambition, l'avarice, la cupidité, la mollesse, qui sont les monstres et les géants de cette malheureuse fille de Babylone, étouffera même en soi, par une charité généreuse, jusqu'à ses plus légères imperfections, qui en sont comme les petits enfants : *Filia Babylonis misera... beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram*.

C'est pourquoi nous voyons que, dans l'ancienne loi, qui n'était qu'une figure de la nouvelle, Dieu ne se contenta pas d'ordonner que les lévites qui étaient devenus une occasion de scandale aux enfants d'Israël, en prêtant leur ministère en présence des idoles, fussent interdits des fonctions du sacerdoce, et réduits aux plus bas services du temple, afin qu'ils portassent toujours à la vue de tout Israël les marques de leur confusion ; mais que, pour faire voir encore mieux que ce n'était point assez qu'ils s'abstinssent des grands crimes, et que leur vertu doit aller jusqu'à éviter tout ce qui peut se sentir de la moindre impureté, il leur défendait même d'entrer là où il y avait un homme mort, de peur d'en être souillés : *Ad mortuum hominem non ingredientur, ne pollutantur* (Ezech., XLIV).

Nous entrons, mes frères, dans les lieux où il y a des morts, lorsque, nous éloignant de la gravité qui convient à notre état, nous allons chercher les gens du monde pour prendre quelque part à leurs intérêts, à leurs affaires, à leurs plaisirs ; nous avons avec eux des conversations dangereuses, dont nous ne sortons jamais sans perdre quelque chose de notre vertu ; les prêtres de l'ancienne loi, qui approchaient d'un mort, ne contractaient qu'une impureté légale, dont ils étaient purifiés, en s'abstenant sept jours de leur ministère, et en faisant ensuite une oblation pour leur péché (*Ibid.*), mais celle que nous contractons en faisant trop de société avec les gens du siècle, est une impureté morale qui ne peut être réparée que par notre pénitence et par nos larmes.

C'est pourquoi le Fils de Dieu voulant nous garantir des suites dangereuses qu'elle a pour nous, semble avoir confirmé le précepte de l'ancienne loi, en commandant dans son Evangile, à tous ceux qui font profession d'être ses disciples, de laisser aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ; de peur que, sous prétexte d'une piété que saint Augustin appelle charnelle et temporelle, nous ne flétrissions parmi ceux qui sont morts à la grâce de Jésus-Christ, l'éclat de notre vertu, qui doit servir d'exemple et de lumière à tous les peuples : *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos* (Matth., VIII).

Tout ce qui met un milieu entre Jésus-Christ et le cœur d'un religieux ; tout ce qui l'empêche de s'unir étroitement à lui, quelque innocent en soi que cela paraisse, ne saurait être regardé en sa personne que comme une espèce de fornication spirituelle, qui peut insensiblement, par des conséquences funestes, le séparer tout à fait de Jésus-Christ : car il n'y a point d'attachement à la créature, pour petit qu'il soit, qui ne puisse,

s'il est volontaire et entretenu, refroidir le cœur de Dieu à son égard, et l'obliger à se retirer peu à peu, et à l'abandonner enfin sans retour : Mon cœur, dit-il, par le prophète Zacharie, s'est resserré pour eux, parce que leur âme est changée à mon égard, et s'est dépourvue de moi : *Contracta est anima mea in eis, si quidem et anima eorum variavit in me* (Zach., XI).

C'est là proprement le caractère et l'esprit des religieux, qui, ayant renoncé en apparence aux grands engagements que l'on peut avoir avec le monde, à ses honneurs, à ses dignités, à tout ce que l'on y appelle fortune, ne laissent pas de tenir encore à lui par de petits engagements ; ils sont à Dieu par le nom et par la qualité de religieux, et par un esprit de légèreté et d'inconstance, ils s'éloignent de lui pour goûter ce que l'on appelle les plaisirs innocents du monde.

Leur vie semblable à ces beaux ouvrages de tapisserie, où l'on place des laines communes auprès de l'or et de la soie, pour en relever le lustre et l'éclat, est un mélange d'imperfections et de vertus religieuses, un assemblage de vertus éclatantes et de petits désordres : car voilà ce que signifie le mot de *variavit*, dont se sert ici le prophète ; mais ce qui est permis dans les ouvrages de l'art, ne l'est point dans ceux de la grâce ; ce qui donne de l'éclat à ceux-là, flétrit ceux-ci ; ce qui plaît aux yeux des hommes, déplaît aux yeux de Dieu, qui est la souveraine pureté. La charité est un or très-fin qui ne souffre point d'alliage, comme celui que la main des hommes met en œuvre : c'est un argent éprouvé au feu, purifié dans le creuset, et raffiné jusqu'à sept fois : *Argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum* (Psal., I, 7).

Vous avez horreur des grands vices du monde, je le veux ; cependant si, avec cela, vous ne laissez pas d'avoir encore quelques légers attachements pour les choses du monde, votre charité n'est point parfaite ; les imperfections qui entretiennent la cupidité, affaiblissent la charité ; et Dieu qui nous aime toujours comme nous l'aimons, dilate son cœur à l'égard de celui qui se dilate, et le resserre à l'égard de celui qui se resserre, *Contracta est anima mea in eis, si quidem et anima eorum variavit in me*.

Nous nous plaignons quelquefois de ne point sentir ces onctions et ces douceurs que tant de saints religieux ont éprouvées : en voici la raison ; mes frères ; c'est que notre charité est faible et languissante ; c'est que flottant, pour ainsi dire, entre les grands désordres du monde, et les grandes vertus de la religion, nous nous contentons de mener une vie basse et rampante sur la terre, nous rougirions de tomber dans des vices monstrueux, et nous ne rougissons pas de nous abandonner à mille imperfections et à cent faiblesses : semblables à ces serpents dont parle le prophète Michée, lesquels ne pouvant se nourrir de la chair des bêtes monstrueuses, se contentent de manger la poussière : *Lingent pulverem sicut serpentes*.

Voilà ce qui refroidit le cœur de Dieu à notre égard, ce qui tarit les sources abondantes de sa grâce, ce qui entretient nos dégoûts dans le centre même de toutes les douceurs, ce qui nous rend inquiets dans le sein de la tranquillité ; voilà ce qui fait même quelquefois qu'après être venus en religion pour nous mettre à l'abri des grands écueils et des grands désordres du monde, nous ne laissons pas de périr malheureusement dans le port, parce que nous y avons multiplié nos imperfections, et que nous y avons conservé de l'attache aux choses frivoles du siècle ; semblables à ces grands vaisseaux qui, après avoir évité les tempêtes et les grands rochers de l'Océan, viennent se perdre contre un banc de sable et un amas de poussière. Or, de quelque manière que nous nous perdions, soit tout d'un coup par de grands désordres, soit insensiblement par notre liédeur et par de petits relâchements, nous sommes également perdus, et nous perdons avec nous les peuples qui ont sur nous une attention continuelle pour régler leur vie sur la nôtre.

Après que Dieu eut marqué au prophète Ezéchiel, tout ce qui regardait les prêtres, leur nourriture, leurs vêtements, leurs cérémonies (*Ezech.*, XLIV), il lui ordonna de mesurer, de sanctifier et de séparer du reste de la terre d'Israël, lorsqu'ils seraient de retour de la captivité de Babylone, dans la Palestine, un espace immense pour bâtir la ville sainte et le temple, qui devait être saint en toutes ses parties ; les bâtiments des prêtres et des lévites en formaient l'enceinte, afin qu'ils veillassent à la sanctification de la maison du Seigneur, et leurs logements étaient encore environnés tout autour d'un espace de cinquante coudées, afin que rien de profane ne pût approcher d'un lieu si saint (*Ezech.*, XLV).

Comme il ne paraît pas que cet ordre ait été exécuté de la manière dont Dieu le prescrit ici au prophète, peut-être parce que les Juifs en furent empêchés par leurs ennemis, les interprètes ont cru que toutes ces choses étaient dites en figures, et ne devaient s'accomplir parfaitement que dans l'Eglise, et d'une manière toute spirituelle.

Et en effet, mes frères, cette mesure de sanctification, et cette séparation d'une portion de la terre pour bâtir la ville sainte et le temple, ne sont-elles pas une image admirable de l'Eglise sanctifiée et séparée du reste de la terre par le sang de Jésus-Christ et par la grâce du Saint-Esprit ; elle est tout environnée des profanations du siècle, c'est pourquoi, il faut que les prêtres et les ministres du Seigneur veillent sans cesse autour d'elle, afin de lui conserver sa sainteté, et pour le faire plus sûrement, il faut que ces ministres du Dieu très-haut aient soin de se garantir eux-mêmes de toutes les souillures du siècle ; il faut, pour ainsi dire, qu'il y ait un espace de cinquante coudées qui les sépare de tous les autres hommes, c'est-à-dire qu'autant qu'

leur ministère est élevé au-dessus des peuples, autant doivent-ils en être comme séparés par une plus grande sainteté de vie, et par un parfait renoncement à tout commerce profane du siècle.

Il est vrai qu'à l'extérieur tout est uni dans l'Eglise, et que les méchants y sont tellement confondus avec les bons, les ministres des autels avec les personnes du monde, et les peuples avec les pasteurs, que les yeux n'y aperçoivent aucune séparation sensible ; mais celle qui y est, ou qui y doit être, est une séparation du cœur et des mœurs plus visible aux yeux de la foi qu'à la lumière des sens ; c'est une séparation de vertu, et c'est à celle-là que nous exhorte l'apôtre saint Pierre, quand il nous dit : Apportez tout votre soin pour joindre à votre foi la vertu, et lorsque vous aurez fait ce fonds de vertu si nécessaire pour vous édifier vous-mêmes et pour édifier les autres, joignez à votre vertu la science, instruisez-vous pour instruire les peuples : *Vos autem curam omnem subinferentes, ministrare in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam.*

SECONDE PARTIE.

Je demeure d'accord que l'étude cause quelquefois de grands relâchements dans la conduite des hommes. L'orgueil, la vanité, l'amour-propre, les hérésies, l'esprit de contention et de dissipation, le dégoût de la retraite, de la piété, de la prière, sont souvent les suites funestes de l'amour déréglé des sciences ; c'est pourquoi les ministres de Jésus-Christ, et surtout les religieux, doivent préférer la charité qui édifie, à la science qui enfle le cœur et l'esprit, comme dit le grand Apôtre : *Scientia inflat, charitas vero ædificat* (I Cor., VIII). Mais il faut avouer aussi que l'ignorance, l'oisiveté et l'aversion de l'étude, ont causé de leur côté de grands relâchements dans l'état monastique et parmi les ministres de Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prince des apôtres ne veut point que la vertu et la science soient séparées dans des hommes de notre condition : *Ministrate in fide vestra virtutem, in virtute autem scientiam.*

Qu'on ne dise point pour flatter son oisiveté ou son ignorance, que la vie religieuse doit être une occupation continuelle aux actes de piété, un renoncement universel à ce qui peut tenir au monde et aux passions, et que ceux qui se piquent de la vertu la plus sublime et la plus épurée, et qui regardent notre état d'un œil rigide, en ont banni comme l'écueil de l'humilité et les obstacles à la dévotion toutes les sciences qui ornent l'esprit et ne redressent pas toujours le cœur.

Il est vrai que les savants ne sont pas d'ordinaire des dévots fort soumis, et que la vanité qui se mêle à l'érudition, ou même certaine élévation d'esprit qui s'acquiert par l'étude, ne s'accommodent pas toujours de l'obéissance et des autres régularités de l'état religieux ; mais il faut corriger ces défauts, qui naissent plutôt de la corruption

du cœur et du mauvais usage des sciences, que de l'étude des sciences mêmes. Faut-il anéantir le soleil comme une chose mauvaise, disait saint Augustin à des hérétiques de son temps, parce qu'il fait des idolâtres, et qu'il se trouve des nations entières qui l'adorent comme un Dieu.

L'on peut dire la même chose des sciences ; faut-il les bannir d'un état, parce qu'il y en a qui en abusent et qui s'aveuglent de leur trop de lumières ? Ne voit-on pas des ignorants vains et superbes, aussi bien que des savants ? Et la sottise vanité des premiers est-elle plus supportable que l'enflure des derniers ?

J'avoue que l'amour de la retraite et le détachement du monde doivent être les plus solides fondements de la religion, et qu'une privation humble des talents que le monde estime, est peut-être plus estimable que les talents mêmes qui enorgueillissent l'amour-propre ; cependant lorsque cette privation, sans humilier l'homme, ne tend qu'à introduire une paresse générale qui donne souvent entrée à toutes sortes de vices ; il vaut mieux préférer l'étude à l'oisiveté que l'on couvre du prétexte d'une fausse humilité ; il n'y a rien de plus dangereux qu'un repos oisif, et au fond si l'étude produit des disputes, l'ignorance est indocile, intraitable et inaccessible à la raison.

Les ignorants sont d'ordinaire les plus décisifs, ils n'ont point de doute, parce qu'ils ne sentent, ou n'aperçoivent pas les difficultés ; les sentiments qu'ils ont trouvés établis sans savoir par qui, et s'ils le sont par des docteurs relâchés, passent chez eux pour incontestables, et toute preuve qui les combat ne trouve point d'entrée dans leur esprit ; ils se confirment bien souvent dans leurs erreurs par des raisons qui leur sont imperceptibles, et ce qu'ils appellent attachement à la vérité, n'est presque toujours qu'une paresse de leur esprit qui se refuse au travail et à l'embarras de débrouiller la vérité à travers une longue suite de méchants principes et de faux arguments.

Ils aiment mieux condamner ce sentiment opposé, que d'avoir la peine de l'examiner ; peu de gens accoutument leur esprit à remonter jusqu'aux fondements secrets des opinions relâchées et dominantes ; et l'on rejette avec dédain ou emportement tout ce qui choque ou ébranle une certaine persuasion, à qui une longue habitude a donné tous les droits de la vérité.

L'étude et la lecture sont donc le moyen le plus sûr, le plus honnête et le plus innocent, pour éviter la fainéantise, les ennuis de la retraite, le dégoût du silence, pour former la raison, régler l'esprit ; et les interdire aux compagnies religieuses, c'est vouloir en affaiblir la régularité et leur ravir ce qui seul est capable, après la piété, d'en maintenir le lustre, l'éclat et le bon ordre.

Un supérieur a besoin de capacité pour conserver l'ordre, et diriger ceux qui sont confiés à sa conduite, une médiocre lecture suffit pour sa propre conscience ; mais

pour gouverner les autres, il faut une lumière plus étendue, qui ait de l'éclat et de la vivacité; l'obligation où il est de résoudre leurs doutes, de les affermir dans les bonnes voies, et de leur montrer la route qu'ils doivent tenir, le met dans la nécessité de s'éclairer lui-même, pour ne point mener au précipice ceux qui marchent sur ses pas. En qualité de guide, il est garant de leurs égarements.

Quant aux inférieurs, qui ne sont point appelés à la direction des autres, l'ignorance est dangereuse; on a tout à craindre d'un zèle aveugle et mal instruit, il est d'ordinaire injuste et pétulant; d'ailleurs, il arrive souvent que la dévotion spéculative qui n'est point nourrie et secourue de l'étude, dégénère en fainéantise ou en raffinements visionnaires; l'âme qui ne peut pas toujours être élevée par les mouvements de la prière, tombe dans la langueur et dans l'indolence, ou bien va chercher de misérables consolations au dehors et dans les vains objets qui font diversion à la piété.

Des livres spirituels peuvent bien suffire pour des esprits simples et médiocres; mais à ceux qui ont plus d'étendue, il faut une lecture plus forte et plus relevée pour les soutenir dans leur assiette naturelle. Dès que l'amour de l'étude n'occupe pas ces intervalles de distraction, l'esprit se dissipe, et il est difficile que l'imagination ne s'égare pas et ne coure peut-être après des idées dangereuses. De là est venu l'affaiblissement de la régularité dans plusieurs ordres. Les religieux n'étant point occupés par l'étude, ont cherché à remplir ce vide et sont rentrés dans le commerce du monde, d'où ils s'étaient séquestrés.

C'est pourquoi tous ceux qui ont travaillé à les réformer leur ont prescrit des occupations, la lecture des livres sacrés, l'étude de l'histoire ecclésiastique, des canons, de la théologie, de la morale. Il y a eu autrefois des ordres entiers occupés à copier des manuscrits, et l'on peut dire que l'on est principalement redevable aux religieux d'avoir conservé tout ce qui nous reste de l'antiquité sainte et profane.

Outre ces raisons générales, qui font voir qu'il n'y a point de compagnies religieuses qui ne soient obligées à quelques sortes d'étude, et que c'est renverser les fondements et le bon ordre, que d'en bannir les sciences, il y en a de particulières, qui nous y obligent encore plus étroitement que toutes les autres. Et quand il serait vrai que quelques compagnies religieuses pourraient, en conséquence de leur entière séparation du commerce des hommes, conserver l'esprit de leur vocation sans le secours des études, il est certain que pour nous, nous ne pouvons sans elles conserver le nôtre, ni remplir ce que nous devons à Dieu, à l'Eglise et à tous les peuples.

Nous sommes, mes frères, les enfants d'un père dont le zèle et la charité ont eu pour fin le salut des âmes rachetées du précieux sang de Jésus-Christ; il ne s'est point con-

tenté de vivre pour lui-même, il a voulu profiter à tout le monde, comme l'Eglise le chante à sa gloire : *Sanctus Franciscus, præviis orationum studiis quid faciat instructus: non sibi soli vivere, sed et aliis proficere vult Dei zelo ductus* (*Offic. S. Franc.*). Et nous ne pouvons sans dégénérer, ni nous éloigner de l'esprit de notre vocation, refuser notre imitation à sa charité et à son zèle.

D'ailleurs, les pasteurs de l'Eglise veulent bien partager avec nous la conduite des âmes qui leur sont confiées, nous appeler à leur secours, et se décharger sur nous d'une partie des soins attachés à leur ministère; agissons donc comme de fidèles ministres de Dieu, rendons-nous recommandables en toutes choses, comme dit saint Paul, par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche contre le vice, le péché, la corruption des mœurs, et contre tout ce qui attaque la gloire de Dieu, l'honneur de l'Eglise et la sainteté de la religion : *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia... in castitate, in scientia* (*II Cor., VI*). Pour remplir les fonctions d'un si sublime ministère, nous avons donc besoin, comme il paraît par tout ce détail du grand Apôtre, non-seulement de piété et de charité, mais encore de science, que saint Augustin appelle la compagne de la charité, et la mère de l'humilité : *Scientiam comitem charitatis, magistram humilitatis* (*D. Aug.*).

Il s'agit dans nos fonctions du salut éternel des âmes que Dieu nous a confiées; nous avons à décider de leur sort heureux ou malheureux, à les conduire ou à la vie ou à la mort. Les fautes que nous y faisons sont presque toujours irréparables, et si au lieu de les mettre dans la bonne voie, nous les jetons par notre ignorance dans le précipice, Dieu nous déclare par son prophète Osée, qu'il nous rejettera loin de lui, et nous enverra la punition terrible dont il menace les prêtres qui négligent de se remplir des lumières et de la science qui sont nécessaires à leur caractère : *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi* (*Os., IV*).

Je ne puis me résoudre à prendre le pinceau, pour vous faire une peinture affreuse des vices, de la licence et de tous les désordres qui ont affligé l'Eglise en divers siècles; il vaut mieux en gémir que d'en parler, sans les rappeler tous en particulier dans votre mémoire, vous savez assez l'état où elle se trouva dans le dixième siècle, qui fut si malheureux, que Baronius dit que Jésus-Christ dormait sans doute au fond de la nacelle; car jamais on ne vit tant d'horreurs : l'Eglise était en proie, ou à des scélérats, ou à des

voleurs insatiables, ou à des monstres altérés de sang.

Vous n'ignorez pas non plus combien grande était la corruption des mœurs dans le Milanais, lorsque saint Charles Borromée y entra pour en prendre le gouvernement en qualité d'archevêque, tout ce que les armes ont d'injustice, les soldats de violence, de trahison, de cruauté, de mauvais exemple, s'était répandu dans cette malheureuse province, l'une des plus belles de l'Italie, et les peuples avaient presque nécessairement contracté les mœurs de leurs persécuteurs ; on n'y voyait plus de bonne foi dans les contrats et dans les traités, plus d'humanité ni de politesse, ni de concorde parmi les citoyens ; plus d'amitié, ni d'union, ni d'innocence dans les familles ; on n'y trouvait qu'usure, fraude, imposture, mensonge, force, rapine, tyrannie, que très-peu de vertu et de piété et beaucoup d'irrégion.

Où naissaient tant de monstres ? mes frères. Il faut avouer à la vérité que les vices et les mauvais exemples des religieux et des ecclésiastiques avaient beaucoup contribué à leur naissance ; car tel qu'est le prêtre, tel est le peuple, dit le prophète Isaïe (*Isa.*, XXIV) : mais il faut demeurer d'accord qu'ils naissaient encore plus de leur ignorance, qui était si grande, que la plupart ne savaient pas les formes des sacrements, et que quelques-uns même d'entre eux ne croyaient pas être obligés de se confesser, parce qu'ils confessaient les autres.

Quoique les pasteurs de l'Eglise veuillent bien nous appeler avec eux aux fonctions des premiers apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ, dont ils sont les successeurs, il ne faut point nous flatter, mes frères, que Dieu mette dans nous, ou par révélation, ou par infusion, ou par une subite illumination, comme il a fait dans ces premiers apôtres et ces premiers disciples, toute la science et tous les talents nécessaires pour bien gouverner les âmes et diriger les consciences, c'est une grâce qu'il a voulu faire aux premiers ministres de son Fils unique pour relever sa gloire, pour prouver sa divinité, pour autoriser sa mission, pour donner plus de créance à son Evangile, et pour forcer, par de si grands miracles, tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à la fondation ou à l'affermissement de son Eglise.

En prenant ces âmes neuves et grossières pour être les confidentes de ses secrets, les dépositaires de sa doctrine, et en les remplissant beaucoup, comme dit un ancien chrétien, parce qu'il y trouva beaucoup de vide, il s'est moqué de la superbe philosophie, et a confondu la prudence humaine ; mais s'il a tiré de la barque, des cabanes et des comptoirs, ceux qu'il voulait faire en un instant pêcheurs d'hommes, princes et docteurs des nations, il ne faut pas que nous, qui sommes toujours remplis de ténèbres et de préjugés, prétendions être éclairés de la sorte, ni qu'au lieu de l'esprit de prophétie,

de l'intelligence inspirée des Ecritures et du don des langues, nous attendions du ciel par infusion la connaissance des choses passées, la pénétration dans celles de l'avenir, la science de faire la guerre aux vices, aux passions, au monde et au péché, le discernement entre la lèpre et la lèpre (*Deuteron.*, XVII), la lumière qui débrouille les artifices d'une mauvaise conscience, et l'art de lui donner le calme et la paix.

Nous réussirions très-mal dans une profession si délicate et si dangereuse, si nous étions assez hardis pour l'exercer sans aucune préparation de discipline, sans faire aucun fonds d'expérience, et sans avoir acquis par une étude assidue une connaissance suffisante des points de la théologie, des décisions des saints canons, des maximes de l'Evangile et des règles de la morale chrétienne.

Il faut de l'adresse et de la méthode pour conduire un bateau ; et pour mener un chariot, il faut avoir appris les chemins pour pouvoir servir de guide. On a vu donner par écrit des règles et des préceptes pour se bien acquitter de la fonction de portier ou de celle de concierge dans les maisons des grands, quoique ce soient deux emplois qui ne sont pas extrêmement difficiles : il faut donc apprendre tous les emplois et étudier tous les arts, jusqu'aux moindres et aux plus aisés. N'y aurait-il que celui de conduire les hommes au ciel, qui est le plus important de tous, que nous puissions faire sans avoir d'instruction et de science ? Gouvernerons-nous les consciences au hasard et les âmes à l'aventure, et risquerons-nous notre propre salut et celui de tous les peuples, ou en nous ingérant de leur prêcher une religion et une morale dont nous n'aurions qu'une connaissance confuse et superficielle, ou en prononçant sur eux dans le tribunal des arrêts de condamnation et d'absolution, sans nous être jamais remplis, par l'étude, des lumières qui sont nécessaires à des juges ?

Quelque facilité de génie, et quelque pénétration d'esprit que nous ayons reçues de la nature, toutes nos décisions seront des contre-temps et de fausses mesures d'une fausse règle. Si l'étude ne nous conduit dans un ministère dont les lois, les règles et les maximes sont au-dessus de celles de la politique humaine et de la nature, au lieu de profiter des occasions d'arrêter le mal et de le guérir, de porter à la vertu et de l'établir, nous irons toujours devant ou après, ou nous passerons les bornes, ou nous n'y arriverons pas ; aujourd'hui nous ferons la guerre au péché, par humeur et par colère, demain nous donnerons une fausse paix aux plus impies par lâcheté : tantôt nous flatterons les plus cruels ennemis de Dieu et de la religion, et tantôt nous porterons le trouble dans les consciences les plus innocentes ; tantôt nous prendrons une usure palliée pour un gain permis et honnête, et tantôt nous ferons passer un commerce licite pour une usure sordide.

Il faut de la science pour porter un jugement sûr et solide dans les affaires qui regardent les consciences, pour ne se pas déterminer qu'après un rigoureux examen, pour ne pas flotter dans des irrésolutions perpétuelles, pour délibérer avec prudence, et pour ne point prendre parti avec trop de légèreté; il faut de la science pour aller au bien le plus apparent, le plus vraisemblable et le plus certain : pour ne prendre un ton affirmatif qu'à proportion de l'évidence, pour ne point courir risque de se tromper en prononçant souverainement sur des choses que nous ne connaissons qu'obscurément et à travers bien des nuages et des ténèbres; pour parler avec retenue, et pour ne point hasarder son jugement en décidant trop vite sur les apparences de la vérité.

Mais, quelque nécessaire que nous soit la science, ne nous y bornons pas, mes frères; plus zélés pour la perfection de notre cœur que pour celle de notre esprit, et toujours animés du soin du salut des âmes, demandons continuellement ces trois choses à Dieu avec le prophète-roi, la bonté, la discipline et la science : *Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me (Psalm. CXVIII)* : la bonté pour régler notre cœur, la discipline, parce qu'étant un devoir de sévérité qui tend à reprendre et à corriger les vices, cette correction est d'un très-grand avantage pour procurer la bonté dont elle est elle-même le fruit; et enfin la science pour cultiver et illuminer notre esprit, une science qui ne tende qu'à nous rendre plus soumis à Dieu, et qu'à nous faire aimer sa discipline salutaire : car si notre science ne nous conduit à cette bonté et à l'amour de cette discipline, c'est une science charnelle et humaine, plus capable de nous enfler que de nous édifier; c'est pourquoi David ne la met qu'au troisième rang, pour nous faire entendre qu'elle doit être fondée sur la charité, et qu'elle ne doit être regardée, selon saint Augustin, que comme une machine qui doit servir à élever l'édifice de la charité : *Tamquam machina quedam, per quam structura charitatis assurgat (D. Aug.; epist. 55, num. 36)*.

Si l'on ne rapporte pas la science à cette fin, non-seulement elle ne sert de rien, mais elle devient même très-pernicieuse; entassons tant que nous voudrions des vérités dans notre esprit, si nous n'avons soin de croître autant en charité qu'en science, ces vérités mêmes deviendront en nous un sujet d'illusion et d'égarement en cette vie, et de condamnation en l'autre. Cet homme qui venait de se récrier sur une injustice, qui venait d'en appeler à la vérité, qui, par mille mouvements divers, avait voulu faire sentir qu'il la faut préférer à toutes choses, et lui faire un sacrifice entier de nos injustes passions, ce même homme, s'il n'a pas la charité, oublie sa morale sévère au moment que son intérêt change, reprend le train du commun des hommes, et, comme s'il craignait de s'en distinguer, il donne aux vices mêmes les couleurs de la vertu;

il emploie pour cela, non-seulement la science et la parole, mais encore ses mœurs et son exemple : tout exprime en lui au dehors ce que la vérité lui reproche au dedans; c'est un cœur affaibli par l'amour des biens sensibles, un cœur qui n'a de la force que lorsqu'il n'a rien à sacrifier, et toujours désarmé quand il attend quelque chose des créatures.

En vain on attend un bon usage de la science de celui qui n'a pas la charité dans son cœur, elle se ressentira toujours des sources corrompues d'où elle coulera, et au lieu de produire les biens qui en dépendent, elle n'enfantera que ce déluge de maux qu'un apôtre nous a si vivement représentés.

Je dis plus, sans la charité même on ne peut acquérir de véritable science : *Non intratur in veritatem, nisi per charitatem*, dit saint Augustin (*in psal. LXXVII*); il faut que Dieu nous donne l'amour de la vérité pour la connaître; c'est par la charité que l'on parvient à la vérité; comme c'est par elle que l'on parvient à la gloire éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS XVI.

Sur les fins que les religieux doivent se proposer dans leurs études, et sur l'usage qu'ils doivent faire de leur science.

Multos avertit ab iniquitate : labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus, quia Angelus Domini exercituum est.

Il a détourné plusieurs personnes de l'iniquité; car les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science; et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'Ange du Seigneur des armées (*Malach., ch. II*).

Retirer les hommes de l'iniquité, leur inspirer la crainte des jugements de Dieu, les exhorter à son amour et menacer ceux qui ne l'aiment pas du second avènement de Jésus-Christ au milieu des feux, des foudres et des tonnerres; c'est la fin que nous devons nous proposer dans nos études, l'usage que nous devons faire de la science que nous avons acquise, ou à acquérir; car les lèvres des prêtres sont les dépositaires de la science, et c'est de leur bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'ils sont les anges du Seigneur des armées : *Multos avertit ab iniquitate; labia enim sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus, quia angelus Domini exercituum est.*

En même temps que nous avons l'honneur d'être appelés au service de l'Eglise, et que nous sommes chargés de prêcher l'Evangile et de diriger les âmes, nous devons nous persuader qu'il nous est dit ce qui est écrit de saint Jean-Baptiste : *Vous êtes le prophète du Très-Haut, et vous marcherez devant la face du Seigneur, pour lui préparer ses voies (Luc., I)*, pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a fait que ce soleil levant nous est venu visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les té-

nèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire leurs pieds dans le chemin de la paix.

Voilà l'esprit de notre vocation, messieurs, et si nous sommes assez malheureux pour en prendre un autre, nous sommes des prévaricateurs, et Dieu nous dira ce qu'ajoute le prophète Malachie, aussitôt après les paroles de mon texte; mais pour vous qui n'avez point gardé mes lois, qui avez été à plusieurs une occasion de scandale et de violement de ma loi, et qui, dans l'exercice de votre saint ministère, avez eu égard à la qualité des personnes, je vous rendrai vils et méprisables aux yeux de tous les hommes : *Propter quod et ego dedi vos contemptibiles et humiles omnibus populis* (Malach., II).

Nous ne devons point acquérir la science pour briller, ni pour nous donner de la réputation, ni pour nous mériter un grand nom dans le monde : sur ce pied-là, elle nous serait pernicieuse à nous-mêmes et inutile à la religion et à l'Eglise; il nous est commandé de l'acquérir pour affermir les justes dans la vertu, pour rappeler les pécheurs dans le chemin de leur salut, pour les reprendre de leurs désordres, et pour attaquer les vices et les passions jusque dans leurs plus forts retranchements.

L'amour-propre, l'intérêt, la lâcheté, la complaisance, la cupidité sont des imposteurs qui flattent les pécheurs, et qui les présentent à leurs propres yeux tout autres qu'ils ne sont, mais un véritable ami qui a la science de Dieu leur découvre sans déguisement ce qu'ils cachent dans eux par une dissimulation volontaire; c'est pourquoi le Sage joint ensemble la répréhension et la science, pour montrer que celle-ci n'est donnée aux ministres du Dieu vivant, que pour corriger les hommes et les redresser, lorsqu'ils se sont égarés : celui qui aime son salut aime la correction, et celui qui aime la correction s'estime heureux de trouver un homme habile, savant, sincère et charitable, qui la lui fait à propos et qui le rappelle sans déguisement et sans détour à son devoir : *Qui diligit disciplinam, diligit scientiam* (Proverb., XII).

Or, pour vous faire voir quels sont les écueils que nous devons éviter dans nos études, et les fins légitimes que nous devons nous y proposer; je n'ai, messieurs, qu'à vous expliquer ces belles paroles de saint Bernard, qui doivent servir de règle à tous ceux qui, en conséquence de leur vocation et de leur ministère, sont obligés de se remplit de science et de lumière.

Il y en a, dit ce Père (*In Cant., ser. 36*), qui veulent savoir seulement pour le plaisir de savoir, et c'est une vaine curiosité; il y en a d'autres qui veulent savoir pour vendre leur science et pour en tirer de l'argent ou des honneurs, et c'est un gain exécrable; il y en a d'autres qui veulent savoir pour faire servir leur science au salut et à l'édification du prochain, et c'est une charité; il y en a d'autres enfin qui veulent savoir pour s'instruire

et s'édifier eux-mêmes, et c'est une prudence.

Loin premièrement de nous cette science vaine et inutile qui n'a pour but que de contenter la curiosité de celui qui la possède : semblable à ces trésors cachés dans les entrailles de la terre ou dans les abîmes de l'Océan, lesquels ne seront jamais d'aucune utilité aux hommes : *Sunt qui scire volunt eo tantum fine ut sciant, et turpis curiositas est*. Etudier de la sorte, c'est ressembler à ces avares qui, après avoir consumé toute leur vie à amasser de grandes richesses, les enfouissent dans des lieux écartés et éloignés du commerce des hommes, comme s'ils les enviaient encore après leur mort à ceux qui en pourraient profiter.

Loin secondement de nous cette autre science qui n'a pour but que de satisfaire l'orgueil et la vanité de celui qui la possède, de lui donner de la réputation, de le faire passer pour un homme habile, profond, éloquent, et de le flatter d'une certaine complaisance secrète et ridicule qu'il trouve à paraître, rempli plus que les autres de cette lumineuse abondance de dons et de talents : *Sunt qui scire volunt, ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est*.

L'étude et la lecture sont très-propres à nous appliquer sur nous-mêmes : outre qu'elles remplissent le vide et le loisir de la vie solitaire, elles sont un exercice de méditations et de réflexions, c'est un recueillement qui empêche que nous ne nous égarions sur des objets dangereux; mais il ne faut ni lire, ni étudier par curiosité ou par ostentation : cette sorte d'étude et de lecture ne sert qu'à la vanité.

A quoi bon orner sa mémoire de faits merveilleux pour avoir le plaisir de briller dans les compagnies, ou la charger des opinions d'autrui sans y faire attention et sans tirer aucune utilité pour son propre cœur; à quoi bon ne savoir que pour le montrer, sans que les autres en puissent tirer aucun fruit, et ce qui est encore pis, que pour nous en glorifier, nous qui sommes obligés de leur parler, de les prêcher, de les diriger encore plus d'exemples et d'actions que de paroles? à quoi bon cette vaine éloquence dont tant de prédicateurs font montre et parade, ou pour imprimer les vérités de la foi, ou pour faire la guerre au péché, et que saint Paul appelle une corruption, une altération, une falsification et, pour user de ses termes, un adultère de la parole de Dieu : *Adulterantes verbum Dei* (II Cor., II).

Cette vaine et superbe éloquence ne convient point aux ministres de Jésus-Christ; c'est un art de persuader par le déguisement, par l'exagération, par l'hyperbole, un prédicateur qui se revêt d'une gravité contrefaite et affectée, qui se guinde, qui rehausse le ton de sa voix pour prononcer avec plus d'harmonie, qui compasse ses paroles, qui concerte ses gestes, ne produit la vérité que fardée et ajustée : s'il prêche contre l'avarice, c'est par quelque vue d'intérêt; en même temps qu'il exhorte à l'humilité, il men-

die ambitieusement les applaudissements, il n'étale qu'une éloquence artificieuse et hypocrite, c'est là un orateur profane qui harangue, et non pas un prédicateur de la morale chrétienne et de l'Evangile.

Tous les Pères se sont déclarés contre cette sorte d'éloquence, ils disent que la vérité se doit montrer toute nue et sans parure, qu'ils laissent aux païens le soin de persuader par des paroles mesurées et compassées, que pour eux, ils ne s'attachent pas au choix des paroles, ni à l'arrangement des termes, ni à la cadence des périodes; qu'il suffit de faire entendre tout simplement la vérité, laquelle touche et charme par sa force et par sa beauté naturelle.

Ils ne prétendent pas néanmoins par là que l'on s'abandonne à une simplicité rustique, barbare et méprisable, qui s'éloigne des bienséances, qui choque la délicatesse du siècle où l'on vit, qui blesse les oreilles et qui puisse rebuter les auditeurs; ils demandent une simplicité solide et majestueuse, qui exprime les vérités saintes nettement, gravement, et avec l'austérité évangélique, semblable à ces fleuves larges et profonds, qui roulent leurs eaux avec majesté, et dont la lenteur est plus estimable et fait plus de bien que la rapidité de ces torrents qui passent en faisant beaucoup de bruit, qui désolent et qui ravagent les plus belles campagnes. L'Eglise, plutôt que de s'éloigner de cette simplicité chrétienne si recommandable, préfère un style négligé et une sorte de rudesse à la justesse et à la délicatesse des orateurs du siècle.

C'est pourquoi les Pères qui avaient reconnu par leur propre expérience que dans le commerce des poètes et des orateurs profanes, l'on contracte un goût opposé à la simplicité de l'Ecriture, parce que les traits agréables et ingénieux qui brillent chez eux, poussent trop l'imagination qui a de la peine à retourner aux exercices pieux, qui n'ont rien de vif et de piquant, et qu'il y règne toujours un certain air de liberté qui ramène l'esprit dans le monde et y rallume l'amour du siècle, en défendaient quelquefois la lecture aux ecclésiastiques; ils y trouvaient je ne sais quoi de profane et de mondain, trop différent de la sainteté et de l'humilité évangéliques; et si l'on en a quelquefois permis la lecture à quelques personnes d'un génie plus étendu et plus sublime, ça toujours été en leur conseillant d'en user avec beaucoup de sobriété, plus pour ne paraître pas absolument ignorants là-dessus et pour se délasser dans les intervalles d'une lecture sérieuse, que pour s'en remplir la mémoire et en faire une étude d'application.

Des hommes de notre condition doivent se retrancher à l'étude de l'Ecriture sainte, des Pères, des Canons, de la théologie et des interprètes, qui sont les sources les plus pures de la religion et de la morale: nous ne devons nous permettre presque rien au delà, ni agréments, ni politesse, ni ornements profanes.

Mais pourquoi, dit-on, hérissier d'épines

l'Evangile? pourquoi le rendre si triste et si affreux aux yeux des gens du monde, en proposant la piété toute hideuse? elle effarouche, elle épouvante les esprits délicats des mondains, au lieu qu'en la rendant plus aimable, et en la parant de dehors plus agréables, elle s'insinue plus aisément et trouve une entrée plus facile dans les esprits.

Ce sont là, mes frères, les prétextes spécieux que l'amour-propre et le désir de plaire ont imaginés: ces charmes extérieurs dont on voudrait orner la vérité; cette politesse par laquelle on prétend tempérer la sécheresse et la sévérité de l'Evangile, ne servent qu'à flatter une fausse délicatesse dont on se pique dans le monde.

D'un côté, la pompe et tout l'attirail mondain de l'éloquence, servent à la vanité et à l'ostentation du prédicateur; et de l'autre, ils entretiennent je ne sais quelle mollesse dans l'esprit des auditeurs: les vices paraissent moins grossiers et moins haïssables, quand on en fait des peintures si délicates, et qu'on les représente avec des traits fins et adoucis, selon l'art de l'éloquence mondaine. C'est pourquoi saint Paul dit aux Corinthiens: Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer l'Evangile de Jésus-Christ, je n'y suis point venu avec les discours élevés d'une éloquence et d'une sagesse humaine; car je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu: *Sermo meus et prædication mea, non in persuasibilibus humane sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (I Cor., II).

Loin, troisièmement, de nous cette autre science que quelques-uns n'acquièrent que pour la vendre, la faire servir à leurs propres intérêts, et en tirer de l'argent, ou des présents, ou des honneurs: c'est là une des plus funestes sources de tous les relâchements qui se sont introduits dans l'Eglise, de la damnation des ministres de Jésus-Christ, et de la perte des âmes qu'ils conduisent; acquérir ainsi de la science pour en trafiquer, c'est un gain exécrable, dit saint Bernard: *Sunt qui scire volunt, ut scientiam suam aliis vendant non tantum pro pecunia, sed et pro honoribus; et turpis questus est.*

Depuis que ce malheureux intérêt a gâté le cœur et l'esprit des ministres de Jésus-Christ, combien ont-ils subtilisé les matières pour s'accommoder à la cupidité, flatter les passions et ménager la corruption des hommes? combien, à force de raisonner et d'inventer des subtilités, des distinctions et des chicanes sur la morale, ont-ils perdu de vue la loi de Dieu et la raison?

Depuis que, pour s'insinuer dans les bon-

nes grâces des grands et des riches du monde, se donner leur faveur et se procurer par là quelques biens, quelques aises ou quelques dignités dont ils sont les maîtres, l'on s'est avisé de raffiner sur les péchés, et que l'on en a formé des questions problématiques pour leur faire un chemin plus large et plus commode au salut, il y a peu de crimes où l'on n'ait trouvé des excuses, et peu d'injustices et d'usures que l'on ne puisse commettre en sûreté de conscience, s'il y a une probabilité qu'une action est innocente : cela suffit pour la faire impunément.

Ah ! mes frères, quand les lois de Dieu et de l'Eglise ne réprouveraient pas ces ménagements criminels, qui entretiennent les pécheurs dans leurs désordres, et qui les endorment au milieu des iniquités les plus monstrueuses, n'y aurait-il pas de la honte pour nous à être plus relâchés en cela que les païens mêmes ? Et en effet, ces sortes de cas de conscience ne seraient-ils pas plus sûrement décidés par ce principe de Cicéron, que du moment que l'on est en balance, si une chose est juste ou non, il faut s'en abstenir, parce que c'est une marque que l'on y aperçoit quelque injustice à travers les raisons de douter : *Dubitatio autem cogitationem significat injuriæ*.

C'est contre cette conduite lâche et intéressée de ces ministres que Dieu s'élève, quand il dit par son prophète Osée : Je changerai leur gloire en ignominie, parce qu'ils se nourrissent des péchés de mon peuple ; et que, flattant leurs âmes, ils les entretiennent dans leurs iniquités : *Gloriam eorum in ignominiam commutabo : peccata populi mei cedent animas eorum*.

Ce n'est pas un mal que les prêtres se nourrissent des aumônes du peuple, ou des offrandes qui leur appartiennent selon l'ordre de Dieu ; mais ils se rendent très-coupables, s'ils entretiennent les péchés du peuple par quelques vues secrètes d'un intérêt qui leur en revient, selon que Dieu le leur reproche ici par son prophète ; car, pourquoi, dit saint Grégoire, accuse-t-on les ministres de Jésus-Christ de manger les péchés du peuple, sinon parce qu'ils flattent les pécheurs, de peur de perdre les avantages qu'ils en reçoivent.

Nous tirons notre subsistance, dit ce saint Pape, de ce que nos pères ont offert à Dieu pour racheter leurs péchés ; et nous ne travaillons point avec l'ardeur que nous devrions à détruire ces mêmes péchés, ou par la ferveur de nos prières, ou par le zèle et la lumière de nos discours ; nous osons à peine reprendre un particulier quand il pèche ; et ce qui est plus déplorable, s'il arrive que ce soit un homme puissant, nous le flattons d'ordinaire dans ses défauts, au lieu de le redresser par nos saints avis, de peur que notre liberté ne lui étant pas agréable, il cesse de nous faire le bien qu'il nous fait.

Voilà la source secrète du relâchement avec lequel nous exerçons nos saints mi-

nistères, de là toutes ces absolutions sacrilèges que nous donnons aux pécheurs, sans les obliger à retrancher toutes les occasions prochaines qui les font tomber dans les crimes, à restituer le bien qu'ils ont acquis par une avarice insatiable, par des concussions, par des usures et par tant de sortes de contrats et de commerces d'iniquité.

De là ces ménagements politiques, pour ne point choquer leurs passions favorites et dominantes ; de là ces complaisances à recevoir leurs mauvaises excuses, quand il s'agit de réparer la réputation du prochain qu'ils ont détruite par les plus noires calomnies ; de là toutes ces absolutions précipitées, quoique leurs rechutes continuelles et scandaleuses prouvent assez qu'ils ne sont point touchés des sentiments d'une véritable conversion ; de là enfin cet aveuglement volontaire, qui, sous prétexte de charité, quoique ce soit cupidité, nous empêche de réfléchir que la grâce n'opère point ordinairement dans les âmes avec des mouvements si prompts, que c'est un jour divin, comme le remarque saint Grégoire, qui a son aurore aussi bien que le jour naturel, et qui ne dissipe les ténèbres du cœur qu'à mesure qu'il s'avance et que ses rayons se fortifient.

L'homme nouveau non plus que le vieux ne se forme pas tout d'un coup ; il commence par des conceptions imparfaites, il ne s'engendre que peu à peu, et il lui faut souvent beaucoup de temps avant que de naître ; de sorte que ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, doivent extrêmement appréhender que leur précipitation ne serve à autre chose qu'à procurer des avortements, et que Dieu ne leur reproche un jour de s'être conduits de la même sorte dans la naissance spirituelle des âmes, que ferait une mère qui voudrait se décharger de son fruit aussitôt qu'elle se sentirait grosse, pour lui donner plutôt l'usage de la vie, la jouissance de la lumière, et le dégager d'une prison où elle s'ennuierait de le laisser enfermé.

C'est ainsi que quelques ministres de Jésus-Christ s'imaginent être fort charitables envers les pécheurs, en se hâtant de les délier par une absolution précipitée, et de les enfanter par les sacrements : ils ne voient pas que par ce moyen ils étouffent le plus souvent comme cette mère un peu de vie qui commençait à les former ; au lieu qu'en suivant le cours de la grâce, et tâchant de les faire avancer peu à peu dans de plus parfaites dispositions de pénitence par les moyens que l'Evangile nous prescrit, c'est-à-dire par les prières, par les jeûnes, par les aumônes et par les autres semblables exercices de piété : peut-être qu'avec le temps ils les eussent amenés à une véritable et solide conversion.

C'est à ces sortes de confesseurs et de directeurs que quelques secrets intérêts rendent relâchés et complaisants dans leur ministère, qu'il Dieu adresse ces paroles terribles,

par la bouche de son prophète Osée : Prêtres, écoutez ceci ; maison d'Israël, soyez attentive ; maison du roi, prêtez l'oreille, car Dieu va exercer ses jugements sur vous, parce que vous êtes devenus à ceux sur qui vous étiez obligés de veiller comme des sentinelles, ce que sont les pièges aux animaux, et les filets qu'on tend aux oiseaux sur le Thabor : *Audite hoc sacerdotes, et attendite domus Israel, et domus regis auscultate : quia vobiscum judicium est quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor (Osé., V).*

Dieu, par ces paroles, menace de ses plus redoutables jugements les prêtres et les dispensateurs de ses mystères, lorsqu'au lieu d'empêcher les âmes de tomber, ou dans les erreurs qui les séduisent, ou dans le relâchement des mœurs qui les égare de la voie du salut, ils deviennent au contraire un filet et un rets que le démon leur tend pour les faire tomber dans ses pièges, sans qu'il leur soit possible de s'en dégager ; car quelle espérance de salut reste-t-il à une âme qui, au lieu de trouver la voie de Dieu et des remèdes à ses blessures, trouve un guide qui l'égare et un médecin qui empoisonne ses plaies, au lieu de les guérir ; ce sont ces faux directeurs dont les saints Pères et les conciles se plaignent avec tant de force, qui, par des paroles douces en apparence et cruelles en effet, séduisent les âmes, travaillent à sécher leurs larmes, et à étouffer les remords de leur conscience, et leur promettent une fausse paix, lorsque Dieu les menace de ses plus sévères jugements.

Il ne reste donc que deux fins légitimes que nous puissions nous proposer dans nos études : la première est, comme dit saint Bernard, d'acquérir de la science pour la faire servir au salut et à l'édification du prochain : ce qui doit être l'effet d'une charité toute pure et désintéressée, qui n'ait en vue que la conversion des âmes, et la gloire qui en revient à Dieu : *Sunt qui scire volunt ut alios ædificent, et charitas est.*

Armés de cette science pleine de charité, nous attaquerons généreusement le péché sans avoir égard ni aux richesses, ni au rang, ni à la qualité des coupables, nous dirons aux princes mêmes dont nous avons tout à craindre ou à espérer, comme saint Ambroise, au grand Théodose : Si vous avez imité David dans son crime, imitez-le donc aussi dans sa pénitence : *Si secutus es errantem, sequere penitentem (Paulin. in Vit. Ambr.).*

Nous leur dirons sans complaisance et sans déguisement, comme Samuel à Saül : Pourquoi n'avez-vous point écouté la voix du Seigneur ? pourquoi vous êtes-vous laissé aller au désir du butin ? et pourquoi avez-vous péché aux yeux du Seigneur ? Ne vous a-t-il pas sacré roi sur Israël ? et lorsque vous étiez petit à vos yeux, n'êtes-vous pas devenu le chef et la tête de toutes les tribus d'Israël ? Pourquoi donc n'avez-vous point

obéi à sa voix, l'obéissance ne vaut-elle pas mieux que toutes les victimes ? et n'est-ce pas une espèce de magie, et un crime d'idolâtrie que de ne se pas rendre à sa volonté ? que sert de lui offrir un culte extérieur, si on ne lui sacrifie pas sa volonté propre ? et quel état Dieu peut-il faire de cette piété apparente, lorsque nous tombons dans le crime des devins, puisqu'en quittant la certitude de ses volontés qu'il nous a déclarées par sa loi, nous prétendons deviner en quelque manière ce qu'il désire ; et qu'au lieu de consulter son oracle dans sa parole et dans ceux qui en sont les interprètes, nous consultons en quelque sorte les oracles du démon, en nous faisant une idole de notre passion, un dieu de notre volonté propre et des raisons fausses que nous avons nous-mêmes inventées : *Quasi peccatum ariolandi est, repugnare ; et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere.*

Voilà, dit saint Grégoire, une belle figure de l'usage que nous devons faire de nos lumières et de la sainte liberté avec laquelle nous devons nous acquitter de nos fonctions. Saül avait parlé à Samuel d'une manière soumise et obligeante, selon la remarque de ce saint pape ; et Samuel, sans perdre le respect qu'il lui devait, ne laisse pas de le reprendre avec une sagesse pleine de force (*D. Greg., in hunc loc.*). Les grandes âmes, ajoute ce saint docteur, ne se laissent point éblouir par la flatterie ; elles ne considèrent dans les hommes que l'ordre de Dieu, la crainte de ce souverain juge occupe toute leur pensée ; la vérité qui forme leurs sentiments conduit leurs paroles ; et de quelque manière qu'elles puissent être prises par les hommes, il leur suffit de dire ce que Dieu leur a commandé, et ils ne sont en peine que de lui plaire.

J'ai péché, dit Saül à Samuel, mais portez, je vous prie, mon péché : *Peccavi quia prævaricatus sum sermonem Domini... ; sed nunc porta, queso, peccatum meum (I Reg., XV).* Voilà, dit le même saint Grégoire, l'image d'un grand nombre de personnes dont la vie est criminelle devant Dieu et dont la conversion n'est qu'apparente ; ils sont forts pour oser commettre les plus grands crimes, et ils sont lâches pour les pleurer ; ils ne craignent pas de percer leurs âmes par des plaies mortelles, et après cela ils ne peuvent se résoudre à souffrir des remèdes proportionnés à la profondeur de leurs blessures et à chercher leur guérison dans la douleur salutaire de la pénitence ; ils ne pensent qu'à se décharger par la confession du souvenir de leur péché pour en charger la conscience des autres (*D. Greg., in hunc loc.*).

Mais Samuel ne se rend point à cette humilité apparente de Saül, et sa fermeté, dit saint Grégoire, est d'une grande instruction pour les ministres de l'Eglise, dont la conduite est souvent hardie, lorsque leur vie est très-molle et très-retâchée ; ils sont si faibles qu'ils ne peuvent presque se porter eux-mêmes, et ils sont en même temps si témé-

raires qu'ils osent se charger du poids des péchés des autres.

Ils détruisent dans les pécheurs l'esprit de la pénitence par des conseils pleins de tromperie et de mensonge, par des complaisances meurtrières, qui leur ôtent toute voie de satisfaire à la justice de Dieu après l'avoir offensé, et de racheter leurs péchés par des œuvres que l'Evangile appelle de dignes fruits de pénitence, par l'assurance qu'ils leur donnent d'une paix qui est fausse; ils les privent, dit saint Cyprien, de toute espérance de la vraie paix de l'Eglise; et, imitant les artifices d'une cruelle marâtre, ils ferment aux enfants le sein salulaire de leur véritable mère et achèvent de les étouffer, en les empêchant de verser des larmes de leurs yeux et de tirer de saints gémissements du fond de leurs cœurs : *Pax vera falsæ pacis mendacio tollitur; salutaris sinus matris, noverca intercedente, præcluditur, ne de pectore atque ore lapsorum fletus et gemitus audiatur* (D. Cypr., ep. 55, ad Cornel. pap.).

Imitateurs de l'insolence de ces fausses prophétesses, contre lesquelles Dieu commande à Ezéchiel de s'élever avec tant de force, ils font servir toute leur adresse, toute leur science et tout leur esprit pour séduire les âmes, en mettant des coussinets sous les coudes des pécheurs et des oreillers sous leurs têtes, pour user des termes du même prophète; c'est-à-dire en les flattant dans leurs désordres par des adoucissements politiques, et en les entretenant dans une vie molle par les belles espérances qu'ils leur donnent contre toutes les menaces de Jésus-Christ et des saints prophètes.

Et afin que l'on ne doute pas que c'est l'intérêt qui est le motif secret d'une si cruelle lâcheté, le prophète ajoute que c'est pour un peu d'orge, pour un morceau de pain, pour un vil intérêt qu'ils se jouent ainsi des consciences des hommes : *Propter pugillum hordei et fragmen panis*. Et quand même ils en pourraient tirer un plus grand avantage selon le monde, que serait-ce toujours dans le fond qu'un peu d'orge, un peu de pain, et un rien en comparaison du salut de tant de personnes de tout âge, de toute condition, qu'ils engagent dans l'impénitence et auxquelles ils donnent la mort par les maximes pernicieuses de leur fausse morale, qui n'est qu'un art de chicaner avec Dieu?

Voilà l'origine de tous les dérèglements qui se sont répandus dans l'Eglise, aussi bien que dans l'ancienne Synagogue, qui en était la figure, et la plus funeste source de la perte du peuple de Dieu, qui s'en plaint encore plus expressément par un autre prophète, quand il dit que leurs princes rendent des arrêts pour des présents, que leurs prêtres enseignent pour des récompenses, et que leurs prophètes devinent pour de l'argent, qu'ils sont eux-mêmes les esclaves de l'avarice et toujours prêts à prostituer leur autorité pour des avantages temporels, et de sacrifier la justice à leur intérêt : *Principes ejus in muneribus judicabant, et sacerdo-*

tes ejus in mercede docebant, et prophetæ ejus in pecunia divinabant (Mich., III).

Plût à Dieu que nous ne vissions pas aujourd'hui de nos yeux de semblables désordres, et que ce que dit le Sage, que tout obéit à l'argent, que l'intérêt fait tout et gouverne tout, *Pecuniæ obediunt omnia* (Eccles., X), ne fût pas aussi vrai de ce qui se passe dans l'Eglise que de ce qui arrive dans les affaires du siècle; et, pour ne rien déguiser dans une matière si importante, plût à Dieu que l'on ne trouvât pas même très-souvent plus de justice, de désintéressement et de générosité dans les juges du monde que dans les ministres de Jésus-Christ!

Que notre science et nos études aient, mes frères, des vues plus chrétiennes, plus pures, plus désintéressées, et, pour parler le langage figuré d'un prophète (Mich., IV), faisons de nos épées des socs de charrue, et de nos armes des instruments pour remuer la terre, au lieu de nous servir de notre esprit et de nos lumières comme d'une épée et d'une lance, ou pour nous signaler dans les combats d'une vaine curiosité et d'une science tout humaine, ou pour donner du crédit aux crimes, les pallier et les autoriser, au grand préjudice des consciences. Servons-nous-en par l'impression de la grâce à remuer et à renverser les cœurs terrestres et charnels des pécheurs, à en déraciner les vices et à y faire germer les vertus.

Ressouvenons-nous que les âmes sont un champ que Dieu nous a donné à cultiver, comme dit le grand Apôtre, de la culture duquel il nous demandera compte, et auquel nous sommes obligés de faire porter pour lui seul, et non pour nous, des fruits de pénitence et de salut : *Dei enim sumus adjutores, Dei agricultura estis* (I Cor., III). Imitons la sage conduite de Samuel, qui ne veut point prendre sur lui la faute de Saül, voyant que lui-même n'en était point véritablement touché, et ne prétendons pas que par ces lâches complaisances, ces déguisements et tous ces artifices dont on se sert quelquefois pour adoucir aux pécheurs les amertumes de la pénitence, nous soyons plus forts et plus charitables que ce saint prophète.

Enfin, mes frères, la seconde fin légitime que nous devons nous proposer dans nos études est d'acquérir de la science pour nous instruire et nous édifier nous-mêmes, et c'est une prudence, dit saint Bernard : *Item sunt qui scire volunt ut ipsi ædificentur, et prudentia est*. Si nous devons avoir pour but, en étudiant la science de l'Ecriture, des Pères, des canons et de la morale, de troubler et d'épouvanter les pécheurs par la crainte des jugements de Dieu et de l'enfer, nous devons premièrement nous en servir à exciter dans nous-mêmes les heureux effets de cette salubre frayeur, et nous mettre en état de leur dire, comme saint Augustin le leur disait : Je vous étonne parce que je suis étonné moi-même, je vous donne ce que je reçois : *Territus terreo*.

Il faut que nous puissions leur dire, comme Samuel à Saül : Je vous dirai tout ce que

vous avez dans le cœur et vous donnerai des nouvelles de ce que vous cherchez; mais auparavant venez et montez au lieu haut, car vous mangerez aujourd'hui avec moi (I Reg., IX). La science et la dispensation de la parole de Dieu, dit saint Grégoire, est comme un festin que le ministre de Jésus-Christ prépare et auquel il convie celui qui l'écoute : Samuel mange avec Saül qui le vient consulter, et Saül mange avec Samuel; un bon directeur se nourrit lui-même de ce qu'il présente à ceux qu'il instruit, lorsqu'il goûte la vérité qu'il leur annonce, qu'il a plus de soin de l'imprimer dans son cœur que de l'avoir dans sa bouche, et que, par une prudence et une sage précaution qu'il doit avoir pour ses propres intérêts, il tâche de suivre et de s'appliquer les règles saintes qu'il prescrit aux autres : *Bonus doctor dum dulciter quæ dicit in devotionem mentis accipit, se et eos qui audiunt simul pascit* (D. Gregor., in hunc loc.).

Nous devons nous figurer sans cesse, dit saint Jérôme, que si nous, qui avons l'honneur d'être élevés à la dignité sacerdotale pour la conduite des âmes et pour le service de l'Eglise, ne pratiquons pas ce que nous enseignons, ne vivons pas bien et déshonorons notre dignité par nos œuvres, il est impossible que les laïques nos frères ne se corrompent par la vue de nos désordres en se portant à les imiter : *Finge aliquem in sacerdotali culmine constitutum non bene vivere et deturpare operibus dignitatem, nonne imitatione vitiorum ejus laicus frater corrumpitur?* (D. Hieron., in Ezech., III.)

Le peuple est ordinairement tel que le prêtre qui le conduit, et dès que le prêtre est corrompu, il n'y a plus que ravage et renversement sur la terre, dit Isaïe : *Erit sicut populus, sic sacerdos...; dissipatione dissipabitur terra, et direptione prædabitur* (Isa., XXIV). Le prophète commence d'abord par la source de tous les maux.

Et en effet, que deviendra un troupeau dont le pasteur n'est pas plus raisonnable que les brebis, ou un malade dont le médecin n'est pas plus éclairé que celui qu'il traite? Si celui qui est la lumière n'est que ténèbres, dit le Sauveur, combien grandes seront les ténèbres mêmes (Matth., VI)? Il n'y aura plus que confusion, qu'égarement, que profanations dans l'Eglise; les prêtres ne pourront plus conduire les fidèles, et les fidèles n'auront plus d'estime ni de respect pour les prêtres; ils n'auront plus de créance dans leurs paroles, et, ne les estimant plus capables de leur administrer le pain de la vie spirituelle, ils les abandonneront et les jugeront indignes de recevoir leurs offrandes et les autres secours qu'ils ont droit d'attendre de la justice et de la charité des fidèles. Car, quelque respect qu'aient les gens du monde pour le saint caractère dont nous sommes honorés, et pour l'habit que nous portons, quelque obéissance qu'ils se sentent obligés de rendre à la loi de Dieu, qui leur ordonne d'offrir une portion de leurs biens

aux ministres de Jésus-Christ, et de soulager de leur superflu ceux qui font profession volontaire de la pauvreté évangélique, demeurons d'accord que notre vie pure, édifiante et retirée est peut-être le plus pressant motif qui les engage à nous secourir.

C'est pourquoi l'Ecriture remarque, dans le second livre d'Esdras, que la raison qui portait le peuple Juif à multiplier ses présents et ses offrandes en faveur des prêtres et des lévites était la joie et la consolation qu'il ressentait de les voir s'acquitter de leur ministère et garder fidèlement les ordonnances de Dieu : *Et immolaverunt in die illa victimas magnas... quia lætificatus est Juda in Sacerdotibus et Levitis astantibus, et custodierunt observationem Dei sui* (II Esdr., XII).

Et quoique ce fût à Dieu même que ces peuples faisaient leurs présents, l'Ecriture ajoute que l'on choisit des hommes pour recevoir ces offrandes avec de dignes actions de grâces : *In decore gratiarum actionis; voutant sans doute marquer par là que ces ministres devaient être reconnaissants de ce que la piété des peuples leur présentait, et que jamais ces peuples ne se porteraient avec plus d'ardeur à leur faire de saintes largesses, que lorsqu'ils verraient dans l'exemple de leur piété à remplir tous leurs devoirs, de quoi s'exciter eux-mêmes à devenir plus pieux et plus fidèles envers Dieu : car c'est sur l'exemple des prêtres et des religieux que se forment ordinairement les peuples, ce qui a fait dire au grand saint Grégoire que jamais ils n'exhortent les fidèles aux combats tout spirituels de la sainte milice de Jésus-Christ, d'une manière plus efficace, que lorsqu'ils font éclater dans leurs actions les éminentes vertus qu'ils prêchent aux autres; et qu'en même temps qu'ils ont dans la bouche des paroles pour instruire les savants, ils présentent dans leurs œuvres des exemples de piété pour les simples : *Ad spiritualis militiæ conflictum cohortari proximos tanto utilius possunt, quanto et alta quæ prædicare sciunt, in opere virtutis ostendunt : habent in conditione verba, habent ad exempla simplicium opera* (D. Greg. in I Reg., IX, pag. 301).*

Et saint Augustin (Ep. 105 ad Sixtum), parlant de ceux qui sont appelés à la conduite des âmes, soit par justice, soit par charité, dit qu'il faut que chacun d'eux ait une piété éclairée par la science, et une science animée par la piété : *Scienter pius, et pie sciens*, parce que la piété sans la science les rendrait inutiles à l'Eglise, et que la science sans la piété les rendrait mauvais. Par l'alliance de ces deux qualités, nous répondrons fidèlement à la grâce de notre vocation, nous remplirons tous nos devoirs, et nous nous disposerons à recevoir dans le royaume des cieux cette récompense éternelle que Jésus-Christ a promise à tous ceux qui font et qui enseignent : *Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum* (Matth., V).

DISCOURS XVII,

Prononcé à l'ouverture d'une visite.

Fratres tuos visitabis, si recte agant et cum quibus ordinati sunt disce.

Vous visiterez vos frères, et sachez s'ils font leur devoir, et en quelle compagnie ils sont (I Reg., ch. XVII).

Ces paroles qu'Isaïe dit à David lorsqu'il l'envoya visiter trois de ses frères qui avaient suivi Saül à la guerre contre les Philistins, sont celles que Dieu même adresse à un supérieur, lorsqu'il lui ordonne de visiter toutes les années les religieux qu'il a soumis à sa conduite : Vous visiterez vos frères, et sachez s'ils font leur devoir et en quelle compagnie ils sont : *Fratres tuos visitabis si recte agant, et cum quibus ordinati sunt disce.* Allez voir s'ils conservent l'esprit de leur profession, s'ils ne violent point les vœux qu'ils ont promis d'observer, si la discipline régulière est toujours en vigueur parmi eux, si, par leurs divisions, ils ne rompent point la paix que saint Bernard a si bien nommée l'âme des communautés religieuses, si enfin par leur trop grande conversation avec les gens du monde, ils ne perdent point les vertus austères qu'ils sont obligés de pratiquer dans la solitude : *Fratres tuos visitabis si recte agant, et cum quibus ordinati sunt disce.*

Ces paroles, mes frères, me donnent une haute idée de la visite que je vous rends, et me font faire une grande différence entre elle et celles que se rendent ordinairement les gens du monde : ceux-ci ne se visitent presque jamais sans dissiper par leurs entretiens inutiles tout ce qu'ils ont acquis de piété et de vertu ; et c'est dont saint Paul se plaignait aux Corinthiens, lorsqu'il leur reprochait que ce n'était plus pour manger la cène du Seigneur qu'ils s'assemblaient les uns avec les autres : *Convenientibus ergo vobis in unum, jam non est dominicam cœnam manducare (I Cor., XI).* Mais quand les supérieurs visitent leurs frères, c'est pour les fortifier dans la vertu et pour ressusciter en eux le premier esprit de leur profession, si les relations qu'ils sont obligés d'avoir avec les gens du monde avaient été capables d'en ralentir la ferveur.

Un supérieur ne doit donc entrer dans une maison religieuse, que comme la colombe entra dans l'arche avec un rameau d'olivier chargé non-seulement de feuilles, mais de fruits, et moins de feuilles que de fruits, pour marquer la différence de sa visite d'avec celles des personnes du siècle, qui d'ordinaire sont à charge à ceux qui les reçoivent, et qui ne produisent tout au plus que des feuilles, c'est-à-dire des compliments et des paroles qui sont encore plus légères et plus inutiles que les feuilles mêmes qui tombent des arbres.

Il doit entrer dans une communauté comme un fleuve qui porte la bénédiction et l'abondance partout où il passe, et qui ne se déborde que pour accroître la beauté des campagnes qu'il couvre de ses eaux, ou pour les laver des ordures et des immondices qui s'y sont répandues par la négligence du la-

boureur ou par les injures des mauvaises saisons.

Or, pour vous donner une idée juste de ce que nous avons à faire dans cette visite, reprenons les paroles de mon texte, et remarquons que Dieu y demande au supérieur qui visite, deux choses qui renferment tous les devoirs d'une communauté bien réglée : la première regarde le dedans, et la seconde regarde le dehors ; celle qui regarde le dedans, c'est de s'informer si ses frères font bien, s'ils observent leurs vœux, et s'ils vivent selon la régularité prescrite par les lois de la religion : *Si recte agant* ; celle qui regarde le dehors, c'est de s'informer quelles sont les relations et les habitudes qu'ils ont avec les gens du monde, si c'est l'obéissance, la nécessité et la charité qui les régissent, si elles sont édifiantes et de bonne odeur, ou si elles n'ont point pour principe l'esprit de dérèglement et de dissipation qui rendent notre condition si vile et si méprisable aux yeux des hommes : *Et cum quibus ordinati sunt disce.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est certain que nos vœux étant des promesses volontaires que nous avons faites à Dieu de pratiquer ce qui est de plus parfait, et les plus grandes vertus du christianisme, nous ne devons pas mesurer nos obligations sur celles du commun des hommes, mais sur la vie exemplaire des apôtres, et que notre régularité n'est point exacte dès que nous méprisons les moindres devoirs qui nous ont été prescrits par les saints fondateurs de la religion.

Nous sommes les enfants des saints, pour user des termes de Tobie : *Filii sanctorum sumus (Tob., II)*, et il y aurait de la honte pour nous à dégénérer de la noblesse de notre naissance : les Pères qui nous ont engendrés à Jésus-Christ par les généreux efforts de leur charité, et dans les larmes de leur pénitence, étaient des hommes célestes tout occupés des choses de Dieu, et qui méprisaient celles de la terre. Leur vie régulière était un cercle de vertus qui se succédaient les unes aux autres, et qui avaient toutes rapport à la gloire de Dieu ; ils se préparaient à chanter ses louanges par la retraite, à la méditation par des lectures de piété, à la prédication par le silence, aux exercices publics de la charité par la mortification ; l'amour de la pénitence leur rendait douces les amertumes de la plus austère pauvreté ; toujours fermes dans leurs obligations les plus essentielles sans se relâcher dans les plus petites, ils aimaient mieux interrompre leur sommeil et se priver de quelque repos, que la tiédeur et l'indolence plutôt que le besoin nous font souvent juger nécessaire, que de manquer à se trouver avec les autres aux devoirs de la vie commune.

Considérez donc aujourd'hui quels ont été vos pères, et ce que vous avez été dans votre origine ; rappelez dans votre esprit cette roche dont vous avez été taillés, et cette carrière profonde dont vous avez été

tirés, pour user des termes du prophète Isaïe; jetez les yeux sur Abraham votre père, et sur Sara qui vous a enfantés : *Attendite ad petram unde excisi estis, et ad cavernam laci de qua præcisi estis, attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos.*

Ainsi, mes frères, dans l'étroite obligation que j'ai dans cette visite d'examiner si vous faites le bien : *Fratres tuos visitabis si recte agant*, nous n'avons qu'à rappeler dans notre mémoire les maximes de piété que nous ont proposées nos premiers pères, les règles que l'esprit de sagesse leur a dictées, les grands exemples de vertu qu'ils nous ont donnés, tous les généreux efforts qu'ils ont faits pour nous transmettre leur zèle et leur courage, et, pleins de ces nobles idées, demandons-nous à nous-mêmes si notre conduite a du rapport à tout cela, et si nous reconnaissons la vie de nos pères dans la nôtre.

Avons-nous l'extérieur aussi modeste, aussi grave qu'ils l'avaient? sommes-nous aussi rigoureux observateurs de ce sacré silence qui est comme le lit où reposent toutes les vertus, pour user des termes d'un Père, qui rend les maisons religieuses vénérables aux gens du monde, qui les retient dans le respect, lorsqu'ils entrent dans nos cloîtres, qui les leur fait envisager comme l'image du ciel, où règnent un profond silence et un éternel repos, et qui les force de s'écrier, malgré le mépris qu'ils ont pour notre condition : En vérité le Seigneur est dans ce lieu saint, et je ne le savais pas : *Vere Dominus est in loco sancto isto, et ego nesciebam* (Genes., XXVIII).

Avons-nous la même obéissance? sommes-nous remplis de cette forte persuasion qu'ils avaient que c'est Dieu qui nous parle par la bouche des supérieurs, que c'est un péché d'orgueil et d'amour-propre que de chercher cent vains prétextes pour se dispenser de l'obéissance, qu'il faut obéir avec l'humilité d'un pécheur qui, étant touché de regret de s'être soulevé contre Dieu, obéit à un homme pour se soumettre à cet arrêt si juste par lequel il a été ordonné que celui qui n'a pas voulu obéir à Dieu serait réduit, en punition de sa désobéissance, à s'assujettir à un homme qui tiendrait sa place; croyons-nous que d'obéir aux hommes pour l'amour de Dieu, c'est notre sanctification, notre paix, notre repos, et, comme dit saint Jean, notre béatitude anticipée? *Scio quia mandatum ejus vita æterna est* (Joan., XII).

Sommes-nous persuadés, enfin, autant que l'étaient nos premiers pères, que c'est Dieu qu'on honore, lorsqu'on honore les supérieurs; que c'est lui que l'on écoute, lorsqu'on les écoute; que c'est lui que l'on méprise, lorsqu'on les méprise; que c'est contre lui que l'on murmure et que l'on se soulève, lorsque l'on murmure et que l'on se soulève contre eux, comme le disait Moïse, parlant à un peuple rebelle; car, pour nous qui avons l'honneur de vous parler de sa part, qui sommes-nous? *Nos enim*

quid sumus, nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum (Exod., XVI).

Avons-nous la même charité qu'ils avaient les uns pour les autres? vivons-nous ensemble dans la même union, dans la même douceur, dans la même condescendance? Semblables aux premiers fidèles, dont toutes les maximes devraient revivre parmi nous, puisque notre vie réglée et uniforme est une imitation de la leur, avons-nous, par la charité, un seul cœur, un seul esprit, une seule âme, *erat cor unum et anima una* (Act., IV); et, comme dit le grand Apôtre, accomplissons-nous la loi de Jésus-Christ, en portant les fardeaux les uns des autres, et en nous pardonnant réciproquement nos faiblesses, nos infirmités, nos défauts? *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi* (Galat. VI).

Avons-nous pour l'austère pauvreté le même amour qu'ils avaient? Sommes-nous aussi détachés de toutes les choses périssables de la terre? nous réjouissons-nous comme eux, lorsqu'il nous manque quelque commodité de la vie? et ne murmure-t-on pas, lorsque les misères publiques, dont il est juste que nous nous ressentions, puisque nous sommes pécheurs comme le reste des hommes, nous forcent à retrancher quelque chose du vêtement et de la nourriture qui est toujours assez abondante pour des hommes consacrés par état à la pénitence, au jeûne et à la mortification.

Chantons-nous les offices divins avec cette modestie et cette majesté dignes du Dieu que nous servons, et comme des gens persuadés que chanter les louanges de Dieu dans son Eglise, c'est déjà faire sur la terre la principale fonction des anges dans le ciel, et que ces princes mêmes de la Jérusalem céleste sont mêlés parmi nous d'une manière invisible, pour exciter notre dévotion, pour en être les témoins, et pour porter à Dieu l'encens de nos prières, comme dit le prophète : *Prævenierunt principes conjuncti psallentibus* (Psalm. LXVII.).

Approchons-nous des sacrements, et célébrons-nous les redoutables mystères avec cette ardeur et ces transports d'amour qui ont fait extasier tant de nos saints pères aux autels du Seigneur? Ne peut-on point dire de nous que pour approcher trop souvent des choses saintes, que pour manger trop souvent le pain des anges, nous en avons du dégoût? et que, par notre négligence et par nos tiédeurs, nous nous faisons un poison de ce qui devrait nous servir tous les jours de nourriture et de remède? Semblables à ces malheureux Israélites qui regrettaient les oignons de l'Égypte, et qui se dégoûtèrent de la manne du ciel, parce qu'ils en mangeaient tous les jours : *Anima nostra jam nauseat super cibo isto levissimo* (Num. XXI.).

Fait-on tous les ans ces retraites spirituelles, si nécessaires pour ranimer tout son zèle et toute sa ferveur dans le service de Dieu, pour faire une revue générale sur ses faiblesses, et les réparer, et pour rectifier

les passions humaines qui s'opposent sans cesse à notre perfection, malgré les généreux efforts des âmes les plus justes, et pour les faire rentrer dans leur devoir?

En un mot, assiste-t-on aux oraisons et à tous les autres exercices spirituels, qui servent de nourriture à notre âme, et sans lesquels elle tombe dans la langueur et dans la mort; je ne dis pas avec toute l'ardeur que s'y trouvaient nos anciens pères; mais seulement avec la même avidité que nous recherchons la nourriture corporelle, lorsque nous en avons extrêmement besoin? Ne dira-t-on point de nous ce que le prophète a dit des impies, que nous sommes tombés dans une affreuse langueur; que les meilleures choses nous ennuient et nous inquiètent; que nous nous dégoûtons de tous les exercices de piété que nous avons promis à Dieu de pratiquer; que nous sommes dans un état si pitoyable, que nous ne pouvons ni lire, ni prier; qu'au lieu qu'autrefois nous séchions de faim, l'abondance maintenant nous cause du dégoût; que notre âme a en aversion toutes sortes de viandes, c'est-à-dire qu'elle n'a ni sentiment de Dieu, ni désirs pour les plus saints devoirs de la religion : *Omnem escam abominata est anima eorum* (Psal. C).

Ne dira-t-on point des sacrements dont nous sommes obligés de nous approcher si souvent, des régularités et des oraisons auxquelles nous devons assister plusieurs fois le jour et la nuit, de toutes les choses de Dieu, auxquelles nous avons une étroite obligation de nous appliquer sans cesse, ce que saint Augustin a si bien dit des miracles de la Providence, que parce qu'il y en a trop, qu'on y est accoutumé, et qu'elles reviennent régulièrement tous les jours, et à de certaines heures, on n'y fait plus d'attention, on s'en lasse, on les néglige, on les méprise, et que ce qui devrait augmenter notre ferveur la ralentit? *Assiduitate viluerunt, ita ut pene nemo dignetur attendere opera Dei mira et stupenda* (D. Aug. tract. 24 in Joan.).

Dans ce triste état où nous avons tellement dégénéré de nos saints fondateurs, qu'il ne paraît presque plus dans notre conduite aucune trace qui fasse croire que nous sommes leurs enfants, ne pourrions-nous pas dire de nous-mêmes ce qu'Israël disait des Juifs qui s'étaient éloignés de la sainteté de leurs pères, qui violaient sans scrupule toutes les lois de Dieu, et qui se rendaient indignes de porter le nom de son peuple, Abraham ne nous connaît plus, Israël ne sait plus qui nous sommes : *Abraham nescivit nos, et Israel ignoravit nos* (Isa., LXIII).

Et en effet, mes frères, dans l'extrême différence qu'il y a entre notre vie et la leur, croyez-vous que s'ils revenaient sur la terre, ils pourraient nous reconnaître pour leurs enfants, à l'exception de quelques cérémonies, de quelques coutumes, de quelques pratiques extérieures? verraient-ils quelque chose en nous de leur conduite et de leur institution?

Y trouveraient-ils quelque chose de cette ancienne discipline et de cette vie pénitente, pauvre, laborieuse, exacte, toute composée de jeûnes, de veilles, de silence, de retraite, de travaux, de prières et d'humiliations, dans laquelle ils ont passé leurs jours, et ordonné à leurs successeurs de persévérer avec une constante fidélité.

Non, mes frères, ils n'y trouveraient rien de semblable; ils diraient tout au plus de nous ce que saint Bernard disait des religieux qui n'ont que les dehors de la piété, que nous avons leur tonsure, que nous n'avons pas encore quitté leur habit, que nous nous acquittons encore matériellement de l'obligation des jeûnes de la règle, que l'on sonne et que l'on chante chez nous les offices divins, aux heures ordinaires, et que nous approchons souvent des autels et des sacrements, pour ne point scandaliser la piété des peuples : *Manet tonsura, vestis necdum mutata est, jejuniorum regula custoditur, statutis psallitur horis* (D. Bern., serm. 2, in cap. Jejun.); mais qu'avec cette surface de vertu si agréable, sous laquelle nous croyons que tout est en assurance pour nous, nous nourrissons dans notre cœur un ver secret, qui nous ronge les entrailles, le ver de la tiédeur, le dégoût de notre état.

Et en effet, malheureux que nous sommes, combien y en a-t-il parmi nous qui, contents de quelques dehors de régularité, cachent sous ces roseaux si verts l'indolence, la langueur, le mépris de leur condition, et qui, par une ignorance grossière de l'état intérieur de leur âme, comme ajoute le même saint Bernard, se trompent misérablement eux-mêmes, en croyant être quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien : *Exteriorem quippe superficiem intuens, salva sibi omnia suspicatur non sentiens vermem occultum qui interiora corrodit, et ignarus interiorum suorum, putans se esse aliquid cum nihil sit, ipse se seducit* (Ibid.).

Ce n'est donc point assez de porter le saint habit de nos fondateurs, il faut avoir leur zèle et leur piété; ce n'est point assez d'imiter extérieurement leurs bonnes actions, il faut les faire dans le même esprit qu'ils les faisaient : dans l'esprit de plaire à Dieu, de faire de nouveaux progrès dans la vertu, et d'augmenter le fonds de notre mérite.

C'est pourquoi, il n'est pas seulement ordonné aux supérieurs qui visitent leurs frères, d'examiner s'ils s'acquittent extérieurement de leurs devoirs, mais encore s'ils s'en acquittent bien, et dans l'esprit qu'ils y sont obligés : *Fratres tuos visitabis si recte agant*; car à quoi nous serviraient toutes ces régularités, toutes ces bonnes œuvres et toutes ces vertus dont nous ne pouvons nous dispenser sans nous couvrir d'opprobres et de confusion aux yeux du monde, si nous en perdions le mérite, qu'à nous rendre coupables d'hypocrisie devant Dieu?

Faire extérieurement les actions des saints sans en profiter, c'est ressembler à ces vaisseaux gouvernés et agités par les vents, qui font beaucoup de chemin sans avancer dans

leur route et vers le port; c'est ressembler, pour user des termes de l'apôtre saint Jude (*Jud. v. 12*), aux vagues d'une mer orageuse, qui se perdent et s'engloutissent les unes dans les autres, ou à ces nuées légères et vides de pluie qui se promènent dans l'air sans faire du bien à la terre.

Ce n'est point à moi à sonder l'esprit qui anime votre régularité et vos bonnes œuvres, Dieu seul qui pénètre le fond des cœurs, le connaît, et je ne puis lui demander autre chose pour vous, sinon qu'il regarde vos sacrifices du même œil qu'il regarda celui d'Abel, et qu'il vous fasse la grâce de les recevoir en odeur de suavité. Du reste, mon ministère se borne à examiner si chacun remplit ses devoirs, si vous êtes fidèles à vos obligations, si nos règles ne sont point violées, et à faire rentrer par une contrainte salutaire, les prévaricateurs dans le chemin de la sainteté et de la justice.

Car, comme dit saint Augustin, il en est des bons supérieurs comme des médecins habiles : quand ceux-ci aiment sincèrement leurs malades, ils ne doivent consulter ni leurs inclinations, ni leurs aversions, ni leur goût ni leur humeur; ils les forcent malgré eux à recevoir la santé, quoiqu'ils ne puissent la leur faire recouvrer que par le fer ou par les potions les plus dégoûtantes et les plus amères : et comme eux, les bons supérieurs qui aiment les âmes que Dieu a soumises à leur conduite, leur font souvent malgré elles des biens infinis, lorsque, pour les remettre dans le chemin de la vertu qu'elles ont quitté, ils ont moins d'égard à leurs passions et à leur volonté déréglée, qu'à leur utilité et à leur salut : *Multa bona præstantur invitis, quando eorum consulitur utilitati, non voluntati* (*D. Aug. in Enchirid. cap. 4*).

Les religieux de mauvais exemple sont les ennemis qui affligent le peuple de Dieu : ce sont eux qui font de la terre d'Israël une autre Babylone, où ils retiennent dans une espèce de servitude les saints religieux qui pleurent et qui gémissent du désordre, parce qu'ils ne peuvent y apporter le remède ; cependant Dieu touché de l'affliction de son peuple, dit alors au supérieur : Allez visiter cette terre, dissipez-y sans compassion tout ce qui renverse la régularité, et y égorgez même tous les monstres qui désolent et qui ravagent ma vigne; ramenez avec rigueur, si la douceur est inutile, ceux à qui l'orgueil, l'artifice et la licence ont fait oublier leur devoir; car alors, dit saint Augustin, il ne faut pas considérer si on leur fait de la peine, mais plutôt combien on les aime ; et quelle serait en effet, ajoute ce Père, cette sorte de compassion qui nous porterait à épargner notre frère, et à le laisser mourir : *Nec attendas quam illi sis molestus, sed quam tibi ille sit dilectus, qualis pietas, si parcis et moritur* (*D. Aug. ubi supra*).

Le premier devoir d'un supérieur qui visite ses frères, est donc d'examiner s'ils font bien : *Si recte agant* : c'est d'affermir les

bons dans la vertu, et d'y rappeler les mauvais; mais il y en a un autre qui n'est pas moins important ; c'est d'examiner quelles sont leurs relations au dehors, leurs habitudes et leurs commerces avec les gens du monde, si c'est l'obéissance, la nécessité, ou la charité qui les régent : *Et cum quibus ordinatisunt disce*.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point assez pour la perfection de notre état de faire le bien, il faut encore que nous retranchions de chez nous tout commerce avec les personnes qui font le mal, de peur de paraître l'autoriser par notre présence, ou de nous laisser corrompre par le mauvais exemple : car, comme dit très-bien saint Jérôme, nous avons un si grand penchant vers le mal, que nous imitons bien plutôt les vices que les vertus de ceux avec qui nous conversons : *Proclivis est malorum imitatio, et quorum virtutes assequi nequeas, cito imitaris et vitia* (*D. Hieron., Ep. 3, ad Latam*).

Il en est des personnes vicieuses comme de celles qui sont frappées de contagion, il suffit de les voir, de converser avec elles, de respirer l'air corrompu qu'elles respirent pour être infectés comme elles : *Serpunt enim vitia, et in proximum quemque transiliunt et contactu nocent*, disait un sage de l'antiquité païenne (*Senec., lib. de Tranquil. animi cap. 6*), c'est pourquoi, semblables aux abeilles, qui ne haïssent pas seulement les charognes, mais qui fuient même tous les lieux où l'air est corrompu et mauvais, nous ne devons pas seulement éviter dans nos mœurs les vices et les imperfections du monde, mais fuir encore les gens du monde qui font ordinairement profession publique du péché et du désordre ; sans cela notre vertu et notre innocence ne sont point en sûreté dans leur propre asile; et c'est pour cela sans doute que le Saint-Esprit, qui connaît notre faiblesse, n'ordonne pas seulement au supérieur qui visite ses frères, d'examiner s'ils font bien : *Si recte agant*; mais encore en quelle compagnie ils sont, quelles sont leurs relations, leurs habitudes et leurs commerces : *Et cum quibus ordinatisunt disce*.

Mon fils, si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux : *Filium, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas illis* (*Proverb., I*); le Sage, après avoir exhorté les justes à écouter Dieu, les avertit par ces paroles, que nous devons prendre pour nous, de ne point écouter les hommes du monde; car il n'est pas croyable combien leurs entretiens sont contagieux. Et quel obstacle, c'est à un homme qui veut et qui doit servir Dieu par état, de vivre parmi les gens du siècle, dont le silence même a sa contagion.

Les pécheurs dont il parle, sont ceux qui sont possédés de l'amour du monde, que saint Jacques appelle l'ennemi de Dieu; ils nous attirent à eux, non-seulement par des paroles de complaisance, mais par l'exemple continuel de leur ambition, de leurs diver-

tissements, de leur luxe: et ce sont là pour nous des caresses, parce que toutes ces choses flattent notre corruption naturelle, qui nous entraîne par son propre poids aux mêmes dérèglements où nous voyons qu'ils se portent, et dans cet oubli de Dieu où nous voyons qu'ils passent toute leur vie.

Mon fils, n'allez point avec eux, continue le Sage: *Ne ambules cum eis* (Prov. I): fuyez leur compagnie comme très-dangereuse: que si l'ordre de Dieu, ou la bienséance, ou la nécessité vous oblige de vivre avec eux, empêchez que vos pieds ne marchent dans leurs sentiers: *Prohibe pedem tuum a semitis eorum* (Ibid.): les pieds de l'âme sont ses affections, dit saint Augustin, arrêtez ces désirs violents qu'a l'esprit humain de se porter dans le mal (D. Aug., in Psalm. IX): ne marchez pas dans leurs sentiers, c'est-à-dire n'entrez pas dans leurs sentiments, n'aimez pas ce qu'ils aiment, et ne faites pas ce qu'ils font; car leurs pieds courent au mal, et ils se hâtent de répandre le sang: *Pedes enim illorum ad malum currunt, et festinant ut effundant sanguinem* (Prov., I).

Ils ne répandent pas toujours le sang du corps par des homicides, mais ils répandent le sang des âmes en les précipitant dans le mal, ou par leurs exemples, ou par leurs paroles: lorsqu'on tue le corps, dit saint Augustin, on voit couler le sang, et on en a de l'horreur; mais lorsqu'on tue l'âme, on n'en voit ni le sang ni les blessures: il y a bien des meurtriers de cette sorte qui paraissent innocents, les morts intérieures sont très-réelles, et en mêmes temps très-inconnues, parce que c'est la foi seule qui donne des yeux pour les voir et pour les pleurer: *Sanguis de carne exiens videtur et horretur; quis videt sanguinem cordis? illæ mortes alios oculos quærant* (D. Aug. in Psalm. LIV).

Le Sage, dans un autre endroit, donne au juste une leçon salutaire, sur laquelle est sans doute fondée la défense qui nous est faite par nos lois, et sur laquelle les supérieurs ne doivent point se relâcher pour quelques raisons que ce puisse être; c'est de ne se point trouver dans les festins, ni dans les débauches des gens du monde: parce qu'en passant le temps à boire et à se traiter ainsi tour à tour, ils se perdent sans ressource: *Noli esse in conviviis potatorum, nec in comessionibus, quia vacantes potibus, et dantes symbola consumentur*.

Et en effet, comme les âmes saintes s'assemblent pour s'entr'édifier par des entretiens pleins de piété et de sagesse, l'on peut dire au contraire, avec saint Chrysostome, que ces assemblées du monde sont des assemblées du démon où chacun contribue à se perdre soi-même et à corrompre les autres.

Tout ce qui flatte les sens, tout ce qui nourrit l'orgueil, tout ce qui tend à déguiser la laideur du vice sous des apparences plus honnêtes, et à diminuer l'horreur qu'on en doit avoir, tous les raffinements de la médisance qui s'insinue d'une manière agréable dans les esprits, toutes les railleries étudiées,

qui font un jeu de la religion et un divertissement de l'impiété; toutes ces choses, sans parler de celles auxquelles on ne peut penser sans rougir, se trouvent souvent dans ces assemblées du monde, où chacun s'enivre de ce vin que Moïse appelle le fiel du dragon: *Fel draconum vinum eorum*, et où le démon se trouve, comme dit le même saint Chrysostome, avec tous ses attraits et toute sa pompe.

Quelques précautions que nous prenions pour conserver notre vertu, il est presque impossible qu'elle ne se flétrisse, lorsque nous sortons de notre retraite pour nous répandre au-dehors: le commerce du monde nous inspire malgré nous l'amour de la mollesse de la vie, des plaisirs des sens, des plaisirs de l'esprit, et par toutes ces choses que le monde appelle indifférentes, quoiqu'elles soient d'ordinaire mortelles aux âmes, nous nous dégoûtons peu à peu de notre état, de notre régularité, de notre application au service de Dieu, et nous tombons dans les dérèglements du monde.

C'est pourquoi l'Ecclésiastique qui savait que Salomon avait fait dans sa personne une triste épreuve des dangereuses suites de ce commerce, ne défend pas seulement à l'homme sage de se répandre au dehors, mais même d'introduire indifféremment toutes sortes de personnes dans sa maison, parce que le trompeur a beaucoup de pièges: *Non omnem hominem inducas in domum tuam, multæ enim sunt insidiæ dolosi* (Eccl., XI): et pour faire voir dans le détail jusqu'où va le mal qui peut nous en arriver, il ajoute que la société que l'on a avec lui est aussi dangereuse que l'haleine corrompue de celui qui a l'estomac gâté, que son cœur est comme une perdrix que l'on met dans une cage pour prendre les autres, et comme un piège où l'on prend le chevreuil; qu'il n'entre chez nous que pour observer nos faiblesses et nos chutes, comme une sentinelle, qu'il nous dresse des embûches en changeant le bien en mal, et en mêlant des taches dans nos actions les plus pures; que, semblable à une étincelle qui allume un grand feu, il grossit par sa médisance, et multiplie les imperfections qu'il a remarquées dans notre conduite, que souvent il nous rend pour jamais la fable du monde; qu'il est capable d'exciter parmi nous le trouble et le désordre, et de nous chasser même de notre maison.

Et en effet, si des hommes sans conscience, mais qui gardaient néanmoins les apparences de probité et de vertu, ont fait des conspirations secrètes pour perdre de grands saints, comme saint Athanase, saint Chrysostome et plusieurs autres, s'ils ont eu l'adresse de les décrier, ou par des accusations fausses, mais vraisemblables, ou par des interprétations malignes qu'ils donnaient à leurs actions les plus innocentes, croyons-nous, mes frères, que nous aurons plus de bonheur que ces grands saints, lors même que nous nous montrerons sans réserve, et que nous découvrirons nos propres faibles-

ses à des gens qui ne sont pas même disposés à épargner nos propres vertus. Ah! combien a-t-on vu de communautés religieuses où la piété et la régularité étaient en vigueur, se perdre par cet accès trop libre qu'elles ont donné chez elles aux séculiers, toujours pleins à notre égard d'un esprit de malignité et de critique.

Jugez des hommes, non selon l'apparence, mais selon la vérité; considérez que plusieurs feignent d'être ce qu'ils ne sont pas, et qu'il y en a même qui trompent étant trompés, et qui se croient tout autres qu'ils ne sont; car le démon, qui est appelé dans l'Ecriture le séducteur de toute la terre, a beaucoup de pièges, et il n'en a point de plus dangereux que les entretiens de ceux qui nous approchent de plus près, et qui ont une liaison particulière avec nous, et comme, selon les belles paroles de l'Ecclésiastique : Ceux dont les entrailles sont gâtées, communiquent par leur haleine la corruption qu'ils ont au dedans, et comme on tend des filets aux oiseaux, et des pièges au gibier; ainsi ces faux amis corrompus, envieux et déguisés, dressent des pièges à ceux qui leur ont donné quelque part dans leur amitié.

Ils changent le bien en mal, une étincelle leur suffit pour allumer un grand feu; ils emploient toute la malignité de leur esprit à empoisonner des paroles qui sont innocentes d'elles-mêmes, à rendre criminelles les actions les plus pures, et à flétrir notre réputation devant les hommes; c'est pourquoi il faut vivre avec eux comme avec des personnes étrangères, quoiqu'ils puissent nous être unis en apparence, parce qu'en effet, nous sommes à l'égard des uns des autres, non-seulement de divers pays, mais même de deux mondes infiniment différents, dont l'un est le monde de Dieu, et l'autre le monde du démon.

Mais on ne peut pas toujours fuir au dehors cette contagion du siècle, il y a des liaisons qui sont selon Dieu et nécessaires; on ne peut pas les rompre, quoique l'on soit souvent obligé d'en gémir, j'en conviens avec vous, mais il faut qu'elles soient réglées par l'obéissance, par la nécessité, par la charité et par les devoirs de notre ministère. Toute autre relation avec les gens du monde est dangereuse et souvent criminelle : on y perd l'esprit de la retraite et de son état, et se persuader que l'on peut rechercher innocemment les divertissements du monde, parce qu'on en veut bannir le vice et tout ce qui blesse l'honnêteté, c'est vouloir séparer ce qui est presque toujours inséparable; c'est vouloir se jeter au milieu d'une rivière sans se noyer, comme dit un Père de l'Eglise, au milieu d'un feu sans se brûler; car, enfin, Dieu se trouve véritable, et l'homme menteur; on aime et on cherche le péril au lieu de le craindre, on s'y abandonne et on y perit, selon la parole de l'Ecclésiastique, *Qui amat periculum in illo peribit* (Eccl., III).

Représentez-vous ces petits insectes qui voltigent la nuit, et qui se jouent autour

d'un flambeau; ils sont charmés de cette lumière dont on a peine à les éloigner, mais enfin, cet éclat leur devient funeste; car en se jouant autour de la flamme, ils la touchent, et pour peu qu'ils la touchent, il faut qu'il leur en coûte la vie ou du moins les ailes; *Tetigisse peritisse est*.

Il n'en faut pas tant pour éprouver la force et la malignité du monde; il n'est pas toujours besoin de le toucher pour en être blessé à mort, c'est assez de le voir, c'est assez même d'y penser; c'est un feu, pour peu que vous le touchiez, quand ce ne serait que de l'esprit et de la pensée, il est capable de vous ôter la vie, de vous ôter du moins les ailes : cette ferveur, ce zèle, ces vertus qui vous sont donnés pour courir et voler dans le service de Dieu.

Aussi les supérieurs ne sauraient avoir trop de zèle quand il s'agit de retrancher ces abus, ces sorties fréquentes, ces relations suspectes et tous ces commerces inutiles et dangereux, qu'ils prient, qu'ils exhortent, qu'ils gémissent; mais s'ils ne peuvent rien gagner par leur douceur, il faut que semblables à Mathathias, qui eut le courage d'égorger au pied de l'autel, un Israélite qui sacrifiait aux idoles (I Mach., II), ils s'arment du glaive de l'autorité pour faire rentrer dans le devoir et dans la retraite tous ces amateurs du monde qui déshonorent Israël, qui flétrissent la réputation des compagnies religieuses, et qui attirent la malédiction de Dieu sur elles.

Ne vous imaginez pas, disait autrefois saint Augustin, que la charité n'ait que de la douceur, et que ce soit être charitable, quand on a de l'autorité, que de souffrir avec paix et dans une grande indifférence, toutes les violences que l'on fait aux lois de Dieu et de la religion; ce n'est point là la charité, ce n'est point là une vraie douceur, c'est une lâcheté, c'est une négligence, c'est une langueur : *Ante omnia ne putetis charitatem obiectam et desidiosam, nec quadam mansuetudine, imo non mansuetudine, sed remissione et negligentia, servari charitatem; non est ista charitas, sed languor* (D. Aug. in Epist. Joan., Tract. 7).

Il faut que la charité envers nos frères ait la ferveur du zèle; il faut qu'elle reprenne ce qui doit être repris, et qu'elle corrige ce qui mérite d'être corrigé : *Ferveat charitas ad corrigendum, ad emendandum*. Un supérieur qui garderait le silence, et qui demeurerait tranquille dans des occasions si importantes, serait coupable d'un double homicide, il perdrait son frère et se perdrait soi-même avec lui; l'âme de son frère est un dépôt sacré que Dieu lui a confié et dont il lui demandera un compte rigoureux; il faut donc qu'au prix de son propre repos et de cette paix fausse et cruelle qui nous endort sur la ruine de notre prochain, il le contraigne de rentrer dans la voie étroite dont il s'est éloigné; car il n'y a qu'elle qui conduise à la vie éternelle.

DISCOURS XVIII,

PRONONCÉ A LA CONCLUSION D'UNE VISITE,
*Contre la tiédeur, source de l'inobservance
 des règles.*

Frères tuos visitabis, si recte agant.
*Vous visiterez vos frères, et vous verrez s'ils sont bien
 (I Rois, ch. XVII).*

J'ai visité mes frères, et s'ils ont été aussi sincères dans leurs paroles, que je l'ai dû attendre de leur obéissance, qui leur fait une loi de me découvrir leurs vices et leurs vertus, j'ai connu dans la visite que je leur ai rendue et que j'ai reçue de leur part, et tout le bien qu'ils ont fait, et tout le mal dont ils sont coupables.

Grâces à Dieu, le mal n'est pas extrême, il ne flétrit pas la religion, et l'on peut aisément y apporter le remède; mais aussi, le bien qu'on ne saurait porter trop loin dans un état aussi parfait qu'est le nôtre, n'est point tel qu'il devrait être; il est facile et renfermé dans des bornes trop étroites par la conduite molle et lâche d'un grand nombre de religieux; il semble que nous craignons de trop donner à Dieu, et que parce que nous avons beaucoup reçu de lui, et que nous attendons encore de sa bonté de nouvelles grâces, il nous soit permis de lui être avarés.

Si nous ne faisons pas le bien, ce n'est pas faute de connaissance et de lumières; nous sommes autant que jamais éclairés sur nos obligations et sur nos devoirs, c'est faute d'amour et de zèle; emportés par la force de la grâce victorieuse qui nous ravit au monde et qui nous appelle à la religion, nous venons dans notre jeunesse nous consacrer à Dieu avec ferveur et charité; mais hélas! que l'une et l'autre persévèrent peu de temps dans notre âme.

Nous nous élevons d'abord par l'éclat de nos vertus, mais laissant insensiblement à la faiblesse regagner le dessus, nous reprenons les mœurs du siècle que nous avons détestées, d'un état sublime nous retombons dans le néant, du ciel dans la poussière du monde, semblables à ces belles fusées volantes qui brillent et qui s'élèvent avec éclat au moment qu'on y met le feu, mais qui après s'être élevées fort haut, se brisent dans l'air avec bruit pour retomber en cendres et en poussière sur la terre : *Periit memoria eorum cum sonitu (Psal. IX).*

Ainsi, après avoir bien recherché la source de nos chutes et des irrégularités qui nous flétrissent, j'ai trouvé que ce n'était qu'une persuasion chimérique dont la tiédeur et la lâcheté préviennent notre esprit, que les conseils et les préceptes de nos règles étant impossibles ou très-difficiles à observer, nous pouvons sans crainte nous abandonner au relâchement, et nous écarter de nos devoirs sans scrupule.

Au lieu de réformer nos passions sur notre règle, nous voudrions accommoder notre règle à nos passions, semblables à ces architectes de l'île de Lesbos, dont parle le philosophe, lesquels contre toutes les lois de

la belle architecture, proportionnaient leurs règles à leurs pierres, et non point les pierres à leurs règles; allongeaient ou raccourcissaient leurs règles, selon que les pierres qu'ils avaient à tailler, étaient longues ou courtes, de sorte que leur art n'ayant point de règle fixe et certaine, leurs pierres étaient irrégulières et sans ordre, et leurs bâtiments sans grâce et sans proportion.

Il est certain que la Jérusalem céleste est bâtie comme une ville, selon la parole du roi-prophète : *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas (Psal. CXXI)*; Jésus-Christ en est le fondement, nous en sommes les pierres, et comme tels, selon la parole du prince des apôtres, nous sommes destinés à réparer les ruines que les mauvais anges ont faites par leur apostasie à cette ville spirituelle : *Et ipsi tamquam lapides vivi superædificamini (I Petr., II)* : il est donc du bon ordre et de la beauté de l'édifice dont nous devons faire partie, que nous accommodions nos mœurs à la règle qui en doit former toute la structure; cette règle est notre règle même, c'est la loi et la volonté de Dieu; et si au lieu de nous dresser sur cette règle qui ne peut changer selon la parole de Dieu même : *Ego enim Dominus et non mutor (Malach., III)*, nous prétendons que la volonté de Dieu devienne oblique et tortue comme la nôtre, pour s'accommoder à nos passions, à notre lâcheté, à nos affections déréglées, nous péchons contre les lois et les règles mêmes de l'Evangile, et nous sommes des pierres indignes d'entrer dans la structure d'un si bel édifice.

Je m'adresserai donc aujourd'hui en finissant cette visite dans laquelle je suis obligé de vous reprendre de vos défauts, et de vous exhorter à la vertu; je m'adresserai à ces religieux lâches et infidèles, qui, séduits par le démon ou par leur amour-propre, se représentent leurs règles si austères et si au-dessus de la portée de la faiblesse humaine, que par une espèce de désespoir de les pouvoir accomplir, ils s'abandonnent au relâchement; et je leur dirai avec saint Jérôme, que rien n'est plus injurieux à la bonté de Dieu, que de s'abandonner au mal par désespoir de pouvoir faire le bien, parce que c'est désespérer de sa grâce, de sa miséricorde et de sa puissance : *Nihil tam offendit Deum, quam desperatione meliorum harere pejoribus (D. Hieron., Ep. ad Rust.).*

Moi qui vous ai donné vos règles, nous dit-il, par son prophète Ezéchiel, je mettrai mon esprit au milieu de vous, et je ferai que par ma grâce vous marchiez dans la voie de mes préceptes, que vous gardiez mes ordonnances, et que vous les pratiquiez : *Spiritum meum ponam in medio vestri, et faciam ut in præceptis meis ambuletis, et judicia mea custodiat et operemini (Ezech., XXXVI)*; celui qui nous a donné des lois, et qui nous a prescrit des règles, nous a donc en même temps donné des forces et des grâces pour les accomplir; si nous ne les accomplissons pas, nous ne pouvons plus l'imputer ni à l'austérité de la règle, ni

au défaut de sa grâce ; car il a levé la difficulté que nous trouvons dans l'une, par la promesse qu'il nous fait de l'autre ; il ne faut l'imputer qu'à notre relâchement et à notre corruption, qui feignent du travail où il n'y en a pas, comme il nous le reproche lui-même par ces paroles du roi-prophète. Est-ce que vous croyez que l'iniquité vous est attachée, vous qui feignez une peine insurmontable dans l'accomplissement de mes préceptes : *Numquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto* (Psal. XCIII).

Il ne dit point que ses lois sont laborieuses, qu'elles sont au-dessus de nos forces, qu'elles sont impossibles ; car que ne pouvons-nous pas avec sa grâce ? il dit que nous y feignons de la difficulté, et il n'y en a pas, sa grâce l'a levée : *Fingis laborem* ; il dit que nous y feignons du travail, et il n'y en a point ; celui qui les accomplit y trouve du soulagement et du repos : *Fingis laborem* ; il dit que nous y feignons de l'amertume, et il n'y a que de la douceur : *Fingis laborem* ; ô malheureuse fiction ! injurieuse à la bonté de Dieu, cruelle à nous-mêmes, puisqu'elle nous éloigne de notre devoir, et qu'elle nous fait faire naufrage dans le port même du salut.

La terre promise était une terre où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, selon le langage de l'Ecriture, la bonté des fruits, l'abondance des moissons, la douceur des vins, les influences du ciel, la température de l'air et toutes les bénédictions de Dieu en faisaient un second paradis terrestre ; cependant ceux qui voulaient détourner le peuple de suivre Dieu qui les y appelait, commencèrent à leur feindre mille sujets de vaines terreurs : une terre cruelle qui dévore ses habitants, un sépulcre au lieu d'une demeure, des villes grandes et environnées de murailles, des forteresses imprenables, des peuples forts et d'une hauteur extraordinaire, des hommes qui étaient comme des monstres, des enfants d'Enac de la race des géants, auprès desquels ils ne paraissaient que comme des sauterelles ; que de fictions étranges pour détourner un peuple d'entrer dans une terre de bénédictions, où il devait trouver son salut et son bonheur !

Voilà, mes frères, ce que font le monde, la chair, les passions, et le démon, pour nous détourner du service de Dieu et de l'observance de nos règles, ils nous y feignent une vie languissante, un esprit sombre, un cœur triste, des sens mortifiés, un corps crucifié, une privation de tous les plaisirs, le mépris des hommes, des larmes et des pénitences pour nourriture ordinaire, des monstres à combattre, et un sépulcre vivant : *Fingis laborem in præcepto*.

Cependant, mes frères, il n'y a dans tout cela que douceur et repos d'esprit, que paix intérieure de l'âme, que tranquillité profonde, que plaisirs ineffables, qu'onctions secrètes, que personne ne peut comprendre que celui qui s'y dispose par sa ferveur, par sa fidélité, par son amour.

Et en effet, Seigneur, combien est grande l'abondance de votre douceur ineffable que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent, dit le roi-prophète : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te* (Psal. XXX). Ah ! si les chrétiens mêmes qui sont engagés dans le grand monde ne sont point privés de ces douceurs, lorsqu'ils sont aussi fidèles à accomplir les commandements de Dieu dans leur état, que nous le devons être à accomplir nos règles dans le nôtre, s'ils peuvent dire confidemment avec le roi-prophète : *Lætabor ego super eloquia tua, sicut qui invenit spolia multa* ; Seigneur, je me réjouirai dans vos ordonnances comme celui qui a trouvé de grandes dépouilles, parce que semblables à des victorieux qui ont défait leurs ennemis, et qui se sont rendus maîtres du champ de bataille, ils trouvent dans l'accomplissement de la loi de Dieu, dit saint Hilaire, toutes les douceurs et toutes les richesses de la grâce : *Spolia invenisse, victoris est* (S. Hilar.) ; est-il à présumer que Dieu en voulût priver les religieux que les pères appellent son peuple par excellence ?

Non, mes frères, il faut même convenir que ceux qui, pour accomplir les commandements de Dieu avec plus de perfection, se mettent dans une société bien réglée, y trouvent des grâces et des bénédictions dont le commun des chrétiens ne peut pas profiter : ils prient en commun, ils chantent dans une union de cœur et de voix les louanges de Dieu, ils travaillent et se reposent ensemble, ils veillent et dorment dans un même temps, ils mangent et jeûnent les uns comme les autres, il arrive de là que cette variété d'exercices et d'occupations communes prévient les dégoûts, dissipe la tristesse, la ferveur des uns, soutient la faiblesse des autres, l'on se sent excité par les bons exemples réciproques ; et l'esprit de régularité qui emporte les tièdes avec ceux qui ont du zèle, fait que ceux-là trouvent insensiblement des onctions, des bénédictions, des douceurs, où ils ne trouvaient auparavant que des amertumes.

Poussés par la même charité qui anime les autres, ils aiment Dieu avec plus d'ardeur, ils le servent avec plus de fidélité, ils observent leur règle avec plus d'exactitude, et à force de s'accoutumer à faire le bien avec ceux qui le font, ils avancent dans la vertu, et font presque sans y penser des progrès considérables dans les voies de Dieu, semblables à ces gens qui, pendant qu'ils dorment dans un vaisseau qui a le temps favorable, font tant de chemin en peu de temps, qu'à leur réveil ils sont tout étonnés de se voir si avancés.

Si vous avez de la peine à croire qu'il y ait tant de douceurs dans votre état, mes frères, c'est que vous ne l'avez jamais goûté ; car dans les choses spirituelles qu'on ne peut connaître que par l'expérience, il faut que le goût et le sentiment précèdent la connaissance : *Gustate et videte, quoniam suavis est*

Dominus, dit le roi-prophète (*Psal. XXX*) ; goûtez votre état, goûtez votre condition ; ayez du goût pour vos règles, et vous connaîtrez ensuite combien le Seigneur est doux à ceux qui les observent.

Vous ne le connaissez pas, c'est que vous n'avez jamais eu ni d'estime, ni de goût pour vos règles, c'est que vous avez manqué de fidélité à les accomplir, ou que vous ne les avez pas accomplies en esprit, mais seulement par coutume, et parce qu'il est impossible de faire autrement avec les autres dont l'exemple emporte comme un torrent qu'il faut suivre malgré soi ; car, comme disait un ancien (*Senec.*), il y en a peu qui se conduisent par de salutaires conseils, et dont les actions soient réglées par l'esprit de la sagesse ; la plupart, semblables à ces gens qui s'embarquent sur de grands fleuves pour faire leurs voyages, ne vont pas, mais sont portés et poussés par le rapide cours de l'eau : *Pauci sunt, qui consilio se suaque disponant ; cæteri eorum more qui fluminibus innatant, non eunt, sed feruntur.*

Si nous n'étions point emportés par ce torrent, nous ne ferions presque rien, la tiédeur et la paresse suspendraient toutes les actions de la régularité, et l'emporteraient sur notre devoir, mais de quel mérite pensez-vous que soient devant Dieu toutes ces actions de régularité que nous faisons, pour ainsi dire, malgré nous et sans y penser, pendant que la lâcheté et la tiédeur sont toujours les mêmes dans le fond du cœur et de l'âme ; Jugez-en vous-mêmes, mes frères, par ces paroles que Jésus-Christ adresse dans l'Apocalypse à un chrétien qui était tombé dans un état de tiédeur ; je souhaiterais que vous fussiez ou froid, ou chaud, mais parce que vous n'êtes que tiède, je suis prêt à vous vomir (*Apoc., III*).

C'est donc une qualité nécessaire à un chrétien, et encore plus à un religieux que la ferveur, et c'est ce que saint Paul exige de tous ceux qui font profession du christianisme ; soyons, dit-il, fervents dans le service que nous rendons au Seigneur : *Spiritu ferventes, Domino servientes* (*Rom., XII*) ; la charité est un feu tout céleste qui produit cette ferveur ; plus on a de ce feu, plus on est fervent, et plus on est chrétien et religieux ; mais si ce feu ne brûle point dans le cœur, un froid mortel s'en empare, et on devient tout de glace.

Or, un religieux qui se trouve entre ce feu et cette glace, est ce chrétien tiède que Jésus-Christ ne peut souffrir, et qu'il est obligé de rejeter ; que n'avez-vous, lui dit-il, la foi et l'ardeur véritables des chrétiens, ou tout au moins le froid et l'ignorance des païens ; car ou votre foi vous unirait à moi, ou vous trouveriez du moins quelque excuse dans votre ignorance ; mais maintenant que vous m'avez connu, et que vous ne songez plus à me plaire, vous devez craindre qu'après vous avoir comme reçu dans ma bouche, la tiédeur que je trouverai en vous, ne me force à vous vomir.

ORATEURS SACRÉS. XXIII.

Saint Pierre dit à peu-près la même chose en parlant des chrétiens lâches et tièdes : *Il leur aurait été plus avantageux de n'être point entrés dans le chemin de la piété, que de retourner en arrière après y être entrés, et d'abandonner la loi sainte après l'avoir connue* (*II Petr., II*) ; et y a-t-il une parole plus effrayante pour les mauvais religieux que celle-ci du même apôtre ? *Si après s'être sauvés de la corruption du monde par le secours de Jésus-Christ, ils se laissent encore surprendre par ses fausses douceurs en s'y engageant de nouveau, ce dernier état est pire que le premier* (*Ibid.*). Et pourquoi ? c'est qu'il semble qu'en user de la sorte, c'est vouloir persuader qu'on se repent de s'être repenti ; et qu'on a moins de regret d'avoir mal vécu dans le monde, que d'avoir promis de mieux vivre dans sa religion.

Pardonnez-moi, mes frères, car je ne prétends pas censurer par cette morale généralement tous les religieux, je sais qu'il y en a de fervents et de fidèles, qui conservent l'esprit de leur profession, et qui approchent de fort près de la sainteté de nos pères ; je ne parle qu'à ceux qui sous leur habit religieux cachent des inclinations toutes mondaines, qui, après avoir passé leur jeunesse dans les désordres du siècle, viennent chez nous en couvrir la honte par les dehors d'une sainteté apparente, qui quittent le nom et l'habit qu'ils portaient dans le monde, mais en retiennent l'esprit et les mœurs, qui connaissent la volonté de Dieu, et n'ont aucune soumission pour elle, qui savent discerner ce qui est le meilleur, et qui choisissent le pire, qui trouvent dans leur règle celle de la science et de la vérité, et qui ne la suivent pas, qui prêchent les vertus et qui pratiquent les vices, qui démentent leur religion par leurs actions, qui se glorifient d'avoir reçu la loi, et qui déshonorent Dieu par leur désobéissance à la foi.

De semblables religieux sont plus méchants que de mauvais chrétiens, parce qu'ils devraient être meilleurs ; ils détruisent par leurs actions ce qu'ils établissent par leurs paroles ; et leurs mœurs ne répondant pas à la sainteté de leur état, plus le titre dont ils sont revêtus est honorable, plus ils sont coupables de le défigurer par leurs dérèglements et par leur tiédeur ; car un nom saint devient un crime dans un impie.

Revenons, mes frères, d'un si honteux assoupissement, les grandes vertus de nos saints fondateurs, cette noblesse, non point du sang, mais de l'esprit, ne doivent pas être ainsi ensevelies dans les sépulcres de nos pères ; elles doivent revivre par une suite perpétuelle dans les actions héroïques de leurs enfants. Cette vieille gloire, pour user des termes de saint Jérôme, ne doit point s'obscurcir par nos relâchements, les exemples de cette foule si honorable de saints et de martyrs, qui ont vécu dans les premiers siècles de notre ordre, sont une heureuse nécessité à leurs successeurs d'être aussi vertueux que leurs ancêtres ; la gloire de la

(Neuf.)

naissance inspire l'amour des actions glorieuses, la vertu des pères est un flambeau qui allume celle des enfants; leur exemple doit former dans leur famille un esprit général de piété, de modestie, de régularité, de religion et de sagesse, qui élève leur postérité au-dessus des choses basses, et qui l'anime fortement au service de Dieu et de l'Eglise.

Que si l'ecclésiastique fait consister la gloire des pères, qui sont gens de bien, à revivre après leur mort dans des enfants qui leur ressemblent et qui conservent avec soin cette succession d'honneur et de probité qu'ils leur ont laissée : *Mortuus est pater, et quasi non est mortuus, similem enim reliquit sibi post se* (Eccles., cap. XX); l'on doit dire, à plus forte raison, que celle des saints fondateurs dont nous sommes les enfants, dépend de la régularité de notre vie; et que si quelque chose est capable de flétrir leur gloire et de troubler même leur souveraine félicité, c'est de voir du ciel, que nous avons sur la terre une conduite si opposée à celle qu'ils nous ont prescrite par leurs règles, et que nous renversons par la licence de nos mœurs, le bon ordre qu'ils ont établi dans la religion, et par la sagesse de leurs lois, et par les grands exemples de leurs vertus.

Et afin que vous ne vous imaginiez pas que cette morale n'est bonne que pour ceux qui commettent de grands crimes, écoutez ces paroles terribles de saint Bernard, parlant à ses frères, et se plaignant de quelques-uns qui ne marchaient point dans la voie de leur salut; quiconque aura la hardiesse d'introduire quelque vice que ce puisse être dans cette maison et de faire du temple de Dieu la retraite des démons, il doit se regarder comme un perfide et comme un traître : *Omnino proditorem sese noverit si quis forte vitia qualibet in hanc domum conatur introducere, et templum Dei facere speluncam demoniorum* (D. Bern., serm. 3, in Dedic.).

On croirait qu'il n'a usé d'un terme si fort et si injurieux, que pour marquer des conspirations et des désobéissances éclatantes, des impudicités, des apostasies et d'autres semblables emportements; mais bien loin de cela, cet homme de Dieu ne fait tomber cette expression que sur des désordres et des dérèglements qui ne sont que trop ordinaires parmi les religieux; les uns les commettant sans s'en apercevoir, et les autres les voyant sans en être touchés.

Sachez donc, mes frères, que ces religieux qu'il nomme des traîtres, sont ceux qui s'étudient à affaiblir la discipline par des manières plus fines, plus cachées et par une malignité plus secrète, qui troubtent par une conduite mal réglée la paix et la charité qui doivent régner dans un lieu de bénédiction, qui apportent du relâchement à la régularité et qui diminuent la ferveur : *Qui moliantur imminuere ordinis disciplinam, intepescere fervorem, turbare pacem, ledere charitatem* (D. Bern., serm. 3 de Div.).

Il dit qu'ils ont fait un pacte avec la mort,

qu'ils démentent à la face du ciel la sainteté de leur tonsure, qu'ils témoignent par leurs œuvres qu'ils conservent leur première mollesse, et qu'ils gardent encore la foi à la dissolution et à la vanité du monde; vous enlèverez sans doute, s'écrie-t-il, une forteresse importante à Jésus-Christ, et vous la livrerez à ses ennemis, si vous venez à bout de leur mettre Clairvau entre les mains : *Vanitati et tepiditati, aut cuilibet vitio fidem servas, et Deo per tonsuram mentiris... optimum castrum certe tulisti Christo, si inimicis ejus tradideris Claramvallem* (Ibid.).

Cette infidélité lui paraît si noire et si atroce, qu'il ne trouve point de peine assez grande pour la punir; à quels supplices, ajoute-t-il, peut-on condamner celui qui aura commis une telle perfidie? une mort commune ne suffit pas, il faut se servir de tourments particuliers et employer pour cela des peines extraordinaires : *Quibus putas, inquam, exponendum esse suppliciiis? non utique communi morte damnabitur, sed exquisitis illum necesse est interire tormentis* (Ibid.).

Et afin de nous ôter tout sujet de douter de sa pensée, qu'importe, continue-t-il, de ne pas trahir la place ou de ne la pas abandonner comme un déserteur infâme, si étant chargé de la garder et d'en répondre, vous y demeurez dans l'oisiveté, dans la paresse et dans la négligence : *Quid prodest, si nec prodere castrum, nec relinquere velis, sed segnis et desidiosus in eo permanens* (Ibid.); cet homme de l'Evangile que Jésus-Christ qualifie du nom de méchant serviteur, et qu'il jugea sur la déposition de sa propre bouche (Luc., XIX), fut-il condamné avec tant de rigueur pour avoir dissipé l'argent de son maître, ou pour l'avoir perdu, ou l'avoir employé en débauches; non, mes frères, car il l'avait conservé pour le lui rendre; mais il ne fut puni comme un serviteur infidèle, que parce qu'il n'avait point exécuté les volontés de son maître, et qu'il n'avait point tiré de son argent ni le profit ni l'intérêt qu'il en attendait.

Jugez, mes frères, par ce châtiment quel sera celui des religieux qui auront méprisé le don de Dieu, et qui, au lieu de remplir leur vocation et de s'élever à ce degré de vertu auquel il les appelle, auront passé leurs jours dans une sécurité trompeuse, dans la tiédeur et dans la négligence. Au reste, mes frères, il n'est point si difficile de servir Dieu et d'observer nos règles que nos passions nous le veulent persuader; et pour vous le faire voir, écoutez seulement ce qu'en disent les Pères qui, ayant éprouvé les mêmes difficultés que nous, ont eu le bonheur de les vaincre.

Ce dont je veux vous parler, disait saint Cyprien à Donat, auquel il voulait faire une peinture des doutes, des agitations et des obstacles qu'il avait eus à combattre avant sa conversion, se sent avant qu'on l'apprenne, et ne s'acquiert pas par une étude longue et pénible; mais par l'effet d'une grâce prompte et puissante : *Accipe quod sentitur antequam*

discitur, nec per moras temporum longa agnitione colligitur : sed compendio gratiæ maturantis hauritur (D. Cypr., Ep. ad Donat.).

Lors donc que je languissais dans les ténèbres d'une nuit profonde, et que, flottant sur la mer orageuse du siècle, j'étais incertain de ce que je devais faire ; rebelle à la lumière et à la vérité, je trouvais extrêmement dur ce qu'on me promettait de la bonté de Dieu pour être sauvé. Je ne pouvais comprendre qu'on pût naître encore une fois ; en sorte que recevant une nouvelle vie dans les eaux du baptême, on se dépouillât de ce qu'on était auparavant, et qu'un homme changeât entièrement d'esprit, son corps demeurant toujours le même.

Comment, disais-je, un si grand changement ; est-il possible que l'on se dé fasse tout d'un coup de ce que la nature ou l'habitude ont tellement fortifié ; ce sont des choses profondément enracinées dans l'âme, comment un homme accoutumé à faire bonne chère, apprendra-t-il en un moment la sobriété ; peut-on croire qu'une personne qui s'est toujours superbement vêtue, puisse se résoudre à porter des habits simples et modestes ; un autre qui aura passé toute sa vie dans des charges et dans des emplois considérables, se réduira-t-il à une condition privée ? Et celui qui s'est toujours vu accompagné d'une foule de personnes qui dépendaient de lui, ne regarde-t-il pas la solitude comme un supplice ?

Il faut que ceux qui ont vécu depuis si longtemps sous l'empire de leurs passions en soient encore dominés, que la débauche les entraîne, que l'orgueil les enfle, que la colère les enflamme, que l'avarice les tourmente, que l'ambition les charme, que la volupté les précipite.

Voilà ce que je repassais souvent en moi-même, dit saint Cyprien. Car comme je me trouvais engagé dans une infinité de mauvaises habitudes, dont je ne croyais pas pouvoir sortir, je secondais mes inclinations vicieuses, et désespérant de devenir meilleur que je n'étais, je m'accoutumais avec mes maux qui m'étaient déjà comme passés en nature.

Mais lorsque les souillures de ma vie passée étant nettoyées par l'eau salutaire de la régénération, la lumière se répandit d'en haut dans mon cœur ; lorsque ayant reçu le Saint-Esprit, une seconde naissance m'eut fait devenir un nouvel homme, aussitôt mes doutes s'éclaircirent, mon esprit s'ouvrit, mes ténèbres furent dissipées ; ce que je trouvais difficile me sembla facile, et je crus qu'on pouvait faire ce que j'avais estimé jusqu'alors impossible ; en sorte qu'il était aisé de reconnaître que ce qu'il y avait auparavant en moi de charnel et de déréglé venait de la terre, et que ce que le Saint-Esprit animait déjà venait de Dieu.

Saint Augustin avoue de même qu'avant sa conversion, il sentait dans son cœur une extrême répugnance pour la vertu, et surtout pour la chasteté qui lui semblait impos-

sible à sa faiblesse : *Mais, ô Seigneur, dit-il, je ne pensais pour lors à la médecine de votre miséricorde qui depuis a guéri mon infirmité, qui a fortifié mon courage et qui m'a rendu doux et agréable ce qui me semblait auparavant amer (D. Aug., lib. VI Confess., cap. 11).*

Or, si les saints avouent de bonne foi que l'observation de la loi de Dieu, qui avant leur conversion leur avait paru aussi bien qu'à nous impossible à la faiblesse humaine, leur a été rendue si facile après leur conversion par le secours de la grâce ; s'ils avouent que par une résolution sincère et par leur confiance en Dieu, ils n'ont trouvé après leur conversion que des onctions et des douceurs dans les règles et dans les conseils évangéliques, où ils n'avaient trouvé auparavant que des rigueurs ; pourquoi, vous qui avez tant d'aversion pour vos règles, vous qui les trouvez si dures, n'aplanissez-vous pas toutes ces difficultés par la même confiance et par la même résolution ? vous trouveriez comme eux des onctions, des grâces et des douceurs, où vous ne trouviez auparavant que des amertumes.

Le même Dieu vous appelle, la même grâce vous est offerte, la même couronne vous est proposée : pourquoi donc manquez-vous de courage où Dieu vous promet du secours pour soutenir votre faiblesse, et une récompense pour couronner votre travail. La main du Seigneur, dit le prophète Isaïe, n'est point raccourcie pour ne pouvoir plus vous sauver, et son oreille n'est point devenue plus dure pour ne pouvoir plus vous écouter, faites ce que vous pouvez, demandez ce que vous ne pouvez pas, et vous serez exaucés : *Ecce non est abbreviata manus Domini ut salvare nequeat, neque aggravata est auris ejus ut non exaudiat (Isa., LIX).*

Il y va de nos intérêts temporels et encore plus de notre salut. De nos intérêts temporels, car si nous écoutons la voix de l'ange, je veux dire la voix du saint patriarche que Dieu a envoyé sur la terre pour nous conduire et pour nous faire entrer dans la terre qu'il nous a préparée, si nous respectons ses règles et si nous nous gardons de les mépriser, il fera encore pour nous ce qu'il fit autrefois pour son peuple.

Il sera l'ennemi de nos ennemis, il affligera ceux qui nous affligent, il fera marcher devant nous la terreur de son nom, il bannira du milieu de nous toutes les maladies corporelles et spirituelles, il bénira le pain que nous mangerons et les eaux que nous boirons ; et qui doute en effet, mes frères, qu'il ne proportionne les soins paternels de sa providence sur nous, à notre attachement à son service et à la fidélité avec laquelle nous observons nos règles ; qui doute que nos infidélités ne soient au contraire la source du défaut où nous nous trouvons souvent des choses nécessaires à la vie, de la dureté des riches à notre égard, du mépris que les hommes font de nous, et que sa justice ne se serve de la haine de nos ennemis pour nous punir : *Ecce ego mittam*

angelum meum qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi... quod si audieris vocem ejus, inimicus ero inimicis tuis... servietisque Domino Deo vestro, ut benedicam panibus et aquis, et le reste (Exod. XXIII).

Il y va de nos intérêts temporels, mais il y va encore plus de notre salut, car si par nos infidélités nous ne perdions que les choses du temps et celles qui sont nécessaires à la vie, l'on pourrait s'en consoler, la vie est courte; il faut peu de choses à l'homme, et les afflictions, les mépris, la persécution et la pauvreté sont fort adoucies par l'espérance d'une éternelle gloire.

Mais à quoi cette éternité de bonheur est-elle attachée? Ah! vous le savez mieux que moi, mes frères, elle est attachée à notre fidélité à répondre à la grâce de notre baptême, à la grâce de notre vocation, à toutes les grâces que nous avons reçues et que nous recevons sans cesse; elle est attachée à la fidélité avec laquelle nous garderons nos vœux et nous observerons notre règle; elle est attachée à cette condition, car il nous a été dit au moment de notre profession, et moi, si vous observez ces choses; je vous promets de la part de Dieu la vie éternelle.

DISCOURS XIX,

Prononcé à l'ouverture d'une visite.

Ascendit in cor ejus ut visitaret fratres suos filios Israël.

Il lui vint dans l'esprit d'aller visiter ses frères, les enfants d'Israël (Actes, ch. VII).

Il y a tant de rapport entre les fins de la première visite que Moïse rendit à ses frères les enfants d'Israël, de laquelle saint Luc parle dans cet endroit des Actes des apôtres, et les fins de la visite qu'un supérieur doit rendre à ses religieux qui sont aussi ses frères en Jésus-Christ, que je n'ai point cru pouvoir me servir, à l'ouverture de cette visite, de paroles qui vous expliquassent mieux que celles-ci les sentiments avec lesquels je viens vous visiter.

Moïse, dit saint Luc, croyant que Dieu attendait de lui qu'il établît la paix parmi ses frères, se présenta à quelques-uns d'eux qui se querellaient, et tâcha de les accorder, en leur disant, mes amis, vous êtes frères, comment donc pouvez-vous vous nuire les uns aux autres : *Apparuit illis litigantibus, et reconciliabat eos in pace dicens, viri, fratres estis, ut quid nocetis alterutrum*; et voilà la première pensée qui les porte à les visiter; la seconde est qu'il croyait que ces frères comprenaient que c'était par lui que Dieu voulait les sauver : *Existimabat autem intelligere fratres, quoniam Deus per manum ipsius daret salutem illis*.

Ce sont là aussi, mes frères, les deux sentiments avec lesquels je suis entré dans cette communauté pour vous rendre visite; je viens premièrement, vous annoncer la paix, la fortifier parmi vous, vous y exhorter, l'y rétablir même si elle n'y est plus; je viens vous réconcilier et vous dire, si vous avez du froid et peu de charité les uns pour les autres, vous êtes frères, comment

donc ne vous aimez-vous pas les uns les autres? comment donc pouvez-vous exciter le trouble parmi vous : *Apparuit illis litigantibus, et reconciliabat eos in pace dicens, viri, fratres estis, ut quid nocetis alterutrum*?

Secondement, persuadé que Dieu qui m'a établi votre supérieur par une vocation particulière, veut se servir de mon ministère pour vous sauver, je viens vous annoncer la science du salut, et vous exhorter à rentrer dans le chemin de la sainteté et de la régularité que notre état nous oblige de suivre, si vous vous en êtes écartés par vos relâchements : *Existimabat autem intelligere fratres, quoniam Deus per manum ipsius daret salutem illis*.

Notre état, mes frères, n'est qu'un accord et une alliance de ces deux vertus, la paix et la sainteté. Elles font toute la gloire et toute la félicité de notre condition, et nous sommes fort éloignés de nos devoirs, si nous n'aimons et ne trouvons chez nous l'une et l'autre. Sans la paix, les communautés les plus saintes en apparence et où les vertus les plus austères de l'Évangile seraient en usage, ne seraient point des assemblées chrétiennes et religieuses, mais un enfer anticipé, une terre de misère et de ténèbres où habiterait l'ombre de la mort, et où tout serait sans ordre et dans une éternelle horreur (*Job., X*). Sans la sainteté et la régularité, la paix la mieux établie parmi nous ne serait point une paix, mais un accord avec Bélial, une intelligence avec les ennemis de Dieu et de la religion, et une réconciliation d'Hérode avec Pilate, qui d'ennemis qu'ils étaient auparavant, devinrent amis pour persécuter et faire mourir Jésus-Christ.

Il nous faut donc d'une part l'union et la paix, il nous faut de l'autre la sainteté et la régularité: une union et une paix qui établissent entre nous une intelligence parfaite et qui bannisse de la communauté tout ce qui peut altérer la charité et rompre les liens de la société; une sainteté et une régularité qui ne se bornent pas à nous sanctifier nous-mêmes, mais qui aillent jusqu'à sanctifier les gens du monde par la lumière de nos bons exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Le sujet de cette première partie vous fera sans doute mieux connaître que toute autre chose, l'esprit et les dispositions avec lesquelles je suis venu en cette communauté, puisque j'y viens pour vous souhaiter le plus agréable, le plus doux, et le plus innocent de tous les biens, qui est la paix.

Il y a des choses qui sont bonnes et qui ne sont pas agréables, il y en a qui sont agréables et qui ne sont pas bonnes; la vertu est bonne, mais elle est amère; le vice est doux et agréable, mais il est mauvais. Le seul bien qui est agréable et innocent, selon le témoignage de l'Écriture, c'est la paix, c'est la charité qui est l'héritage des enfants de Dieu, le testament de Notre-Seigneur, le premier fruit du Saint-Esprit, la bénédiction de

Jésus-Christ et la source d'où dérivent toutes les autres : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (Psal. CXXXII).

La paix est une espèce d'arche d'alliance qui porte partout la bénédiction avec elle, et saint Augustin a observé à ce sujet, que le rameau d'olivier, que la colombe apporta dans l'arche après le déluge, était chargé de fruits pour marquer que la paix n'entre jamais seule dans l'âme et dans les maisons des gens de bien, mais toujours accompagnée des fruits de la bénédiction de Dieu, qui en est tellement inséparable, que comme elle est toujours avec elle, on ne la trouve jamais sans elle, quelque bien que l'on puisse faire d'ailleurs; ce qui a fait dire à Notre-Seigneur, qu'il faut quitter le sacrifice qui est l'action la plus sainte de la religion, pour faire la paix; et à saint Cyprien, que la paix est le plus saint des sacrifices, celui qui rend tous les autres agréables à Dieu, et sans lequel il n'y en a point, quelque grand qu'il soit, qui lui puisse plaire, comme nous le voyons dans l'exemple des deux premiers frères du monde, car parce que l'un ne voulut point de paix avec son frère, Dieu rejeta ses offrandes et ses sacrifices, il n'y eut que l'innocent et le pacifique Abel qui eut l'avantage de lui plaire et d'attirer la bénédiction du ciel sur les siens; et ce fut pour la même raison, ajoute ce grand évêque, qu'il mérita d'être offert lui-même en sacrifice, et de tracer le premier la voie du martyre.

Recherchez la paix de la ville à laquelle je vous ai transférés, et priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne, disait Dieu à son peuple, par le prophète Jérémie : *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci, et orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius erit pax vobis* (Jerem., XXIX); que si cette parole s'adresse à nous comme citoyens du royaume où nous sommes nés et où nous vivons, et de la ville où nous habitons, à combien plus forte raison s'adresse-t-elle encore à nous comme attachés à la société religieuse dont nous faisons partie, dont nous sommes les membres, dont les intérêts sont les nôtres, avec laquelle nous avons des engagements inévitables, des relations nécessaires, et à laquelle nous nous sommes unis par des vœux, c'est-à-dire par des liens si sacrés qu'il n'y a que la mort qui puisse les rompre?

Quelle chose y aurait-il plus monstrueuse que de nous voir toujours ensemble, de nous parler toujours, de vivre toujours les uns avec les autres, de partager tous les jours entre nous le même travail, les mêmes peines et les mêmes biens sans jamais nous aimer.

Dans la création du monde, Dieu ne fit qu'un homme duquel il voulut que tous les autres prissent naissance, pour conserver entre eux la paix et la charité. Dans la rédemption, il n'en fit qu'un tout de même, qui les a tous régénérés dans son sang, qui a

pacifié toutes choses, comme dit saint Paul; mais cette paix nouvelle n'ayant pas été de durée, et la division l'ayant bientôt troublée dans le monde, cette fille du ciel est venue chercher un lieu de sûreté dans nos communautés contre les agitations et les troubles de la vie du monde; semblable en cela à la chaleur qui se renferme dans les lieux souterrains durant la rigueur de l'hiver, que serait-ce donc si elle était encore obligée d'en sortir pour chercher un autre asile?

Le combat de Jacob et d'Esau, dans le sein de leur mère, fut un mystère, à la vérité, qui marquait la division de deux peuples, mais ce fut toujours un prodige dans la nature, de voir deux frères changer le sein maternel, c'est-à-dire le sein de la paix et de l'union dans un théâtre de guerre et de division.

L'on peut dire la même chose, et à plus forte raison, de toutes les communautés religieuses, où la paix n'est point; car qu'y a-t-il en effet de plus monstrueux que de voir des personnes consacrées à Dieu et unies ensemble par des liens aussi forts que ceux de la religion, entretenir cependant un esprit de partialité et de discorde pour vouloir trop donner à leur propre sens, et pour abandonner trop légèrement leur cœur à ces amitiés aveugles et déréglées, qui n'ont leur fondement que dans la passion et dans l'amour-propre, et qui font que l'on aime certaines personnes préférablement aux autres, et que l'on s'attache à leurs intérêts particuliers, au préjudice de l'intérêt et du bien commun?

Cela nous fait voir combien il faut se défier de ces affections particulières qui étouffent presque toujours, si l'on n'y prend garde, l'esprit de la charité et de l'obéissance, qui sont les deux fondements de la paix des cloîtres, et sans lesquels il ne peut y avoir que désordre, que confusion et dissipation même entière de ce qu'il y a de plus pur dans la religion; car il faut vous convaincre une fois vous-mêmes de cette importante maxime, que la perfection de notre état ne consiste ni dans le sacrifice des choses extérieures dont nous nous sommes dépouillés par la pauvreté, ni dans le sacrifice même de notre corps que nous avons consacré à Dieu par la chasteté, mais dans le sacrifice de l'obéissance qui surpasse en dignité tous les autres, et qui vaut beaucoup mieux, comme dit l'Écclésiaste, que les victimes des insensés qui ne connaissent pas le mal qu'ils font : *Multo enim melior est obedientia, quam stultorum victimæ qui nesciunt quid faciunt mali* (Eccles., IV).

La raison qu'en donnent les Pères est que tous les autres sacrifices, quelque dignité qu'ils puissent avoir, ne lui sont agréables qu'autant qu'ils sont les signes de ce sacrifice intérieur qui se consomme dans le fond de l'âme par l'anéantissement de notre propre volonté sous l'autorité de la sienne, et de celle des supérieurs qu'il nous donne, non pas tant pour nous commander, que

pour exercer encore plus parfaitement notre humilité et en augmenter le mérite; car, vous m'avouerez que, comme il y a plus de soumission à recevoir les ordres du prince, quand ils sont portés par ses officiers et par ses ministres, que quand il les donne lui-même en personne, ainsi la vertu d'une personne religieuse qui observe l'obéissance sous l'autorité de ses supérieurs visibles est beaucoup plus grande et plus parfaite que si elle obéissait immédiatement à Jésus-Christ même; parce qu'il faut beaucoup plus de foi et de soumission pour reconnaître cette autorité en la personne d'une simple créature, qu'en celle de l'Homme-Dieu.

Considérez donc, mes frères, combien cette vertu vous doit être chère, dans laquelle vous trouvez de si grands avantages, la perfection de votre état, la paix et l'union domestique, sans parler du calme et du repos intérieur, qui vous délivrent de l'appréhension que doivent avoir ceux qui se gouvernent par eux-mêmes, de s'égarer dans le chemin du ciel, à cause que leur amour-propre ne leur proposant que ce qui flatte, rejette ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu et à la raison par la répugnance qu'il y trouve: ce qui fait voir que la voie la plus sûre et la plus aisée pour accomplir cette volonté divine, est de renoncer à ses propres lumières et d'obéir avec une grande simplicité et une grande humilité, qui sont les caractères de la vraie sagesse et de la solide piété; sans quoi la raison la plus éclairée n'est qu'aveuglement, présomption et témérité, et l'obéissance la plus prompte en apparence n'est que rébellion et contradiction; sans quoi, pour tout dire en un mot, nous rendons inutiles devant Dieu le sacrifice de nos bonnes œuvres et tous les autres dont nous lui avons fait hommage.

Dieu dit un jour à Saül, par la bouche du prophète Samuel : *J'ai rappelé dans ma mémoire tous les maux qu'Amalec a faits autrefois à Israël, et de quelle sorte il s'opposa à lui dans son chemin, lorsqu'il sortait de l'Egypte; c'est pourquoi marchez contre Amalec, taillez-le en pièces, et détruisez tout ce qui est à lui, ne lui pardonnez point, tuez tout depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, et ceux qui sont à la mamelle; je veux en éteindre la race et la mémoire* (I Reg., XV). Voilà un ordre du Seigneur bien pressant et bien exprès, cependant que fit Saül? au lieu de l'exécuter sans réserve, il se contenta de tailler en pièces les Amalécites, de faire passer tout le peuple au fil de l'épée, de tuer ou de détruire tout ce qui se trouva de vil et de méprisable parmi eux; mais ayant pris vif Agad, roi d'Amalec, qui avait toujours été délicatement nourri, touché d'une fausse compassion pour lui, il l'épargna contre l'ordre du Seigneur, et lui pardonna: il réserva même ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux, dans les meubles et les habits, et généralement tout ce qui était de plus beau; et, quoiqu'il n'eût proprement de part à cette action

que la désobéissance qu'il y avait mêlée, qui était toute à lui, et qui aurait dû le couvrir de honte, il ne pensa, par une vanité que saint Augustin appelle un orgueil plein de ténèbres, *tenebrosa superbia*, qu'à s'en attribuer toute la gloire, et se dressa un arc de triomphe.

Voilà, mes frères, une triste figure de l'orgueil et de la vanité de plusieurs âmes qui ont fait profession des préceptes et même des conseils de l'Evangile: Dieu leur met en main cette épée que saint Paul appelle l'épée de l'esprit: *Gladium spiritus* (Ephes., VI), et leur ordonne de rompre les attachements, d'égorgier toutes les passions qu'elles peuvent avoir pour les créatures, sans épargner même l'amour-propre, qui en est comme le roi: mais combien y en a-t-il qui imitent l'infidélité de Saül dans l'exécution de ce commandement du Seigneur? On l'accomplit à la vérité dans toutes ses circonstances moins essentielles, l'on passe au fil de l'épée tout le petit peuple, l'amour des biens, des honneurs, des voluptés, l'amour des parents et de la liberté; on ne détruit de ses ennemis invisibles et intérieurs que ce qu'il y a de plus grossier et de plus sensible: *Quidquid vile fuit, et reprobum, hoc demoliti sunt* (I Reg., XV); mais on épargne le vice dominant dans l'âme, cet amour-propre, qui est comme le roi de ce peuple de péché, qui se nourrit de la substance de l'âme, et qui s'engraisse, non-seulement des vices, mais des vertus mêmes; on pardonne au roi Agad, l'amour-propre reste entier, la main tremble quand il s'agit de lui porter le coup de la mort; et tout prisonnier qu'est cet Agad, dans le camp du peuple de Dieu, il ne laisse pas de vivre et de régner.

Or, que doit faire un supérieur, lorsqu'il visite une communauté dans laquelle il trouve ce désordre? il doit entrer dans le saint mouvement qui transporta le prophète Samuel au sujet de la désobéissance de Saül. Il se fit amener sur-le-champ Agad, roi d'Amalec, et lui ayant plongé le poignard dans le sein, il le coupa en morceaux, et en fit un sacrifice à la juste vengeance du Seigneur.

C'est ainsi, mes frères, que j'en dois user aujourd'hui, si, par hasard, vous aviez pardonné jusqu'ici à ce cher Agad, de votre amour-propre, qui fait si souvent la guerre au peuple de Dieu, qui trouble le repos des enfants d'Israël et la paix des communautés religieuses; il faut que je le tire du fond de votre cœur, et que, prenant en main l'épée de l'autorité, je lui donne le coup de la mort en votre présence; car vous jugez bien que dans la persuasion où je suis, que la paix est la chose du monde la plus nécessaire dans une communauté religieuse, je n'ai garde moi-même d'entrer chez vous autrement que pour y apporter la paix, que pour la fortifier et vous en congratuler, si je l'y trouve; et si j'ai le malheur de ne l'y pas trouver, que pour l'y rétablir, vous en dût-il coûter le sacrifice d'Agad, de votre amour-propre et de toutes vos passions.

Si donc, vous me demandez, comme les anciens de la ville de Bethléem au même Samuel, si mon arrivée chez vous est pacifique : *Pacificusne est ingressus tuus* (I Reg., XVI), je vous réponds avec la même confiance que leur répondit ce saint prophète, qu'elle est pacifique : *Pacificus*; mais j'ajoute en même temps avec lui, que je suis venu pour immoler : *Ad immolandum Domino veni*, que je suis venu pour immoler tout ce qui est contraire à la paix, tout ce qui peut altérer la bonne intelligence qui doit être entre vous, entre le supérieur et les inférieurs, et entre tous les religieux réciproquement; je suis venu pour immoler tout ce qui ralentit l'ardeur de la charité fraternelle, qui ne doit faire de tous ceux qui composent une communauté religieuse qu'un seul cœur et une seule âme, comme on le disait de l'assemblée des premiers fidèles : *Erat cor unum et anima una*; je suis venu pour immoler ces antipathies, ces haines, ces affections particulières qui font donner aux uns tout ce que l'on refuse aux autres; pour immoler toutes ces froideurs que vous me déclarerez être parmi vous un obstacle à la paix, et que je vous oblige en conscience de me déclarer s'il y en a, pour y apporter le remède : *Ad immolandum Domino veni*; je suis venu enfin pour rompre cette muraille de séparation, comme saint Paul l'a dit de Jésus-Christ (Ephes., II), cette inimitié qui pourrait diviser et partager votre communauté, comme si elle était composée de diverses nations dont chacune aurait sa religion et son langage.

Loin donc de cette communauté cette vaine soumission, qui, sous une fausse image de respect, étouffe le véritable esprit de l'obéissance; loin d'ici cet esprit d'opiniâtreté et d'entêtement, qui ne peut aboutir qu'au désordre; loin d'ici cet esprit d'attachement à ses propres lumières, qui, sous prétexte de plus de capacité et de plus d'expérience, veut ranger sous ses lois les avis et les sentiments des autres; loin d'ici ces conversations secrètes, où, sous prétexte de zèle et de régularité, trois ou quatre religieux font passer en revue les imperfections de leurs frères, empoisonnent souvent les paroles et les actions les plus innocentes, traitent de dissipation d'esprit une sortie qui n'aura eu d'autres motifs que quelques exercices de la charité envers le prochain; de destruction de la régularité une honnête promenade, où des religieux qui auront soutenu des mois entiers le poids du travail ou de l'étude, n'ont d'autre vue que de préparer leurs corps à rentrer plus vigoureusement dans les fatigues attachées à l'un ou à l'autre; loin d'ici, en un mot, tous ces esprits d'envie, de jalousie, de partialité, de contradiction, qui nous rendent si insupportables les uns aux autres.

Dieu nous fasse la grâce de bannir pour jamais de cette maison ces désordres, et de graver profondément dans nos esprits cette belle parole de l'Ecclésiaste, qui dit que les yeux du Sage sont dans sa tête : *Sapientis*

oculi in capite ejus (Eccles., II), c'est-à-dire qu'il est inviolablement du respect et du devoir d'un parfait religieux, qui doit être ce Sage par son état, de renoncer à son propre sens et à ses propres lumières pour suivre celles des supérieurs que Dieu a établis sur lui pour le conduire dans la voie du ciel, ou plutôt pour suivre l'esprit de la communauté, qui est un esprit de complaisance, de condescendance, de douceur et d'affabilité, pour suivre l'esprit de charité, qui est un esprit de prévenance et de respect les uns pour les autres, pour suivre enfin l'esprit de Jésus-Christ, dont le supérieur n'est que la voix, le ministre, l'interprète et l'organe.

Mais, après avoir établi la paix au dedans, Dieu nous fasse la grâce de répandre au dehors la bonne odeur de nos vertus, et de ne rien faire voir dans notre conduite qui ne respire une sainteté et une régularité, qui ne se bornent pas à nous sanctifier seulement nous-mêmes, mais qui aillent jusqu'à sanctifier les gens du monde par la lumière de nos bons exemples.

SECONDE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point d'inégalité entre les attributs de Dieu, parce que tout ce qui est en Dieu est Dieu même; nous voyons toutefois par le langage de l'Écriture, que la sainteté est la perfection dont il se glorifie davantage : *Sanctus Dominus*. Les esprits bienheureux qui environnent son trône, et qui chantent continuellement ses louanges, prennent la sainteté pour le sujet le plus ordinaire de leurs cantiques : le prophète Isaïe et l'évangéliste saint Jean, rapportant cette fameuse vision qu'ils avaient eue de la majesté de Dieu, disent que ces célestes intelligences ne sont occupées qu'à chanter une hymne composée de ces paroles qu'elles répètent incessamment nuit et jour : Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera; et la gloire de sa sainteté remplit toute la terre.

Il estime tant cet attribut, que dans l'ancienne alliance, il voulait qu'on le donnât à tout ce qui avait l'honneur de lui appartenir, comme au ciel où il a placé le trône de sa majesté, à la terre qu'il appelle l'escabeau de ses pieds, à la montagne de Sinaï, sur laquelle il donna la loi à son peuple, au lieu où il favorisa Jacob d'une vision mystérieuse, au fameux temple qu'il s'était fait bâtir en Jérusalem, aux ministres qui étaient employés à ses autels, aux ornements, aux instruments et aux vaisseaux qui servaient aux sacrifices; et il voulait même que l'on qualifiât de ce titre les jours qui étaient consacrés à son honneur.

Mais ce qui en marque beaucoup plus l'excellence, c'est qu'il a réduit toute la ressemblance que l'homme qui est son image doit avoir avec lui à cette seule perfection qui renferme toutes les autres par excellence; soyez saints, parce que je suis saint : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (Levit., XI).

Or, si cette parole s'adresse à tous les chrétiens en général, combien plus particu-

lièrement s'adresse-t-elle à tous les religieux qui se sont séparés du monde pour s'attacher plus uniquement à son service, et puisqu'ils sont la meilleure portion de son troupeau ; c'est-à-dire le cœur, selon l'expression de saint Cyprien : *Illustrior portio gregis Christi* (*D. Cypr. de Discipl. et Habit. virg.*) : n'est-il pas juste qu'ils remplissent ce cœur d'une plus grande sainteté, et qu'ils prennent pour eux cette parole du Sage, qui recommande sur toutes choses que l'on s'applique avec tout le soin possible à la garde de son cœur, parce qu'il est la source de la vie : *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* (*Prov., IV*).

Le cœur des personnes consacrées à Dieu dans la religion, répand sur toute l'Eglise l'influence de la vie spirituelle, de la justice et de la sainteté ; et c'est de là que dérive en elles l'obligation qu'elles ont d'être plus saintes et plus justes que le reste des chrétiens, et d'entretenir par de bonnes œuvres cette fontaine publique, d'où coule la sanctification et le salut des peuples, ce qui ne se peut faire sans beaucoup de circonspection sur leurs actions et sur leur vie.

Il faut pour cela que des religieux évitent toutes les occasions du mal, et qu'ils recherchent celles du bien, qu'ils retranchent toutes les habitudes avec le monde, lesquelles gâtent l'esprit et corrompent le cœur. Il faut qu'ils s'appliquent tout entiers à l'oraison, à l'étude, à la lecture des bons livres, et au travail pour éviter l'oisiveté, source féconde de tous les maux ; il faut qu'ils cultivent tout ce qui peut affermir en eux les principes de la justice ; il faut qu'ils rentrent souvent en eux-mêmes pour faire revue de leur intérieur, pour en reconnaître les dissipations, et les réparer par de nouvelles ferveurs ; il faut surtout qu'ils se dépouillent de toutes les affections à la créature, pour s'attacher plus purement à Jésus-Christ, sans quoi au lieu de trouver le calme dans le port même du salut où ils sont entrés, ils seraient agités de toutes les passions des gens du monde ; sans quoi au lieu d'attirer les âmes à la suite de l'Epoux par la douceur de leurs parfums et par la bonne odeur de leurs vertus, ils les perdraient, et se perdraient avec elles.

Les vertus qui sauveraient les autres dans leurs conditions particulières, ne sont pas capables de sauver les personnes religieuses, parce qu'elles sont obligées de travailler, non-seulement à leur propre sanctification, mais aussi à celle du prochain ; ce n'est point assez pour nous que nous ressemblions à ces canaux, qui après avoir porté des eaux dans des réservoirs et dans des cuves pour les remplir, demeurent à sec sans en réserver une goutte pour eux-mêmes ; il faut que nous ressemblions à des vases qui doivent être pleins avant que de laisser couler au dehors ce qu'ils ont de trop ; qui libéraux envers les autres et abondants en eux-mêmes, répandent de leur plénitude sans se vider de ce qu'ils renferment.

L'un sans l'autre ne nous servirait de rien,

si nous nous contentions d'être vertueux pour nous, nous ne serions pas ce que nous devons être ; je veux dire des vases d'élection pour porter le nom de Dieu, et le faire glorifier parmi les peuples ; et si nous voulions exhorter les autres à la sainteté et à la vertu, sans avoir ni l'une ni l'autre, nous ne serions bons ni à eux, ni à nous ; et ceux dont nous voudrions prendre soin du salut, pourraient nous dire avec saint Bernard, remplissez-vous vous-mêmes des vertus que vous devez nous inspirer par vos exemples, sinon épargnez-vous la peine de nous exhorter, car si votre vie est déréglée et de mauvaise odeur, quel secours en tirerons-nous pour notre salut ; et si vous êtes mauvais pour vous, à qui serez-vous bon ?

C'est un mot de Sénèque, qui est dans la bouche de tout le monde, que pour aller à la vertu le chemin des préceptes est long, mais celui de l'exemple fort court, parce que les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils voient faire, qu'à ce qu'ils entendent dire. L'exemple persuade bien plus efficacement que les préceptes ; car il montre que ce qu'on enseigne est facile, ce que ne font point les préceptes, et c'est là ce qui touche le plus. D'où il faut conclure que des personnes religieuses, qui ont à converser comme nous avec les gens du monde, et qui ne doivent parler dans leurs conversations que de Dieu, de la piété, de la vertu, sont obligées d'être plus gens de bien que le commun des peuples ; d'être plus sobres, plus modestes, plus discrètes dans leurs discours, afin que les gens du monde trouvent dans elles un modèle à imiter.

Comme une petite paille, ou un petit nuage diminue beaucoup le prix d'un diamant ; ainsi la vertu des religieux ne peut être mêlée de quelque faiblesse, de quelque ombre, et de quelque imperfection qui tiennent de la vie des gens du monde, sans perdre beaucoup de son lustre et de l'estime qu'on en avait.

Je porte encore mes réflexions plus loin, et je dis que nous sommes obligés à cette vie si pure et si exemplaire, non-seulement par la nécessité que nous impose notre état d'édifier le prochain et d'aimer Dieu plus parfaitement que les autres hommes ; mais aussi parce que nous ne pouvons manquer à ce devoir sans ruiner nos intérêts temporels.

Ne donnons pas précisément à notre habit, quoique vénérable par la sainteté de son auteur, ce que nous ne devons souvent qu'à la vertu, qui seule a des droits incontestables sur les cœurs ; c'est du moins parce que notre habit en porte les apparences, que nous avons un si libre accès chez les princes et auprès des rois, c'est elle qui fait que les grands ne dédaignent pas d'entrer en familiarité avec nous, et que nous sommes reçus si agréablement dans leurs maisons ; c'est elle qui fait que de pauvres malheureux qui nous voient à leurs portes à la campagne, se privent souvent d'une partie de leur nécessaire pour le partager avec nous ; et je ne sais si au lieu de regarder

comme un effet de la misère des temps, de la pauvreté des peuples, de la licence des guerres, de la stérilité des campagnes, le défaut où nous sommes de beaucoup de douceurs que nous avions autrefois, nous ne devrions pas l'imputer au peu de soin que nous avons peut-être d'édifier les peuples, par d'aussi grands exemples de piété et de vertu que leur en donnaient nos premiers pères.

Je conviens, mes frères, qu'il y a encore parmi nous des âmes généreuses qui, semblables à Mathathias (I *Math.*, II), ont toujours du zèle pour la loi et pour nos règles, et qui demeurent fermes dans l'alliance du Seigneur; j'avoue que la vigueur évangélique et l'ardeur de la vertu et de la religion, n'y sont pas tellement éteintes, qu'il n'y ait encore un grand nombre de religieux, qui se soutiennent au milieu des ruines, qui se sauvent au milieu des naufrages, et qui défendent avec une force et une crainte religieuse, l'honneur de notre habit et la dignité de notre condition, comme saint Cyprien le disait d'une partie des évêques de son temps qui conservaient leur foi, et vengeaient la loi de Dieu, pendant que les autres cédaient à la violence et succombaient à l'impiété : *Meminimus et tenemus, succumbentibus licet et cedentibus cæteris, Mathathiam legem Dei vindicasse fortiter* (D. *Cypr. Ep.* 68, ad *Hispan. de Basil. et Martial.* p. 132); mais aussi rendons-nous justice, et convenons de bonne foi que nous avons un peu dégénéré du zèle de nos premiers pères, et que nous n'avons point la même ferveur, la même vertu, la même sainteté.

Après la construction du temple rebâti par Josué, fils de Josédéc, et par Zorobabel, les Juifs qui n'avaient point vu celui de Salomon se réjouissaient, les jeunes gens, charmés de sa beauté et de sa magnificence, chantaient tous ensemble des hymnes, publiaient la gloire du Seigneur, et lui rendaient grâces de leur avoir donné un temple si magnifique pour y recevoir leurs vœux et leurs sacrifices (I *Esd.*, II); mais les prêtres et les anciens d'Israël considérant ce nouveau temple, et le comparant avec cet autre qui avait été comme le chef-d'œuvre de la magnificence de David et de Salomon, gémissaient, soupiraient, jetaient des cris de douleur, et ne trouvaient de la consolation que dans leurs larmes par le souvenir de tout ce qu'ils avaient vu, et des grands malheurs qui leur avaient enlevé toute la gloire de leur religion.

Voilà une idée de ce qui se passe maintenant parmi nous; nous nous réjouissons d'y voir la pénitence en vigueur, la vertu en crédit, le silence, la retraite, la paix, la charité, la pratique des bonnes œuvres; mais hélas! si nous avions été les témoins de la ferveur des saints qui ont fondé notre ordre ou qui ont commencé nos réformes : touchés de l'extrême différence que nous trouverions entre eux et nous, nous pousserions des soupirs et nous verserions des larmes, nous avouerions que notre bon grain est tellement enveloppé sous la paille, ou que l'ivraie

semble l'avoir si fort étouffé, qu'on a souvent de la peine à y découvrir quelques restes de ce premier zèle; nous dirions que nous n'avons que l'ombre de leur piété, que le fantôme de leur modestie, que l'écorce de leur austérité, et qu'il s'en faut beaucoup que Dieu soit servi aujourd'hui parmi nous comme il l'était autrefois.

A Dieu ne plaise, mes frères, que je prétende diminuer par cette figure le prix de vos vertus et de votre zèle; j'espère que, malgré la puissance des ennemis de notre salut, il y aura toujours dans nos saintes maisons des hommes apostoliques, que l'on y fera toujours la guerre au vice et au désordre, et que l'on y conservera toujours la pureté des mœurs au milieu de la corruption de ceux qui voudraient se laisser entraîner par le relâchement.

Mais il est vrai aussi que Jésus-Christ a lui-même déclaré que la charité de plusieurs se refroidira à la fin des temps, et qu'à peine le Fils de l'homme trouvera de la foi en venant juger le monde (*Matth.*, XXIV; *Luc.*, XVIII); c'est-à-dire de cette foi animée par la charité et qui est propre aux enfants de Dieu; ainsi, nous pouvons sans doute, et avec encore plus de raison que les anciens Juifs, nous attrister et verser des larmes en considérant combien l'état présent de nos maisons, qui sont les maisons du Seigneur, est différent de celui où elles se trouvaient il y a quelques siècles; et combien ce qui donne de la joie à ceux qui en sont moins instruits, doit faire gémir et soupirer les saints religieux qui ont plus de piété et plus de lumières.

Or, qui peut dire que ce n'est point là la source cachée de la décadence des maisons religieuses de certains ordres, qui étaient si riches et si puissantes autrefois; et chez nous du besoin où nous nous trouvons souvent des choses nécessaires à la vie, des persécutions qui nous sont suscitées par nos ennemis, et de la dureté des peuples à notre égard.

Heureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés (*Matth.*, V). Ne vous donnez pas d'inquiétude, en disant, que mangerons-nous? que boirons-nous? de quoi nous couvrirons-nous? ce sont là des soins qui conviennent aux nations qui ne reconnaissent point de providence (*Matth.*, VI). Votre Père céleste sait tous vos besoins, reposez-vous sur cela; cherchez seulement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les choses nécessaires à la vie ne vous manqueront pas.

Voilà les oracles, mes frères, voilà les promesses de Jésus-Christ. Si quelque chose nous manque, ne nous en prenons pas à la misère des temps ni à la dureté des peuples, il y a toujours une providence qui peut suppléer à tout cela; avouons plutôt que c'est que nous ne cherchons pas assez le royaume de Dieu et sa justice; que c'est que nous avons moins de soin que nos pères, de faire régner la paix dans nos maisons, et de répandre au dehors la bonne odeur de nos

vertus pour vérifier l'oracle de l'Écriture, qui dit que la justice et la paix se sont donné le baiser : *Justitia et pax osculatae sunt* (Ps. LXXXIV). Il ne faut, dans notre état, que l'accord de ces deux vertus pour attirer sur nous toutes les bénédictions temporelles et spirituelles en ce monde, et les éternelles dans l'autre.

DISCOURS XX.

Prononcé à la conclusion d'une visite.

*Currebatis bene, quis vos impedivit veritati non obedi-
dire : persuasio hæc non est ex eo qui vocat vos ; modicum fermentum totam massam corrumpit, ego confido in vobis in Domino, quod nihil aliud sapietis ; qui autem conturbat vos, portabit judicium quicumque ille est.*

Vous couriez si bien dans la voie de Dieu, qui vous a arrêtés dans votre course pour vous empêcher de suivre la vérité ? ce sentiment dont vous vous êtes laissé persuader, ne vient pas de celui qui vous a appelés ; un peu de levain aigrit toute la pâte ; j'espère qu'à l'avenir, vous rentrerez dans les sentiments que vous devez avoir, et que ceux qui vous troublent, en porteront la peine, quels qu'ils soient (Galat., ch. XX).

Après avoir comparé dans cette visite votre état présent avec cette ancienne ferveur que vous aviez héritée de nos pères et de ceux qui nous ont donné l'éducation, ce sont là les paroles que je puis vous dire pour vous rappeler à votre devoir ; vous couriez si bien dans la voie de Dieu, qui vous a arrêtés dans votre course, pour vous empêcher de suivre la vérité que vous aviez connue et embrassée ? cette négligence et cette langueur dans lesquelles vous êtes tombés, cette rupture de la paix, qui rendait autrefois nos communautés si tranquilles, ne viennent point de celui qui vous a appelés. Sa grâce ne vous a pas manqué, si vous aviez voulu y être fidèles, et il n'a point cessé de vous soutenir par ses promesses et par ses récompenses, ni même pour vous retenir, de vous épouvanter par ses châtimens et par ses menaces. D'où vient donc que vous n'êtes plus ce que vous étiez autrefois, et ce que vous devriez toujours être ? Ah ! le voici, mes frères, c'est qu'un peu de levain a aigri toute la pâte ; le levain de l'amour-propre a aigri le cœur au dedans, il a fait mourir la charité qui entretenait la paix et l'union de nos communautés ; voilà la première source de nos malheurs. Le levain de la tiédeur et de la dissipation a aigri toutes les belles actions qui édifiaient au dehors ; et a corrompu tous les bons exemples que nous donnions aux gens du monde, voilà la seconde source de nos malheurs ; mais j'espère, avec saint Paul, qu'à l'avenir, sacrifiant votre amour-propre, et reprenant les sentiments de la charité que nous avions autrefois les uns pour les autres, vous jouirez d'une paix plus profonde ; et que rentrant en même temps dans les sentiments que vous devez avoir de votre état, vous aurez plus de soin d'édifier les peuples par de grands exemples de vertu : *Ego confido in vobis in Domino quod nihil aliud sapietis ; qui autem conturbat vos portabit judicium.*

PREMIÈRE PARTIE.

On ne saurait trop parler de la charité qui est le commandement du Seigneur par excel-

lence, comme le disait saint Jean à ses disciples. Les communautés religieuses ne subsistent que par la paix qu'elle y apporte ; elle seule est le lien des personnes qui les composent, et il n'y a rien qui en doit être plus sévèrement interdit que ce qui attaque cette vertu, qui en est le fondement. Tout l'édifice en dépend d'une manière si absolue, que dès qu'elle en est bannie, l'on peut dire que les pierres du sanctuaire sont dispersées, que l'œuvre est tombé par terre et qu'il est entièrement détruit.

Rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à la recherche de la paix qui en est le fruit, je dis de la charité ; et la science qui nous apprend à la trouver, nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin et tant de temps ; c'est pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que font les hommes dans l'étude des arts, des exercices et des sciences ; ils s'appliquent avec soin à connaître la matière, et à trouver les moyens de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de dompter les animaux et de les employer aux usages de la vie ; et ils ne songent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles et d'empêcher qu'ils ne les troublent et ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des créatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir ; mais si l'on en consulte la religion et la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes et par les raisons divines qu'elles nous proposent. Jésus-Christ a tellement aimé la paix, qu'il en fait deux des huit béatitudes qu'il nous propose dans l'Évangile. Heureux, dit-il, ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre (*Matth., V*) ; ce qui comprend la tranquillité de cette vie et le repos de l'autre. Heureux, dit-il encore, ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfants de Dieu (*Ibid.*), qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables et qui n'est due, par conséquent, qu'à la plus grande des vertus.

Saint Paul fait une loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder avec tous les hommes, autant qu'il est possible et qu'il est en nous (*Rom., XII*). Il nous défend les contentions, et dit que la principale qualité d'un serviteur de Dieu est d'avoir de la patience et de la douceur envers tout le monde (*II Timoth., III*) et, dans un autre endroit, il ne nous recommande rien tant que de nous supporter les uns les autres, en travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix : *Solliciti servare unitatem Spiritus in vinculo pacis* (*Ephes., IV*). Car, comment Dieu nous supporterait-il si nous ne supportions nos frères ; la charité fait tout souffrir avec joie.

Le lien de la paix dont il parle : *In vinculo pacis*, fait voir que la douceur doit comme lier nos pieds, nos mains et notre langue ;

nos pieds, pour ne faire aucune démarche qui soit nuisible à nos frères, pour ne faire aucune action qui les blesse; nos mains, notre langue, pour n'échapper aucune raillerie piquante qui leur déplaise, et pour ne dire aucune parole dure, ou de médisance, ou de reproche, ou de mépris qui les afflige ou qui les flétrisse.

Cette union de l'esprit fait que, comme l'unité d'un corps consiste dans tant de membres si différents et si inégaux, qui se souffrent, qui se servent et qui compatissent les uns aux autres, ainsi cette union de l'esprit réunit dans une communauté plusieurs personnes différentes et d'une humeur toute contraire.

Rien n'est si beau que ce lien invisible de la charité, il ne fait point de douleur, il ne donne que de la joie, il fait entre nous une parenté de cœur et d'affections bien plus précieuse que celle du sang et de la nature; cette parenté spirituelle n'en demeure pas à l'estime et au respect, elle va jusqu'à la bienveillance, d'où elle passe à l'attachement; elle persuade sans parler, elle obtient sans recommandation, elle fait que nous nous prévenons les uns les autres, que nous donnons et que nous recevons, elle fait que nous prenons part aux biens et aux maux les uns des autres, elle anéantit toutes les inégalités comme elle le fera dans le ciel, où Dieu seul sera tout en tous, et plus elle est parfaite et sublime, plus elle est heureuse.

C'est pourquoi saint Paul, pour nous y engager encore plus fortement, soutient sa pensée de cette belle comparaison que : comme il n'y a qu'une espérance à laquelle nous sommes tous appelés, il ne doit de même y avoir qu'un corps et qu'un esprit parmi nous : *Unum corpus et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestre* (Ephes., IV), et nous ne pouvons arriver à cette unité de gloire qui nous est promise, dit le grand saint Grégoire, si nous n'y courons dans une unité de cœur et d'amour avec nos frères : *Ad unam vocationis spem perfecte non curritur, si non unita cum aliis mente curratur* (D. Greg., in Job., lib. VII).

Il n'y a guère d'avertissements plus fréquents dans l'Ecriture que ceux qui tendent à nous régler dans le commerce que nous avons avec le prochain, et à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions et des querelles. C'est dans cette vue que l'Ecclesiastique nous avertit que les paroles de soie multiplient les amis et adoucissent les ennemis (Eccles., VI); que la langue de l'homme vertueux porte partout avec elle une abondance de douceurs et de complaisances (Ibid.), et que le Sage se rend aimable dans ses paroles, parce que le Saint-Esprit qui est dans son cœur les assaisonne du sel de la sagesse, afin qu'il les proportionne au besoin et à la disposition de ceux qui les écoutent, au lieu que celles de l'insensé, quelque agrément extérieur qui les accompagne, ne portent point de fruit et s'écoulent comme une eau du moins inutile, si peut-

être elles ne se répandent point comme une eau amère, qui dégoûte ou qui empoisonne tout le monde (Eccles., XXVI).

C'est dans ce même esprit que Salomon nous dit en plusieurs endroits, tantôt que la langue pacifique est un arbre de vie qui nourrit ceux qui écoutent, qui les fortifie, qui dissipe leur tristesse et qui calme les troubles de leur âme (Proverb., XV), tantôt que la bouche du juste est toujours pleine de sucre et d'un rayon de miel qui confit ses paroles, et qui, selon la disposition et le besoin de chaque personne, tempère l'amertume de la vérité, dont les remèdes sont pénibles à l'âme, comme le sont d'ordinaire ceux du corps (Prov., XVI), et tantôt, que les réponses douces apaisent la colère et que les dures excitent la fureur (Prov., XV).

Comme la laine et les corps qui sont flexibles, en cédant aux corps les plus durs, en arrêtent la violence; ainsi, quand la parole est accompagnée de douceur, elle arrête la colère; et, quand elle est dure, elle excite la fureur. C'est pourquoi saint Bernard nous donne cet avis : que nos paroles doivent être tellement tempérées, que non-seulement elles n'excitent pas la colère des autres, mais qu'elles l'apaisent même lorsqu'elle est émue, et qu'elles la préviennent et l'étouffent par avance, lorsqu'elle était près de s'allumer (D. Bern., in Cantic. serm. 25). Pour garder cette modération, il faut que la douceur et l'humilité soient unies inséparablement dans nous, comme elles l'ont été dans le Fils de Dieu; si l'orgueil est dans le cœur, il paraîtra dans la bouche. Car, quand l'âme s'élève, la langue s'aigrit, et les paroles douces naissent d'un cœur humble.

Jugez donc, mes frères, par ces considérations et par ces exemples, du zèle que vous devez avoir et du soin que vous devez apporter pour conserver parmi vous le riche et le précieux trésor de la paix : disoiez plus, pour demeurer dans la charité, qui est le seul port où une communauté religieuse puisse assurer son salut, la seule pierre ferme où le cœur de l'homme puisse s'attacher pour ne point faire naufrage au milieu des passions, et la seule vertu qui donne le prix et le mérite à toutes les autres.

Jeûnez, priez, et multipliez vos bonnes œuvres tant qu'il vous plaira, si vous ne les faites dans un esprit d'union et de charité avec votre communauté, vous courez au hasard et vous donnez des coups en l'air, pour user des termes de l'Apôtre (1 Cor., IX); parce qu'il n'y a que cet esprit qui entretient la subordination et la bonne intelligence entre les membres d'un même corps, qui puisse faire valoir les bonnes œuvres de tous les particuliers qui composent une même société chrétienne et religieuse.

Séparez une goutte d'eau de sa source et la répandez, elle se perd dans la terre, elle se sèche et devient inutile; laissez-la couler avec sa source et dans son ruisseau, elle va à la mer, elle s'y réunit, elle s'y conserve, elle y subsiste, elle s'y fortifie avec toutes les autres et sert à porter des vaisseaux qui en-

richissent les provinces et les royaumes. Il en est de même d'une bonne action que vous ne faites pas dans un esprit d'union et de charité avec votre communauté, c'est une goutte d'eau que vous séparez de sa source, vous la répandez sur la terre, elle y sèche, et le fruit en sera éternellement perdu pour vous; mais si, par cet esprit, vous la réunissez à sa source, elle se fortifie par toutes les bonnes œuvres qui se pratiquent dans votre communauté, elle y prend accroissement, elle subsiste, elle est couronnée, et, courant ainsi à la mer avec toutes les autres, elle sert à former un fleuve de bénédictions qui apportera dans votre âme des richesses éternelles.

Sans la charité, qui est l'ancre de l'âme chrétienne, nous nous perdons dans la religion comme dans le siècle, et quoique nous y soyons dans le port à l'abri des tempêtes et des orages du monde, nous ne laissons pas d'y faire un triste naufrage, semblables alors à ces vaisseaux qui, après s'être sauvés des écueils et des orages de l'océan, viennent périr misérablement dans le port en s'entrechoquant et en se brisant les uns contre les autres, faute d'être bien attachés à leur ancre.

Un cœur religieux, qui fait son ancre de la paix et de la charité avec ses frères, ressemble à un certain petit poisson de mer, duquel on dit que, connaissant sa faiblesse et pressentant la tempête par un instinct de la nature, il va chercher un rocher auquel il s'attache si fortement que, quelque furieux que soit l'orage, il ne laisse pas de dormir d'un profond sommeil, sans que rien puisse troubler son repos; d'où vient qu'un prince de l'empire qui avait conservé son âme dans la paix au milieu des tribulations de la vie humaine (*Curtius Gonsaga*), le prit pour corps de sa devise avec ces paroles qui en faisaient l'âme : *Sic quiesco*, qui voulaient dire, selon sa pensée, qu'il ne fallait pas s'étonner que son cœur toujours attaché à la paix, ce rocher solide, fût demeuré tranquille au milieu des orages qui agitent le monde.

Les personnes religieuses, au contraire, qui éloignent leur cœur de la paix, qui troublent leur repos et celui d'une communauté par leur esprit farouche et par leurs humeurs bizarres, sont continuellement agitées par la fureur de leurs passions, tout de même que ces petits et vils poissons, que les vagues d'une mer agitée jettent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, et, pour parler avec Isaïe, comme une balle que l'on jette dans un champ large et spacieux et à laquelle on donne cent mouvements différents : *Quasi pilam mittet te in terram latam et spatiosam* (*Isa.*, XXII). Figure épouvantable qui devrait bien nous porter à tout sacrifier à la paix et à la charité.

Mais quelle apparence de se conserver toujours dans la paix et dans la charité, avec une si grande variété d'hommes sujets à tant de passions et de faiblesses, et dont les humeurs sont encore plus différentes que les visages ? cela est surprenant à la vérité,

et la chose paraît difficile à la nature corrompue par le péché; mais la charité en fait tous les jours son miracle; si nous l'avons, nous le pouvons, si nous ne l'avons pas, n'imputons qu'à nous-mêmes la difficulté que nous avons à vivre dans la paix, et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, et que l'on prenne plaisir à nous nuire, à nous troubler, à nous choquer de gaieté de cœur : nous y contribuons toujours quelque chose, s'il n'y en a pas de causes prochaines, il y en a d'éloignées; et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriraient sans peine, s'ils n'avaient déjà un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin, il est presque toujours vrai que si on ne nous aime pas, c'est que nous ne savons pas nous faire aimer.

Le meilleur moyen d'avoir des amis, c'est d'en faire par sa complaisance, c'est par l'affection que l'on entre dans l'estime. Quelques-uns se fient tant sur leur mérite, qu'ils ne prennent aucun soin de se faire aimer; mais le sage sait bien que le mérite a un grand tour à faire quand il n'est pas aidé de la faveur, l'amitié facilite tout, elle supplée à tout, elle ne suppose pas toujours qu'il y ait de la sagesse, de la discrétion, de la bonté et une perfection sans ombres dans ceux que nous voulons aimer, mais elle en donne, disait un ancien : *si non dignos invenit, facit*; elle ne voit jamais les défauts, parce qu'elle fuit de les voir : si elle les voit, c'est plutôt pour les tolérer que pour les censurer, selon le proverbe : *mores amici noveris, non oderis*, et tous les devoirs de l'amitié sont compris dans ces belles paroles de Tacite, parlant de Vespasien, qu'il savait mieux dissimuler les vices de ses amis que leurs vertus : *vitia magis amicorum, quam virtutes dissimulans* (*Tacit.*, *Hist.* II).

Que si ces maximes sont véritables à l'égard de tous les hommes séparés les uns des autres, elles le sont encore plus à l'égard de ceux que les devoirs et les engagements d'une vie commune réunissent ensemble dans une même société; pour peu qu'il y ait de désunion et de partialité dans une ville attaquée, elle est en proie aux ennemis, quelques fortifications qu'elle ait d'ailleurs; pour peu qu'un bataillon ne soit pas bien serré, et que ses rangs fassent la moindre ouverture, il sera bientôt rompu et renversé.

Ainsi, en vain prétendons-nous pouvoir résister aux ennemis qui nous pressent de tous côtés; en vain nous confions-nous sur les fortifications qui nous défendent, c'est-à-dire, sur toutes nos pratiques régulières, la solitude, le silence, les travaux, les jeûnes, les lectures, les veilles, les austérités et les autres exercices de piété dans lesquels nous passons notre vie, si nous ne sommes unis ensemble par les liens d'une charité cordiale et sincère, et si la paix ne nous lie de telle sorte, que ce serpent subtil qui se contente d'une fente pour faire passer tout son corps,

ne puisse trouver aucune entrée pour s'insinuer parmi nous.

Comme rien ne désarme davantage et ne rend plus inutiles tous ses efforts que l'union et la charité; aussi c'est contre elle qu'il dresse ses plus fortes machines; et il n'y a point d'occasion de l'affaiblir, quelque légère qu'elle puisse être, dont il ne se serve à son avantage; rassemblez-vous, disait le prophète Jérémie à tout le peuple d'Israël, et retirons-nous dans les villes fortes : *Congregamini, et ingrediamur civitates munitas* (Jerem., IV).

Nous sommes rassemblés dans nos communautés, mes frères, et elles sont pour nous des villes fortes, lorsque nous y vivons dans l'union et dans la paix, lorsque nous y considérant tous comme des gens qui ont la même affaire, la même fortune, les mêmes prétentions, les mêmes ennemis, nous agissons aussi tous de concert comme si nous n'avions qu'un cœur, qu'une volonté, qu'un esprit, et qu'une âme, car il n'y a que l'union qui puisse gagner les batailles, et résister aux ennemis; si vous l'avez rompue, j'espère, avec saint Paul, qu'à l'avenir sacrifiant votre amour-propre et reprenant les sentiments de la charité que nous avions autrefois les uns pour les autres, vous jouirez d'une paix plus profonde; et que rentrant ensuite dans les sentiments que vous devez avoir de votre état, vous aurez plus de soin d'édifier les peuples par de grands exemples de vertus : *Ego confido in vobis in Domino quod nihil aliud sapietis*.

SECONDE PARTIE.

Qui dit un religieux, dit un homme qui fait profession de vertu, de probité, de sainteté; or, il ne nous sert de rien, selon la parole de Salvien, de porter un nom de sainteté, si nous n'en avons les bonnes mœurs; l'on considère plus nos actions que notre nom, et quand elles ne s'accordent pas avec la vie que nous professons, elles en flétrissent tout l'honneur, elles en effacent toute la gloire, et nous remettent au rang des personnes profanes; un nom, quelque saint qu'il soit, ne sert de rien si la piété ne le soutient, et lorsque la vie ne répond pas à la gloire de l'extraction, cette gloire se ternit et demeure obscurcie par les vices qui la couvrent; quelque haute que soit une dignité, si celui qui en est revêtu n'en fait les fonctions, ce n'est plus qu'un vain ornement qui le pare moins qu'il ne le déshonore. Un grand nom que rien n'accompagne est un son qui frappe les oreilles et qui se dissipe, c'est un diamant tombé dans la boue qu'un titre d'honneur sur la tête d'un homme sans mérite. C'est une pierre précieuse sur un fumier que le nom de religieux sur le front d'un homme sans vertu : *Nihil prodest nomen sanctum habere sine moribus : quia vita a professione discordans abrogat illustris tituli honorem, per indignorum actuum vililitatem* (Salv., sub fin. lib. III de Providentia).

C'est donc une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles, qu'un nom, quelque saint qu'il soit, quelque éclat qu'il ait

répandu dans le monde, se perd et s'évanouit enfin comme une vapeur, lorsque le mérite qui le soutenait vient à s'évanouir et à se perdre. Cela se voit dans la décadence du peuple juif : deux noms sacrés lui furent donnés à sa naissance, il fut appelé le peuple de Dieu, et Israël, qui veut dire celui qui voit Dieu : que sont devenus deux noms si pleins de gloire? il ne peut plus être appelé le peuple de Dieu, il l'a trop souvent abandonné pour courir après des dieux étrangers, et Dieu l'a abandonné à son tour, et s'est fait d'autres adorateurs, dont la religion a la vérité au lieu de figure; il mérite encore moins le nom d'Israël, puisque n'ayant pas voulu connaître le Fils de Dieu, et ayant fermé les yeux pour ne pas le voir, il ne peut plus se vanter d'être le peuple qui voit Dieu. C'est l'état où nous sommes réduits, mes frères, lorsque nous cessons de soutenir l'honneur de notre habit et de notre nom par des mœurs pures, et d'édifier les peuples par des exemples de vertu, qui soient proportionnés à la majesté du Maître dont nous nous glorifions d'être les disciples.

Les tableaux et les peintures tiennent lieu de livres aux ignorants qui ne savent pas lire, ils y apprennent mieux que par la lecture l'histoire des choses sacrées; et les belles actions des religieux tiennent lieu d'Evangile aux gens du monde, ils y apprennent la pratique de la vertu, elles parlent à leurs yeux, elles se font suivre ou admirer de ceux qui les voient avec plaisir; et si elles ne font pas toujours des impressions assez fortes sur les esprits faibles ou corrompus, elles causent du moins quelque émotion salutaire dans le fond de leur conscience, elles les font rougir, et en leur reprochant la mollesse de leur vie, elles commencent souvent leur conversion, et les pressent de rompre avec le vice et de rechercher la vertu.

L'exemple est plus fort que la loi. Ce que toutes les menaces de l'Evangile ne peuvent gagner sur le cœur des impies, l'exemple, tout désarmé qu'il est, le gagne par sa douceur et par ses attraits, et ceux qui refuseraient la créance aux raisons, le consentent aux persuasions, l'obéissance à l'autorité, la crainte à la force, ne peuvent lui refuser l'imitation parce que l'homme croit toujours plus à ses yeux qu'à ses oreilles.

Il faut dire de bonnes choses et en faire de belles, l'un montre un bon esprit, et l'autre un bon cœur, les paroles doivent suivre les actions comme l'ombre suit le corps, il vaut mieux être vertueux que de faire sans vertu le panégyrique de la vertu, il est aisé de dire, difficile de faire, les belles paroles n'en sont que l'ornement; et quelqu'un ayant un jour demandé à un grand capitaine (à Thémistocle), lequel il aimerait mieux être, Achille, ou Homère, c'est me demander, répondit-il, si j'aimerais mieux être le héraut que le vainqueur.

Comme nous sommes la fleur du champ de l'Eglise, l'honneur et l'ornement de la grâce de Jésus-Christ, pour user des termes

de saint Cyprien : *Flos Ecclesiastici germenis, decus atque ornamentum gratiæ spiritalis* (D. Cypr., lib. de Discip. et Habit. virg.) : les peuples ont les yeux continuellement attachés sur nous ; tout ce que nous faisons de mal leur donne du mépris pour nous, et les en éloigne, et comment pourraient-ils avoir du respect pour l'Évangile, lorsqu'ils le voient déshonoré par les mauvais exemples de ceux qui font gloire d'en être les plus illustres disciples ?

Le mauvais exemple d'un particulier corrompt tout au plus sa famille, ce n'est que le débordement d'une fontaine dont les eaux gâtent seulement un petit chemin par où elles s'écoulent ; celui des peuples corrompt tout au plus le pays où ils demeurent, ce n'est que le débordement d'un fleuve qui inonde seulement une campagne, et qui déssole une ville ou quelques villages ; mais celui des personnes consacrées à Dieu par leur vocation va bien plus loin et a des suites bien plus dangereuses ; semblable à une mer orageuse qui a forcé les bornes que le doigt de Dieu lui a prescrites, et qui ravage les provinces et les royaumes, il déssole toute l'Eglise, il ruine ses moissons, il décrédite la pureté de sa morale, il l'expose au mépris de ses ennemis, et renverse en un moment tout ce que nous avons été de longues années à édifier par le ministère de la parole.

Lorsque nous parlons de salut et d'éternité à des peuples auxquels nous avons donné lieu de croire, par quelque intempérance ou par quelque autre action déréglée, que nous ne sommes pas vertueux, ils ne nous regardent que comme des comédiens qui représentent un personnage sur le théâtre, et qui ne sont point ce qu'ils représentent. Nous représentons bien le caractère de l'humilité, nous représentons bien la vanité des choses du monde et le mépris qu'on en doit faire, mais si nous ne sommes humbles en effet, si nous ne méprisons véritablement tout ce qui peut nous éloigner de Dieu, nous ne sommes point les hérauts de la vertu, nous ne sommes que des comédiens qui jouons un rôle où nous ne mettons rien du nôtre que la parole.

Nous ressemblons à ces peintres qui, étant fort laids, ne laissent pas de faire de beaux portraits ; nous peignons l'humilité avec tous les traits et toutes les couleurs qui lui conviennent, et nous sommes tout remplis d'orgueil et de vanité ; nous faisons de belles peintures de la patience, et nous nous laissons emporter à tous moments par la promptitude et par la colère ; nous faisons enfin de beaux tableaux de la modestie, du recueillement et du silence, et nous sommes continuellement dissipés par mille choses frivoles ; ou, si vous voulez, nous ressemblons à ces figures que l'on mettait anciennement dans les carrefours des grandes routes pour montrer le chemin aux voyageurs, et qui demeureraient toujours dans une même place, et c'est ce que firent ces scribes et ces pharisiens, qui enseignèrent aux mages le che-

min de Bethléem, où était Jésus-Christ, l'auteur du salut, mais qui n'y allèrent point avec eux.

Tout cela fait voir l'obligation indispensable que nous avons de pratiquer, non-seulement les vertus communes et ordinaires, mais les grandes vertus, les vertus éclatantes et capables de faire dire de nous aux gens du monde, que nous sommes leur lumière et leur flambeau ; tout cela fait voir en un mot que pour arriver à ce degré de sainteté qui convient à notre état, ce n'est point assez que nous fuyions les grands vices, les désordres monstrueux du monde, mais qu'il faut que nous renoncions jusqu'à ses imperfections, jusqu'à ses plus légers attachements, et surtout que nous évitions encore plus que tout cela le commerce et la société des gens du siècle, avec lesquels il est presque impossible que des hommes de notre condition ne perdent ce qu'ils ont d'innocence et de vertu : édifions-les, mais n'ayons point de relation avec eux, elle ne peut être que dangereuse.

Celui qui marche avec les sages deviendra sage ; l'ami des insensés leur ressemblera, dit Salomon dans ses Proverbes : *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit, amicus stultorum similis efficietur* (Prov., XIII). Rien n'est plus puissant sur l'esprit des hommes que l'exemple de ceux avec qui ils sont unis par l'amitié et par le commerce de la vie ; peu s'appliquent à la lecture des livres utiles, souvent même l'instruction qu'ils y trouvent les touche peu ; et si elle fait quelque légère impression sur l'esprit, elle ne passe guère jusqu'au cœur. Mais l'exemple des sages est comme un livre vivant où l'on s'instruit sans peine et quelquefois même sans que l'on s'en aperçoive ; nous voyons les règles de la vie dans leurs actions, nous remarquons avec plaisir cette prudence et cette égalité admirable, avec laquelle ils se conduisent en toutes choses, et à force de les voir et de les entendre, nous nous portons insensiblement à condamner dans notre vie ce qui est contraire à la leur, et à nous rendre plus semblables à ceux que nous aimons avec respect, et que nous jugeons dignes de notre estime et de celle de tous les autres.

Mais si celui qui marche avec les sages deviendra sage en cette manière, il est encore plus vrai de dire que l'ami des insensés leur ressemblera ; car, comme a très-bien remarqué saint Grégoire de Naziance (Orat. 1), nous n'avons pas besoin de maître pour faire le mal. La nature même nous y porte par toute la pente de ses inclinations et de ses désirs. Que si nous nous lions encore d'amitié avec ceux que l'Écriture appelle insensés, parce qu'ils ne connaissent point Dieu, et qu'ils ne suivent que les égarements de leur esprit ; cette mollesse, pour ne point parler de ce qui est visiblement mauvais, ce relâchement qui se fait sentir dans leurs actions et dans leurs paroles, et qui flatte la nature corrompue, s'insinuera dans notre esprit d'une manière

agréable et imperceptible. Et quand même nous aurions eu d'abord quelque peine à approuver ce que nous leur voyons faire, néanmoins nos pensées se tournent peu à peu du côté où nous porte leur exemple, et nous nous accoutumons à les imiter.

Un religieux qui veut conserver sa vertu, doit fuir cette contagion du monde comme l'on fuit d'une maison infectée de peste. On ne consulte point quand il s'agit de la vie du corps, on fuit le plus vite que l'on peut. Les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit saint Paul (I Cor., XV); la coutume et l'exemple font une vive impression dans l'esprit, les yeux persuadent le cœur, on apprend le mal en le voyant faire; et cette vue entre dans l'âme et s'y insinue d'une manière si douce et si forte, que la mauvaise habitude se forme et passe comme en nature, avant même que l'on s'en aperçoive; alors ce que Dieu condamne comme un vice, ne prend plus ce nom, on l'appelle une chose permise et indifférente, parce qu'on est autorisé en cela par l'exemple de plusieurs.

Rappelez dans votre mémoire tous les malheurs et tous les désordres, dans lesquels tombèrent les Israélites, lorsque, sortant du désert, ils vinrent demeurer à Séthin, dans la campagne de Moab, qui était occupée par une nation idolâtre, voluptueuse, corrompue, avec laquelle ils entrèrent en relation et en commerce. Les filles de Moab, dit l'Ecriture, appelèrent les Israélites à leurs sacrifices, les Israélites en mangèrent; ils tombèrent ensuite dans la fornication avec elles, ils adorèrent leurs dieux, et se consacrèrent enfin au culte de Béalphégor, qui était chez cette nation ce que Priape était chez les Romains, le dieu de la turpitude et de la plus infâme volupté (Num., XXV).

L'on voit dans cet exemple les degrés par où des religieux peuvent tomber insensiblement, aussi bien que le peuple de Dieu, dans les plus grands crimes, lorsque, sortant de la retraite, ils ont des relations et des commerces inutiles avec les gens du monde.

Premièrement, les Israélites suivent les filles des Moabites, qui les invitent à se trouver à leurs fêtes : voilà ce que le monde appelle une chose indifférente, et l'on se flatte que l'on peut innocemment satisfaire sa curiosité, lorsqu'on n'a pas dessein de prendre part aux jeux, aux divertissements, et aux plaisirs profanes où l'on se trouve.

Secondement, après avoir vu ces filles, ils s'entretiennent avec elles, ils mangent avec elles des viandes consacrées aux idoles, et tombent ensuite dans le crime le plus honteux. Car la parole du Saint-Esprit, entièrement contraire aux fausses imaginations d'un cœur corrompu, sera toujours véritable; que celui qui ne craint pas, mais qui au contraire aime le péril, y périra : *Qui amat periculum in illo peribit* (Eccl., I).

En troisième lieu, les Israélites, après s'être rendus esclaves de ces femmes prostituées et idolâtres, tombent de la prostitution dans l'idolâtrie; et de serviteurs du vrai Dieu, deviennent adorateurs du démon : c'est ainsi que se vérifie ce qu'a dit saint Augustin, que le pécheur tombe de précipice en précipice, des fautes qui paraissent moins considérables dans les grandes, et des grands crimes dans les plus énormes, selon cet oracle de l'Apocalypse, que celui qui s'est souillé, se souille encore davantage : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc* (Apocal., XXII).

En quatrième lieu, les Israélites ne rendent pas seulement un culte passager à un faux dieu, mais ils se consacrent par de certaines cérémonies, à la plus détestable et à la plus honteuse de toutes les idoles, qu'il n'est pas même permis de nommer : voilà le comble de l'abomination; et il était juste que le démon qui s'était fait reconnaître dieu, fit rendre à l'impureté même des honneurs divins, par ceux qui adoraient l'esprit impur.

C'est pourquoy le Seigneur étant irrité, dit à Moïse : Prenez tous les princes du peuple, et les pendez à des potences en plein jour, afin que ma fureur ne tombe point sur Israël. Pendant que chacun tuait jusqu'à ses plus proches, qui s'étaient consacrés au culte de Béalphégor, il arriva qu'un des enfants d'Israël entra dans la tente d'une Madianite, femme débauchée, à la vue de Moïse et de tous les enfants d'Israël qui pleuraient devant la porte du tabernacle; ce que Phinéès, petit-fils du grand-prêtre Aaron, ayant vu, il se leva du milieu du peuple, et ayant pris un poignard, il entra après l'Israélite dans la tente, et les perça tous deux, l'homme et la femme; et la plaie dont le peuple avait été frappé cessa aussitôt : mais il en coûta la vie à vingt-quatre mille hommes qui y furent tués.

J'ai trop bonne opinion de vous, mes frères, et je suis trop persuadé de votre religion et de votre vertu, pour vous faire une application de cet endroit de l'Ecriture. Aussi je n'ai point d'autre dessein, que de vous faire voir combien le commerce des gens du monde, qui sont autant étrangers à notre égard, que l'étaient les Moabites à l'égard des enfants d'Israël, est dangereux, et par quels degrés l'on peut tomber dans les plus grands crimes, lors même que par une simple curiosité qui nous paraît innocente, l'on se trouve à leurs spectacles, à leurs divertissements, à leurs plaisirs; ce n'est point une morale de répréhension que je vous adresse, c'est une morale de précaution contre les malheurs et les désordres dont les compagnies religieuses ne sont pas toujours exemptes.

Car, sans nous flatter, et pour parler en général, combien a-t-on vu de religieux, qui, pour avoir quitté la retraite, où ils auraient vécu dans la régularité et dans l'innocence, qui, pour s'être trop répandus au dehors et s'être engagés trop souvent dans le

commerce et dans les divertissements du monde, se sont dégoûtés de leur profession, ont quitté le service de Dieu, se sont laissés emporter par leurs passions, ont apostasié, sinon pas toujours d'habit, du moins de cœur et d'esprit, ont adoré les idoles du monde et sont tombés dans une idolâtrie spirituelle, qui n'est guère moins honteuse que celle des Israélites. Combien en a-t-on vu qui sont devenus par là, d'anges qu'ils étaient, des démons, et qui ont perdu les couronnes immortelles qui sont préparées aux religieux fidèles.

DISCOURS XXI.

Sur l'exacte observance des règles.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Tous ceux qui se conduiront selon cette règle, trouveront la paix et la miséricorde (Galat., ch. VI).

Si je croyais parler à des hommes qui ne fussent point assez persuadés de l'étroite obligation qu'ils ont d'observer leur règle, je tâcherais de les en convaincre par les promesses solennelles qu'ils en ont faites à Dieu. Je les ferais souvenir des vœux qu'ils ont prononcés au pied des autels, je produirais contre eux leur propre serment, et je les rappellerais peut-être à leur devoir, en leur montrant combien il y a de honte et de crime à être parjures.

Je leur prouverais que ce n'est point aimer Dieu, que de ne point suivre les règles qu'il nous a lui-même prescrites, selon la belle pensée de saint Isidore, archevêque de Séville, qui dit que l'on ne peut pas aimer un roi, si l'on hait ses lois : *Non enim regem diligimus, si leges illius odimus* (Lib. II Sentent. cap. 3, num. 5).

Je leur ferais voir enfin que l'on n'est pas religieux pour en porter seulement l'habit et pour demeurer dans les cloîtres avec ceux qui le sont en effet ; parce que, comme dit un ancien sage dans sa politique, c'est la forme du gouvernement, et l'ordre des lois et des ordonnances qui établit un état, et non pas l'assemblée de plusieurs personnes en un même lieu (Arist., 3 polit., cap. 2) ; de sorte que si quelques-uns de ceux qui demeurent ensemble n'observent pas les mêmes lois, ils ne sont pas citoyens, ils ne vivent pas en même société, mais font un schisme monstrueux dans l'Etat, et forment diverses républiques dans une même enceinte de murailles.

Mais puisque je parle à des hommes que la foi et la religion ont convaincus de la dignité de leur condition, de la sainteté de leur règle, et de la nécessité de l'observer, il ne me reste qu'à soutenir votre ferveur et votre zèle, en vous faisant voir les fruits qui vous en reviennent : il ne me reste qu'à vous dire, comme saint François le dit à ses frères à la fin de son testament : *Que quiconque observera ces lois et ces maximes, sera rempli au ciel de la bénédiction du Père céleste, le très-haut, et sur la terre de la bénédiction de son Fils bien-aimé, et du Saint-Esprit consolateur, avec celle de toutes les vertus des saints et de tous les saints.* Et pour parler le

langage du grand apôtre dans les paroles de mon texte, je n'ai qu'à vous faire voir que tous ceux qui se conduiront selon cette règle, trouveront la paix et la miséricorde, les deux seuls avantages dont l'homme chrétien et religieux puisse faire sa gloire et sa félicité en ce monde : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

Et en effet, mes frères, quelle est la chose qui fait en ce monde la gloire de l'homme de bien, que le témoignage de sa bonne conscience, comme dit le grand apôtre : *Gloria nostra hæc est testimonium conscientie nostræ* (II Cor., I). Or un religieux qui observe exactement sa règle, a ce témoignage dans la paix de sa conscience : *Pax super illos.* Il n'est point agité par les inquiétudes et par les remords qui troublent sans cesse la conscience des méchants : vous le verrez dans la première partie de ce discours, quelle est la chose qui fait en ce monde la félicité de l'homme de bien, que la grâce et la miséricorde de Dieu, qui sont, comme le disent les Pères, le gage de la béatitude consommée ?

Or, un religieux qui observe exactement sa règle, les attire infailliblement sur soi : *Et misericordia.* Il n'est point du nombre de ces impies dont parle le roi-prophète (Psalm. CXXIV), que le Seigneur abandonne, et qu'il joint à ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils se détournent de leurs obligations : vous le verrez dans la seconde partie de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La conscience est un témoignage ou un jugement secret de l'âme raisonnable qui donne l'approbation aux actions qu'elle fait qui sont naturellement bonnes, et qui lui fait un reproche, ou qui lui donne un repentir des mauvaises ; c'est une faculté de l'âme qui rend témoignage de toutes les pensées et de toutes les actions de l'homme pour les approuver ou pour les condamner. C'est un témoin secret et un juge intérieur, qui sait tout ce qui se passe au dedans de nous, et qui nous absout ou nous accuse. C'est un sentiment qui ne s'endort jamais, et un prédicateur qui ne se tait point, c'est un guide qu'il faut suivre, un pédagogue à qui il n'est point permis de résister, un juge dont il faut exécuter les arrêts.

Si l'on soupçonne qu'elle a mal choisi, la prudence ordonne de revoir ses jugements, et de consulter mûrement avant que de se soumettre à ses ordres ; mais après qu'on est convaincu que ses conseils sont justes, et qu'elle montre le droit chemin, on ne doit point combattre cette persuasion, ni s'exempter de remplir les devoirs qu'elle propose comme légitimes et nécessaires.

C'est mépriser Dieu que de ne se point rendre aux sollicitations de la conscience qui exhorte au bien ; elle est à notre égard l'interprète des volontés de Dieu, et c'est se soulever contre lui que de rejeter les lumières de la conscience qui parle de sa part ; c'est un maître ou un gouverneur auquel il

nous a assujettis, qui prend soin de nous détourner du chemin du vice, et de nous conduire dans le chemin de la vertu.

Or cette conscience a sa paix et ses troubles : elle apporte la paix aux gens de bien par l'approbation qu'elle donne à leurs actions, à leurs pensées, à leurs paroles, et par la joie intérieure qu'elle répand dans leur âme; elle cause des troubles aux méchants par les reproches secrets qu'elle leur fait sans cesse du mal qu'ils commettent, elle est la consolation des uns, le ver et le bourreau intérieur qui châtie et tourmente les autres : *Surdo verbere cadit, Occultum quatiens animo tortore flagellum (Horat.)*; elle mêle l'absinthe parmi les douceurs de leurs plaisirs; et à peine ont-ils porté les oignons d'Egypte à leurs bouches, que les larmes leur en viennent aux yeux.

Les impies ont beau faire de vains efforts pour étouffer tous ses remords, Dieu qui veut de sa part sauver tous les hommes, a permis pour se mettre à couvert de leurs reproches qu'il y en eût toujours quelqu'un qui se sauvât parmi les pertes des autres, qui vécût après que tout le reste est mort, et qui ne cessât jamais de représenter aux méchants le bien qu'ils ont perdu, et le misérable état où ils sont tombés; plus malheureux que Job qui ne perdit que des biens temporels, ils peuvent perdre par leur endurcissement dans l'iniquité tous les biens de la grâce; mais aussi heureux que lui parmi toutes les calamités, et toutes les pertes qui leur arrivent, ils ont du moins un serviteur, qui se sauvant de la déroute leur apporte des nouvelles de leurs disgrâces : malheureux de les apprendre, heureux en même temps, s'ils savaient en profiter pour leur salut.

Quels efforts inutiles n'ont pas faits les païens mêmes pour anéantir dans eux tous ces remords, pour se faire une religion qui autorisât les crimes ! ils adoraient des dieux criminels pour déifier le vice, et consacrer le péché; ils remplissaient le ciel de parricides, d'incestueux, d'adultères. Ils plaçaient les bêtes parmi les dieux, et les dieux parmi les bêtes, et transportaient dans le ciel toutes les passions que le ciel a punies de son feu, chose étonnante ! néanmoins ils ne pouvaient être tranquilles dans leurs péchés, et après les avoir transportés dans l'objet de leurs adorations, ils craignaient des divinités complices, ou coupables de leurs dérèglements.

Si c'est Jupiter qui tonne, que ne se punit-il lui-même, avant que de menacer les hommes moins coupables que lui ? Pourquoi craindre un juge souillé des péchés qu'il doit punir ? et pourquoi trembler par la crainte de la foudre, si elle ne peut être lancée que par une main criminelle. C'est, mes frères, que la force de la conscience est si grande, soit pour nous condamner, soit pour nous absoudre, que l'on n'a jamais vu trembler les innocents, ni les coupables vivre en sûreté (*Cicer. Oration.*) ; c'est un juge incorruptible qui ne s'apaise jamais,

ORATEURS SACRÉS. XXIII.

un miroir qui accuse nos taches, un bourreau domestique qui déchire le cœur des scélérats : et s'il arrive quelquefois que par une longue habitude dans le crime, ils y aient trouvé quelque sorte de tranquillité, c'est une fausse paix et un repos trompeur, flatteur, que tant de gens appellent mal à propos la paix de la conscience.

La vraie paix de la conscience est le privilège des seuls gens de bien; cette paix est un certain sentiment que nous avons que nous sommes bien avec Dieu, et qu'ayant fait tous nos efforts pour accomplir sa loi et remplir tous nos devoirs, nous avons lieu d'espérer que nous sommes assez heureux pour être dans sa grâce.

Cette définition montre combien elle est différente de la tranquillité de l'esprit, que les philosophes tâchaient d'acquérir, puisque celle-ci consistait dans le calme des passions qu'ils appelaient les tempêtes de l'âme, et à réduire l'esprit sous le joug de la raison.

Mais comment s'assurer que l'on possède un si précieux avantage ? car il est facile de confondre cette profonde paix avec une fausse sécurité; il ne s'en trouve que trop qui s'imaginent que sans se donner tant de peines, il suffit de s'appliquer le sang de Jésus-Christ et la miséricorde infinie de Dieu pour se promettre le salut. Comme le Saint-Esprit ne révèle point expressément ni formellement à chaque particulier s'il est digne d'amour ou de haine, il est bien plus facile de s'apercevoir qu'on est hors de l'état de la grâce, que de s'assurer si l'on ne jouit point d'une fausse paix au lieu de la vraie tranquillité de la conscience.

Il faut s'observer et s'étudier longtemps pour savoir si l'on a entièrement éteint les cupidités et toutes les affections de la chair, et si l'on est bien affermi contre les surprises et contre la révolte des passions; si l'on n'y fait pas une attention exacte et continuelle, l'on court risque de s'y tromper : ces caractères sont équivoques, et conviennent quelquefois aux honnêtes gens du monde; ce qui désigne précisément les enfants de Dieu est moins sensible et plus imperceptible; cependant on en peut juger par quelques caractères dont le plus sûr et le plus solide de tous est la paix de la conscience, qui naît de l'amour et de l'accomplissement de la loi de Dieu, selon le roi-prophète : *Pax multa diligentibus legem tuam (Psal. CXVIII).*

Un chrétien qui a une vive douleur et une forte componction de ses fautes passées, qui a formé une résolution inébranlable de pratiquer la vertu, qui ne sent plus d'habitudes vicieuses dans son cœur, et qui a banni jusqu'aux restes de l'amour du monde, dont la volonté est attachée à la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi pour se conduire par elle, jouit de la paix de la conscience, et d'une paix abondante dont il se fait une réfusion sur toute son âme; car voilà ce que veulent dire les paroles du prophète : *Pax multa diligentibus legem tuam.*

(Dix.)

Un religieux qui s'est consacré à Dieu par des vœux solennels pour le servir avec plus de perfection que les gens du monde, qui remplit tous les devoirs de son état, et qui se fait une loi austère de ne s'écarter jamais de sa règle, qui est un abrégé des préceptes et des conseils évangéliques ; jouit dans le fond de sa conscience d'une paix profonde que rien ne peut troubler : toujours préparé contre les surprises de la mort, il l'attend sans inquiétude ; toujours prêt à rendre compte à Dieu de sa vie, il n'est point agité, comme les méchants, par la crainte de son jugement à venir : *Pax multa diligentibus legem tuam.*

Semblable au Fils de Dieu qui dormait au milieu de la tempête et des flots irrités, et reposait doucement sur un oreiller pendant que les vagues entraient avec tant de violence dans la barque où il était avec ses disciples, qu'elle s'emplissait déjà d'eau (*Marc., IV*), il trouve dans la paix de sa bonne conscience, comme un lit doux et agréable, où il jouit d'un sommeil tranquille parmi les tempêtes et les diverses agitations de la vie.

Mon fils, dit le Sage dans ses Proverbes, gardez la loi et les conseils que je vous donne, et ils seront la vie de votre âme : vous marcherez avec confiance dans vos voies, et votre pied ne se heurtera point ; si vous dormez, vous ne craindrez point, vous reposerez, et votre sommeil sera tranquille : vous ne serez point saisi d'une frayeur soudaine, et vous ne craindrez point la puissance des impies qui viendront vous accabler ; car le Seigneur sera à vos côtés, et il gardera vos pieds, afin que vous ne soyez pas surpris : *Fili mi, custodi legem atque consilium, et erit vita animæ tuæ : tunc ambulabis fiducialiter in via tua... si dormieris non timebis, quiesces et suavis erit somnus tuus.*

Le sommeil des justes est tranquille, parce que ce n'est point ce sommeil de mort dans lequel le prophète a peur de tomber, qui est le sommeil de la tiédeur et de la négligence, c'est le sommeil des saints, dit saint Ambroise, dans lequel l'âme trouve son repos : *Somnus sanctorum tranquillitatem menti invehens* (*Epist. 60*).

L'homme étant dégagé par ce sommeil des soins inutiles et du tumulte de ses passions, trouve sa paix en Dieu, dit saint Augustin, et se repose dans l'admiration de sa bonté, dans la reconnaissance de ses bienfaits, et dans l'espérance des biens qu'il lui a promis (*Aug., lib. XIII Confess., cap. 19*) ; c'est ce qui a fait dire à Tertullien qui représente cette paix d'esprit et cet éloignement des embarras du monde dans lequel vivaient les chrétiens de son siècle : Toutes mes affaires maintenant sont renfermées dans moi-même, tout mon soin est de n'avoir plus de soin : *In me unicum negotium mihi est, aliud non curo quam ne curem* (*De Pallio, cap. 5*).

De quelque côté que se tourne un religieux infidèle qui a secoué le joug de Jésus-Christ pour suivre l'égarément de ses passions, il sera toujours dans l'inquiétude, parce qu'il

est dans un état violent et hors de son centre ; car le cœur de l'homme a été créé pour Dieu, dit saint Augustin, et tout ce qui est moindre que Dieu ne le peut remplir : il n'y a que celui qui est fidèle à ses devoirs, qui trouve en lui son véritable bonheur ; et, pour parler le langage de Salomon, dont les voies soient belles et tous les sentiers pleins de paix, et d'une paix que tout le monde ensemble ne lui peut ôter, ni par les biens qu'il lui promet, ni par les maux dont il le menace, parce qu'il n'aime point les uns, et qu'il ne craint point les autres : *Via ejus, via pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ* (*Proverb., III*).

Que les impies qui n'espèrent qu'en ce monde, dit David, mettent, s'ils le veulent, tout leur plaisir et toute leur joie dans l'abondance des biens de la terre et dans l'accomplissement de leurs passions ; qu'ils courent après mille biens trompeurs qui ne peuvent les rassasier : mais pour moi je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (*Psal. IV*).

Voilà l'avantage qu'a le religieux fidèle sur le déréglé ; semblable à David, laissant courir le pécheur et se troubler vainement dans la recherche de tout ce qui peut satisfaire ses passions, il jouit d'une paix souveraine, éloigné de tout tumulte, tout renfermé dans son intérieur où il ne songe qu'à s'unir à Dieu et à remplir les devoirs de la justice ; il goûte dès à présent les prémices de cette paix ; car voilà, selon saint Chrysostome et saint Augustin, ce que veut dire ces paroles : *In pace in idipsum, id est in seipsum totus coactus et conversus.*

C'était cet amour de la justice qui empêchait ce saint roi d'être troublé au milieu du grand nombre de ses ennemis, et qui faisait naître une paix si admirable au fond de son âme, lorsque tant de peuples se joignaient à son fils contre lui. C'était cet amour de la justice qui donnait la paix à la chaste Suzanne, lorsque condamnée à mort sur un crime supposé dont elle était innocente, elle ne fit qu'élever les yeux vers le ciel à qui son innocence était connue et dans qui elle mettait toute sa confiance ; c'était cet amour de la justice qui faisait trouver au prophète Daniel un repos tranquille au milieu des lions affamés, parce que sa conscience ne lui reprochait rien. C'était aussi cet amour de la justice, qui faisait que saint Pierre, chargé de chaînes dans une prison, ne laissait pas de dormir profondément la nuit même qui précédait le jour destiné à son supplice ; l'image de la mort qui était si présente ne troublait point son repos, parce que sa conscience ne lui faisait pas le moindre reproche.

La bonne conscience, dit saint Augustin, est la source de la confiance en Dieu, et de cette confiance naissent la paix du cœur, la fermeté et le courage. Celui qui a l'iniquité dans le cœur, y a le trouble ; il a la défiance et la timidité dans l'esprit, lorsque les hommes l'inquiètent, ou que le démon le tente,

ou que les maux le pressent. S'il rentre dans lui-même, il ne trouve que sa propre faiblesse et les remords de sa conscience. S'il regarde Dieu, il l'appréhende comme le vengeur de ses crimes, au lieu d'avoir recours à lui comme à son protecteur et à son asile : le seul juste, dit le Sage, trouve de la joie dans sa justice, et ceux qui commettent l'iniquité seront toujours dans la crainte : *Gaudium justo est facere judicium, et pavor operantibus iniquitatem* (Prov., XXI).

La paix est l'ouvrage de la justice, dit Isaïe : *et erit opus justitiæ pax*, c'est-à-dire l'effet et la récompense de la justice. Les hommes, dit saint Augustin (in Psalm. LXXXIV), aiment la paix ; mais en même temps ils rejettent la justice : ainsi ils cherchent une bonne chose qu'ils ne peuvent jamais trouver, parce qu'ils la cherchent où elle n'est pas. La paix nous dit, ajoute ce saint docteur (in Psalm. XIV) : Je suis inséparable de la justice : *Justitia et pax osculatæ sunt* ; si vous m'aimez, aimez la justice, et vous me trouverez avec elle ; mais ne croyez pas me pouvoir posséder, tant que vous serez ennemi de celle que j'aime, et avec laquelle je suis unie si étroitement.

Saint Paul est de même sentiment : Le règne de Dieu, dit ce grand apôtre, est la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit (Rom., XIV) ; tant il est vrai que la paix de la conscience est l'effet de cette justice, par laquelle l'âme reconnaît que rien n'est plus juste que cette loi éternelle qui ordonne que la créature soit soumise au Créateur, et qu'elle accomplisse ses commandements ; l'âme trouve la paix dans cet ordre, parce que la paix n'est autre chose, selon saint Augustin, que la tranquillité qui est inséparable de l'ordre : *Pax et tranquillitas ordinis* (D. Aug. lib. XIX de Civit. Dei, cap. 13).

Il n'y a que ceux qui sont fidèles à leurs obligations qui puissent jouir de ce grand avantage : Vous qui cherchez le vrai repos promis aux véritables chrétiens après leur mort, dit encore ce saint docteur dans son livre de la Méthode d'enseigner les ignorants, soyez assuré que vous le trouverez parmi les peines et les amertumes mêmes de cette vie, si vous voulez aimer celui qui vous a fait cette promesse et obéir à ses commandements ; par là vous connaîtrez en peu de temps par expérience, combien les fruits de la justice sont plus doux que ceux de l'iniquité. La sérénité de votre bonne conscience, semblable à une lumière agréable, réjouira et illuminera les plus secrètes parties de vos cœurs, et vous donnera plus de véritables joies au milieu des tribulations que les méchants n'en trouvent parmi toutes leurs délices ; vivez bien, observez les commandements de Dieu, suivez la règle que vous avez professée, vous jouirez de la paix ; et outre cette paix dont les douceurs sont ineffables, vous trouverez encore dans l'accomplissement de cette règle, la grâce et la miséricorde : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

SECONDE PARTIE.

Soit que le dogme de l'immortalité de l'âme fût tellement empreint dans l'esprit des Israélites, qu'il eût été inutile à Moïse d'en faire une instruction spéciale ; soit qu'ils comprissent que tout ce qui est si souvent répété dans l'Ecriture, de la bonté, de la patience et de la miséricorde de Dieu, ne se bornait point à la vie présente, et qu'ils espérassent sans doute que l'âme immortelle, au sortir de ce monde, éprouverait un Dieu pitoyable et bienfaisant ; soit enfin que terrestres et charnels, il fallût, pour les contenir dans leur devoir, ne leur mettre devant les yeux que des récompenses terrestres et charnelles, il est certain que toutes les promesses que Dieu leur faisait par Moïse, pour les porter à l'observation de sa loi, n'aboutissaient qu'au temporel : il ne leur fait envisager que les prospérités du monde ; et la possession de la terre de Canaan, pays où coulaient des ruisseaux de miel et de lait (Deuteron., VI), est le prix qu'il propose à leur obéissance et le principal objet de leurs désirs.

Mais, dans l'Eglise chrétienne, il ne nous engage à l'observation de ses commandements, de nos vœux et de nos règles, que par les promesses de sa miséricorde et de sa grâce ; il ne les borne point à quelques bienfaits passagers et temporels, proportionnés à la courte durée de cette vie : il les étend à des biens spirituels et à des félicités éternelles : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

Il ne nous dit plus comme à cet ancien peuple, lorsque nous prononçons nos vœux et que nous professons la règle du saint ordre où il nous a appelés, *Que si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, en gardant et en observant tous ses commandements, il vous élèvera au-dessus de toutes les nations de la terre, il répandra sur vous toutes ses bénédictions : vous serez bénis dans la ville, vous serez bénis dans les champs. Le Seigneur ouvrira le ciel, qui est son riche trésor, d'où il versera la pluie en son temps sur vos campagnes ; vos greniers seront toujours pleins, la vigne et l'olivier vous donneront leurs fruits avec abondance ; il bénira vos troupeaux et toutes les œuvres de vos mains, il n'y aura rien de stérile parmi vous ; les plus superbes peuples vous craindront, et il humiliera devant vous tous vos ennemis* (Deuter., VII, XI, XXVIII).

Il ne nous fait plus toutes ces promesses, quoique les suites ne nous manquent jamais, lorsque, selon la parole de Jésus-Christ, nous cherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; mais il nous dit, par la bouche des ministres qui reçoivent de sa part nos engagements : Et moi, si vous observez ces choses, je vous promets la vie éternelle. Ou par la bouche de son Apôtre : Tous ceux qui se conduiront selon cette règle trouveront la paix et ma miséricorde, c'est-à-dire le plus grand de tous les biens, et celui qui renferme tous les autres par excellence : *Et quicumque hanc regulam se-*

cuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Et en effet, mes frères, quelle abondance de grâces, de douceurs et de bénédictions spirituelles un religieux fidèle ne trouve-t-il pas dans l'observation de sa règle ! Les gens du monde, dit saint Bernard, nous estiment malheureux, lorsqu'ils nous considèrent enfoncés dans l'ombre et dans la solitude d'un cloître, n'ayant plus de commerce avec les hommes, occupés ou à parler à Dieu dans la prière et dans le chant des psaumes, ou à l'écouter dans la lecture des livres saints ; ils nous estiment malheureux d'avoir sacrifié notre propre liberté, pour nous soumettre aveuglément à la volonté des autres ; et trouvant que le nombre des commandements de Dieu est déjà trop grand, parce qu'ils voudraient vivre sans lois et sans contrainte, ils nous traitent d'insensés de nous charger de nouvelles obligations et de nous lier par de nouvelles règles.

Enfin, ils nous estiment malheureux d'avoir embrassé un genre de vie qui est une mortification continuelle, où l'on ne donne rien qu'à la nécessité du corps et rien à la volupté, où l'on crucifie sans cesse la chair et ses concupiscences, et où l'on est obligé de vivre dans le corps comme si l'on n'avait point de corps.

Plus malheureux que nous, ils ont de nous ces sentiments, parce qu'ils n'ont jamais goûté les douceurs qu'il y a à servir Dieu. Ils voient nos croix, dit saint Bernard, mais ils ne voient pas les onctions et les grâces qui les accompagnent : *Cruces vident, unctiones non vident*. N'ayant jamais goûté le bonheur d'une âme qui, étant délivrée de la dure servitude de ses passions et du péché, a passé dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu, ils jugent de la religion et ils la décrient, comme cet ancien peuple qui craignait d'entrer dans la terre promise, épouvanté par la difficulté des chemins qui y conduisent, et disent que c'est une terre qui dévore ses habitants : *Detraheruntque terræ quam inspexerant apud filios Israel, dicentes : Terra quam lustravimus devorat habitatores suos* (Num., XIII).

Ils s'imaginent que nous ne trouvons dans le service de Dieu que des croix, des afflictions et des amertumes ; ils sont effrayés pour nous, là où il n'y a aucun lieu de craindre ; mais ils ne savent pas que depuis que nous avons battu les ennemis, et forcé tous les obstacles qui s'opposaient à notre entrée dans cette terre promise, nous suçons le miel et l'huile qui coulent de la pierre (Psalm. XIII), nous nous nourrissons de la manne du ciel, nous cueillons les roses sur les épines, et que les plus durs rochers nous ouvrent leur sein, pour nous désaltérer des eaux vives de la grâce et de la miséricorde : *Cruces vident, unctiones non vident*.

Les déserts semblent stériles, secs et infructueux, parce que le froment et les vignes n'y croissent pas, et que les arbres n'y donnent point de fruits ; mais l'or et les pierres précieuses s'y engendrent, le diamant s'y forme, le cristal s'y congèle : de sorte que la

stérilité des déserts est plus heureuse que la fécondité des plus riches campagnes.

C'est l'image de notre condition à l'égard des gens du monde : ils la regardent comme un désert affreux, où d'un côté ils ne voient ni plaisirs, ni honneurs, ni dignités, ni richesses, et où de l'autre ils n'aperçoivent que des combats continuels contre la chair et les passions, que des travaux, des veilles, des prières, des mortifications, des jeûnes et des pénitences : *Cruces vident* ; mais ils ne voient pas que c'est dans ce désert que Dieu nous délivre de la servitude de l'Égypte, qu'il ouvre la mer pour nous donner passage, que les eaux amères nous deviennent douces, que le serpent d'airain nous guérit de nos plaies, que la colonne de nuées nous met à couvert des ardeurs du soleil durant le jour, et que celle du feu nous échauffe, nous éclaire et nous conduit durant la nuit : *Uctiones non vident*.

Ils ne voient pas que c'est dans ce désert que nous trouvons l'or précieux de la charité, toutes les richesses inestimables de la grâce, le calme de l'âme, la sérénité de l'esprit, la joie du cœur, les clartés divines, les consolations et les visites célestes ; que nous chantons avec les anges, que nous conversons avec Dieu, et que la conformité de notre volonté avec la sienne fait un concert dont personne n'entend la mélodie, dit saint Bernard, que l'époux et l'épouse, Dieu et l'âme, l'âme qui chante et Dieu qui l'écoute : *Canticum quod anima cantat Deo, non est strepitus oris, sed motus gaudiorum ; voluntatum, non vocum consonantia. Non auditur foris, nec enim in publico personat : sola quæ cantat, et cui cantatur audit, id est sponsus et sponsa* (D. Bern. serm. 1, in Cant.).

Nos règles n'ont donc rien de trop dur, si ce n'est pour ceux qui n'ont point d'amour ; car pour ceux qui ont de la charité et du zèle, elles sont douces, elles sont faciles, elles sont agréables. Si on n'en regarde que la lettre, il est vrai qu'elles tuent, parce qu'elles ne tendent qu'à donner la mort aux sens, à la chair, aux passions et au péché : *Littera occidit*, comme dit l'Apôtre (II Cor., III) ; mais si on en pénètre l'esprit, cet esprit vivifie : *Spiritus autem vivificat* ; il a des onctions et des grâces plus douces que le miel : *Spiritus enim meus super mel dulcis* (Eccli., XXIV), et d'autant plus douces que nous accomplissons ces règles avec plus de perfection.

La manne était renfermée dans l'arche d'alliance avec la loi, pour marquer que de l'accomplissement de la loi naissent dans le cœur de l'homme la douceur, les consolations spirituelles, les bénédictions de Dieu, et ses miséricordes, figurées par la manne. Les maisons religieuses sont une arche, où l'on trouve la loi avec la manne, les observances régulières accompagnées de leurs douceurs, les règles avec la grâce, les abstinences rigoureuses, les jeûnes exacts, la privation des plaisirs même les plus innocents, le crucifiement perpétuel avec les effusions continuelles de la miséricorde, la paix

et la tranquillité de la conscience, la présence de Dieu, qui ne détourne jamais les yeux de dessus ceux qui lui sont fidèles, qui prend plaisir à les combler de consolations et de richesses saintes, à mesure qu'ils s'appauvrissent et qu'ils souffrent dans le seul désir de le servir et de lui plaire, selon ces paroles du Prophète : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (Psalm. LXXXIII).

Ce sont les paroles qu'un religieux qui observe fidèlement sa règle peut dire à Dieu, au milieu de toutes les répugnances qu'il y trouve du côté de la chair et du sang. Je souffre à la vérité beaucoup d'épreuves, et je me sens affligé en bien des manières, en observant une règle qui ne me prescrit que des mortifications, des croix, des pénitences ; mais je me sens en même temps obligé, ô mon Dieu ! d'attester à toute la terre que les amertumes qu'y trouve mon cœur sont accompagnées de divines consolations, qui y remplissent à proportion mon âme de joie, et que si vous exigez des choses dures de vos serviteurs, vous les soutenez aussi d'une manière admirable, qu'eux seuls peuvent concevoir.

Quand vos martyrs, ô mon Dieu ! étaient exposés à tous les supplices les plus cruels des tyrans ; quand leur chair était déchirée avec les ongles de fer ou brûlée avec les lames ardentes, l'œil de l'homme était frappé d'une cruauté si inhumaine, mais il ne découvrait pas cette onction intérieure de la joie du Saint-Esprit, qui remplissait dans le même temps et affermissait leur âme : c'est la situation où je me trouve, dans l'accomplissement de ma règle. L'œil des hommes charnels est frappé d'étonnement de me voir pratiquer les maximes austères qu'elle me prescrit, mais il ne voit pas les onctions et les douceurs qui en reviennent à mon âme. Je les sens, néanmoins, comme le grand Apôtre les sentait au dedans de lui très-vivement, lorsqu'il s'écriait, dans un saint transport, qu'il était rempli de consolation et comblé de joie parmi toutes ses souffrances, et qu'à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentaient, ses consolations s'augmentaient aussi par Jésus-Christ (II Cor., VII et XV) ; je les sens comme saint Augustin les sentait, lorsqu'il disait que les peines que nous souffrons et les périls où nous nous trouvons pour Jésus-Christ nous font goûter davantage la grâce et la miséricorde de notre libérateur : *Ipsa pericula nostra dulciorem nobis faciunt liberantem* (D. August.).

Un religieux qui est à Dieu et qui lui garde une fidélité constante, qui voit Jésus-Christ dans la personne de son supérieur, qui lui rend une obéissance cordiale, qui a pour ses frères une charité sincère, qui s'attache à tous les devoirs de sa profession, qui fuit tout ce qui peut l'en distraire, qui se renferme dans la solitude comme dans un rempart, qui connaît le bonheur de son état, qui aime sa règle ou plutôt la loi de Dieu, celui-là sent

toujours dans le fond de son âme une consolation ineffable et une paix profonde que rien n'est capable de troubler. Il ne fait pas une bonne action qui n'ait dès cette vie sa récompense dans le plaisir même qu'il trouve à bien faire. Sa navigation est toujours tranquille ; et s'il s'y élève quelques vents, ils n'y causent que des émotions légères : l'agitation n'est que sur la surface de l'eau, elle ne va jamais jusqu'à la tempête. Et pendant que les religieux infidèles sont troublés intérieurement à la vue de leurs désordres et déchirés par leurs propres passions, lui seul dit en secret à Dieu, avec le roi-prophète : Oh ! combien grande, Seigneur, est l'abondance de la douceur ineffable que vous cachez et réservez pour ceux qui vous craignent (Psalm. XXX) !

L'impie méprise souvent le juste qui fait son devoir, et le regarde comme un esclave de la loi ; mais ce mépris naît de l'ignorance où il est à l'égard des biens invisibles dont jouit ce juste au fond de son âme, et dont il jouira encore plus parfaitement en l'autre monde ; car les douceurs qu'il goûte en faisant le bien, ne sont que les prémices et les avant-goûts des douceurs éternelles que Dieu lui prépare. Pour comprendre et goûter ces douceurs, il ne faut pas que le goût de l'âme soit corrompu par le péché, qui en est comme la fièvre, et une fièvre maligne ; il n'y a que les âmes justes qui les sentent, les autres ne peuvent ni les sentir ni les apercevoir, dit saint Augustin ; c'est pourquoi David dit qu'elles sont cachées et réservées pour ceux-là seuls qui craignent Dieu et qui le servent : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te !*

Et à qui Dieu ferait-il part des délices et des tendresses de sa grâce et de sa miséricorde qu'à ces âmes fidèles qui ont la force de tout mépriser, de tout abandonner pour lui, et qui font sans cesse une sainte violence à la chair, au sang, à leurs passions, pour s'assujettir parfaitement à sa loi ? Qu'on ne se figure donc pas un religieux constant à observer sa règle, quoique austère, comme un homme toujours triste, toujours abattu, toujours mélancolique ; la charité qui le porte à son devoir à ses délices, ses joies, ses sentiments, ses douceurs.

Madeleine pleurait après sa conversion ; et il fallait que ses larmes eussent bien des charmes secrets pour lui faire mépriser toutes les joies mondaines qui l'enchantaient avant sa conversion, et pour lui faire trouver plus de goût à pleurer sur les pieds de Jésus-Christ qu'à régner sur les cœurs de tous les hommes du monde ; qu'était-ce donc quand l'amour divin, prenant une nouvelle forme, la faisait passer des larmes à la joie ? qu'était-ce lorsque des pieds de Jésus-Christ elle s'élevait à son cœur ? qu'était-ce quand l'Epoux sacré, pour qui elle avait pleuré, essuyait lui-même ses larmes et répandait dans son cœur ses plus pures et ses plus chastes délices ?

Il n'y a que ceux, mes frères, qui, comme Madeleine, ont choisi la meilleure part en

servant Jésus-Christ et en s'attachant à lui, qui puissent goûter les douceurs ineffables de la charité ; c'est à ceux-là seulement qui lui sont fidèles qu'il se communique sans réserve ; c'est avec eux que, ne trouvant plus d'obstacles qui empêchent ses divines communications, il confère, si je l'ose dire, comme avec Moïse, face à face, ou comme avec la sainte Epouse, cœur à cœur.

Cent obstacles empêchent les religieux tièdes ou infidèles d'avoir cette parfaite communication avec Dieu, et par conséquent de goûter les délices de cette sainte conversation dans laquelle l'Ecriture dit qu'il n'y a ni goût ni amertume (*Sap., VIII*), mais seulement de la satisfaction et de la joie : une dissipation continuelle au dehors ; une aversion de la mortification, du silence, de la retraite ; la licence qu'ils se donnent de violer leur règle et leurs vœux, toutes ces choses sont un grand chaos qui met une séparation infinie entre eux et Dieu, qui cache la face de Dieu à l'homme et la face de l'homme à Dieu, qui resserre le cœur de l'homme à l'égard du cœur de Dieu et qui resserre le cœur de Dieu à l'égard du cœur de l'homme ; il ne monte rien de celui-ci dans celui-là, et il ne descend rien de celui-là dans celui-ci ; point d'ouverture, point de tendresse, point d'effusion ; rien qu'incertitude, rien qu'obscurités, rien que réserves.

Mais pour les religieux fervents et fidèles à leurs devoirs, qui se font une sainte violence, qui ont le courage de franchir ce chaos et de le mettre sous leurs pieds, ah ! qui pourrait exprimer le repos et la tranquillité, les douceurs, les consolations et la joie qu'ils éprouvent dans certains moments où la grâce et la miséricorde leur donnent déjà un avant-goût des délices éternelles qu'elles leur préparent ? *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.*

DISCOURS XXII,

Sur l'exacte observance des règles.

Hæc dicit Dominus : State super vias, et videte, et interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulatio in ea, et inveniatis refrigerium animabus vestris.

Voici ce que dit le Seigneur : Tenez-vous sur les voies, considérez et demandez quels sont les anciens sentiers pour connaître la bonne voie, et marchez-y, et vous trouverez la paix de vos consciences, et la consolation de vos âmes (Jérém., ch. VI).

Je reprends, mes frères, la matière importante du premier discours que j'ai eu l'honneur de vous faire ; je change seulement de texte sans changer de dessein ; et pour vous faire voir que la vérité est toujours uniforme, je vais continuer de vous montrer, par les paroles d'un prophète de l'ancienne loi, que le grand Apôtre de la nouvelle a eu raison de dire que nous ne pouvons trouver que dans l'accomplissement de nos règles la paix et la miséricorde.

Voici donc, mes frères, ce que dit le Seigneur par la bouche de son prophète : Tenez-vous sur les voies ; considérez et demandez quels sont les anciens sentiers pour connaître la bonne voie, et marchez-y, et vous

y trouverez la paix de vos consciences et la consolation de vos âmes.

Loin d'ici tous les adoucissements et toutes les interprétations relâchées que nous pouvons imaginer pour flatter nos passions et notre mollesse. Nous avons professé des règles, et il y va de notre salut de les accomplir ; autrement ce serait en vain que le Saint-Esprit nous dirait par la bouche de Salomon : *Si vous avez fait un vœu à Dieu, ne différez point de vous en acquitter ; car la promesse infidèle et imprudente lui déplaît : il vaut beaucoup mieux ne point faire de vœux que d'en faire sans les accomplir (Eccles., V, 4, 5).*

Nous trouvons nos règles trop dures, et nous les regardons comme un joug pesant et insupportable à la nature ; cela pourrait être si les hommes illustres de qui nous les avons reçues les avaient imposées sur notre tête sans y avoir soumis la leur. Mais si au contraire ils demandent beaucoup moins de nous qu'ils n'ont exigé d'eux-mêmes, ils doivent être considérés, non comme des maîtres fâcheux et impitoyables, mais comme des pères pleins d'indulgence et de tendresse, qui, pour épargner les faibles épaules de leurs enfants, partagent les fardeaux avec eux, et leur ôtent, par une condescendance charitable, une charge trop pesante qu'ils ont eux-mêmes portée par l'amour qu'ils avaient pour la religion.

Entrons donc aujourd'hui dans les voies de nos saints fondateurs, et considérons quels sont les anciens sentiers qu'ils ont suivis pour reconnaître la bonne voie que nous devons suivre nous-mêmes. Ont-ils moins aimé le silence, la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, la retraite, le travail, l'oraison, les veilles, la mortification et l'assiduité au service de Dieu, qu'ils ne l'exigent de nous par leurs règles ? au contraire, avec quelle rapidité ont-ils marché dans le chemin de la vertu que nous suivons avec tant de lâcheté ! avec quelle ferveur nous ont-ils frayé le chemin de la croix dont nous avons tant de dégoût ! Tous ont désiré répandre leur sang pour prouver que, quand on a de la charité, on ne trouve rien de trop austère dans les préceptes ni dans les conseils évangéliques : et combien y en a-t-il qui leur ont rendu ce glorieux témoignage ! Notre conduite peut-elle seulement passer pour une figure de la leur ?

Il est vrai que ce n'est plus le temps de confesser le nom de Jésus-Christ devant les tyrans ; mais du moins confessons-le devant les peuples, et que les devoirs d'une piété tranquille et l'accomplissement de nos règles, qui sont un abrégé de l'Evangile, suppléent aux témoignages sanglants que la paix dont jouit l'Eglise ne nous permet plus de donner.

Nous devons ce témoignage à Dieu qui nous a comblés de tant de grâces, en nous appelant à la religion ; nous le devons aux peuples, qui attendent de nous de grands exemples, et à qui nous devons prouver que les maximes de l'Evangile, qu'ils trouvent si dures, ne sont point au-dessus des

forces humaines soutenues de la grâce; mais nous le devons à nous-mêmes, puisque, malgré notre corruption ou notre tiédeur, nous ne pouvons trouver que dans l'accomplissement de nos règles, comme je vous l'ai déjà dit et comme je vais continuer de vous le faire voir, et la paix de notre conscience, et la consolation de nos âmes : *Hæc dicit Dominus : State super vias, et videte, et interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus vestris.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a que les gens de bien et toujours attentifs à leurs obligations, qui jouissent de la paix de la conscience; s'il y en a qui paraissent goûter quelque tranquillité au milieu de leurs dérèglements, ce n'est qu'une fausse paix; mais dans le fond, selon la parole d'Isaïe, les méchants sont comme une mer toujours agitée, qui ne peut se calmer, et dont les flots vont se rompre sur le rivage avec une écume sale et bourbeuse.

Ils peuvent bien chercher du repos dans leurs désordres; mais ils ne le trouveront jamais, dit le Seigneur, parce qu'ils cherchent le port dans la tempête, et la vie dans la mort. Ils sont même contraints de reconnaître, au milieu de leurs délices, que souvent ce qu'ils ont poursuivi avec tant d'ardeur n'est pas en effet ce que leur imagination leur avait fait croire, et qu'il n'y a rien de plus trompeur que leurs espérances, ni de plus réel que leur misère : *Impii autem quasi mare fervens, quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum; non est pax impiis, dicit Dominus Deus (Isa., LVII).*

Il n'y a rien, selon saint Chrysostome, qui cause plus de peine à l'âme que le péché et la désobéissance aux lois de Dieu et de la nature (*Homil. ad popul. Antioch., tom. I*); et ce grand docteur remarque très-sagement que les hommes n'en reconnaissent la grandeur et l'énormité qu'après qu'ils s'en sont rendus coupables, parce que, dit-il, le propre du crime, lorsqu'il est venu à son comble, est d'exciter des douleurs dans l'âme qui la produit, et de faire tout le contraire de ce qui arrive dans le cours des enfantements, la naissance de l'enfant finissant les douleurs de la mère, au lieu que la naissance du crime commence à tourmenter l'âme qui l'a enfanté.

Entre toutes les afflictions de l'âme, dit saint Augustin (*in Psal. XLV*), il n'y en a point de plus grande que le regret de ses crimes; car si l'homme n'est point blessé au dedans de soi, et si tout est sain dans le fond de sa conscience, en quelque partie qu'il soit affligé il aura recours à celle-là comme à un refuge de consolation et de paix, et il trouvera Dieu. Mais s'il n'y trouve aucun repos à cause de l'abondance des iniquités dont elle est pleine, que fera-t-il, puisqu'il n'y trouvera point Dieu? à qui aura-t-il recours lorsqu'il commencera d'être assiégé de douleurs? Il peut se retirer de la campagne dans la ville, des places publi-

ques dans sa maison, de sa maison dans sa chambre, mais l'affliction le suivra toujours. Et où pourra-t-il se retirer de sa chambre, sinon dans son lit intérieur, sinon au dedans de soi? Que si tout y est plein de tumulte, si tout y est noir par la fumée des méchantes actions, si tout y est brûlant par la flamme de quelque crime, il ne peut pas s'y réfugier, puisque aussitôt il en est chassé, et que quand il est chassé de là, il est chassé de soi-même. Si donc, au lieu qu'il pensait y trouver un asile, il y trouve son ennemi, parce qu'il s'y trouve soi-même, où se retirera-t-il? En quelque lieu qu'il aille, il se traînera toujours après soi, il se trouvera toujours tel qu'il est, et ainsi se tourmentera toujours, les plus grandes afflictions qui puissent venir à l'âme étant celles qui lui viennent d'elle-même, parce que ce sont les plus intérieures, et que les plus intérieures sont les plus sensibles.

L'on peut en se cachant pour commettre le péché, ou en fuyant lorsqu'on l'a commis, éviter les peines des lois publiques; mais comment peut-on se soustraire à cette loi naturelle qui est écrite dans les cœurs des hommes, dit le même Père, et que le péché n'efface point? comment peut-on étouffer ce rayon de la Divinité, cette lumière de la raison, ce flambeau de la conscience, que Dieu a allumé dans l'esprit de l'homme, pour lui donner le discernement du bien et du mal; qui lui montre la beauté de la justice qu'il a violée, et la difformité de l'injustice et du crime qu'il a embrassés; et qui, en lui montrant ce premier objet, l'agite de regrets et de repentirs, et, en lui présentant le second, le frappe d'horreur et le ronge de remords : *Lex scripta in cordibus hominum, quam ne ipsa quidem delet iniquitas (D. Aug., Conf., lib. II, c. 4).*

Plusieurs coupables, dit un ancien (*Seneca, 8, p. 97*), peuvent éviter, par un effet de la fortune, la peine que les hommes ont décernée contre les prévaricateurs des lois; mais nul n'évite la crainte et les remords, parce que Dieu a imprimé en nous une aversion naturelle des choses que la nature condamne. C'est pourquoi ceux qui se cachent aux yeux des hommes ne croient jamais être bien cachés, leur conscience les accuse et les découvre à eux-mêmes; le propre des coupables est de trembler : *Multos fortuna liberat pœna, metu neminem; quare : quia infixa nobis ejus rei aversatio est quam natura damnavit. Ideo numquam fides latendi fit etiam latentibus; quia coarguit illos conscientia, et ipsos sibi ostendit, proprium autem est nocentium trepidare.*

Un religieux infidèle qui viole sans scrupule ses vœux, sa règle et ses statuts, sent déjà dans lui-même une partie des peines qui lui sont préparées dans l'éternité; il sent dès cette vie tout le poids de ses péchés, que le prophète Zacharie appelle un talent et une masse de plomb : *Talentum plumbi (cap. V)*, et le roi-prophète un fardeau insupportable qui s'est élevé jusqu'au dessus de sa tête, et qui s'est appesanti sur

lui : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me* (Psalm. XXXVII). Il sent dès cette vie ces troubles et ces remords éternels de la conscience, ces douleurs et ces regrets qui dévorent l'âme et qui se renouvellent toujours ; ces premiers exécuteurs de la justice divine, ce vautour véritable figuré par celui des anciens poètes, qui déchire sans cesse le cœur ; ces furies spirituelles qui le brûlent avec leurs flambeaux ardents ; ces tortures et ces rouës intérieures qui tourmentent l'esprit des méchants, comme les extérieures tourmentent le corps.

Quand il ne serait ni découvert, ni accusé, ni reconnu en cette vie pour tel qu'il est, il ne peut se dérober à cet accusateur secret qui lui reproche ses tiédeurs et ses infidélités ; il ne peut chasser cet oiseau de nuit qui le menace à tout moment, par des cris lugubres et redoublés, de la peine éternelle qui lui est due ; il ne peut effacer ce portrait funeste que la conscience, qui est le peintre de tous le plus hardi et le plus fidèle, lui trace dans son esprit avec des couleurs noires, qui le représente comme un prévaricateur, et lui donne à lui-même de l'horreur.

Quand il n'aurait aucun témoin de ses dérèglements, il est toujours pressé et persécuté par le témoignage de sa conscience, par ce témoin qui seul en vaut mille, comme dit Sénèque, et qui est d'autant plus redoutable qu'on ne le peut rejeter, parce qu'il est toujours oculaire ; qu'on ne le peut refuser, parce qu'il est toujours véritable ; qu'on ne le peut gagner, parce qu'il est toujours incorruptible ; qu'on ne le saurait intimider, parce qu'il est toujours libre ; qu'on ne le peut éloigner, parce qu'il est inséparable de nous ; et qu'enfin on ne le peut faire taire, parce qu'il parle et qu'il crie toujours même malgré nous, non pas aux oreilles du corps, mais aux oreilles du cœur.

Dieu a voulu que la peine fût inséparable du péché, et il nous l'apprend par cette parole qu'il dit à Caïn, le père des meurtriers et des fratricides, qu' aussitôt qu'il aurait fait la mauvaise action qu'il méditait, la peine de son crime le viendrait saisir : *Si male egeris, statim in foribus peccatum aderit* (Genes., IV). La langue hébraïque, comme plus mystérieuse que les autres, signifie par le même mot le péché et la peine du péché, pour montrer que le crime n'est pas seulement la corruption de l'âme, mais aussi son supplice et son tourment ; semblable aux apostumes enflammés et aux charbons, qui non-seulement pourrissent la chair, mais la piquent et la brûlent par les pointes d'une très-âpre douleur.

Combien voyons-nous d'exemples de cette vérité dans l'Ecriture, et même dans les histoires profanes ! Tacite (*lib. VI, Annal.*), parlant d'un empereur cruel (*Tibère*), qui était au-dessus des lois par sa condition souveraine, et qui ne pouvait craindre les peines corporelles des criminels, dit qu'il

se sentait lui-même périr tous les jours, que ses propres crimes étaient son supplice, et que Platon avait eu raison de dire que, si l'on voyait les âmes des tyrans à découvert, on les verrait percées de mille plaies ; que leur cœur n'est pas moins déchiré par leurs propres cruautés, que les corps des criminels par les coups de fouets et par les tortures ; que la fortune de ce prince et les solitudes ne le pouvaient garantir de ses maux et de ses douleurs, et qu'il confessait lui-même en plein sénat les tourments qu'il souffrait et les peines secrètes qui le dévoraient.

L'Evangile même ne nous donne-t-il pas, dans la personne d'Hérode, un exemple terrible d'une conscience troublée et agitée par les remords de ses crimes ? Entendant parler des prédications et des miracles de Jésus-Christ, son esprit était agité de doutes, et il ne pouvait se persuader autre chose, sinon que saint Jean-Baptiste, à qui il avait fait couper la tête, était ressuscité. Ce malheureux prince ne pouvait étouffer la voix de sa conscience qui lui reprochait continuellement son crime ; et c'est une chose bien considérable, que, les uns disant que Jésus-Christ était Jean-Baptiste qui était ressuscité, les autres Elie, les autres un des anciens prophètes, Hérode, cependant, n'écoute que ceux qui disent que c'était Jean-Baptiste.

Il se formait lui-même une opinion, qui non-seulement lui était moins favorable, mais celle de toutes qui était la plus capable de le tourmenter ; de sorte que, quand il n'y aurait au monde ni lois humaines, ni Evangile, ni promesses, ni menaces, ni récompenses, ni supplices, et que l'homme serait abandonné à sa propre liberté, il ne laisserait pas encore, en faisant le bien, de trouver dans la joie et dans la paix de sa conscience sa récompense et sa couronne, et, en faisant le mal, de trouver de même dans les remords de son propre cœur son accusateur, son témoin, son juge, sa sentence, son bourreau et son supplice : *Impius ipse sibi pœna est*, dit saint Ambroise, *justus autem sibi gratia, et utriusque aut bonorum aut malorum operum merces ex seipso solvitur* (D. Amb., lib. I de Officiis).

L'auteur de la nature a voulu par là qu'il y eût dans nos cœurs un préjugé du jugement dernier ; car vous voyez là tout ce qui est nécessaire pour un jugement : l'accusateur, le témoin, le juge et le bourreau. L'accusateur, qui est la conscience ; le témoin, qui est la mémoire ; le juge, qui est la raison ; le bourreau, qui est le remords : *In domo propria*, dit saint Bernard, *et a propria familia habeo testes, accusatores, judices, tortores : accusat conscientia, testis memoria, ratio judex, timor tortor* (D. Bern., médit., cap. 13).

Ce remords de la conscience, qui est le supplice naturel du péché, s'appelle, dans l'Ecriture, tantôt un fardeau qui l'accable, tantôt un ver qui la ronge et qui la dévore, tantôt une flèche aigüe qui la perce et l'en-

tame vivement, tantôt un orage impétueux qui agite et qui trouble ses pensées, tantôt un feu secret qui la brûle et la consume (Marc., IX), et tantôt une épine qui la pique et la déchire (Psalm. XXXI).

Nous savons, à la vérité, que les impies cherchent assez souvent dans les maximes mêmes de l'Evangile quelques interprétations favorables pour se rassurer dans le trouble qu'excite dans leur conscience la crainte des jugements de Dieu ; nous savons qu'ils accommodent souvent sa loi à leur corruption pour tâcher de surmonter par là leurs peines, et de rejeter les scrupules qui leur viennent sans cesse de leur égarement ; mais tout cela ne sert qu'à augmenter leurs doutes, leurs troubles et leurs inquiétudes ; car ne pouvant étouffer les lumières de leur propre conscience, de ce juge intérieur qui est toujours équitable, ils sont toujours tourmentés par le souvenir de leurs crimes.

Ils s'imaginent que tout le monde les connaît comme ils se connaissent, et les leur reproche ; ils ont toujours devant les yeux l'ombre de leurs péchés ; ils redoutent toujours les jugements terribles de la Providence, qui juge des choses avec équité. S'ils ne craignent point les peines présentes, ils craignent les futures ; s'ils échappent de la mer, ils ont peur de trouver aussitôt sur la terre le châtimement qu'ils ont évité ; et nous voyons par les Actes des apôtres, que les barbares mêmes de l'île de Malte, voyant que saint Paul, qui venait d'aborder sur le rivage, avait été mordu par une vipère, jugèrent que c'était un homicide, puisqu'après qu'il s'était sauvé du naufrage, la vengeance du ciel ne lui permettait pas de vivre.

C'est de là, mes frères, qu'on a vu fuir tant de criminels, quoique personne ne les poursuivît, comme dit le Sage : *Fugit impius nemine persequente* (Proverb. XXVIII) ; c'est de là qu'on en a vu tant d'autres, qui, sans être accusés de personne, sont allés d'eux-mêmes se déferer à la justice, ne pouvant soutenir la voix, l'accusation et les remords de leur propre conscience : *Furia nascitur intus, conscientia est quæ torquet, animus est qui urit : etiamsi omnes sefellermus, effugere non possumus nos* (Quintil., in declam.).

C'est de là qu'on est assiégé de frayeurs perpétuelles de la mort, comme si elle était toujours prochaine ; qu'on est troublé de l'incertitude de la vie, du compte qui se doit rendre des mauvaises actions, et de la grandeur terrible des peines éternelles ; car chacune de ces choses est un supplice qui tourmente si cruellement le cœur des méchants, que toutes les fois que l'image de cette mort se présente à leurs esprits, si certaine d'une part et si incertaine de l'autre, ils ne peuvent s'empêcher de s'affliger, dit l'Ecclésiastique, voyant approcher ce jour vengeur de toutes leurs iniquités, qui doit en même temps mettre fin à leurs plaisirs et à leur vie : *Ipsa nos circum, dit saint Chrysostome, ob- turbat, flagellat, numquam quiescit ; sed et domi et in foro, et in templis, et in mensa, et*

dormientem adoritur : rationem delictorum semper exigit, ob oculosque proponit (D. Chrysost., homil. 17 in Genes.).

Il ne faut point que le pécheur se flatte d'effacer de son esprit cette pensée, n'y ayant rien de plus naturel aux mortels que de mourir ; il arrive de là que dans les plus légères maladies, il se trouble de crainte et de terreur ; son âme, balançant dans le doute de la vie ou de la mort, et la force de l'amour-propre, jointe à une aussi violente passion qu'est la crainte, aveuglent de telle sorte son esprit, que la seule ombre du péril le remplit de frayeur, et lui fait appréhender un mal qui n'est pas encore présent ; de sorte que s'il survient des maladies populaires, des morts, des tremblements de terre, des tonnerres, des éclairs, le pécheur se trouble en même temps par les assauts que lui donne sa mauvaise conscience, s'imaginant que c'est contre lui que le ciel et la terre sont armés, et que c'est pour prendre vengeance de ses iniquités : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap., V).

Cette vérité paraît généralement en toutes choses ; car qu'est-ce qu'il y a au monde hors de son ordre, qui ne soit naturellement inquiet ? Quelle douleur ne nous causent point les os qui sont hors de leurs jointures et de leur situation naturelle ? Quelle violence ne souffre point l'élément qui est hors de son centre, et quelles infirmités n'apportent point au corps humain les humeurs qui sont hors de cette proportion et de ce tempérament qui les doit unir ensemble ? N'y aurait-il donc que la créature raisonnable qui résisterait à l'ordre et à la disposition du Créateur, sans troubler la paix de sa conscience, qui résulte naturellement de l'accord qu'elle doit avoir avec Dieu ?

Non, mes frères, tout chrétien qui résiste à cet ordre, en violant les commandements de Dieu et de son Eglise ; tout religieux qui méprise les devoirs de son état, ses constitutions et sa règle, qui mène une vie molle, irrégulière et languissante, au lieu d'édifier le monde par de grands exemples de ferveur et de vertu, n'aura jamais la paix avec Dieu ni avec soi-même ; c'est le Saint-Esprit qui l'a décidé par la bouche de Job : *Quis restitit ei, et pacem habuit* (Job., IX) ? Il n'y a que ceux qui sont exacts à faire le bien et à remplir leurs devoirs, auxquels on puisse dire avec le prophète Isaïe, qu'ils recueilleront le fruit de leurs bonnes œuvres, et auxquels on puisse promettre qu'ils jouiront de la paix : *Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet* (Isa., III) ; et, pour revenir aux paroles de Jérémie, qui ont servi de fondement à ce discours, il n'y a que ceux qui observent leur règle et qui marchent sur les voies de leurs saints fondateurs, qui puissent trouver en ce monde, d'un côté la paix de leurs consciences, et de l'autre la consolation et le rafraîchissement de leurs âmes : *Hæc dicit Dominus : State super vias, et videte et interrogare de semitis antiquis, quæ sit via bona,*

et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus vestris.

SECONDE PARTIE.

La paix qui revient à l'âme de l'accomplissement de nos règles et de la loi de Dieu, y apporte toujours avec soi tous les biens et toutes les grâces, semblable à un grand fleuve qui porte l'abondance et les richesses dans toutes les campagnes et dans toutes les provinces qu'il arrose, ou à la profondeur des eaux de la mer qui renferme tant de choses précieuses, ou aux vaisseaux qui portent et qui rapportent d'un monde à l'autre l'or, les perles et les marchandises les plus rares. C'est pourquoi saint Paul joint toujours la grâce avec la paix : *Gratia vobis et pax* ; il n'y a presque pas une de ses épîtres où l'on ne trouve et même plusieurs fois ces paroles, ou celles-ci : La grâce, la miséricorde et la paix viennent de Dieu le Père, et de Jésus-Christ notre Seigneur : *Gratia, misericordia et pax a Deo Patre, et Christo Jesu Domino nostro* (II Tim., I) : et nous lisons dans Isaïe que Dieu ne plaint son peuple d'avoir manqué à l'observation de ses commandements, que parce qu'il avait perdu tous les fruits de la paix qu'il eût trouvée dans sa fidélité à lui obéir : Oh ! si vous vous fussiez appliqué à mes préceptes, votre paix serait abondante comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer ; votre postérité se serait multipliée comme le sable de ses rivages, et les enfants de votre sein comme les petites pierres qui sont sur ses bords ; le nom de votre race n'aurait point été effacé de devant mes yeux : *Utinam attendisses mandata mea ! facta fuisset sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris* (Isa., XLVIII).

La fidélité que nous avons à observer nos règles, qui ne sont qu'un abrégé des lois de Dieu, a donc sa récompense même dès ce monde ; elle apporte du rafraîchissement à notre âme, des consolations, des douceurs qui ne se peuvent expliquer ; et c'étaient ce rafraîchissement, ces consolations, ces douceurs, qui soutenaient le roi-prophète, lorsqu'il disait à Dieu : J'ai eu soin, à cause des paroles qui sont sorties de vos lèvres, de garder exactement des voies dures et pénibles ; il est vrai que l'homme charnel qui ne goûte point les choses qui sont de l'esprit du Seigneur (I Cor., II), trouve que votre loi est un joug qui accable ; mais moi qui sais et qui sens les douceurs que vous avez promises à ceux qui l'observent, et qui suis convaincu par ma propre expérience que votre grâce rend tout facile à ceux qui vous aiment, je me suis tenu resserré dans les voies dures et pénibles à la nature corrompue, et j'ai toujours ressenti l'effet de vos promesses : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras* (Psal. LVI).

C'étaient aussi ce rafraîchissement, ces consolations, ces douceurs, qui soutenaient tous les saints au milieu des persécutions, ou au milieu des rigueurs de leurs pénitences. Se mortifier en particulier, ou souffrir publiquement pour Jésus-Christ, était la

comble de leur joie, comme il le devait être de leur gloire : les apôtres et les martyrs ont vu le jour de leur mort comme le jour de leur triomphe ; les hontes et les ignominies qu'ils enduraient pour le nom de Jésus-Christ étaient pour eux des marques et des caractères d'honneur, et ils s'en faisaient un sujet de réjouissance publique, comme le dit saint Luc dans les Actes des Apôtres (C. V) : les prisons où on les resserrait n'étaient jamais ni trop noires, ni trop obscures ; jamais les épées des bourreaux trop tranchantes, les chaînes trop pesantes, et jamais les brasiers que l'on allumait pour les réduire en cendres n'étaient ni trop vifs, ni trop ardents.

Les religieux, dont ils sont les pères, s'efforçant de les imiter, quoique de bien loin dans l'Eglise de Jésus-Christ, doivent entrer dans tous leurs sentiments, et regarder toutes les austérités volontaires qu'ils ont embrassées comme un véritable bonheur. Dans la voie de la vie, plus on court avec vitesse, dit saint Bernard, plus on y trouve de douceurs et de facilité ; on ressent le fardeau du Sauveur plus léger à proportion qu'il s'augmente : *In via vite, quo citius, eo facilius curritur* ; et *leve salvatoris onus, quo crescit amplius, eo portabilius est* (D. Bern., Ep.) : la multitude des plumes fait que les oiseaux s'élèvent plus aisément, au lieu de les appesantir : ôtez-leur les ailes, leur propre poids les portera par terre : *Nonne et aviculas levat, non onerat pennarum seu plumarum numerositas ? tolle eas, reliquum corpus pondere suo fertur ad ima* ; il en est ainsi de la loi de Jésus-Christ et de son joug ; plus nous nous appesantissons, plus nous voulons nous en décharger, parce que ce n'est pas nous qui le portons, mais que c'est lui qui nous porte : *Sic disciplinam Christi, sic suave jugum, sic onus leve quo deponimus eo deprimimur, quia portat potius quam portatur*.

Un religieux fervent et fidèle ne trouve donc jamais que les commandements de Dieu et les préceptes de sa règle soient un joug dur et qui accable. Les âmes lâches peuvent les regarder de la sorte ; mais pour lui, qui les observe avec amour, il sent que cet amour en ôte tout le poids, en adoucit toute la dureté ; et bien loin que la pauvreté, la mortification, le silence, la retraite que la nature ne regarde qu'en frémissant, lui paraissent de véritables maux, il les considère, au contraire, comme les sources fécondes des véritables biens.

Toutes les passions ont une joie et un plaisir qui en sont inséparables ; et c'est le sentiment qu'en ont les hommes, qui les fait agir et qui adoucit tout ce qu'ils souffrent pour venir à bout de ce qu'ils désirent. Il n'est pas croyable, dit saint Augustin, que les sens aient ainsi leurs satisfactions, et que l'âme, qui est sans comparaison plus noble, n'ait pas les siennes. Le plaisir est un poids qui entraîne avec une douce violence le cœur de l'homme : ceux qui agissent pour la terre en ont de terrestres ; ceux qui agis-

sent pour le ciel en ont de célestes et de divins, qui font goûter à leur âme, au milieu des lois dures qu'ils observent, les prémices de la félicité de l'autre vie.

Les mondains peuvent les estimer malheureux de mener une vie si pénible et si austère; mais qu'importe d'être malheureux selon l'opinion des hommes, si notre propre expérience nous assure du contraire? Nul n'est heureux par le sentiment d'autrui; car enfin en quoi consiste la vraie félicité, sinon à être content dans son état, à ne rien trouver qui s'oppose à ses désirs et à voir en tout temps ses vœux accomplis lorsqu'ils sont justes? et c'est là le bonheur des saints et des gens de bien. S'ils sont humiliés, c'est qu'ils aiment les humiliations; s'ils sont pauvres, c'est que la pauvreté a pour eux des charmes; s'ils vivent inconnus aux hommes et sans ambition, c'est qu'ils fuient l'élévation; s'ils passent leurs jours dans l'humiliation, les larmes, l'obscurité, la pénitence, faut-il s'en étonner? c'est qu'ils n'ont que du mépris pour les vains honneurs, que du dégoût pour les fausses joies, et qu'ils craignent sagement l'usage même modéré des plaisirs les plus innocents.

C'est la disposition où était le grand Apôtre : *Ma faiblesse*, disait-il, *est ma force*; et *si j'ai quelques vertus, je les dois à mon infirmité* (II Cor., XII). Il avait raison de parler ainsi après avoir reçu de la bouche de Dieu cette assurance : *Ma grâce vous suffit* : car la vertu se perfectionne dans la faiblesse; c'est pourquoi le même apôtre ajoute : *Non-seulement je ferai ma gloire de mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi; mais je me plairai même dans les mépris, la pauvreté, les persécutions et dans toutes les choses dures et difficiles qui se présenteront à souffrir pour Jésus-Christ, persuadé que plus je serai affaibli par toutes ces choses, plus je serai fortifié par la grâce et par les consolations intérieures qui m'en reviennent* (Ibid.).

Après cela, mes frères, qui n'aimera les travaux et les larmes, le jeûne et la pauvreté, la pénitence et les humiliations qui nous sont prescrites par la loi de Dieu et par nos règles, puisque les consolations et les vertus leur doivent leur naissance et leur perfection? Toutes ces choses n'ont rien de pénible pour ceux qui les souffrent volontairement : si elles ont de l'âpreté, ce n'est que pour ceux qui les fuient; elles paraissent à l'âme ou légères ou pesantes, selon les différentes dispositions où elle se trouve; car comme la contrainte et la répugnance rendent insupportables les maux les plus légers, une volonté libre fait trouver de la légèreté et même de l'agrément dans les choses les plus dures.

Croira-t-on, par exemple, que ces héros de la république naissante, ces véritables Romains, ces hommes d'une vertu qui se sentait encore de la pureté de sa source, les Fabrices, les Fabies, les Cincinnatus; croira-t-on que ces grands hommes fussent sensibles à la pauvreté (Salvian., lib. I de Gub.

Dei)? Non, sans doute, ils n'étaient pauvres que parce qu'ils le voulaient bien être, et que mettant tous leurs soins et toute leur étude à rendre l'état plus riche et plus florissant, c'était par leur pauvreté qu'ils enrichissaient la république.

Se persuadera-t-on que la vie que menaient ces pauvres volontaires fût une vie triste, sans douceur et sans plaisir, parce qu'ils la passaient sous un toit rustique et que leur table ornée de vaisselle de terre n'était couverte que de quelques légumes dont ils apaisaient leur faim, après les avoir fait cuire eux-mêmes?

S'imagine-t-on qu'ils se missent beaucoup en peine de remplir leurs coffres d'or ou d'argent, eux qui en défendaient l'usage par les lois dont ils étaient les auteurs; eux qui jugeaient indignes d'entrer dans le sénat un citoyen de race patricienne, pour avoir cru qu'il lui était permis de posséder quelques marcs d'argent?

Pourra-t-on croire qu'ils eussent du mépris pour un homme vêtu pauvrement, eux qui ne se servaient que d'une robe étroite, courte et d'une étoffe grossière; eux qui de la charrue montaient sur le tribunal pour juger et décider des affaires les plus importantes; eux enfin qui essuyaient la poussière mêlée de sueur dont leur front était couvert, avec les ornements de consul et de dictateur dont ils allaient se revêtir après avoir quitté leur habit champêtre?

Ainsi, dit Salvien, l'on voyait alors une république riche et opulente gouvernée par des magistrats pauvres et vertueux; et l'on a vu depuis cette même république, pauvre et sans éclat, gouvernée par des magistrats qui se distinguaient bien moins par leur vertu que par leurs richesses : l'on peut dire à proportion la même chose du christianisme et de tous les ordres religieux.

Dans la naissance du christianisme, lorsque les chrétiens étaient pauvres, humiliés, mortifiés, pénitents et ne possédaient rien qu'en commun, le christianisme était florissant, non pas par les richesses temporelles, mais par les vertus et par les miracles, et donnait de l'admiration à tout le monde, même à ses plus grands ennemis; mais depuis que les chrétiens ont aimé les plaisirs et les richesses, ils sont, à la vérité, devenus par là les amis du monde; mais le christianisme en a perdu tout son éclat, ses ennemis l'ont méprisé, et il a cessé d'attirer à soi par la réputation de sa sainteté les infidèles et les barbares.

Dans la naissance des ordres, lorsque les religieux menaient une vie pauvre, humiliée, retirée, pénitente, les religieux souffraient, à la vérité; mais la gloire qui en revenait à Jésus-Christ, qui leur inspirait par sa grâce de si généreux sentiments, faisait honneur et donnait de la réputation à la religion; les grands aussi bien que les petits, touchés d'admiration venaient en foule embrasser une vie si nouvelle. Les ordres étaient célèbres, non-seulement par la qualité des

sujets et des personnes qui s'y retireraient, mais encore plus par la sainteté, par les vertus, par les miracles, et leurs plus grands ennemis étaient forcés malgré eux à leur donner leur estime. Mais depuis que les religieux se sont relâchés de leur institut, ont eu du dégoût des préceptes austères de leurs règles, sont devenus propriétaires, dissipés, amateurs du monde, de ses honneurs, de ses plaisirs, de ses richesses, les religieux se sont distingués par leur vie mondaine et toute profane, et les ordres ont perdu leur réputation, leur lustre, leur éclat, et sont devenus méprisables.

Les anciens Romains étaient tels que nous venons de vous les représenter. Ils méprisaient les biens que donne la fortune, sans y être excités par aucune connaissance de la loi divine, mais par le seul amour qu'ils avaient pour leur vertu morale, et par le plaisir secret qu'ils trouvaient à ne dépendre de rien et à ne point être esclaves d'aucune des choses que le monde estime et que le temps peut nous ravir. Serait-il donc possible que les religieux fidèles qui les méprisent par un mouvement surnaturel que leur inspire cette connaissance, ne trouvassent pas dans ce mépris le plaisir, les consolations, les douceurs, qui sont, sur la parole de Dieu, les suites nécessaires de toutes les bonnes actions que la charité nous fait faire? *Nonne, si bene egeris, recipies (Genes., IV)?*

Mais ce mépris des richesses n'a pas seulement été la vertu de ces grands hommes dont nous venons de faire l'éloge : les sages de la Grèce pourraient leur en disputer la gloire. A la vérité ces premiers citoyens de Rome ne possédaient rien en propre, mais ils ne laissaient pas de jouir en commun des biens que possédait la république; au lieu que ces sages grecs, sans autre fin que l'acquisition d'une réputation vaine et stérile, se dépouillaient de tout ce qui peut rendre la vie agréable et commode, pour embrasser une pauvreté volontaire et honorable.

Ils portaient même plus loin ce généreux mépris; il allait jusqu'à les rendre insensibles à la douleur, et, les élevant au-dessus des faiblesses de la nature, comme il les avait détachés des douceurs de la fortune, il leur faisait trouver leur bonheur et leur liberté au milieu des tourments et dans les fers. Ils avaient une si haute idée du pouvoir de la vertu qu'ils ne pouvaient comprendre qu'un homme pût être vertueux sans être parfaitement heureux.

Si donc les personnes mêmes qui font profession de la sagesse n'ont pas cru que ceux-là fussent misérables qui menaient une vie laborieuse et pénible, quoique dans la seule vue de plaire aux hommes et d'obtenir par là une gloire vaine et passagère; croirait-on que des chrétiens qui observent les commandements de Dieu, et des religieux qui observent les conseils et les préceptes de l'Evangile, puissent être malheureux parmi les travaux d'une vie pénitente et évangélique, lorsque, dans l'attente d'un bonheur

éternel, ils le goûtent par avance sur l'assurance que la foi leur en donne?

Non, mes frères, nous avons l'avantage que personne ne le peut croire. Je dis même que le plaisir et la félicité dont nous jouissons en suivant des routes si pénibles, sont d'une autre nature que le plaisir et la félicité que goûtaient ces faux sages de l'antiquité dans l'exercice de leurs austères, mais de leurs fausses vertus. Comme ils ne pratiquaient ces vertus que par vanité et pour se distinguer du commun des hommes, le plaisir et la félicité qu'ils y trouvaient étaient périssables et finissaient avec leur vie. La source en était corrompue et la récompense en était vaine, ce n'étaient qu'un faux plaisir et une fausse félicité.

Mais la douceur et la félicité que nous trouvons dans la pratique de nos règles et de la loi de Dieu sont d'une autre nature; elles ne passeront jamais tant que nous demeurerons fidèles. Elles sont temporelles, mais elles deviendront éternelles. La source en est pure et abondante, et elle ne tarira jamais. Elles sont réelles, elles sont solides, elles remplissent nos âmes dès cette vie, mais elles les enivreront parfaitement dans l'éternité, comme dit le Prophète (*Psalm. XXXV*).

Observons donc nos règles, mes frères, et demeurons fermes dans les voies droites et véritables, quoique pénibles : *State super vias et videte*; attachons-nous à celles qui ont la marque de l'antiquité, sans nous arrêter ni aux coutumes relâchées, ni aux mauvais usages. Ce sont celles que nos pères nous ont enseignées. Elles ont un caractère de bénédiction qui leur attire la créance, qui ne se rencontre point dans la nouveauté. Marchons-y avec assurance; et ne doutons pas qu'elles ne nous conduisent à ce sacré repos que nous avons cherché en nous séparant du monde, et qu'enfin nos âmes ne se trouvent comblées de joies et de consolations immortelles : *Et invenietis refrigerium animabus vestris*.

DISCOURS XXIII,

Prononcé aux obsèques d'un pasteur distingué par ses soins, par sa vigilance, et par sa charité pour son troupeau.

Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt Verbum Dei; quorum intuentes exitum, conversationis imitamini fidem.

Ressouvenez-vous de vos pasteurs, qui vous ont annoncé la parole de Dieu; et considérant quelle a été leur mort, imitez la foi de leur conversation (Hebr., ch. XIII).

Quand je considère, mes frères, l'affection, le zèle et les regrets avec lesquels vous rendez les derniers devoirs à votre pasteur, je ne sais lequel des deux je dois estimer en cela le plus heureux, ou le bon pasteur qui reçoit aujourd'hui de si grands témoignages de la piété de son peuple, ou le peuple même qui donne de si grandes preuves de l'amour et du respect qu'il avait pour son pasteur. Les Juifs voyant pleurer le Fils de Dieu sur le tombeau de Lazare, jugèrent à ses larmes de l'amour qu'il lui portait : *Ecce quomodo amabat eum (Joan., XI)* : je juge de même,

mes frères, de la tendresse et de la vénération que vous aviez pour votre pasteur, et par la douleur que vous faites paraître à sa mort, et par les larmes que vous versez sur son tombeau.

Je l'estime donc heureux de vous avoir su donner pendant sa vie l'amour que vous faites paraître aujourd'hui pour lui ; mais je vous estime heureux encore aussi bien que lui, si vous pouvez conserver toute votre vie une charité si sainte et si pure : il est heureux de vous avoir gouvernés avec tant d'édification durant un si grand nombre d'années : vous serez heureux aussi bien que lui, si vous vous souvenez toute votre vie et des bonnes instructions et des bons exemples qu'il vous a donnés ; de ses bonnes instructions pour les pratiquer, de ses bons exemples pour les imiter : *Mementote prepositorum vestrorum.*

Souvenez-vous donc de celui que Dieu vous avait donné pour vous annoncer sa sainte parole, et pour vous conduire dans la voie du ciel ; et, considérant sa conversation et sa vie, tâchez d'imiter sa foi et sa vertu. Tout mort qu'il est, il vous exhorte encore aujourd'hui par ma bouche : *Defunctus adhuc loquitur* (Hebr., XI) ; il vous dit à présent ce que son humilité et sa modestie l'ont empêché de vous dire pendant sa vie : Soyez mes imitateurs, je vous en conjure, comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ : *Rogo ergo vos, imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I Cor., IV).

Voilà la reconnaissance qu'il attend de vous pour les services qu'il vous a rendus, voilà tout le fruit qu'il attend sur la terre de ses soins et de ses travaux ; il ne vous demande point de larmes dans l'état où il est, parce que sa condition est beaucoup plus heureuse qu'elle n'était avant sa mort ; mais il vous demande trois choses que vous ne pouvez lui refuser sans ingratitude, sans infidélité, et sans imprudence : la première est de prier pour lui ; la seconde est de bien vivre ; et la troisième est de vous préparer à la mort : vous devez la première à l'amour qu'il vous a porté, c'est un devoir de reconnaissance : *Mementote prepositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei* ; vous devez la seconde à ses bonnes instructions et à ses bons exemples, c'est un devoir de fidélité : *Conversacionis imitamine fidem* ; vous devez la troisième à l'état où vous le voyez, c'est une obligation de prudence : *Quorum in-tuentes exitum.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le plus grand préjugé que l'on puisse former de la piété, et de la sainteté d'un homme, dit saint Chrysostome, est quand Dieu l'appelle au ministère de l'Eglise, et particulièrement au gouvernement des âmes ; mais la plus grande marque et la plus infail-lible de sa vocation, est le zèle et l'amour qu'il a pour elles. C'est pourquoi Jésus-Christ voulant donner à saint Pierre le soin de gouverner son Eglise, l'interroge avant toutes choses de sa charité. Simon, fils de

Joannis, diligis me plus his (Joan., XXI) ? Vous savez, Seigneur, que je vous aime, dit saint Pierre à Jésus. Paissez donc mes ouailles ; comme s'il voulait dire : Simon, si vous m'aimez, et si vous m'aimez plus que mes autres disciples, il faut que vous fassiez paraître cet amour envers le troupeau dont je vous donne la conduite.

L'on demande ordinairement lequel de ces deux disciples, saint Pierre et saint Jean, a plus aimé notre Seigneur : la question est assez difficile à résoudre : les uns persuadés que saint Jean a été plus aimé de Jésus-Christ que saint Pierre, concluent que, par une suite nécessaire, il faut que saint Jean ait plus aimé son maître que cet autre apôtre, l'amour que Jésus-Christ porte à ses créatures étant ordinairement et la mesure et la récompense de l'amour que les créatures ont pour lui.

Les autres ont cru que l'amour de ces deux apôtres est également parfait, mais dans deux caractères différents. L'amour de saint Jean est plus tendre et plus affectif que celui de saint Pierre ; mais celui de saint Pierre est plus ardent et plus zélé, particulièrement dans ce qui concerne le salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées : et c'est pour cela que, pendant qu'il ne donne à saint Jean que le soin de sa bienheureuse mère, il confie à saint Pierre la conduite de toute son Eglise, et le gouvernement de son troupeau tout entier, pour lequel il veut que les pasteurs aient une charité si ardente et si zélée, qu'il ne le confie à saint Pierre, qu'après s'être assuré jusqu'à trois fois de la perfection de son amour.

Nous ne sentons peut-être pas assez le poids de cette obligation ; mais le bon pasteur l'a bien sentie, car il a aimé le sien avec une charité qui a presque autant de témoins que j'ai d'auditeurs : nous pouvons dire de lui ce que Job disait de soi-même : *Oculus fui cæco, et pes c'audio* (Job, XXIX) : qu'il était l'œil des aveugles, par les bons conseils qu'il donnait aux ignorants ; le pied des boiteux, par les bons offices continuels qu'il rendait aux faibles et aux infirmes ; le père des pauvres, le consolateur des affligés, le maître des enfants, le père enfin de tout son peuple ; mais que dis-je ! il en était la mère plutôt que le père, puisque sa charité les portait dans son cœur et dans ses entrailles, pouvant dire avec saint Paul : Vous êtes mes chers enfants, que j'engendre encore tous les jours, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Galat., IV).

Il a été l'aide et le coopérateur de Jésus-Christ, selon la parole du même apôtre, dans le soin qu'il a eu de vos âmes ; l'interprète de ses volontés, le vicair et l'imitateur de sa tendresse, et de son amour pour vous, comme le dit saint Ambroise de tous les bons pasteurs, *Vicarii charitatis Christi* : semblable à un bon pilote, il n'abandonna jamais le gouvernail de son vaisseau ; et comme l'on voit un sage pilote tout occupé de son em-

ploi, tantôt éviter avec adresse un écueil caché sous les flots, tantôt prendre à propos le vent, et tantôt chercher dans le ciel, et parmi les étoiles, la route qu'il doit tenir, de même ce bon pasteur s'est donné tout entier à la conduite de son Eglise; jamais il n'en détourna ses regards; jamais sa vigilance ne cessa d'y répandre ses bienfaits; jamais on ne vit ses affaires particulières interrompre le cours: et lorsqu'on le croyait plus oisif et plus tranquille, c'était alors qu'il était le plus occupé à chercher dans le ciel la route par laquelle il devait vous conduire, et à demander à Dieu par ses larmes, par sa méditation, et par ses prières, la grâce et le don de vous persuader la vertu, et de vous sanctifier par ses paroles.

Voilà quelle a été la charité de ce bon pasteur; il a fait son devoir, c'est à vous à faire le vôtre; il vous a aimés pendant sa vie, il faut l'aimer pendant la vôtre; il a prié pour vous, il s'est fait votre avocat et votre médiateur aux autels où il offrait tous les jours pour vous le sacrifice de la Rédemption; il faut maintenant prier, et faire offrir pour lui, par reconnaissance, ce divin sacrifice; vous y êtes obligés, et c'est là tout le bien que votre charité lui peut faire.

Cet homme de bien, qui a été le médecin des douleurs de votre âme, le témoin de vos consciences, votre consolateur et votre guide fidèle dans l'adversité; qui s'est réjoui avec vous dans toutes vos joies légitimes, qui a ressenti tous les contre-coups de vos maux, qui vous a visités dans toutes vos maladies; qui vous a consacré son bien, ses services et sa vie; qui savait si bien deviner le temps où vous aviez besoin de lui, et le prévenir; celui enfin qui se trouvait à vos portes, aussitôt qu'il avait appris que l'affliction était entrée chez vous; celui-là vous crie peut-être maintenant du milieu des flammes: Ayez pitié de moi, vous au moins qui êtes mes amis; ayez pitié de moi, parce que la main du Seigneur m'a frappé: *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini mei tetigit me (Job, XIX).*

Serez-vous sourds à la voix de celui qui avait toujours l'oreille si attentive à la vôtre? serez-vous insensibles aux peines de celui qui était si sensible à toutes vos douleurs? ses bienfaits ne sont-ils déjà plus dans votre esprit que comme ces vieux songes que l'on ensevelit dans l'oubli du sommeil? ou ne les avez-vous écrits que sur l'eau qui court, comme disait un ancien, vous qui avez tant de mémoire pour les injures, que vous les gravez, pour ainsi dire, sur le marbre et sur le bronze? J'ai meilleure opinion de votre bon cœur, mes frères; et il me semble qu'aussi sensibles à ses tristes plaintes qu'à ses bienfaits passés, qu'aussi touchés des peines que la justice de Dieu lui fait peut-être souffrir dans le purgatoire, que vous l'êtes encore de la tendresse qu'il a eue pour vous durant sa vie, vous lui répondez secrètement: Non, saint pasteur, nous ne vous oublierons jamais: votre nom sera toujours gravé dans notre âme, votre mémoire

sera toujours en bénédiction parmi nous; et nous aurons toujours pour vous des cœurs d'enfants, comme vous avez toujours eu pour nous un cœur de père; nous affligerons continuellement nos âmes pour l'amour de vous, nous briserons nos cœurs devant Dieu, nous humilierons notre esprit, nous lui offrirons les victimes de nos lèvres, et nous ferons tout ce que vous souhaitez de nous. Vous nous demandez de faire monter vers lui l'encens de nos prières pour le soulagement de votre âme, nous le prions et nous le prions avec ardeur pour votre consolation et pour votre délivrance. Que le cri de nos prières et de notre affliction puisse monter jusqu'à son trône, afin qu'il ne tarde plus de faire luire sur vous la clarté de son visage, qui vous est couverte pour quelque temps! O Dieu, qui faites la plaie et qui la guérissez, qui ôtez la vie et qui la donnez; qui conduisez aux enfers, et qui en retirez; qui abaissez, et qui élevez; qui tirez le pauvre de la poussière, et l'indigent du fumier, pour le faire asseoir entre les princes, et lui donner un trône de gloire: venez délivrer cet homme de bien qui vous a servi fidèlement pendant sa vie (I Reg., II): venez, Seigneur, venez-le sauver; comblez-le de votre joie, rassasiez-le du torrent de votre gloire, et lui tenez compte de la vigilance qu'il a eue pour nous, et du soin qu'il a eu de notre salut.

Voilà, mes frères, jusqu'où doivent aller les sentiments de votre reconnaissance à son égard; et c'est dans cette occasion-ci que vous devez paraître dans les saints empressements qu'avaient les deux Tobies, lorsqu'ils cherchaient les moyens de récompenser l'Ange dont ils avaient reçu tant de grâces et tant de secours. Tobie ayant appelé son fils, lui dit: Que pouvons-nous donner à ce saint homme qui a été avec vous? *Quid possumus dare viro isti sancto qui venit tecum (Tob., XII)?* Le fils répondit au père: Quelle récompense, en effet, pouvons-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? *Pater quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus?* Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé, il m'a fait épouser ma femme, il a éloigné d'elle le démon qui la tourmentait, et a rempli de joie son père et sa mère; il a été lui-même recevoir l'argent que nous devait Gabelus, il m'a délivré du monstre qui m'allait dévorer, il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens; que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous? *Quid illi ad hæc poterimus dignum dare?* Je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté.

Ce saint pasteur, dont il ne vous reste plus devant les yeux que le cadavre, est l'ange, mes frères, par le ministère duquel vous avez reçu de Dieu de pareilles faveurs, et peut-être de plus grandes; il vous a enseigné la vertu, il vous a conduits dans la voie du salut; s'il n'a point guéri les mala-

dies de vos corps, il le a du moins soulagées par ses aumônes, et il a guéri celles de vos âmes; il a pacifié vos différends, sollicité vos dettes et vos procès, et a rempli de joie toutes vos familles, par ses conseils et par sa parole; il a éloigné de vous les démons qui tourmentaient vos consciences, par l'administration des sacrements; il vous a délivrés des monstres qui voulaient vous dévorer, il vous a fait voir la lumière du ciel, et par lui vous vous trouvez remplis de toutes sortes de biens; c'est donc dans cette occasion, mes frères, que les pères et les enfants se doivent dire les uns aux autres: Que pouvons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec ses bienfaits? *Quid possumus dare viro isti sancto? quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficium ejus?*

Il ne vous demande point vos richesses temporelles, il a méprisé les siennes durant sa vie, et vous en a fait un sacrifice; mais il vous dit à peu près ce que l'Ange répondit à Tobie: Bénissez le Dieu du ciel, et lui rendez gloire devant tous les hommes, parce qu'il vous a fait ressentir les effets de sa miséricorde. Priez et accompagnez votre prière du jeûne, et de l'aumône qui vaut mieux que tout l'or que l'on peut amasser; car l'aumône délivre de la mort, elle efface les péchés, et fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.

Voilà, mes frères, ce qu'il vous demande, et pour vous et pour lui; mais un des plus souverains remèdes que vous puissiez apporter à ses peines, et peut-être la plus solide et plus utile charité dont vous puissiez user envers son âme, est de faire les choses qu'il vous ordonnerait, s'il était encore au monde, et de vous mettre pour lui en l'état auquel il vous souhaite à présent; par cette pratique vous le ferez revivre en vous, en quelque sorte, puisque ce sont ses conseils qui sont encore vivants et agissants en vous. Et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venait encore; ainsi, outre la récompense que ce saint pasteur mort recevra de Dieu pour ses propres mérites, il se sentira encore soulagé et glorifié, même devant Dieu, par toutes les bonnes œuvres auxquelles il aura donné naissance en vous, par ses salutaires conseils et par ses bons exemples.

Je sais bien que vous devez à son corps l'honneur de la sépulture; mais ce devoir, comme dit saint Augustin, est plutôt une consolation pour les vivants qu'un soulagement pour lui. Si quelque chose est capable de le toucher dans l'état où il est, ce sont vos prières, car il n'est sensible que de ce côté-là; vous ne pouvez les lui refuser sans ingratitude: *Mementote praeceptorum vestrorum, qui vobis locuti sunt Verbum Dei*: comme vous ne pouvez sans infidélité lui refuser de bien vivre, et de suivre ses bonnes instructions: *Conversationis imitami fide*.

SECONDE PARTIE.

Saint Grégoire de Naziance, dans l'oraison funèbre du grand saint Basile son ami, nous a laissé tout son éloge en deux paroles, en disant que ce saint évêque était la loi de la vertu, que son exemple était l'exemple de Dieu même, et que des s'approcher de lui, et d'aller à Dieu, s'en éloigner et quitter Dieu, n'était qu'une même chose dans l'esprit des peuples. Voilà, mes frères, l'idée d'un homme de bien: comme toutes ses actions sont des exemples, il ne doit rien faire que sur le modèle de Jésus-Christ.

Je n'ai pas été le témoin de toute la vie du saint pasteur qui me fait parler aujourd'hui, mais je puis bien dire que je n'ai jamais connu d'homme plus droit, ni mieux intentionné que lui; il était zélé sans emportement, sage et modéré sans négligence, secourable sans intérêt, compatissant, charitable, exact dans ses exercices et dans ses fonctions, aimant jusqu'aux moindres emplois de son ministère, et ce qui eût fait l'occupation de deux ou trois personnes, suffisait à peine à son zèle; j'ai eu le bonheur de converser assez souvent avec lui; mais je ne dis rien ici que je n'aie dit plusieurs fois durant sa vie, que sa conversation m'a toujours infiniment édifié; et si je n'en retournais pas meilleur, j'en remportais toujours, du moins, une confusion secrète de ne le pas être, et un grand désir de le devenir.

Comme la bénédiction de Dieu l'avait affermi dans le bien, il y a persévéré jusqu'à la fin. Sa mort a été l'écho de sa vie; il s'y est préparé avec les sentiments qu'il avait tant de fois inspirés aux autres; il a baissé le cou, ce sont les termes dont il m'a plusieurs fois exprimé la soumission de son esprit, il a baissé le cou sous ce joug que le péché appesantit sur tous les enfants d'Adam: *Jugum grave super filios Adam (Eccli., XL)*: voilà quelle a été sa conversation et sa vie; mais ce n'est point assez pour sa gloire et pour sa consolation d'avoir bien vécu, si vous n'imitiez les bons exemples qu'il vous a donnés: *Conversationis imitami fide*.

La plus grande vertu des arbres n'est pas de porter quantité de fruits, mais d'en produire de bons; ainsi la gloire de votre pasteur ne dépend pas tant de sa vertu que de la vôtre; d'avoir fait de bonnes œuvres, que de vous avoir faits gens de bien; sa consolation ne sera pas de paraître un jour devant Dieu pour recevoir la couronne qu'il a méritée par sa bonne vie, mais de paraître avec vous pour être couronnés tous ensemble. Sa gloire, sa consolation sera de pouvoir dire à notre Seigneur ces paroles d'Isaïe: *Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominus in signum, et in portentum Israel (Isa., VIII)*: Seigneur, me voici devant vous avec tous les enfants que vous m'avez donnés, que vous avez régénérés dans les eaux du baptême par mon ministère, que vous avez instruits par ma bouche, que vous avez nourris par mes soins; me voici avec toutes mes ouailles, avec tous les enfants que j'ai élevés dans la

vertu, les parents que j'ai fait vivre dans la paix, les ennemis que j'ai réconciliés, les pécheurs que j'ai convertis par la vertu de votre grâce, et dont la pénitence a été un signe et un prodige dans Israël ; nous voici tous pour recevoir la récompense que vous nous avez promise : *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus in signum et in portentum Israel (Isa. VIII).*

Mais afin qu'il puisse avoir cette consolation et ce bonheur, il faut, mes frères, que vous viviez conformément aux salutaires instructions qu'il vous a données durant sa vie ; il faut que vous imitiez sa conversation, sa foi, sa charité et toutes ses vertus. Quelque nécessaire que soit le ministère d'un bon pasteur, il ne sauvera pas une âme qui ne vivra pas chrétiennement, qui ne veillera pas sur soi, qui ne travaillera pas à se vaincre, et qui ne sera pas résolue de préférer son salut à toutes choses. Soyez brebis sous un méchant pasteur, vous serez sauvé, dit saint Augustin ; mais soyez bœuf sous un bon pasteur, vous serez condamné, et vous le serez d'autant plus que vous vous serez fermé les yeux pour ne point voir la lumière, et que Dieu vous offrant un si puissant moyen pour vous sauver, vous l'aurez rejeté par une folie pleine d'orgueil.

Lorsque vous vous ressouvenez de l'heureuse fin de votre saint pasteur, accompagnée de tant de marques de prédestination, je me persuade sans peine que vous la regardez d'un œil d'envie, et que vous dites peut-être secrètement en vous-mêmes avec le prophète Balaam : Que mon âme meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur : *Moriatur anima mea morte justorum, et sicut novissima mea horum similia (Numer., XXIII)* ; mais que ces desirs sont vains et inutiles, si vous ne suivez ses exemples et n'imitiez ses vertus !

Saint Grégoire remarque avec raison que nous devons bien prendre garde de ne nous pas tromper nous-mêmes, et de ne pas prendre ce qui n'est que dans la surface de la pensée, pour une disposition qui réside dans le fond du cœur ; voilà une parole, qui, à n'en juger que par le dehors, paraîtrait fort sainte, et qui vient néanmoins d'un très-méchant homme. Sa bouche loue le peuple de Dieu, relève les justes, et témoigne souhaiter mourir comme eux ; mais en même temps sa volonté est remplie d'avarice, d'impiété et de révolte, contre celui qui le faisait alors parler en prophète, malgré le renversement de son esprit, et la corruption de son cœur.

Que si cette parole, selon la remarque de quelques saints, peut se prendre en un bon sens, puisque c'est un désir louable de souhaiter mourir de la mort des justes, elle se doit prendre en un mauvais sens, en l'attachant à la disposition d'une personne aussi pervertie que l'était Balaam ; car étant transporté par la chaleur étrangère d'un mouvement prophétique qui ne venait pas de lui, mais de Dieu, il dit bien qu'il souhaiterait mourir de la mort des justes, mais il ne dit

pas qu'il souhaiterait vivre de la vie des justes. Il échappe quelquefois de semblables souhaits à des hommes possédés de l'amour du monde, et très-éloignés de ce que la qualité de chrétiens demanderait d'eux, surtout lorsqu'une affliction pressante, ou que la mort imprévue de quelqu'un qui leur était cher, et qu'ils voyaient tous les jours, leur frappe les sens. Ils veulent vivre en païens, et en certaines rencontres, ils souhaiteraient mourir en justes, et en vrais chrétiens.

Ces personnes, dit saint Grégoire, pape, paraissent quelquefois touchées de Dieu dans la prière : elles conçoivent de bons desirs, elles disent de saintes paroles, elles versent même des larmes, mais elles sont comme Balaam, leur langage change, leur cœur ne change pas : *Mens immota manet, lacrymæ voluntur inanes (D. Greg., Moral., lib. XXXII, c. 21)* ; et aussitôt que l'ambition ou l'avarice les a tentées de nouveau, elles s'abandonnent aveuglément à la pente de leur volonté, et oublient celui dont elles avaient témoigné auparavant reconnaître la puissance.

Ainsi, mes frères, ne vous contentez pas de dire comme ce faux prophète, que je meure de la mort des justes ; mais considérez que le juste, selon saint Paul, n'est juste aux yeux de Dieu, que parce qu'il vit d'une foi vivante et animée par la charité, qui le rend ami de Dieu, et ennemi, comme dit saint Pierre, de la corruption du siècle. Le vrai moyen donc de mourir de la mort de ce juste, sur qui vous versez maintenant des larmes, c'est de mourir comme lui à vous-mêmes, et aux attraites des sens et du monde pendant votre vie, pour mourir comme lui dans le Seigneur, après avoir vécu comme lui en Dieu, et de la vie de Dieu ; c'est la règle excellente que vous donne saint Augustin : tout le monde la sait, mais peu de personnes la suivent : Voulez-vous bien mourir ? vivez bien ; celui qui vit bien ne peut mourir mal, la bonne mort est la récompense de la bonne vie : *Vis bene mori ? bene vive : non potest male mori, qui bene vixerit ; bona mors, vitæ bonæ merces (D. Aug.).*

Le plus haut point de la perfection chrétienne, est de désirer la mort, et de l'attendre avec empressement ; si la vie est un bien, c'est un bien temporel, qui n'est point comparable à la béatitude céleste, c'est une révolution continuelle où les chagrins et les maux se succèdent sans cesse ; et après tout, la prospérité la plus constante ne peut être mise en balance avec la félicité éternelle ; d'ailleurs, les plus gens de biens ne sont point exempts de toutes les infirmités humaines, et la vie la plus innocente et la plus pure est toujours noircie de quelques taches. Ainsi, en allongeant la vie, ils accumulent des péchés, et par conséquent, les souhaits du fidèle doivent tendre à en sortir, pourvu qu'ils ne soient point accompagnés d'impatience et de murmure. Il doit incessamment soupirer sur la terre, languir, et gémir humblement dans l'attente de la couronne du

ciel, et en prendre le retardement comme une nouvelle épreuve que Dieu offre à sa patience et à sa charité : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus (Rom., VII)? Coarctor autem e duobus, desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo, multo magis melius (Philip., I).*

Mais il n'y a que ceux qui vivent bien qui puissent former légitimement ces désirs, car pour les impies, dont la vie est un enchaînement de crimes qui grossit tous les jours, et qui voient l'enfer ouvert sous leurs pas sans en être émus, il y aurait à former de semblables désirs une stupidité ou plutôt un étourdissement des plus terribles : il vaudrait mieux qu'ils fussent demeurés dans le néant d'où ils sont sortis, que de venir faire dans le monde ce qu'ils y font sans penser à la brièveté de cette vie, ni aux peines éternelles qui leur sont préparées dans l'autre; ils la passent tout entière à faire des ouvrages de terre et d'argile, et encore sont-ils assez fous, dit le Sage, pour disputer de leur art avec ceux qui travaillent en or, en argent et en airain (*Sap., XV*). Leur cœur n'est que cendre, leur espérance est plus vile que la terre, et leur vie plus méprisable que la boue, parce qu'ils ignorent celui qui les a formés. Ils s'imaginent que notre vie n'est qu'un jeu, que ce n'est qu'un trafic pour amasser de l'argent, et qu'il faut acquérir du bien par toutes sortes de voies, même criminelles.

Plût à Dieu que ces paroles ne se pussent entendre que des ouvriers dont parle ici le Sage, lesquels disputaient avec les sculpteurs de l'excellence de leur art, et mettaient tout leur soin à faire des statues d'argile, qu'on jugeât dignes d'être adorées; mais les saints Pères se sont plaints souvent que les chrétiens, aussi bien que les païens, passent tout leur temps à se faire des idoles d'argile, et vivent sur la terre comme si cette vie n'était qu'un jeu et un art de passer le temps agréablement : le divertissement est le dieu des uns, les richesses sont les idoles des autres. On est habile à proportion qu'on a plus de moyens et d'inventions pour faire valoir son bien et son commerce, et pour ajouter maison à maison, comme dit un prophète, et l'on emploie sa vie comme si l'éternité dont on nous parle n'était qu'un moment qui passe, et comme si cette terre où nous vivons si peu était pour nous un lieu stable et un établissement éternel. La plupart des hommes, vivant ainsi dans une ignorance grossière de leur dernière fin, sont surpris de la mort comme ces poissons et ces oiseaux qui, pendant qu'ils se jouent les uns dans l'eau, et les autres dans l'air, dit le Sage, se sentent pris en un moment à l'hameçon et au filet, et trouvent leur perte dans cette surprise : *Nescit homo finem suum, sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, cum eis ex templo supervenerit (Eccl., IX).*

Le vrai chrétien ménage le temps de sa vie avec une épargne plus religieuse, parce

qu'il considère combien sont précieux tous les moments dont on achète l'éternité. Il fait promptement tout ce que sa main peut faire, dit le Sage, convaincu que dans le sépulcre, où il court à grands pas, il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science, ni industrie qui puisse servir : *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas (Eccl., IX)*, considérant que c'est une folie de remettre aux approches de la mort à réparer toutes les fautes de la vie, et que c'est faire comme un homme qui commencerait à creuser un puits pour avoir de l'eau, lorsque le feu serait déjà à sa maison. L'homme sage se hâte, dit saint Jérôme, de demander grâce à Dieu, pendant que la porte de sa miséricorde est encore ouverte, et travaille pendant qu'il en a le temps à prévenir par la pénitence des maux éternels : *Dum in isto sæculo est, festinat agere pœnitentiam (D. Hieron., in hunc loc. Eccles.)*.

Loin de chercher dans la corruption du siècle présent de vains prétextes pour se dispenser de suivre les bons exemples de ceux qui l'ont précédé, comme Salomon le reproche à quelques insensés dans son livre de l'Ecclesiaste (*Eccles., VII*), il reconnaît que les temps ne sont bons ou mauvais qu'à proportion que les hommes sont justes ou injustes, que ce sont leurs désordres, selon la belle parole de saint Jérôme, qui rendent les temps malheureux, comme leurs vertus les rendent heureux, et il vit d'une telle sorte que les derniers jours de sa vie sont toujours meilleurs que les premiers : *Virtutes bonos dies viventi faciunt, vitia malos (Hieron., in hunc loc.)*. C'est là pour vous en particulier, mes frères, le plus grand profit que vous êtes obligés de tirer des bonnes instructions et des bons exemples que votre saint pasteur vous a donnés durant sa vie. C'est pour vous un devoir de fidélité de les suivre, et d'en devenir meilleurs : *Conversacionis imitamini fidem*; mais c'est enfin une obligation de prudence de vous préparer à la mort, en le considérant dans l'état où vous le voyez : *Quorum influentes exitum*.

TROISIÈME PARTIE.

Tout ce que Dieu a fait pour l'homme dans la nature persévère toujours dans son premier état, et l'ancien monde n'a point changé de forme. Le soleil qui éclairait nos pères nous éclaire encore aujourd'hui; la même terre qui les soutenait nous soutient aussi; et ce globe de feu, et ces cercles de lumières qui ont fait la mesure des siècles passés, mesureront encore, tant qu'il plaira à la sagesse de Dieu, d'autres temps et d'autres années; mais, mes frères, ce n'est là considérer les choses que par leur bel endroit, nous voyons le monde qui est sur nos têtes, mais nous ne voyons point celui qui est sous nos pas; nous nous engageons dans la terre des vivants, mais notre pensée n'entre point dans le séjour des morts, et nous ne considérons point que si les beautés de la nature ne subsistent que

(Onze.)

pour nous, elles ne subsistent plus pour tant de personnes que la mort a enlevées du monde, durant le cours de cette dernière année, et pour lesquelles on peut dire que le soleil a perdu sa lumière, l'univers son ordre, les cieux leurs influences, et que la nature est tombée en ruine; car qu'importe que le monde périsse pour nous, ou que nous périssions pour le monde?

Combien de têtes illustres et combien de personnes distinguées par leur esprit, ou par leurs talents, ou par leurs dignités, cette année nous a-t-elle enlevées? Il est mort des rois et des reines, des princes et des princesses, des magistrats et des héros. Heureux, si, comme nous l'espérons, leurs âmes sont avec Dieu, puisque leurs sceptres sont confondus avec les houlettes des bergers, dans cette région de ténèbres où les richesses sont sans utilité, les honneurs sans suite, les couronnes sans éclat, les princes sans cour, les rois sans majesté, les héros sans gloire, les talents sans admirateurs.

Dans cette triste foule de morts, jetez les yeux sur votre pasteur, celui des hommes que vous avez peut-être le plus respecté, le plus chéri, le plus estimé; et après avoir vu la figure qu'il a faite dans le monde, considérez celle qu'il fait maintenant dans ce cercueil, et ce que cette année est pour lui ou du moins pour son corps, qui est une partie de lui-même. Ces yeux si doux et si pleins de compassion pour les pauvres, ont perdu la lumière du jour. Le front encore plus vénérable par la vertu et par la sagesse que par les rides de la vieillesse, est couvert d'une pâleur mortelle. Cette bouche qui vous annonçait tant de salutaires vérités et qui vous donnait tant de saintes instructions, gardera un éternel silence. Ces pieds qui le portaient si promptement où vous aviez besoin de son secours, sont sans mouvement; et ces mains libérales qui distribuaient tant d'aumônes aux misérables, sont fermées pour jamais.

Que vous prêchent tant d'objets si lugubres, mes frères, sinon que vous mourrez comme lui, et que cette heure même durant laquelle je vous parle et durant laquelle vous m'écoutez, est un grand pas que nous faisons vers le tombeau? Et qui sait si comme l'année passée a emporté nos semblables, celle-ci ne nous emportera point nous-mêmes? Peut-être en verrons-nous la fin, mais peut-être aussi ne la verrons-nous pas. Peut-être serez-vous encore dans cette église et moi dans cette chaire, peut-être aussi serons-nous dans le tombeau des objets propres à faire naître de tristes réflexions dans l'esprit des vivants, et des prédicateurs muets et touchants de mortification et d'humilité.

Cette parole est terrible, mais elle n'en est pas moins véritable; elle peut alarmer votre cœur, mais elle ne doit point surprendre votre esprit, l'expérience en fait foi; car avez-vous jamais vu passer une année sans qu'il soit mort quelqu'un de votre ville et

de votre paroisse, quelqu'un même de vos parents et de vos amis? C'est donc la voix de la Providence qui vous crie, Vous mourrez peut-être cette année comme votre pasteur, et qui vous le crie aussi véritablement que si vous l'entendiez en effet; mais à qui s'adresse cette voix? Ce n'est pas à moi, dira cette jeune personne, j'ai de la vigueur et de la jeunesse, je prétends vivre plus d'une année; ce n'est pas à moi non plus, répond en secret le cœur de cet autre, qui pour être plus avancé en âge, ne se croit pas plus près du tombeau: j'ai des enfants, que ferait ma famille? j'aurai encore le temps de mettre ordre à mes affaires, il y en a de beaucoup plus vieux que moi qui me précéderont dans ce voyage. Ce n'est pas à moi non plus, répond encore cet autre; il est vrai que je suis infirme, mais il y a longtemps que je vis et que je me conserve avec ces infirmités. Ainsi, mes frères, nul de vous ne croit mourir cette année, et chacun a ses raisons pour espérer. Vous voilà donc tous en sûreté et immortels; car je suppose que l'année prochaine vos cœurs vous diront ce qu'ils vous disent aujourd'hui; ce n'est donc pas à vous que je parle, il ne faut plus vous entretenir de la mort; et il ne me reste qu'à vous féliciter sur cette longueur de jours et sur cette éternité de vie dont vous vous flattez. Allez donc satisfaits et contents de vous-mêmes vous reposer et vous divertir chez vous; allez avec sécurité vous plonger dans les plaisirs et dans la débauche; allez satisfaire vos passions sans rien craindre; allez trouver le monde qui vous attend et ne venez point troubler votre félicité imaginaire par la vue de ce mort, auquel nous allons rendre les derniers devoirs.

Ah! malheureux, que dites-vous en vous-même? Je ne mourrai pas, moi. Et pourquoi ce moi superbe ne mourra-t-il point comme les autres? Qu'est-ce que ce moi, qui est l'objet de vos soins et de votre complaisance, a par-dessus tant d'autres qui ne manquaient pas d'amour-propre, et qui se flattaient comme vous? Qui vous a donné ce privilège? Avez-vous compté avec la mort? Avez-vous fait votre compte avec Dieu? Quelqu'un mourra, mais moi je ne mourrai point; et pourquoi ce quelqu'un ne sera-t-il point vous-même, puisque enfin c'est quelqu'un de ceux qui m'écoutent, quelqu'un de ceux qui me regardent, quelqu'un de ceux qui sont attentifs à mon discours, et qu'il est certain qu'il y a ici des yeux qui nous voient, qui seront couverts de ténèbres éternelles, des esprits qui sont devant cette chaire, qui seront avant la fin de l'année devant le tribunal de Dieu, et des cœurs émus peut-être et agités dans ce moment, qui seront bientôt émus d'une autre manière, par les sentiments de la justice, ou par les sentiments de la miséricorde de Dieu?

La nature humaine est un arbre dont les feuilles meurent successivement, il y en a quelques-unes qui sont déjà pourries depuis

longtemps; il y en a sous l'arbre qui viennent de tomber; il y en a d'autres qui sont encore sur l'arbre, mais qui sont déjà jaunes et prêtes à tomber à terre avec les autres, et celles qui sont encore vertes jauniront bientôt, et auront le même sort que les autres; voilà l'image de la vie des hommes, leur condition est la même, les uns tombent à terre un peu plus tôt, les autres un peu plus tard, mais enfin ils tomberont tous; et comme les feuilles qui ont été produites les dernières, tombent souvent de l'arbre les premières, qui des hommes, quoique le plus jeune, peut se promettre de ne pas mourir et de ne pas être réduit en pourriture avant les plus vieux? *Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus* (Sap., VII).

Personne ne peut donc douter qu'il faut mourir, et que l'on peut mourir à tous moments, de quelque jeunesse et de quelque vigueur qu'on se flatte, on en est averti de tous côtés. Cependant les hommes vivent tout de même que s'ils étaient immortels, toute leur application est de s'établir dans le monde, comme s'ils n'en devaient jamais sortir; à leur voir bâtir leur fortune, l'on dirait que c'est leur domicile assuré, ils ne songent guère qu'il en faut partir, et que leur séjour sur la terre n'est qu'un domicile passager, qui ne vaut pas la peine de faire de si grands projets; il est vrai que l'on ne se dit point formellement que l'on ne doit point mourir, il est impossible de se faire une illusion si grossière, mais sur le déclin même de la vie, on se flatte qu'on a encore une longue carrière à fournir, et par cet artifice de l'amour-propre, on regarde la mort dans un grand éloignement qui en diminue l'impression, on rejette cette idée importune, et l'on est surpris par la mort avant que d'y avoir pensé.

Il n'y a pourtant point de réflexion plus salutaire, ni plus propre à humilier l'homme: *Humiliata est in pulvere anima nostra* (Psalm. XLIII)... *Ecce nunc in pulvere dormiam* (Job, VII)...: *Pulvis es et in pulverem reverteris* (Genes., III). On devrait avoir toujours présent cet objet, tout hideux, tout effrayant qu'il est; la seule pensée qu'il faut finir, et que si la mort s'approche à pas lents, on ne la peut éviter, est bien propre à inspirer le dégoût du monde. En comparant l'éternité qui suit la mort avec quelques moments d'une vie fragile et traversée de douleurs, il ne faudrait songer qu'à mourir; au contraire, tous nos soins aboutissent à jouir du présent sans prévoir que la mort inexorable ourdit sourdement sa trame; rien ne la retarde dans sa course, et nous ne jouissons de la vie qu'à mesure que nous la perdons; chaque moment en abrège la durée, et tant d'accidents peuvent briser les ressorts qui composent notre machine, que cette incertitude, si le jour où nous vivons n'est pas le dernier, doit être un nouveau motif pour nous ramener de nos égarements. Dieu n'a caché le moment de notre mort, que pour nous contraindre par ce doute et

par cette incertitude à une vigilance continue, afin de n'être point surpris par une fin inopinée; en un mot, il faut régler la vie par la mort qui décide de nous pour l'éternité.

Ajoutez, pour redoubler la terreur, que la mort traîne les hommes devant le tribunal redoutable de la justice divine. Si l'esprit se transportait dans cet avenir, où il faudra rendre compte de tout, et où rien ne sera caché devant les yeux du Juge souverain de l'univers, le plus déterminé mondain en serait épouvanté; ce dernier jour où Dieu prononcera un arrêt irrévocable, est un grand sujet d'épouvante, il s'agit du ciel ou de l'enfer; d'un côté, on se tourmente ici-bas et on s'expose à mille périls pour se faire un bonheur peu durable; et de l'autre, on n'épargne rien pour se garantir des maux et des douleurs qui affligent le corps; on tente tout pour s'en délivrer, et cependant on ne fait presque rien pour mériter la couronne du ciel, ou pour éviter les horreurs de l'enfer. La nature et l'amour-propre s'oublent jusque-là. Les passions substituent sans cesse d'autres pensées pour détourner ces pénibles réflexions, il semble que l'on éloigne sa condamnation en n'y pensant point, on ne pratique point ce que l'on croit; on craint l'enfer, et l'on court étourdiment s'y précipiter.

Les libertins qui traitent de chimères les menaces de l'enfer, et qui croient que tout meurt avec l'homme, accordent mieux leur conduite avec leur système de doctrine; mais leur témérité est inconcevable, car malgré leurs démonstrations de fermeté, il est impossible que la crainte de l'avenir ne les trouble souvent, ni qu'ils puissent envisager d'un œil tranquille le péril de se tromper.

Il y a tout à hasarder s'ils ont mal raisonné; et quand ils auraient espéré mal à propos, ils emportent du moins la réputation et le contentement qui accompagne la pureté de la vie; il n'y a point de proportion entre la prospérité présente et la félicité que promet la religion chrétienne; par conséquent, par la seule lumière du bon sens, il faut toujours préférer les précautions et les espérances de l'avenir, quelque incertaines qu'on les puisse supposer, à la jouissance courte et tumultueuse des biens temporels. La grandeur de ce qui est proposé à espérer vaut bien quelque contrainte, qui ne consiste, après tout, que dans le sacrifice et dans l'abstinence de quelques fades plaisirs, que la corruption fait trouver dans l'abandonnement à ses passions. Il faudrait des démonstrations d'une évidence incontestable, pour risquer toute l'éternité pour quelques moments d'une vie qui nous échappe, et dont rien ne peut suspendre la course précipitée.

Que les impies en pensent ce qu'il leur plaira, pour nous, mes frères, qui sommes convaincus par la foi et par l'expérience de tous les siècles qu'il faut mourir, que nous pouvons mourir à toute heure, jeunes ou

Vieux, et qu'après la mort, nous avons une éternité de malheur à craindre ou de bonheur à espérer, imaginons-nous que ce mort, autour duquel nous sommes assemblés pour en faire les funérailles, nous parle encore de son sépulcre, et nous dit ces paroles de l'Ecclésiaste, redoutables à la vérité pour les impies, mais consolantes pour les justes : Souvenez-vous de votre dernière fin : *Memento novissimorum* (Ecclés., XXVIII) ; souvenez-vous de ce qui m'est arrivé et de ce qui vous doit arriver : j'ai été, et je ne suis plus ; Dieu m'a jugé, il vous jugera. C'était hier à moi, ce sera aujourd'hui à vous, et ce jugement est inévitable et sans retour ; priez pour moi, mais ne vous oubliez pas vous-mêmes : en pensant à ma mort, pensez à la vôtre, et préparez-vous y de telle sorte qu'elle soit pour vous un passage à une vie éternelle : *Memor esto judicii mei : sic enim erit et tuum ; mihi heri, et tibi hodie.*

Si nous étions occupés de cette salutaire pensée, avec quelle innocence ne passerions-nous pas nos jours sur la terre ! Occupé de cette pensée, cet avare qui se sent accablé du poids de son abondance et qui ne sait où serrer tous les biens qu'il a recueillis, qui songe à abattre ses greniers et à en bâtir de plus grands pour y amasser sa récolte et qui dit à son âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère, se dirait au contraire à soi-même : Insensé que tu es, on s'en va te redemander ton âme cette nuit même, et pour qui sera ce que tu as amassé ? *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te, quæ autem parasti cujus erunt* (Luc., XII) ? Détache-toi donc des choses périssables ; fais l'aumône aux pauvres et emploie tes richesses d'iniquité à l'en faire des amis, afin que lorsque tu viendras à manquer, ils te reçoivent dans les tabernacles éternels (Luc., XVI).

Occupé de cette pensée, ce libertin qui est tenté de se plonger dans les plaisirs et dans la débauche, se dirait à soi-même avec saint Augustin : Si je me laisse aller à ces désordres monstrueux défendus par les lois de la nature et par celles de Dieu, avec quelle hardiesse et quelle impudence sortirai-je de ce monde pour aller paraître en la présence de Dieu ? peut-être mourrai-je demain, comment pourrai-je soutenir la vue de celui qui est mon juge ? *Hinc ad te quomodo libera fronte exeam, si te offendero ? cras forte moriturus sum, qua fronte videbo te* (D. Aug. in psalm. XXXIV) ?

Occupées de ces pensées, ces âmes tièdes et languissantes, qui cherchent des adoucissements à la sévérité de la loi, à commettre des crimes avec le titre de gens de bien, qui étudient des biais pour se donner plus de liberté et pour s'affranchir du joug importun d'une morale trop rigoureuse, se défieraient d'elles-mêmes avec raison ; et au lieu de consulter ces directeurs relâchés, qui discourent des vertus et des vices avec tant de subtilité qu'ils justifient les plus grands crimes à la faveur de leurs distinctions, et qui ne s'oc-

cupent qu'à diminuer nos obligations et à trouver les moyens de pécher sans devenir coupables, elles consulteraient sincèrement leur propre cœur et leur propre conscience, et elles se diraient : Quel parti voudrais-je avoir pris à l'heure de la mort, dans ce moment fatal où toutes les illusions qui flattent les passions et l'amour-propre étant dissipées, je verrai les choses comme elles sont et comme elles auraient dû être ? je voudrais sans doute avoir pris le parti le plus sûr, le moins équivoque, le plus sévère et le plus conforme à la loi de Dieu, à ma raison et au bien de mon âme : il faut donc le prendre dès à présent et vivre tel que je voudrais me trouver à l'heure de la mort.

Occupés de cette pensée, ces gens qui délibèrent et qui remettent toujours à se rendre compte à eux-mêmes, qui tâchent de détourner leurs yeux de la vue de l'enfer, qui cherchent à s'affranchir de cette inquiétude importune, à bannir cette image affreuse, à reculer sans cesse un examen qui les gêne, et à passer leur vie dans cette nonchalance qui les conduit insensiblement sur le bord du précipice, se diraient à eux-mêmes, effrayés de leur indifférence dans l'affaire la plus importante qu'ils puissent avoir : Quoi ! irons-nous affronter la mort, la plus redoutable de toutes les choses, sans nous y être préparés ? si nous sommes des arbres que Dieu a plantés dans le champ de son Eglise pour fructifier, laisserons-nous passer le printemps de notre jeunesse, l'été de notre âge viril, l'automne de notre vieillesse, et attendrons-nous à porter de dignes fruits de pénitence, que l'hiver de la mort venant nous surprendre, étouffera par son froid et par ses glaces les meilleures résolutions, quand même nous serions capables de les former ?

Pouvons-nous nous promettre de porter des fleurs et des fruits et de nous faire un fonds de mérites, lorsque la saison en sera passée, lorsque la cognée de la mort sera déjà à la racine de l'arbre, comme dit saint Jean, lorsque le fer tranchant de la justice de Dieu sera sur le point de nous séparer du monde, et lorsque, semblables à un bois sec, nous ne pourrions plus servir à d'autres usages qu'à celui du feu (Luc., III) ? C'est maintenant le temps favorable, c'est maintenant le temps du salut : la mort est celui de la moisson, et nous ne recueillerons alors que ce que nous aurons semé pendant la vie (II Cor., VI). Si nous avons semé des vertus et des bonnes œuvres, nous recueillerons des récompenses et des couronnes ; mais si nous n'avons semé que des vices et des péchés, nous ne recueillerons que des châtiements et des supplices : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet* (Galat., VI).

Il y a déjà de longues années que Dieu attend votre conversion et qu'il vous dit que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous ; que si vous la différez davantage, mes frères, vous avez un grand sujet de craindre que sa patience étant épuisée et fatiguée, il ne dise de vous aux ministres de sa justice ce que le maître du figuier infructueux de l'Evangile

disait à son vigneron : il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, sans y en trouver; coupez-le donc, arrachez cet arbre maudit : à quoi bon lui laisser occuper la terre (*Luc.*, XIII) ? ce chrétien sec et stérile est inutile dans le champ de ma grâce, il étouffe par son ombre les bonnes plantes de mon jardin ; je lui ai donné en vain mes soins, ma patience et mon travail, jetez-le donc dans le feu de l'enfer, afin qu'il serve à montrer ma justice.

Vos cœurs sont peut-être touchés de ces paroles, mes frères, mais ils ne sont pas encore convertis ; vous demandez encore un peu de patience, et vous dites en vous-mêmes : J'ai encore besoin de deux ou trois années pour achever ma fortune, pour établir mes enfants, pour vider mes procès et pour mettre ordre à mes affaires temporelles et domestiques, et après cela, je me convertirai sérieusement ; mais êtes-vous sûrs, mes frères, que Dieu vous en donnera le temps et l'occasion ? êtes-vous sûrs que la mort qui enlève tous les jours subitement à vos yeux tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, ne vous enlèvera pas de même, lorsque vous y penserez le moins ? ce qui arrive aux uns peut arriver aux autres, et doit être redouté de tous.

Hélas ! dit un Père, les jours du salut s'écoulent, et personne n'y pense, personne ne pleure la perte de ces heures si précieuses, dont un seul moment serait capable de délivrer toutes les âmes réprouvées et damnées, si l'éternité de leur malédiction et de leur désespoir pouvait donner place à un seul instant de ces temps de salut que la miséricorde de Dieu nous accorde durant la vie : *Heul transeunt dies salutis, et nemo recogitat, nemo dolet perire momenta non reditura.*

Prévenons donc la mort, mes frères, de peur qu'elle ne nous prévienne elle-même ; faisons le bien pendant que nous en avons le temps, comme dit l'Apôtre (*Joan.*, IX), de peur que nous ne soyons surpris de cette nuit sombre et ténébreuse, durant laquelle personne ne peut travailler : *Ergo dum tempus habemus, operemur bonum (Galat.*, VI), le temps est précieux, servons-nous en utilement. Il fuit avec des ailes, employons-le avec diligence ; il ne revient jamais, ne souffrons pas qu'il échappe. Craignons sa perte, prévenons sa vitesse, connaissons son prix. Ne consacrons pas aux plaisirs un temps qui nous est donné pour verser des larmes, aux folies du siècle les jours du salut, au péché les heures de la pénitence, à la terre les moments précieux de gagner le ciel, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

DISCOURS XXIV.

Sur la profession de foi d'un hérétique.

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.

Congratulez-moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui étoit perdue (S. Luc, ch. XV).

Jamais ce père dont il est parlé dans l'Evangile, n'a ressenti plus de joie en revoyant

son enfant prodigue, qui avait dissipé tout son bien dans un pays étranger ; jamais pasteur n'a senti plus de plaisir de trouver sa brebis qui s'était égarée dans une forêt ou dans une vaste campagne, qu'en a ressenti M. notre archevêque, au moment, mon très-cher frère, que je lui ai porté de votre part la nouvelle du désir que vous avez conçu de quitter votre hérésie pour vous réunir à son troupeau, et il me semble que je ne puis mieux m'acquitter de la commission qu'il m'a fait l'honneur de me donner de recevoir votre profession de foi qu'en vous assurant que les premières paroles que son zèle et sa charité ont tirées de sa bouche à cette nouvelle ont été celles-ci du Fils de Dieu : *Congratulez-moi du bonheur que j'ai aujourd'hui de trouver ma brebis qui s'était égarée dans la personne de ses ancêtres : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat* : charité dont il a trouvé les exemples dans Jésus-Christ, le premier de tous les pasteurs ; car qui a jamais aimé, et qui peut même aimer son troupeau comme Jésus-Christ a aimé le sien, et comme il l'aime encore tous les jours, lui qui va chercher une seule brebis égarée avec tant de peine et tant de soin pour la ramener dans le bercail de son Eglise, plus content mille fois de l'avoir trouvée et rapportée avec les autres que de la conservation du troupeau entier ? ce qui a fait dire à saint Bernard qu'à considérer l'amour qu'il a pour les pécheurs, il semble qu'il se soit entièrement oublié de soi-même, et qu'il n'ait aucun souvenir de sa gloire et de sa majesté.

Voici donc, mon cher frère, un jour de grâces et de gloire, de consolation et de joie ; de grâce pour vous, de consolation pour l'Eglise, de joie pour les anges, et de gloire pour Dieu ; de gloire pour Dieu qui va faire triompher par votre bouche la vérité de l'erreur ; de joie pour les anges, qui vont voir votre conversion ; de consolation pour l'Eglise qui, après vous avoir pleuré si longtemps, va vous voir rentrer dans son sein, d'où l'infidélité de vos pères vous avait arraché avec eux ; de grâce, en un mot, pour vous, par le bonheur que vous aurez de passer des ténèbres de l'hérésie dans la lumière de la foi.

Changement donc glorieux à Dieu, agréable aux anges, consolant pour l'Eglise et avantageux pour vous, mais qui vous oblige à trois choses, dont vous devez vous acquitter dans la suite, et dès à présent même, avec une grande fidélité : à remercier Dieu toute votre vie de vous avoir donné la foi ; à la conserver avec un grand soin, et à la faire fructifier par de bonnes œuvres et par de bons exemples, pour réparer, par la sainteté de votre conversation, l'honneur que vous lui avez ôté par votre infidélité.

PREMIÈRE PARTIE.

La première chose donc que vous devez faire, est de remercier Dieu de vous avoir ouvert les yeux et d'avoir dissipé les ténèbres de votre erreur, imitant en cela la reconnaissance de Moïse, qui, ayant passé la

mer Rouge où les Egyptiens firent naufrage, s'arrêta sur le bord, et retournant la tête du côté de l'Egypte, et repassant sur les périls qu'il avait évités, chanta un hymne à la louange de celui qui l'avait sauvé, avec tout son peuple : *Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est (Exod., XV).*

C'est dans cet esprit et dans ces mêmes sentiments de reconnaissance que, regardant de l'Eglise dans laquelle vous entrez aujourd'hui, comme de l'éminence d'un rocher, les périls que vous avez évités, et qui en font périr tous les jours tant d'autres, vous devez à Dieu des actions de grâces immortelles de vous avoir sauvé et retiré de ce naufrage que vous aviez fait avec eux, selon l'expression de saint Paul : *Circa fidem naufragaverunt (I Timoth., I)*; car en quel état étiez-vous, si vous fussiez mort dans votre erreur?

Isaïe, parlant des hommes qui n'ont pas la foi, dit : Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et cette lumière s'est levée pour ceux qui demeureraient dans la région de l'ombre de la mort : *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam, habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis (Isa., IX).* Et saint Matthieu citant ce passage, dit : Le peuple qui était assis dans les ténèbres : *Populus qui sedebat in tenebris (Matth., IX).* L'un et l'autre est vrai, et s'accorde très-bien dans les hérétiques; ils marchent à grands pas dans le chemin de la mort, et ils sont sans mouvement dans celui de la vie, parce qu'ils n'ont pas la foi, que saint Paul appelle le principe du salut : *Gratia enim estis salvati per fidem (Ephes., II)*, et que saint Chrysostome définit la science du chrétien, le flambeau qui l'éclaire, le maître qui l'instruit, le guide qui le mène, la lumière de l'âme, l'entrée de la vie, le fondement du salut éternel : *Lumen animæ, ostium vitæ, fundamentum salutis æternæ (D. Chrysost.).*

Voilà l'état déplorable où vous avez vécu si longtemps, et dont il a plu à Dieu de vous retirer par sa grâce; c'est à vous à vous en souvenir toute votre vie, dans l'esprit d'une grande pénitence et d'une grande reconnaissance, regrettant à toute heure d'avoir connu si tard la vérité, et disant à Dieu avec le grand Augustin, lorsqu'il fut converti : Faut-il, mon Dieu, que j'aie vécu tant d'années en de si effroyables ténèbres? faut-il que je vous aie aimé si tard, ô beauté si ancienne et si aimable! faut-il que j'aie commencé si tard à vivre pour vous, et dans un sens même à être chrétien! puisque, comme dit Tertullien, les hérétiques, à proprement parler, ne sont point chrétiens : *Si hæretici sunt, christianî esse non possunt*, et dans un autre endroit : *hæreses de nostro frutice, non nostro genere, veritatis grano, sed mendacio silvestres!* ils en ont bien le caractère, qu'ils ont reçu dans le baptême, et qui ne s'efface point; mais ils n'en ont pas la foi qui en est la forme et l'esprit; ce sont des plantes sauvages qui ne produisent que des fruits de mauvais goût, qui ne viennent jamais à ma-

turité, et qui ne sont bons que pour les oiseaux de rapine ou les animaux de la terre; je veux dire que leurs œuvres ne sont jamais agréables à Dieu, et ne leur peuvent servir au salut, parce qu'ils ne sont point dans la foi de l'Eglise, hors laquelle il n'y a point de salut.

La foi est le premier des dons de Dieu, et celui qui, comme le premier anneau d'une chaîne, attire tous les autres après lui, qui les fait agir, qui même les applique, qui les met en œuvre; et c'est en ce sens qu'il est dit que nous sommes justifiés par la foi (*Gal., III*). Ce que l'âme est à son corps, ce que la raison est à l'âme, la foi l'est à la raison; et comme le corps est imparfait sans âme, comme l'âme n'est formée que par la raison, la raison n'est parfaite et formée que par la foi. Les yeux du sage sont dans sa tête, dit le Saint-Esprit : *Sapientis oculi in capite ejus*; pendant que les yeux sont dans la tête, ils vivent et ils voient; aussitôt qu'ils n'y sont plus, ils ne vivent plus et ne voient plus. Il en est de même de la raison; pendant qu'elle est fondée dans la foi de Jésus-Christ, qui est le chef des hommes et des anges, comme dit saint Paul, pendant qu'elle est fondée sur la foi de Pierre et de ses successeurs qu'il a faits les chefs visibles de son Eglise (*Ephes., II*), elle vit, elle voit, les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle, et elle ne peut faillir; aussitôt qu'elle en est séparée, elle n'a plus de vie ni de vue, si ce n'est une vue confuse et errante, qui nous fait prendre l'ombre pour le corps, l'erreur pour la vérité, et le vice pour la vertu. Car, comme dit saint Prosper, dans son livre des Sentences, où la foi n'est pas, et la connaissance des vérités révélées, ce qu'on estime vertu, n'est que fard et mensonge dans ceux mêmes qui paraissent avoir les mœurs les plus pures : *Ubi non est agnitio veritatis, falsa est virtus etiam in optimis moribus (D. Prosp., libr. Sent.).*

Que vous êtes donc heureux, mon cher frère, de croire aujourd'hui, et d'être appelé à la connaissance de la vérité, puisque avec la foi tous les biens, la vie, la vertu, les bonnes mœurs, dont vous avez été privé tant que vous avez vécu dans votre hérésie, vont entrer dans votre âme : *Beati qui... crediderunt (Joan., XX).* Que le monde vous dise, Bienheureux les riches; la chair, Bienheureux ceux qui jouissent de tous les plaisirs des sens; l'orgueil, Bienheureux ceux qui sont élevés dans les honneurs et dans les dignités; la curiosité, Bienheureux ceux qui ont beaucoup de science. Pour ce qui est de la vérité, elle se contente de vous dire, Bienheureux ceux qui croient : *Beati qui... crediderunt.*

En la suivant, mon cher frère, vous serez plus heureux que les riches, puisque par la foi vous posséderez des biens solides et permanents, au lieu que le monde ne leur en donne que de fragiles; vous serez plus heureux que les voluptueux, puisque la foi vous fera goûter des plaisirs tout purs et incorruptibles, au lieu que la chair ne leur

en fait sentir que d'empoisonnés et qui se flétrissent ; vous serez plus heureux que les rois qui n'ont pas la foi, puisque par elle vous avez dans vous-même le fondement et l'espérance d'un royaume éternel, au lieu que la terre ne leur donne que des couronnes périssables. Vous serez enfin plus heureux que les savants, puisque par la foi vous voyez maintenant comme dans un miroir et en des énigmes, à la vérité, ce Dieu que vous verrez un jour face à face (I Cor., XIII), bonheur auquel, avec toutes leurs sciences humaines, quelque profondes et élevées qu'elles puissent être, ils ne peuvent arriver : *Beati qui... crediderunt*. Mais souvenez-vous, mon cher frère, que votre bonheur ne subsistera qu'autant que vous conserverez la foi que vous recevez aujourd'hui par l'abjuration de votre hérésie.

SECONDE PARTIE.

La seconde chose que vous devez faire, c'est de garder avec une grande fidélité le précieux dépôt de la foi que vous allez recevoir ; car c'est ainsi que saint Paul la nomme écrivant à son disciple Timothée : Gardez bien, lui dit-il, le dépôt qui vous a été confié : *Custodi bonum depositum* (I Tim., VI ; II Tim., I). Le dépôt, dans les choses même profanes, est une chose sacrée qu'il n'est pas permis de violer, à plus forte raison dans la religion. Vous recevez aujourd'hui le sacré dépôt de la foi, craignez donc de la perdre, car une telle perte ne peut être indifférente ; craignez, dit saint Bernard, pour la grâce que vous avez reçue, craignez encore pour celle qui vous a été rendue, mais craignez encore bien davantage pour celle que vous avez eu le bonheur de recouvrer après l'avoir perdue : *Timeas pro accepta gratia, amplius pro remissa, longe plus pro recuperata* (D. Bern.).

Quand vous avez reçu la foi au baptême, si vous aviez eu de la raison, vous auriez dû craindre dès ce moment là de la perdre. L'ayant perdue par l'hérésie, si vous n'aviez pas été dans l'aveuglement, vous auriez craint de l'avoir perdue pour jamais, et Dieu vous l'ayant rendue par votre conversion, vous devez craindre par-dessus toutes choses de la perdre une seconde fois, de peur que cette parole de l'Evangile ne s'accomplisse en vous : On vous ôtera le royaume de Dieu, et Dieu le donnera à une autre nation qui en produira les fruits (Matth., XXI).

L'esprit de Dieu souffle où il veut, et vous ne savez pas où il va quand il vous quitte, ni d'où il vient quand il vient à vous. Si vous perdez la foi, vous ne savez pas où elle ira, et si elle reviendra, comme vous ne savez pas d'où elle vient ; et si vous pensez bien sérieusement qu'elle vient du côté percé de Jésus-Christ et qu'elle est le prix de sa mort, vous ne pourrez jamais consentir à perdre un bien d'un si grand prix, et qui lui coûte si cher.

Le moyen de la conserver est de croire avec beaucoup de soumission et d'humilité, comme les anges qui ont les yeux et le visage voilés devant Dieu, pour montrer

qu'ils n'ont point de curiosité. Les anges cependant sont des esprits purs, ils sont auprès du trône de Dieu, ils sont dans la clarté et dans la lumière, et nous, nous ne voyons Dieu que dans les nuages et dans les énigmes, et nous sommes de toutes parts environnés des ténèbres du monde et de nos propres passions.

L'Ecriture commence par une histoire qui paraît peut-être la moins vraisemblable de toutes celles qui y sont rapportées : un serpent qui parle, une femme qui l'écoute et qui le croit, et un homme perdu avec elle, et toute leur postérité avec eux pour avoir mangé une pomme. Pourquoi ne pas préparer notre esprit à recevoir la foi et la religion par quelque chose plus aisée à croire ? C'est que Dieu a voulu d'abord nous mettre un voile sur les yeux pour nous insinuer par là qu'il faut croire sans raisonner, le caractère de l'objet de la foi étant d'être incompréhensible et, en quelque façon, de nous paraître impossible, comme dit Tertullien : *Credibile est, quia impossibile est*.

Dieu ne demande pas toujours, à la vérité, que dans les matières de la foi l'homme se dépouille de sa faculté la plus noble qui est la raison, ni qu'il éteigne ce rayon et cette étincelle du feu qu'il a allumé dans lui pour l'éclairer ; il ne faut pas faire cet affront à la religion, que d'avouer que l'on croit sans savoir pourquoi, sous prétexte d'une piété respectueuse qui commande de faire un sacrifice absolu de sa raison ; car, par là, la foi serait plutôt une crédulité qu'une certitude appuyée sur de bons fondements.

Il y a des choses dans la religion à qui la raison peut prêter son consentement sans répugnance, et d'autres qui, pour être trop sublimes, sans la heurter directement, demandent une obéissance aveugle et un acquiescement absolu de la raison à l'autorité de Dieu et de son Eglise ; il faut qu'à la vue des choses qui paraissent incompréhensibles, la raison fasse un pas en arrière et se taise avec respect ; elle ne peut sans témérité se mêler dans ces hauts mystères que Dieu nous a proposés à croire plutôt qu'à examiner ; elle peut en frayer le chemin à la foi, en reconnaissant qu'il est juste de céder à l'autorité divine ; mais il faut toujours être dans la défiance et dans la précaution avec elle, parce que ses lumières sont obscures et trompeuses ; ce n'est souvent qu'une lueur sombre, à la faveur de laquelle nous ne pouvons nous assurer de rien avec une pleine certitude ; et un guide infidèle à la suite duquel nous nous égarons. Si pour aller à la foi, nous ne voulions marcher qu'après elle qui est sans cesse entraînée par des préjugés et obscurcie par les passions, notre plus ferme certitude serait toujours traversée de doutes et de frayeurs qui nous conduiraient au précipice, et qui nous feraient prendre l'erreur pour la vérité.

La foi est un don de Dieu qui ne dépend point des décisions de notre raison ténébreuse, si quelque chose la choque dans les mystères qui sont au-dessus d'elle et qu'elle

ne peut comprendre, il la faut réprimer et réduire au silence, en lui remontrant combien sont courtes ses vues, et combien sa pénétration est bornée. Elle ne connaît pas toutes les choses matérielles où elle est aidée par les sens, et elle voudrait décider en dernier ressort de la nature divine, et prononcer que ce qu'elle ne comprend pas ne peut être; il y a là de l'obstination et de l'injustice; il faut, dit saint Paul, la réduire en servitude et la soumettre à l'obéissance de la foi de Jésus-Christ : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (II Corinth., X).

C'est en vain que la raison humaine veut approfondir les mystères de la religion; la foi est si jalouse de donner seule cette connaissance à notre esprit, que, pour peu que la raison veuille y avoir part et y mettre du sien, ce ne sont plus que de vains efforts qui retiennent l'esprit en lui-même, et le font reculer au lieu d'avancer; il en est de même que de ceux qui se réveillent davantage par les vains efforts qu'ils font pour s'endormir, ou que d'un poisson qui s'embarrasse et se prend d'autant plus dans son filet, qu'il se donne plus de mouvement pour en sortir.

Toute la raison humaine, quelque savante et quelque éclairée qu'elle soit d'ailleurs, se perd et se confond quand elle ne se laisse conduire que par la curiosité et que par l'ardeur qu'elle a de faire de nouvelles découvertes; elle va tout de travers, Jésus-Christ seul sait le chemin : *Ego sum via, veritas et vita*, et ce n'est que dans la dépendance aveugle où l'esprit se tient à son égard, et dans un abandonnement aveugle de tous ses sens qu'il se montre à une lumière très-pure et très-simple, qui découvre ce chemin. L'on ne voit que devant soi, et l'on ne voit pas plus loin; l'on fait de nouvelles découvertes à mesure que l'on avance; la lumière et les ténèbres semblent s'y accorder pour faire quelquefois les fonctions l'une de l'autre; l'on reçoit des lumières qui aveuglent, l'on sent des ténèbres qui éclairent, *nox illuminatio mea*, dit David (*Psal. CXXXVIII*); la foi est quelquefois comme cette nuée qui sépara vers la mer Rouge les Egyptiens des Israélites, pour donner à ceux-ci le loisir de passer; cette nuée était lumineuse du côté des Israélites qui passaient, et ténébreuse du côté des Egyptiens qui les poursuivaient; la foi est une nuée obscure pour les sens et pour la raison orgueilleuse qui poursuivent les mystères de la religion, et qui les veulent atteindre par leurs propres efforts; et c'est une nuée lumineuse pour les sens et pour la raison qui marchent devant elle avec soumission, qui croient ses mystères et qui les adorent avec respect; c'est une nuée qui aveugle les incrédules et qui éclaire les fidèles.

L'homme qui, convaincu de l'infirmité de sa raison, se contente d'avoir pour garant de sa foi l'autorité infailible de Dieu et de son Eglise, sent dans soi-même tout un autre repos, que ne goûte celui qui ne veut croire que ce qu'il peut comprendre par les lumières de son esprit toujours inquiet et trem-

blant dans la recherche des choses mêmes les plus ordinaires; alors il fait taire tous ses raisonnements; et tirant sa certitude de la source même de la vérité, tout est calme et tranquille chez lui, Dieu est le principe de sa confiance; et bien qu'il n'aperçoive l'objet de sa foi qu'à travers un voile, son assurance est ferme, parce qu'elle n'est point sujette à l'inconstance et à l'illusion des raisonnements humains.

Les premiers chrétiens, disent les Pères (*D. Pacian.*), savaient bien mourir pour la foi, mais il ne savaient point disputer de la foi; et si nous en avons disputé depuis, c'est par la violence que les hérétiques nous ont faite : nous avons été contraints, dit saint Hilaire, de nous servir du vice de nos ennemis, pour repousser le vice même; et les mystères qu'il eût fallu adorer dans une religion purement d'esprit et de cœur, sont maintenant exposés à tous les périls de l'éloquence humaine : *In vitium vitio coarctamur alieno, et quæ contineri religione mentium oportuisset, nunc in periculum humani eloquii proferuntur* (*D. Hilar., lib. de Trinit.*).

La soumission de votre foi, mon cher frère, doit s'étendre jusqu'à l'Eglise, qui seule a droit de nous donner le sens et l'interprétation des saintes Ecritures. L'esprit d'intelligence est donné aux particuliers avec mesure, mais à l'Eglise avec plénitude. L'autorité de toute l'Eglise est la plus grande qui soit sur la terre; il semble à ceux qui sont sur la mer que la terre chancelle; mais ceux qui sont dessus sentent bien qu'elle est ferme. Il semble à ceux qui sont hors l'Eglise qu'elle est tombée dans l'erreur; mais les vrais fidèles savent qu'elle ne peut errer, qu'elle est dans la doctrine de Jésus-Christ, dans la tradition des saints Pères; et quand une foule de raisons plus importantes ne nous convaincraient pas de la vérité et de la sainteté de l'Eglise visible de Jésus-Christ, rien ne nous y retiendrait davantage, disaient saint Augustin et saint Bernard (*D. Bern. serm. 3 de Virg. Nat.*), comme de voir que dans tous les siècles il y a eu un nombre infini de peuples et de nations qui ont baissé la tête sous le joug de l'Evangile : *Tenet me in Ecclesia multitudo populorum atque gentium* (*D. Aug., cap. contra Epist. fundam.*); vous allez heureusement pour vous augmenter ce nombre par l'abjuration de votre hérésie, mon cher frère, vous allez en recevoir la foi; ayez donc soin de la bien conserver comme une chose très-précieuse; mais pour la conserver utilement, faites-la fructifier par de bonnes œuvres et par de bons exemples, pour réparer, par la sainteté de votre conversation, l'honneur que vous lui avez ôté par votre infidélité.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la troisième chose que vous devez faire. Vous ne m'avez pas choisi, dit le Fils de Dieu; mais c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis afin que vous marchiez, que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure toujours : *Non vos me elegistis : sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et*

fructum asseratis, et fructus vester maneat (Joan., XV). Je vous ai appelés à mon Eglise, afin que vous y produisiez de bonnes œuvres, pour votre propre sanctification, pour l'édification de ceux qui conversent avec vous, et pour la conversion de ceux qui sont au dehors.

Saint Bernard appelle les bonnes œuvres, les arguments de la foi : *Argumenta fidei* ; le docte Salvien, les témoins de la foi : *Testes fidei* ; et on ne saurait douter, dit saint Paulin, que la foi et la vérité ne soient dans l'esprit d'un homme, dont la vie et les actions sont une démonstration continuelle de la force et de la vertu de la foi ; un homme qui a scandalisé la religion et déshonoré la foi est obligé de l'honorer et de réparer son scandale, et il ne le peut faire, selon la pensée du cardinal Pierre de Damien, que par les bonnes œuvres et par les bons exemples, qui en sont la gloire, la couronne et l'ornement : *Fides conversatione decoratur*.

Vous devez toujours avoir devant les yeux, mon cher frère, la grande bonté de Dieu, qui, sans aucun mérite de votre part, vous a tirés des ténèbres pour vous appeler à la lumière : pensez à l'état dangereux où vous étiez ; quand toute votre vie serait uniquement employée au service de Dieu, ce ne serait point assez pour lui témoigner votre reconnaissance.

Ce qui vous oblige encore à mener une vie très-régulière, ce n'est pas seulement la reconnaissance envers Dieu, mais l'édification que vous devez au public, lequel examinera plus attentivement votre conduite que celle des autres. Surtout vous aurez pour censeurs rigoureux, ceux dont vous quittez la communion, et pour qui c'est une espèce de triomphe, quand ils voient faire le moindre faux pas à un nouveau converti ; cela leur donne lieu de dire assez ordinairement, quoiqu'avec beaucoup d'injustice, que l'Eglise romaine n'est pas plus pure dans sa morale et plus réformée que les autres ; et qu'à l'abri de la confession et de l'usage fréquent des sacrements, l'on y pèche avec plus de liberté et plus d'impunité que dans les autres sectes. Et quoique l'Eglise enseigne à ses enfants des maximes tout opposées à celle-là, et qu'elle ne soit point coupable de leurs désordres et de leurs sacrilèges ; cela fait toujours voir qu'il y a en quelque sorte une plus grande obligation pour les nouveaux convertis, de vivre d'une manière irréprochable, que pour ceux qui sont nés et qui ont été élevés dans la religion catholique.

La foi justifie ceux qui vivent par les actions de la charité, mais elle condamne ceux qui ne la font point éclater par leurs œuvres ; et c'est ce que saint Paul nous a voulu faire entendre, lorsqu'il a dit que la colère de Dieu éclatera du ciel contre l'impiété des hommes, qui étouffent et retiennent la vérité de Dieu par l'injustice et la dépravation de leur volonté, ne la confessant point au dehors, comme ils le connaissent au dedans (Rom., I). Et quoique ce soit contre des

sages du paganisme qu'il a prononcé cette effroyable sentence, parce que ces païens ayant connu Dieu, ils ne l'avaient pas glorifié à proportion de la connaissance qu'ils en avaient eue ; elle n'est pas moins terrible pour les chrétiens, qui, connaissant Dieu par son Evangile d'une manière infiniment plus parfaite que ces païens, ne laissent pas de mener une vie sans comparaison plus criminelle (*Ibid.*).

C'est pourquoi, il est étrange de voir que la plupart des chrétiens qui connaissent spéculativement les vérités de la religion, sont dans un merveilleux repos de conscience ; parce qu'ils croient être fort agréables à Dieu par cette simple connaissance. Ils s'imaginent qu'il leur suffit d'être instruits de ce qu'ils doivent croire, sans se mettre en peine d'accorder leurs pensées, leurs paroles, leurs désirs et leurs actions à leur créance. Il n'y a point d'état plus déplorable que celui-là, parce qu'il est certain que les péchés sont d'autant plus grands qu'ils se font avec plus de connaissance de Dieu et de la vérité.

On peut dire même qu'il est nécessaire d'avoir une foi encore plus parfaite pour les vérités qui regardent les mœurs, que pour les mystères ; puisque les mystères ne consistent que dans la spéculation dont il n'y a que Dieu seul qui puisse être le témoin ; au lieu que c'est dans le règlement de nos mœurs que paraissent les autres vérités qui doivent nous faire agir, pour nous sanctifier, pour plaire à Dieu, et pour édifier notre prochain ; parce que de même que les paroles de Jésus-Christ et ses actions ne sont qu'une même chose représentée différemment, ainsi les vérités qui sont la règle de nos mœurs, et celles des mystères ne sont que la même vérité.

C'est pour ce sujet que le Fils de Dieu disait aux Juifs : Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres (Joan., X) ; et que saint Jacques dit que la foi sans les œuvres est une foi morte, semblable à celle des démons (Jacob., II) ; il y a même grand sujet de craindre que celui qui ne veut pas faire paraître dans ses mœurs la foi qu'il a pour la doctrine de l'Evangile, ou qui y a une volonté opposée, n'ait pas une plus grande foi aux vérités qui sont comprises dans les mystères.

Et en effet, on peut dire qu'il est difficile de bien croire et de vivre mal ; car il faut nécessairement que les lumières de la vérité, quand on les aime, dissipent les ténèbres du péché qui sont répandues dans l'âme : comme les ténèbres du péché, ne manquent pas d'éteindre la lumière de la vérité quand elles y dominent. La plupart des péchés viennent du défaut de foi, c'est-à-dire de ce qu'on n'est pas assez convaincu des principes de la religion. Ainsi l'Evangile ne doit servir qu'à deux choses, l'une à affermir notre foi pour les mystères, et notre espérance pour la vie éternelle, par un amour ardent qui nous y porte ; et l'autre à régler nos mœurs. C'est tout ce que nous y devons chercher : il n'y a pas une page, pas une

ligne, et pas un mot où cela ne se trouve.

Si en même temps qu'on apprend les règles de la piété, on n'a pas soin de les pratiquer, elles nuisent plus qu'elles ne servent; car que peut-il servir de remplir son esprit de doctrine par la spéculation, si on ne l'écrit dans son cœur par la pratique? c'est travailler à rendre sa chute plus grande et plus éclatante. C'est bâtir sur le sable, parce qu'alors le cœur est divisé comme le sable en une infinité de parties dans les différents objets qu'on aime; c'est ce qui empêche de pouvoir soutenir le fondement de la doctrine chrétienne, dans le temps fâcheux de la persécution.

Au contraire, ceux qui gravent cette doctrine dans leur cœur, s'établissent sur la pierre ferme, parce que tous ces préceptes qui sont divisés dans leur esprit, s'unissent dans leur cœur, et n'y composent qu'une seule pierre immobile et inébranlable qui est Jésus-Christ; et leur cœur étant uni à ce seul objet, il est incapable de se partager dans le temps de la persécution, par la crainte et par l'espérance, puisqu'alors il n'aime qu'une seule chose qu'on ne lui saurait ôter.

Vous ne serez donc pas sauvé, mon cher frère, pour avoir passé le reste de votre vie dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, si vous n'y produisez les fruits du salut. L'Eglise est un champ qui renferme de bonnes et de mauvaises herbes, de bons et de mauvais chrétiens; les bons sont ceux qui règlent leur vie sur les lumières de la foi; les mauvais sont ceux qui la déshonorent par leurs dérèglements et par leur vie scandaleuse; mais lorsque le temps de la moisson sera venu, les mauvaises herbes seront arrachées pour être jetées au feu, et les bonnes seront recueillies pour être conservées dans les greniers du Père céleste. Jésus-Christ dira aux bons : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé de toute éternité; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger. Et aux mauvais : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel, puisque vous n'avez exercé ni envers moi, ni envers les pauvres qui tiennent ma place sur la terre, aucune des œuvres de la charité* (Matth., XXV).

La racine est inutile, si on n'en voit sortir l'arbre et les fruits qu'elle doit produire. Le fondement n'est bon à rien, si on n'élève dessus l'édifice pour lequel il est destiné; et le cœur ne sert de rien dans le corps s'il n'en anime les membres par sa chaleur, et ne les applique aux fonctions de la vie. Il en est de même de la foi, qui est la racine, le fondement et le cœur de l'homme chrétien. Si cette racine ne produit les œuvres du salut, elle mérite d'être arrachée; si nous ne bâtissons sur ce fondement l'édifice des vertus, il le faut tirer de la terre. Si ce cœur ne nous échauffe et ne nous fait vivre d'une vie conforme à la qualité d'enfants de Dieu, il le faut détruire. Si cette foi n'enfante maintenant l'amour de Dieu et l'obéissance à sa loi, elle n'enfantera pas après la mort, la vision et la possession de Dieu; au con-

traire, Dieu l'arrachera des âmes où elle sera demeurée stérile, et la donnera à des peuples qui en feront un meilleur usage; et c'est ce dont il nous a menacés il y a déjà longtemps par ces paroles qui s'adressent à nous, aussi bien qu'aux Juifs : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus* (Matth., XXI).

Le grand Apôtre rapporte plusieurs exemples, qui confirment dès le premier siècle de l'Eglise une vérité si redoutable. Ce que je vous recommande, mon fils, écrit-il à son cher Timothée, c'est qu'accomplissant les prophéties qu'on a faites autrefois de vous, vous vous acquittiez de tous les devoirs de la milice sainte que vous avez embrassée, conservant non-seulement la foi, mais aussi la bonne conscience à laquelle quelques-uns ayant renoncé, ont fait naufrage en perdant la foi; et de ce nombre sont Hyménée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent par ce châtement à ne plus blasphémer : *Habens fidem et bonam conscientiam quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt; ex quibus est Hymenæus et Alexander* (I Timoth., I); car, comme dit saint Ambroise : La foi qui n'est point exercée par les œuvres, tombe bientôt dans la langueur : *Cito fides inexercitata languescit* (D. Amb., serm. 11, in Psalm. CXVIII); et saint Prosper : Celui qui ne fait point d'actions de charité, mérite de perdre la foi qu'il rend par là inutile : *Dignus est perdere inutilem fidem, qui non exercuit charitatem* (Libr. 2, de Vocat. gent., serm. 7, de quad.); c'est pourquoi saint Léon appelle la charité, la force de la foi, *robur fidei*; parce que les bonnes œuvres qui sont les fruits de la charité soutiennent la foi, et que sans elles, ce n'est qu'un corps mort sans vigueur et sans âme, un astre éclipsé, un feu qui ne brûle point et qui ne luit point, et un flambeau dont la lumière est éteinte.

Ne retardons pas par un plus long discours, mon cher frère, l'extrême désir que vous avez de recevoir ce flambeau et cette lumière; mais souvenez-vous que comme, selon la parole du Fils de Dieu, on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison (Matth., V); il faut de même que votre lumière luise devant les hommes par vos bonnes œuvres, non pour leur plaire et mériter leurs louanges et leurs approbations, car cette fin serait mauvaise et vous rendrait coupable d'hypocrisie; mais afin qu'ils en rendent gloire à votre Père céleste, qui vous en donnera la récompense dans le ciel.

DISCOURS XXV.

Sur le jubilé.

Adjuvantes autem exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis; ait enim : Tempore accepto exaudi vi te, et in die salutis adjuvi te, ecce nunc dies salutis.

Nous vous exhortons, comme ministres de la parole de Dieu, de vous conduire de telle sorte, que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu : car il dit dans l'Ecriture, je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut : voici maintenant ce jour de salut (II Cor., ch. VI).

On ne peut rien annoncer de plus doux

aux captifs, que leur liberté, aux malades que la santé, aux pécheurs que leur réconciliation, aux coupables que leur rémission et leur grâce; et c'est, mes frères, ce que l'Eglise vous annonce aujourd'hui, lorsqu'elle vous annonce le trésor de ses indulgences; et qu'elle vous accorde le jubilé. Dieu voulant tempérer la sévérité de sa justice par sa clémence, et vous consoler en vous donnant des marques de son amour, n'use point aujourd'hui pour vous convertir, de menaces et de paroles dures, il ne se sert point de châtiment et de punitions sévères; mais il s'efforce de vous attirer à lui par la plus étendue de toutes les indulgences, et par la promesse qu'il vous fait de vous remettre, non-seulement la coulpe de vos péchés, mais encore toute la peine qui leur est due.

Il vous dit que, quoique vous l'ayez traité jusqu'ici avec le dernier mépris, et que vous en soyez rendus indignes de paraître jamais en sa présence, il veut bien cependant n'agir pas avec vous selon toute la rigueur de sa justice; mais perdre au contraire le souvenir de tout ce que vous avez fait contre lui, et que pourvu que vous soyez disposés à retourner à lui, il vous recevra à bras ouverts dans les entrailles de sa miséricorde : *Revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te* (Jerem., III).

Ce n'est point ici une condition fâcheuse, ce n'est point un fardeau qui vous doive accabler; c'est une condition qui vous est honorable, et sans laquelle il n'y a pour vous ni en ce monde, ni en l'autre que misère, qu'affliction, que malheur incompréhensible; n'est-ce pas dans cette occasion que nous pouvons nous écrier avec l'Ecclesiastique, combien grande est la miséricorde du Seigneur, et le pardon qu'il accorde à ceux qui se convertissent à lui : *Quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se* (Eccles., XVII).

Mais en même temps que Jésus-Christ vous accorde une grâce si extraordinaire par la bouche du Souverain pasteur de son Eglise, il nous ordonne, à nous qui sommes ministres de sa parole, de vous exhorter, de vous conduire de telle sorte, que vous ne la receviez pas en vain. Car si ce qui vous doit rendre plus innocents ne servait qu'à vous rendre plus coupables; si ce qui vous doit rendre meilleurs, ne servait qu'à vous rendre plus méchants; si de ce qui vous doit servir de remède, vous vous en faisiez un poison mortel; si au lieu de profiter de la rémission et de la grâce que Dieu vous offre avec tant de bonté, vous méprisez sa miséricorde, que n'avez-vous pas à craindre de sa justice : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*.

Or, pour vous précautionner aujourd'hui contre ce malheur, montrons d'un côté ce que Dieu fait pour vous dans le jubilé, et de l'autre ce que vous devez faire pour lui. Du côté de Dieu, le jubilé est un temps de faveur; de votre côté, c'est un jour de salut. Du côté de Dieu, c'est un temps de faveur,

puisqu'il ouvre son cœur pour en répandre sur vous la plus étendue et la plus universelle de toutes ses grâces : *Ecce nunc tempus acceptabile*; de votre côté, c'est un jour de salut, ouvrez-lui donc réciproquement votre cœur par la pénitence et par la plus entière de toutes les conversions : *Ecce nunc dies salutis*; du côté de Dieu le jubilé est une preuve de sa grande miséricorde envers les hommes : *Quam magna misericordia Domini*; du côté des hommes c'est une rémission entière de tous leurs péchés, pourvu qu'ils se convertissent à Dieu : *Et propitiatio illius convertentibus ad se*.

PREMIÈRE PARTIE.

En quelque temps, et de quelque manière que Dieu nous remette nos péchés, c'est toujours un grand effet de sa miséricorde et de cette bonté dont nous trouvons en lui un fonds infini et inépuisable; car s'il nous traitait, lorsque nous avons péché contre lui, selon toute la rigueur de sa justice, nous mériterions d'être perdus sans ressource, et pour jamais : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti; quia non defecerunt miserationes ejus* (Lament. Jerem., III). Mais il ne nous fait ordinairement cette miséricorde qu'à condition que nous satisferons autant que nous pourrons aux droits de sa justice; sa miséricorde nous remet la coulpe de nos péchés, mais sa justice, dont il ne nous cède point les droits par cette rémission, veut être apaisée par la contrition de notre cœur, et par les larmes de notre pénitence, pour la peine qui leur est due; et nous devons tant à cette justice infinie, soit à cause de l'énormité, soit à cause du nombre de nos péchés, que les larmes de toute notre vie, la plus rude et la plus longue pénitence ne suffisent pas pour acquitter une si grande dette.

C'est pourquoi, saint Augustin étant interrogé par un gouverneur d'Afrique nommé Macédonius, pourquoi les évêques qui devaient être bien aises de la punition des crimes, avaient tant de soin d'intercéder pour les criminels, apporte pour raison de cette sainte coutume, que la charité les obligeait d'avoir soin du salut de ces misérables et de prolonger le temps de leur vie, afin qu'ils eussent le loisir de se corriger de leurs vices, et de satisfaire par la pénitence à la justice divine qu'ils avaient offensée. Nous n'approuvons, dit ce saint docteur, en aucune sorte les péchés des hommes, puisque nous voulons qu'ils s'en corrigent, et si nous tâchons d'empêcher qu'on ne punisse les mauvaises actions, ce n'est pas qu'elles nous plaisent; mais c'est qu'ayant pitié du criminel, et détestant le crime, plus le vice nous est en horreur, et plus nous désirons que celui qui est vicieux ne meure pas sans quitter son vice (D. Aug., ep. 54).

Or, les hommes ne peuvent corriger le dérèglement de leurs mœurs, que dans cette vie, parce qu'après elle, chacun recevra ce qu'il aura mérité lorsqu'il vivait sur la terre; c'est pourquoi l'amour et la charité que nous portons aux hommes nous obligent d'intercéder pour les coupables, de peur

que finissant leur vie par le supplice, ils ne passent à un supplice qui ne finira jamais : *Ideo compellimur humani generis charitate intervenire pro reis, ne istam vitam sic finiant per supplicium, ut non possint finire supplicium.*

Si pour satisfaire à la justice de Dieu après de grands et de longs désordres, il ne fallait que peu de temps, si la voie la plus assurée pour aller en paradis était de recevoir de la main du bourreau le châtement de ses crimes, et s'il ne fallait que trois ou quatre heures pour expier la peine due au péché, pour disposer les coupables à la mort et les faire passer de la honte du supplice à une gloire éternelle, la raison de saint Augustin serait bien faible, et tout ce qu'il dit pour justifier l'Eglise, dans le soin qu'elle employait pour sauver la vie aux criminels serait bien inutile.

Nous avons donc besoin, mes frères, des larmes et de la pénitence de toute notre vie, pour satisfaire à la justice de Dieu, pour la peine due à nos péchés, lors même que sa miséricorde nous en a remis la coupe. Mais parce qu'il arrive presque toujours qu'elle n'est pas assez longue pour cela, que le temps nous manque, et que notre propre faiblesse ne nous permet pas d'y suppléer par un redoublement de ferveur; Jésus-Christ veut bien que son Eglise, qui est la dépositaire de ses grâces et de son pouvoir, y supplée elle-même de temps en temps par des indulgences, et en particulier par celle du jubilé qui vous est offerte aujourd'hui.

Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi, qu'à chaque cinquantième année, on sonnât de la trompette, et qu'alors tous les esclaves fussent affranchis, et que chaque famille rentrât en possession des biens qui en étaient sortis et aliénés pendant le cours de ces cinquante années (*Lev., XXV*); et comme cette trompette était un cor de bœlier qu'on appelle *jobel* en hébreu, c'est de là peut-être qu'on a formé le nom de jubilé. Quoi qu'il en soit, le jubilé de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, est une imitation de celui des Juifs dont elle en a emprunté le nom.

C'est un temps de délivrance et d'affranchissement pour les pécheurs qui étaient les esclaves de la justice de Dieu et ses débiteurs; c'est une année de grâce, où pourvu qu'ils s'acquittent dans un esprit de conversion et de pénitence, de certains exercices de piété prescrits par la bulle du souverain pontife, ils rentrent dans le droit de posséder la vie éternelle qu'ils avaient perdue par le péché. C'est une relaxation et une remise entière des peines temporelles qu'il aurait fallu subir, ou en ce monde ou dans le purgatoire pour les crimes dont la coupe a été remise. C'est une ouverture du trésor infini des mérites surabondants de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et de tous les saints, dont le chef visible de l'Eglise fait une application extraordinaire à tous les fidèles, en vertu de ces paroles que le Fils de Dieu dit à saint Pierre, et en sa personne à tous ses successeurs légitimes : Je vous

donnerai les clefs du ciel, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel (*Matth., XXVI*).

C'est pourquoi les saints Pères ont toujours relevé le temps du jubilé par-dessus tous les autres. Quand ils parlent aux chrétiens de leur siècle dans les occasions où ils n'ont point d'indulgence à leur accorder, ils leur disent que le royaume du ciel est un trésor caché, une perle inestimable, une perle précieuse qu'il faut acheter au prix de tout notre bien. Mais quand ils leur parlent dans le temps du jubilé, ils s'écrient avec Isaïe : Venez et achetez sans argent et sans rien donner en échange le vin et le lait de la miséricorde de Dieu (*Isa., LV*).

Dans les autres occasions, ils nous disent avec saint Paul, que l'obligation de notre mort est demeurée sur la croix, où le Fils de Dieu l'a attachée, et que pour la rompre il la faut aller prendre là, en nous crucifiant avec lui (*Coloss., II*); mais dans le temps du jubilé, ils nous disent que sa miséricorde la veut bien remettre entre nos mains, et qu'il ne tient qu'à nous de la rompre sans beaucoup de peine.

Dans les autres occasions ils nous représentent Dieu sous l'image de ce créancier sévère et impitoyable dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile (*Matth., V*), toujours prêt à nous livrer aux ministres de sa justice, et à nous faire mettre dans une prison dont nous ne sortirons point que nous n'ayons payé jusqu'à la dernière obole; mais dans le temps du jubilé, ils nous le représentent comme ce créancier doux et miséricordieux, dont il est parlé dans un autre endroit de l'Evangile, lequel voyant que ses deux débiteurs étaient dans l'impuissance et n'avaient pas de quoi lui rendre, leur remet gratuitement toute leur dette : *Non habentibus unde redderent, donavit utrisque* (*Luc., VII*).

Dans les autres occasions, ils le représentent comme un juge terrible qui a lui-même la pénitence entre les mains pour se faire droit selon toute la rigueur de sa justice; mais dans le temps du jubilé, ils le représentent comme un père de miséricorde qui cède les droits de sa justice au pécheur qui lui remet la verge et la pénitence entre ses mains pour se punir soi-même, et qui abandonne le coupable à sa propre discrétion.

Car remarquez, mes frères, que la pénitence peut être considérée dans deux sortes de mains, dans les mains de Dieu et dans les mains du pécheur. Dans les mains de Dieu, elle est terrible, dans les mains du pécheur elle est douce; dans les mains de Dieu elle est très-rigoureuse et ne sent rien que la sévérité de sa justice; cela paraît dans quatre exemples différents.

Le premier est la punition d'Adam : voyez quelle rigueur; il est privé de toutes les douceurs qui peuvent rendre la vie agréable, chassé du paradis terrestre, condamné au travail et à manger son pain à la sueur de son front : les maladies, la peste, la guerre,

la famine et la mort même sont les suites funestes de son péché, ce crime est puni dans toute sa postérité et le sera jusqu'à la fin du monde. Quelle sévérité pour un seul péché d'orgueil et de désobéissance! c'est que la pénitence est là dans les mains de Dieu.

Le second exemple où paraît la rigueur de cette pénitence, quand elle est dans les mains de Dieu, est la passion de son Fils qui s'était revêtu de la seule image du péché pour racheter l'homme pécheur! quelle rigueur n'exerce-t-il pas sur ce Fils unique pour satisfaire sa justice! il faut que le Verbe prenne un corps mortel et passible dans le sein d'une vierge pour réparer le péché! quelle tristesse dans son âme, elle va jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI); quelles douleurs dans son corps innocent! elles sont si grandes qu'il s'écrie par la bouche de Jérémie : O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne (*Lament. Jerem.*, I). Quelle agonie! quelle sueur de sang dans son corps à la vue de ce calice qu'il faut boire! Il prie son Père de l'éloigner de lui, et il n'est point écouté; il faut que la justice soit satisfaite aux dépens de tout le sang et de la mort même de son Fils sur la croix. Quelle suite de peines, et de peines extrêmes dans toute la passion du Sauveur! d'où vient cela, mes frères, c'est que la pénitence est encore là dans les mains de Dieu.

Le troisième exemple où paraît la rigueur de la pénitence quand elle est dans les mains de Dieu, est le purgatoire. Qui peut s'imaginer la tristesse qui règne dans cette prison où les âmes qui ont négligé de faire pénitence en ce monde, sont souvent retenues pour de longues années et peut-être pour des siècles? car, qui peut dire quelle est la durée de cette pénitence, quelle est la rigueur extrême de ce feu où elles sont purifiées pour devenir dignes de paraître en la présence de Dieu? Quel regret de connaître et de sentir que c'est par leur faute que la possession leur en est retardée? Elles ne peuvent rien faire de leur part pour adoucir leurs peines, il faut que la justice soit satisfaite dans toute son étendue, et elles ne peuvent être soulagées que par nos soupirs, nos aumônes, nos sacrifices et nos larmes. Leur pénitence est si dure, que les Pères estiment qu'elle ne diffère de celle de l'enfer que par l'espérance qui les console, et que par la certitude qu'elles ont qu'elle finira par être couronnée d'une éternité de bonheur : *Mirabiliter me crucias* (*Job*, X); d'où vient cette sévérité, mes frères? c'est que la pénitence est encore là dans les mains de Dieu.

Enfin, le quatrième exemple où paraît la rigueur de cette pénitence quand elle est dans les mains de Dieu, est l'enfer même dont la pénitence est infinie, dont la pénitence est sans bornes; quels tourments sans fin! quels cruels tourments! qu'est-ce qu'une

éternité et une éternité de peines? l'esprit ne le peut comprendre, la langue ne le peut raconter, l'art ne le peut supputer; d'où vient une si grande rigueur? c'est que la pénitence est encore là dans les mains de Dieu, que ce n'est plus le temps de la miséricorde, que c'est le temps de la justice, et qu'il n'est plus au pouvoir de l'homme réprouvé de l'apaiser.

Lors au contraire que la pénitence passe de la main de Dieu dans la main du pécheur par un effet de la miséricorde; ah! qu'elle est douce, qu'elle est aisée, qu'elle est courte! Ce n'est plus la justice qui l'impose, c'est la miséricorde; je vous ai fait connaître mon péché, dit David parlant à Dieu, mon cœur en a été contrit et humilié, je vous l'ai confessé contre moi-même, et vous m'en avez aussitôt remis toute l'impunité : *Dixi; confitebor adversum me injustitiam meam Domino, et tu remisisti impietatem peccati mei* (*Psal.* III); ici ce n'est plus la justice qui punit le pécheur, ce n'est plus Dieu qui s'en venge, il remet la vengeance et la punition entre les mains du pécheur même : *Remisisti impietatem peccati mei*, il cède les droits de sa justice au pécheur, et lui laisse toute la vengeance à sa discrétion : *Remisisti*. Autrefois, Seigneur, mon péché était entre vos mains, et vous pouviez le punir vous-même dans toute la sévérité de votre justice; mais aussitôt après l'humble confession que je vous en ai faite, vous me l'avez remis entre les mains pour le punir moi-même, vous avez désarmé votre colère et m'en avez donné les armes : *Remisisti*.

Voyez Madeleine, elle confesse ses péchés, elle se prosterne aux pieds de son Sauveur, elle les arrose de ses larmes, et le Fils de Dieu lui dit aussitôt, ce n'est plus à moi à tirer vengeance de vos péchés ni à les punir, je vous les remets entre les mains, punissez-les vous-même comme il vous plaira, vous avez beaucoup aimé, c'est assez pour moi : *Remittuntur tibi peccata*. Quelle miséricorde! quelle bonté! quelle douceur! d'où vient cela? c'est que Dieu a cédé ses droits et ceux de sa justice; c'est que la pénitence n'est plus dans les mains de Dieu, il l'a remise entre les mains du pécheur pour se l'imposer à soi-même, et pour en régler toute la rigueur : *Remittuntur tibi peccata* (*Luc.*, VII).

Voilà, mes frères, ce que Dieu fait pour vous dans le jubilé. Il n'abolit point la pénitence par cette grâce qu'il vous accorde, mais il la fait passer de ses mains dans les vôtres, afin que, vous l'imposant à vous-mêmes selon les degrés de votre amour, vous la trouviez plus douce, et que vous en ayez moins de frayeur. Il la fait passer des mains de sa justice, qui l'eût exigée de vous selon toute son étendue, dans celles de sa miséricorde qui vous en remet presque toute la rigueur; car, quelle comparaison peut-il y avoir entre la pénitence que vous pouvez vous imposer à vous-mêmes, et celle que la justice de Dieu en eût exigée si Dieu lui avait laissé tous ses droits?

Par la grâce du jubilé Dieu vous fait une application extraordinaire des mérites de son Fils; il met, pour ainsi dire, sur vos fronts et sur la porte de votre cœur, le sang de cet agneau sans tache qui a été égorgé pour vous dès l'origine du monde, afin qu'à la vue de ce sang précieux, l'ange exterminateur et ministre de sa justice vous épargne et vous passe pendant qu'il égorgera tous les premiers nés des Egyptiens (*Exod.*, XII), et qu'entrant de maison en maison, il frappera de mort tous les impies qui n'auront point voulu se convertir ni profiter de cette grâce.

La justice de Dieu, semblable à cet ange qui gardait la porte du paradis terrestre, est, pour ainsi dire, à la porte du ciel, armée d'une épée de feu pour en refuser l'entrée aux pécheurs, qui ne lui ayant pas suffisamment satisfait par la pénitence, auront négligé d'y suppléer par la grâce de l'indulgence qui leur est offerte, et la porte ne leur en sera ouverte qu'après qu'ils auront payé la justice jusqu'à la dernière obole : *Donec reddas novissimum quadrantem* (*Matth.*, XV).

Pour vous, mes frères, si vous gagnez saintement le jubilé, vous pouvez en approcher sans crainte, et si la justice vous demandait quelque chose, dites confidemment au Père éternel avec le roi prophète : Regardez-nous, ô Dieu notre protecteur, regardez le sang de votre Fils que vous avez mis sur nos fronts, regardez ces vêtements, ce cœur, cette conscience et cette âme qui ont été lavés dans le sang de cet Agneau sans tache : *Protector noster, aspice, Deus*; jetez les yeux sur le visage de Jésus-Christ même qui vous a payé un prix infini pour ce que nous devions à votre justice : *Et respice in faciem Christi tui*.

La grandeur et le nombre de nos péchés nous ont donné jusqu'ici des frayeurs mortelles; et impuissants que nous sommes, nous étions dans une espèce de désespoir d'apaiser jamais votre colère irritée. Mais depuis que vous nous avez fait du propre sang de votre Fils, comme une mer profonde pour les y ensevelir entièrement, notre courage abattu par le désespoir a été relevé par l'espérance; ce que nous ne pouvions donner à votre justice nous a été remis par votre miséricorde, et nous ne sommes plus troublés par la crainte d'être poursuivis pour les dettes que nous avions contractées par nos crimes.

N'avez-vous jamais fait réflexion, mes frères, sur les paroles que Moïse dit aux enfants d'Israël sortant de l'Egypte, pour les rassurer contre la frayeur dont ils furent saisis, voyant que les Egyptiens les poursuivaient : Tournez la tête, je vous le permets. Considérez ces peuples en désordre qui se précipitent les uns sur les autres; ne craignez point, demeurez fermes et considérez les merveilles que le Seigneur doit faire aujourd'hui (*Exod.*, XIV). Ces Egyptiens que vous voyez, vont disparaître devant vous, la mer repliera ses flots, elle les en-

gloutira et vous ne les verrez plus jamais. Voilà, mes frères, une figure de ce qui se passe dans le temps du jubilé.

Et en effet, qu'est-ce que cette grâce? c'est une mer Rouge composée du surabondant des larmes, des mérites et du sang de Jésus-Christ; et c'est ici qu'après que vous êtes sortis de l'Egypte et de la servitude du péché, par le sacrement de la pénitence, le chef visible de l'Eglise de Jésus-Christ, vous dit de la part de Dieu, comme Moïse le disait aux Israélites : Les Egyptiens, c'est-à-dire vos péchés, vous poursuivent pour les peines temporelles qui leur sont dues; mais ne vous en effrayez pas, voici un jubilé qui se présente, voici une mer profonde où vous pouvez les ensevelir sous les flots. Vos ennemis pourront vous poursuivre jusqu'au bord de l'eau; mais dès que vous y serez entrés, ils mourront et ne paraîtront plus : *Ingredere intrepidus viam per mare Rubrum, noli esse de peccato praterito tamquam de Aegypto sequente sollicitus*.

Quelle grâce! quelle miséricorde! quelle consolation! êtes-vous en état d'en profiter? je ne le sais pas, mes frères, mais afin que vous n'ignoriez pas ce que vous avez à faire pour cela, il faut vous montrer que si du côté de Dieu le jubilé est un temps de faveur et de miséricorde envers les hommes, du côté des hommes c'est un temps de rémission et de salut pour ceux qui se convertissent à Dieu : *Quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se*.

SECONDE PARTIE.

Si on ne regardait le jubilé que par les grands avantages qui nous en reviennent, on croirait d'abord que tant s'en faut qu'il soit utile aux fidèles, qu'au contraire, il leur est pernicieux, puisqu'il foment leur lâcheté, qu'il abolit l'usage de la pénitence, et qu'il anéantit les bonnes œuvres. Plusieurs hérétiques se le sont imaginé de la sorte, pour décrier cette grâce dans le monde; mais ce n'a jamais été là le sentiment de l'Eglise. Le pape, au contraire, n'accorde jamais cette faveur, sans prescrire dans ses bulles plusieurs bonnes œuvres, sans l'accomplissement desquelles il ne prétend pas qu'on en puisse profiter. J'avoue même qu'il est plus sûr de faire une rigoureuse pénitence, et de s'appliquer avec ferveur aux vertus les plus austères du christianisme; mais en faisant l'un, il ne faut pas omettre l'autre: car, qui peut se promettre comme dit le prophète Joël, qu'après avoir déchiré son cœur, et s'être converti à Dieu dans les jeûnes, dans les larmes, et dans les gémissements, on sera assez heureux pour mériter ses regards, son pardon et ses bénédictions : *Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem* (*Joel*, II).

Il ne faut donc pas vous imaginer, mes frères, que le jubilé vous soit accordé pour flatter votre impénitence et votre mollesse. Cette grâce n'est point un anéantissement de la pénitence, c'est une facilité de la faire. Ce n'est point une dispense de l'obligation de

la pénitence, c'est un supplément. Vous avez tellement offensé Dieu par la grièveté, et par le nombre de vos péchés, que les jeûnes, les mortifications, les aumônes et toutes les autres bonnes œuvres que vous pourriez faire durant le cours d'une longue vie ne suffiraient pas pour satisfaire à sa justice. Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive, demande seulement que vous fassiez tout ce que pouvez de votre côté; et content de vos efforts, il supplée à ce que vous ne pouvez pas, par la grâce du jubilé, qui est un temps d'indulgence, de faveur et de rémission.

Il y a deux sortes de pénitence, la pénitence de l'Evangile, et la pénitence de l'Eglise; la pénitence de Jésus-Christ, et la pénitence canonique; celle que Jésus-Christ a prêchée, celle que l'Eglise a prescrite par les canons. Celle de Jésus-Christ est toujours en usage : porter sa croix, se renoncer soi-même, résister à ses passions et les mortifier, arracher ses yeux, couper ses mains et ses pieds, si les mains et les pieds nous scandalisent; pardonner à ses ennemis, se haïr soi-même, se retrancher au profit des pauvres; et il n'y a nulle indulgence qui nous puisse dispenser de cette sorte de pénitence.

Celle des canons et de l'Eglise était encore plus sévère, et elle ordonnait jusqu'à sept années de pénitence publique pour un seul péché mortel : voyez la rigueur avec laquelle un saint Ambroise traita le grand Théodose, et lui ferma la porte de son église : Vous avez suivi David dans son péché, suivez-le donc dans sa pénitence : *Secutus es David errantem, sequere penitentem*.

L'Eglise, à la vérité, s'est relâchée sur l'usage de cette sorte de pénitence, non qu'elle l'ait abolie entièrement, et qu'elle ne la croie plus nécessaire; mais pour s'accommoder à la faiblesse de ses enfants, elle les traite comme un médecin ferait un malade, auquel il ne donnerait que de faibles remèdes qui peuvent le faire vivre quelques jours de plus; parce qu'il ne voudrait pas souffrir le fer et le feu qui peuvent le guérir sur le champ; et qu'il ne voudrait pas prendre les remèdes violents qui lui rendraient une parfaite santé en peu de jours.

Mais si l'Eglise a la complaisance d'exempter les pécheurs de cette pénitence canonique, et d'y suppléer souvent par les indulgences qu'elle leur accorde, son intention n'a jamais été en leur accordant ces sortes de grâces, de les dispenser de celle de Jésus-Christ et de l'Evangile. Elle prétend au contraire, que plus Dieu est bon et miséricordieux à leur égard, plus ils doivent être touchés de regret de l'avoir offensé, abandonner le monde, et tous ses faux plaisirs, s'armer contre eux-mêmes, et se condamner à la retraite, au silence, aux gémissements et aux larmes.

Qui reçut jamais une plus grande assurance du pardon de son péché que David? Considérant néanmoins d'un côté combien il

est obligé à la miséricorde infinie de Dieu, et de l'autre la grandeur de son péché, qui méritait une pénitence éternelle; loin de se ralentir et de rien relâcher de la rigueur de sa pénitence, il pleure, il gémit, il soupire : ce qu'il y a de plus austère lui paraît doux, il arrose nuit et jour son lit de ses larmes, il en fait son pain, et le pain de toute sa vie, trop heureux encore de pouvoir à ce prix satisfaire la justice de Dieu.

Qui reçut jamais une abolition plus entière de son crime, que saint Pierre? cependant, loin de se reposer sur cette grâce, il expie son reniement par la pénitence de toute sa vie. Les larmes qu'il versa au moment que Jésus le regarda après son péché, ne furent que le commencement de ses larmes : *Cœpit flere* (Marc., XIV); mais elles n'en demeurèrent pas là, il pleura amèrement : *Flevit amare* (Luc., XXII), et pleura toujours, il fit toujours pénitence, et ne cessa de la faire qu'en versant son sang pour la gloire de son Maître, et qu'en se sacrifiant pour lui sur une croix.

Enfin, mes frères, la rémission qui nous est faite de nos péchés par la grâce du jubilé, est-elle plus étendue et plus absolue que celle que Jésus-Christ accorda lui-même à Madeleine? Que fit néanmoins cette illustre pénitente, après que le Fils de Dieu l'eut assurée que tous ses péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé? elle quitta le monde qui avait eu pour elle tant de complaisance, et pour qui elle avait entretenu tous ses charmes. Elle consacra à Dieu tout ce qui lui avait servi d'instrument à la vanité, ou de ministre à la volupté. Elle s'enferma seule dans une grotte, où elle passa de longues années à prier, à gémir et à soupirer. Elle expia ses désordres par les larmes de toute sa vie, et par des austérités qui ne finirent que par sa mort précieuse.

Lisez les canons du premier concile de Nicée, et vous verrez qu'en ordonnant aux évêques d'accorder quelques indulgences aux pénitents qui ont de la ferveur et du zèle, il leur défend d'en accorder aucune aux négligents, et de leur rien remettre des peines temporelles qui sont dues à leurs péchés. La disposition la plus essentielle pour bien gagner le jubilé, est donc la pénitence, la contrition, la conversion, la ferveur, et la pratique des bonnes œuvres. Et comment en effet pourrions-nous obtenir de Dieu, sans toutes ces choses, les fins pour lesquelles le jubilé nous est accordé?

Le souverain pontife veut que nous fassions le jubilé pour obtenir de Dieu qu'il lui donne l'esprit de sagesse, pour bien gouverner son Eglise; mais comment obtiendrions-nous cette grâce, à laquelle comme enfants de l'Eglise, nous avons un si grand intérêt, si nous continuons nous-mêmes à déshonorer cette Eglise, et à en troubler l'harmonie par nos relâchements et par nos désordres?

Il veut que nous fassions le jubilé pour obtenir la protection de Dieu contre les héréses.

tiques et les infidèles, qui persécutent si cruellement l'Eglise, et qui portent la plus sanglante de toutes les guerres dans son sein; mais quel égard aurait-il à nos vœux, si nous-mêmes qui en sommes les enfants, ne faisons point scrupule de profaner toujours, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, le sacré dépôt de la foi que cette bonne mère nous a confié dans notre baptême?

Il veut enfin, que nous fassions le jubilé, pour mériter que la miséricorde de Dieu redonne le calme à toute l'Europe agitée, et rétablisse une paix solide entre tous les princes chrétiens, que la guerre a si cruellement divisés, mais comment pourrions-nous nous flatter de mériter une si grande grâce, si loin de paraître devant lui comme la colombe avec un rameau d'olivier, le symbole de la paix et de l'innocence, nous accumulons toujours crimes sur crimes, iniquité sur iniquité, pour aller lui faire la guerre jusque sur son trône: semblables à ces anciens géants, qui mettaient montagnes sur montagnes, pour porter la guerre dans le ciel?

Si nous avons donc un désir sincère que ce Dieu de paix et de toute consolation, écoute nos vœux, redonne la paix à toute l'Europe, nous fasse la grâce de pouvoir cultiver nos campagnes désolées, sans craindre les insultes de l'ennemi, et nous rende la tranquillité nécessaire, pour jouir dans nos maisons du fruit de nos travaux, il faut auparavant calmer la tempête de nos passions, qui nous rend indignes de toutes ces faveurs. Il faut lui dire en nous confessant et en communiant pour gagner le jubilé, et le lui dire avec la même piété et la même confiance qu'avaient les apôtres: Seigneur, sauvez-nous, car sans cela nous sommes perdus: *Domine, salva nos, perimus* (Matth., VIII): calmez l'orage qui agite l'Europe, mais calmez auparavant nos passions qui vous font si cruellement la guerre. Les voici, Seigneur, à vos pieds, aussi bien que moi pour être immolées. Je les vais lier par la pénitence et par la conversion de mon cœur; c'est à vous maintenant, Seigneur, à les égorger. Egorgez donc cette vanité, cette ambition, cette avarice, cette impureté, cette jalousie, cette envie, si vous n'aimez mieux, mon Dieu, les consacrer à votre service, et faire servir à votre gloire ce qui n'a servi jusqu'à présent qu'à vous offenser. Car voici jusqu'où devrait aller la vertu du jubilé, il devrait corriger les passions sans les détruire.

L'arche d'alliance entrant dans les eaux du Jourdain fit deux miracles: elle arrêta les eaux de ce fleuve et les fit remonter même à leur source; c'est la figure de ce que devrait faire en nous la grâce du jubilé. Elle ne devrait pas seulement arrêter le cours de nos passions, elle devrait les consacrer et les porter à Dieu: de cette colère violente, en faire un zèle de religion; de cette haine contre le prochain, une indignation contre le péché; de cette tristesse inutile,

et le plus souvent criminelle, la douleur de la pénitence. Sans cela même, comptez, mes frères, que la grâce du jubilé ne vous servira de rien.

Saint Chrysostome, parlant des effets différents que la grâce produit dans tous les chrétiens, dit agréablement: Il me semble voir un grand fleuve qui passe au travers de bonnes et de mauvaises terres, et qui les mouille de ses eaux: il donne la fertilité aux unes, et laisse les autres dans leur stérilité naturelle.

L'on peut dire la même chose du jubilé: c'est un grand fleuve qui coule des trésors de l'Eglise et de toutes les sources de la croix, pour arroser et pour bénir tout le champ de l'Eglise même. Mais toutes les terres qu'il arrose sur son passage, ne reçoivent pas les fruits de sa bénédiction; il n'y a que les bonnes âmes qui en profitent; les mauvaises n'en retiennent rien. Il n'y a que les véritables pénitents qui s'en trouvent bien; les impénitents, les faux pénitents, ces terres stériles, n'en reçoivent aucun avantage; au contraire, l'abus qu'ils font de cette grâce, augmente la stérilité de leur cœur et la misère de leur âme.

Pour gagner un jubilé il faut être en état d'une véritable conversion, changer de cœur et de sentiments, détester ce que nous aimions, aimer ce qui blessait notre passion; autrement, point de jubilé, point de remission de la peine ni du péché même. Un confesseur peut bien vous exempter des autres conditions portées par la bulle du pape, s'il y a des causes légitimes. Si vous êtes pauvre, il peut vous remettre l'obligation de faire l'aumône. Si vous êtes malade, il peut vous changer l'obligation du jeûne en quelque autre chose; il peut même vous dispenser de la communion, si quelque indisposition naturelle vous empêche de la recevoir avec décence: mais, pour la conversion, pour le changement de votre cœur, il n'est pas au pouvoir de tout l'Eglise de vous en exempter, parce que, pour recevoir la grâce du jubilé, il faut être en état de grâce; c'est-à-dire que Dieu ne remet jamais la peine du péché, qu'il n'ait remis auparavant le péché même dans la pénitence.

Tellement, mes frères, que la pénitence est, à bien dire, la seule condition absolument nécessaire pour gagner le jubilé, et de laquelle dépend le fruit de toutes les autres. Si nous la faisons bien, nous ne saurions manquer de faire bien tout le reste; mais si nous la faisons mal, toutes les autres ne nous serviront de rien. Cependant, mes frères, combien pensez-vous qu'il y aura de gens qui prétendront gagner le jubilé, et qui en perdront le fruit par le seul défaut de pénitence et de conversion? Ils jeûneront, ils feront des aumônes, ils visiteront des églises, ils se confesseront même et communieront, et feront tous les autres exercices du jubilé sans en profiter; parce que leur cœur ne sera pas suffisamment disposé pour recevoir la grâce. Ils en feront les actions et n'en auront pas le fruit, parce qu'ils ne pro-

duiront pas le premier fruit de la pénitence, qui est de quitter de bonne foi tous les engagements qu'ils ont au péché.

Saint Cyprien et le clergé de Rome, qui gouvernait l'Eglise durant la vacance du saint-siège, étant consultés sur les égards que l'on devait avoir à la prière des martyrs, qui suppliaient les évêques d'accorder, en considération de leurs mérites, quelque indulgence à ceux qui avaient eu le malheur de tomber durant la persécution, et de les dispenser des exercices pénibles d'une longue et austère pénitence (*Clerus rom. ad Cyp., ep. 30 et 31*), répondent tous d'une voix, qu'il est raisonnable d'avoir égard aux requêtes des martyrs, pourvu qu'elles ne se trouvent pas contraires aux règles de l'Evangile, qu'elles soient justes et légitimes, et ne soient pas contre Dieu : n'y ayant personne, disent-ils, qui soit plus obligé de ne rien demander contre l'Evangile, que celui qui s'efforce d'acquérir la qualité de martyr pour la défense de l'Evangile (*Cypr., de Laps.*).

Or, ce qu'ils estimaient contraire aux règles de l'Evangile, était qu'on accordât quelque indulgence aux pécheurs qui ne s'étaient pas suffisamment disposés, par leurs larmes, par leurs longues pénitences et par une parfaite conversion de leur cœur à Dieu, à recevoir une si grande grâce. Si ceux en faveur desquels on demande l'indulgence, prient Dieu de tout leur cœur, dit saint Cyprien, s'ils gémissent avec un véritable regret et avec les larmes d'une sincère pénitence; s'ils tâchent de fléchir la colère de Dieu et d'obtenir de lui le pardon par l'exercice continu des bonnes œuvres, il peut autoriser dans le ciel le pardon et l'indulgence que les martyrs demandent pour eux sur la terre; et avoir égard à tout ce que font les prêtres pour des pénitents de cette sorte : *Potest ille indulgentiam dare, sententiam suam potest ille deflectere; penitenti, operanti, roganti potest clementer ignoscere, potest acceptum ferre quid pro talibus et petierint martyres et fecerint sacerdotes* (*D. Cypr., ibid.*) : Voilà ceux à qui les Pères des premiers siècles de l'Eglise croient que les indulgences pouvaient être utiles : *Pœnitenti, operanti, roganti*, à ceux qui se repentaient sincèrement, qui agissaient avec zèle et qui priaient avec ferveur.

Et saint Cyprien, s'adressant ensuite aux pécheurs mêmes, pour qui les martyrs intercédèrent, leur dit : Rendez-vous, mes chers frères, aux conseils les plus utiles, usez des remèdes les plus salutaires; joignez vos larmes avec nos pleurs, et vos gémissements avec nos soupirs; nous vous prions de faire en sorte que nous puissions prier Dieu pour vous, et nous vous adressons nos prières avant que de les lui offrir pour vous-mêmes. Faites une pleine et entière pénitence, montrez que vous avez des sentiments de douleur et de regret; ouvrez les yeux de votre cœur pour voir vos offenses et vos crimes, ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu, et toutefois ne présumez

pas qu'il vous les ait déjà pardonnés : autant que Dieu est bon et toujours indulgent par l'affection de Père, autant il est redoutable par la majesté de Juge. Que vos gémissements et vos pleurs soient proportionnés à la grandeur de vos offenses; apportez de salutaires et de longs remèdes à des plaies profondes, et que votre pénitence ne soit pas moindre que vos crimes : *Deus quantum patris pietate indulgens semper et bonus, tantum judicis majestate metuendus est.... pœnitentia crimine minor non sit* (*D. Cypr., ibid.*).

Que si l'on répond qu'il s'agit dans ces lieux de saint Cyprien et du clergé de Rome, de ceux, ou qui avaient renoncé publiquement Jésus-Christ durant la persécution, ou qui avaient sacrifié ou mangé des viandes immolées aux idoles; ou qui s'étaient contents de donner de l'argent aux magistrats, pour tirer de certains billets qui faisaient croire qu'ils avaient obéi aux édits des empereurs, et qui empêchaient qu'on ne les persécutât, ce qui les faisait appeler *Libellatici* : il est aisé de faire voir la faiblesse de cette réponse, puisque saint Cyprien dit lui-même, dans son épître à Antonien, que les fornicateurs, les trompeurs, les avares, les adultères, sont beaucoup plus coupables, et obligés à une plus grande pénitence, que ceux qui ont reçu des billets des magistrats, pour se mettre à couvert de la persécution : ceux-ci ayant péché par contrainte, et ceux-là par le dérèglement de leur propre volonté : *Quando multo et gravior et pejor sit mœchi quam libellatici eausa, cum hic necessitate, ille voluntate peccaverit* (*D. Cypr., ep. 52*).

Je n'appelle donc pas à la grâce du jubilé ces âmes impénitentes ou ingrates, ni ces cœurs stériles, si la pénitence ne renouvelle auparavant la face et le fond même de cette terre. Je n'appelle point ici les pénitents qui se contentent d'arrêter pour quelque temps l'inclination qui les porte au mal, pour y retourner aussitôt après. Je veux des cœurs touchés des désordres de leur vie passée, des desseins formés de changer de conduite, des volontés qui aiment Dieu et leur salut. Voilà les pénitents qui peuvent espérer en la grâce du jubilé. Si donc nous n'avons jamais fait effort de nous réconcilier avec Dieu, il semble que voici l'occasion de rappeler tout notre courage et de redoubler toutes nos ferveurs. Il n'y va pas seulement de la grâce, mais d'une grâce tout entière; il n'y va pas seulement d'une grâce faible et commune, mais d'une grâce extraordinaire et confirmée par les prières et par la bénédiction de toute l'Eglise.

Si les justes qui sont dans le purgatoire pouvaient participer à la grâce que l'Eglise nous veut accorder, que ne feraient-ils point pour la recevoir? quelles peines ne souffriraient-ils pas volontiers pour se délivrer de celles qu'ils endurent? la pénitence des premiers chrétiens, celle des Climaque, le martyre même leur semblerait encore trop doux. Mais Dieu, mes frères, ne nous de-

mande pas des pénitences si rigoureuses : il demande la conversion de notre cœur, il veut que nous l'aimions ; pouvait-il nous demander moins pour tant de grâces et de bontés ? pouvait-il nous imposer une pénitence plus légère , après tant de péchés et d'ingratitude ? mais pouvait-il nous commander quelque chose de plus doux , que d'aimer un bien infiniment aimable, et que de haïr un mal infiniment détestable ? il ne le pouvait pas, car , s'il l'eût pu , il l'eût fait.

Son intention n'est pas de nous charger, mais de nous soulager : Venez à moi, ô vous qui souffrez et qui gémissiez sous le poids des obligations que vous avez contractées envers ma justice, et je vous soulagerai, et même je vous déchargerai : c'est la voix qu'il nous fait entendre aujourd'hui. Sa bonté veut bien nous remettre toutes ces obligations, mais que nous demande-t-il pour cela ? une seule chose, c'est de quitter la créature et d'aller à lui : *Venite ad me* : Venez à moi dans un esprit de charité et de pénitence, et vous y trouverez la rémission de tous vos péchés, l'absolution de toutes vos dettes, et après tout cela ma gloire même.

DISCOURS XXVI.

Sur l'assomption de la sainte Vierge.

Mirabantur sapientiam ejus, et dicebant alter ad alterum, non est talis mulier super terram.

Surpris de la profondeur de sa sagesse, ils se disaient l'un à l'autre : Il n'y a point dans toute la terre une femme semblable à celle-ci (Judith., ch. XI).

Ce que les ennemis du peuple de Dieu se disaient autrefois l'un à l'autre de Judith, pleins d'admiration de sa beauté, de sa sagesse et du sens de ses paroles, nous pouvons aujourd'hui nous le dire l'un à l'autre de la sainte Vierge, surpris également, non point de sa beauté corporelle, dont elle ne fit jamais vanité, non plus que Judith, mais de sa sagesse, de sa vertu, de sa conversation sur la terre, de la sainteté de toute sa vie, des circonstances de sa mort précieuse, de ses triomphes dans le tombeau, de sa résurrection anticipée, de son assomption, de sa gloire et de son élévation dans le ciel. Il n'y a point dans toute la terre une femme semblable à celle-ci : *Non est talis mulier super terram.*

Et, en effet, mes frères, ce n'est point d'une femme renfermée dans le cercle ordinaire des autres que nous avons aujourd'hui à vous faire l'éloge, c'est d'une femme qui est au-dessus de toutes les femmes, et qui n'a rien eu de commun avec elles que son sexe ; c'est de Marie, c'est d'une Vierge qui, ayant été prédestinée de toute éternité pour être Mère de Dieu, a été, en conséquence de sa prédestination, remplie du Saint-Esprit, comblée de grâces par excellence, et bénie entre toutes les femmes et plus que toutes les femmes ; ce n'est point d'une femme qui n'ait eu qu'une sagesse, une vertu et une sainteté ordinaires, mais d'une femme dont la sagesse, la vertu et la sainteté de toute la vie ont été élevées sur

ceux mêmes qui sont des montagnes de sagesse, de vertu et de sainteté dans toute l'Eglise : *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Psal. LXXXVI).

Ce n'est point d'une femme que la mort, qui est la peine du péché, nous ait enlevée pour punition de ses péchés, puisqu'elle n'en a jamais été souillée, ni dans sa conception, ni dans sa naissance, ni dans toute sa vie, mais d'une femme qui est morte par les efforts de son amour et de sa charité ; ce n'est point d'une femme dont le corps ait été sujet à la pourriture dans le tombeau, mais d'une femme qui en est sortie presque aussitôt qu'elle y est entrée, pour monter au ciel en corps et en âme ; en un mot, ce n'est point d'une femme dont le bonheur et la gloire puissent être mis en comparaison avec le bonheur et la gloire de toutes les autres créatures, mais d'une femme élevée dans le ciel au-dessus des hommes et des anges, qui ne connaît que Dieu et Jésus-Christ, qui est son Fils, selon la chair, au-dessus d'elle, et que toutes les nations publieront éternellement bienheureuse. Y a-t-il dans toute la terre, mes frères, une femme semblable à celle-ci ? *Non est talis mulier super terram.*

Je ne puis renfermer dans un seul discours tant de merveilles, tant de privilèges, tant de miracles ; plusieurs même ne suffiraient pas, ni pour épuiser un si grand sujet, ni pour en parler avec toute la dignité qu'il mérite ; tâchons seulement de vous en donner une légère idée, pour exciter en vous de plus en plus le respect et la vénération que vous devez avoir pour la Mère de Dieu et pour la vôtre ; et montrons qu'il n'y eut jamais dans toute la terre une femme semblable à elle, ni dans sa vie, ni dans sa mort, ni dans sa gloire.

Dans sa vie, y en eut-il jamais une plus sainte, plus pure et plus ornée de vertus ? dans sa mort, y en eut-il jamais une plus douce, plus heureuse, et plus accompagnée de glorieuses circonstances ? dans sa gloire, y en eut-il jamais une semblable dans la plénitude et dans l'élévation : *Non est talis mulier super terram.*

Vierge sainte, dans l'impuissance où nous sommes de faire un éloge qui soit digne de vous, nous vous supplions du moins de vous intéresser à nous faire donner la grâce nécessaire pour ne rien dire qui soit indigne de vous, et de nous ménager pour cela les lumières du Saint-Esprit, dont vous fûtes remplie au moment que l'Ange vous dit : *Ave, gratia plena.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque je considère le silence de l'Écriture sur toutes les vertus héroïques que la sainte Vierge a pratiquées durant sa vie, je tremble, mes frères, de m'être engagé à vous en faire le détail ; il est bien difficile de vous dire quelque chose d'une vertu qui a toujours été dérobée à la vue, ou par sa propre grandeur, ou par la modestie de la Vierge, qui a pris soin de la couvrir elle-même, qui a toujours fui les regards et les applaudissements des hommes, et qui,

semblable en cela à Jésus-Christ, dont elle est la Mère, a toujours choisi les ténèbres pour sa demeure et pour sa retraite : *Posuit tenebras latibulum suum* (Psalm. XVII).

Si elle est un jardin tout rempli de lis et de roses, c'est un jardin fermé, selon le langage de l'Ecriture : *Hortus conclusus* (Cantic., IV) ; si c'est une fontaine qui porte l'abondance et la fécondité partout où elle coule, c'est une fontaine scellée : *Fons signatus* ; si c'est la fille du Roi, c'est une fille dont toute la gloire et toutes les vertus sont intérieures et cachées : *Omnis gloria ejus filiae Regis ab intus* (Psalm. XLIV) : comment parlerons-nous donc des merveilles de sa vie ?

Je me trompe, mes frères, ce qui fait ma crainte et mon inquiétude doit faire mon assurance et mon repos, puisque, si je ne vous montre pas aujourd'hui toutes les vertus de la Mère de Dieu, j'entrerais du moins par là en quelque sorte dans l'esprit de son humilité, qui a voulu les dérober à nos yeux. Mon silence en dira plus que mes paroles, et peut-être que la même Providence, qui a tendu, pour ainsi dire, comme autant de rideaux et de voiles sur ses grandes qualités, ne l'a fait que pour empêcher encore aujourd'hui les prédicateurs de les lever et de les découvrir entièrement.

Nous ne dirons rien de ses glorieux ancêtres, parmi lesquels elle compte David et une longue suite de rois, si ce n'est qu'elle leur rendit plus d'éclat qu'elle n'en reçut, et que si sa naissance l'honora, elle honora encore davantage sa naissance. Et, en effet, quelle femme fit jamais plus d'honneur à sa nation et à son sexe en général ? quelle femme apporta jamais plus de bénédictions à tout le monde que Marie ? L'histoire, qui est pleine de noms fameux, n'a fait passer jusqu'à nous que celui d'un petit nombre de femmes illustres, qu'elle a particulièrement célébrées ; chaque peuple a eu les siennes, dont il s'est fait honneur ; mais ne semble-t-il pas que l'esprit de toutes ces femmes fortes et vertueuses ait animé la sainte Vierge, et que la nation d'Israël ait eu à cet égard l'honneur de toutes les autres ?

Jamais tant de douceur et de modestie n'accompagnèrent tant de grâces et tant de grandeurs, et jamais des manières si simples et si naturelles ne conservèrent tant de dignité ; elle eut beau s'humilier et cacher sa dignité de Mère de Dieu sous les dehors d'une femme ordinaire, les lumières de la grâce et de la vertu, qui se répandaient malgré elle dans toute sa personne, annonçaient toujours qu'il y avait en elle quelque grandeur qu'on ne connaissait pas, et trahissaient, pour ainsi dire, son humilité.

Que le monde admire tant qu'il lui plaira ces vertus humaines, qui, sous de grands noms et des dehors révévés, cachent nos plus véritables faiblesses, ou plutôt ces sacrilèges vertus qui dérobent à Dieu nos plus belles actions, en les rapportant à nous mêmes, plus criminelles en quelque sorte que les vices les plus grossiers, en ce qu'elles font à Dieu des larcins plus considérables.

La piété seule mérite le nom de vertu par excellence, parce qu'elle consacre à Dieu toutes les autres, qu'elle cherche Dieu partout et qu'elle rapporte toutes choses à sa gloire : aussi fit-elle le plus fort attachement de la sainte Vierge.

Toute sa vie fut un commerce de piété avec Dieu ; dérochant à la nature les heures du repos et du sommeil en faveur de la grâce, elle les employa toutes utilement. La lecture succédant à la dévotion, le travail à la contemplation, les œuvres à la prière, ne lui laissaient point de temps qu'elle ne consacra au ciel, point de pensées ni de sentiments qui ne l'élevassent jusqu'à Dieu. Son âme lui fut toujours attachée. Attentive à sa gloire, comme à son unique objet et à son plus cher intérêt, étudiant sa volonté, pour la suivre, méditant sa loi, pour régler sa conduite par elle, elle chercha dans ses seuls desirs la loi qu'elle se prescrivait ; elle n'eut jamais d'autre inquiétude que celle d'être privée de sa présence, d'autre crainte que celle de le perdre, d'autre soin que celui d'exécuter ses ordres et de faire régner en elle sa volonté.

Elle ne respira que pour lui plaire, et sembla ne vivre qu'en lui. Toutes les parties de sa vie, saintement réglée, avaient quelque rapport à la gloire de Dieu, et pouvaient être regardées comme un culte durable et une religion perpétuelle, qui n'était jamais interrompue par les occupations extérieures, non pas même par le sommeil, son cœur veillant toujours pour lui pendant que son corps prenait un peu de repos.

Ses journées commençaient, comme doivent commencer les jours de la gloire, par l'admiration du Créateur, et finissaient, comme finit la vie des hommes, par la méditation de la vanité du monde. Jetant les yeux, tantôt sur ce qui périt, pour en détacher sa confiance, et tantôt sur ce qui ne périt point, pour en faire l'objet de son attachement, elle vivait en ce monde comme si elle n'avait point été de ce monde. On n'eût su dire lequel des devoirs de la morale elle observait avec le plus de soin, et l'on douterait laquelle de ses vertus eut l'avantage sur les autres, si l'on ne savait qu'elles se réunirent et se confondirent heureusement dans sa piété.

Je ne prétends pas aujourd'hui vous remettre devant les yeux toutes celles dont l'Ecriture même a consacré la mémoire. L'Eglise a institué des fêtes solennelles pour les honorer toutes en particulier. C'est assez pour mon sujet de vous dire que l'on ne vit jamais un mérite plus sublime, une pureté plus exacte, une foi plus vive, une humilité plus profonde, une charité plus ardente.

Et en effet, quel mérite plus sublime que celui d'une vierge à qui l'on dit qu'elle est pleine de grâces, que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie par excellence entre toutes les femmes, qu'elle a trouvé grâce devant Dieu, que le Saint-Esprit surviendra en elle, que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre, qu'elle concevra dans

son sein, et enfantera un fils qui sera nommé Jésus, parce qu'il sera le Sauveur de son peuple, et qui n'aura point d'autre père que Dieu même?

Voilà le premier éloge que lui donne l'Écriture, et un éloge qui ne peut être suspect de flatterie, puisqu'elle le reçoit de la bouche d'un ange qui lui est envoyé de la part de Dieu. Vit-on jamais un mérite plus grand que celui-là? non, mes frères, mais il ne fut pas plus grand que sa prédestination; choisie de toute éternité comme elle était par la providence, pour édifier le monde, pour consoler l'Eglise, et pour donner une naissance temporelle à un Dieu Sauveur de tous les hommes, il ne fallait pas moins de vertu, moins de grâces et de perfections pour remplir les desseins de Dieu et l'attente des hommes.

Quelle pureté plus exacte que celle d'une vierge, qui tremble aux approches d'un ange, et qui se sent troublée de ses paroles? c'est assez pour les autres vierges, dit saint Ambroise, qu'elles tremblent à la vue des hommes, et qu'elles craignent leurs entretiens (*D. Amb., lib. II in Luc.*); mais la vertu de la sainte Vierge va bien plus loin; la pudeur la fit trembler en voyant entrer un ange au lieu où elle était, parce qu'il était revêtu d'une forme humaine; son trouble est causé par sa grande modestie et par sa profonde humilité qui lui faisait craindre les louanges qu'on lui donnait, et qui l'empêchant de reconnaître dans soi ce qu'on disait d'elle, lui faisait craindre selon la réflexion de saint Bernard, que quelque ange de Satan ne se fût transformé en un ange de lumière, pour avoir plus d'accès auprès d'elle et pour la séduire par la flatterie. (*D. Bern. super Missus est, homil. 3, num. 9*).

Sa foi n'est pas moins vive que sa pureté est exacte; et quoique quelques hérétiques aient voulu imputer à un défaut de foi, la curiosité qu'elle eut de savoir comment le grand mystère que l'ange lui annonçait pourrait s'accomplir, il est hors de doute, dit saint Augustin, que cette curiosité ne venait point de défiance, mais d'une sublime sagesse (*D. Aug. de Civit. Dei, lib. XVI, cap. 24*); car ayant fait vœu de virginité perpétuelle, et voulant vivre avec Joseph, son époux, comme si elle n'était point mariée, il lui était important et nécessaire de connaître de quelle sorte elle concevrait ce Fils du Très-Haut qu'on lui promettait : *Non est virginis Mariæ diffidentia; quod enim futurum esse certa erat, modum quo fieret inquirebat* (*D. Amb. in hunc loc.*); elle ne douta donc pas de l'effet, mais du moyen; car une conception aussi incroyable et aussi inouïe que celle de Jésus-Christ a dû sans doute être expliquée avant que d'être crue par une Vierge : *Incredibilis et inaudita generatio ante audiri debuit ut crederetur : Virginem parere divini est signum mysterii, non humani*.

C'est pourquoi sa foi fut louée par sainte Elisabeth, lorsqu'étant remplie du Saint-Esprit, elle s'écria : Vous êtes heureuse d'avoir cru (*Luc., I*); et Tertullien comparant

le premier Adam avec le second; Eve avec Marie, et le serpent avec l'ange Gabriel, dit que Dieu voulut recouvrer son image et sa ressemblance par les mêmes voies dont le démon s'était servi pour s'en rendre le maître (*Tertul., de Carn. Christ. cap. II, 17*). Car, comme une parole étant entrée dans Eve, lorsqu'elle était encore vierge, lui avait donné la mort, il fallait aussi qu'une parole, mais une parole divine, entrât dans Marie toujours vierge, pour être en elle-même une source et un principe de vie, afin que le sexe qui avait servi pour perdre les hommes, servît de même pour les sauver. Eve avait cru au serpent, et Marie crut à Gabriel; mais ce qui fut un effet funeste de la crédulité de l'une, fut effacé par la foi salutaire de l'autre; et au lieu que la parole du démon à laquelle Eve ajouta foi, ne lui fit concevoir que les douleurs de l'enfantement et des enfants meurtriers et coupables, la parole du Seigneur à laquelle Marie ajouta foi, lui fit concevoir un Homme-Dieu, juste et saint, qui a sauvé tous les hommes. Cette foi sublime ne fut point troublée, ni par la fuite qu'elle fut obligée de prendre de son pays en Egypte, pour mettre la vie de son Fils en sûreté, ni par l'abaissement de la pauvreté où elle fut réduite, ni par les reparties humiliantes de son Fils au voyage de Jérusalem, et aux noces de Cana, ni par le supplice de la croix, qui semblait anéantir toutes ses espérances.

Le degré de sa grandeur et de son élévation fut celui de son humilité. Ce n'est pas une grande vertu d'être humble dans l'abaissement, dit saint Bernard; mais c'en est une très-grande et très-rare de conserver l'humilité dans les honneurs. Plus la dignité de Mère de Dieu qu'on présentait à Marie, était élevée au-dessus de ce qu'il y avait de plus grand dans l'univers, plus son humilité la porta à s'anéantir dans la vue de sa propre indignité; et il fallut que sa foi et l'obéissance très-parfaite qu'elle rendait au Seigneur, lui fissent une espèce de violence pour consentir, étant aussi humble qu'elle était, à recevoir cette qualité de Mère de Dieu, lorsqu'elle se regardait véritablement comme sa servante.

Sa vie, sa conversation, ses manières, ne furent qu'une expression continuelle de cette vertu. Loin de la maxime assez ordinaire parmi les personnes de son sexe, qui aiment à faire valoir et à étaler tous les avantages qui peuvent les distinguer et les faire briller aux yeux des hommes, elle aima à édifier, mais non pas à être admirée, contente si elle eût pu acheter l'abaissement aux dépens de toute sa gloire, sans avoir égard à l'éclat dont elle pouvait se flatter au-dessus de toutes les filles de sa nation. Elle vécut toujours de tous côtés dans l'obscurité et ne songea point à sortir de l'humilité de son état, malgré les magnifiques promesses qui lui avaient été faites pour l'enfant qu'elle devait mettre au monde.

Et afin qu'on ne lui reprochât pas de ne s'être humiliée que devant Dieu, ce qui n'est

pas fort difficile, puisque de quelques grâces et de quelques honneurs dont il comble la créature, elle sent toujours assez qu'elle n'est rien devant lui et qu'il est infiniment au-dessus d'elle, son humilité ne s'est pas bornée à se regarder comme la servante d'un Dieu, dont elle devenait la mère, elle s'est étendue jusqu'à ce qui était au-dessous d'elle; et elle n'a pas plutôt conçu le Fils de Dieu dans son chaste sein, qu'elle se met en chemin pour aller visiter sa cousine et lui rendre un devoir qu'elle ne devait à personne, et qui lui était dû de tout le monde. Sa civilité n'attend pas qu'on la prévienne, elle prévient Elisabeth par une humilité qui marque en même temps l'estime qu'elle fait de cette sainte femme et le peu de sentiment qu'elle a de soi-même, de sa qualité et de son mérite.

Si l'humilité attire la grâce dans le sentiment des apôtres (*Jacob.*, IV), la grâce d'autre part est le principe et le fondement de l'humilité (*1 Petr.*, V); si bien que la sainte Vierge ayant reçu de Dieu la plénitude de la grâce, elle se crut obligée d'accomplir toute la loi de l'humilité, et dans toutes ses parties. Il y en a trois, mes frères: l'humilité envers ses supérieurs, envers ses égaux et envers ses inférieurs; la Vierge n'a jamais eu d'égal, ni dans le ciel, ni sur la terre. Comme sa maternité est une grâce sans mérite, une charité sans mesure, c'est un ouvrage sans exemple. Dieu seul est au-dessus d'elle, encore dans un sens Dieu s'est-il mis au-dessous, puisque dans le mystère de l'Incarnation il s'humilia dans elle après qu'elle se fut humiliée devant lui, en se reconnaissant sa servante; il ne lui restait donc plus pour accomplir toute la loi de l'humilité, que de pratiquer cette vertu comme elle a fait envers ceux qui étaient au-dessous de sa condition.

C'est particulièrement en ce point que consiste l'esprit de l'humilité chrétienne. Honorer Dieu: on n'a pas de peine à le faire quand on a un peu de foi; les païens mêmes, par les seules lumières de la raison, se sentaient portés à honorer quelque divinité; honorer ses supérieurs, tout le monde le fait, sinon pas toujours par religion, comme on y est obligé, du moins par raison et par politique; rendre honneur à ses égaux: tout le monde le fait encore; on se sent intéressé à leur donner ce que l'on est bien aise d'en recevoir à son tour; mais honorer ses inférieurs et s'abaisser au-dessous d'eux, c'est ce que font très-rarement les hommes, et cependant c'est là principalement la vertu des chrétiens.

Mais pour faire voir que votre humilité n'est ni feinte ni hypocrite, il faut qu'elle soit accompagnée de la charité qui en est comme l'âme et l'esprit, lors surtout que vous voulez honorer les pauvres; car à quoi leur servirait votre humilité sans cela, qu'à vous honorer vous-même, comme font tant de gens qui ne les visitent qu'afin que l'on sache qu'ils sont dans les emplois publics, et qui aiment à se faire voir de ce côté-

là par un raffinement d'amour-propre. Il faut entrer autant que l'on peut dans cet hôpital, dans cette pauvre maison, dans cette prison comme le soleil entre dans la terre, qui est la plus basse partie du monde, pour y changer cette terre en or et en pierreries; je veux dire, qu'il faut entrer dans tous ces lieux avec une charité efficace, qui rende la santé aux malades, la liberté aux captifs, la joie aux affligés et la consolation à tous les misérables; c'est ainsi que la sainte Vierge entra dans la maison de Zacharie, pour y porter avec elle comme l'arche d'alliance, les bénédictions, le salut et la grâce.

Quoique accoutumée à demeurer seule dans le secret de sa chambre pour prier, pour méditer, pour s'entretenir avec Dieu et pour fuir les conversations des hommes presque toujours inutiles ou contagieuses, elle ne saurait être retenue par sa modestie naturelle, lorsqu'il s'agit de s'acquitter d'un devoir à l'égard de sa parente; et ni les difficultés des montagnes, ni la longueur du chemin ne sont point capables de ralentir l'ardeur de sa charité: n'ayant que deux objets devant les yeux, la gloire de Dieu et le salut de son prochain, elle ne trouve rien de difficile, ou elle le surmonte par son activité; elle ne peut souffrir de retardement, elle quitte sa maison, son pays et toutes choses pour chercher ceux qui ont besoin de son secours; et quoique son plus fort attrait fût de ne sortir jamais de sa chambre, où elle se nourrissait des vérités éternelles comme Madeleine, elle ne laissait pas, dit saint Ambroise, de se produire au dehors avec diligence, lorsqu'il fallait s'acquitter des devoirs de la charité avec Marthe: *Maria in domo sera, festina in publico* (*D. Ambr., in cap. I Luc*). Vit-on jamais une femme dont la vie fut plus sainte, plus pure et plus ornée de vertus; mais aussi en vit-on jamais une dont la vie fut fermée et couronnée d'une mort plus douce, plus heureuse et plus accompagnée de glorieuses circonstances? *Non est talis mulier super terram.*

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de plus fort que la mort: elle entre également dans le Louvre des rois et dans la cabane des pauvres; et quelque éclatantes que soient les dignités qui nous ont distingués sur la terre, il faut subir l'arrêt que le péché a fait prononcer contre nous: il faut mourir. Les plus heureux y sont sujets comme les plus misérables; à quoi bon nous affliger de cette nécessité? ce n'est qu'un surcroît de peine et de douleur. La mort, au jugement des sages, est le plus grand de tous les maux; cependant nous ne saurions rien faire pour l'éviter, et il faut se résoudre à entendre tranquillement ces paroles du roi-prophète: Vous êtes des dieux et tous les enfants du Très-Haut; cependant vous mourrez comme des hommes et tombez comme des princes (*Psalms. LXXXI*).

Si ces dieux de la terre sont rongés de vers, si leurs corps, si respectés autrefois, sont tristes, muets, immobiles dans le tombeau; si ces majestés sont réduites en pous-

sière, si leurs ténèbres nous instruisent, si leur silence nous parle; si leur solitude même est éloquente, nous annoncerons un jour avec eux dans le sépulcre le néant des grandeurs humaines; nous prêcherons les vanités du monde d'une voix bien plus puissante que toutes celles que nous entendons aujourd'hui, et de là, chacun à notre tour; nous ferons aux autres des leçons d'humilité.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, amateurs du siècle, enivrez-vous de tous les plaisirs; et vous rassasiez de toutes les richesses que vous amassez avec tant de peines: si au milieu de tout cela vous ne sentez pas que vous mourez tous les jours, et vous vous faites une idole de ce corps qui se consume insensiblement par son propre feu, l'on peut vous appliquer la raillerie piquante que Dieu même fait dans l'Ecriture à ces aveugles infidèles qui se faisaient des dieux et adoraient les idoles qu'ils avaient eux-mêmes formées du même tronc d'arbre dont une partie déjà réduite en cendres avait servi à les chauffer et à cuire leur pain et leurs viandes: *Medietatem ejus combussi igni... et de reliquo ejus idolum faciam (Isa., XLIV).*

Voilà une image de la folie et de l'aveuglement des hommes qui ont tant d'amour pour leur corps. La chaleur naturelle nous dévore continuellement, et pendant que de concert avec elle, nous consomons par le propre feu de nos passions une partie de nous-mêmes, pour réparer les brèches qu'elle fait sur l'autre, nous nous faisons une idole de ce qui nous resté de cet embrasement, et nous offrons des sacrifices à une chose dont la moitié est déjà consumée par cet ennemi domestique qui se nourrit en nous détruisant et qui nous tue pour avoir la vie.

Et en effet, vous qui comptez encore sur une longue suite d'années, parce que, quoi que avancés en âge, vous vous sentez toujours de la vigueur, avez-vous jamais réfléchi que tout ce qui est passé de votre vie, est comme une partie de vous-mêmes que la mort a déjà dévorée? que sont devenues vos premières années? où est allée votre enfance? où est cette florissante jeunesse à laquelle a succédé un âge qui n'a que le reste de ses charmes et de ses plaisirs? pouvez-vous rappeler cet âge viril, qui ne vous a servi que de passage à cette vieillesse languissante où vous êtes forcés d'avouer que vous n'êtes plus ce que vous avez été? La mort a déjà gagné sur vous toutes ces années, elles sont entre ses mains, elles n'en sortiront jamais; et quand elle viendra vous donner le dernier coup, ce sera moins une nouvelle victoire qu'elle remportera sur vos corps que la suite de ses triomphes.

Il faut mourir, la mort n'est point étrangère à notre égard, dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. de Mortuis*); elle demeure avec nous, nous la portons toujours dans notre sein, nous sommes ses hôtes: *Mors non est nobis peregrina, sed hospes*, et de là mort nous allons pourrir dans le tombeau, pour servir de nourriture aux vers et de su-

jet à de tristes réflexions pour tous les hommes.

La sainte Vierge a été sujette à la mort aussi bien que nous, mes frères. Jésus-Christ, le modèle et le premier-né de tous les prédestinés, s'y était assujéti pour notre salut; et pour nous consoler de cette fatale nécessité par son exemple, il fallait donc qu'elle mourût comme les autres; mais la mort n'a pas été dans elle comme dans nous la peine du péché, elle a été la récompense de sa bonne vie.

La forme de notre mort est la peine des circonstances qui accompagnent notre naissance; dit Tertullien, les enfants d'Adam participent en naissant au péché de leur père; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils participent en mourant à la forme de sa mort; mais Marie n'ayant point eu de part à ce péché, non pas même dans sa conception; il n'est pas juste qu'elle meure de la même manière qu'ils ont accoutumé de mourir. La mort et la forme de la mort sont deux choses différentes. La mort est commune à Marie comme au reste des hommes; parce qu'elle est fille d'Adam et mère de Jésus-Christ, qui n'a pas voulu se dispenser de la mort; mais la forme de la mort ne lui est pas commune avec les autres hommes, parce qu'elle est innocente et que ceux-là sont criminels. La forme de la mort des enfants d'Adam est honteuse; douloureuse et violente; parce qu'elle est la peine du péché qu'ils ont commis dans leur père; mais Marie, quoique fille d'Adam, n'ayant pas péché en lui ni dans sa conception, ni dans sa naissance, il est juste qu'elle n'ait point de part à la forme de sa mort, et que la même charité qui a présidé à son entrée dans le monde, preside à sa sortie, et en soit toute la forme; elle a été conçue dans la charité, elle est née dans la charité, elle a vécu dans la charité; il faut donc qu'elle meure par les seuls efforts de la charité. Sa vie a commencé par l'amour, il faut donc qu'elle finisse par l'amour: *Forma moriendi, causa nascendi est.*

Ce ne sont point ni les infirmités, ni la nécessité, ni la vieillesse qui separent son corps d'avec son âme; c'est la seule charité: semblable à ce buisson mystérieux que vit Moïse, lequel brûlait au dedans sans se consumer et sans rien perdre de ses feuilles, ni de sa verdure, elle meurt sans souffrir aucune altération dans son corps, et n'est consumée que du feu de la présence de Dieu même qu'elle avait porté dans ses entrailles, et qui résistait encore dans son cœur par la charité. Semblable à la manne qui résistait au feu et qui ne se fondait qu'aux rayons du soleil, elle est au-dessus des atteintes de la mort, dont le feu dévore tous les hommes, et ne peut être liquéfiée que par les ardeurs du soleil de justice. C'est une fleur que le soleil de la grâce a fait naître, et que ce seul soleil a fait épanouir.

Que la mort, comme un torrent ou comme un fleuve impétueux, emporte tous les hommes qu'elle rencontre sur son passage,

je n'en suis pas surpris : elle a ce pouvoir sur eux depuis qu'ils sont tous devenus pêcheurs ; mais il faut que ce fleuve arrête son cours en présence de Marie, puisqu'elle n'a jamais été coupable ; et que, semblable au Jourdain, il fasse remonter le cours de ses eaux rapides vers leur source, pour donner passage à cette arche d'alliance, afin qu'elle passe à pied sec ce torrent qui a noyé, et qui noie encore tous les hommes.

Que les ombres de la mort s'approchent de nous et viennent obscurcir les derniers moments de notre vie, quel sujet avons-nous de nous en plaindre ? nous avons mérité cette humiliation, puisque, outre les ténèbres du péché de notre premier père, dont nous avons été couverts avant notre naissance, nous nous sommes encore volontairement couverts des ténèbres de nos propres péchés durant notre vie : et notre vie et notre mort doivent avoir cette ressemblance et ce rapport ; mais puisque ni la conception, ni la naissance, ni aucun moment de la vie de la sainte Vierge n'ont jamais été obscurcis des ombres du péché, il faut que l'ombre de la mort, semblable à celle qui retourna en arrière de dix degrés sur l'horloge d'Achas (IV Reg., XX), recule aussi à sa rencontre ; et qu'après avoir laissé à la charité le privilège de la faire mourir, elle ne reprenne son cours que pour couvrir de ses ténèbres le reste des hommes.

Aussi sa mort a moins été une mort qu'un doux sommeil, durant lequel elle a passé de cette vie mortelle à une immortelle. Le tombeau lui a ouvert le ciel, et la mort en a été le passage, elle est morte et ressuscitée incontinent après ; et par un privilège qui ne fut jamais accordé à aucun des hommes, elle a pu dans un sens dire avec son Fils ces paroles du Prophète : Je me suis endormie, et j'ai été assoupie, et incontinent après, le Seigneur qui m'avait prise en sa protection, ayant réuni mon âme à mon corps qui lui avait servi de temple, je me suis levée, et je suis montée dans la gloire (Psalm. III). J'ai dit dans un sens, parce que Jésus-Christ est ressuscité par sa propre vertu, au lieu que Marie n'est ressuscitée que par une protection extraordinaire de Dieu sur elle. La résurrection et la gloire qui étaient dans Jésus-Christ un droit de sa nature divine, n'ont été dans Marie qu'une grâce et un privilège accordé à son innocence et à sa qualité de Mère de Dieu : *Ego dormivi et somnum cepi, et exsurrexi quia Dominus suscepit me.*

Mais, non-seulement elle n'a pas été sujette en mourant à la forme de la mort de tous les enfants d'Adam ; mais son corps même n'en a pas éprouvé les suites, je veux dire la pourriture et la corruption dans le tombeau ; vous mourrez, enfants d'Adam, parce que vous avez péché, et après votre mort soyez prédestinés ou réprouvés, votre corps sera également la nourriture des vers. Vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre (Genes., III).

C'est en vain que vous usez de tant d'artifices pour empêcher qu'on ne sente déjà la mauvaise odeur de vos corps qui tendent tous les jours à la pourriture. Tous ces parfums dont vous vous servez pour vous ravir à vous-mêmes l'idée du pitoyable état où vous serez réduits un jour, ne peuvent pas vous garantir de cette humiliation. Elle est la punition de vos crimes, de vos impuretés, de vos délicatesses ; et à peine serez-vous dans le tombeau, que vous pourrez avec Job, dire à la pourriture : Vous êtes mon père et ma mère ; et aux vers : Vous êtes mon frère et ma sœur (Job., XVII). Mais pour Marie, dont les yeux ont toujours été chastes, dont la langue n'a jamais servi qu'à louer Dieu, ou à prononcer des discours édifiants, dont les mains ont toujours été pures et sans tache, dont l'esprit n'a jamais été souillé par de mauvaises pensées, dont le cœur toujours attaché à Dieu n'a jamais été profané par de mauvais desirs, dont les pieds n'ont jamais fait une démarche que pour les exercices de la charité, et dont tout le corps a toujours été consacré par la virginité et par la pénitence, elle n'éprouvera point dans le tombeau les suites de cette malédiction, vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre ; et vous ne permettrez pas, ô divin Sauveur, que celle qui vous a servi de temple et de sanctuaire sur la terre, soit sujette à la corruption : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem* (Psalm. XV).

Si par votre puissance infinie vous avez empêché que les lions, quoiqu'extrêmement affamés, ne touchassent à Daniel, dans la fosse où il fut jeté par les artifices de quelques impies (Dan., VI) ; si vous avez empêché que le feu, contre l'inclination naturelle de ses flammes qui dévorent toutes choses, n'offensât pas même les vêtements des enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone (Ibid., XXXV), parce qu'ils étaient vierges, selon la belle pensée des Pères ; vous ne souffrirez pas non plus que les vers manquent de respect dans le tombeau pour celle qui a été la plus pure de toutes les vierges. Et, puisqu'en conséquence de sa sainteté toujours sans tache, vous l'avez exemptée de ce châtiment de la première femme : je vous affligerai de plusieurs maux durant votre grossesse, et vous enfanterez dans la douleur, vous l'exempterez aussi de ce châtiment du premier homme : vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre (Genes., III).

En effet, mes frères, comme il n'y a personne qui ose, sans soupçon d'impiété, s'opposer au sentiment de tous les Pères, qui comparent Jésus-Christ sortant du sein de sa mère vierge, sans lui faire souffrir la moindre douleur, et sans violer son intégrité et sa virginité, au rayon du soleil qui perce un corps diaphane sans lui faire aucun effort, et qui fait passer sa lumière à travers sans le briser (D. Cypr. de Card. oper. Christ.) ; je ne crois pas non plus qu'il y ait aucun fidèle assez audacieux pour sou-

tenir que le corps de Marie ait été sujet à la corruption dans le tombeau. L'exemption de ces deux peines capitales, fulminées contre nos premiers parents, est une grâce dont la Mère de Dieu était digne : pour relever la gloire de sa maternité, Dieu l'a préservée du péché du premier homme dans sa conception immaculée ; elle n'enfantera donc point avec douleur, et son corps ne sera point sujet à la pourriture dans le tombeau.

Que la vanité des hommes qui survit à toutes leurs passions, et qui s'efforce de vaincre le temps pour l'éternité, emploie tant qu'elle voudra tous les aromates pour donner à leurs cadavres une espèce de vie après la mort ; que les rois, par un soin superflu, fassent embaumer leurs corps, que d'un mort il fassent un fantôme pour effrayer les vivants ; qu'ils se fassent des sépulchres et, pour mieux dire, des palais de marbre et de porphyre ; que les Égyptiens élèvent de superbes pyramides, qu'ils épuisent tous les précieux parfums de l'Arabie, pour conserver et pour donner une durée de quelques siècles à leurs cadavres : si le temps, qui ronge tout, en a laissé échapper quelques-uns à la curiosité des hommes, du moins ils n'échapperont pas au dernier embrasement qui consumera tout l'univers. Alors les momies et les superbes tombeaux qui les enferment, seront réduits en poudre, il faut que cet arrêt soit exécuté contre toute la chair corrompue par le péché : *Pulvis es, et in pulverem reverteris* (Genes., III).

Mais le corps de la Mère de Dieu n'a point été et ne sera jamais réduit en poudre ; cette chair précieuse n'a jamais été esclave d'aucun péché, elle n'a donc point été tributaire ni de la pourriture, ni des vers : incontinent après la mort elle a été réunie à son âme, pour être élevée dans le ciel, l'Eglise le croit ainsi ; et c'est pour cette raison qu'elle célèbre aujourd'hui la fête de sa triomphante assumption, qui la met en possession d'une gloire, dont celle d'aucune créature n'approcha jamais ; car, qui d'entre les enfants d'Adam en pourrait avoir une semblable dans la plénitude et dans l'élévation ? il n'y en a point, et il n'y en aura jamais sur la terre : *Non est talis mulier super terram*.

TROISIÈME PARTIE.

La sainte Vierge a eu la plénitude de la grâce et du Saint-Esprit ; elle a donc eu la plénitude du mérite selon son état et sa prédestination. Ayant eu la plénitude de la grâce et du mérite, elle a eu la plénitude et l'élévation de la gloire : car telles que sont la plénitude et l'élévation de la grâce et du mérite, telles sont la plénitude et l'élévation de la gloire et de la récompense.

Or, pour considérer la gloire de la sainte Vierge sous toutes les faces qu'elle nous présente, servons-nous de la comparaison de la lumière qui éclaire premièrement le ciel ; qui descend du ciel sur les montagnes, et qui se répand par réflexion

des montagnes dans les vallées et dans les plaines : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis* (Psal. LXXV) ; c'est-à-dire, que la gloire de la sainte Vierge peut être considérée ou par rapport à ce qu'elle est dans le ciel, ou par rapport à ce qu'elle fait dans l'Eglise, sur laquelle elle descend du ciel comme la lumière sur les montagnes ; ou par rapport aux fidèles dont elle excite la piété par réflexion.

Dans la première circonstance, nous verrons quelle est l'élévation de cette gloire dans le ciel ; dans la seconde, les honneurs extraordinaires que l'élévation de cette gloire lui a fait rendre de tout temps dans l'Eglise ; et dans la troisième, jusqu'où peuvent aller la confiance et les sentiments justes et religieux qu'elle doit exciter dans le cœur de tous les fidèles. Car, à mesure que nous nous formons une haute idée de la gloire de Marie, nous nous figurons qu'elle peut tout pour notre salut, et lui donnant un pouvoir sans bornes sous prétexte d'honorer sa qualité de Mère de Dieu, nous abusons souvent de ce pouvoir, et nous voudrions le faire servir à autoriser notre relâchement et nos désordres.

Premièrement, il est certain, mes frères, que nulle pure créature n'a dans le ciel une gloire plus élevée que celle de la sainte Vierge ; sa plénitude de grâce et du Saint-Esprit, son mérite, ses vertus et sa qualité de Mère de Dieu, sont des titres par lesquels tout ce que l'on peut donner à une pure créature sans l'égaliser à Dieu, lui appartient par un droit incontestable ; or, comme il n'y a jamais eu personne qui ne l'ait placée en conséquence de tous ces titres glorieux, dans un rang supérieur à celui de toutes les créatures, sans en excepter même les anges, il n'y a aussi personne qui ose nier qu'elle ne soit élevée dans la gloire au-dessus d'elles.

Ce haut degré de gloire, qui est la suite de sa sainteté, de ses vertus héroïques, et surtout de sa qualité de Mère de Dieu, que lui conserva le concile d'Ephèse, malgré les contestations de Nestorius, a servi à assurer les fondements de la profonde vénération qu'on lui a rendue dans tous les siècles. L'Eglise la regardant dans le rang que lui donnent sur la terre et dans le ciel, ces titres éminents, s'est efforcée à redoubler ses respects pour elle ; elle lui a décerné un culte qu'on appelle d'hyperdulie, qui, en la mettant toujours au-dessous de Dieu, auquel seul appartient le culte de latrie, qui n'est point communicable à la créature, la place sans réserve au-dessus des anges et des hommes, qui se sont distingués par leur sainteté auxquels on ne rend qu'un culte de dulia.

Pour entretenir dans le cœur des fidèles ce respect et cette vénération qui sont dus légitimement à la Mère de Dieu, elle lui a consacré des fêtes solennelles, soit pour honorer les mystères où elle a eu part, soit pour conserver la mémoire des actions célèbres de sa vie, ou des miracles éclatants que Dieu a souvent accordés à son intercession ; elle a dédié au vrai Dieu sous son nom des

autels et des temples magnifiques par tout le monde; et pour s'intéresser davantage auprès de Jésus-Christ dans les nécessités publiques de l'Eglise ou dans nos besoins particuliers, elle lui adresse des vœux et des prières; elle l'appelle Mère de grâce, Mère de miséricorde, Avocate et refuge des pécheurs, Dame et Reine des anges et des hommes.

L'Eglise ne prétend point par tous ces grands titres la mettre en parallèle, ni avec Dieu, ni avec Jésus-Christ; elle reconnaît toujours qu'il y a une distance infinie entre elle et la divinité. Elle a eu soin de prévenir le zèle indiscret de ses enfants, de retrancher les superfluités dangereuses dans leur culte, quand il y en a eu, de remédier aux abus qui ont pu s'introduire par la négligence des pasteurs ou par l'ignorance des peuples. Le concile de Trente n'a-t-il pas ordonné qu'on ôtât tout ce qu'il pouvait y avoir de superstitieux dans l'invocation des saints? et ne sait-on pas de quelle manière l'Eglise a foudroyé longtemps auparavant l'erreur des Collyridiens, qui, ayant érigé la sainte Vierge en déesse, lui faisaient en cette qualité des oblations et des sacrifices (*S. Epiph. de Collyridianis*).

Il est vrai que la sainte Vierge pleine de bonté a, dans l'élévation de sa gloire même, les yeux ouverts et attentifs sur nous, qu'elle compatit à nos infirmités, qu'elle a un sentiment vif et tendre de nos misères, et que lorsque nous nous adressons à elle, elle s'intéresse comme Mère de grâce et de miséricorde à nous faire soulager par ses prières. Mais les conséquences que les ennemis de la religion tirent de là contre nous, ne sont pas légitimes.

L'Eglise ne la met point par là à côté de Jésus-Christ, et comme si elle avait un tribunal à part auquel on eût recours; nous ne croyons point que la sainte Vierge puisse être plus touchée de nos faiblesses que Jésus-Christ qui en a fait un essai continuel sur la terre; nous ne prétendons point opposer sa bonté avec la justice de Dieu, pour lui faire partager l'empire de la grâce avec le souverain médiateur; nous ne dépouillons point par une fausse piété Jésus-Christ de la miséricorde pour la lui transporter, et nous n'envisageons point le Fils de Dieu comme un juge inaccessible qui s'est retenu la justice pour laisser le principal exercice de la compassion à sa Mère.

Si nous l'appelons notre Dame et notre Reine; en la qualifiant ainsi, nous ne lui attribuons aucun empire particulier, ni aucune seigneurie, ni aucun pouvoir indépendant sur les grâces de Dieu, dont elle est comme nous la créature; la souveraineté de Dieu est incommunicable. Nous n'avons égard qu'à la gloire dont elle brille au-dessus des hommes et des anges, qu'à la supériorité que lui donnent sur toutes les créatures, son mérite, ses vertus et l'honneur d'être Mère de Dieu. En un mot, nous n'avons égard qu'au grand crédit qu'elle a acquis auprès de Jésus-Christ par les ser-

vices qu'elle lui a rendus comme homme durant sa vie mortelle; qu'au pouvoir qu'elle a d'intercéder pour nous plus efficacement, et de faire valoir nos prières par le secours des siennes.

Voilà l'esprit dans lequel l'Eglise et les Pères ont toujours usé à son égard des termes les plus respectueux et les plus humbles. Ils ont eu dessein d'honorer le Fils de Dieu, en honorant sa Mère, pourvu qu'ils n'égalassent pas la Mère au Fils; ils ont cru devoir exciter la piété et la confiance des peuples envers elle, en ornant avec autant d'innocence que de justice, ses fréquents éloges des titres les plus magnifiques, non pour lui donner un pouvoir absolu de disposer en faveur de qui il lui plaira, des souffrances, des mérites et des grâces de Jésus-Christ; mais pour mieux exalter l'éminence de son rang, et pour intéresser davantage sa piété envers nous par des expressions qui expriment mieux notre respect, et ce que peut sa médiation d'intercession; car Jésus-Christ est toujours à notre égard auprès de son Père notre seul médiateur de satisfaction et de justice; et la sainte Vierge une médiatrice d'intercession, et par voie de supplication.

De ce culte, de ces honneurs si religieux, de tous ces titres magnifiques, ainsi décernés à la sainte Vierge, par l'Eglise et par tous les saints Pères, les fidèles ont conclu qu'elle pouvait tout en leur faveur; elle peut beaucoup, en effet, mes frères, et je ne doute pas même que lorsqu'elle s'adresse pour nous à Jésus-Christ, il ne lui dise plus véritablement que Salomon ne le disait à sa Mère : Dites, ma Mère, ce que vous me demandez; car il ne serait pas juste de vous refuser : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (III Reg., II); mais il faut que la confiance que l'on a en elle soit conforme aux règles de l'Evangile, sans quoi elle n'est pas capable de s'intéresser ni de demander quelque chose pour nous; elle peut tout, pourvu que nous ne prétendions pas faire servir son crédit à flatter nos passions, et qu'en demandant des grâces à Dieu par les prières de Marie, ce que nous lui demandons s'accorde avec sa volonté, convienne à notre salut et à sa gloire, et que nous ne nous rendions pas indignes de le recevoir par une vie molle, relâchée et criminelle.

Il est juste que la gloire de la sainte Vierge, descendant, pour ainsi dire, du ciel sur la terre, par une réflexion de son éclat, s'y perpétue aussi bien que dans le ciel, et passe de génération en génération par la reconnaissance publique de l'Eglise; et que par une seconde réflexion, elle passe de l'Eglise dans le cœur de tous les fidèles pour y entretenir leur culte et leur piété envers la Mère de Dieu; mais ce culte et cette piété envers la Mère de Dieu sont inutiles si nous ne tâchons de faire revivre dans notre cœur l'esprit qui l'anima durant sa vie, et de perpétuer sa gloire par l'imitation de ses vertus; c'est en cela principalement que consiste le vrai culte de la Vierge.

Se persuader, sous prétexte qu'elle est le refuge des pécheurs, que Dieu fait par elle des miracles pour gratifier ses prétendus dévots souillés de crimes; et que quelque monstrueuse qu'ait été toute leur vie, elle ne laisse périr aucun de ceux qui lui ont rendu humblement leur culte, devoir dont il est bien plus aisé de s'acquitter que de renoncer à ses passions; c'est une erreur des plus détestables, c'est flatter les désirs de la chair et vouloir que celle qui, éclairée des lumières du Saint-Esprit, s'est crue obligée d'acheter le ciel par l'innocence et par la pureté de toute sa vie, et de mériter par les humiliations les plus profondes, par une vie laborieuse, retirée, pénitente, une gloire qui lui était préparée, favorise néanmoins, le libertinage et l'impiété. C'est vouloir qu'elle serve de ministre aux passions les plus déréglées, qu'elle renverse l'austérité et la pureté de la morale que son Fils a prêchée et autorisée par son exemple et par ses miracles, qu'elle fasse injure à la sainteté de Dieu, qu'elle ouvre le ciel aux plus scélérats sans qu'ils se soient auparavant purifiés dans le feu de la pénitence; et que, malgré la justice de Dieu, elle brise, pour ainsi dire, les portes de l'enfer pour en sauver les réprouvés et les transporter dans la gloire; or, y eut-il jamais une prétention plus injurieuse à Dieu, à Jésus-Christ et à sa Mère?

Il est vrai qu'elle est le refuge et l'Avocate des pécheurs, mais elle ne l'est que des pécheurs humiliés et contrits, et non point des pécheurs superbes, impénitents et toujours coupables. C'est donc en vain que ceux qui persévèrent dans l'attachement au péché se flattent de l'intéresser dans leurs besoins, et d'obtenir une bonne mort par la dévotion qu'ils ont pour elle et par les louanges continuelles qu'ils lui donnent; la louange qui sort de la bouche d'un pécheur ne lui est pas agréable, non plus qu'à Dieu (*Eccles.*, XV). Mère du bel amour, elle veut que ceux qui la servent, soient embrasés comme elle du feu de la charité, qu'ils aiment le Seigneur leur Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces (*Eccles.*, XXIV); et elle n'accorde sa protection qu'à ceux qui, en lui rendant leur culte, en honorant ses images, en chargeant les autels consacrés à Dieu, sous son nom, de dons et de présents, et en admirant ses grâces, ont encore plus de soin d'imiter ses vertus.

Voyons donc, mes frères, quel rapport il y a entre notre vie et la sienne. Jamais l'haïne du serpent n'a corrompu son innocence. Jamais les grâces qu'elle a reçues n'ont été oisives dans sa personne; en ayant reçu la plénitude, elle en a rempli toutes les dimensions, et ce n'a été que par le poids de son amour et de ses vertus qu'elle est morte, semblable à ces fruits, qui, sans être cueillis par une main étrangère, tombent d'eux-mêmes de l'arbre qui les porte quand ils sont arrivés à une parfaite maturité.

Nous, mes frères, au contraire, nous respirons à tout moment la corruption du péché; notre vie n'est qu'un cercle de désor-

dres: si Dieu luit un moment dans notre âme, il est ensuite plusieurs jours, et peut-être bien, très-longtemps sans y répandre sa lumière, parce que nous lui opposons le nuage de nos passions ou celui de notre tiédeur; malheureux que nous sommes, si le soleil s'éclipse à nos yeux seulement pour une heure, nous regardons cet effet, quoique naturel, comme une chose funeste qui peut causer de grands maux; et lorsque Dieu le véritable soleil de justice, dont, à l'imitation de la sainte Vierge, nous devrions être continuellement revêtus, s'obscurcit à notre égard par l'interposition de nos péchés et de nos passions, nous ne sommes point touchés de cette disgrâce.

Séduits en cet état par le démon, qui, sous les apparences de quelque piété extérieure, facile et commode, envers Marie, nous inspire souvent une malheureuse sécurité, nous négligeons la mortification de notre chair rebelle à l'esprit, nous différons de faire pénitence, et nous présumons tout de la miséricorde de Dieu et des prières de sa Mère, comme si elles ne nous devaient jamais manquer.

Pendant, loin qu'elle doive défendre au jugement de Dieu ses faux dévots, ce sera plutôt elle qui les accusera et qui lui demandera vengeance de l'outrage qu'ils lui font de croire qu'elle puisse être la patronne ou l'avocate de leur impiété et de leur injustice, et qu'elle protège l'impénitence. Qu'ils ne se flattent pas qu'elle ait de la compassion ou qu'elle verse des larmes pour ceux que son Fils condamne, car sa volonté est en tout la règle de la sienne, et il est impossible qu'elle n'approuve le jugement qu'il prononcera contre eux: et s'il est écrit dans le livre de la Sagesse que toutes les créatures, qui gémissent maintenant de ce que les méchants abusent d'elles et de ce qu'ils les détournent en des usages contraires à la fin pour laquelle Dieu les a créés, s'élèveront et combattront avec lui contre les insensés au jour du jugement, afin qu'ils soient punis par les choses mêmes dont ils auront abusé, et que les objets de leurs plaisirs deviendront les instruments de leurs supplices (*Sap.*, V), il faut encore moins douter que Marie, la plus excellente et la plus sainte de toutes les créatures, et celle qui a le plus honoré Dieu sur la terre, ne s'arme aussi en ce jour pour sa querelle et ne se soulève contre ceux qui, sous les vaines espérances de son crédit et de son pouvoir dont ils abusent, l'auront déshonorée par leur impénitence et par leurs désordres. Le seul moyen de la mettre dans vos intérêts, mes frères, c'est d'imiter ses vertus, c'est d'accompagner la confiance que vous avez en elle et les honneurs que vous lui rendez, ou de l'innocence de votre vie, ou de la véritable conversion de votre cœur. Sans cela vous ne pouvez plaire ni au Fils ni à la Mère; avec cela vous pouvez tout espérer de la protection de la Mère et de la miséricorde du Fils, grâces, secours, bénédictions, consolations en ce monde et la gloire éternelle en l'autre.

DISCOURS XXVII.

Sur la dévotion du Rosaire.

Glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus : dabit capiti tuo augmenta gratiarum : et corona inclitya proteget te.

Elle fera votre gloire, lorsque vous l'aurez embrassée ; elle mettra sur votre tête un accroissement de grâces, et elle vous couvrira d'une éclatante couronne (Proverbes, ch. IV).

Ce que Salomon a dit de la sagesse, je le dis à proportion de la dévotion du Rosaire, dont saint Dominique est le fondateur par une inspiration particulière; et que ses enfants ont cultivée depuis près de cinq cents ans dans l'Eglise; qu'elle fait la gloire de ceux qui l'embrassent; qu'elle met sur leur tête un accroissement de grâces; et que, bien différente des couronnes de la terre, qui ont besoin d'être défendues, c'est au contraire une couronne qui les défend et avec laquelle rien ne leur peut nuire.

Il ne fallait pas moins que ces belles paroles pour vous faire connaître le prix de cette dévotion, pour vous exprimer tous les avantages qui en reviennent aux fidèles qui s'y associent dans le dessein d'honorer plus dignement la Mère de Dieu, et pour les consoler au milieu des misères de la condition humaine, dans l'état du péché qui les a fait tomber du souverain degré d'honneur dans l'opprobre, qui les a dépouillés des richesses de la grâce pour les réduire à une indigence digne de toutes nos larmes, et qui leur a enlevé avec l'innocence cette force surnaturelle qui tenait toutes les créatures assujetties sous leur empire, pour ne leur laisser que leur propre faiblesse, qui les donne en proie à tous les ennemis de leur salut.

Voici donc les fruits que vous tirez de votre piété, mes frères, et en particulier de la dévotion du Rosaire, lorsque, pour vous élever à Dieu par les honneurs que vous rendez à la sainte Vierge, vous en remplissez tous les devoirs avec pureté de conscience et en esprit et en vérité : c'est une couronne qui fait la gloire de ceux qui l'embrassent : *Glorificaberis ab ea cum eam fueris amplexatus*; c'est une couronne qui met sur leur tête un accroissement de grâces : *Dabit capiti tuo augmenta gratiarum*; c'est une couronne enfin qui les fortifie et qui les protège contre tous les efforts de leurs ennemis : *Et corona inclitya proteget te.*

PREMIÈRE PARTIE.

La gloire de la sainte Vierge est d'être mère de Dieu, et par réflexion d'être mère des hommes; c'est d'avoir un Dieu pour fils naturel, et de nous avoir pour enfants adoptifs. Un homme et un homme est né dans elle, dit le roi-prophète : *Homo et homo natus est in ea (Psal. LXXXVI)* : un Homme-Dieu dont elle est la mère selon la chair, et tout le genre humain dont elle est la mère selon l'esprit et le cœur; et comme réciproquement Jésus-Christ; quoique égal à son Père, s'est souvent glorifié de la qualité de fils de l'homme, c'est-à-dire de fils et d'enfant de Marie, que le Prophète même lui fait dire à son Père : *Sauvez le fils de votre servante, Salvum fac filium ancillæ tuæ (Psal.*

LXXXV), il est hors de doute que ce doit être aussi une grande gloire pour l'homme chrétien d'avoir la sainte Vierge pour mère sur la terre, et qu'il lui revient beaucoup d'honneur de la servir comme telle par quelque pratique de dévotion extraordinaire.

De quelle gloire et de quel honneur vous couronnez-vous donc, mes frères, lorsque vous vous associez à celle du Rosaire, dont la fin est de la reconnaître pour votre mère, de vous avouer ses enfants, d'en remplir tous les devoirs envers elle, de prendre part non-seulement à sa joie et à sa gloire, mais à ses humiliations et à ses douleurs; de lui dire : Tout ce qui vous regarde me touche, tout ce qui vous fait plaisir me donne de la joie; tout ce qui vous afflige me cause de la douleur; je m'intéresse dans toutes les occasions où il y va de la gloire de votre Fils et de la vôtre; et de le lui dire encore plus de cœur et par vos actions que par vos paroles : *Omnia tua mea sunt* ! Car ne vous persuadez pas, mes frères, que la sainte Vierge se contente de cette dévotion superficielle qui, toute bornée à avoir un rosaire à la main et à réciter sans attention quelques prières vocales, ne passe jamais jusqu'au cœur pour y allumer le feu de la charité, comme dit le roi-prophète, ni jusqu'aux mains qui doivent prouver par de bonnes œuvres qu'on a de la religion et de la foi (*Psal. XXXVIII*).

En récitant la première partie de votre rosaire, par laquelle vous voulez renouveler dans vous-mêmes le souvenir des cinq mystères qui ont donné de la joie à la sainte Vierge, vous devez entrer dans l'esprit intérieur de sa joie; et, considérant avec elle que ces mystères ont été comme autant de pas que Jésus a faits pour avancer le salut de l'homme pécheur, comme autant de remèdes qu'il a apportés du ciel à nos maux, et comme autant de victoires qu'il a remportées sur le démon qui nous tenait assujettis sous sa puissance, il faut que votre cœur en soit étendu par une joie pleine et parfaite : *Gaudium vestrum sit plenum* (I Joan., I), et encore plus par une vive reconnaissance et par une charité si ardente pour Jésus-Christ, que ni les passions, ni la tiédeur, ni l'attachement aux créatures ne la puissent jamais éteindre : *Cor nostrum dilatatum est* (II Corinth., VI).

En récitant la seconde partie de votre rosaire, par laquelle vous avez dessein d'honorer les mystères qui ont affligé et humilié la sainte Vierge, il faut que vous soyez pénétrés de ses humiliations et de ses douleurs. Il n'est pas rare de trouver des chrétiens qui veuillent honorer les souffrances et les humiliations de Jésus et de Marie, mais où en trouve-t-on qui les honorent en demandant de les ressentir, ou en les recevant avec résignation? Ce sont là néanmoins vos obligations, confrères du Rosaire. Votre engagement à la pratique de cette dévotion est comme un renouvellement public des promesses solennelles que vous avez faites dans votre baptême, de renoncer à tous les plai-

sirs des sens, de porter votre croix et de souffrir tous les opprobres pour le nom de Jésus, de sauver votre âme par la patience au milieu des disgrâces (*Luc.*, XXI), de recevoir les revers de la fortune, les pertes de biens, les maladies sans murmure; d'étouffer dans votre cœur tous les sentiments de la haine, de la vengeance, et de pardonner même à ceux qui vous méprisent, qui vous humilient, qui vous outragent. Prosternés au pied de la croix du Fils de Dieu, vous devez dire à Marie, à cette mère d'amour et de douleur, ces paroles que lui chante l'Eglise : Faites que je ressente la pointe des douleurs qui ont transpercé votre âme, imprimez sur mon cœur les plaies de votre cher Fils crucifié, et l'en pénétrez fortement et jusque dans le centre : *Crucifixi fige plagas cordi meo valide*. Faites par vos prières que, contrit et humilié de mes péchés qu'il a expiés aux dépens de sa gloire, de son sang et de sa vie, je mange mon pain mêlé avec la cendre et j'arrose mon lit de mes larmes. Faites que, sensible avec vous aux humiliations qu'il a souffertes pour me tirer de l'opprobre et me couronner de gloire, je me confonde dans la vue de mon propre néant, de ma faiblesse, de mes misères; je ne rougis point de m'humilier, j'aie de la joie quand je le suis, et j'aime à m'abaisser au-dessous de toutes les créatures.

Si vous avez quelque consolation à me donner, disait saint Paul à de nouveaux fidèles, quelque charité à me témoigner (*Philip.*, II); si vous avez quelque société d'esprit avec moi; si vous avez les mêmes entraîles de miséricorde que j'ai pour vous : *Implete gaudium meum*; remplissez, comblez, consommez ma joie. Et que faut-il faire, grand Apôtre, pour vous donner cette consolation? vous aimer, vous estimer et vous honorer les uns les autres, n'avoir pas tant égard à ce que vous êtes devant les hommes, qu'à ce que vous êtes devant Dieu.

C'est à proportion, mes frères, ce que dit intérieurement la sainte Vierge à tous ses dévots. Si vous êtes véritablement mes enfants, si vous avez quelque amour et quelque respect pour moi, comblez ma joie et me donnez des preuves de votre attachement, en fuyant toutes les contestations, toutes les disputes de vanité, ce point d'honneur si contraire à l'esprit de mon Fils et aux maximes de son Evangile. Considérez tout le monde, comme si tout le monde était au-dessus de vous dans la pratique et dans l'usage de la vie, et non pas seulement dans votre oratoire; par un véritable sentiment d'humilité, et non pas seulement par des airs, des manières et des compliments politiques, comme font la plupart des gens qui ne s'humilient que pour s'élever, et qui ne cèdent aux autres en mille occasions, que pour s'attirer plus d'honneur.

Vous ne pouvez pas, dites-vous, en qualité d'hommes, vous défaire de ce point d'honneur, votre faiblesse et votre misère sont trop grandes : vous ne le devez pas, prétendez-vous, dans le rang que vous oc-

cupez dans le monde, votre naissance et votre fortune sont trop élevées; mais vous le pouvez et vous le devez en qualité de chrétiens, de disciples de Jésus-Christ, qui vous l'a commandé, qui vous en a donné l'exemple dans la personne de sa sainte Mère, dans la sienne propre, en s'humiliant non-seulement au-dessous des anges, mais des hommes, non-seulement devant les justes, mais en la présence des pécheurs, mais aux pieds du plus grand de tous les pécheurs, et que le péché avait transformé en démon, c'est Judas.

Humiliez-vous, non-seulement devant les grands de qui vous dépendez, et de la faveur desquels vous espérez votre fortune, mais devant les pauvres que vous avez jusqu'ici méprisés : honorez-les de vos visites, mais soulagez-les encore plus par vos bienfaits, sans lesquels, comme dit Tertullien, les paroles de consolation que vous pourriez leur donner, ont si peu de force et d'autorité, qu'ils ont honte de se faire entendre : *Deficientibus factis verba erubescunt*. Il faut que les mains d'un chrétien qui veut honorer la pauvreté de Jésus et de Marie se vident de tout; et que, si elles sont d'or comme celles de l'Epoux (*Cantic.*, V), ce ne soit point pour vivre avec pompe et avec luxe, mais pour tirer les pauvres de la misère par ses aumônes et par ses bienfaits.

En récitant enfin la dernière partie de votre rosaire, par lequel vous avez dessein de renouveler dans votre esprit le souvenir des cinq mystères qui ont fait éclater la gloire de Jésus-Christ avec tant de magnificence, et celle de sa Mère par réflexion, il faut que vous fassiez tous vos efforts pour la soutenir et pour l'avancer dans deux sujets différents, dans vous par une vie irréprochable, et dans votre prochain par vos bons exemples.

Or, avancez-vous la gloire de Jésus-Christ dans vous-mêmes, vous qui l'y crucifiez de nouveau tous les jours, comme dit le grand Apôtre, par les dérèglements de votre vie scandaleuse, vous qui, loin de bénir son saint nom, le déshonorez sans cesse par vos relâchements, et le blasphémez dans les excès de vos emportements. Il était défendu aux Juifs, par une loi que nous trouvons dans l'Exode, de faire cuire le chevreau dans le lait de la mère (*Exod.*, XXIII), parce que, dit saint Clément d'Alexandrie (*Strom.*, lib. II, p. 401), il y aurait eu trop de cruauté, en égorgeant un animal si tendre, de faire servir à l'assaisonnement et à la destruction de sa chair, le lait même que la nature lui a préparé dans le sein de sa mère pour l'entretien de sa vie.

Voilà néanmoins ce que vous faites, mes frères, lorsque avec les apparences de quelque dévotion envers la sainte Vierge, vous ne laissez pas d'égorger Jésus-Christ par vos péchés. Vous faites mourir l'enfant dans le lait de sa mère, vous servez extérieurement la mère pour déshonorer plus hardiment le fils : quelle cruauté ! quelle impiété ! est-ce là comment vous vous montrez vous-mêmes

les dignes enfants de l'un et de l'autre? Un nom, quelque saint qu'il soit, ne sert de rien, si la piété ne le soutient; et lorsque la vie ne répond pas à la gloire de l'extraction, cette gloire se ternit et demeure obscurcie par les vices qui la couvrent. Cessez donc, mes frères, de vous glorifier du nom d'enfants de Jésus et de Marie, ou cessez de le profaner et de le porter à votre honte: ne vous flattez pas, ce nom illustre qui vous donne parmi les fidèles une si glorieuse distinction, vous reprochera lui-même un jour de l'avoir violé par vos crimes; et, bien loin qu'il vous puisse servir de titre pour obtenir grâce au jugement de Dieu, il ne servira, au contraire, qu'à vous faire condamner plus sévèrement, parce que vous en aurez abusé.

Enfin procurez-vous l'avancement de la gloire de Jésus-Christ dans le prochain, vous qui, au lieu d'attirer les pécheurs à son service, et d'étendre son royaume, empêchez, par vos mauvais exemples, qu'ils ne se convertissent. Ecoutez ce qu'en dit saint Augustin. Il y a des gens qui bénissent Dieu de bouche, et non de cœur, qui le louent par leurs paroles, et non point par leurs œuvres, et ceux-là sont cause qu'il est blasphémé par ceux qui étant hors de l'Eglise, sans volonté de se convertir par trop d'attachement à leurs péchés ou à leurs erreurs, ne laissent pas de dire pour excuse que la vie scandaleuse des chrétiens est ce qui apporte du retardement à leur conversion (*D. Aug. in Psalm. XXXV*). Et, quoique cette excuse ne soit pas légitime, j'avoue cependant qu'elle ternit beaucoup la gloire de Dieu et de la religion; et que ces chrétiens scandaleux font plus de tort à Jésus-Christ que ne lui en ont jamais fait les Juifs; parce que les Juifs n'ont fait mourir que son corps naturel, au lieu que ceux-ci font mourir le fruit de son sang précieux et les âmes qu'il a rachetées. Quel crime à des chrétiens de contribuer eux-mêmes à rendre la gloire de leur Dieu méprisable, d'être cause que son nom est blasphémé parmi les gentils, et que la vérité de sa religion est outragée par les impies!

L'exemple de David nous peut faire comprendre aisément quel crime on commet lorsque l'on donne occasion aux infidèles de blasphémer le nom du Seigneur. Ce prince, ayant confessé son péché, obtint à la vérité de la bonté de Dieu l'exemption de la peine éternelle qu'il méritait, et cette grâce lui fut accordée en faveur des bonnes œuvres qu'il avait faites autrefois, et auxquelles Dieu voulut bien avoir égard; mais, pour la peine temporelle, il ne put jamais faire consentir la miséricorde de Dieu à la lui remettre, quelques marques qu'il donnât d'un sincère repentir (*Salv. de Provid., lib. IV*); car, le prophète Nathan l'ayant assuré, de la part de Dieu, qu'il lui pardonnait son péché, et qu'il lui laisserait la vie, il ajouta aussitôt: Mais parce que les ennemis du Seigneur ont blasphémé son saint nom, l'enfant qui est né de votre péché mourra: David crut pouvoir fléchir un Dieu dont il avait tant de fois éprouvé les bontés, il mit bas

son diadème, il se dépouilla de sa pourpre et de tous les ornements de la royauté, il s'enferma dans un appartement de son palais, où, prosterné contre terre, couvert de cendres, et revêtu d'un cilice, il employa les gémissements et les larmes pour obtenir la vie de son fils; mais ce fut en vain, Dieu demeura inflexible. D'où l'on peut inférer que celui-là est indigne de pardon, qui expose le nom de Dieu aux insultes de ses ennemis; car enfin, qu'un homme commette un crime, où, s'il est possible, ce nom adorable ne soit point intéressé, cet homme ne fait tort qu'à soi-même; mais s'il est cause que ce nom soit blasphémé, il entraîne avec lui dans son péché et dans la peine qui le doit suivre, une infinité de coupables, et sa punition sera d'autant plus grande, que le nombre de ceux qu'il aura fait tomber sera plus grand.

Ne vous contentez donc pas, mes frères, d'honorer Jésus-Christ et sa Mère, du bout des lèvres, comme les impies. Que celui, dit un saint docteur, qui répète tant de fois la Salutation angélique, en disant son rosaire, prenne les vêtements d'un ange, qu'il vive comme les anges, qu'il parle comme les anges, afin que l'on puisse dire qu'il imite l'innocence et la pureté de celui dont il emprunte la vie pour honorer la sainte Vierge. Que celui qui salue Marie, pleine de grâces et toute revêtu du soleil, craigne de paraître devant elle, couvert des ombres du péché; car sa dévotion ne lui servirait de rien, et elle n'attirerait point sur sa tête l'accroissement de la grâce: *Dabit capiti tuo augmenta gratiarum*.

SECONDE PARTIE

Nous ne pouvons mériter ni la première ni la dernière grâce, elles sont un pur don de la miséricorde de Dieu, qui nous prévient sans nous, et qui couronne lui-même son ouvrage par la persévérance qu'il nous donne; mais, lorsque nous sommes justes, nous pouvons mériter l'accroissement de la grâce que nous avons reçue, ou nous en attirer de nouvelles, par le redoublement de notre ferveur, et par la multiplication de nos vertus, selon cette parole de saint Pierre: croissez en grâce par la pratique des bonnes œuvres: *Crescite in gratia* (*II Petr., III*), et par conséquent nous la méritons aussi par notre dévotion envers la sainte Vierge, étant impossible de lui rendre nos devoirs avec piété comme à la Mère de Dieu, et comme à la nôtre sans l'intéresser à nous procurer par ses prières auprès de Jésus-Christ, les grâces dont nous avons besoin sur la terre.

Je ne fonde pas ma proposition sur les promesses solennelles qu'elle en a faites elle-même en tant d'occasions à ses dévots, ni sur ce qu'en ont écrit sainte Gertrude, dans le livre quatrième de ses révélations, et le bienheureux Alain, religieux de Saint-Dominique, très-zélé panégyriste de la dévotion du Rosaire; car, outre que l'on n'est pas obligé de croire aux esprits que l'on n'a pas éprouvés, comme dit saint Jean (*I Joan.,*

IV), ces témoignages, quoique vénérables par la sainteté des personnes qui les déposent, passeraient peut-être dans les esprits forts, qui font gloire de douter de tout en matière de religion, pour des preuves dignes de la crédulité du simple peuple; mais je fonde ma proposition sur le crédit que la sainte Vierge a auprès de Jésus-Christ, par sa sainteté et par sa qualité de mère, et sur l'intérêt que Jésus-Christ même a de l'exaucer, quand elle lui demande quelque grâce pour les justes ou pour les pécheurs contrits et humiliés.

Ecoutez, mes frères, les propres termes dont se sert saint Irénée, pour relever le mérite et le crédit de la Mère de Dieu. Une vierge est d'abord la ruine du monde, dit ce saint docteur (*adv. hæres., lib. V, cap. 19, et lib. III, cap. 33*), et une vierge, au temps marqué de Dieu, est l'espérance et le commencement du salut du monde, afin que Marie, vierge, devint l'avocate et la médiatrice d'intercession de la réconciliation d'Eve, qui avait abandonné Dieu étant vierge, et que l'obéissance de l'une fût le remède et la réparation de la désobéissance de l'autre.

Après le témoignage formel d'un si grand saint, d'un martyr et d'un homme apostolique, l'un des plus anciens docteurs de l'Eglise universelle, et la gloire particulière de celle de France, qui ne serait étonné de l'impie témérité des hérétiques de ces derniers temps, qui, ayant conspiré de détruire la piété religieuse des fidèles envers tous les saints, et surtout envers celle qui, par sa qualité de Mère de Dieu, est sans comparaison élevée au-dessus, non seulement de tous les saints, mais de tous les anges, osent accuser l'Eglise comme d'un blasphème de ce qu'elle souffre que l'on donne à la sainte Vierge le titre d'avocate et de médiatrice d'intercession, la qualité d'avocat et de médiateur, disent-ils, n'appartenant uniquement qu'à Jésus-Christ (*Sacy, in cap. V Genes.*)

Mais il est aisé de voir, par ces paroles de saint Irénée, que cette expression que ces hérétiques accusent d'impiété et de nouveauté, a été soutenue, il y a près de quinze cents ans, par ce grand martyr qui l'avait apprise de saint Polycarpe, disciple des apôtres; car ce saint savait très-bien, comme l'Eglise l'enseigne aujourd'hui, qu'il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit auprès de son Père l'avocat et le médiateur de rédemption, lui seul nous ayant sauvés par la vertu de son sang et de son Esprit; mais il savait en même temps que la sainte Vierge peut être appelée avec raison, et à la gloire même de Jésus-Christ, dont elle est la mère, avocate et médiatrice d'intercession (*Idem, ibid.*).

C'est pourquoi saint Bernard, qui, dans le douzième siècle, a été rempli de l'esprit des plus saints docteurs que Dieu ait donnés à son Eglise, dans les siècles les plus anciens et les plus heureux, a attribué à la sainte Vierge, en ce même sens, ces titres d'avocate et de médiatrice d'intercession des

hommes envers Dieu; et comme ce saint était embrasé d'un zèle ardent envers la mère du Sauveur, ainsi qu'il le témoigne lui-même, il porte tous les fidèles à avoir une ferme confiance en son intercession auprès de son fils, et il finit cette exhortation en ces termes (*Idem ibid.*).

Si le souvenir de vos désordres et la crainte des jugements de Dieu vous accablent d'une telle sorte, que vous appréhendez que votre trouble ne vous porte dans le désespoir, pensez à Marie; que son nom soit dans votre bouche et dans votre cœur; et pour vous mettre en état d'obtenir, par son mérite, la grâce que vous désirez, ayez toujours devant les yeux l'exemple de sa vertu et de sa vie. Votre espérance se fortifiera, en priant la sainte Vierge de cette sorte, et vous ne vous égarerez point en la suivant. Elle vous conduira dans la voie de Dieu, elle vous préservera des chutes et de la lassitude même, elle vous protégera contre toutes les tentations, et elle vous fera arriver heureusement à la fin de votre course (*D. Bern., de Laud. Virg. Mar., homil. 2, tom. 2, num. 17*).

L'Eglise, les Pères et les conciles ont, dans tous les siècles, fait son éloge, à peu près dans les mêmes termes, et n'ont point cru déshonorer Jésus-Christ, en disant que sa Mère est l'asile et le refuge des pécheurs, l'avocate et la protectrice des hommes, une mère de grâce et de miséricorde. Or, à quoi serviraient tous ces titres pompeux et toutes ces expressions magnifiques, si elle n'avait pas le crédit de nous obtenir quelques grâces par ses prières, qu'à nous donner une vaine idée des grandeurs de la Mère de Dieu? Serait-il possible que celle qui a donné le plus pur de son sang, pour former un corps à Jésus-Christ, par l'opération du Saint-Esprit; que celle qui l'a allaité, nourri, porté et servi tant d'années, ne pût pas fléchir sa miséricorde, quand elle l'implore, ou pour un pécheur pénitent, ou pour un juste qui ne désire rien qui ne soit conforme à la volonté de Dieu, et qui ne convienne à son salut? Non, mes frères, et je dirai toujours avec l'Eglise: Nous nous retirons sous votre protection. Sainte Mère de Dieu, ne rejetez pas les prières que nous vous adressons dans nos nécessités, et faites, vierge glorieuse et bénie entre toutes les femmes, que nous soyons délivrés de tous les périls; et si je ne le disais pas, non seulement je ferais injure au crédit de la Mère de Dieu, mais même je ferais tort aux intérêts de son Fils.

Et en effet, si Dieu s'est engagé, selon la parole du roi-prophète, d'être toujours proche de ceux qui l'invoquent en vérité, d'accomplir la volonté de ceux qui le craignent, et d'exaucer leurs prières: *Voluntatem mentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet* (*Psal. CXLIV*); Jésus-Christ refusera-t-il à sa Mère les grâces qu'elle lui demandera pour la conversion, ou pour la consolation de ses enfants et de ses dévots, à sa Mère qui est la plus juste et la plus sainte de toutes les créatures, pour qui il a

tant d'amour, et qui a sans comparaison plus de crédit auprès de lui dans le ciel, que les justes n'en ont sur la terre? Non, mes frères, je n'ose avoir cette pensée; il me semble au contraire, que lorsqu'elle se présente devant son trône, il lui dit comme Salomon à Bethsabée : *Pete, mater mea* (III Reg., cap. II) : Demandez, ma mère; et quoique en qualité de créature, vous ne paraissiez devant moi qu'en posture de suppliante, je ne détournerai point mes yeux de votre visage, ni ne fermerai point mes oreilles à vos prières. Est-ce la grâce et la réconciliation des pécheurs que vous me demandez? je vous l'accorde, pourvu qu'ils reviennent à moi de tout leur cœur. Est-ce que ceux qui me servent fidèlement et qui vous honorent, soient délivrés de la tentation et des autres périls qui les environnent? je les en délivre. Et si je ne les en délivre pas toujours comme ils le demandent, c'est que j'ai dessein de les tourner à leur avantage, et de les sauver par ces rudes épreuves. Est-ce que je rende la fertilité à leurs campagnes désolées, plutôt par leurs propres péchés que par l'injure des saisons? j'y consens, et je donne au mérite de vos prières, ce dont ils sont indignes par leurs crimes.

C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous voulez obtenir quelque grâce de Jésus-Christ, allez à lui par Marie. Des cœurs lâches et sans ferveur comme vous l'êtes, ne doivent point se présenter sans protecteur devant un souverain qu'ils n'ont pas suivi dans les périls. Des hommes coupables ne doivent point avoir la hardiesse de se présenter sans avocat, devant le tribunal de leur juge. Des épouses sans amour et sans tendresse ne doivent point se présenter sans intercesseur à la porte d'un époux, auquel elles ont été infidèles. Il faut par votre piété envers les saints, les intéresser à soutenir vos larmes et vos vœux par leurs prières. Il faut dire avec respect à la Mère de Dieu : Sainte Marie, priez pour nous, misérables pécheurs, dites à votre Fils ce que vous lui dites autrefois en faveur des conviés, aux noces de Cana : *Vinum non habent* (Joan., II). Mon Fils, ces âmes sont assez malheureuses pour n'avoir point vos bonnes grâces; elles en sont indignes à la vérité, mais je vous les demande pour elles, et je vous supplie de ne me pas confondre par un refus : *Petitionem unam parvulam ego deprecor a te, ne confundas faciem meam* (III Reg., II).

Ainsi je me persuade, mes frères, que saint Dominique fait pour vous dans l'établissement de la dévotion du Rosaire, ce que fit autrefois Rébecca, lorsqu'elle mit à la bouche de Jacob les paroles dont il devait se servir pour obtenir de son père la bénédiction qu'il avait promise à Esau (Genes., XXVII) : pressé de sa charité et de son zèle pour le salut de vos âmes, il vous met à la bouche cette salutation de l'Ange à la Vierge, *Ave, gratia plena* (Luc., I) : je vous salue, ô pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et

le fruit de vos entrailles est béni : ne doutant point que par de si belles paroles qui ont donné commencement à la régénération du genre humain, vous n'intéressiez la Mère de Dieu à vous procurer par son intercession, la grâce et la bénédiction de son Fils; et si vous ne les obtenez pas, mes frères, c'est que vous vous en rendez indignes par vos péchés, qui déshonorent la sainteté du Fils et celle de la mère.

Osez-vous vous plaindre que Dieu vous refuse des biens qu'il ne vous doit pas, pendant que vous lui refusez l'obéissance que vous lui devez, dit Salvien. Dieu ne vous écoute pas quand vous le priez : écoutez-vous Dieu quand il vous commande (*Salv., de Provid., lib. III*)? Dieu, dites-vous, ne daigne pas jeter les yeux sur la terre; daignez-vous lever les vôtres au ciel? Dieu méprise vos prières, vous en étonnez-vous? vous avez méprisé ses ordres; du moins rendez les choses égales entre Dieu et vous : la plainte est injuste à qui souffre avec justice. J'ai parlé, dit le Seigneur à son peuple, j'ai crié, vous avez fermé l'oreille à ma voix, vous crierez à votre tour, et je ne vous écouterai point; rien de plus juste, vous n'avez pas regardé, on ne vous regarde pas; vous n'avez pas écouté, l'on ne vous écoute pas (*Mich., III*).

Quel est le maître assez indulgent envers ses serviteurs, qui se voyant méprisé par eux, se contente seulement de les mépriser? que dis-je, tout le mépris que des serviteurs peuvent témoigner pour leur maître, ne peut aller, tout au plus, qu'à négliger ses ordres; nous poussons bien plus loin celui que nous avons pour la souveraine majesté de Dieu; non-seulement nous négligeons ses divins commandements, mais par une audace qui ne peut être assez punie, nous faisons tout le contraire de ce qu'il nous commande. Il nous ordonne, par exemple, de nous aimer d'un amour réciproque, et nous nous laissons déchirer le cœur par des haines mutuelles. Il veut que nous soulignons les pauvres, et nous les opprimons; bien éloignés de donner ce qui est à nous, nous nous emparons de ce qui est aux autres. Il exige de nous une chasteté si parfaite, qu'il veut que nos yeux soient aussi purs que la lumière qui les éclaire, et il n'y a point d'impuretés dont les hommes ne se souillent; le dirai-je enfin, la sainte Vierge, cette avocate des pécheurs, que nous supplions tous les jours d'apaiser par ses prières la colère de Jésus-Christ, semble être réduite malgré elle à exciter sa justice, et hors quelques âmes saintes que la grâce préserve de la corruption générale, qu'est-ce aujourd'hui que l'assemblée des chrétiens, sinon une troupe presque de criminels?

Tous les vices ont corrompu la plupart des chrétiens. J'en appelle à leur conscience, dit le même Père (*Salv. ibid.*). Peut-être serait-il plus facile d'en trouver qui soient coupables de tous, que coupables d'aucun. On en trouvera plus d'engagés dans les grands dérèglements, qu'on n'en trouvera dans les

moindres; je ne le puis dire sans être saisi d'horreur, la corruption s'est répandue de telle sorte dans les mœurs, que c'est parmi eux une espèce de vertu qu'un vice médiocre : *In hanc enim probrositatem morum prope omnis Ecclesiæ plebs redacta est, ut in cuncto populo christiano genus quodam modo sanctitatis sit, minus esse vitiosum.*

Le croirait-on? l'on a moins de respect pour les temples du Dieu vivant que pour la maison du moindre juge; l'on n'entre point dans le palais des grands avec irrévérence, et l'on n'a pas les mêmes égards pour les autels du Seigneur. Des hommes tout occupés des choses de la terre, tout couverts de crimes, osent bien s'avancer jusqu'à la vue du sanctuaire, et sans aucun respect pour la majesté redoutable qui y est présente, ils vont exposer à ses yeux une âme souillée de mille péchés.

J'avoue que les temples sont destinés pour y offrir à Dieu des sacrifices de louanges, pour y offrir à Dieu des prières, des vœux; je sais que l'accès des autels ne doit être interdit à personne; et que le souverain monarque qui remplit de son auguste présence ces lieux sacrés, invite tous les hommes à y venir lui rendre leurs hommages; mais malheur à quiconque n'y entre que pour irriter un Dieu si bon. On y va pour fléchir sa colère, et on ne fait que l'enflammer davantage. On y va pleurer ses crimes, et l'on commet aussitôt ce que l'on vient de pleurer. Dans le moment même que nos prières s'élèvent vers le ciel, nous formons des projets d'offenser celui que nous tâchons de nous rendre favorable. Quelle imprudence! quelle aveugle impiété! notre cœur dément notre bouche; et tandis que nos paroles désavouent nos mauvaises actions, notre imagination en est tout occupée.

Ainsi notre oraison est un nouveau crime, et selon le langage de l'Écriture, notre prière nous est imputée à péché (*Psalm. CVIII*). Que si l'on veut savoir quelles sont les diverses pensées qui occupent alors l'esprit de la plupart des hommes, on n'a qu'à les suivre au sortir de l'église. Les uns méditent, les autres s'abandonnent à l'intempérance; ceux-ci se livrent à l'impureté, ceux-là commettent des injustices. Tous retournent à leurs infâmes exercices, tous reprennent leurs habitudes vicieuses, tous enfin font assez connaître que même à la vue des autels, durant les plus saints mystères, leur livre de prières ou leur rosaire à la main, ils méditaient en secret les actions honteuses qu'on leur voit ensuite rendre publiques. Voilà sans déguisement, mes frères, ce qui vous fait perdre le fruit que vous pourriez tirer de toutes les dévotions que vous pratiquez. Voilà en particulier ce qui empêche que celle du Rosaire n'attire sur vous un accroissement continu de grâces, et ne soit enfin une couronne qui vous fortifie, et qui vous protège contre tous les efforts de vos ennemis : *Et corona inclyta proteget te.*

TROISIÈME PARTIE.

On ne couronne ordinairement ceux qui

combattent, que lorsqu'ils ont remporté la victoire sur leurs ennemis (*II Timoth., IV*); et le grand apôtre même n'a dit avec confiance ces paroles, il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur comme un juste juge me rendra en ce grand jour, qu'après avoir dit: j'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, et j'ai été constant dans la foi. L'on peut dire néanmoins que les enfants de la sainte Vierge sont dans un sens couronnés avant le combat; et que leur rosaire, lorsqu'ils le récitent avec un esprit plein de foi et de piété pour honorer Jésus-Christ et sa Mère, n'est pas tant une couronne qui leur soit donnée comme à des vainqueurs, qu'une couronne de force et de protection qui leur assure la victoire dans tous les combats qu'ils ont à soutenir contre leurs divers ennemis : *Corona inclyta proteget te* : c'est pourquoi l'on peut leur appliquer ce qui est dit de cet homme merveilleux de l'Apocalypse, auquel on donna une couronne avec laquelle il partit en vainqueur pour continuer ses victoires : *Data est ei corona, et exivit vincens ut vinceret* (*Apocal., VI*).

Que n'ai-je autant d'éloquence que Pie V avait de foi, lorsque le rosaire à la main, il s'efforçait d'animer la piété des fidèles envers la sainte Vierge, pour obtenir les secours dont l'Eglise avait besoin dans l'un des plus grands dangers où elle se soit trouvée; je vous ferais voir que si les plus grands corps et les plus puissants sont ordinairement les plus assurés de vaincre, les plus faibles peuvent aussi triompher quelquefois avec cette couronne, qui les met sous la protection de Dieu et de sa Mère. Une des plus redoutables flottes que l'empire ottoman ait équipées, paraissait dans le golfe de Lépante, en présence de l'armée navale des chrétiens, fort inférieure à celle des Turcs, en troupes et en vaisseaux. Toute la chrétienté en prières et tremblante, attendait le succès du combat, et il s'agissait ou de la liberté de l'Eglise, ou d'en voir une des plus belles parties, réduite sous le joug cruel des infidèles.

Dans une si extrême conjoncture, ce saint pape plein de confiance en Dieu dont il implorait la miséricorde par l'intercession de la sainte Vierge, se sent intérieurement inspiré de mander au généralissime de l'armée chrétienne (1) de combattre les courages abattus par la crainte se relèvent par l'espérance; les deux flottes se joignent et en viennent aux mains; le combat fut des plus opiniâtres; le vent qui au lever du soleil était contraire aux chrétiens, leur fit durant plusieurs heures désespérer de la victoire, mais enfin s'étant tourné tout d'un coup contre les ennemis de la religion, sans doute par un miracle; le ciel en pareil jour que celui-ci, l'Eglise en prières, et célébrant la fête du Rosaire, décida tout l'avantage en faveur des chrétiens. Il fut tel, mes frères, que cent quatre-vingts galères y furent prises sur les Turcs, vingt brûlées, vingt coulées.

(1) Don Juan d'Autriche.

à fond, sans parler du grand nombre de prisonniers qui furent faits sur eux, ils y perdirent dans l'eau, ou par le fer, ou par le feu, vingt-cinq mille combattants, presque tous leurs chefs, et le pacha de la mer, qui y commandait en personne. Vingt mille chrétiens furent délivrés de la plus triste et de la plus dure des servitudes ; et cet événement, digne de la mémoire de tous les siècles, fait bien voir aux fidèles ce que peut leur faiblesse, lorsqu'elle est assurée de la protection de Dieu par l'intercession de Marie.

Que n'ai-je autant de rapidité dans mes expressions qu'elle a de promptitude à multiplier son assistance dans tous les lieux où l'appellent ses enfants et ses dévots ; que de démons vaincus, que de tentations dissipées, que de passions ralenties, que d'ennemis défaits, que d'hérétiques convertis ou confondus, que de feux éteints, que de tempêtes calmées, que de malades guéris, que d'hommes tirés du péril au milieu des combats et des naufrages, que de pécheurs fortifiés contre leur crainte et leur désespoir ne vous exprimerais-je pas en un moment !

Vous n'osiez autrefois approcher de votre Père que vous aviez grièvement offensé, dit saint Bernard, sa voix seule vous effrayait ; et comme Adam, vous cherchiez des feuilles pour vous cacher (*D. Bern. de Virg. Deipara, serm. 2, tom. II, num. 7*). Il vous a donné Jésus-Christ pour votre médiateur, qu'est-ce qu'un tel Fils n'obtiendrait pas d'un tel Père ? la dignité de sa condition et l'amour que son Père lui porte feront sans doute qu'il sera exaucé. Mais n'appréhendez-vous point d'approcher de ce Fils ? et pourquoi l'appréhenderiez-vous ? Il est votre frère, composé de votre chair, sujet aux mêmes tentations que vous, excepté le péché, et il s'y est assujéti pour vous faire miséricorde. C'est Marie qui vous a donné ce frère. Mais peut-être que vous appréhendez la majesté de sa divinité, parce qu'encore qu'il se soit fait homme, il ne laisse pas d'être toujours Dieu. Voulez-vous donc avoir aussi un avocat auprès de lui ? ayez recours à Marie dans qui l'humanité est toute pure. Je parle assurément quand je dis qu'elle sera aussi exaucée à cause de la dignité de sa condition ; car le Fils exaucera sa mère, et le Père exaucera son Fils. C'est là, mes enfants, continue ce saint docteur, l'échelle des pécheurs ; c'est là le plus grand sujet de confiance et de mon espérance ; car se pourrait-il faire que le Fils rejetât sa mère, ou qu'il fût rejeté de son Père ; qu'il n'écoutât pas, ou qu'il ne fût pas écouté ? je ne crains ni l'un ni l'autre : le Fils égal à son Père a tout pouvoir auprès de lui ; et l'ange dit à la Vierge qu'elle a trouvé grâce devant Dieu (*Luc. I*). Quel bonheur pour nous ! elle trouvera toujours grâce, et c'est de la seule grâce que nous avons besoin. Cette Vierge prudente ne cherche point la sagesse comme Salomon, ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, mais la grâce, parce que c'est par la seule grâce que nous sommes sauvés. Pourquoi donc désirons-nous autre

chose, continue encore ce saint docteur ? cherchons la grâce, mes frères, et la cherchons par l'intercession de Marie, parce que demandant bien tout ce qu'elle demande, elle le trouve, et ne peut être refusée (*Idem., ibid. num. 8*) ; cherchons la grâce, et la cherchons auprès de Dieu ; car la faveur des hommes est vaine et trompeuse. Que les autres cherchent avec soin ce mérite inutile qui les peut faire estimer des hommes, pour nous, ne nous appliquons qu'à trouver la grâce ; car n'est-ce pas une grâce que nous soyons ici ? n'est-ce pas une grande miséricorde de Dieu, que nous ne soyons point perdus entièrement (*Thren., III*), nous parjures, nous adultères, nous homicides, nous ravisseurs, nous l'ordure du monde ? Consultez vos consciences, et voyez qu'ou il y a eu une abondance de péchés, Dieu y a répandu une surabondance de grâces (*Rom., V*). Marie ne demande point le mérite, mais la grâce, et elle met tellement sa confiance dans la grâce, qu'elle ne s'élève point et qu'elle craint même le salut d'un ange, parce qu'elle s'en croyait indigne : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus : quia quod quærit invenit, et frustrari non potest.*

En un mot, dit ce Père, dans un autre endroit, qui que ce soit de vous qui se sente moins marcher sur la terre, que flotter au milieu du déluge orageux de ce siècle, qu'il invoque Marie avec piété, et il ne sera point confondu (*D. Bern. homil. 2, de Laud. Virg. Mat. num 17, tom. II*). Si les vents impétueux des tentations s'élèvent, si vous êtes en danger de vous froisser, de vous briser contre les écueils des tribulations ; semblables aux nautoniers, qui, au milieu d'une furieuse tempête, regardent s'il ne paraît point quelque étoile favorable qui leur promette ou leur procure le calme, regardez cette étoile éclatante, invoquez Marie : *Respice stellam, voca Mariam* ; si vous êtes agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de l'envie, de la jalousie, jetez les yeux de l'esprit sur cette étoile, et appelez Marie à votre secours. Si la colère, l'avarice ou les attrait de la chair ébranlent le vaisseau de votre âme, regardez Marie dans vos dangers, dans vos afflictions, dans vos doutes ; pensez à Marie, invoquez Marie, et afin d'obtenir plus aisément le suffrage de ses prières, imitez les bons exemples qu'elle vous a donnés sur la terre : *Et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum* ; car sans cela votre confiance en elle est inutile ; et loin que vous en puissiez tirer quelque avantage, elle ne sert qu'à vous rendre plus coupables devant Dieu, et moins dignes de la protection de la sainte Vierge, qui ne peut prier pour les ennemis de son Fils, qu'ils ne soient par leur conversion abattus et humiliés à ses pieds.

C'est une erreur assez commune parmi les chrétiens de se persuader que pourvu qu'ils aient quelque dévotion envers la sainte Vierge ; ils ne sauraient périr, et que dans quelque libertinage qu'ils puissent vivre,

elle leur obtiendra de son Fils une bonne mort. Et moi, je vous dis, mes frères, qu'il n'y eut jamais une confiance plus mal fondée que celle-là ; je dis que quiconque a cette pensée, se fait une idée monstrueuse de la Mère de Dieu, et, pour ainsi dire, une idole du paganisme, sans esprit, sans sentiments, sans yeux et sans oreilles ; je dis que c'est vouloir que la Vierge du monde la plus pure autorise de sa protection les plus infâmes débauches ; que celle qui a eu le plus de haine pour le péché, vous prête des armes pour le commettre ; que celle qui a eu le plus de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, trouve bon qu'on le déshonore par une suite de crimes honteux ; que celle enfin qui fut troublée de se voir saluée pleine de grâce, tant qu'elle ne fut pas convaincue que c'était un ange qui lui donnait le salut, approuve toutefois les louanges qui lui sont rendues par les plus impurs de tous les hommes. N'est-ce pas là se faire une idée monstrueuse de la Mère de Dieu, et l'honorer en païens, et comme les païens honoraient leurs idoles ?

Comment donc croyez-vous, lorsque vous ne menez pas une vie pure et innocente, que Marie reçoive ces louanges que vous lui adressez tous les jours tant de fois : Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni ; elle les reçoit avec la même indignation que Dieu recevait celles de ces impies, auxquels il faisait ce reproche par le roi-prophète : Pourquoi racontiez-vous mes justices, et pourquoi avez-vous toujours mon alliance dans la bouche ; vous qui haïssez la discipline et qui avez rejeté derrière vous mes discours ; vous qui faites alliance avec les larrons et les adultères ; vous dont la bouche est toute remplie de malice, et dont la langue ne s'exerce qu'à inventer des tromperies ; vous qui parlez tranquillement et sans scrupule contre votre frère, et qui lui préparez des pièges pour le faire tomber (*Psalm. XLIX*) ?

Pourquoi me publiez-vous pleine de grâce, vous qui n'en faites point d'état en vivant sans cesse dans l'habitude du péché mortel, vous qui ne la conservez pas lorsque vous l'avez recouvrée par la miséricorde de mon Fils que j'ai prié pour vous (*Prov., VIII*) ? Pourquoi me louez-vous de ce que le Seigneur est avec moi : vous qui vous en sèparez par vos désordres, quoiqu'il fasse ses délices de converser avec les hommes ? pourquoi me congratulez-vous de ce que je suis bénie entre toutes les femmes, vous qui n'estimez pas la pureté, cette vertu qui m'a attiré leurs bénédictions éternelles ? comment enfin pouvez-vous me dire hardiment que le fruit de mes entrailles est béni, vous qui le blasphémez, le renoncez, le déshonorez par votre péché ?

Non, impies, je ne reçois point de semblables louanges, j'y fermerai mes oreilles, je détournerai mes yeux de dessus vous ; loin de rendre mon cœur sensible à votre misère, je l'endurcirai davantage, je ne vous accorderai point mon intercession dans vos

besoins ; entrant dans les justes ressentiments de Jésus-Christ contre vous, je vous laisserai périr dans le crime comme vous y avez vécu, et je n'aurai point d'égard à cette prière que vous m'adressez tous les jours : Sainte Marie, priez pour nous, misérables pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ce ne sont point ici de simples figures pour donner plus de force à mon discours : ce sont les véritables sentiments de la sainte Vierge qui ne peut en avoir d'autres, parce qu'ils sont conformes à la loi de Dieu ; je ne vous parle pas ainsi pour vous détacher de toutes les dévotions que l'Eglise approuve et qu'elle a saintement établies, mais pour fortifier votre confiance en la sainte Vierge, ne vous la pas rendre inutile, et je suis même convaincu qu'il n'y a pas un de vous à qui les lumières de sa propre conscience ne fassent sentir une si importante vérité.

Marie ne peut point ni ne doit point prier pour les lâches, pour les libertins, pour les impies ; mais pour ses dévots fervens, justes, charitables, elle intercédéra toujours, elle les assistera toujours, maintenant et à la mort, et jusqu'à ce que Dieu par sa miséricorde les ait couronnés de sa gloire.

DISCOURS XXVIII.

Sur saint François d'Assise.

*Dominus pars hereditatis meae et calicis mei.
Le Seigneur est la part qui m'est échu en héritage, et la portion du calice qui m'est destiné (Psaume XV).*

Il y a tant de rapport entre ces paroles de David, et celles-ci, que saint François prononçait à tous moments, et qui étaient comme sa devise : Vous êtes mon Dieu et mon tout : *Deus meus et omnia*, que j'ai cru les devoir prendre pour commencer cet éloge, et pouvoir vous expliquer les sentiments d'un homme séraphique, par les sentiments d'un roi-prophète.

Quelque différence qu'il y ait entre les voies que les saints ont tenues pour se sanctifier, comme c'est toujours la même charité qui leur a servi de règle, il ne faut point s'étonner qu'ils parlent aussi le même langage. Dieu doit être l'héritage des hommes, et leur partage dans quelques états qu'ils se trouvent, dans les richesses comme dans la pauvreté, dans les grandeurs comme dans les humiliations, dans la gloire comme dans les opprobres, dans la prospérité comme dans l'adversité ; et David n'aurait point été juste, si, revêtu de sa pourpre, et assis sur son trône, il n'avait pu dire aussi véritablement que Job dépouillé de toutes choses et assis sur son fumier, que le Seigneur était son héritage, et ses souffrances la portion de son calice : *Dominus pars hereditatis meae et calicis mei*.

Il faut avouer néanmoins, mes frères, que saint François, qui a tout quitté pour se jeter plus parfaitement entre les bras de sa providence, et qui n'a point voulu d'autre consolation sur la terre que celle que l'on peut trouver dans les larmes d'une pénitence

continuelle, et dans les plaies de Jésus crucifié, a droit de s'approprier ces paroles avec plus de vérité que tous les autres.

Ce n'est point dans cet éloge que vous verrez un mélange de richesses et de pauvreté, de gloire et d'humiliation, de grandeur et d'abaissement, de plaisirs et de tempérance, de croix et de délices ; ce n'est point ici que les orateurs peuvent dire pour relever le mérite de celui qu'ils louent, qu'il a été pauvre dans les richesses, humble dans les honneurs, modéré dans la prospérité, pénitent dans le centre des plaisirs, et qu'il a caché le cilice sous les apparences de la pompe et du luxe.

Nous parlons aujourd'hui d'un homme qui a fait toute sa gloire de la plus haute pauvreté, et toute sa joie de souffrir ou de mourir, pour user de ses termes. En un mot, nous parlons de saint François d'Assise dont le vrai caractère consiste en ces deux choses : la première, en ce qu'il a fait de Jésus-Christ pauvre et dépouillé toute la portion de son héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ*, et la seconde, en ce qu'il a fait de la pénitence et de Jésus crucifié toute la portion de son calice : *Et calicis mei*, c'est le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique les richesses soient la source de tous les crimes, et les ministres de toutes les passions, selon les belles paroles de saint Augustin : *Satellites voluptatum divitiarum*, cependant on les aime ; et la crainte de la pauvreté est si naturelle à l'homme, que notre jurisprudence a jugé que pour perdre une partie de son bien en le donnant, il faut qu'il fasse un effort sur soi-même, et que pour s'en dépouiller entièrement, il est besoin d'une si grande violence, que s'il ne retient l'usufruit ou sa nourriture durant sa vie, on ne croit pas qu'il ait agi librement ; mais qu'on a arraché de lui une libéralité qui le ruine et qui le bannit en quelque sorte de la société civile.

On a beau dire à l'homme chrétien ces paroles de Jésus-Christ, qu'il faut premièrement chercher le royaume de Dieu et sa justice, et que toutes choses nous seront données par-dessus, que quand on a Dieu, on a tout ; et que les soins paternels de sa providence valent mieux que tous les trésors de la terre, qu'on n'amasse presque jamais sans crime, qu'on ne conserve qu'avec inquiétude, que l'on perd malgré soi à tous moments, et dont on n'use presque jamais qu'au préjudice de son salut ; on a beau lui dire que la vertu et les biens de l'esprit sont préférables aux richesses, il n'entend point ce langage, il cherche d'abord la fortune et ensuite la vertu.

A quoi sert, dit-on, la vertu sans les richesses ; ce sont elles qui lui donnent tout son éclat et qui la font briller aux yeux des hommes : au contraire, le mérite languit et est obscurci dans l'indigence ; la pauvreté ne donne que de mauvais conseils, et la vertu elle-même n'est en sûreté que quand elle n'est plus exposée aux bassesses qu'inspire

la misère ; ainsi ceux qui suivent la foule et le torrent du monde conclueront toujours pour cet axiome d'un ancien profane : La vertu est un fonds sec qui ne produit rien, et il ne la faut chercher qu'après les richesses : *Quærenda pecunia primum est, virtus post nummos* (Horace).

Saint François néanmoins ne se laissa point emporter par ce torrent. Né comme Jésus-Christ dans une étable, où sa mère, qui ne le pouvait produire hors de son sein, s'était fait transporter par le conseil d'un pauvre qui demandait l'aumône à sa porte, et peut-être d'un ange sous les apparences d'un pauvre : il aimait toute sa vie la pauvreté comme Jésus-Christ, il préféra la vertu à tous les trésors de la terre, et pour trouver Dieu plus aisément, et le posséder plus tranquillement, il résolut de ne posséder jamais, ni en particulier, ni en commun, aucun de ces faux biens du siècle, dont l'acquisition est si périlleuse, la possession si inquiète et si incertaine, et la jouissance si fragile et si courte.

La naissance de Jésus-Christ dans une crèche était un présage assuré de l'extrême pauvreté de toute sa vie, dit saint Jérôme ; et Hérode eut tort de craindre que celui qui naissait dans un état si pauvre, pensât dès lors à monter sur le trône ; c'est l'augure que l'on peut tirer de la naissance de saint François dans une étable : quel pensez-vous que sera cet enfant, pouvait-on dire de lui dans ce moment, aussi bien que de Jean-Baptiste ? quel pensez-vous que sera cet enfant qui ne peut venir au monde que dans une étable, quoiqu'il naisse d'une mère qui reposait à l'ombre de sa prospérité, et avait les richesses dans sa maison ? *Quis putas puer iste erit ?*

C'est un enfant qui sera grand aux yeux de Dieu, mais qui sera petit et méprisable aux yeux des hommes, un enfant qui confondra la folle sagesse du siècle par la sage folie de la croix, qui quittera généreusement tous ses biens pour se réduire à la condition des pauvres évangéliques, qui renoncera au désir et à l'espérance des richesses, qui n'aura rien et qui ne voudra rien avoir, qui abandonnera tout et qui n'espérera rien pour pratiquer dans toute la perfection ce conseil de Jésus-Christ : Ne possédez ni or ni argent : *Nolite possidere*, conseil qui fit tant d'impression sur son cœur dès la première fois qu'il l'entendit prononcer à l'autel, qu'il s'y soumit avec la même promptitude que le néant obéit à la parole de Dieu dans la création.

Mais que dis-je, mes frères, est-ce assez de comparer ici l'obéissance de saint François à celle que le néant rendit à la parole de Dieu dans la naissance du monde ? il est vrai, disent les pères, que ce néant qui n'est pas, fut alors plus attentif et plus obéissant à la voix de Dieu que ne le sont la plupart des hommes, auxquels il a donné l'être, et qui ont reçu de lui tant de grâces ; mais il trouvait dans sa prompte obéissance

des avantages que saint François ne doit point espérer de la sienne.

Et en effet, mes frères, quelle source de richesses ne fut pas pour tout le monde cette obéissance que le néant rendit à la parole de Dieu ? de là sortirent la lumière, le soleil et les étoiles qui nous éclairent ; de là tous les fruits, et ces riches moissons qui couvrent nos campagnes ; de là les poissons, les oiseaux et tous les animaux qui servent à notre nourriture ; de là tous ces grands trésors que la terre renferme dans ses entrailles, la mer dans ses abîmes, et dont l'homme pourrait faire ses délices innocentes, s'il n'en avait pas corrompu l'usage par son intempérance, par son luxe, par sa cupidité.

Mais quel fruit saint François tire-t-il de l'obéissance qu'il rend à cette parole de Jésus-Christ : Ne possédez ni or, ni argent : *Nolite possidere*. Il est vrai que selon les promesses de l'Evangile, il en tire des avantages infinis, qu'il donne le temps pour l'éternité, la terre pour le ciel, quelques biens périssables pour des biens éternels, et qu'il abandonne la créature pour s'assurer la possession du Créateur ; mais, selon les sentiments de la chair et du sang, cette obéissance lui coûte tout ce que l'homme terrestre a de plus cher sur la terre.

Elle l'engage à triompher de toutes ses passions, elle le prive de toutes les douceurs de la vie ; elle l'arrache d'entre les bras d'un père et d'une mère, qui ont de la tendresse pour lui, et qui ne deviennent ses persécuteurs, que parce qu'il veut devenir pauvre et malheureux. Cette obéissance, en un mot, le rend l'opprobre de ses concitoyens, qui ne pouvant pénétrer dans le mystère de cette profonde sagesse de Dieu qui le fait agir, le traitent de fou, ou le croient criminel, parce qu'ils lui voient demander son pain de porte en porte.

Et en effet, mes frères, qu'est-ce qu'un pauvre au jugement du monde ? c'est un homme que les grands dédaignent, que les délicats évitent, et que les riches méprisent ; c'est un homme que ses vieux amis méconnaissent, que ses parents désavouent, et avec qui les uns et les autres rougissent de se trouver en compagnie ; c'est un homme qui n'est bon à rien, qu'on opprime impunément, qui n'a point de patron sur la terre, point d'accès à la cour, point d'entrée dans le temple de la justice ; et les plus indulgents croient lui faire grâce, lorsque pour avoir un prétexte honnête d'excuser leur avarice, ils le accusent que d'oisiveté.

Cependant voilà le triste état où se réduit saint François par sa parfaite obéissance à ce conseil de l'Evangile : *Nolite possidere* ; ne possédez ni or, ni argent ; ah ! que cette parole est dure, et qui peut l'écouter ? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Jugez-en, mes frères, par cette attache honteuse que vous avez pour vos richesses, et par cette violence que souffrent vos entrailles cruelles, je ne dis pas quand il est question de vendre tout ce que vous avez

pour en donner le prix aux pauvres ; car Jésus-Christ ne demande cela qu'aux parfaits ; mais quand il s'agit seulement de leur donner une légère portion de votre superflu.

Combien de prétextes mettez-vous en usage pour pallier votre cupidité, pour donner le nom de sage prévoyance à ces soins inquiets, avec lesquels vous cherchez des choses qui ne servent qu'à entretenir votre luxe et votre mollesse, et celui d'une honnête épargne à cette avarice, qui vous fait conserver dans vos coffres ce qui donnerait la vie à plusieurs malheureux ? combien de fois, lorsqu'on vous a dit qu'il n'y a que ceux qui se seront fait des amis de leurs richesses d'iniquité à qui les portes du ciel seront ouvertes, avez-vous répondu dans le secret de votre cœur ? cette parole est dure, et qui peut l'écouter ?

Cette parole est dure, il est vrai ; mais ce n'est que pour vous, qui avez le cœur dur et insensible, et qui êtes devenu l'esclave de votre or et de votre argent. L'avare, en effet, ne possède pas ses richesses, il en est possédé, elles le tyrannisent, le vice le rend inutile dans la société ; c'est un arbre infertile, un gouffre qui appelle les eaux de toutes parts, mais dont il ne coule aucun ruisseau, il n'y a point de barrières qu'il ne franchisse, et point de droits si inviolables qui soient à couvert de cette avidité d'amasser.

C'est elle qui donne la teinture et la couleur à tous les objets, elle préside à toutes les consultations du cœur ; les vertus mêmes suivent les ordres de cette passion criminelle, l'amour et la joie se convertissent en haine et en douleur, quand elles font quelque brèche à ses prétentions, et les crimes ne sont plus crimes dès qu'ils sont d'accord avec elles.

C'est donc en vain que nous disons à l'avare, que l'or auquel il attache son cœur est en soi si peu de chose, que les Barbares et les Indiens en enchaînaient leurs esclaves et leurs criminels, avant que nous eussions passé les mers et couru les plus grands dangers pour le leur enlever, et nous en forger à notre tour de précieuses chaînes.

C'est en vain que nous lui disons que tout ce qu'il amasse avec tant de peines par ses usures, ou par ses rapines, ne lui servira qu'à avancer sa perte, qu'il n'y a presque point de riche qui ne soit impie, ou l'héritier d'un impie ; que l'abondance des richesses n'est qu'une multiplication d'inquiétudes à celui qui les possède, et une source féconde d'où coulent les larcins, les meurtres, les impuretés, les sacrilèges ; et que se bâtir des maisons magnifiques que l'on doit quitter à la mort, qui nous suit de si près, c'est ressembler à un voyageur imprudent, qui dépenserait tout l'argent de son voyage à se meubler une chambre dans une hôtellerie, d'où il doit partir le lendemain.

Les richesses, en effet, nous fuient comme un fleuve rapide, dit saint Grégoire de Nyse : *Undarum instar res nostræ fugiunt* ; elles rongent en passant la conscience de celui

qui croit les posséder, semblables à ces torrents impétueux qui ravagent les terres par où ils passent, et qui en emportent toute la graisse et toute la fécondité ; les terres qui produisent l'or, ne portent point de fruits, et l'on trouve rarement dans un même homme la probité et la vertu, avec les richesses.

Les branches des arbres trop chargées de fruits penchent toujours vers la terre et se rompent ; les épis trop chargés de grains se courbent aussi, et s'égrainent avant la moisson ; et l'on ne voit guère les fruits d'une année surabondante parvenir à une parfaite maturité.

Il en est de même des personnes trop chargées de richesses, elles rampent presque toujours sur la terre, dans le vice et dans les ordures ; et il est rare qu'elles se contiennent dans les bornes d'une juste et honnête modération ; tous leurs biens superflus ne servent qu'à allumer leurs passions, qu'à multiplier leurs débauches, qu'à redoubler leurs chaînes ; et il n'y a de richesses innocentes que celles qu'on aura mises à profit dans la main des pauvres, parce qu'on en trouvera l'intérêt avec usure dans l'éternité.

Cette morale est dure, vous ne la pouvez écouter ; et comment ne le serait-elle pas pour vous qui portez jusqu'à la mort même, où il faut tout quitter, cette attache funeste que vous avez eue à vos richesses ? ô mort ! que ton souvenir est amer à un homme qui vit en paix au milieu de ses biens, dit l'Écclésiaste !

Cependant, mes frères, quelque dure qu'elle paraisse à la chair et au sang, il n'y a que deux moyens pour vous sauver. Il faut, ou faire part aux pauvres de vos richesses comme Abraham, Tobie et tous les saints du Vieux et du Nouveau Testament, qui étaient riches pour le soulagement des malheureux ; il faut renoncer absolument à vos trésors, ou les posséder sans attache, comme dit le prophète, et les répandre sur la veuve, le pupille et l'orphelin, par les mouvements d'une générosité chrétienne.

Cette parole est dure pour vous, gens du monde, mais elle ne l'est pas pour saint François, les grandes prétentions qu'il a sur le ciel lui font oublier toutes les espérances qu'il peut avoir sur la terre, la seule possession de Dieu est capable de remplir son grand cœur et de satisfaire tous ses désirs, c'est le seul bien qu'il appelle sa portion et son héritage : *Dominus pars hereditatis meæ* ; c'est le seul objet de son ambition et de son amour, il ne considère toute l'étendue de la terre que comme les bienheureux la regardent du ciel, rien ne lui paraît grand dans un si petit espace, et il n'y trouve rien qui mérite d'occuper ses pensées, ni d'attacher ses affections.

Libre du faux préjugé que vous avez pour les riches-ess périssables, il les regarde, avec Salvien, non comme des choses qui peuvent servir à la religion, mais comme des choses qui la renversent ; non comme des secours,

mais comme des obstacles au salut ; non comme des ailes avec lesquelles on peut courir plus aisément, mais comme un poids qui nous arrête ; et il se dit à soi-même ces belles paroles de saint Augustin, ô mon âme, il n'y a que celui qui vous a créée qui puisse vous suffire, tout ce que vous posséderez hors de lui n'est que misère, et il n'y a que celui qui vous a faite à son image qui puisse vous remplir : *Tibi, o anima, non sufficit, nisi qui te creavit.*

Son père irrité de sa folie (c'est ainsi qu'il nommait cette souveraine sagesse qui lui faisait tout quitter pour posséder Dieu plus parfaitement) le conduit en présence de l'évêque d'Assise, et pour le faire revenir d'un égarement prétendu, il cherche dans la bouche de ce saint pasteur une persuasion qu'il n'a pu donner à ses paroles. Dans son emportement, il le caresse, et il le menace ; il le frappe, et il lui fait des promesses ; mais François, constant dans sa résolution, et immobile comme ces rochers que les coups de la tempête et les flots irrités n'ébranlent pas plus que le souffle des zéphirs, prend de là occasion de faire en public ce qu'il n'avait fait que dans son cœur.

Il renonce à la succession de son père, il se déshérite lui-même ; et se dépouillant jusqu'à sa chemise, il dit à ce père irrité en lui rendant tous ses habits : Maintenant que je n'ai plus rien, et que je n'espère plus rien de vous, laissez-moi en paix achever mon sacrifice ; jusqu'ici je vous ai appelé mon père, et en cette qualité vous aviez droit d'exiger de moi de l'obéissance, du respect, de l'amour, et j'étais obligé de vous les rendre ; mais maintenant que vous vous opposez au sacrifice que je veux faire à Dieu de moi-même, vous perdez ce droit et cette autorité, vous me rendez à moi-même, vous me mettez dans la nécessité de suivre le précepte de Jésus-Christ, qui m'oblige de vous haïr, lorsque je ne puis vous aimer et être en même temps son disciple ; et ne trouvant plus en vous de père sur la terre, je dirai alors avec plus de confiance et de vérité : Notre Père qui êtes dans les cieux ; *Pater noster qui es in cælis.*

Grand modèle, mes frères, de ce courage héroïque, qui doit animer les enfants dans la résolution qu'ils ont prise de se donner à Dieu lors même que des parents injustes s'y opposent ; il est vrai que le nom des pères est respectable, que leur puissance est d'une grande étendue, et que les lois de la nature et celles de Dieu obligent les enfants sous des peines sévères à leur rendre de l'obéissance et de l'amour ; mais cette puissance et ces lois ont leurs bornes, et les enfants sont dispensés d'y avoir égard, lorsqu'ils ne le peuvent sans ôter à Dieu ce qu'ils lui doivent.

Enfants, dit saint Jérôme, aimez votre Père, aimez votre mère, vous y êtes obligés, mais s'il arrive une occasion où l'amour de votre père et de votre mère entre en balance avec l'amour de Dieu, et que l'un et l'autre ne puissent être conservés en même temps,

alors vous devez haïr vos proches d'une sainte haine, et conserver inviolablement la piété envers Dieu, selon la parole de Jésus-Christ.

Les enfants sont plus à Dieu qu'à leurs parents; et comme Dieu ne veut point de victimes forcées, il ne veut pas aussi qu'on lui arrache les volontaires; s'il hait ces pères cruels qui chassent quelques-uns de leurs enfants du monde et de leur maison pour enrichir les autres de leurs dépouilles, qui ne les consacrent pas, mais qui les condamnent malgré eux à la religion, par une inhumanité de parricides, comme dit un empereur dans une loi excellente, il n'a pas moins d'horreur des sacrilèges qui viennent lui enlever de dessus ses autels les victimes qui se sont offertes à lui librement, et qui consentent à leur immolation (*Novel. majoriani, titul. 8*).

C'est alors que les enfants, qui sont obligés de prendre les avis et de tirer consentement de leurs parents pour toute autre chose, n'ont plus besoin ni de leur main, ni de leur agrément pour achever leur sacrifice; c'est alors qu'ils peuvent étouffer dans leur cœur et mettre sous leurs pieds toutes les affections du sang et de la nature, qu'ils peuvent courir, malgré leurs pères et leurs mères, sous l'étendard de la croix, c'est même une espèce de piété, dit très-bien saint Jérôme, que de leur être cruel dans une occasion si importante : *Percalcatur perge patrem, percalcatur perge matrem, ad vexillum crucis evola, genus pietatis est hac in re esse crudelem* (*Ep. ad Heliodor.*). Quel plus grand bonheur leur peut-il arriver que de perdre, comme saint François, le père qu'ils ont sur la terre, pour trouver celui qu'ils ont dans le ciel : *Pater noster qui es in cælis*.

On ne voit point dans tout l'Ancien Testament, dit saint Augustin, que les Israélites aient reçu ordre d'appeler Dieu leur père en le priant; on le leur représentait seulement sous la qualité de Seigneur, à cause qu'étant sous la loi de servitude, ils vivaient encore selon la chair; le droit et le privilège d'avoir Dieu pour père était réservé aux chrétiens et aux enfants de la nouvelle alliance, qui sont affranchis de la servitude de la loi, et qui jouissent de la liberté que Jésus-Christ leur a acquise par l'effusion de son sang; mais entre les enfants de la nouvelle alliance, qui peut dire avec plus de vérité que saint François : Notre Père qui êtes dans les cieux? *Pater noster qui es in cælis*.

Et en effet, mes frères, si nous reconnaissons Dieu d'autant plus pour notre père, que nous nous abandonnons plus parfaitement aux soins de sa providence paternelle, et que nous mettons moins notre confiance dans les hommes et dans les trésors de la terre, qui a Dieu pour père d'une manière plus sublime que saint François, qui a pu dire au moment de sa conversion, avec le roi-prophète : Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur s'est chargé de moi pour en prendre soin, il m'a recueilli

entre ses bras, et m'a pris en sa garde; que saint François, qui a tout quitté pour servir Dieu plus librement, qui ne possède rien, ni en particulier, ni en commun, et qui, semblable aux oiseaux du ciel, ne sème point, ne moissonne point, et n'amasse rien dans des greniers, mais qui attend toute sa nourriture du Père céleste, pour user des termes de l'Evangile.

Vous dites tous les jours, mes frères, aussi bien que lui, que Dieu est votre père, et peut-être le dites-vous cent fois : *Pater noster qui es in cælis*; mais en quoi faites-vous paraître que vous le croyez comme vous le dites? le peu de foi que vous avez dans sa providence, cette confiance que vous avez dans vos richesses, cette crainte que vous avez de les perdre, cet appui et ces secours que vous cherchez parmi les hommes, ces soins inquiets que vous avez d'augmenter vos revenus par mille injustices, ces intrigues dont vous vous servez pour établir ou pour porter plus haut votre fortune, cette dureté qui vous empêche de prêter du secours aux malheureux, tout cela ne dément-il pas vos paroles, et ne fait-il pas voir que votre cœur ne se fie pas à ce que vous dites?

Si Dieu était votre père, attendriez-vous plus des soins d'une providence toute humaine, que des soins de la divine, et le roi-prophète dirait-il de vous ces paroles qui marquent si bien votre défiance : Leurs celliers sont si remplis, qu'il faut les vider les uns dans les autres; leur troupeaux, pour la fertilité et pour la graisse, leur produisent de grandes richesses; leurs maisons ni leurs murailles ne sont point en décadence, et, se tenant dans leurs villes en parfaite sûreté, ils jouissent paisiblement de leurs trésors sans que nul ennemi, ni étranger, ni domestique leur donne aucun sujet de se plaindre; et ils appellent heureux le peuple qui possède tous ces biens : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt*.

Ne direz-vous pas au contraire avec le même prophète, et dans le sentiment de saint François, que celui-là est bien plus heureux qui a Dieu pour père, pour son Seigneur et pour son partage, parce que quand les tempêtes auraient ravagé nos moissons, désolé nos campagnes, et que la terre même périrait, il ne pourrait encore manquer de rien, possédant Dieu qui est par excellence la source de tous les biens et de toutes les richesses : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*.

Toutes les richesses du monde, sans la possession de Dieu, ne sauraient vous rendre heureux, et Dieu seul, sans autres richesses, peut vous le rendre : le bonheur qui consiste dans une situation d'âme si tranquille, qu'elle ne soit point ébranlée par le choc des passions, ne se trouve jamais dans celui qui s'abandonne à la cupidité, les inquiétudes ou de nouveaux souhaits ne manquent jamais de troubler ce repos qui fait la félicité.

Combien y en a-t-il à qui il ne manque

que de savoir jouir de leur bonne fortune, et que l'avarice ou l'ambition tourmente au milieu des richesses et des honneurs, parce qu'ils en sont insatiables? On s'agit souvent pour des biens dont on n'a pas besoin, et l'on se rend malheureux dans le présent par la vue de s'assurer un avenir heureux où l'on n'arrive jamais, parce que le cœur n'est jamais rempli : le plus sûr moyen pour parvenir à la félicité et pour ne manquer de rien, c'est d'avoir Dieu pour père, c'est de chercher son royaume et sa justice : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus.*

Depuis près de cinq cents ans que saint François a pris par humilité le nom de frère mineur, c'est-à-dire d'un enfant qui n'a rien, qui ne peut disposer de rien, qui est toujours sous la conduite de Dieu qui est son père, son tuteur, et dont il est toujours le pupille, et qui attend tout de sa miséricorde, a-t-il été trompé dans ses espérances? au contraire, Jésus-Christ n'a-t-il pas fait voir en lui la vérité de cette promesse : Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous le recevrez au centuple, non-seulement par la grandeur des biens éternels qu'il lui a donnés dans le ciel pour les périssables qu'il a quittés sur la terre, mais même en ce monde par la multiplication de son ordre et par les soins paternels qu'il a pris et qu'il prend encore de ses enfants?

Et en effet, mes frères, sans parler du nombre presque infini de ses religieux qui travaillent dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique à la conversion des infidèles, et qui y cimentent souvent l'Evangile par l'effusion de leur sang, y a-t-il une ville et un bourg considérable dans le monde chrétien, où il n'y ait une et quelquefois plusieurs maisons de son ordre, et où la providence ne donne à ses enfants les choses du moins précisément nécessaires à la vie, et selon qu'il convient à des hommes qui font profession d'une pénitence austère et d'une très-étroite pauvreté.

Ces réflexions ont rendu le nom de saint François si vénérable par tout le monde, chez les nations même les plus barbares, qu'on a vu jusqu'à un empereur ottoman (*Selim*) mettre son portrait dans son palais parmi ceux des hommes illustres; et lorsqu'on paraissait étonné de l'honneur qu'il rendait à un homme d'une religion si contraire à la sienne, il répondait judicieusement que, la religion à part, il ne connaissait point de monarque sur la terre dont la réputation fût plus digne d'envie, ni plus digne de l'immortalité que celle de François, qui avait trouvé l'art de tout quitter et de ne manquer de rien, de n'avoir ni terres, ni revenus, et de nourrir cependant et de vêtir plus d'un million de disciples par tout le monde.

Enfin, mes frères, malgré tous les efforts que saint François et ses enfants ont faits pour vivre dans l'humilité et dans l'abaissement, sont-ils pour cela demeurés dans l'obscurité? non, mes frères, la Providence les a couronnés de gloire et d'honneur non-seule-

ment dans le ciel, mais sur la terre; leur vie obscure et pénitente passe quelquefois pour une folie dans l'esprit de ces insensés, dont parle la sagesse éternelle; mais Dieu qui veut faire voir qu'ils sont ses enfants, et qu'il est leur père, les a conduits quelquefois par la main dans les cours des plus grands monarques, où ils ont acquis de l'estime, et où ils ont eu part au ministère.

Dans l'Eglise, il les a élevés de la poussière sur le premier trône du monde, ils y ont été honorés de la pourpre et des premières dignités : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* Et si l'on manque souvent à rendre justice à leur vertu et à leur mérite, loin d'en avoir de la tristesse, ils en ont de la joie, parce qu'ils sont convaincus que Dieu seul vaut mieux que les honneurs et les richesses du monde, et qu'ils sont les enfants d'un père qui ne leur a appris que ces deux choses : la première, à faire de Jésus-Christ, pauvre et dépouillé, toute la portion de leur héritage : *Dominus pars hereditatis meae*; et la seconde, à faire de la pénitence et de Jésus-Christ crucifié toute la portion de leur calice : *Et calicis mei.*

SECONDE PARTIE.

La pénitence et les souffrances de Jésus-Christ sont deux calices que les pécheurs et les justes sont obligés de boire : les pécheurs boivent le premier par justice, les justes boivent le second par amour; les pécheurs, pour expier leurs crimes dans leur sang et dans leurs larmes, et les justes pour se rendre conformes à Jésus-Christ, qui est le premier-né et le modèle des prédestinés.

Nul homme n'est exempt de boire le premier, parce que nul homme ne peut se glorifier de n'avoir jamais été pécheur durant sa vie; le Seigneur, dit David, tient en sa main un calice de vin pur plein d'amertume, et quoiqu'il en verse tantôt à l'un, et tantôt à l'autre, la lie n'en est pas pourtant encore épuisée, tous les pécheurs de la terre en boiront. La multitude des pécheurs qui ont déjà bu de ce calice d'amertume depuis le commencement du monde, ne l'a point épuisé. Nous en boirons tous, et tous ceux qui viendront après nous jusqu'à la consommation des siècles, en boiront aussi; trop heureux encore si nous pouvons à ce prix les uns et les autres fléchir la justice de Dieu, et obtenir le pardon de nos crimes : *Calix in manu Domini vini meri plenus misto, et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fex ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ.*

Nul juste ne peut se dispenser de boire le second, sans renoncer aux prétentions qu'il a sur le ciel. Il a fallu que Jésus-Christ souffrît pour arriver à la gloire, il a fallu qu'il portât sa croix, les membres seraient-ils plus délicats que leur chef, qui est couronné d'épines, dit saint Bernard? pourraient-ils sans honte refuser de boire ce calice de souffrances que Jésus-Christ accepta lui-même dans le jardin des Oliviers, quoiqu'il lui parût si amer? Non sans doute, mes frères, et nous voyons que le Fils de Dieu, pour dé tromper deux de ses disciples qui lui faisaient de-

mander par leur mère d'occuper les premières places de son royaume sans parler de souffrir, ni de mourir pour les mériter, ne leur répondit autre chose, que ces paroles : Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? *Potestis bibere Calicem quem ego bibiturus sum* ? A quoi ils répondirent, poussés par le désir extrême qu'ils avaient de régner avec lui, nous le pouvons : *Dicunt ei, possumus.*

Saint François qui était juste, mais qui ne laissait pas de se regarder aussi comme un pécheur, par un saint mépris qu'il faisait de soi-même, sentiment qui est si ordinaire aux saints, but toute sa vie l'un et l'autre, celui de la pénitence par humilité, et celui des souffrances de Jésus-Christ par amour ; après avoir fait de Jésus-Christ pauvre et dépouillé la portion de son héritage, pour confondre les riches du monde et les avarés, il fit de la pénitence et de Jésus-Christ crucifié la portion de son calice, pour confondre les hommes délicats, et les pécheurs impénitents ; pour faire revivre sur la terre l'esprit de la pénitence et la mémoire de la passion du Fils de Dieu, qui étaient éteintes dans les cœurs : *Dominus pars hereditatis meæ, et calicis mei.*

Lorsque le roi-prophète parle de l'état où l'avait réduit sa pénitence, voici la peinture qu'il en fait : Parce que j'ai considéré que mes jours s'évanouissent comme la fumée, mes os sont devenus aussi secs que les matières les plus aisées à brûler ; j'ai été frappé comme le foin qui se flétrit aux ardeurs du soleil ; mon cœur s'est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain ; à force de gémir et de soupiner, je n'ai plus que la peau collée sur les os ; je suis devenu semblable au pélican qui habite dans la solitude, je suis devenu comme le hibou, qui se retire dans les lieux obscurs des maisons ; j'ai veillé pendant la nuit, et j'étais comme le passereau qui se tient seul sur le toit.

Toutes ces comparaisons ne nous marquent autre chose, sinon que celui qui parle s'est desséché entièrement à force de soupiner et de crier, et que dans cette profonde tristesse dont il était accablé par le sentiment de ses péchés, il passait les nuits sans pouvoir dormir, s'éloignant des compagnies qui lui étaient devenues à charge, et n'aimant plus que la solitude.

Telle est l'image de saint François, mes frères ; pénétré de douleur en faisant réflexion que la vie de l'homme, qui passe comme une fumée, est trop courte pour faire à la justice de Dieu une satisfaction proportionnée à la multitude et à la noirceur de ses crimes, il multipliait de telle sorte ses pénitences, et macérait tellement son corps, tantôt par le cilice qu'il portait sans cesse, tantôt en se roulant, tout nu, dans les ronces et dans les épines, et tantôt en se couchant dans la neige, ou en se plongeant dans des eaux glacées, que ses os étaient devenus aussi secs que les matières les plus aisées à brûler : *Quia defecerunt sicut fumus dies mei, et ossa mea sicut cremum aruerunt.*

Par ses jeûnes continuels, durant lesquels

il oubliait jusqu'à manger un peu de pain pour se soutenir, il desséchait son cœur, et, frappant sa chair par de longues et sanglantes disciplines, il la flétrissait comme le foin, qui est exposé dans les prés aux ardeurs du soleil : *Percussus sum ut fenum et aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.*

Lorsqu'il faisait réflexion que les hommes, qui reçoivent de Dieu tant de grâces, ne laissent pas de les méconnaître et de lui être infidèles, il en était si touché, que, ne pouvant exprimer sa douleur par des paroles, il n'avait plus recours qu'à ses cris et à ses soupirs ; et l'abondance de ses larmes, qui lui tenaient alors lieu de pain comme à David, faisait qu'il n'avait plus que la peau collée sur les os : *A voce gemitus mei, adhæsit os meum carni meæ.*

Semblable à cet oiseau qu'on nomme le pélican, qui demeure dans les déserts de l'Egypte, il ne cherchait plus que l'éloignement des hommes et la solitude : il se plaisait à demeurer dans la retraite, où il pouvait avec liberté, et sans être interrompu, repasser dans son esprit et dans l'amertume de son cœur toutes ses misères ; et le jour même ne lui suffisant pas pour un si saint exercice, il y employait encore les meilleures heures de la nuit : *Similis factus sum pelicano solitudinis.*

Semblable à cet autre oiseau qu'on nomme l'oiseau de la nuit, il aimait l'obscurité, et dans cet amour qu'il avait pour la vie cachée, il ne laissait pas de veiller sans cesse, et de s'élever, comme le passereau, au-dessus des toits, s'approchant autant du ciel par ses méditations et par la sainte élévation de son cœur et de son esprit vers Dieu, qu'il travaillait à s'éloigner de la terre et du commerce des hommes : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio, vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto.*

Quand il entrait dans la solitude, dont il faisait ses délices, parce qu'il la reconnaissait aussi propre aux larmes et aux soupirs des pénitents qu'aux gémissements de la colombe, et qu'il venait à jeter les yeux sur la croix, en disant avec saint Ignace, martyr : Quoi ! mon amour est crucifié ! il s'écriait aussitôt avec Jérémie : Qui donnera à ma tête et à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer nuit et jour, et pour m'affliger avec Jésus-Christ ?

Saint Grégoire de Nysse dit de soi-même qu'il ne pouvait sans pleurer jeter les yeux sur un tableau qui représentait le sacrifice d'Isaac : Non, disait-il, je ne saurais regarder ce jeune enfant ayant les mains liées par derrière, et fléchissant déjà les genoux sur le bûcher qui doit être l'autel de son sacrifice : non, je ne saurais envisager un père tenant en main le couteau qui doit ôter la vie à ce qu'il a de plus cher au monde, sans verser des larmes ; cet objet est trop sensible, ce spectacle est trop affligeant.

Or, si tels étaient les sentiments d'un saint qui ne regardait que la peinture du sacrifice de l'Agneau sans tache qui s'est im-

molé pour les péchés du monde, quels pouvaient être les gémissements et les soupirs de saint François, qui regardait sans cesse, non plus la figure, mais la vérité de ce sacrifice; non plus l'Isaac de l'ancien Testament, mais l'Homme-Dieu; non plus un père prêt à immoler un fils coupable du péché d'Adam, mais un fils innocent, véritablement immolé par la main des bourreaux pour satisfaire à la justice de son Père. Ah! mes frères, à la vue d'un spectacle si touchant, les larmes sortaient avec impétuosité de son cœur tendre et sensible, et le feu de la charité qui embrasait sa poitrine, liquéfiant, pour ainsi dire, toutes les onctions de sa piété, les faisait couler au dehors par ses yeux, pour user des termes de saint Bernard: *Erumpebant lacrymæ de pinguedine cordis, et ad ignem charitatis incalescente pectore liquefactus intus pietatis adeps, foras emanabat per oculos.*

Il disait à tous moments avec le même saint Bernard, qu'il ne pouvait vivre sans plaies, en voyant que son bien-aimé en était tout couvert; et ce généreux sentiment lui donna un désir si extrême d'être crucifié pour Jésus-Christ, que ne le pouvant être par la main des infidèles d'Afrique, chez lesquels il alla porter l'Evangile, dans l'espérance de les faire chrétiens, ou de trouver parmi eux une mort glorieuse, il devint lui-même son propre bourreau.

Privé de la palme du martyre, parce qu'il ne trouva que de la douceur où il n'avait espéré trouver que de la cruauté, il s'en vengea sur lui-même, il suivit le conseil admirable que saint Augustin donnait à des fidèles de son temps, affligés de ce qu'ils avaient cherché de souffrir la mort pour Jésus-Christ sans en trouver l'occasion, il suppléa au défaut du martyre par sa charité, qui fait dans l'âme chrétienne toutes les fonctions d'un doux tyran, il versa le sang de son cœur par les larmes de la pénitence, et par toutes les autres austérités de cette vertu, qui sont une espèce de martyre d'autant plus sensible qu'il est plus long, il versa même celui de son corps que les bourreaux avaient épargné: *Sacrifica lacrymas tanquam vulnerati sanguinem cordis.*

De si grands exemples convertissaient insensiblement tout le monde, et les pécheurs les plus endurcis, rougissant de honte de voir une si grande différence entre leur vie criminelle et celle de saint François, qui était si austère et si pure, devenaient comme malgré eux pénitents; les avares distribuaient leurs richesses, les voluptueux renonçaient à leurs débauches, et les ambitieux cessaient de poursuivre les honneurs.

Il avait mis la pénitence et la retraite dans une si haute estime, que les marchands quittaient leur commerce, les magistrats leur pourpre, les gens de guerre les armes et le désir de vaincre, les princes leurs couronnes, les prélats leurs dignités; et tout le monde serait venu dans les cloîtres, si les Antoine de Pade, les Bernardin de Sienne, les Bonaventure et tant d'autres, n'étaient

sortis des cloîtres pour enseigner et pour consacrer tout le monde.

Il est vrai, mes frères, que ces grands hommes sont morts, mais vous avez toujours les mêmes exemples. La religion de saint François est une source de saints qui ressemblent à leurs pères, pardonnez-moi si je le dis, mes frères, mais vous le savez aussi bien que moi. C'est une pépinière d'hommes illustres qui éclairent toujours l'Eglise par leur doctrine, et dans qui vous voyez briller les mêmes vertus, la pauvreté, la pénitence, la mortification, l'austérité, et j'espère de la miséricorde de Dieu que le siècle injuste dira de l'ordre de saint François, jusqu'à la fin du monde, malgré l'envie et la jalousie, ces paroles du prophète: Il vous est né des enfants qui remplissent dignement la place de leurs pères: *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii.*

Pourquoi donc, mes frères, n'imitiez-vous pas leur détachement, leur pénitence, leur austérité? D'où vient qu'en jetant les yeux sur un Dieu crucifié pour vos péchés, vous ne fondez pas en larmes? D'où vient cette sécheresse de cœur, sinon de ce que vous ne l'aimez pas autant que l'aimaient saint François, saint Bernard, et tant d'autres qui ont passé leurs jours dans les gémissements de la colombe, car les larmes et les soupirs sont les témoins irréprochables de l'amour.

Jugez du feu de la charité qui est dans le cœur par les soupirs qu'il pousse au dehors. Voilà comme il l'aimait, disaient les Juifs, voyant le Fils de Dieu pleurer sur le tombeau de Lazare; la raison pour laquelle il y a si peu de chrétiens qui pleurent aux pieds de Jésus crucifié, c'est qu'il y en a peu qui l'aiment, et c'est celle que donne saint Bernard à ceux qui se plaignent de l'impuissance où ils se trouvent de répandre des larmes. Vous ne pouvez pleurer, dit ce Père, c'est que vous n'aimez pas Jésus-Christ parfaitement, car les larmes sont les témoins de l'amour: *Ideo non ploras, quia Christum perfecte non amas, lacrymæ enim testes amoris sunt.*

Mais Dieu n'accorde pas à tout le monde le don des larmes; c'est le partage des parfaits amants, les pécheurs ne sont point accoutumés à ces onctions de la charité, il est vrai, mes frères, mais si vous ne pouvez pleurer sur les plaies de Jésus-Christ, pleurez du moins sur les vôtres, selon la parole du Fils de Dieu: *Nolite flere super me, sed super vos ipsos flete*: si vous ne pouvez verser des larmes de compassion aux pieds de la croix de Jésus-Christ comme Madeleine et saint François, versez du moins des larmes de contrition sur vos péchés, comme saint Pierre, et faites servir à la pénitence tous ces membres que vous avez fait servir jusqu'ici à l'iniquité; armez contre vous, par quelques austérités ou par l'aumône, ces mains que vous avez souillées par plusieurs crimes, dit saint Chrysostome, et mortifiez par le jeûne cette langue avec laquelle vous avez goûté les viandes impures de l'idole de l'intempérance, et qui a proféré tant de

médissances, tant d'impiétés, tant de blaspèmes.

Le faites-vous, mes frères ; et pendant que vous traitez de faiblesse les larmes fréquentes que répandait saint François, et qui le mirent en danger de perdre la vue, avez-vous une plus haute estime de la pénitence de cet homme juste, quoique vous soyez obligés de l'imiter, vous qui êtes pécheurs ? Non, mes frères ; car il le faut avouer, à notre confusion, la pénitence, non plus que les larmes, n'est point du goût du siècle, et on y pèche toujours impunément.

L'on veut être heureux ; l'on veut être tranquille sur la terre, et l'on fait cent fausses réflexions pour se persuader que ni cette félicité ni cette tranquillité ne peuvent se trouver dans le chemin de la pénitence, qui est si rude. L'austérité des âmes pieuses, dit-on, est insupportable ; il est impossible que le corps abattu ne produise dans l'âme une sensation fâcheuse et une certaine indignation contre soi-même, qui est incommode. L'âme, importunée par le corps, est obligée de le tenir sans cesse dans un rude esclavage et d'être à tous moments aux prises avec cette chair indomptable ; et ces combats continuels troublent cette bienheureuse tranquillité que l'on fait envisager dans le détachement du monde.

Le jeûne, loin d'être utile, porte l'homme aux plus grands excès, parce que la nature, indocile, demande impérieusement ses besoins, et fait tout entreprendre quand elle ne les a pas : voilà les raisonnements des mondains, qui ne veulent pas jeter les yeux sur un avenir qui les embarrasse et qui les trouble ; mais, ce qui renverse cette fragile et imaginaire félicité, c'est que l'on vient enfin à se désabuser à la mort, et à s'apercevoir qu'il faut fuir, et que toutes ces chimères, qu'on a forgées pour étouffer en soi l'esprit de la pénitence, ne peuvent pas nous garantir contre la colère d'un Dieu vengeur.

On se flatte que la seule charité, qui est indulgente, suffit pour mériter le pardon de tous les crimes, et que, pourvu qu'on l'excite dans son cœur, on n'a pas besoin de s'armer si cruellement contre soi-même ; mais que c'est mal connaître le caractère de cette vérité.

Et en effet, mes frères, n'est-ce pas cette colombe, que vous croyez si douce, qui a désolé toute la terre par son indignation et par sa colère, pour user des termes de Jérémie (*cap. XXV*), qui a porté le trouble dans l'âme des pécheurs, qui a consumé leurs corps par les austérités, et qui a brisé leurs cœurs par la contrition ? *Facta est terra eorum in desolationem, a facie iræ columbæ*. N'est-ce pas elle, dit saint Augustin, qui tue sans miséricorde ce que nous étions pour nous faire ce que nous n'étions pas, et qui, en nous commandant d'avoir tant d'humanité pour les autres, veut que nous ayons tant de cruauté pour nous-mêmes : *Charitas occidit quod fuimus, ut simus quod non eramus* (*in psalm. CXXI*).

Madeleine, dont il est dit dans l'Evangile

que tous ses péchés lui furent pardonnés, parce qu'elle avait beaucoup aimé, se dispensa-t-elle pour cela de faire une longue et rigoureuse pénitence ? Saint François, qui avait tant de charité et qui était si juste, cessa-t-il de souffrir toute sa vie ; et cette charité eût-elle été satisfaite, si elle ne l'eût même crucifié ?

C'est ici, mes frères, qu'il faut finir son éloge en remettant devant vos yeux le plus beau spectacle, mais le plus touchant que l'on vit jamais dans l'Eglise. Le monde, qui ne veut pas même se souvenir de ce qu'il hait et de ce qu'il ne veut pas imiter, perdait insensiblement, par un extrême refroidissement de la charité, qui lui est naturel, jusqu'à la mémoire de la passion de Jésus-Christ : et Dieu veut, pour la rappeler avec la charité même dans le cœur des hommes, leur en donner une image vivante dans la personne de saint François.

Il y avait longtemps que cet homme séraphique ne pensait plus qu'à la mort de son Maître. Il pleurait nuit et jour ; les déserts retentissaient de ses gémissements et de ses soupirs : et ses plaintes, qui formaient un écho, donnaient aux rochers l'usage de la parole pour lui répondre. Il se retirait souvent sur le mont Alverne, l'une de ces montagnes dont on prétend que les rochers se fendirent au moment que Jésus-Christ expira sur la croix, et qui portent encore aujourd'hui ces marques de la douleur du monde.

Tantôt il se plaignait d'être moins sensible qu'eux, parce que son cœur ne se brisait pas selon le désir de son amour, et tantôt il se désolait de n'avoir pu souffrir le martyre chez les Sarrasins, qui lui semblaient avoir perdu pour lui seul leur naturel sauvage ; tantôt il souhaitait le jour pour jeter les yeux sur Jésus crucifié, parce qu'il ne pouvait vivre sans le voir, et tantôt, semblable à cet ange qui luttait avec Jacob et qui le pria de le laisser aller avant que l'aurore parût, parce qu'il aurait eu honte, dit le vénérable Bède, que le soleil l'eût vu sans blessure après un si grand combat, il cherchait les ombres, parce qu'il rougissait de voir son Maître crucifié et de ne l'être pas.

Pendant qu'il se plaignait ainsi de son sort malheureux, il vit le ciel tout en feu et la montagne tout environnée de lumière, quoique le soleil ne fût pas encore levé pour chasser les ténèbres du reste du monde. Ah ! que devint-il, et quelles furent les pensées de cet homme séraphique, lorsqu'il reconnut que c'était Jésus crucifié qui venait à lui dans un état mêlé de souffrances et de gloire, et qui traversait l'air avec les ailes d'un séraphin pour s'approcher du lieu où il faisait sa prière ?

Qu'il sentit de douleur en le voyant crucifié ! qu'il sentit de douceurs en écoutant ses paroles ! sa présence l'accablait, ses onctions le relèvent : *Mortificat, et vivificat*. La tristesse et la joie partagent son cœur ; et, dans ces divers mouvements de sa charité, il souffre, et il est heureux. Cependant, il se fait des plaies sur ses pieds, dans ses mains et à

son côté, sans qu'il s'en aperçoive ; l'amour le blesse si subtilement qu'il ne sent point le coup : il est déjà crucifié, et il ne le sait pas, et après qu'il a reçu ces marques honorables, la vision disparaît.

Il descend de la montagne, portant avec soi l'image de Jésus crucifié, non point gravée par la main des hommes sur des tables de pierre ou de bois, dit saint Bonaventure, mais imprimée sur ses membres par le doigt du Dieu vivant, et tout le monde, voyant en lui un portrait animé de la passion de Jésus-Christ, tout le monde en est touché, et les hommes, malgré leur ingratitude, en rappellent dans leurs cœurs la mémoire.

Ah ! que nous serions heureux, mes frères, si nous pouvions la conserver ! Elle consacre nos pensées, elle sanctifie nos actions, elle nous console dans nos disgrâces, elle nous glorifie, et le seul moyen de ne la perdre jamais, c'est d'aimer la pénitence, qui en est le fruit. C'est par cette vertu que vous pouvez porter les marques de la passion du Fils de Dieu que vous honorez dans la personne de saint François, et votre imitation est l'acte de religion le plus important que vous leur devez, selon cette parole de saint Augustin : *Summa religionis est imitari quod colimus*.

Tout le monde ne peut pas être une image aussi parfaite de Jésus crucifié que le fut cet homme séraphique ; mais il n'y a personne qui ne soit obligé de s'appliquer le mérite de sa croix par la pénitence, et toute la vie suffit à peine pour la bien faire. Combien les justes mêmes, dit saint Ambroise, ont-ils souffert de douleurs et d'inquiétudes pour enfanter leur salut ? combien d'amertumes et de travaux ont-ils essayés ? combien ont-ils livré de combats à leur adversaire ? L'Eglise est toute pleine de ces douleurs que produit l'enfantement du salut, et saint Augustin avoue lui-même, dans le livre de ses Confessions, qu'il en fut saisi toute sa vie, et que ce ne fut que par là qu'il répara les désordres de sa jeunesse et qu'il se défit de ses mauvaises habitudes pour prendre une vie nouvelle : *Parturitione novæ vitæ turbidus*.

On vous tromperait, mes frères ; si on vous promettait le ciel et la paix de Jésus-Christ à de plus douces conditions. Saint Cyprien s'est élevé de toutes ses forces contre quelques faux pasteurs de son temps qui cherchaient des tempéraments pour adoucir aux pécheurs les amertumes de la pénitence, et voici comme il en parle dans quelques-unes de ses lettres.

Une peste agréable et trompeuse s'est glissée parmi les fidèles sous le nom spécieux de compassion et de miséricorde contre la vigueur de l'Evangile et contre la loi de Dieu ; quelques-uns, par une témérité criminelle, donnent la paix de l'Eglise à des personnes qui en sont indignes par leur aversion de la pénitence (*Cypr. de Lapsis*) : inutile et fausse paix, pernicieuse à ceux qui la donnent, et infructueuse aux pécheurs qui la reçoivent.

On se contente de couvrir les plaies des pécheurs, et une douleur superficielle et feinte sert comme d'appareil pour mettre sur

une blessure mortelle qui pénètre très-avant jusqu'au fond des entrailles ; par des conseils pleins de tromperie et de mensonges, par des complaisances meurtrières, on ôte aux pécheurs toute voie de satisfaire à la justice de Dieu, après l'avoir offensé, et de racheter leurs péchés par des œuvres que l'Evangile appelle de dignes fruits de pénitence. L'assurance qu'on leur donne d'une paix qui est fausse les prive de toute espérance de la vraie paix de Jésus-Christ ; le sein salutaire de la Mère véritable est fermé aux enfants par les artifices d'une cruelle marâtre, et elle achève de les étouffer en les empêchant de verser des larmes de leurs yeux et de tirer de saints gémissements du fond de leurs cœurs (*Cypr. ep. 55 ad Cornel. Pap.*).

Rien n'est donc plus nécessaire que la pénitence, et rien n'est plus aisé que de la faire, car on la trouve malgré soi dans la plupart des actions de la vie. Souffrez dans un esprit de pénitence cette maladie, la perte de ce procès, ces contradictions de la part des hommes, ce mépris, cet outrage, ce renversement de fortune, et vous satisfaites à Dieu pour vos péchés, dit saint Augustin.

Les grands, abattus, affligés, persécutés, dépouillés, n'ont qu'à dire avec Job : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre. La bonté de Dieu m'avait donné des richesses et des honneurs, et sa justice me les ôte ; cette perte quoique sensible m'est agréable, puisque c'est lui qui l'ordonne. Il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu, que son nom soit béni à jamais.

Ah ! qu'il y a de gloire, messieurs, à terrasser ainsi, par la fermeté de sa patience, les hommes qui nous ont percés par les traits de leur fureur, dit saint Augustin ; voilà la meilleure pénitence que nous puissions faire, et il n'en faut pas davantage pour nous sanctifier en ce monde et pour nous faire régner éternellement dans le ciel.

DISCOURS XXIX.

Sur la fête de tous les Saints.

Sapientian ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

Que les peuples publient leur sagesse, et que l'Eglise chante leurs louanges (Eccles., ch. XLIV).

Il est juste de rendre les honneurs publics à la mémoire des hommes extraordinaires, de conserver le souvenir des grands exemples qu'ils nous ont donnés pendant leur vie, de justifier publiquement les larmes qu'ils nous ont fait répandre, lorsque la mort nous les a ravés, et de chercher plutôt notre consolation dans l'éloge de leur mérite que dans l'oubli de leur perte.

Mais quand, en général, nous ne serions pas obligés de rendre des devoirs si légitimes à toutes les personnes illustres qui se sont distinguées par leurs belles actions, des raisons particulières nous engageraient à les rendre aux saints que Dieu, par sa miséricorde, a couronnés de sa gloire. La certitude où nous met la religion chrétienne de l'immor-

talité de nos âmes, l'assurance qu'elle nous donne qu'en perdant ceux qui meurent saintement devant nous, nous ne les perdons que de vue, et que la fin de leur vie sert de commencement à une autre dont le bonheur ne finira jamais ; la liaison de l'Eglise triomphante avec la militante, et la foi qui nous persuade que, comme il y a des morts que nous pouvons secourir par nos suffrages, il y en a aussi qui peuvent nous secourir par leurs prières ; tout cela nous prouve la nécessité de louer les saints et de les honorer : *Sapientiam ipsorum narrent populi, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.*

La religion nous l'ordonne, la justice le veut, la récompense éternelle dont ils jouissent le demande, notre intérêt particulier nous y oblige, le crédit qu'ils ont auprès de Dieu nous y engage, l'envie même qui ne peut plus ni décrier, ni flétrir, ni persécuter leurs vertus, y consent ; et l'on ne peut point douter qu'ils ne soient, par excellence, ces morts dont parle le Sage (*Eccles.*, IV), lesquels méritent beaucoup mieux d'être loués que les vivants, si toutefois l'on peut appeler morts ceux qui jouissent déjà dans le sein de Dieu des doux fruits de leur pénitence et de leurs bonnes œuvres, et dont les âmes en attendant la résurrection de leurs corps, sont dès à présent honorées dans le ciel de la gloire du triomphe.

Mais parce que je ne dois pas faire un éloge des saints qui vous soit inutile, et que, par mon ministère, je suis autant obligé à vous édifier qu'à les honorer, et plus même, à vous porter à l'imitation de leurs vertus qu'à les admirer, je considérerai trois choses dans les saints, la gloire dont ils jouissent dans le ciel, les exemples qu'ils nous ont donnés sur la terre, le crédit qu'ils ont auprès de Dieu. Dans leur gloire, nous voyons combien il est utile de servir Dieu ; dans leurs exemples, combien il est facile de pratiquer la vertu ; dans leur crédit, combien il nous importe de les honorer. Leur gloire éveille notre espérance ; leurs exemples demandent notre imitation ; leur crédit excite notre confiance et nos respects.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a de certains spirituels qui souhaiteraient qu'aussi désintéressés que cette sainte religieuse, qui portait dans ses mains du feu pour brûler le ciel, et de l'eau pour éteindre le feu d'enfer, nous puissions aimer Dieu seulement pour lui-même, et sans y être portés par la crainte de ses châtimens, ou par la grandeur de ses récompenses ; mais cet amour parfait n'est point de l'état présent où nous sommes, et c'est une chimère que de prétendre y arriver : David même, dont l'extrême charité envers Dieu ne cédait sans doute point en ferveur à la nôtre, ne craignait point de lui dire : J'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de justice, à cause de la récompense : *Inclinaui cor meum ad faciendas justificationes tuas in eternum propter retributionem* (*Psal.* CXVIII).

J'avoue que quelques-uns ont voulu chan-

ger ces paroles, ne croyant pas qu'il fût digne de la piété d'un si saint roi de servir Dieu comme un Juif, pour la récompense qu'il lui promettait ; mais si l'on entend ce que David entendait par cette récompense, qui était Dieu même, l'on voit aisément qu'il se proposait en le servant la vraie fin de l'homme, puisque l'homme n'ayant été créé que pour Dieu, il tend à la fin propre de sa création, lorsqu'il ne songe, dans le service qu'il lui rend, qu'à jouir de lui comme de son bien suprême. Et c'est aussi ce que le Seigneur déclara à Abraham, le père de tous les Israélites, lorsque, voulant l'affermir dans son service, il lui dit ces propres paroles : Ne craignez point, Abraham, je suis votre protecteur, et la récompense sans comparaison la plus grande que vous puissiez espérer : *Noli timere, Abraham, ego protector tuus sum, et merces tua magna nimis* (*Genes.*, XV).

Ainsi, Dieu pour s'accommoder à notre faiblesse, et nous engager par le motif de notre propre intérêt à l'aimer et à le servir, a voulu que l'Eglise instituât une fête particulière dans le cours de l'année, où les prédicateurs ont la liberté d'ouvrir le sein de la gloire, de fendre les nuées qui nous en dérobent la vue, et d'en faire luire à nos yeux quelque éclair ou quelque rayon, pour nous attirer, par cette image anticipée de la béatitude éternelle qu'il prépare, au plus juste et au plus important de nos devoirs.

Il est vrai que ce bonheur est si fort au-dessus de la portée de nos esprits, qu'il faudrait plutôt l'admirer dans un respectueux silence qu'entreprendre d'en faire la peinture par nos paroles, qui ne peuvent atteindre à en exprimer l'éclat et les douceurs, et qu'un grand apôtre, éclairé de toutes les lumières de la grâce, et qui avait été élevé jusqu'au troisième ciel, s'est écrié que l'esprit de l'homme avec toute sa pénétration, ne peut s'imaginer, que son œil ne peut voir, que son oreille ne peut entendre, ni son œil jamais concevoir, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment (*I Cor.*, II).

Cependant, puisqu'il veut bien que nous élevions votre espérance, et que nous vous fassions voir par quelque image de ce bonheur combien il est utile de le servir, demandons-lui avec la même confiance que le lui demandait Moïse, qu'il nous découvre aujourd'hui, dans la félicité des saints, quelque rayon de cette gloire : *Ostende mihi gloriam tuam* (*Exod.*, XXXIII), et pleins de cette confiance, disons avec ce saint prophète : J'irai, et je verrai ce grand et admirable spectacle : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam* (*Exod.*, III). Ce n'est plus un buisson ardent que j'aperçois, mais des hommes tout transformés par les ardeurs de la charité. Ce n'est plus une épine qui ne se consume pas au milieu du feu mais des âmes toutes pénétrées de Dieu, qui est un feu consumant (*Hebr.*, XII), sans souffrir aucune destruction dans leur substance. O admirable transformation ! dit saint Jérôme, où l'âme change de condition sans

changer de nature, et où sans cesser d'être ce qu'elle était, elle est toute changée par la gloire de Dieu même : *Non substantia tollitur, sed gloria immutatur* (D. Hieron.).

Ne vous attendez pas ici, messieurs, que je vous donne une idée charnelle de la béatitude ; les plaisirs de l'autre vie sont tous purs ; et quoiqu'il ne doive rien manquer à la félicité des sens et des corps lorsqu'ils seront ressuscités, et qu'il se doive faire sur eux une réfusion de celle des âmes, qui les affranchira de la nécessité de la mort et de tous les sujets de larmes, comme Dieu nous le promet par Isaïe (*Isai.*, XXV), il est certain que toute l'essence de ce bonheur est renfermée dans la vue et dans la possession de Dieu.

Imaginez-vous, si vous voulez, avec saint Augustin (*Tract.* 30 *in Joan.*), que le ciel est une terre de bénédiction, où l'on jouit d'une pleine sûreté, où nous ne perdrons plus d'amis, où nous ne craindrons aucun ennemi, où l'on ne sera plus dans l'indigence d'aucune chose, où personne ne naît, parce que personne n'y meurt, où les biens ne reçoivent plus d'accroissement, parce qu'ils ne reçoivent point de diminution, où l'on n'a plus de faim ni de soif, mais où l'on est rassasié de l'immortalité et nourri de la vérité. Pensez encore, si vous voulez, que c'est un lieu où nous jouirons d'une paix inaltérable, où nous ne serons plus troublés par aucune tentation extérieure ni intérieure, où le corps ne se révoltera plus contre l'esprit, où l'âme ne sera plus appesantie par le poids et par les inclinations de la chair, où notre esprit ne sera plus occupé de soins ni d'inquiétudes, ni de pensées vaines et inutiles ; où notre cœur ne sera plus partagé et déchiré de tant de différents desirs : où il n'y aura plus de scandales, plus d'infidélités, plus de soupçons, plus d'artifices ; où nous ne verrons plus toutes choses dans ce nuage épais, qui ne nous découvre qu'une ombre confuse de la vérité, mais à découvert : tout cela est vrai, mais c'est principalement parce que Dieu y sera l'objet perpétuel de notre connaissance et de notre amour.

Les théologiens disputent à qui des deux ils donneront la préférence ; les uns veulent que ce soit à l'amour, et les autres à la claire vision de Dieu ; saint Augustin, quoique le panégyriste de l'amour, ne laisse pas en beaucoup d'endroits de s'expliquer si fortement pour la connaissance, qu'il semble avoir oublié tout ce qu'il a dit ailleurs de l'amour ; mais aussi, il y a cent endroits où ce saint docteur met la félicité dans l'amour, et où il nous représente les bienheureux comme des hommes qui trouvent tout leur plaisir dans la possession du souverain bien, et qui n'ont point d'autre occupation que celle d'aimer Dieu. Il nous assure que toutes les vertus sont inutiles dans le ciel, à la réserve de la charité qui ne finira jamais, comme dit le grand Apôtre : *Charitas nunquam excidit* (*I Corinth.*, XIII) ; que la jouissance, qui est le repos de l'amour, est

aussi sa récompense, et que, comme les desirs donnent de l'inquiétude au cœur qui ne possède pas ce qu'il aime, l'essence divine serait un supplice pour les bienheureux, si elle ne passait de leur esprit dans leur volonté, et si, après les avoir éclairés de ses lumières, elle ne les embrasait pas de ses ardeurs ; la connaissance serait faible sans amour, et l'amour serait aveugle sans la connaissance. Il faut que toutes les facultés de notre âme trouvent leur satisfaction dans la béatitude, que l'entendement voie la vérité qu'il a crue, que la volonté possède le bien qu'elle a aimé, et que la mémoire soit remplie de ces deux choses, dont elle a si chèrement conservé le souvenir.

Quoi qu'il en soit, on peut toujours dire que de cette connaissance et de cet amour se forme la parfaite béatitude, et cette ressemblance des saints avec Dieu, dont parle l'apôtre saint Jean (*I Joan.*, III), laquelle donne l'accomplissement à tous leurs desirs. Car quoique le juste soit humble, qu'il n'aspire pas aux vaines grandeurs de la terre, et que, par le sentiment de sa misère présente, il connaisse bien que le néant est son origine ; et le péché son ouvrage, il ne laisse pas néanmoins de souhaiter, par le mouvement de la grâce, ce que l'homme pécheur a autrefois souhaité par le mouvement de sa vanité. Il veut la même chose que voulait Adam, il prétend comme l'ange à la ressemblance de Dieu ; mais il désire avec justice ce que les deux autres désirèrent avec insolence. L'Écriture sainte autorise ses souhaits, et les promesses de Jésus-Christ rendent ses espérances légitimes ; il sait bien que le bonheur de la créature raisonnable consiste particulièrement en ce point, et qu'étant l'image de Dieu dans la nature et dans la grâce, elle doit être aussi sa ressemblance dans la gloire.

Le disciple bien-aimé nous console dans l'attente de ce bonheur, et il en parle avec tant d'assurance à tous les fidèles, qu'il semble plutôt en avoir reçu le gage que les promesses : *Scimus quoniam cum apparuerit similes ei erimus* (*I Joan.*, III). Nous savons que quand Dieu se découvrira à nous, nous serons semblables à Dieu, à Dieu qui comprend en soi par essence tous les biens que les créatures n'ont que par participation ; par propriété, ce qu'elles n'ont que par emprunt ; par assemblage, ce qu'elles n'ont que par partie ; par unité, ce qu'elles n'ont qu'avec division ; en vérité, ce qu'elles n'ont qu'en figure ; parfaitement, ce qu'elles n'ont qu'avec plusieurs défauts. Nous serons semblables à Dieu, qui est un Être infini de quelque côté qu'on le regarde, et en l'éternité qui n'a pas de commencement, et en l'immensité qui n'a point de bornes, et en la durée qui n'a pas de fin, et en la valeur qui n'a pas de prix ; à Dieu qui termine seul tous les mouvements de l'âme raisonnable, qui calme ses inquiétudes, qui épuise ses desirs, qui remplit sa capacité, qui lui donne une joie parfaite, et qui en un seul

bien lui fait posséder tous les autres, comme il le dit à Moïse : *Ego ostendam omne bonum tibi* (Exod., XXXIII); je vous montrerai tous les biens en vous découvrant mon essence, c'est-à-dire que, comme toute la lumière des étoiles est dans le soleil, toutes les lignes dans leur centre, tous les fleuves dans la mer, tous les ruisseaux dans leur source, toute la vigueur des plantes dans leurs racines, toute la vie dans le cœur, ainsi tous les biens se trouvent dans l'essence de Dieu comme dans leur centre, dans leur source, dans leur origine, dans leur principe, dans la fontaine et dans la mer.

Dieu montre donc tous les biens aux saints en leur découvrant sa gloire et son essence, et non-seulement il les leur montre, mais aussi il les leur communique; non-seulement ils en ont la vue, mais ils en ont aussi la possession. Mangez, mes amis, et buvez, leur dit-il dans le Cantique, enivrez-vous, vous qui êtes mes très-chers amis : *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi* (Cant., V); il use de ces termes, parce que dans la vision et dans la possession de son essence, toutes les puissances des âmes bienheureuses sont tellement rassasiées, mais sans dégoût des biens infinis de la gloire, tellement enivrées de ses délices, qu'elles sont dans l'impuissance de désirer quelque chose de plus pour l'accomplissement de leur bonheur.

Quoiqu'il soit vrai que les chrétiens n'ont pas besoin de raison et de preuves pour croire en général que leur souveraine félicité consiste dans cette vue et dans cet amour de Dieu, et que le leur vouloir prouver, c'est comme leur vouloir prouver que la lumière est capable de l'éclairer; puisque Dieu étant essentiellement le bien souverain, produit par sa possession aussi nécessairement le bonheur parfait, que la lumière chasse nécessairement les ténèbres; j'avoue cependant qu'ils ont besoin de quelques preuves sensibles pour être touchés d'une vérité si sublime. L'idée qu'ils ont des plaisirs des sens fait qu'ils sont si peu sensibles aux plaisirs spirituels, qu'ils ont peine à concevoir qu'on puisse être heureux par une vue et par un amour qui n'auraient rien de sensible.

Il est donc utile de les aider en ce point et de les conduire comme par degrés à la connaissance de la vraie félicité, et voici comment saint Augustin le fait ordinairement. Il y a peu de personnes entre ceux qui ont quelque amour pour la piété qui n'aient été touchés quelquefois d'une affection sensible pour les personnes en qui elles ont vu de grandes et d'éminentes vertus; et comme ce n'est pas le corps de ces personnes qu'elles aiment ni leur esprit naturel, il est clair que ce qui leur plaît en elles est la beauté de la justice, de la charité et de la vertu.

Si la justice, dit saint Augustin (*in psal. LXIV*), n'avait aucune beauté, comment pourrait-on aimer un vieillard juste et vertueux? que présente-t-il à nos yeux qui leur puisse plaire? des membres

courbés, un front ridé, une faiblesse universelle; mais peut-être qu'étant incapable de plaire aux yeux, il a de quoi satisfaire les oreilles. Par quelles paroles, par quel chant le pourrait-il faire? quand il aurait eu de la voix étant jeune, l'âge la lui aurait ravie, à peine se peut-il faire entendre, bien loin de pouvoir plaire en parlant, néanmoins si ce veillard est juste, s'il ne désire rien du bien d'autrui, s'il distribue ses biens aux pauvres, s'il donne de sages conseils, s'il a des sentiments justes sur toutes choses, si sa foi est entière, et s'il est prêt à livrer son corps, tout cassé qu'il est, pour la vérité comme ont fait plusieurs martyrs dans cet âge, nous ne laisserons pas de l'aimer. Et comme nous ne découvrons en lui rien de beau par les yeux de la chair, il en faut conclure qu'il y a une certaine beauté de la justice qui se voit des yeux du cœur, et que les hommes ont beaucoup aimée dans les martyrs, lors même que les bourreaux déchiraient leurs membres; lorsqu'ils étaient tout couverts de leur sang, lorsque leurs entrailles étaient coupées par les dents des bêtes farouches, les yeux ne voyaient rien qui ne leur fût horreur. Qu'est-ce donc qui faisait aimer les martyrs dans cet état, sinon la beauté de la justice qui demeurait entière dans ces membres déchirés?

Or, si la justice peut être aimée, on peut avoir de la joie à la contempler, car il y a du plaisir à voir et à connaître tout ce que l'on aime, et il y en a d'autant plus que l'amour est grand et que la connaissance est claire. Si la contemplation de la justice ne nous touche pas bien sensiblement dans cette vie, c'est que nous la connaissons peu et que nous ne l'aimons que faiblement; mais il est aisé de comprendre, néanmoins, qu'en augmentant cet amour et cette connaissance, le plaisir de l'âme doit augmenter à proportion.

Or, c'est proprement ce qui arrive aux saints dans l'autre vie. Ils y voient la justice même, non dans des ruisseaux troubles et dans des images défigurées, mais dans sa source même; elle se manifeste à eux dans toute sa beauté, dans toute sa grandeur, dans toute sa majesté; et comme cette justice est Dieu même, cette vue excite en eux des transports et des ravissements d'amour et de joie si vifs et si ardents, que nul esprit humain n'est capable d'en comprendre l'impétuosité et la violence. Mais ce que l'on comprend, c'est que l'embrasement de cet amour qui est dans la possession de son objet doit produire par nécessité dans leur âme une joie et un plaisir ineffables, ou plutôt qu'il est lui-même ce plaisir et cette joie, puisque la joie n'est autre chose qu'un amour qui jouit de ce qu'il aime.

Que si vous trouvez tant de plaisir à voir et à aimer plusieurs choses du monde à cause de la beauté dont Dieu les a ornées; quel plaisir doit-on trouver à voir et à aimer celle de Dieu, dit saint Augustin. S'il y a tant de grandeur dans ses ouvrages, quelle est la grandeur qu'il possède dans lui-même!

Si hæc pulchra sunt, quid est ipse? si hæc magna sunt, quantus est ipse (D. Aug. in psal. LXXXIV)! Si vous trouvez tant de plaisir dans ce que vous appelez des biens, dans ces biens qui ne sont pas biens par eux-mêmes, parce qu'ils sont muables, et que rien de muable ne peut être bien par soi-même (*Idem in psal. XXVI*); quel plaisir n'y a-t-il point dans la contemplation du bien immuable et éternel qui demeure toujours dans le même état, puisque toutes ces choses que vous appelez des biens ne vous pourraient plaire, si elles n'étaient des biens, et qu'elles ne sauraient être des biens, qu'en empruntant leur bonté de celui qui l'est par lui-même.

Si toutes les créatures ne sont à l'égard de Dieu que ce qu'est une goutte d'eau à l'égard d'un océan infini, que peuvent être toutes les consolations que nous peuvent donner les créatures qu'une petite partie de cette goutte qui, entrant dans le cœur de l'homme, le laisse aussi sec et aussi étroit qu'il était auparavant. Mais quand Dieu entre dans l'âme en la manière qu'il entre dans celle des saints par la gloire, c'est un fleuve impétueux, c'est un torrent de délices, selon l'Ecriture (*Psal. XXXV*), il élargit, il étend, il élève infiniment le cœur de l'homme au delà des bornes de sa nature, afin qu'il puisse recevoir cette abondance de joie dont Dieu prend plaisir à l'enivrer, comme parle le prophète : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ (Ibidem)*.

Mais quelque idée qu'on se puisse former de ce souverain bonheur par le moyen de ces images, il faut avouer que tout cela n'est encore rien, et même que notre âme n'est point capable dans cette vie, ni de le concevoir, ni de le porter; car il faudrait que Dieu, pour la rendre capable de ces communications divines et de ce torrent de délices qu'il lui réserve, l'élève à un autre état, et qu'il la rende semblable à lui d'une manière si divine, que saint Augustin ne craint pas de dire que quand nous serons comblés dans le ciel de la joie ineffable qui nous y est promise, l'esprit humain périra, pour ainsi dire, et deviendra divin : *Cum accepta fuerit illa ineffabilis lætitia, perit quodam modo mens humana, et fit divina (D. Aug. in psal. XXXV)*.

Il n'y a que les justes qui aiment Dieu de tout leur cœur, qui comprennent de si sublimes vérités; car pour les hommes charnels, ils ne les peuvent sentir, la fièvre de l'iniquité leur en fait perdre le goût. Que voulez-vous que je vous fasse, leur dit saint Augustin (*in psal. XXX*), puisque vous ne sauriez goûter ces vrais biens? je suis dans l'impuissance de vous les faire comprendre; donnez-moi un cœur qui les aime, et il entend ce que je dis; donnez-moi un cœur qui les désire, qui en soit affamé, qui se regarde dans le désert de ce monde comme hors de son pays, qui soupire avec une soif ardente vers cette fontaine de notre éternelle patrie (*Idem, tract. 26 in Joan.*); donnez-moi, dis-je, un homme dans cette disposition, et il en-

tend ce que je dis; mais si je parle à un cœur froid et insensible, il ne sait pas ce que je dis. *Da talem et scit quid dicam, si autem frigidus loquor, nescit quid loquor.*

Mais pourquoi perdre le temps à dire si peu de chose d'un bonheur qu'il est impossible de s'imaginer, et qu'il est bien plus utile de chercher que de décrire! combien sont plus heureux ceux qui le possèdent que ceux qui en parlent! combien plus heureux ceux qui le goûtent par expérience que ceux qui en font la peinture! Cherchons donc ce bonheur, mes frères, et n'en parlons pas davantage. Cherchons-le par la charité, et non par d'inutiles subtilités. Toute la subtilité de notre esprit n'y peut atteindre, et la ferveur de la charité l'obtient, il ne se donne pas à la connaissance, mais à l'amour; il n'est pas la récompense des belles paroles, mais des bonnes œuvres. Hélas! combien y a-t-il de gens qui en ont bien parlé et qui n'y sont jamais arrivés! et combien y en a-t-il encore qui en parleront avec éloquence qui ne l'obtiendront jamais! subtils scrutateurs, mais froids amateurs et malheureux déserteurs de cette souveraine félicité de nos âmes.

Pardonnez-moi, esprits saints, si je trouble aujourd'hui votre joie par mes soupirs, et si au lieu de chanter votre félicité et vos victoires, je suis contraint de verser des larmes sur nos misères; et où en effet, mes frères, avons-nous un plus grand sujet de pleurer que dans une occasion où nous voyons tant de choses qui nous prouvent qu'il est utile de servir Dieu, et tout ensemble si peu de gens qui le servent? en quel temps est-il plus à propos de répandre des larmes que lorsque nous voyons des hommes qui, étant créés pour régner avec les anges dans le ciel, pour posséder Dieu et pour participer à un bonheur qui n'aura jamais de fin, n'en ont pas néanmoins le désir, ou s'ils en ont le désir, c'est le plus souvent un désir inutile, un désir infructueux qui ne passe point aux effets ni aux œuvres? Le paresseux veut et ne veut pas, dit le Sage (*Prov., XXXIV*). Il veut la gloire, mais il ne veut pas le travail; il veut la victoire, mais il ne veut pas le combat; il veut la couronne que Dieu a promise, mais il ne veut pas faire ce qui la mérite. Il veut la fin, mais il ne veut pas les moyens; il veut la récompense qui est infinie, mais il ne veut pas se priver d'un faux plaisir qui lui en ravit la possession.

Pesez, malheureux, ce que vaut le sang d'un Dieu, et vous comprendrez ce que vaut la couronne de gloire. Elle coûte un Dieu, elle vaut un Dieu, elle donne un Dieu, et elle n'est rien moins que Dieu même qui en est tout ensemble l'acheteur, le prix, l'acquisition, la possession. Cependant, ô pécheurs, vous lui préférez le démon pour un néant, la chair pour un peu de foin, le monde pour un songe; l'avare lui préfère son or qui n'est qu'un peu de terre colorée; le voluptueux son corps qui sera rongé par les vers; l'intempérant son ventre qui n'est

que pourriture; l'impudique la perd pour un léger sentiment de volupté; le colère pour un lâche désir de vengeance; l'usurier pour un gain sordide; le complaisant pour un respect humain; et tous les pécheurs pour des choses qui ne sont rien de réel; car, qu'est-ce que le péché, sinon un rien, puisque c'est une privation et un défaut de la rectitude qui est due à l'action humaine? qu'est-ce que le plaisir du péché, sinon un rien, puisque c'est une légère vapeur qui se dissipe en se formant? qu'est-ce que le fruit du péché, sinon un rien, puis tu'en un moment la mort le réduit au néant? et cependant c'est pour ce rien que vous perdez un Dieu, une gloire immortelle et une terre désirable par-dessus toutes choses, comme dit le prophète : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem* (Psal. CV).

Renoncez à toutes ces grandes espérances, si vous le voulez, ô malheureux, pour nous, mes frères, si nous avons encore quelque amour pour notre céleste patrie, disons avec le même prophète : Si je l'oublie, ô Jérusalem! que ma main droite soit mise en oubli, qu'elle périsse et devienne absolument inutile comme une chose dont on ne se souvient plus; que ma langue demeure attachée à mon gosier, que je sois sans voix et sans parole, non-seulement si j'oublie Jérusalem, mais même si je ne me la propose pas comme le principal sujet de ma joie, si je n'en ai pas l'esprit et le cœur tellement remplis, que je ne puisse goûter aucune joie qui ne s'y rapporte (Psal. CXXXVI).

Que l'avare ne pense qu'à son argent, l'ambitieux qu'à ses vains honneurs, l'impudique qu'à ses sales plaisirs; pour nous, mes frères, ne donnons notre amour principal qu'à la céleste Jérusalem, ne songeons qu'à l'immortalité bienheureuse que nous y trouverons, qu'au bonheur que nous recevrons d'être admis à la société des anges et des saints, et d'entrer en partage du royaume de Dieu et de sa gloire. Il est utile de le servir et de l'aimer, nous le connaissons aujourd'hui dans la gloire des saints qui élève notre espérance; mais nous allons voir que pour y arriver avec eux, leurs grands exemples de vertu demandent notre imitation.

SECONDE PARTIE.

C'est en vain, mes frères, que la reconnaissance publique de l'Eglise travaille à perpétuer la mémoire des saints par les fêtes communes et particulières qu'elle a instituées en leur honneur; en vain elle confie à l'histoire et aux martyrologes leurs noms et leurs titres pour nous rendre toujours présents et leurs grands exemples et les miracles que Dieu a opérés par leur ministère; en vain l'art des peintres et celui des sculpteurs tâchent de les faire vivre sur la terre par des images qui puissent nous consoler de ce que Dieu nous les a ravis pour couronner leur mérite dans le ciel; tout cela est inutile, si nous ne tâchons de faire revivre dans notre conduite l'esprit qui les anima, et de perpétuer leur gloire par l'imitation de leurs vertus.

C'est là l'honneur le plus solide que nous puissions leur rendre et celui qui leur soit le plus agréable; et l'Ecclesiastique nous l'a voulu faire entendre par ces belles paroles : Le père est mort, et il ne semble pas mort, parce qu'il a laissé après lui un autre lui-même. Il a vu son fils pendant sa vie, et il a mis sa joie en lui; il ne s'est point affligé à la mort, et il n'a point rougi devant ses ennemis, car il a laissé à sa maison un fils qui la défendra contre ceux qui la haïssent et qui rendra à ses amis la reconnaissance qu'il leur doit (Eccles., XXX).

Nous sommes les enfants des saints, disait le vieux Tobie à sa femme et à ses parents qui lui reprochaient l'inutilité de ses aumônes, de sa charité envers les morts et de toutes ses bonnes œuvres, puisque, nonobstant tout cela, Dieu avait permis qu'il devint aveugle et qu'il fût affligé de divers maux (Tob., II). Le jeune Tobie, instruit dans l'école d'un père si saint et si fidèle à Dieu, en disait autant à sa femme Sara (Tob., VIII).

Or, si nous sommes les enfants des saints, qui ont mis leur joie et leur espérance en Dieu, et qui, vivant sur la terre dans la piété comme ils ont fait, attendaient une autre vie que celle dont nous jouissons présentement. Nous devons donc, concluaient-ils, imiter leur foi, et ne nous point troubler des afflictions qui nous arrivent en ce monde, puisque nous avons sujet d'espérer, comme eux, une autre vie que Dieu donnera à ceux qui lui sont fidèles. Nous ne devons point agir comme les païens, qui n'avaient aucune connaissance de Dieu, mais nous appliquer et songer sérieusement à unir nos âmes à Dieu par la prière et par une piété solide.

Pendant que les saints ont vécu sur la terre, leur plus grand soin a été de nous édifier par leurs exemples, de nous engendrer à Jésus-Christ par leurs travaux apostoliques, de nous inspirer des sentiments de charité les uns pour les autres, de nous donner de l'horreur du péché et de nous mettre en état de défendre par nos bonnes œuvres la maison de Dieu dans laquelle ils nous ont laissés après leur mort, et de repousser par notre vie exemplaire les reproches injurieux des ennemis qui la haïssent et qui la décrient : c'a été là toute leur joie; et si maintenant qu'ils jouissent dans le ciel de la présence de Dieu, dans laquelle ils trouvent tous les biens, il y a quelque chose en ce monde qui leur puisse donner de la consolation, c'est de connaître que nous sommes les appuis de la maison de Dieu, qu'ils survivent en nous, et que nous sommes les dignes héritiers de leurs vertus : *Filii sanctorum sumus*.

La plus grande gloire des enfants est d'imiter les grandes vertus de leurs pères. Sans cela, nous ne pouvons tirer aucun avantage de la noblesse de leur sang, de leurs dignités, de leurs richesses, de leur mérite, de leur élévation, de leur conversation, de la maison qu'ils ont eue avec nous, et toute la grandeur de leur gloire, si nous ne la soutenons par l'imitation de leurs vertus,

ne servirait qu'à faire remarquer avec plus d'éclat que nous avons dégénéré, que nous sommes indignes de porter leur nom, d'être de leur famille et qu'à faire dire à tous les peuples que nous en sommes la honte et l'opprobre.

Le Fils de Dieu n'a rien omis pour nous persuader que l'unique et la plus importante affaire que nous ayons à ménager en ce monde est celle de notre salut, il ne s'est pas contenté d'employer ses promesses et ses menaces pour nous attirer à lui, mais pour nous porter encore plus efficacement à secouer le joug qui nous accable, et le péché qui nous environne, à souffrir avec patience toutes les afflictions de la vie présente et à combattre fidèlement les ennemis qui s'opposent à la conquête que nous devons faire du ciel, il prévient même le désespoir qui peut naître de la difficulté que nous trouverions à les vaincre par l'exemple d'un grand nombre de saints qui les ont vaincus et qui jouissent maintenant dans le ciel du fruit de leurs victoires.

Nous les proposant comme des témoins irréprochables de tout ce que nous pouvons avec le secours de sa grâce, il nous exhorte à considérer qu'ayant été des hommes comme nous, sujets aux mêmes faiblesses, chargés d'un corps semblable au nôtre, persécutés par la même concupiscence de la chair, exposés aux mêmes tentations et aux mêmes dangers, capables d'être retardés dans leur course par la vue des mêmes obstacles, ils n'ont pas laissé de conquérir le royaume du ciel par la foi, de se faire violence, de retenir et de corriger leurs passions, de s'assujettir à sa loi et de triompher avec sa grâce.

Que dirai-je davantage, s'écrie saint Paul, après avoir raconté toutes les œuvres merveilleuses de plusieurs saints qui ont triomphé de la foi? Le temps me manque, si je veux parler encore de tous les autres qui, par la foi, ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, et ont reçu l'effet des promesses : *Et quid adhuc dicam? deficit enim me tempus enarrantem* (Hebr., XI).

Les uns ont mieux aimé être affligés avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court qui se trouve dans le péché, jugeant que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Égypte, parce qu'ils envisageaient la récompense. Les autres ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les uns ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons; les autres ont été lapidés, sciés et éprouvés en toutemanière. Ceux-là étaient morts par le tranchant de l'épée; ceux-ci ont été vagabonds, couverts de paille de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne, et ils ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre. Les uns ont passé toute leur vie dans

la pénitence pour suivre Jésus crucifié, et les autres ont sacrifié jusqu'à leurs couronnes, pour lui demeurer fidèles.

Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dit ce saint apôtre, qui peut, que notre paresse et notre lâcheté, nous empêcher de nous dégager de tout ce qui nous appesantit, de rompre les liens du péché qui nous serrent si étroitement, et de courir par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte : *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus, et circumstans nos omne peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen* (Hebr., XII).

Il se faut faire violence, il est vrai, mais sommes-nous de meilleure condition que les prophètes, les apôtres, les martyrs, tant de saints et tant de rois même qui se la sont faite sans répugnance, estimant avec le grand Apôtre (Rom., VIII), que tout ce qu'ils pouvaient faire, ou souffrir, ou sacrifier en cette vie, n'a point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous? Ne sommes-nous sur la terre, dit saint Eucher, que pour jouir des choses présentes et nous y attacher (*D. euch., Ep. paren.*)? N'avons-nous des yeux et des oreilles que pour voir et entendre avec plaisir un certain nombre de choses vaines qui nous environnent et qui nous flattent? Elevons les yeux de notre esprit vers le ciel, ouvrons les oreilles de notre cœur aux promesses qui nous sont faites, soupirons après les biens éternels et infinis qui nous sont préparés : *Ambiamus ad optima quæ pollicentur*. Toutes les difficultés qui nous épouvantent seront levées, et nous n'aurons plus de peine à pratiquer les vertus austères, dont les saints, et Jésus-Christ même nous ont donné de si grands exemples.

Elles ne sont difficiles que parce que notre volonté dépravée ne veut pas s'y soumettre. Faites seulement qu'elle s'y assujettisse, disait même un sage païen, dont les nobles sentiments doivent faire honte à la plupart des chrétiens, et vous ne trouverez rien de plus doux et de plus facile : *Est tanti laborare omnia bona semel occupaturo* (Senec., ep. 70) : ce n'est pas à cause de la difficulté qui s'y rencontre que vous ne voulez pas vous y engager; c'est plutôt à cause que vous ne voulez pas vous y engager qu'elles vous paraissent difficiles.

Les travaux et les pleurs, le jeûne et la pauvreté, les humiliations et la maladie, tout cela, dit Salvien (*lib. I de Provid.*), n'a rien de pénible pour ceux qui les souffrent volontairement; si ces maux ont quelque âpreté, ce n'est que pour ceux qui les fuient. Ils paraissent à l'âme ou légers, ou pesants, suivant les différentes dispositions où elle se trouve. Car comme la contrainte et la répugnance rendent insupportables les maux les plus légers, une volonté libre fait trouver de la légèreté et même de l'agrément aux maux les plus pressants; car enfin en quoi consistent le vrai plaisir et la vraie fidélité, sinon à vivre à sa manière, lorsqu'elle est honnête,

à ne rien trouver qui s'y oppose et à voir en tout temps ses vœux et ses désirs accomplis, lorsqu'ils sont justes ?

Or, tel a été le bonheur des saints : s'ils se sont humiliés, c'est qu'ils aimaient les humiliations. S'ils ont été pauvres, c'est que la pauvreté avait pour eux des charmes ; s'ils ont vécu inconnus aux hommes et sans ambition, c'est qu'ils ne pouvaient souffrir le faste et qu'ils fuyaient l'élévation ; s'ils ont passé leurs jours dans l'obscurité, dans les larmes dans les souffrances, faut-il s'en étonner ? ils n'avaient que du mépris pour les vains honneurs, que du dégoût pour les fausses joies, ils craignaient sagement l'usage même modéré des plaisirs les plus innocents, et bien loin que la pauvreté, la maladie, les afflictions, les revers de la fortune, et tous les autres accidents que la nature ne regarde qu'en frémissant, leur aient paru de véritables maux, ils les ont considérés au contraire comme les sources fécondes des véritables biens qu'ils espéraient dans l'autre vie.

On les a vus après avoir consumé par des aumônes extraordinaires le fonds réglé de leurs charités, employer leur nécessaire à la subsistance des pauvres et trouver dans cette indigence où les avait réduits leur vertu, un plaisir que les âmes mondaines ne trouveraient jamais dans leur abondance superbe et dans leurs cruelles superfluités. Ils se sont fait un plaisir de considérer et d'honorer toute sorte de personnes, amis et ennemis, sans avoir égard à leurs défauts, ni aux injures qu'ils en avaient reçues, et il n'y en eut point de méprisables à leurs yeux.

Jamais ils ne médirent, et jamais il ne fut permis de médire en leur présence. Toute réputation leur fut sacrée, et si la tranquillité de leur âme a été troublée de quelque mouvement de colère que leur fut presque toujours inconnue, ce fut lorsque, devant eux, on osa parler mal de leurs ennemis. Non contents de se dépouiller de tout ce qui leur pouvait rendre la vie commode et agréable, pour embrasser une pauvreté honorable et volontaire, ils ont même porté plus loin ce généreux mépris, il a été jusqu'à les rendre insensibles à la douleur jusqu'à les élever au-dessus des faiblesses de la nature, comme il les avait détachés des douceurs de la fortune, et jusqu'à leur faire trouver leur bonheur et leur liberté au milieu des tourments et dans les fers. Ils avaient enfin une si haute idée du pouvoir et du mérite de la vertu, qu'ils ne pouvaient comprendre qu'un chrétien, en quelque état qu'il fût, pût être vertueux, sans être parfaitement heureux.

Si la pratique de toutes ces vertus leur coûta de la violence et du travail, ils s'y assujettirent avec résignation, convaincus que le sort de tous ceux qui ont péché en Adam et qui se sont eux-mêmes rendus coupables par leurs propres péchés, est d'acheter et de ravir le ciel par le travail et par la violence.

Nous en avons un grand exemple dans la conduite de Dieu à l'égard des Israélites (*Num.*, LIV). Le premier dessein de Dieu

était de les conduire heureusement et par un chemin court et facile, dans cette terre de bénédiction, où coulaient le miel et le lait. Ils étaient déjà près d'y entrer, lorsqu'ils commencèrent à se plaindre de Dieu, à murmurer contre Moïse, à se repentir d'avoir quitté l'Égypte, à regretter le jour qu'ils en étaient sortis, à former le dessein d'y retourner, et à exprimer leur rébellion dans les termes insolents et audacieux, qui sont rapportés dans l'histoire sainte. Dieu irrité de leurs paroles outrageantes et du peu de foi qu'ils avaient dans les miracles éclatants qu'il avait faits devant leurs yeux, et pour les délivrer de la servitude, et pour les conduire dans cette terre désirable, fit mourir les uns sur-le-champ, et condamna les autres à n'y entrer jamais ; de sorte que de six cent mille hommes qu'ils étaient, il n'en accorda la possession qu'à Josué et à Caleb, qui lui avaient été fidèles durant toute cette révolte.

Voulant même que les enfants de ces rebelles portassent une partie de la peine que méritait la faute de leurs pères, il ne leur accorda l'entrée de ce pays désirable, qu'après qu'ils l'eurent longtemps cherché, errants et vagabonds dans un affreux désert, au milieu des périls, et toujours entre la mort et la vie ; de sorte qu'un homme qui verrait la carte, s'étonnerait comment il a fallu quarante ans pour faire un chemin qui ne demandait que peu de jours, s'il ne faisait réflexion que c'est l'ordre de la justice de Dieu, qu'on n'arrive qu'avec peine où l'on eût pu aller sans travail, si on lui fût demeuré fidèle, et qu'on emploie des soins redoublés et des années tout entières à l'exécution d'un dessein qu'on eût pu facilement achever en un jour.

Telle est encore la conduite de Dieu à notre égard, mes frères ; son premier dessein était aussi de nous rendre heureux dans Adam, duquel nous devons tous naître, aussi saints et aussi innocents, et aussi heureux qu'il l'était lui-même, et, après un bonheur temporel, de nous en donner un éternel, sans qu'il nous en coûtât aucun travail, ni de corps, ni d'esprit, ni aucun combat contre les passions du dedans et contre les tentations du dehors.

Mais depuis qu'Adam eut péché, et nous en lui, outre la nécessité de mourir, à laquelle nous avons tous été assujettis, Adam et nous avons été relégués dans ce désert, où nous sommes punis, et pour le péché originel que nous tirons de lui, et pour tant d'autres que nous y avons ajoutés nous-mêmes. Il faut donc vivre en ce monde comme en un exil avec une humble reconnaissance de nos fautes et de la justice de Dieu. Il faut prier et soupirer : il faut vaincre et chercher longtemps cette éternelle et délicieuse patrie qui nous est promise. Il faut suer et travailler, pour trouver notre repos, monter sur la croix pour monter au ciel et le prendre par la violence. Il faut combattre nos passions, résister aux plaisirs. Il faut pleurer pour être consolés, et

souffrir tranquillement les misères pour être heureux : voilà les suites du péché, mes frères, et elles ont été si loin, que les plus grands saints n'en ont pas été exempts, non pas même Jésus-Christ, qui est descendu du ciel pour tarir la source de nos maux, ayant été éprouvé comme nous en toutes choses, sans être néanmoins sujet au péché, comme dit le grand Apôtre : *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato* (Hebr., IV).

Or, si Jésus-Christ qui est notre maître et notre Dieu, si les saints qui sont nos pères ont passé par toutes ces épreuves, s'ils ne sont arrivés au ciel que par un chemin si long et si pénible, s'ils l'ont conquis par la force et par la pratique constante de toutes les vertus, nous qui sommes leurs disciples et leurs enfants, et des enfants rebelles et coupables, prétendrons-nous y arriver sans qu'il nous en coûte, et être les seuls qui auraient ce privilège, sans le mériter par notre patience et par l'imitation de toutes leurs vertus?

L'Eglise en établissant les fêtes des saints a eu principalement en vue de guérir les fidèles d'une erreur si grossière. C'est pourquoi elle veut que les prédicateurs qui leur ont expliqué leur créance dans l'exposition des mystères, ne s'appliquent dans les éloges des saints, qu'à leur montrer la loi de Dieu réduite en pratique; car il n'y a point de moyen plus efficace pour insinuer la vertu que l'imitation.

Il n'y a personne qui ne sache, dit saint Jean Chrysostome (*Serm. 1, de Martyr.*), que quand Dieu veut que son peuple révère la gloire des martyrs, c'est afin que nous leur rendions l'honneur qui leur est dû, et que nous puissions les imiter avec le secours de Jésus-Christ; c'est afin qu'en honorant leur mémoire, nous considérions quelle gloire doivent posséder au ciel ceux dont les fêtes se célèbrent avec tant de solennité sur la terre, c'est afin que leur exemple nous anime à combattre par la grâce du Seigneur, avec une force, une piété et une foi semblables, contre l'ennemi de notre salut; et qu'après l'avoir vaincu, nous puissions triompher avec les saints dans le royaume céleste: *Quo possimus etiam ipsi talibus provocari exemplis, virtute pari, devotione consimili ac fide*. Toutes les fois, mes très-chers frères, que nous célébrons les solennités des saints martyrs, dit de même saint Augustin (*Serm. 47, de Sanctif.*), nous devons tellement demander au Seigneur par leur intercession, les biens dont nous avons besoin, dans le temps, que nous ayons encore plus de soin de mériter par l'imitation de leurs exemples, les biens de l'éternité : car ceux-là solennisent vraiment les fêtes des saints martyrs, qui suivent les exemples des saints martyrs; leurs solennités doivent être autant d'exhortations au martyre, qui nous apprennent à imiter sans répugnance ce que nous honorons avec joie : *Ab ipsis enim sanctorum martyrum in veritate festivitatum gaudia celebrantur, qui ipsorum martyrum exempla*

sequuntur; sollemnitates enim martyrum exhortationes sunt martyriorum, ut imitari non pigeat, quod celebrare delectat.

Parce que Dieu environné de lumières inaccessibles, et enveloppé, pour ainsi dire, dans sa grandeur, ne peut être imité par l'infirmité humaine, qui ne peut atteindre à un modèle si relevé, l'Eglise nous propose les saints, mortels comme nous, afin d'ôter par cela même tous les prétextes que peuvent avoir les pécheurs, et de leur faire voir dans des hommes comme eux la possibilité de leurs devoirs.

Or, est-ce là la fin que nous nous proposons dans ces saintes solennités? Non, mes frères, et je le dis à notre confusion; on ne regarde ordinairement ce qui se fait dans les Eglises aux fêtes des saints, que comme des assemblées de cérémonie, plutôt que de dévotion, et que comme des solennités faites pour le spectacle, bien plus que pour l'exemple. L'orateur même qui fait leur éloge, songe moins à édifier qu'à plaire; et l'auditeur encore plus corrompu vient moins à l'Eglise pour imiter leurs vertus, que pour admirer un discours. L'orateur ne songe souvent qu'à établir son éloquence pour gagner l'approbation des auditeurs; et les auditeurs ne pensent souvent à autre chose, qu'à donner leur approbation pour payer l'éloquence de l'orateur; ainsi le cœur des uns et des autres est toujours sec et stérile, le vice toujours suivi et en estime, la vertu toujours négligée ou méprisée; et l'on ne remporte guère de la célébration de la fête des saints, que de devenir plus impies et plus coupables.

C'est sur cela qu'un écrivain célèbre (*Polydore Virgile*), qui gémit de ce désordre, fait cette judicieuse réflexion, que les jours de fête n'étant presque plus que des occasions de débauche et de libertinage, Dieu serait bien mieux loué par le travail, qui dompte le corps et les passions, que par la pieuse oisiveté d'un jour de fête, qui corrompt la jeunesse et lui donne le loisir de s'abandonner aux plaisirs criminels du jeu, de l'amour et du vin.

Quoi! disait Tertullien, pour repousser les reproches que l'on faisait aux chrétiens de ne point célébrer les fêtes des empereurs, sommes-nous criminels, parce que nous ne rendons pas de vains honneurs aux Césars, que nous n'étalons pas aux yeux du public ce honteux spectacle de nos excès et de nos emportements; de ce que nous célébrons leurs triomphes par la probité, la chasteté, la sobriété : *Siccine exprimitur gaudium publicum, per publicum dedecus* (*Tert., Apolog.*).

Je suis bien éloigné, mes frères, de comparer ici les honneurs religieux que nous rendons aux saints, aux honneurs politiques que les païens rendaient à leurs princes, et d'égaliser les fêtes instituées en l'honneur de ceux-ci, aux fêtes que l'Eglise a instituées en l'honneur des autres; mais je ne laisse pas de dire dans le sens de Tertullien, que si on ne regardait ces saintes fêtes

que comme des jours où il est permis de se dédommager par la licence, la débauche et les plaisirs, des travaux fatigants auxquels on s'est appliqué durant tous les autres jours de la semaine, on serait bien moins criminel d'omettre de les célébrer, que de les profaner.

Car croyez-vous que Dieu et ses saints s'estimassent fort honorés par un culte accompagné d'actions qui rejailliraient ainsi à la honte et à l'opprobre du christianisme, et voulussent bien nous tenir compte d'avoir ainsi célébré leurs triomphes, au lieu de les révéler par la probité, la chasteté, la sobriété et par l'imitation de toutes leurs vertus : *Siccine exprimitur gaudium publicum, per publicum dedecus.*

C'est là tellement l'intention de l'Eglise, mes frères, que dès qu'elle s'est aperçue que l'on abusait d'un culte aussi religieusement établi, elle a mieux aimé ou changer quelques circonstances, ou les retrancher, que de permettre en les continuant, qu'il devînt criminel ou profane, dans les temps de persécution : par exemple, les chrétiens étaient obligés de s'assembler la nuit qui précédait la fête pour attendre le jour dans l'assemblée, et c'est ce qu'on appelait vigile ; mais comme il n'y a rien de si innocent, où les hommes ne puissent porter du crime, l'on s'aperçut qu'il s'y passait des choses bien éloignées de l'institution de ces saintes veilles. L'obscurité soulageait quelquefois la pudeur, et favorisait des desseins criminels. Ces dévotions nocturnes alarmaient, parce qu'elles firent peut-être échouer, dans quelques occasions particulières, la sévérité des mères, et la vigilance de ceux qui avaient intérêt à la conservation de la chasteté des filles et des femmes ; de sorte qu'autant pour retrancher l'abus, que pour repousser les reproches des ennemis de la religion, qui y publiaient des crimes pour rendre les chrétiens odieux, l'on changea la coutume de veiller auprès des tombeaux des martyrs, et de passer la nuit à prier dans les basiliques et dans les Eglises, et l'on institua un jeûne pour le jour qui précède la fête.

Tout cela vous fait voir, mes frères, que le principal dessein de l'Eglise en vous obligeant avec justice de célébrer des fêtes particulières et communes à tous les saints, a été de rallumer en vous, par leurs grands exemples, dont elle vous rappelle la mémoire, toute l'ardeur de la piété et de la charité qui pourrait s'éteindre, et par le commerce que vous avez sans cesse avec un monde tout corrompu, et par les diverses occupations profanes, auxquelles vous vous trouvez tous les jours engagés.

Disons donc encore une fois avec saint Augustin : *Imitari non pigeat, quod celebrare delectat* (D. Aug. supra) : n'ayons point de regret, et ne nous lassons point d'imiter les vertus de ceux dont nous célébrons les triomphes avec tant de joie. Outre que c'est là le plus grand honneur que nous leur puissions rendre, et celui dont ils sont le plus touchés, c'est aussi le plus sûr moyen de

mériter leur protection, et de profiter du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, lequel excite notre confiance et nos respects.

TROISIÈME PARTIE.

Le dessein de Jésus-Christ, qui a été fait chef de tout le corps mystique de l'Eglise, comme dit saint Paul (*Ephes.*, X), étant de faire que tous les membres de ce corps, persévérant dans l'unité de la foi et de la charité, arrivent à l'union éternelle de la gloire, les impies mêmes, s'ils ne s'en séparaient pas par le péché, ou par l'infidélité, il a voulu comme chef, non-seulement influencer ses grâces et ses bénédictions sur tous les fidèles, mais établir encore une loi de commerce et de communication entre tous les membres de ce corps, afin que sous sa conduite et sous son autorité, un membre prête son secours à l'autre, et devienne comme l'instrument du bonheur et du salut de tous ceux avec lesquels il est uni par une même grâce : et de là dépend l'explication de l'un des articles du Symbole des apôtres, par lequel nous professons de croire la communion des saints.

Comme les hérétiques se sont séparés de l'Eglise, ils voudraient aussi mettre la division chez elle et séparer l'Eglise triomphante, de la militante ; les compréhenseurs, des voyageurs ; les bienheureux, des misérables, et les saints de la terre, des saints du ciel ; ils jettent la pomme de division, non dans l'assemblée des dieux, comme disaient les poètes, mais dans la congrégation des saints, et font un schisme entre ceux qui sont saints d'une sainteté consommée, et ceux qui sont saints d'une sainteté commencée, d'une sainteté sinon pas toujours véritable et dans les mœurs, du moins d'une sainteté de foi, de doctrine, de profession et d'obligation.

Il n'est pas besoin de grands raisonnements, mes frères, pour réfuter une erreur qui flétrit la gloire des bienheureux et qui nous prive tout ensemble de la plus douce consolation que nous puissions sentir au milieu de nos misères ; il ne faut que l'exemple de toute la nature, qui a toujours été l'image des choses de la grâce, pour leur faire voir que c'est une impiété que de couper ce précieux canal qui entretient le commerce de bénédictions, qui se fait entre les deux Eglises, la triomphante et la militante ; et une fureur, que de briser cette échelle mystérieuse, par laquelle les anges portent nos prières aux saints, et nous rapportent les grâces qu'ils nous obtiennent de la miséricorde de Dieu par leurs intercessions. Et en effet, mes frères, si le premier mobile donne le mouvement aux cieux inférieurs, si le ciel communique ses influences à la terre, si le soleil éclaire, chauffe, anime et vivifie toute la nature, s'il concourt à la génération des animaux, des minéraux et des plantes ; si les éléments s'entretiennent par leurs changements et par leurs mutuelles altérations, si l'eau fertilise la terre, si la terre nourrit les plantes, si les plantes nourrissent les animaux, si les animaux nourrissent l'homme et lui fournissent toutes les com-

modités de la vie; si enfin il y a communication d'humeur, d'esprits de mouvement de sang et de vie entre tous les membres de notre corps, pourquoi interdira-t-on entre nous et les saints, avec lesquels nous sommes tous membres d'un même corps mystique, le commerce qui se trouve entre toutes les parties du monde et entre tous les membres du corps naturel?

La nature qui est aveugle, fera-t-elle ce que la charité consommée et éclairée de toutes les lumières de la gloire ne fera pas? et avouerons-nous sans nous couvrir de honte, qu'elle l'emporte en sagesse, en bonté, en prudence et en tendresse, sur la raison des saints, qui prennent toujours part à nos intérêts, et qui étant incapables de recevoir du trouble et de l'altération pour les choses qui les regardent, parce qu'ils sont assurés de leur immortalité, ne sont plus en peine que de notre salut, dit saint Cyprien, parce que Dieu même le désire : *Illic nos copiosa turba desiderat, jam de sua immortalitate secura, et adhuc de nostra salute sollicita* (D. Cypr., de Mortalit. in fine).

Si la connaissance de nos besoins leur est nécessaire pour être sensible à nos intérêts, n'ont-ils pas devant eux le miroir de la divine essence, où ils aperçoivent tout ce que Dieu juge à propos de leur découvrir? s'il faut qu'ils sachent nos vœux et nos prières, nos anges gardiens ne peuvent-ils pas les leur porter? s'il leur faut de la charité, n'ont-ils pas atteint la perfection de l'amour? seraient-ils sans tendresse pour leurs membres, dans le centre même de l'amour, sans bonté dans l'océan de la miséricorde, et sans libéralité dans la source de tous les biens? s'il leur faut de la compassion, où en trouverons-nous que dans les saints qui ont une connaissance expérimentale de toutes nos misères? si du crédit, ne sont-ils pas les amis de Dieu, puisqu'ils en sont les possesseurs? si enfin de la facilité à être écoutés, n'ont-ils pas immédiatement tel accès qu'ils le souhaitent auprès du trône de sa grâce?

Et en effet, mes frères, si l'intercession des saints, soit qu'ils soient encore sur la terre, soit qu'ils soient dans le ciel, n'était pas agréable à Dieu, pourquoi aurait-il dit aux amis de Job, contre lesquels il était en colère, parce qu'ils n'avaient point parlé dans la droiture de la vérité : Prenez sept taureaux et sept bœufs, pour me les offrir en holocauste; et parce que les sacrifices des méchants ne me sont pas agréables, allez à mon serviteur Job et me les offrez par son ministère; qu'il prie pour vous, je le regarderai et l'écouterai favorablement, afin que cette imprudence ne vous soit point imputée (Job, XLII).

Pourquoi aurait-il dit à Jérémie : N'entrez point d'intercéder pour ce peuple, ni de me conjurer et de me prier pour eux; ne vous opposez point à moi, parce que je ne vous exaucerai point (Jerem., VII et XV); quand Moïse et Samuel même se présenteraient devant moi pour me prier, mon cœur ne se tournerait pas vers eux; chassez-les

de devant ma face et qu'ils se retirent? ces deux grands hommes, Moïse et Samuel, s'étaient signalés en différentes occasions par leur zèle pour le salut d'Israël, et ils avaient mérité de désarmer la colère du Seigneur, par l'ardeur de leurs prières (Exod., XXXII; Num., XIV; I Reg., VII); ainsi, dit Theodoret, c'est de même que si Dieu pour consoler Jérémie, lui avait dit : ne croyez pas que je vous méprise, à cause que je ne reçois point la prière que vous me faites pour ce peuple, puisque je ne me rendrais pas même aux prières que me feraient ces deux fidèles serviteurs que j'ai tant aimés (Theodoret., in hunc locum). D'où nous apprenons deux choses : l'une que les crimes des pécheurs que Dieu veut punir, sont arrivés quelquefois à un tel excès, qu'ils méritent que sa bonté ne se laisse plus fléchir par les prières de ceux qui intercedent en leur faveur; l'autre que les saints, soit qu'ils soient encore dans leur corps mortel, soit qu'ils soient morts comme Moïse et Samuel l'étaient alors, ont le pouvoir, comme dit saint Jérôme, de détourner quelquefois la colère de Dieu de dessus les peuples, ainsi que l'ont fait certainement ces deux saints hommes de leur vivant : *Dei sententia sanctorum precibus frangitur* (D. Hieron. in cap. VIII, Jerem.).

Toutes ces autorités sont formellement contraires au dogme nouveau des hérétiques de notre temps, qui crient témérairement contre l'intercession des saints, reconnue par l'Eglise catholique, et qui prétendent qu'elle déroge à l'unique médiateur, qui est Jésus-Christ. Car l'on voit ici Job, Jérémie, Moïse et Samuel, les uns vivants et les autres morts, établis, par la bouche de Dieu même, intercesseurs et comme médiateurs d'invocation entre les hommes et Dieu irrité contre eux. Que si ce qui arriva alors ne dérogea point à l'unique médiateur de rédemption, qui est Jésus-Christ, comme il est certain qu'il ne peut y déroger, n'étant fait que par l'ordre exprès de Dieu, il est constant que l'invocation ou l'intercession des saints, que l'Eglise catholique nous enseigne, n'y déroge point non plus. Se prive donc qui voudra de tous les avantages que nous pouvons tirer de la protection des saints : pour moi je dirai toujours avec le roi-prophète : Je veux participer, Seigneur, aux mérites et aux intercessions de ceux qui ont gardé vos commandements et qui vous ont servi avec tant de crainte et de fidélité sur la terre; je veux avoir du respect pour leur sainteté, et les révéler à cause du crédit qu'ils ont auprès de vous : *Particeps ego sum omnium timentium te et custodientium mandata tua* (Psalm. CXVIII, 63).

La prudence chrétienne a donc de justes raisons, mes frères, d'honorer les saints, et pour renouveler la mémoire de leurs perfections, et pour perpétuer ces témoignages authentiques des miracles de la grâce et des richesses de la bonté de Dieu, en la personne de ceux qu'il a fait briller comme des astres dans son Eglise, et pour profiter elle-même des secours qu'ils nous peuvent obtenir de

Dieu dans tous nos besoins. Le culte religieux qu'on leur rend pour toutes ces raisons ne peut être regardé comme un culte profane et mondain, parce qu'il se rapporte à Dieu.

On ne révère point en eux leurs vertus humaines; on attache d'ordinaire les respects aux grandeurs, aux prééminences et aux dignités passagères du monde : la vanité s'applique à honorer la vanité. Mais la religion ne considère ni la naissance, ni la fortune; elle n'envisage que la piété et les autres vertus chrétiennes. Dieu communique à ses saints et fait réfléchir sur eux un rayon de sa gloire : on honore donc Dieu lui-même dans ses saints, puisqu'il fait reluire en eux les dons de sa grâce et les richesses de ses miséricordes.

Mais ne vaudrait-il pas mieux, disent les ennemis de la religion, laisser ces saintes âmes jouir en paix de leur repos éternel? C'est à l'Eglise triomphante à leur fournir leurs couronnes, et à ces esprits bienheureux à se réjouir entre eux de leur gloire et de leurs triomphes. Il y a des espaces infinis entre eux et nous; et nous n'avons pas besoin de leur protection et de leur secours, comme ils n'ont pas besoin de notre souvenir et de nos louanges.

Je n'ai pas dessein de recueillir ici les sentiments contentieux d'une ennuyeuse controverse, ni d'entrer dans des curiosités inutiles, en décidant indiscrètement par où s'élève et s'exhale dans le ciel le parfum de nos prières, ni par quelle espèce de révélation mystérieuse les bienheureux peuvent savoir nos besoins, ou par quels liens d'amour ils tiennent à la terre : je vous ai déjà dit à peu près et en peu de mots ce que l'Eglise en croit et en pense. Cependant il faut bien remarquer qu'il y a un hommage suprême de soumission et de dépendance qui ne se peut rendre qu'à Dieu; mais qu'il y a une invocation de sollicitation et d'assistance, qui s'adresse à ceux que Dieu honore de son amour.

Cette doctrine est fondée sur un droit d'unité et de charité, pour ainsi dire solidaire, par lequel le salut de tous est commun et devient une portion de celui des autres. Il se fait dans l'Eglise un amas de nécessités et de fragilités communes; et, par conséquent, il faut qu'il y ait un trésor commun d'assistances, et que chacun porte ses secours selon la mesure de grâce qu'il a reçue : de là viennent ces cantiques qui retentissent dans les temples sacrés, où toutes les voix des fidèles n'en font qu'une.

Or, si cette charité nous presse dans le cours de cette vie mortelle, quel pensons-nous que soit le zèle des saints? Ils ont éprouvé qu'il y a en nous une source de mauvais desirs, que la plus tranquille vertu est exposée à de grands orages, et ils ont éprouvé comme nous les tribulations de la vie. Ainsi il ne faut point douter que, dans le sein de la miséricorde infinie, ils n'en prennent les impressions, et qu'ils ne brûlent du désir de coopérer à notre salut.

Mais, dit-on, ils sont sourds à nos vœux et à nos prières, et il est inutile de les invoquer. Dieu ne nous a pas révélés les mystères de l'autre vie, mes frères; et quand je n'aurais pas déjà suffisamment établi, par des autorités tirées de l'Ecriture, qu'ils sont attentifs à nos vœux et à nos besoins, je dis que quand même ils ne nous entendraient pas, c'est assez que Dieu nous entende pour nous accorder nos demandes, en considération de ceux que nous réclamons pour nos intercesseurs.

Quoique Dieu nous suffise, ce n'est point une religion vaine que de nous adresser aux saints. Cette pratique ne laisse pas d'être utile : quand il s'agit du salut, on ne doit rien négliger; il y a des bienséances même qui sont presque des obligations. Si c'est le propre des esprits indiscrets et superstitieux de donner dans toutes sortes de dévotions sans examen, il y a aussi une espèce d'irrégion à mépriser celles qui sont approuvées et qui peuvent aider à la sanctification.

Mais celle par laquelle on invoque et on honore les saints est superstitieuse, et c'est là leur rendre un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul : les hérétiques font tous leurs efforts pour le persuader, afin de nous rendre odieux et de nous faire regarder comme des idolâtres. Mais, pour les convaincre de faux, il n'y a qu'à observer de quelle manière on fait mention des saints et des martyrs dans le service public, et dans quelle intention on consacre à Dieu des autels en leur nom.

Ce n'est à aucun des martyrs, mais au Dieu des martyrs, disait saint Augustin, que nous bâtissons des autels, quoique nous les dressions en mémoire des martyrs. Ce n'est point à eux, mais à Dieu que nous offrons des sacrifices; car qui des évêques a jamais dit : C'est à vous, Pierre, c'est à vous, Paul, que nous offrons? *Nulli martyrum, sed ipsi Deo martyrum, quamvis in memorias martyrum constituamus altaria : quis enim antistitum aliquando dixit : Offerimus tibi, Paule, aut Petre (D. Aug.).*

Nous prions seulement les saints de nous appuyer de leur crédit auprès de Dieu, de lui porter nos vœux, de faire en sorte que nous soyons exaucés par le mérite de leurs prières. Indignes que nous sommes d'être écoutés, nous cherchons dans leurs intercessions de l'appui à notre faiblesse; nous les honorons, parce qu'ils sont amis de Dieu; et pour nous rendre plus dignes de leur protection, nous excitons les peuples à imiter leurs vertus et à suivre leurs exemples de ferveur et de patience : car sans cela, mes frères, il ne faut point vous flatter de pouvoir profiter d'une si salutaire protection. La leur demander sans vouloir imiter leurs vertus, l'espérer sans vivre comme ils ont vécu avec innocence, c'est en présumer, c'est la vouloir faire servir à autoriser vos crimes, et les obliger par là à devenir de vos protecteurs vos ennemis, et de vos avocats vos juges.

Ne vous persuadez pas, mes frères, que ce soit faire injure à l'infinie puissance du Fils

de Dieu, qui est nommé par excellence le juge des vivants et des morts, que de la communiquer aux saints et que de les faire entrer dans cette nuée de gloire qui environne son trône, et où brillent les rayons et les éclairs de sa justice (*Act.*, X). Comme le prince ne perd rien de son autorité pour en déposer une partie entre les mains des magistrats, qui ne sont que ses ministres; qu'au contraire, elle devient d'autant plus redoutable aux criminels, que le souverain a plus de soin de maintenir le magistrat dans le libre exercice de la justice, ainsi les jugements du Fils de Dieu paraîtront d'autant plus terribles aux impies, qu'il les rendra avec les apôtres, auxquels il a dit : Lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez de même assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël (*Matth.*, XIX), et avec tous les saints, desquels il est dit en général, dans le livre de la Sagesse, qu'ils jugeront les nations et domineront les peuples : *Judicabunt nationes, et dominabuntur populis*.

Les puissances de la terre qui les auront persécutés seront abattues sous leurs pieds; ils feront le procès à leurs ennemis et à leurs tyrans; ils les jugeront et prononceront contre eux des arrêts de réprobation. Le Fils de Dieu exercera avec eux l'autorité de son empire; et comme saint Ambroise disait que la lumière avait bien mérité que Dieu la louât au commencement du monde, puisque c'est elle qui embellit ses autres ouvrages et qui nous oblige à les louer en nous en découvrant les beautés, l'on peut dire de même qu'il y avait quelque justice, mais une justice de miséricorde et de grâce, que Dieu se servît des saints pour rendre ses jugements à la fin des siècles, puisqu'ils ont eu soin, durant leur vie, de faire briller par leur charité, leur sainteté, leur libéralité envers les pauvres, et par toutes leurs vertus, sa sagesse, sa bonté, sa providence et tous les autres attributs de sa divinité.

Je ne sais pas, mes frères, si vous comprendrez bien la conséquence de cette importante vérité; mais il est certain que l'un des plus grands supplices des réprouvés, au jour du jugement, sera de se voir jugés et condamnés par ceux mêmes dont ils auront persécuté la vertu et l'innocence sur la terre, ou dont ils n'auront pas profité du crédit et de la protection qu'ils emploient pour nous dans le ciel.

Il n'est rien de plus terrible qu'un amour changé en haine et en vengeance, et dont on a méprisé les bontés. Un grand capitaine voyant que ses soldats voulaient emporter les images des dieux de la ville de Tarente, qui avait été prise d'assaut, leur dit : Camarades, laissons-leur les dieux irrités; persuadé que le plus grand malheur qui pouvait arriver à une ville était d'avoir pour ennemis ceux mêmes qui avaient été auparavant ses dieux tutélaires. Tel sera le malheur des réprouvés, lorsque les anges et les saints qui auront été leurs patrons et leurs intercesseurs, irrités de leurs ingratitude et

du mépris qu'ils auront fait de leurs soins et de leur protection, prendront la qualité de leurs juges et concluront leur perte avec Jésus-Christ.

Et en effet, mes frères, quel châtiment ne méritent pas des chrétiens qui, après tant d'efforts de la part des saints, pour fléchir la miséricorde de Dieu, dans l'espérance qu'ils se convertiraient, persévèrent toujours dans leurs mauvaises habitudes, ne veulent pas renoncer aux plaisirs qui les perdent, estiment une souveraine liberté la captivité du monde la plus déplorable, trouvent même leur joie dans cet état, et font leurs délices, comme dit Job, d'être sous les ronces et sous les épines? *Qui inter hujusmodi lætabantur, et esse sub sentibus delicias computabant* (*Job*, XXX).

Ne savez-vous pas, disait saint Paul, que les saints doivent un jour juger le monde (*I Corinth.*, VI), et qu'alors, vous demandant un compte exact de toutes les grâces qu'ils vous auront procurées par leur intercession, ils s'élèveront avec une grande fermeté contre ceux qui auront méprisé le fruit de leurs travaux, comme dit le Sage (*Sap.*, V). Que ferez-vous, lorsque, en ce jour terrible, vous entendrez prononcer votre arrêt de réprobation par autant de juges qu'il y a de saints dans le ciel dont vous n'avez pas suivi les exemples?

Juges incorruptibles, qui, loin de se laisser fléchir par des prières et par des promesses, se réjouiront au contraire en voyant que Dieu prendra vengeance des impies, et laveront leurs mains dans le sang des pécheurs, selon la parole du Prophète (*Psal.* LVII). Levez-vous, Seigneur, dans votre colère, diront alors les saints à Jésus-Christ, pour le porter à la vengeance : *Exurge, Domine, in ira tua* (*Psal.* VII). Punissez ces impies, qui, ayant eu les mêmes obligations que nous et les mêmes grâces que vous nous avez données, ont mené cependant une vie si différente de la nôtre.

Nous n'avons vécu que pour le ciel, et ils n'ont respiré que pour la terre; nous n'avons eu des passions que pour les vaincre et vous en faire des sacrifices, et ils n'ont eu les mêmes passions que pour en être les esclaves et les victimes, tantôt d'une ambition furieuse qui les a aveuglés, tantôt d'une colère et d'une vengeance qui les ont transportés, tantôt d'un amour profane qui les a consumés, ou d'une avarice qui les a dévorés, ou d'une haine qui les a desséchés, ou d'une envie cruelle qui leur a déchiré les entrailles : élevez-vous donc, Seigneur, et ne différez pas davantage leur punition et leur supplice : *Exurge, Domine, in ira tua*.

Mais non, Seigneur, ne venez pas encore avec cet appareil de terreur et de justice : il ne resterait peut-être pas un homme sur la terre. Changez plutôt ces profanateurs en de véritables adorateurs; faites-les mourir à leur impiété, pour les faire revivre à la piété. Vous le voulez, ô mon Dieu! j'entends la voix de votre miséricorde qui nous en assure; et le mérite des saints qui vous le de-

mandent pour nous, nous est un heureux augure de votre clémence.

Mais le voulez-vous, mes frères, aussi bien que Dieu : parlez, mais parlez moins de la langue que du cœur; et si vous le voulez d'une volonté sincère, soupirez et dites, tout baignés de vos larmes, ce que saint Augustin disait autrefois en regardant le ciel : O sainte ville de Sion ! où tout est stable et où rien ne s'écoule avec le temps, qui nous a précipités dans des lieux si pleins de dangers et de misères ? pourquoi sommes-nous séparés du Créateur, qui vous a faite, et de la douce compagnie de vos citoyens ?

Quand serons-nous rappelés de ce triste exil et délivrés de tous les périls affreux qui nous environnent ? quand nous verrons-nous en sûreté dans vos murailles ? Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone, et là nous avons pleuré en nous souvenant de vous (*Psal. CXXXVI*).

C'est ainsi, mes frères, que désirant avec ardeur de retourner dans votre céleste patrie, vous n'aurez que du mépris pour toutes les choses de la terre ; et voyant l'effroyable et continuelle agitation de ce fleuve, le soulèvement impétueux des flots et des vagues qui s'entre-choquent, les vents et les tempêtes qui remplissent le monde de funestes naufrages, vous vous en éloignerez d'esprit et de cœur, encore plus que de corps, pour travailler fidèlement à votre salut, en attendant que Dieu vous récompense de votre détachement et vous couronne de sa gloire avec les saints, dont vous aurez imité les vertus.

DISCOURS XXX.

Sur les souffrances des âmes qui sont dans le purgatoire.

Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.

Il sera sauvé, quoi qu'en passant par le feu (I Cor., ch. III).

C'est l'état des âmes qui sont sorties de ce monde, redevables à la justice de Dieu pour les peines temporelles dues à leurs péchés : elles seront sauvées, mais en passant par le feu, pour être entièrement purifiées ; et ce feu, selon tous les Pères, est celui du purgatoire, dont l'Eglise nous rappelle aujourd'hui le souvenir, pour nous obliger à le prévenir par la pénitence, et à accorder aux âmes qui y sont retenues le secours de nos prières et de nos bonnes œuvres. Ce sont les âmes de nos parents, de nos amis et de tous les fidèles, qui sont tous nos frères en Jésus-Christ. Si les alliances que la nature et la grâce ont mises entre elles et nous sont le fondement de l'amour que nous devons avoir pour elles, elles sont aussi la raison qui nous oblige à avoir compassion de leurs peines. Le même principe qui nous oblige à les aimer nous oblige à les soulager ; et cette obligation est d'autant plus grande, qu'elles n'ont plus de soulagement à attendre que de notre charité pour elles.

Comme la grandeur de leurs souffrances doit être la mesure de notre compassion, il faut examiner en quoi elle consiste, et nous

jugerons de là jusqu'où doit aller notre attention charitable à cette triste prière qu'elles nous adressent par la bouche du saint homme Job (*Job., XIX*). Ayez pitié de moi, vous au moins, qui êtes mes amis, ayez pitié de moi, après que la main de Dieu m'a frappé d'une telle plaie ; or, il me semble qu'elle a ces trois sources : la première est qu'elles sont privées pour un temps de la présence de Dieu pour lequel ces âmes, dégagées de la corruption de leurs corps et des liens du péché, ont un extrême amour ; car, lorsqu'un cœur qui aime Dieu parfaitement et connaît tout ce qu'il vaut, se sent éloigné de lui, il n'y a point de supplice qu'il ne trouve dans sa propre charité : *O potens et præpotens passio charitatis ! si non temperatur, non toleratur (Gilber. Abbas, in Cant.)*. La seconde est l'ardeur du feu qui les brûle par une force toute surnaturelle à laquelle il est élevé par la justice vindicative de Dieu, et qui leur fait dire : *Mirabiliter me crucias (Job., X)*. Et la troisième est le remords de leur propre conscience qui leur reproche sans cesse que c'est par leur faute que la possession de Dieu leur est retardée ; ce qui leur fait trouver, au milieu de leur paix et des assurances qu'elles ont de la gloire, des douleurs très-amères : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima (Isa., XXXVIII)*.

La douleur qu'elles ressentent d'être privées pour un temps de la présence de Dieu qu'elles aiment, en fait des victimes de l'amour. L'extrême ardeur du feu qui les brûle par une action d'autant plus violente qu'elle est au-dessus des loix de la nature en fait des victimes de la justice vindicative de Dieu, et le regret qu'elles ont de connaître que c'est par leur faute que la possession de Dieu leur est retardée, en fait des victimes de leur propre conscience. Ces trois sortes de supplices sont comme trois feux différents qui les purifient. Le premier est allumé par leur charité. Le second par la justice de Dieu et le troisième par leur propre conscience.

Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.

PREMIÈRE PARTIE.

Aimer Dieu parfaitement, connaître tout ce qu'il vaut et être privé de sa présence, c'est le plus grand de tous les supplices, et le Sage nous l'a voulu faire connaître, quand il a dit que l'amour est fort comme la mort (*Cant. VIII*), que son zèle est inflexible comme l'enfer, et que ses lampes sont des lampes de feu et des flammes qui brûlent le cœur. Il est fort comme la mort : car, de même qu'après l'arrêt que Dieu prononça, la mort exerça son empire sur tous les hommes, aussi la force de l'amour est supérieure à toutes choses, il fait, dit saint Grégoire, à l'égard des passions de notre âme, le même effet que la mort fait sur les sens de notre corps (*D. Greg., in hunc loc.*) ; et, de même que la mort éteint la vertu propre et naturelle à tous les sens corporels, aussi l'amour rend ceux qui aiment Dieu avec ardeur, insensibles à toutes les choses temporelles par le désir des éternelles. Il est inflexible comme l'enfer : car, de même que l'enfer ne se laisse

point fléchir, ni par les prières, ni par les larmes et ne se lasse point de faire souffrir cruellement ceux qui ont le malheur d'y être condamnés, aussi rien n'est capable d'adoucir la rigueur de l'amour. Il fait souffrir sans compassion et sans relâche et il n'y a que la seule possession de Dieu qui le puisse apaiser. Enfin c'est un feu ardent, dit saint Ambroise, qui se répand dans le cœur des saints, qui y consume tout ce qu'il y a de matériel et de terrestre, qui éprouve tout ce qui est pur, qui perfectionne et qui purifie tout ce qu'il touche (*D. Ambr., de Isaac, tom. I, p. 291, et in psal. CXVIII, oct. 27, tom. II, p. 1046*); et Jérémie ayant au dedans de soi comme un brasier tout divin de charité, disait : Il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant qui s'est renfermé dans mes os, et je suis tombé dans la langueur, n'en pouvant plus supporter la violence (*Jerem., XX*).

Telle est la force de ce feu intérieur qui brûle les cœurs. Il y a peu de personnes parmi nous qui l'éprouvent et qui la sentent jusqu'à cet excès, il est vrai; mais donnez-moi un homme qui aime Dieu ardemment, disait saint Augustin, et il sera en état de sentir et de comprendre ce que je dis : *Da amantem et sentit quod dico* (*D. August., tract. 26 in Joan., post initium*).

Figurez-vous combien l'amour qu'Absalon portait à son père était violent, lorsque ne pouvant plus vivre séparé de lui il disait : *Je demande la grâce de voir le roi; que s'il se souvient encore de ma faute, qu'il me fasse mourir* (*II Reg., XIV*). Ressouvenez-vous des saints transports qui faisaient dire à David : *Mon âme désire si ardemment d'entrer dans la maison du Seigneur, qu'elle est tombée dans la défaillance par l'ardeur de ce désir* (*Psal. LXXXIII*), et dans un autre endroit : *Mon âme est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire; mes yeux se sont affaiblis à force d'être attentifs à votre parole, vous disant sans cesse : Quand me consolerez-vous* (*Psal. CXVIII, 81, 82*)?

Il était assis sur le trône, élevé au comble des honneurs et des prospérités. Sa félicité, selon le monde, allait au delà de ses désirs. Ses volontés étaient des lois, ses paroles des oracles. Reconnaissant néanmoins, au milieu de tant d'avantages, que le cœur de l'homme n'a été fait que pour Dieu, qui est son centre, sa charité lui faisait souffrir le martyre. Il pensait uniquement à la chose qu'il désirait, il s'y attachait et y faisait comme une transfusion de soi-même. Plus le Dieu qu'il désirait était longtemps absent, plus il se sentait embrasé et crucifié dans son attente : ses yeux étaient toujours fixés vers cet objet, il ne cherchait de consolation qu'en sa présence, il attendait d'elle seule toute sa force et tout son bonheur. Son âme toute brûlante de soif pour ce Dieu fort et vivant, soupirait vers lui comme le cerf soupire après l'eau des fontaines (*Psal. XLI*). Quand viendrai-je, disait-il, et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu? mes larmes me serviront de pain le jour et la nuit, pen-

dant que l'on me dira tous les jours : Où est ton Dieu : *Ubi est Deus tuus?*

Or, si l'impatience de la charité de quelques saints pour la possession de Dieu, les a fait souffrir jusque-là sur la terre, combien plus affligeante est celle des âmes du purgatoire, qui ont de Dieu des idées bien plus vives et bien plus distinctes que les nôtres, qui les connaissent avec plus de perfection et qui ne sont plus agitées de toutes les différentes passions qui ralentissent si ordinairement dans nous toute l'ardeur de la charité? la connaissance qu'elles ont de Dieu est parfaite. Pendant que nous sommes en ce monde nous ne le connaissons que fort imparfaitement, parce que le corps qui se corrompt, appesantit l'âme, comme dit le Sage (*Sap., IX*), et que cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qu'il agite; d'où vient que les hommes qui se laissent commander par leurs passions ne sentent presque pas l'inclination naturelle que les créatures raisonnables ont de s'unir à Dieu. Tant que l'âme est dans ce corps corruptible, dit saint Augustin, elle devient comme terrestre par la contagion de la terre. Les différentes nécessités de cette vie malheureuse la rendent comme esclave de ses sens, et, étant accablée de ce poids, elle se porte sans comparaison plus aisément vers les biens passagers qui sont sur la terre, que vers ce bien suprême qui est dans le ciel. Mais les âmes du purgatoire étant affranchies des liens de la chair et incapables de se laisser séduire par les sens, elles ne sont plus touchées ni émues par tous ces objets qui nous environnent et qui nous occupent. La grâce n'éclairant pas seulement leur esprit, mais purifiant l'affection de leur cœur, elles le recueillent tout en elles-mêmes et ne tendent plus qu'à Dieu comme à leur souverain bien et à leur fin unique par la réunion de tous leurs désirs. Elles connaissent distinctement combien il est aimable, que c'est un océan de douceurs pour ceux qui ne s'en sont pas retardé la possession, ou par leurs péchés, ou par leur tiédeur, et comme cette connaissance est la mesure de leur charité, l'une et l'autre produisent en elles un extrême désir de le voir et de le posséder, de sorte que, s'en voyant encore privées pour quelque temps, elles souffrent presque dans cette attente ce qu'il y a de plus cruel dans les enfers : *Amare et potiri non posse, par orco supplicium est*.

Quoique la nature même allume ce désir dans le cœur de tous les hommes, et que, malgré leur insensibilité, elle leur crie sans cesse par la voix de toutes les créatures : que Dieu, qui est leur auteur et leur fin, est le centre de leur félicité; le pécheur néanmoins ne sent pas dans la force le supplice qui naît de tout ce qui retarde l'accomplissement de ce désir; car, s'il le sentait, il n'y a point d'abîme d'iniquité dont il ne sortit bientôt, pour rentrer dans la grâce de Dieu. Tout occupé des créatures, il étouffe dans son cœur toute la vivacité de ce sentiment; il amuse, il enivre et endort son tyran

au milieu des délices ; mais une âme qui est dans le purgatoire ne saurait plus s'occuper de tout cela. Les honneurs, les richesses, les plaisirs n'ont plus de charmes pour elle. Comme elle est juste et confirmée dans la grâce, toute la force de son amour tend au souverain bien et elle trouve dans les obstacles qui l'empêchent de s'y réunir, le plus cruel de tous les supplices.

Imaginez-vous avec quels efforts toutes les choses naturelles sont entraînées vers leur centre, et avec quelle impétuosité le feu s'élève en forçant tout ce qui s'oppose à sa liberté. Il fend les nuées, il fait gronder des tonnerres qui remplissent le monde de terreur. Enfermé dans les entrailles de la terre il la fait trembler et renverse les villes et les montagnes. Jugez par là, mes frères, quel peut être le supplice d'une âme qui est dans le purgatoire, lorsque sentant son cœur et son amour s'élever à Dieu comme à son centre, elle se trouve retenue par des chaînes que rien ne peut rompre qu'une entière satisfaction à la justice de Dieu.

Saint Ignace, martyr, disait souvent dans les transports de sa charité pour Jésus-Christ : mon amour est crucifié : *Amor meus crucifixus est* ; mais je ne sais lequel on doit dire le plutôt : ou que l'amour est crucifié, ou qu'il crucifie ; car il est certain qu'il n'y a point de peine qu'il ne fasse souffrir à un cœur qui est éloigné de l'objet qu'il aime : *Jactor, crucior, agitor, stimulator, exanimor, versor in amoris rota, miser*, disait un ancien (Plaut., in Cistel.) c'est aussi ce que nous dit une âme du purgatoire dans les violents transports de sa charité : Je suis agitée, rongée, tourmentée, déchirée, crucifiée par le mouvement, et, pour ainsi dire, par le cercle de mon amour, qui m'élève sans cesse à Dieu qui est mon principe et ma fin, pendant que le poids de sa justice, à laquelle je suis redevable, me retient malgré moi dans mes chaînes.

Ces deux mouvements contraires produisent dans les âmes du purgatoire la plus vive douleur que puisse sentir le cœur de l'homme, et je ne suis pas surpris, après cela, que tous les Pères leur mettent à la bouche ces paroles du saint homme Job qui prouvent si bien la vérité de leurs peines : Qui me procurera ce bonheur que vous me mettiez à couvert et que vous me cachiez dans l'enfer, c'est-à-dire dans le purgatoire, jusqu'à ce que votre fureur soit entièrement passée et votre justice satisfaite, et que vous me marquiez le temps auquel vous vous souviendrez de moi en me recevant dans votre royaume, après m'avoir parfaitement purifié de toutes mes fautes : *Quis mihi hoc tribuat, ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus, et constituas mihi tempus in quo recorderis mei* (Job, XIV).

C'est à vous, mes frères, à leur rendre ce bon office par vos prières, par vos sacrifices et par vos aumônes, afin que Dieu abrège le temps de leurs souffrances, qu'il se souvienne d'elles et qu'il les reçoive dans sa

gloire. Ah ! si, comme les anciens ont dit ingénieusement, il y a une espèce de contagion dans les misères des hommes qui fait passer les maux de ceux qui souffrent dans le cœur de ceux qui sont témoins de leurs peines, pouvez-vous entendre le récit des douleurs que souffrent ces âmes saintes, sans que vos entrailles en soient émues. Ce sont les âmes de vos amis qui, durant leur séjour sur la terre, se sont réjouis avec vous du bien qui vous est arrivé, qui se sont affligés avec vous dans vos peines et qui vous ont consolés dans vos disgrâces ; ce sont les âmes des fidèles qui ont été unis avec vous par les liens d'une même charité ; ce sont les âmes de vos parents avec qui vous avez été unis par les liens de la chair et du sang ; ce sont les âmes de votre père et de votre mère qui vous ont donné la vie, qui vous ont élevés avec tant de soin, qui vous ont nourris d'un pain qu'ils gagnaient à la sueur de leur visage, qui se sont souvent privés de beaucoup de douceurs dans la vue de vous faire un établissement plus ample et plus solide, et qui enfin vous ont laissé tout ce qu'ils ont amassé par leur travail et par leur industrie. Seriez-vous assez injustes et assez ingrats pour manger les fruits de leurs sueurs et de leurs travaux sans penser à eux, et pour refuser au soulagement de leurs âmes une petite portion de ce bien qu'ils ne vous ont acquis qu'au péril de leur vie, et souvent de leur propre conscience.

David, pressé de la soif en présence de l'armée ennemie, dit par un souhait comme jeté au hasard : *Oh ! si quelqu'un me donnait de l'eau de la citerne qui est à Bethléem !* Aussitôt trois insignes guerriers se détachent, percent le camp des Philistins, vont jusqu'à la citerne, y puisent de l'eau et la portent à David ; il refuse d'en boire et s'écrie : *A Dieu ne plaise que je commette cette action barbare ! Boirai-je le sang de ces hommes ; et pourrai-je me désaltérer au péril de leur vie ? Num sanguinem hominum istorum qui profecti sunt, et animarum periculum bibam* (II Reg., XXIII) ?

C'est là la réflexion que devraient faire tant de cruels héritiers qui mangent et qui dissipent souvent les grands biens que leur ont laissés leurs parents, sans penser quelquefois à faire quelques bonnes œuvres pour le soulagement de leurs âmes ; ce bien que vous mangez et que vous dissipez en tant de folles dépenses, c'est le sang, la sueur et le prix du travail de votre père, de votre mère, et quelquefois de plusieurs de vos ancêtres. Cependant, à peine sont-ils dans le tombeau que vous les oubliez, que vous devenez avares à leur égard de ce bien même qu'ils vous ont acquis au péril de leur vie, et que vous cherchez même des détours pour vous dispenser de l'accomplissement de leurs dernières volontés, des fondations qu'ils ont faites dans leurs paroisses, ou des legs pieux qu'ils ont faits aux pauvres et aux hôpitaux pour le soulagement de leurs âmes, qui souffriront peut-être encore de

longues années dans le purgatoire pour l'expiation des fautes qu'ils ont commises en l'amassant pour vous enrichir.

Que ne vous dites-vous plutôt comme David : Boirai-je le sang de ces hommes, et me désaltérerai-je au péril de leur âme ? *Num sanguinem hominum istorum qui perfecti sunt et animarum periculum bibam ?* A Dieu ne plaise que je commette cette action barbare et cette espèce de sacrilège ; non, je ferai des aumônes d'une partie de ce bien qu'ils m'ont laissé, et j'en offrirai des sacrifices au Seigneur pour le repos de leurs âmes : *Libavit eam Domino, dicens, propitius sit mihi Dominus, non faciam hoc* (II Reg., XXIII) ; vous y êtes obligés, mes frères, par les lois de la nature et par les lois de la religion, qui veulent que votre charité s'étende jusque sur les morts (*Eccli.*, VII, 37), qui expient leur faute en passant par le feu que la justice de Dieu a allumé dans le purgatoire.

SECONDE PARTIE.

C'est le sentiment des Pères que les âmes qui sont dans le purgatoire sont purifiées par le feu ; et saint Augustin le dit clairement, lorsqu'expliquant ces paroles du roi-prophète : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère* (*Psal.* VI), il s'écrie : *Faites, ô Seigneur, que je ne sois pas du nombre de ceux auxquels vous direz un jour dans votre fureur : Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges* (*Matth.*, XXV). *Ne me punissez non plus dans votre colère, mais purifiez-moi tellement de mes péchés en cette vie, que je ne sois pas du nombre de ceux qui seront sauvés en passant par le feu, selon cette parole de l'Apôtre : Salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (I Cor., III ; *D. Aug., in hunc loc.*).

La mer ne peut souffrir dans son sein aucune ordure, ni le ciel aucune tache : *Nihil coinquinatum intrabit in regnum celorum*, dit saint Jean (*Apocal.*, XXI.) La mer pousse toutes les immondices sur le rivage, et le ciel rejette dans l'enfer ou dans le purgatoire toutes les âmes souillées de quelques péchés ; dans l'enfer celles qui sont souillées de la coulpe du péché mortel qui n'a point été lavé dans les larmes de la contrition et de la pénitence, et dans le purgatoire celles qui sortent de ce monde, ou avec la coulpe des péchés véniels, ou avec l'obligation de satisfaire pour la peine temporelle due aux péchés mortels et véniels, dont la coulpe a été remise dans le sacrement de la pénitence. Car il n'y a point de si léger péché qui ne fasse quelque tache dans l'âme et qui ne l'oblige à quelque satisfaction avant que Dieu la reçoive dans sa gloire : *Je tremblais, Seigneur, à chaque action que je faisais*, disait Job, *sachant que vous ne pardonnez pas à celui qui pêche, et quand j'aurais été lavé dans de l'eau de neige et que la blancheur de mes mains éblouirait les yeux par son éclat, votre lumière ne laisserait pas de me trouver tout couvert d'ordure* (*Job*, IX).

Il est vrai que, dans le sacrement de la

pénitence, Dieu veut bien, par un effet de sa miséricorde, nous remettre toute la coulpe du péché, mais il ne nous en remet pas aussitôt toute la peine, si ce n'est que notre contrition et notre charité soient si grandes et si parfaites qu'il leur accorde la rémission de l'une et de l'autre.

L'absolution délivre bien de la peine éternelle en délivrant de la coulpe, mais elle ne délivre pas toujours de la peine temporelle en laquelle elle est changée. C'est pourquoi saint Augustin, expliquant ces paroles de David : *Veritatem dilexisti*, disait à Dieu : *Vous avez aimé la vérité, c'est-à-dire la justice, en ne laissant pas impunis les péchés mêmes que vous avez pardonnés, et en ne faisant miséricorde qu'en conservant les droits de votre justice : Veritatem dilexisti, o Domine, veritatem dilexisti ; hoc est impunita peccata eorum etiam quibus ignoscis non dimisisti, sic prærogasti misericordiam, ut servares et justitiam* (*D. Aug., in psalm. L.*).

Ainsi nous voyons dans l'Ecriture, qu'après avoir remis à Moïse et à David la coulpe du péché qu'ils avaient commis, il ne laissa pas de leur en faire payer la peine : à Moïse par sa propre mort, à David par la mort du fils qui était le fruit de son péché ; et qu'après avoir pardonné à notre premier père le crime de sa désobéissance et l'avoir tiré de son péché, comme dit le Sage (*Sap.*, X), il ne laissa pas de s'en faire justice en condamnant Adam à une pénitence qui dura neuf cent trente années, et tous ses enfants à la mort, aux misères et aux travaux qui sont les suites héréditaires de ce premier crime.

Or, si nous ne nous acquittons en ce monde par la pénitence de cette obligation que nous avons envers la justice, il faut nécessairement qu'il y ait en l'autre un lieu où nous puissions nous en acquitter, et ce lieu est le purgatoire ; car de quel autre lieu Jésus-Christ voudrait-il parler dans son Evangile, lorsqu'il dit qu'il y a une prison dont on ne sort point que l'on n'ait payé à la rigueur et jusqu'à la dernière obole (*Matth.*, V) ; et saint Paul qu'il y a un feu qui sauve et qui purifie ? Cette prison ne peut être l'enfer d'où l'on ne sort jamais, la peine y est éternelle et il n'y a point de rédemption. Ce feu qui sauve et qui purifie ne peut être non plus celui de l'enfer, qui ne produit ni salut, ni rémission, ni purification, mais seulement des grincements de dents, une douleur et un désespoir qui ne finiront jamais. Cette prison d'où l'on sort après avoir payé et ce feu qui sauve après avoir purifié ce qui est impur établissent donc la vérité et la nécessité du purgatoire : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem*.

Il est vrai que ce feu n'est pas éternel, comme celui que la justice de Dieu allume pour punir les réprouvés dans les enfers ; mais, du reste, son action sur les âmes est si vive que le grand saint Grégoire ne l'apprehendait pas moins que celui-là qui ne finira jamais : *Quia illum transitorium ignem omni tribulatione præsentis æstimo in-*

tolerabiliorem, non solum in furore æternæ damnationis opto non argui, sed etiam in ira transeuntis timeo correptionis purgari (*D. Gregor. Mag.*) ; et c'est assez pour juger de sa rigueur, de savoir que c'est la main de Dieu qui l'allume.

Dieu a deux mains : de l'une il donne des récompenses aux justes, de l'autre il lance des foudres pour punir les coupables ; et comme les biens que distribue la première sont dignes de sa magnificence, aussi les châtimens qui partent de la seconde sont proportionnés à sa colère et à la force de sa puissance et de sa justice. Quand il ouvre la première, il en sort des fleuves de gloire et de richesses qui remplissent tout le monde de bénédictions, selon la parole du prophète ; mais quand il ouvre la seconde, il remplit tout l'univers de terreur. Si elle touche les montagnes, elle les embrase et les ébranle jusqu'aux fondemens. C'est de cette manière qu'il tient le glaive à deux tranchants dont parle Isaïe, lequel brûle et dévore les chairs et la substance de l'âme sans les consumer : c'est de cette main qu'il fait sortir des fleuves de feu pour punir le péché ; et ce feu qu'elle allume agit avec tant de violence que rien n'en peut modérer l'activité. Jugez, en un mot, avec quel excès de rigueur elle doit punir le péché lorsqu'elle le punit par elle-même, puisque Balthazar n'en voyant que comme les doigts qui écrivaient son arrêt près du chandelier sur la muraille de la salle, changea aussitôt de visage et sentit son esprit saisi d'un grand trouble, ses reins se relâcher, et tout son corps agité d'un si violent tremblement que ses genoux se choquaient l'un l'autre (*Dan.*, V).

Je sais bien qu'il y a des docteurs, lesquels, fondés sur ce qu'il n'y a point de proportion entre un agent corporel et une substance spirituelle, et sur cette maxime des philosophes : Nul agent ne porte son activité au delà de l'étendue de sa sphère, tiennent que le feu n'agit point sur les âmes du purgatoire par une action physique, comme il agit sur les chairs et sur le bois qu'il brûle et qu'il consume ; mais seulement par une action intentionnelle, c'est-à-dire en la manière que les objets désagréables qui ne font aucune impression physique sur nos corps, affligent nos esprits, comme lorsque nous apprenons quelque triste nouvelle, ou que nous voyons quelque chose qui nous déplaît, et qui est contraire à nos inclinations ; mais de quelque manière qu'il agisse sur elles, il est toujours vrai que la douleur qu'elles ressentent est extrême, et que nous ne la pouvons expliquer.

S'il les brûle par une action physique, il faut établir pour principe que cette action est toute surnaturelle, et que cette vertu d'agir sur les esprits venant de la puissance obédientielle dont parlent les théologiens, qui fait que la créature est toujours disposée à exécuter les ordres de Dieu, lors même qu'il daigne s'en servir à produire des mouvements au-dessus des lois ordinaires de la nature, il s'ensuit, que par ce miracle le feu

acquiert une nouvelle activité qui le rend capable d'agir sur les âmes et de les pénétrer très-vivement.

S'il les brûle seulement par une action intentionnelle ; je dis aussi que la sensation qu'il fait surelles, n'en est pas moins, ni vive, ni douloureuse ; et vous en pouvez juger par les terribles effets que firent sur Balthazar ces doigts miraculeux qui écrivaient sur la muraille de sa salle ; puisque sans le toucher physiquement, leur seule présence, qu'il envisageait comme le présage de quelque événement funeste, fut capable de jeter le trouble dans son esprit, de relâcher ses reins, et de causer un tremblement dans tout son corps. Je dis même avec le docteur subtil, que cette action intentionnelle fait souvent sur l'âme une sensation plus vive et plus douloureuse que n'est celle qui se fait par une action physique.

La raison qu'il en donne est, que notre âme est la source de tous les sentiments, et que notre corps ne sent la douleur, que parce que notre âme, avec laquelle il est uni, se sent elle-même offensée de l'action du feu qui le brûle, comme le dit saint Augustin : *Dolor carnis, tantummodo est offensio animæ ex carne* (*D. Aug.*, lib. XIV de *Civit. Dei*, cap. 15) : d'où s'ensuit que plus notre âme est libre des obstacles qui arrêtent l'action intentionnelle immédiate du feu sur elle, plus elle en ressent de douleur. Or, dans le purgatoire, les âmes sont dégagées de leurs corps, elles sont libres de péché, elles sont dans l'état de grâce, elles ont le sentiment plus vif et plus délicat ; rien n'empêche leurs imaginations d'être continuellement attentives et présentes aux flammes qui les environnent : Dieu même les applique sans cesse à considérer ce feu, comme un lien qui les empêche de s'élever dans la gloire ; tout cela enfin en rend la présence plus douloureuse que s'il agissait sur elles par une action physique.

Ces âmes souffrantes sont convaincues qu'elles ont droit aux biens infinis de la gloire, et elles se voient dépouillées de toutes choses ; elles ont une ferme espérance de les posséder, et la possession leur est retardée pour quelque temps ; elles ont un extrême amour pour Dieu, et elles n'en peuvent jouir ; elles sont heureusement arrivées au bout de la carrière, et ont mérité le prix ; cependant elles ne peuvent encore l'obtenir ; destinées pour être compagnes des anges, elles se trouvent encore voisines des démons, et, au milieu de tous ces combats, elles ont toujours devant les yeux ce funeste objet qui leur sert de chaîne et de prison. Ah ! cette seule présence est l'instrument de leur supplice ; car, comme dit très-bien le grand saint Grégoire qui favorise ce sentiment : l'esprit souffle le feu en même temps qu'il voit le feu ; et c'est ainsi qu'une chose corporelle en brûle une spirituelle, qu'un feu visible produit une douleur invisible, et qu'un corps de feu produit une flamme spirituelle pour brûler une substance spirituelle : *Ignem namque eo ipso patitur quod*

videt, et quia cremari se aspicit, crematur (D. Gregor. Magn., lib. IV Dialog., cap. 28, 29), quoique l'on puisse conclure avec fondement des paroles de l'Évangile, ajoute ce Père, que l'âme souffre non-seulement en voyant le feu, mais aussi en expérimentant son ardeur.

Au reste, de quelque manière que ces âmes innocentes éprouvent la rigueur de ce feu, il est toujours vrai, dit saint Augustin, que les peines les plus amères de cette vie, et les supplices même que les tyrans ont inventés pour vaincre le courage des martyrs, ne sont rien en comparaison de leurs souffrances (D. Aug. in psalm. XXXVII); c'est pourquoi l'Eglise, qui regarde l'obligation de les soulager comme un point renfermé dans la communion des saints, qui est un des articles de la foi, a de tout temps excité le zèle de ses enfants en leur adressant pour elles ces tristes paroles de Job : *Ayez pitié de nous, vous au moins qui êtes nos frères, nos enfants et nos amis; ayez pitié de nous, parce que la main de Dieu nous a frappées : si vous avez quelque reste de tendresse et de charité pour nous, souvenez-vous de nous; si vous en avez quelque souvenir, ayez-en compassion; et si vous en avez quelque compassion, apportez quelque soulagement à nos douleurs* (Job. XIX).

La main de Dieu nous abat, que la vôtre nous relève; sa justice nous afflige, que votre charité nous console; nous payons la peine due à nos péchés, adoucissez-la par vos aumônes et par vos suffrages : voudriez-vous nous persécuter comme Dieu, et vous rassasier, pour ainsi dire, de notre chair et de nos souffrances : *Quare persequimini me sicut Deus, et carnibus meis saturamini* (Job, *ibid.*) ? Dieu nous poursuit par sa justice, et vous nous poursuivez par votre dureté; Dieu parseme justes châtiments, et vous par votre oubli et par votre ingratitude. Ce sont là les plaintes amères que ces âmes affligées font de tous ceux qui perdent le souvenir de leurs parents et de leurs amis dès que la mort les a privés de leur présence, qui n'ont aucun soin de prier et de faire offrir pour eux le sacrifice, qui ensevelissent dans le même tombeau la reconnaissance, la tendresse et l'amour avec le corps de ceux auxquels ils étaient unis par les liens sacrés de l'amitié et du sang; qui foulent aux pieds leurs sépulcres, et qui passent tous les jours devant leurs épitaphes sans penser même à leur dire : Que la bénédiction du Seigneur soit sur vous; nous vous bénissons au nom du Seigneur : *Et non dixerunt qui prateribant : Benedictio Domini super vos : benediximus vobis in nomine Domini* (Psalm. CXXVIII).

Prévenez ce reproche, mes frères, et si vous n'avez pas encore entièrement renoncé aux sentiments de la religion et de la nature, poussez des soupirs vers le ciel, et gémissiez devant Dieu, afin qu'il change leur travail en repos, leur misère en gloire, et leurs souffrances en couronnes; faites offrir pour leurs âmes le redoutable sacrifice

de nos autels, vous leur procurerez un grand bonheur, et vous donnerez la perfection à vos offrandes et à toutes vos bonnes œuvres auxquelles il manque quelque chose, dit un Père, lorsque vous n'en sacrifiez pas à Dieu une partie pour la liberté de ces âmes souffrantes, qui ne sont pas seulement purifiées par le feu de leur amour et par le feu de la justice de Dieu, mais encore par le feu de leur propre conscience qui les dévore, en leur reprochant sans cesse que c'est par leur faute que la possession de Dieu leur est retardée.

TROISIÈME PARTIE.

Un des plus grands supplices des âmes qui sont condamnées à souffrir après la mort ou pour un temps ou pour toujours, est de connaître que c'est par leur négligence et par leur faute qu'elles sont privées de la présence de Dieu. Le supplice que l'Écriture et les Pères appellent *ver de conscience*, se trouve dans les âmes du purgatoire aussi bien que dans les damnés. C'est un repentir éternel et infructueux accompagné de rage, de fureur et de désespoir d'avoir malheureusement négligé le temps et les moyens qui leur ont été offerts pour se garantir des peines que la justice de Dieu leur fera souffrir durant tous les siècles : il est vrai que ce *ver de conscience* n'est point accompagné de désespoir ni de fureur dans les âmes du purgatoire, parce que la miséricorde de Dieu leur fait connaître que leur malheur ne sera point éternel; mais excepté cela, il les ronge avec la même cruauté qu'il ronge les réprouvés; c'est un tyran qui met toutes leurs puissances à la torture, c'est un témoin qui leur reproche continuellement les péchés qui sont la cause de leurs peines, c'est un miroir fidèle qui leur met sans cesse devant les yeux leur tiédeur, leur négligence et les secrets efforts que la grâce et leur propre conscience ont faits durant qu'elles étaient en ce monde pour les obliger de prévenir par la pénitence les tourments qu'elles endurent.

Elles sont en paix avec Dieu, parce qu'elles sont dans sa grâce, mais leur propre conscience qui leur dit que c'est par leur faute que sa possession leur est retardée, est un bourreau qu'elles portent toujours avec elles, et qui fouillant dans les plis et les replis de leur cœur, y cause partout de la douleur, dit saint Augustin : *Habent in secreto cordis sui tortorem conscientie suae* : elles ont de la consolation dans leurs peines, parce qu'elles sont assurées de la gloire dont elles ont l'espérance; mais les retours qu'elles font sur les négligences de leur vie passée, dont elles éprouvent les suites funestes, leur font trouver du trouble et de l'amertume au milieu de leur repos : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Isa., XXXVIII) : le désir qu'elles ont d'entrer dans la gloire est d'autant plus ardent, qu'elles y touchent de plus près; après avoir évité tous les naufrages; essuyé toutes les tempêtes de la mer orageuse de ce monde, elles se voient enfin à l'entrée de l'heureux

port de l'éternité, et elles y trouvent la justice comme l'ange à la porte du paradis terrestre, qui leur en ferme le passage; elles envisagent du milieu de leurs tourments la gloire qui leur est promise; mais parce que Dieu, à la justice duquel elles sont redevables, leur dit en quelque sorte, comme autrefois à Moïse, lorsqu'il lui montrait de dessus une montagne la terre promise à ses pères : Vous la voyez de vos yeux, mais vous n'y entrerez pas encore, parce que vous avez négligé les secours que je vous ai donnés : *Vidisti eam oculis tuis et non transibis ad illam (Deuter., XXXIV)* : elles poussent des soupirs, elles répandent des larmes; leur état quoique tranquille d'un côté, parce qu'elles sont dans la grâce, est de l'autre une mort continuelle; et leur conscience qui leur reproche que ce sont elles-mêmes qui ont formé tous ces obstacles, leur ronge le cœur et leur fournit les plus cruels instruments de leur supplice : *Cor igitur quodam modo exedunt, conscientia uncos et fiduculas adhibente.*

O Dieu! s'écrient-elles du milieu de leur prison de feu quand les chaînes qui nous retiennent, et qui nous privent de votre présence seront-elles rompues? quand sortirons-nous de cet abîme pour nous aller perdre dans les torrents de vos délices? Que nous sommes malheureuses d'avoir négligé le temps de l'indulgence, de la mortification, de l'aumône, de la prière, qui nous auraient mises en état de vous posséder incontinent après la mort! Ah! ces remords de conscience leur sont bien plus sensibles que le feu qui les brûle!

Imaginez-vous quel était le repentir des Egyptiens, lorsque, se ressouvenant de leur négligence à profiter des occasions favorables qu'ils avaient eues de pourvoir à tous les besoins futurs, durant les sept années de fertilité que Dieu leur avait accordées, ils se virent affligés, durant les sept autres qui les suivirent, d'une famine si grande et si universelle, que, dès la première, tout le monde vint dire à Joseph : Donnez-nous du pain; pourquoi nous laissez-vous mourir, faute d'argent (*Genes., XLVII*)? Figurez-vous leur douleur et les larmes qu'ils versaient, en se faisant à eux-mêmes ce reproche : Malheureux que nous sommes, avec quelle facilité pouvions-nous, non-seulement remédier à la nécessité d'une année, mais nous mettre même dans l'abondance pour toujours? et nous l'avons négligé. Ayant été avertis longtemps auparavant des maux qui nous accablent, notre négligence est sans excuse. Où était notre esprit? où était notre raison, de n'avoir pas su profiter d'un avertissement si salutaire.

Voilà; mes frères, une véritable, mais triste peinture du ver de conscience qui ronge les âmes du purgatoire. Les sept années de fertilité que Dieu accorda à l'Egypte sont une figure de la vie présente que Dieu nous accorde pour pourvoir à nos besoins futurs, en faisant un grand fonds de bonnes œuvres qui nous puissent ouvrir la porte

du ciel, incontinent après la mort. Les sept années de stérilité, qui les suivirent, nous représentent le purgatoire, qui n'est plus le temps d'amasser, mais de souffrir, lorsqu'on a négligé de prévenir la peine par une satisfaction volontaire en ce monde.

La stérilité ne dura pas toujours en l'Egypte. Après que les sept années furent passées, le peuple commença à respirer, à sortir de la misère et à rentrer dans une vie tranquille.

Ainsi le purgatoire n'est point éternel : les âmes qui y souffrent en sortiront un jour, lorsqu'elles auront rempli la mesure des peines dont elles sont redevables à la justice de Dieu; mais parce que les peines qu'elles y endurent, quoique limitées dans leur durée, surpassent tout ce que l'on peut souffrir en ce monde; elles entrent, comme les Egyptiens, dans un saint emportement contre elles-mêmes, d'avoir négligé tant d'occasions de les prévenir, et leur conscience, qui leur met devant les yeux les indulgences, les jubilé et les autres bonnes œuvres qui pouvaient éteindre leurs flammes, leur sert à tout moment de bourreau. *Habent in secreto cordis sui tortorem conscientie sue.*

Elles n'ont qu'un seul remède dans cet extrême malheur, c'est de s'adresser à vous, comme les Egyptiens s'adressèrent au patriarche Joseph. C'est à vous qu'elles demandent du secours, et qu'elles disent ces paroles : Donnez-nous du pain, souffrirez-vous que nous mourions à vos yeux? Apportez du soulagement à nos peines, et, par reconnaissance, nous nous donnons à vous, nous et nos terres, c'est-à-dire lorsque nous serons dans le ciel, qui est la terre que Dieu nous a promise, nous nous consacrerons toutes à votre service, et nous emploierons notre intercession auprès de Dieu, pour vous obtenir ses grâces et la participation du bonheur dont il doit bientôt vous combler : *Cur ergo moriemur te vidente? et nos et terra nostra tui erimus (Genes., XLVII).*

Elles ne peuvent pas se soulager elles-mêmes, leurs soupirs et leurs larmes ne sauraient éteindre une étincelle du feu qui les brûle. Le ciel, plein de tendresse pour les hommes, durant qu'ils sont en ce monde, paraît insensible à leurs douleurs. Les anges les consolent; mais ils ne peuvent abrégier la durée de leurs peines, et les saints que la gloire fait entrer dans les sentiments de Dieu, ne peuvent s'opposer aux lois de sa justice; il n'y a que votre charité qui puisse contribuer à leur soulagement, rompre leurs chaînes, et ouvrir la porte de leur prison. Ce sont les âmes de vos amis ou de vos parents; accordez leur donc le secours de vos prières, de vos aumônes, de vos jeûnes, de vos pénitences, de vos communions, et surtout du saint sacrifice de la messe, auquel sainte Monique mettait tellement sa confiance, à l'heure de sa mort, qu'il n'y a qu'à lire ce qu'en a écrit le grand saint Augustin qui en fut le témoin, pour confondre

ceux qui combattent la créance de l'Eglise sur l'article du purgatoire.

Mettant à part pour un peu de temps, dit ce saint docteur (*lib. IX Conf. c. 13, per totum*), les bonnes œuvres de ma mère, dont je vous rends grâces, ô mon Dieu ! j'implore vos miséricordes sur le souvenir de ses péchés. Exaucez ma prière, je vous supplie par ce puissant remède de toutes nos plaies, par Jésus-Christ qui a été attaché à la croix, et qui, maintenant assis à votre droite, intercède pour nous (*Rom., VIII*). Je sais qu'elle a fait miséricorde et qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'ont offensée ; pardonnez-lui donc aussi les fautes qu'elle a faites durant sa vie, depuis qu'elle a été lavée dans les eaux du baptême. Pardonnez-lui, mon Dieu, je vous en supplie, et n'entrez pas en jugement avec elle. Que votre bonté l'emporte sur votre justice, puisque vos paroles sont infailibles, et que vous avez promis miséricorde à ceux qui en auraient usé envers leurs frères (*Matth., VI*). Je crois, mon Dieu, que vous avez prévenu mes prières ; je vous conjure néanmoins d'agréer pour elle mes soupirs, puisque tout son soin, avant que de rendre l'esprit, a été, non pas d'ordonner qu'on ensevelit son corps avec pompe, qu'on l'embaumât avec de précieux parfums, qu'on lui dressât un magnifique tombeau, elle n'en souhaite pas même dans son pays ; mais de nous recommander que nous eussions mémoire d'elle à l'autel de l'Agneau sans tache, qu'elle avait servi tous les jours de sa vie, sans interruption et sans tiédeur, elle savait bien que c'était de là que nous venait cette sainte victime, dont le sang a effacé la cédule qui nous était contraire, et qui a triomphé de l'ennemi qui comptait si exactement nos péchés (*Coloss., II*).

C'est à la confiance de cette rédemption que votre servante a attaché l'espérance de son salut avec le lien de sa foi ; que personne donc ne la sépare de cet appui, que ni le dragon, ni le lion ne se glissent entre deux, ou à force ouverte, ou par artifice, d'autant qu'elle ne dira jamais qu'elle soit innocente, de peur que les ruses de son accusateur ne l'emportent sur elle ; mais elle répondra que toutes ses dettes lui ont été remises par celui à qui personne ne saurait rendre ce qu'il a donné pour nous, sans rien devoir à personne. Qu'elle vive donc en paix avec son mari, qu'elle a gagné à l'Eglise par sa patience. Inspirez de plus à vos serviteurs, ô mon Dieu ! à mes frères qui sont vos enfants, et que j'honore par cette raison comme mes maîtres ; inspirez à tous ceux qui liront cet ouvrage de se ressouvenir, à l'autel, de Monique, votre servante, et de Patrice, son mari, par lesquels vous m'avez mis au monde. Qu'ils se ressouviennent enfin avec ferveur, dans leurs prières, de mes parents selon la chair, et de tous ceux qui reconnaissant Dieu pour père et l'Eglise pour mère, sont tous mes frères, selon l'esprit, afin que, par les suffrages de plusieurs et par mes soins, ce que ma mère m'a de-

mandé, étant à l'extrémité, soit accompli au delà de ses espérances (*D. Aug., ibid.*).

Saint Chrysostome, que nous pouvons appeler l'interprète des sentiments de l'Eglise grecque, comme l'est saint Augustin de ceux de la latine, avait la même créance, puisque, dans une de ses homélies, il nous exhorte à soulager les âmes des fidèles défunts, moins par nos larmes que par nos prières et nos offrandes, surtout par la célébration des sacrés mystères, en priant l'Agneau qui efface les péchés du monde, de les recevoir dans le repos éternel de sa gloire (*D. Chr. hom. 41 in Epist. I ad Corinth.*). Nos larmes, sans les bonnes œuvres, leur sont inutiles : pleurer leur perte, et ne faire aucune bonne action pour leur soulagement, c'est ressembler à ces femmes profanes dont parle le prophète Ezéchiel, lesquelles pleuraient la mort d'Adonis, assises devant l'idole de la jalousie (*Ezech., VIII*). Leurs larmes sont appelées des abominations, parce qu'elles n'étaient qu'artificielles, et purement l'effet d'une compassion dissimulée. Les larmes que nous versons sur les morts sont de cette espèce, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de bonnes œuvres qui les soulagent, mais plutôt de mauvaises qui nous rendent plus criminels. Ce sont des abominations qui provoquent la colère de Dieu contre nous, et qui seront cause qu'après notre mort, nous serons traités avec la même négligence que nous aurons eue pour eux durant notre vie.

C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, dit le Saint-Esprit dans un des livres des Machabées (*II Mach., XII*). Le passage de l'Ecriture qui autorise si formellement la doctrine de l'Eglise catholique, touchant la prière que l'on offre pour les morts, a si fort choqué les hérétiques de ces derniers temps, qu'ils ont mieux aimé rejeter ce livre des Machabées comme n'étant point de l'Ecriture, mais apocryphe, que d'adopter un point de cette importance. Cependant le consentement des saints Pères grecs et latins et l'autorité des conciles, qui l'ont reçu comme canonique, sont certainement préférables au sentiment particulier de ces ennemis de l'Eglise (*I Cor., V, 10*).

Il est vrai, dit saint Augustin, que, selon saint Paul, nous devons tous paraître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui lui est dû pour les bonnes et pour les mauvaises actions qu'il a faites étant dans son corps ; et cette déclaration de l'Apôtre nous avertit qu'il faut faire avant notre mort ce qui nous peut être utile après notre mort, et ne remettre pas à le faire lorsqu'il est temps de recevoir la récompense de ce qu'on a fait.

Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit encore vrai que nous pouvons vivre de telle sorte dans ce corps mortel, que ce que l'on fait pour nous après notre mort nous soit utile. Et ainsi ce que dit l'Apôtre se trouve en effet vérifié en nous, lorsque nous ne sommes soulagés par les choses que la piété

porte les fidèles à faire pour nous après notre mort, qu'à proportion de ce que nous avons fait nous-mêmes pendant notre vie. *Secundum ea quæ per corpus gesserunt, eis quæ post corpus religiose pro illis facta fuerint, adjuvantur* : car il y en a, ajoute ce Père, à qui ces choses que l'on fait pour eux après qu'ils sont morts sont tout à fait inutiles, et ce sont ou ceux dont la vie a été si méchante qu'ils sont indignes d'être aidés par tous ces devoirs de la piété, ou ceux au contraire dont la vie a été si pure qu'ils n'ont pas besoin de ces assistances (*D. Aug. de Doctrin. Chr., lib. II, cap. 8; idem, de Cur. pro mort. gerend.*).

C'est donc par la manière dont on a vécu qu'on se rend digne ou indigne d'éprouver après la mort l'effet salutaire de ce que la piété fait faire pour nous aux fidèles; car c'est en vain que l'on cherche après cette vie un mérite qui nous rende ces choses utiles, si nous n'avons pas eu soin d'en acquérir pendant que nous vivions : *Nam meritum per quod ista prosint, si nullum comparatum est in hac vita, frustra quæritur post hanc vitam.*

Par là, mes frères, vous voyez combien il y va de votre intérêt de vous faire maintenant un grand fonds de mérites par vos bonnes œuvres et par vos vertus, puisque, quelque volonté qu'ait l'Eglise d'abrèger un jour le temps des peines que vous aurez peut-être à souffrir dans le purgatoire pour satisfaire à la justice de Dieu, vous n'en sauriez tirer aucun profit, si vous ne vous en rendez dignes maintenant par votre ferveur et par votre pénitence. Jeûnez donc, et priez vous-mêmes pour l'expiation de vos péchés, brisez vos cœurs par la contrition, arrosez votre pain et votre lit de vos larmes, comme le Prophète, mortifiez vos corps, qui vous ont servi d'instrument au péché.

Alors vous serez soulagés, dit saint Augustin, par les suffrages que l'Eglise vous accordera après votre mort (*D. Aug., de Verb. Apost., serm. 34*) ; elle priera utilement pour vous dans cet endroit de la messe où elle recommande les morts, et elle dira même à Dieu qu'elle lui offre ce sacrifice pour le repos de votre âme, et pour lui procurer le bonheur éternel de la gloire.

DISCOURS XXXI.

Sur sainte Catherine, vierge et martyre.

Magna est fides tua.

Oh ! que votre foi est grande ! (S. Matth., ch. XV).

Il est aisé de croire lorsque la foi s'accorde avec nos intérêts, mais lorsqu'elle nous doit coûter tous nos biens et la vie même, c'est l'action du christianisme la plus héroïque.

C'est, mes frères, le grand avantage que la foi de sainte Catherine semble avoir sur la foi de la Chananéenne, dont le Fils de Dieu fait l'éloge dans les paroles de mon texte ; car, quoiqu'il soit vrai que quand Dieu admire autant la vertu qu'il fait de la foi de cette femme, c'est un témoignage qu'elle

est grande jusqu'au miracle et du nombre de ces actions héroïques qui méritent l'approbation des anges et l'imitation des hommes, il faut avouer néanmoins que l'espérance de la guérison de sa fille, qu'elle aimait tendrement, excitait sa foi, au lieu que la foi de sainte Catherine n'est flattée par aucun intérêt temporel : elle est idolâtre, elle se fait chrétienne, et il lui en coûtera tout ce que le monde appelle fortune, établissement avantageux et la vie même : ah ! qu'il faut de foi pour faire un semblable sacrifice ! *Magna est fides tua.* —

L'on juge de la grandeur de la foi par l'étendue de l'empire qu'elle a sur nous ; elle est médiocre, si nous nous réservons quelque chose, c'est-à-dire s'il y a quelques parties de nous-mêmes qui ne lui soient pas assujetties, et d'autant plus grande, que nous lui soumettons plus parfaitement tout ce qui est en nous. Or il n'y a rien dans sainte Catherine qui ne lui soit assujetti, son esprit sublime, sa vaine philosophie, son corps délicat et tendre. Et comme l'on peut distinguer trois choses dans la foi, sa vérité, son autorité et sa gloire, je dis qu'elle a sacrifié son esprit à la vérité de la foi, sa philosophie à l'autorité de la foi, et son corps à la gloire de la foi.

Elle croit la vérité, voilà le sacrifice de son esprit ; elle croit la vérité par la seule autorité de la foi, sans en vouloir comprendre les mystères par les raisonnements des sciences humaines qu'elle a acquises, voilà le sacrifice de sa philosophie ; elle la croit enfin jusqu'à donner son sang et sa vie pour en soutenir les intérêts et la gloire, voilà le sacrifice de son corps. Elle fait donc trois sacrifices, le premier à la vérité, le second à l'autorité, et le troisième à la gloire de la foi. En sacrifiant son esprit à la vérité de la foi, elle devient épouse de Jésus-Christ ; en sacrifiant sa philosophie à l'autorité de la foi, elle devient la maîtresse des philosophes ; en sacrifiant son corps à la gloire de la foi, elle couronne sa virginité de l'honneur du martyre, c'est le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoi qu'il n'y ait rien au monde de si fort que la vérité, comme il fut jugé autrefois dans cette fameuse assemblée de tous les sages de la Perse, elle n'est pas néanmoins toujours victorieuse ; nous pouvons dire même que ses victoires sont assez rares par la résistance opiniâtre de ses ennemis dont le nombre est grand aussi bien que les forces.

Comme elle est étrangère sur la terre, ce n'est pas merveille qu'elle y trouve des ennemis presque partout. Les créatures de Dieu, dit le Sage, lui ont toutes déclaré la guerre ; et à considérer les fautes qu'elles nous font faire à tous moments, l'on dirait que ce sont autant de pièges tendus sous nos pas pour nous surprendre et pour nous faire tomber dans l'erreur : *Creature Dei factæ sunt in muscipulam pedibus insipientium.*

Maissans parler de ce qui est hors de nous,

ne parlons que de ce qui est en nous ; de nos sens qui prennent souvent et presque toujours l'ombre pour le corps, et le vraisemblable pour la vérité ; de nos passions, qui ne la peuvent supporter et qui lui font tant de violence ; de l'entendement même que Tertullien appelle *primum Dei hostem intellectum*. Le premier est sans doute le plus grand ennemi de Dieu qui est la première vérité, mais d'autant plus grand et plus difficile à surmonter, qu'il ne la rejette que sous prétexte de la conserver, et ne lui fait la guerre, ce semble, que pour la défendre.

Car c'est d'elle, dit Tertullien, qu'il s'efforce autant qu'il peut de tirer les armes qu'il emploie contre elle. *Omnia adversus veritatem, de ipsa veritate constructa sunt*. Et comme les hérétiques se servent de l'Écriture contre l'Écriture, la raison humaine et les philosophes ont armé la vérité contre la vérité même, et se sont servis autant qu'ils ont pu de ses maximes pour établir leurs erreurs ; c'est pourquoi saint Augustin leur applique ces paroles de David, *inimicos et ultores*, et les nomme les ennemis et les défenseurs de la vérité ; faux et injustes défenseurs qui n'ont défendu que son nom pour en abuser ; mais véritables ennemis qui l'ont opprimée elle-même, et qui l'ont sacrifiée à la vanité de leurs opinions.

C'était donc un ouvrage difficile, mes frères, que la conversion de sainte Catherine qui était philosophe, et philosophe d'un esprit sublime, soit à cause de sa science, qui la rendant en quelque sorte semblable aux anges, lui donnait aussi bien qu'à eux une espèce d'immobilité dans ses sentiments, soit à cause de cette vanité commune à tous les philosophes et dont elle n'était pas exempte ; de cette vanité qui a consacré toutes leurs opinions, et qui en a fait les lois mêmes de la nature et de la raison, comme dit saint Jérôme.

Cependant, mes frères, la grâce n'eut point de peine à la faire entrer dans le parti de la vérité ; habile sans entêtement et docile sans faiblesse, elle n'eut pas plutôt reconnu dans une apparition miraculeuse de Jésus entre les bras de sa Mère, qu'étant idolâtre, elle ne pouvait être son épouse ; que sans différer d'un moment elle se fit baptiser pour avoir part aux tendresses de sa miséricorde. Elle n'eut pas plutôt compris par le refus que Jésus-Christ faisait de tourner ses yeux vers elle, que la beauté du corps ne lui est point agréable, lorsqu'elle est animée d'un esprit infidèle, que sans avoir égard aux préjugés de son éducation dans l'idolâtrie, elle s'écria comme saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? comme le petit Samuel : Parlez, Seigneur, parce que votre servante écoute ; ou comme le roi-prophète : Mon cœur et mon esprit sont prêts à se répandre comme l'eau en votre présence : *Sicut aqua effusus sum*.

Une des plus belles propriétés d'une eau claire et tranquille, c'est de former un miroir et comme une glace fidèle qui représente la lumière et le cours du soleil ; et

comme elle est extrêmement fluide, elle suit sans peine tous les mouvements qu'on lui donne. Tels furent le cœur et l'esprit de sainte Catherine au moment de sa conversion, il ne fallut point de mystère pour lui découvrir l'égarement de son cœur, point de raisons pour convaincre son esprit de la fausseté de sa religion ; ce cœur et cet esprit semblables à une eau claire et fluide, reçoivent sans résistance toutes les lumières du soleil de justice, ils en représentent l'image et en suivent tous les mouvements : *Sicut aqua effusus sum*.

Par cette admirable soumission de son esprit à la vérité au milieu de tous les préjugés de l'idolâtrie qu'elle avait sucée avec le lait, elle confond notre opiniâtreté à la combattre, lors même qu'elle se présente à nous avec tous les charmes dont elle est revêtue dans le christianisme. Peu de chrétiens jugent du vrai et du faux par les seules lumières de la foi. L'intérêt, l'ambition et nos attachements personnels nous déterminent presque toujours, et le plus souvent nous n'apercevons les objets qu'à travers le voile de nos passions ou de nos préjugés.

Bien loin même d'être en garde et en défiance contre leurs illusions, nous n'écoutons pas d'ordinaire fort paisiblement ce qui choque nos opinions favorites ou les inclinations de notre cœur ; l'estime que nous avons pour nous-mêmes, le goût que nous avons pour les choses du monde, et le plaisir que nous y trouvons, nous persuadent aisément que nous ne sommes point dans l'erreur en les aimant ; et, pleins de ces dangereuses idées, nous regardons avec des yeux de pitié ou de mépris ceux qui n'ont pas les mêmes sentiments que nous.

Rien ne nous est plus ordinaire que de traiter les autres d'opiniâtres, parce qu'ils ne se rendent point à nos raisons, et nous ne faisons point réflexion qu'ils sont en droit de nous traiter de la même manière. Chacun dans son esprit met son adversaire dans le tort, et, s'imaginant qu'il y a de la honte et de l'abaissement à plier et à se rendre à la vérité qu'on nous propose, l'on cherche plutôt à répondre qu'à examiner de bonne foi si l'on n'est point trompé. On a vu des personnes plus mortifiées d'avoir été vaincues dans une dispute, que des généraux d'avoir été battus dans une occasion. Cette espèce de soumission est désagréable, et le plus docile aime toujours mieux la vérité quand il l'a trouvée, que quand un autre la lui montre.

Cet orgueil secret est la source de nos infidélités et de nos dérèglements dans le sein même de la véritable religion ; car tant qu'un homme a du respect et de l'amour pour la vérité, et qu'il sent son esprit disposé à la recevoir dès qu'elle se présente, il y a lieu d'espérer qu'elle le délivrera un jour, selon cette parole du Fils de Dieu : *Et veritas liberabit vos* ; mais lorsque la vérité même nous devient odieuse, que nous haïssons ceux qui nous la proposent comme s'ils voulaient nous empoisonner, que nous ne cherchons

que ceux qui nous flattent et qui enveniment nos plaies au lieu de les guérir, nous nous trouvons dans l'état du monde le plus déplorable, puisque nous nous arrachons en quelque sorte les yeux pour ne point voir, que nous nous bouchons les oreilles pour ne point entendre, et que nous rejetons la miséricorde dont Dieu nous ouvre la porte avec tant de bonté, sans considérer qu'elle nous sera peut-être fermée pour jamais quand nous y frapperons trop tard pour y entrer, comme elle le fut aux vierges folles.

C'est ce qui a fait dire à saint Cyrille que le mépris de la vérité et cette aversion de ceux qui l'annoncent, est un chemin ouvert aux plus grands désordres, et que c'est faire comme celui qui montant sur un vaisseau, en chasserait le pilote et les matelots, et s'imaginant n'avoir rien à craindre dans sa route, en s'exposant sans voile et sans gouvernail à toute la violence des flots et de la tempête.

La vérité, dit saint Jérôme, ressemble à la lumière du soleil, elle éclaire les aigles et aveugle les hiboux; elle illumine les justes et éblouit les pécheurs; sa splendeur les offense, parce que leurs ténèbres ne la peuvent supporter, ils s'efforcent d'en supprimer l'éclat, parce qu'il leur est importun, et ils ne la haïssent que parce qu'ils ne veulent pas sortir de leurs crimes.

Sainte Catherine n'en eut point cette aversion; loin de détourner ses yeux pour ne pas voir la lumière de la vérité qui commençait à briller pour elle, elle gémit, comme saint Augustin, de l'avoir connue trop tard; elle rompit le voile des erreurs qui couvrait les yeux de son esprit, elle avoua qu'elle n'avait été qu'une aveugle tout le temps qu'elle avait vécu dans l'idolâtrie; que ce qui lui avait paru jusque-là une lumière était une nuit profonde; et, surprise d'avoir été tout ensemble si malheureuse et si cruelle, comme dit saint Jérôme de ceux qui combattent la vérité : *Crudeles pariter et miseri*, elle ne différa pas d'un moment de se laver dans les eaux salutaires du baptême pour se rendre digne de la recevoir.

Par cette foi humble et docile, elle mérita que Jésus-Christ lui apparaissant une seconde fois lui fit présent d'un anneau précieux, en lui disant à peu près ces mêmes paroles que Dieu adressa autrefois à son Eglise par la bouche d'Osée : Je vous rendrai mon Epouse par une inviolable fidélité, par une foi vivante et agissante par l'amour; j'aurai pour vous le cœur d'un époux, et vous aurez pour moi la fidélité d'une épouse: vous saurez que je suis le Seigneur, et qu'ayant tout reçu de moi seul, vous ne devez être aussi qu'à moi seul. *Sponsabo te mihi in fide, et scies quia ego Dominus.*

Il est vrai que cette promesse s'accomplit dans tous les chrétiens au moment de leur baptême, et que dès que nous sommes régénérés de l'eau et du Saint-Esprit, Jésus-Christ prend nos âmes pour ses épouses, et les consacre par sa grâce pour y résider comme dans ses temples; mais il faut avouer qu'elle

s'accomplit dans sainte Catherine d'une manière plus glorieuse et plus sensible que dans le reste des hommes. Dans ceux-ci tout est invisible, et le Fils de Dieu ne leur donne point de gage sensible de l'alliance qu'il contracte avec eux; mais à l'égard de sainte Catherine, il ne se contente pas de le faire par l'opération intérieure de sa grâce, il y joint un anneau précieux qui est comme le sceau visible de cette sanctification invisible et le gage de son amour : *Sponsabo te mihi in fide, et scies quia ego Dominus.*

Il n'y a point de présents que les hommes estiment davantage que celui qu'ils se font quelquefois les uns aux autres de leurs anneaux; c'est une marque que l'on a beaucoup de confiance dans la personne à qui on les donne, et que l'on fait un grand fond sur son amour et sur sa fidélité dont ils sont le symbole, et c'est pour cela qu'on en donne dans les épousailles, et que les prélats en portent pour montrer qu'ils sont époux de leurs églises, et qu'ils font vœu de leur être fidèles.

Les Egyptiens ont nommé fort agréablement l'anneau la couronne du cœur *cordis coronam*; et c'est peut-être pour couronner par quelque signe visible, cette source invisible des plus tendres affections, qu'on le met au quatrième doigt de la main, où les anatomistes prétendent que se termine un petit nerf qui vient immédiatement du cœur. Les anciens ne permettaient point à leurs esclaves d'en porter, parce que cette sorte de gens ont rarement de l'amour et de la fidélité pour leurs maîtres; et nous lisons dans les lois romaines que quand les empereurs le donnaient à un esclave, il était affranchi et jugé digne de passer de la servitude à la condition des personnes libres.

Quel honneur Jésus-Christ faisait-il donc à sainte Catherine de lui donner son anneau? quel amour avait-il pour elle; mais quel amour et quelle fidélité avait-elle réciproquement pour lui? Il n'accorde point cette faveur au reste des hommes, ce sont des esclaves ou de leurs passions ou du péché, et des esclaves dont il n'est point sûr de l'amour et de la fidélité.

En effet, mes frères, qui de nous, s'il était issu du sang royal comme cette sainte, né au milieu des espérances de la plus haute fortune, comblé de gloire et d'honneur dans le monde, et flatté de la même réputation, voudrait comme elle sacrifier tout cela et se voir même pour servir Jésus-Christ? Ah! il n'est pas besoin de si grandes épreuves pour découvrir notre infidélité, les moindres suffisent pour cela; nous voulons bien le servir à ses dépens, mais jamais aux nôtres; nous sommes à lui dans la prospérité, encore nous corrompt-elle souvent; mais aussitôt qu'il nous demande de lui sacrifier cet intérêt ou ce point d'honneur, de souffrir cette injure, de renoncer à ce plaisir, de faire part de nos biens aux pauvres, nous ne voulons point le servir à des conditions si dures. Notre foi n'est à l'épreuve ni de notre avarice, ni de notre vengeance, ni de notre mollesse, ni de notre ambition.

Pendant que l'arbre que Nabuchodonosor vit en songe fut sur pied, et qu'il nourrit les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, ils ne le quittèrent point; aussitôt qu'on parla de le couper, ils s'enfuirent et l'abandonnèrent. Pendant que Dieu nous consolera sur la terre, et qu'il s'accordera avec nos passions, nous aurons de la foi, mais aussitôt qu'il parlera de nous ôter ces consolations, nous nous détacherons de son service, et nos passions emploieront tout pour se maintenir contre lui : la volupté, l'ambition et la vengeance violeront les lois les plus saintes. L'avare sera inhumain, l'ambitieux et le voluptueux prendront le bien d'autrui, le vindicatif sera homicide, parricide, sacrilège.

Voilà jusqu'où va notre foi, tout chrétiens que nous sommes dans le sein de l'Eglise, au milieu des sacrements, après tant d'années de religion ; bien éloignés certes de la vertu de sainte Catherine, qui sans être chrétienne quitte tout pour la devenir ; qui, loin de l'Eglise et des sacrements, élevée et confirmée en des maximes si contraires aux nôtres, sacrifie non-seulement son esprit à la vérité de la foi pour devenir épouse de Jésus-Christ, mais encore sa philosophie à l'autorité de la foi pour devenir la mère et la maîtresse des philosophes.

SECONDE PARTIE.

C'est beaucoup de convertir un philosophe de quelque manière que ce soit, parce qu'il ne manque jamais de subtilités pour éluder les meilleures raisons ; mais de le convertir sans philosophie, et par la seule autorité de la foi, c'est un avantage presque impossible.

Qui dit un philosophe, dit un homme qui veut voir et savoir, et la foi renonce à l'un et à l'autre : si Dieu nous avait seulement ordonné d'acquiescer à des vérités évidentes, nous pourrions douter si c'est leur évidence, ou si c'est le respect que nous avons pour son autorité suprême qui nous porterait à les recevoir. Mais en nous assujettissant à croire sans évidence, il humilie et il anéantit notre raison, et par là il exige de sa créature une obéissance plus digne de lui.

Si l'homme agissait par connaissance et par lumière, il s'applaudirait peut-être, et s'enorgueillerait d'avoir découvert la vérité, mais Dieu a voulu l'accoutumer à croire sans connaître, afin de le tenir dans la dépendance et dans la servitude. Cette obéissance d'esclave est l'état où doit être la créature à l'égard du Créateur ; la foi divine n'est donc pas une science ni une certitude acquise par l'étude et par le raisonnement, c'est une persuasion uniquement appuyée sur le témoignage de Dieu, qui n'a point voulu que les vérités de la religion fussent proposées avec tant d'évidence, qu'il n'y demeurât un grand nombre de nuages propres à aveugler les esprits superbes, et à humilier sous ces ténèbres salutaires ceux mêmes qui le cherchent sincèrement.

Qui dit un philosophe, dit un homme qui prétend que sa raison doit être la règle de la foi, et la foi au contraire veut et doit être la

règle de la raison. Vous jugez donc bien, mes frères, que la foi avait besoin d'une grande sagesse et d'une grande force pour attirer dans son parti des ennemis si préoccupés de leurs opinions.

Il fallait s'accommoder peu à peu à leur esprit et à leur humeur, en consacrant, comme elle a fait, ce qu'il y avait de bon dans leurs livres, et en se servant de leurs propres maximes pour corriger leurs erreurs, et les disposer à recevoir la vérité : *Misit ancillas suas ut vocarent ad arcem, et ad mania Civitatis*. La foi, dit le Sage, s'est fait de toutes les sciences humaines autant de servantes et de domestiques, qu'elle a envoyés hors de chez elle pour appeler les orateurs et les philosophes à la défense de la vérité ; voilà le tempérament que la foi a trouvé pour s'accommoder avec ces gens-là, voilà le moyen dont elle s'est servi pour les convertir.

Cependant elle n'en a pas eu besoin pour convertir sainte Catherine, quoique philosophe, elle se rendit à la seule autorité de la foi sans raisonner, sans contester, sans disputer. Vous pensiez peut-être qu'il faudrait de grands raisonnements pour la convaincre, la voilà néanmoins convertie à la seule proposition que le Fils de Dieu lui fait de la vérité ; l'Esprit de Dieu descend sur elle, et captive tout d'un coup le sien sous l'autorité de la foi et de la grâce.

Lorsque saint Paul prêcha Jésus-Christ aux Athéniens, grands philosophes et les hommes de leur temps les plus sages, quelques-uns d'entre eux se moquèrent de lui, et les plus modérés qui l'avaient écouté avec attention et même avec admiration, lui demandèrent encore une conférence pour examiner les choses qu'il leur avait dites ; mais sainte Catherine n'en demande point, elle croit sur-le-champ le vrai Dieu, son incarnation, sa résurrection, et tous les autres mystères les plus incroyables.

La vertu commune, dit saint Thomas, peut bien être réglée par la raison naturelle ; mais quand Dieu agit en nous par les habitudes que nous appelons les dons du Saint-Esprit, il nous élève au-dessus de la raison ; ce n'est plus nous qui agissons, c'est l'Esprit de Dieu qui agit en nous. Telle est la foi et la conversion de sainte Catherine : ce n'est point l'ouvrage d'une vertu commune, mais d'une vertu extraordinaire ; ce n'est point un concert de la grâce de Dieu et de la raison de l'homme, c'est un mouvement de l'Esprit de Dieu qui l'emporte sans délibérer, sans raisonner, et voici ce qu'il y a de plus extraordinaire dans sa conversion ; car dans les autres, nous voyons que Dieu s'accommode souvent à l'inclination et à la condition de ceux qu'il veut convertir pour les gagner plus aisément.

C'est ainsi que dans la conversion des cinquante philosophes de la ville d'Alexandrie, il se sert de la philosophie et de l'éloquence de sainte Catherine, et il en aurait usé de même dans celle de cette jeune vierge, s'il n'avait voulu nous donner dans la conquête

qu'il en fait, un des plus grands exemples de la force de la grâce, et de la générosité de la foi.

Si le ciel l'avait prise par son faible, il semble que cette circonstance aurait un peu diminué sa victoire, à parler selon l'homme. Si au moment que le Sauveur lui apparut, il eût employé sa philosophie pour la convaincre de la fausseté de sa religion et de la vérité de la nôtre, il semble que l'Esprit de Dieu ne l'eût point convertie tout seul; on aurait pu croire que celui de l'homme, la raison et les sciences auraient en quelque sorte partagé avec lui la gloire de ce grand ouvrage; mais cette gloire, ô mon Dieu, vous appartient tout entière, même aux yeux des hommes; la raison, la sagesse, la philosophie, l'éloquence, ne s'offrent point ici pour la partager avec vous; et si quelque chose peut y entrer en société avec votre grâce, il n'y a que la docilité et l'obéissance de cette jeune fille, qui sont néanmoins elles-mêmes l'effet de votre grâce, qui lui font recevoir avec humilité ce que les seules forces de la raison ne sauraient persuader.

Mais cette science et cette philosophie que Dieu ne veut point employer contre elle, il veut qu'elle les emploie à préparer en quelque sorte la conversion des philosophes : *fides ex auditu*, afin qu'elle eût la gloire d'en être la maîtresse et la mère.

L'empereur Maximin, irrité de la conversion de cette vierge, et encore plus de ce que loin de suivre l'ordre qu'il avait donné à tous ses sujets de sacrifier aux dieux tutélaires de son empire, elle était entrée dans le temple lorsqu'il y sacrifiait, pour lui reprocher à lui-même son infidélité et l'aveuglement dans lequel il plongeait tous ses peuples, résolu, quoique fier et cruel, de la rappeler par toutes les voies de douceur au culte de ses faux dieux; mais parce qu'il était peu éclairé sur les points et sur les mystères de sa croyance superstitieuse, qu'il ne professait peut-être que comme la plupart des autres princes qui négligeaient de s'instruire de leur religion, parce qu'ils n'en avaient point d'autre que celle que l'ambition, la politique et l'intérêt leur faisaient prendre; il crut que Catherine étant habile philosophe, il fallait, pour la persuader, lui mettre en tête cinquante des plus savants philosophes de son empire; assemblés dans une salle de son palais, ils parurent devant elle, et se servirent avec tant d'artifice de toutes les fausses subtilités, et de tous les vains ornements de leur éloquence pour la convaincre, qu'un esprit moins soutenu de la grâce que ne l'était celui de cette sainte, se fût aisément laissé surprendre.

Mais que peut la sagesse humaine contre la sagesse de Dieu, la prudence de la terre contre la prudence du ciel, et l'éloquence des sages insensés du monde contre l'éloquence du Saint-Esprit? Après que Catherine eut écouté leurs raisons, on lui permit de se défendre; elle le fit, mais en expliquant avec tant de clarté et de solidité les mystères de la religion chrétienne, et en opposant aux fleurs de leur rhétorique des arguments si

persuasifs et si convaincants, que personne n'osa lui répondre; la foule de ses raisonnements, soutenus de l'autorité de la foi et de la persuasion victorieuse de la grâce, ne leur parut pas moins terrible qu'une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*; de sorte que terrassés par cet amas de témoignages auxquels ils ne pouvaient répliquer, ils furent contraints de se déclarer vaincus et de se faire les disciples de celle dont ils s'étaient flattés de triompher en maîtres; d'idolâtres ils devinrent fidèles, et de persécuteurs de l'Evangile, ses défenseurs et ses martyrs; car, Maximin, naturellement prompt et furieux, outré de ces succès, les fit jeter sur-le-champ dans un grand feu, où soutenus de la foi, animés de la charité qui venait d'embraser leurs cœurs, ils s'immolèrent généreusement pour rendre hommage à la vérité qui les avait illuminés, et pour honorer le triomphe de leur mère qui leur donnait du courage par sa présence et par sa parole.

C'est ici, ô mon Dieu, que nous pourrions nous écrier avec votre grand Apôtre, que vous avez choisi les plus faibles pour confondre les plus forts, et ce qui n'était rien pour détruire ce qui était de plus grand, afin que nul homme ne se glorifie devant vous : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*.

Mais que dis-je, mes frères, et dois-je appeler faible celle qui n'a rien de faible que le nom de son sexe, celle qui confond les philosophes et l'orgueil du monde, et qui méprise d'être épouse des empereurs, plutôt que de renoncer à la foi de son baptême : il est vrai que Maximin lui fait déchirer le corps à coups de nerfs de bœuf, mais loin de faire paraître de la faiblesse dans ce supplice, elle charme les spectateurs, et sa constance ravit à son tyran deux cents des gardes qui l'environnent, pour en faire autant de victimes à Jésus-Christ; disons plus, elle enlève à l'empereur même sa propre femme, et elle en fait une martyre de la vraie religion.

En un mot, mes frères, dois-je appeler faible celle pour qui le ciel et la terre s'intéressent; que les anges viennent guérir de ses plaies, et à qui Dieu, qui nourrit autrefois Elie par le ministère des corbeaux, envoie miraculeusement à manger dans sa prison par le ministère d'une colombe? Non, mes frères, il n'y a rien de faible où la grâce et la foi triomphent avec tant d'éclat; et tout faibles que nous sommes nous-mêmes, nous n'aurions pas moins de courage, si notre esprit était autant soumis à l'autorité de la foi que le fut celui de cette sainte.

Quelle honte pour nous, mes frères! elle était idolâtre, et nous sommes chrétiens; elle était philosophe, et nous sommes la plupart sans études; toute idolâtre et toute philosophe qu'elle est, elle croit à la vérité toute simple et toute nue; et tout chrétiens et tout ignorants que nous sommes, nous ne croyons point sans raison, comme si Dieu n'avait pas plus d'autorité que la raison humaine, lui

qui est la souveraine raison , et que la première vérité eût besoin du témoignage des hommes.

Je suis surpris quand je considère les efforts extraordinaires que nous sommes obligés de faire pour persuader à nos auditeurs les maximes de l'Evangile. Ce n'est point assez de les proposer ; si nous en demeurons-là , à peine trouverions-nous une seule personne qui voulût nous croire ; il faut faire parler l'un et l'autre Testament, les confirmer ou les expliquer par la doctrine des Pères, appeler même à notre secours les philosophes et les orateurs, la science des uns, l'éloquence des autres, employer le ciel et la terre, la sagesse divine et la sagesse humaine.

Il faut faire de grandes circonvallations, envelopper cet esprit rebelle, le pousser, le presser et l'abattre, pour ainsi dire, sous cette foule de témoignages, pour l'obliger à se rendre à la vérité ; d'où vient cela ? est-elle moins puissante qu'autrefois ? non, mes frères, mais c'est que nous sommes plus rebelles au Saint-Esprit que n'étaient les philosophes païens de l'antiquité.

Ah ! que la conversion de sainte Catherine, que sa foi, son obéissance si prompte et si humble nous rendra coupables devant Dieu ! combien d'infidèles, s'ils avaient les prédications que nous entendons, les exemples que nous lisons, les vérités que nous croyons, vivraient comme des saints, pendant que nous nous endurcissons contre toutes les grâces de Dieu !

Le buisson ardent brûlait au dehors, mais il ne brûlait point au dedans ; voilà l'image de notre condition et de notre vie. Le feu de l'amour de Dieu nous environne de toutes parts, nous vivons dans l'Eglise parmi les sacrements, les prières publiques, les prédications et les exemples des saints ; la grâce et la miséricorde de Dieu éclatent sur nous, et néanmoins nous sommes au dedans tout de glace. Cet amour si agissant et si pénétrant, ne saurait percer jusqu'à notre cœur, le feu des passions y est le plus fort ; c'est un buisson ardent et toujours vert, ardent au dehors de l'amour que Dieu nous porte, mais vert au dedans de l'insensibilité que nous avons pour lui.

Nous n'avons donc ni foi ni charité dans le sein même du christianisme, notre esprit et notre cœur sont d'intelligence pour rejeter l'une et l'autre, et sainte Catherine qui nous en a donné de si grands exemples dans le sein même de la gentilité, s'élèvera contre nous au jugement pour confondre à la face de tout l'univers nos infidélités et nos tiédeurs ; mais non, grande sainte, n'attendez pas à ce dernier jour à nous faire souffrir cette confusion, parce qu'alors elle ne servira qu'à notre perte ; faites-nous la souffrir maintenant qu'elle peut servir à notre salut, employez contre nous, mais plutôt pour nous ce grand zèle qui a si heureusement touché le cœur des philosophes païens, ce grand zèle qui vous a fait sacrifier votre esprit à la vérité de la foi, votre philosophie à

son autorité, et enfin votre corps tendre et délicat à sa gloire, pour devenir martyre.

TROISIÈME PARTIE.

La foi, dit Tertullien, est débitrice du martyre : *Fides debitorum est martyrii*. A mesure que le chrétien la reçoit dans le baptême, il fait un contrat avec Dieu, par lequel il s'engage à confesser Jésus-Christ au milieu des persécutions ; et dans la naissance de l'Eglise, on ne connaissait les chrétiens que par cette grande résignation au martyre. C'était le caractère de leur condition, dit le même Tertullien : *Christiani, expeditum morti genus* : Un chrétien est un homme toujours préparé à la mort, et qui en fait tout son bonheur : *Cujus mori votum est, et pœna felicitas*.

Sainte Catherine avait bien compris cette grande vérité, mes frères, puisque non contente d'avoir sacrifié son esprit à la vérité de la foi, sa philosophie à son autorité, elle sacrifie encore généreusement son sang et sa vie pour en soutenir les intérêts et la gloire ; jamais tyran possédé de toute sa fureur ne fut plus ingénieux à inventer un instrument de supplice, que le fut Maximin dans cette occasion : outré jusqu'au désespoir de la conversion de sa femme, des ses philosophes, de ses soldats, et de presque toute sa famille, il fait armer de pointes de fer et de rasoirs quatre grandes roues qui, s'entrelaçant l'une dans l'autre par le mouvement qu'on leur donnait, devaient hacher en pièces tout ce qui se trouvait à leur passage.

Catherine regarde sans émotion cet affreux appareil de son supplice. Constante comme un héros qui marche au combat assuré de la victoire, elle souffre d'y être attachée. Elle seule ne tremble point pendant que les bourreaux font ici tous leurs efforts pour consommer l'ouvrage de leur malice. Les anges descendent du ciel sur la terre pour rompre les liens de la sainte, et leurs mains, accoutumées à donner le mouvement aux cieux, s'occupent à briser ce chef-d'œuvre de la plus féroce cruauté, dont les éclats, s'écartant de toutes parts, massacrent la plupart des gentils qui étaient présents à ce spectacle.

Quel cœur de marbre ne se fût point amolli par ce miracle ? quel tigre, quel lion ne se fût point adouci par ces merveilles ? cependant Maximin, plus cruel qu'un tigre, plus fier qu'un lion, plus dur que le marbre, n'en est point touché, estimant au contraire que sa gloire serait flétrie, s'il se laissait vaincre par une fille, il lui fait trancher la tête et a recours à ce dernier supplice, dont usaient les tyrans contre les martyrs, quand ils n'avaient pu faire réussir tous les autres.

Mais, ô spectacle digne de l'admiration de tous les siècles, ce monstre, qui croyait s'enivrer du sang de la martyre, ne voit couler que du lait de ses plaies et de ses veines, Dieu voulant peut-être vérifier dans cette occasion cet oracle de Joel : Le lait coulera des collines, et il sortira de la maison du Seigneur une fontaine qui arrosera le torrent des épines : *Colles fluent lacte, et fons de*

domo Domini egredietur et irrigabit torrentem spinarum. Prophétie qui s'est accomplie en effet dans le martyre de sainte Catherine, dont le corps vierge, qui avait été le temple du Saint-Esprit, versa du lait au lieu de sang, pour arroser ce grand nombre d'idolâtres, qui n'étaient avant leur conversion que des ronces et des épines destinées au feu éternel, mais qui, changés ensuite par leur foi et par leur martyre en arbres féconds, portèrent des fruits dignes de la gloire immortelle.

Ou bien disons que son corps verse du lait au lieu de sang, pour faire voir à ses bourreaux que, nonobstant leur cruauté, elle meurt sans ressentiment de vengeance, et que ses yeux, semblables à ceux du saint Epoux, que l'épouse sacrée compare dans le Cantique aux yeux des colombes qui ont été lavées dans le lait, jettent sur eux des regards de charité et de douceur : *Oculi tui sicut columbæ quæ lacte sunt lotæ* (Cap. V).

Ce ne sont point ici, mes frères, des sentiments que je lui prête pour relever la gloire de son martyre ; ce sont ceux-mêmes avec lesquels elle a fini le cours de sa belle vie, lorsque, prosternée contre terre avant que de présenter sa tête au bourreau, elle pria Jésus-Christ de lui donner ce dernier témoignage de son amour, que tous ces pauvres idolâtres fussent éclairés des lumières de la foi, embrasés du feu de la charité, et que tous ceux qui invoqueraient son nom ne fussent point privés de l'effet de leurs prières. En mourant dans ces généreux sentiments pour ses bourreaux, elle a fait plus d'honneur à la foi qu'en sacrifiant son corps à sa gloire ; et en vain elle et tous les martyrs auraient versé leur sang pour Jésus-Christ, s'ils n'avaient pardonné à leurs persécuteurs et demandé leur conversion : c'est là le plus noble effort de la foi et de la charité chrétienne, et le caractère qui les distingue de toutes les fausses vertus du paganisme.

Le démon, que Tertullien appelle le rival de la Divinité, et qui en a imité toutes les œuvres, a eu ses martyrs aussi bien que Jésus-Christ ; mais il ne peut se vanter d'en avoir eu qui aient prié pour leurs ennemis. Il s'est fait une religion sur le modèle de celle que Dieu avait établie, et, se revêtant des noms et des titres majestueux qui n'appartenaient qu'à cet Etre suprême, il a surpris l'encens et l'hommage des nations abusées.

Comme Dieu, il a été adoré par tout le monde, et on lui a adressé des vœux et des prières ; comme à Dieu, on lui a offert des sacrifices ; plus qu'à Dieu, qui s'est contenté du sang des taureaux, des boucs, des agneaux, on lui a de plus offert des victimes humaines. Comme Dieu, il a eu ses temples et ses autels, où l'encens fumait continuellement devant lui ; il a eu ses oracles si célèbres, si respectés, qui ont fait l'espérance et la loi des peuples, et qui ont été consultés par les dieux mêmes de la terre durant tant de siècles. Mais, dans cette imitation sacri-

lège, pourra-t-il nous montrer un Homme-Dieu qui ait voulu mourir pour sauver son peuple et qui ait dit en mourant : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ? pourra-t-il nous produire des Catherine et tant d'autres martyrs qui, à l'exemple de ce Dieu immolé pour leur salut, aient demandé grâce pour leurs persécuteurs ?

Il est vrai, mes frères, que la secte orgueilleuse des philosophes païens a tenté de nous donner quelques exemples de cette générosité. Si c'est un enfant qui vous a fait une injure, disait Sénèque, excusez la faiblesse de son âge ; si c'est une femme, pardonnez à l'infirmité de son sexe, qui doit plutôt exciter votre pitié que votre colère. Il n'y a point de gloire à se venger d'un si faible ennemi, c'est lâcheté plutôt que courage : nous devons donner de plus nobles mouvements à notre passion, ce sont les montagnes, et non pas les vallées, ce sont les cèdres superbes et élevés, et non pas d'humbles et faibles roseaux que nous devons foudroyer. Si c'est enfin un méchant homme qui vous a offensés, vous ne devez pas vous en étonner, c'est une suite nécessaire de sa malice, et vous êtes assez vengés par l'outrage même : celui qui vous l'a fait est déjà assez rigoureusement puni par la crainte, le trouble et la honte qui tourmentent et qui poursuivent le crime en tous lieux. Voilà de grands sentiments d'humanité en apparence, mais il y avait là plus de faste et de vanité que de vertu et de religion, et nous ne savons point qu'aucun de ces faux sages ait porté ces sentiments jusqu'à faire du bien à ses persécuteurs, jusqu'à demander à Dieu leur grâce et leur conversion. C'est là le triomphe de la foi et de la charité chrétiennes, c'est là le caractère des disciples de l'Evangile, et toutes les vertus les plus éclatantes ne seront devant Dieu que de pompeuses impostures, que de magnifiques hypocrisies, si elles ne sont consacrées par l'amour de vos plus cruels ennemis.

Sainte Catherine a prié pour les siens, mais elle a aussi prié pour vous-mêmes, et toutes les bénédictions du ciel couleraient sur vous de la montagne de Sinaï, où son corps fut miraculeusement transporté par les mains des anges après sa mort, si, lorsque vous invoquez Dieu dans vos besoins au nom de cette illustre martyre, vous aviez soin d'imiter sa foi et ses vertus : *Cæli distilaverunt a facie Dei Sinai*.

De vous dire pourquoi Dieu, qui donna l'ancienne loi à Moïse sur cette fameuse montagne, a voulu que les précieuses reliques de cette sainte y fussent en dépôt, c'est ce que je n'ose entreprendre, c'est un secret qu'il nous a caché ; mais ce que l'on peut assurer, c'est que cette montagne, qui est devenue par là une source de richesses spirituelles pour l'Eglise et pour tous les justes, est encore par là même une montagne terrible et fumante de la colère de Dieu pour les impies et pour les pécheurs impénitents ; une montagne d'où il ne sort que des fou-

dres, des tonnerres et des éclairs; une montagne couverte de nuées pleines de tempêtes et d'orages, et toute semblable à la peinture que nous en a faite Moïse dans son Exode, lorsqu'il y monta pour recevoir la loi de Dieu : *Totus mons Sinai fumabat, eratque mons terribilis.*

Dieu voulait tant de pureté dans ceux qui en approchaient, qu'il commanda à Moïse de mettre des limites autour et de défendre au peuple de les passer, sous peine d'être frappé de mort subite. Les hommes et les animaux qui la touchaient passaient indifféremment par la rigueur de cette loi, et s'il leur permet d'en approcher seulement une fois, ce n'est qu'après une préparation de trois jours, durant lesquels il faut qu'ils s'abstiennent de toutes sortes de plaisirs, qu'ils lavent leurs vêtements et qu'ils soient sanctifiés par toutes les cérémonies légales.

Puisque les précieuses reliques de sainte Catherine ont été miraculeusement transportées sur cette montagne, figurez-vous donc, mes frères, que vous en approchez lorsque vous demandez à Dieu quelques grâces en son nom, et que pour l'obtenir vous avez besoin de vous sanctifier non-seulement par des cérémonies purement légales, comme les anciens Israélites, mais par la pratique de toutes les vertus chrétiennes; de vous abstenir de tous les vains plaisirs du siècle, de laver vos cœurs dans le sang même de l'Agneau, et d'imiter surtout la générosité et la foi de celle dont vous prenez la confiance d'invoquer le nom.

Toutes les fois, mes chers frères, que nous célébrons les fêtes des martyrs, disait saint Augustin, nous ne devons point espérer de recevoir de Dieu par leur intercession des biens temporels, si en les imitant nous ne nous mettons en état de recevoir les éternels. Il n'y a que ceux qui suivent leurs grands exemples qui solennisent leurs fêtes dans la vérité. Les fêtes des martyrs sont des exhortations au martyre, et on ne doit point être lâche à imiter ce que l'on se fait une joie de célébrer : *Solemnitates martyrum exhortationes sunt martyriorum, ut imitari non pigeat quod celebrare delectat.*

Il ne s'agit plus, à la vérité, de sacrifier votre sang et votre corps à la gloire de la foi par la main des tyrans, comme une sainte Catherine, mais de prouver seulement que vous avez de la foi en souffrant sans murmure et avec une patience et une résignation chrétiennes les afflictions et les disgrâces de la vie présente : car c'est pour en faire l'épreuve que Dieu vous les envoie. Voyez donc dans quelle situation vous êtes à cet égard; examinez-vous, sondez vos cœurs; éprouvez-vous, comme dit le grand Apôtre, et jugez par là si vous avez autant de foi que les martyrs que vous honorez : *Vosmetipsos tentate si estis in fide, ipsi vos probate.*

Si vous avez de la foi, non-seulement vous souffrirez sans murmure les peines et les disgrâces présentes; mais vous comprendrez qu'elles entrent dans le plan et dans le dessein de la sagesse éternelle, et que trois

intérêts, les plus grands qui furent jamais, ont obligé Dieu, non-seulement à les permettre, mais encore à les vouloir : l'intérêt du genre humain, l'intérêt de l'Eglise et l'intérêt de sa gloire.

Il faut considérer le genre humain comme un corps enseveli dans une profonde léthargie, languissant, malade et mourant, dont la plupart des membres sont déjà privés de la vie, et qui tire à sa fin. Dieu le voyant dans cet état lui fait un remède des souffrances de son Fils, et ce remède n'est pas plutôt entré dans le corps, qu'il le réveille, qu'il trouble son faux repos et lui cause des agitations si violentes que l'on croirait qu'il va mourir par la force même du remède destiné à sa guérison. Mais on se trompe, cet état violent lui est mille fois plus avantageux que la funeste tranquillité dont il jouissait auparavant; car pour parler le langage du Saint-Esprit, ne vaut-il pas mieux que les serviteurs s'élèvent contre leurs maîtres, que les enfants soient en guerre avec leur Père, et que les domestiques de l'homme deviennent ses ennemis, que de voir les uns et les autres s'accorder à se perdre en avançant le règne du démon.

Disons plus, par le sentiment des adversités que Dieu vous envoie, il vous détache du monde qui pourrait vous séduire par ses faux biens et vous enivrer de sa prospérité. Il vous engage aux devoirs de la vigilance chrétienne, et il fait que, vous défiant de vous-mêmes à la vue de tant d'ennemis, vous poussez des prières plus ardentes à celui qui peut seul vous fortifier au milieu des combats. Il vous fait connaître à vous-mêmes la vérité de votre élection, il vous console et élève votre espérance : car, comme dit le grand Apôtre, l'affliction produit la patience, la patience produit l'épreuve, l'épreuve produit l'espérance, et cette espérance ne nous trompe point : *Spes autem non confundit.*

Si les adversités sont salutaires au genre humain, elles le sont encore dans un sens plus particulier à l'Eglise. Car comme le repos fait cesser les causes qui entretiennent la nature par leur action, ainsi la prospérité arrête le mouvement qui fait subsister l'Eglise. Dès que nous avons la paix avec le monde, nous avons une fausse paix avec nous-mêmes; nous ne pensons guère à nous mortifier pendant que le monde nous flatte, et la guerre que nous fait cet ennemi de notre salut est si douce et si agréable que nous ne voulons pas croire que c'en soit une : Dieu qui le voit, prend des précautions que nous ne prendrions point nous-mêmes; et de peur que nous ne nous rendions aux attraits du monde, il soulève le monde contre nous.

Enfin, Dieu se sert de ce même moyen pour établir sa gloire dans le monde. Il veut que les hommes, rentrant dans son obéissance, le glorifient d'une manière opposée à celle dont ils ont glorifié, pour ainsi dire le démon. Le démon les a attirés à soi en flattant leurs sens, et en représentant à leur concupiscence des objets agréables, et Dieu les attire en mortifiant leurs sens et en

crucifiant leur concupiscence. Chair et sang, vous avez glorifié le démon par la volupté, et maintenant vous glorifierez Dieu par les adversités; vous ne serez pas toujours des principes de corruption, vous serez des instruments de justice, vous raconterez comme les cieux, et mieux que les cieux, la gloire de Dieu : vous publierez mieux qu'eux l'étendue et la grandeur de sa puissance, qui vous a ouvert par les afflictions et par les disgrâces le chemin qui conduit à la gloire éternelle.

DISCOURS XXXII.

SUR LE NOM DE JÉSUS.

Pour les dames de la Charité.

Pauper et inops laudabunt nomen tuum.

Le pauvre, et celui qui est sans secours loueront votre saint nom (Ps. LXXIII, 21).

Si tous les chrétiens avaient de la foi, ils loueraient le nom de Jésus dans l'adversité comme dans la prospérité, dans la disette comme dans l'abondance; cette vertu, élevant leurs esprits au-dessus des choses humaines, leur ferait trouver des consolations et des douceurs dans les misères temporelles qui les environnent; et loin de murmurer contre la Providence qu'ils traitent d'aveugle, parce qu'il leur semble qu'elle ne voit pas qu'ils sont dans la pauvreté, ils se réjouiraient d'en souffrir la honte pour le nom de Jésus.

Ils diraient avec saint Paul : J'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve, je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans les richesses, je suis fait à tout, au bon traitement et à la faim, à la plénitude et à l'indigence, je puis tout en celui qui me fortifie; et convaincus que les pauvres ont moins d'obstacles à vaincre pour se sauver que les riches, ils diraient avec Job, qui avait éprouvé successivement la bonne et la mauvaise fortune : Le Seigneur m'avait donné du bien, le Seigneur me l'a ôté, que son nom soit béni à jamais : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sit nomen Domini benedictum.*

Mais ce n'est point là l'esprit de la plupart des chrétiens; loin de croire, selon les maximes de l'Évangile, que la prospérité est un état de tentation plus dangereux que l'adversité; que dans le calme du bonheur l'on s'oublie et l'on ne songe qu'à jouir des présents de la fortune, et que les hommes heureux selon le monde sont rarement exempts du faste, de la mollesse et de la fierté qui suivent d'ordinaire les grandeurs et les richesses, ils ne mesurent leur félicité que par leur prospérité, et ils ne louent le nom de Dieu que lorsqu'il leur fait du bien, comme dit le prophète : *Confitebitur tibi cum benefeceris ei.*

C'est pour faire rentrer les pauvres dans leur devoir, c'est pour les obliger à reconnaître qu'il y a une Providence qui veille à leurs besoins, et pour calmer les murmures, les chagrins et les impatiences qui accompagnent leur mauvaise fortune, que les dames chrétiennes qui font aujourd'hui du nom de Jésus l'objet de leur piété, en font aussi le motif de leur charité.

Par leur empressement à servir et à soulager les malheureux, elles rendent au nom de Jésus dans la personne des pauvres ce qu'elles ont elles-mêmes reçu du nom de Jésus : elles ont retrouvé dans cet auguste nom, au moment qu'il fut imposé au Fils de Dieu, toutes les grâces et toutes les richesses spirituelles dont elles avaient été dépouillées par le péché; et elles s'efforcent de lui en marquer leur reconnaissance par les secours qu'elles donnent aux pauvres qui tiennent la place de Jésus-Christ sur la terre.

Par ces généreux sentiments elles mettent en crédit le nom de Jésus qui les leur inspire : elles lui donnent de la réputation parmi ses ennemis, elles font que les pauvres le bénissent avec les riches, selon la parole du prophète, et qu'ils unissent leurs voix au concert de louanges que l'Eglise des saints lui fait par tout le monde : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.*

Ainsi, pour entrer dans l'esprit de la cérémonie qui nous assemble, considérons le nom de Jésus dans deux sujets différents : dans le cœur du Fils de Dieu qui l'a reçu de son Père pour être le Sauveur des hommes; et dans le cœur des dames chrétiennes, qui en font le motif de leur charité envers les pauvres : dans le cœur du Fils de Dieu cet auguste nom est un sujet de louanges pour tous les pécheurs, parce qu'ils y trouvent des promesses certaines de grâce et de salut : dans le cœur des dames chrétiennes qui en font le motif de leur charité, il est un sujet de louanges pour tous les pauvres, parce qu'ils y trouvent une source de soulagement dans tous leurs besoins : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.*

En considérant le nom de Jésus sous ces deux idées, il n'y a personne qui ne soit intéressé à lui donner des louanges et à en solenniser la fête : pécheurs, vous êtes des pauvres que le crime a dépouillés des biens de la grâce, chantez des cantiques au nom de Jésus qui vous les a fait retrouver dans le sang du Fils de Dieu : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.* Pauvres, vous êtes des pécheurs que la justice de Dieu a dépouillés des biens de fortune pour punir les crimes dont vous êtes coupables, chantez des louanges au nom de Jésus qui vous les fait retrouver dans la charité des dames chrétiennes qui vous soulagent pour l'amour de lui : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum;* c'est le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque riches que nous soyons en biens de fortune, nous sommes pauvres devant Dieu, parce que nous sommes pécheurs; et jouirions-nous encore de l'abondance et des délices du paradis terrestre où il ne manquait rien au premier homme, son crime et le nôtre nous ont tellement dépouillés des biens de la grâce et de la gloire, tellement enlevé toutes les espérances du salut, que nous sommes plus à plaindre dans cet état que les pauvres qui mandient leur pain de porte en porte. C'est pourquoi saint Augustin et tous les Pères regardent indifférem-

ment l'homme heureux , et l'homme malheureux à l'égard de Dieu, comme un pauvre qui est toujours à la porte de sa miséricorde, qui y doit frapper sans cesse et demander sans relâche le pain de sa parole, et cette eau vive de sa grâce qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle : *Homo mendicus Dei*.

Réduits à cet état déplorable, nous y serions encore, mes frères, si Dieu par un excès de sa charité n'avait envoyé son Fils sur la terre pour prendre le nom de Jésus; c'est-à-dire la qualité de Sauveur : *Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum*. C'est par cet auguste nom que le cœur de Dieu, qui avait été fermé tout le temps de la loi, a commencé à s'ouvrir pour nous, que nous avons recouvré la grâce et la gloire, et que nous sommes rentrés dans les espérances du salut que nous avions perdues par le péché.

En vain, les hommes ont cherché jusqu'à un port de salut dans leur triste naufrage, ils ne l'ont jamais pu trouver : les patriarches et les prophètes qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ ont pu les conduire, Dieu leur en avait donné la puissance. Ils ont pu les instruire, Dieu leur avait donné pour cela une portion de sa sagesse; mais ils n'ont point eu, ni de nom, ni de titre, ni de puissance pour les sauver. Ils étaient hommes pécheurs comme les autres, ils avaient besoin de Sauveur, et ils n'ont pu le trouver que dans celui qui, étant Fils de Dieu, égal à son Père, méritait seul le nom de Jésus.

L'homme à la vérité, si l'on considère l'admirable situation de ses parties, l'étendue de son esprit, la richesse de sa mémoire et les liens secrets qui unissent l'âme au corps, est le plus parfait des ouvrages de Dieu, et toutes les autres créatures ne semblent faites que pour sa félicité; mais en même temps vous le voyez esclave de ses passions, indignement souillé de mille crimes, partagé et combattu par un nombre infini de pensées bizarres, et accablé d'infirmités et de misères : voilà son état dans la nature après sa chute; semblable à un beau palais ruiné, où vous voyez d'un côté des colonnes et des restes magnifiques d'architecture; et de l'autre des tristes marques d'embranchement et de destruction, un amas confus de beautés et de ruines.

Apprenez-nous donc, sociniens impies qui niez la divinité de Jésus-Christ et la vérité de la satisfaction qu'il a payée pour la rédemption des hommes, dans qui vous pourriez trouver le salut. Ce n'est point dans vos corps fragiles et périssables, ils ne sont que cendre et poussière, si le temps leur a même laissé ces tristes noms, et si la poussière veut bien les reconnaître. Ce n'est point dans votre esprit criminel comme il est, il ne peut tirer de son sein que des craintes et des frayeurs éternelles par lesquelles il doit glorifier la justice de Dieu.

Où trouverez-vous donc ce salut? vous le trouverez en Dieu, il est vrai; mais vous le savez, mes frères, l'homme est ennemi de

Dieu par son péché, et Dieu est ennemi de l'homme par sa justice : et cette inimitié aurait été éternelle, si le médiateur n'était venu réconcilier le ciel avec la terre, les hommes avec Dieu, et ce médiateur c'est son Fils qui a pris le nom de Jésus pour sauver son peuple : *Et vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum*.

C'est cet auguste nom qui nous a conduits au salut par un chemin tout brillant de lumière, au lieu que celui où nous marchions auparavant n'aboutissait qu'à des précipices. C'est lui qui a rétabli toutes ces affreuses ruines sous lesquelles la nature gémissait avant la naissance du Sauveur. Il est le fondement qui soutient l'Eglise, et hors duquel les plus grands saints ne sont que faiblesse et fragilité; il est comme le centre du culte en qui Dieu veut être adoré, et hors duquel il réprouve et rejette nos hommages. Il est comme le milieu qui fait la communication du ciel et de la terre, et il marque enfin le temps heureux où le Dieu vengeur désarme sa colère, et où l'homme coupable trouve son pardon et le remède à son péché.

Vous y voyez d'un côté une splendeur et une sainteté souveraines, caractères augustes de la présence de Dieu. Vous y voyez de l'autre l'anéantissement, les infirmités et les faiblesses, caractères trop sensibles de la présence des hommes. Le ciel s'y trouve avec sa gloire et sa majesté; la terre y vient avec sa misère et ses larmes. Dieu y accepte le sacrifice de la croix et y promet grâce; les hommes y sont arrosés du sang d'une céleste victime qui implore pour eux la miséricorde. Dieu s'y trouve en son Fils se réconciliant le monde; et les hommes s'y trouvent dans le Fils de Dieu demandant à être réconciliés. Ainsi par le nom de Jésus se réunissent le ciel et la terre, le temps et l'éternité, la lumière et les ténèbres, et se calment toutes les frayeurs et tous les sentiments de crainte et de désespoir qui avaient troublé jusque-là, et avec raison, la conscience des hommes criminels.

C'est pourquoi l'empereur Charles-Quint ne trouvait rien de plus beau que ces paroles de saint Bernard qu'il répétait souvent : Je ne puis entrer dans le ciel par mes mérites; mais j'espère que celui qui a pris pour l'amour de moi le nom de Jésus, et qui a un double droit à ce bonheur, se contentera d'un seul, et que me laissant jouir de l'autre qui est le mérite de sa passion, il m'en procurera la jouissance. C'est là le fondement de mes espérances, et ce serait une perfidie que d'asseoir sa confiance sur des œuvres qui ne seraient pas vivifiées par la grâce de son nom et par le mérite de son sang.

Mais si l'avantage que vous avez de retrouver votre salut éternel dans le sacré nom de Jésus vous touche moins que vos intérêts temporels, donnons une nouvelle étendue à nos pensées, et montrons que non-seulement il nous sauve dans l'éternité, mais qu'il nous sauve même dans le temps

présent, malgré les efforts des hommes qui voudraient que nous fissions naufrage au milieu des tempêtes qu'ils élèvent contre nous.

Quand toute la terre aurait conspiré notre perte, si nous sommes appuyés sur le solide fondement de l'âme chrétienne, nous ne saurions périr; et elle-même périrait lorsque nous demeurerions tranquilles sur ses ruines.

Que les stoïciens superbes, dont les pensées n'ont pas plus duré que les songes de leur vanité, se vantent tant qu'il leur plaira d'avoir enseigné à leur faux sage le secret de se rendre heureux au milieu des tourments, et inébranlable à tous les traits de la fortune. Qu'ils se vantent de lui avoir fait trouver dans lui-même et dans sa propre vertu ce courage intrépide nécessaire pour l'affermir contre la mort, cette terrible image qui ébranle les plus fermes; de lui avoir appris à lutter contre les malheurs, et à s'endurcir sous les coups pour se rendre invincible, il n'y a dans ces sentiments qu'une fausse grandeur d'âme capable d'éblouir ceux qui cherchent l'éclat des vertus païennes.

Mais pour nous qui avons le bonheur de vivre dans l'Eglise chrétienne, nous tiendrons un autre langage, et nous dirons toujours qu'il n'appartient qu'aux âmes qui mettent leur confiance dans le nom de Jésus de fouler aux pieds les calamités et les disgrâces, et nous répondrons à tous ceux qui voudront savoir par qui nous sommes sauvés et consolés dans les plus grands malheurs, ce que saint Pierre disait aux princes du peuple et à ces sénateurs d'Israël qui lui demandaient par quelle puissance et au nom de qui il faisait des miracles, faisait aller droit les boiteux, et rendait la parole aux muets : Nous vous disons et déclarons que c'est par le nom de Jésus : *Notum sit omnibus vobis, quia in nomine Domini nostri Jesu Christi* : qu'il ne peut y avoir de salut par aucun autre : *Non est in alio aliquo salus*, et que nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés : *Nec aliud nomen est sub caelo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri*.

Descendez des premiers siècles du monde jusqu'au nôtre, et rappelez dans votre mémoire, si vous le pouvez, tout ce qu'a fait Dieu pour sauver son peuple et son Eglise au milieu des tribulations humaines, et vous comprendrez que c'était par le nom de Jésus, avant même que les hommes en eussent connaissance et une révélation distincte.

Où était l'Eglise du temps de nos pères? où était-elle du temps d'Elie, lorsqu'il fut enlevé dans un chariot de feu; si vous parlez de son être extérieur et corporel, nous l'ignorons, quoiqu'elle ait toujours été, et en particulier du temps d'Elie dans ces sept mille, qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal; mais si vous parlez de son être spirituel et invisible, je dis qu'elle était en Jésus-Christ qui l'animait déjà et la soutenait dans ses épreuves.

Où était l'Eglise, lorsque Dieu eut submergé l'ancien monde sous les eaux d'un déluge universel? elle était visiblement dans une arche qui flottait sur les ruines du monde qui périssait, mais en effet elle était dans Jésus, l'arche de Dieu qui ne saurait périr.

Où étaient Loth et sa famille, pendant qu'il pleuvait du soufre et du feu sur Sodome? apparemment ils étaient dans la petite ville de Ségor; mais en effet ils étaient dans Jésus la retraite assurée des pécheurs.

Où était le peuple de Dieu, lorsqu'un prince cruel et barbare entreprit d'en exterminer la race, et que Dieu fut touché de ses gémissements et de ses cris? selon le corps il était en Egypte accablé sous le poids du travail et de la servitude, mais selon l'esprit il était en Jésus-Christ, dont Moïse avait déjà préféré les opprobres aux délices de l'Egypte, et dont la puissance et la protection se fit sentir à Pharaon et à son peuple.

Où était l'Eglise, lorsque les Israélites marchaient au travers de deux murs que formaient les eaux de la mer miraculeusement suspendues par la puissance de Dieu; elle était apparemment dans la mer Rouge, mais en effet elle était dans Jésus qui les faisait déjà passer au travers de la mer rouge de son sang.

Enfin lorsque l'Eglise a ressenti la fureur et la cruauté des tyrans, et qu'elle a vu soulever contre elle toutes les puissances qui remplissaient la terre de bourreaux et le ciel de martyrs, où était-elle? elle était apparemment dans les déserts et dans les solitudes, elle était dans les mines et dans les carrières, dans les prisons ou dans les amphithéâtres, exposée aux tigres et aux lions, dans les antres et dans les cavernes, dans les eaux glacées ou au milieu des fournaies ardentes, sur les échafauds et entre les mains des ministres de la cruauté; mais en effet elle était en Jésus, qui donnait aux fidèles de la joie et de l'intrépidité au milieu des supplices, et qui versait sa paix et sa consolation dans leurs âmes : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*.

Ne les connaissez-vous point, mes frères, à ces marques de constance qu'ils font paraître? n'est-ce pas le nom de Jésus qui les soutient et qui les console? ne voyez-vous pas qu'ils semblent souffrir comme dans des corps empruntés? on dirait que, par un heureux échange, Jésus-Christ leur ait donné sa nature impassible, pour ne pas sentir la rigueur des supplices, et qu'ils aient donné à Jésus-Christ cette âme qui est si capable de sentiment, afin que ce divin Sauveur la remplisse de sa joie et de sa félicité.

Non, ce ne sont point ici des hommes affligés, ce sont des hommes qui triomphent. Ils ne sont pas sur la terre, ils sont dans le ciel. Ce n'est pas leur corps, mais le corps de Jésus-Christ qu'on déchire, et ce n'est pas aussi leur joie, mais la joie de Jésus qui brille sur leur visage et qui éclate dans leurs discours. Jésus-Christ a comme pris leur place, ils sont assis à sa droite, ils sont en lui, ils ne sont plus parmi

nous, ils ne voient que lui et ne ressentent que ses consolations et sa joie : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Et pour passer des premiers siècles de l'Eglise chrétienne au siècle présent, où nous avons encore quelques images des mêmes tribulations et des mêmes épreuves; car il y en aura dans tous les temps pour les âmes justes et prédestinées, qui soutient la plupart de ceux qui m'écoulent au milieu de leurs combats et de leurs disgrâces, que le nom de Jésus?

En vain, mes chers frères, vous fussiez venus chercher dans une terre étrangère quelque ressource dans vos malheurs, si votre principale ressource n'était le nom de Jésus pour qui vous souffrez. Bannis volontairement de votre patrie pour demeurer fidèles à Jésus, vous vous trouvez dépouillés de vos biens, et vous manquez de beaucoup de choses nécessaires à la vie, vous vous répandez en diverses provinces et vous n'avez plus, pour ainsi dire, de demeure fixe sur la terre; les personnes qui étaient unies par les liens les plus sacrés sont séparées, les pères ne sont plus avec leurs enfants, les serviteurs ne sont plus avec leurs maîtres, les magistrats ne sont plus avec les peuples, le prince n'est plus avec ses sujets; contents néanmoins, vous souffrez tout cela sans murmure, vous le souffrez avec joie; votre foi et votre religion n'en sont point ébranlées: eh! qui vous sauve qui vous console, et qui vous donne cette fermeté d'âme au milieu de tant d'épreuves? croyez-moi, mes frères, ce n'est point votre propre vertu, car l'homme n'est que faible, ce ne sont point les amis avec qui vous vivez; consolateurs importuns, comme disait Job des siens, ils ne vous donnent que de vains secours par leurs paroles; et, officieux aujourd'hui, ils peuvent vous abandonner demain.

Le sentez-vous donc, mes frères, et y avez-vous fait réflexion? c'est le nom de Jésus qui opère en vous et pour vous tous ces miracles. C'est lui qui conduit votre vaisseau au milieu de la tempête, et il n'y périra jamais tant que vous mettrez en lui votre confiance. Etes-vous tristes, dit saint Bernard, invoquez le nom de Jésus, il dissipera vos noirs chagrins, et fera passer sa joie dans vos cœurs. Etes-vous abattus? invoquez le nom de Jésus, il vous donnera du courage. Dans vos peines appelez-vous la mort à votre secours par désespoir? invoquez Jésus et il vous fera trouver des charmes secrets dans la vie la plus languissante. En un mot, dit ce Père, ce nom nous tient lieu de toutes choses. Il est un miel délicieux à la bouche, un cantique mélodieux à l'oreille. Il est au cœur, une joie sans mélange d'amertume et un remède sûr à tous nos maux : *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde júbilus; sed est et medicina.*

O nom adorable, qui avez été l'objet des desirs des fidèles de tous les siècles, de ceux

même qui ne vous connaissent pas encore, c'est donc à vous seul que je donnerai des louanges, à vous seul que je consacrerai mon cœur et mes desirs, malgré les efforts des ennemis qui veulent m'en distraire; et puisque vous seul me soutenez, me sauvez et me vivifiez, je ne mettrai qu'en vous ma confiance, sûr que vous ne permettrez jamais que je périsse ni dans l'éternité ni dans le temps.

Loin d'ici néanmoins cette vaine et stérile confiance dans le nom de Jésus, qui nous ferait négliger le soin de notre salut, qui nous endormirait dans une fausse sécurité, et qui nous persuaderait que Jésus étant notre Sauveur, nous n'avons plus rien à faire pour mériter le fruit de ses promesses. Son nom est saint, mais il est terrible, dit le Prophète : *Sanctum et terribile nomen ejus* : il est saint pour le juste qui travaille à se sauver par ses bonnes œuvres; il est terrible pour l'impie qui veut se perdre par sa malice.

Et en effet, mes frères, Dieu n'aurait-il obligé son Fils à porter le nom de Jésus, c'est-à-dire à être le Sauveur des hommes, que pour se former un peuple d'ingrats, une société d'impies, une Eglise composée de scélérats qu'il prédestinerait au péché, et dont il sauverait, non la personne, mais les vices; dont il protégerait les désordres, à qui il ne donnerait son esprit que pour les rendre méchants avec plus de lumières, et à qui il ne ferait du bien que pour les rendre plus lâches dans son service.

Dieu n'aurait-il envoyé du ciel à son Fils un nom si saint et si auguste que pour y élever des pécheurs impénitents qui iraient l'insulter jusque sur son trône, en nous proposant d'adorer ce nom qui fait trembler le ciel, la terre et les enfers? Aurait-il fait la paix avec l'enfer? se serait-il accordé avec les démons? aurait-il renoncé à sa sainteté et à sa gloire? et celui qui est immuable serait-il devenu sujet au changement? non, mes frères, ni notre reconnaissance ne le peut penser, ni le conseil de Dieu ne le peut souffrir; tout-puissant qu'il est, il ne peut faire servir cet auguste nom si ce n'est à quoi il est propre, c'est-à-dire à détruire les œuvres du diable, et à anéantir le péché.

Or, si tel est le conseil de Dieu, quelle obligation avons-nous de soutenir notre confiance par nos bonnes œuvres? Ainsi, avarices, dont le cœur est dans des trésors fragiles que la mort ravira bientôt, qui passent comme une ombre, et qui sont souvent des pièges et des instruments de séduction pour vous faire renoncer à votre salut, c'est en vain que vous avez de la confiance dans le nom de Jésus. Voluptueux, esclave de l'intempérance et de la débauche, qui déshonorez lâchement par vos impuretés le temple du Saint-Esprit qui est le Dieu de la pureté, c'est en vain que vous avez de la confiance dans le nom de Jésus. Ambitieux, qui êtes engagés si avant dans le commerce du monde, qui ne travaillez qu'à vous élever sur les ruines des autres par des sacrifices injustes et inhumains que vous faites de la

fortune de vos frères à la vôtre, c'est en vain que vous mettez votre confiance dans le nom de Jésus-Christ qui a sacrifié sa propre gloire pour vous sauver, vous qui n'êtes que cendre et poussière. Vindictifs obstinés et implacables, qui portez dans des corps mortels des haines immortelles, et dont la fureur et les ressentiments semblent combattre contre le temps, et vouloir triompher de celui qui triomphe de toutes choses, c'est en vain que vous avez de la confiance dans le nom de Jésus-Christ qui est le Dieu de miséricorde, le modèle et la victime de la charité, qui a prié pour ses ennemis et demandé grâce pour ses bourreaux.

Il faut qu'il y ait du rapport entre la sainteté de celui qui le porte pour l'amour de nous, et les mœurs de ceux qui l'adorent; et il est impossible que des hommes qui doivent entrer en société avec le Fils de Dieu par le nom de Jésus, continuent à demeurer en société avec le démon par le vice.

Son nom est saint et terrible, dit le roi-prophète : *Sanctum et terribile nomen ejus*; et la conséquence qu'il en tire, c'est qu'il est juste de le craindre : *Initium sapientie timor Domini*. Et pour nous faire connaître que cette crainte ne doit point être stérile, il ajoute, selon la remarque de saint Chrysostome, que ceux qui ont le bonheur d'en être frappés, sont remplis d'une intelligence salutaire, qui les fait agir selon les lumières qu'ils ont reçues; car il est dangereux de ne pas faire le bien que l'on connaît : *Intellectus bonus omnibus facientibus eum*. Et ce n'est qu'après toutes ces sages précautions que le Prophète ajoute enfin que nous devons lui rendre des louanges éternelles : *Laudatio ejus manet in sæculum sæculi*.

Pécheurs, qui trouvez la grâce et le salut dans le nom de Jésus, louez-le donc à jamais et le bénissez; mais que ce ne soit point sans être saisis de la crainte des jugements de Dieu, et sans sortir des voies de l'iniquité pour rentrer dans les voies de ses commandements et de la justice. Ce n'est que par les gens de bien qu'il veut être loué, dit saint Chrysostome; il faut vivre de la vie des justes, pour être en état de chanter ses hymnes; car ses louanges ne lui sont point agréables dans la bouche des pécheurs.

Il demande que nous le louions autant par nos actions que par nos paroles; et c'est même la plus grande gloire qu'il exige que nous lui rendions. Il désire beaucoup plus le sacrifice de notre cœur et de nos mains que celui de notre langue; et celui-là le loue plus parfaitement, qui l'aime et qui fait le bien avec plus d'ardeur : *Intellectus bonus omnibus facientibus eum, laudatio ejus manet in sæculum sæculi*.

Nous voyons dans le nom de Jésus tout ce qui se passe dans le ciel et tout ce qui doit se passer sur la terre. Dans le ciel, Dieu résout de nous sauver par cet auguste nom, sujet éternel de nos louanges : *Sanctum et terribile nomen ejus, laudatio ejus manet in sæculum sæculi*; sur la terre, Dieu ne veut

point nous sauver par cet auguste nom, si nous ne sommes justes; grand motif pour le craindre avec frayeur et pour le servir avec amour : *Sanctum et terribile nomen ejus, initium sapientie timor Domini, intellectus bonus omnibus facientibus eum*.

Nous y voyons tout ce que le Fils de Dieu a fait et veut faire pour nous; et nous y voyons tout ce que nous devons faire pour lui; nous y voyons, d'un côté, les profondeurs de son abaissement, la misère et les abîmes dont il nous a tirés, objet éternel d'humilité et de reconnaissance; de l'autre, nous y voyons la gloire et la félicité qu'il nous prépare, l'étendue de sa charité, l'immensité de son amour, source éternelle d'amour et de confiance.

Otez à l'Eglise la mémoire du nom de Jésus, nous ne pourrions jamais comprendre toute la misère de l'homme ni toute la miséricorde de Dieu. Otez au chrétien la mémoire du nom de Jésus, il n'y aura plus sur la terre de motif qui soit capable de nous sanctifier.

Et en effet, si la mémoire de cet auguste nom ne nous sanctifie, il ne faut point croire qu'aucun mystère puisse jamais nous sanctifier. Dieu peut nous donner une nouvelle mesure de son esprit, mais il ne peut nous révéler des mystères plus touchants par leur grandeur et par leur majesté, ni plus importants par les obligations qu'ils nous imposent.

Mystères sublimes de Dieu! que mon esprit, accablé de votre gloire, a peine à comprendre, lorsqu'il en est le plus persuadé, humiliez notre cœur sans confondre notre esprit. Vérités sacrées, si vous ne pouvez être comprises de notre esprit, entrez dans notre cœur. Si nos idées ne peuvent vous représenter, que les mouvements de notre cœur vous expriment et vous représentent, et que nos actions soient de concert avec notre bouche pour vous bénir à jamais.

Pécheurs, vous êtes des pauvres que le crime a dépouillés des biens de la grâce et de la gloire, chantez des cantiques au nom de Jésus, qui vous les a fait retrouver dans le sang du Fils de Dieu : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum*. Pauvres, vous êtes des pécheurs que la justice de Dieu a dépouillés des biens de fortune, pour punir les crimes dont vous êtes coupables; chantez à votre tour des louanges au nom de Jésus, qui vous les fait retrouver dans la charité des dames chrétiennes qui vous soulagent pour l'amour de lui : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum*.

SECONDE PARTIE.

Quoique la pauvreté se trouve souvent avec la vertu, et qu'elle ne soit pas toujours un effet de la colère de Dieu, qui punit des coupables, mais un effet de sa miséricorde, qui veut éprouver les justes, l'on peut dire néanmoins que la plupart des hommes ne sont pauvres que parce qu'ils sont pécheurs, et que la justice de Dieu ne les a dépouillés de leurs biens, et ne les prive peut-être du secours des riches, que parce

qu'ils en ont abusé ou qu'ils en abuseraient par leurs crimes.

Dieu a changé les fleuves en un désert ; et les pays arrosés d'eau en un lieu sec ; il a substitué la disette à l'abondance ; et il a rendu la terre , qui portait beaucoup de fruits , aussi stérile que celle qui est semée de sel , à cause de la malice de ses habitants , dit le prophète-roi : *Posuit flumina in desertum et exitus aquarum in sitim : terram fructiferam in salsuginem , a malitia inhabitantium in ea.*

Nous en voyons un exemple terrible dans l'Ecriture , où il est dit , qu'avant que Dieu détruisit Sodome et Gomorrhe , tout ce pays paraissait très-agréable , étant arrosé d'eau comme un jardin de délices , et comme l'Egypte , que le fleuve du Nil rend si féconde ; et qu'ayant ensuite voulu punir les abominations de ses habitants , il y répandit une pluie de soufre et de feu , perdit tout le pays et le condamna à une éternelle stérilité. Voilà la source de notre pauvreté et de nos misères ; ne les imputons point , ni aux tempêtes , ni aux orages , ni à la grêle , ni aux mauvaises influences du ciel : la terre est stérile , ou nos campagnes , chargées de moissons , sont désolées à la veille de nos plus belles espérances , parce que nous sommes pécheurs.

Cependant les pauvres et les malheureux ne se rendent point justice sur cela ; et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils ont murmuré contre la Providence , et qu'ils ont prononcé des blasphèmes contre le nom de Dieu , comme s'il était coupable de leur misère , ou qu'il ne la vît pas.

Les païens , qui ont été assez sages pour reconnaître un Dieu , ont eu peine à croire que ce même Dieu présidât sur tous les événements. Les uns l'ont nié ouvertement ; et , comme s'ils avaient eu peur de troubler le repos de cet Etre infini , ou de l'accabler sous un trop grand nombre d'occupations , ils l'ont dispensé de prendre part à tout ce qui se faisait sur la terre.

S'il y a des dieux qui gouvernent le monde , d'où nous viennent les maux , disait Epicure ? d'où vient que les uns sont si riches , pendant que les autres sont si pauvres ? Les Romains , naturellement fiers , ne recevaient jamais aucune disgrâce de la Fortune qu'ils avaient substituée à la Providence , sans abattre ses autels , et sans se venger d'elle par un grand nombre d'injures. Saint Clément d'Alexandrie leur reproche qu'ils avaient élevé un autel à cette déesse dans un lieu qui était le réceptacle de toutes les immondices de Rome.

Voulez-vous vous venger de vos dieux , leur dit-il , ou si vous croyez que la mauvaise odeur ne les blesse pas , comme les bonnes ne peuvent les réjouir ? autrement , ils ne souffriraient pas l'odeur de la graisse qu'on brûle dans les sacrifices , ni la fumée de l'encens , qui les aveugle et qui les noircit ; ils appelaient à tous moments cette Fortune aveugle , perfide , inconstante. Cependant , ils la mettaient en la place de la Pro-

vidence , lui rendaient des honneurs divins , et lui avaient bâti plusieurs temples dans leur ville.

Telle est encore la conduite de la plupart des pécheurs : ils dressent des autels au nom de Jésus quand ils sont heureux , ils sont prêts à les abattre quand ils sont misérables ; ils le louent quand ils sont riches , ils le blasphèment quand ils sont pauvres ; et , comme si la misère et la pauvreté étaient un titre suffisant pour manquer de religion , ils abandonnent aux riches le soin de servir Dieu , de lui chanter des louanges et de lui rendre des hommages.

Ce n'est point ici le lieu de déclamer contre l'irrégion des pauvres , qui n'est que trop connue ; je dis seulement qu'ils n'ont plus de prétextes pour la défendre , depuis que les dames chrétiennes , qui composent l'assemblée de la Charité , ont généreusement entrepris de leur faire voir qu'il y a une Providence pour eux aussi bien que pour les riches , de calmer leurs impatiences et leurs murmures , d'adoucir leurs peines , et de les soulager pour le nom de Jésus , qui n'est pas seulement l'objet de leur piété , mais aussi le motif de leur charité.

Que les riches avares , dont les désirs ne sont jamais remplis , et qui ne sont jamais contents dans leur abondance , disent encore ces paroles , que le prophète Habacuc mettait apparemment à la bouche de quelques âmes timides et sans confiance : Hélas ! le figuier ne fleurira point et les vignes ne pousseront point de fruits ; l'olivier trompera les espérances de son maître , il ne donnera point d'olives , et les campagnes ne porteront point de grain ; les bergeries seront sans brebis , et il n'y aura plus de bœufs ni de vaches dans les étables ; mais j'ose espérer que quand Dieu , pour punir nos péchés , frapperait la terre d'une si extrême stérilité , elle ne rejallirait point sur les pauvres ; et tant que subsistera la charité des dames chrétiennes , qui ont gravé si profondément dans leurs cœurs le nom et les sentiments de Jésus , ils pourront dire , avec le même Habacuc : Pour moi , je me réjouirai dans le Seigneur , et je tressaillirai de joie en Dieu , mon Jésus : *Mentietur opus olivæ et arva non afferent cibum , ego autem in Domino gaudebo , et exultabo in Deo Jesu meo.*

Et en effet , mes frères , plus les années ont été mauvaises , plus les soins de ces âmes chrétiennes ont été empressés à soulager les malheureux ; plus la charité des peuples s'est refroidie à leur égard , plus la leur a été ardente à les secourir , semblable à la chaleur qui redouble durant l'hiver dans les lieux souterrains , à mesure que le froid augmente au dehors.

Par là , mesdames , vous les avez délivrés de la crainte de n'avoir pas toujours des habits le jour , un lit la nuit , du feu l'hiver , des remèdes dans leurs maladies , du pain dans la santé ; et , comme disait un ancien , vous les avez affranchis de la dure nécessité de

demandeur tous les jours leur vie, et de désirer tous les jours leur mort.

Par ces secours vous renouvelez, pour ainsi dire, les miracles des premiers apôtres; car en donnant du pain à celui que la faim a affaibli, en vous appliquant à la guérison de celui qui est malade, en lui redonnant des forces pour le mettre en état de gagner sa vie, que pensez-vous faire? Ah! si votre modestie vous empêche de le connaître, il est de mon ministère de le publier, pour animer tous mes auditeurs à suivre un si généreux exemple : vous donnez des bras, des mains et des pieds pour travailler, à celui que la vieillesse, ou les infirmités, ou la pauvreté en ont privé; et vous lui dites, avec saint Pierre, au nom de Jésus-Christ de Nazareth : Levez-vous, et marchez : *In nomine Jesu Christi Nazareni surge et ambula.*

Semblables aux cieux, qui racontent la gloire de Dieu, par la chaleur, la lumière et les influences qu'ils répandent sur les terres les plus stériles comme sur les plus riches campagnes : *Cœli enarrant gloriam Dei*; vous racontez, et vous faites connaître celle du nom de Jésus aux misérables que vous soulagez par vos bienfaits, et vous dites à Dieu, avec le roi-prophète : Seigneur, je publierai la gloire de votre nom à mes frères, et je vous louerai au milieu de l'Eglise : *Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio Ecclesiæ laudabo te.*

Je ne me contenterai pas de faire un éloge sec et stérile de votre saint nom; mais, par mes empressements à prévenir les besoins de ce pauvre, qui est tout tremblant sous la pesanteur de l'âge, qui ne fait plus que souffrir, que la nature abandonne peu à peu, qui ne regarde plus que la terre où doit être son sépulcre, et qui meurt tous les jours de quelque partie de son corps, avant que de mourir tout à fait, je lui en raconterai bien mieux la puissance et les merveilles, que par toutes les louanges de ma bouche : *Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio Ecclesiæ laudabo te.*

Car à quoi servirait aux pauvres de leur raconter les grandeurs de Jésus-Christ, si vos discours n'étaient accompagnés de bienfaits, qu'à leur faire sentir davantage la misère de leur condition, et qu'à leur faire douter que Jésus-Christ soit également le Sauveur du pauvre et du riche, puisqu'il ne pourrait inspirer les sentiments de sa charité aux âmes chrétiennes qui le servent, et, pour parler sans déguisement à tout le monde, à quoi vous servira-t-il à vous-mêmes, mes frères, de chanter ici publiquement les louanges de Jésus, et de lui rendre des honneurs divins, si vous manquez de charité envers les pauvres qui sont ses membres, qu'à rendre le christianisme ridicule, et qu'à en faire un sujet d'opprobre parmi les nations?

Et, en effet, mes frères, à considérer la misère des pauvres qui augmente toujours sans diminuer la dureté des riches qui refusent de les secourir, croyez-vous que si les païens et les idolâtres venaient des ex-

trémities du monde parmi nous examiner ce qui se passe dans le christianisme, nous pourrions leur persuader qu'on y adore véritablement un Dieu qui, ayant pris le nom de Jésus pour sauver son peuple et lui faire du bien, ne saurait vaincre cependant par son exemple notre insensibilité pour nos frères? Non, mes frères, ils diraient, au contraire, et avec raison, que notre culte extérieur n'est qu'une magnifique imposture, que notre piété n'est qu'une hypocrisie, que nous n'avons de la religion que sur les lèvres; et qu'il n'est pas vraisemblable que nous croyions, durs comme nous sommes, les mystères d'amour et de charité que nous feignons d'adorer.

C'est pourquoi le roi-prophète, voulant nous faire voir que ces louanges que nous donnons au nom de Jésus ne doivent pas être un simple récit de ses grandeurs et de ses merveilles, mais un mélange de cantiques et de bienfaits, n'a pas plutôt dit : Seigneur, je raconterai votre nom à mes frères, qu'il ajoute : les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés; et c'est ainsi que ceux qui cherchent le Seigneur, le loueront, et que leurs cœurs vivront dans toute l'éternité : *Edent pauperes et saturabuntur, et laudabunt Dominum qui requirunt eum; vivet corda eorum in sæculum sæculi.*

Retirez-vous donc d'ici, âmes cruelles, s'il y en a quelques-unes dans cette assemblée, retirez-vous, avares, qui portez des entrailles de fer dans des corps si fragiles, c'est en vain que vous venez mêler vos voix avec celles de l'Eglise pour chanter les louanges de Jésus, tant que vous n'aurez pour les pauvres aucun de ces sentiments de compassion et de tendresse que la nature et le nom de Jésus ont si profondément gravés dans chacun de nous, tant que vous renoncerez à la qualité d'hommes et que votre avarice vous rendra des monstres dans la société.

Il n'y a que ceux qui nourrissent les pauvres qui se transportent avec joie dans tous les lieux où règnent la tristesse et la douleur, où leurs frères se plaignent, où leurs cœurs gémissent; que ceux qui, pour les secourir, ont le courage de les aller chercher jusque dans ces sombres retraites où ils ne peuvent ni vivre ni mourir, et où la vie est mêlée des horreurs de la mort, et la mort des sentiments les plus douloureux de la vie, qui puissent lui chanter des louanges agréables : *Narrabo nomen tuum fratribus meis; edent pauperes, et saturabuntur, et laudabunt Dominum qui requirunt eum.*

Mais pourquoi m'arrêter à vouloir confondre par mes paroles des cœurs insensibles, qui sont ici confondus tous les jours par les exemples héroïques de deux âmes aussi royales par leur générosité que par leur sang, qui aiment mieux se priver de beaucoup de choses nécessaires à la grandeur auguste de leur condition que de vous voir dans le besoin de celles qui conviennent à la vôtre; qui se dépouillent de tout pour ne vous laisser manquer de rien, qui

sacrifient jusqu'aux restes qu'elles ont sauvés du naufrage, pour vous assurer du pain; qui font de leur bourse une mamelle à tous les pauvres, selon le conseil de saint Paulin de Nole : *Crumena divitis, est mamilla pauperis*; et qui au milieu de toutes les afflictions humaines que le nom de Jésus leur rend si douces et si légères, ne ressentent véritablement que celle de ne pouvoir enrichir tous les pauvres et de combler de bienfaits tous les malheureux.

Quel avantage pour nous, mes frères, d'avoir de si grands exemples de charité pour modèle de la nôtre ! mais, quel motif de redoubler les soins et les empressements de cette vertu qui égale le peuple aux rois, et les uns et les autres, en quelque sorte, à Dieu, selon la belle parole de cet ancien (*Senec.*), qui ne connaissait rien de plus divin sur la terre que les bienfaits et la libéralité envers les misérables : *Divinum est mortalem benefacere mortali*; de cette vertu, en un mot, qui porte la réputation du nom de Jésus chez les peuples mêmes qui l'abhorrent, qui le met en bénédiction dans la bouche du pauvre, qui éternise la mémoire du riche, et qui lui fait un fonds de salut qui ne périra jamais.

Car quelque distance qu'il y ait entre le riche et le pauvre, ils ont besoin l'un de l'autre; le pauvre a besoin du riche pour vivre, et le riche a besoin du pauvre pour se sauver; et les Pères ont expliqué cette dépendance réciproque par des comparaisons fort agréables.

Tantôt ils disent que la main du pauvre est le trésor de Jésus-Christ, où le riche met tout ce qu'il a de superflu sur la terre pour en recevoir l'intérêt dans le ciel; tantôt ils comparent les riches à ces nuées qui arrosent la terre par des pluies, et les pauvres à la terre qui renvoie au ciel les vapeurs qui lui ont apporté la fertilité. Mais la plus belle de toutes ces comparaisons est celle de saint Chrysostome, qui explique ce divin commerce par celui des ports et des vaisseaux qui sont sur la mer.

Les vaisseaux cherchent les ports pour y être à l'abri des tempêtes et des orages, mais ils les cherchent aussi pour y décharger les trésors qu'ils apportent des pays étrangers; tellement que si les ports sauvent les vaisseaux, les vaisseaux enrichissent les ports. Voilà le lien du commerce que Dieu a établi entre les riches et les misérables : les riches sont des ports qui jouissent d'un calme profond pendant que les misérables, semblables à des vaisseaux, sont battus de la tempête et des disgrâces de la vie. Sauvez donc maintenant par vos aumônes ces faibles et misérables vaisseaux; et Jésus-Christ, qui vous assure dans l'Evangile que tous les devoirs de charité que vous aurez rendus aux moindres de ses frères, c'est à lui-même que vous les aurez rendus, vous sauvera au jour de la colère et de la fureur de Dieu; et vous dira : Parce que vous m'avez donné à manger lorsque j'ai eu faim, venez prendre possession de mon royaume.

SERMONS CHOISIS

DU PÈRE DAMASCÈNE.

SERMON PREMIER.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE D'APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Sur le respect que les peuples doivent aux ecclésiastiques, et sur le bon exemple que les ecclésiastiques doivent aux peuples.

Ait illi Jesus : Vide nemini diveris; sed vade, ostende te sacerdoti, et offer munus quod; præcepit Moyses in testimonium i. l. s.

Jesus lui dit : Ne parlez à personne de votre guérison; mais allez, montrez-vous au prêtre, et lui offrez le présent que Moïse a commandé qu'on leur offrit pour témoignage. (S. Matth., ch. VIII).

En faut-il davantage que ce que fait le Fils de Dieu dans notre Evangile, pour vous rendre vénérable le caractère des prêtres, qui est l'expression de son sacerdoce éternel? S'il a honoré cette royale dignité dans ceux qui n'en portaient que la figure, quelle raison peut vous dispenser de rendre à ceux qu'il a vraiment consacrés pour être les pasteurs de vos âmes le respect qui leur est dû? Le sacerdoce de l'ancienne loi n'était qu'un sacerdoce d'imperfection, selon la parole de l'Apôtre, ce n'était point un sa-

cerdoce de vérité, puisque les prêtres ne sacrifiaient que les figures de l'adorable Victime que nous offrons sur nos autels. Ce n'était pas un sacerdoce d'autorité, puisqu'ils ne pouvaient remettre les péchés; cependant le Fils de Dieu, qui en venait établir un nouveau, qui n'avait rien de ces défauts, lui rend de l'honneur dans la personne de ceux qui en portent le caractère. Il soumet à leur examen le miracle qu'il vient d'opérer sur le lépreux qu'il a guéri, et veut qu'on leur rende les honneurs et les tributs qu'il a mérités lui-même, pour vous apprendre, mes frères, combien grande doit être la vénération qu'il faut que vous rendiez au nouveau sacerdoce qu'il a établi dans son Eglise.

Ne me dites pas, mes frères, qu'il y a des prêtres qui se rendent indignes de ce respect par le dérèglement de leurs actions. Jésus-Christ a répondu à ce faux prétexte, quand il a dit : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, ne faites pas ce qu'ils font, mais observez ce qu'ils vous disent. Si vous avez lieu de les mépriser,

parce qu'ils sont pécheurs, respectez-les, du moins, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, et que, semblables à ces canaux d'argile par lesquels on fait quelquefois couler l'eau des fontaines, ils ne laissent pas de vous annoncer les paroles et les commandements de Dieu, et de vous distribuer ses grâces par l'administration des sacrements.

Mais, afin que vous ne nous reprochiez pas, mes frères, de consulter plus nos intérêts que notre devoir dans les éloges que nous allons donner au sacerdoce, de fermer les yeux à nos propres obligations, pendant que nous vous traçons de grandes idées de l'honneur que vous devez à notre caractère, ne séparons pas dans ce discours nos obligations d'avec les vôtres; et, puisque c'est dans la même dignité que se trouve le fondement des unes et des autres, il me semble que c'est assez de dire, pour embrasser tout mon sujet, que sur la terre il n'y a point d'état plus grand que le sacerdoce, soit dans sa dignité, soit dans ses devoirs. Il n'y a point d'état plus grand dans sa dignité, peuples de la terre, il n'y a point de respect que vous ne soyez obligés de rendre à ceux qui en portent le caractère. Il n'y a point d'état plus grand dans ses devoirs, ministres du Seigneur, qui en êtes honorés, il n'y a donc point de bon exemple que vous ne soyez obligés de donner aux peuples qui vous considèrent.

PREMIÈRE PARTIE.

Si ce n'était la coutume de l'Eglise de louer quelquefois les prêtres en la présence du peuple, ils ne souffriraient pas que l'on parlât à leur avantage dans les chaires où l'on prononce les oracles de la vérité éternelle; et, au lieu d'apprendre de mes paroles la grandeur de leur dignité, vous n'apprendriez de mon silence que leur humilité et leurs vertus. Mais les saints Pères ont estimé que ce n'est point tant la gloire des prêtres que celle de Jésus-Christ et de l'Eglise que l'on relève quelquefois leur caractère par des éloges. Ils n'ont pas voulu que l'on considérât la modestie particulière des ministres de Jésus-Christ; ils ont désiré que l'on fit révéler à tout le monde ces grands hommes qui portent en eux l'expression du sacerdoce éternel du Fils de Dieu, et que l'on apprît aux peuples à respecter leur dignité comme la gloire suprême de la religion.

Si je voulais ici vous engager à ce devoir par l'exemple de toutes les nations, il serait aisé de vous faire comprendre que les plus barbares et les plus idolâtres étaient si religieuses en ce point, que leurs sentiments pourraient confondre la piété des chrétiens les plus exacts; et que la même lumière naturelle qui leur faisait connaître et adorer quelque divinité, quoique fausse, leur apprenait à rendre à leurs prêtres, qui étaient chargés du soin de lui offrir leurs vœux et leurs sacrifices, des honneurs que l'humilité de l'Evangile, non plus que sa douceur, ne permettent point aux prêtres d'exiger de la religion des fidèles.

Chez les Ethiopiens, ils étaient les juges souverains, les arbitres de la vie et de la mort des peuples. Leurs paroles étaient écoutées, et leurs oracles exécutés avec tant de soumission, que quand ils disaient à quelqu'un, eût-il été roi, que les dieux ne voulaient pas qu'il vécût davantage, lui-même se condamnait à la mort, et se laissait ôter la vie, aimant mieux mourir obéissant au prêtre, que de vivre contre ses ordres.

Chez les anciens Alemans, il n'était pas permis aux juges, mais seulement aux prêtres, de condamner les hommes à la mort; ces peuples estimant que la vie d'un homme était une chose trop précieuse pour en laisser la disposition à un autre jugement que celui des prêtres, dont ils présumaient alors que la sentence était celle même de leurs dieux.

Chez les Egyptiens il fallait être prêtre pour être roi, et il était également permis à ceux qui étaient élevés à l'une de ces dignités de porter la pourpre.

Enfin, chez les Perses, les Athéniens, les Romains, ils étaient en une vénération si singulière, qu'il n'y avait point de place honorable dans les assemblées, dans l'aréopage et dans le sénat, qui ne leur fût réservée, point de déférence que l'on n'eût pour leurs décisions. Et comme si la raison naturelle eût persuadé à ces peuples ce que Dieu a ordonné aux fidèles de l'un et l'autre Testament, où nous voyons que pour dégager de toutes les affaires de la terre, et du soin de leur nourriture ces hommes célestes, qui sont tout occupés du bien public et du salut éternel de l'état, il leur prescrit des dîmes et un droit sur les victimes et les récoltes: de même ils ne permettaient point que leurs prêtres prissent soin de leurs rentes, et de faire valoir leur patrimoine; mais ils les entretenaient aux dépens du trésor public, avec une bonté et une magnificence qui fait honte à la dureté des chrétiens d'aujourd'hui, qui ravissent souvent aux ministres de nos autels le pain et les droits qui leur sont le plus légitimement acquis.

Mais à quoi bon tous ces témoignages étrangers, pour des gens qui ont le témoignage de la parole de Dieu même, qui prend plaisir, en mille endroits de l'Ecriture, à nous rendre la dignité des prêtres vénérable, tantôt par les terribles vengeances qu'il veut que l'on exerce contre ceux qui manqueront de respect à leur égard, comme quand il dit dans le Deutéronome: Celui qui aura assez d'insolence pour désobéir au prêtre, et pour ne pas reconnaître son souverain pouvoir, sera condamné à la mort, vous l'exterminerez afin que chacun obéisse et tremble après cet exemple; et tantôt par les titres honorables qu'il leur donne.

Quelquefois il les appelle des princes auxquels il a commis le gouvernement spirituel de la terre. Et qui ne sait pas que ce fut à un prêtre et non pas à un roi, qu'il a été dit en Jérémie: Je vous ai établi spirituellement sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour dissiper, pour édifier et pour planter? Quelquefois il les appelle des auges,

Les lèvres du prêtre, dit le prophète Malachie, gardent la science, les peuples s'adresseront à lui pour recevoir la loi de sa bouche, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées. Ce qui fait dire à quelques docteurs que ces anges pour lesquels saint Paul veut que les femmes soient voilées, sont les prêtres, en présence desquels c'est un crime que de paraître dans un état qui ne soit pas modeste. Quelquefois il les appelle des dieux, car c'est des prêtres qu'il veut parler, quand il ordonne dans l'Exode que certains coupables dont le crime n'est pas évident seront conduits devant les dieux, pour s'y purger par un serment solennel. C'est des prêtres qu'il parle, lorsqu'il fait un commandement exprès de ne point médire des dieux. C'est à eux enfin qu'il a dit : Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut.

En effet, mes frères, y a-t-il sur la terre une puissance qui approche plus de celle de Dieu que la puissance des prêtres ? Ils excommunient les rebelles, ils pardonnent les péchés, ils ferment les enfers, ils dispensent les indulgences, ils chassent les démons, ils ont les clefs du ciel ; et que leur manque-t-il pour rendre leur puissance absolue, que de créer un nouveau monde ? Il faut donc les honorer comme des dieux, et non pas comme des hommes ; disons plus, il les faut honorer en quelque façon comme Jésus-Christ même, qui leur a dit : Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise.

Comme les chrétiens révèrent les rois d'autant plus qu'ils reconnaissent en leur personne l'image de la majesté de Dieu, qui leur donne quelque empire sur le monde ; ainsi vous êtes obligés de porter d'autant plus d'honneur aux prêtres, que vous reconnaissez en eux l'image de la souveraine puissance de Dieu sur vos âmes, et la vérité du sacerdoce éternel de son Fils.

N'est-ce pas en eux qu'il rassemble sa justice et sa miséricorde, de même qu'il rassemble la lumière dans le soleil et les étoiles ? et comme, selon le Prophète, il n'a mis son tabernacle dans le soleil que pour faire admirer davantage sa grandeur en elle-même, en la rendant si digne d'admiration dans l'une de ses créatures ; ainsi l'on peut dire qu'il n'a fait les prêtres les dépositaires de sa justice et de sa miséricorde, que pour nous faire révéler ces deux vertus d'autant plus en elles-mêmes, qu'il les a rendues plus vénérables en la personne de ses ministres.

Les mêmes temples où Dieu est adoré sont les lits de justice où ils exercent le souverain pouvoir dont ils sont revêtus. Ils y tiennent la place d'un autel vivant, les peuples affligés s'y présentent à eux pour implorer la protection et la miséricorde de Dieu ; ils y reçoivent les vœux des grands et des petits, des souverains et des sujets ; ils y prononcent en son nom des arrêts de vie et de mort ; ils y expliquent ses oracles et ses volontés, et y exercent spirituellement le pouvoir de juges sur ceux qui jugent les autres dans les affaires purement temporelles. Car c'est à eux seuls que Jésus-Christ a dit : Tout ce que

vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Et s'il souffla sur eux dans cette occasion, n'était-ce pas pour dire qu'il transmettait en eux son esprit et toute son autorité ?

Disons plus, ils exercent leur pouvoir avec moins de peine que Jésus-Christ n'a exercé le sien. Le péché qu'il n'a détruit que sur la croix, ils le détruisent dans le tribunal de la pénitence. Ce qu'il n'a fait qu'avec tout son sang, ils le font avec trois paroles ; ce qu'il n'a fait que comme esclave, ils le font comme juges ; ce qu'il n'a fait que foulé aux pieds des bourreaux, ils le font en voyant les hommes humiliés à leurs pieds ; ce qu'il n'a fait qu'accablé d'affronts et d'outrages, ils le font sur un tribunal d'honneur, et environnés des anges.

Les anges peuvent bien prier pour nous ; mais ils ne sauraient nous donner le pardon de nos péchés. Il faut être Dieu pour pardonner, disaient les scribes, voyant Jésus-Christ remettre les péchés des hommes. Les monarques peuvent bien pardonner à leurs sujets ; mais leur amnistie n'efface point la tache du crime dans les coupables, ni ne redonne pas l'innocence. Il n'appartient qu'à Dieu et aux prêtres, qui agissent en son nom, de détruire le péché, ils en effacent toute la coulpe et en ôtent jusqu'aux moindres flétrissures. Dès que les prêtres de l'ancienne loi parurent devant les murailles de Jéricho, elles furent renversées au son de leurs instruments, et les prêtres de la nouvelle n'ont pas sitôt prononcé ces trois paroles sur un pécheur : Je vous absous, que le péché est entièrement détruit.

Que dirai-je enfin qui soit capable de vous donner de la vénération pour leur caractère ; leur fonction est plus sublime que celle de Jean-Baptiste. Jean-Baptiste n'a prêché que la venue du Messie, il ne l'a montré que du doigt ; et non-seulement les prêtres le prêchent et le montrent, mais ils le font descendre sur la terre, et l'introduisent réellement jusque dans le cœur des fidèles. Jean-Baptiste n'a prêché et conféré qu'un baptême de pénitence, et les prêtres publient et confèrent non-seulement un baptême de pénitence, mais un baptême où les hommes sont régénérés de l'eau et du Saint-Esprit. Jean-Baptiste n'a disposé les peuples par son baptême de pénitence qu'à recevoir le baptême de Jésus-Christ, et les prêtres administrent le baptême de Jésus-Christ. Jean-Baptiste n'a point eu d'autre pouvoir que de baptiser Jésus-Christ, et les prêtres consacrent tous les jours Jésus-Christ.

Les Pères, en un mot, ont toujours eu tant de respect pour la dignité des prêtres, qu'ils n'ont rien trouvé dans l'Eglise à quoi ils pussent comparer leurs mains que les chastes entrailles de la Vierge ; parce que comme au moment que Marie eut achevé ces mots : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole, le Fils de Dieu s'incarna dans son sein ; ainsi au moment que le prêtre a achevé les paroles de la con-

sécration, qui ne sont point des paroles d'humilité comme celles de la Vierge, mais des paroles de commandement, Jésus-Christ obéit à la voix du prêtre, se rend dans ses mains, s'y incarne, pour ainsi dire, une seconde fois, il y change du moins la substance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang, et s'y fait la viande de son ministre et de tous les fidèles.

Tant de grandeurs, tant de merveilles, tant de puissance que Dieu a rassemblées en leurs personnes pour la consolation de peuples et la gloire de son Eglise, ne sont-elles pas les fondements de l'étroite obligation que vous avez de les honorer? cependant où sont les chrétiens persuadés que ces deux devoirs sont inséparables, comme dit le Sage, de craindre Dieu et d'honorer les prêtres? *In tota anima tua time Deum, et sacerdotes illius sanctifica.* Où sont les chrétiens convaincus que de les mépriser, c'est mépriser Jésus-Christ? on n'en trouve presque point qui aient pris ces sentiments de la piété et de la religion de nos pères.

Car, pour parler sans déguisement, n'est-il pas vrai que ces oints du Seigneur qui devraient être respectés comme les images de Dieu et les dépositaires de son pouvoir sur la terre, ne sont souvent pas plus distingués que le commun des hommes? les impies en médisent souvent dans leurs conversations; les indifférents censurent quelquefois leurs récréations les plus innocentes; et s'ils ont quelques vices, loin de les excuser ou de les couvrir du manteau de la charité, à l'exemple du grand Constantin, toujours prêt à se dépouiller de sa pourpre royale pour les cacher, on ne se fait point un scrupule de les révéler en public.

Avez-vous oublié, mes frères, que Marie, sœur de Moïse, fut frappée de lèpre pour avoir seulement murmuré contre son frère qui était souverain pontife? que Choré, Dathan et Abiron furent engloutis tout vivants dans la terre, qui s'ouvrit sous leurs pas, pour s'être élevés par orgueil contre les Lévites? que si Dieu a puni si sévèrement le mépris que l'on faisait des prêtres de l'ancienne loi, qui n'avaient à leur garde que l'arche d'alliance, les tables de la loi, la manne du désert, la baguette d'Aaron, les sacrifices des bêtes, et les figures de nos sacrements, de quelle manière ne vengera-t-il pas les injures et les mépris dont vous chargez les prêtres de son nouveau Testament, qui sont les dépositaires ou les ministres de la vérité de toutes ces choses.

Vous dites qu'il y en a beaucoup qui déshonorent la grandeur de leur caractère par le dérèglement de leurs mœurs. Si cela est, mes frères, je ne prétends pas consacrer leurs désordres; mais je soutiens que ce prétexte ne peut justifier le vôtre. De quelle manière qu'ils puissent vivre, vous leur devez toujours du respect. Méprisez-les comme pécheurs; mais respectez-les comme lieutenants de Jésus-Christ.

Sont-ils plus méchants que les scribes, les pharisiens et les prêtres de la synagogue,

qui étaient superbes, avares, hypocrites, corrompus? Cependant, Jésus-Christ commande aux peuples et à ses disciples même de les honorer, de les écouter et d'obéir à leur doctrine, parce qu'étant assis sur la chaire de Moïse, ils étaient successeurs de sa dignité, quoiqu'ils ne le fussent pas de sa sainteté.

Sont-ils plus impies que ces malheureux prêtres que la haine rendit persécuteurs, meurtriers et parricides sur la personne de Jésus-Christ dont ils connaissaient la sagesse et les miracles? Cependant, le Fils de Dieu, loin de violer le respect qui était dû à leur caractère, paraît devant l'un d'eux dans un respectueux silence; et au lieu de faire de sanglants reproches à celui qui permit qu'on lui donnât un soufflet en sa présence, il se contente de s'adresser au soldat qui le lui avait donné, et de lui dire : Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?

Sont-ils plus réprouvés enfin que ce détestable Ananias, que saint Paul appela sépulcre blanchi, parce qu'il avait commandé qu'on le frappât au visage? Cependant saint Paul averti que c'était un prêtre du Seigneur auquel il avait parlé de la sorte, avoua qu'il avait tort, qu'il ne le connaissait pas, lui en fit des excuses.

La raison de ceci, mes frères, est que les désordres des prêtres ne diminuent rien de la grandeur de leur caractère, que leurs injustices ne leur ôtent rien de leur puissance, ni du droit de nous administrer les sacrements, qui sont toujours bien administrés de quelque iniquité que leur conscience soit souillée, quoi qu'en aient pensé plusieurs hérétiques que l'Eglise a condamnés.

Bien que leur vie fasse horreur, leur pouvoir est légitime, leur sacerdoce est une grâce gratuite que Jésus-Christ ne leur a pas donnée précisément pour leur mérite, mais pour votre sanctification et le bien de son Eglise; il ne la révoque donc pas pour leur péché.

Judas était voleur et traître, et apôtre en même temps, rassemblant dans sa personne la noirceur de tant de crimes et la gloire de l'apostolat; d'où vient que Jésus-Christ l'appela apôtre et diable tout ensemble : Ne vous ai-je pas choisis douze, et il y en a un parmi vous qui est un diable! sur quoi saint Bernard s'écrie en s'adressant aux hérétiques dont nous venons de parler : Entendez-vous qu'il est apôtre par élection, et diable par sa malice; l'un par son caractère, et l'autre par son iniquité. D'où je conclus que vous avez une étroite obligation de respecter même les mauvais prêtres; et que c'est un crime qui ne sera point excusable devant Dieu, que d'ôter l'honneur à leur dignité, sous prétexte de le refuser à leurs vices.

Ils vivent pour eux, mais ils administrent pour vous. S'ils vivent mal, c'est à leur ruine; s'ils administrent bien, c'est à votre salut. Laissez ce qui les regarde, prenez ce qui vous appartient. S'ils veulent se damner,

permettez qu'ils se désespèrent comme Judas, si votre charité n'y peut apporter du remède: mais cependant servez-vous d'eux comme de flambeaux qui se consomment, en même temps qu'ils vous éclairent. Ne vous scandalisez pas de les voir se consumer dans leurs crimes; mais pendant qu'ils s'égarent, servez-vous utilement de leur lumière pour vous conduire dans la voie du salut. Vous en aurez le fruit, et eux la peine; vous la joie, et eux les larmes; vous l'honneur, et eux la confusion; vous la couronne, et eux les supplices.

Mais malheur à nous, mes frères, si aidant les autres à se sauver, nous nous perdons nous-mêmes; si prêchant aux autres la doctrine de vérité, nous suivons celle du mensonge; si éclairant les autres, nous marchons dans les ténèbres; si exhortant les autres à l'amour de Dieu, nous n'aimons que le monde; malheur à nous enfin, si connaissant la grandeur de nos devoirs par la grandeur de notre caractère, nous ne donnons aux peuples qui nous regardent de grands exemples de vertu et de piété!

SECONDE PARTIE.

Si les personnes consacrées à Dieu par le sacerdoce ont un rang plus élevé que les laïques, elles sont aussi obligées de s'élever au-dessus d'eux par l'exemple d'une plus grande perfection; leur vertu doit être si éclatante, qu'elle puisse servir de règle à tous ceux qui tendent à la sainteté; leur exemple doit être irrépréhensible, on ne les doit voir que pour les admirer et pour être édifié de toute leur conduite; leur vie est une lampe posée sur le chandelier de l'Eglise, pour porter les lumières de la foi et des vertus chrétiennes à tous ceux qui les regardent; leurs actions sont toutes observées, les moindres fautes paraissent très-considérables dans les ministres de Jésus-Christ; et ce qui bien souvent ne serait rien dans un laïque, passe pour une grande faute dans un prêtre.

Il est donc très-important, comme dit le saint concile de Trente, qu'ils soient si bien réglés en toutes choses, qu'il ne paraisse rien en eux qui ne soit grave, modéré, religieux, et capable d'inspirer de la vénération aux peuples, qui leur doivent du respect; mais auxquels réciproquement ils doivent leur bon exemple, dont ils font plus d'estime que de leurs paroles; parce qu'il est aisé de parler, difficile de faire, et plutôt à Dieu qu'il y eût autant de gens qui fissent bien, qu'il y en a qui parlent bien!

Comme les peuples, tout ensevelis dans la multitude et l'embarras des affaires du temps, n'ont pas d'ordinaire la vue assez épurée pour la porter sur les plus saints mystères de notre religion et pour percer la nuée où habite le Seigneur, il faut que notre vie soit si pure, qu'elle puisse être un miroir qui leur en représente sans cesse les images; et c'est ce que le grand saint Grégoire explique fort bien par cette admirable comparaison. Comme nos yeux sont trop faibles pour voir le soleil dans sa propre sphère où il est

attaché avec toute la force de ses rayons, et que pour connaître s'il est levé sur notre horizon, nous regardons s'il éclaire la cime des montagnes qui nous environnent, il faut de même que les peuples, qui sont trop faibles pour regarder la vertu de la Divinité en elle-même, où elle est comme le soleil dans son ciel, puissent néanmoins présumer qu'elle est toujours dans l'Eglise en la voyant éclater dans ceux qui en sont les montagnes; c'est-à-dire dans les ministres des autels qui y tiennent le rang le plus élevé par la sainteté de leur consécration.

Comme les passions empêchent que les peuples ne sentent toutes les raisons qui doivent leur faire aimer ce soleil de justice, il faut, mes frères, qu'ils trouvent dans le bon exemple de notre vie, toujours présente à leurs yeux, l'aiguillon de leur amour.

Et en effet, y a-t-il rien qui soit plus capable de leur donner de l'amour pour les vertus chrétiennes, que de les voir briller dans ceux qui servent l'Eglise? y a-t-il rien qui soit plus capable d'exciter leur paresse, que de voir la ferveur avec laquelle nous suivons Jésus-Christ? peuvent-ils voir tant de bonnes œuvres, sans se couvrir eux-mêmes de confusion, et sans être pressés par les remords de leur conscience de sortir de leurs désordres?

Je ne prétends pas instruire de leur devoir, mes frères, ceux dont je fais gloire de recevoir les instructions, et de suivre les bons exemples, et je sais le respect que je dois à la parole de Dieu, qui nous défend de toucher les oints du Seigneur, et de parler de ses prophètes qu'en des termes qui marquent l'estime et la vénération que nous avons pour eux. Mais je ne puis m'empêcher de dire que s'il est nécessaire que nous donnions tant de grands exemples de vertu à tous les peuples, rien n'est d'une si dangereuse conséquence que les mauvais que nous leur donnons; parce qu'ils empêchent que la gloire de Dieu ne soit procurée, qu'ils arrêtent les progrès de la religion et qu'ils en sont l'opprobre.

L'on peut considérer deux sortes de gloire en Dieu, une essentielle et une accidentelle. L'essentielle est celle qu'il possède en lui-même, et elle ne peut recevoir d'étendue ni de diminution. C'est un fleuve qui n'a pas besoin de petits ruisseaux pour augmenter son cours, ni pour enfler son canal. Mais l'accidentelle, qui consiste dans la gloire que lui rendent les créatures, peut recevoir de l'accroissement par leur bon exemple, lequel augmente ses conquêtes; et de la diminution par le mauvais, qui en affaiblit le nombre.

Nous faisons plus de mal à l'Eglise par nos scandales, que ne lui en faisaient les tyrans par leurs persécutions. Les persécutions que l'on faisait aux chrétiens ne servaient qu'à augmenter le nombre des fidèles. Le sang des martyrs en était la semence; c'est pourquoi Tertullien se moquait des tyrans, en leur disant que plus ils en faisaient mourir, plus ils se multipliaient. Mais

nos mauvais exemples la détruisent, et diminuent le nombre de ses sujets.

De quel poids en effet pourraient être les paroles que nous annonçons tous les jours dans les chaires de vérité, les morales que nous débitons contre le luxe et les débauches? quelle créance donnerait-on aux conseils que nous adressons aux pénitents dans les tribunaux, si nous portions nous-mêmes le luxe et la débauche en triomphe jusque dans le sanctuaire? de quelles raisons nous servirions-nous pour convaincre les peuples des obligations qu'ils ont de pratiquer la vertu et de s'éloigner du vice, si nous, qui portons d'une manière particulière le caractère de la vertu et l'horreur du vice, avions par un renversement étrange de l'horreur pour la vertu, et de l'amour pour le vice?

Quand cette dame qui approche tous les jours des sacrements, et qui visite sans cesse les hôpitaux, ne laisse pas avec tout cela d'aimer la vanité et la galanterie, combien n'éloigne-t-elle pas de la piété des âmes perdues qui voudraient peut-être se convertir, et qui en sont empêchées par son mauvais exemple? car quand elles voient tant de désordre avec des approches si fréquentes des sacrements; quand elles voient les ministres de Jésus-Christ travailler avec tant d'application à accorder les maximes de Bélial avec celles de l'Evangile; quand elles voient tant d'impiété dans ceux qui devraient leur donner de si grands exemples, n'est-ce pas alors que ces âmes égarées commencent à raisonner, et à se dire à elles-mêmes : si ceux qui publient tant de belles maximes, qui annoncent tant de belles morales, qui approchent si souvent des mystères sacrés mènent une vie si corrompue, apparemment qu'ils ne croient pas tout ce qu'ils nous disent, et que tant de grandes vérités, tant de belles maximes ne sont pas nécessaires au salut; et après avoir ainsi raisonné, elles concluent de demeurer dans leur genre de vie; et de continuer leurs débauches, sans faire réflexion qu'elles ne seront pas justifiées pour cela; puisque le Sauveur leur dit dans l'Evangile : Faites ce qu'ils vous disent, et non pas ce qu'ils font.

N'appréhendons-nous point qu'on ne dise de nous comme de ce mauvais pasteur, dont parle le prophète Zacharie, lequel Dieu devait susciter pour l'affliction de son peuple; que nous sommes des pasteurs qui ne visitent point leurs ouailles abandonnées, qui ne cherchent point celles qui sont égarées, qui ne guérissent point celles qui sont blessées, qui ne nourrissent point celles qui ont faim, qui, au contraire, leur cassent les jambes, les égorgent et les mangent; et pour tout dire, en un mot, que nous sommes des pasteurs et des idoles qui abandonnons le troupeau de Jésus-Christ? *O pastor et idolum derelinquens gregem!* paroles sur lesquelles saint Bernard ne faisait jamais réflexion qu'en frémissant pour tous ceux qui se chargent de la conduite des âmes.

Qu'est-ce à dire, mes frères, des pasteurs et des idoles? des pasteurs de nom, des ido-

les en effet; puisque nous avons des pieds et que nous ne marchons pas, des mains et que nous n'agissons pas, des yeux et que nous ne voyons pas, des oreilles et que nous n'entendons pas, des langues et que nous ne parlons pas. Ou plutôt, parce qu'ayant des pieds pour marcher dans les voies de la justice, nous ne marchons que dans celles de l'iniquité; des mains pour offrir aux autels et traiter les sacrés mystères, nous ne les faisons servir qu'à des négoce honteux; des yeux pour régler nos mœurs selon les maximes de l'Evangile, nous ne regardons que les objets qui peuvent flatter nos passions; des oreilles pour entendre la voix de Dieu, nous n'écoutons que celle de nos concupiscences; des langues enfin pour instruire les peuples, nous n'en avons que pour les entretenir des choses du monde : *O pastor et idolum derelinquens gregem!*

Mais pourquoi, mes frères, limiter cette morale au devoir des ministres de Jésus-Christ; puisque tout homme est obligé de donner à son prochain de si bons exemples, que Dieu en soit glorifié? pourquoi se restreindre à de certaines conditions, puisque cette parole s'adresse à tout le monde : *Vi-deant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in celis est?*

L'on peut dire, en effet, que la vie scandaleuse de chaque chrétien en particulier fait injure à l'Eglise, qu'elle en est l'opprobre, qu'elle en arrête la fécondité et qu'elle met un grand obstacle à la conversion des païens, des hérétiques et des pécheurs abandonnés. Car quoique leurs scandales ne diminuent rien de la sainteté de l'Eglise toujours sainte dans ses maximes, dans ses mystères, dans sa morale, et qu'elle n'ait jamais souffert de changement, ils ont, néanmoins, de la peine à se persuader qu'une religion soit si sainte, lorsque ceux qui la professent ne font point scrupule de se prostituer dans toutes les impiétés et dans tous les crimes.

L'on se persuade toujours aisément que ceux qui professent une religion font gloire d'imiter les vertus des divinités qu'ils adorent. L'on n'est pas surpris, par exemple, que les païens, qui adoraient un Jupiter voluptueux, une Junon incestueuse, une Vénus impudique, un Mercure larron, et ainsi des autres, fissent gloire de commettre les mêmes crimes des divinités qu'ils adoraient; car, comment la fragilité humaine ne se laisserait-elle pas emporter à ses appétits déréglés, lorsqu'elle a pour exemple ses divinités mêmes? Or, quoiqu'il n'y ait rien de semblable dans notre religion où l'on adore le Dieu des vertus, le Seigneur de la gloire, le Dieu de la pureté et de la majesté, ceux néanmoins qui sont hors de l'Eglise se persuadent le contraire, lorsqu'ils remarquent une si grande corruption parmi les chrétiens; et c'est le plus souvent ce qui les empêche de se convertir.

Malheur donc au chrétien de mauvais exemple! Malheur à cet homme qui a été l'occasion du scandale. Dieu se vengera de lui par les mêmes armes dont il s'est servi

pour le déshonorer. Il a déshonoré la gloire de Dieu en empêchant qu'elle n'eût une nouvelle étendue, et la gloire de Dieu l'opprimera : *Opprimetur a gloria ejus*. Il a empêché l'application du sang de Jésus-Christ sur les autres, Dieu l'empêchera sur lui en lui refusant ses grâces. Il a déshonoré l'Eglise en empêchant que les hérétiques et les infidèles ne rentrassent dans son sein, il sera privé de la gloire que Jésus-Christ donnera à son Eglise sur la terre et dans le ciel; et il n'aura point de part à cette parole consolante qu'il doit adresser à tous les justes : Venez, mes bien-aimés, prendre possession de mon royaume.

SERMON II.

Sur sainte Serène vierge et martyre.

Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.

Il a commandé aux vents et à la mer, et il s'est fait un grand calme (S. Matth., ch. VIII).

Ce que l'Evangile a dit du Fils de Dieu qui est par excellence le maître des vents et des flots, je ne crains pas, mesdames, de le dire de sainte Serène, dont vous conservez les reliques dans votre illustre et noble abbaye (1). Elle soutint par toutes les actions de sa vie la gloire de son nom, ce qui ne se trouve que rarement parmi les hommes. Elle porta toujours avec elle le calme et la sérénité; elle les porta dans sa propre conscience, dont elle ne permit point que la paix fût troublée par les passions et par le péché; elle les porta sur les hommes les plus abandonnés, dont elle adoucit les misères; et elle les porta sur l'air et sur la mer dont elle apaisa les orages et les flots.

C'est peu de chose, mes frères, que de calmer les orages et les flots, si nous ne savons pas apaiser nos passions; que servirait même à un homme de gagner tout le monde s'il se perdait lui-même? Mais j'ajoute que l'homme n'étant pas sur la terre seulement pour profiter à soi-même, parce qu'il est membre d'une société dont il doit prendre les intérêts et partager les biens et les maux, j'ajoute qu'il ne remplit pas toute l'étendue de ses devoirs, si, en calmant les vents, les flots et ses passions, il ne porte aussi le calme jusque dans le cœur de tous ses frères, il ne les console dans leurs afflictions et n'adoucit leurs misères.

Sainte Serène a rempli heureusement toute l'étendue de ces devoirs, elle a calmé toutes ces différentes tempêtes : *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna*. Dans sa vie privée, elle a calmé, ou plutôt elle a prévenu les tempêtes qui pouvaient troubler le repos de sa conscience et de son cœur, en soumettant ses passions à la raison et à la loi de Dieu. Dans sa vie publique, elle a calmé les tempêtes qui affligent les malheureux, elle a adouci leurs misères par ses soins redoublés et charitables. Dans sa vie glorieuse, elle a calmé les orages qui troublent les flots de la mer et la sérénité de l'air, tantôt par ses prières, tantôt par la seule présence de ses reliques.

(1) De Sainte-Marie à Metz.

PREMIÈRE PARTIE.

Les fleuves ne sont pas dans leurs sources ce qu'ils sont dans la continuation de leur cours, ils se grossissent peu à peu par le mélange des ruisseaux qui viennent s'y rendre de divers endroits; ils se creusent des lits plus profonds, ils se montrent plus difficiles à souffrir les digues qu'on leur oppose pour empêcher leurs débordements. Nous les voyons rapides dans un penchant, furieux entre les rochers; et toujours prêts à écumer autant de fois qu'ils trouvent de la résistance. Leurs eaux changent de couleur et de goût, selon les qualités des terres par où elles passent, elles sont claires dans un lieu et troubles dans un autre.

Voilà la peinture de la vie de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il change de disposition aussi souvent que les fleuves depuis leur source jusqu'à la mer, où ils se rendent après avoir traversé de grands pays. Si notre enfance est douce, il n'en est pas ainsi de l'adolescence, elle a des agitations qui la rendent incommode aux autres et à elle-même.

Après les agitations médiocres de l'adolescence, les grands troubles s'excitent dans l'âge viril; c'est alors que les passions deviennent violentes dans un sujet qui a toute sa chaleur et toutes ses forces. Depuis que l'homme en est venu là, il perd son repos, il entreprend, il choque, il est choqué, il fait du mal, il en souffre; c'est une eau qui écume autant de fois qu'elle est heurtée, qui se venge par le bruit et par le naufrage.

Sainte Serène, néanmoins, ne s'est point ressentie de cette inconstance dans le cours de sa belle vie. L'âge qui nous rend turbulents l'a vue aussi paisible qu'elle l'avait été dans son berceau. Toutes ses actions ont prouvé que la Providence ne lui avait pas donné en vain le nom de Serène; et semblable au ciel, elle n'a répandu sur les autres que le même calme dont elle jouissait dans elle-même.

Comme il n'est pas moins glorieux de prévenir les tempêtes que de les apaiser, pas moins glorieux de retenir les flots dans le calme que de les abaisser, ni moins glorieux d'arrêter les vents dans leurs grottes que de les y faire rentrer; il n'y a pas moins de gloire à empêcher que nos passions ne s'élèvent contre la raison, qu'à les faire rentrer dans leur devoir, lorsqu'elles lui ont déclaré la guerre.

Les passions humaines, aussi bien que les vents et les flots de la mer, ont depuis le péché une pente naturelle à la révolte; et il ne se faut pas faire de moindres violences pour les retenir que pour les calmer. Le cœur de l'homme est au milieu des passions, comme un vaisseau toujours flottant au milieu de la mer, où il ne peut trouver de situation tranquille. Et ce fut pour nous faire comprendre cette vérité, que Dieu demanda à Adam, après son péché, où il était : *Adam ubi es?* Car pourquoi, ô mon Dieu! eussiez-vous fait cette demande à notre premier père, vous qui pénétrez par les lumières de votre esprit

jusqu'au centre des abîmes, vous à qui les secrets les plus inscrutables de la nature ne sont pas inconnus, si ce n'eût été pour nous apprendre que le péché avait mis l'homme dans une agitation si grande et dans un égarement si déplorable, que non-seulement il n'était plus présent à soi ; mais même que vous qui savez où sont toutes choses sembleriez avoir de la peine à le trouver ?

Cette agitation universelle et presque inévitable de toute la nature relève extrêmement la gloire de sainte Serène ; et c'est un grand sujet d'admiration qu'elle ait su calmer son cœur et ses passions, où les plus fermes sont toujours agités et sur le point de faire naufrage.

A peine cette jeune vierge eut-elle atteint l'usage de sa raison, que, profitant des avis salutaires de saint Sabin, évêque d'Assise, son directeur, elle s'éloigna de tous les objets sensibles qui pouvaient dérober la moindre partie de son cœur à Jésus-Christ qu'elle voulait aimer uniquement. Et, comme elle avait appris qu'il y a principalement en nous trois sortes de passions qui troublent le repos intérieur de nos consciences et qui empêchent que le Seigneur ne demeure en nous, selon le langage de l'Écriture : les passions de la partie concupiscible qui sont les plaisirs : *Non in igne Dominus* ; les passions de l'esprit qui sont l'orgueil et la vanité : *Non in spiritu Dominus* ; et les passions du cœur qui sont le désir et l'amour déréglé des créatures : *Non in commotione Dominus* ; elle prévint les feux que peuvent allumer les premières par des gémissements et par des jeûnes, par des larmes et par des austérités continuelles et si extraordinaires, que sa virginité qu'elle avait consacrée à Jésus-Christ ne fut jamais ébranlée par le moindre sentiment de plaisir.

Pour ne se point laisser surprendre par l'orgueil et par la vanité, qui se glissent ordinairement dans l'esprit des hommes, lorsque, éblouis du faux éclat des grandeurs qui les environnent, ils attribuent à leur propre mérite ce qu'ils ne doivent souvent qu'à la bizarrerie de la fortune et du sort, elle sacrifia généreusement celles que lui pouvait promettre son illustre naissance ; et s'appliquant tout entière aux exercices de l'humilité chrétienne, elle faisait voir que son esprit était convaincu de cette grande maxime du Fils de Dieu, que pour être le plus grand dans le ciel, il faut avoir été le plus petit sur la terre.

Il est vrai que ses conversations familières avec les anges, que les fréquentes révélations dont le ciel la favorisait, que sa sainteté et l'éclat de sa vertu qu'elle s'efforçait de cacher dans le fond des solitudes, ou dans l'obscurité des cloîtres, ne laissèrent pas, malgré ses précautions, de lui attirer de toutes parts des admirateurs. Et, parce qu'il en est des vertus comme des étoiles qui brillent d'autant plus que les nuits sont plus profondes, celles de sainte Serène tirant un nouvel éclat de l'obscurité des solitudes où elle se retirait pour les éclipser, allaient frap-

per si vivement les yeux des grands et des petits, des riches et des pauvres, qu'ils accouraient de toutes les provinces voisines pour honorer son mérite et sa vertu.

Elle se servait de leurs visites pour consoler les uns dans leurs afflictions et pour fortifier les autres dans la foi ; mais d'ailleurs, elle ne se sentait point émue des honneurs qu'ils lui rendaient. Semblable au firmament qui voit de loin et sans les ressentir les orages qui troublent les régions inférieures de l'air, elle était si élevée par sa vertu au-dessus du commun des hommes, qu'elle regardait toujours d'un esprit tranquille l'estime et les applaudissements du monde, qui amollissent et qui corrompent si souvent les plus sages.

Persuadée enfin que le cœur de l'homme, qui a ses passions aussi bien que l'esprit et la partie concupiscible, n'est ordinairement agité que par la multitude des choses qu'il désire, elle ne renonça pas seulement aux honneurs et aux plaisirs, elle distribua encore tous ses biens aux pauvres ; et contente d'avoir Jésus-Christ pour partage, elle se retira dans le monastère que la mère de saint Sabin, son père spirituel, avait fait bâtir hors la ville, comme dans un port assuré, où, loin de tout ce qui enchante le cœur et l'esprit par les yeux, elle se trouva dans l'heureuse nécessité de donner purement à Jésus-Christ son cœur et son amour.

Elle savait que quoique tous les vaisseaux qui courent les mers n'y fassent pas naufrage, et que quoique tous les hommes qui vivent dans le grand monde ne s'y damnent pas, les uns et les autres sont néanmoins toujours auprès du péril ; et qu'il est aussi difficile aux passions humaines d'être calmes au milieu du siècle, qu'il l'est à un vaisseau d'être tranquille au milieu des flots.

En effet, gens du monde, combien de fois, comblés de tout ce que la fortune a de grandeurs, de richesses ou de plaisirs, avez-vous appris par votre propre expérience que le cœur de l'homme n'a point été fait pour cela, et que toutes ces choses sans la charité, loin de rendre vos passions plus modérées, ne servent qu'à les révolter ? Tous les avantages que vous tenez, ou de la naissance, ou de la fortune, ou de l'industrie, peuvent bien vous élever aux yeux des hommes, comme ces figures placées sur des colonnes, lesquelles ne sont pas plus grandes pour être plus élevées ; mais ils ne sauraient vous rendre plus grands devant Dieu, ni plus contents, si vous n'aimez Dieu plus que les autres.

Disons plus, sans ce fondement, ils ne serviront même qu'à vous abaisser : *Dejecisti eos dum allevarentur*, dit le Prophète ; Seigneur vous les avez abattus, vous les avez humiliés ces superbes et ces ambitieux, ces anges rebelles, ces savants, ces riches et ces rois orgueilleux ; mais vous les avez humiliés dans le moment qu'ils se sont élevés, vous avez joint ces deux choses ensemble, leur humiliation et leur élévation : *Dum allevarentur* ; ils sont tombés en s'élevant ; comment cela ? *Quia*

eorum extolli, dejici est ; c'est que toutes leurs élévations ne sont que des chutes ; toute leur fausse grandeur, tout ce grand faste, cette fierté, cet air impérieux, ces regards méprisants, tout cela n'est qu'abomination devant Dieu : *Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum.*

Voilà cependant l'idole à laquelle tout le monde sacrifie, la grandeur à laquelle tout le monde aspire. Elle a de l'éclat au dehors, mais au dedans ce n'est que misère : *Humiliatio tua in medio tui.* Bien différente, certes, de la charité qui nous élève intérieurement et qui fait descendre en nous la grandeur de Dieu même pour y demeurer ; de la charité qui, après avoir donné le calme à nos propres passions en les soumettant à la raison et à la loi de Dieu, répand encore ce même calme sur les malheureux en nous portant à adoucir leurs misères par des soins redoublés ; et c'est ce qu'a fait sainte Serène dans sa vie publique.

SECONDE PARTIE.

Quelque distance qu'il y ait entre le riche et le pauvre, ils ont besoin l'un de l'autre ; le pauvre a besoin du riche pour vivre, et le riche a besoin du pauvre pour se sauver. Et les Pères ont expliqué cette dépendance réciproque par des comparaisons fort agréables.

Tantôt ils comparent les riches à ces nuées qui arrosent la terre par des pluies, et les pauvres à la terre qui renvoie au ciel les vapeurs qui lui ont apporté la fertilité. Tantôt ils disent que la pauvreté est un fonds qui rend avec usure les semences de la miséricorde des riches. D'autrefois ils la comparent à ces vases, dans lesquels le prophète Elisée multiplia l'huile de la veuve pour acquitter toutes ses dettes. Mais la plus belle de toutes ces comparaisons est celle de saint Chrysostome, qui explique ce divin commerce par celui des ports et des vaisseaux qui sont sur la mer.

Les vaisseaux cherchent les ports pour y être à l'abri des tempêtes et des orages ; mais ils les cherchent aussi pour y décharger les trésors qu'ils apportent des pays étrangers, tellement que si les ports sauvent les vaisseaux, les vaisseaux enrichissent les ports. Voilà le lien du commerce que Dieu a établi entre les riches et les misérables. Les riches sont des ports qui jouissent d'un calme profond, pendant que les misérables, semblables à des vaisseaux, sont battus des tempêtes et des disgrâces de la vie.

Mais que les gens du monde entrent peu dans ces réflexions ! et que le sage a eu raison de dire qu'il a vu les larmes des affligés, qu'il a entendu leurs gémissements et leurs soupirs, mais qu'il n'a vu personne qui les consolât : *Vidi lacrymas innocentium, et neminem consolatorem.*

C'est une dureté que sainte Serène a confondue par son exemple. Si elle a calmé ses passions, elle a aussi calmé les inquiétudes que la misère a accoutumé de porter avec soi dans le cœur des pauvres. La charité avait gravé si profondément dans son âme

cette belle pensée de saint Augustin, qu'il en est d'eux comme de nos sacrements dont les dehors sont faibles et le dedans auguste et précieux ; que si elle les regardait au dehors comme la plus misérable partie du monde, et comme des fantômes que la misère fait errer de toutes parts, elle les regardait au dedans, des yeux de la foi, comme des temples où Jésus-Christ réside et où il veut recevoir les offrandes des riches.

Mais ce n'est point aux aumônes qu'elle faisait aux pauvres avec tant de profusion que je m'arrête principalement ; les soins charitables qu'elle prenait de recueillir les cendres des martyrs, d'ensevelir leurs corps, de les visiter dans les plus obscures prisons, et de leur administrer de ses propres mains les choses nécessaires à l'entretien de la vie, et dans un siècle où il n'en fallait pas davantage pour perdre la sienne au milieu des plus cruels supplices, sont des exemples si héroïques de charité, qu'ils doivent amollir les cœurs les plus insensibles.

Saint Augustin voulant donner à son peuple une idée familière de Dieu, disait qu'il est tout œil, tout pied et toute main ; c'est-à-dire qu'il voit tout par sa sagesse, qu'il fait tout par sa puissance et qu'il est partout par le secours de sa providence. Servons-nous de cette idée pour exprimer l'étendue de la charité de sainte Serène. Elle est tout œil pour voir avec compassion les extrêmes cruautés que les empereurs Dioclétien et Maximien exercent contre ceux qui font profession de la religion chrétienne. Elle est toute main pour apporter du remède à leurs plaies, pour enterrer leurs corps et pour recueillir leurs reliques. Elle est tout pied pour aller dans tous les lieux où ils ont besoin de son secours ; mais ajoutons qu'elle est tout cœur pour les assister de toute l'étendue de sa charité.

Où est le martyr qui ne l'a point vue souffrir avec lui ? où est le faible avec lequel elle ne s'est point affaiblie ? où est le pauvre qui n'a point ressenti sa libéralité ? où est l'homme enfin qui n'a point trouvé en elle des entrailles de miséricorde ? Elle n'attend pas qu'ils viennent à elle, elle les va chercher dans les lieux les plus sombres ; et, sans faire réflexion qu'il lui en coûtera bientôt la vie, elle traverse les soldats pour leur porter les aliments que l'impiété des tyrans leur refuse, et que la cruauté des tigres et des lions ne refuse pas aux animaux de leur espèce.

Quand je fais attention aux soins qu'elle prend dans ces profonds cachots de saint Sabin, son père spirituel, à qui les bourreaux avaient déjà coupé les deux mains ; quand je considère la tendresse avec laquelle elle lui porte de ses mains les morceaux à la bouche, il me semble qu'elle regardait Jésus-Christ souffrant dans sa personne, des mêmes yeux que les premières dames chrétiennes le regardaient souffrant sur la croix. Je ne dis pas encore assez : ces saintes dames n'avaient alors qu'une compassion inutile, parce qu'il n'était pas en leur pouvoir de le secourir ; ce n'était pas

même le temps de faire aucun effort pour lui sauver une vie qu'il voulait immoler, et qui était si nécessaire au salut de tout le monde.

C'est ici, mes frères, que sainte Serène lui prête le secours qui lui a manqué sur la croix, et qu'elle lui donne dans la personne de ces saints martyrs, non-seulement son cœur, mais ses mains; non-seulement ses mains, mais des mains libérales et prodigues, si l'on peut user de ce terme, et semblables à celles de l'Épouse qui sont toutes d'or. Car à quoi leur eût servi cette compassion inutile, qui n'eût eu que des plaintes ou des larmes tout au plus à leur donner, et qui n'eût point eu de mains pour les assister, qu'à leur faire mieux sentir la misère de leur condition?

Elle n'entre donc dans ces lieux de tribulation et de gémissement que pour y porter la consolation et la joie; elle y entre comme le soleil entre dans la terre, pour lui donner la fertilité; elle y entre comme l'ange entra dans la prison du premier des apôtres, pour lui rendre la liberté; elle y entre du moins comme ce prophète miraculeusement envoyé de Dieu de la Judée à Babylone, pour porter à manger au pauvre Daniel dans la fosse des lions, où il était abandonné de tout le monde, privé de tout secours et de toute assistance humaine. Car c'est à peu près, si je ne me trompe, l'idée des martyrs que sainte Serène va chercher dans leurs sombres cachots avec tant de charité.

Elle prévoyait bien qu'une application si constante à servir les héros de l'Évangile, serait la cause de son martyre; mais n'importe, animée de l'exemple du bon Pasteur, qui donna généreusement sa vie pour le salut de ses ouailles, elle ne tremble point de l'idée des effroyables supplices que les tyrans lui préparent.

L'amour sacré nous rend généreux, il compte pour rien ce qu'il y a de plus dur et de plus amer; il n'y a point de peines, point de genre de mort dont il ne demeure victorieux. Je ne suis donc pas surpris que sainte Serène, qui en est tout embrasée, devienne intrépide, et que sans considérer que tous les exercices de sa charité sont comme autant de pas qu'elle fait vers le martyre, elle se répande sans crainte comme un torrent de feu jusque dans le sein de la terre, pour y porter la chaleur et la lumière à des hommes que sa persécution y privait de tout secours.

Cet excès de charité ne confondra-t-il point la dureté des gens du siècle qui, travaillant par mille voies injustes à devenir riches et éclatants du revenu de leurs crimes, pour user des termes de Tertullien, ferment leurs cœurs, leurs yeux, leurs mains et leurs entrailles à toutes les misères du prochain? Mais ne confondra-t-il pas particulièrement la tiédeur des dames chrétiennes, qui loin d'imiter sainte Serène qui descendait jusque dans les cachots pour soulager ces martyrs, dans un siècle où les tyrans ne souffraient

point impunément cet excès de charité, ce que nous n'avons pas à craindre dans le nôtre, ont horreur, je ne dis pas d'exposer leur vie comme cette sainte, mais d'édifier toute l'Eglise et de s'attirer les bénédictions de tous les peuples, en portant dans les prisons publiques quelque consolation à ces misérables, que le crime ou la mauvaise fortune a mis dans l'impuissance de se soulager eux-mêmes?

Cette espèce de charité est néanmoins, mesdames, la plus importante que l'Eglise dans tous les siècles ait abandonnée à votre pitié. Dieu a commis aux personnes de toute condition indifféremment le soin de nourrir les pauvres : *Tibi derelictus est pauper*; mais il se repose sur les dames chrétiennes du soin des prisonniers, que l'on peut appeler avec justice les orphelins d'entre les pauvres, parce qu'il leur arrive souvent d'être oubliés et d'être privés de toute consolation : *Orphano tu eris adjutor*. C'est à vous, mesdames, en particulier que s'adressent ces secondes paroles du Prophète.

Les autres pauvres, après tout, étant libres, peuvent travailler, s'ils ont de la santé, ils peuvent gagner leur vie, la chercher du moins en demandant l'aumône de porte en porte; mais tous ces moyens sont retranchés aux pauvres prisonniers, et la seule ressource qui leur reste dans leur misère, c'est d'attendre le secours qu'il plaira à la Providence de leur envoyer.

Il y a pour les autres des charités établies dans toutes les paroisses, il y a des maisons que la pitié publique entretient pour les recevoir; mais ceux-ci étant séparés de la société commune, on les oublie. Les gens du monde, les gens de plaisir ou d'affaires, ne savent ce que c'est que d'en avoir pitié; et si la misère de ceux qui se présentent devant eux les fait fuir et leur fait horreur, comment les iraient-ils chercher dans le fond des prisons?

C'est à vous, mesdames, que la Providence a donné le courage de les aller chercher jusque là, dit saint Chrysostome : *Orphano tu eris adjutor*; c'est à vous, encore une fois, qu'elle dit ces paroles du Prophète. Et combien y a-t-il de ces misérables qui n'en sortiront jamais, qui y mourront de faim, peut-être dans le désespoir, dans leurs péchés, dans leurs habitudes criminelles, si vous ne les assistez corporellement de vos biens et spirituellement de vos sages instructions?

Il a été dit de Jésus-Christ que l'Esprit du Seigneur est descendu sur lui pour annoncer la liberté aux captifs, pour ouvrir leurs prisons, pour rompre leurs chaînes et pour consoler tous les affligés. Ce qu'il a fait une fois par sa grâce et pour tous les hommes dans le mystère de la Rédemption, il le fait encore tous les jours par le ministère de votre charité, dans les pauvres prisonniers que vous rachetez, que vous nourrissez, que vous convertissez. Car après tout il ne s'agit pas seulement ici de nourrir leurs corps, il s'agit de nourrir la foi, et souvent même

de la ressusciter. Il ne s'agit pas seulement de prolonger une vie mortelle, et d'éloigner pour quelque temps une mort qui doit nécessairement arriver un jour, il s'agit de sauver leurs âmes et de les préserver d'une mort éternelle. Il s'agit de faire une œuvre pour laquelle la religion a souvent dévoué ses autels et vendu ses vases sacrés; trop heureuse encore de pouvoir à ce prix consoler et racheter des âmes qui ont coûté tout le sang de Jésus-Christ.

Refuserez-vous à Dieu ce témoignage de votre foi? Le refuserez-vous aux grands exemples de sainte Serène qui ne craint pas de risquer sa vie pour aller consoler les martyrs dans le fond de leur cachots? Le refuserez-vous à la protection qu'elle vous donne dans sa vie glorieuse, lorsqu'elle calme les orages qui troublent les flots de la mer et la sérénité de l'air, tantôt par ses prières et tantôt par la seule présence de ses reliques? *Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna.*

TROISIÈME PARTIE.

Apaiser les vents, calmer les flots de la mer, rendre au ciel sa sérénité, c'est l'ouvrage d'une puissance extraordinaire et souveraine. Aussi les Juifs qui avaient été souvent les témoins des miracles de Jésus-Christ sans les admirer, n'eurent passitôt vu l'obéissance que lui rendirent les vents et la mer, qu'ils s'écrièrent avec étonnement, qui est celui-ci? *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei?* Cependant il a bien voulu partager quelquefois cette puissance souveraine avec ses apôtres et avec les saints, soit pour faire connaître leur mérite et leur vertu, soit pour la consolation des fidèles qui se mettent sous leur protection, et faire voir qu'elle n'est point inutile.

Ainsi Dieu conserve au milieu de la fournaise de Babylone, les trois enfants que Nabuchodonosor y avait fait jeter, pour marquer par ce miracle que leur innocence n'avait point souffert de dommage au milieu des corruptions de la cour. Ainsi il veut bien que quelques justes commandent aux vents et à la mer, et qu'ils calment les orages, pour exprimer par ce calme sensible, le calme intérieur de leurs passions et la fermeté de leur vertu.

C'était en vain, prêtres superstitieux et idolâtres, que vous assuriez Auguste que l'océan même lui venait rendre hommage; parce qu'un poisson qui s'était lancé hors de l'eau, était tombé à ses pieds, lorsqu'il se promenait sur la grève. Quand vous le flatiez de cet honneur, il était encore tout moite du naufrage qu'il venait de faire, quoiqu'il se fût vanté de vaincre Pompée en dépit de Neptune et de ses Tritons. Sa flotte brisée et dispersée qu'il avait encore devant les yeux, lui montrait assez que les plus grands princes n'ont point de pouvoir sur cet élément; que la mer ressemble à ces bêtes féroces, qui ne respectent que leurs gouverneurs ou ceux qui portent sur le front les signes visibles du Créateur, et si quelqu'un l'avait pu dompter sans avoir besoin de sa

puissance, qui l'aurait plutôt fait que Xerxès, qui la fouetta et la chargea de chaînes?

Ce n'est point pour flatter la fausse gloire et l'ambition des hommes que Dieu leur donne ce pouvoir. L'obéissance de la mer et des vents est un tribut et un hommage qui n'est dû qu'à la sainteté et à la vertu. Ainsi, mes frères, je ne suis pas surpris que sainte Serène porte le calme partout, qu'elle dissipe les tempêtes, qu'elle fasse cesser les pluies qui désolent nos campagnes et nos vignes; que s'opposant, le crucifix à la main, à d'horribles flammes qui allaient réduire en cendres un grand monastère, elle les éteigne. Enfin, je ne suis pas étonné qu'elle adoucisse la mer irritée, et que le vaisseau qui transportait ses reliques d'Italie en France ayant échoué, elle préserve du naufrage la châsse qui les contenait, et le saint prêtre qui en était le dépositaire. Cette soumission des éléments est un tribut qu'ils rendent à sa vertu, et une preuve qu'ils voient en elle le doigt de celui qui menace la mer quand il lui plaît, et qui la dessèche : *Increpans mare, et exsiccans illud.*

Saint Jérôme, parlant du passage des Israélites dans la terre promise, et surtout du bonheur qui accompagna leur voyage, l'attribue à la présence des os du patriarche Joseph qu'ils emportaient avec eux, et dit que ce fut sous leur protection qu'ils traversèrent sans crainte les flots écumants de la mer, et les plus affreux déserts, et qu'ils vainquirent leurs plus fiers ennemis.

Telle serait à notre égard la présence des reliques de sainte Serène, si nous avions en elle la même confiance que les Israélites avaient pour les os de leur saint patriarche Joseph. Avec cette confiance, mes frères, à peine seriez-vous prosternés devant elles, que les orages seraient dissipés, que vos plus violentes tentations seraient calmées; et comme si Dieu avait encore écrit sur elles ce qu'il écrivit sur le sable de la mer, au commencement du monde : *Vous viendrez jusqu'ici, et vous y briserez vos flots écumants*; à peine seraient-elles exposées à la piété publique, que vous verriez les plus cruelles maladies s'éloigner de vous, l'air se purifier, les pluies cesser, la disette se changer en abondance, et que vous pourriez dire avec admiration ces paroles du Cantique : *L'hiver est passé, les pluies se sont écoulées, et les fleurs ont paru sur nos terres; Jam hiems transiit, imber abiit et recessit, flores apparuerunt in terra nostra.*

Elle a fait tous ces miracles durant sa vie et après sa mort, et elle les continuerait, sans doute, si nous avions plus de foi et plus de sainteté que nous n'en avons. Car du côté de Dieu, le pouvoir de sainte Serène n'est pas plus borné que du temps de nos pères; elle ferait encore pour nous tout ce qu'elle a fait pour eux, si nous n'y mettions point d'obstacles par notre tiédeur ou par nos impiétés.

Vous voulez qu'elle apaise la colère de Dieu, qu'elle éloigne les orages, qu'elle dissipe les grêles et les pluies qui ravagent vos campagnes et vos vignes ; mais avez-vous calmé vos passions qui vous ont attiré toutes ces disgrâces ? Sans cela, mes frères, loin d'obtenir de Dieu ce que vous lui demandez par l'intercession de sainte Serène, vous demandez que l'obéissance que lui rendraient les éléments, quoique privés de raison, vous accuse même devant lui de votre rébellion à ses préceptes.

Que peut-on imaginer de plus étrange, dit le grand Augustin ? La mer et les vents entendent la voix de Jésus-Christ, et ils se calment ; et vous pécheurs, vous l'entendez tous les jours, cependant vous ne vous corrigez pas ! Il vous dit à tout moment : Pleurez, géissez, convertissez-vous à moi, modérez vos passions ; sours néanmoins à sa parole, vous êtes toujours hypocrites, injustes, médisants, voluptueux. Vous prêtez l'oreille aux conversations des hommes, quoique criminelles et semblables à ces torrents qui font beaucoup de bruit, et qui laissent une affreuse stérilité, où il semblait qu'ils allaient porter l'abondance ; et vous ne la prêtez point à la parole de Dieu qui sanctifie les âmes, qui les rend plus justes, plus modérées et plus sages : *Mare audit, et tu surdus es !*

N'est-ce point de cela que la mer même se plaint par la bouche du prophète Isaïe ? *Erubescet, Sidon, ait mare* : Rougissez, Sidon, rougissez, misérables enfants des hommes, vous condamnez mes agitations, pendant que vous êtes plus agités que mes flots mêmes. Vous blâmez les vents qui me troublent, cependant ils ont quelque chose de plus doux que vos cupidités. Ils ont quelquefois leur calme, dit saint Ambroise sur ces paroles, et la passion que vous avez d'acquiescer n'en a jamais. La tempête est quelquefois apaisée, et vos vaisseaux ne sont jamais en repos. Mes eaux n'ont point si régulièrement leur flux et leur reflux, qu'elles ne se reposent quelques moments ; mais votre avarice, ou votre ambition vous les fait sans cesse troubler à force de rames.

Voilà, sans doute, une des raisons qui font que sainte Serène ne vous donne plus des marques si sensibles de sa protection ; mais j'en trouve encore une autre, qui est votre peu de respect et le peu d'honneur que vous rendez à ces précieuses reliques. Car, où sont aujourd'hui ces temps heureux où vos ancêtres avaient tant de confiance en cette sainte, qu'on ne voyait qu'un flux et un reflux de peuples, qui venaient en foule dans cette église, implorer sa protection dans leurs plus pressantes nécessités ? où sont ces temps heureux, où les magistrats eussent désespéré du succès des affaires publiques, si avant que de les commencer ou de se mettre en chemin pour les diètes, ils n'eussent passé plusieurs nuits auprès de ses reliques, pour se rendre dignes par là de toutes les bénédictions du ciel ? où

sont enfin ces temps heureux, où les Messins ne trouvaient point de plus sûr remède à leurs afflictions, que de porter par les rues le corps de sainte Serène avec autant de respect que de magnificence ? Le dirai-je, mes frères ? ils sont passés ces temps heureux ; et si vous ne les faites revivre par une nouvelle ferveur, vous n'avez plus rien à attendre de cette sainte, que des reproches éternels de votre ingratitude.

Il est vrai que la tiédeur des peuples n'a servi qu'à faire éclater davantage le zèle des dames qui font la gloire de cette maison. Le ciel qui leur a confié par miracle le dépôt de ces saintes reliques, lorsque, apportées dans la ville et passant devant leur porte, on ne les put mouvoir que pour les transporter dans cette église, a, ce semble, aussi renfermé toute la piété publique dans leurs cœurs. Faites-la revivre dans les nôtres par vos grands exemples, mesdames ; ne craignez point de partager avec nous un bien que votre charité vous rendra avec usure. Vous augmentez votre piété, en ressuscitant la nôtre par vos prières et par vos exemples ; et rien ne sera plus glorieux pour vous, devant Dieu et devant les hommes, que d'avoir travaillé à nous sanctifier avec vous, pour nous trouver tous ensemble dans le ciel.

SERMON III.

Sur le prophète Elie.

Sic amplificatus est Elias in mirabilibus suis, et quis potest similiter sic gloriarı tibi ?

Elie s'est rendu si admirable par ses merveilles, que personne ne peut se glorifier de semblables (Ecclesiastique, ch. XLVIII).

Que l'on dise que le prophète Elie a paru dans le monde comme un feu dévorant, et que toutes ses paroles étaient autant de flambeaux lumineux, qui portaient la lumière de la vérité jusque dans les ténèbres des plus profonds abîmes ; que l'on dise qu'il a ressuscité les morts et fait trembler les vivants ; qu'il a méprisé la puissance des rois ; et que pour punir des coupables, il a fait descendre le feu contre son inclination naturelle ; que l'on dise enfin que le ciel, obéissant à sa parole, n'a point versé de pluies sur la terre durant trois années ; et que, déferant une autre fois à ses prières, il en a donné avec abondance, ce sont là, à la vérité, des prodiges qui peuvent entrer dans son éloge ; mais ils méritent d'autant plus nos admirations, que c'est l'Ecriture même, qui n'est point sujette au mensonge, ni à la flatterie, qui les publie : et qu'après les avoir publiés elle ajoute, comme si c'était trop peu, pour nous donner une juste idée de la grandeur de ce saint prophète, qu'il s'est rendu si admirable par ses merveilles, que personne ne peut se glorifier de semblables : *Et quis potest similiter sic gloriarı tibi ?*

Cela pourrait suffire pour faire son éloge ; cependant, pour lui donner une étendue plus raisonnable, j'emprunterai les paroles de saint Bernard, qui s'écrie, faisant réflexion aux saintes occupations d'Hénoch et

d'Elie transportés dans le paradis terrestre, où l'on croit que la Providence les réserve, pour soutenir la gloire de Dieu contre les dérèglements du dernier siècle du monde : *Henoch raptus, Elias translatus, felices plane, quia soli jam Deo vivunt, soli vacant, intelligendo, diligendo, fruendo.*

Elles sont belles ces paroles ; mais afin qu'on ne nous reproche pas de rechercher trop curieusement ce que fait le prophète Elie dans un endroit de la terre dont nous n'avons point de connaissance, disons de toutes les occupations de sa vie ce que saint Bernard dit de celles qu'il a dans le paradis terrestre, depuis son ravissement. Et comme il a vécu dans trois endroits différents, dans le monde, sur la montagne du Carmel, et dans le paradis terrestre, disons que dans le monde, il s'est servi des connaissances qu'il avait de Dieu, pour soutenir sa gloire avec zèle ; que sur la montagne du Carmel, il a fait servir sa charité à former un grand ordre ; qui fait honneur à l'Eglise ; et que dans le paradis terrestre, il se rend digne de la possession de Dieu, en s'y préparant à répandre son sang pour soutenir sa cause contre l'Antechrist et ses faux prophètes.

PREMIÈRE PARTIE.

Les anges sont les premiers zélateurs de la gloire de Dieu, et les premiers ministres dont Dieu se sert pour défendre sa gloire dans le monde ; et les hommes, qui sont appelés avec eux à cet emploi, doivent à proportion avoir les mêmes qualités que leur donne le prophète, qui les nomme des esprits et des ministres de feu : des esprits, pour marquer les lumières qui doivent accompagner le zèle ; et des ministres de feu, pour marquer le courage qui doit soutenir les lumières.

Il faut un œil pour conduire la ferveur du zèle, autrement il ressemblerait à un foudre aveugle, qui frappe indifféremment les mosquées et les églises, et qui tombe sur la tête des innocents aussi bien que sur la tête des coupables. Il faut que le zèle ait du feu ; mais il faut que ce soient les lumières qui l'allument dans le cœur, autrement ce serait un zèle indiscret, qui, au lieu de profiter, détruirait, désolerait et causerait les plus grands désordres.

A peine Elie fut-il sorti du sein de sa mère, que, selon le rapport de saint Epiphane, les anges l'enlevèrent de son berceau, pour l'envelopper dans des langes de feu, pour le coucher dans un brasier ardent, et pour le nourrir de flammes au lieu de lait.

Il est vrai que ce n'est qu'une vision, sous laquelle Dieu voulait faire entendre à son père Sobac, qui en était le témoin, que les paroles de cet enfant porteraient un jour la lumière de la vérité dans tous les esprits ; et qu'armé du feu de son zèle, il ferait une guerre ouverte à tous ceux qui profaneraient la gloire du Seigneur.

Le temps fit voir la vérité de cette vision ;

et il ne fut pas plutôt en état de poursuivre l'ingratitude des enfants d'Israël, qui adoreraient les démons à la place du Dieu de leurs pères, qui les avait comblés de tant de biens, qu'il prit le flambeau à la main pour dissiper leurs ténèbres.

Ce peuple ingrat avait quitté le culte de Dieu, pour servir des dieux étrangers. Baal était déjà élevé dans le sanctuaire, les rois d'Israël et de Juda avaient déjà consenti au rétablissement des idoles ; au lieu de faire servir la force de leurs armes à défendre les intérêts de celui qui les en avait faits les dépositaires. Achab et son impie Jézabel faisaient tuer les prophètes, et ne songeaient qu'à affermir leur empire sur les ruines des autels du vrai Dieu.

Quel remède trouvera-t-on à tant de calamités publiques ? Dieu qui dissipe l'obscurité des nuits par la présence du soleil, qui brise les flots du plus furieux de tous les éléments contre un grain de sable ; ne trouvera-t-il point de digues pour opposer à un déluge si funeste ? ne trouvera-t-il point un flambeau pour dissiper de si épaisses obscurités ? Oui, mes frères, le voilà ce flambeau, c'est le prophète Elie ; il parle, il prêche, il porte la lumière de la parole, jusque dans l'horreur des abîmes : *Verbum ejus quasi facula ardebat.* Et si cela ne suffit pas, il y va joindre l'ardeur de ce feu dont il avait été nourri dès son enfance : *Surrexit Elias propheta quasi ignis.*

Fortifié de ce feu et de ce zèle, que ne fait-il pas pour venger la gloire de Dieu profanée ? Il menace les tyrans, il jette la frayeur dans l'esprit des rois, il fait trembler les puissances, il triomphe des armées ; et comme s'il était plein de ce même zèle, qui doit animer Dieu contre les réprouvés, au jour du jugement, il arme contre les impies toutes les créatures de l'univers, et fait entrer tous les éléments dans ses intérêts.

Lui faut-il du feu ? le voilà descendu du ciel pour dévorer les ennemis de Dieu. Lui faut-il de la stérilité ? le ciel a déjà obéi à sa parole, et ne verse ni pluie, ni rosée sur la terre, pendant trois années. A-t-il besoin de la mort même ? voilà par terre en un moment quatre cent cinquante faux prophètes de Baal qui l'avaient irrité par leurs abominables sacrifices.

Un ancien a dit que quand le ciel se servait de la foudre, pour briser les rochers qui sont au milieu de la mer, c'était, ce semble, pour les punir de leur dureté, et de ce que malgré les efforts des vents et des flots qui les frappent sans cesse, ils sont toujours insensibles.

Il fait la même chose en faveur d'Elie. Est-ce en vain que ce prophète a fait retentir sa voix aux oreilles d'un peuple, qui avait introduit l'abomination de la désolation dans le sanctuaire ? Est-ce en vain qu'il leur a dit : Jusqu'à quand, ô malheureux, marcherez-vous entre deux voies ; entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et le mensonge ? Jusqu'à quand donnerez-vous aux idoles ce que vous ne devez qu'au vrai

Dieu ? Le ciel entrera dans ses intérêts, il vengera ses paroles, il versera des feux pour les réduire en cendres, et lancera des foudres pour briser ces cœurs incirconcis et de marbre.

Je sais bien que la justice de Dieu a deux parties, qu'elle a de la rigueur et de la clémence ; mais il ne s'est guère servi de sa clémence que dans le Nouveau Testament, où nous l'avons vu traiter familièrement avec les pécheurs, parler à une Samaritaine, s'asseoir auprès d'elle, entrer chez un publicain, et permettre à une Madeleine de baiser ses pieds et de les arroser de ses larmes.

Mais dans l'Ancien Testament, qui était un temps de rigueur, tous ses jugements étaient sévères. Il ensevelit les hommes dans un déluge universel, il fait tomber des pluies de soufre et de feu sur Sodome ; il fait tuer par les anges tous les premiers-nés de l'Egypte, et périr en une nuit des armées de cent quatre-vingt mille hommes.

Ainsi, je ne suis pas surpris qu'Elie qui vivait alors, suive les mouvements de cette justice rigoureuse ; la nécessité présente des affaires demandait cette conduite. L'Esprit de Dieu dont il était rempli, lui donnait assez de discernement pour connaître de quel genre de supplice il fallait se servir contre les impies ; et il y aurait de la témérité à blâmer un zèle que Dieu même laissait agir dans toute son étendue, malgré la tendresse de sa miséricorde qui le porte toujours à quelque compassion pour les pécheurs.

Mais si la gloire de Dieu que ce zèle a pour objet, si le discernement qui l'accompagne, si le consentement de Dieu même qui l'autorise par des miracles fréquents, ne suffisent pas pour justifier dans vos esprits que c'est le ciel qui en conduit tous les transports, voulez-vous que je les justifie par la sainteté de la vie du prophète ?

Ce serait ici, mes frères, que je pourrais vous dire qu'il n'était pas du nombre de ces faux zélés, qui défendent publiquement la gloire de Dieu contre les impies, pour la profaner plus hardiment dans le secret. Par la pureté de sa vie, il était un ange de la terre, et un homme du ciel, dit saint Chrysostome ; et il s'était tellement dégagé de tout ce qui tient de la corruption, que le feu qui lui forma un chariot pour l'élever dans le ciel, loin de le traiter comme toutes les choses terrestres qu'il brûle et qu'il dévore sans distinction, le traita avec le même respect qu'il a pour les purs esprits, auxquels il ne fait aucun dommage. Il les environne ; mais il ne les brûle pas. Il leur fait quelquefois un trône ou un globe de sa lumière pour les renfermer ; mais il ne les offense pas. Elie n'est donc pas un homme comme les autres, c'est quelque chose de plus ; c'est un ange, puisque le feu l'environne et le transporte sans le consumer.

Son attachement continuel à Dieu, la droiture de son cœur et ses austérités, ont rendu son zèle irréprochable devant les hommes ;

et l'on pourrait dire de tous les lieux où il prêchait, ce qu'a dit saint Jean dans son Apocalypse, du trône que Dieu lui fit voir en esprit, qu'il en partait des voix, des tonnerres et des éclairs. Des voix pour instruire ; des éclairs, ou des exemples pour persuader ; des tonnerres ou des miracles foudroyants pour confondre les endurcis.

La lumière qui sortait du buisson ardent, où Dieu apparut à Moïse, se partageait comme en deux objets différents, dont l'un frappait les yeux, et l'autre les oreilles de ce prophète. Elle brillait et elle parlait. Elle avait des flammes et des voix. Elle jetait des rayons, et elle prononçait des oracles. Les rayons frappaient ses yeux, et les oracles instruisaient son esprit.

Tel a été saint Elie par ses prédications dans le monde. L'Ecriture l'appelle un feu, et ce feu était un buisson ardent duquel partaient des voix et des rayons. Des voix pour instruire les hommes et pour reprendre les coupables ; et des rayons, je veux dire de grands exemples de vertu, qui frappaient leurs yeux pour persuader leur esprit. Et la voix de son zèle était d'autant plus à craindre pour ceux qui lui résistaient, qu'elle était plus soutenue par la sainteté de sa vie.

Mais comme le ciel ne gronde pas toujours, et qu'après avoir fait trembler la terre par le bruit de ses tonnerres, il répand quelquefois sur elle de douces pluies, pour la rendre féconde ; ainsi notre saint prophète ne s'abandonne pas toujours aux justes mouvements de son zèle, il se retire quelquefois dans la solitude du Carmel, pour y goûter les douceurs de cette charité féconde, qui l'a rendu père d'un grand ordre, qui fait honneur à l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

L'amour sacré n'a pas moins d'inclination de se perpétuer que le profane ; et si sa génération est plus chaste et plus belle, elle n'en est pas moins féconde. Il tient en cela du soleil, qui est vierge et fécond. Tellement fécond, que les fleurs, les fruits et les plus précieuses productions de la nature, le reconnaissent pour leur père ; et tellement vierge, que pour donner l'être à ses enfants, il ne quitte point le ciel pour s'approcher de la terre, qui est leur mère commune ; car il ne se communique à elle que par ses influences et par la pointe de ses rayons.

Tel est l'amour sacré, sans quitter le ciel, où il est continuellement avec les anges, ne produit-il pas parmi nous toutes les illustres vierges que les Pères ont nommées : *Flos Ecclesiastici germinis* ? N'est-ce pas lui qui, sans se mêler dans les plaisirs du monde, engendre à Dieu autant d'enfants qu'il attire d'âmes à la suite de l'Epoux par la parole ou par les exemples des saints ? Et n'est-ce point lui qui faisait dire au grand Apôtre, parlant à de nouveaux fidèles, qu'ils étaient tous des enfants qu'il engendrait, jusqu'à ce que Jésus-Christ fût formé dans leurs cœurs ?

Je sais, mes frères, que le nom d'Elie a quelque rapport à celui que les Grecs donnent au soleil ; mais ce n'est point le seul que notre saint prophète a eu avec ce bel astre. Comme lui, il est vierge et fécond ; et le même amour qui l'a porté à consacrer à Dieu sa virginité, l'a fait père d'une famille religieuse, qui n'est pas moins illustre qu'ancienne. Il est vierge, et c'a été pour le récompenser de ce qu'il ne s'est jamais souillé des ordures de la chair, dit saint Ambroise, qu'il a été ravi au ciel dans un chariot de feu ; qu'il a été témoin de la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor, qu'il sera le précurseur de son dernier avènement ; et que, pour ainsi dire, il a été fait immortel avant que de mourir.

Moïse et Elie ont été deux grands hommes, dit saint Jérôme ; mais nous savons les avantages que l'un a tiré de sa virginité, sur le mariage de l'autre. Nous avons dans Elie un exemple de virginité, et dans Moïse un exemple des noces. Moïse est mort, et il a été enseveli comme le reste des hommes. Pour Elie, il a été ravi dans un chariot de feu ; et Dieu l'a fait immortel en quelque sorte avant sa mort, pour nous apprendre que la pureté nous préserve de la corruption du sépulcre, aussi bien que de celle du péché ; ou plutôt que la mort des personnes chastes n'est pas tant une mort, qu'une victoire qu'elles remportent sur la mort.

Plusieurs sont en peine de savoir de quelle nourriture se sert Elie dans le paradis terrestre, pour conserver sa vie jusqu'à la fin des siècles. Quelques-uns disent qu'il s'y nourrit du fruit de l'arbre de vie, que Dieu y a laissé pour son usage. Les autres ont recours à des miracles différents, et tous n'en raisonnent que sur leurs conjectures. Pour moi, si j'osais produire ma pensée, je dirais que sa virginité suffit pour le rendre immortel ; et je le dis avec d'autant plus de confiance, que j'apprends de saint Thomas, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que la chair de Jésus-Christ que nous recevons dans l'eucharistie, jette en nous les semences de l'immortalité, puisque d'un côté, elle est unie à la divinité, qui est la source de la vie, et que de l'autre, elle est le fruit de la virginité de Marie.

Mais si Elie est vierge comme le soleil, il n'est pas moins fécond que lui ; et les deux grandes familles du mont Carmel, si recommandables dans l'Eglise par le double esprit de charité et de zèle qu'elles ont hérité de leur père, dans la personne d'Elisée : d'amour pour Dieu, et de zèle pour le salut du prochain, sont les heureux fruits de sa fécondité.

Je sais qu'il y a des gens dans le monde, qui, sans y avoir aucun intérêt, et sans autre raison qu'un esprit chagrin, qui leur fait trouver à redire à toutes choses, leur disputent ce glorieux avantage. Mais outre qu'ils en ont la possession depuis plusieurs siècles, le témoignage de plus de douze souverains pontifes, qui déclarent par leurs

bulles que leur ordre a pour fondateur ce saint prophète, et que l'esprit en est passé jusqu'à eux par une succession héréditaire, est plus que suffisant pour contenter là-dessus des esprits raisonnables.

Disons donc à leur gloire que les montagnes n'ont jamais distillé le miel et le lait avec plus de plénitude, pour user des termes de l'Ecriture, que quand Elie a jeté sur le Carmel les fondements d'un ordre, d'où sont sortis les Cyrille d'Alexandrie, les Albert, les André Corsin, les Jean de la Croix, les Thérèse, les Madeleine de Pazzi ; sans parler d'une infinité d'autres, qui n'ont pas moins édifié l'Eglise, par la solidité de leur doctrine, que par la douceur de leur piété, ou par l'effusion de leur sang.

Pour exprimer l'admirable multiplication de la double famille de ce saint prophète, ne pourrais-je pas dire que depuis qu'il a jeté les fondements de cet ordre sur le Carmel, cette montagne est devenue semblable à la petite pierre, qui, après avoir frappé les pieds de la statue de Nabuchodonosor, pour la réduire en poussière, se changea en une si grande montagne, qu'elle remplit toute la terre ?

Mais à quoi bon nous servir de comparaisons étrangères, pendant que le Saint-Esprit même nous en fournit dans l'Apocalypse, où il fait dire à saint Jean, en parlant d'Hénoch et d'Elie, que ce sont deux oliviers : *Hi sunt duæ olivæ* ? sans doute, parce qu'ils en ont la beauté, la fertilité et la douceur.

Il n'est point d'arbre plus fécond que l'olivier, et c'est pour cela que le roi-prophète dit, pour exprimer la multitude de ses bonnes œuvres, qu'il est comme un olivier fécond dans la maison du Seigneur ; et que Dieu, pour signifier la plénitude des grâces qu'il verse sur son Eglise, dit qu'elle est plantée au milieu des oliviers. Si donc l'Ecriture compare le prophète Elie à un olivier, pourquoi n'en aurait-il pas la fertilité et l'abondance ?

Il l'a eue, mes frères, et vous trouverez de ses fruits dans toutes les parties du monde. La Palestine ne suffisait pas à l'étendue de sa postérité, il fallait qu'il la répandît dans l'un et l'autre monde, que cet olivier poussât ses racines par les campagnes de l'Occident comme par les campagnes de l'Orient, et qu'il portât partout, non-seulement sa fertilité, mais aussi sa gloire : *Erit quasi oliva, gloria ejus*.

La gloire de l'olivier consiste en ce qu'il n'est jamais dépouillé de sa verdure ; il a toujours des feuilles, et aussitôt qu'il en est tombé quelques-unes, il en reproduit de nouvelles.

Telle est la gloire du prophète Elie dans sa postérité ; c'est un olivier qui n'a jamais été dépouillé de sa verdure et de sa beauté. Il n'est pas mort, ni un homme illustre, ni une vierge dans son ordre, que leurs corps enterrés n'aient servi de semence pour en produire d'autres. Tous les siècles y ont vu

naître de nouveaux saints et de nouvelles saintes. La bonne odeur des vertus de Madeleine de Pazzi, que nous respirons encore, nous fait sentir que le nôtre n'en a pas été privé; et ceux qui viendront après nous, trouveront encore, dans ces sombres solitudes, des enfants qui n'auront point dégénéré de la première sainteté de leurs pères.

Ce n'est point ici qu'il faut craindre d'avoir jamais sujet de dire, avec le prophète, que le fruit de l'olivier a manqué, et qu'il a trompé les travaux et les espérances de son maître : *Mentietur opus olivæ*. Un jardinier plante un olivier de sa main, il le cultive avec soin, il l'arrose de ses sueurs; cependant est-il sur le point d'en recueillir les fruits? voici qu'un orage inopiné, une secrète malignité des astres trompent son attente, et rendent toutes ses peines inutiles.

Ce n'est point pour vous, saint prophète, que je crains un sort si malheureux; ni les orages que le démon peut exciter contre l'Eglise, ni la corruption du monde, ni les persécutions des tyrans, ne tromperont jamais vos espérances. Plus de cent quarante mille martyrs, qui ont répandu leur sang pour les intérêts de Jésus-Christ en moins de treize siècles, selon le rapport d'un historien de cet ordre, nous en donnent un préjugé fort heureux, et de fortes assurances que la gloire de cet olivier ne finira qu'avec les siècles : *Erit quasi oliva gloria ejus*.

Et, en effet, si l'on a dit à la naissance de l'Eglise que le sang des martyrs était la semence des chrétiens, pourquoi ne dirons-nous pas que le sang de tant de martyrs dans un seul ordre sera une semence de saints et de saintes qui ne finira jamais? Peut-on trop présumer en faveur d'une famille à laquelle la charité d'un prophète aussi zélé qu'Elie a donné naissance, qui a trouvé son progrès dans les larmes de tant d'âmes justes et dans le sang de tant de martyrs, et qui enfin ne doit trouver sa consommation que dans le sang même du patriarche qui l'a fondée?

Car, quand je fais réflexion qu'Elie est encore vivant dans le paradis terrestre, et qu'il y est réservé pour répandre son sang à la fin des siècles, ne peut-on pas croire que la Providence le veut ainsi, afin qu'il ait la joie de couronner lui-même sa postérité, en faisant passer devant lui tous ses enfants dans le ciel, et l'honneur de fermer lui-même le cercle de saints et de saintes qu'il a commencé sur la montagne du Carmel?

Et ne me dites point que le sort d'Elie serait à plaindre s'il était encore vivant, et qu'il lui serait plus avantageux d'être mort il y a plusieurs siècles, pour entrer dans le séjour de la gloire. Il est vrai qu'il ne la possède pas encore avec plénitude; mais il en a du moins les avant-goûts, avec cet avantage, qu'en acquérant tous les jours de nouveaux degrés de mérite, il se prépare une béatitude infiniment plus grande que celle qui lui eût été donnée à la fin d'une vie de quelques années. Elle lui est réservée

sans doute, cette béatitude, et ce doit être la récompense du bonheur qu'il a dans le paradis terrestre, de se disposer à répandre son sang contre l'Antechrist et ses faux prophètes.

TROISIEME PARTIE.

C'est une chose si extraordinaire que l'enlèvement d'Elie au paradis terrestre dans un chariot de feu, qu'il n'y a point lieu de s'étonner que les Pères se soient servis d'expressions extraordinaires pour exprimer ce prodige. Ils ont dit que la dignité de la grâce avait changé en sa faveur toutes les lois de la nature, qu'il avait laissé la mort sur la terre pour aller chercher la vie dans le lieu où notre premier père l'a malheureusement laissée, et que son état est dans les confins de la nature mortelle et immortelle, c'est-à-dire qu'il n'est ni entièrement mort ni entièrement vivant. Il est aussi séparé de la conversation des hommes, aussi peu sensible aux mouvements de la concupiscence que s'il était effectivement mort; il est aussi vivant que si, après une mort ordinaire, il était ressuscité et déjà dans le ciel, puisqu'en quelque état qu'il soit dans le paradis terrestre, Dieu seul, comme le dit saint Bernard de lui et d'Hénoch, y fait son occupation; il ne pense qu'à lui, il ne vit que pour lui, il ne connaît que lui, il n'aime que lui, il ne possède que lui : *Felices plures, quia soli jam Deo vivunt, soli vacant, intelligendo, amando, fruendo*.

Quoi qu'il en soit, son état est du moins fort peu différent de celui des bienheureux. Dans ce lieu de délices, il est exempt, comme eux dans le ciel, de toutes les incommodités ordinaires aux hommes mortels; il n'y est point sujet à tous les vices, il est au dessus du mouvement déréglé des passions; et si, lorsqu'il y fut transporté dans le chariot de feu, il laissa tomber son manteau, de peur qu'il ne l'embarrassât, c'est pour nous apprendre qu'ayant laissé dans le monde jusqu'aux vêtements du monde, il y laissait aussi toutes les concupiscences, dont ils sont comme les dépouilles.

Cet avantage est grand, ce n'est point de là néanmoins que je veux tirer la gloire de ce saint prophète. J'aime mieux dire que dans le paradis terrestre, sa principale occupation est de se frayer le chemin à la possession de Dieu, en s'offrant à lui tous les jours, comme la dernière victime du monde, qui sera immolée pour la défense des intérêts de Jésus-Christ; et qui, selon le langage de Tertullien, noiera dans son sang l'Antechrist et ses disciples : *Morituri reservantur, ut Antichristum suo sanguine extinguant*.

Si donc vous me demandez pourquoi Dieu, qui est si juste et si magnifique dans les récompenses qu'il donne à ses fidèles serviteurs, diffère néanmoins depuis tant de siècles, de consommer le bonheur d'Elie, et de lui donner la gloire que les autres saints possèdent incontinent après leur mort, je réponds avec saint Augustin qu'il en sera bien dédommagé par la gloire qu'il aura de souffrir le martyre pour Jésus-Christ, au

milieu des plus cruels supplices. Je réponds qu'il sera bien dédommagé de ce délai par l'honneur qu'il aura de soutenir ses intérêts dans un temps où toutes les puissances de l'enfer seront déchainées sur la terre pour les affaiblir ou pour les renverser; qu'il en sera bien dédommagé enfin par la gloire immortelle qu'il aura d'avoir été réservé, lui et Hénoch, entre tous les serviteurs de son maître, comme les plus embrasés de zèle et les plus disposés à donner leur sang pour sa défense.

Quel zèle, en effet, et quelle charité ne faut-il pas dans un homme, qui non content de la cruauté d'Achab et de Jézabel, de la fureur des Néron et des Dèce, de la rage des Dioclétien et de tous les autres tyrans, qui ont fait périr tant de chrétiens dans les supplices, consent de bon cœur à être réservé pour la fin du monde, afin d'y périr par la main de l'Antechrist, plus barbare que n'ont été tous les tyrans ensemble; et pour mieux dire, avec saint Jean dans son Apocalypse, par la main du démon même, qui sortira de l'abîme pour lui faire la guerre et pour le tuer?

Je sais qu'il s'est trouvé des saints, dont la charité n'a pu être ralentie par les plus cruels tourments. J'avoue que saint Paul désirait avec ardeur, d'être anathème pour tous ses frères, et que sainte Madeleine de Pazzi avait tant d'amour pour les souffrances, qu'elle disait continuellement: Plutôt souffrir que mourir; mais tous ces desirs n'ont point eu leur effet. Les souffrances qu'ils ont endurées ont trouvé leur commencement et leur fin dans un petit nombre d'années; et la mort qu'ils ont acceptée, dans le terme presque ordinaire à tous les hommes, les a mis en possession d'une gloire qui ne finira jamais.

Il n'en sera pas ainsi d'Elie, il y a plus de deux mille six cents ans qu'il consent au délai de la consommation de sa béatitude; et il y consentira jusqu'à la fin du siècle qui doit fermer la durée du monde. Et pourquoi? mes frères, sinon pour souffrir davantage, sinon pour satisfaire le désir qu'il a de se voir anathème, non-seulement pour le salut de ses frères, mais aussi pour les intérêts de son Dieu; sinon enfin pour faire agir son zèle et sa charité dans un temps où il y en aura peu sur la terre.

L'on dit que l'ambition d'un prince monta un jour si haut, que quelques philosophes ayant soutenu en sa présence qu'il y avait plusieurs mondes, il se mit à pleurer de ce qu'à peine il avait conquis une petite partie de celui que nous habitons. Si cette ambition, quoique blâmable, a été louée par de grands hommes, parce qu'elle marque une grandeur de courage peu ordinaire, quelle pensée devons-nous avoir, je ne dis pas de l'ambition, mais du zèle ardent du prophète Elie, qui consent à être la victime du siècle le plus corrompu, le plus malheureux? la victime du siècle, que nous pouvons appeler le terme et le centre de la malice de tous les autres; et cela pour satisfaire une charité, que ni la durée de l'Ancien Testament, ni l'espace du nouveau ne peuvent éteindre.

La seule idée des malheurs qui doivent

accompagner ce dernier siècle, jette l'horreur dans l'esprit de Jésus-Christ, qui dit aux filles de Jérusalem, qu'alors les stériles et les entrailles qui ne porteront point d'enfants, et les mamelles qui n'en nourriront point, seront heureuses, parce que les tribulations qui accableront les hommes seront sans exemple.

C'est néanmoins ce dernier siècle que l'on réserve au zèle de notre saint prophète. C'est un athlète que Dieu prépare dans le paradis terrestre, à combattre contre l'Antechrist et ses faux prophètes qui paraîtront alors; et c'est au milieu des tourments que ce monstre doit inventer contre les justes, qu'il doit périr d'une mort plus glorieuse que celle de Samson, quoique, semblable à lui, il doive faire de sa mort son triomphe, et de son sang un tombeau à ses ennemis, et aux ennemis de Jésus-Christ.

Voilà, mes frères, quelle doit être la fin de ce grand homme, que les Pères nomment avec justice le dernier apôtre et le dernier martyr du monde. Il y a plus de vingt-six siècles qu'il se prépare à ce grand sacrifice; et l'on pourrait le regarder dans le paradis terrestre comme ces victimes innocentes, que l'on engraisait anciennement avant que de les sacrifier, afin qu'elles fussent plus agréables à la divinité.

Qui de nous, mes frères, est jamais entré dans de si généreux sentiments? qui de nous a demandé de vivre, non pour goûter plus longtemps les plaisirs, mais pour être réservé à soutenir les intérêts de Jésus-Christ dans les temps où les persécutions seront plus cruelles? L'on ne regarde la vie que comme un temps de divertissement et de débauche; et peu d'entre nous la regardent comme un temps précieux destiné à ménager son salut, à procurer celui du prochain et à défendre la gloire de Dieu, qui est profanée dans le monde.

Nous ne sommes plus au siècle d'Elie, qui foudroyait l'impiété et l'avarice des Achab et des Jézabel. Nous ne sommes plus même au siècle de ce saint évêque, qui disait à Dieu: Seigneur, si vous jugez que je sois encore nécessaire au salut de votre peuple, je ne refuse pas le travail, ni de vivre plus longtemps. S'il s'en trouve quelques-uns qui fassent les zélés dans les compagnies, ce n'est souvent que comme ces acteurs que nous voyons sur les théâtres. Combien de fois avez-vous vu de ces gens qui, après avoir représenté les actions des saints, la constance d'un martyr ou la pureté d'une vierge, reprennent ensuite leur propre personnage, souvent fort libertin et deshonnête?

Tels sont les gens qui font les zélés de la gloire de Dieu dans les compagnies. Sous de beaux dehors ils cachent un cœur plein de corruption, de vengeance et d'impureté; ce ne sont que des comédiens, et leur zèle n'est qu'un jeu de théâtre.

Cependant, il n'y a pas un chrétien qui ne soit obligé par son baptême, de dire sincèrement avec le prophète Elie: *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum*: je suis zélé pour le Seigneur Dieu des armées. Et si l'apôtre

saint Jacques nous fait remarquer si exactement qu'Elie était un homme comme nous, sujet à toutes les misères de la vie : *Elías erat homo similis nobis passibilis*; c'est pour nous apprendre, qu'il n'a point eu d'autres obligations que nous, et que nos engagements ne sont pas moindres que les siens.

Prenez donc une partie de son zèle, travaillez au salut de votre prochain, sans négliger le votre; afin que vous participiez à la gloire dont il sera mis en possession, lorsque victorieux de ses ennemis, pour parler avec saint Jean dans son Apocalypse, il entrera, non plus dans un chariot de feu, mais dans une nuée éclatante, qui le portera dans le ciel.

SERMON IV.

Sur l'indulgence de la Portioncule.

ons parvus crevit in fluvium maximum.

Une petite fontaine a crû jusqu'à faire un très-grand fleuve (Esther, ch. XI).

Il y a cette différence entre Dieu et le monde, que le monde fait souvent de petites choses de celles qui étaient grandes; et que Dieu, au contraire, en fait de grandes de celles qui étaient petites.

Il n'est rien de plus grand que les honneurs dans le sentiment d'un ambitieux, et le monde en fait souvent la honte et la chute de ceux qu'il a élevés. Il n'est rien de plus grand que les richesses, selon le goût d'un avare, que faut-il toutefois pour les voir dégénérer en misères? qu'un peu de cette dissipation que le monde inspire si naturellement aux hommes. Il n'est rien de plus grand dans la pensée d'un voluptueux que les plaisirs, et le monde les change presque toujours en de honteuses et cruelles maladies. Il n'est rien enfin de plus grand dans la pensée de ceux qui aiment la magnificence, que la superbe structure de ces palais où les grands font leur demeure, et le monde en fait souvent des masures qui n'ont rien que d'affreux; et, il y a eu autrefois dans le monde des villes et des palais que l'on regardait comme les miracles de l'art, dont à peine l'on trouve aujourd'hui les vestiges.

Dieu, au contraire, fait presque toujours de grandes choses de celles qui étaient petites. Quoi de plus petit que le néant? Et il en a tiré toutes les créatures. Quoi de plus méprisable qu'un peu de boue? Et il en a formé l'homme, le plus excellent de ses ouvrages. Quoi de plus stérile que les rochers? Et il en a tiré des fontaines d'eau vive pour donner à boire à son peuple. Quoi de plus petit que les fontaines dans leurs sources? Et il en forme des rivières navigables pour l'utilité des villes et des provinces. Quoi de plus commun qu'un morceau de pain? Et Jésus-Christ le change en la substance de son corps pour nourrir les fidèles. Quoi de plus petit enfin, que l'église de Notre-Dame-des-Anges, où s'accomplit le mystère dont nous honorons la mémoire? Quelle source de grâces et de bénédictions néanmoins n'en coule-t-il pas aujourd'hui sur toute l'Eglise?

Si nous la regardons dans sa structure, elle n'a rien de magnifique. C'est une petite

chapelle abandonnée, dont saint François avait réparé les ruines pour y vaquer plus à l'écart aux exercices de la prière et de la mortification. Ce n'est qu'un petit lieu que cet homme séraphique appelle sa portioncule ou sa petite portion; quels miracles néanmoins ne s'y opèrent-ils pas pour notre consolation? Jésus-Christ y descend accompagné de sa Mère et des anges. Il y apparaît à François et s'y entretient avec lui. Saint François y demande à Jésus-Christ une faveur qui n'a point sa pareille, les anges en sont les témoins, et Marie s'intéresse à la faire accorder à saint François.

C'est cette faveur, mes frères, qui fait aujourd'hui l'objet de votre piété, et vous n'auriez pas le bonheur d'y participer, si, semblable à une petite fontaine dont la source est dans l'église de Notre-Dame-des-Anges à Assise, elle n'avait crû jusqu'à faire un grand fleuve qui coule par toutes les églises de l'ordre de saint François : *Fons parvus crevit in fluvium maximum.*

Il y a trois choses dans une fontaine, lesquelles je trouve parfaitement dans l'indulgence de la Portioncule. Elle a sa source, son canal et son bassin : sa source d'où elle sort, son canal par lequel elle coule, et son bassin qui la reçoit pour en distribuer les eaux; or, l'indulgence de la Portioncule a toutes ces choses : elle a sa source, son canal et son bassin.

Jésus-Christ est la source de laquelle elle sort, la sainte Vierge est le canal par lequel elle coule, et saint François est le bassin qui la reçoit pour la distribuer. Jésus-Christ est la source qui la communique à Marie; Marie est le canal qui la fait couler dans saint François, et saint François est le bassin qui la reçoit pour la distribuer à tous les pécheurs. Jésus-Christ l'accorde aux prières de Marie, Marie l'implore pour répondre au zèle de saint François, et saint François la distribue à tous les pécheurs par amour de leur salut.

PREMIERE PARTIE.

Il est vrai que Jésus-Christ est la source de toutes les grâces et que toutes nos églises sont vénérables, parce qu'elles sont les lieux ordinaires où les sources nous en sont ouvertes; tantôt dans les fonts baptismaux où nous sommes lavés du péché originel, et régénérés dans le Saint-Esprit; tantôt dans les tribunaux, où nous sommes absous de nos crimes, et tantôt sur nos autels, où l'hostie de notre salut est immolée, où la manne du ciel nous est distribuée et où nous sommes nourris du pain des anges et du corps précieux de Jésus-Christ.

Il faut avouer néanmoins qu'il y a de certaines grâces dont le Fils de Dieu paraît du moins plus parfaitement la source que de toutes les autres, et même des églises, où il prend plaisir de faire couler cette source, plus libéralement et plus miséricordieusement. Or, tel est le Fils de Dieu à l'égard de l'indulgence de la Portioncule, et telle est la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, à l'égard de toutes les autres églises.

Je dis donc premièrement, mes frères, que le Fils de Dieu paraît du moins plus parfaitement la source de l'indulgence de la Portioncule que de toutes les autres, et, sans prétendre diminuer le mérite de celles-ci, qui coulent également des plaies du Fils de Dieu, en voici les raisons. C'est que c'est Jésus-Christ lui-même qui l'accorde à saint François par l'intercession de Marie : c'est qu'il la confirme par des miracles ; c'est qu'il a bien voulu que les souverains pontifes la confirmassent d'une manière irrévocable ; c'est que sa bonté et sa miséricorde y semblent briller plus que dans les autres indulgences.

Les autres indulgences sont fondées, à la vérité, sur les mérites du Fils de Dieu, aussi bien que celle-ci ; mais c'est le souverain pontife qui nous en ouvre le trésor ; quand il lui plaît et comme il lui plaît.

Depuis que le Fils de Dieu est monté au ciel, après avoir laissé à saint Pierre et à ses successeurs, la puissance de lier et de délier sur la terre, il n'y descend plus pour nous dire, comme au paralytique et à Madeleine : tous vos péchés vous sont pardonnés. Il a laissé au souverain pontife et aux successeurs des apôtres, le soin de nous donner cette consolation, il les a faits les dépositaires de toutes ses indulgences. Disons plus, car les dépositaires n'ont point de droit sur les dépôts qui leur sont confiés ; il les en a faits les maîtres, avec pouvoir de les distribuer selon qu'ils le jugent à propos.

Toutes ces indulgences sont comme des eaux renfermées dans les réservoirs de l'Eglise, dont le Fils de Dieu a donné les clefs au souverain pontife pour les laisser couler tant et si peu qu'il lui plaît, mais ce n'est plus cela dans l'indulgence de la Portioncule, c'est Jésus-Christ lui-même qui la donne à saint François.

Il lui commande, à la vérité, d'aller trouver celui qu'il a fait son vicaire sur la terre, mais ce n'est point pour en obtenir la grâce qui lui est déjà accordée, ce n'est que pour la rendre plus authentique dans l'Eglise, où il a voulu, pour la plus grande sûreté de nos consciences, que l'on tint pour suspectes toutes les choses qui s'y établissent sans l'aveu et le consentement de celui qu'il en a fait le chef visible.

Aussi saint François fit bien entendre que c'était là sa pensée, lorsque le pape Honoré III, lui reprochant sa simplicité sur ce qu'après avoir reçu la confirmation de son indulgence, il se retirait de Rome sans se mettre en peine d'en faire expédier le bref, il lui répondit avec respect et humilité : Saint Père, votre parole me suffit, car, si l'indulgence dont je viens de vous demander la confirmation est l'ouvrage de Jésus-Christ, j'espère qu'il aura soin de la faire connaître dans le monde. Je ne veux point d'autre instrument public pour la prouver, que Jésus-Christ même ; c'est lui qui en a été le notaire, la sainte Vierge et les anges en ont été les témoins, en faut-il davantage pour la rendre authentique ?

ORATEURS SACRÉS. XXIII.

Vous voulez peut-être des miracles, en voici, mes frères : saint François demande à Jésus-Christ quel signe il donnera au pape que sa volonté est qu'il lui confirme son indulgence ; et en même temps Jésus-Christ lui commande de cueillir sur les ronces qu'il venait d'arroser de son sang, des roses blanches et des roses rouges, et de les porter au pape, qui est surpris d'en voir la fraîcheur dans la saison de l'hiver la plus rigoureuse. En voulez-vous un second ? Les prélats qui ont ordre de la publier, doutant que le pape eût accordé une grâce de cette conséquence, et qui pouvait diminuer le prix de toutes les autres, font leurs efforts pour ne publier que dix années de rémission de peine ; et, contre leur propre volonté, leur langue dit que c'est une indulgence plénière accordée pour toujours ; peut-on des miracles plus éclatants pour rendre une grâce non-seulement authentique, mais même irrévocable ?

Comme les autres indulgences ne sont accordées aux fidèles que sous l'autorité du souverain pontife, qui les limite toujours et pour la qualité et pour le temps, elles sont toutes révocables, quelque durée qu'on leur ait donnée dans les expéditions de la chambre apostolique. Il y a de certaines années où elles ont accoutumé de cesser, comme dans les grandes années du jubilé, ou dans d'autres circonstances de temps qu'il plaît au souverain pontife ; mais jamais l'indulgence de la Portioncule n'a été révoquée. Etant un présent que le Fils de Dieu a fait à saint François sans en limiter la durée, les papes n'ont jamais jugé à propos d'interrompre la consolation que nous avons de pouvoir la gagner tous les ans. Et saint François voulait, sans doute, faire entendre que telle avait été l'intention de Jésus-Christ, lorsqu'il dit au même pape Honoré III, qui voulait d'abord limiter la durée de cette grande indulgence à dix années : Je vous supplie, saint Père, de ne me pas tant donner ici les années que les âmes des pécheurs ; il y en aura jusqu'à la fin des siècles, parce que tel est le sort de la condition humaine, depuis le péché du premier homme. Je supplie donc Votre Sainteté d'avoir pour agréable que je puisse leur être utile jusqu'à la fin des siècles, par cette indulgence dont le Fils de Dieu est encore plus la source que de toutes les autres, parce que sa bonté et sa miséricorde semblent y briller davantage.

En effet, mes frères, plus l'amour et la miséricorde de Jésus-Christ paraissent dans les ouvrages de la grâce, plus on peut dire qu'ils lui sont propres et que ce sont ses ouvrages ; parce que depuis que les pécheurs lui ont coûté le prix de son sang, il est bien plus porté à la miséricorde qu'à la justice. Et cette inclination lui est si naturelle qu'on la voit éclater jusque dans la rigueur de ses jugements. Or, qui doute que l'indulgence que les fidèles viennent gagner aujourd'hui dans l'église de la Portioncule et dans toutes les autres églises de saint François par une extension de privilège que les souverains pontifes ont accordée, ne tienne plus de sa

(Diasept).

miséricorde que les autres; puisqu'elle se gagne plus aisément et avec moins de circonstances laborieuses?

Il ne s'agit point ici, mes frères, pour vous procurer la rémission des peines dues à vos péchés et vous faciliter l'entrée du ciel, il ne s'agit point de faire de grandes aumônes : vous diriez qu'il n'y aurait que les riches qui pourraient profiter de cette grâce; il ne s'agit point de faire de grandes mortifications ni de grands pèlerinages : vous diriez qu'il n'y aurait que des hommes forts et vigoureux qui pourraient l'obtenir; il ne s'agit point de longues prières, qui demandent du temps : vous diriez que cela ne s'accommodait pas avec ce que vous devez à votre commerce, à vos affaires, à vos familles. Il ne faut qu'une bonne confession, un repentir sincère de vos péchés, l'amour de Dieu, la pratique des vertus, avec la visite d'une église de l'ordre de saint François : quoi de plus court? quoi de plus facile? et où peuvent briller davantage la libéralité et la miséricorde du Sauveur, pour des pécheurs qui ne pourraient peut-être pas satisfaire à la justice de Dieu par cent ou par mille années de peines dans les feux du purgatoire?

Dans les autres indulgences plénières, il se fait pour ainsi dire un échange de la peine éternelle due au péché en une temporelle. L'on rachète celle-là par des jeûnes, des abstinences, et par tous les autres exercices rigoureux que la pénitence peut inspirer. Le coupable y trouve sa grâce, à la vérité; mais elle n'est pas si entière, du côté de la miséricorde, qu'il ne soit obligé de satisfaire à la justice par quelque peine : la justice veut avoir ses droits ou en ce monde ou en l'autre. Mais dans l'indulgence de la portioncule, vous diriez que la miséricorde et la justice sont d'intelligence pour faire une grâce entière au pécheur. Qu'il fasse une confession exacte, qu'il brise son cœur et qu'il l'humilie devant Dieu, que par les sentiments de la pénitence il fasse servir à la sainteté les membres d'un corps qu'il a fait servir à l'iniquité, qu'ensuite il vienne offrir à Dieu l'encens de ses prières dans les églises de saint François, et il peut espérer que ses péchés lui sont remis. De sorte que quand saint François vous invite, par le ministère de nos voix, à venir prendre part à cette insigne faveur, que son zèle pour votre salut vous a procurée, il pourrait vous dire ces belles paroles d'Isaïe : Vous tous qui avez soif, venez aux eaux de ma source et de ma fontaine; vous tous qui n'avez point d'argent, venez, hâtez-vous, prenez sans argent, et buvez sans aucun échange le vin et le lait de la miséricorde du Seigneur : voici que les sources vous en sont ouvertes dans toutes les églises de mon ordre, que ce grand privilège rendra à jamais recommandables par dessus toutes les autres églises de la terre.

En effet, mes frères, quoique Jésus-Christ soit, dans tous nos temples, la véritable source de la grâce que nous y trouvons, ce n'est pas toujours dans les plus magnifiques

que nous en sentons les effets et qu'elle coule avec plus d'abondance. Peut-être y en a-t-il encore quelques-unes dont l'impiété des ministres des autels pourrait avoir proscrit la grâce, comme l'impiété des anciens prêtres du temple de Jérusalem, ce miracle de l'art, et que tous les peuples de la terre venaient admirer, fut cause que Dieu l'abandonna, et qu'il permit aux Assyriens de le dépouiller et aux Romains de le ruiner.

De plus, qui sait s'il ne fait point dans nos églises ce qu'il fait dans la nature, où nous voyons, comme dit le roi-prophète, qu'il punit de sécheresse et de stérilité l'orgueil et l'élévation des montagnes, en voulant que les eaux, qui portent à la terre tant de fécondité, n'y fassent que passer comme des torrents, et, au contraire, que les fleuves et les fontaines coulent lentement dans les vallons et dans les plaines, pour y laisser la plénitude et l'abondance? *Qui emittis fontes in convallibus, inter medium montium pertransibunt aquæ.*

Quoi qu'il en soit, mes frères, avouons que si nous trouvons des grâces et des indulgences dans les autres églises, il s'en trouve peu qui aient été accordées avec autant d'éclat, et au milieu de tant de circonstances merveilleuses, que celle que vous trouvez aujourd'hui dans la petite église de Notre-Dame-des-Anges, et, par extension de privilège, dans toutes les églises de l'ordre de saint François.

Vos grâces et vos indulgences, ô mon Dieu! sont des fontaines que votre miséricorde fera passer rapidement par les hautes montagnes et par les lieux les plus élevés de l'univers; elles ont leur temps pour couler : quand le torrent sera passé, on ne les trouvera plus : *Inter medium montium pertransibunt aquæ.* Mais ces fontaines couleront jusqu'à la fin du monde dans les églises pauvres et humbles de saint François : *Emittis fontes in convallibus.*

Où, pécheurs, il ne tiendra qu'à vous, d'année en année, durant tous les siècles, de venir ici profiter du pardon que la miséricorde de Dieu vous accorde avec tant de facilité, et apaiser sa justice, que vous avez irritée par vos crimes. Ne craignez pas que l'eau de ces fontaines tarisse jamais, si vous ne vous en rendez indignes, ou par votre impénitence, ou par votre tiédeur dans le service de Dieu; car ce serait une erreur de vous persuader que les indulgences vous soient accordées, ou pour vous entretenir dans l'une, ou pour vous flatter dans l'autre, et une impiété de vous faire une grande idée de la miséricorde de Dieu, pour irriter plus longtemps et plus impunément sa justice. L'indulgence de Notre-Dame-des-Anges coulera toujours ici des plaies de Jésus-Christ comme de sa source, et Marie y sera toujours comme le canal qui la communiquera à saint François, pour contenter son zèle.

SECONDE PARTIE.

Quoique les justes aient beaucoup de crédit auprès de Dieu, ils n'obtiennent pas toujours de lui tout ce qu'ils demandent. Ils

prient quelquefois pour des hommes si coupables et si peu disposés à profiter des grâces, qu'il n'est pas surprenant que la justice de Dieu, irritée, semble leur dire encore, comme autrefois à Moïse : Quoi ! je vous accorderais le pardon pour de fameux criminels qui me méprisent et qui m'outragent ! Vous me répéteriez avec ce prophète, intercédant pour son peuple tombé dans l'idolâtrie : Ou pardonnez-leur, ou effacez mon nom du livre de vie, que je n'aurais point d'égard à vos prières : ma vengeance est juste, laissez-moi lui donner tout ce qu'elle demande, et les abandonnez à toute ma fureur.

Telle était la situation du monde, lorsque saint François demandait grâce à Jésus-Christ pour les pécheurs, et l'indulgence plénière pour tous ceux qui, contrits et humiliés, visiteraient sa petite église de Notre-Dame-des-Anges. Ce n'étaient que désordres et impudicité ; l'iniquité était entrée jusque dans le sanctuaire ; et si cet homme séraphique n'avait été envoyé sur la terre pour soutenir l'Eglise par son zèle et celui de ses enfants, les papes mêmes, auxquels Dieu le fit connaître par des visions extraordinaires, demeurent d'accord qu'elle aurait souffert beaucoup par le relâchement des mœurs et de la discipline.

Cependant, mes frères, le mal était si grand et la justice de Dieu si irritée, que l'humble François, qui ne se flatta jamais d'aucun crédit, désespérant de l'apaiser par ses vœux, est contraint d'intéresser Marie dans ses demandes, Marie, qu'il sait être partout le canal de la grâce, pour user des termes de saint Bernard ; Marie, la dépositaire des trésors de Jésus ; Marie, la mère de l'amour et l'avocate des pécheurs.

Voici, mes frères, un spectacle admirable : Marie et François sont, pour ainsi dire, aux prises avec la justice de Dieu irritée ; cette justice a déjà la foudre en main pour exterminer les pécheurs ; François est prosterné devant elle, pour en suspendre l'exécution, mais en vain : la justice n'a point d'égard à ses vœux ; il faut que Marie les seconde, que cette divine Esther joigne ses prières à celles de ce nouveau Mardochée, et qu'ils s'intéressent ensemble auprès du roi du ciel et de la terre, pour faire révoquer le funeste arrêt qu'il a déjà prononcé contre un peuple malheureux.

C'en est fait, mes frères, la grâce est accordée à tous les pécheurs ; l'indulgence que Jésus-Christ avait peine à accorder à son serviteur François, quoique juste et fidèle, il l'accorde à sa mère. Eh ! que ne lui accorderait-il pas, lorsque, pour attendre son cœur sur nous, elle lui présente les mamelles qui l'ont allaité, les soins qu'elle a eus de l'élever, les peines qu'elle a souffertes pour le conserver, les sueurs et les larmes qu'elle a versées pour le chercher lorsqu'il était égaré ?

Ne diriez-vous pas, mes frères, que saint François est ici ce Joab, lequel n'ayant pu persuader à David de rappeler son fils Absa-

lom et de lui pardonner, va chercher la veuve Thécuite, si recommandable par sa sagesse et par son crédit, pour obliger ce roi, par les charmes et par les discours touchants de cette femme, à lui donner la grâce qu'il demande pour le coupable ?

Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus, et Dieu ne veut pas qu'une âme périsse ; mais il diffère l'exécution de son arrêt, de peur que celui qu'il a rejeté ne se perde entièrement. C'est pourquoi je suis venue parler au roi mon seigneur, pour lui demander grâce en faveur de la seule étincelle qui me reste, et le supplier de nous délivrer, moi et mon fils, de la main de ceux qui nous veulent exterminer de l'héritage du Seigneur.

Alors le roi dit à cette femme : N'est-il pas vrai que tout ce que vous venez de me dire est une adresse de Joab ? Rien n'est plus véritable que ce que vous dites, mon seigneur, répartit la Thécuite : c'est, en effet, votre serviteur Joab qui m'a donné cet ordre de me présenter devant vous, et qui a mis tout ce que je viens de vous dire dans la bouche de votre servante ; c'est lui qui m'a commandé de vous parler ainsi, pour vous obliger à révoquer l'arrêt que vous avez prononcé contre votre propre fils. Le roi, touché de cet innocent artifice, dit à Joab : Je vous accorde la grâce que vous me demandez : allez, et faites revenir mon fils Absalom.

Si Marie n'a pas eu besoin, comme la Thécuite, que François lui mit des paroles à la bouche, pour toucher le cœur de Jésus-Christ, et le forcer par là à révoquer l'arrêt qu'il avait prononcé contre les pécheurs, du moins pouvons-nous dire, mes frères, que celles qu'elle lui adresse ne sont que l'écho des pensées et des intentions de saint François, et que Jésus-Christ aurait pu dire à sa mère, comme David à la Thécuite : N'est-il pas vrai que ce que vous venez de me dire est une adresse de François, et que c'est lui qui vous a mis à la bouche la prière que vous me faites ?

Quoi qu'il en soit, mes frères, Jésus-Christ dit à saint François des paroles équivalentes à celles que David dit à Joab : *Ecce placatus feci verbum tuum, vade ergo et revoca puerum Absalom* : Vous m'avez apaisé, et je vous accorde la grâce que vous me demandez. Allez donc et rappelez les pécheurs ; allez leur dire que leurs péchés leur sont remis, et qu'en entrant dans cette église avec tous les sentiments d'une véritable pénitence, ils y gagneront l'indulgence plénière que vous sollicitez pour eux.

Ou bien disons encore, si vous voulez, que Marie fait pour les pécheurs, dans cette occasion, quelque chose de semblable à ce que fit Respha pour les sept cadavres des enfants de Saül, que David avait mis entre les mains des Gabaonites, qui les crucifièrent sur une montagne et les exposèrent aux bêtes, pour satisfaire le Seigneur.

Cette femme, prenant un cilice, Pétendit sur une pierre et demeura là depuis le com-

mencement de la moisson, jusqu'à ce que l'eau et la rosée du ciel tombassent sur eux. Elle empêchait les oiseaux de déchirer leurs corps pendant le jour, et les bêtes de les manger pendant la nuit, et ne les abandonna pas que David, touché de sa piété et de sa tendresse, ne les eût fait enlever, pour être enterrés avec les os de Saül, dans le tombeau de leurs pères.

En effet, mes frères, n'est-ce pas là ce que fait Marie dans l'église de la Portioncule? Elle voit son Fils irrité contre les pécheurs et prêt à les livrer à sa justice. Elle voit déjà les feux qu'elle a allumés pour les consumer, elle aperçoit déjà les démons, ces oiseaux du ciel, ces bêtes cruelles, sur le point de fondre sur eux pour les déchirer; que fait Marie dans une conjoncture si fâcheuse pour les pécheurs? Gagnée par les prières de saint François, elle emploie son crédit pour eux auprès de son Fils. Elle lui proteste qu'elle ne s'éloignera pas de la pierre de l'autel de la Portioncule, qu'il n'ait changé de sentiments à leur égard, et qu'il n'ait versé sur eux l'eau du ciel et la rosée de sa grâce : *Donec stillaret aqua super eos de celo*. Ne diriez-vous pas que c'est un autre Jacob aux prises avec l'ange, et qui lui proteste qu'il ne le quittera pas qu'il ne lui ait donné sa bénédiction?

Elle est enfin tombée du ciel, mes frères, cette eau et cette rosée, la grâce et l'indulgence vous sont accordées par les prières de saint François à Marie, et par le crédit de Marie auprès de Jésus-Christ. La bénédiction vous est donnée, et c'est dans cette occasion que vous pourriez dire après le roi-prophète, et avec plus de vérité que jamais : Grâces immortelles vous soient rendues, ô mon Dieu pour les bénédictions que vous nous accordez en considération de votre Mère, cette terre vierge échappée à la corruption d'Adam, cette terre qui n'a jamais porté ni ronces, ni épines; et qui ne se sent en rien des malédictions que ce fameux criminel a attirées sur tous les hommes. Par la grâce de l'indulgence que vous nous accordez en ce jour à sa prière, vous détournez la captivité de Jacob; et vous nous faites vos enfants, d'esclaves du monde que nous étions.

Jusqu'ici, ô mon Dieu, vous avez paru comme un créancier rude et sévère, qui ne sait ce que c'est que de remettre rien de ce qu'on lui doit, et dont la justice ne donne point la liberté aux coupables qu'ils n'aient payé jusqu'à la dernière obole : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem*. Nous vous disions bien avec le roi-prophète, Seigneur, mettez en oubli nos iniquités passées, que vos miséricordes se hâtent de nous prévenir, parce que nous sommes réduits à une extrême misère. Assistez-nous, ô Dieu qui êtes Notre-Sauveur, délivrez-nous pour la gloire de votre nom, et pardonnez-nous nos péchés, de peur que les nations ne disent : Où est maintenant leur Dieu? *Ne forte dicant in Gentibus : Ubi est Deus eorum?* Mais avec tout cela vous ne laissiez pas d'exiger

de nous ce que nous ne pouvions vous payer que par les larmes et les regrets de toute notre vie, et comme votre justice nous trouvait toujours criminels, toujours débiteurs insolubles, nous étions toujours dans la crainte de ne pouvoir la satisfaire, selon la grandeur de nos iniquités.

Mais depuis l'heureux moment que vous avez accordé à Marie et à François, l'indulgence plénière de la Portioncule, et tant d'autres dont nous pouvons profiter, quel changement, Seigneur, dans votre conduite! *Remisisti iniquitatem plebis tuæ, operuisti omnia peccata eorum* : Vous avez oublié vos intérêts, vous avez remis l'iniquité de votre peuple, vous avez couvert ses péchés pour vous ôter tout sujet de lui faire du mal. C'est ici tout de bon que vous vous réconciliez avec l'homme. Autrefois vous ne pardonniez qu'à demi, vous accordiez la rémission de la culpabilité, sans accorder entièrement celle de la peine; mais depuis que vous nous accordez des indulgences plénières, où le mérite infini de vos douleurs supplée à notre faiblesse, le temps de rigueur est passé, si nous le voulons. *Mitigasti omnem iram tuam, avertisti ab ira indignationis tuæ* : Vous apaisez aujourd'hui toute votre indignation, vous calmez tous les mouvements de votre colère, et l'on voit en vous la miséricorde régner sur la justice, en faisant couler sur François, par le canal de Marie, les eaux de votre grâce et de votre indulgence; et en faisant que saint François soit comme le bassin qui les va distribuer à tous les pécheurs.

TROISIÈME PARTIE.

Nous n'avons pas toujours l'avantage, mes frères, de puiser les eaux des fontaines dans leurs sources mêmes, ou dans leurs canaux; les sources en sont souvent cachées dans les entrailles d'une montagne, ou dans le creux d'un rocher; et les canaux qui nous les apportent de leurs sources dans nos bassins ou dans nos réservoirs, sont presque toujours enfermés dans la terre pour en conserver sans doute la pureté.

Quoique Dieu n'ait pas besoin de toutes ces précautions pour nous distribuer l'eau de sa grâce dans toute sa pureté, il imite toutefois ordinairement cette conduite. Dans les sacrements, par exemple, nous ne voyons pas Jésus-Christ qui est la source de la grâce, nous ne voyons pas ses plaies qui en sont les canaux, nous ne voyons que les vaisseaux sacrés qui renferment, ou le sang du Sauveur, ou l'eau, ou les huiles qui nous apportent cette grâce et qui nous la distribuent par le ministère des prêtres.

Il arrive la même chose dans l'indulgence de la Portioncule, Jésus-Christ qui en est la source est invisible pour nous, personne ne le peut voir et vivre tout ensemble. Marie qui en est le canal, est invisible, nous n'avons pas encore mérité la consolation de voir celle dont le soleil et la lune admirent la beauté; nous n'y voyons que saint François, qui s'y fait l'intercesseur et l'avocat des pécheurs auprès du Fils et de la Mère. Nous n'y voyons que cet homme séraphique, qui

est comme le bassin qui la reçoit de l'un et de l'autre pour la distribuer à tous les hommes.

Il y a cette différence entre le ruisseau qui conduit les eaux dans le bassin, et le bassin qui les reçoit, que le ruisseau n'ayant qu'un petit canal, semble n'avoir été fait que pour l'usage du bassin; au lieu que le bassin étant rond et présentant ses eaux de tous côtés, semble nous marquer qu'il est fait pour l'usage de tout le monde. Ne diriez-vous pas, que quand après avoir reçu dans son sein, les eaux d'une belle source, il les répand avec égalité par-dessus ses bords, c'est qu'il en veut communiquer la douceur à toutes les parties de l'univers.

Nous voyons quelque chose de semblable dans l'indulgence de la Portioncule. Jésus-Christ est la source qui la fait couler dans Marie, Marie est le canal qui la porte à tous les hommes et en particulier à François, et François est le bassin qui la reçoit pour la distribuer à tous les pécheurs de l'univers. Allez, François, semble lui dire Jésus-Christ en accordant cette grâce au zèle qu'il a d'avancer notre salut, allez porter les eaux de ma grâce par tout le monde. Je veux que vous soyez le vase qui la répande sur tous les hommes, comme les eaux d'une fontaine se répandent dans les places publiques d'une grande ville, par-dessus les bords de son bassin : *Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide.*

Ne dites donc plus, mes frères, comme le paralytique de l'Evangile, que vous n'avez point d'homme pour vous jeter dans l'eau de la piscine probatique; dans cette eau où vous pouvez trouver la guérison de tous vos maux : *Hominem non habeo.* Le voici enfin, cet homme charitable, vous l'avez trouvé dans la personne de saint François; c'est lui qui s'offre de vous descendre dans le bain salulaire de la grâce. Il le portera même ce bain salulaire par toutes les parties de la terre, où il y a des maisons de son ordre, afin de prévenir l'impuissance où vous seriez de le venir chercher.

Mais que dis-je, mes frères, que vous l'avez trouvé cet homme charitable qui vous manquait pour vous descendre dans les eaux salutaires de la grâce? Disons plus, et ajoutons que vous avez en lui cet ange même qui descendait du ciel pour donner le mouvement aux eaux de la piscine, sans quoi elles n'étaient point salutaires.

Oui, mes frères, il est cet ange, et cet ange, sans doute, sans lequel l'eau de la grâce qui vous sanctifie aujourd'hui, ne serait pas en mouvement pour votre salut. N'est-ce pas lui qui a porté la Mère de Dieu à intercéder pour vous auprès de son Fils? N'est-ce point la prière de cet humble serviteur de Dieu, qui a pénétré cette nuée salulaire qui est toujours entre Jésus-Christ et les pécheurs, pour empêcher que sa colère ne les écrase? *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.*

Qu'est-ce en effet que cette nuée, sinon Marie qui nous est représentée sous ce sym-

bole dans plusieurs endroits de l'Ecriture? La nuée est entre nous et le soleil, Marie est entre nous et Jésus-Christ, le soleil de justice; et comme lorsque le ciel est tout couvert de nuées, notre vue ne peut pas se porter jusqu'au soleil, si les nuées qui sont entre lui et nous ne lui donnent passage; de même nos vœux ne vont guère jusqu'à Jésus-Christ, s'ils ne passent par Marie. Or, à quelles prières se rend-elle sensible, sinon à celles des cœurs contrits et humiliés, tel qu'était celui de François, lorsque abattu, prosterné contre terre et fondant en larmes, il la suppliait de lui ménager la grâce et l'indulgence qu'il désirait pour les pécheurs? *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.*

N'est-ce pas lui qui, pour obliger le Fils de Dieu à lui désigner le jour auquel cette eau de la grâce serait en mouvement pour le salut des pécheurs, se dépouille de sa tunique et va se rouler dans les buissons d'épines voisins de sa cellule, comme pour demander cette faveur au Fils de Dieu, par autant de bouches que les épines font de plaies sur son corps et par autant de voix qu'elles tirent de gouttes de sang?

Saint Bernard faisant réflexion sur la sueur de sang que Jésus-Christ souffrit au jardin des Oliviers dans toutes les parties de son corps, dit qu'il n'y a point de tourment qui nous ait mieux marqué l'ardeur extrême de son amour; et qu'il ne souffrit cette sueur universelle, qu'afin que si les bourreaux épargnaient quelque petite partie de son corps dans sa Passion, il pût dire néanmoins qu'il n'y en avait aucune qui n'eût répandu du sang pour notre salut.

Disons la même chose de saint François, lorsque pour obtenir l'indulgence de la Portioncule, il se roule tout nu dans les buissons d'épines. Ce n'est point assez pour le zèle qu'il a d'avancer notre salut, de verser des larmes, de faire des vœux au ciel, de prier la Mère de Dieu de lui être favorable, et de crucifier son corps par des pénitences ordinaires. Il faut que pour imiter de plus près l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs, il verse du sang de toutes les parties de son corps, il faut qu'il les déchire toutes dans les épines, afin de pouvoir nous dire, comme saint Paul le disait de soi-même aux Corinthiens : Pour ce qui est de moi, je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes : *Ego autem libentissime impendam, et superimpendam ipse pro animabus vestris.* Voilà les artifices dont s'est servi ce nouvel ange pour mettre en mouvement l'eau de la grâce, qui nous guérit aujourd'hui de tous nos maux.

Je sais que la petite église de la Portioncule est appelée la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, parce que la sainte Vierge y apparaissait accompagnée des anges, et que ces esprits bienheureux y conversaient familièrement avec saint François. C'étaient les anges qui allaient l'avertir lorsque le Fils de Dieu le demandait dans cette chapelle. C'étaient les anges qui l'y conduisaient, et

ce furent eux qui y chantèrent des cantiques, pour rendre grâce à Jésus-Christ, de la bonté qu'il avait eue d'accorder à saint François l'indulgence plénière que nous gagnons en ce jour. Mais sans perdre le respect que je dois à ces esprits bienheureux, ne pourrais-je pas dire que cette chapelle porte aussi le nom des anges, parce que saint François y parut comme l'ange qui donna mouvement aux eaux salutaires de la grâce qui sanctifie tous les pécheurs?

Le Fils de Dieu a souvent pris dans ses apparitions les mêmes formes et les mêmes vêtements de ceux qu'il a voulu consoler par sa présence. Il apparaît en pèlerin aux disciples qui vont à Emmaüs, parce qu'ils étaient aussi en voyage. Et pour imprimer ses stigmates à saint François, il lui apparaît en séraphin, pour nous dire, sans doute, qu'il est un séraphin par son amour. Un ange qui vient annoncer la joie à tous les hommes, leur paix et leur réconciliation avec Dieu, semblable à celui qui apporta aux pasteurs la bonne nouvelle de la naissance de Jésus-Christ. Un ange enfin, qui vient verser sur nous, non plus ces fioles qui renfermaient les eaux de son indignation et de sa colère; mais celles qui contiennent les fleuves de sa miséricorde et de ses indulgences.

Lavamini, mundi estote: Lavez-vous donc, mes frères, pendant que ce nouvel ange les fait couler sur vous. Purifiez vos consciences, videz vos cœurs de toutes les ordures du péché; mais avec une résolution si sincère de ne plus retourner à vos crimes, que vous puissiez dire avec la sainte Epouse, dans toutes les occasions qui se présenteront de les commettre: *Lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos*.

Non, objets profanes, je ne veux plus jeter les yeux sur vous. Non, biens périssables du monde, je ne veux plus vous désirer, ni vous amasser par tant de voies injustes. Non, faux plaisirs de la concupiscence, je ne veux plus vous goûter. J'ai purifié mon cœur, j'ai lavé mes pieds dans les eaux de la grâce et de l'indulgence que saint François a fait couler sur moi des plaies de Jésus-Christ par le mérite de sa Mère; comment pourrais-je me résoudre à les souiller de nouveau? La coulpe et la peine de mes péchés me sont remises, Dieu me fasse la grâce de persévérer dans cet état, jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'appeler dans sa gloire.

SERMON V.

Sur saint Arnoul, évêque de Metz.

Justitia ante eum ambulabit.

Il marchera sur les pas de la justice (Psaume LXXIV).

Il n'y a proprement de la justice qu'en Dieu, devant qui les anges ont des défauts, devant qui nos justices ne sont que des injustices, selon le langage de l'Ecriture; s'il s'en trouve dans les créatures, ce n'est qu'un petit ruisseau qui se perd dans l'immensité de cet océan; ou un faible rayon, qui disparaît en la présence de ce soleil, dont

la beauté est sans tache, dont la clarté est sans éclipse, et que l'on appelle, par excellence, le soleil de justice. Comme il n'y a que lui seul, ou qui soit saint par essence, ou qui soit incapable de juger des choses par les apparences, il n'y a aussi que lui seul dont la justice soit irrépréhensible.

Il veut cependant que les hommes marchent aussi sur les pas de cette vertu; et nous avons aujourd'hui à parler d'un saint, dont la vie n'a fait l'admiration de tous les siècles que parce qu'elle a été réglée sur les lois de la justice et de la sainteté.

Il est rare que les hommes commencent leur vie avec autant d'éclat et autant de marques de bénédiction; et ce fut, sans doute, ce qui fit dire à un saint anachorète, qui demeurait en un lieu voisin de la maison de ses parents, que cet enfant, comme un autre Jean-Baptiste, serait grand un jour devant Dieu et devant les hommes.

Quand on est prince, et que l'on peut compter, comme saint Arnoul, des rois et des héros parmi ses ancêtres et ses descendants, je ne suis pas surpris qu'on soit appelé grand devant les hommes; mais qui ne sait que toute la grandeur des hommes, comparée à celle de Dieu, n'est qu'un néant? Saint Arnoul néanmoins a été grand devant lui, aussi bien que saint Jean-Baptiste; et quand j'en recherche les raisons, je les trouve dans les paroles de mon texte, sur lesquelles l'Ecriture a aussi établi la grandeur du même précurseur du Messie: *Justitia ante eum ambulabit*. C'est qu'il a toujours marché sur les pas de la justice, et que cette vertu, qui doit être également la règle des saints et des héros, a donné le mouvement à toutes ses actions. Soit à la cour, soit à la guerre, où l'on ne fait pas toujours gloire de suivre les lois de cette vertu, il ne s'est jamais éloigné d'elle.

Pour établir cette vérité, considérons-le dans les trois principaux endroits qui ont partagé toute sa vie: dans la cour des rois, dont il est tantôt le père et tantôt le ministre d'Etat; dans l'Eglise, où il a l'honneur d'être élevé à la dignité d'évêque; et dans les déserts de la Vosge, où, après avoir renoncé à toutes les grandeurs du monde, il s'exerce aux austérités de la pénitence; et vous verrez que dans tous ces différents Etats il marche toujours sur les pas de la justice.

A la cour, loin de s'y servir de l'autorité dont il est revêtu pour opprimer les misérables, la justice lui apprend à ne s'en servir que pour leur consolation, et leur rendre ce qui leur appartient, selon les lois de l'équité. Dans l'Eglise, loin de faire servir à l'ambition la pourpre dont il y est honoré, il ne la fait servir qu'à l'utilité de son troupeau, et ne distingue son caractère que par la justice et la sainteté de ses actions. Dans les déserts de la Vosge, loin de regarder sa solitude comme un lieu de repos, où il pouvait se délasser des fatigues auxquelles l'avait engagé la multitude des affaires de la cour et de l'épiscopat, il ne l'envisage que

comme un champ de bataille, où la justice de Dieu veut qu'il prenne les armes à la main pour combattre contre soi-même et mortifier son corps.

Il marche donc partout sur les pas de la justice. A la cour, la justice fait de lui un ministre d'Etat sans passion; dans l'Eglise, la justice fait de lui un évêque sans reproche; dans le désert, la justice fait de lui un pénitent sans relâche.

PREMIÈRE PARTIE.

Le soleil n'est pas plus nécessaire au monde que la justice l'est dans un Etat, d'où vient que les anciens l'ont nommée la fille du soleil : parce que le soleil est un bien public, et duquel viennent tous les autres. La justice, dit Tertullien, disputant contre Marcion, n'est pas seulement un bien, elle est la conservatrice et la protectrice de tous les biens qui affermissent un Etat et qui en font la félicité : *Non species solummodo; sed tutela censenda est bonitatis.*

C'est elle, en effet, qui maintient le droit des hommes et celui de Dieu; c'est elle qui maintient la vertu, les bonnes mœurs, l'innocence, la foi publique, la piété, les autels; et comme cet ange, armé d'une épée de feu, qui était à la porte du paradis terrestre pour en éloigner le crime et les criminels; Dieu a mis à la main des hommes d'Etat, qui sont nos anges tutélaires, l'épée de la justice pour faire régner partout la sainteté, l'innocence et l'équité.

Si la fausse gloire, qui se tire des grandeurs du monde, était capable de toucher les saints qui sont dans le ciel, je m'accommoderais à la coutume; et, relevant la naissance de saint Arnoul, j'irais chercher dans l'histoire les sources de son illustre et royal maison, dont la noblesse et l'ancienneté sont assez connues.

Je vous ferais voir qu'il est descendu de la maison royale de France, et qu'il comptait le grand Clovis entre ses ancêtres maternels; que c'est de lui qu'est sortie la seconde race de nos rois, par Anchise, son fils aîné, duc et comte palatin, qui fut père de Pépin, surnommé le Vieux, maire du palais, de qui vint Charles Martel, Pépin, roi de France, et l'empereur Charlemagne. Je vous ferais voir les rangs qu'il a tenus dans les cours de Théodebert, de Clotaire second et de Dagobert, sous lesquels il eut le gouvernement de plusieurs provinces, fut maire du palais, et toujours chargé du poids des plus importantes affaires.

Mais, comme il n'y a que la vertu qui soit capable de toucher les saints et de nous édifier, je me contente de vous dire qu'il ne s'est jamais servi de son rang, de son autorité et de ses emplois, que pour faire du bien à tout le monde et rendre la justice à tous les malheureux qui avaient recours à sa protection.

Ce que la terre est dans le monde, les nuées dans l'air, les fleuves et les fontaines dans les campagnes, ce grand homme l'a toujours été au milieu des provinces que les rois confiaient à son gouvernement. La

terre n'est pas dans une distance plus égale de toutes les parties du ciel, la rosée ne tombe pas plus indifféremment dans les déserts et dans les parterres; les fontaines et les rivières ne coulent pas plus également pour le riche et pour le pauvre, pour le citoyen et pour l'étranger, que la justice de saint Arnoul était rendue également à tous les peuples.

C'était un centre au milieu du royaume, dont les lignes étaient toutes égales. Son logis était un temple dont la porte était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de son appui. Les grands n'y étaient pas mieux écoutés que les petits; les riches n'y étaient pas plus favorablement traités que les pauvres, persuadé que dans sa condition il tenait la place de Dieu, qui ne fait acception de personne.

Etre à la cour dans une grande faveur, y être dépositaire de l'autorité de son souverain, et rendre tant qu'on peut tout le monde heureux; faire du bien à ceux qui en ont besoin, consoler les affligés, protéger les innocents, assister les pauvres et changer leur fortune, sont des choses qui se trouvent très-rarement ensemble.

La cour est un lieu où les hommes sont accoutumés à n'aimer qu'eux-mêmes; où ils sont si fort retranchés dans leurs intérêts, qu'ils n'en sortent point, non pas même pour les intérêts de Dieu, bien loin d'en sortir pour ceux du public. Ce n'est pas qu'ils ne s'y piquent de paraître obligeants, qu'ils ne fassent sonner bien haut les noms d'amitié, de générosité et de toutes les vertus bienfaisantes, qui sont les liens les plus doux et les plus fermes de la société civile; ils se vantent assez que leur plus grande passion serait de partager leur fortune avec tout le monde; mais ils ne sont rien moins que ce qu'ils veulent paraître, beaucoup de paroles, point d'effet: comme ces torrents qui font beaucoup de bruit, et qui ne laissent qu'un peu d'écume et une grande stérilité où il semblait qu'ils allaient porter l'abondance.

Font-ils du bien à quelques-uns? c'est parce qu'ils voient que ces gens-là peuvent leur être bons ou nécessaires à quelque chose, soit pour leurs plaisirs, soit pour leur réputation, soit pour leur fortune. Leurs bienfaits et leurs bons offices ne viennent pas tant d'un fonds de bonne volonté qui soit en eux, que de l'espérance qu'ils ont que tout cela leur reviendra par quelque autre endroit et avec usure.

S'ils ne peuvent point avoir ces vues, bien loin de se servir de leur autorité pour faire justice aux malheureux, elle devient en eux la matière de tous les crimes; c'est un instrument dont se servent leurs passions pour perdre le monde; c'est un feu qui ne pardonne à rien, un déluge qui abîme tout, une épée toujours trempée dans le sang, qui n'est pas plutôt essuyée d'un meurtre, qu'elle se souille d'un autre; c'est un tonnerre qui gronde toujours, qui tient les peuples dans un continuel effroi, et qui

brise tout ce qu'il touche; c'est un orage qui désole les campagnes; c'est une affliction publique, et une guerre universelle qui n'a point de trêve, durant laquelle, sous prétexte d'enrichir l'Etat, ils s'enrichissent eux-mêmes des dépouilles du pauvre, de la veuve et de l'orphelin.

O justice! qui ne devrais être consacrée qu'à la consolation des malheureux! faut-il que tes usages, étant si saints par eux-mêmes, soient devenus si profanes par les dérèglements des hommes? faut-il, qu'étant née pour honorer le mérite et pour couronner la vertu, tu sois employée pour autoriser le crime et les violences? Ainsi voyons-nous qu'on ne donnait autrefois l'apothéose qu'aux plus fameux criminels, et qu'on n'ordonnait le triomphe qu'à ceux qui avaient plus commis de meurtres, plus ruiné de villes et plus désolé de provinces.

Saint Arnoul était fort éloigné de toutes ces violences, qui perdent les Etats et les peuples. On peut dire que son temps était le siècle où la justice avait pris naissance : *Orietur in diebus ejus justitia*; qu'il n'était venu au monde que pour délivrer le pauvre de l'oppression, que pour rendre aux veuves et aux orphelins ce que les mains cruelles des riches avaient usurpé sur eux; pour imposer des bornes à l'avarice, qui n'en a point; et pour arrêter le cours de ces effroyables cupidités, qui désirent généralement tout ce qu'elles n'ont pas.

C'était une divinité favorable à tous les pauvres. Il savait que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et d'exercer la charité ou la justice; il savait enfin que les peuples opprimés ont besoin de compassion et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissants, et nulle pitié n'assiste les faibles; et où l'on croit faire grâce à des malheureux, quand on n'achève pas de les opprimer.

Deux choses sont absolument nécessaires à un ministre d'Etat pour distribuer la justice aux sujets de son prince. Un entendement bien éclairé, une volonté bien réglée : l'un pour connaître la nature et la qualité des affaires qui se présentent devant lui; l'autre, pour en décider selon que les lois et l'équité le demandent. Si l'entendement n'a point la connaissance des affaires, la volonté ne saurait se déterminer à rendre justice aux particuliers qui l'en font l'arbitre; et si la volonté se trouve dérégulée, quelque lumière qu'il y ait dans l'entendement, elle s'éclipsera; et par le pouvoir qu'elle a sur cette noble faculté de l'âme, elle l'empêchera de former aucun jugement équitable; elle l'obligera même de prendre le mensonge pour la vérité, le vice pour la vertu et le défaut pour la perfection. De sorte que pour se servir utilement de son autorité, il faut tout à la fois, et que l'entendement soit bien éclairé, et que la volonté soit bien réglée et bien désintéressée.

Ce sont les deux choses auxquelles saint Arnoul s'est appliqué tout le temps qu'il a vécu à la cour dans l'autorité. Quoi de plus éclairé que son esprit vif, pénétrant et accoutumé, par une longue habitude dans les sciences et dans l'administration des affaires, à discerner le bien d'avec le mal, le parfait d'avec le defectueux, le réel d'avec l'apparent? Il portait la lumière dans les ténèbres les plus épaisses, il pénétrait l'abîme des cœurs les plus cachés, il sondait le fond des intentions les plus secrètes; et, comme il n'était point sujet à l'illusion, il n'y avait point de mérite déguisé qui pût séduire son esprit ni qui pût se flatter de son estime.

Quoi de plus réglé que sa volonté, qui s'attachait partout à suivre celle de Dieu? Comme il n'y avait point de passion qui l'agitât, point de promesse qui le corrompît, point de menace qui l'épouvantât, point d'espérance ni de crainte qui le fit agir; comme il n'était prévenu ni d'aucun excès de haine ni d'aucun excès d'amour; comme il n'avait point de lâche complaisance ni d'aversion dérégulée pour personne, la justice seule était la règle de ses actions.

S'il faisait des grâces, c'était par le ministère de la justice; s'il faisait du bien, c'était par les mains de la justice : il jugeait tout avec équité. La faveur n'avait nul accès auprès de lui; et c'eût été en vain, grands du monde, que vous fussiez venus solliciter ce ministre d'Etat par les marques de votre crédit, par les appareils de votre grandeur, par les caractères de votre autorité; c'eût été en vain que vous eussiez frappé à sa porte par le bruit de vos carrosses et par la pompe de vos équipages; en vain que vous eussiez paru à ses yeux tout couverts d'or et de pourpre : si la vérité n'avait été jointe à cette apparence magnifique, si la vertu n'avait autorisé cet éclat extérieur, Arnoul ne vous eût point écoutés; et, bien loin d'obtenir ses grâces, vous n'eussiez reçu de lui que des reproches.

Ce soleil était né pour éclairer plus d'un monde. De si grandes vertus étaient descendues du ciel pour faire du bien à plus d'un Etat, et à un autre Etat que celui de la cour. Aussi Dieu, qui fait quelquefois connaître sa volonté par la voix du peuple, permit alors que celui de ce florissant diocèse demandât, tout d'une voix, Arnoul pour son évêque et son pasteur. Ce fut alors que ce grand saint se trouva contraint de changer de monde, de passer de la cour à l'épiscopat; mais ce fut toujours pour marcher sur les pas de la justice.

SECONDE PARTIE.

Si quelqu'un souhaite l'épiscopat, il désire une fonction et une œuvre sainte, dit l'Apôtre, mais il faut qu'un évêque ait bien des vertus pour se rendre digne de son ministère; il faut qu'il soit équitable, modéré, désintéressé, juste, saint, tempérant; qu'il exerce l'hospitalité, qu'il aime les gens de bien, qu'il soit fortement attaché à la parole de vérité, telle qu'on la lui a enseignée,

afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine et de convaincre ceux qui s'y opposent; il faut, en un mot, qu'un évêque soit irrépréhensible : *Oportet episcopum irreprehensibilem esse.*

Saint Arnoul avait de trop humbles sentiments de soi-même pour désirer de sortir de la cour afin d'entrer dans l'épiscopat; quoique ses vertus et son zèle pour la gloire de Dieu ne le rendissent pas moins digne de porter la houlette du bon pasteur, que sa probité et sa prudence l'avaient rendu digne de porter la balance et la main de justice des souverains de la terre. Mais il n'y fut pas plus tôt élevé, contre son inclination, qu'il songea à en remplir tous les devoirs, et à se rendre utile à son troupeau, plus par sa justice et son bon exemple, que par son éloquence et la force de ses discours.

Il faut qu'un pasteur possède de grandes vertus qui le distinguent des autres fidèles; il faut, dit saint Bernard, qu'il se sanctifie lui-même et qu'il sanctifie les autres; il faut qu'il ne soit pas comme les canaux qui, se remplissant tout d'un coup, se vident aussi en même temps des eaux qu'ils ont reçues; mais qu'il ressemble à un vase qui attend qu'il soit plein pour laisser couler au dehors ce qu'il a de trop; qui, libéral envers les autres et abondant en lui-même, répand de sa plénitude sans se vider de ce qu'il renferme. Il faut qu'il se remplisse de grâces, et qu'il en répande sur les autres.

Si un pasteur se contentait de n'être vertueux que pour soi, il ne serait pas ce qu'il doit être; je veux dire un vase d'élection pour porter le nom de Dieu : et s'il voulait réformer les autres sans songer à se réformer soi-même, il ne serait bon ni à soi, ni à eux; et le troupeau dont il prendrait soin, pourrait lui dire avec saint Bernard : *De cumulo, si vales, adjuva me, sin autem parcito tibi.* Remplissez-vous des vertus que vous voulez m'inspirer, sinon épargnez-vous la peine de me conduire; car si votre vie est déréglée et de mauvaise odeur, quel secours en tirerai-je pour mon salut? Et si vous êtes méchant pour vous, à qui serez-vous bon : *Si enim tu tibi nequam, cui bonus eris?*

Ne craignez pas, mes frères, qu'on ait jamais reproché rien de semblable à saint Arnoul. Quoiqu'il eût passé la plus belle partie de ses jours à la cour, où ordinairement on ne fait gloire que des apparences de la vertu, où l'on se croit homme de probité, quand on a ce je ne sais quel esprit d'enjouement et d'attachement aux plaisirs de la vie, qui fait que l'on s'accommode à tout le monde, sans se mettre en peine s'il y va de son salut et des intérêts de Dieu : cependant, comme il y avait vécu plutôt en évêque qu'en courtisan, il n'eut pas tant besoin pour entrer dans l'épiscopat, de changer de mœurs, que de changer d'habit.

Je ne sais même s'il me tromperais de dire que Dieu permit moins ce changement pour lui donner de nouvelles vertus, que pour faire éclater au dehors celles qu'il avait acquises; et pour vérifier en sa personne, ce

que Tertullien disait des premiers chrétiens, dont le seul habit confondait les vices et faisait rougir l'impudence : *De occursu meo vitia suffundo, o quam grande pallii beneficium est, sub cujus cogitatu, vel improbi mores erubescunt!* Je confonds le vice à ma rencontre, c'est assez que ceux qui vivent dans le dérèglement, pensent que je suis leur évêque, ou aperçoivent mon habit, pour avoir honte de vivre dans le crime.

A la cour, sa vertu était comme resserrée au dedans de lui, elle était cachée sous la pompe et sous la magnificence des habits que la mode, qui est le tyran des mœurs, l'obligeait d'y porter, et sans laquelle la vertu même paraît barbare et étrangère. Mais dès qu'il fut revêtu de l'habit d'évêque, si sa modestie lui avait pu permettre de prononcer ces paroles de Tertullien; ah! qu'elles auraient eu de force et de vérité dans sa bouche; car il ne confondait pas seulement les vices, il les dissipait.

Les moindres crimes, dit le Sage, n'osent s'exposer aux yeux du roi qui est dans son lit de justice; disons la même chose de ce saint évêque. La vertu était en lui comme dans son trône, et sa présence était capable d'arrêter et d'étouffer même les passions, non-seulement celles qui n'avaient pas encore toute leur impétuosité, mais les plus furieuses qui les menaçaient et qui étaient armées contre sa propre vie.

Ne nous en étonnons pas, mes frères; la crainte et l'étonnement sont le tribut des grandes vertus et des grands crimes. La grandeur des crimes fait quelquefois la sûreté de ceux qui les commettent, parce qu'on n'ose les attaquer. Il en est de même, à plus forte raison, des grandes vertus, il y a du péril à les approcher. Quelque disgrâce qui les accompagne, quelque calamité qui les obscurcisse, elles ne sauraient effacer les caractères de grandeur, et les lumières qui nous forcent à les respecter.

Le soldat qui entra dans la chambre de Marius pour l'assassiner, ne fut pas moins frappé de la majesté de ce grand homme, tout malheureux qu'il était, que cet autre Romain entrant au sénat pour donner la mort à César, fut épouvanté de la majesté de cet empereur. Un Italien qui avait résolu d'assassiner son prince, craignant que la majesté et les vertus qui paraissaient sur son visage, ne le fissent manquer de courage et de cruauté, lorsqu'il serait prêt à exécuter son dessein, essaya longtemps de se fortifier, en massacrant tous les jours son portrait avec le même poignard qu'il voulait lui plonger dans le sein.

Si des vertus païennes ont été capables de produire de si grands effets, peut-on s'étonner si les chrétiennes qui reluisaient avec tant d'éclat dans la personne de saint Arnoul, jetaient partout l'admiration et la crainte; et si elles furent capables d'adoucir un roi irrité, dont la colère est d'autant plus à craindre, qu'il ne croit personne au-dessus de lui, qui ose tirer vengeance de ses attentats et de ses homicides?

Arnoul demande permission à Dagobert de sortir de la cour, pour passer le reste de ses jours dans la solitude, aux exercices de la pénitence. Ce roi, craignant que l'absence de ce saint évêque ne fit tort à ses affaires, et que les vertus qu'il avait rendues si familières à la cour, où elles sont ordinairement comme dans une terre étrangère, ne se retirassent avec lui dans le désert, la lui refuse, et le menace de faire tuer ses enfants s'il se retire.

Irrité de sa persévérance et de la liberté qu'il prit de lui dire, que la justice de Dieu se vengerait de sa cruauté, s'il trempait ses mains dans le sang des innocents, il tire son épée pour la lui plonger dans le sein.

Mais que peut la fureur contre celle qui n'a pas besoin de gardes, ni de soldats pour se défendre? Dagobert sent je ne sais quoi qui l'arrête, il se calme, il s'adoucit. Toute la cour, qui était éblouie de l'éclat de sa vertu, se jette à ses pieds, lui demande pardon pour le prince, on lui accorde ce qu'il désire; et enfin toute la colère du roi qui avait conspiré contre sa vie, se brise, pour ainsi dire, à ses genoux, tout de même que les flots écumeants de la mer, qui menacent quelquefois le monde d'un second déluge, viennent se briser sur le rivage, où le doigt de Dieu leur a marqué des bornes.

O vertu! que ta force est divine! que l'empire que tu exerces sur les cœurs et sur les volontés est admirable! que les hommages que tu te fais rendre sont étonnants! mais qu'ils sont doux, puisque tu les exiges sans te servir de cruauté ni de violence! mais qu'ils sont justes, puisque l'on remarque tous les jours, que ce ne sont pas seulement des hommes raisonnables qui te les rendent, mais des hommes pleins de passion et de fureur; non-seulement des hommes pleins de passion et de fureur, mais des créatures insensibles qui ne sont accoutumées à rendre hommage qu'au Créateur.

Vous me prévenez, mes frères, et vous vous imaginez peut-être que je vais faire une ample description des lépreux et des malades qu'il a guéris, des démons qu'il a chassés, des feux qu'il a éteints et d'une infinité de miracles qui rendent témoignage de sa vertu. Mais non, mes frères, je laisse le dénombrement de toutes ces merveilles, pour des discours qu'on ne pourrait remplir de choses encore plus admirables et plus importantes, et me contente de vous dire, que l'eau, cet élément qui ne respecte personne, a envoyé des tributs et des hommages à sa vertu.

L'eau nous cache ses trésors, et les ensevelit dans des gouffres si profonds, que nous n'en pouvons rien avoir, qu'en nous exposant à de grands périls. Les naufrages que font ceux qui vont sonder les abîmes de la mer pour trouver les perles, sont des preuves qu'elle ne nous doit point ce tribut par justice; que ce qu'on lui prend est une rapine qui mérite qu'elle noie nos rivages par représailles, qu'elle engloutisse nos maisons et nos villes, qu'elle inonde nos campa-

gnes et qu'elle prenne sur nous autant de terres que nous lui volons de richesses dans son sein.

Je sais bien que Jésus-Christ a souvent exercé un pouvoir absolu sur elle, qu'il a marché sur ses flots, calmé ses tempêtes; et que pour payer le tribut à César, quoiqu'il n'en dût à personne, il dit à saint Pierre : Allez à la mer, jetez-y votre ligne, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le, et lui ouvrez la bouche, vous y trouverez une pièce d'argent de quatre drachmes, prenez-la, et la leur donnez pour moi et pour vous; mais ce sont là des tributs qu'elle rend à Jésus-Christ, et qu'elle ne rendrait pas à tout le monde.

Cependant, mes frères, la Moselle, ce beau fleuve qui arrose si agréablement vos campagnes et votre ville, fait quelque chose de semblable en faveur de saint Arnoul. Ce saint homme passant un jour sur le pont de Trèves, jette son anneau dans ce fleuve, en priant le Père des miséricordes, de lui faire la grâce de le recouvrer avant que de mourir, pour marque de la rémission de ses péchés.

Quelle pensée, mes frères! quelle demande! Peut-on se fier sans témérité à la restitution d'un fleuve, ou qui cache dans ses abîmes tout ce qu'on lui donne, ou dont le rapide cours l'entraîne à la mer, comme pour lui porter le tribut de ses eaux? Ah! c'est ici que je reconnais avec saint Bernard, que rien n'est impossible à la vertu, qu'elle peut tout espérer, qu'elle peut tout entreprendre. Le croiriez-vous, mes frères, longtemps après cette action, Arnoul va visiter saint Romaric dans les montagnes des Vosges, pour s'y entretenir avec lui des biens de l'éternité; et là, il recouvre son anneau dans les entrailles d'un poisson qu'on leur avait préparé pour souper.

Quoique cette grâce ne soit que la récompense et le témoignage de sa vertu, je ne sais si je la dois moins admirer que sa vertu même. Dieu veut que nous travaillions à avoir pour nous le témoignage de notre bonne conscience; mais il ne veut pas que nous ayons, sur la terre, une entière certitude de notre justification devant lui.

Il veut que nous soyons justes, modérés, tempérants, zélés pour sa gloire, charitables envers les pauvres, et tels que l'était saint Arnoul, qui, après s'être quelquefois épuisé de tout son argent, vendait encore ses meubles pour en consacrer le prix à leur soulagement; mais au milieu de toutes ces vertus, il veut que flottant entre la crainte et l'espérance, nous ignorions si nous sommes dignes de son amour ou de sa haine. Il veut que nous disions avec le prophète Jonas : Malheureux que nous sommes, qui de nous sait s'il est converti, et si Dieu lui a pardonné : *Quis scit si convertatur, et ignoscat Deus?*

C'est une connaissance néanmoins, que Dieu donne à saint Arnoul. Il dispense pour lui, des lois de sa justice qui a sagement ordonné que les hommes vivraient dans

cette incertitude, pour les retenir toujours dans le devoir; et crainte qu'étant trop assurés de leur bonheur, ils fussent moins sur leurs gardes, ils ne tombassent dans l'indifférence, et de l'indifférence dans l'impie.

Je n'en suis pas surpris, mes frères, rien de semblable n'était à craindre pour la vertu da saint Arnoul. Aussi, loin de se ralentir depuis cette assurance de la rémission de ses péchés; loin de dire comme ces lâches dont parle saint Bernard : j'ai bien travaillé, il faut maintenant que je me repose, il ne parle plus que de quitter la cour et l'épiscopat; il ne respire plus que la solitude, non pour y passer le reste de ses jours dans le repos, mais pour y marcher sur les pas d'une justice rigoureuse, qui ne lui met les armes à la main, que pour combattre contre lui-même.

TROISIÈME PARTIE.

Il y deux sortes de solitudes; une solitude philosophique et une solitude chrétienne. La première est celle de ces sages du siècle, qui, persuadés combien l'embarras et le tumulte du monde est contraire à cette application et à ce recueillement que demande l'étude des sciences, regardent la retraite comme un lieu favorable à la contemplation de la nature, qui y paraît dans toute sa pureté et avec tous ses charmes; qui y étale ses richesses et ses trésors, et qui y dévoile ses secrets et ses mystères.

Ils la considèrent comme un refuge et un asile, où cessant de se voir les témoins forcés des désordres et des extravagances des autres hommes, ils jouissent d'une agréable paix et d'un doux repos. Cette solitude, quoique selon les apparences, l'asile de la sagesse, de la paix et de la vertu, ne laisse pas d'être vaine; étant certain que ce n'est souvent qu'un ambitieux désir de savoir ce que l'on peut ignorer sans conséquence, un amour passionné de soi-même, un fastueux dépit contre le monde qui ne nous est pas agréable, un orgueilleux mépris du commerce et de la société, qui la font aimer et désirer.

La solitude chrétienne est celle de ces hommes bienheureux, qui, éclairés des lumières de la foi, et conduits par l'esprit de la souveraine sagesse, vont chercher dans les bois et entre les rochers, ou un asile à leur innocence, s'ils ont eu le bonheur de la conserver, ou le recouvrement de cette même innocence, s'ils ont eu le malheur de la perdre.

C'est dans celle-ci, mes frères, que saint Arnoul vient chercher un port assuré pour sa vertu. Quoiqu'il n'eût point donné dans les écueils dont la cour est remplie, il savait que l'innocence y est toujours en danger de faire naufrage, et qu'il n'y a que la solitude où un cœur vraiment dégoûté des mœurs, des intrigues, des maximes et des vanités du siècle, peut se regarder comme Noé dans son arche, ou comme Lot sur la montagne, après qu'il fut délivré de l'embrasement de l'infâme ville de Sodome.

Que n'ai-je vu les affreux déserts de Remiremont, ces montagnes pendant en précipices, ces grottes sombres, ces vallées obscures, que le soleil perce à peine de ses lumières, et plus propres à servir de sépulture à des morts que de demeure à des hommes vivants; que n'ai-je vu cette fameuse solitude que saint Romaric a consacrée par sa présence, et dont il a fait la retraite de tant de personnes de qualité, qui, loin du grand monde, y vaquent uniquement à Dieu! Je vous en ferais la peinture, et par la différence que vous trouveriez entre cette image et celle de la cour, où saint Arnoul avait passé une bonne partie de ses jours, vous comprendriez, sans autre discours, son détachement des choses de la terre et son attachement à Dieu.

C'est là que, repassant dans l'amertume de son cœur sur tous les moments qu'il avait donnés aux affaires civiles et politiques, il se hâtait de les reconquerir par des veilles et par des applications continuelles à Dieu; c'est là que, revêtu d'un cilice sous l'habit du grand patriarche saint Benoît, et que, content d'un peu de pain et d'eau, il se punissait ou de la magnificence des habits qu'il avait été contraint de porter à la cour, ou de la délicatesse des tables où il s'était trouvé, quoiqu'il ne les eût jamais tenues que pour se prêter aux bienséances de sa qualité et de son état.

C'est là enfin que, plein de regret d'avoir été si souvent le témoin des plaisirs et des fâcheries des hommes, quoique sans y mêler son cœur, il se déchirait à coups de discipline, et que se regardant, d'un côté, comme un scélérat et un criminel, et de l'autre, comme un juge irrité, il se faisait passer lui-même par les lois de la plus sévère justice.

Je sais que la solitude est la mère de toutes les vertus; mais j'apprends aussi de saint Chrysostome qu'elle l'est encore plus de la pénitence que de toutes les autres. D'où vient que ce Père, parlant de la difficulté qu'il y a à faire pénitence dans le monde, au sujet de ceux qui, la voulant embrasser du temps de saint Jean-Baptiste, se retiraient dans le désert, et se faisaient baptiser dans les eaux du Jourdain, dit agréablement, par une expression figurée, que la pénitence est une plante humide, qui ne se plaît qu'au milieu des bois, que sur le bord des étangs et des rivières.

Ne semble-t-il pas, en effet, que saint Arnoul, qui avait pratiqué toutes les autres vertus, dès sa jeunesse, ne soit entré dans le désert que pour y trouver celle-là que le monde et la cour ont proscrite? On se voit trop dans ces endroits, et on y est trop exposé à la vue des autres, pour y exercer librement une vertu qui nous fait regarder comme des sauvages et des barbares. Il faut de l'ombre et des ténèbres, selon la parole d'un ancien, pour n'avoir point de compassion de soi-même, non plus que des autres. *Miserationem tenebre non habent.*

Un ancien orateur rapporte, dans le pané-

gyrique qu'il a fait à la louange de Constantin, que ce prince dépouilla sa miséricorde naturelle dans un combat qu'il eut avec Ruricius, durant la nuit. Comme le jour, qui lui découvrait les vaincus dans les autres combats, ne lui permettait pas d'employer toute sa force pour achever de les perdre, parce que la vue du sang excitait sa compassion, jusqu'à lui faire craindre les victoires inhumaines, quoique nécessaires et glorieuses ; aussi il n'y avait rien de plus inexorable que Constantin dans les ténèbres, qui, lui ôtant la vue des objets capables de l'exciter à la pitié, le laissaient dans le plein usage de sa force, et dans la liberté de faire voir ce que peut une majesté irritée.

Permettez-moi, mes frères, d'appliquer cette pensée à ce que fait saint Arnoul dans les déserts de Remiremont. Ne direz-vous pas, en effet, à lui voir traiter son corps avec tant de rigueur, qu'il n'ait quitté le grand monde que parce qu'il était contraint de s'y épargner trop lui-même, et qu'il ne se soit retiré sous l'ombre épaisse de ces arbres, et dans l'obscurité de ces grottes, que pour se traiter sans miséricorde et sans compassion ?

Où sont-ils les grands qui, charmés de cet exemple, quittent le monde et la cour, et se renferment, je ne dis pas dans le désert, mais dans leur cabinet, pour s'y punir en secret des crimes qu'ils ont commis, ou pour y prévenir ceux qu'ils pourraient commettre ?

Où sont-ils, les hommes d'Etat, qui, après avoir passé la meilleure partie de leur vie à rendre justice à tout le monde, sans songer à leur salut, tournent enfin toute leur justice contre eux-mêmes, et qui, après avoir vidé tous les procès des hommes, pensent sérieusement à accommoder leurs différends avec Dieu ?

Où sont-ils, en un mot, ces chrétiens qui, après avoir vécu dans l'iniquité et commis mille injustices, rentrent enfin dans les voies de la justice, en consacrant à la pénitence les restes d'une vie faible et languissante ? Il n'y en a presque point, mes frères, ces exemples ne sont plus en usage, ils ne sont bons que dans nos livres et nos histoires.

Cependant glorifiez-vous tant qu'il vous plaira d'une illustre naissance et d'une longue suite d'ancêtres et de héros dont le sang a coulé dans vos veines. Vantez-vous du revenu de vos charges, de l'étendue de vos terres, de la magnificence de vos palais, outre qu'il y a plus de vanité dans votre noblesse que de solidité, plus de pauvreté que d'abondance dans vos richesses, qui ne font qu'irriter vos desirs, au lieu de les apaiser, et qu'allumer votre soif, sous prétexte de l'éteindre, quel mérite aurez-vous avec tout cela devant Dieu, si vous ne marchez sur les pas de la justice, et si vous n'acquiescez ces vertus que l'on ne met point au rang des riches successions, et de ces superbes bâtiments qui ne sont que les dépouilles des carrières et des forêts ?

Flattez-vous tant qu'il vous plaira d'une générosité guerrière qui vous rend intrépide au milieu des périls et des combats, où l'on vous voit animer les plus lâches à leur devoir, par l'exemple de votre valeur ; si vous n'allez à la victoire sur les pas de la justice, si cette vertu n'est pas jointe au courage, si, pendant que vous triomphez de l'ennemi, vous êtes vaincu par votre ambition, votre valeur n'est qu'une lâcheté, votre force n'est qu'une faiblesse, vos conquêtes ne sont que des usurpations et des pillages.

Glorifions-nous enfin de toutes les sciences capables de nous faire regarder comme les oracles de notre nation, et comme les miracles de notre siècle. Attribuons-nous l'éloquence nécessaire pour captiver les cœurs et les esprits, si nous ne sommes justes, humbles, modérés, amateurs de la pénitence, que sommes-nous devant Dieu, qu'un airain sonnante, une cymbale retentissante, un rocher qui forme un écho ; mais qui n'a point d'âme, point de vie, point de sentiment ?

C'est donc en marchant sur les pas de la justice, que nous nous sanctifions, et que nous nous rendons agréables à Dieu ; c'est par elle que nous vivons, c'est par elle que nous respirons : la gloire même que nous espérons n'est, selon le langage de l'Apôtre, qu'une couronne de justice, *corona justitiæ*. Je vous la souhaite.

SERMON VI.

Sur saint Roch.

Ab infantia crevit mecum misratio, et de utero matris mee egressa est mecum.

La compassion a crû avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère (Job, ch. XXXI).

Quand je fais réflexion sur ce que dit l'histoire de la vie de saint Roch, qu'il est sorti du sein de sa mère avec l'impression d'une croix rouge sur son estomac, il me semble, mes frères, que je ne saurais mieux commencer son panégyrique que par ces paroles, que Job a dites de soi-même dans une sainte confiance : La compassion est sortie avec moi du sein de ma mère, et elle a crû avec moi depuis mon enfance.

A qui, en effet, les peut-on appliquer avec plus de justice qu'à un homme sur qui la nature a pris plaisir de graver le plus grand signe de la miséricorde et de la charité de Dieu envers les hommes, et qui, durant toute sa vie, en a rempli si parfaitement tous les devoirs envers le prochain ?

Il est vrai que la compassion est une vertu si naturelle à toutes les créatures, que les plus insensibles mêmes n'en paraissent pas dépouillées. La terre, qui envoie ses vapeurs au ciel, le ciel qui verse ses rosées sur la terre, le soleil qui éclaire si régulièrement les bons et les méchants, les rivières qui arrosent les villes et les campagnes, l'air qui s'introduit dans nos poudrons, le feu qui nous échauffe, tout cela ne nous montre-t-il pas que les créatures ne sont point faites pour elles-mêmes, et que toute la nature ne s'en-

tretient que par un commerce mutuel de charité?

Ce que nous disent toutes les créatures, nous voyons souvent que les hommes l'oublient, quoique en eux seuls, néanmoins, l'en devrait trouver les vrais sentiments de la charité, et l'oublie de telle sorte, que si Dieu n'en rappelait de temps en temps la mémoire parmi eux, en donnant au monde des hommes d'une charité extraordinaire, l'on pourrait dire encore ce que saint Chrysostome reprochait un jour à ses auditeurs, que la dureté du siècle a contraint la miséricorde à retourner au ciel, d'où elle est descendue avec le Fils de Dieu.

Nous l'avons aujourd'hui, mes frères, cet homme extraordinaire, nous l'avons dans la personne de saint Roch; et c'est lui qui va rappeler dans nos cœurs les généreux sentiments de la charité.

Considérez-le depuis sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie, suivez-le dans tous ses voyages, réfléchissez sur toutes ses actions, et nous dites si vous en trouvez quelque une qui ne porte le caractère de la charité.

Comme cette vertu était sortie avec lui du sein de sa mère, et que son âme en avait été, pour ainsi dire, revêtue aussitôt que d'un corps, il la devait porter jusqu'au tombeau. Il eût été difficile qu'ayant toujours présente à ses yeux cette croix rouge que la nature, ou plutôt que la grâce avait imprimée sur son estomac, il ne sentit point dans son cœur les deux mouvements que la méditation de la croix doit exciter dans un cœur fidèle. Un mouvement d'aversion pour soi-même, en faisant réflexion qu'il faut que la malice de son péché ait été bien grande, puisqu'il a tant coûté à Jésus-Christ pour la réparer. Un mouvement de tendresse pour les malheureux, en faisant réflexion qu'il faut que l'homme soit bien cher à Jésus-Christ, puisqu'il en a bien voulu souffrir les ignominies pour le soulager.

Saint Roch les a sentis ces deux mouvements; le premier l'a privé de toutes les douceurs qui pouvaient rendre la vie agréable à un homme de sa condition; et le second l'a chargé de tous les soins qui pouvaient contribuer au soulagement des malheureux.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, le premier mouvement que la méditation de la croix du Fils de Dieu doit exciter dans nos cœurs, est un mouvement d'aversion pour nous-mêmes et un renoncement à toutes les douceurs qui peuvent flatter la chair et les sens. Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus-Christ, qu'il se renonce soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Sans cela, la charité ne peut entrer dans une âme, la tendresse pour le prochain ne se trouve point avec l'amour-propre dans un même cœur; ce sont deux choses absolument opposées, et il faut se déposséder de l'une pour donner place à l'autre.

Il faut se haïr pour aimer parfaitement son prochain, il faut se priver de quelque

chose pour lui donner ce qui lui manque. Quand il est triste, il faut s'affliger avec lui, pour lui donner de la joie; et nous ne pouvons guère le rendre heureux qu'aux dépens des choses qui font la félicité de l'homme terrestre.

C'est pourquoi le grand Apôtre ayant entrepris de faire le portrait de la parfaite charité, lui donne tous les traits qui sont opposés à ceux dont on a coutume de se servir pour peindre l'amour-propre. La charité, dit-il, n'est point jalouse, elle n'est point envieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne regarde en toutes choses que Dieu et le prochain comme sa dernière fin. L'amour-propre, au contraire, toujours envieux, toujours jaloux, n'a point d'autre objet, point d'autre fin que soi-même. Il ne recherche que ses avantages particuliers, il n'estime, il n'aime, il ne craint que ce qui le touche sans garder ni règle, ni mesure.

C'est donc une nécessité que nos cœurs se vident de l'un, s'ils veulent se remplir de l'autre. Ils sont à l'égard de ces deux amours, ce que sont nos mains à l'égard des choses matérielles. Quand elles sont pleines d'une chose, il faut qu'elles quittent ce qu'elles tiennent pour recevoir ce qu'on nous présente. Voilà la règle de la parfaite charité, et c'est celle que saint Roch a suivie dès sa naissance.

Je dis, dès sa naissance, mes frères, car que voudrait dire la loi sévère que cet enfant se prescrivit dès son berceau, de ne prendre le sein de sa nourrice qu'une seule fois le jour, les mercredis et les vendredis, quelque effort que l'on fit pour le lui faire prendre plus souvent? Que voudraient dire ces petites mortifications, ces jeûnes, ces abstinences qu'on lui vit pratiquer avec étonnement dès l'âge de cinq ans, sinon que les rigoureux sentiments de la croix, dont le signe était imprimé sur son corps, étaient déjà passés dans son cœur, qu'il se haïssait déjà soi-même; et qu'en se privant de toutes les douceurs de la vie, il faisait déjà, pour ainsi dire, un fonds de tendresse pour soulager un jour les malheureux?

De si beaux commencements ne furent point de ces ferveurs d'une tendre jeunesse que l'usage de la liberté vient presque toujours ralentir, et qui ressemblent ordinairement à ces feux qui ne sont pas de longue durée; pour avoir un peu trop brillé dans leur naissance.

Les vertus que la grâce fit briller en lui dès le berceau se fortifièrent avec sa raison. A peine fut-il en état d'user de tous ses droits, qu'au lieu de goûter tranquillement toutes les douceurs de la vie au milieu des biens et des dignités qu'il avait héritées de ses ancêtres, il se dépouilla de ceux-là au profit des pauvres, et de celles-ci en faveur de ses parents, persuadé qu'il est bien difficile d'avoir le cœur tendre, quand on vit au milieu des biens et des honneurs qui mettent une si grande distance entre nous et les malheureux.

Ce n'est pas que la grandeur ne s'accorde fort bien avec les exercices de la charité chrétienne. L'on n'est pas de bronze pour être élevé sur le trône. L'on a vu des princes et des princesses porter en même temps sous la pourpre, et un corps mortifié par le cilice, et un cœur sensible à la misère du prochain. Vous m'avouerez cependant que, comme l'on n'entre guère dans les dignités, que pour avoir un rang considérable dans le monde, ou pour maintenir les intérêts de sa maison, l'on n'en use rarement que par rapport à soi-même.

C'a été pour nous préserver du venin qu'elles portent avec elles, que Jésus-Christ même, qui pouvait les sanctifier, en a toujours rejeté l'honneur, pour n'en prendre que les soins et les travaux. Il est roi, et en cette qualité, il prend sur lui toutes les charges de la royauté. Il défend son peuple et le protège contre tous ses ennemis; mais sitôt qu'on lui en veut rendre les honneurs, il se dérobe et s'enfuit dans le désert.

Il est pontife et prêtre dont le sacerdoce est éternel; mais toute la gloire qu'il en tire, c'est de compatir à nos faiblesses, et d'être tout ensemble le sacrificateur et la victime. Il est pasteur souverain; mais, au lieu de se revêtir de la laine de ses ouailles, de tirer leur lait et de se nourrir de leur substance, il leur donne son sang, et se fait leur nourriture. Il est le chef de tous les hommes, et, en cette qualité, tous ses membres devraient exposer leur vie pour lui conserver la sienne; mais, au contraire, le seul avantage qu'il en tire, c'est de la sacrifier pour les racheter. Il est notre maître, en un mot, mais, au lieu de se faire servir, il fait gloire de laver les pieds de ses serviteurs, et de dire publiquement ces belles paroles qui confondent l'orgueil des grands qui méprisent les pauvres : *Non veni ministrari; sed ministrare*. Voilà l'exemple que nous a laissé Jésus-Christ, et c'est celui que saint Roch a voulu suivre.

Il était prince; mais, au lieu de s'en faire rendre les honneurs, il remet à l'un de ses oncles toutes ses dignités, pour vivre en pèlerin et en étranger sur la terre. Il était maître; mais, au lieu de se faire servir par un grand nombre de domestiques que le faste plutôt que la nécessité a introduits dans les maisons des grands, il fait gloire avec le Fils de Dieu, de passer de ville en ville, de province en province, d'hôpitaux en hôpitaux pour servir les pauvres et soulager les malades : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes*.

Il était seigneur de plusieurs terres; mais, au lieu de commander tyranniquement à ses sujets et d'augmenter son revenu à leurs dépens, il leur cède tout ce qu'il a; et, pour s'humilier davantage, il revient inconnu chez lui, après plusieurs années, et souffre, sans se déclarer et sans se plaindre, qu'on l'y traite en scélérat et en espion.

Il ne faut qu'une vertu commune pour souffrir les peines et les injures avec résignation, lorsqu'elles sont inévitables. Pour

peu qu'on ait de raison, l'on se persuade aisément qu'il faut souffrir par vertu ce qu'on ne peut éviter de souffrir par nécessité; mais, de les endurer avec courage, lorsqu'on peut les éviter en disant une parole, et en se faisant connaître pour ce qu'on est, c'est l'effet d'une vertu héroïque.

Saint Roch l'a fait, mes frères. Après de longs voyages, il entre en pèlerin dans une ville qui faisait partie du bien qu'il avait cédé à son oncle. La France se trouve alors tout en feu par de cruelles guerres; l'on craint la surprise; chaque parti est sur ses gardes, on le prend pour un espion : ehl qui n'aurait pas pris pour tel un homme pauvre, négligé, sans retraite fixe, et qui ne se donne point de nom?

On le jette dans un cachot où la puanteur, l'obscurité et les scorpions se rencontrent pour en rendre la demeure plus affreuse. Le blâmeriez-vous, mes frères? L'accuseriez-vous de mollesse ou de trop d'attachement à ses propres intérêts, s'il faisait connaître qu'il est le Seigneur des lieux, où il reçoit tant d'affronts et tant d'outrages? Non, sans doute, mes frères, ni Dieu, ni la raison, ni la religion, ne demandent point que nous ayons pour nous de si cruels sentiments. Ce n'est point ici une de ces occasions où nous sommes obligés de garder le silence, et saint Roch ne se fût point attiré de reproche en se déclarant le parent et le bienfaiteur de ceux qui le traitaient si inhumainement avec innocence.

Cependant il ne le fait pas, il demeure cinq années dans ses fers : loin de se plaindre de la dureté de sa prison, il y ajoute les plus extrêmes austérités; il s'y meurtrit l'estomac de coups; il rejette tout ce que la charité du peuple lui offre de cuit ou de douceurs; il se contente d'un peu de pain et d'eau pour toute nourriture, et résolu de souffrir ainsi jusqu'à la mort, il aime mieux que les hommes étonnés de son austérité, doutent si c'est vertu ou hypocrisie, que de leur donner le chagrin de connaître qu'ils ont persécuté celui qui était leur maître et leur seigneur.

Ahl si saint Paul se glorifiait de ce que des chaînes et des prisons lui étaient préparées en Jérusalem, quelle gloire saint Roch ne peut-il pas tirer de celles qui lui sont préparées à Montpellier? Saint Paul fut chargé de liens et emprisonné dans une ville où il était étranger, et saint Roch dans une ville dont il était le seigneur temporel. Saint Paul fut chargé de liens par les Juifs qui étaient ses plus grands ennemis, et saint Roch par son oncle, en faveur duquel il s'était dépouillé de tout son patrimoine.

Nous lisons que Job, le plus patient des hommes, ne put s'empêcher de faire paraître quelques mouvements d'impatience, lorsque ceux qu'il croyait ses meilleurs amis, lui eurent fait des reproches. Quelle vertu fallait-il donc dans saint Roch pour souffrir sans se plaindre, que ceux qu'il avait comblés de bienfaits le traitassent d'une manière si dure et si honteuse? Qui de vous, mes frères, n'eût pas dit cent fois dans une semblable

occasion : Est-ce ainsi que l'on traite un homme de condition ? Quelle cruauté ! mais quelle ingratitude !

Mais pourquoi accuser d'ingratitude des gens dont la rigueur même nous paraît sans crime, puisqu'ils n'en usent qu'à l'égard d'un homme qui ne fait rien, qui ne dit rien pour se justifier ? S'ils l'avaient connu, sans doute ils ne l'eussent pas traité de la sorte ; l'ignorance est pour eux une excuse légitime : *Ignorans feci*.

Ils ne sont point coupables à son égard comme les Juifs l'étaient à l'égard du Fils de Dieu. Ceux-ci avaient été témoins des miracles de Jésus-Christ ; ils avaient ouï sa doctrine irréprochable, il les avait exhortés à rendre à César ce qui appartient à César. Interrogé s'il était vraiment Fils de Dieu, il leur répondait que oui, sans hésiter ; cependant ils le crucifiaient, ils sont donc inexcusables.

Mais je ne trouve rien de semblable dans la conduite de ceux qui persécutent saint Roch : ce sont ses parents ou ses sujets, il est vrai ; mais ils l'ignorent, et que fait-il pour leur apprendre qu'il est ou leur sang ou leur maître ? Loin de se découvrir par sa sainteté ou par ses miracles, dont ils n'ont point ouï parler, ils ne songent pas même à lever le soupçon de ce dont ils l'accusent, ils ne sont donc point coupables d'ingratitude à son égard.

C'est vous, ô grand saint, que j'accuse de haine et de cruauté envers vous-même, et je ne vous croirais pas sans crime, si l'Evangile n'avait sanctifié cette sorte de haine et de cruauté, en nous disant que c'est sauver son âme, que de la haïr en ce monde, que c'est imiter Jésus-Christ que d'être sévère à soi-même et plein de tendresse pour les autres, et approcher de Dieu que de n'user de la miséricorde que quand il s'agit de soulager les malheureux.

Dieu, en effet, qui se nomme par excellence le Père des miséricordes n'en use pas toutefois envers soi. Il n'est sujet à aucune misère qui l'oblige à avoir de la compassion pour soi-même : c'est un attribut qu'il ne possède que pour la créature, dont il adoucit les peines, sans les ressentir.

Dieu aime sans emportement, dit saint Augustin, il a du zèle sans émotion, il se repent sans tristesse, et il a de la miséricorde sans ressentir de la douleur : *Deus amat, nec æstuat, zelat et securus est, pœnitet et non tristatur, misereatur et non dolet*. Et lorsque le Fils de Dieu nous commande d'être miséricordieux, comme notre Père céleste, il veut nous dire sans doute que la miséricorde est une vertu que le ciel ne nous donne que pour l'utilité des autres, et non point pour nous, si ce n'est à l'égard de notre âme, quand il s'agit de la tirer du péché et de plaire à Dieu : *Miserere animæ tuæ, placens Deo* ; et que nous ne pouvons être appelés miséricordieux, si nous ne soulageons nos frères, jusqu'à négliger nos intérêts particuliers.

Ne trouvez-vous pas aujourd'hui, mes frères, dans le cœur de saint Roch, cette sorte

de miséricorde si rare parmi les hommes ? Ne pouvez-vous pas dire de lui comme de Dieu, toutes proportions gardées : *Misereatur et non dolet*, qu'il a de la miséricorde, et qu'il ne ressent pas de la douleur ; et, pour mieux dire, qu'il n'a de sentiment que pour les douleurs du prochain et qu'il l'a perdu pour les siennes ; car, s'il en avait serait-il possible qu'il voulût épargner une parole, pour éviter les duretés et les outrages que lui font ses proches et ses sujets ?

Ne dirait-on pas, à le voir tout à la fois si cruel et si tendre qu'il a deux cœurs, l'un de rocher, quand il s'agit de ses intérêts particuliers, et l'autre de chair, humain et sensible, quand il s'agit de ménager les intérêts des malades et des pauvres qui le regardent comme leur médecin et leur père ?

C'est un rocher semblable à celui duquel Moïse fit sortir des torrents d'eau douce pour le rafraîchissement du peuple de Dieu dans le désert : c'est un rocher semblable à celui dont parle encore l'Ecriture, d'où l'huile et le miel coulent en abondance. Ou, si vous voulez, c'est un de ces rochers qui sont au bord de la mer, dans le creux desquels les abeilles font quelquefois leur miel et leur cire. Pour qui renferment-ils toutes ces douceurs dans leur sein ? Ils ne les renferment que pour l'utilité et le soulagement des hommes, ils ne sont rochers que pour eux-mêmes.

C'est l'image de saint Roch, il n'est dur que pour soi, il est tendre pour les autres. La méditation de la croix du Fils de Dieu a agité son cœur de deux mouvements différents : le premier a été un mouvement d'aversion pour soi-même, lequel l'a privé de toutes les douceurs qui pouvaient rendre la vie agréable à un homme de sa condition ; le second a été un mouvement de tendresse, lequel l'a chargé de tous les soins qui pouvaient contribuer au soulagement du prochain.

SECONDE PARTIE.

Etre dur à soi-même, être tendre au prochain, sont deux choses qui se trouvent naturellement dans un cœur auquel l'image de la croix de Jésus est toujours présente. L'on ne peut s'abandonner à la mollesse, ni aimer ses aises et les plaisirs, lorsque l'on voit son Dieu attaché à la croix et son chef couronné d'épines, et l'on ne peut refuser sa tendresse et sa compassion au prochain pour qui l'on voit un Dieu mourir sur la croix.

Je ne répète pas ici ce que l'on vous a dit tant de fois que c'est lui ressembler que de distribuer ses biens aux pauvres, que d'affranchir ceux qui sont esclaves de la nécessité et que de mettre sa félicité à rendre les autres heureux. Mais je demande si l'on peut voir ce Dieu verser les torrents de ses grâces et son sang sur tous les hommes et apporter tous les trésors du ciel sur la terre, sans être touché de son exemple.

Je demande si vous pouvez voir un Dieu libéral, et être avare ; un Dieu sensible à tous vos maux, et être insensible aux afflictions des malheureux. N'examinons point ce qui en est, crainte d'en rougir, disons seulement

que saint Roch n'a point eu ce cœur avare, ni cette âme insensible, et qu'il n'a rien épargné, ni son bien, ni ses soins, ni sa vie pour soulager les malades et les pauvres.

Loin d'épargner son bien qui montait à des revenus considérables, il n'a pas même usé de la juste précaution que permet l'Evangile à tous les fidèles, de s'en réserver une portion suffisante pour satisfaire sans luxe et sans superfluité aux nécessités de la vie.

Persuadé que les richesses portent le nom de bien, non parce qu'elles font homme de bien celui qui les possède, mais parce qu'elles doivent servir à faire du bien aux autres, il donna à ses parents tout ce que la justice et les lois ne lui permettaient pas de leur ôter; tout le reste, il le distribua aux pauvres sans réserve.

L'Evangile vous dit à vous, mes frères, que le pain que vous avez de reste leur appartient, que les vêtements qui se gâtent dans vos garde-robes sont à ceux qui sont nus, et que l'argent que vous gardez inutilement dans vos coffres est à ceux qui en ont besoin. Le précepte de l'Evangile ne vous demande pour eux que votre superflu, il n'exige point que vous vous réduisiez pour eux jusqu'à demander l'aumône; mais saint Roch ne se contente pas de satisfaire au précepte. Plein du désir d'arriver à la perfection, il accomplit jusqu'au conseil; il vend tout ce qu'il a, il le distribue aux pauvres, et après leur avoir donné son pain, il quitte son pays et va demander le sien de porte en porte, de province en province, trop heureux de soulager à ce prix les membres de Jésus-Christ.

Dieu ne vous demande autre chose, mes frères, sinon que vous leur rompiez un morceau de votre pain : *Frangere esurienti panem tuum*. Il ne vous demande autre chose, sinon que vous leur étendiez votre main, que vous la leur ouvriez pour les soulager, et il ne vous demande pas que vous la vidiez entièrement. Que trouvez-vous d'impossible dans l'accomplissement de ce précepte? Saint Roch a fait davantage : non content de rompre son pain pour le partager avec eux, il le leur abandonne tout entier, et ne se repose du soin de sa vie que sur la Providence; non content de leur ouvrir ses mains, il les vide dans les leurs; et, par cette magnificence, il les rend semblables à celles de l'Epoux sacré, lesquelles étaient faites au tour et pleines d'or et de jacinthes : *Manus ejus tornatiles aureæ, plenæ hyacinthis*.

Quand un ouvrage est fait au tour, si c'est un vase, il épanche sans peine les liqueurs qu'il contient; si c'est un globe, il roule plus aisément et avec plus de rapidité que les ouvrages qui sont faits d'une autre manière. Telles sont les mains de Dieu à l'égard des hommes, elles sont faites au tour, elles se vident sans peine : ce sont des vases qui épanchent sans cesse sur nous les richesses immenses de la grâce et de la gloire; ce sont des globes qui roulent l'or et les pierres précieuses par toutes les provinces et les cam-

pagnes de l'univers; et partout elles laissent des marques de leur libéralité : telles ont été aussi les mains de saint Roch à l'égard des pauvres; elles n'ont rien retenu de ce qu'il avait, et, toujours magnifiques, elles n'ont pas été vides des richesses que le monde estime, qu'elles leur ont donné des soins et des travaux pour les soulager.

La miséricorde est une extension de la charité, dit saint Ambroise, celle-ci est un fleuve de bonté qui coule dans son lit, et qui n'excède point ses bornes; mais celle-là n'a point de canal qui la renferme, ni qui l'empêche de se répandre partout. Elle ne se contente pas de donner ce qu'elle a comme la charité, elle se donne encore elle-même par ses soins et par ses travaux.

Saint Roch a suivi les sentiments de la seconde, en donnant son bien aux pauvres; mais il a suivi les sentiments de la première, lorsque dépouillé de tout, il s'est travesti en pèlerin pour aller plus librement de ville en ville, de province en province, secourir les malades dans les hôpitaux, et ceux principalement qui, étant frappés de la peste, sont presque toujours les plus abandonnés.

Il ne faut point se faire un grand effort pour aimer Dieu, quand on le regarde en lui-même, l'éclat et la majesté qui l'accompagnent, les biens continuels qu'il nous fait, ont des charmes si puissants, qu'il faudrait qu'un cœur fût de marbre, s'il n'aimait pas un objet si digne de son amour. Mais de l'aimer dans ses créatures, dont la beauté fragile est accompagnée de défauts; de l'aimer et de le servir dans des malades, où nos yeux ne voient que corruption, et l'image prochaine de la mort, c'est le grand effort et le grand miracle de la charité.

Nous le trouvons aujourd'hui ce miracle dans le cœur de saint Roch. Ne le regardez plus comme un homme qui distribue à pleines mains toutes ses richesses aux pauvres; mais comme un homme qui n'épargne plus, ni son repos, ni sa santé, ni sa vie pour secourir les malades les plus abandonnés; et qui manquant à soi-même pour ne pas manquer à son prochain, compte pour rien les périls et les horreurs de la mort, pourvu qu'il les soulage.

Il visitait les pestiférés, il les consolait, il les servait avec autant d'affection, que s'il avait servi Jésus-Christ même; et il n'y en avait pas un auquel il n'eût pu dire avec l'Apôtre : Qui de vous est malade sans que je souffre? *Quis infirmatur, et ego non infirmor*? ils ne sentaient point de douleur à laquelle il ne prît part. La charité rendait toutes leurs maladies contagieuses pour lui, et il respirait le mauvais air qui sortait de leurs charbons avec autant de confiance, que s'il avait été du nombre de ceux auxquels le Fils de Dieu disait, que quand ils boiraient quelque breuvage mortel il ne leur ferait point de mal.

Sa compassion le porta dans les lieux les plus éloignés, et comme le feu exposé à quelque vent impétueux, jette loin de soi des flammes capables de causer de grands embrase-

ments; l'on eût dit de même que saint Roch, assis sur ce char de feu dont parle Daniel, lequel n'était aussi porté que sur des roues de feu, était poussé par le Saint-Esprit dans toutes les villes de l'Italie, pour y laisser partout des marques de sa charité.

Je ne suis pas surpris que le soleil fasse si souvent le tour de la terre, cet astre a trop de lumière et de chaleur pour n'éclairer qu'une seule partie de l'univers, il pouvait même suffire à plusieurs mondes : *Nec pluribus impar*.

Je dis la même chose de saint Roch, quand je fais réflexion sur la multitude des lieux qu'il a parcourus pour aller soulager les malades. C'était un astre bienfaisant qui pouvait suffire à plusieurs villes et à plusieurs provinces. La Lombardie, Aquapendente, Rome, Plaisance et tant d'autres lieux que je serais trop long à rapporter, l'ont tous vu exercer également sa charité sur les misérables couverts d'ulcères et de charbons, tristes et défigurés objets, qui n'ont presque plus rien d'humain, qui puisse donner aux hommes de la compassion.

L'on dit qu'il n'y a point de maladie, que les colombes ne se puissent communiquer réciproquement par les yeux, et que quand l'une d'elles est malade, c'est assez que celle qui se porte bien regarde sa compagne fixement, pour devenir malade et mourir même avec elle.

C'est peut-être pour cette raison que la sainte Epouse a dit de Jésus-Christ, qu'il avait des yeux de colombe, *oculi ejus columbarum*. En effet, il a pris nos langueurs, nos maladies, nos misères, dit Isaïe, il les a portées, il les a souffertes; et c'a été assez pour sa charité de nous voir souffrir, pour souffrir et mourir avec nous.

Je dis la même chose de saint Roch. Il regardait les douleurs des pauvres dans les hôpitaux avec des yeux de colombe; de leurs corps, elles passaient par ses yeux dans son cœur, et de son cœur sur son corps. N'est-il pas devenu malade avec les malades? N'a-t-il pas été lui-même frappé de la contagion, en soulageant les pestiférés? Dieu le permettant ainsi pour lui faire dire encore plus véritablement que le grand Apôtre, qui de vous est malade sans que je le sois? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Je ne dirai rien des miracles que Dieu fit pour le soulager. L'on sait que la même Providence qui se servit d'un corbeau pour porter du pain à Elie, se servit aussi d'un chien pour en porter à cet homme charitable, abandonné dans une forêt voisine de Plaisance; et qu'ensuite elle le guérit par la main d'un ange, pour le réserver à de plus grandes épreuves.

Je dirai seulement que, triomphant lui-même de ses propres douleurs, il ne laissait pas de se traîner, pour ainsi dire, de temps en temps dans la ville, ou pour consoler les malades, ou pour les soulager. Que dis-je pour les soulager? Disons qu'ils sont guéris par sa présence. Le signe de la croix qu'il fait sur eux en passant, la vertu qui sort de son

corps, son ombre semblable à celle de saint Pierre, tout cela rend la santé aux malades; la vie aux moribonds, à l'air corrompu ses douces influences et sa sérénité, la joie à tout le monde; et ce qui nous doit le plus consoler, c'est que ce qu'il a fait pour tant de malheureux pendant sa vie, il le fait encore tous les jours pour nous, quoi qu'il soit dans le ciel.

Saint Bernard dit que Jésus-Christ est une abeille qui n'a point d'aiguillon présentement. Quand il est descendu du ciel, il nous a apporté le miel de sa miséricorde; quoique remonté au ciel, il nous en fera toujours goûter les douceurs jusqu'à la fin du monde: et ce ne sera qu'alors qu'il reprendra son aiguillon, c'est-à-dire la puissance d'exercer le jugement et la justice, contre les pécheurs et les rebelles à son amour. Il nous en menace, à la vérité, dès à présent pour contenir nos passions dans le devoir, et refréner la licence et les mœurs corrompues du siècle; mais tant qu'il y aura des hommes sur la terre, cette abeille n'aura que du miel, elle nous fera toujours goûter ses grâces et ses douceurs: *Non habet aculeum apud nostra*.

Les saints qui ont pris Jésus-Christ pour leur modèle, se sont aussi revêtus de tous les sentiments de sa miséricorde et de sa charité à notre égard. Après nous avoir soulagés sur la terre, ils ne cessent pas de nous faire du bien par leur protection et par leurs prières dans le ciel. Tout assurés qu'ils sont de leur bonheur, ils ne laissent pas d'entrer dans nos maux sans les ressentir. Ce sont des abeilles qui n'ont point d'aiguillon présentement non plus que Jésus-Christ, et qui n'en prendront qu'au grand jour des vengeances, lorsqu'ils exerceront le jugement avec lui contre les impies.

Voyez-vous, en effet, mes frères, que saint Roch expirant dans ses fers, réputé pour un scélérat et pour un espion, ait égard aux mauvais traitements qu'il reçoit de ceux auxquels il a donné de si grands témoignages de sa magnificence et de sa charité? Non, c'est une abeille qui n'a point d'aiguillon. Il meurt, mais en demandant de vivre encore pour eux et pour nous après sa mort; et il expire en priant Dieu que tous ceux qui, frappés de la peste, auront recours à lui par ses intercessions, guérissent de cette cruelle maladie: *Non habet aculeum apud nostra*.

Y a-t-il une province dans le monde, où l'on n'ait pas senti les effets d'une prière si charitable? Les Pères assemblés en un concile général à Constance l'an 1414, implorèrent avec succès son secours, dans un temps où il semblait que la mort et la contagion voulaient faire d'affreux déserts des villes les plus peuplées. La France qui s'est mise sous sa protection pour être préservée de ce fléau, a dit de lui en mille occasions, ces belles paroles de Tertullien: *Tam pater nemo, tam pius nemo*, que c'est un père et un patron charitable, qui n'a jamais manqué de tendresse et de compassion pour nous; et c'est de là que les peuples l'ont

honoré et invoqué comme un saint, avant que l'Eglise l'eût canonisé avec les solennités ordinaires; Dieu vérifiant pour lui que quelquefois la voix commune de tous les peuples est la sienne : *Vox populi, vox Dei.*

Mais si vous voulez qu'il conserve ces tendres sentiments à votre égard, il faut que vous en ayez vous-mêmes d'aussi tendres pour les pauvres et pour les malades qui ont été les objets de ses soins et de son amour.

Vous cherchez quelquefois Jésus-Christ avec tant de peines, et il est tous les jours à vos portes. C'est lui qui vous parle par la bouche de ce pauvre, c'est lui qui vous demande l'aumône; c'est lui qui dans ce malade abandonné, vous montre ses membres déjà tout pourris, et il ne se revêt de ces dehors tristes et lugubres, dit saint Chrysostome, que pour ne point jeter dans votre esprit par l'éclat de sa majesté, la frayeur et l'épouvante.

Vous demandez souvent avec l'épouse, où est votre bien-aimé, et en quel lieu il prend son repos du midi; venez avec moi, continue ce Père, et je vous mettrai entre les bras de celui que votre cœur aime et désire; il est dans cet hôpital, c'est là qu'il souffre, c'est là qu'il pleure, c'est là que vous le trouverez tout couvert d'ulcères; allez donc à lui, soulagez-le dans ses peines, compatissez à ses misères, afin qu'il vous dise au jour du jugement : J'ai été malade, et vous m'avez visité, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'ai été nu et vous m'avez revêtu, venez donc prendre possession de ma gloire.

SERMON VII.

Sur sainte Anastasie, veuve et martyre.

Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi.

Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu, parce que je le glorifierai encore (Psaume XLI).

Etre enfermé dans une étroite et sombre prison, lorsqu'on peut jouir de tous les avantages de la liberté; y manquer de toutes les choses nécessaires à la conservation de la vie, lorsqu'on a de quoi la passer dans les délices; y vivre sous les lois de gens cruels et barbares, que l'on pourrait ranger sous les siennes si on le voulait, et ne se plaindre néanmoins d'un sort si dur et si malheureux, que parce qu'on n'est plus en état de visiter les martyrs de Jésus-Christ dans leurs cachots, de baiser leurs chaînes, de panser leurs plaies, d'adoucir leurs peines par ses bienfaits, ou de recueillir leurs cendres pour leur rendre les honneurs de la religion: c'est un spectacle bien agréable aux yeux de Dieu, et digne de l'admiration des anges et des hommes.

C'est le spectacle que l'Eglise nous propose aujourd'hui dans la personne de sainte Anastasie dont vous honorez la mémoire, mes frères. Un mari brutal et idolâtre lui fait de son propre palais la plus dure de toutes les prisons, parce que, suivant le conseil de l'Apôtre, elle a eu de la compassion de ceux qui étaient dans les fers pour Jésus-

Christ. Il la traite de sorcière, parce qu'elle est chrétienne; il flétrit sa réputation, parce qu'elle est trop chaste; il lui ôte son pain, parce qu'elle l'a partagé avec les pauvres et les martyrs; il commande à ses esclaves, gens sans respect et inhumains, de ne rien épargner pour la faire mourir plus promptement, parce qu'elle était libérale envers les domestiques de la foi. Au milieu néanmoins de tant de maux, elle mande à saint Chrysogone, son maître dans la vertu et dans la foi, qu'elle adore la main de la Providence qui veut qu'elle soit affligée, qu'elle aime son état, qu'elle se glorifie de ses chaînes, et qu'il n'y a qu'une seule chose dont elle soit touchée, c'est de ne pouvoir continuer aux pauvres et aux martyrs tous les offices de sa charité.

Quelle consolation ne méritait pas une âme embrasée d'un amour si pur et si désintéressé? Semblable à Madeleine qui pleurait l'absence de Jésus qu'elle avait perdu, elle méritait sans doute d'être consolée par les anges; elle le fut du moins par les martyrs pour qui elle souffrait, pour qui elle gémissait. Rentrez dans vous-même, lui écrivit alors l'illustre martyr saint Chrysogone, qui était de son côté dans les prisons de l'impie Dioclétien; ne laissez point abatre votre courage; ranimez votre espérance, le maître des vents et des flots calmera la tempête dont vous êtes battue, criez-vous seulement avec le Prophète: Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? Espérez en Dieu, parce que je le glorifierai encore : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi.*

Ses larmes furent essuyées, et les paroles du martyr et, pour mieux dire, du Prophète furent accomplies; rentrée dans sa première liberté par la mort de son mari, elle continua de glorifier Dieu comme elle l'avait espéré, et elle le glorifia dans les pauvres et dans les martyrs qui avaient été l'objet de ses soins et de ses délices; de sorte que pour ne me point écarter du vrai caractère qui doit faire son éloge, je veux vous la représenter aujourd'hui dans les deux différents états qui ont partagé sa vie, dans sa captivité et dans sa liberté. Dans sa captivité, elle a glorifié Dieu par les tristesses et par les saintes impatiences de sa charité pour les pauvres et pour les martyrs qu'elle ne pouvait soulager : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* Dans sa liberté, elle a glorifié Dieu par les soins et par les magnificences de sa charité envers les pauvres et les martyrs qu'elle a soulagés : *Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis pas surpris que l'Eglise ait défendu le mariage des fidèles avec les idolâtres; car dans de semblables alliances, tout est à risquer, ou pour la foi, ou pour le repos. Si le mariage est une union d'esprits et de cœurs, aussi bien que de corps, quelle liaison peut-il y avoir entre ceux que la religion sépare, et qui diffèrent sur le point la

plus essentiel sur lequel ils puissent différer ? Ils se regardent mutuellement comme des aveugles , et ils déplorent sans cesse l'égarement l'un de l'autre. S'ils ne s'aiment pas , quelle nouvelle source de division , de chagrins , de maux et d'inquiétudes ! et s'ils s'aiment , quel péril pour celui qui marche dans le bon chemin ! Leur amour , leur tendresse , leur présence et leur société continuelles exposent l'un à tomber dans le précipice où l'autre l'appelle.

L'habitude et le commerce continuel des premiers chrétiens avec les païens était ou diminuait ce qu'il y a d'odieux dans ces mariages , qui passeraient aujourd'hui pour un monstre dans l'esprit de ceux à qui l'extinction entière du paganisme ne permet pas de faire réflexion que cette industrieuse charité ou cette indulgence étaient nécessaires en ce temps-là. Les Pères ne laissaient pas de s'en plaindre et d'en déplorer les inconvénients , dont le plus grand était le hasard où l'orthodoxe engageait sa foi et l'éducation de ses enfants.

Tel fut le danger où sainte Anastasie se trouva malheureusement exposée. Elle avait un idolâtre pour époux , si l'on peut appeler époux celui qui n'en avait que le nom , et qui en avait étouffé l'amour dans son cœur pour se faire le tyran de celle qui était devenue la moitié de lui-même , et qui avait quitté son père et sa mère pour s'attacher à lui. Pleine de confiance en Dieu qui lui avait appris par la bouche du grand Apôtre , qu'une femme fidèle peut sanctifier un mari infidèle , elle priait nuit et jour , et faisait prier les saints martyrs pour sa conversion ; mais cet homme endurci , loin d'ouvrir les yeux à la vraie lumière , emploie de son côté les raisons et les artifices , les caresses et les menaces pour lui ravir le dépôt de la foi , et lui faire adorer ses idoles. Quel danger , mes frères , pour une femme dont le sexe est si faible , et sur laquelle un époux a tant d'autorité !

Cet époux n'était pas seulement idolâtre , mais gentilhomme romain , distingué par son rang et par ses emplois , et qui était dans la faveur du souverain. Elle l'aime , quoiqu'elle ait horreur de son idolâtrie , et cet amour si raisonnable qu'elle lui porte , fait qu'elle voudrait bien se ranger sous ses lois , si elles n'étaient pas contraires aux intérêts de son salut et aux sentiments de sa religion. Publius , réciproquement , la trouve aimable. Eh ! comment n'aurait-il pas aimé une dame romaine , illustre par sa naissance , par sa beauté , par ses vertus et qui lui apportait d'immenses richesses ?

Cependant , parce qu'au lieu de se couvrir avec luxe , elle méprise tous les excès de la vanité qui est si commune parmi les femmes , qui ne croiraient pas pouvoir sans cela soutenir leur rang dans le monde , quoique la vertu toute seule sans fard et sans ornements étrangers suffise pour les rendre dignes de tous les honneurs ; parce qu'au lieu de vivre dans la mollesse , elle trouve toujours quelque nouveau prétexte pour s'abstenir des

plaisirs mêmes qui sont permis par les règles d'un mariage légitime , instruite sans doute de ces paroles du grand Apôtre , qui défend aux fidèles de se mêler avec ceux qui servent les idoles : *Ne commisceamini idolis servientibus* ; parce qu'au lieu de dissiper son bien , ou en de honteux usages , ou par des magnificences superflues , elle ne l'employait qu'au soulagement des pauvres et des martyrs : de son mari , il se fait son démon domestique , et après avoir inutilement tenté de lui faire renoncer sa foi et Jésus-Christ qui lui enseignaient des maximes si contraires aux intérêts de sa cupidité , il devient son premier tyran ; il la dépouille de tout ce qu'elle a , il la méprise , il la maltraite , et pour profiter plus à son aise des richesses immenses qu'elle lui a apportées , ou pour la vaincre , il la réduit à la plus malheureuse de toutes les servitudes.

Où sont aujourd'hui les dames chrétiennes qui souffriraient tous ces maux pour les intérêts de la charité , elles qui loin de se retrancher sur les choses nécessaires , pour vêtir et pour nourrir les membres de Jésus-Christ , se font du superflu même qui leur appartient par les lois de la religion , un nécessaire de jeu , de luxe , de vanité , de volupté ?

Ne vous y trompez pas , mesdames , dit saint Basile dans son sermon aux riches avarés , le commandement qui nous oblige d'aimer notre prochain comme nous-mêmes , nous oblige indispensablement de partager nos biens avec lui dans ses besoins et surtout notre superflu. Cet argent que vous avez de reste dans vos coffres après un honnête entretien , appartient aux pauvres ; ce revenu que vous consommez en luxe et en divertissements qui ne conviennent nullement à des chrétiens dont la conduite doit être réglée par la modestie et par la pénitence , est un bien sacré qui appartient à Dieu qui a transféré aux pauvres tous les droits qu'il a dessus. Le leur retenir , dit saint Bernard , c'est commettre un sacrilège : *Res pauperum non pauperibus dare , pars sacrilegii est* : et les laisser mourir de faim quand vous avez de quoi les nourrir , c'est vous rendre coupables d'un aussi grand crime que si vous étiez leurs homicides.

Vous dites que ce que nous appelons superflu , ces grands équipages , ces trains magnifiques , ces chevaux , ces peintures , ces tapisseries et tous ces habits chargés d'or et de pierreries sont une nécessité et une bienséance d'état et de condition dont on ne peut se dispenser dans le monde. Dites plutôt que c'est un artifice du démon , une illusion de l'amour-propre , et les vains prétextes d'une avarice insatiable ou d'une ambition outrée pour vous rendre le cœur dur et insensible , et qui n'empêcheront pas qu'au jour du jugement Dieu ne vous reproche , comme à ce cruel dont parle Jérémie , que vos plumes , c'est-à-dire vos habits et vos ornements superflus sont teints du sang des pauvres et des innocents que vous avez laissés périr : *In alis tuis inventus est sanguis pauperum et innocentum*.

Malheur à vous, dit le prophète Amos, malheur à vous qui possédez de grandes richesses dans Sion, qui êtes élevés sur la tête des peuples, et qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël. Malheur à vous qui mangez les viandes les plus délicieuses, qui buvez les vins les plus exquis, et qui vous parfumez des huiles de senteur les plus précieuses. Malheur à vous qui dormez sur des lits d'ivoire, qui employez le temps du sommeil pour satisfaire votre mollesse, et qui regardez comme éloigné le jour de l'affliction, pendant que vos péchés hâtent la venue du tyran qui vous doit mettre dans les fers. Eh! pourquoi, saint prophète, ces gens si riches et si comblés des prospérités de la terre sont-ils si malheureux? C'est qu'ils sont insensibles à l'affliction de Joseph qui est dans les prisons : *Nihil patiebantur super contritione Joseph!*

Dieu fait voir par ces paroles qu'il déteste l'orgueil et la cruauté de ceux qui passent en festins toute leur vie, comme s'il n'y en avait point d'autre après celle-ci, et qui prodiguent les richesses qui leur ont été données pour en racheter leurs péchés, sans se mettre en peine d'attirer la miséricorde de Dieu sur eux-mêmes en soulageant les besoins des pauvres et de ceux qui, semblables à Joseph que tout le monde abandonnait durant qu'il était dans les cachots de Pharaon, gémissent dans les prisons sans que personne soit touché de leur malheur : *Nihil patiebantur super contritione Joseph.*

Dans le temps de la vieille loi, Dieu punissait visiblement ces excès et signalait sa justice et sa puissance par un prompt supplice. C'est pourquoi il déclare par son prophète que ces hommes si plongés dans les délices seront les premiers chargés de chaînes, qu'ayant été cruels envers les pauvres, ils seront traités cruellement par leurs ennemis; qu'ils seront conduits en une terre étrangère et que leurs maisons superbes seront détruites.

Les jugements de Dieu sont plus secrets dans la loi nouvelle, et en cela même plus redoutables; car les châtimens visibles peuvent ébranler les cœurs endurcis et leur faire implorer la miséricorde de celui dont ils éprouvent que la justice est si sévère. Mais présentement Dieu traite d'ordinaire les riches et les grands qui ont des entrailles de fer pour les pauvres, et dont la vie se passe en festins continuels, comme il a traité le mauvais riche de l'Evangile. Il les laisse vivre dans les délices et mourir dans l'impénitence, sans les réveiller de ce profond assoupissement dont ils ne s'aperçoivent que lorsque leur malheur est sans remède et qu'ils détestent leurs plaisirs passés avec un repentir plein de désespoir.

Flattez-vous donc tant qu'il vous plaira, grands et riches du monde, qu'il n'y a rien de superflu dans ces équipages, ces maisons et ces tables magnifiques, que tout y est nécessaire pour soutenir avec honneur vos

emplois et vos conditions, il y en aura peu de sauvés parmi vous, parce que tout cela vous rend insensibles aux misères publiques, et que la grande distance que vous mettez par là entre vous et les malheureux fait que vous ne voyez point leur misère, et que vous n'en êtes point touchés : *Nihil patiebantur super contritione Joseph.*

Sainte Anastasie en a été touchée, mes frères; quoique distinguée parmi les dames romaines par sa condition, elle ne se couvrait que d'habits modestes, pour employer le prix qu'elle aurait mis à de magnifiques parures au soulagement des pauvres et des martyrs; et, enfermée dans les prisons d'un mari avide et cruel auquel elle ne se mettait point en peine de plaire par le faste et par la vanité, elle n'est triste que parce qu'elle n'est plus en état de leur faire du bien.

Ainsi, mes frères, n'attendez pas aujourd'hui que je vous la représente au milieu de tous les supplices qu'elle a soufferts pour la gloire et pour le nom de Jésus-Christ, et que je vous dise, avec saint Ambroise, que c'est assez de la nommer martyre pour faire son éloge : *Appellabo martyrem, prædicavi satis.* Cet endroit lui est commun avec beaucoup d'autres; mais ce qui la distingue, c'est qu'elle a été martyre pour les pauvres et pour les martyrs de Jésus-Christ, et que, persécutée pour avoir consacré ses biens et sa personne à leur soulagement, nulle tribulation n'a pu éteindre l'ardeur de sa charité : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.*

Quelque dure en effet que soit la servitude, et surtout celle où les premiers chrétiens étaient réduits sous les Néron, les Dèce, les Dioclétien et tous les autres tyrans idolâtres, ce n'est point elle qui fait répandre des larmes à sainte Anastasie, ni qui cause sa tristesse et son trouble. Une femme élevée dans l'école de la foi encore naissante et persécutée, et sous la discipline des martyrs; une femme forte, qui devait passer par l'eau et par le feu pour arriver au bonheur de la gloire, et dire avec le Prophète : *Transivimus per ignem et aquam, et duxisti nos in refrigerium;* une femme généreuse qui devait souffrir que les tyrans l'exposassent aux tempêtes d'un élément impitoyable dans un vaisseau brisé et percé de toutes parts, plutôt que de renier Jésus-Christ, et qui, sauvée miraculeusement du naufrage, devait exhaler comme un encens précieux son âme au Créateur au milieu des feux les plus ardents, ne laisse point abattre son courage pour se voir enfermée dans une prison, et pour manquer de toutes les commodités de la vie. Si la chair avait de la faiblesse de ce côté-là, la grâce et la foi qui lui mettaient devant les yeux un Dieu chargé de liens pour le salut de l'homme, donnaient de la vigueur à son esprit.

Quelque vue que vous ayez donc d'affliger Anastasie en l'emprisonnant, Publius, et par là de lui faire changer de sentiments,

vos desseins sont trompés ; ce n'est point là ce qui fait la peine de votre épouse. Semblable à l'Apôtre qui faisait gloire d'être captif de Jésus-Christ, et qui en prenait le nom : *Ego vinctus Christi*, elle se glorifiera de ses chaînes. Il est vrai qu'elle soupire, qu'elle répand des larmes et qu'elle se trouble ; mais c'est la charité dont elle est embrasée pour les pauvres et pour les martyrs de Jésus-Christ, qu'elle ne peut plus soulager, qui cause en elle tous ces divers mouvements : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?*

Depuis que la charité est dans un cœur, elle ne lui donne point de repos, il faut qu'il veille sans cesse pour ce qu'il aime : *Ego dormio et cor meum vigilat*. C'est un feu qui ne peut souffrir qu'on l'enferme, il faut qu'il éclaire, qu'il chauffe et qu'il vivifie tout ce qui l'environne. C'est un fleuve qui, après avoir rempli l'âme du juste où il est entré, ne demande qu'à en sortir pour porter partout la fertilité et l'abondance.

Quoi de plus terrible que ces feux qui sont enfermés dans les entrailles de la terre, quand une fois ils se mettent en mouvement pour en sortir ? Ils soulèvent les montagnes, ils brisent les rochers qui les couvrent, ils font gronder des tonnerres qui étonnent les provinces et les royaumes entiers, et excitent des tremblements qui renversent les maisons et qui engloutissent les villes. Quoi de plus furieux qu'un torrent ou un fleuve qui veut se déborder, si quelque obstacle se présente pour le retenir ? Il écume de rage, il enflé de colère, il renverse les digues, il abat les ponts, il inonde les campagnes, il arrache les arbres et entraîne tout ce qui se rencontre à son passage.

Tels étaient, à proportion, les effets de la charité de sainte Anastasie, pendant qu'enfermée dans les prisons de son mari, elle ne pouvait porter ni ses soins, ni ses aumônes, sur les martyrs et sur les malheureux qu'elle avait accoutumé de soulager. Quand elle se les représentait dans l'état où saint Paul nous les dépeint dans son Epître aux Hébreux, souffrant les opprobres, les fouets, les liens, la prison, passant par le tranchant de l'épée, errant çà et là, vêtus de peaux de brebis et de chèvres ; pauvres, affligés, maltraités, contraints de se retirer dans les déserts et sur les montagnes, ou de s'enfoncer dans les antres et dans les cavernes de la terre comme dans des tombeaux, eux dont le monde n'était pas digne ; quelles inquiétudes, quel trouble ne ressentait pas son âme charitable ! Et combien de fois se disait-elle ces paroles du même apôtre : *Charitas Christi urget nos*. Quoi ! faut-il que ma captivité me retienne et qu'elle m'empêche d'agir, pendant que la charité de Jésus-Christ me presse par tant d'objets si dignes de la compassion des anges et des hommes ?

Rappelez en votre esprit, mes frères, quelles étaient les plaintes et les gémissements de Respha, l'une des femmes de Saül, lorsqu'elle regardait ses deux enfants pendus par les Ga-

baonites. Figurez-vous les extrémités où est réduite la mère des Machabées, à la vue des horribles tourments dont on se sert pour arracher la vie à ses sept enfants. Imaginez-vous les angoisses dans lesquelles se trouva Agar, servante d'Abraham, lorsque, chassée de la maison par sa maîtresse, et se trouvant dans un désert sec et stérile, elle s'écria, voyant qu'elle n'avait plus d'eau à donner à boire à son enfant qui mourait de soif : Quoi ! faut-il que je vous abandonne, cher fruit de mes entrailles ? faut-il que je me sépare de vous, précieuse portion de moi-même, et que je vous voie mourir, parce que je n'ai point d'eau pour vous donner à boire ? Et mesurez sur tout cela la tristesse, les larmes et la douleur de sainte Anastasie, qui avait adopté les pauvres et les martyrs de Jésus-Christ pour ses enfants ; enfants auxquels la religion, la foi et la charité l'attachaient par des liens plus forts que ceux du sang et de la nature.

Elle sait qu'ils souffrent, et que personne ne les soulage ; qu'ils meurent de faim, et que personne ne leur porte à manger ; qu'ils sont couverts de plaies, et que personne ne les pansé ; qu'ils sont dans de sombres cachots, et que personne ne les visite ; qu'on les traîne de ville en ville pour dompter leur courage, et que personne ne les suit pour les fortifier ; qu'ils répandent des larmes et que personne ne les console ; que la mort leur est toujours présente, et que personne ne prend soin d'en dissiper les craintes ; et, remplie de ces tristes idées, elle s'écrie avec le Sage : *Vidi lacrymas innocentium, et neminem consolatorem, nec posse resistere eorum violentiæ cunctorum auxilio destitutos*. Faut-il que je voie les innocents répandre des larmes pendant qu'ils n'ont point de consolateur, et que, privés du secours de tout le monde, ils soient en danger de ne pouvoir résister à la violence de leurs persécuteurs ?

Mais rentrez dans vous-même, Anastasie, et suivant le conseil de saint Chrysogone, écrivez-vous avec le Prophète : *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi*. Mon âme, pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous ? Espérez en Dieu, parce que je le glorifierai encore. Vous l'avez glorifié dans la captivité, par les tristesses et par les saintes impatiences de votre charité pour les pauvres et pour les martyrs que vous ne pouviez soulager ; vous allez recouvrer la liberté, et dans cet état vous aurez la joie de le glorifier encore par les soins et par les magnificences de votre charité envers les pauvres et les martyrs que vous soulagerez : *Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi*.

SECONDE PARTIE.

Il y a de certaines vertus et de certaines grâces que Dieu donne pour être secrètes, mais il y en a d'autres qu'il n'accorde que pour les rendre publiques et que pour servir au soulagement du prochain.

Les premières doivent se cacher sous le

voile, comme des choses sacrées que l'on renferme dans un sanctuaire. Ce sont des parfums délicats, qui perdent toute leur odeur au grand air. Affecter de faire connaître au dehors qu'on a des sentiments humbles de soi-même, que Dieu nous éclaire de certaines lumières intérieures qui nous conduisent par des voies plus parfaites que celles où marchent les autres justes ; sortir enfin d'une simplicité d'âme où ce que l'on dit et ce que l'on fait paraît couler de source et n'avoir rien de singulier, c'est s'exposer à perdre les dons de Dieu. Ah ! qu'une âme est heureuse de n'être exposée, dans ces endroits-là qu'aux yeux de Dieu. Les fortes inclinations de la nature et de l'amour-propre à se jeter au dehors et à se produire sont de grands obstacles à certaines grâces, qui sont les suites d'une longue mort en Jésus-Christ, dont la solitude est le tombeau.

Mais la charité et la compassion pour le prochain sont d'une autre nature : Dieu ne les donne presque toujours qu'afin qu'elles se communiquent et se répandent. Ce sont des flambeaux allumés, dont il veut que les malheureux voient la lumière et ressentent la chaleur ; et c'est de ces vertus qu'il est dit : Que les hommes voient vos bonnes œuvres, afin qu'ils glorifient votre Père céleste qui est dans les cieux.

La charité ne dit jamais c'est assez, et si elle l'a fait dire à un saint, ce n'a point été par rapport au bien qu'elle peut faire aux autres, mais par rapport à ses douceurs, dont le poids a été quelquefois trop fort pour une âme mortelle.

Comme elle désintéresse, elle rend le cœur bienfaisant, grand et magnifique. L'inclination qu'elle lui donne de faire du bien n'est ni resserrée, ni contrainte dans les bornes étroites d'un amour qui ne s'étend point au delà de nous-mêmes. La même charité qui nous fait entrer dans les intérêts de Dieu, nous fait entrer aussi dans les véritables intérêts du prochain. Elle nous fait passer de la compassion à la libéralité ; du cœur elle passe à la main, et quand elle en a épuisé toutes les richesses, elle fait que nous nous sacrifions nous-mêmes au service de nos frères, que nous leur donnons nos soins et tout ce que nous sommes.

Telle fut, mes frères, la charité de sainte Anastasie pour les pauvres et pour les martyrs. Tant que sa captivité ne lui permit pas de les soulager par ses bienfaits, ses entrailles furent émus de compassion sur leur misère, et lorsque, rentrée dans sa première liberté, elle eut épuisé tout son bien à les secourir, elle se donna elle-même, elle leur consacra ses soins et ses services, et cela dans un siècle où non-seulement il n'était pas permis de soulager les chrétiens persécutés pour la religion, mais où les tyrans ne souffraient pas même impunément qu'on s'affligeât de leurs misères et de leurs supplices.

Quelque persécutés, quelque affligés, quelque méprisés que soient les pauvres, il est certain que leurs maux ne sont rien

en comparaison de ceux que les premiers chrétiens ont soufferts sous les tyrans. Ces martyrs de la mauvaise fortune trouvent encore quelque ressource dans leurs afflictions, tout le monde n'a pas pour eux des entrailles de fer. Ils trouvent des asiles dans les hôpitaux, et quoique la religion ne triomphe pas toujours de la cupidité et de la dureté des riches, elle parle du moins en faveur des pauvres et elle dit qu'il est utile, honorable et nécessaire de les soulager. Mais les martyrs n'avaient point toutes ces ressources, parce que la religion même des païens servait de prétexte à les persécuter. N'être point touché de leurs maux, les mépriser, les laisser mourir de faim, c'étaient, dans l'opinion publique, des actes de piété et de prudence, parce qu'ils passaient pour des ennemis des dieux, et pour une secte détestable qu'il fallait extirper de l'empire.

On leur imputait des incestes et des crimes abominables ; c'est pourquoi, dès que l'empire était frappé de quelque fléau ou de quelque calamité, on apaisait les dieux irrités par le sacrifice des chrétiens, qui attiraient leur colère. Nous portons tous le courroux de vos dieux, disait Tertullien, et nous sommes responsables de tous les événements. Si la mauvaise température de l'air ou la stérilité vous afflige, si le Tibre se déborde, l'on demande aussitôt que les chrétiens soient livrés aux lions pour expier, par leur mort, les crimes qui attirent la vengeance du ciel : *Si Tiberis ascendit ad mœnia, si fames, statim christianos ad leonem*. Il était donc d'autant plus dangereux de les assister qu'ils étaient plus abandonnés et plus persécutés ; dans cet état, néanmoins, ils étaient l'objet de tous les soins publics et secrets de sainte Anastasie. Job, voulant exprimer quels avaient été les empressements de sa charité pour les malheureux durant les jours de sa prospérité, disait, dans une sainte confiance : J'ai été le père des pauvres, le consolateur des affligés, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux : *Oculus fui cæco, et pes claudo*.

C'est ce que sainte Anastasie pouvait dire d'elle-même, mes frères, dans un siècle où non-seulement on ôtait aux martyrs les choses les plus nécessaires à la conservation de la vie, mais où les tyrans ne leur laissaient pas même la liberté de leurs membres pour se soulager. Il faudrait pouvoir vous représenter l'état où ils étaient réduits pour vous donner une juste idée de la grandeur de sa charité ; car, autant que leurs maux étaient grands, autant cette sainte dame avait d'empressément à les secourir.

Rappelez donc ici dans votre esprit, si vous le pouvez, tout ce que vous avez ouï dire des souffrances des anciens martyrs ; pour moi, j'avoue que mon esprit en est si rempli, que je ne trouve ni expressions, ni ordre capable de vous représenter mes pensées sur ce sujet ; car je parle d'une persécution qui n'a épargné ni âge, ni sexe, ni rang, ni condition ; d'une persécution qui semble avoir eu une connaissance infinie pour inventer toute sorte

de supplices, qui a rempli les îles de bannis, les déserts de fugitifs, les prisons d'accusés, les mines et les carrières de condamnés, la mer et les rivières de corps morts, la terre de bourreaux, et le ciel de martyrs.

Représentez-vous des chrétiens qui fuient partout et qu'on chasse partout, qui cherchent un exil et qui n'en trouvent point. C'est peu que de les bannir de la société des hommes, on ne veut pas même les laisser vivre parmi les bêtes sauvages. Les ours et les tigres des forêts les épargnent, mais les hommes les traitent au supplice. La pitié est éteinte pour eux dans le cœur des hommes, et le peuple, qui voit presque toujours avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, solennise publiquement les souffrances des chrétiens par des cris d'allégresse.

On dresse partout des gibets et des roues; on les consume par le feu; on leur fait souffrir une longue suite de morts en leur coupant les parties de leur corps l'une après l'autre; on ménage avec cruauté les moments qui leur restent à vivre; on les arrache aux supplices pour les faire servir, dans les amphithéâtres, au divertissement du peuple; leurs corps, tout déchirés, sont exposés aux bêtes sauvages, et leur chair, qui vit et qui palpite encore, entre dans les entrailles vivantes de ces animaux comme dans un tombeau.

Emploierai-je les paroles mêmes de Tacite, ennemi des chrétiens? On les revêtait de peaux de bêtes sauvages, afin de les faire dévorer par les chiens, ou on les faisait brûler d'une certaine manière, que, durant la nuit, leurs corps servaient à éclairer la ville au lieu de flambeaux, dont on avait accoutumé de se servir pour se conduire pendant les ténèbres.

Parlerai-je du plomb fondu, de l'huile bouillante, des supplices de la pudeur, plus insupportables que ceux de la nature? et pourrai-je, sans frémir, à la vue de ce triste objet, vous représenter des corps nus, sortant des cachots sombres et puants, battus de verges, déchirés, écorchés, et dont on voyait les entrailles.

Représentez-vous, en un mot, des hommes traînés sur des coquilles de mer et sur des pierres pointues, déchirés par les dents des lions ou par des ongles de fer, appliqués aux tortures, couverts de lames de fer embrasées qui faisaient retirer leurs membres, enfermés dans des taureaux d'airain ardents, ou mis sur des chaises de fer toutes brûlantes pendant que les saints martyrs, insultant à la cruauté des persécuteurs qui sentaient l'odeur de leur chair rôtie, leur disaient avec courage, ce sont ici les festins de chair humaine que votre cruauté vous prépare.

Après que vous aurez rappelé dans votre esprit toutes ces idées, imaginez-vous encore, mes frères, que ce sont tous ces pauvres affligés pour Jésus-Christ que sainte Anastasie va chercher, va soulager, dont elle adoucit les maux par ses fréquentes visites, dont elle soutient le courage par ses paroles con-

solantes, auxquels elle sert de pieds, d'œil et de mains, et dont elle endure, pour ainsi dire, tous les supplices par la nourriture qu'elle leur donne pour les supporter avec plus de générosité : *Oculus fui cæco, et pes claudo*. Quelle constance dans un sexe aussi faible que le sien! Ne dirait-on pas qu'elle est elle seule remplie de toute la force du Saint-Esprit qui les anime?

Ah! si la seule méditation des souffrances de Jésus-Christ et des martyrs est capable de les faire passer dans notre cœur; si la seule visite des lieux où ils ont souffert il y a plusieurs siècles renouvelle en nous toutes leurs douleurs, comme saint Jérôme l'a dit de soi-même, quel martyre sainte Anastasie ne souffrait-elle pas dans son cœur en voyant souffrir tant de martyrs à la fois! Mais de quelle ardeur ne se sentait-elle pas embrasée à les soulager dans un temps où elle les voyait si pauvres, si souffrants et si malheureux!

Lorsque vous faites réflexion que, élevée au-dessus des faiblesses de son sexe et toute pénétrée des sentiments de la reconnaissance qu'elle devait à saint Chrysogone qui l'avait instruite dans la foi et engendrée à Jésus-Christ, elle le suit de Rome à Aquilée et de prison en prison pour lui fournir toutes les choses nécessaires à l'entretien de la vie, ne vous imaginez-vous pas, mes frères, voir encore cette fille tendre et charitable dont l'histoire parlera éternellement avec admiration, laquelle, malgré la vigilance des gardes, entraînait dans les prisons et dans les cachots pour y nourrir, du lait de ses mamelles, son propre père que l'on y faisait périr par la faim et par la soif?

Saint Paulin de Nole, parlant de l'obligation qu'ont les riches de nourrir les pauvres, dit agréablement que leur bourse est la mamelle des malheureux : *Crumena divitis est mamilla pauperis*, et que, quand ils refusent de la leur ouvrir pour les soulager dans leurs besoins, ils ne sont pas moins cruels qu'une mère qui, pour faire mourir son enfant, lui refuserait absolument le lait de ses mamelles. Néanmoins vous leur refusez souvent ces mamelles, gens du monde, et c'est ce dont le prophète Jérémie se plaignait autrefois quand il disait : Les monstres les plus cruels découvrent leurs mamelles pour allaiter leurs petits, et la fille de mon peuple, cruelle comme une autruche dans le désert, ne présente point les siennes à ses enfants qui meurent de soif; ils ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne qui leur en présentât : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis*.

Ah! que sainte Anastasie a confondu cette extrême cruauté, mes frères! Tantôt, mère des pauvres, et tantôt, fille des martyrs, où ne leur a-t-elle pas porté cette mamelle? Faut-il tromper la vigilance des gardes, elle la trompe; faut-il les gagner par de l'argent, elle les gagne; faut-il entrer dans les prisons de Rome, elle y entre; faut-il aller à Aquilée et d'Aquilée en Macédoine, elle y va, et partout elle leur porte une mamelle pleine de lait et des mains magnifiques et libérales.

Entre-t-elle dans des prisons où elle ne les trouve plus parce que les tyrans leur ont déjà ôté la vie et ont prévenu sa diligence ? elle pleure, elle gémit, elle soupire comme une mère qui a perdu ses chers enfants. Elle ne trouve plus de consolation que dans sa mort ; elle se publie chrétienne, et, pour ne point survivre à la perte qu'elle en a faite, elle cherche les occasions de souffrir le martyre avec eux, semblable à cette Rachel dont parle Jérémie, qui crie à haute voix et qui se désole parce qu'on lui a enlevé ses enfants, et qui ne veut plus de consolation sur la terre parce qu'elle ne les y trouve plus : *Nolentis consolari super eis, quia non sunt.*

Je ne dis pas, mes frères, que ses désirs furent accomplis, et qu'après avoir été inutilement sollicitée de renoncer au christianisme, tantôt par Dioclétien même, tantôt par Flore, son préfet d'Illyrie, et enfin par Ulpien, pontife du Capitole, elle fut éprouvée par toutes les rigueurs de la prison, exposée à la merci des vents et des flots, et de là conduite dans l'île Palmaire où, attachée à un poteau, elle finit glorieusement sa vie par le feu. Vous admireriez son courage et son martyre, vous ne l'imiteriez pas ; continuons plutôt à parler de sa charité, parce que vous êtes obligés de l'imiter.

Rentrez donc encore une fois avec elle dans les prisons où, pour accomplir plus parfaitement la parole du Sage, qui nous commande d'honorer Dieu d'une partie de notre substance, elle l'honore, dans ses martyrs, jusqu'à l'épuisement même de son patrimoine et de toute sa substance, et là, considérez avec quelle tendresse elle est l'œil de celui qui n'en a pas pour panser et nettoyer ses plaies quoiqu'il les sente, et la main de celui qui a déjà perdu les siennes en lui portant les morceaux jusque dans la bouche : *Oculus fui cæco, et pes claudō.*

Plût à Dieu, mes frères, que ces grands exemples de charité pussent amollir la dureté de notre siècle, nous ne verrions point tant de pauvres périr par la faim et par la misère, et nous ne verrions pas tant de dames chrétiennes périr, par le luxe, pour l'éternité, ni tant de grands et de riches avarés se damner pour des richesses qui passent et qu'ils n'emporteront point avec eux à la mort.

L'Eglise ne voit plus, ou du moins rarement, de ces martyrs de la persécution des tyrans ; mais elle a toujours les pauvres et les prisonniers, qui sont les martyrs de la mauvaise fortune, et elle demande qu'on ait à les soulager le même empressement qu'ont eu sainte Anastasie et les premiers fidèles à secourir les martyrs de la persécution.

Elle veut que les dames chrétiennes, s'élevant au-dessus des faiblesses de leur sexe, et les grands et les riches, au-dessus d'une fausse, mais cruelle délicatesse, entrent dans ces hôpitaux pour y donner du secours aux malades ; dans ces prisons publiques, ou pour briser les fers des captifs par leurs libéralités, ou pour fortifier leurs corps lorsque, par les arrêts de la justice humaine, ils sont

condamnés à les porter. Elle veut, en un mot, qu'on aille chercher jusqu'à ces retraites sombres et inconnues pour y conserver les restes d'une vie languissante à tant de malheureuses personnes auxquelles la honte de mendier est près de donner la mort.

Si vous donnez quelque chose aux cris et à l'importunité de ceux qui vous approchent, il faut donner encore plus à l'impuissance et à la timidité de ceux qui ne peuvent ou qui n'osent se présenter devant vous. Il faut aller voir celui qui ne vous voit point, dit saint Ambroise ; il faut aller chercher celui qui rougit d'être connu ; il faut que vous alliez trouver celui qui est enfermé dans une prison, et qu'un malade se fasse entendre à votre esprit, ne le pouvant faire à vos oreilles.

J'ai l'honneur, à la vérité, de parler aujourd'hui devant des dames dans la maison desquelles on exerce tous les jours une hospitalité généreuse envers tous les pauvres étrangers qui s'y retirent. Elles ont hérité cette charité de sainte Anastasie en la choisissant pour leur patronne et pour leur mère, et l'Eglise des saints racontera éternellement leurs aumônes ; mais seront-elles seules à vous donner les exemples de cette vertu dans une grande ville où les nécessités sont si publiques et si pressantes, et où l'on a, en tant d'endroits différents, le triste et misérable spectacle de personnes qui, avant la mort, n'ont plus l'usage de la vie ?

Dans la naissance de l'Eglise, les riches mettaient leur félicité à pouvoir rendre les autres heureux ; ils ne brûlaient que du désir de faire cesser leur misère. Ils se regardaient parmi leurs concitoyens, comme des princes et des rois qui changent en un moment la condition des infortunés. Ils n'avaient point de biens qui ne leur fussent communs avec les pauvres. En les mettant dans leurs mains, ils les envoyaient au ciel pour les y retrouver en y arrivant. Semblables aux laboureurs qui sèment dans la terre pour recueillir les fruits de la terre, ils semaient dans le champ du ciel pour recueillir le fruit de leurs charités dans le ciel.

Ils regardaient leurs aumônes comme l'échelle de Jacob par où l'on y monte véritablement ; comme un chariot de feu qui nous y emporte, semblable en cela à celui d'Elie, et pour user des termes de saint Chrysostome, comme une colombe qui nous y enlève sur des ailes d'or.

Mais la foi des premiers siècles est éteinte aujourd'hui dans le cœur de la plupart des chrétiens. Le luxe, ce luxe cruel, qui ravit aux pauvres le superflu des riches, si nécessaire à ces membres de Jésus-Christ, a rendu l'avarice même nécessaire. Il a interdit absolument cet agréable commerce des bienfaits ; il a rendu les chrétiens riches pour eux et pauvres pour le reste du monde ; il a ravi à l'argent qui de sa nature est stérile, les deux plus excellents fruits de sa fécondité morale, le soulagement qu'il apporte à celui qui le reçoit, et les bénédictions du ciel à celui qui le donne.

Il a fait que l'homme qui devait être l'i-

mage d'un Dieu si magnifique et si libéral, n'est plus qu'une image de ces dragons qui gardaient les pommes et la toison d'or. Il a tari les sources de ces ruisseaux qui coulaient publiquement pour éteindre la soif des malheureux. Il a suspendu les exercices d'une vertu toute céleste qui est comme l'esprit et le cœur du christianisme, et ôté aux grands et aux riches du monde le prix admirable d'une gloire immortelle.

Vous dites à tout cela, mes frères, que vous avez des enfants ou des parents que vous ne pouvez priver sans injustice des fruits de vos travaux. Ah! que ce prétexte est cruel pour les pauvres! Ah! qu'il est cruel pour vous-mêmes!

Ressouvenez-vous, dit saint Ambroise, que vous ne vous êtes pas consacrés à Dieu par votre baptême, pour rendre vos enfants et vos parents riches, mais pour acquérir la vie bienheureuse par les fruits de vos bonnes œuvres, et pour racheter vos péchés par vos aumônes.

Que vous demandent vos parents, lorsqu'ils vous demandent le bien que vous voulez donner à la charité? Ils vous demandent le prix de votre salut, ils s'efforcent de vous ravir le fruit de toute votre vie, et en se plaignant de ce que vous ne voulez pas les faire riches, ils veulent vous faire perdre les richesses éternelles.

Pensez donc, dit saint Chrysostome, qu'il n'y a point de vertu si noble et si nécessaire que la charité; qu'au lieu que les grandes richesses d'un avaro le font regarder comme un commun ennemi, les grandes aumônes d'une personne charitable la font regarder comme un père commun, comme une mère commune de tous les misérables; qu'il n'y a rien de si glorieux que d'être appelé le bienfaiteur, le libérateur et le protecteur des pauvres, parce que ce sont les noms de Dieu même, et que si ces titres sont honorables sur la terre, ils le seront bien plus étant écrits dans le livre de vie et dans le ciel.

SERMON VIII.

Sur saint Thomas de Villeneuve.

Mortificat et vivificat.

Elle mortifie et elle vivifie (I Rois, ch. II).

Ce qu'un prophète a dit de Dieu, je ne crains pas, mes frères, de le dire aujourd'hui de la charité, puisque quand elle est entrée dans un cœur fidèle, elle lui apprend à se mortifier pour vivifier le prochain, et à se retrancher souvent les choses les plus nécessaires, pour les porter dans le sein des malheureux : *Mortificat et vivificat.*

Jésus-Christ même dont la charité est le modèle de la vertu des saints, a fait voir par sa conduite sur la terre que c'est là tout l'esprit de cette vertu. Il a passé sa vie mortelle dans les amertumes pour nous faire goûter des douceurs, il s'est mortifié pour nous vivifier. Séparant par un effet de sa bonté les roses d'avec les épines, il s'est couronné de celles-ci pour nous présenter celles-là, il s'est appauvri pour nous enrichir, et il s'est humilié jusqu'au supplice de la

croix pour nous élever sur le trône de son amour.

Telle a été aussi, mes frères, la tendresse et la charité de saint Thomas de Villeneuve, religieux de l'ordre de saint Augustin et archevêque de Valence. Toujours sévère pour lui, toujours miséricordieux envers les pauvres, il s'est mortifié pour les vivifier, il s'est appauvri pour les enrichir, il s'est dépouillé pour les revêtir, il s'est affligé pour les consoler; et tout ce que peut inventer la charité la plus ingénieuse, il s'en est servi pour adoucir leurs maux et pour leur procurer l'abondance. *Mortificat et vivificat.* C'est ce que vous verrez dans les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme s'aime si naturellement soi-même, que Dieu, loin de lui ordonner cet amour, a rempli l'Ecriture de préceptes pour nous le défendre, ou pour en modérer les excès. Celui qui s'aime viole sans peine ce qu'il y a de plus sacré dans la religion pour se satisfaire. La cupidité qui règne dans son cœur est la racine de tous les maux. C'est un feu qui convertit tout en soi-même. C'est assez que d'avoir un peu de complaisance pour soi, pour perdre en même temps tous les sentiments de l'humanité que l'ordre de la charité chrétienne demande que nous ayons pour nos frères, et pour tout sacrifier à nos intérêts, à notre ambition et à nos plaisirs.

Il n'y a qu'à considérer le portrait que saint Paul fait de la charité, pour demeurer d'accord de ces maximes. La charité, selon cet Apôtre, n'est faite que pour le soulagement d'autrui, elle ne s'aigrit point, elle ne se pique de rien, elle est patiente, elle souffre tout, elle rend le bien pour le mal, elle n'est ni ambitieuse, ni intéressée, et elle est toute à tous; or, comment peut-on remplir tous ces devoirs, si l'on est rempli d'amour pour soi-même?

Si vous êtes ambitieux, plus impies que cette ancienne profane dont l'histoire déteste la mémoire, vous foulerez aux pieds votre propre sang pour monter sur le trône. Si vous aimez vos plaisirs, vous opprimerez les peuples, et vous les ruinerez au lieu de leur procurer l'abondance et la joie. Si vous êtes attachés à vos intérêts, vous conserverez cruellement vos richesses au lieu de les épandre dans les calamités publiques. Si vous aimez les délices de la bonne chère, loin de retrancher le superflu de vos tables, vous épuiserez les villes et les campagnes pour en augmenter la délicatesse et la magnificence.

Saint Thomas de Villeneuve, convaincu de ces grandes vérités, jeta, dès sa plus tendre jeunesse, les fondements de la charité qu'il voulait avoir pour les malheureux, sur la sévérité qu'il eut toujours pour lui-même. A peine avait-il l'usage de sa raison, que suivant le conseil de saint Augustin, il se fit un tribunal dans son cœur pour se juger et se condamner soi-même. Là, semblable à ces sages magistrats qui ne prononcent point d'arrêts contre les uns que ce ne soit en faveur des autres, il se condamnait à jeû-

ner pour donner son pain à ceux qui étaient pressés de la faim, à se dépouiller pour couvrir la nudité de ceux qui n'avaient point de vêtement; et souvent on le vit revenir de l'école à la maison de ses parents, ou presque nu, ou atténué de la faim, parce qu'il avait donné ses habits et son pain à ceux qui s'étaient présentés devant lui dans la disette.

Devenu religieux, non content des jeûnes, des disciplines et de toutes les autres mortifications qui font de l'homme terrestre un continuel sacrifice à la justice de Dieu, et de l'homme juste une hostie vivante, comme dit saint Paul : *Hostiam viventem*, une victime qui meurt et qui vit tous les jours pour honorer la souveraine majesté du Créateur, son plaisir était de veiller nuit et jour auprès des malades et de les servir. Il triomphait de sa propre faiblesse pour les fortifier dans leurs langueurs. Il ne craignait point de respirer le mauvais air, ni de contracter leurs maladies, pourvu qu'il leur procurât de la santé, et il s'exposait agréablement à la mort pour leur sauver la vie.

Élevé à la dignité d'archevêque moins par le choix des hommes que par les ordres de la Providence, qui permit qu'un secrétaire d'état substituât son nom sans y penser, à celui d'un sujet très-mérité que l'empereur avait pourvu de l'église de Valence, il n'en eut pas plus d'indulgence pour soi-même.

Pendant que Charles-Quint et tous les grands du royaume qui regardèrent cette erreur comme un signe de la volonté de Dieu à laquelle il ne fallait pas résister, lui en témoignaient de la joie, lui seul en versait des larmes; pendant que chacun s'empressait à lui en faire des compliments, lui seul se refusait son suffrage, et si ses supérieurs ne se fussent servis de la force de l'obéissance, jamais il n'eût consenti à son élévation.

Loin de se proposer un plan de vie plus aisée et plus commode, il ne pensa dès lors qu'aux moyens d'être plus austère à soi-même, mais plus tendre envers les malheureux et plus secourable à son troupeau. Loin de soutenir son rang comme certains pasteurs dont se plaint saint Bernard, par de superbes équipages, des habits magnifiques, des dépenses royales, des meubles et des carrosses, où l'or et l'argent brillent souvent plus que sur les autels du Seigneur, il alla à pied prendre possession de son église, et conserva le pauvre habit de son ordre.

Il jeûnait presque tous les jours au pain et à l'eau. Il n'y avait ni tapisseries, ni ornements superflus dans son palais. Les membres de Jésus-Christ, les veuves et les orphelins, les pauvres et les malades en faisaient toute la magnificence.

Si pour donner quelque chose aux bien-séances de son état et contenter les chanoines de son église, qui le priaient avec instance de porter des habits plus convenables à la dignité d'un archevêque, il prit un chapeau un peu plus propre que celui qui lui était ordinaire, pour se punir de cette légère complaisance où il craignait qu'il n'y eût de

l'orgueil, il s'en faisait de temps en temps une matière de raillerie contre lui-même.

Il supprimait toujours par quelque trait ingénieux toute la gloire qui pouvait lui revenir de ses meilleures actions. Il se privait du plaisir des louanges et des honneurs légitimes, et comme l'on rehausse les digues des rivières lorsqu'on les voit grossir extraordinairement, afin d'empêcher qu'elles ne se débordent et ne ruinent les campagnes, il semblait de même que saint Thomas de Villeneuve, pour empêcher que ce torrent d'honneur et de gloire qui emporte presque tous les esprits, n'entrât jusque dans son âme, se faisait de sa modestie un rempart d'autant plus haut que les hommes l'élevaient davantage.

Il remplissait tous les devoirs de sa dignité pastorale dans un esprit de mortification et de pénitence, et ce qu'il ne pouvait réformer par la force de ses exemples et de ses paroles, il tâchait de le réformer par ses humiliations devant Dieu, et par ses austérités, comme s'il avait été coupable de l'endurcissement de cœur et de l'impénitence de ses ouailles.

Il ne ressemblait point à ces mauvais pasteurs que le prophète Nahum compare aux sauterelles qui se tiennent dans les buissons au jour du froid, et qui s'envolent lorsque le soleil se lève. Il était attaché à son diocèse comme les intelligences aux cieus, dont elles règlent le mouvement. Il portait le poids du jour et de la chaleur, pour user des termes de l'Evangile. Ses veilles assuraient le repos de son troupeau, et il agissait dans sa charge en souffrant avec patience les incommodes des saisons, la distance des lieux, les contradictions des humeurs et des personnes.

Suivant le conseil de saint Augustin, il demeurait parmi les malades spirituels pour les guérir, il s'engageait dans l'air corrompu pour le purifier. Il avait comme Ezéchiel un visage de diamant, pour résister à la dureté du cœur de la maison d'Israël. Il ressemblait à la fontaine dont parle Joël, qui sort de la maison du Seigneur, et qui arrose un torrent d'épines, et à ce bon pasteur que saint Chrysostome compare à plusieurs martyrs à la fois, car ceux-ci ne souffrent qu'une fois pour leur Maître, et celui-là souffre mille fois pour son troupeau.

Quand Dieu veut, par un effet extraordinaire de sa miséricorde, convertir un pécheur endurci, il l'afflige pour le consoler, il l'appauvrit pour l'enrichir, il le tue pour le faire vivre, il le frappe pour le guérir : *Percutiam et ego sanabo*. Mais je vois aujourd'hui quelque chose de contraire à cette conduite, dans celle de notre saint archevêque. Il se frappe lui-même, il se déchire le corps à force de disciplines pour sauver les pécheurs quand il les trouve endurcis et impénitents.

Exposerai-je à la lumière du jour les dérégléments d'un prêtre de son diocèse, qui avait fermé les yeux à celle de la grâce? Faut-il que je manque au respect qui est dû

au caractère d'un ministre du Seigneur, quoique tout terni par des impuretés, pour vous donner des preuves de la vérité que j'avance ?

Mais pourquoi aussi supprimerais-je une action qui fait un des plus beaux endroits de l'éloge de saint Thomas de Villeneuve ? Pourquoi ne dirais-je pas que ce fut dans cette occasion qu'imputant à ses propres péchés, le peu de succès qu'avaient eu ses exhortations, ses larmes et ses prières pour convertir ce pécheur endurci, il s'imposa la peine des crimes dont il n'était point coupable ? S'étant dépouillé, il se déchira le corps à coups de discipline jusqu'à ce que cette brebis égarée qui était présente à ce spectacle, plus touchée de la voix du sang de son pasteur, qu'elle ne l'avait été de ses paroles, mêlât ses larmes avec les siennes, sa contrition avec sa douleur, quittât son péché et se revêtit de l'étole de l'innocence qu'elle avait si honteusement perdue avec l'enfant prodigue, dans une terre étrangère.

Pécheur, je ne suis pas surpris que vous ayez pour vous les dernières rigueurs, que vous macériez vos corps, et que vous versiez des larmes pour éteindre et le feu de votre concupiscence, et le feu que la justice de Dieu vous a préparé dans les enfers. C'est vous qui avez commis le péché, il est juste que vous en répariez le dommage, trop heureux encore de pouvoir en obtenir la rémission par votre satisfaction volontaire.

Mais que saint Thomas de Villeneuve verse son sang pour implorer la miséricorde de Dieu sur son peuple ; je dis sur son peuple, car ce mauvais prêtre ne fut pas le seul en faveur duquel il en usa de la sorte, c'est imiter de près la conduite de Jésus-Christ, qui tout innocent qu'il était, se chargea de la dette de nos péchés pour nous réconcilier avec son Père. C'est, semblable à Jonas, se précipiter soi-même dans une mer de douleurs et de mortifications pour apaiser la tempête et prévenir l'éternel naufrage dont les autres sont menacés. C'est, loin de la conduite de ces pasteurs cruels qui tondent leurs brebis pour entretenir leur luxe, qui versent leur sang pour teindre la pourpre dont ils sont revêtus, qui les égorgent pour se nourrir de leur substance, se donner la mort pour leur donner la vie, et prononcer contre soi-même la cruelle sentence que Caïphe prononça inhumainement contre le Sauveur : Il est expédient qu'un homme meure pour tout le peuple, afin que toute la nation ne périclite pas. C'est punir le juste Jacob pour l'impie Esau, et vouloir que chacun s'écrie en le voyant dans ce triste état : Sa voix est celle de Jacob ; mais ses mains sont les mains d'Esau.

En effet, mes frères, lorsque je prête seulement mes oreilles à la voix de saint Thomas de Villeneuve qui implore la miséricorde de Dieu sur son peuple, et qui lui adresse des prières pour ménager la conversion de ceux qu'il n'a pu gagner par ses exemples et par ses discours, jusque-là je me persuade sans peine que j'entends la voix

d'un autre Jacob, juste, innocent, chaste, séparé des pécheurs, élevé au-dessus des cieux par sa vertu, et tel, en un mot, que saint Paul prétend que soit un pontife qui doit tous les jours offrir à Dieu des victimes pour les pécheurs.

Mais lorsque après cela je jette les yeux sur ses mains armées de disciplines, sur ses épaules sanglantes, sur son visage abattu par le jeûne, sur son corps étendu sur la terre, ah ! je m'écrie à le voir dans cet état, qu'à la vérité j'entends la voix de Jacob, mais que je vois les mains et le corps d'Esau, qui porte tout ensemble, et les marques de ses crimes, et les instruments de la pénitence dont il a besoin pour apaiser sur lui la colère de Dieu. *Vox quidem, vox Jacob est ; sed manus, manus sunt Esau.*

O charité, qui vous chargez si amoureusement de la peine qui est due aux coupables, que vous êtes douce ; mais que vous êtes sévère ! que vous êtes tendre au prochain ; mais que vous êtes dure pour vous-même ! Saint Pierre m'avait bien appris que vous couvriez la multitude des péchés, pour sauver l'honneur et la réputation du prochain ; mais vous avez donné à saint Thomas de Villeneuve des sentiments encore plus généreux, lorsque vous l'avez porté à venger sur soi les fautes de son peuple par les rigueurs de la pénitence. C'est en lui que l'on voit en même temps combien vous êtes douce et sévère, puisque, content d'avoir amolli par ses larmes, ses prières et son sang, les cœurs de ceux qu'il trouvait endurcis dans l'iniquité, il les embrasse, il les caresse, il leur donne la liberté, et n'exige d'eux qu'une sainte persévérance dans les sentiers de la justice.

Lorsque Dieu voulut engager saint Pierre à travailler à la conversion des impies, il lui fit voir, dans un ravissement d'esprit, comme une grande nappe tenue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, où il y avait de toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, de bêtes sauvages, de serpents et d'oiseaux du ciel, et lui dit : Lèvez-vous, Pierre, tuez et mangez ; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, tuez ce qu'ils sont, et faites-les ce que vous êtes : *Occide quod sunt, et fac quod es.* Otez-leur la vie criminelle qu'ils mènent, pour leur faire part de celle de la grâce, et pour les animer de la vôtre, qui est innocente. Egorguez et ne craignez pas.

C'est un acte de miséricorde que d'être cruel dans cette occasion. C'est avoir de véritables sentiments de zèle que de tuer ainsi les pécheurs pour les faire revivre. C'est avoir les entrailles d'une bonne mère, que de faire ces actions, qui semblent tenir de la marâtre, pour parler avec saint Zénon de Vérone. C'est charité que de les égorguer, que de les menacer pour les conserver et les rendre justes, et entrer dans les pensées du roi-prophète, qui disait à Dieu : Je t'ai en une matinée tous les pécheurs de la terre : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ.*

Ce commandement que Dieu fit à saint Pierre est, à la vérité, mes frères, le modèle de ce zèle ardent qui doit animer tous les ministres de Jésus-Christ à la conversion des pécheurs ; et ils peuvent espérer qu'il sera content de leur conduite, si, lorsqu'ils montent dans les chaires de vérité, ou qu'ils s'assistent sur le tribunal de la pénitence, ils sont assez heureux pour donner la mort au péché, afin de faire vivre le pécheur à la vie de la grâce.

Mais la charité de saint Thomas de Villeneuve porte encore plus loin ce commandement. Lorsqu'il n'a pas pu tuer le péché, et convertir le pécheur par ses exemples et par ses paroles, il jeûne pour lui, il se mortifie ; et semblable à saint Paul, il se fait anathème pour son salut.

La plaie de Samarie est désespérée, dit le prophète Michée, elle est venue jusqu'à Juda, elle a gagné jusqu'à la porte de mon peuple, et elle est entrée jusque dans Jérusalem ; c'est pourquoi je m'abandonnerai à mes plaintes, je ferai retentir mes cris, je déchirerai mes vêtements, et j'irai tout nu. Je pousserai des hurlements comme les dragons et des sons lugubres comme les autruches : *Super hoc plangam et ululabo ; vadam spoliatus et nudus : faciam plantum velut draconum, et luctum quasi struthionum.*

Tels étaient les sentiments d'un prophète qui gémissait de voir que les péchés de Samarie avaient passé jusque dans la terre de Juda, que les iniquités des idolâtres étaient entrées jusque dans le cœur des fidèles, et que les désordres des Gentils s'étaient répandus jusqu'en Jérusalem pour y corrompre le peuple de Dieu.

Nous voyons encore ici quelque chose de semblable dans saint Thomas de Villeneuve, lorsque pénétré de douleur en voyant que les désordres du monde passaient jusqu'au milieu de son Eglise, et que les choses les plus abominables se commettaient par ceux mêmes qui étaient consacrés au service du sanctuaire, il s'affligeait, il pleurait, il soupirait, il jeûnait, il poussait des cris vers le ciel, et se dépouillait pour se déchirer les épaules : *Super hoc plangam et ululabo, vadam spoliatus et nudus.*

Par ce charitable artifice, il apprenait à ceux qui étaient coupables des crimes qui lui causaient une si grande douleur, à se plaindre eux-mêmes, et à ne pas joindre l'impénitence et l'insensibilité à leurs plaies mortelles. En cela il imitait la conduite de saint Cyprien, qui, pour faire rentrer dans leur devoir ceux de son peuple qui étaient tombés dans la persécution, leur disait qu'il se sentait abattu avec eux, et que les mêmes traits qui avaient blessé leurs âmes, lui avaient percé le cœur.

Grand modèle de charité pour tous les pasteurs des âmes, et qui nous donne une haute idée de leurs devoirs quand il s'agit de les ramener à Jésus-Christ, dont elles se sont éloignées par leur péché ! Comme ils sont les vicaires de l'amour de Jésus-Christ, pour

user des termes de saint Ambroise, *'vicarii amoris Christi*, ils sont obligés, premièrement, de n'épargner ni travail, ni peine, ni vigilance, ni sollicitude pour rechercher les pécheurs, et pour les retirer de leurs désordres. Secondement, de les recevoir avec douceur et avec joie, lorsqu'ils rentrent en eux-mêmes et qu'ils se convertissent. Et enfin, de bien prendre garde de ne pas les traiter avec rigueur et avec dureté ; mais, au contraire, de les porter sur leurs épaules, c'est-à-dire, selon l'explication des Pères, d'adoucir le poids de leur pénitence, en la leur faisant faire avec une charité pareille à celle de Jésus-Christ, qui recevait les pécheurs qui s'adressaient à lui avec une bonté et des entrailles de miséricorde.

Jésus-Christ leur dit à tous comme à saint Pierre : Paissez mes brebis, paissez mes agneaux. Le mot de paître renferme tous les devoirs des véritables pasteurs. Ils doivent avoir soin de la naissance spirituelle de leurs brebis, de les élever dans la saine doctrine, de les nourrir du pain de la parole de Dieu et du corps de Jésus-Christ, de les conduire dans la voie des commandements de Dieu, de les guérir de leurs maladies spirituelles, de les défendre contre les tentations, de les chercher et de les ramener quand elles s'égarèrent ; et enfin de les paître par leur amour, par leurs prières, par leurs exhortations, par leurs corrections et par leurs bons exemples, comme dit saint Bernard.

Leur amour pour le prochain doit aller jusqu'à aimer leurs brebis plus que leurs parents, puisqu'ils les doivent abandonner pour demeurer continuellement auprès d'elles. Ce sont des pilotes que Dieu a établis pour conduire son vaisseau sur la terre ; ils ne doivent donc point en sortir.

Les autres ecclésiastiques, dit saint Chrysostome, ressemblent aux passagers, qui peuvent consoler et donner de bons avis ; mais les pasteurs sont obligés d'avoir toujours les yeux au ciel et la main au gouvernail. Les autres peuvent tenir en main, comme les anges que l'on fit voir à Ezéchiel, les instruments de géométrie et d'architecture, mais il n'y a que les pasteurs qui tiennent la verge de la puissance que le prophète Jérémie appelle une verge qui veille, *Virgam vigilantem*, pour marquer ce soin et cette sollicitude qui les attachent à leurs églises.

Enfin, leur amour pour leurs ouailles doit les porter à les aimer plus que leurs biens, puisqu'ils les doivent employer pour les soulager dans leurs misères, et plus qu'eux-mêmes, puisqu'ils sont obligés d'exposer leur vie pour leur salut.

C'est pourquoi saint Augustin remarque qu'il n'y a rien de plus opposé à la charité d'un véritable pasteur que l'amour de soi-même, parce que c'est de ce vice que naissent tous les autres. C'est l'amour de soi-même qui fait que le pasteur ne pense plus qu'à ses intérêts, qu'il devient avare, qu'il traite le troupeau de Jésus-Christ avec em-

pire, qu'il ne veille point sur sa conduite, et qu'il s'abandonne avec lui à toute sorte de dérèglements. Il faut donc que la charité l'engage à se renoncer soi-même pour s'attacher tout entier à son troupeau, à se mortifier pour le faire vivre, comme l'a fait saint Thomas de Villeneuve, et à se priver pour lui donner avec plus d'abondance.

Mortificat et vivificat.

SECONDE PARTIE.

Lorsque le patriarche Noé sortit de l'arche dans laquelle il s'était enfermé durant le déluge, il observa deux choses dignes de réflexion. La première, c'est qu'il ne voulut pas en sortir sans un ordre exprès de Dieu, quoiqu'il fût assuré par le retour de la colombe, qui lui avait apporté un rameau d'olivier, qu'il n'y avait plus de danger pour lui sur la terre, et que les eaux s'en étaient retirées. La seconde, c'est qu'avant que d'exécuter ce commandement, il se fit précéder de la colombe portant le rameau d'olivier, pour dire qu'il ne sortait de l'arche que pour porter au monde l'abondance et la paix.

Nous voyons quelque chose de semblable, mes frères, dans la conduite de saint Thomas de Villeneuve. Il ne sort point de l'arche, je veux dire de son monastère et de la retraite, que par le commandement exprès de ses supérieurs, et, pour mieux dire, que par les ordres de Dieu, qui lui découvre sa volonté par des événements où les hommes ont moins de part que la Providence, et par là il est assuré qu'il n'y a rien à risquer pour lui dans le grand monde, et qu'il est appelé aux dignités de l'Eglise. Et il ne sort point de cette arche que précédé de la colombe portant le rameau d'olivier, pour marquer qu'il n'accepte l'épiscopat que pour procurer aux peuples de son diocèse l'abondance et la paix.

Si le buisson ardent dans lequel Dieu apparut à Moïse est, selon saint Chrysostome, la figure du trône épiscopal dont il ne doit partir que des ardeurs et des lumières, l'on peut dire que saint Thomas de Villeneuve n'en approcha qu'avec toutes les précautions que prit ce grand législateur, lorsqu'il marcha vers le buisson ardent de la montagne d'Horeb.

Moïse en approcha lentement; et, parce que le lieu était saint, il y marcha nu-pieds, quoique tout couvert de ronces et d'épines. Dieu lui défendit d'abord d'avancer, ensuite il lui commanda d'approcher, et voilà, mes frères, la conduite qu'a tenue saint Thomas de Villeneuve avant que d'accepter sa dignité. Il en approche lentement, et pour mieux dire il s'en éloigne. Il la refuse dans un temps, son humilité ne lui permettant pas de croire qu'il en est digne. Et comme l'air est toujours plus froid lorsque le soleil se lève, ainsi ce saint religieux ne fut jamais plus humble et plus modeste, plus timide et plus retenu, que quand l'honneur, qui est le soleil de la vertu, jeta sur lui ses premiers rayons. Après l'avoir refusée dans un temps,

il l'accepte dans un autre, où il reconnut que Dieu lui commandait d'en approcher.

Mais lorsqu'il fut arrivé au trône épiscopal comme Moïse au buisson ardent, par un chemin tout couvert d'épines et par les sentiers de la pénitence et de la mortification qu'il avait suivis dans l'état religieux, il se revêtit de toutes les qualités de la lumière et du feu qui environnaient le buisson sans le consumer. Il éclaira et vivifia tout ce qui était renfermé dans l'étendue de son diocèse, et, semblable au soleil à la chaleur duquel rien ne peut échapper, il répandit sur toutes ses ouailles ses influences, sa lumière et sa chaleur.

Je ne parlerai point des œuvres spirituelles de sa charité, de ses prédications ferventes qui ont converti tant d'âmes endurcies, de cette profonde érudition qu'il a fait paraître dans les chaires publiques de théologie, et dont il a laissé des monuments éternels à la postérité dans les ouvrages qu'il a composés. Il n'attend point que je le loue d'une chose qui lui est commune avec tous les enfants de saint Augustin, qu'il regarde toujours comme ses frères.

Ils brûlent tous du même feu dont il a été embrasé. Semblables à ces anciens fidèles, qui n'employaient dans leurs sacrifices que le feu du ciel et non celui de la terre, ils ne sont tous animés aussi bien que lui, dans leurs sermons et dans les chaires de théologie qu'ils occupent, que du zèle de la vérité, et non de l'ardeur de la cupidité. Ils imitent tous aussi bien que lui ce sage enchanteur dont il est parlé dans l'Ecriture, qui charme les serpents avec sa voix, et guérissent les maladies spirituelles des hommes avec d'excellents discours, que Platon appelle le plus certain et le plus admirable de tous les enchantements.

Je passerai même sous silence grand nombre de vertus particulières qui l'ont distingué dans l'état religieux et dans l'épiscopat, parce qu'il en avait appris les maximes dans un ordre où toutes les vertus que l'Evangile ordonne ou conseille sont pratiquées avec ferveur. Je ne parlerai que de cette charité envers les pauvres qui a éternisé sa mémoire, que de sa tendresse envers tous les malheureux. Et si, après avoir dit qu'il n'accepta les dignités que comme une occasion de leur faire plus de bien, je retourne peut-être au commencement de sa vie; si je confonds les années de sa jeunesse avec celles de son épiscopat, excusez l'irrégularité de mon discours dans l'éloge d'un saint dont la vie a commencé et fini par la charité, comme cette étoile plus brillante que les autres, qui commence et qui finit toutes les journées.

Quels secours, en effet, les pauvres ne devaient-ils pas attendre d'un archevêque dont la naissance avait été accompagnée pour eux de si heureux présages? Il naît d'une mère aumônière et célèbre dans sa province par ses grandes libéralités, pouvait-il sortir des entrailles de la miséricorde qu'un fruit

de la miséricorde, et d'un sein charitable qu'un enfant charitable?

Si les enfants ont une si grande sympathie avec leurs mères, qu'ils en prennent presque toujours les inclinations et les humeurs; si le lait des nourrices nous transmet souvent leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités, quel soulagement les malheureux ne devaient-ils pas attendre d'un homme qui avait été formé d'un sang qui ne bouillait dans ses veines que pour sortir et se répandre sur les membres de Jésus-Christ, et qui avait sucé des mamelles charitables?

Saint Thomas de Villeneuve renonça dès son enfance à son grand patrimoine, non en faveur de quelque cadet de sa maison, comme le fit le malheureux Esau lorsqu'il vendit à Jacob son droit d'aînesse; non pour enrichir des frères, des sœurs ou des parents ingrats, comme le font encore tant de misérables victimes que l'on sacrifie malgré elles, pour grossir la portion de ceux que des pères et des mères veulent élever par une préférence injuste, mais pour enrichir les pauvres, qui sont les bien-aimés et peut-être les aînés de la famille de Jésus-Christ.

Par un contrat secret qu'il avait fait avec sa mère, il entra en religion pour fonder, de sa maison paternelle et de tous ses biens présents et à venir, des hôpitaux qui publieront éternellement ses aumônes. Il a voulu que ces retraites et ces asiles fussent comme une source perpétuelle de biens qui se répandit, par une succession de temps infini, sur les pauvres de tous les siècles. Par là, mes frères, il n'a pas seulement soulagé les misères présentes, mais aussi les futures: il a entendu les gémissements de ceux qui n'avaient pas encore de voix pour se plaindre; il a essuyé les larmes de ceux qui n'avaient pas encore vu le jour, et sa libéralité a empêché la mort de ceux à qui la nature n'avait pas encore donné la vie.

Lorsqu'il fut élevé à la dignité d'archevêque, il ne songea qu'à rouvrir les sources de sa libéralité, que son vœu de pauvreté semblait avoir taries; et comme si son cœur, semblable à ces torrents qui courent avec plus d'impétuosité lorsqu'ils ont rompu les digues qui les retenaient, eût voulu récompenser les pauvres de tout le bien qu'il n'avait pu leur faire durant son séjour dans l'état religieux, il leur donna les clefs de ses caves et de ses greniers, il leur ouvrit les portes de son palais, et ils y entraient sans crainte d'en être repoussés.

Là, comme chez ce roi de l'Evangile qui fit inviter à ses noces tous les malheureux qui traînaient une vie languissante dans les places publiques et aux portes de la ville, ils trouvaient des salles où ils étaient nourris plus de cinq cents tous les jours. Ils trouvaient un archevêque qui se dépouilla de son propre manteau pour les couvrir, et un pasteur dont la vie était d'un particulier très-modéré, mais dont les charités étaient d'un prince très-magnifique.

Il avait dix-huit mille écus de revenu; il en donnait deux mille à son pensionnaire, le

sérénissime prince Georges d'Autriche, oncle de l'empereur, qui s'était démis de l'archevêché de Valence; il en employait trois mille au paiement de ses domestiques et aux besoins de sa maison; les treize mille autres étaient distribués aux pauvres, et il eût fait scrupule de leur en retrancher une obole.

Assiégeaient-ils son palais? ils n'y trouvaient pas de résistance; pillaient-ils ses coffres? il les regardait faire avec plaisir. Ils épuisaient quelquefois sa bourse, mais ils n'épuisaient jamais son cœur; et lorsque, par leur trop grand nombre, ils l'avaient mis dans l'impuissance de leur donner, sa bouche prononçait des paroles, et ses yeux versaient des larmes pour les consoler.

Vous gémissiez, pauvres peuples des limites de son diocèse: le cruel Dragut, corsaire de Barbarie, est descendu sur vos côtes avec sa troupe de pirates; il a enlevé votre bétail, pillé les fruits de vos campagnes, mis le feu à vos granges et à vos maisons. Hé! consolez-vous dans cette disgrâce: elle vous est arrivée par les ordres de la Providence, qui a voulu donner à votre archevêque une si belle occasion de signaler sa miséricorde. Il deviendra le père de vos orphelins et l'appui de la faiblesse des veuves; il fera conduire, par ses aumôniers et par des religieux de son ordre, les ruisseaux de sa charité sur vos terres stériles, pour les rendre fécondes; il réédifiera vos maisons à ses dépens; il fera tomber la manne dans votre province, dont les corsaires viennent de faire un autre désert; et, comme la nature redouble l'ardeur du feu dans la violence de l'hiver, il redoublera de même les ardeurs de sa charité dans votre misère extrême; et de cette saison de disette, il vous en fera une saison d'abondance.

Lorsque Jésus-Christ voulut confier le gouvernement de son Eglise à saint Pierre, il lui demanda jusqu'à trois fois: *M'aimez-vous?* Et sur les deux premières réponses que lui fit cet apôtre: *Vous savez, Seigneur, que je vous aime*, Jésus lui dit: *Paissez mes agneaux*. Par ces agneaux, selon saint Augustin et saint Jérôme, il faut entendre tout le corps des fidèles, dont le souverain pontife est le premier père et le pasteur par excellence. Mais lorsque saint Pierre, touché de ce que Jésus lui demandait pour la troisième fois: *M'aimez-vous?* lui eut répondu: *Seigneur, vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime*, le Sauveur lui dit: *Paissez mes brebis*. Et par ces dernières paroles, les mêmes docteurs prétendent que saint Pierre fut constitué pasteur et chef de tous les évêques, qu'ils appellent les mères de leurs ouailles, comme les brebis sont les mères des agneaux.

Saint Thomas de Villeneuve, qui regardait ce double précepte de charité, fait à saint Pierre par le Fils de Dieu, comme un commandement dont chaque évêque en particulier est obligé de s'acquitter envers son diocèse, se montra tout ensemble véritable pasteur et de ses brebis et de ses agneaux.

Il traita avec tendresse tous les oints du

Seigneur : les ecclésiastiques et ses curés, qui sont comme les mères de leurs églises particulières; il fit adoucir la rigueur des prisons ecclésiastiques, où ils étaient arrêtés pour leurs fautes. Persuadé que la crosse d'un évêque n'est point un sceptre pour commander en souverain, mais une houlette pour conserver en pasteur, il eut soin de les faire rentrer dans leur devoir plus par la douceur que par la sévérité, et il assembla des conciles, ou pour faire refluer la discipline, ou pour l'entretenir dans sa vigueur.

Pendant qu'il remplissait ce premier devoir du bon pasteur, il ne laissait pas de s'acquitter du second : il nourrissait tous ses agneaux, il leur donnait à tous également le pain de la parole de Dieu, et il y ajoutait les aliments corporels dès qu'il était informé de leurs besoins.

Entre ses agneaux, il écouta avec une compassion plus grande les gémissements de ceux qui, n'ayant pas encore l'usage de la parole pour se plaindre de la cruauté de leurs mères qui les abandonnent pour sauver les apparences de l'honneur qu'elles ont perdu, périraient si des entrailles étrangères ne leur étaient plus tendres que celles qui leur ont donné la vie.

Victimes abusées par la volupté, je ne sais si c'est de votre cruauté que Jérémie voulait se plaindre quand il s'est écrié : Les lamies, ces monstres redoutables, qui portant sur le visage et sur le sein les attraits et la beauté des femmes, pour attirer, tiennent, par le reste du corps, des animaux les plus féroces pour dévorer, ces lamies, quoique cruelles aux étrangers, sont tendres à leurs petits : elles leur découvrent leurs mamelles et les allaitent. Mais la fille de mon peuple est cruelle à ses enfants comme une autruche du désert, qui abandonne ses œufs sur le sable et ne prend aucun soin des petits qui en doivent éclore. La langue de ces petits agneaux s'est attachée à leur palais, dans l'ardeur de leur soif. Si ce n'est point de vous qu'il parle, mères cruelles, vous trouvez du moins votre portrait dans ses paroles.

Mais dans l'éloge de saint Thomas de Villeneuve, je ne le finirai pas par ce qu'ajoute après le même prophète, que ces tendres agneaux ont demandé du pain, et qu'il ne s'est trouvé personne qui leur en présentât. Ce saint archevêque leur a donné ce que vous leur avez refusé : il leur a présenté son sein, lorsque vous les avez rejetés du vôtre; il leur a donné lieu de dire, avec un autre prophète : Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli.

De quelles libéralités ne récompensa-t-il pas ses domestiques qui lui en apportaient quelqu'un, pour les rendre encore plus vigilants à en faire la recherche! Avec quelle complaisance payait-il les soins des nourrices auxquelles il confiait ces malheureux fruits de prostitution, qu'un amour profane enfante contre les lois de Dieu et de la pudeur, et qu'un autre amour cruel, l'amour de soi-même et de l'honneur, défait ou expose,

à la faveur des ombres, contre les lois de la religion et de l'Etat!

Je n'aurais jamais fait, si j'étais obligé de rapporter toutes ses actions charitables et toutes les circonstances qui les relèvent, et je ne ferais que commencer, dans ce moment que je suis contraint de finir pour ne pas ennuyer. Aussi n'attendez pas, mes frères, que je conclue ce discours par une morale contre la dureté des avarés : les grands exemples de la charité de saint Thomas de Villeneuve suffisent pour les confondre; et la voix des pauvres qui ont ressenti ses bienfaits, et qui les ressentiront jusqu'à la fin des siècles dans les hôpitaux qu'il a fondés, est bien plus éloquente que nos paroles, pour leur persuader qu'il est glorieux de soulager les misérables.

Ils diront éternellement à sa gloire qu'il leur a bâti des asiles où ils sont à couvert de la violence des maladies, où l'on supplée aux défauts de la nature, et où ils peuvent se mettre au-dessus de tous les outrages de la fortune. Ils diront que par ses aumônes il a égalé en quelque sorte cette malheureuse inégalité, qui est la source de la misère des pauvres et ordinairement de tous leurs crimes; qu'il a affranchi ceux qui étaient esclaves de la nécessité, comme dit un Père de l'Eglise; qu'il a empêché les uns de se plaindre et les autres de rougir : et pendant qu'ils élèveront ainsi leurs voix vers le ciel, pour lui donner des bénédictions, ils ne parleront des riches avarés qu'avec opprobre.

Ils publieront qu'il a été leur père, et qu'ils sont leurs meurtriers : *Non paviſti, occidiſti*; qu'il a été leur bienfaiteur, et qu'ils sont leurs tyrans; qu'il leur a donné son sang, et qu'ils se nourrissent de leur substance : ils diront, en un mot, qu'il a fait sa félicité de les rendre heureux, et qu'ils font la leur de les rendre misérables, en retenant dans leurs coffres, par une vanité cruelle, et pour enrichir des enfants qui doivent mourir, des richesses mortelles qu'ils devraient épandre : *Magna vanitas*, dit saint Augustin, *thesaurizat moriturus morituris*.

Je supprime donc tous les autres exemples de miséricorde que saint Thomas de Villeneuve nous a donnés, pour finir mon discours par où il a fini sa belle vie. Il est mort pauvre et libéral, comme il avait vécu : il ne lui restait que quatre mille livres lorsqu'il fut frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, et sur-le-champ il les envoya distribuer à tous les pauvres de la ville, afin de se faire précéder, en quittant la terre pour entrer dans le ciel, de la colombe qui porta le rameau d'olivier, le symbole de l'abondance et de la paix.

Il supplia le pauvre auquel il avait donné son propre lit de le lui prêter pour y rendre le dernier soupir; et, comme s'il avait voulu se retrouver après sa mort avec les mêmes pauvres qu'il avait aimés durant sa vie, il ordonna que son corps fût enterré sous la porte d'une église où ils avaient coutume de s'assembler pour recevoir ses aumônes.

J'avoue, ô mon Dieu! qu'une si belle vie méritait d'être couronnée d'une action aussi héroïque que celle-là; mais j'avoue, en même temps, que c'est ici que mon esprit surpris et mon cœur touché de si grands exemples commencent à m'ôter l'usage de la parole, et ne me laissent assez de voix que pour vous demander avec un prophète, et pour moi et pour tous mes auditeurs, que nous mou-

rions de la mort de ce juste, et que toute notre vie soit un cercle de jours semblables à ceux qui ont commencé et qui ont fini celle de saint Thomas de Villeneuve : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia*. Nous vous demandons cette grâce, Seigneur, afin que par elle nous ayons part à votre gloire.

NOTICE SUR FLÉCHIER.

FLECHIER (ESPRIT), évêque et orateur sacré, né le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audiffret, son oncle, général des pères de la doctrine chrétienne, où il était entré à l'âge de 16 ans et professa la rhétorique à Narbonne. Fléchier, ayant quitté cette congrégation, après la mort de son oncle, vint à Paris où il remplit dans une des paroisses l'emploi de catéchiste des petits enfants, et fut ensuite précepteur des fils de Louis Caumartin, intendant des finances et conseiller d'Etat. Une pièce de vers latins sur le Carrousel (*Circulus regius*), donné par le roi en 1662, commença sa réputation que ses sermons ne tardèrent pas à accroître. Il fut nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier qui l'honorait de son amitié. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit pleurer le monarque et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Machabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Macon, et Fromentières, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis, l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie; l'autre, dans celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun par les ornements dont il l'embellit dans son exorde qui est un chef-d'œuvre par l'harmonie et le caractère majestueux et sombre qui y règnent. La cour récompensa ses talents, en 1683, par l'évêché de Lavaur et, en 1687, par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit en le nommant au premier évêché : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était plein d'hérétiques, il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous, par la solidité de ses discours et plus encore par la régularité de ses mœurs. Il mourut à MontPELLIER, le 16 février 1710, à 78 ans, regretté de ses diocésains catholiques et huguenots, et laissant plus de 25,000 écus aux

pauvres. L'académie française s'était associée Fléchier après la mort de Godeau, en 1673. Il y entra le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nîmes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui : des *OEuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. On a loué avec raison ses vers français et latins. Les pensées en sont délicates, les expressions heureuses, les termes bien choisis, la cadence harmonieuse. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani : *De Castibus illustrium virorum*, in-4°, avec une préface en latin; le style en est aussi pur qu'élégant. Des *Panegyriques des saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, Paris, 1690, en 1 vol. in-4°; 1697, 2 vol. in-12; 1739, 3 vol. in-12. Recueil d'*Oraisons funèbres*, en 1 vol. in-4° et in-12. Il y a moins d'éloquence et de pureté de langage dans celles de Bossuet; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses oraisons funèbres et ses panégyriques. On y trouve de belles périodes et très-peu de raisonnements. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore; aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne. *Histoire de l'empereur Théodose le Grand*, Paris, 1679, in-4°, réimprimé très-souvent in-12; elle est estimée pour l'élégance du style, autant que pour l'intérêt de la narration. Ceux qui ont cru qu'il flattait son héros, n'ont pas rendu justice à cet empereur qui, dans le vrai, était grand homme et grand prince à tous égards. La *Vie du cardinal Ximènes*, en 2 vol. in-12 et 1 in-4°. Il peint ce cardinal comme un saint; l'abbé Marsollier, dans une histoire

de Ximenès, publiée vers le même temps que celle de Fléchier, en fit un politique; ce grand ministre avait été l'un et l'autre; mais Marsollier était un esprit trop mobile pour peindre dignement un homme d'un caractère si ferme. Des *lettres*, 2 vol. in-12. On y trouve des détails affligeants sur les excès des calvinistes qui, dès lors, répandaient l'effroi partout et préludaient aux scènes affreuses qui ont désolé Nîmes en 1790 et 1791. La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin d'Antoine-Marie Gratiani, in-4° et 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimée. Des *œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12; elles contiennent ses mandements et ses lettres pastorales, où la philosophie chrétienne et la tendresse épiscopale

se font sentir avec tous leurs charmes. On y a ramassé différents discours, compliments et harangues. L'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol., lui attribue un recueil manuscrit, formant 6 vol. in-fol., sur les *antiquités du Languedoc*, mais il est certain qu'il n'est pas de lui: c'est l'ouvrage d'un citoyen de Nîmes, appelé *Aulné Rulman*. L'abbé Ducreux, chanoine d'Auxerre, a donné une édition complète des œuvres de Fléchier, à Nîmes, en 1782, 5 tomes en 10 vol. in-8°. Ses *poésies latines* ont paru dans un recueil séparé, à Bâle, 1782, 4 vol. in-12. En 1791, le siège de ce grand homme fut souillé par un nommé Dumouchel, d'abord garçon perruquier, puis prêtre apostat, que l'Assemblée nationale subrogea à l'évêque légitime.

PANÉGYRIQUES ET AUTRES SERMONS, PAR FLÉCHIER.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Une indiscrete vanité avait introduit parmi les païens, l'usage de célébrer le jour d'une malheureuse naissance, où mortels et pécheurs tout ensemble, ils venaient éprouver les infirmités du corps et celles de l'âme. Une prudente charité a établi parmi les chrétiens la coutume d'honorer la mémoire des saints, lorsque le ciel s'ouvre pour eux, et que laissant à la terre leurs dépouilles mortelles, ils vont comme des aigles renouveler leur jeunesse aux rayons du soleil éternel.

Dieu les a choisis dans toutes les parties du monde, afin que la gloire de son nom fût universelle, que chaque peuple eût ses apôtres et ses prophètes, que son Évangile fût prêché et pratiqué parmi toutes sortes de nations, et qu'il restât partout des témoignages de sa vérité, des exemples de sa sainteté et des miracles de sa grâce. Nous les honorons séparément durant tout le cours de l'année, et nous les honorons tous en corps le jour de leur fête commune, afin que convaincus par cette foule et cette nuée de témoins, nous admirions la grandeur de Dieu dans l'excellence de sa gloire; les richesses de sa bonté dans la diversité de ses vocations et de ses dons, sa fidélité dans l'exécution de ses promesses et les secrets de sa providence dans les voies qu'il ouvre à chacun pour sa sanctification particulière.

Il est juste, puisque les saints se réjouissent dans le ciel de la conversion des pécheurs (*Luc.*, VII, 20), que les pécheurs se réjouissent sur la terre de la félicité des saints. Nous, créatures fragiles, qui gémissons encore ici-bas sous le joug de la vanité, même sans le vouloir (*Rom.*, VIII, 22); qui vivons dans une inquiétude continuelle au milieu de nos passions comme au milieu d'une nation perfide et rebelle (*Psal.* II, 15), et qui combattons sous les enseignes de Jésus-Christ

souffrant et humilié, ne devons-nous pas regarder avec une sainte émulation, ceux qui, vainqueurs du monde et possesseurs d'une tranquille et bienheureuse immortalité, goûtent les fruits de leurs travaux, et règnent éternellement avec Jésus-Christ? L'Église nous ordonne de les honorer et de les louer après la consommation de leur sainteté.

L'honneur est le prix de la vertu et la récompense naturelle du mérite. Les hommes qui ne pénètrent pas les secrets des cœurs, et qui ne connaissent ni l'excellence de la grâce, ni l'éminence de la charité, ni la noblesse d'une âme rachetée par Jésus-Christ, appliquent ordinairement l'honneur aux dignités, aux grandeurs, aux prééminences et aux avantages extérieurs du corps, ou des emplois passagers du monde. C'est ainsi que le siècle juge du siècle, et que la vanité s'attache à honorer la vanité. Mais la religion, suivant les règles de l'Esprit de Dieu, ne considère ni la naissance, ni la fortune, ni les charges, ni les autres faveurs du monde, et n'applique l'honneur qu'à la sincère piété et aux pratiques de la charité, de l'humilité et des autres vertus chrétiennes.

Je sais qu'il y a une espèce d'honneur qui n'est dû qu'à Dieu seul (*1 Tim.*, I). Le cantique de notre délivrance ne doit être chanté qu'au Seigneur (*Apoc.*, XV). Il y a un nom au-dessus de tout autre nom, devant lequel il faut que tout genou fléchisse (*Philip.*, II); et comme il y a une souveraine grandeur, il y a un hommage suprême de soumission et de dépendance qui ne peut se rendre qu'à elle. Mais Dieu veut bien communiquer aux saints la portion de la gloire qui leur convient par l'union qu'ils ont avec lui; et comme ils participent à ses perfections, il veut qu'ils aient part à l'honneur qu'elles méritent. Nous appelons saints ceux que Dieu a prédestinés

dans le sein de l'éternité, qu'il a consacré par sa grâce, qu'il a fait briller comme des astres dans son Eglise pour la gloire de son nom et pour le soutien de sa vérité, qu'il a conduits par sa providence sur la terre, et qu'il fait triompher dans le ciel.

Ce sont les ouvrages de Dieu selon saint Paul (*Ephes.*, II). Il ouvrit leurs yeux pour faire couler les larmes de leur pénitence ; il étendit leurs mains pour la distribution de leurs aumônes. Il forma cette volonté pure et docile qui fait les obéissants et les humbles. Il employa leurs qualités naturelles aux usages que demandait leur salut ou sa propre gloire. La nature donne les sujets, la sagesse les polit, et Dieu les consacre ; comme pour la bâtisse du temple, Hiran fut inspiré de fournir le bois, Salomon eut la sagesse pour édifier la maison du Seigneur, et le Seigneur lui-même se réserva la gloire de la sanctifier.

Ce Dieu qui les a ainsi formés par sa grâce veut que nous les honorions, et les honorerait lui-même suivant la parole de Jésus-Christ (*Joan.*, XII, 20). Il honorera en eux son propre nom et ses propres miséricordes. Il fera voir, non pas l'excellence de leur nature, mais le mérite de sa grâce. Il fera réfléchir sur ses élus un rayon de son élection éternelle. Il les couronnera, et sera lui-même leur couronne. C'est de là que nous tirons ce culte religieux que nous rendons aux saints ; je dis culte religieux, parce qu'il se rapporte à Dieu. Ce ne sont pas les qualités acquises ou naturelles qui les ont distingués durant le cours de cette vie mortelle que nous révérerons en eux, ce serait un culte profane et mondain que nous rendrions à des vertus purement humaines.

J'honore dans les Lucie et les Agnès, non pas cette beauté qui, tout innocente qu'elle est, ne laisse pas de faire souvent des coupables, qui corrompt les regards, qui forme contre son gré les mauvais desirs et qui sert même sans y penser aux desseins de la vanité. J'honore dans ces vierges chrétiennes, l'innocence de Jésus-Christ, les flammes de la charité que l'Esprit saint a allumées dans leurs cœurs, la force du Fils de Dieu dans l'infirmité de ce sexe, et la pureté de l'époux dans la chasteté des épouses. J'honore dans les Henri, les Edouard et les saint Louis, non pas la noblesse du sang, ni les richesses qu'ils ont possédées, ni l'empire qu'ils ont exercé, ni l'éclat de la pourpre dont ils ont été revêtus ; je cherche la gloire de Dieu dans celle de ces souverains. J'admire, non pas la couronne qu'ils ont portée, mais celle qu'ils ont acquise. Je vois les serviteurs de Dieu dans ceux qui étaient les maîtres des hommes. J'adore la grandeur de celui qui abat quand il veut les hauteurs de l'esprit humain par une humilité chrétienne, qui a régné en ces rois sur la terre, et qui les fait régner avec lui dans le ciel.

Qu'honorons-nous dans les apôtres ? Est-ce le don des guérisons et des miracles ? Simon le magicien en usait ainsi. Pour nous, nous respectons la vocation de Jésus-Christ ;

l'Esprit saint dont il les a remplis, le zèle qu'il leur a donné pour la sanctification des âmes, la part qu'ils ont eue à la publication de son Evangile, les travaux qu'ils ont soutenus et la mort qu'ils ont endurée pour son amour et pour sa gloire. C'est là l'honneur de religion et de piété que nous rendons aux serviteurs de Jésus-Christ, qu'il nous a recommandé lui-même de leur rendre. *Celui qui vous reçoit, dit-il, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit le prophète en qualité de prophète, aura la récompense du prophète. Celui qui reçoit le juste en qualité de juste, recevra la récompense du juste* (*Matth.*, X) ; non à cause des avantages sensibles et naturels de la proximité du sang, de la profondeur du savoir, de l'abondance des richesses. Laissons les pécheurs honorer ainsi les pécheurs. Pour nous, nous respectons le disciple, parce qu'il fait la volonté de son Maître ; le juste, parce qu'il a une soif ardente de la justice ; le prophète, parce qu'il montre la gloire et les biens à venir et qu'il inspire le mépris des biens passagers de ce monde.

S'il est juste d'honorer ainsi les saints qui sont encore sur la terre, parce qu'ils pratiquent les volontés de Dieu, qu'ils annoncent ses miséricordes, qu'ils défendent ses vérités ; quelle vénération devons-nous avoir pour ces âmes bienheureuses, qui étant entrées dans l'état de la vie cachée, laborieuse ou crucifiée de Jésus-Christ, ont passé, après les peines et les souffrances de cette vie, dans l'heureux état de son repos et de sa gloire.

A ce culte de piété nous devons ajouter un culte de louange qui rende témoignage à leur vertu, et qui reconnaisse la justice et la vérité de leur sainteté. Deux choses troublent la vérité dans le monde ; la flatterie et la médisance. L'une corrompt la vertu, l'autre la décrie. La flatterie déguise tout. La société n'est presque plus qu'un commerce de fausses complaisances, où les hommes se louent pour être loués ; où l'on s'entête mutuellement de l'encens qu'on se donne les uns aux autres ; où pour le moindre intérêt, on se répand en approbations et en éloges, et où l'on jette des fleurs sur les pas de tous ceux qui peuvent servir ou nuire.

Quoi qu'il en soit, la flatterie blesse la vérité de Dieu ; elle rend le pécheur incorrigible, en lui persuadant qu'il est excusable ; elle l'endort dans la fausse paix et dans la tranquillité d'une conscience trompée ; elle ôte même la timidité et la honte naturelle au vice. La médisance de son côté défigure tout. Elle n'épargne ni les justes ni les pécheurs. Elle tient un redoutable tribunal toujours dressé pour juger les actions et les intentions mêmes qu'elle va présomptueusement fouiller dans les cœurs. Elle se plaît surtout à noircir les plus belles vies ; et par ses traits envenimés, elle rend aux esprits qu'elle a séduits ou préoccupés, l'innocence même suspecte et la vérité méconnaissable.

Les saints sont à couvert de ces deux dangers. La médisance ne peut plus les attaquer, leur vertu est connue et consommée. La

flatterie ne peut plus les corrompre, ils ne sont plus sujets à la vanité, et Dieu les ayant loués lui-même (I Cor., IV), il est juste qu'ils soient loués par les hommes. Les effets de la grâce doivent être perpétuellement considérés en eux comme des dons de Dieu qui couronne en ses élus ses propres ouvrages. Ainsi, nous ne pouvons les louer qu'avec une relation expresse à la bonté et à la miséricorde du Seigneur qui les a sanctifiés (Psal. CL, 1). Dieu n'a-t-il pas fait lui-même dans ses Ecritures l'éloge du saint homme Job (Job, I), et n'a-t-il pas écrit par la plume de Jésus fils de Syrach, des panégyriques raccourcis des plus vertueux et des plus illustres personnages de l'ancienne loi (Eccli., XLIV, XLV, XLVI, etc.)?

Qu'on ne dise pas que c'est assez que Dieu ait pris le soin de récompenser ses serviteurs, qu'il faut laisser ces saintes âmes jouir en paix de leur repos éternel, que c'est à l'Eglise triomphante à leur fournir leurs couronnes, et à ces bienheureux esprits à se réjouir entre eux de leur gloire et de leurs triomphes; qu'il y a des espaces infinis entre eux et nous, et que nous n'avons pas besoin de leur protection et de leur secours, comme ils n'ont pas besoin de notre souvenir et de nos louanges... Les saints sont encore unis avec nous. Si c'est une justice et un devoir de les honorer, c'est une sainte et salutaire pratique de les invoquer; et comme la mémoire des vertus qu'ils ont pratiquées mérite notre admiration, le crédit qu'ils ont acquis auprès de Dieu doit exciter notre confiance.

Ce n'est pas mon dessein de recueillir ici les sentiments contentieux d'une ennuyeuse controverse, ni d'entrer dans des curiosités inutiles, en décidant indiscrètement par où s'élève et s'exhale dans le ciel le parfum de nos oraisons, jusqu'où va la connaissance et le pouvoir des bienheureux, par quelle espèce de révélation mystérieuse ils savent nos peines et nos besoins, et par quels liens d'amour et de compassion ils tiennent encore à la terre. Je m'arrête à la doctrine de l'Eglise, non pas aux opinions et aux traditions humaines, et je dis seulement que, comme il est honnête et convenable de louer les saints, il est utile et salutaire de les invoquer.

Je sais qu'il y a une invocation de grâce, de salut et de rédemption, qui ne peut s'adresser qu'à Dieu seul. Vous seul, mon Dieu, pouvez mouvoir et créer un cœur pur et un esprit droit par la force de votre esprit et par l'efficace de votre parole. Vous seul pouvez donner à des plantes stériles, ces accroissements d'amour et de foi que ne peut donner ni celui qui plante, ni celui qui arrose. Vous seul répandez la charité dans nos cœurs par votre esprit, qui opère en nous selon son bon plaisir, et la volonté et la bonne œuvre. Vous seul apposez le sceau de notre salut avec le sang de Jésus-Christ votre Fils, en nous donnant la grâce de bien vivre ici-bas, et la gloire d'être heureux avec vous dans l'éternité. *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé*, dit le prophète Joël (Joel., II). *Au quel des anges et*

des saints Dieu a-t-il dit; Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, dit l'Apôtre (Hebr., I)?

Mais il y a une invocation d'assistance, de sollicitation et de prière, qui s'adresse, non pas directement à celui qui peut lui-même éclairer notre âme de sa lumière et enflammer notre volonté de son amour, mais à ceux qu'on croit être aimés de ce Dieu de vérité et de charité dont on demande l'intercession et la prière. C'est ainsi que saint Paul invoquait les fidèles d'Ephèse qui vivaient encore, les exhortant à s'employer avec une persévérance continue à prier pour tous les saints et pour lui, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui ouvrit la bouche, et qu'il lui donnât des paroles pour annoncer librement les mystères de l'Evangile. Il adresse la même invocation aux Thessaloniens et aux Colossiens : *Priez pour nous* (I Thessal., V; Coloss., IV). Que s'il était juste et pieux de leur dire pendant le cours de leur vie, *Priez pour nous*, serait-ce une idolâtrie de le leur dire après leur mort?

Cette doctrine est fondée sur la communion des saints et sur l'union de l'Eglise. Il y a parmi les chrétiens, un droit d'unité et de charité pour ainsi dire solidaire, par lequel notre âme nous devient commune, et le salut des uns est une portion du salut des autres. Comme nous sommes tous enfants de Dieu par notre régénération spirituelle, nous sommes engagés à vivre sous les lois d'une correspondance fraternelle pour nous entretenir dans les bonnes grâces du Père céleste. Chacun se doit regarder en quelque façon comme complice des péchés ou participant des vertus des autres. C'est à raison de cette union que nous devons avoir un même cœur et prier les uns pour les autres.

Il se fait donc dans l'Eglise, où la paille est mêlée avec le bon grain, un amas de nécessités et de fragilités communes, où chacun porte ses désirs, ses besoins et ses faiblesses. Il faut qu'il y ait aussi un trésor d'assistances et de prières entre nous, où chacun porte ses secours selon la mesure de son esprit et de la grâce qu'il a reçue. De là viennent ces louanges de Dieu, dont les temples sacrés retentissent; de là ces cantiques de Sion, où toutes les voix des fidèles n'en font qu'une, ces gémissements de la colombe et ces implorations des miséricordes éternelles sur tous ceux qui sont entraînés par la corruption du siècle.

Si cette charité nous presse dans le cours de cette vie mortelle, quel pensons-nous que soit le zèle des bienheureux dans le ciel? ils sont dans le sein de la gloire de Dieu. Cet Etre souverain et infini a rempli tous leurs désirs, leur béatitude est consommée; ils ont vaincu leurs passions et sont allés poser au pied de l'Agneau leurs palmes et leurs couronnes. Comme ils n'ont rien à désirer pour leur bonheur, nous n'avons rien à demander pour eux; mais ils se trouvent de leur côté engagés à prier pour nous.

Quand ils ne verraient pas en Dieu, comme dans un miroir universel, tout ce qui se passe dans ce monde; quand ils ne seraient

pas doués de cette grâce prophétique qui peut leur faire voir et le présent et l'avenir, ne savent-ils pas, par leur propre expérience, les dangers que nous courons en ce monde? n'ont-ils pas éprouvé que l'homme est faible par nature et méchant par inclination et par habitude? qu'il y a en nous une source de mauvais désirs qui croissent, et qu'il faut retrancher à toute heure par la mortification et la pénitence? que la plus tranquille vertu est exposée à de grands orages? et que ce monde est une terre qui dévore ses habitants, par des haines, des amours, des passions et des intérêts même imperceptibles?

Ils ont ressenti comme nous les tribulations de la vie, mais ils ont possédé leur âme dans leur patience. Le monde les a persécutés, méprisés, calomniés; mais ils ont profité des malices mêmes du monde. Le démon, *comme un lion rugissant*, leur a livré des assauts; mais *ils ont fortement résisté par la foi*, suivant le conseil de saint Pierre (I *Petr.*, V). De ce port tranquille, où l'Esprit de Dieu les a portés, ils voient les orages et les tempêtes qui nous agitent. Leurs dangers sont passés et les nôtres ne sont que trop présents; nous sommes éprouvés comme eux, et nous n'avons pas leur vertu pour nous soutenir dans ces épreuves.

Pouvons-nous douter qu'ils ne soient portés à nous assister de leurs prières et du crédit qu'ils ont auprès de Dieu? Ils sont morts dans la charité: ils aimaient non-seulement leurs amis, mais encore leurs ennemis; ils priaient pour eux, selon les règles de l'Evangile. Ils ont au ciel une charité plus parfaite. Si dans ces bluettes d'amour ils priaient ici-bas pour leurs ennemis, que ne feront-ils pas pour leurs amis dans les ardeurs de la charité des saints? *Vivit Dominus cujus ignis est in Sion, et caminus in Jerusalem (Isa.)*. Ils sont unis à Dieu de toute leur affection, et, selon l'Apôtre, *ils deviennent un même esprit avec lui* (I *Cor.*, VI). Dans le sein de cette miséricorde infinie, ils en prennent les impressions et brûlent du désir de coopérer à notre salut. Nous avons dans cette cour céleste des amis devant ce Juge souverain, qui juge les justices, et qui est terrible en ses conseils, pardessus les enfants des hommes. L'affaire de notre salut a besoin d'être soutenue; il faut recourir aux saints, qui sont nos intercesseurs, et dire à Dieu, avec le roi-prophète: *Regardez-moi, Seigneur, et faites-moi miséricorde, selon le jugement de ceux qui aiment votre nom* (Psal. CXVIII, 132).

Ils vivent encore dans l'Eglise: ils nous ont laissé leur esprit, leurs exemples, leurs corps même comme en otage. Ils attendent que la consommation des saints soit faite, que leur résurrection soit accomplie, que les ruines des anges rebelles se remplissent. Ils attendent que le temps de notre rémission et de notre récompense arrive: *Me expectant justi, donec retribuas mihi* (Psal. CXLI). Il leur tarde que le corps des élus soit parfait; et ce zèle, mêlé d'une sainte, mais pai-

sible impatience, fait qu'ils écoutent nos prières et qu'ils intercèdent pour nous auprès de Dieu, qu'ils aiment, et dont ils ont le bonheur d'être aimés.

Peut-être pensez-vous qu'ils n'entendent pas nos prières, et qu'il est inutile de les invoquer. Qui êtes-vous, qui vous opposez à la foi et à la doctrine commune des saints Pères? êtes-vous plus sage que toute l'Eglise? Dieu vous a-t-il révélé les mystères de l'autre vie? où trouvez-vous que les bienheureux soient sourds à nos vœux et à nos prières? Mais quand cela serait véritable, qu'ils ne connaîtraient ni nos personnes ni nos besoins, Dieu nous accorderait-il moins, en leur considération, nos demandes? Lorsqu'on exposait dans les places publiques cette foule de malades et de possédés, afin que l'ombre de saint Pierre s'étendît au moins sur quelques-uns d'eux, les écoutait-il tous? les connaissait-il tous? Le Seigneur accordait en faveur de son Apôtre les grâces que ces inconnus lui demandaient. Dieu nous entend, Dieu nous connaît, et notre dévotion produira les fruits que nous en espérons.

Mais quel pouvoir ont-ils, disent quelques incrédules, pour la perfection de notre salut? Nous n'avons qu'un médiateur, qui est Jésus-Christ. Il est vrai qu'il n'y a proprement qu'un médiateur de Dieu et des hommes, *Jésus-Christ-Homme* (I *Tim.*, II). Lui seul a accès auprès de Dieu, immédiatement et par lui-même. C'est lui qui nous réconcilie avec Dieu par son propre mérite, qui ne dépend, dans sa fonction, de la puissance d'aucun autre; qui n'emprunte de personne le prix de la rédemption et de la réconciliation qu'il exerce. Il n'est pas permis d'attribuer aux saints ni à la sainte Vierge même cette sublime qualité. Ils n'ont accès auprès du trône de la grâce, que par Jésus-Christ; ils n'ont aucun mérite qui ne dépende du sien; ils n'intercedent pas pour lui, mais il intercède pour eux auprès de son Père. Jésus-Christ est médiateur de puissance et de rédemption; les saints sont médiateurs de grâce et d'intercession. Jésus-Christ prie en son nom; les saints, au nom de Jésus-Christ. Les saints, prosternés au pied du trône, attendent la volonté de Dieu, et l'adorent; Jésus-Christ, assis à la droite de son Père, lui montre le désir et la volonté qu'il a de sauver les hommes. Les saints sont exaucés par l'amitié que Dieu a pour eux; et Jésus-Christ est exaucé à cause du respect et de la vénération que Dieu a pour lui (*Hebr.*, V).

Mais est-il nécessaire, ajoutent-ils, de nous adresser à la Vierge et aux saints? N'est-ce pas une religion vaine et inutile? Ne devons-nous pas être satisfaits de mettre en Dieu et en Jésus-Christ notre dévotion et notre confiance? A quoi bon cette pratique de piété? A Dieu ne plaise que je raisonne ainsi. Voudrais-je rétrécir les voies que l'Eglise me donne pour mon salut? Mon Dieu, que toute langue vous bénisse et vous sollicite pour moi; que toutes les créatures tendent les mains pour me conduire jusqu'à

vous; que le ciel et la terre écoutent ma voix et s'intéressent pour mon salut; que les anges et tous les esprits bienheureux reçoivent mes vœux et mes larmes pour vous les présenter, et qu'un million de mains invisibles portent devant le trône de l'Agneau l'encens de mes vœux et de mes oraisons.

Il est vrai que Dieu nous suffit; mais cette pratique d'invoquer les saints ne laisse pas d'être utile. La prudence chrétienne veut qu'on cherche toutes les assistances possibles. C'est marquer peu d'estime pour la grâce de Dieu, que de ne pas embrasser tous les moyens de l'obtenir. Dans une affaire de conséquence, où il s'agit du salut, quelle faveur et quelle protection doit-on négliger? Il y a des bienséances qui sont presque des obligations; il faut, par l'observation des conseils, plier sa volonté à celle des commandements. C'est le propre des esprits indiscrets et superstitieux, de donner dans toutes sortes de dévotions; mais il y a une espèce d'irrégion de mépriser celles qui peuvent aider à notre sanctification. Comme c'est tenter Dieu que de ne pas vouloir se servir du secours des créatures lorsqu'il nous est nécessaire; c'est lui déplaire, que de dédaigner, pour notre profit spirituel, le secours des créatures qui nous conduisent au Créateur. C'est contester les grâces que Dieu leur peut faire, et donner des bornes à sa miséricorde, sous prétexte d'être jaloux de son honneur et de sa gloire. C'est pour cela que l'Eglise a institué des fêtes en l'honneur des saints, pour exciter la piété des fidèles, par les prières qu'on y fait, et par les éloges de leur sainteté qu'on y prononce.

Quelques-uns diront peut-être que ces panégyriques sont des discours fleuris et infructueux, où le prédicateur, élevant son sujet par des pensées ingénieuses et subtiles, emploie tout son esprit à occuper celui de ses auditeurs pendant une heure; qu'il n'y a rien de si froid qu'une louange continuée, soutenue par des faits miraculeux, qui n'ont souvent d'autre fondement que la crédulité des peuples; ou par des hyperboles et des comparaisons odieuses, qui mettent toujours le saint du jour au-dessus des autres; que le fonds de la religion est la doctrine et la morale de l'Evangile; qu'il vaut mieux ramener les fidèles à l'origine de la foi et aux principes de la discipline chrétienne, que de les arrêter à des vertus des siècles passés, qui ne tirent pas toujours à conséquence pour le nôtre; que Jésus-Christ, étant venu au monde dans la plénitude des temps pour nous réconcilier avec son Père, et pour nous enseigner, par sa parole et par son exemple, les vertus chrétiennes, nous n'avons besoin que de lui pour médiateur de notre salut ni pour modèle de notre vie; que le ministère de la prédication est réservé à l'explication des mystères ou à la persuasion des préceptes, et non pas à ces sermons d'éclat, où l'imagination a plus de part que la raison, et où l'orateur songe moins à édifier qu'à plaire.

Sur ces raisonnements, ils prennent le concours qui se fait dans nos églises, à l'occasion de l'éloge des saints, pour des assemblées de cérémonie plutôt que de dévotion; comme si ces solennités ne se faisaient que pour le spectacle et non pour l'exemple; comme si tout l'honneur qu'on doit aux confesseurs et aux martyrs consistait à jeter ces fleurs sur leurs tombeaux ou à réciter les grâces que Dieu leur a faites.

Pourquoi ôter à l'Eglise cette partie de l'éloquence chrétienne, qui loue les grandeurs de Dieu dans les saints; qui enseigne les voies de la vérité, qu'ils nous ont tracées; qui plaît par le récit de différentes actions glorieuses; et qui, animant la ferveur des gens de bien, introduit la piété par les exemples, et persuade la vertu par la vertu même. Dieu, qui est *magnifique dans sa sainteté* (*Exod.*, XV), veut bien qu'on donne aux actions des saints tout l'éclat qu'elles méritent, et qu'on fasse briller sur eux quelques rayons de la lumière qui les environne. Il est juste de les dédommager, après leur mort, de la gloire que leur humilité leur a fait perdre devant les hommes pendant leur vie. L'éloquence, qui est un don de Dieu, ne peut être mieux employée qu'à louer la fidélité de ceux qui l'on servi.

On prodigue l'or et les pierreries pour orner et pour enrichir les chasses où l'on renferme leurs reliques; pourquoi n'emploierait-on pas les grâces et les ornements du discours dans le récit de leurs vertus, qui sont l'image de leur vie et les restes de leur esprit? Il faut pourtant que, quelque louange que nous leur donnions, leurs œuvres les louent encore davantage; que la beauté des ornements ne cache pas la dignité de la matière, et que les fleurs de l'éloquence de la chaire soient comme celles de la sagesse, qui sont des *fruits d'honneur et d'honnêteté* (*Eccli.*, XXIV).

Car, qu'est-ce que la vie des saints, sinon la loi de Dieu réduite en pratique? L'Evangile que Jésus-Christ a enseigné par sa parole, et qu'il a mis en œuvre par sa grâce? la foi, qui a opéré par la dilection, et qui a produit la docilité et l'obéissance? Les autres sermons expliquent la croyance par les mystères, convainquent la raison par la doctrine; les panégyriques déterminent l'esprit et entretiennent le cœur par l'exemple. Les premiers apprennent aux hommes ce que le Seigneur a fait pour eux; les seconds leur enseignent ce qu'ils doivent faire pour lui; ceux-là font connaître au monde la grandeur et la vérité de Dieu dans les Ecritures; ceux-ci lui montrent les richesses de sa miséricorde et les fruits de sa rédemption, dans les vertus et dans la béatitude de ses élus. La pureté de leur vie ôte tous les prétextes que peuvent avoir les pécheurs; elle découvre aux hypocrites l'image d'une sincère dévotion, aux infirmes la force de la grâce de Jésus-Christ; elle inspire aux lâches le courage de suivre leurs devoirs, et fait voir à tous la possibilité de les accomplir.

Y a-t-il une preuve plus évidente de la

vérité de la religion de Jésus-Christ, que cette succession de piété, et, pour ainsi dire, cette perpétuité de mœurs évangéliques que l'Eglise conserve aussi chèrement que la succession de sa foi et la perpétuité de sa doctrine? Y a-t-il un moyen plus efficace pour insinuer la vertu, que l'imitation? La souveraine adoration, selon saint Augustin, est l'imitation de ce qu'on adore. La religion consiste dans l'union de la créature raisonnable avec le Créateur; et nous ne pouvons nous unir à lui, qu'en exprimant en nous ses perfections, autant que la faiblesse humaine le peut permettre. Nous avons été créés à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire, pour l'imiter et pour le suivre, comme le modèle et l'exemplaire de toute raison et de toute perfection; pour être sages, en imitant l'éternelle sagesse de Dieu; pour être justes, en nous conformant aux lois et aux règles de sa justice; pour être saints, en cherchant tous les moyens d'approcher de sa sainteté; pour être parfaits, comme notre Père céleste l'est dans les cieux, pour être heureux, en cherchant une félicité semblable à la sienne.

Ce culte d'imitation est dû en tout temps à Dieu, par la créature intelligente et raisonnable. Les anges et le premier homme, dans l'innocence, étaient obligés d'honorer Dieu en l'imitant, et n'étaient pas obligés de l'honorer en le priant. Après le jugement du monde, l'invocation cessera: il ne restera plus rien à demander ni pour soi ni pour les autres. Comme tous les désirs des bienheureux seront remplis, toutes leurs demandes seront finies, et, les besoins cessant, les prières cesseront aussi. Mais l'imitation ne cessera pas, parce que les hommes et les anges seront toujours les images et les ressemblances de Dieu. Il est le modèle parfait et universel de tous les êtres, et la religion de l'homme se réduit principalement à l'imiter. Mais comme il est environné de lumières inaccessibles, et qu'il est dans le ciel, enveloppé, pour ainsi dire, dans sa grandeur, qui est - ce qui ne s'écrit pas, à la vue de cette majesté incompréhensible : *Seigneur, qui est - ce qui peut être semblable à vous (Exod., XV)*? Pour rendre notre imitation plus facile, il nous a donné son Fils Jésus-Christ, image visible de ses divines perfections. Mais encore, l'infirmité humaine craignant de ne pouvoir atteindre à un modèle si relevé, l'Eglise nous propose l'exemple des saints, hommes comme nous, mortels et pécheurs comme nous; qui disent à tous les fidèles ce que saint Paul disait autrefois aux Corinthiens : *Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ (I Cor., IV)*.

La fin de l'orateur chrétien, dans ces sortes d'éloges, doit être de glorifier Dieu par les saints, et de persuader la piété par leurs exemples. Pourquoi ne donnerait-il pas à ces actions, que la grâce de Jésus-Christ a formées, tous les agréments qui peuvent inspirer le goût de la vertu, et faire naître le désir de la ressemblance, pourvu que l'art

n'ôte rien à la vérité, et que le zèle soit réglé par la science? Car il n'y a rien qui demande tant de discernement et de prudence que la louange : elle a ses règles et ses mesures. Ce n'est pas assez qu'elles s'appliquent à la vertu; il faut encore qu'elle garde des proportions avec la vertu, où elle s'applique; et quoiqu'elle soit précieuse par sa matière et par les grâces qui l'accompagnent, elle perd son mérite, si la justice et la vérité ne la distribuent.

Qui pourrait écouter sans indignation, ces parallèles qu'on fait quelquefois des saints avec Dieu et avec Jésus-Christ, en leur attribuant une espèce de sainteté qui ne convient qu'au souverain sanctificateur des âmes; ou une efficace de conversion qui n'est propre qu'à celui qui est par sa médiation, l'auteur et le consommateur de notre salut. A Dieu ne plaise que nous tombions dans ces excès, que nous comparions la créature au Créateur, que nous brûlions le même encens pour l'un et pour l'autre; qu'étant proche du sanctuaire, nous regardions les chérubins qui sont devant l'arche au préjudice du Seigneur qui y habite et que nous mettions au même rang, Dieu qui est saint par sa nature, et les hommes qui le sont devenus par sa miséricorde et par les mérites de Jésus-Christ.

Que dirai-je de ces comparaisons indiscrètes, où quelquefois par une prévention d'ordre, souvent par un zèle inconsidéré pour la gloire de quelques saints auxquels on s'affectionne par inclination ou par profession, les prédicateurs s'emportent et s'établissent juges du mérite et de la gloire de ces esprits bienheureux dont ils prennent la liberté de régler les rangs, pour donner à leur gré la préséance à ceux qu'ils ont entrepris de louer, les élevant quelquefois sur les ruines même des autres, et ne croyant pas les avoir assez honorés, s'ils ne les ont placés, pour ainsi dire, vis-à-vis de Dieu dans le plus haut trône du paradis.

Dieu seul, qui, selon le Sage, *pèse les esprits dans la balance de son équité : Spirituum ponderator est Dominus*, connaît les degrés de grâce et de gloire dont ils jouissent. Quoiqu'ils soient inégaux en béatitude, selon qu'ils le sont en amour et en connaissance; ils sont égaux en ce qu'ils voient, qu'ils aiment et qu'ils possèdent tous le souverain bien. Ceux qui sont les plus parfaits ont un bonheur plus abondant, et rien ne manque à ceux qui le sont moins. Il y a dans les premiers plus de grandeur et d'excellence, il n'y a rien d'imparfait ni de défectueux dans les seconds; la mesure n'est pas la même, mais chacun a sa plénitude et sa perfection. Ce sont des étoiles toutes lumineuses, mais différentes en clarté. C'est à Dieu qui a créé la lumière, à distinguer la leur, et lui seul peut juger par les grâces qu'il leur a faites quelle est la gloire qu'il leur communique.

Ceux-là ne sont pas moins répréhensibles qui croient relever la grandeur des saints par des louanges excessives, sans fonde-

ment, et quelquefois même sans vraisemblance. Il n'y a point de louange solide qui ne soit fondée sur la vérité. Dieu ne veut pas être honoré par le mensonge, et défend qu'on rende à la face de ses autels cette espèce de faux témoignage. C'est décréditer la piété que d'y mêler des fictions et des traditions imaginaires. La réputation des saints se soutient assez par les vertus qui leur sont propres, sans leur en chercher d'étrangères. C'est donner lieu de douter de leur véritable gloire que de leur en attribuer une fausse. C'est déshonorer le ministère de la parole qui ne tend qu'à l'établissement de la vérité. C'est abuser de la foi des peuples que d'attirer leur vénération par ces artifices.

J'ai tâché d'éviter ces défauts. J'ai regardé ces saintes âmes, comme elles se regardent elles-mêmes, devant la grandeur souveraine, et l'infinie majesté de Dieu, dans une entière dépendance. J'ai cru que c'était entreprendre sur les droits du Père céleste que de donner des préséances, ou de placer à ma fantaisie ceux qu'il a appelés dans sa maison, et que rien n'offense tant les saints que de les croire dans le ciel capables d'ambition ou susceptibles de flatterie. J'ai même été fort circonspect sur la relation des miracles que Dieu, selon sa parole, a bien voulu opérer par eux, et je ne les ai employés que lorsque j'en ai pu tirer quelque instruction ou quelque édification pour mes auditeurs.

Je sais qu'une trop grande crédulité porte à la superstition, et que l'Apôtre nous conseille de discerner les esprits; mais il n'y a rien de si contraire à la foi et à la simplicité chrétienne que ce doute perpétuel de la puissance de Dieu, ou de la protection dont il honore ses élus, et cette résolution vague de ne rien croire que ce qu'on aura vu de ses propres yeux. Comme ces actions éclatantes sont des témoignages de sa grandeur et de l'amour qu'il a pour les saints, il ne faut pas les oublier entièrement; mais comme la prédication doit plutôt s'arrêter à l'utile qu'au merveilleux, j'ai cru qu'il ne fallait pas trop appuyer sur des faits qui éprouvent la foi, et ne produisent que l'admiration dans l'esprit des auditeurs.

J'ai semé dans ces éloges les principes de la religion et les règles de la morale chrétienne. Pour ôter le dégoût d'une louange continuée, et pour donner, si je l'ose dire, quelque sel à des discours qui sont ordinairement insipides, j'y ai mêlé de temps en temps quelques traits de censure contre les mœurs et les coutumes du siècle, pour relever l'éclat des vertus par l'opposition des vices. J'ai condamné l'impie vivant par le juste mort, et, après avoir proposé les exemples des saints pour exciter une louable émulation, j'ai parlé contre les scandales des pécheurs pour en donner de l'horreur.

J'ai longtemps hésité si je donnerais au public ces panégyriques, et je ne m'y suis enfin déterminé qu'après en avoir vu courir quelques éditions sous mon nom, où je n'avais nulle part, où je voyais des sujets que je n'avais jamais traités, et où je ne

trouvais de moi que quelques endroits peu fidèles et peu corrects, que les copistes prennent à la hâte et presque au hasard dans les sermons quand on les prononce. J'ai vu avec quelque peine la liberté que l'on se donne de disposer des ouvrages d'autrui; et la honte de voir mes sermons ainsi défigurés, m'a donné la faiblesse ou le courage de les publier tels qu'ils sont. Heureux si le ciel daigne y répandre ses bénédictions, et s'ils peuvent servir à l'instruction ou à l'édification de ceux qui les liront.

SERMON PREMIER.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT,

Prêché devant le roi dans sa chapelle de Fontainebleau, l'année 1682.

Sancti estote, quia ego sanctus sum.

Soyez saints, parce que moi-même je suis saint (Lévitique, ch. XI).

Sire, si c'est un devoir et une obligation indispensable parmi les hommes de suivre les lois et les coutumes établies dans les royaumes où la providence de Dieu les a fait naître; si c'est une sagesse parmi les courtisans de s'accommoder aux humeurs et aux inclinations du prince, et si c'est un honneur et souvent un moyen de s'avancer dans la fortune que de ressembler au maître qu'on sert : messieurs, vous êtes appelés à un royaume dont la première loi est celle de la sainteté; vous êtes faits pour servir Dieu, dont la plus forte inclination est celle de sanctifier les hommes; vous êtes destinés à une gloire qu'il ne donne qu'à ceux qui l'aiment et qui lui ressemblent. N'ai-je donc pas sujet de vous dire de sa part : *Soyez saints, parce que je suis saint*? C'est la qualité dont il se glorifie le plus dans les Ecritures : le ciel, qu'il habite et qu'il remplit de sa majesté, est son sanctuaire; le cantique éternel qu'on y chante, n'est qu'une louange réitérée de sa sainteté; l'occupation qu'il s'y donne, c'est de couronner par sa justice les saints qu'il a rendus tels par sa grâce.

Heureux qui, s'élevant par la foi au-dessus de toutes les choses créées, irait percer les voiles de l'Eternité, et prendre dans le sein de Dieu l'idée de la sainteté dans la source! Mais quelle proportion y a-t-il entre Dieu et l'homme, et quelqu'un peut-il être saint comme le Seigneur, disait le Prophète (I Reg., II)? Ceux qui ne peuvent soutenir l'éclat du soleil, regardent dans de claires eaux l'image qu'il fait de lui-même; et nous, dans l'impuissance où nous sommes de pénétrer les grandeurs de Dieu, contentons-nous de le louer, de l'admirer, et de l'imiter en ses saints qui le représentent.

C'est dans cette vue que l'Eglise nous les propose en particulier durant tout le cours de l'année, afin que la considération de ces objets célestes, ranimant notre foi et élevant notre espérance vers le ciel, nous accoutume à nous souvenir de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont et de ce que nous devons être. C'est dans cette même vue que,

recueillant aujourd'hui comme en un corps de société toutes ces âmes bienheureuses, et réunissant toutes leurs fêtes en une seule, elle nous montre le bonheur dont elles jouissent et dont nous espérons jouir. Elle se réjouit de voir qu'on honore Dieu dans ses saints ; que leur mémoire soit encore vivante dans l'esprit de leurs frères, après le cours de tant d'années ; que dans des siècles corrompus comme les nôtres, on rende justice au mérite des gens de bien qui nous ont précédés, et qu'en un temps où l'on trouve si peu de saints, on révère encore la sainteté.

Mais elle gémit de voir le peu de fruit que nous tirons de leurs exemples. Nous chantons des hymnes à leur louange, et nous regardons leurs actions comme une histoire indifférente ; nous admirons leur félicité, et peut-être travaillons-nous à notre perte ; nous savons qu'ils ont acquis par leur vertu l'héritage que Dieu leur avait préparé dès le commencement du monde, et nous n'avons pas le courage de les suivre, spectateurs oisifs d'une gloire que nous désirons, mais qui nous coûte quelque peine. Je viens aujourd'hui, messieurs, vous ouvrir le chemin du ciel où vous aspirez, détruire les prétextes dont vous couvrez ordinairement votre négligence ; et si l'Esprit de Dieu donne de la force et de l'efficacité à sa parole que je vous annonce, vous serez convaincus que vous devez et que vous pouvez être saints. Adressons-nous à l'Esprit sanctificateur, par l'intercession de celle que l'Ange reconnu pour la plus sainte et la plus heureuse des femmes, quand il lui dit : *Ave, Maria*.

Quelque désir que les païens aient témoigné d'être vertueux, il leur a manqué trois choses, selon la remarque de saint Augustin, pour perfectionner leur vertu, le secours, l'exemple, la récompense. *Le secours*, parce que, n'ayant ni la grâce de Jésus-Christ ni la foi de son Evangile, ils ne pouvaient s'aider que des lumières de la raison ou des forces de la nature : et qu'est-ce que l'homme pour être l'auteur de sa propre vertu ? qu'est-ce que la vertu qui n'est que l'ouvrage de l'homme ? *L'exemple*, parce que c'étaient souvent les moins sages, que ceux qui faisaient profession de la sagesse. Ils apprenaient tout au plus à connaître Dieu, mais non pas à le glorifier comme Dieu ; et souvent, présumant de leur savoir ou de leur bonté, ils sont tombés, par un juste jugement du Seigneur, dans des passions même honteuses : que pouvait-on donc imiter en eux, sinon leur faiblesse ou leur vanité ? *La récompense*, parce que les plus raisonnables l'ont mise dans la gloire ou dans la vertu même. Confondant ainsi les moyens avec la fin, qu'ont-ils fait ? ils ont cherché dans une vaine vertu une béatitude vaine et imaginaire.

Il était réservé aux chrétiens d'être véritablement vertueux, parce que Dieu est le principe de leur vertu par sa sagesse, le modèle de leur vertu par ses opérations et la

récompense de leur vertu par sa gloire ; ainsi rien ne manque à leur perfection. Cependant, quoiqu'ils ne soient jamais moins excusables que sur la perte de leur salut, il n'y a rien où ils s'excusent davantage : les uns en rejetant la faute sur le peu de secours qu'ils ont, et ils sont ingrats ; les autres sur l'impossibilité de se sauver dans leur condition, et ils sont injustes ; les autres sur la trop grande austérité de la religion, et ils sont lâches.

Je veux aujourd'hui exciter 1° votre reconnaissance par les grâces que Dieu vous fait ; 2° votre ferveur par les exemples qu'il vous propose ; 3° votre constance par les récompenses qu'il vous promet. Voilà tout le plan de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Un des plus grands désordres de l'homme dans la poursuite de son salut, c'est de ne vouloir pas assez connaître ce qu'il doit à Dieu : il voudrait rendre, dit saint Bernard, la grâce responsable de tout le bien qu'il ne fait pas. Si d'autres s'avancent dans la piété, il croit que le ciel travaille pour eux et qu'ils sont plus heureux que lui ; et dans les bons mouvements qu'il a ressentis, il aime mieux dire qu'ils n'étaient pas assez forts, que d'avouer qu'il n'en a pas été touché : tant on est porté à se justifier aux dépens même de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas qu'on ne rende à la grandeur de Dieu la gloire qui lui est due. On reconnaît qu'on peut tout avec lui, et que sans lui on ne peut rien ; qu'on n'est que péché et que faiblesse, et qu'on a besoin de sa force et de sa justice. On voudrait bien se sauver, mais on s'imagine toujours que Dieu ne fait pas assez de son côté ; on se confesse pécheur, et l'on voudrait être délivré de son péché sans se donner la peine de le combattre ; on a même de l'humilité, mais on ne peut vaincre sa paresse. De là vient qu'on se décharge d'une partie de ses devoirs, et que, dans la pensée où l'on est d'avoir moins reçu, on se croit aussi moins obligé ; de là vient qu'on n'ose rien entreprendre pour son salut, sous prétexte qu'on sent sa faiblesse et que d'ailleurs on ne se croit pas assez secouru ; de là vient enfin que, n'ayant ni assez de confiance pour les grâces qu'on attend, ni assez de reconnaissance pour celles qu'on a reçues, on perd le fruit des unes et l'espérance des autres, et l'on demeure dans les voies de la perdition.

Je dis, messieurs, que Dieu a fait de son côté ce qu'il fallait pour vous rendre saints. Il vous a régénérés, et en vertu de cette régénération spirituelle, il vous a appelés à la sainteté et vous a donné le droit et le pouvoir de vous y maintenir ; c'est la doctrine constante des apôtres, dans leurs épîtres canoniques. *Espérez*, dit saint Pierre, *à la grâce qui vous a été donnée par la révélation de Jésus-Christ, comme des enfants d'obéissance, et soyez saints dans toute la conduite de votre vie, conformément à celui*

qui vous a appelés (I *Petr.*, I). Pour nous apprendre qu'ayant reçu ces premières influences de la sainteté de Jésus-Christ, et étant comme marqués à son caractère, ils peuvent et doivent conserver cette innocence. Saint Paul, presque partout où il écrit aux fidèles nouvellement baptisés, les appelle *saints et amis de Dieu* (Rom., I). Est-ce pour leur donner bonne opinion de leur piété naissante, et pour établir le royaume de Jésus-Christ par une complaisance humaine? il ne croit pas que Dieu veuille être glorifié par le mensonge. Est-ce pour les porter tout d'un coup à une perfection dont ils ne sont pas encore capables? il sait s'accommoder à la portée des faibles, et nourrir de lait cette enfance spirituelle, jusqu'à ce qu'elle puisse supporter une nourriture plus solide. Est-ce pour leur donner dispense, sur ce titre de sainteté, des plus difficiles et des plus nobles vertus du christianisme? il leur enseigne, au contraire, qu'il faut aspirer aux dons les plus parfaits, et qu'on ne peut être couronné, sans avoir auparavant combattu. Son dessein est donc de les avertir de leur devoir, non-seulement à cause de la dignité qu'ils ont reçue en Jésus-Christ, mais à cause de la vie conforme à Jésus-Christ, à laquelle ils sont engagés, afin que comme ils ont été sanctifiés en lui, ils vivent saintement comme lui.

C'est sur ce fondement que saint Augustin, expliquant cette parole du psaume : *Seigneur, gardez mon âme, parce que je suis saint*, dit que chaque chrétien peut et doit oser dire qu'il est saint (*Aug., in Psalm. XXXV*). Ce n'est pas le sentiment d'un cœur rempli d'orgueil, c'est la confession d'un cœur touché de reconnaissance. Si vous vous croyez saint par vous-même, étant pécheur de votre nature, vous êtes superbe; si, étant fidèle en Jésus-Christ et membre de Jésus-Christ, vous ne reconnaissez pas que vous êtes saint par sa grâce, vous êtes ingrat; si vous dites que vous avez de quoi vous sanctifier par vous-même, vous vous faites un honneur que vous ne méritez pas; car qu'avez-vous que vous n'avez reçu? Si vous ne dites pas que vous êtes saint, après que Dieu vous a sanctifié, vous faites tort au chef dont vous êtes membre; c'est le raisonnement de ce saint docteur. D'où je conclus que la vocation du chrétien est une vocation à la sainteté dans le dessein de Dieu, et un engagement à la sainteté dans la conduite de l'homme, par la grâce qui lui a été donnée dans son baptême, grâce qui est la source de toutes les bénédictions spirituelles, et qu'on ne compte presque pour rien.

Car qui est-ce qui, pour ranimer sa foi languissante, la ramène quelquefois à son origine? Qui est-ce qui, se modérant dans les prospérités de la vie, se souvient que son jour heureux est celui où il devint enfant de Dieu? Qui est-ce qui, pour mieux connaître et pour punir plus sévèrement les infidélités qu'il fait à Dieu, rappelle en

son esprit, ou renouvelle les promesses qu'il lui a faites? Nous portons le nom de chrétiens, sans réflexion et sans mérite; c'est un avantage que la piété de nos pères nous a procuré, et que nous n'avons pas soutenu par la nôtre. L'innocence que nous avons reçue n'a duré qu'autant que la faiblesse de l'âge nous a tenus dans l'impuissance de la perdre; les passions se sont saisies de notre âme; l'esprit du monde a prévalu, dès que nous avons été en état de le connaître, et nous avons cessé d'être fidèles aussitôt que nous sommes devenus raisonnables. Cependant il y a des saints : oui, messieurs, il y en a parmi ceux que nous révérons aujourd'hui, qui ont su conserver cette grâce, dont la vie a été une piété non interrompue, que, ni l'éclat des honneurs et des pompes du monde, ni la commodité des richesses, ni la douceur des plaisirs, n'ont jamais pu détourner des voies de la justice, et qui, malgré toutes les sollicitations de la chair et du sang, ont observé fidèlement toutes les conditions et toutes les lois de cette première alliance.

Mais en vain donnerions-nous aujourd'hui de tels modèles, et il suffit de vous avoir dit que, soit justes, soit pécheurs, c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints, ou par la justice, ou par la pénitence (I *Thess.*, IV). Dieu étant infiniment parfait ne peut vouloir être que ce qu'il est, et ne peut avoir d'autre fin au dedans de lui que lui-même; mais étant infiniment bon et voulant se communiquer, il veut quelque chose hors de lui, mais toujours par rapport à lui, c'est la perfection de ses créatures. Or, comme notre perfection consiste à lui ressembler, et que c'est notre sanctification qui nous donne ces traits de ressemblance avec lui, il nous oblige à être saints, à cause qu'il est saint lui-même. C'est à cette fin qu'il rapporte tous les biens qu'il nous fait; car ce n'est proprement ni les richesses, ni les prospérités, ni les grandeurs, ni les avantages de la nature et de la fortune que Dieu veut que nous ayons, quoique tous ces dons viennent de lui; mais c'est précisément notre sanctification; c'est le seul point auquel toute la volonté de Dieu se réduit sur nous, tout le reste nous est donné comme moyen. Etes-vous riches? c'est afin que vous vous sanctifiez par le bon usage des richesses. Etes-vous éclairés? c'est afin que vos connaissances vous rendent plus exacts dans l'accomplissement de vos devoirs. Etes-vous grands dans le monde? c'est afin que vous usiez de ce monde comme si vous n'en usiez pas. Tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous devez faire pour Dieu, est fait à cette intention, et c'est la seule chose nécessaire.

En quoi l'aveuglement des gens du monde est déplorable. Quand nous leur exposons les devoirs du christianisme, l'esprit de mortification, de pénitence, de renoncement à soi-même, la haine du péché, la fuite du siècle et de ses engagements criminels; quand nous disons à celui-ci : Jusqu'à

quand serez-vous emporté par vos passions ou dissipé par vos affaires ? quelques heures de votre oisiveté ne seraient-elles pas bien employées à la prière ? ne sauriez-vous convertir en aumônes les folles dépenses que vous faites ? Eloignez-vous de ces objets qui vous sont occasion de scandale et de chute, et cherchez, dans les sacrements que vous négligez, un asile à votre innocence. Quand nous disons à celle-là : A quoi bon ce soin de plaire, cette passion des parures et des ajustements, cette perte du temps, qui est la chose du monde la plus précieuse ? à quoi bon un emploi toujours vain et le plus souvent pernicieux ? Soyez ornée de pudeur et de modestie, selon le conseil de l'Apôtre, vivez dans la retraite, quittez le monde avant qu'il vous quitte, et faites par vertu ce qu'il vous faudra faire par raison et par bienséance. On nous répond d'ordinaire, comme pour se justifier : Nous serions des saints, si nous vivions ainsi, comme si ce n'était pas la vocation et la fin de tous les chrétiens que d'être saints, mais une œuvre de surrogation et de conseil, comme si l'esprit qu'ils ont reçu n'était pas un esprit de sainteté, comme si tous les préceptes de la morale chrétienne n'étaient pas autant de leçons de sainteté, comme si tous les chefs particuliers, sur lesquels ils seront jugés, n'étaient pas tous réduits à celui de la sainteté.

C'est donc la volonté de Dieu que chacun de nous se sanctifie par les exercices d'une sincère piété et par un culte spirituel et raisonnable. Or, messieurs, cette volonté n'est pas stérile ; il faut qu'il nous donne pour cela les grâces qui sont nécessaires. Il serait indigne de sa bonté de nous appeler à un état où il nous serait impossible d'arriver. Ce serait se moquer des pécheurs, et insulter à leurs misères de leur dire : *Levez-vous, et marchez* (Matth. IX), comme au paralytique de l'Evangile, et de les laisser dans la langueur et dans l'impuissance de se relever. Il vaut donc mieux accuser votre lâcheté, que de vous plaindre du peu de secours qu'il vous a donné. Ne vous a-t-il pas rachetés ? ne vous a-t-il pas envoyé son Esprit ? n'a-t-il pas satisfait pour vos péchés ? J'atteste ici votre conscience. Quels moyens n'a-t-il pas employés pour votre salut ? Inspirations, grâces, bienfaits, espérances de ses promesses, menaces de ses jugements, dégoûts du monde, rien n'a pu vous gagner. Ne dites donc pas que Dieu ne vous a pas touché le cœur ; dites plutôt que votre cœur est endurci ; vous n'avez eu que trop de grâces ; mais vous n'avez pas travaillé de votre côté à l'ouvrage de votre salut.

Une des premières règles que saint Augustin donne à ceux qui veulent marcher dans les voies de Dieu, c'est de prendre garde qu'ils marchent entre deux écueils, qui sont la présomption et la paresse. La présomption fait qu'on s'imagine qu'il n'y a rien de si aisé que de se sauver ; la paresse fait qu'on suppose, au contraire, que tout ce qu'il faut faire pour se sauver est impossible. C'est

pour cela que l'Apôtre recommande aux fidèles d'opérer leur salut avec tremblement et avec crainte (Philip., II), non pas crainte de défiance qui leur causerait de l'abattement et du trouble, puisqu'il leur ordonne si souvent de conserver la paix et la joie dans leurs cœurs, mais crainte d'humilité, qui leur fasse avouer qu'ils ne peuvent rien par eux-mêmes, et qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. En effet, le malheur des hommes vient de deux fausses idées qu'ils se font ordinairement dans la vertu : les uns la regardent comme trop facile, les autres la regardent comme impossible.

Les premiers la réduisent à quelques pratiques de dévotion extérieure, une messe où l'on assiste par bienséance, un sermon qu'on entend avec dégoût, une prière qu'on récite par coutume et sans aucune réflexion, une aumône qu'on donne par hasard, et peut-être par vanité, une communion qu'on fait à l'occasion d'une bonne fête, un peu de réforme dans les habits, qui ne passe pas jusqu'au cœur, quelques tendresses de dévotion, qui viennent plutôt d'un tempérament affectueux que du fond d'une piété solide. Sans s'incommoder et sans se contraindre autrement dans leurs passions, ils croient qu'ils ont accompli toute la loi, que toutes les portes du ciel leur sont ouvertes, et que Dieu, trop content de leurs bonnes œuvres, n'attend plus que le moment qu'il a destiné pour les couronner.

Les autres au contraire, se rebutent de tout, de rien se font des difficultés insurmontables, la vertu leur paraît affreuse, toute la religion leur est à charge. Soumettre aveuglément son esprit à des créances obscures et enveloppées ; se réconcilier avec son frère quand on croit en avoir été offensé ; restituer une portion d'un bien mal acquis, quand on n'en est pas recherché et qu'il y a longtemps qu'on le possède, ce sont des loix qu'ils estiment impraticables. Ainsi, rejetant sur la dureté des commandements ce qui vient de la seule obstination de leur volonté, ils prennent leur paresse pour impuissance et croient, ou qu'ils ne peuvent faire ce que Dieu commande, ou que Dieu ne commande pas ce qu'ils s'imaginent ne pouvoir faire. Ces deux extrémités sont vicieuses.

Je ne dis pas qu'il soit aisé de devenir saints, à Dieu ne plaise que j'élargisse la voie étroite que Jésus-Christ nous a marquée dans son Evangile. Je ne dis pas non plus qu'il soit impossible ; malheur à moi si je venais appesantir le joug du Seigneur, et donner à mon gré des bornes à sa miséricorde et à sa puissance. Mais je dis qu'il est difficile par la résistance que nous trouvons dans la corruption de notre nature, qu'il est aisé par l'assistance que nous trouvons dans la grâce. Il est digne de la libéralité de Dieu de faire part à l'homme de sa gloire, mais il convient à l'homme d'y arriver par les services qu'il rend à Dieu. Le travail ne fait point de tort à la gloire, la grâce n'exclut pas le travail ; les richesses spirituelles sont

toutes gratuites de la part de Dieu, cependant il est écrit que, *c'est la main de l'homme soigneux qui les amasse* (Prov., X). Dieu invite tout le monde à recevoir ses bienfaits. Ne diriez-vous pas que ces eaux rafraîchissantes de cette source éternelle coulent pour tous ceux qui sont altérés, et qu'il ne faut qu'avoir cette soif spirituelle que l'Ecriture nous recommande : *Venez sans argent*, et cependant il ajoute, *achetez-les* (Isa., LV, 1)? Si l'on achète cette grâce comment est-elle gratuite? si elle est gratuite comment l'achète-t-on? C'est qu'il faut travailler pour l'acquérir et pour la conserver; toute gratuite qu'elle est, elle coûte, parce qu'il faut s'en rendre dignes par les soins et par les peines; quoi qu'elle coûte elle est gratuite, puisque le travail même, par lequel nous achetons cette grâce, est un effet de la même grâce. C'est un principe incontestable de la religion chrétienne.

Je sais bien que Dieu, par un effet extraordinaire de sa puissance pourrait nous sanctifier indépendamment de ces austères pratiques, mais il y a de certains moyens et un certain ordre que la sagesse divine a établis pour la conduite de notre salut auxquels il faut nous assujettir. Cet ordre et ces moyens, c'est de veiller sur nous, c'est d'agir et de souffrir pour Jésus-Christ; par là il retire les hommes de la paresse, il les tient dans une circonspection et dans une crainte salutaire, il exerce leur foi et il occupe leur charité, il leur fait plus estimer les choses qu'ils acquièrent avec plus de peine, il leur fait sentir dans ces emplois laborieux la punition de leurs péchés dans les pratiques de la vertu même. Ce sont là les voies par où les saints ont marché; la grâce ne leur a pas manqué, mais ils n'ont pas manqué à la grâce. Ne vous excusez donc pas sur les secours que vous croyez n'avoir pas reçus, ni sur cette prétendue impossibilité de vous sauver dans votre condition, puisqu'on peut vous convaincre aujourd'hui par des exemples.

SECONDE PARTIE.

Pour peu de disposition que nous ayons à la vertu, rien n'est si capable de nous y porter que l'exemple. On peut interpréter les lois et les préceptes, on peut contredire le raisonnement par le raisonnement, on peut douter des miracles qui sont au-dessus de notre portée; pour l'exemple, il faut s'y rendre, c'est un fait qui porte avec lui sa preuve et son évidence. C'est pour cela que Dieu a suscité dans tous les temps des hommes excellents en sainteté et en vertu, afin qu'on connût ce qu'on pouvait espérer de sa grâce. La religion s'est accrue par cette succession de mœurs, et comme il y a dans l'Eglise une tradition de doctrine qui y conserve la pureté de la foi, et qui sert à convaincre les hérétiques qui la combattent; il y a de même une tradition d'actions qui, passant de saints en saints et de siècle en siècle, sert à établir la piété et à confondre les mauvais chrétiens

qui la dérèglent et les faibles qui la relâchent.

Mais il faut chercher dans le ciel de tels exemples, car encore que les gens de bien qui sont vivants puissent exciter en nous une louable émulation, l'Eglise n'oserait nous les proposer solennellement. Leur vertu peut être douteuse, surtout aujourd'hui qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir pour la dévotion, et qu'on se trouve souvent en danger, ou d'approuver la fausse ou de condamner la véritable, tant elles sont confondues. Le conseil que l'Apôtre donne d'éprouver et de discerner les esprits ne fut jamais plus nécessaire. Parmi tant d'illusions et d'artifices, la charité *qui croit tout* se trouve presque forcée d'être soupçonneuse, et si, selon le précepte de l'Evangile, il faut avoir la simplicité de la colombe pour ne pas juger témérairement, il faut avoir aussi la prudence du serpent pour s'empêcher d'être trompé.

D'ailleurs la vertu des justes en ce monde n'est pas parfaite, il leur reste toujours certaines faiblesses que la nature entretient, et que Dieu même laisse pour leur servir comme de contre-poids de peur qu'ils ne s'élèvent dans la vue de leur sainteté. Telle est même notre corruption, qu'il arrive souvent qu'au lieu de nous édifier des grandes qualités qu'ils ont, nous cherchons leurs moindres défauts pour en faire des sujets de scandale ou de raillerie. De plus, qu'est-ce qui peut répondre de leur persévérance? Ils portent leur sainteté comme un trésor dans un vase fragile, et sont obligés, pour plus grande sûreté, de vivre dans la retraite et dans le silence, et de cacher autant qu'ils peuvent leurs vertus sous le voile de l'humilité. Enfin, ils sont tellement mêlés en ce monde, qu'ils sont confondus, et comme étouffés dans la multitude des méchants. De là vient que la plupart des hommes s'autorisent du nombre et de la coutume et disent : si c'était mal, tout le monde serait perdu; au lieu que dans toutes les règles de sa raison, il faudrait dire : hélas! si tant de gens périssent, pourquoi veux-je périr avec eux?

Il nous faut donc pour objet de notre imitation une vertu qui soit solide et certaine, c'est-à-dire qui vienne de Dieu comme de sa source et qui retourne à Dieu comme à sa fin; qui soit consommée et qui ne soit plus mêlée de ces imperfections qui en sont inséparables durant le cours de cette vie, qui soit constante dans sa durée, en sorte qu'elle ne puisse point être ébranlée par les tentations; enfin, qui soit séparée du commerce des méchants et de la contagion du mauvais exemple. Tels sont les saints qui nous sont représentés aujourd'hui. Leur sainteté ne peut être suspecte, puisqu'elle est approuvée et couronnée de Dieu même. Ils ont été purifiés par le feu de la charité ou par le feu de la pénitence, et ils sont entrés ainsi dans le sanctuaire du Dieu vivant où l'Ecriture nous enseigne qu'il n'entre rien d'impur ni de souillé. La cupidité

est éteinte en eux, ils ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera point ôtée, et comme ils n'ont plus de relation qu'avec Dieu seul, ils louent sa bonté, ils adorent sa grandeur et jouissent éternellement de sa gloire. Voilà ce qui nous est proposé.

Mais parce que les exemples les plus touchants sont ceux qui ont avec nous plus de proportion et de ressemblance, et parce qu'ordinairement on cherche à se justifier du peu de soin qu'on a de son salut par les difficultés qu'on trouve, ou qu'on se figure dans sa condition, Dieu veut bien aujourd'hui tirer, pour ainsi dire, le voile qui couvre le paradis, et faire voir à chacun de nous quelques-uns de ces esprits bienheureux qui, ayant eu les mêmes peines et les ayant généreusement surmontées, nous encourageant ou nous condamnant par leur exemple. Saint Jean nous représente le ciel rempli d'une troupe innombrable de saints de tout âge, de toute nation, de toute qualité, de tout sexe (*Apoc.*, V, VI, et VII). Il n'y a point de différence ni d'acceptation de personnes en Dieu, le ciel est la patrie commune de toutes sortes de fidèles. Les pauvres y sont admis, les riches n'en sont pas exclus; et devant le trône de Dieu tel qu'il nous est représenté dans l'Apocalypse, il y a des malheureux qui s'y consolent de leurs peines, des martyrs dont on couronne la patience, des vierges qui triomphent de leurs tyrans après leurs supplices, des rois qui jettent respectueusement aux pieds de l'Agneau leurs sceptres et leurs couronnes pour marquer qu'il n'y a point d'état qui n'y puisse prétendre.

Dieu par sa providence a sanctifié tant de sujets différents, afin que toutes sortes d'hommes servent aux fins pour lesquelles ils ont été destinés; car, comme dans la création du monde Dieu commanda aux plantes de porter leur fruit chacune selon son espèce, dans la régénération spirituelle il a commandé à tous les chrétiens de produire les fruits des bonnes œuvres chacun selon sa vocation particulière. Pour faire voir encore les divers effets, ou, selon les termes de l'Apôtre, les formes différentes de sa grâce, qui conduit les uns par les austérités de la pénitence, les autres par les douceurs de la charité, quelques-uns par l'observance des conseils, plusieurs par les devoirs d'une piété commune et tous pourtant à la même sainteté, afin que personne ne se défie de la grâce et que chacun puisse se trouver dans cette multitude de miséricordes en voyant ce grand nombre de bienheureux qui sont au-dessus de nous, selon l'Apôtre, comme une nuée de témoins (*Hebr.*, XII, 1), qui forment la plénitude des saints et composent la condamnation des pécheurs. C'est enfin par là qu'il nous rend inexcusables; car ces hommes de même profession et de même naissance que nous, ont eu les mêmes obstacles. Ils n'ont pas été, dit saint Grégoire, d'une nature plus excellente, mais d'une vie plus régulière. Ils n'ont pas ignoré les vices, mais ils les ont évités et les ont

vaincus, et ils nous ont appris par la vie pénible qu'ils ont menée à ne pas flatter notre négligence; et par le bonheur éternel dont ils jouissent, à ne pas désespérer de notre salut.

Que personne donc ne se persuade que sa condition est un obstacle à sa sanctification, qu'on ne peut vivre dans le monde que selon les règles du monde, et que la cour est un lieu où l'on ne peut se sanctifier, car c'est souvent un prétexte dont on se sert, ou pour se dispenser des devoirs de la religion en les regardant comme incompatibles avec son état, ou pour se pardonner les fautes qu'on fait dans son état en les regardant comme inévitables et nécessaires. La cour, dit-on, est une région de ténèbres où la foi est étouffée par l'ambition, où les images du monde remplissant l'esprit ne lui laissent pas la liberté de réfléchir sur lui-même, et où quelque envie qu'on ait de suivre la vérité, on est presque malgré soi, ou occupé par la vanité, ou prévenu par le mensonge. C'est cette terre fatale dont il est parlé dans l'Ecriture, qui dévore ses habitants, où les désirs, les craintes, les amours, les espérances consomment le cœur et y dessèchent la piété jusque dans sa source; où le vice règne par coutume, les passions par nécessité, l'infidélité par contagion, et où la vertu ne se sauve que par miracle.

Il est vrai, messieurs, il est vrai, et les prédicateurs ne sont que trop souvent obligés de vous faire de ces peintures et de vous représenter vos dangers; mais après tout le dérèglement vient de l'homme et non pas de sa condition; et s'il est bon de prêcher avec force contre les abus qu'on y commet ordinairement, il est raisonnable aussi de montrer les avantages qu'on y trouve et le bon usage qu'on en peut faire. Car quelle opposition trouvez-vous à mener une vie chrétienne? La noblesse est-elle un titre pour vous soustraire à la loi de Dieu et non pas un engagement à bien vivre? Rien ne relève davantage une grande naissance que la religion et la piété. Les richesses ne peuvent-elles pas vous aider à gagner le ciel? les pauvres n'ont qu'une vertu à pratiquer, c'est la patience; les riches ont mille occasions d'exercer la justice et la charité. Cette grandeur d'âme qui vous fait braver les périls et la mort même, ne peut-elle pas vous servir à surmonter une passion? Cette intelligence qui vous rend si éclairés dans les affaires du monde, ne saurait-elle être employée à discerner les voies de votre salut? Ces sentiments d'honneur que le sang et l'éducation ont gravés dans le fond de votre âme, ne peuvent-ils pas vous rendre sensibles à une gloire plus solide et plus véritable que celle du siècle?

Où trouvez-vous plus de sujet de vous déshabuser du monde, que dans ce lieu, où le voyant de si près, malgré vos attachements, vous en éprouvez l'illusion, et bien souvent vous en ressentez l'amertume? où seriez-vous plus utiles qu'en ce rang élevé, où servant comme de spectacle et de frein au public,

vous pouvez arrêter le vice par votre autorité, et conduire à la vertu par votre exemple? Où y a-t-il plus de matière d'expiation vos fautes, et de profiter plus facilement des révolutions et des traverses de la vie, que dans cette condition où l'on porte sa croix sans mérite, où l'on use inutilement sa patience, où l'on achète l'honneur par l'humiliation, où les passions des uns sont mortifiées par celles des autres et où les péchés qu'on y fait portent presque toujours avec eux leur pénitence.

Si ces raisons ne vous touchent pas, je n'ai qu'à vous produire ici des saints qui dans le même rang, et dans les mêmes emplois que vous, se sont sauvés de la corruption du monde. Les uns dans une dignité suprême, pouvant tout ce qu'ils voulaient, n'ont rien voulu que de juste et de raisonnable; les autres employés pour le bien public, ont exercé les charges sans orgueil et sans avarice. Ceux-ci accommodant la politique à la religion, et non pas la religion à la politique, ont trouvé le moyen de servir leur prince, sans engager leur conscience, rendant à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Ceux-là ont administré la justice sans faveur et sans intérêt, comme ayant eux-mêmes un juge à qui ils répondraient de tous leurs jugements. Pourquoi donc ne les imitez-vous pas? n'avez-vous pas le même Evangile qu'eux? n'étaient-ils pas de la même profession que vous? Jésus-Christ est-il mort pour eux et non pas pour vous? les mêmes commandements qui leur ont été faciles, vous sont-ils impossibles? étaient-ils plus habiles que vous? suivez donc leurs exemples; êtes-vous plus habiles qu'eux? profitez donc de vos lumières.

Ce qui retarde ordinairement les progrès qu'on pourrait faire dans la vertu, c'est qu'on s'arrête aux dangers de sa condition, sans vouloir en considérer et en accomplir les devoirs. Lorsque la Judée accourait en foule aux bords du Jourdain, et que les publicains et les soldats consultaient comme leur oracle le précurseur de Jésus-Christ (*Luc.*, III); quelque dangereux que fût l'état des uns et des autres, il ne leur reproche pas, il ne leur ordonne pas de le quitter, mais il leur en prescrit les règles. Il dit seulement aux publicains : *N'excédez pas la commission que vous avez reçue*, levez les impôts, mais *n'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné* (*Ibid.*), ayez soin des droits du prince, mais n'abusez pas de son nom pour vous engraisser vous-mêmes du travail et de la substance des pauvres. Il dit aux soldats : *N'usez point de violence, ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye* (*Ibid.*). Sur quoi saint Ambroise raisonne ainsi : Donc le mal n'est pas de faire la guerre, quand c'est pour une cause juste, quand c'est pour une bonne fin, quand c'est avec une modération chrétienne. Le mal est de s'abandonner à ses propres ressentiments, de piller indifféremment amis, ennemis, et de réduire tout à la cupidité d'avoir, et au barbare droit des armes. Le mal n'est pas de se mêler des affaires publiques, dans le dessein

d'entretenir l'ordre et de contribuer au bien commun; mais faire ses propres affaires aux dépens d'autrui, et s'élever sur les ruines des misérables qu'on opprime, c'est là l'endroit criminel.

De là, il est aisé de conclure que la perfection de chacun de nous consiste à remplir les devoirs de sa vocation. Je sais bien que nous ne sommes pas tous appelés à un même degré de sainteté; saint Paul nous avertit que tout le monde n'est pas fait pour être apôtre (*I Cor.*, XII); et Jésus-Christ nous enseigne qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père. Il y a des âmes, dit saint Augustin, que Dieu par une grâce particulière détache de toutes les choses créées, qui ne tiennent presque plus à la terre par aucun endroit, et qui s'élèvent sans peine à la plus sublime vertu. Mais il y en a qui se trouvent engagées dans le commerce du monde, par l'ordre même de la providence de Dieu, qui ne s'avancent que peu à peu, qui sont faibles, mais qui sont humbles, fidèles et circonspectes. Les premières sont comme des aigles qui percent les nues par la force de leurs oraisons, qui pénètrent les grandes vérités, qui regardent le soleil de justice. Les autres sont comme des colombes qui gémissent de leurs imperfections, qui ne volent que terre à terre, et qui ne laissent pas d'arriver, par cette médiocrité de vertu, à la perfection qui leur est propre.

Pour mieux comprendre ceci, remarquez avec moi, messieurs, qu'il y a dans le christianisme, un état de perfection et une perfection d'état. L'état de perfection est une condition de vie, qui détachant le chrétien du monde, le lie plus étroitement à Dieu, en lui consacrant d'une façon particulière ou par des vœux exprès, les biens du corps, de l'esprit et de la fortune. Tels sont ceux qui par une charité surabondante, suivant le conseil de Jésus-Christ, *vendent leurs biens pour en donner le prix aux pauvres* (*Matth.*, XIX). Tels sont ceux qui par un zèle de religion ont donné leur vie pour la vérité ou pour la justice, et pour le secours du prochain. Tels sont ceux qui renonçant aux plaisirs, même légitimes, ont conservé dans un corps mortel une pureté tout angélique. Mais la perfection de l'état consiste dans la pratique des vertus qui conviennent à chacun dans sa profession particulière; parce que Dieu a ses élus partout et qu'il les conduit par des moyens proportionnés à leur condition; les rois par la justice, les sujets par l'obéissance, les riches par les aumônes, les pauvres par la patience, les pasteurs par la charité et par la vigilance sur leur troupeau; les pères par l'éducation chrétienne de leurs enfants et par le règlement de leur famille.

Sur quoi l'on peut faire deux réflexions. La première qu'encore que ceux qui se retiennent dans les cloîtres embrassent un genre de vie plus évangélique et plus saint, que celui que vous exercez dans le monde; si vous accomplissez mieux vos devoirs, quoique communs, qu'ils n'accomplissent les leurs, ils sont dans un état plus parfait que

vous, mais vous êtes plus parfaits qu'eux. La seconde réflexion, c'est qu'il n'y a point de tentation plus dangereuse, que celle de sortir des bornes de son état, sous l'apparence d'un plus grand bien qu'on croit pouvoir faire; car il prend à l'esprit humain je ne sais quelle inquiétude, même dans les affaires du salut, qui fait qu'il a bien de la peine à se tenir dans la place où il doit être et où Dieu l'a mis. Ceux qui sont destinés à la retraite veulent, sous des prétextes de charité, renouer commerce avec le monde. Au lieu de songer à leur salut en particulier, ils veulent faire voir qu'ils sont propres à travailler à celui des autres; ainsi s'embarassant insensiblement des affaires et des intrigues du siècle, dont ils devraient être séparés, en pensant à sauver les âmes d'autrui, ils viennent à perdre la leur. Ceux qui sont appelés à l'action et au service du prochain, veulent à contre-temps faire les contemplatifs. C'est ainsi qu'un magistrat, sous prétexte d'oraison et de piété, devient souvent chagrin et inaccessible à ceux qui ont besoin de son secours; et qu'occupé inutilement à des prières que Dieu ne lui demande pas, il lasse la patience des malheureux que Dieu lui ordonne d'écouter favorablement, lorsqu'il traîne en longueur la justice qu'il doit leur rendre.

C'est ainsi qu'une femme dont la vocation est de se renfermer dans les soins et dans les devoirs de sa famille, va souvent d'église en église, de directeur en directeur; et qu'entrant dans toutes les parties de dévotion qui se présentent, elle ne néglige que celle qui lui est propre; qui est d'élever ses enfants et de régler son domestique. Rien n'est si commun que ces dévotions prises de travers. On cherche non pas ce qui convient, mais ce qui plaît et ce qui paraît davantage. Chacun veut être saint, non pas selon sa vocation, mais selon son humeur. On néglige ses véritables devoirs pour s'en faire d'autres à sa fantaisie. De là vient qu'on s'empresse, qu'on se consume vainement, qu'on n'a ni le mérite de son état, ni celui des autres et qu'on ressemble à ces arbres, qui ayant été transplantés mal à propos, jettent tout au plus quelques feuilles et ne prennent plus racine, ni dans la terre où on les met, ni dans la terre d'où on les tire.

Que chacun demeure donc dans sa vocation (I Cor., VII), dit l'Apôtre; que Moïse lève les mains sur la montagne, il est destiné à prier pour Israël; que Josué combatte contre Amalec, Dieu lui a donné les ennemis de son peuple à vaincre; que Joseph soit chargé de l'administration de l'Egypte, Dieu l'a établi sur ce royaume. C'est ainsi que les saints, dont nous renouvelons aujourd'hui la mémoire, sont parvenus à la sainteté. Les emplois où ils ont été engagés et l'affaire de leur salut ont été pour eux la même chose, et de quelque profession qu'ils aient été, ils se sont rendus saints, pour nous apprendre par leur exemple à ne nous point excuser sur notre condition, et pour nous faire voir par les récompenses qu'ils ont reçues à ne

pas nous effrayer de l'austérité de leur vie.

TROISIÈME PARTIE.

Il est vrai, messieurs, et c'est un ordre établi de Dieu, que l'on n'arrive à la gloire qu'il a préparée à ses élus que par les tribulations qu'ils souffrent en cette vie, soit parce que cette gloire étant le fruit des souffrances de Jésus-Christ crucifié, nous devons l'acquérir par les mêmes voies qui nous l'ont méritée, soit que Dieu veuille éprouver la fidélité et la constance de ceux qui le servent, soit que la providence de Dieu, qui nous a voulu imposer la nécessité de travailler à notre salut, nous ait voulu aussi exciter à surmonter les obstacles qui s'y rencontrent par l'espérance d'une éternité bienheureuse. Aussi toutes les expressions dont l'Ecriture sainte se sert pour nous marquer cette gloire renferment ce qu'il faut faire pour y parvenir, et l'on ne saurait presque la définir que par les peines qu'elle coûte. Qu'est-ce que la gloire? c'est une récompense : il faut donc avoir travaillé, avoir servi pour l'obtenir. C'est la couronne de justice : il faut donc avoir combattu des ennemis; c'est le royaume des cieux : et Jésus-Christ nous apprend qu'il faut le conquérir et l'emporter avec violence; c'est la terre de promesse, où coulent le lait et le miel, mais pour s'y établir il faut avoir passé la mer et traversé le désert aride de ce monde; c'est enfin la béatitude de l'homme (Matth., V) : mais cette béatitude en cette vie s'applique à la pauvreté, à l'humilité, à la patience.

Telle a été la condition des saints dans le temps de leur vie mortelle : affligés, persécutés, méprisés par les impies, ils se consolent de leurs peines dans la vue de la gloire qu'ils attendaient. Ils joignaient par leur considération et leur espérance le présent avec l'avenir (Hebr., XI); ils unissaient leurs triomphes avec leurs combats, et par ce mélange de travaux et de récompenses ils adoucissaient les uns par les autres. Assurés de recueillir en paix et en joie ce qu'ils avaient semé en tristesse et en larmes, impatientes d'arriver au terme où la sainteté est récompensée, ils marchaient courageusement par les voies qui y conduisent, quelque rudes qu'elles pussent être. Dans la liberté qu'ils avaient de choisir ou la félicité de ce monde, ou celle de l'autre vie, ils vivaient de l'esprit et mettaient, pour me servir des termes de Tertullien, leur corps à part, pour mériter la couronne. Et c'est la route que nous devons suivre.

Mais, quelque dure et quelque austère que paraisse la religion de ces hommes mortifiés, ne croyez pas qu'elle soit sans douceur et sans récompense dès cette vie; car on se forme une fausse idée de la dévotion, quand on n'en juge que par les dehors et qu'on n'en a nulle pratique. On regarde la pénitence comme une vertu meurtrière qui afflige l'âme et détruit le corps, l'application à la prière comme une contrainte fâcheuse qui gêne l'esprit, la retraite et le silence comme la marque d'une humeur qui est naturellement chagrine, ou qui le devient. On consi-

dère ordinairement les justes comme des gens plongés dans une tristesse continuelle, sans repos et sans consolation dans ce monde, ou comme des malheureux volontaires qui s'interdisent les plaisirs par mélancolie, et qui, gémissant sous le joug pesant de la loi et de la crainte de Dieu, traînent leur croix en tristesse et tout au plus en patience. Les tièdes les blâment, les libertins s'en moquent, et souvent les honnêtes gens mêmes les plaignent. Quelle injustice! dit saint Grégoire; est-ce aux gens du monde à juger ainsi des choses spirituelles? les ont-ils goûtées? sont-ils entrés dans les voies de Dieu, pour décider si elles sont aisées ou difficiles? ont-ils essayé de porter le joug du Seigneur, pour savoir s'il est léger ou pesant à ceux qui le portent? *Comment trouveraient-ils agréable ce qu'ils ignorent?* dit ce Père, et l'apôtre saint Pierre l'avait dit avant lui.

Or, la foi nous apprend sans l'expérience, et l'expérience nous le peut apprendre sans la foi, qu'il n'y a point dans le monde de gens plus heureux, et je dis même qu'il n'y en a point d'heureux que ceux qui sont véritablement chrétiens. Donnez à vos passions toute l'étendue qu'il vous plaira, mettez-vous audessus des lois, et n'ayez, si vous pouvez, que votre volonté pour toute justice; faites-vous un art et une étude de la volupté; ne refusez rien à vos sens; c'est Dieu qui le dit, non pas moi, il n'y a point de véritable joie pour les pécheurs (*Isa., XLVIII*), parce qu'ils ne la trouvent pas en eux-mêmes et qu'ils ne la cherchent pas en Dieu. Ils gémissent, malgré qu'ils en aient, sous le poids de leurs péchés, ennemis des autres et d'eux-mêmes, tourmentés au dehors par les contradictions qu'ils trouvent en contredisant aux autres, tourmentés au dedans par autant de supplices qu'il y a de passions qu'ils ne peuvent ni satisfaire, tant elles sont insatiables, ni accorder ensemble, tant elles sont contraires les unes aux autres. Ils ne peuvent être contents, ou, s'ils le sont, dit saint Augustin, il n'y a point de plus grand malheur que de ne pas connaître qu'on est malheureux et de ne savoir pas qu'une fausse félicité est une véritable misère.

Mais l'Apôtre nous apprend au contraire que *les justes paraissent tristes, mais qu'ils ont dans le cœur une paix solide et une joie continuelle* (*I Cor., VI*). L'oraison, le recueillement, la pénitence, toutes ces vertus et tous ces exercices de la piété chrétienne ne leur ôtent pas cette modestie et cette attention qui paraît tristesse, mais ils répandent dans leur âme une joie intérieure et secrète que Dieu maintient et que rien ne trouble. Qu'est-ce qui troublerait le repos du juste? les révolutions et les vicissitudes du monde? il s'en remet aux ordres de la Providence qui le gouverne. Les scandales qu'y font les impies? il sait démêler les volontés de Dieu d'avec les malices des hommes. Les persécutions qu'on lui fait? ce qu'on estime un malheur, il le prend pour une béatitude évangélique. La perte de ses biens? il les regarde comme des empêchements que la

fortune aurait pu mettre à son salut. La mort de ses proches? il sait qu'il ne faut pas s'attrister avec excès, comme ceux qui n'ont point d'espérance. D'ailleurs la connaissance de la vérité, l'intégrité de sa conscience, les grâces qu'il reçoit de Dieu et les services qu'il lui rend, le comblent de consolations spirituelles, et le mépris même des plaisirs lui est un plaisir très-sensible.

Je parle ici, messieurs, des chrétiens qui sont tout à fait à Dieu; car, pour ceux qui n'y sont qu'à demi, quel repos peuvent-ils trouver dans le partage et dans l'agitation de leur cœur? Ils cherchent les moyens d'accommoder le monde avec l'Evangile, la religion avec leurs passions. Ils voudraient bien plaire à Dieu, mais ils craignent de déplaire aux hommes. Une partie d'eux-mêmes les élève vers le ciel, l'autre les ramène vers la terre. De là vient qu'étant toujours incertains et irrésolus sur le parti qu'ils doivent prendre, ils sont tantôt emportés par leurs passions, tantôt retenus par leurs remords. Ils disputent et combattent sans cesse contre eux-mêmes, inquiets, incertains, demi-vainqueurs et demi-vaincus de leurs mauvaises habitudes. De là vient que Dieu, qu'ils ne servent pas comme il faut, ne les assiste que faiblement; et que, n'ayant ni cette volonté pleine ni ces secours puissants, ils succombent aux moindres tentations. De là vient qu'étant désabusés du siècle, parce qu'ils sont assez éclairés pour en connaître les défauts, mais n'en étant pas encore assez détachés, parce qu'ils ont encore des prétentions de s'y avancer, *ils n'ont*, dit saint Bernard, *ni les consolations du monde, ni le mérite de la dévotion*.

La paix et la joie sont donc le privilège de ceux qui sont à Dieu de tout leur cœur. Mais quand toute la vie ne leur serait qu'affliction et que tristesse, *Les souffrances de ce temps*, dit saint Paul, *sont-elles proportionnées à cette gloire à venir, qui sera révélée en nous* (*Rom., VIII*)? Quelle est donc cette gloire qu'espèrent les justes? Elevez votre esprit au-dessus des honneurs, des plaisirs, des richesses, et des prospérités que vous connaissez. C'est la béatitude de l'homme; c'est la vérité contemplée sans voile et sans nuage; c'est la charité sans aucun mélange d'amour-propre; c'est la vue de Dieu, non plus par images et en énigmes, mais à découvert et face à face; c'est la jouissance entière et assurée d'un bien éternel et infini, qu'on aime ardemment, et pourtant sans inquiétude; qu'on possède toujours également, et pourtant sans dégoût; en un mot, c'est Dieu même qui nous rend semblables à lui, pour nous rendre capables de ses communications éternelles, et pour nous faire jouir en notre corps et en notre âme des biens divins et incompréhensibles qu'il a préparés à ses élus.

Y a-t-il rien de si capable d'exciter nos desirs et d'animer nos espérances? Cependant, messieurs, nous vivons comme si nous ne prétendions rien à cette gloire. Quelques satisfactions, qu'une trompeuse prospérité

nous donne en ce monde, nous font oublier que nous sommes faits pour le ciel. Deux tribus, prêtes à passer le Jourdain pour entrer dans la terre promise, demandèrent pour toute grâce qu'on les laissât demeurer sur le rivage : *C'est ici*, disaient-ils, *un pays propre à nourrir des troupeaux, donnez-le-nous pour notre partage* (Numer., XXIII), c'est tout ce que nous prétendons. Malheureux ! Ils découvriraient des yeux la terre que Dieu lui-même avait préparée pour être le plus doux séjour et le plus fertile héritage du plus heureux peuple du monde. S'ils eussent eu de grands déserts, ou la mer à traverser encore une fois, s'il eût fallu repasser par des régions ennemies, et courir de nouveaux dangers, leur crainte eût été pardonnable ; mais il ne leur restait que les paisibles eaux du Jourdain à passer (*Ibid.*). Encore s'ils eussent dit que l'air ou les fruits de cette contrée étaient faits pour entretenir les hommes dans une longue santé, ou dans une grande abondance ; mais ils ont pour toute raison qu'elle est propre à nourrir des bêtes.

C'est à peu près l'erreur de plusieurs chrétiens, et plutôt au ciel que ce ne fût pas la nôtre ! Ils souhaiteraient que Dieu les laissât toujours sur la terre, et renonceraient volontiers aux prétentions qu'ils ont sur le ciel. Ne pouvant s'y arrêter effectivement, ils y arrêtent leurs desirs et leurs espérances. Mais il n'y a que le Jourdain à passer, il n'y a qu'un peu de peine à souffrir ; n'importe, cette terre leur plaît, et pourquoi ? parce qu'ils y trouvent de quoi nourrir leurs passions et de quoi contenter leurs convoitises. Que la foi réveille donc notre zèle, et que la vue des biens célestes que nous attendons, nous fasse oublier et nos plaisirs et nos peines d'ici-bas.

Sire, si je n'avais voulu donner ici qu'une idée de grandeur et de félicité, selon le monde, je n'aurais eu qu'à représenter à Votre Majesté, Votre Majesté même : j'aurais trouvé en elle seule tout ce que la naissance a d'auguste, tout ce que la réputation a d'éclatant, tout ce que la gloire du siècle a d'héroïque. Mais je m'élève au-dessus de toutes les félicités humaines, et je dois, en vertu de mon ministère, vous faire penser aujourd'hui, non pas à la gloire que vous avez acquise sur la terre ; mais à celle que vous devez acquérir dans le ciel, non par vos propres forces, ou par les suffrages des peuples, mais par la grâce de Jésus-Christ, et par la libéralité de Dieu même. Car qu'est-ce que la couronne que vous portez, au prix de celle que Dieu vous prépare ? qu'est-ce qu'un nom, pour immortel qu'il soit dans l'histoire, s'il n'est écrit au livre de vie ? et quelque bruit qu'on ait fait, quelque approbation qu'on ait eue, qu'est-ce qu'a su faire de bien celui qui n'a pas su sauver son âme ? En vain est-on heureux ici-bas, si l'on n'est pour l'éternité ; et dans l'engagement où tout chrétien se trouve de répondre à sa vocation, on peut se passer d'être grand, mais il est nécessaire d'être saint.

Ce fonds de religion, Sire, qui est gravé dans votre cœur, vous fait sentir vos obligations ; et ce que Dieu fait tous les jours pour vous, vous avertit de ce que vous devez faire pour lui. Sa bonté prévient vos souhaits et surpasse presque vos espérances. Son bras tout-puissant vous protège. La guerre faite avec succès, la paix conclue avec avantage, le calme et l'ordre dans vos Etats, la division et le trouble dans ceux des autres, une fortune constante dans tous vos projets ; pour comble encore de bonheur, une heureuse fécondité dans votre royale famille, font voir que sa providence veille sans cesse à votre gloire. Le ciel s'intéresse à votre grandeur, les ligueurs qu'on fait contre vous se rompent ou se brisent d'elles-mêmes, la guerre se tourne contre ceux qui pensaient à vous la faire, l'hérésie tombe sous vos édits, sans oser presque murmurer, l'infidèle tremble à l'approche de vos flottes, et croit se voir enseveli sous les ruines de ses mosquées.

Au milieu de tant de bienfaits, Sire, dont Dieu vous comble tous les jours, il ne vous reste plus rien à désirer que votre salut. Il ne vous reste plus rien à craindre que les grâces mêmes que Dieu vous a faites. Puisse ces prospérités temporelles, par le bon usage que vous en ferez, attirer sur vous des bénédictions spirituelles ! Veuille ce Dieu qui vous comble de tant de biens, couronner ses bienfaits, en formant dans votre cœur la reconnaissance qui lui est due ! Puisse les grandes vertus que vous avez à pratiquer, vous mériter de plus grandes récompenses, et, pour exprimer tout le zèle que nous avons pour votre salut, puissions-nous, après avoir vécu sous vos lois, vous voir un jour, même au-dessus de nous, dans la gloire.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Prêché devant le roi en sa chapelle de Versailles, l'an 1682.

De qua natus est Jesus.
Marie de laquelle Jésus-Christ est né (S. Math., chap. I).

Sire, il n'appartient qu'à Dieu de louer les saints, parce que lui seul connaît et fait les saints. Il n'appartient qu'à lui de faire l'éloge de la Vierge, dont il connaît lui seul la grandeur et la sainteté, parce qu'il en est le principe. Les hommes ne savent pas louer avec dignité. Comme ils manquent d'intelligence dans l'esprit, ou de force dans les expressions, ils se répandent en paroles, font valoir les petites choses comme les grandes, cachant le fond de leur matière sous des ornements empruntés ; et, donnant à la vanité de leurs pensées plus qu'à la gravité de leur sujet, il semble qu'ils ne font l'éloge des autres, qu'afin d'obliger les autres à faire le leur.

Mais lorsque l'Esprit de Dieu, qui voit les choses comme elles sont et qui les exprime comme il les voit, veut donner une louange

dans l'Ecriture; il dit beaucoup et parle peu. Il enveloppe de grands mystères sous l'efficacité d'une parole; et comme il sait le point de gloire et de grandeur sur lequel se fonde une illustre vie, il le pose comme un principe dont on peut tirer ensuite les conséquences, et fait en un seul mot un panégyrique.

C'est ce que je remarque dans les paroles de mon texte qui font l'éloge de la Vierge. Elle sort de ces familles illustres d'où toute la noblesse de la nature et de la grâce étant répandue, après une longue suite de rois et de patriarches, par laquelle elle a coulé comme par autant de canaux d'honneur et de gloire, s'est enfin toute ramassée en elle. Tout ce trésor de grâces que Dieu partage à ses saints, avec poids et avec mesure, se réunit en elle seule, pour y former les inclinations les plus pures et les vertus les plus parfaites. Cependant l'Evangile ne lui applique point cette succession de générations nobles et vertueuses. Il ne parle ni de la pureté de sa conception, ni des privilèges de sa naissance, ni de l'innocence de sa vie, ni de la sainteté de sa mort. Il semble qu'il ait oublié tant de vertus qui pouvaient nous fournir de si grands exemples; cette foi toujours vive, agissante, appliquée à la contemplation des mystères; cette fidélité constante qui tenait sa volonté toujours liée à celle de Dieu; ce désir ardent du salut des âmes, qui l'obligeait à s'intéresser à la rédemption et au mystère de la croix, qui devait lui coûter un jour tant de douleur et tant de larmes.

Mais que dis-je? *Jésus-Christ est né d'elle*, voilà tout son éloge. C'est à vous, messieurs, à entrer dans le sens de cette parole; c'est à vous à tirer de ce principe toutes les conséquences; donc sa famille est sainte, sa conception est pure, sa naissance est merveilleuse, sa vie est innocente et sa mort précieuse. Je vois au travers de cette seule qualité de Mère de Dieu les lumières de sa foi, l'ardeur de sa charité, la droiture de son esprit, la pureté de ses intentions, la fermeté de son courage, la sagesse de sa conduite. C'est sur ce mot que je fonde tout ce discours. Si je vous prêche qu'elle est sainte dans sa conception, c'est que je sais qu'elle a conçu Jésus-Christ, et si je vous dis qu'elle a été comblée de grâce lorsqu'elle commença de naître, c'est que je me souviens qu'un ange lui annonça que le Seigneur était avec elle, quand il lui dit : *Ave, Maria*.

Quoique la grandeur de Dieu soit renfermée en elle-même, et que son essence soit incompréhensible, les théologiens pourtant ont trouvé deux moyens de nous le faire connaître, selon la faiblesse de nos esprits. Tantôt ils recueillent toutes les perfections qui sont répandues dans les créatures, et nous élevant, comme par autant de degrés, des ouvrages visibles de Dieu à sa nature invisible, ils nous donnent une légère connaissance du souverain bien, par l'assemblage de tous les biens que nous connaissons hors de lui. Tantôt ils retranchent

toutes les imperfections qu'on remarque dans les créatures mêmes les plus parfaites, et formant une idée de la pureté divine par l'éloignement et par la séparation de toutes les impuretés connues, ils tâchent de faire comprendre ce que Dieu est, en disant ce qu'il n'est pas. Je pourrais aujourd'hui raisonner ainsi en faveur de la Mère de Jésus-Christ. Je n'aurais qu'à recueillir les vertus des saints, la foi des patriarches, l'espérance des prophètes, le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, et vous dire, Dieu a fait encore de plus grandes choses, et sa main toute-puissante a élevé au-dessus de tous les hommes celle qui devait être la Mère de leur Créateur. Mais je laisse les avantages qu'elle a sur les saints, je m'arrête à l'opposition qu'elle a avec les pécheurs. Vous connaîtrez ce que la grâce a fait en elle par les désordres que produit en nous la corruption de la nature. Nous sommes pécheurs d'origine, pécheurs d'inclination, pécheurs d'action et d'effet; retranchez tout cela d'une créature, et vous formerez l'état de la Vierge. Dieu l'a délivrée par une sanctification particulière, 1° du péché; 2° de l'inclination au péché; 3° des œuvres du péché. Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture sainte, dans le cinquième chapitre de la Genèse, nous représente en peu de mots le bien et le mal; la grandeur et la misère de l'homme; deux conditions différentes, selon la différence de son origine. *Au jour de la création de l'homme, Dieu le fit à son image et à sa ressemblance (Gen., V)*. Voilà sa grandeur : les autres créatures n'ont été que des traces et des vestiges d'un Dieu tout-puissant; mais l'homme est l'image d'un Dieu sage, d'un Dieu spirituel, d'un Dieu juste. *Or, Adam ayant vécu, eut des enfants à son image et à sa ressemblance*, ajoute l'Ecriture (*Ibid.*) ; voilà la source de nos misères. Un pécheur engendra des pécheurs, et par une succession funeste, une race de criminels naquit de cette tige criminelle. De là vient qu'étant nés dans le péché et par le péché, nous naissons pour la pénitence. Notre corps est à peine formé, que nous sommes condamnés à le châtier et à le réduire en servitude; nos yeux ne sont pas encore ouverts, qu'ils sont obligés à verser des larmes; à peine avons-nous un cœur, qu'il faut le serrer par la douleur et par le repentir, parce que nous appartenons au vieil homme, et que *d'origine et de naissance nous sommes enfants de colère (Rom., V)*.

Saint Paul écrivant aux Romains, et voulant imprimer dans leur esprit ce principe de la religion chrétienne, afin de leur donner ensuite la connaissance de la justification par Jésus-Christ, leur enseigne que pour punir la désobéissance du premier homme, Dieu a répandu un jugement de condamnation (*Ibid.*) sur tous ceux qui le devaient suivre. Vérité humiliante, qui nous apprend que le péché ayant changé l'état de l'homme

(Vingt.)

dans sa source, et imprimé une tache qui ne s'efface point, et une corruption qui se perpétue jusqu'à ses derniers descendants ; qu'il est devenu comme une propriété de la nature, qui croît et se répand autant que la nature s'étend et se multiplie, et qu'encore qu'il soit personnel et étranger, il est devenu par une communication fatale, commun à tous et propre à chacun en particulier.

Vantez tant qu'il vous plaira cette prétendue pureté de sang qui coule dans vos maisons de père en fils depuis tant de siècles ; remontez jusqu'à sa source, vous la trouverez empoisonnée. Comptez de génération en génération, les titres les plus nobles de vos familles ; le premier titre de vous et de vos ancêtres est celui de pécheur. Quand vous réuniriez en vous toute la gloire et toutes les fortunes de vos pères, le premier Père dont vous sortez, ne vous a laissé que la mort et le péché pour héritage. Je reconnais ce que je suis, dit le plus sage de tous les rois dans l'Écriture (*Sap., VII*), un composé de grandeur et de bassesses, fils de David, roi et prophète tout ensemble, enfant d'Adam, mortel, et qui plus est, ennemi de Dieu ; élevé par ma dignité au-dessus du reste des hommes, égalé par la condition de la nature aux moindres de mes sujets, ayant dans l'esprit une sagesse qui me guide, et dans le cœur une concupiscence qui me dérègle. *C'est ainsi que je suis né, et tous les rois, quelque grands qu'ils soient, naissent ainsi (Ibid.).*

Mais pourquoi, direz-vous, être ainsi chargé d'une faute qu'on n'a pas commise, et porter la peine du dérèglement d'une volonté étrangère ? Il suffirait de vous dire que c'est une disposition de Dieu terrible, mais juste ; que ce qu'il fait est infailliblement ce qu'il doit faire, et que sans entrer trop avant dans la profondeur de ses jugements, il faut adorer les secrets de sa providence. Mais servons-nous des lumières que la religion nous donne, et cherchons les raisons de cette communication et de cette étendue du premier péché sur tous les hommes. Saint Augustin, et les théologiens après lui, en apportent deux principales dont l'une est tirée de la nature du péché originel et l'autre de la qualité de celui qui l'a commis : elles serviront à notre instruction et à notre édification tout ensemble.

C'est une règle certaine dans la morale, que le péché est d'autant plus grand et plus digne de châtement, qu'il part d'un esprit plus éclairé et d'une volonté plus pure et plus libre ; parce que l'âme agit avec plus de force, quand elle agit par son mouvement, et qu'elle est moins excusable dans le mal qu'elle fait, lorsqu'elle est maîtresse d'elle-même et qu'elle le fait par son propre choix. Tel fut le péché de l'homme dans l'état de la création. L'erreur, ni la faiblesse n'y eurent point de part ; ce ne fut pas la convoitise qui entraîna sa volonté, ce fut sa volonté qui excita sa convoitise. Dieu l'avait fait de ses propres mains, et l'avait fait

à son image. Nulle ignorance n'obscurcissait son esprit, nul mauvais désir ne dérégla sa volonté, nulle infirmité ne diminuait la force de son libre arbitre. Ses espérances n'étaient pas combattues par ses craintes, ses passions n'inquiétaient pas sa conscience. Il n'avait pour toute loi qu'un commandement facile à retenir, facile à observer, imposé comme une marque de sujétion, non pas comme un joug de servitude. Cependant, contre tous les sentiments de son cœur, contre toutes les lumières de sa raison, il rompit les liens qui l'attachaient à Dieu ; et de tout le poids de sa volonté il se précipita, pour ainsi dire, dans l'amour des créatures. De là, par un juste jugement de Dieu, s'est formé cet amour impétueux, qui nous porte à désirer et à satisfaire nos désirs illicites ; de là est sortie cette proscription d'iniquité et de mort, qui passe de corps en corps et d'esprit en esprit, et qui a causé un renversement universel dans toute la terre.

La source de nos maux ne vient pas seulement de la grandeur du premier péché, mais encore de la qualité du premier pécheur. C'était de lui que nous devions tous sortir, et toutes nos volontés se trouvaient renfermées en lui, comme dans leur chef et dans leur principe, *dans lequel nous avons tous péché*, dit l'Apôtre ; en sorte que de lui est descendu sur toute la race des hommes, et l'exemple de désobéir à Dieu, et la peine de lui avoir désobéi ; et comme Jésus-Christ forme les saints en se donnant à eux pour modèle, et opérant leur justification par l'imitation de sa justice et par l'infusion d'une grâce intérieure et d'une communication d'esprit qu'il donne aux enfants qui ne sont pas capables d'imitation (*Aug., de Merit. et Remiss. pecc.*) ; de même Adam forme les pécheurs de volonté et de malice par l'exemple qu'il leur a donné de violer la loi (*Rom., V*) ; et les pécheurs de contagion et d'origine, par cette tache intérieure et secrète qui passe de lui à toute sa postérité, parce qu'il est le chef de tous les hommes ; pour nous apprendre que les péchés des particuliers sont bornés à eux-mêmes, et ne causent tout au plus que la ruine de ceux qui les commettent ; mais que ceux qui sont établis pour être les chefs et la règle des autres, ne sauraient tomber, que leur chute ne cause de grandes ruines.

D'où pensez-vous que viennent tant de dérèglements parmi les peuples, sinon des péchés de ceux qui les gouvernent ? Ils servent de spectacle au monde, on les regarde ; ils font la fortune des autres, on les imite : l'autorité de leur personne donne du poids à leurs exemples. Leur vie, quand elle est désordonnée, est comme une excuse publique, dont chacun se sert pour justifier ses mauvaises inclinations. Plusieurs croient qu'il est utile, quelques-uns qu'il est honorable, et presque tous qu'il est permis de leur ressembler dans leurs défauts mêmes ; et comme il y a une flatterie de parole qui les porte à les louer du bien qu'ils ne font pas, il y a une flatterie d'action par laquelle

on prétend se faire un mérite auprès d'eux, non-seulement d'approuver, mais encore d'imiter tout le mal qu'ils font. Pourquoi voyons-nous dans la religion si peu de foi pour les mystères, si peu d'exactitude pour les mœurs, si peu de révérence pour les lieux saints, si peu de respect pour les sacrements ? La vie irrégulière qu'on mène ceux que Dieu a élevés à la dignité de son sacerdoce, est la source de ces désordres. Un intérêt sordide, une ambition démesurée, un faste séculier, une dissipation mondaine, passent de leurs âmes dans celles des peuples. On se fait une religion de ce qu'ils font, non pas de ce qu'ils enseignent ; on croit avoir autant et plus de droit de se dispenser de la loi de Dieu, qu'en ont ceux qui la savent et qui la prêchent. *Tel est le prêtre, tel est le peuple*, dit un prophète (*Isa., XXIV*). Faut-il s'étonner s'il y a si peu de piété parmi les hommes, s'ils pèchent sans honte, puisqu'un tel exemple les autorise ; et s'ils quittent le bon chemin, puisque ce sont leurs propres guides qui les égarent ?

Pourquoi voyons-nous de ces péchés qui passent de père en fils, qui sont comme originels, et qui se perpétuent dans les familles ; ou par une corruption secrète qui se mêle avec le sang, ou par un juste jugement de Dieu qui punit les pères par les enfants, et les enfants par les pères ? Il n'y a rien de si commun, et personne n'y fait réflexion. Un père au lieu d'apprendre la crainte de Dieu à ses enfants, leur inspire tantôt par ses discours, tantôt par ses actions les vices, qu'il a ; et leur forme insensiblement une vie semblable à la sienne : au lieu de corriger leurs passions naissantes, les nourrit par ses complaisances, les excite par ses persuasions, les fortifie par ses exemples et leur laisse souvent après sa mort, avec l'héritage d'un bien mal acquis, la triste succession de son ambition, de son avarice ou de sa vengeance. Une mère après avoir passé ses meilleures années dans les vanités et dans les plaisirs, se plaît à composer de ses propres mœurs, les mœurs d'une fille qu'elle idolâtre. C'est assez pour elle de lui avoir fait donner par bienséance une légère teinture de religion, elle s'applique à lui donner l'esprit du monde, ravie de se remettre devant les yeux l'image de sa jeunesse mondaine, d'attirer sur une partie d'elle-même, l'encens qu'on commence à lui refuser, et de voir rajeunir, pour ainsi dire, sa vanité dans celle qu'elle inspire à cette âme sans expérience.

De là vient qu'il y a des races orgueilleuses, des races avares, des races cruelles, où ces espèces de corruptions s'entretiennent visiblement, et deviennent comme héréditaires. S'il est donc vrai qu'il se fasse une communication de péché d'un ordre supérieur aux inférieurs, reconnaissons que tous les hommes naissent dans la condition du premier, qui ayant reçu la nature humaine dans sa pureté, l'a corrompue dans cette première source, par laquelle elle coule dans ses descendants.

Mais ne confondez pas, messieurs, la Vierge dont je dois vous parler, avec les hommes dont je vous parle. Effacez de votre esprit toutes les idées que je viens de vous donner. Marie étant choisie pour être la Mère de Jésus-Christ, et comprise dans l'ordre de la rédemption et de la réconciliation des hommes, tire de son élection et de sa dignité, le privilège de sa naissance. N'attendez pas que j'entasse ici des vraisemblances, ou que je suspende vos esprits par des subtilités étudiées et par des applications ingénieuses des Ecritures. Je ne viens pas sonder un mystère que Dieu n'a pas encore révélé, ni mesurer ses miséricordes, ni marquer les temps et les moments de sa grâce, que les hommes doivent adorer, et qu'il n'appartient qu'au Père céleste de connaître. Je n'entreprends pas de prouver quelle rédemption est plus noble et plus efficace ; de celle qui détourne le mal, ou de celle qui le répare ; de celle qui brise les fers, ou de celle qui les empêche ; de celle qui prévient le pécheur, ou de celle qui le sanctifie. Laissons ces questions curieuses ; et dans une fête que l'Eglise accorde à la piété des fidèles, ne disons rien qui ne les édifie et qui n'aille directement à l'honneur de la sainte Vierge.

Dieu pour en faire un chef-d'œuvre de sa grâce et de sa puissance, et la remplir de l'abondance de son esprit, a voulu qu'il y eût une sainte proportion dans tous les états de sa vie, et que l'excellence de ses commencements répondît à cette sainteté admirable, qu'il devait ensuite produire en elle, par des accroissements de lumière et de vertu : en sorte qu'au lieu que l'homme juste, selon l'Ecriture, *lors même qu'il arrive à sa perfection, ne fait encore que commencer* (*Eccli., XVIII*), on peut dire de la Mère de Jésus-Christ, que *lors même qu'elle commence, elle est déjà arrivée à sa perfection*, et que pour prémices de la grâce, elle en a reçu la plénitude.

Je fonde cette vérité sur ce principe, que Dieu proportionne les dispositions des personnes aux grands effets qu'il a résolu d'opérer en elles. Il ne dépend pas des sujets qu'il choisit pour accomplir ses grands desseins : les cœurs des hommes sont entre ses mains, il les forme tels qu'il les désire, et sa grâce fait en eux tout ce que la Providence en attend. Les rois du monde, quelque sages et quelque éclairés qu'ils puissent être, ne font presque jamais de choix qu'au hasard ; ils donnent les dignités, mais ils ne donnent pas les vertus nécessaires pour les soutenir ; ils peuvent faire la fortune des hommes, mais ils ne sauraient ajouter à leur mérite, et souvent répandant leurs grâces sur des sujets qu'ils ne peuvent pas en rendre dignes, ils font tort à leur sagesse, en communiquant leur bonté. Dieu n'est pas sujet à cette faiblesse, et choisissant la Vierge pour être la Mère de Jésus-Christ, il l'a comblée dès sa conception, de toutes ses grâces, afin qu'étant pleine de Dieu, elle fût en état de devenir la Mère d'un Dieu. Il l'a séparée de

tout le reste des créatures, afin qu'elle n'eût point de part à leur corruption, et qu'elle le choisît pour elle, comme il l'avait choisie pour lui. Ainsi saint Bernard assure qu'elle fut sainte avant que d'être née, qu'elle reçut tout d'un coup, et la bénédiction et la vie, et que devant produire la source de toutes les grâces, elle devait en être remplie elle-même sur le point de sa production et de son être dans l'ordre de la nature.

Quand il fallut bâtir un temple digne de la grandeur et de la majesté de Dieu : *C'est un ouvrage de conséquence, dit l'Écriture, il ne s'agit pas de faire un palais pour un homme mortel, mais de préparer une demeure au Dieu du ciel et de la terre (1 Paralip., XXIX)*. Quel soin et quelle précaution n'y prend-on pas ? On n'y emploie que les métaux les plus purs, les bois odoriférants et incorruptibles, les pierres les plus précieuses et les plus durables, les mains d'ouvriers les plus industrieuses et les plus savantes. David, cet homme selon le cœur de Dieu, n'est pas digne d'exécuter une si sainte et si noble entreprise ; il n'a pas toujours été le juste, le clément, le débonnaire ; il faut une innocence qui n'ait jamais été souillée d'aucun crime, telle que celle d'un enfant dans son âge le plus innocent et le plus tendre (*1 Paralip., XXIX*). Quelle était cette habitation ? un temple matériel et fait de main d'homme, pour servir de retraite à l'arche, ce gage fatal qu'il avait donné à son peuple d'une assistance particulière contre ses ennemis. Toutefois c'est un dessein digne de la grandeur et de la piété de ces deux rois, de la gloire et de la magnificence de leur règne. Quel ouvrage donc, chrétiens, doit être celui qui est destiné pour être l'habitation effective et corporelle d'un Dieu incarné, quel doit être ce temple bâti pour un Dieu par un Dieu même ? Qui peut douter qu'il ne se soit intéressé à l'excellence et à la pureté de celle qu'il avait choisie entre toutes les femmes pour être sa mère ? qu'il n'ait voulu la rendre parfaite, afin d'apporter plus de disposition au mystère de son Incarnation, qu'il a opéré pour notre salut ? et qu'il n'ait employé sa toute-puissance pour éloigner d'elle toute sorte de corruption et pour proportionner sa perfection à la dignité et au ministère qu'il lui avait destiné avant tous les siècles ?

Ainsi, soit que je la regarde dans les saints dont elle est sortie, ou dans Jésus-Christ qui est sorti d'elle, je tire des preuves de ses vertus. Elle est fille de ces chefs de famille qui ont joint la dignité du sacerdoce avec la qualité de princes, qui ont fait passer à la postérité la connaissance et le culte du vrai Dieu, qui ont conservé, au milieu de la corruption de tant de peuples, la loi naturelle en sa pureté et qui ont mérité par leur foi d'être les pères des fidèles. Elle est fille de ces vaillants capitaines qui ont tant de fois répandu leur sang pour le salut de la patrie, de ces souverains qui ont régné sur le peuple de Dieu, dont l'autorité n'était pas établie par une prescription humaine, mais par la

puissance de Dieu même, qui leur avait mis la couronne sur la tête par la main de ses prophètes. Enfin, elle est fille de David, le plus doux de tous les hommes, de Salomon, le plus sage, de Josias le plus religieux de tous les princes. Mais je ne regarde point de qui elle est née, je regarde seulement qui est né d'elle. Je ne remonte pas à son origine, je descends à sa postérité et, sans m'arrêter à la gloire qu'elle tire de ses ancêtres, je passe à celle qu'elle tire de son Fils. C'est de lui qu'elle a reçu le privilège d'être *délivrée du péché* dans la conception et de l'*inclination au péché* dans la suite.

SECONDE PARTIE.

Quoique par un excès de charité et par une miséricorde infinie, Jésus-Christ ait répandu son sang pour nous réconcilier avec son Père et pour détruire l'empire du péché ; toutefois pour abattre notre orgueil, pour exercer notre vertu et pour nous tenir dans une continuelle dépendance de sa grâce, il a laissé en nous un certain penchant que saint Augustin appelle le poids de la cupidité, qui nous pousse au mal presque malgré nous et qui, étant un reste du péché originel, est la source et la semence des maux que nous faisons et des maux que nous souffrons dans tout le cours de notre vie. C'est cette guerre intérieure de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair, qui faisait gémir l'apôtre saint Paul et qui lui faisait dire, les larmes aux yeux : *Hélas ! qui me délivrera de ce corps de mort (Rom., VII)* ? d'où me vient cette contradiction de moi-même contre moi-même ? Je sens en moi deux inclinations contraires et, pressé d'un côté par la grâce qui m'appelle et de l'autre par la cupidité qui m'entraîne, je fais souvent le mal que je voudrais éviter, et je ne fais pas le bien que je voudrais faire.

Aussi la théologie nous apprend que l'état des justes mêmes en ce monde est encore imparfait, et que la rédemption de Jésus-Christ n'est pas encore achevée. Je sais qu'elle est *abondante* quant au mérite (*Psal. CXXIX*), puisque Jésus-Christ n'a rien fait qui ne soit d'un prix infini ; quant à l'étendue, puisqu'il a répandu son sang pour tout le monde ; quant à l'effet, puisqu'il a détruit le péché. Mais comme ce serait une erreur de dire qu'elle a été *défectueuse*, c'est une vérité de dire qu'elle n'est pas encore achevée à notre égard. C'est la doctrine de saint Paul dans son Épître aux Romains (*Rom., VIII*). En effet, Jésus-Christ a détruit le fond du péché, mais il n'a pas détruit en nous l'inclination au péché. La tête du serpent est coupée, mais il ne laisse pas d'avoir encore des mouvements dangereux. Nous sommes sauvés de la mort de l'âme, mais nous ne laissons pas d'être infirmes. Jésus-Christ est tracé en nous, mais il n'y est pas encore formé. Car, il y a cette différence entre la création et la régénération spirituelle que, dans la première, les créatures sont des ouvrages dans leur bonté et dans leur perfection naturelle (*Gen., I*) ; mais, dans la régénération, c'est un ouvrage imparfait et un commencement

de créature (Jacob., X) que Dieu a voulu former par sa grâce et pour sa gloire. C'est-à-dire que dans le baptême, la grâce est répandue dans l'âme du pécheur, mais le corps porte encore les marques et les caractères du péché. Une partie de nous-mêmes nous élève à Dieu, l'autre nous rabaisse vers les choses créées : l'une nous assujettit à la loi, l'autre nous révolte contre la loi ; et, par un aveuglement déplorable, nous suivons le plus souvent celle qui nous égare, au préjudice de celle qui peut nous conduire.

De là viennent tant de préventions et de faux jugements qui nous font préférer les règles du monde à celles de l'Évangile. De là ces empressements naturels qu'on a pour se satisfaire soi-même et ces irrésolutions perpétuelles, lorsqu'il s'agit de servir Dieu. On trouve, à la faveur de ses passions, des facilités à tout entreprendre ; à la poursuite du salut, tout incommode, tout ennuyeux. On se fait un plaisir de suivre sa volonté propre dans les choses même les plus difficiles, on se fait un supplice de suivre la volonté de Dieu dans les choses même les plus aisées. Que dirai-je de ces tiédeurs qui rendent nos prières inutiles et nos dévotions languissantes ? Nous ne faisons pas un pas dans les voies de Dieu, que nous ne soyons prêts à tomber. L'erreur nous tente pour nous aveugler, le travail pour nous abattre, la volupté pour nous amollir, le chagrin pour nous décourager. Faut-il se déterminer au bien, quels combats, quelle violence ? Faut-il accomplir la loi, il y a je ne sais quoi en nous qui s'y oppose, même malgré nous. Faut-il s'abstenir d'un plaisir défendu, la défense même irrite le désir et tout ce qui passe pour devoir devient une peine.

Ce n'est pas ici une peinture d'imagination que je fais, c'est le portrait au naturel de chacun des hommes. Je ne veux autre preuve de ce que je dis que le témoignage de vos consciences. C'est une vérité qui se fait sentir et qu'on n'a pas besoin de prouver. Ce qui a fait dire à saint Augustin que le péché originel est un point que la foi nous enseigne et que notre expérience nous confirme ; qu'encore qu'il soit obscur dans ses principes, il n'est que trop évident dans ses effets ; que, s'il est difficile de le croire, il paraît encore plus difficile de ne le pas croire ; que, si ce mystère est incompréhensible à l'homme, l'homme est encore plus incompréhensible sans ce mystère ; que les païens mêmes en ont été frappés et que, d'un côté, la lumière de leur esprit ne leur permettant pas de se représenter Dieu autrement que souverainement bon et juste, d'ailleurs la nature leur criant de toutes parts que l'état de la vie était visiblement un état de condamnation et de supplice, n'osant mal penser de la bonté de Dieu et ne pouvant douter de la misère de l'homme, *ils en ont vu les effets, mais ils en ont ignoré la cause.*

Mais pourquoi m'arrêterai-je à vous décrire nos misères au lieu de vous entretenir des grandeurs de la Vierge, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ? Toute la grâce

que Dieu fait aux justes ne va qu'à tempérer l'ardeur de leur convoitise et à réprimer leurs passions déréglées. Mais la grâce qu'il donne à Marie éteint le feu de ses passions jusqu'aux dernières étincelles, dessèche l'amour-propre jusqu'à ses racines et empêche le péché, non-seulement de régner en elle, mais encore d'habiter en elle. Il n'était pas de la bienséance qu'elle fût sujette à ces mouvements irréguliers qui troublent le repos de l'âme, ni que la convoitise, qui est la peine et la cause du péché, résidât dans celle qui devait être la Mère du Sauveur du monde.

Pour bien entendre ce privilège que Dieu lui a accordé, il faut remarquer qu'il y a deux choses qui retardent ordinairement la perfection des hommes. La difficulté qu'ils trouvent à faire le bien les rebute, l'inconstance et l'inégalité de l'esprit humain les porte au relâchement dans le bien qu'ils font. Ne vous étonnez pas si je fais souvent des oppositions de la nature avec la grâce ; pourrais-je mieux vous faire connaître la sainteté de la mère de Dieu, qu'en vous découvrant la corruption des enfants des hommes. Je dis donc que la Vierge, par une grâce particulière, a marché dans les voies du Seigneur sans peine, qu'elle y est demeurée sans interruption et qu'elle n'a regardé que Dieu comme l'unique fin de ses actions, sans aucun mélange ni d'intérêt, ni d'amour-propre. Ce sont les suites de sa première sanctification.

L'esprit de l'homme, au moment de sa création, fut éclairé de la lumière d'intelligence, et sa volonté reçut une heureuse facilité de suivre le bien, en sorte que, connaissant la vérité et réglant ses actions sur sa connaissance, il jouissait d'une paix profonde au dedans de lui, dans le lieu de la béatitude où Dieu l'avait mis. Comme son esprit suivait les ordres du ciel sans résistance, son corps suivait aussi son esprit sans aucune peine. Mais étant sorti de cet état de tranquillité et de paix par sa désobéissance, le péché a rompu cette union. Comme il s'était révolté contre Dieu, ses sens se sont révoltés contre son esprit et, voulant se rendre indépendant de son Créateur, il est devenu esclave des créatures qui semblent vouloir lui servir d'obstacle à son salut. N'est-ce pas de là que viennent ces contrariétés que nous sentons en nous-mêmes et cette guerre continuelle que nous sommes obligés de soutenir contre nos passions ? Il faut tantôt arrêter cette crainte imaginaire qui nous trouble, tantôt modérer cette fausse joie qui nous emporte, tantôt régler ce désir violent qui nous inquiète, tantôt renoncer à ces fausses espérances qui nous trompent. Il faut tous les jours résister à ses amitiés et à ses aversions naturelles, changer d'humeur et de coutumes, garder son cœur des passions naissantes et en arracher celles qui y sont enracinées. Que cet état est rude et qu'il est difficile de combattre incessamment contre soi-même sans s'ennuyer et sans être souvent vaincu !

Je sais que plusieurs ne ressentent pas ces troubles intérieurs. Ils vivent tranquillement au gré de leurs désirs, sans remords, sans inquiétude. Ils ne sont pas tentés, parce qu'ils donnent d'eux-mêmes dans tous les objets des tentations. Ils n'ont point d'ennemis, parce qu'ils ne savent pas résister; ce sont des vaincus qu'on a accoutumés à la servitude et qui sont volontairement sous le joug de leurs passions. Qu'ils sachent qu'ils sont d'autant plus à plaindre qu'ils ne se plaignent pas d'eux-mêmes; qu'ils jouissent d'une fausse paix, qui vient de l'endurcissement de leur cœur et non pas de la sûreté de leur conscience; qu'il y a dans la religion, comme dans la navigation, certains calmes plus dangereux que les tempêtes et que le comble de toutes les tentations, c'est de ne pas s'apercevoir et de ne pas sentir qu'on est tenté.

L'état de la Mère de Jésus-Christ était un état de paix et de repos, qui suit naturellement l'innocence. Elle ne sentait point d'ennemis intérieurs, parce qu'elle était dans une soumission entière à la volonté de Dieu. La grâce produisait l'obéissance et l'obéissance à son tour produisait la grâce. La contemplation réglait son action et son action n'interrompait pas la ferveur de la contemplation. La charité qui était affermie en elle l'affermissait dans la pratique des autres vertus. Sa raison ne diminuait pas sa foi, mais sa foi perfectionnait sa raison. Dieu seul était le principe, Dieu seul était la fin de ses actions. Les passions ne troublèrent jamais son âme, et par tout ce qui nous est marqué dans l'Evangile, nous connaissons qu'elle n'a été ni émue par les louanges, ni touchée par les injures, ni abattue par les mépris, ni lassée par les travaux, ni ébranlée par les périls et par les souffrances. Quoiqu'elle n'eût point de difficulté, elle n'eut pas moins de mérite. Le temps que nous employons à résister à nos passions, elle l'employait à multiplier les actes de sa charité. Nous combattons; mais les Philistins fuyaient devant cette arche du Seigneur. Notre vie est une révolution et un cercle perpétuel de chutes et de rechutes, de péché et de pénitence; la sienne a été une suite constante de bénédictions et de vertus, dont l'une était l'effet et la récompense de l'autre, et, comme elle ne sentait point de difficulté, elle n'était sujette ni au relâchement ni aux défaillances.

La marque la plus sensible de la faiblesse et de la corruption de la nature, c'est la disposition malheureuse de nous fortifier dans le mal et de nous relâcher dans le bien que nous faisons. Le vice croît et se multiplie, la vertu s'affaiblit et diminue; et, comme ceux qui sont bons cessent aisément de l'être, ceux qui sont méchants sont portés à l'être toujours davantage si Dieux abandonne à eux-mêmes, parce que le péché monte dans l'âme par des degrés imperceptibles et qu'il prend toujours de nouvelles forces quand on le néglige. Ces conversations inutiles et vagues, où vous vous mêlez de parler de tout, de juger de tout indifféremment, seront bientôt

non-seulement vaines et indiscrètes, mais encore scandaleuses et funestes au prochain; et si Dieu ne pose sur vos lèvres cette garde de circonspection que lui demandait le roi-prophète, il en sortira bientôt des traits sanglants d'une médisance empoisonnée. Vous désirez de vous enrichir par des voies même légitimes; si vous entretenez cette passion, bientôt vous ne craindrez point d'être injuste quand il s'agira de vos intérêts; vous n'épargnerez ni le sacré ni le profane; vous jouirez de votre bien avec avarice, vous regarderez celui des autres avec envie et peut-être enfin le lui prendrez-vous avec violence. Vous méprisez un pauvre en passant et négligez de l'assister de vos aumônes, vous en mépriserez un autre, vous vous formerez insensiblement un cœur cruel; et, dût périr à vos yeux une partie des misérables que vous avez peut-être rendus tels par vos oppressions, vous serez insensible et impitoyable. Vous avez quelque peine sur quelque point de religion, si vous ne recourez au principe, il vous prendra une curiosité dangereuse, votre esprit se perdra dans les mystères que vous voudrez approfondir, votre foi deviendra faible et chancelante, vous douterez et peut-être enfin, malheureusement, vous ne douterez plus.

Mais comme le vice prend des forces dans les hommes du monde, la vertu s'affaiblit aussi dans les gens de bien. Par un orgueil secret qui nous fait toujours imaginer plus parfaits que nous ne sommes, ou par une molle condescendance qui nous porte à nous épargner et à nous donner des libertés et des satisfactions recherchées, nous venons à interrompre le cours de nos bonnes œuvres. On sent d'abord je ne sais quel dégoût pour les exercices de piété; on se lasse de la prière; l'esprit s'amollit; on se persuade qu'il faut se soulager; on raisonne après selon ses désirs; on appelle un peu de relâche, ce qui est un relâchement entier; on prend pour nécessité ce qui n'est que pure délicatesse; et sous le nom d'adoucissement d'une trop grande austérité, sous prétexte de s'accommoder sagement à la faiblesse humaine, on descend par degrés jusqu'au dérèglement, et l'on se familiarise avec la mort et le péché, selon les termes de l'Ecriture.

Heureuse et très-heureuse la condition de la Mère de Jésus-Christ. Le péché n'a pas eu de progrès en elle, non pas même de commencement, et la vertu n'y a point eu de relâchement ni de fin. Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi que le feu qui était allumé dans le tabernacle brûlerait continuellement, et que des mains sacrées y mettraient souvent du bois pour l'entretenir; pour nous apprendre avec quel soin nous devons entretenir en nous la charité, ce feu que Jésus-Christ est venu apporter dans le monde, qui nous était représenté par cette figure. Il n'y a eu que la sainte Vierge qui ne laissa jamais amortir en elle ce feu divin. Elle l'entretenait dans son cœur par des accroissements perpétuels de grâce; par des renouvellements de ferveur et de piété; par son

attention à méditer et à pratiquer la loi de Dieu, en quoi consiste sa louange essentielle : *Bienheureux le ventre qui vous a porté* (Luc., XI, 27), s'écria dans l'Evangile une femme surprise de la doctrine de Jésus-Christ et de l'éclat de sa sainteté et de ses miracles. Dites plutôt, répond le Sauveur : *Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent* (Ibid., 28). Veut-il affaiblir ou diminuer la louange véritable qu'on donne à sa sainte Mère ? Rejette-t-il cette béatitude qu'on lui attribue d'avoir porté le Fils de Dieu dans ses entrailles ? Ne reconnaît-il pas quel est le bonheur de cette virginité féconde qui a enfanté le Messie si longtemps attendu ; et ne veut-il pas qu'on estime cette bénédiction que les prophètes ont prédite et que les patriarches ont souhaitée avec tant de passion dans leur famille ? Non, non, dit saint Augustin, bien loin d'ôter à Marie la gloire qu'on lui donne, il la relève, comme s'il disait : Il est vrai qu'elle m'a porté dans son sein, qu'elle m'a nourri de son lait ; mais elle me porte dans son cœur et se nourrit de ma parole ; elle m'a fourni ce corps mortel ; mais elle a reçu mon Esprit qui fait vivre éternellement ; elle a ajouté foi à la parole d'un ange et m'a conçu pour le salut du monde, et c'est une béatitude qui lui est propre ; mais elle écoute Dieu parler sans cesse à son cœur et elle accomplit toutes ses paroles, et c'est là la béatitude essentielle de tous les hommes. Faut-il donc s'étonner si elle n'a eu aucune inclination au péché, et si elle n'a point eu de part aux œuvres du péché.

TROISIÈME PARTIE.

Être pécheur de naissance, se trouver enveloppé dans le crime, avant que d'être capable de le commettre ; être ennemi de Dieu dès qu'on est homme, c'est un état déplorable. Mais on peut dire que c'est plutôt notre malheur que notre faute. Nous sommes aussi dignes de pitié que de châtement. Quelque justes que soient les jugements de Dieu sur nous, nous serions innocents si le premier homme l'eût été, et nous ne méritons la mort que parce qu'il a été notre parricide. Être pécheurs d'inclination, c'est-à-dire dans une crainte continuelle de perdre son âme, languir dans une triste nécessité de s'opposer à ses inclinations les plus naturelles, entretenir une division entière de soi-même contre soi-même, c'est un état bien dur et bien violent ; mais après tout c'est un danger, non pas un péché ; ces combats peuvent être heureux, et, si c'est une occasion de chute pour les faibles, c'est une matière de triomphe pour les saints. Mais être pécheurs d'action et d'effet, se sentir dans un engagement actuel et personnel au péché ; non-seulement être abandonné de Dieu, mais avoir abandonné Dieu soi-même, ce n'est pas notre malheur, c'est notre faute ; ce n'est pas une faiblesse, c'est une malice qu'il faut expier par une sévère pénitence.

Si la Vierge a été exempte de la tache et de l'inclination au péché, avec combien plus de raison a-t-elle été exempte des œuvres du péché : s'il est vrai que *les pères soient les*

sources de la gloire de leurs enfants (Prov., XVII), selon la parole de l'Ecriture ; si le Fils de Dieu n'a pas dédaigné cette gloire en qualité d'homme ; s'il s'avoue et se reconnaît vrai et légitime enfant de Marie, par l'honneur et par l'obéissance qu'il lui rend ; s'il veut que son évangeliste soit l'historien de sa naissance et termine sa généalogie par ces mots : *De laquelle Jésus-Christ est né* ; Si, dans les principales rencontres de sa vie et même dans l'action la plus glorieuse de son ministère, *quand il paraîtra dans sa majesté* (Matth., XIX), juge des vivants et des morts, il ne veut point d'autre qualité que celle de *Fils de l'Homme*, s'il s'honore enfin et se glorifie du nom de la Mère dont il est né, ne peut-on pas tirer de là une conjecture certaine qu'elle n'a pas été sujette au péché ? L'humilité de Jésus-Christ l'a abaissé jusqu'à l'aneantissement (Philipp., II, 7) : sa bonté lui a fait souffrir toutes les ignominies qu'on peut faire au dernier des hommes ; non-seulement il a enduré les outrages avec patience, mais encore il en a fait gloire. Mais quand il s'agit du moindre ombrage du péché, le moindre soupçon lui paraît incompatible avec sa pureté, il repousse la calomnie (Joan., VIII, 46). Or, si sa Mère eût été reconnue capable et susceptible de péché, on aurait pu confondre la réputation de l'un et de l'autre, et douter si le Fils était pécheur, en voyant la Mère pécheresse. Il a donc fallu, dit saint Augustin, qu'elle ait été privilégiée ; car, ayant mérité de concevoir et de mettre au monde celui qui certainement a été exempt de tout péché, elle a reçu plus de grâce que qui que ce soit pour vaincre entièrement le péché (Aug., de Nat. et Grat., VI, 36).

Il était juste que Dieu la prévint de toutes les qualités qui pouvaient contribuer à la gloire de sa naissance et ôter de l'esprit des hommes cette image de bassesse et d'infirmité qui paraissait dans l'incarnation. Elle devait être la première preuve de la divinité de Jésus-Christ ; fille d'une mère stérile, elle-même mère et vierge tout ensemble. Il fallait qu'elle fût aussi une des preuves de sa sainteté par une vie pure et irréprochable. Je sais bien que dans l'ordre de la généalogie du Fils de Dieu, il se trouve parmi ses ancêtres et des hommes vicieux et des femmes même déréglées, pour montrer, dit saint Jérôme, qu'il n'était pas seulement venu au monde pour couronner les justes, mais encore pour faire grâce aux pécheurs ; mais lorsqu'il s'agit de contribuer immédiatement à la naissance du Sauveur et d'ôter tous les prétextes que pouvaient alléguer les esprits incrédules et infidèles pour ne pas croire à sa doctrine ou à ses miracles, il s'est choisi une Mère vierge de corps et vierge d'esprit, dont la réputation et la sainteté pussent être liées à la sienne.

Revenons à nous, messieurs ; la Vierge dont nous prêchons la pureté ne sera pas moins honorée par les soins que nous prendrons de l'imiter, que par les louanges que nous lui donnons. J'ai fait dans tout ce dis-

cours le portrait de l'homme en général, c'est à chacun de nous à faire le sien en particulier. Comme il ne s'agit pas de réformer toute la nature, mais de nous corriger nous-mêmes, ce serait peu de savoir ce qui convient à tous les hommes dans l'état du péché où ils sont nés, si nous ne connaissions ce qui nous convient personnellement dans l'état des péchés où nous vivons. Car, encore que cette corruption soit commune et la même en tous par sa racine; elle prend néanmoins diverses formes selon que l'âme s'y abandonne plus ou moins et que la concupiscence déterminée et excitée par les occasions et par les objets, se répand d'un côté plus que d'un autre. C'est de là que viennent ces défauts essentiels, auxquels nous nous attachons par des passions vives et agissantes; ces péchés de tempérament et de complexion qu'on peut dire originels, même après le baptême, qui sont nés avec nous, qui croissent avec nous, qui demeurent comme imprimés dans la substance de l'âme, et qui tiennent à nous par tant de liens, qu'il faut un soin continuel et une grâce extraordinaire pour les arracher entièrement, parce qu'ils font en nous une espèce de nature.

Telle est la condition des hommes; chacun a son penchant et son caractère de vice. L'un est violent et colère, rien ne peut adoucir son âme féroce, quand elle est une fois émue. S'il ne peut achever une oppression, il intentera des procès, il suscitera des querelles, il troublera le repos de tous ses voisins. L'autre ne cherche qu'à s'agrandir; toute son âme sans réflexion se repand en desirs ambitieux. La vanité est la règle de ses actions, il n'y a point de rang qu'il ne prétende; point d'homme heureux qu'il ne hâisse et que dans son cœur il ne fasse descendre de son élévation pour se mettre lui-même à sa place. On voit des avarés de naissance; toutes leurs vues vont à acquérir et à amasser. Leurs mains tombent de leur propre poids sur le bien d'autrui et s'attachent à tout ce qui les accommode, sans aucune règle de droit ou d'équité. Il y a des naturels pesants et paresseux; rien ne les touche, ni les remords de leur conscience, ni les avertissements des hommes, ni la crainte des jugements de Dieu, ni les grâces qu'il leur fait, ni les afflictions qu'il leur envoie; s'ils se réveillent quelquefois, ils retombent aussitôt dans leur assoupissement ordinaire. Les uns enfin sont injustes, les autres voluptueux, et chacun a sa tache originelle et sa faiblesse de tempérament. Comme il y a dans les corps infirmes ou blessés des parties faibles où se jettent toutes les mauvaises humeurs, il y a de même des endroits faibles dans nos mœurs où se jette toute la mauvaise constitution de l'âme.

Il faudrait se roidir sans cesse contre ces torrents d'iniquité, cependant on s'y abandonne. On ne pense pas être fort coupable parce qu'on aime ses fautes; on craint de toucher à ces endroits tendres. Un avaré voudra bien se sauver par le jeûne et par

l'abstinence; mais non pas par la charité et par la libéralité envers les pauvres. Un orgueilleux fera des libéralités éclatantes aux hôpitaux et aux églises, mais il ne voudra céder à personne, quelque justice qu'il y ait. Un médisant consentira volontiers à ne pas prendre le bien d'autrui, pourvu qu'on lui sauve le droit de déchirer la réputation de tout le monde. Chacun se fait des restrictions sur son salut selon son humeur et met toujours à part ses péchés de tempérament; comme s'ils étaient moindres, parce qu'on les aime; comme s'ils étaient moins dangereux, parce qu'ils sont plus naturels; comme s'ils étaient plus pardonnables, parce qu'on les commet plus souvent; comme s'il suffisait, pour se justifier, de dire : Cela est dans mon sang, c'est ma complexion, c'est mon étoile; et comme si cette corruption naturelle était une raison pour nous défendre de la justice de Dieu et non pas un sujet de recourir à sa miséricorde.

Rompons ce naturel qui nous porte au mal, par l'exercice des vertus contraires. Appliquons d'une main impitoyable le terrible, mais salutaire appareil de la pénitence, à ces plaies envenimées. Veillons sur ces endroits faibles de peur d'y être surpris; combattons-y de peur d'y être vaincus, employons-y nos forces, appelons à notre secours celle qui est la protectrice des pécheurs et l'ennemie du péché et qui peut nous obtenir, par ses puissantes intercessions, la grâce et la gloire que je vous souhaite : *Au nom du Père, etc.*

SERMON III.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

Prêché dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, l'an 1682.

Quis putas est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam?

Qui pensez-vous que soit le serviteur fidèle et prudent, que Dieu a établi pour avoir soin de sa famille? (S. Math., ch. XXIV).

Bienheureux l'homme qui sert Dieu, quand il est exact et fidèle dans les devoirs que Dieu lui impose ! Bienheureux l'homme dont Dieu se sert, quand il est sage et éclairé dans les ministères où il l'appelle. Mais bienheureux par-dessus tout celui qui, joignant à la simplicité de sa foi les lumières d'une prudence évangélique, sait obéir ou commander, et se cacher ou se produire, selon les ordres de la Providence qu'il accomplit en lui ou qu'il exerce sur les autres.

Qui pensez-vous, messieurs, que soit cet homme fidèle et prudent dont je parle, qui, selon l'Évangile, est serviteur et maître tout ensemble; qui reçoit les ordres et qui les donne; qui se repose sur l'amitié du Seigneur, et sur la fidélité duquel le Seigneur même se repose? C'est Joseph, père de Jésus-Christ, époux de Marie, tuteur de l'enfance de l'un, protecteur et témoin de la virginité de l'autre, chef établi de cette sainte et divine famille.

Tout humble et tout petit qu'il est à ses yeux, il entre dans les puissances du Seigneur en reconnaissance de ses services. Comme il

s'est abaissé sous lui, il se voit élevé sur les têtes les plus nobles et les plus sacrées du monde. C'est à lui que volent ces esprits célestes, qui portent aux hommes les paroles de Dieu dans les rencontres importantes. C'est à lui que s'adressent les oracles divins, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la Mère, ou de la sûreté du Fils, ou du progrès des mystères que Dieu dévoile peu à peu, et qu'il dispense avec poids et avec mesure. C'est lui qui veille à la garde du tabernacle du Dieu d'Israël, qui transporte l'arche de la nouvelle alliance selon les besoins et qui tient en dépôt le prix du salut et de la rédemption des hommes. C'est lui qui, par ses soins et par son travail, fait subsister cette famille vierge et féconde, qui est l'image et l'origine de l'Eglise, qui doit produire tant d'enfants spirituels, non par les principes de la nature, mais par les opérations de la grâce, et former ce royaume de Dieu, qui n'a d'autres bornes que le ciel, ni d'autre durée que l'éternité.

Mais, quoique toute puissance lui ait été donnée sur la terre, il ne relâche rien de son humilité, ni de sa soumission. Tout maître qu'il est, il se tient dans l'ordre de serviteur sage et fidèle, recueilli en lui-même, attentif à Dieu, dans la contemplation de sa grandeur, dans l'attente de ses commandements, dans l'exercice de sa loi, dans la dépendance de sa grâce. C'est de ces deux états de sujétion ou de supériorité, qui renferment toute la sainteté de saint Joseph, que je tire toute la matière de cet éloge. Tout semble concourir à la gloire de mon sujet. L'Esprit-Saint, Jésus-Christ, Marie s'y intéressent. Que ne puis-je espérer des secours de l'un, de la grâce de l'autre, et des intercessions de la Vierge, à qui nous dirons les paroles que l'ange lui dit, et que saint Joseph lui redit sans doute plusieurs fois : *Ave, Maria*.

Dieu, qui est le souverain bien et la source de tous les biens, se communique diversement à ses saints. Comme il les conduit à ses fins par sa grâce, qui, selon saint Pierre, a plusieurs formes (I *Petr.* IV), il leur donne divers caractères de sainteté, selon qu'il convient à sa gloire, ou à leur propre sanctification, ou à l'utilité de son Eglise, en faisant dominer en eux quelque-une de ses perfections divines. Il y a des hommes de sa miséricorde qu'il enrichit plus pour les autres que pour eux-mêmes ; qu'il suscite pour être comme les bienfaiteurs publics, et pour soulager les misères du reste des hommes (*Eccli.*, XLIV). Il y a des hommes de sa puissance à qui il semble qu'il ait donné toute la force de son bras ; qui étonnent toute la nature, et la surmontent par des signes et des prodiges, quand il s'agit de faire connaître sa vérité, ou de faire craindre ses jugements. Mais il y a des hommes de sa providence, qu'il conduit comme pas à pas ; à qui il donne un esprit droit et un cœur docile pour connaître ses volontés et pour les accomplir, et même pour les découvrir aux autres. Voilà le caractère de saint Joseph. C'est un homme qui se confie en Dieu, et en qui

Dieu se confie, qui est le sujet et le ministre de ses grands desseins ; qui se tient toujours entre les mains de la providence de Dieu pour sa propre conduite, entre les mains duquel Dieu met sa providence pour la conduite de Jésus-Christ et de Marie. Ce seront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Si craindre Dieu et observer ses commandements, c'est la justice de l'homme en général ; si vivre de la foi et renoncer à son propre sens est la justice du chrétien ; si s'annéantir à la vue des grandeurs de Dieu et s'unir à lui, est la justice particulière de ceux qu'il approche de lui par sa grâce, l'Evangéliste pouvait-il donner à saint Joseph une qualité qui lui fût plus propre que celle de juste (*Matth.*, I), et pouvait-il dans la suite mieux expliquer cette justice que par la soumission et la dépendance où ce saint demeure à l'égard de Dieu dans les principales actions de sa vie ? Il ne choisit rien de lui-même, et il s'abandonne à tous les choix que Dieu fait de lui, quoique ce soit dans des rencontres délicates et difficiles. Au premier ordre qu'il reçoit d'un ange, il se lève ; il va, sans affaiblir son obéissance par des retardements affectés, et sans la faire valoir par les dangers, ou par les peines qu'il y prévoit. Il n'examine jamais le commandement qu'on lui fait : c'est assez pour lui qu'on lui dise que Dieu commande. Il ne répond que par un silence respectueux et par une exécution prompte et fidèle.

Il ne s'informe ni des causes, ni des desseins, ni des succès ; et jamais une indiscrete curiosité, ni une vaine inquiétude ne troublent la simplicité de son cœur, ni la tranquillité de son âme ; il ne se fait pas honneur devant les hommes des commissions qu'il avait reçues ; il renferme son secret en lui-même et ne veut avoir que le mérite de la foi et la gloire de l'obéissance. Aussi il ne s'ingère en aucun emploi, sans un ordre du ciel qui le détermine. Il ne regarde ni les hommes, ni les moyens humains, pour sortir des difficultés où il se trouve. Pour chaque action qu'on sait de lui, il lui a fallu une révélation, une vocation, une mission particulière : voilà quel est le caractère et la vertu de saint Joseph.

Quoiqu'il comptât des rois pour ses ancêtres et qu'il descendît de ces souverains que Dieu lui-même avait mis sur le trône, il se vit sans chagrin dans une condition basse et obscure et ne demanda point de sortir de la voie qui lui avait été marquée. Il y a dans le cours de sa vie certains endroits touchants et sensibles pour des âmes nobles et généreuses. On sent doublement son malheur quand on connaît qu'on devrait être heureux. Rien ne gêne tant l'esprit de ceux qui sont sortis d'une maison illustre et opulente que de se voir dans une condition misérable. On regarde avec chagrin la place qu'on occupe et celle qu'on voudrait et qu'on devrait même occuper. Il reste dans le cœur un certain fond de courage que la nature soutient et que la fortune ne peut entièrement abattre

par ses disgrâces ; et il y a dans le sang je ne sais quoi qui rappelle chacun à son origine. Saint Joseph supporta patiemment cet ordre rigoureux de la Providence. Il fut, sans murmurer, tributaire de ceux dont, par le droit de sa naissance, il aurait pu prétendre d'être le maître ; la pauvreté ne lui parut pas honteuse, quand c'était Dieu qui l'avait permise. Ce fut assez pour lui de trouver dans le travail de ses mains de quoi conserver à Dieu une vie qu'il avait destinée à son service, et il considéra dans son état, non pas les révolutions d'une bizarre fortune, mais les dispositions d'une sage et adorable Providence.

Que ne fait-on pas aujourd'hui pour relever sa famille, quand elle est tant soit peu déchuë ? On se regarde avec pitié et les autres avec envie ; on se jette dans les intrigues, et l'on se sert avec adresse tantôt de ses vices et tantôt de ses vertus ; on s'attache servilement à la fortune d'autrui pour réparer les brèches et les ruines de la sienne ; on tâche de regagner par ses bassesses le crédit qu'on a perdu peut-être par sa vanité ; on amasse du bien par toutes sortes de voies, pour racheter sa gloire par ses richesses ; on cherche à se remettre en honneur par quelque alliance considérable ; pour élever un de ses enfants, on devient le tyran des autres, destinant ceux-ci à l'Eglise sans discernement et sans vocation, afin de mêler à des richesses d'iniquité le patrimoine de Jésus-Christ et de ses pauvres, forçant celles-là par des dégoûts continuels et par des persussions violentes, à se jeter dans des monastères, non pas pour se consacrer à Dieu par une oblation volontaire, mais pour se sacrifier par désespoir à l'ambition de leurs parents et à l'élévation de leurs frères.

C'est ainsi qu'on veut se tirer de la dépendance de Dieu. Joseph voulut au contraire s'y maintenir ; il reconnut que sa perfection et sa véritable gloire consistaient dans cet abaissement volontaire. Les relations qu'il devait avoir avec Jésus-Christ devaient lui faire prendre ses mœurs et ses inclinations par avance. Comme il devait contribuer à la naissance de l'Evangile, il devait s'y préparer par la pratique anticipée des vertus et des conseils évangéliques. Il était convenable qu'il portât la ressemblance d'un Dieu infirme et humilié, dont il devait être regardé comme le gouverneur et le père. Comme il devait servir à cacher le mystère de l'Incarnation jusqu'au temps qu'il fallût le manifester au monde, il fallait qu'il fût caché dans l'obscurité de sa condition et qu'il devint lui-même comme un mystère de la Providence.

Que j'aime à me le représenter sous un toit rustique et dans une étroite et pauvre maison, loin du bruit et du tumulte du monde, se sanctifiant par le travail, par la retraite et par la prière ! Quel palais renferma jamais une si auguste famille ? Que dans ce sombre et petit espace il se passe de grandes choses ! c'est là que se traçait le plan d'un monde nouveau, créé dans la justice et dans

la sainteté de la vérité ; c'est là que commençaient à s'exécuter dans le temps les projets éternels de la miséricorde de Dieu sur les hommes ingrats et coupables ; c'est là que se formaient les premiers modèles du culte spirituel et intérieur qui s'allait établir et que se jetaient les fondements d'un Evangile inconnu qui devait être porté dans toutes les parties de la terre ; c'est là que Jésus-Christ, tout enfant qu'il était, faisant déjà l'office de médiateur et de pontife, comme dans un sanctuaire, offrait à Dieu un sacrifice de prières et de pénitences, qu'il traitait de notre salut avec son Père, et qu'il avançait l'œuvre de notre réconciliation, pendant que les hommes, occupés des biens de la terre et de leurs folles passions, semblaient courir à leur ruine ; c'est là enfin que Joseph et Marie admiraient les merveilles de Dieu, qu'ils voyaient croître l'objet de leur espérance et de leur amour, et qu'ils recueillaient dans leurs cœurs et ses actions et ses paroles ; ils recevaient son obéissance au dehors et lui rendaient leurs adorations au dedans. Tous ces mystères se passaient dans cette humble, mais vénérable retraite sous les auspices de saint Joseph et sous le sceau de la providence divine.

Mais voyons ce saint entre les mains de Dieu, dans les principales et plus nécessaires circonstances de l'Incarnation de son Fils. Jésus-Christ devait naître d'une mère vierge, les prophètes l'avaient prédit : ainsi le portait le décret éternel de la réparation du salut des hommes. Comme cette merveille était au-dessus des lois de la nature, il fallait un Dieu pour l'opérer : comme elle était au-dessus de la portée de la foi et de la créance humaine, il fallait un homme pour le voiler. Le Saint-Esprit est l'auteur invisible du mystère, et Joseph est le voile mystérieux qui le couvre.

Ils se partagent, ce semble, pour cet effet leurs fonctions et leurs offices : l'un par une secrète et féconde vertu, suppléant au défaut d'une stérile virginité, formait dans le chaste sein de Marie le corps sacré du Sauveur du monde ; l'autre par une protection visible, mettait à couvert la naissance du Fils et la réputation de la Mère ; sous l'ombre du plus pur et du plus saint mariage qui ait été destiné dans le ciel et qui ait été contracté sur la terre. L'un se réservait la puissance de l'opération intérieure pour former cette foi vive, cette charité parfaite, cette humilité profonde, qui étaient les fondements de sa grandeur ; l'autre était chargé du pouvoir de l'administration extérieure pour la secourir dans ses besoins, pour pourvoir à toutes les nécessités de sa vie, pour être son consolateur dans ses troubles et le compagnon de ses travaux dans la garde du dépôt sacré, également commun à l'un et à l'autre. Le Saint-Esprit enfin par sa grâce était dans le fond le chef de ce mystère, saint Joseph dans la suite en était par sa vigilance et par ses travaux le conducteur et l'économe.

Quelles qualités ne supposait donc pas en lui un si glorieux ministère ? La Providence

de Dieu qui proportionne les hommes dont il se sert aux emplois qu'il veut leur donner et aux desseins qu'il a sur eux, avait versé sur celui-ci ses bénédictions et ses grâces. Son cœur était rempli de ces affections tendres et pures qu'une parfaite charité allume quelquefois dans les âmes vierges et qu'aucun objet ne peut altérer. Tel devait être un cœur uni à celui de Marie : son esprit était éclairé d'une foi constante et inébranlable, que les apparences humbles et pauvres ne pouvaient blesser : tel devait être cet esprit paternel, choisi pour élever Jésus-Christ dans ses tendres années, parmi les persécutions et les misères de la vie. Cependant il conserve en lui-même ce fonds de sainteté que la Providence y a mis, jusqu'à ce que cette même Providence la mette en usage. Il ne choisit pas son état, il attend que Dieu le choisisse par une vocation expresse et, selon quelques anciens Pères de l'Eglise, extraordinaire et miraculeuse.

Plût à Dieu, messieurs que je pusse arrêter par cet exemple ceux qui se jettent témérairement dans le sacerdoce de Jésus-Christ et dans les ministères de son Eglise! Quelle réflexion y fait-on aujourd'hui? on n'y entre presque plus que par des vues intéressées : c'est un moyen de faire fortune, de vivre dans une honorable oisiveté, de se sauver du débris des affaires de sa famille, d'entretenir plus sûrement sous un habit sacré un luxe et des désirs séculiers et profanes; on regarde l'Eglise comme une terre de promission où coulent le lait et le miel, qui porte des fruits sans qu'on ait la peine de la cultiver, où il y a peu de travail et beaucoup de profit à faire; on croit qu'il est permis de se faire un héritage de celui de Jésus-Christ et de ses pauvres; on va prendre dans la maison de Dieu des revenus qu'on ne trouve pas dans la sienne; on vit de l'autel sans servir à l'autel; on devient riche, si l'on peut, sans devenir charitable; et comme on y est entré sans vocation, on y demeure sans honneur et sans conscience.

Saint Joseph n'entra qu'en tremblant dans le ministère de la famille de Jésus-Christ, et il s'en acquitta avec une fidélité inviolable. Avec quelle circonspection, avec quelle dépendance de Dieu regarde-t-il le mystère que le Saint-Esprit venait d'accomplir en Marie, avant même qu'il en fût instruit? Voyez comme il se comporte dans une affaire aussi délicate : il ne s'abandonne pas à ses soupçons, il ne s'arrête pas aux apparences, de peur de blesser la vérité; il fait ses réflexions à loisir, et le trouble où il est ne lui fait rien perdre de sa patience; il ne consulte personne dans la crainte qu'il a que la charité n'y soit offensée; il n'accuse pas son épouse; il ne convenait ni à sa bonté ni à sa justice d'en user ainsi; il ne lui découvre pas à elle-même le sujet de son inquiétude, de peur que cet éclaircissement ne fit quelque peine à sa pudeur, il lui semble qu'il lit dans ses yeux et sur son visage des preuves convaincantes de son innocence; il sait qu'une vierge devait enfanter, et il croit que

cette vierge pourrait être Marie, aimant mieux présumer en elle un miracle que de la soupçonner d'une faute, et croire qu'une vierge fût mère, que non pas que Marie fût coupable.

Mais au milieu des difficultés que lui opposent la raison et la nature, il en laisse le jugement à Dieu, et souhaite que dans les secrets de sa providence il se trouve quelque voie pour justifier une créature, qu'il est porté de regarder comme innocente. Elle la justifie cette providence; le nuage se dissipe, l'ange paraît, Joseph est confirmé dans la vérité et récompensé de sa foi par la révélation et par la connaissance du mystère où il devait avoir tant de part.

Mais quel est son abandonnement à la providence de Dieu, lorsque après la naissance de Jésus-Christ il faut qu'il parte promptement, et qu'il le sauve des mains et du glaive du cruel Hérode? Pourquoi faut-il, mon Dieu, que l'injustice et la violence règnent dans le monde en un temps, où vous commencez à y exercer vos grandes miséricordes? Ne tenez-vous pas en vos mains le cœur des rois pour les tourner selon vos désirs et vos volontés? Ne brisez-vous pas les sceptres et les couronnes, quand il vous plaît de punir l'orgueil de ceux qui les portent? Pourquoi faut-il que celui qui sauve Israël, erre au gré d'un tyran qui le persécute pour l'étouffer dans son berceau? Ne sondons pas les secrets de Dieu, messieurs, et dans l'affliction d'une famille qui lui est si chère et si précieuse, apprenons à souffrir sans murmurer, et à porter le poids des tribulations de la vie. Apprenons, à l'exemple de saint Joseph, à obéir aux ordres du ciel, sans raisonnement et sans répugnance.

Il n'alléguait pas la difficulté d'échapper à la vigilance d'un roi furieux qui craint de perdre sa couronne, et qui croit faire un coup d'état de l'oppression et de la ruine de cet enfant qui lui fait ombrage. Il ne répondit pas que c'était l'exposer à l'insulte des étrangers en voulant le sauver des ennemis domestiques : il ne remontra pas que dans un danger si pressant et qui semblait inévitable, il fallait suspendre l'humilité pour un temps et faire éclater la puissance; et qu'il était plus séant à la majesté de détruire le persécuteur que de lui céder. Il ne demanda pas que l'ange lui servît de guide : il portait la fortune du monde, en portant celui qui devait dire un jour, qu'il était la voie, la vérité, la vie.

Quelque idée que l'ange lui eût donnée de la grandeur future de Jésus-Christ, il ne se scandalise pas de le voir réduit à la fuite, il s'élève par sa foi au-dessus des préventions de sa nation, qui ne voulait voir que de l'éclat et de la gloire dans le Messie. Il aperçoit au travers des infirmités de l'homme, les grandeurs invisibles et cachées de Dieu dans Jésus-Christ. On lui ordonne de partir, il exécute l'ordonnance; il ne s'informe pas du temps de son exil. Il prend aux malheureux une inquiète curiosité de savoir jusqu'où doit aller leur malheur. C'est une es-

pèce de consolation de prévoir la fin de ses peines, et de trouver dans l'espérance de l'avenir de quoi soulager une affliction présente. Mais Joseph suit aveuglément les ordres dont il est chargé, et sans pénétrer dans l'avenir, sans craindre la longueur de son exil, il ne veut ni satisfaire sa curiosité, ni donner des bornes à sa patience.

Figurez-vous cet homme de la providence de Dieu, fuyant devant la face du tyran qui avait occupé le trône de ses pères, chargé de Jésus-Christ et du christianisme ; portant les mystères de la religion et l'Eglise errante dans son origine ; sur la tête duquel roule le salut général du genre humain, et la vie du Sauveur des hommes ; marchant à la faveur de la nuit, sans secours, sans guide, sans assistance ; cherchant comme un criminel dans une terre étrangère, la sûreté que son innocence ne lui donnait pas dans la sienne ; et traînant le Dieu d'Israël, pour aller éprouver dans la cruelle et barbare Egypte, l'ancienne captivité de son peuple. C'est là que dans une solitude, qui n'était interrompue, que par les soins qu'il prenait pour Jésus-Christ, et pour sa Mère, il possédait un trésor encore fermé pour tout le reste du monde. C'est là que conduisant le Fils de Dieu de désert en désert, pour lui faire consacrer par sa présence ces lieux qui devaient être un jour habités par tant de pénitents et de solitaires, il se rendait comme leur chef sous Jésus-Christ, et traçait à ces anges revêtus d'un corps mortel, ces fameux asiles contre la corruption du monde, qui n'est pas moins irrité contre la vertu, que l'était Hérode.

Enfin, messieurs, si la sagesse de l'homme consiste à connaître sa voie (Prov., XII), de s'y appliquer et de s'y perfectionner, c'est-à-dire, de suivre les règles de son état, et de ne point sortir des bornes de sa vocation, quel saint a jamais observé plus régulièrement cette pratique ? Le ciel l'avait lié avec Jésus et avec Marie, il ne paraît jamais qu'avec eux ; hors de là il demeure comme invisible. Il était destiné à la prière et à l'action ; il s'est tenu dans le silence, et l'Evangile n'a pas marqué dans les récits qu'il fait de lui, une seule de ses paroles. Il ne chercha pas le commerce du monde, quand il fallut mener une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Il ne se tint pas dans une oisive solitude, quand il fallut agir pour la famille dont il avait été chargé.

D'où vient qu'on voit aujourd'hui si peu de chrétiens s'avancer dans les voies du salut ? C'est que personne presque ne s'applique à la condition où Dieu l'a mis : chacun veut se sanctifier selon son humeur, et à sa mode. Ceux qui font profession d'être retirés, ou font venir le monde chez eux, ou vont eux-mêmes trouver le monde, sous des prétextes spécieux ; ceux qui sont appelés à travailler, veulent faire les contemplatifs, et se font une dévotion de leur paresse. On voudrait être ce qu'on n'est pas, et l'on ne s'étudie pas à être bien ce que l'on est : ainsi l'on ne fait pas de bonnes œuvres ;

l'on se consume en vains désirs et l'on perd la perfection de son état à la vaine poursuite d'une perfection imaginaire. Saint Joseph n'est pas sorti de l'ordre où Dieu l'avait mis ; il s'est tenu entre les mains de la Providence pour sa conduite ; vous l'avez vu : il me reste à vous faire voir que Dieu lui a mis sa Providence entre les mains pour la conduite de Jésus-Christ, de Marie et de ses mystères.

SECONDE PARTIE.

Dieu, pour former ses desseins, n'a pas besoin du conseil des hommes ; il est la sagesse éternelle. Pour les exécuter, il n'a pas besoin du secours des hommes, parce qu'il est la puissance souveraine ; toutefois il veut bien par un excès de sa charité, quoiqu'il ne dépende point d'eux, se servir de leur ministère et les associer à la production et à l'accomplissement de ses ouvrages ; en quoi, dit saint Chrisostome, il fait paraître sa bonté, puisqu'il daigne partager sa gloire avec les hommes ; en quoi il fait éclater sa grandeur, en se servant de ces faibles instructions pour opérer de grandes choses.

C'est dans cette vue qu'il choisit saint Joseph pour lui confier l'administration visible de sa famille ; et que le substituant à sa providence, il le commet à tous les soins et à toutes les assistances sensibles qu'il ne peut lui rendre par lui-même ; et le prend, pour me servir de l'expression de l'abbé Rupert, comme un homme à gages, pour se décharger sur lui des travaux et des ministères, dont par son invisible et spirituelle nature il était incapable. Il lui donne donc une Providence de consolation pour la Vierge, une Providence d'inclination pour Jésus-Christ, une Providence de discrétion pour le secret des mystères. Expliquons cette matière, et reconnaissons en ce saint les services qu'il a rendus à Dieu et les grâces que Dieu lui a faites.

Il était de l'honneur de la Mère de Jésus-Christ, et de l'honneur de Jésus-Christ même, qu'elle fût dans la condition du mariage, disent les anciens docteurs, et que Joseph fût son époux. Il fallait que la vertu de l'une fût sans soupçon, que la naissance de l'autre fût sans reproche, et qu'il y eût un témoin incontestable de la virginité de Marie, et par conséquent de la divinité de Jésus-Christ. Quand je parle donc d'époux et de mariage, esprits attachés aux sens, basses et grossières idées, chair et sang, qui ne posséderez jamais le royaume des cieux, loin d'ici : je parle d'une union toute spirituelle, toute céleste, qui a été par la grâce, qui s'entretient par une secrète correspondance de chastes pensées, qui naît de la charité, et qui produit la charité dans deux âmes pures et indépendantes des corps mortels qu'elles animent.

Or, je dis que c'est pour la consolation de la sainte Vierge, que Dieu lui a donné pour époux un homme qu'il avait formé pour elle (Gen. II), afin que dans une ressemblance d'humeurs, et de vertus, ils conspirassent tous deux ensemble à l'accomplis-

sement du plus grand de tous les mystères : ressemblance qui est la source de la paix et de la bénédiction des familles, et la première condition que Dieu a mise dans les mariages qu'il a faits. Cependant c'est celle qu'on néglige le plus aujourd'hui. C'est l'ambition, c'est l'avarice qui en décide. On ne demande pas quelle éducation on a eue, quelle est la probité et la sagesse; mais quelle est la charge, quel est le bien qu'on a. On pèse à loisir tout ce qui regarde la fortune, et l'on passe légèrement sur les qualités de l'esprit et du cœur, et sur la crainte de Dieu, qui est la source des unes et des autres. Le mariage n'est plus traité comme un sacrement *en Jésus-Christ et en son Eglise* (Ephes., V); mais comme un trafic qui se fait de personne à personne, non pas selon le mérite qu'elles ont, mais selon le bien qu'elles possèdent. On ne songe qu'à se rendre riche, sans songer qu'il importe plus de se rendre heureux, et plus encore de se rendre saint; et pourvu qu'on ait pris toutes ses précautions sur l'intérêt, on laisse au hasard les mœurs, les inclinations, la conscience, qui doivent adoucir ou aigrir à l'un et à l'autre tous les moments de cette vie mortelle. C'est ainsi qu'on entre sans réflexion dans un engagement, où les fautes sont sans remède, où les peines sont plus sensibles, parce qu'elles touchent de plus près, et où elles sont plus fréquentes, par la funeste commodité qu'on a de se troubler les uns les autres.

C'est de là que viennent tous les désordres qu'on voit régner dans la plupart des mariages, ces inégalités, ces rudesses, ces chagrins qu'on se donne, qui font d'une maison destinée à la paix et à la société, comme un enfer perpétuel de discorde, d'inquiétude et de jalousie. De là ces aversions, qu'on a du seul objet légitime qu'on doit aimer, qui éclatent peu à peu par des refroidissements, par des infidélités, et enfin par des ruptures manifestes. De là la ruine des fortunes les mieux établies, par la mauvaise intelligence de deux personnes qui se disputent l'empire de la famille, qui veulent avoir leurs plaisirs et leurs biens à part, et qui trouvent souvent la consolation du tort qu'elles se font, dans celui qu'elles font aux autres. De là la perte des enfants, par la mauvaise humeur d'un père, qui court après ses divertissements, et qui par ses discours et par ses exemples leur inspire le mal, avant même qu'ils le connaissent; par la négligence d'une mère, que la passion du jeu, le désir de voir ou d'être vue, et l'amour d'elle-même occupent tout entière, et qui croit au-dessous d'elle d'avoir le moindre soin de sa famille. Tels sont la plupart des mariages : l'esprit du monde les a faits, et l'esprit du monde les trouble. On n'a pas pris conseil de Dieu, et l'on tombe dans les tentations et dans les pièges du démon.

Mais le mariage de Joseph et de Marie a été l'ouvrage du ciel même. Ils ont été choisis l'un et l'autre par la sagesse de Dieu, formés l'un pour l'autre par l'ordre de Dieu,

unis l'un à l'autre par l'esprit de Dieu. Mémes conseils, mêmes desseins, même élection de genre de vie, même profession d'intégrité et de continence. Ainsi la paix, la justice, la charité ont elles-mêmes formé cette heureuse alliance. La soumission de Marie est volontaire, la domination de Joseph est respectueuse; elle l'honore comme chef de la famille, il la respecte comme chef du mystère. Leur reconnaissance est mutuelle et tous leurs intérêts sont saints, parce qu'ils n'ont qu'un objet, qui est Jésus-Christ. Faut-il sur l'édit d'un superbe empereur aller faire profession publique de soumission et de servitude? Ils vont ensemble confondre leurs noms avec les noms de tout l'univers. Perdent-ils Jésus-Christ? Ils mêlent leurs vœux et leurs larmes, et comme ils ont une même affection, ils ont une même douleur. Apprennent-ils par les bruits publics les merveilles de sa sagesse? Ils demeurent comme immobiles dans leur commune admiration; semblables à ces chérubins qui regardaient le propitiatoire, toujours unis à Jésus-Christ et ne se séparant jamais l'un de l'autre.

Mais si Joseph console et assiste Marie, Marie à son tour le perfectionne et répand sur lui les grâces dont elle est remplie. C'est l'ordre naturel que l'épouse tire sa noblesse de l'époux, parce que c'est lui qui doit lui communiquer ses vertus et sa perfection. Mais cet ordre est renversé dans le sujet dont je vous parle : Joseph tire sa gloire de son épouse, c'est d'elle qu'il reçoit la fécondité puisque c'est d'elle qu'il reçoit Jésus-Christ pour son Fils; c'est elle qui est la règle de sa sainteté, puisqu'il est fait à sa ressemblance; c'est d'elle qu'il tient les liaisons qu'il a avec Jésus-Christ, puisque c'est par elle qu'il en approche; c'est elle enfin qui achève la sanctification de Joseph par la sienne.

Heureux l'homme, dit l'Ecriture, *qui trouve une femme qui le porte au bien* (Eccli., XXVI)! Car combien en voit-on servir comme de tentations domestiques à leurs maris, leur inspirer leurs ressentiments et leurs vengeances, par une malignité artificieuse; les porter par des sollicitations intéressées à faire faveur ou injustice; allumer leur ambition par leurs désirs pressants de s'élever au-dessus de leur condition et de leur fortune; lasser leur patience par les aigreurs, et leur faire payer chèrement par les peines qu'elles leur font, la fidélité qu'elles leur gardent; les engager par des complaisances affectées, ou par leur humeur insociable, à les abandonner à leur conduite; et les contraindre souvent par les folles et excessives dépenses qu'elles font, à chercher dans l'oppression des pauvres, de quoi fournir à leur vanité et à leur luxe?

Saint Joseph, plus heureux que les autres hommes, s'unissait à Dieu par la Vierge; en aimant son épouse, il aimait la Mère de son Dieu. Il ne voyait rien en elle qui ne lui inspirât la piété. Ses paroles l'élevaient à Dieu, ses regards sanctifiaient son cœur, sa modestie réglait toutes ses actions, et sa beauté, par un miracle perpétuel, ne faisait naître

que des pensées chastes dans son esprit. La beauté, tout innocente qu'elle est, ne laisse pas de faire des criminels. Elle sert même contre son gré, aux desseins du péché; elle corrompt les regards, elle excite de mauvais désirs, elle fait naître l'orgueil dans celles qui la possèdent, ou les passions dans ceux qui la regardent. Elle est vaine ou dangereuse et devient fatale aux consciences, ou par le désir de plaire, ou par le plaisir d'avoir plu. C'est une fleur agréable à voir, mais le serpent est caché dessous pour l'empoisonner. La beauté de la Vierge, qui n'avait jamais eu de commerce avec le péché, étant heureusement mêlée avec la grâce, produisait des effets tout contraires, imprimait le respect, inspirait la pudeur, répandait je ne sais quelle influence de sainteté, excitait de chastes désirs, et purifiant les yeux de ceux qui la regardaient, ramenait à Dieu les pensées qu'on aurait pu arrêter sur elle. Quelle fut donc la pureté de saint Joseph, entretenue par celle de Marie, dont il était le consolateur et l'époux; et par la grâce de Jésus-Christ, dont il était le tuteur et le père, et sur lequel Dieu lui avait donné sa Providence paternelle?

Car encore que le Père éternel ait toujours aimé son Fils, et qu'étant l'objet de ses complaisances dans l'éternité, il n'ait pas cessé de l'être dans la plénitude des temps; il est vrai pourtant qu'il l'aime dans le ciel d'une manière sortable à son état glorieux. Mais dans le cours de la vie mortelle de Jésus-Christ, il faut un homme mortel qui soit chargé de tous les offices de Père, qui ait pour un Dieu infirme et souffrant, un amour compatissant et sensible et qui sente des affections proportionnées à ses besoins; et c'est là la fonction et le ministère de saint Joseph.

Il est donc père de Jésus-Christ, ce n'est pas seulement l'Eglise qui le nomme ainsi, c'est Marie elle-même, et Marie parlant à Jésus-Christ (*Luc.*, IX). Non pas qu'il ait contribué à sa naissance, le Fils de Dieu n'a qu'un Père dans l'éternité, comme il n'a qu'une Mère dans l'ordre des siècles; mais parce qu'il a un cœur paternel et qu'il dispute d'amour et de charité pour lui avec sa propre Mère. Quel attachement n'a-t-il pas eu à sa personne? quelles assistances ne lui a-t-il pas données dans ses besoins? Ne croyez pas qu'il se soit arrêté à ces vaines tendresses, et à ces frivoles admirations, dont les pères se font des amusements dans les premières espérances qu'ils conçoivent de leurs enfants; ne vous le représentez pas dans l'exercice d'une tranquille éducation, observant les progrès d'une raison naissante, et tirant de toutes les actions de ce Fils des conjectures admirables pour l'avenir.

Il donne des preuves bien plus efficaces et plus solides de son amour, en des temps et en des occasions difficiles, dans l'exil, dans les persécutions et dans les souffrances. Il ne s'est pas pressé d'accompagner le Fils de Dieu dans le triomphe de sa vie publique. Il

n'a pas voulu profiter de sa réputation, quand, par des miracles éclatants, il étonnait les peuples. Il n'est pas allé recueillir les acclamations de ceux qui le bénissaient et qui couraient en foule sur son passage, et n'a pas cru devoir se faire honneur de ces prospérités, ni détourner sur le père une partie de la gloire du Fils. Il a laissé au Père éternel cette Providence glorieuse, et il s'est acquitté de toutes les fonctions de la Providence laborieuse à l'égard de Jésus-Christ. Il le suit dans ses travaux, il porte avec lui ses premières croix, il prend part à ses humiliations et à ses souffrances. C'est là qu'il lui rend tous les devoirs d'un père généreux, affectionné, fidèle, et passionné d'un amour extrême pour son Fils.

Je dis extrême, mais non pas aveugle, comme sont la plupart des affections des pères envers leurs enfants; espèce d'idolâtrie qui se pratique impunément dans le christianisme. On les abandonne à leurs humeurs et à leurs caprices, on flatte leurs passions naissantes qu'on laisse croître à la faveur d'une prétendue innocence. Une fausse tendresse empêche de corriger et de discerner même leurs défauts, on rapporte à leur agrandissement et à leur fortune tout ce qu'on fait et tout ce qu'on pense. C'est pour les pousser dans les charges dont on ne les rend pas capables, c'est pour fournir à un train de vanité qu'on leur a fait prendre, c'est pour les élever à cette alliance où ils ont la témérité d'aspirer, qu'on accumule ces richesses qui viennent de l'avarice et qui servent à l'ambition, qui sont les fruits des péchés qu'on a déjà faits, et les moyens de ceux qu'on veut faire. On dirait que l'amour des enfants est incompatible avec l'amour de Dieu, et qu'on ne saurait être bon père, sans devenir mauvais chrétien.

C'est ici une des principales prérogatives de saint Joseph. Il ne saurait y avoir ni de l'excès, ni de l'abus, dans son amour pour Jésus-Christ. Quelque étendue qu'il lui donne, il trouve heureusement dans une même personne et son fils et son Dieu. La nature et la grâce, la raison et la religion se trouvent confondues ensemble. L'empressement est pour lui une ferveur de piété. Toutes les puissances de son âme se rapportent à Jésus-Christ. Il n'est pas sujet à cette fatale division de cœur, qui est inévitable en ce monde, parce qu'il n'a qu'un seul objet, et que toutes ses passions sont saintes. S'il craint, c'est pour la personne de Jésus-Christ; s'il désire, c'est pour ses besoins; s'il souffre, c'est de douleur de le voir souffrir. Toutes les demandes qu'il lui fait sont des oraisons et des prières, et tous les devoirs paternels qu'il lui rend, sont autant de sacrifices et d'actes d'adoration qu'il fait à ce Fils, qui tout caché qu'il est sous la forme de serviteur, est pourtant égal à son Père éternel; et qui tout égal qu'il est à son Père éternel, ne laisse pas de se soumettre et d'obéir à saint Joseph (*Luc.*, I). Je ne sais ici ce que je dois admirer davantage, s'écrie saint Bernard, ou la soumission de Jésus-Christ, ou la

supériorité de Joseph. L'une est une grandeur sans comparaison, l'autre est une humilité sans exemple. Jésus-Christ a pris la faiblesse de l'homme pour le sauver; Joseph a reçu la Providence de Dieu pour gouverner Jésus-Christ dans la conduite de l'incarnation.

C'est selon les ordres de cette Providence dont il est comme le dépositaire, qu'il a gardé le secret du mystère si régulièrement. C'est ce sacrement éternel *conclu dans le silence de l'éternité* (Rom., XVI, 25), qui devait être conduit par le silence de Joseph dans le temps. Il y a une vocation à se taire, et une vocation à parler, un don de secret et un don de publication de l'Evangile. La mission des apôtres a été de le faire connaître au monde comme Fils de Dieu, et la mission de saint Joseph a été de le cacher au monde et de le faire passer pour son fils (Matth., XIII, 55). Les uns ont levé le voile qui couvrait la divinité, l'autre l'a tenu tiré pour ne laisser voir que l'humanité. C'est ainsi qu'il a exercé cette Providence silencieuse et muette, et qui, par des précautions nécessaires, devait cacher les desseins de Dieu, jusqu'à ce que le temps de la révélation fût arrivé.

Concluons ce discours, messieurs, et cherchons dans les vertus de ce saint ce qui peut exciter les nôtres. Si par une foi vive il a suivi avec ardeur et avec courage les ordres qu'il reçut de Dieu, au milieu de tant de périls et de fatigues, pourquoi demeurons-nous dans nos irrésolutions, et dans nos incertitudes, lorsque la voix de Dieu par tant d'endroits différents nous appelle à la pénitence? Si dans l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, il a, par un esprit et un cœur paternel, employé ses soins, son travail et ses veilles à son éducation et à son soulagement, pourquoi sommes-nous si indifférents à ses bienfaits, si infidèles à sa grâce, si insensibles à ses nécessités dans la personne de ses pauvres? S'il s'est acquitté avec fidélité et avec prudence des ministères dont il avait été chargé, pourquoi négligeons-nous nos devoirs? Pourquoi avons-nous si peu de soumission quand on nous commande? tant de faste et d'orgueil quand nous commandons?

Puisque notre faiblesse et notre misère est si grande, adressons-nous à saint Joseph, et tirons des secours de celui dont nous avons tiré des exemples. Il est père de Jésus-Christ et par une suite naturelle il est père de tous les chrétiens, qui sont les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Il a regardé ce divin Sauveur comme son fils, prions-le qu'il nous considère comme ses enfants adoptés; qu'il prenne soin de nous comme de ses pupilles, qu'il ait l'œil sur nos besoins et sur nos afflictions, qu'il entende nos vœux, qu'il écoute nos prières, et que les présentant à ce Père céleste de qui découle toute paternité, il attire sur nous les bénédictions paternelles que je vous souhaite. *Au nom du Père, etc.*

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Prêché dans l'Eglise de Saint-Paul, à Paris, le 23 février 1682.

Dominus noster Jesus Christus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu en ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier et le plus grand (1 Tim., ch. I).

Que le Verbe éternel, Fils de Dieu, Dieu lui-même, égal à son Père, selon l'adorable décret de sa miséricorde ou de sa justice, soit descendu du ciel pour ramener à lui le monde coupable; qu'après avoir instruit et appelé les hommes diversement par la bouche de ses prophètes, il soit enfin venu lui-même répandre ses grâces et publier ses vérités, j'en suis touché, messieurs; mais je n'en suis pas étonné. Il s'agissait du salut de toute la nature humaine; il était de sa dignité de manifester ses grandes miséricordes; et ce grand sacrement, couvert devant tous les siècles du voile d'une impénétrable éternité, devait être révélé dans la plénitude des temps. Que ce Dieu, fait homme pour nous, n'ait épargné ni soin ni peine pour convertir les pécheurs ou pour se former des disciples, pour fonder sa religion et pour établir sa doctrine; qu'il ait agi, qu'il ait souffert, il accomplissait l'œuvre de son Père, et il suivait le cours de sa vie paisible et mortelle.

Mais qu'après avoir fini ses travaux, assis à la droite de son Père, interrompant son repos éternel pour réduire un pécheur qui l'offense, il sorte, pour ainsi dire, du sein de sa gloire; qu'il reprenne le ministère sensible qu'il avait heureusement achevé, et que, revenant sur la terre avec tout l'appareil de Sauveur, il fasse pour un homme seul ce qu'il a fait pour tous les autres ensemble, c'est, messieurs, ce que j'ai eu peine à comprendre. Mais quand je pense que saint Paul n'est pas pour Jésus-Christ une conquête ordinaire, que ce seul homme doit être le père de tant de fidèles; qu'en lui était comme renfermée toute l'Eglise des gentils, dont il devait être le maître, et que la conversion du monde devait être comme la suite de la sienne, je ne m'étonne pas qu'elle ait été si miraculeuse. Il était juste que Jésus-Christ glorieux s'apparût à celui qui devait enseigner Jésus-Christ crucifié; qu'il donnât lui-même sa mission à celui qu'il avait choisi pour porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre, et qu'il fit sentir sa grâce plus vivement à celui de ses docteurs qui devait la prêcher avec plus de force.

C'est de cette conversion que je dois vous entretenir aujourd'hui. Si le récit des choses merveilleuses attache l'esprit des auditeurs, mon sujet est plein de miracles. Si le désir et l'espérance du profit vous touchent, où trouverez-vous de plus grands exemples? et s'il faut vous intéresser au saint que je prêche, songez qu'en lui vous avez été convertis à la foi; heureux si vous pouvez par lui être aujourd'hui invités à la pénitence! Deman-

donc à l'Esprit de Dieu qu'il change nos cœurs comme il a changé le sien, et, pour l'obtenir, adressons-nous à la sainte Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*.

Quoique la bonté de Dieu dans le cœur d'un pécheur converti soit une source de repos et de confiance, elle ne laisse pas, dit saint Augustin, de lui être une occasion de travail et de sollicitude continuelle. Il n'est plus accablé du poids de ses iniquités passées; mais il est chargé du poids de ses obligations présentes. Ses péchés ne le troublent plus, mais les grâces qu'il a reçues l'inquiètent. Il ne se sent plus rebelle, mais il appréhende d'être ingrat; car c'est l'ordre de la justice de Dieu de proportionner aux biens qu'il a faits, la reconnaissance qu'il en doit attendre, de redemander plus à ceux à qui il a plus donné, et de vouloir d'autant plus de fidélité, qu'il a plus exercé de miséricorde. Suivant ce principe, il n'y a point eu dans l'Eglise de conversion plus parfaite que celle de notre apôtre, soit du côté de sa vocation, soit du côté de son obéissance, soit que vous regardiez la grâce que Jésus-Christ lui a faite, soit que vous regardiez les services qu'il a rendus à Jésus-Christ. Vous voyez déjà mon dessein, messieurs, et je n'ai qu'à vous dire simplement et sans art : 1° ce que Jésus-Christ a fait pour saint Paul; 2° ce que saint Paul a fait pour Jésus-Christ. Vous verrez son péché détruit par la grâce et réparé par la pénitence. C'est là tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Figurez-vous d'abord, messieurs, un homme vif, austère, entreprenant, eulé de la science de la loi, attaché aux opinions de ses pères, et prévenu des siennes propres, qui veut se distinguer par des actions d'éclat, qui condamne sans examiner toute doctrine opposée à ses connaissances, et qui s'abandonnant à l'ardeur de son naturel et à l'impétuosité de son zèle, se trompe lui-même de crainte d'être trompé, et par un motif de religion attaque la religion même. Tel était Saul persécuteur de l'Eglise de Jésus-Christ. La mort du premier martyr, qu'il avait lapidé par les mains de tous ses meurtriers, n'avait pas assouvi sa haine, il en voulait à tous les disciples, corrompre les uns par ses discours, étonner les autres par ses menaces, lasser les uns par les prisons, perdre les autres par les supplices. Jérusalem n'était pas un assez grand théâtre pour lui; il veut porter sa fureur jusqu'aux villes les plus éloignées. Il excite lui-même les prêtres et les pontifes, et se rend le solliciteur et l'exécuteur de leur cruauté. Il obtient un pouvoir d'exercer ses violences, pour soutenir sa passion par l'autorité et pour la colorer du prétexte de cette obéissance affectée.

Déjà il s'avance vers Damas respirant le sang et le carnage (*Act.*, IX). Déjà il abattait dans son cœur les premières têtes du christianisme. Il se faisait un mérite d'étouffer dans leur naissance les vérités de la loi de grâce, et croyait faire des sacrifices à Dieu, des sacrilèges qu'il allait commettre. Quand

les passions humaines se mêlent dans ces sentiments du cœur, qu'on appelle religion, de quoi ne sont-elles pas capables? on se permet tout contre le prochain, et l'on se justifie tout à soi-même. On se fait une espèce de justice sauvage qui juge tout, qui condamne tout indifféremment. On médite sans scrupule, on se venge dévotement, on persécute l'innocence à bonne intention, on désespère le pécheur sous prétexte de le corriger, on exerce, non pas une sainte sévérité, mais une impitoyable critique. Y a-t-il état plus déplorable que d'être ainsi méchant, à titre d'homme de bien, et de faire passer et prendre ses vices mêmes pour des vertus, à la faveur d'un peu de bonne intention et de zèle qu'on croit avoir?

Saul se trouve dans de pareils égarements. Qui n'eût dit qu'il devait être l'ennemi perpétuel de Jésus-Christ et de son Eglise? Quelle miséricorde pouvait-on espérer pour celui qui n'en faisait pas à ses frères? et qui pouvait s'imaginer que ce loup, qui ravageait le troupeau, dût un jour en devenir le pasteur? Cependant Jésus-Christ l'appelle, dit saint Augustin; il le terrasse et le relève; il l'aaveugle et l'éclaire; il le fait mourir et le fait revivre; il le perd et il le recouvre; et pour dire tout, en un mot, de son persécuteur, il en fait son apôtre. Voulez-vous apprendre de lui-même les raisons de ce changement extraordinaire? C'est afin qu'étant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, il annonçât ses vérités avec plus de force, qu'il servît par sa conversion miraculeuse à confirmer la foi qu'il prêcherait et qu'il fût tout ensemble et le témoin et la preuve de l'Evangile (*Galat.*, 1). C'est aussi pour faire voir un exemple solennel de la patience et de la miséricorde de Jésus-Christ, pour la consolation des plus désespérés pécheurs qui peuvent devenir capables de la vie éternelle, et pour l'instruction de ces dévots orgueilleux, qui, par une présomption secrète, décident souverainement du salut de leurs frères et condamnent souvent ceux que Dieu veut justifier (*1 Timoth.*, I).

C'est une des plus dangereuses tentations des gens de bien, de se prévenir ainsi contre les pécheurs, et de les regarder, ou comme incapables, ou comme indignes de pardon. De là viennent ces comparaisons odieuses qu'on fait de soi avec les autres; ces jugements avant le temps, ces vues témérairement jetées sur l'avenir; ces attestations de bonne conscience qu'on se donne à soi-même aux dépens d'autrui; ces regards différents de la miséricorde divine, qu'on grossit et qu'on diminue, selon qu'on y est plus ou moins intéressé; et ces dispositions capricieuses qu'on fait du mérite et du sort des hommes, des volontés ou de la grâce de Dieu même. Messieurs, il faut toujours espérer pour les pécheurs quelque déréglé qu'ils soient; il faut toujours craindre pour soi quelque juste qu'on puisse être. Il y a des révolutions du mal au bien, et du bien au mal dans les consciences. Les plus vertueux tombent souvent dans l'état des faibles, et

les faibles s'élèvent souvent par la grâce à l'état des plus vertueux ; la charité nous doit faire supporter en autrui ce que l'humilité nous doit faire appréhender pour nous-mêmes.

Mais la principale raison que saint Paul donne de la miséricorde de Dieu à son égard, c'est la miséricorde de Dieu même. Qu'avait-il fait pour la mériter ? quelle disposition avait-il au christianisme ? il persécutait impitoyablement les chrétiens ; quelle préparation à la grâce évangélique ? il a juré la ruine de l'Evangile ; quelle espérance y avait-il qu'il se reconnût ? il prenait son emportement pour ferveur ; quel adoucissement pouvait-on attendre ? il était dans l'acte même de sa rébellion , et cependant vous l'avez voulu , mon Dieu : *Lorsqu'il a plu à Dieu*, dit-il (*Galat.*, 1). Mais encore qu'il n'y ait rien eu dans saint Paul qui ait pu obliger Dieu à lui faire miséricorde , que sa pure grâce ; toutefois ce Dieu qui pèse les esprits et sonde les cœurs des hommes , et qui voit les choses qui ne sont pas encore , comme celles qui sont , a reconnu dans les défauts mêmes de cet homme préoccupé ce qu'il pouvait tourner à son honneur et à sa gloire. De ce dur et informe métal qu'il a poli et consacré de sa propre main , dit saint Chrysostome , il a formé ce vase précieux , où il a enfermé son nom pour être porté jusqu'aux extrémités de la terre ; et par une industrie merveilleuse , il a su tirer de cet orgueil judaïque une magnanimité chrétienne ; de ce zèle indiscret , une passion ardente pour l'établissement de l'Evangile ; et de cet attachement qui paraissait inflexible pour la loi , une fidélité inviolable pour la grâce de Jésus-Christ.

Ainsi , messieurs , remarquez la dignité de sa vocation : *Il n'a pas été envoyé par les hommes ; il ne tient pas sa commission d'un homme mortel* (*Galat.*, 1) ; c'est un choix tout particulier et une mission sans exemple. Il ne la tient pas des autres apôtres , non pas même de Jésus-Christ vivant parmi les hommes , dans la faiblesse et dans les infirmités de la nature , *mais de Jésus-Christ vivant et régnant à la droite de son Père*, depuis qu'il est établi juge des vivants et des morts , et que toute puissance lui a été donnée , et dans le ciel et sur la terre. Or , comme les anciens jugeaient que les enfants qui étaient nés depuis que leur père était parvenu à une fortune royale , étaient plus nobles que ceux qui étaient venus au monde dans le temps de leur vie privée , et les estimaient plus dignes de succéder à la couronne que leurs aînés ; nous pouvons dire aussi qu'il y a quelque chose de plus relevé et de plus glorieux dans l'apostolat de saint Paul , qui est comme une génération spirituelle de Jésus-Christ jouissant de son royaume céleste , que dans la mission des autres apôtres qu'il a appelés et engendrés , pour ainsi dire , durant le cours de sa vie mortelle. Ainsi , quoiqu'il se nomme lui-même et qu'il soit , en effet , le dernier des apôtres , selon l'ordre du temps de son élection , il ne laisse pas d'être dans la manière

de sa vocation le premier et le plus illustre en quelque sorte. Jésus-Christ a comme rencontré les autres , et il a choisi celui-ci ; Pierre lui fut amené , mais il est venu lui-même chercher Paul.

En quel appareil pensez-vous , messieurs ? dans l'éclat de sa majesté et de sa gloire. Il l'éclaire , non pas d'une faible lueur ou d'une clarté passagère , mais d'une foule de rayons et d'un cercle de lumière qui l'environne (*Act.*, IX). Il le frappe d'une main invisible , et lui imprimant jusqu'au fond du cœur la crainte salutaire de ses jugements , il l'abat et le met comme hors de lui-même (*Ibid.*). Il lui parle avec amour , avec autorité , avec efficace ; et comme un maître qui vient en personne commander à son serviteur et le réduire malgré lui à l'obéissance (*Ibid.*). Il efface de son esprit et de sa mémoire tout ce qu'une science superbe y avait gravé , et lui donne d'autres yeux et d'autres connaissances. Il lui arrache cette volonté violente et rebelle que la lecture des prophètes , la vue de plusieurs merveilles , et la patience et la sagesse de saint Etienne n'avaient pu amollir , et lui donne une volonté patiente et soumise. *Que voulez-vous que je fasse* (*Ibid.*) ? Enfin , la vertu de Jésus-Christ crucifié ne parut jamais avec tant d'éclat dans la conversion d'un particulier , et jamais la miséricorde du Seigneur , dit saint Bernard , ne s'est déployée avec tant de magnificence.

Peut-être croyez-vous , messieurs , que cet exemple ne vous regarde pas. Peut-être dites-vous dans votre cœur : Si j'avais vu de ces lumières , si j'avais senti de ces mouvements , si j'avais ouï de ces voix tonnantes , je renoncerais à mes passions. Faut-il donc que Jésus-Christ redescende du ciel pour vous ? lui êtes-vous si nécessaire qu'il doive renouveler sa rédemption , et mettre encore une fois au hasard tous les moyens qu'il a déjà employés pour vous sauver ? Votre foi ne vous est donc d'aucun secours ni d'aucun usage ? Combien de fois sur le chemin de Damas , je veux dire , sur la route du monde et de vos passions , un rayon de la vérité , perçant jusqu'au fond de vos consciences , vous a-t-il découvert l'iniquité de vos plaisirs , la vanité de votre ambition , l'injustice de vos vengeances ? Vous avez éteint cette lumière. Combien de fois la main de Dieu s'appesantissant sur vous , vous a-t-elle fait sentir le poids de vos péchés , par la ruine de vos fortunes , par la perte de vos amis et de vos proches , et par les afflictions de la vie ? Vous en avez été abattus , mais vous n'en avez pas été convertis.

Combien de fois , lorsque vous alliez troubler le repos de vos frères , une voix intérieure vous a-t-elle dit : *Pourquoi me persécutes-tu* (*Act.*, IX) ? Combien de fois Jésus-Christ , venant comme à la rencontre de chacun de vous , vous a-t-il dit comme à Saul : Pourquoi tant de profusion ou tant d'épargne , pendant que mes pauvres meurent de faim ? Fermeras-tu toujours tes entrailles à la pitié ? Je les avais mis à ma place pour recevoir tes bienfaits , et tu les laisses

sans secours. *Pourquoi me persécutes-tu ? Pourquoi fais-tu craindre le monde à cet homme que je veux attirer à moi en traitant sa conversion d'inconstance ou d'hypocrisie ? Pourquoi tentes-tu par tes conseils pernicieux, ou par tes railleries piquantes, une faible et timide vertu, et pourquoi viens-tu m'étouffer dans un cœur où je commence d'être formé ? Pourquoi me persécutes-tu ? Pourquoi parles-tu si indiscrètement des prêtres qui servent à mes autels ? où est l'honneur que tu dois à mon sacerdoce ? Qui est-ce qui t'a établi juge et censeur de mon Eglise ? Ne sais-tu pas que c'est s'en prendre à la prunelle de mes yeux que de déshonorer mes ministres ? Pourquoi me persécutes-tu ? Vous avez entendu ces voix, et vous n'en avez été ni plus fidèles ni plus charitables.*

La grâce de Jésus-Christ sur saint Paul, je l'avoue, est une grâce extraordinaire ; mais aussi quels effets a-t-elle produits dès le moment qu'il l'a reçue ? C'est la conduite de Dieu dans les conversions communes d'élever le pécheur insensiblement et par degrés à la perfection de l'état qu'il lui destine. Il enseigne ses vérités successivement selon qu'on est capable de les comprendre. Il retranche peu à peu les défauts que chacun ressent en soi-même, et par des accroissements de grâce et de charité, il conduit chacun à ses fins, en s'accommodant par son infinie charité, à leurs imperfections et à leur faiblesse. C'est ainsi qu'il a gouverné ses autres apôtres en corrigeant leur tiédeur et leur peu de foi, et perfectionnant par l'effusion de son esprit leur amour et leur intelligence. Mais pour saint Paul, dit saint Chrysostome, il n'use pas de ces distances de temps, il le remplit tout d'un coup de cette vertu efficace qui renouvelle tout un cœur ; et dès le point même de sa conversion il en fait un parfait apôtre. Il le fait passer tout d'un coup de la crainte à la charité, de l'ignorance à la doctrine, du zèle pour ses traditions, à la publication de l'Evangile. Il persécutait l'Eglise, et il l'édifie ; il répandait le sang des fidèles, et il est prêt à répandre le sien propre ; il blasphémait Jésus-Christ, et il va le prêcher dans les synagogues (*Ibid.*) ; et pour ce changement, il n'a fallu qu'un intervalle de quelques jours.

Aussi Dieu ne le traite pas comme il traite les faibles et les commençants. Dans le cours de sa providence ordinaire, il les attire à lui par des consolations spirituelles pour les faire marcher dans ses voies, il les leur aplaît lui-même, et les accoutume à porter son joug, en leur faisant sentir combien il est doux et facile à porter. Mais il traite saint Paul comme les parfaits ; il lui ouvre une carrière de tribulations et de souffrances ; sans crainte d'effaroucher sa vertu naissante : *Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom (Ibid.)*. Il ne lui montre pas l'honneur qu'il tirera de son ministère, les révélations qu'il aura de ses vérités, la gloire qu'il y a de publier son Evangile, les moissons qu'il doit recueillir et les services qu'il doit rendre à son Eglise. Il lui

expose et lui fait voir tout d'une vue le détail de sa pénitence. Il tire le voile de l'avenir et lui découvre tout d'un coup l'image affreuse de toutes ses peines, pour lui faire souffrir à la fois ce qu'il ne devait endurer que séparément, sans que cet amas de tribulations l'étonne ni le décourage.

Son cœur est prêt à tout entreprendre, à tout exécuter et à tout souffrir ; et pour marquer sa conversion entière et parfaite : *Seigneur, s'écrie-t-il, que voulez-vous que je fasse ?* Parole courte, mais pleine, mais vive, mais efficace, ajoute saint Bernard. Que nous sommes éloignés de cette générosité chrétienne, messieurs ! qui nous présenterait, à l'entrée de nos conversions, le tableau des difficultés de la pénitence ; qui nous marquerait tous les endroits tristes d'une vie nécessairement austère et laborieuse. Ici tu passeras pour hypocrite ; là attaché sur un lit comme sur la croix, tu souffriras une fièvre cruelle. Ici tu perdras cet enfant que tu idolâtres ; là par un complot secret, tu verras renverser la fortune ; que je craindrais qu'un prompt et fatal désespoir ne nous rejetât dans le monde, et ne nous fit dire dans notre frayeur, comme à ces paresseux, dont il est parlé dans l'Ecriture. Il y a des monstres sur ce chemin, et c'est un meurtre que de s'avancer dans une route si périlleuse (*Prov.*, XXII). C'est un effet de la providence de Dieu de nous avoir caché nos maux et de nous développer notre pénitence peine à peine, de peur que nous n'en soyons rebutés. Il ménage nos craintes, et il épargne à notre faiblesse la connaissance importune d'un fâcheux avenir.

Cependant, la première disposition d'un pécheur converti est cette volonté déterminée de tout faire et de tout souffrir pour Dieu dans un esprit de soumission. Mais ce que saint Bernard blâmait de son temps, n'arrive que trop aujourd'hui, qu'on veut se faire soi-même les lois et les conditions de sa pénitence. La délicatesse des chrétiens est venue jusqu'à l'excès, et au lieu que c'est au pénitent à dire au confesseur comme saint Paul : *Que voulez-vous que je fasse ?* le confesseur est souvent réduit à dire au pénitent, comme Jésus-Christ à cet aveugle de l'Evangile : *Comment voulez-vous que je vous traite (Marc., X) ?* On veut être ménagé selon les faibles dispositions qu'on a de se convertir. On se réserve le droit d'être toujours son premier juge, et l'on penche toujours du côté de la grâce et de la faveur. On n'aime pas qu'un directeur veuille entrer trop avant dans le fond d'une conscience, et l'on est d'avis qu'il se contente de certaines bonnes volontés qu'on lui montre. On lui abandonne certains défauts, pourvu qu'il ne touche pas à d'autres auxquels on est plus attaché, et qu'on trouve bien le moyen de mettre à couvert de ses remontrances. On se sert de lui pour faire le bien qu'on veut faire et pour autoriser les faiblesses qu'on veut conserver ; et s'il n'a de la fermeté, on se relâche de part et d'autre, et le directeur est enfin dirigé lui-même ; tant on a de peine à se sou-

mettre à la pénitence, si Dieu ne fait en nous comme en saint Paul une conversion véritable, entière et parfaite. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour saint Paul. Il reste à vous montrer ce que saint Paul a fait pour Jésus-Christ, pour la réparation de son péché.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que l'Esprit de Dieu, dans ses Ecritures, donne quelquefois à la pénitence le nom de reconnaissance et d'action de grâces. Car, comme les deux principales fonctions de cette vertu sont de satisfaire à la justice de Dieu qu'on a offensé, et de louer la bonté de Dieu qui a pardonné l'offense, la vie d'un pécheur converti doit être un cercle perpétuel de réflexions sur sa propre misère et sur la miséricorde divine, et un désir ardent, ou de souffrir pour l'expiation des péchés qu'il a commis, ou d'agir pour la gloire de celui qui l'en a délivré. Ce sont les maximes que saint Paul enseigne aux chrétiens, et qu'il a pratiquées avec excellence depuis l'heureux moment de sa conversion.

Je ne vous dirai pas qu'il demeura trois jours sans action et sans mouvement, enveloppé dans sa conscience, et comme enseveli dans le fond de son néant ; qu'étant privé de l'usage de ses yeux corporels, il ramassait au dedans de lui les lumières que Jésus-Christ y avait répandues ; que déjà fervent, et déjà passionné pour le maître qu'il allait servir, il recueillait dans son sein les premiers feux de son nouveau zèle ; et que plein de son propre salut et de celui de tant de peuples qui devaient lui être commis, il s'offrait lui-même avec eux à celui qui était le père et le sauveur de tous. Ses premiers exercices furent le jeûne et la prière, la solitude et le silence, pour consacrer tout à la fois son corps, son cœur, son esprit. Il baissa sa tête humiliée sous la main d'un disciple inconnu ; et réduisant sa mission extraordinaire à l'ordre commun de l'Eglise, tout instruit qu'il était, il voulut bien l'accepter pour maître ; pour apprendre à tous les fidèles qu'aucun ne doit s'ingérer dans la prêtrise ni dans les saints ministères, s'il n'y est dûment appelé et légitimement envoyé selon les règles de l'Eglise. Vous marquerai-je ici quelques traits confus de cette vocation constante et fidèle qu'il a lui-même tracés dans ses épîtres ? S'humilier comme le premier des pécheurs ; travailler comme le plus occupé des apôtres ; crucifier le monde en lui et se crucifier lui-même au monde ; châtier son corps d'un côté, élever son esprit de l'autre ; établir l'Eglise par sa charité, l'édifier par sa patience ; prêcher la croix de Jésus-Christ ou la porter ; voilà en peu de mots l'abrégé de cette vie apostolique et pénitente.

Mais pour entrer dans le fond de sa pénitence, et pour donner des bornes convenables à ce discours, remarquez avec moi que pour une conversion parfaite, il faut qu'un pécheur se dresse un tribunal dans sa conscience, et qu'il exerce trois sortes de justices sur lui-même : une justice de réparation, qui corrige les défauts passés par l'ha-

bitude des vertus contraires ; une justice de proportion, qui, compensant le mal par le bien, l'oblige de faire pour Dieu du moins autant qu'il fit pour le monde ; et une justice d'émulation, qui l'animant par la charité, le fasse élever par une sainte ferveur au-dessus de lui-même, l'unisse à Dieu par une surabondance d'amour et de grâce.

Je dis qu'il faut corriger le péché, en substituant à sa place de bonnes œuvres, et surtout celles qui répondent et qui sont opposées à ce péché. Remords d'un cœur serré par ses propres iniquités ; désirs superficiels, qui n'allez pas jusqu'aux satisfactions effectives ; volontés faibles et demi-formées, qui ne produisez aucun fruit, vous êtes tout au plus des témoignages du péché, mais vous n'êtes pas des réparations du péché. Il faut rétablir l'ordre, et le rétablir même par les endroits par où on sait qu'on l'a rompu. Il faut redresser ce qu'on a fait contre la loi de Dieu, par la pratique de la loi de Dieu même, dans les parties où l'on sait qu'on l'a violée. En quoi on se trompe ordinairement. Il y a certains endroits sensibles dans le cœur, où personne n'a presque le courage de toucher, et l'on se jette sur des endroits indifférents. On fait volontiers des aumônes, quand on est naturellement libéral ; on aime les longues prières, avec attention, ou non, Dieu le sait, c'est une formalité de dévotion, qui ne coûte guère ; on ne refuse pas quelque austérité, pourvu qu'on la choisisse soi-même, et qu'elle vienne du fond de la propre volonté ; mais quand il faut se roidir contre une vieille prévention ou contre un péché dominant, on se rebute au premier effort, on voudrait bien être autre, mais on demeure toujours le même, et quoiqu'on veuille avoir l'honneur d'être converti, on ne veut pas en avoir la peine.

La pénitence de saint Paul alla droit à l'essentiel, il changea tout d'un coup d'opinion, de mœurs, d'habitudes, de créance, de religion. Il mit l'Evangile à la place de la loi ; et de sa fureur, il en fit un véritable zèle ; il entra dans les synagogues prêchant la divinité du Fils de Dieu (*Act.*, IX), dont trois jours auparavant il était le mortel ennemi ; il se servit de la loi même pour montrer qu'elle était accomplie ; il employa les prophéties pour découvrir la vérité, non pas pour la violer ; il convertit toutes les raisons qu'il alléguait contre Jésus-Christ, en preuves pour Jésus-Christ même ; son ardeur semblait croître par le bon usage qu'il en faisait ; il s'appuyait de toute la force de la vérité, docteur aussitôt que disciple, apôtre aussitôt que néophyte (*Ibid.*).

Il ne dit pas en lui-même : que dira-t-on de moi ? aujourd'hui juif, demain chrétien. Cette fausse pudeur, ces égards, ces circonspections hors de propos, ces modesties affectées qui retiennent d'ordinaire ceux qui sont nouvellement convertis, n'entrèrent point dans son esprit ; il se fortifiait de la grâce qu'il avait reçue et de la vérité qu'il prêchait ; les Juifs furent indignés, furent étonnés, furent convaincus. Qu'avaient-ils à lui

opposer? l'ignorance? sa doctrine leur était connue; l'indifférence de religion? son zèle pour la leur avait été public; la faiblesse d'esprit? ils s'étaient même servis de sa fermeté; l'amour de la nouveauté? il ne s'était que trop déclaré et prévenu contre l'Eglise; l'intérêt? il renonçait à toutes les espérances d'honneur et de fortune, et s'exposait à tous les périls dans sa patrie. Il confondait les Juifs (*Act. IX*); ils ne purent résister à son esprit ni à sa sagesse, et ils trouvèrent en lui saint Etienne ressuscité et quelque chose même de plus fort et de plus puissant. Ce sont les paroles de saint Chrysostome.

Mais ce n'est pas assez pour lui d'avoir ainsi réparé son péché, il veut qu'il y ait de la proportion entre la réparation et l'offense, que ce qu'il a fait souffrir, soit la mesure de ses souffrances, et que ce qu'il a fait pour ruiner le christianisme, soit la règle de ce qu'il doit faire pour l'établir. J'appelle ici en jugement ces chrétiens lâches, qui après une longue et funeste licence qu'ils se sont donnée d'offenser Dieu, croient avoir assez fait pour lui, quand ils ont ajouté à une froide confession quelques prières commandées; qui sur la moindre mortification que Dieu leur envoie, ou qu'on leur impose en son nom, croient qu'on ne les épargne pas assez, et se font pitié sans cesse à eux-mêmes; qui vivent en repos après avoir affligé leurs frères, sans vouloir toucher du bout du doigt les fardeaux qu'ils ont cruellement fait porter aux autres, et qui n'ayant point eu de bornes dans le mal qu'ils ont fait, veulent toujours en donner à tout le bien qu'ils doivent faire. Qu'ils se souviennent de ce que les saints Pères nous enseignent, qu'une pénitence qui demeure au-dessous du péché est comme un remède, qui ne va pas à la profondeur de la plaie; qu'il faut du moins se réduire à l'égalité; qu'en matière de conversion, c'est se perdre que de se flatter; et mourir que de ne pas se guérir entièrement.

Saint Paul ne se convertit pas à demi, il veut porter toute la peine de son péché, ou, pour me servir de ses termes, il veut *crucifier son péché*, en souffrant lui-même tout ce qu'il fit souffrir à ceux qui invoquaient le nom de Jésus-Christ. Il a persécuté l'Eglise de Dieu, il le confesse en pleurant, et il s'estime indigne d'être apôtre; toutes les synagogues se souleveront contre lui, et cette persécution sera la pénitence de l'autre. Il a été le tyran des premiers saints qu'il a jetés dans les prisons, qu'il a déferés aux puissances, qu'il a punis et qu'il a lui-même envoyés au dernier supplice (*Act., XXVI*). Il fait cette triste confession devant des têtes couronnées; mais en récompense il sera l'objet de la haine publique, et le martyr de tout le monde, dès qu'il sera disciple de Jésus-Christ. A peine est-il converti dans Damas, que toute la ville s'émue, on demande son sang, on garde les portes pour le prendre. Est-il entré dans Antioche? il se forme contre lui par l'intrigue des faux zélés, une faction de femmes dévotes (*Act., XIII*); arrive-t-il en Lycaonie? le peuple en courroux lui jette des pierres; vient-

il en Macédoine, on le déchire à coups de fouet et on le renferme; passe-t-il à Athènes? il y est le sujet de la risée des philosophes; habite-t-il à Corinthe? il est déferé comme un imposteur au gouverneur de la province; veut-il séjourner à Ephèse? le démon des Ephésiens irrite contre lui la fureur du peuple; retourne-t-il à Jérusalem? c'est cette ville qui massacre les prophètes; s'embarque-t-il pour aller en Italie? il n'y parvient que par des naufrages; arrive-t-il enfin à Rome? il entrera dans la prison, et n'en sortira que pour le supplice. Il n'y a point de condition qui ne contribue à sa pénitence; point d'espèce de supplice qu'on ne lui fasse sentir, point de pays où il ne serve de spectacle par quelque sorte de martyre. *Paul*, dit saint Augustin, *porte la peine des péchés de Saul*. Comparez le mal et le bien et vous trouverez la mesure et les proportions de sa patience.

C'est là la preuve la plus solide d'une véritable conversion. Vous avez travaillé à établir votre fortune sur la ruine des petits; un plus puissant que vous, avec raison, ou sans raison, profitera des débris de la vôtre. Si vous n'adorez la providence de Dieu, ou si vous murmurez contre elle, dans la perte de votre bien, vous ne vous repentez pas sincèrement d'avoir volé le bien des autres. Vous déchirez la réputation de votre prochain, tantôt par des médisances grossières, tantôt par des tours délicats et ingénieux, assaisonnant un discours sanglant de quelques préfaces flatteuses, semant des fleurs sur ce que vous voulez empoisonner; il s'élèvera contre vous des langues médisantes, dont les traits envenimés vous blesseront dans la partie la plus sensible de votre âme. On n'épargnera ni votre honneur ni votre sagesse; on noircira votre innocence par des bruits scandaleux, vrais ou faux, une maligne crédulité les approuvera; la patience que vous aurez dans l'injustice qu'on vous fait, me fera juger si vous vous repentez de celles que vous avez faites.

Saint Paul ne se contente pas de souffrir ainsi, il fait encore pour l'Eglise tout ce qu'il fit pour la synagogue: *Je profitais*, dit-il, *de la doctrine des Juifs, par-dessus tous ceux de mon âge* (*I Gal., VIII*). Partisan passionné des traditions de ses pères, il était devenu comme chef de parti. *Pharisien de secte, persécuteur de profession* (*Philip., III*). Qui est-ce qui eut jamais plus d'ardeur et de passion de maintenir ou d'avancer sa créance, et de détruire toutes les autres? Mais depuis que Dieu l'a touché, quels travaux n'entreprend-il pas pour satisfaire à sa charité et pour remplir son ministère? Il partage son zèle entre les deux partis de religion qui partageaient alors le monde; tantôt il désabuse les Juifs, tantôt il éclaire les gentils; tantôt il condescend à la faiblesse des uns, tantôt il résiste à la malice des autres.

Quels obstacles ne trouve-t-il pas, et quels obstacles ne lève-t-il pas par sa patience et par son courage! Les premiers avaient reçu

la loi de Moïse, Dieu leur avait parlé par ses prophètes, il s'était engagé à eux par ses promesses, il leur avait donné des sacrements et des cérémonies : Paul leur montre que tout enfants d'Abraham qu'ils étaient, leur naissance était criminelle ; que la loi sans la grâce était inutile ; qu'elle défendait le mal sans donner la force de l'éviter ; qu'étant l'aiguillon du péché, elle faisait des prévaricateurs et ne pouvait faire des justes. Il représentait aux gentils, que tous leurs principes étaient faux ; qu'ils croyaient être raisonnables, et que la raison sans la foi était aveugle ; qu'ils se persuadaient d'être libres, et qu'ils étaient esclaves de la concupiscence ; qu'ils se vantaient d'être vertueux, et que leur vertu n'étant animée que de vaine gloire, elle les rendait plus superbes et ne les rendait pas meilleurs. Il persuadait, il convainquait, il convertissait, il réparait ainsi par les progrès qu'il faisait pour l'Eglise les brèches qu'il lui avait faites.

Mais que dis-je ? il fait plus pour l'Eglise qu'il n'a fait contre elle, et où le péché avait abondé, la grâce de Jésus-Christ surabonde. *S'il souffre, ce n'est pas seulement avec patience, c'est avec joie (Col., I).* Il montre ses chaînes, non-seulement comme une marque de sa pénitence, mais comme une preuve de l'Evangile qu'il annonçait. Il croyait que ses paroles, quoique confirmées par les miracles, avaient encore besoin d'être appuyées par ses souffrances ? que rien ne persuadait tant la religion de Jésus-Christ qu'une vie vraiment chrétienne, et que la preuve la plus naturelle et la plus efficace de la croix était la croix même. S'il agit, c'est par un principe encore plus noble que ses actions. La charité formait dans son cœur plusieurs passions dominantes et toutes saintes qui le transportaient ; il s'occupait du salut d'un homme seul comme s'il eut dû les convertir tous ; il désirait les convertir tous comme s'il n'y en avait eu qu'un seul. Il n'y a point dans l'Eglise d'infirmité qui ne le touche, de scandale qui ne le dessèche, de division qui ne l'inquiète, de question qu'il ne décide, de discipline qu'il ne règle.

Voilà, messieurs, ce que saint Paul a fait pour Jésus-Christ ; il ne reste plus qu'à nous interroger : Que faisons-nous nous-mêmes pour Jésus-Christ ? Je sais bien que nous le persécutons comme Paul, encore aveugle et infidèle, et qu'il y a plus d'ennemis que d'enfants dans le christianisme. On méprise sa foi quand on ne mène pas une vie conforme à ses connaissances ; on blesse la vérité quand, par des relâchements dans les mœurs, on affaiblit ses préceptes ; on déshonore sa parole quand on l'écoute sans dessein de la pratiquer, quand, au lieu de se préparer à l'entendre par le recueillement et par la prière, on vient dans l'église au hasard et en tumulte, et que d'une assemblée de religion on se fait un rendez-vous de vanité et de curiosité mondaine ; on abuse de ses sacrements quand on s'en approche avec un cœur occupé de ses passions et rempli des

désirs du siècle ; on profane ses mystères quand on y assiste sans attention et sans révérence, quand on fait de la maison de Dieu une maison de conversation et de commerce, et quand on va jusqu'aux pieds des autels insulter à la majesté de Dieu qui y réside.

Mais si nous avons suivi Paul pécheur, pourquoi ne suivrons-nous pas Paul pénitent ? pourquoi ne dirons-nous pas comme lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Que je pense à mon salut ? je déchargerai mon esprit de tous ces soins embarrassants qui m'en détournent ; que je me sauve des périls où je m'expose dans le monde ? je me cacherai dans une retraite où je me ferai au milieu de mon cœur une solitude dans le monde même ; que je restitue un bien mal acquis ? je pèserai ce que votre providence m'a donné, et je rendrai au double ce que mon injustice m'aura fait prendre ; que je m'acquitte du ministère que vous m'avez confié ? j'irai distribuer le pur froment de votre parole à des âmes qui sont dans l'abandonnement et dans la disette. Puissions-nous exécuter aujourd'hui ces bons désirs ; puisse tomber sur nous quelque rayon de cette lumière céleste qui se répandit sur saint Paul ; puisse une voix intérieure abatre notre orgueil comme le sien ; puisse son exemple même être notre instruction pour exercer notre pénitence et pour obtenir la grâce et la gloire que je vous souhaite ! *Au nom du Père, etc.*

SERMON V.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE MADELEINE ,

Prêché à Paris, aux Filles de la Madeleine, l'an 1683.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (S. Luc, ch. VII).

Si vous avez considéré, messieurs, les circonstances de l'évangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui, n'avez-vous pas été touchés de la miséricorde que Jésus-Christ y exerce, et de la pénitence qu'y fait une pécheresse ? n'avez-vous pas reconnu en l'une la force de sa grâce, en l'autre l'efficacité de son amour ?

Forcer les lois de la nature, commander aux flots et aux vents, calmer les orages par sa parole, rendre aux uns l'usage de la lumière, tirer les autres du sein de la mort, rétablir des corps usés et des santés désespérées. Tu l'avais vu, Judée incrédule, et tes prophètes l'avaient fait avant Jésus-Christ. Mais arrêter le penchant des passions et le cours des cupidités humaines ; attirer à soi par une puissance secrète une âme que le monde entraîne, renverser des habitudes et des projets de vanité et de mollesse dans un cœur prévenu, sauver une âme qui se veut perdre, et d'une pécheresse reconnue telle dans la ville, en faire une sainte digne d'être honorée dans toute l'Eglise : il n'appartient qu'au Fils de Dieu.

Aussi sa divinité n'a-t-elle jamais mieux paru qu'en cette rencontre. Il éclaire Ma-

deteine dans ses ténèbres et la détache en un instant de tout ce qu'elle aime : rien ne lui est impossible. Lorsqu'il la voit à ses pieds, il pénètre les jugements du pharisien, et répond à ses secrètes pensées : rien ne lui est inconnu. Il monte, pour ainsi dire, sur son tribunal, non pas pour condamner, mais pour absoudre, et fait connaître qu'il est sauveur et qu'il est juge. Il parle avec autorité et avec empire; par le pouvoir qu'il a sur les âmes, il donne la rémission des péchés, le salut par la foi, le repos et la paix de la conscience (*Luc.*, VII).

Mais quelle fut la pénitence de la Madeleine ? Contrite, confuse, humiliée, elle entre dans la salle du festin où est Jésus-Christ, le visage mortifié, les yeux éteints dans ses larmes, cachant sous le voile de sa douleur ces grâces même innocentes que fait naître la modestie ; chargée d'une boîte de parfums, non pas pour jouir de ces odeurs, mais pour en faire un sacrifice; les cheveux épars, non pas pour couronner sa tête, mais pour essuyer les pieds du Sauveur; honteuse de ses mœurs, de sa gloire, de sa beauté, de tout, hormis de sa pénitence. Mais ne cherchons pas son mérite dans ses actions extérieures, cherchons-le dans les sentiments de son cœur que Jésus-Christ a révélés : *Elle a beaucoup aimé*. Un amour avait fait son crime, et un amour fait sa vertu. Sa vanité l'attachait au monde, et elle était pécheresse; sa charité l'attache à Jésus-Christ, et elle est pénitente, et presque innocente (*Ibid.*).

C'est de ces paroles que nous devons tirer notre instruction. Fasse le ciel que notre foi se réveille par un exemple si touchant; que ces désirs faibles et ces résolutions si souvent stériles de conversion produisent enfin des fruits dignes de pénitence, et que nous cherchions dans notre propre cœur de quoi guérir les faiblesses de notre cœur même ! Adressons-nous à l'Esprit de Dieu pour obtenir cette grâce, par l'intercession de la Vierge, à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria*.

Deux choses sont nécessaires pour une véritable et solide conversion du cœur : une douleur et un amour ; une douleur qui est en nous la première punition du péché, et un amour qui est le premier fruit de la justice ; une douleur qui fasse sentir le poids de notre misère, et un amour qui l'adoucisce ; une douleur ou tristesse selon Dieu, qui produise une conversion stable, et qui, par une vive impression de sa grandeur, nous sauve des rechutes, et un amour qui dilate notre cœur et nous fasse marcher avec joie dans ses commandements. Sans cette douleur, la conversion est fausse ; sans cet amour la conversion est infructueuse : l'une ne produirait que la crainte, l'autre ferait naître la présomption ; mais le mélange de l'une et de l'autre est le tempérament et le caractère de la pénitence chrétienne. Telle est celle de Madeleine. Elle s'afflige à la vue de ses fautes passées, et, les pleurant aux pieds du Sauveur, elle commence à y satisfaire. Mais

l'espérance du pardon, la connaissance des bontés de Jésus-Christ, la reconnaissance de ses grâces l'animent et l'encouragent. La douleur la pénètre, l'amour la transporte. C'est ce qui m'engage à vous faire voir l'amour pénitent de Madeleine, l'amour ardent de Madeleine : 1° la sincérité de sa conversion par sa douleur ; 2° la ferveur de sa conversion par son amour ; voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Représentez-vous d'abord cette pécheresse comme une de ces âmes mondaines que Dieu, par un secret jugement, abandonne à l'esprit du monde ; qu'une jeunesse inconsidérée et une vaine beauté font produire et font recevoir dans les compagnies avec une espèce d'adoration ; qu'une flatterie continuelle du siècle, et plus encore leur amour-propre, le plus dangereux de tous les flatteurs, rendent idolâtres d'elles-mêmes ; qui n'ont d'autre étude que celle de parer leur corps par des ajustements souvent indécents, et d'employer les secrets de l'art pour réparer les défauts ou pour perfectionner les grâces de la nature ; qui, songeant à gagner des cœurs et ne songeant pas à garder les leurs, cherchent des occasions de recevoir dans leur esprit ou d'introduire en celui des autres des affections dangereuses, et comptent malheureusement leurs journées par les passions qu'elles ont causées ou par celles qu'elles ont prises.

Représentez-vous Madeleine dans Jérusalem, ainsi occupée du désir de voir et d'être vue, négligeant et son honneur et sa conscience, se mettant au-dessus des devoirs et des bienséances de son sexe, déroband des âmes à Jésus-Christ, dans le temps qu'il se fatiguait et que, par son excessive bonté, il se préparait à mourir même pour la sienne. Représentez-vous enfin l'oisiveté, le soin de plaire, la passion de paraître, le mauvais emploi du temps et tous les autres désordres qui sont presque inévitables, quand la vanité n'est pas modérée par la crainte de Dieu, ni la beauté réglée par la modestie.

Il faut un coup extraordinaire de la bonté et de la puissance de Dieu pour réduire une âme que les faiblesses de son sexe, l'ignorance de son état, les inclinations de son cœur et une complaisance enracinée attachent au monde et empêchent d'aller à Dieu. Il faut un secours puissant qui la soutienne dans ses infirmités spirituelles, une lumière vive qui lui découvre son intérieur pour lui en faire voir la difformité et la faire rentrer en elle-même, un amour du Créateur qui, par une douce violence, chasse l'amour des choses créées. Le Fils de Dieu l'éclaire, la met elle-même devant ses yeux avec toute l'horreur du péché : voilà sa douleur. Il se présente lui-même à elle, avec tous les attraits de sa grâce : voilà son amour. Elle court à Jésus-Christ pour lui demander plus par ses larmes que par ses paroles, son salut, la seule chose qu'elle souhaite.

De toutes les personnes, dont il est fait

mention dans l'Evangile, qui s'étaient adressées à lui, il ne s'en était presque pas trouvé qui n'eût eu quelque désir d'un bien temporel, et qui ne lui eût fait des prières intéressées. L'un le prie de lui rendre la vue (*Luc.*, XVIII), l'autre lui demande la guérison d'un fils ou d'un domestique (*Matth.*, VIII), l'autre la délivrance d'une fille tourmentée par le démon (*Matth.*, XV); une multitude de malades se trouvaient sur son chemin, ils étaient guéris (*Joan.*, V); mais ce n'était pas pour ces sortes de guérisons que Jésus-Christ était venu. Madeleine est la première qui s'adresse à lui par amour, qui le prie selon ses intentions et qui le reconnaît pour Sauveur des âmes. Elle ne demande ni soulagement ni commodité, mais le pardon de ses péchés, et n'ose même le lui demander que par les marques de son repentir. Elle est la première qui a bien connu la fin pour laquelle Jésus-Christ était venu, qui a porté à ses pieds un cœur chrétien et qui a fait, s'il faut ainsi dire, une pénitence et une oraison évangélique.

Plût à Dieu, messieurs, que nos prières fussent aussi pures, elles seraient plus souvent exaucées! Car que demandez-vous, je parle même de ceux qui se piquent de piété? Les douceurs, les prospérités, les commodités de la vie; la santé d'un fils dont vous faites votre idole, et qui sera peut-être un jour, par les passions que vous lui aurez inspirées, non-seulement le fléau de votre vieillesse, mais encore la cause de votre réprobation; le gain d'un procès qui assurera votre fortune, mais qui ruinera votre humilité; la guérison d'une maladie qui était peut-être la seule croix que Dieu vous avait imposée pour réparer les dérèglements de votre vie; une dignité, un établissement, un mariage où vous regardez l'agrandissement de votre famille et non pas le salut de vos enfants; votre ambition ou votre avarice, et non pas leur vocation. On veut que Dieu bénisse ces intérêts et ces attachements humains : pour cela on porte des offrandes à chaque autel, on intéresse les prêtres, on emploie le saint sacrifice, comme si Jésus-Christ pouvait être le ministre de nos passions, et si cette divine hostie, instituée pour la vie et pour les besoins spirituels des hommes, devait servir à leurs cupidités et leur obtenir des biens temporels qui peuvent les perdre.

Madeleine n'a pas de ces dévotions désordonnées, elle cherche Dieu et ne se cherche pas elle-même. Ce n'est pas la chair, selon les termes de saint Augustin, c'est le cœur qui prie en elle; elle ne veut de Jésus-Christ que ce qui peut l'attacher à lui; bien loin de lui demander, elle lui apporte un parfum précieux (*Luc.*, VII), et ce qu'il aimait encore davantage, les affections sincères d'un cœur pénitent. C'est ce cœur net que Dieu vient de créer en elle, où par une révolution que la grâce a faite, tout est différent et d'une autre forme : autres désirs, autres sentiments, autres plaisirs, autres peines; n'y cherchez plus Madeleine péche-

resse. *C'est ce changement que la droite du Très-Haut a fait* (*Ps.* LXXVI); car en quoi consiste l'essence de la conversion? Est-ce à pleurer? il y a des larmes sans mérite qui coulent sur le péché et qui ne lavent pas le pécheur, qui sont des chagrins de la cupidité, et non pas des tristesses de la pénitence. Est-ce à jeûner? l'Ecriture nous apprend qu'il y a des jeûnes réprouvés et des abstinences hypocrites que Dieu rejette. Est-ce à confesser son péché? ne cherche-t-on pas quelquefois dans ces confessions froides et historiques le soulagement de sa conscience plutôt que l'amendement de sa vie? Est-ce de châtier son corps et de se punir? n'y a-t-il pas des mortifications sans fruit; et qu'importe d'être crucifié, si l'on ne l'est pas avec Jésus-Christ? L'essence de la conversion, c'est de changer de mœurs et de se renouveler dans la justice et la sainteté, par les douleurs de la pénitence et par les douceurs de l'amour divin.

C'est ce qu'a fait Madeleine. Le pharisien la croit la même, et juge témérairement : *S'il savait*, dit-il, *quelle est cette femme* (*Luc.*, VII), c'est lui-même qui la méconnaît; il s'élève par sa présomption et par son orgueil, tandis que cette femme justifiée rentre dans son néant; il ne veut pas, lors même qu'il la voit pénitente, croire qu'elle ne soit plus pécheresse, et il se croit juste, lors même qu'il est pécheur et grand pécheur. Ne remarque-t-on pas tous les jours de pareils aveuglements dans le monde. Combien voit-on de gens austères pour les autres, doux pour eux-mêmes, couvrir, à l'ombre d'une orgueilleuse et fausse vertu, des vices intérieurs et spirituels qu'on se pardonne aisément, parce qu'ils ne se font presque pas sentir, et qu'on ne corrige presque jamais, parce qu'ils ne font point de confusion au dehors, critiquer cependant la conduite de tout le monde et tenir un tribunal toujours dressé pour juger souverainement sur les moindres apparences les actions les plus innocentes? Combien voit-on de femmes, parce qu'elles ne tombent pas dans des péchés grossiers, insulter sans compassion à la fragilité et à la faiblesse, faire des crimes de tous les soupçons qu'elles ont, décrier même la vertu quand elle ne garde pas à leur gré toutes leurs scrupuleuses bien-séances, médire de toutes les autres, parce qu'elles sont à couvert d'une espèce de médisance; comme s'il leur était permis d'être colères, impatientes, vaines, par la raison qu'elles sont chastes, et comme si elles avaient toutes les vertus, parce qu'il y a un vice qu'elles n'ont pas.

C'est ainsi qu'on méprise souvent des personnes que Dieu a pourtant touchées intérieurement, et qu'il élèvera peut-être à une grande perfection. Madeleine sait déjà souffrir le mépris, elle ne pense qu'à réparer ses péchés, elle emploie ses yeux, ses cheveux, sa bouche, ses parfums à la satisfaction qu'elle doit à Jésus-Christ. Tout autant d'instruments de péché sont autant de sujets de vertu pour elle. Ses plaisirs se

tournent en sacrifices, le nombre de ses crimes devient le nombre de ses pénitences, et dans les mouvements de son zèle elle consacre à Dieu, dans l'amertume de son âme, ce qui lui avait aidé à le mépriser par ses offenses.

Elle suit tout l'ordre de la justice ; c'est une des principales règles de la conversion, qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre le péché et la pénitence : *Enfants d'Israël, convertissez-vous de la même manière que vous m'avez offensé*, dit le prophète (*Isa.*, XXXI). Vous m'avez offensé de tout votre cœur, convertissez-vous de tout votre cœur ; que votre douleur soit aussi profonde que votre péché, afin que le remède soit proportionné à votre plaie ; ce qui fait dire aux Pères de l'Eglise, tantôt qu'il faut effacer de grandes fautes par un grand amour ; tantôt que chacun, selon ses besoins, doit se faire une mesure de larmes, c'est-à-dire une proportion et une convenance de pénitence ; tantôt qu'il y a une compensation de justice et une équité qui règne dans la conduite des pénitents, sans laquelle ils ne font que des demi-satisfactions à la justice divine ; tantôt qu'il faut laisser à Dieu les diminutions qu'il veut faire sur les peines dues à nos péchés, par sa souveraine miséricorde, mais que nous devons nous juger nous-mêmes à la rigueur, et ne pas demeurer au-dessous de ce que nous méritons.

N'est-ce pas là la maxime que notre sainte pénitente a observée. Ses désordres avaient été publics, elle veut que la satisfaction qu'elle en fait soit publique. Elle édifie ceux qu'elle avait scandalisés ; elle méprise tout ce qu'elle a autrefois aimé, et ramasse tout cet amour qu'elle avait dispersé par les créatures pour en faire un sacrifice au Seigneur, où tout doit être brûlé par le feu céleste. Quels projets de retraite ne fait-elle pas pour expier ces libertés que donne le commerce du monde ? quels arrêts ne prononce-t-elle pas contre tout ce qui l'a séduite ou qui pourrait encore la séduire ? quelle guerre ne déclare-t-elle pas à ses sens afin de leur faire payer, par une mortification et par une sévérité continuelle, les trahisons qu'ils lui ont faites ? La croix ne l'étonnera point, elle ne craindra ni les reproches ni les menaces des Juifs.

D'où vient que nous tremblons au seul nom de pénitence ? que notre esprit et notre cœur frissonnent quand on nous parle d'humiliation, de sujétion et de souffrance ? que tous nos sens se révoltent contre les saintes sévérités de l'Evangile ? C'est que nous regardons la pénitence, non pas comme un ouvrage du Saint-Esprit, mais comme le tourment et l'affliction de l'homme ; nous connaissons les douleurs qui la composent, non pas les onctions qui l'adoucissent. C'est qu'on n'aime point. Je ne vous dirai pas qu'il faut vous briser de douleur et vous noyer dans vos larmes, je ne vous arracherai pas ces ornements, ces objets de vos vanités, je ne veux pas vous ployer malgré vous sous le joug de la servitude. Aimez et

faites ce que vous voudrez, les chaînes de vos péchés se rompront comme d'elles-mêmes, votre vanité s'évanouira sans violence, et vous vous réduirez à la simplicité chrétienne, vos aumônes vous tomberont presque des mains. Que je sois assuré de votre cœur, et je m'assure de vos œuvres, les voies les plus difficiles s'aplaniront devant vous, votre cœur ira à Dieu sans obstacle dans vos oraisons, cette onction spirituelle adoucira les amertumes de la pénitence, elle fera fleurir les épines du désert, elle parfamera vos croix, et cet amour pénitent deviendra un amour fervent comme celui de Madeleine.

SECONDE PARTIE.

Comme c'est Dieu qui fait les justes et qui convertit les pécheurs, qui conserve l'innocence des uns et qui forme la pénitence des autres, ils sont également obligés de le servir et de l'aimer, en reconnaissance des grâces qu'ils en ont reçues. Les uns doivent bénir la main qui les soutient, les autres la main qui les relève ; ceux-là doivent sentir sa protection dans les péchés qu'ils n'ont pas commis, et ceux-ci doivent louer sa miséricorde dans les péchés qui leur ont été pardonnés. C'est ainsi que raisonne saint Augustin.

Il semble pourtant que les pénitents sont plus obligés que les autres à la ferveur de la charité. Celui qui s'est maintenu dans l'innocence de son baptême, n'a qu'à jouir paisiblement des fruits d'une tranquille conscience. Qu'il ait soin d'entretenir l'amour de Dieu dans son cœur, comme ce feu sacré qui brûlait autrefois dans le sanctuaire, par les exercices d'une fidèle piété et d'une humble persévérance ; qu'il marche en repos dans les voies de la vérité, et qu'il attende au bout de sa course cette couronne de justice que le Seigneur a promise à ceux qui le servent.

Mais pour les pénitents, ils ont été justifiés, ils ont été réconciliés, double grâce et par conséquent double amour. Il faut qu'ils réparent par des efforts de charité leurs infidélités passées, qu'ils redoublent leur piété, parce qu'ils l'ont interrompue, qu'ils rachètent le temps et qu'ils se récompensent des pertes qu'ils ont faites par les acquisitions qu'ils font pour l'éternité ; qu'ils remontent à l'origine de la foi, qu'ils se remettent dans l'ordre et dans la justice, et que par la force de l'amour et de la douleur ils regagnent, pour ainsi dire, le mérite de leur innocence. Tout doit exciter leur ferveur, les réflexions du passé, les précautions pour l'avenir, l'expérience de leur faiblesse, la vue des miséricordes de Dieu, le désir de lui plaire et la douleur de lui avoir déplu ; voilà l'état de Madeleine. Tout est vif dans sa conversion, l'empressement qu'elle a pour aller à Jésus-Christ, les larmes qu'elle verse, l'humilité qu'elle témoigne, l'amour dont elle est embrasée. Les mouvements de son âme sont encore plus ardents que ceux du dehors, et la pénitence du cœur, que Dieu seul connaît, est encore bien

plus grande que celle qui paraît dans ses actions. Voyons-en les principales circonstances.

Dès qu'elle fut éclairée elle fut touchée, elle eut recours à Jésus-Christ sans délai, sans résistance; elle ne crut pas que la beauté ni la jeunesse fussent des titres suffisants pour autoriser sa vanité, et n'attendit pas que l'âge eût usé les tendresses de son cœur ou changé les traits de son visage; elle ne délibéra point, ne s'essaya point, ne prit pas d'une main trébuchante ses liens l'un après l'autre, et ne perdit pas sa conversion à force de la ménager; elle ne chercha pas des docteurs de la loi faciles et accommodants pour calmer ses remords et pour apaiser par des traditions humaines le premier trouble de sa conscience; elle ne porta pas un dessein de conversion jusqu'à l'extrémité d'une maladie pour mourir avec quelque honneur, après avoir vécu sans retenue, et donner au moins à Dieu les restes d'une vie ennuyeuse et désormais inutile au monde : Elle connaît, elle va. Il n'y a point d'intervalle entre l'inspiration, la résolution et l'exécution de sa pénitence; la charité que Dieu avait répandue dans son cœur la portait déjà aux pratiques les plus parfaites du christianisme.

Je sais bien, messieurs, qu'il y a des grâces et des vocations qui sont au-dessus de la loi commune; que Dieu triomphe, quand il lui plaît et comme il lui plaît, des volontés les plus rebelles par sa miséricorde toute-puissante; qu'il n'a besoin pour agir, ni de la disposition des sujets, ni de la succession du temps; et que la Madeleine est une de ces âmes choisies qu'il regarde plus efficacement, qu'il purifie et qu'il échauffe de son amour d'une façon plus particulière. Je sais que les vocations ordinaires se font par des progrès successifs et par des impressions lentes. Le voile que les passions mettent devant nos yeux se lève insensiblement, une lumière céleste vient à paraître, on s'aperçoit de sa faiblesse et de son orgueil. La crainte des jugements de Dieu resserre la cupidité; une étincelle de charité se rallume dans notre cœur; on entre dans les sentiers de la justice à la faveur de la foi qui sert de guide, et de l'espérance qui anime. On tombe et l'on se relève, on recule et l'on avance, jusqu'à ce que fortifié par le secours du ciel et par les pratiques de la pénitence, on court enfin dans les voies de la perfection évangélique.

Il y a même de la prudence dans ces conversions nouvelles à ne pas s'élever au-dessus de ses forces. La vie spirituelle a son enfance : il faut s'établir dans la piété avant que de s'y signaler, regarder les grandes choses dans la religion et s'en tenir à celles qui sont possibles; s'exciter à la vue de la perfection et se confondre par la considération de sa faiblesse. Il faut avoir du moins la ferveur des désirs, si l'on ne peut avoir la grandeur des œuvres; s'exercer dans l'humilité, dans la mortification et

dans la prière, et cueillir au pied de la croix, de petites vertus, si l'on n'a pas la force d'aller aux grandes. Il faut combattre vos passions séparément, si vous ne pouvez les vaincre toutes ensemble; et s'il ne vous est pas donné de fendre les airs comme des aigles, et d'aller vous perdre heureusement dans une sublime contemplation des mystères, volez du moins terre à terre, et gémissiez, comme les colombes, dans la simplicité de votre cœur et dans l'amertume de votre âme.

L'amour fervent de Madeleine l'attachoit incontinent à Jésus-Christ, la rend insensible aux jugements et aux reproches des hommes. Avec quelle résolution entreprend-elle sa pénitence ! Elle va sans être appelée dans une maison étrangère troubler la joie d'un festin par une importune tristesse; se jeter aux pieds du Sauveur sans craindre ce qu'on dira, ou de sa vie passée, ou de sa hardiesse présente; faire par cette action extraordinaire comme une confession publique de ses désordres, et souffrir pour première peine de ses péchés et pour première preuve de sa conversion, l'injuste murmure que l'orgueil des pharisiens et sa mauvaise réputation attireraient sans doute sur elle. C'est la première qui a osé confesser Jésus-Christ devant les hommes, et qui même, en présence de ses ennemis, n'a pas rougi de son Evangile.

Vous le savez, messieurs, un des principaux obstacles à la conversion des pécheurs, c'est une fausse pudeur et une appréhension lâche des jugements et des railleries du monde. Le roi-prophète s'en était plaint, *qu'on recherchait sa vie passée, qu'on disait de lui mille choses vaines, qu'on lui tendait tous les jours des pièges, parce qu'il menait une vie réglée et qu'il commençait à être homme de bien* (Psal. XXXVII); et saint Paul l'a déclaré à tous les chrétiens dans son épître à Timothée : *que tous ceux qui ont dessein de vivre dans la piété, seront exposés aux reproches et aux persécutions des hommes du siècle* (II Timoth., III). On ne l'éprouva jamais mieux qu'en ce temps : car d'un côté la dévotion est si décriée par l'abus qu'on en fait, qu'on ne sait presque plus ce qu'il faut blâmer ou ce qu'il faut approuver. L'ambition et l'intérêt se cachent souvent sous des apparences de religion. D'ailleurs la malignité est devenue si grande, qu'on empoisonne tout, qu'on médit de tout. On voit le mal où il n'est point, et l'on ne veut pas reconnaître le bien là où il est, et sous prétexte qu'il se trouve en général une fausse dévotion, on a peine à vouloir croire en particulier qu'il y en ait de véritable.

Qu'un homme, après de longues réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies, des emplois mêmes où il sait, par sa propre expérience, qu'il expose son salut; qu'il distribue ses biens aux pauvres, et qu'il assiste plus souvent et plus dévotement aux sacrés mystères; qu'une dame encore à la fleur de son âge, renonce au luxe et à la vanité et se réduise aux règles de la

modestie chrétienne ; qu'elle visite les hôpitaux et les églises ; on cherche les raisons de ce changement et l'on prend toujours les moins charitables. On donne autant qu'on peut un tour ridicule à ces conversions : c'est qu'on aime à se distinguer, c'est qu'on donne dans les nouveautés, c'est qu'on suit son humeur et son caprice, c'est le mauvais état de ses affaires, c'est la légèreté de l'esprit humain. Combien d'actions de piété sont demeurées sans effet dans l'esprit de ceux qui les avaient résolues ? Combien de pénitences naissantes ont été étouffées ? Combien d'âmes ont été comme arrachées à Jésus-Christ par ces dégoûts qu'on leur a donnés, qui tombant sur des conversions mal assurées, à peu près comme ces froids et ces gelées hors de saison qui surprennent des fruits encore tendres et naissants, leur ôtent toute espérance d'accroissement et de maturité.

Que si cette malignité est grande, combien est déraisonnable la faiblesse de ceux qui, sur la crainte des bruits et des opinions des hommes, abandonnent, ou n'osent accomplir les desseins qu'ils auraient de servir Dieu ; qui cachent le bien qu'ils font, non pas par humilité ou par précaution, mais par timidité et par honte, et qui appréhendent de passer pour inconstants, parce qu'ils sont devenus sages.

Madeleine surmonte cette tentation des respects humains. Tout lui est indifférent, hormis son salut ; rien ne la trouble que son péché, et s'il lui reste quelque gloire, c'est celle qu'elle peut tirer de sa confusion. D'où lui vient cette fermeté ? Les Pères en donnent deux raisons. La première, c'est qu'on ne craint qu'à proportion que l'on aime, dit saint Augustin. Ces deux passions s'entre-suivent. Or, Madeleine n'a qu'un amour, et par conséquent qu'une crainte. Elle ne compte pour rien d'être jugée des hommes, parce qu'elle ne reconnaît plus que Jésus-Christ ; et comme elle met toute son affection à le servir, elle met toute son appréhension à lui déplaire. D'où vous pouvez conclure, que si vous vous troublez de ce que les hommes disent ou pensent de vous, c'est que votre cœur est partagé. Vous avez deux amours, et par conséquent vous avez deux craintes. Vous craignez Dieu, parce que vous avez quelque désir d'être à lui. Vous craignez le monde, parce que vous n'en êtes pas encore détaché. Vous voudriez trouver le secret de ne perdre ni votre salut, ni votre repos ; de servir en même temps deux maîtres, contre les règles de l'Evangile (*Matth.*, VI), et d'avoir ce cœur double que Dieu maudit dans ses Ecritures (*Eccli.*, II). Quelque bonne intention que vous croyiez avoir de vous corriger, quelque repentir que vous fassiez paraître à l'extérieur, de votre conduite passée ; quelque inspiration que vous ayez reçue de Dieu : si vous rougissez de votre pénitence, vous ne haïssez pas assez votre péché ; et si vous craignez de déplaire au monde, croyez-moi, le monde ne vous déplaît pas.

La seconde raison de l'intrépidité de cette

sainte pénitente, c'est, dit saint Grégoire, qu'elle rougissait tellement d'elle-même, au fond de son cœur, qu'elle ne voyait rien au dehors d'elle qui fût capable de la faire rougir. C'est cette confusion intérieure qui l'occupe. Elle ressent son mal, et court au remède, fermant les yeux à tout ce qu'elle pouvait voir, les oreilles à tout ce qu'elle pouvait entendre. Que le monde la juge comme il voudra, elle se juge elle-même dans sa conscience. Attentive à ses propres accusations, elle n'écoute pas celles des autres. Pleine de douleur, incapable de crainte, pénétrée de componction et de regret, elle demeure aux pieds du Sauveur, trop heureuse si par sa douleur et par sa confusion publique, elle peut obtenir la grâce qu'elle lui demande.

Si nous avons, comme elle, une douleur véritable de nos péchés, rien ne pourrait affaiblir notre pénitence : mais où trouve-t-on aujourd'hui de ces conversions généreuses ? Dieu parle, on se sent ému, mais on n'est pas pour cela converti. A chaque pas qu'on fait dans la piété, on s'arrête pour écouter ce que dit le monde. Pour peu que les hommes sechoquent de notre dévotion, nous nous effrayons, comme s'ils étaient nos souverains juges. Une secrète vanité nous fait croire que chacun a les yeux sur nous, sans que personne nous regarde. C'est que nous ne sommes pas recueillis en nous-mêmes, que notre pénitence n'a ni amour, ni douleur sincère. Nous ne pouvons souffrir d'être méprisés, parce que nous sommes remplis de bonne opinion de nous-mêmes, et nous n'avancions pas dans la vertu, parce que nous sommes plus en peine de notre réputation que de notre innocence, et que nous avons plus d'attention à ce que les hommes jugent ou pensent de nous, qu'à ce que Dieu demande, ou à ce que nous lui devons pour satisfaire à sa justice.

Notre sainte pénitente en s'approchant de Jésus-Christ ne songe ni à sa réputation, ni à sa justification, ni à ses intérêts selon le monde : elle ne vient que pour se condamner, et pour mériter que Jésus-Christ prenne sa défense. Son juge même devient son protecteur ; par une heureuse surprise, celui qui devait prononcer son arrêt, veut faire lui-même son apologie. Au lieu de lui reprocher sa vanité, il rend témoignage de sa conversion et de son amour. Pour apprendre, dit saint Grégoire, à ses ministres qu'il appelle à la conduite des âmes, de ne pas rebuter par une indiscrete sévérité ceux qui ont recours au tribunal de sa grâce, d'avoir pour eux des entrailles de pères, quand par une humble et sincère confession, ils vont chercher à leurs pieds le véritable remède à leurs plaies, et d'exercer leur charité, en exerçant ses miséricordes.

Combien cette bonté du Fils de Dieu anima-t-elle la ferveur, la reconnaissance et la fidélité de Madeleine ! Elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose de ses larmes, elle les baise, elle les parfume, elle les essuie avec ses cheveux. C'est à ses pieds, dit saint Paulin, qu'elle se dresse comme un autel et

un sanctuaire, sur lequel elle lui offre avec une foi vive, le véritable sacrifice, qui est celui d'un cœur contrit et humilié. C'est là que perdant l'usage de la parole, et parlant pourtant par ses pleurs, par ses soupirs, et par son silence même, elle demande la rémission de ses péchés, dont elle se confesse indigne. C'est là que cette âme conquise vient en posture de suppliante se présenter à son vainqueur, pour apprendre ses volontés, et recevoir avec respect les lois et les règles de son heureux esclavage. C'est là qu'arrêtant et purifiant par ses chastes regards, ses yeux autrefois impurs et volages; et qu'employant à un office de religion, ses cheveux qui avaient été un des principaux ornements de sa vanité, elle consacrait les dépouilles d'Egypte à la gloire du tabernacle et faisait servir à Jésus-Christ tout ce qu'elle avait fait servir au monde.

Preuve infailible d'une solide conversion. Pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut aimer, et pour aimer véritablement, il faut le témoigner par des effets et par des œuvres. Mais est-ce aimer Jésus-Christ, que de penser qu'on l'aime dans de vaines spéculations, ou de le dire dans des formules de dévotions et de prières? Est-ce l'aimer que de n'avoir point de goût pour sa parole, point de chaleur pour ses intérêts, point de soumission pour ses volontés, quand elles répugnent à nos inclinations, et qu'elles choquent notre amour-propre? Est-ce l'aimer que d'approcher de ses autels sans respect et sans réflexion, et de le recevoir dans le sacrement de l'Eucharistie avec un cœur, où fume peut-être encore le reste de nos passions mal éteintes? Est-ce l'aimer que de regarder sans pitié les misères des pauvres, et de n'oser tirer du fond de notre luxe et de nos vanités, de quoi fournir à nos aumônes?

Que nous sommes éloignés de Madeleine! Sa conversion fut parfaite, mais elle fut encore constante. La charité de sa nature est immortelle et ne finit point: tout dans le monde est sujet à la décadence: *La science se détruit*, dit l'Apôtre, *les prophéties s'anéantissent* (I Cor., XIII). Les vertus n'ont plus d'action après la mort, parce qu'elles n'ont plus d'objet: la charité seule ne manque jamais. Elle passe du temps à l'éternité, parce qu'elle tend à Dieu et qu'elle s'unit à Dieu, qui n'a ni commencement, ni fin, ni vicissitude. Telle fut la charité dans le cœur de cette pénitente. Elle y soutint sa pureté sans affaiblissement, et conserva, ce qui n'arrive que rarement dans nos affections, sa violence et sa durée. Depuis qu'elle eut commencé d'aimer Jésus-Christ, elle ne cessa de l'aimer. Elle le suit pour écouter ses paroles, pour voir ses actions, pour le servir dans ses besoins. Ira-t-il dans le château de Béthanie? elle répandra sur lui ses parfums, même jusqu'à la profusion. Le conduira-t-on au supplice? elle ira sur ses traces, compagne inséparable dans ses ignominies et dans ses souffrances. Expirera-t-il sur la croix? elle recueillera son sang, et le mêlera avec ses larmes. Sera-t-il dans le fond

d'un sépulcre? elle s'y reposera en la compagnie des anges. Ressuscitera-t-il glorieux? elle sera comme l'aurore de ce soleil renaissant, et l'adorera dans sa gloire. Montera-t-il au ciel? son cœur y volera par avance, et son âme, occupée du souvenir de ses bienfaits, de la méditation de ses mystères, du désir et de l'espérance de le retrouver, soulagera par ses dévotes pensées, l'impatience de son amour.

Je sais, messieurs, qu'il y a des cœurs où le Saint-Esprit se plaît à répandre sa charité; que les lampes de ses épouses sont des lampes de feu et de flammes, et que Madeleine vous paraît un miracle, plutôt qu'un modèle de conversion. Mais Dieu n'est-il pas le maître de nos volontés comme de la sienne? La loi de la charité n'a-t-elle été faite que pour elle? Jésus-Christ ne l'a-t-il pas proposée pour exemple, et ne dit-il pas à chacun de nous comme au pharisien: *Voyez-vous cette femme* (Luc., VII)? Vous êtes d'une nature fragile, n'a-t-elle pas eu ses fragilités? Vous vivez dans le tumulte du monde, n'y avait-elle pas vécu? Vous avez eu une éducation molle, n'avait-elle pas été nourrie délicatement? Cependant elle se rend lorsque Dieu l'appelle, et vous résistez: *Voyez-vous cette femme?* Vous croyez que le temps ne vous peut manquer, quand vous serez fatigués de vos passions, quand vous serez contents de votre fortune, et que quelques soupirs poussés en mourant, du fond d'une conscience effrayée, fléchiront à propos la justice de Dieu, que vous avez tant irritée: *Voyez-vous cette femme?* qui consacre ses plus beaux jours, et renonce au monde, lorsqu'elle pouvait en jouir, et qu'elle était encore en état de plaire? Vous vous étonnez des difficultés de la pénitence; tout vous rebute, tout vous paraît au-dessus de vos forces: comment quitter cette habitude? comment rompre cet engagement? Une fille faible ne trouve rien de difficile, quand il s'agit de chercher ou de suivre Jésus-Christ: *Voyez-vous cette femme?* Vous menez une vie mondaine, mêlée de quelques pratiques de religion, passant par une vicissitude continuelle du péché à la confession, de la confession au péché, et croyant avoir droit de retomber, parce que vous faites de temps en temps quelque effort pour vous relever; voyez Madeleine, à qui il ne faut qu'une confession, qu'une absolution, qu'une pénitence.

Concluons l'éloge de cette sainte avec saint Paulin: aimons-donc comme elle celui à qui notre amour est dû si uniquement et si légitimement: donnons un sacré baiser à celui dont l'attouchement nous rend chastes. Unissons-nous par une sainte union à celui qui en nous unissant à lui, nous rend vierges. Assujettissons-nous à ce grand maître qui nous tenant au-dessous de lui, nous met au-dessus de tout le monde. Tombons aux pieds de celui qui nous relèvera de toutes nos chutes. Mourons enfin en celui qui est la source de la vraie vie, afin que nous puissions régner avec lui dans la gloire que

je vous souhaite. *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

SERMON VI.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE.

Préché à Paris dans l'église des Pères-de-Saint-Antoine, l'an 1684.

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo, in Deo.

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu, avec Jésus-Christ (Coloss., ch. III).

Mourir et vivre avec Jésus-Christ, mourir au monde et vivre en Dieu, c'est, au sentiment de l'Apôtre, la profession de tous les chrétiens; parce que, ayant été baptisés dans la mort et dans le sang du Fils de Dieu, il est juste qu'ils se remplissent de son Esprit et qu'ils mènent une vie conforme à la sienne, détachée des sens, libre des passions de l'âme, toute pure, toute céleste. Mais c'est la vocation particulière de ces chrétiens qui, aspirant non-seulement à la sainteté, mais encore à la perfection de la sainteté, comme parle saint Bernard, loin de la corruption et du commerce même du monde, se sont ensevelis tout vivants dans des tombeaux, n'ayant d'autre vue que celle du ciel, d'autre exercice que la pénitence, d'autre consolation que la foi, d'autre entretien que l'oraison, d'autre espérance que leur salut, et d'autre témoin de leurs actions que Dieu, qui en était l'objet et la fin, et qui en devait être la récompense.

Tel fut le grand saint Antoine, dont je dois aujourd'hui vous représenter les vertus: cet homme que Dieu tira, pour ainsi dire, de la masse des autres hommes, et qu'il cacha près de cent ans, par une grâce particulière, dans le secret de sa face (*Psal. XXX*), selon l'expression du roi-prophète, pour le sauver de la malice du siècle, et pour donner aux âges suivants l'exemple d'une innocence pénitente: cet homme qui, comme une chaste colombe, soutenu sur les ailes d'une foi vive et d'une charité fervente, s'envolant du milieu du monde pour aller chercher une terre nouvelle et des cieus nouveaux, traça les routes du désert, et apprit à gémir devant Dieu dans les solitudes: cet ange qui, tout mortel qu'il était, s'étant rendu comme invisible, protégea les empires par ses prières, soutint l'Eglise par la pureté de sa foi, confessa le nom de Jésus-Christ par les austerités et les souffrances de sa vie, confondit la sagesse humaine par sa simplicité évangélique, combattit les hérétiques par la force de sa parole et par l'efficacité même de son silence, dompta les démons et triompha de l'enfer par les secours du ciel et par la constance; et dont la vie surpassant la portée et les lumières ordinaires de la raison, fut un miracle de la grâce de Jésus-Christ, et une preuve de la vérité de sa religion. C'est ainsi que parle saint Athanase.

Il y a des mystères dans la vie de quelques saints, comme dans celle de Jésus-Christ même, qui n'entrent point dans l'es-

prit de l'homme, si Dieu ne les révèle par les docteurs de son Eglise; et les vertus d'Antoine auraient été peut-être incroyables, si Athanase ne les eût écrites, ne les eût vues. La Providence divine a voulu que le même saint qui soutenait la vérité de sa génération éternelle, autorisât une vie, qui est un des plus puissants ouvrages de sa grâce; que la même main qui signait la condamnation des ariens par les témoignages des Ecritures, signât la condamnation des libertins par les exemples de saint Antoine, et que celui que Dieu avait choisi pour le défenseur de la divinité de son Fils fût le témoin de la sainteté de ce fameux anachorète.

Esprit-Saint qui l'avez conduit dans le désert, rompez ces funestes liens qui nous attachent encore au monde; jetez dans le cœur de mes auditeurs ces mouvements subits de conversion et de pénitence, que vous inspiriez autrefois jusque dans les palais de Rome et dans les cours des empereurs, au récit de l'histoire de saint Antoine; fortifiez le courage des faibles par l'idée de ces vertus extraordinaires; brisez l'orgueil de l'esprit humain à la vue de cette bienheureuse ignorance; faites enfin que notre ferveur se réveille et que nous imitions, selon nos forces, ce que nous aurons admiré. C'est ce que nous vous demandons par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

Comme l'essence et la grandeur de Dieu consistent dans cette souveraine indépendance, qui le met au-dessus de tous les biens qui sont hors de lui, et dans cette parfaite jouissance de lui-même, qui lui fait trouver au dedans de lui sa vie et sa béatitude éternelle; ainsi la perfection de l'homme consiste dans le détachement de toutes les choses créées, qui ne méritent ni son cœur ni son affection; et dans l'union avec Dieu, qui est la source de son bonheur et la fin de tous ses desirs. C'est le raisonnement de saint Augustin (*De Civit. Dei, l. X, c. 4*). Or, messieurs, quel saint a jamais moins participé aux soins, aux desirs et aux coutumes du siècle? a jamais moins retenu des sentiments, des inclinations, des nécessités et des dépendances de la nature? s'est jamais rendu plus inaccessible aux hommes et aux passions humaines, que saint Antoine? Quel saint a jamais eu plus de pureté, plus de zèle, plus de ferveur, plus d'amour pour Dieu, que celui-ci, qui, s'élevant au-dessus de toutes les choses visibles et passagères, et cachant sa vie en Dieu, selon les paroles du saint Apôtre, n'a vécu que pour l'adorer, n'a pensé que pour le prier, n'a parlé que pour le louer, n'a désiré que pour le posséder, n'a travaillé et n'a souffert que pour le mériter? C'est ce qui me détermine à vous faire voir aujourd'hui cette mort spirituelle de saint Antoine, dans une entière séparation des hommes; cette vie spirituelle et céleste de saint Antoine dans les exercices de sa retraite. 1^o Antoine mort au monde avec Jésus-Christ dans le désert; 2^o Antoine vivant en Dieu dans le désert, comme Jé-

sus-Christ; c'est là tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a rien de si conforme à la loi de Dieu, rien de si souvent recommandé dans les Ecritures que la retraite, c'est-à-dire la fuite et la séparation du monde : *Sortez, sortez, éloignez-vous*, disait le Prophète (*Isa.*, LII). C'est le premier conseil que saint Pierre, rempli des lumières et des impressions récentes de l'Esprit-Saint, donne à des âmes contrites : *Sauvez-vous de cette race corrompue* (*Act.*, II). C'est un ordre de Dieu, qu'une voix céleste porte à son peuple et qui retentit dans les airs : *Sortez de Babylone, et ne vous rendez pas complices de ses crimes* (*Apoc.*, XVIII). C'est la première pensée que Dieu inspire à ceux qu'il veut engager à son service, et une pratique si importante, qu'il semble que saint Paul ait réduit tout le dessein et tout le fruit de l'incarnation du Fils de Dieu, à cette séparation du siècle (*Galat.*, I) : siècle trompeur et méchant, où les mœurs sont corrompues par les relâchements, les vérités diminuées par les erreurs, les vertus affaiblies par les mauvais exemples, et les vices accrus par le libertinage et l'impénitence; où le mensonge déguise tout, où la vanité s'insinue dans tous les cœurs, où l'intérêt propre occupe toutes les pensées, où croissent presque malgré nous une foule de désirs séculiers, par les discours, par les actions et par la vue des gens du siècle; où le péché s'établit par des occasions dont se forment les engagements, par des coutumes qui deviennent des nécessités, par des bien-séances dont on se fait de misérables devoirs, par des imitations auxquelles on est assujéti, et par l'orgueil et la complaisance qu'on se communique les uns aux autres.

Les saints ont tremblé dans la crainte de ces dangers; et, touchés de l'Esprit de Dieu, ils ont cru qu'il valait mieux vivre hors du commerce et de la société des pécheurs, dans les austérités de la pénitence et dans l'obscurité du désert, que de traîner au milieu du monde une vie tumultueuse, un salut hasardé, une conscience agitée et une éternité douteuse. Dieu, par sa miséricorde, fit comprendre à saint Antoine ces vérités. Il permit qu'il fût élevé par des parents eux-mêmes détachés du monde. Il se trouva renfermé dans l'enceinte d'une famille paisible et pieuse. Il fut comme voué à la solitude dès son enfance; et son premier hermitage fut la maison de son père. C'est là que sous une vertueuse discipline, on le tint comme à couvert des embûches et des tentations de l'esprit du monde; c'est là que sur le fond de la grâce de Jésus-Christ, qui détournait ses yeux et son cœur de la vanité, à la vue des exemples domestiques qui le portaient au mépris des choses visibles, il établit son innocence et conçut le dessein de n'être qu'à Dieu; c'est là que, renonçant à la science et à l'étude des lettres humaines, il se destinait à un silence éter-

nel, pour éviter tout commerce avec les hommes, et n'avoir que Dieu seul pour entretien et pour maître. C'est ainsi qu'il croisait, qu'il se fortifiait en esprit, à l'exemple de Jésus-Christ, et qu'il s'accoutumait à vivre dans les déserts (*Luc.*, VIII).

Qu'il serait à souhaiter que tous les pères eussent les mêmes soins de leurs enfants! et combien de vies chrétiennes sont étouffées aujourd'hui par des éducations mondaines? A peine les a-t-on consacrés à Jésus-Christ par le baptême, qu'on les lui ravit pour les rendre de nouveau esclaves du monde, auquel ils viennent de renoncer; à peine se sentent-ils, à peine savent-ils parler, qu'on leur apprend à flatter, qu'on les accoutume à être flattés. On allume, par des caresses et des approbations indiscrettes, les premiers feux de leurs cupidités naissantes; on jette dans leurs cœurs encore tendres, des semences d'ambition qui ne croissent que trop avec l'âge; on se met en peine de les rendre polis et civils, en leur révélant tous les secrets de la chair et du sang; et non pas de les rendre vertueux, en leur apprenant les mystères de Jésus-Christ; on les produit dans les compagnies, pour leur faire perdre cette pudeur et cette innocence qui ne reviennent plus, et pour les familiariser avec la vanité, la volupté et le mensonge; on les sacrifie au démon en les immolant aux torrents, comme parle le prophète Isaïe (*Isa.*, LVII), c'est-à-dire en les exposant au courant du monde et aux torrents de la coutume et de la nature corrompue.

Ce fut donc sur les inspirations de Dieu et sur les instructions paternelles, que saint Antoine dressa le plan d'une retraite, dont il n'avait aucun exemple. Il s'y dispose par un renoncement intérieur à toutes les commodités de la vie, et par un abandonnement actuel des biens qu'il possède. Il entend les paroles de Jésus-Christ qu'on lit dans l'Eglise : *Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et me suis* (*Matth.*, XIX). Il ne crut pas que ce fût une lecture faite au hasard, il n'en fit pas des applications étrangères; il ne s'effraya pas d'une sentence qui le condamnait à la pauvreté, et qui retranchait la cupidité jusqu'à la racine. Il ne se tint pas aux bornes d'une médiocre et faible vertu; et, sans examiner la différence des conseils et des commandements évangéliques, il prit pour lui ce qui s'adressait aux parfaits. Il ne retint pas son patrimoine sous prétexte de ses bonnes intentions, et ne se mit pas en danger d'en abuser, dans la vue du bon usage qu'il en voulait faire. Il prit pour lui ces paroles du Fils de Dieu, il crut à l'Evangile simplement, il ouït l'oracle, et il l'accomplit.

Ce fut alors qu'ayant quitté tout ce qu'il possédait au monde, il résolut de quitter le monde même, pour se perdre dans les déserts, par une séparation volontaire et courageuse de tout le commerce des hommes. Jusqu'à lui il y avait eu je ne sais quoi de lâche dans la retraite; et la persécution avait

fait plutôt des lugitifs que des solitaires. L'Eglise avait toujours gémi sous le poids de ses premières tribulations. Le glaive des tyrans, levé sur la tête de tous les fidèles, immolait les uns, écartait les autres ; il n'y avait d'autre habitation pour les chrétiens, que les prisons ou les déserts, et l'on peut dire que le royaume de Jésus-Christ était composé de martyrs ou de solitaires. Le seul moyen d'échapper aux persécuteurs était de leur être caché. Ceux qui demeuraient en Judée, comme parle Jésus-Christ, se réfugiaient dans les montagnes (*Matth.*, XXIV). La crainte des supplices et l'infirmité de la foi engageaient les uns à chercher leur sûreté dans des régions souterraines ; la prudence même obligeait les autres à retenir leur propre courage pour céder au temps, et pour se réserver aux besoins et aux nécessités de l'Eglise. Si l'on voyait alors des chrétiens hors du commerce des hommes dans les solitudes, c'étaient, à proprement parler, des fuites non pas des retraites ; c'étaient des précautions de la crainte et de la prudence, et non pas des fruits de la charité. Ils s'éloignaient des terreurs du monde, et non pas des amours du monde ; c'étaient les édits de l'empereur qui les avaient écartés, et non pas la sentence de l'Evangile. Paul même, ce premier anachorète, qu'Antoine a reconnu pour son maître, était entré par force dans le désert ; la tempête l'avait jeté dans ce port, et sa vocation pour la solitude avait eu pour principe la persécution de l'empereur Dèce.

Mais la retraite de saint Antoine a été une retraite sans précipitation et sans tumulte, telle que le prophète l'ordonne de la part de Dieu (*Isa.*, LII). C'est Dieu qui l'a conduit dans la solitude et dans les voies dures de la pénitence, en un temps où l'Eglise, comme renaissante, sortait des grottes et des cavernes de la terre ; où ses persécuteurs étaient devenus ses Pères par la protection, et ses enfants par l'obéissance, et où la croix de Jésus-Christ était élevée sur leurs couronnes ; en un temps où la paix commençait à affaiblir la discipline, où il était permis d'être chrétien et d'être riche, et où les plaisirs commençaient à prendre la place des craintes. Y a-t-il une plus grande marque de résolution, de ferveur et de piété ?

Où voit-on aujourd'hui, je ne dis pas de ces séparations, mais seulement de ces retranchements de fréquentation et de commerce qu'on appelle dévotion et retraite, qui soient sincères ? Le chagrin, la bien-séance, la vanité font une partie de ces conversions. Car on s'est fait un art de se retirer, quand le crédit commence à diminuer, et qu'on cesse d'être à la mode ; quand l'âge commence à refroidir les passions, et à semer des rides sur le visage ; quand, par les disgrâces de la fortune, ou par sa mauvaise conduite, on s'est mis en état de ne pouvoir plus soutenir sa qualité ; quand on est rebuté d'une vie souvent fâcheuse par ses accidents, quelquefois même laborieuse dans ses plaisirs, alors on commence à penser

que tout ne convient pas à tout temps et à tout état ; qu'il y a un âge à donner à la vanité, et un âge à donner à la modestie ; qu'il faut enfin affecter d'être sage, de peur de passer pour ridicule. On s'éloigne du monde, parce que le monde commence lui-même à s'éloigner. On cherche à se venger du mépris que les autres font de soi, par le mépris qu'on fait semblant d'avoir pour les autres. On se jette dans des partis de dévotion, pour se consoler de n'être plus propre pour les intrigues du monde. On se fait un mérite de cette espèce de nécessité, comme si c'était un désir de réforme, et non pas une règle de bienséance ; et, changeant de manières, sans changer de cœur ni d'inclination, après avoir eu la vanité de suivre le monde, on veut encore avoir la vanité de le quitter. Antoine, dans une florissante jeunesse, dans une fortune établie, dans une possession paisible d'un patrimoine opulent, né pour être estimé des autres, et déjà maître de lui-même, renonce à tout pour Jésus-Christ, et abandonne, en quittant le siècle, tout ce que la fortune lui a donné et tout ce qu'elle semble lui promettre.

La solitude de saint Antoine ne fut pas seulement volontaire, elle fut encore entière. Il y a deux voies de renoncer au monde : la première, d'y vivre sans affection et sans attache, et *d'en user comme n'en usant pas*, selon l'expression de l'Apôtre (*I Cor.*, VII) ; la seconde est de s'en éloigner absolument et d'en perdre la vue, et, si l'on peut, le souvenir, afin de n'en être pas perverti et de n'avoir aucune part à ses œuvres. Je sais que cette séparation spirituelle et morale suffit pour accomplir la loi de Dieu ; que l'éloignement du cœur supplée à la distance des lieux, et qu'on peut être mêlé avec les méchants pourvu qu'on ne se trouve point mêlé dans leurs méchancetés, ou en les imitant, ou en les approuvant, ou même en les dissimulant, quand on est obligé de les reprendre.

Je sais que les justes trouvent le secret de se renfermer dans leur propre cœur, et de se faire une solitude intérieure et secrète au milieu même du bruit et de la multitude ; de posséder leur âme en paix, dans le recueillement et le repos que donne la sagesse, et de laisser frémir vainement le monde et ses passions dans les dehors de leur conscience. Mais je sais aussi qu'il est dangereux que l'âme, au milieu de tant d'objets, ne s'attache presque sans y penser, par des passions imperceptibles, qui la retardent d'aller à Dieu ; qu'il est plus sûr et plus aisé de s'interdire l'usage même permis de la plupart des choses du monde, que de ne pas passer les bornes d'une juste modération ; que la liberté d'en user est du moins une tentation pour en jouir ; et qu'enfin il est plus noble de rompre tout d'un coup ses liens, que de les délier avec tant de circonspection et de faiblesse.

C'est ce que saint Antoine a fait par une actuelle et entière séparation du monde et de la société des hommes. Je pourrais vous

le représenter renfermé durant le cours de plusieurs années dans le fond d'un sépulcre, étranger à toute la nature, caché aux rayons même du soleil, plus mort au monde que ceux qu'on y avait enterrés, connu d'un seul homme, qui lui portait de temps en temps de quoi soutenir une vie mortifiée, et déjà morte, pour ainsi dire. Je pourrais vous le faire voir dans les masures d'un vieux château ruiné, où il ne restait aucun vestige d'habitation humaine, et d'où les serpents sortirent comme par respect à son arrivée, moins par la crainte d'être chassés que par l'appréhension de troubler son attention ou d'interrompre sa solitude. Je pourrais vous le montrer errant, tantôt dans les montagnes, tantôt dans le désert, cherchant des lieux impénétrables à la curiosité des mortels, ennuyé d'être vu et de voir, et presque importuné de sa propre vertu, qui lui attirait de la gloire, et qui faisait qu'après avoir quitté le monde, le monde venait le troubler dans le repos de sa cellule. Mais son esprit était encore plus loin du monde que son corps : sa conversation était dans le ciel. La contemplation, le travail, la prière et le chant des psaumes occupaient ses nuits et ses jours. Plus il était vide du monde, plus il était rempli de Dieu ; et les consolations du Seigneur, nourri dans son âme une joie pure et sans mélange, il goûtait le plaisir d'être à Dieu, et se plaignait de la rapidité du temps qui, coulant trop vite à son gré, ne lui donnait pas le loisir de l'aimer et de le servir autant qu'il le souhaitait.

C'est là, messieurs, une séparation entière. On ne voit aujourd'hui que des solitudes imparfaites, des demi-retraites. On se croit bien avancé dans la dévotion quand, après une vie tumultueuse, touché de quelques mouvements d'une conversion qui n'est souvent que superficielle, on rompt ce commerce universel que l'on avait avec le monde, pour se réduire au choix de quelques amis qu'on préfère aux autres. On cherche la douceur et non pas la sainteté de la vie ; on éloigne le monde fâcheux, mais on conserve le monde qui plaît. Le cercle est un peu plus étroit, mais on y fait entrer tout ce qu'on aime. On veut avoir le plaisir de la société et le mérite de la retraite. De là viennent ces conversations particulières et ces commerces de confiance, que la solitude rend plus suspects et plus dangereux, où l'on se dit en secret ce qu'on n'oserait dire en public et en compagnie, et où, sous prétexte de piété, et même de direction, on mêle des discours frivoles à des entretiens spirituels, et beaucoup de nouvelles du monde à quelques affaires de conscience.

Voilà ce qu'on appelle vivre en retraite. Combien voit-on de personnes vouées à Dieu entretenir une curiosité mondaine, nourrir leur imagination des inutilités et des vanités du siècle, qu'elles aiment qu'on leur raconte ; entendre et parler le langage des pécheurs, attirer dans Jérusalem les intrigues de Babylone, faire de ces lieux destinés au silence et à la retraite, des réduits où l'on

débite jusqu'aux mensonges et aux médisances, tenir au monde par des correspondances qu'elles y ont, et ne pouvant avoir la liberté de faire ce qui s'y fait, avoir du moins l'empressement de s'informer de ce qui s'y passe ! Y a-t-il rien de plus opposé à cet esprit de retraite entière que saint Antoine a pratiquée ?

Mais, de plus, sa solitude a été toute chrétienne et toute divine ; car remarquez, messieurs, qu'il y a une solitude de chrétien et une solitude de philosophe. On fuit quelquefois les hommes pour s'attacher à soi-même, par la bonne opinion qu'on a de soi, par le mépris qu'on a des autres. Il faut s'en séparer pour s'unir à Dieu. *Je me suis éloigné*, dit le Prophète, j'ai fui le monde, *je me suis établi dans la solitude* ; il ajoute aussitôt : *J'étais toujours dans l'attente de celui qui m'a délivré de ma faiblesse et des tempêtes qui s'élevaient dans mon âme* (Ps. LIV). Et Jésus-Christ ne nous enseigne-t-il pas que ce n'est rien d'être retiré, si l'on n'est uni avec Dieu dans sa retraite, selon cette parole de l'Evangile : *Je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi* (Joan., XVI). Autrement, comme dit saint Bernard, être séparé du monde et n'être pas avec Dieu, *c'est être seul, mais ce n'est pas être solitaire* ; c'est fuir les entretiens des hommes, mais c'est se livrer à ses propres pensées ; c'est s'éloigner du monde, mais c'est porter le monde avec soi.

Saint Antoine entra dans le désert, dépouillé de tout et de lui-même. Il pouvait dire avec Jésus-Christ : *Celui qui m'inspire de venir ici ne m'abandonnera point à moi-même et ne me laissera pas seul, parce que je n'y suis que pour accomplir ses volontés* (Joan., VIII). Quel soin n'avait-il pas pris de se former à cette sainte vocation dès sa première jeunesse ! avec quelle sagesse allait-il recueillir les instructions et les exemples de tous les serviteurs de Dieu de son voisinage, observant la douceur de celui-ci, la vigilance de celui-là ; touché de l'oraison de l'un et de l'austérité de l'autre ; tirant du suc de leurs vertus, comme une industrieuse abeille, de quoi nourrir sa piété ; revenant chargé de ces trésors spirituels, qu'il conservait dans son esprit et dans son cœur, et travaillant à rassembler en lui seul tant de dons de Dieu différents, qu'il trouvait dispersés en d'autres ! Avec quelle humilité alla-t-il enfouir, pour ainsi dire, dans la terre du désert les talents qu'il eût pu faire valoir à la vue de toute l'Eglise ! La Providence n'a pas permis que tant d'exemples aient été cachés. Nous l'avons vu mort avec Jésus-Christ : voyons-le vivant comme Jésus-Christ dans sa retraite.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que saint Clément d'Alexandrie appelait autrefois Jésus-Christ le maître et le modèle universel de la sagesse et de la sainteté chrétienne. Il nous a tous régénérés, et nous avons tous reçu de sa plénitude. Il est venu enseigner sa loi à tous les hommes, et leur donner en même

temps les exemples de l'accomplir ; et comme sa grâce a plusieurs formes pour attirer chacun à lui, par les moyens qui lui sont propres, sa sainteté a plusieurs usages, montrant à chacun à se sanctifier dans sa profession et dans son état. Il a paru dans une vie commune pour la consolation et pour l'instruction des gens que sa providence engage aux soins et aux occupations de de cette vie ; il s'est retiré quelquefois dans le désert, pour donner à ceux qu'il appelle à la contemplation l'idée d'une vie solitaire (*Matth.*, IV ; *Luc.*, V ; *Joan.*, VI).

C'est sur ce modèle que saint Antoine s'est réglé dans tout le cours de sa retraite. Il a suivi, pour ainsi dire, Jésus-Christ pied à pied dans ses solitudes, il a recueilli les vertus que ce divin Sauveur y avait semées : la force pour résister aux tentations, la tranquillité et la persévérance dans l'oraison, la fuite des honneurs et l'humilité, la disposition à la croix et aux souffrances. Parcourons en peu de mots ces circonstances de la vie de saint Antoine.

Entrons dans le désert de sa tentation, et considérons ses victoires. L'Ecriture sainte nous enseigne que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle* (*Job*, VII) ; car, dès qu'on s'engage à servir Dieu, il faut s'attendre à la tentation et à l'épreuve, et que la tribulation est la compagne inséparable de la bonne vie. L'ennemi ne cesse d'attaquer au dehors ceux qu'il ne gouverne pas au dedans, et il faut qu'un vrai fidèle défende sa foi, non-seulement contre la chair et le sang et contre la malice des hommes, mais encore contre ces princes du siècle, et ces puissances spirituelles qui règnent dans les ténèbres. Mais la fureur du démon s'exerce surtout contre les solitaires, parce qu'ils se sont comme dépouillés de leur propre chair, et qu'étant échappés au monde, ils se sont cachés dans le sein de Jésus-Christ, où ils mènent une vie plus pure et plus parfaite, et que, n'ayant plus d'obstacle à leur salut du côté des hommes, le tentateur, qui veille à leur perte, fait tous ses efforts pour y en mettre de son côté, s'ils ne sont dans une perpétuelle attention sur eux-mêmes.

Qu'il est difficile de résister à ses persuasions, à ses suggestions, à ses violences ! *Aucune puissance ne peut l'égaliser sur la terre*, dit l'Ecriture (*Job*, XLI). Il ne manque ni de dessein ni d'invention ; sa malice est inépuisable. Il ne s'affaiblit pas par le temps, il est immortel ; il ne se lasse pas de ses poursuites, il est infatigable ; il n'est pas retenu par le repentir, il est incorrigible ; il ne s'apaise pas par les prières, c'est un aspic sourd à la voix et aux plaintes de l'enchanteur. Il est tantôt serpent, tantôt lion ; il joint l'adresse à la force, la surprise à la guerre ouverte. Il nous attaque par toutes les créatures, faute d'autres moyens ; il se sert de nous pour nous perdre, il remue nos passions, il excite nos humeurs, il combat l'esprit par la chair, et la chair par l'esprit ; il nous tente par nos vices et par

nos vertus. Si nous sommes négligents, il nous accable ; si nous sommes faibles, il se joue de notre faiblesse ; si nous nous croyons assez forts pour le combattre, nous sommes vaincus sans combat ; et si nous sommes assez heureux pour le vaincre, il est à craindre qu'il ne tire avantage de sa défaite, et que, nous faisant perdre l'humilité, il ne triomphe même de notre victoire.

Il déploie contre saint Antoine ses efforts et ses artifices. Il s'agissait d'ébranler une âme affermie dans la vertu, d'empêcher les progrès d'une vie qui devait être d'un si grand exemple et de chasser de sa retraite un homme que Dieu avait suscité pour peupler les déserts d'une espèce inconnue de saints, et pour fonder comme une Eglise nouvelle de pénitents et de solitaires, dont il devait être le chef et le patriarche. Que fait le tentateur ? il cherche à l'effrayer par de terribles fantômes ; à l'amollir par des représentations lascives ; à l'attendrir par le souvenir de ses parents et de sa patrie ; à l'abattre par le dégoût de sa solitude ; à l'élever par l'excellence de sa piété et de son mérite ; à le corrompre par des richesses qu'il lui présente, et à l'amuser par les images d'une pénitence apparente. Il lui inspire de donner quelque relâche à ses travaux, et lui donne une fausse pitié de lui-même ; il lui conseille des austérités indiscrètes, afin qu'il tombe sous le poids des infirmités de la nature ; il le flatte du bien qu'il pouvait faire dans les villes, et lui reproche l'oisiveté et l'inutilité de ses talents, pour le ramener dans le monde ; il lui apparaît enfin environné de fausses lumières, pour lui donner de faux présages de sa réprobation ou de son salut, afin qu'il cède, ou à la présomption ou au désespoir.

Arrêtez, esprits incrédules, et ne prenez pas ces vérités pour des fictions. Le peu d'expérience que vous avez d'une vie spirituelle et chrétienne doit retenir vos jugements ; et si vous êtes à couvert des tentations du démon, c'est que vous faites ses volontés et ses œuvres. Sachez que ce malheureux repos où vous êtes ne vient pas de la paix, mais de la dureté de vos consciences : que vos chaînes ne vous pèsent pas, parce que votre esclavage est volontaire ; que l'esprit en vous ne contredit point la chair, parce que la chair en est la maîtresse ; que la tentation la plus redoutable de toutes est celle qui damne et qui ne se laisse pas sentir. Sachez que Dieu, selon la profondeur de ses jugements, qui sont toujours adorables, permet quelquefois aux démons d'éprouver les saints ; qu'il les retient ou les lâche comme il lui plaît ; qu'il les emploie pour exécuter ses justices ou ses miséricordes ; et que, comme il s'en sert pour punir les méchants, il exerce et purifie aussi quelquefois les bons par leur ministère.

Ce fut la gloire de saint Antoine. Tout l'enfer assemblé ne put arracher de son cœur un consentement au péché. Les attaques des démons ne firent que le rendre plus circonspect, plus mortifié, plus fidèle,

Il employa contre eux les armes dont le Fils de Dieu s'était servi dans le désert, le jeûne, la prière, l'Ecriture; toujours vainqueur et toujours humble, reconnaissant son infirmité et se glorifiant en la puissance de son Maître. Combien de fois, muni de son nom et de sa force, leur reprocha-t-il leur faiblesse et leur impuissance! combien de fois, lorsqu'ils semblaient devoir lui ravir son âme, leur marqua-t-il, avec une sainte confiance, les bornes qui leur avaient été prescrites! combien de fois alla-t-il porter, avec une modeste joie, les dépouilles qu'il avait remportées aux pieds de Jésus-Christ, spectateur et témoin de ses combats, et seul auteur de son salut et de ses victoires! combien de fois, au milieu de ces spectres affreux, conserva-t-il la tranquillité de son âme et l'attention de son oraison!

Encore que l'oraison soit l'exercice ordinaire de tous les chrétiens, ce doit être l'occupation continuelle des solitaires. Comme ils ne sont plus de ce monde, ils doivent être plus à Dieu; ils ont été délivrés de plus de dangers, et ils doivent rendre plus d'actions de grâces; ils sont plus attaqués des tentations, et ils doivent recourir plus souvent à celui qui peut les délivrer et les défendre; ils sont plus aimés et favorisés de Dieu, et ils doivent l'aimer avec plus d'ardeur et plus de reconnaissance. Ce fut ce que saint Antoine recommanda le plus à ses disciples, que cette oraison sans intermission, et ce qu'il pratiqua avec plus de soin et d'exactitude.

Représentez-vous ce saint anachorète, dont le corps atténué par les jeûnes, consacré par la pénitence, ayant presque perdu tout ce qu'il avait de terrestre, et devenu comme spirituel, secondait les fonctions de l'âme, bien loin de les retarder; dont l'esprit, qui n'était pas appesanti par la chair, prenait de lui-même l'essor vers le ciel, sans passer par ces nuages de distractions qui se mettent entre Dieu et nous dans nos prières; dont la mémoire, où toutes les images du monde étaient effacées, retenant fidèlement ce qu'il avait lu, ce qu'il avait ouï, lui servait d'un livre vivant dans ses méditations et dans ses pensées, dit saint Athanase. Figurez-vous cette application qui lui faisait trouver les jours trop courts dans sa solitude, et qui lui faisait dire le matin, avec une sainte indignation, après avoir passé la nuit dans l'admiration des grandeurs de Dieu et de ses mystères : *Soleil, pourquoi viens-tu, par ta lumière importune, m'interrompre dans la contemplation de cette lumière éternelle?* Figurez-vous ce cœur pénétré de la reconnaissance des bienfaits et des miséricordes de Dieu, où la charité parfaite ayant consommé tous les sentiments imparfaits de la nature et même de la piété, lui faisait dire, après une exacte recherche de son intérieur : *Je ne saurais plus craindre Dieu, je ne saurais plus que l'aimer.*

C'est dans cet exercice journalier qu'il renouvelait sa ferveur; c'est là que, savant sans étude, il entraînait dans les sens les plus

obscurs des Ecritures, dont il avait une claire et sublime connaissance; c'est là que méditant sans art et sans méthode, et s'abandonnant à l'Esprit de Dieu, il se perdait heureusement dans l'abîme de ses perfection; c'est là que Dieu tirant pour lui les voiles de l'avenir, et lui découvrant les désolations prochaines de son Eglise par l'hérésie des Ariens, puis la paix et la tranquillité des fidèles, il animait son zèle et sa foi, pour le temps des tribulations, et le consolait par l'espérance de sa gloire et le triomphe de sa vertu. C'est là qu'au milieu des grâces et des grandeurs de Dieu, il reconnaissait son néant et se fortifiait dans l'humilité.

Rien n'est si capable d'inspirer la vanité aux gens de bien que la singularité, dit saint Bernard. On aime à se voir distingué des autres, à être le premier de sa profession et de son ordre, et le chef de quelque sainte entreprise. Il y a dans la domination et la supériorité une complaisance naturelle que le christianisme même a beaucoup de peine à régler. On se plaît à se faire un nom et un rang qu'on puisse disputer à d'autres, et quand la dévotion n'est pas solide, on ne voit guère sur ce point deux dévots s'accorder ensemble : on dresse autel contre autel, on oppose vertus à vertus, on se divise en partis, on a des disciples à part, l'un est *Apollo*, l'autre est *Cephas*; chacun veut être le saint primitif et original; quelquefois même on se décrie, on se plaide mutuellement. On se fait un devoir de conscience de ce défaut de charité, et au lieu de s'exciter par une émulation de piété, on s'aigrit par des jalousies de réputation et de gloire. Saint Antoine se voit le chef, l'instituteur des solitaires; il croit avoir percé le premier l'intérieur du désert, il se regarde comme le premier vivant, ou pour mieux dire, comme le premier mort dans les solitudes; il s'arrête à cette pensée, non pas par un orgueil de préférence, mais par une satisfaction louable et secrète des services qu'il rend à Dieu. Mais dès que Dieu lui révèle que saint Paul est encore plus avancé et plus ancien anachorète, il le reconnaît pour son maître, et s'en va volontairement s'assujettir à sa discipline.

Avec quel empressement courut-il le chercher dans le désert, traînant son corps affaibli par ses abstinences, et courbé sous le poids des ans et des fatigues d'une contemplation laborieuse! Avec quelle respectueuse crainte se prosterna-t-il à l'entrée de cette grotte, pour y être introduit comme par pitié par ce saint homme qui l'habite! Avec quel sentiment de douleur et de pénitence, pénétré de la gloire de Paul, frappant sa poitrine, s'écriait-il : *Malheur à moi, misérable pécheur, qui ne mérite pas le nom de solitaire!* De quelle force faisait-il retentir les rochers de ces paroles d'admiration : *J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiste, j'ai vu Paul dans son paradis!* Avec quelle vénération chargea-t-il les tristes et sacrées reliques du saint sur ses faibles épaules, pour lui rendre les devoirs de la sépulture! Avec quel

respect se revêtait-il tous les ans, le jour solennel de Pâques, de la tunique de ce saint, s'en faisant comme un habit de gloire et de triomphe, pour honorer le triomphe de Jésus-Christ ressuscité!

Telle est sa soumission pour son Maître; mais quelle est sa modération et sa douceur pour ses disciples! il les instruit, il les console, il leur enseigne à vaincre les tentations, il leur prêche non pas l'austérité, mais la discrétion. La solitude fait souvent qu'on contracte une humeur sauvage: parce qu'on est austère pour soi, on ne pardonne rien aux autres; on veut imposer à chacun par nécessité un joug qu'on porté volontairement soi-même, sans consulter ni la portée de l'esprit, ni la mesure de la grâce qui lui est donnée: à force d'être loin des hommes, on oublie l'humilité; sous prétexte de corriger le monde, on le persécute, et voulant trop donner à la pénitence, on renonce à la charité. Il y a de l'orgueil dans cette conduite, on ne croit personne parfait, que ceux qu'on rend semblables à soi. Saint Antoine a été plus modéré, et il est presque le premier qui a su et qui a montré par ses exemples à être rigoureux pour soi-même, et doux pour les autres. Il a tout attribué à la grâce de Jésus-Christ, et il a cru qu'il fallait avoir quelque égard à la faiblesse, et que sans être parfait comme lui, on pouvait être agréable à Dieu.

Mais il conserve son humilité dans les honneurs que lui rend le siècle et dans le pouvoir que Dieu lui donne. Les peuples et les empereurs implorent sa protection et ses prières; chose étonnante! les éléments obéissent à sa parole; les animaux les plus farouches s'adouccissent auprès de lui; les maladies les plus incurables cèdent à ses vœux et à la force de ses oraisons. Mais ce qui m'étonne davantage, c'est que rapportant tout à Dieu, il ne s'élève pas des guérisons qu'il fait, il ne s'afflige pas de celles qu'il manque, il le regarde d'un visage égal, et sa force et son impuissance, et rend grâces à Dieu, et des miracles qu'il a faits, et des miracles qu'il n'a pu faire.

Toutes ces vertus éminentes n'étaient pas seulement des dispositions à la mort, mais encore des préparations au martyre. Quand le cruel Maximien ravageait le troupeau de Jésus-Christ, et que le sang des chrétiens coulait de nouveau en Egypte, on vit Antoine sortir de sa retraite pour assister les martyrs, ou pour les suivre dans le martyre, pour être le compagnon de leurs combats, ou le témoin de leurs triomphes; pour mourir pour Jésus-Christ, après être mort avec Jésus-Christ. On le vit, plus soutenu par son courage que par ses forces, courir à la ville d'Alexandrie, présenter aux tyrans le peu de sang que la vieillesse et la pénitence lui avaient laissé; on le vit exhorter ces bienheureux confesseurs, tantôt aux portes des prisons, tantôt au pied des échafauds, plus touché d'envie que de compassion de leurs peines; plus prisonnier qu'eux, quoi qu'il fût libre, plus martyr qu'eux, quoi-

qu'on s'obstinât à le laisser vivre. Il parut malgré les édits et les défenses sur un lieu élevé avec ses vêtements blanchis, pour se rendre plus remarquable, étonnant par sa générosité et par sa foi, les juges qu'il eût voulu irriter par sa hardiesse. On le vit enfin retourner dans sa solitude, triste d'y reporter une vie qu'il eût voulu sacrifier à Jésus-Christ, mais résolu de redoubler ses austérités et d'être lui-même son persécuteur et son juge, et de récompenser le supplice qu'il avait évité par la pénitence qu'il allait faire.

Voilà, mes frères, ce que c'est que mourir, ce que c'est que vivre en Dieu, avec Jésus-Christ. Au récit de ces actions, les Paule, les Sophronie, les Marcelle renonçaient au luxe et aux vanités, et s'élevant au-dessus de la faiblesse de leur sexe, suivaient le mouvement de l'Esprit de Dieu qui les appelait à la retraite, pour y pleurer leur vie mondaine. Les courtisans, touchés de cette lecture, reconnaissaient le néant du monde, rougis-saient de leur ambition, et se confinaient dans les solitudes, allaient chercher le Dieu qu'Antoine avait servi dans les gémissements et dans les larmes. Augustin errant, Augustin pécheur, fut éclairé, fut attendri par une si sainte vie; cet homme à qui Dieu avait donné toute la lumière de la raison, avant qu'il eût versé sur lui toutes les lumières de sa vérité, reconnut que la seule Eglise de Jésus-Christ pouvait produire de ces hommes et de ces vertus extraordinaires. L'admiration de la vie de saint Antoine fut le premier pas que la grâce fit dans celui qui en devait être le défenseur, et peut-être le récit que je viens de faire n'aura pas touché votre cœur.

Est-ce que ces grandes actions, écrites par un saint, n'ont pas la même efficacité, quand elles passent par la bouche d'un pécheur? Mais le bras de Dieu n'est pas raccourci. Le Saint dont je vous ai parlé n'en est pas moins saint, et la religion n'a-t-elle pas toujours la même force? Est-ce que notre siècle est plus endurci? Tous les temps sont égaux pour Jésus-Christ. N'avons-nous pas des exemples qui nous conduisent à Dieu, comme nous en avons qui nous en détournent; et le soin de notre salut nous est-il devenu moins important dans ces derniers siècles? Est-ce que les vertus de saint Antoine sont inimitables? Il est vrai qu'elles sont au delà de notre portée, mais réduisez-les à votre faiblesse. Je ne demande pas que vous alliez vous perdre dans un désert, mais renoncez à cette compagnie qui vous perd, à ce commerce qui scandalise vos frères; vous n'êtes pas appelés à des abstinences et à des jeûnes excessifs; mais retranchez ces excès et ces festins continuels, et donnez aux pauvres de Jésus-Christ une partie de ces dépenses superflues. Je n'oserais vous proposer de mourir entièrement au monde, mais mourez à cette vengeance qui vous possède. Saint Antoine sortit autrefois de sa retraite, pour prononcer des anathèmes contre les Ariens qui niaient la divinité de Jésus-Christ; eh!

qu'il aurait d'anathèmes à prononcer contre les chrétiens qui le méprisent par leur orgueil, qui le trahissent par leur hypocrisie, qui l'abandonnent par leurs lâchetés, qui le négligent par leur ignorance, qui le déshonorent par leur vie! Qu'il nous attire plutôt les bénédictions célestes, qu'il se loue de notre foi, qu'il voie revivre en nous une imitation, quoique légère, de ses vertus, et qu'il nous obtienne la grâce et la gloire que je vous souhaite! *Au nom du Père, etc.*

SERMON VII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN,

Prêché dans l'église des Grands-Augustins, à Paris, l'an 1679.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum.

Celui qui aura pratiqué, et qui aura enseigné, sera appelé grand dans le royaume des cieux (S. Matth., ch. V).

Enseigner la vertu sans la pratiquer, c'est une vanité de philosophe; la pratiquer sans l'enseigner, c'est une dévotion louable, mais stérile et sans conséquence; la pratiquer et l'enseigner tout ensemble, c'est la grandeur et la perfection des saints. C'est par ce double esprit que la religion s'est établie. Les peuples n'ont pu résister aux persuasions efficaces de ceux qui réduisaient les enseignements en exemples, et qui montraient, en faisant connaître la vérité, qu'on pouvait la pratiquer et la suivre.

Je sais que la vérité ne dépend pas des œuvres de ceux qui l'enseignent. Par quel que canal qu'elle coule, elle retient toujours sa pureté; et, soit pécheur, soit saint qui l'annonce, comme elle est toujours également pure en elle-même, elle doit être également vénérable à ceux qui l'écoutent. Mais lorsqu'on joint à l'utilité de l'instruction l'autorité de l'exemple, et qu'ouvrant les voies de la sagesse et de la justice, on apprend aux hommes à connaître Dieu et à le servir; comme c'est le plus noble ministère du royaume de Jésus-Christ, Dieu lui prépare dans le ciel une couronne plus éclatante.

Qui est-ce qui l'a jamais mieux méritée, cette couronne, que le grand Augustin, qui n'a pas moins édifié l'Eglise par sa sainteté qu'il ne l'a éclairée par sa doctrine, et qui par ses vertus et par ses ouvrages a contribué si solidement à maintenir la foi et à régler les mœurs des fidèles? Il fut le docteur de la vérité et le modèle de la piété chrétienne, et le même esprit animant et ses actions, et ses pensées, et ses paroles, 1^o il enseigna la vérité, et il la suivit; 2^o il enseigna l'humilité, et il la pratiqua; 3^o il enseigna la charité, et il en fut pénétré. Voilà tout l'éloge de saint Augustin. Je n'ai garde d'entreprendre ici de relever par ce discours la matière que je traite; je mets aujourd'hui ma gloire à demeurer au-dessous de mon sujet. Heureux si je puis vous donner quelque légère idée des vertus que je vous prêche, et vous inspirer le désir de les imiter! C'est la grâce que je demande au Saint-Es-

prit par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses faisaient la perfection de l'homme avant le péché, la justice et la vérité. La vérité éclairait son esprit, la justice réglait ses actions; la vérité lui donnait une claire connaissance de ses devoirs, la justice lui donnait une heureuse inclination de les accomplir. Ainsi l'erreur n'obscurcissait pas sa raison, la convoitise ne s'opposait pas à sa volonté, et, se trouvant affermi dans la connaissance et dans l'amour du vrai bien, il ne pouvait que suivre avec plaisir ce qu'il connaissait avec certitude. C'est sur ce modèle que l'homme nouveau, selon l'Apôtre, a été créé dans la justice et la sainteté de la vérité (Eph., IV). S'il est donc constant que la perfection du chrétien consiste à connaître la vérité, ce qui est la vraie sagesse, et à l'aimer, ce qui est la véritable justice, voyons ces deux qualités en saint Augustin, malgré tous ses égarements.

Dieu lui avait donné un esprit éclairé, pénétrant, universel. Il n'y a rien de si sublime dans les sciences humaines où il ne s'élevât par la force de son génie, rien de si obscur qu'il ne pécât par la vivacité de sa raison et de ses lumières, rien de si embrouillé qu'il ne démêlât par un juste discernement et par une profonde pénétration, prévenant les difficultés et voyant les conséquences dans les principes. Maître et disciple tout ensemble, il comprit par sa seule méditation et par une simple lecture ce que les philosophes ont imaginé de plus subtil, pour gêner les esprits des hommes plutôt que pour les instruire. Sa curiosité n'eut besoin ni de temps ni de travail pour se satisfaire. Les sciences manquaient à son esprit plutôt que son esprit aux sciences; et, dans la facilité qu'il avait à les apprendre, on eût dit qu'il les inventait.

Vous le vouliez, mon Dieu, vous qui tenez en vos mains le sort des hommes, et qui par des voies inconnues les conduisez au point que votre providence leur a marqué; vous vouliez qu'il se remplit des connaissances du siècle, dont il devait faire un si saint usage. Cet art de discourir et de raisonner, que les païens ont fait servir à la vanité et au mensonge, il devait l'employer à la défense de vos vérités et à l'explication de vos Ecritures. Il cueillait dans ces parterres étrangers des fleurs dont il devait vous faire un jour des couronnes, et vous le laissiez s'enrichir des dépouilles des Egyptiens, que vous saviez bien qu'il amassait pour vous les consacrer un jour et pour en orner votre tabernacle.

Ses inclinations furent proportionnées à son esprit, et un heureux naturel lui servit de fondement pour acquérir et pour posséder la sagesse. Son exactitude en tous ses devoirs, son équité dans ses jugements, sa fidélité dans ses amitiés, son estime pour les gens de bien, sa pitié pour les malheureux, son désintéressement et sa probité dans les offices de la vie civile, faisaient voir dès sa jeunesse qu'il y avait en lui un fonds de jus-

tice naturelle, et que si son esprit semblait être fait pour connaître la vérité, son cœur était fait pour la suivre. Cependant Dieu permit, soit pour humilier et pour aplanir les hauteurs superbes de son esprit, soit pour lui faire sentir la faiblesse et la corruption de la nature, et le besoin qu'il avait de cette grâce de Jésus-Christ, dont il devait parler avec tant de force, Dieu permit, dis-je, qu'il tombât dans tous les désordres que causent l'erreur dans l'entendement et les passions dans la volonté.

Enflé de l'orgueil des sciences humaines et rempli de son propre esprit, il commença à se moquer des expressions humbles et basses des Ecritures. Ses yeux n'étaient pas encore assez perçants pour découvrir ces vérités cachées sous le voile des figures et des mystères. Sa vanité lui faisait trouver une fausse majesté dans les écrits des philosophes, qui lui donnait du dégoût pour la simple et modeste sagesse des livres sacrés. Il n'avait pas encore appris ces grandes maximes qu'il a depuis enseignées, qu'il y a dans les divines Ecritures une simplicité pour les rendre utiles, et une sainte obscurité pour les rendre plus vénérables; qu'il est de la grandeur de Dieu de n'y pas découvrir ses mystères, mais qu'il est de sa bonté d'y expliquer ses volontés; que celui qui n'y cherche que son salut y trouve la science même qu'il n'y cherche pas, et que celui qui les lit par un vain désir de savoir devient plus ignorant et plus aveugle; que rien ne sert tant à l'intelligence de la doctrine que la pratique de la vertu, et que le moyen le plus sûr pour entendre ce que Dieu nous dit, c'est de faire ce qu'il nous ordonne.

Méprisant ainsi les pures sources de la vérité, par un juste jugement de Dieu, il tomba dans les abîmes du mensonge. Celui qui ne pouvait s'assujettir à la doctrine de Jésus-Christ se soumit aux erreurs et aux extravagances des manichéens; il croit avec eux qu'il y a deux principes éternels, l'un du bien et l'autre du mal, qui sont comme deux divinités contraires qui se combattent l'une et l'autre; qu'il y a deux âmes dans l'homme, l'une qui le porte à la justice, l'autre qui le détermine au péché. Il rejette l'ancienne loi et les prophètes, et, renonçant à l'usage de son libre arbitre, il se persuade que c'est une fatale nécessité qui entraîne nos volontés ou à l'amour, ou à la haine; et, quelque crime qu'il commette, il s'estime plus malheureux, mais il ne s'estime pas moins innocent, parce qu'il suit sa destinée, et qu'il croit avoir en lui une âme qui s'attache au bien, durant que l'autre se dérègle. *Je croyais, disait-il à Dieu dans le temps de son repentir, je croyais que ce n'était pas moi qui péchais, mais une nature étrangère qui péchait en moi. Infidèle et orgueilleux que j'étais, j'avais du plaisir à m'imaginer que je n'étais jamais coupable. Je vous offensais sans implorer votre miséricorde, et, cherchant à me justifier moi-même à moi-même, en rejetant toutes mes fautes sur je ne sais quel principe distingué de moi, quoique pourtant il fût en moi, j'étais*

moi-même la véritable cause de mon aveuglement; et mon péché était d'autant plus incurable, que je ne croyais pas être pécheur.

Sa volonté ne fut pas moins agitée que son esprit. Que de désirs, que de passions, que d'engagements! Il languit plusieurs années dans les bras de la volupté, insensible aux larmes d'une mère affligée, inflexible aux prières et aux remontrances de ses amis, touché, sans être converti, des amertumes qu'il trouvait au milieu même de ses plaisirs. Mais que ne peut-on espérer d'un pécheur qui recherche et qui aime la vérité, qui la reçoit quand elle se présente, qui se condamne quand elle l'accuse? Comme il y a un art de découvrir, sous une superficie stérile et sèche, les mines d'or qui sont cachées dans les entrailles de la terre; comme il y a certaines marques de la fertilité d'un champ, lors même qu'il est encore couvert d'épines, ainsi il y a certains présages heureux et certaines traces d'un regard favorable de Dieu sur des âmes prédestinées, qui s'entrevoient au milieu même de leurs désordres, dont la première est l'amour de la vérité et la recherche de la sagesse.

Telle était la disposition de saint Augustin dans les dérèglements de sa jeunesse. Il conserva une passion ardente de connaître Dieu. Il fit paraître dans la nuit ténébreuse dont il était environné, des étincelles de ce feu qui, brûlant son âme, devait éclairer toute l'Eglise; et l'on vit au travers d'Augustin pécheur un Augustin prédestiné. En effet, il courait après le mensonge, mais il était attiré par quelque lueur de la vérité; il marchait par des chemins détournés, mais son intention était d'aller au souverain bien. Il aimait le nom de Jésus-Christ lors même qu'il rejetait sa doctrine. Tout ennemi de Dieu qu'il était, il se souvenait quelquefois qu'il était sa créature. Combien de fois fit-il des efforts, mais efforts impuissants, pour dissiper les ténèbres dont il était enveloppé? Combien de fois, pressé d'un juste remords, malgré toutes les préventions de la coutume, eut-il envie d'échapper à ses passions et de se révolter contre elles? Combien de fois une partie de lui-même soupirant pour son salut, pendant que l'autre semblait entraînée à sa perte, tourna-t-il les yeux vers le ciel, pour lui demander du secours contre lui-même?

Il l'obtint enfin ce secours. Il me semble que j'entends cette voix divine, qui, frappant son cœur encore plus que ses oreilles, lui dit avec autorité : *Prends, et lis*. Il me semble que je le vois, d'une main tremblante, ouvrir ce volume fatal, où il devait trouver son jugement. Je me le représente ici lisant dans les Epîtres de saint Paul l'obligation de se revêtir de Jésus-Christ et de renoncer à toutes les convoitises (*Rom., XIII*). Quel changement ! Ses inquiétudes s'apaisent, ses ténèbres se dissipent, sa raison se purifie, ses doutes s'éclaircissent, sa foi s'affermir, son zèle s'échauffe, et, par ces paroles d'un Maître divin, où la Providence l'avait renvoyé, il devient le disciple fidèle de la vérité. Comme les rois, par grandeur et par

dignité, ont accoutumé de traiter leurs grandes affaires par l'entremise de leurs ministres, Dieu, voulant appeler à lui Augustin, se servit du ministère de son Apôtre. Il commit le salut et la conversion de ce grand homme à celui à qui il avait commis l'instruction et le salut de tous les peuples. Le plus savant des Pères de l'Eglise devait être la conquête du plus savant d'entre les apôtres. Il était juste que celui qui avait été le docteur de la grâce de Jésus-Christ, enfantât par la parole de la vérité celui qui en devait être le défenseur, qu'il lui laissât comme par titre d'héritage, cette portion de son apostolat, et qu'il le formât comme le successeur de son esprit et l'interprète de sa doctrine.

Ne vous souvenez donc plus, messieurs, de cet Augustin pécheur, dont je viens de vous entretenir; c'est un homme nouveau, aussi élevé par ses vertus qu'il s'était abaissé par les désordres de sa vie : semblable à ces eaux qui, après être tombées de toute la hauteur de leur source par des canaux souterrains, jusque dans le fond des vallées, sortent en bouillonnant de leur prison, et, s'élançant vers le ciel, remontent aussi haut qu'elles étaient descendues. Représentez-vous donc un homme qui, par des accroissements perpétuels de science et de charité, s'avance dans les voies de Dieu, et qui reçoit les plus pures impressions de cette sagesse éternelle, qui fait savoir à l'âme ce qu'elle doit faire, et qui lui fait faire ce qu'elle lui a fait savoir; un homme que Dieu a destiné pour être un des plus solides appuis de sa religion, à qui le Saint-Esprit, qui est venu enseigner toute vérité, semble l'avoir toute enseignée.

L'Ecriture sainte nous apprend que c'est la sagesse qui a créé ce vaste univers, qui en a distribué toutes les parties, et qui en maintient l'ordre et les mouvements. Elle nous apprend aussi que c'est cette même sagesse qui a formé le projet de l'Eglise avant la naissance des siècles, qui en a tracé des figures dans la loi ancienne, et qui l'a établie sur les fondements inébranlables de sa puissance souveraine et de son immuable vérité. Mais, parce que l'esprit d'erreur et de mensonge s'y introduit insensiblement, Dieu a suscité de temps en temps des défenseurs zélés de la pureté de sa foi et de sa discipline, qui ont combattu contre ses ennemis avec autant de courage que de force, avec autant de succès que de justice. On peut dire qu'il n'y en eut jamais de plus ardent, ni de plus heureux que saint Augustin. Dieu l'avait suscité comme un docteur universel pour la destruction des hérésies. Comme toutes les lumières qui étaient dispersées pendant les trois premiers jours de la création furent réunies le quatrième en un corps de soleil, il semble que les lumières de la vérité, qui étaient comme dispersées en divers docteurs dans les trois premiers siècles de l'Eglise, se recueillirent toutes en Augustin.

Vous dirai-je, messieurs, qu'il découvrit le défaut des mœurs et de la doctrine des

manichéens, comme s'il n'eût été trompé par eux qu'afin de les détromper eux-mêmes, et comme s'il n'eût fléchi le genou devant cette idole, qu'afin de la renverser peu de temps après l'avoir adorée? Vous dirai-je qu'il acheva de ruiner la secte des ariens qui, comme une hydre renaissante, reprenait de nouvelles forces, et qui, malgré tous ses détours, reçut de la main d'Augustin le coup de la mort, après tant de blessures mortelles qu'elle avait reçues des Athanase et des Hilaire? Vous dirai-je que, par ses écrits, par ses travaux, par les périls mêmes de sa vie, il arrêta le cours de ce schisme qui divisait depuis longtemps l'Eglise d'Afrique par la fureur des donatistes? Il convainquit ceux qui ne voulurent pas se laisser persuader, il fit voir que leur résistance ne venait que de leur opiniâtreté, et que s'ils ne se rendaient à la vérité, c'est qu'ils étaient indignes de la connaître. S'il eut tant de zèle pour détruire les hérésies qu'il trouva établies, quelle fut sa vigilance pour empêcher les nouvelles de s'établir!

Il sortit, en ce temps, des bords de l'Océan britannique, un homme présomptueux, plein de lui-même, inconstant dans la foi, ingrat envers Jésus-Christ et envers sa grâce; jaloux de sa liberté et de son indépendance, capable de gagner la bienveillance des hommes en flattant leur orgueil et leur amour-propre, assez faible pour tomber dans l'erreur, assez hardi pour la soutenir, assez adroit pour y engager les autres. Tel et plus dangereux encore était Pélagie dans le royaume de Jésus-Christ. La profession religieuse qu'il avait embrassée, la réputation de sainteté qu'il s'était acquise, l'austérité de vie qu'il affectait, la correspondance qu'il avait avec les plus saints personnages de son siècle, lui donnèrent lieu de produire son erreur, avant même qu'on eût osé l'en soupçonner; et l'innocence apparente de sa vie répondant au public de la pureté de sa foi et de sa doctrine, il prépara si bien son poison, qu'il était difficile de l'éviter, parce qu'il n'était pas aisé de le connaître.

Il niait le péché originel, et rendait la grâce dépendante de nos mérites. Il assurait que l'homme se suffisait à lui-même, et qu'il avait en lui une capacité naturelle de faire le bien et le mal; que la raison seule, sans le secours du ciel, pouvait résister aux plus fortes tentations de la vie; que, comme il y avait dans la volonté des chutes du bien au mal, il y avait aussi dans la même volonté des retours du mal au bien; que notre âme n'avait qu'à faire ses choix et à se déterminer elle-même; que nos volontés étaient les principes de nos bonnes actions, et que nous étions nous-mêmes les principes de nos bonnes volontés; qu'enfin il y avait dans nos âmes un fonds d'innocence, et pour ainsi dire, une justice naturelle, qui préside à toutes nos facultés, qui discerne le bien d'avec le mal, qui forme les bons desirs en nous, et qui, selon les règles d'une conscience naturelle, approuve les bonnes actions et condamne les criminelles.

Il trouve, par avance, dans l'esprit de ceux qu'il voulait corrompre, les semences de la corruption. Sa doctrine était appuyée par la philosophie, qui ne peut souffrir que nous ayons perdu la liberté de faire le bien; elle était fortifiée par l'orgueil de l'esprit humain, qui veut qu'on soit maître de son salut. Ses principes étaient gravés dans le cœur des hommes, où la nature corrompue défendait elle-même ses intérêts; et si Tertullien a dit autrefois que nous naissons tous hérétiques, parce que les ténèbres de l'erreur sont répandues dans la nature, on peut encore mieux dire que nous naissons tous pélagiens, parce que le premier péché nous a laissé comme en partage l'orgueil de l'esprit, l'amour de nous-mêmes, le désir de l'indépendance et la confiance en nos propres forces. L'Eglise d'Afrique étonnée cherche les moyens de réprimer cette hérésie naissante : elle s'assemble dans ses conciles provinciaux, les saints évêques s'encouragent, et, par une inspiration particulière du ciel, ils chargent Augustin de combattre pour la grâce et de délivrer Israël des insultes du géant orgueilleux qui le menaçait.

C'est alors qu'Augustin, comme un autre David, sort en campagne : il écrit, il dispute, il attaque, il défend, il répond, il interroge; partout il confond ses ennemis, partout il fait triompher la vérité. Il oppose à toute la délicatesse de la raison, à toutes les subtilités de la philosophie, à tous les artifices de l'éloquence, à toutes les douceurs de l'orgueil, à tout le penchant de la nature; il oppose, dis-je, un esprit élevé, une raison épurée, un naturel heureux et cultivé, une éloquence forte, une humilité profonde, une grâce étendue, toute l'Eglise l'écoute avec admiration. Jérôme dans la Palestine, courbé sous le faix de ses travaux, accoutumé lui-même à vaincre, quitte sa plume fatale à tant d'hérétiques, et ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y a rien à dire après Augustin. Qu'il était difficile d'expliquer le mystère ineffable de la communication de cette grâce, qui découle de Jésus-Christ à ses fidèles, qui les anime et qui les fait mourir conformément à sa grandeur et à leur nature, c'est-à-dire avec force et avec liberté ! Comment rendre la grâce de Dieu triomphante, et la liberté de l'homme inviolable ? Comment déterminer les mouvements et les mesures de l'une et de l'autre ? Il faut donner à la grâce une force invincible, qui ne soit pas une violence ; donner à la liberté un acquiescement qui ne soit pas une contrainte, mêler si bien les droits du ciel et ceux de la terre, qu'on rende à Dieu ce qui est à Dieu, et qu'on n'ôte pas à l'homme ce que Dieu lui laisse ; ce qui faisait dire à saint Paul : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu (Rom., IV) !* Mais si cet abîme peut être sondé, si ces richesses peuvent être découvertes ; si cette science peut être pénétrée, ce sera par Augustin ; non par la force de son esprit, mais par les lumières de l'Esprit de Dieu, par le-

quel il combat pour la vérité, et par le secours duquel il enseigne et il pratique l'humilité.

SECONDE PARTIE.

Encore qu'il ait plu à Dieu, messieurs, d'établir d'abord sa religion par des hommes ignorants et simples, soit pour faire éclater sa toute-puissance, en s'assujettissant le monde par les plus faibles instruments du monde même, soit pour confondre l'élévation orgueilleuse de la sagesse païenne, par la bassesse et la folie de la prédication de la croix ; soit pour faire voir que sa foi ne dépend pas de l'industrie ni de l'esprit de ceux qui l'annoncent ; toutefois, comme il n'y a auprès de lui, ni acception de personnes, ni différence de condition, il n'a pas rejeté les sages et les savants du siècle, pour faire voir que sa doctrine n'a rien de contraire à la raison, et que les sciences humaines ne sont faites que pour être sujettes et tributaires de sa sagesse. Mais s'il élève l'esprit des uns, il veut que les autres abaissent le leur, et que leur savoir ait la charité pour compagne, et pour maîtresse l'humilité.

Ce sont les principes de saint Augustin, et ce furent les règles de sa conduite ; la connaissance et l'amour de Jésus-Christ le portèrent à s'aneantir lui-même. Il avait lu dans les livres des platoniciens, *Au commencement était le Verbe (Joan., V)* ; mais il n'y avait pas lu que *le Verbe s'était fait chair*. Ces philosophes comprenaient aisément que Dieu étant un être souverainement intelligible, se connaissait lui-même et produisait une image ou un Verbe éternel comme lui ; mais ils ne croyaient pas qu'il fût de sa dignité de le représenter couvert d'une chair mortelle, où ils voyaient tant de corruption. Le premier était conforme à leur connaissance, le second choquait leur orgueil. Leur curiosité était satisfaite à regarder Dieu dans le séjour de ses lumières, mais leur raison était rebutée de le voir dans l'humiliation. Augustin fut réduit à cet aveuglement ; mais depuis qu'il eut appris dans les livres sacrés l'union du Verbe divin avec la nature humaine, il s'embrasa de l'amour de Dieu ; tantôt sortant comme hors de lui-même et s'élevant par la force de son esprit, au-dessus de toutes les choses créées, il va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur ; tantôt se renfermant dans son propre cœur et ramenant ses pensées sublimes à la connaissance de lui-même et à des réflexions humbles et basses, il descend jusqu'à l'humilité du Rédempteur.

Quand il s'élève, pénétré de la grandeur et de la majesté de Dieu, il s'écrie : *Eternelle vérité, c'est après vous que je soupire, vous êtes mon Dieu, et tout ce qui n'est pas vous ne m'est rien*. Quand il s'abaisse, touché des sentiments les plus vifs d'une tendre reconnaissance, à la vue d'un Dieu fait homme, il s'écrie : *Quand je vous vois, Seigneur, revêtu de ma pauvreté et de mes faiblesses, je ne puis assez me confondre, je ne puis assez vous aimer*. Ainsi se partageant sans se diviser entre Dieu et Dieu-même, se proster-

nant au pied de son trône, se jetant au pied de sa croix; par l'un il guérit son orgueil, par l'autre il nourrit son amour; il se fait en lui comme un cercle de flamme et de lumière. Sa science produit sa charité; sa charité produit sa science, et l'une et l'autre se soutiennent par l'humilité. Il adore ce qu'il connaît, il aime ce qu'il adore, et il s'anéantit devant cet objet de son adoration et de son amour. Voilà le fondement de son humilité.

Je pourrais vous le représenter ici, lorsque par un mouvement de l'Esprit de Dieu, il fut ordonné prêtre malgré toute sa résistance, fondant en larmes, se reprochant à lui-même son insuffisance; craignant que ce ne fût un effet de la justice de Dieu pour le punir de ses péchés, plutôt qu'un effet de sa providence, pour l'élever à ce ministère; entrant dans le sacerdoce de Jésus-Christ avec toute sa science et toute sa vertu, avec plus de crainte que n'en ont ceux qui s'y engagent sans disposition et sans connaissance. Je pourrais vous le représenter quand il fut appelé à la dispensation de la parole et des sacrements de Jésus-Christ, implorant la pitié, la charité et la justice de son évêque, pour obtenir de lui le temps de méditer dans le silence et dans la retraite, les mystères qu'il devait annoncer au peuple.

Que penseront ici ceux qui, par une vaine et indiscrète passion de paraître, se produisent avant le temps, dans les fonctions évangéliques, et se hâtent de distribuer aux âmes une nourriture qu'ils n'ont pas assez digérée, et qui n'ayant ni l'intelligence des Ecritures, ni l'usage de la prière, se mêlent de parler de Dieu avant que de l'avoir écouté dans la retraite? Je pourrais vous faire voir Augustin dans une sainte horreur des charges et des dignités, s'éloignant des églises dont les sièges étaient vacants; et regardant comme un fardeau redoutable ces dignités qu'on regarde comme une gloire mondaine, qu'on recherche avec une ambition séculière, qu'on demande comme la récompense des services, qu'on prétend comme le fruit d'une longue patience et qu'on acquiert même souvent par des indignités et par des bassesses.

Mais, messieurs, voyons notre saint dans l'élévation; et pour bien juger quel fut son esprit, reconnaissez avec moi que deux qualités sont nécessaires à ceux que Dieu appelle au gouvernement et à la conduite de l'Eglise, la sagesse et la docilité : la sagesse à l'égard des âmes qui leur sont commises; la docilité à l'égard de Dieu qui les a choisis; la sagesse, parce qu'étant les chefs de son peuple, ils doivent agir comme ces sages pilotes qui s'attachent au gouvernail et qui regardent dans le ciel et dans les étoiles la route qui leur est marquée; la docilité, parce que tenant la place de Dieu, il est juste qu'ils se conduisent par ses ordres; l'une les autorise devant les hommes, l'autre les humilie devant Dieu. Ainsi la sagesse se trouvant en eux réglée par l'humilité, l'humilité se trouvant éclairée de la science et de la sagesse, ils peuvent faire ce que Dieu commande, parce qu'ils sont humbles; ils peuvent com-

mander aux autres ce qu'ils doivent faire, parce qu'ils sont sages. Ce fut là le caractère de saint Augustin. Qui est-ce qui eut plus d'étendue d'esprit et de raison pour la conduite des âmes? qui est-ce qui fut mieux instruit des règles de la prudence chrétienne? A qui est-ce que Dieu avait communiqué plus abondamment les lumières de sa vérité?

Cependant, qui est-ce qui eut jamais plus de retenue et d'humilité? qui est-ce qui dans une vie glorieuse retint jamais moins de gloire pour lui? s'il est élevé dans les ministères de l'Eglise, il en prend tout le soin et le travail, et il en laisse toutes les commodités et tout l'éclat; s'il gouverne, c'est pour servir, et non pas pour dominer; s'il prêche, ce n'est pas pour s'attirer des applaudissements, c'est pour annoncer Jésus-Christ; s'il écrit, c'est pour enseigner la religion, non pas pour s'acquérir de l'estime; s'il est consulté, il répond comme un disciple qui doute, non pas comme un maître qui résout; s'il dispute, c'est pour l'éclaircissement de la vérité, non pas pour l'honneur de la victoire; s'il attaque les hérétiques, il en veut à leurs opinions et non pas à leurs personnes, et il soutient la vérité, sans blesser ni la charité ni la justice; s'il se défend, il réfute leurs erreurs et il souffre leurs injures; s'il les convainc, c'est pour faire triompher l'Eglise, et non pas pour triompher lui-même. On voit régner dans toutes ses actions cette charité qui ne cherche point ses intérêts et cette humilité qui ne s'élève d'aucun succès et qui ne refuse aucune occasion de se confondre.

Ce fut dans cette vue que considérant qu'il est difficile de garder une exacte modération, de ne se pas relâcher insensiblement dans ses discours ou dans ses mœurs, et qu'il est juste de redresser sa raison quand elle s'est éloignée de la justice, il se dressa un tribunal contre lui-même; il s'examina en juge sévère et condamna par une censure publique et impitoyable, tout ce qu'il trouva de faux, de défectueux ou d'imprudent dans ses ouvrages. J'appelle ici ces hommes vains et inflexibles, qui ne rétractent jamais leurs pensées quand ils les ont une fois produites; qui voudraient, selon le langage du Prophète, graver tous leurs sentiments sur des tables de diamant pour les rendre éternels et ineffaçables, et qui, pour se décharger du soin de s'examiner ou pour s'épargner la peine de voir ce qu'ils ont ignoré, idolâtres de leurs propres ouvrages, ont honte de se détromper et n'ont pas la force de se dédire.

Qu'Augustin fut éloigné de cette vanité! Il lui prit une humble défiance de son esprit et de ses pensées. Il craignait de blesser la conscience de ses frères et de leur être un sujet de chute par son inconsideration et même par son ignorance. Il entreprit de s'expliquer ou de se désavouer, afin que s'il n'avait pas eu toute la précaution de la sagesse, il eût au moins tout le mérite de l'humilité, et que s'il n'avait pas connu qu'il devait se repentir de ce qu'il avait écrit, il écrivit qu'il s'en repentait. Combien de temps soupira-t-il après son repos? Avec quel empressement

se fit-il nommer un successeur, pour se décharger d'une partie des soins de l'épiscopat, afin de vaquer à ce jugement et de s'humilier par cet aveu, si difficile à tirer de la bouche des hommes, et pourtant si juste et si conforme à leur condition naturelle, en disant : Je doute, je me suis trompé, je me condamne, et pour expier par une pénitence de rétractation, les fautes de son esprit, comme il avait réparé par une pénitence de confession, les péchés et les égarements de sa jeunesse.

Que n'ai-je ce style tendre et affectif dont il se sert pour reconnaître sa misère, pour louer les miséricordes de son libérateur, pour publier les grâces qu'il en a reçues, et pour pleurer amèrement ses péchés ! Que ne puis-je graver dans votre mémoire ces expressions si vives et si touchantes qu'une profonde reconnaissance et un amoureux repentir ont tirées du fond de son âme, et que ne puis-je vous rapporter ici une partie de ses Confessions ! L'orgueil des hommes du monde leur a inspiré le secret de faire dresser des arcs de triomphe, et d'élever des statues pour être des monuments éternels de leur victoire, afin de recevoir de l'art une espèce d'immortalité que la nature ne donne point ; ils gravent sur le marbre et sur l'airain les actions éclatantes de leur vie, pour rendre leur vanité aussi durable que ces pierres et ces métaux. L'humilité de saint Augustin lui a inspiré le secret de rendre sa pénitence éternelle et de pleurer encore après sa mort les désordres de sa vie. Avec quel soin remontait-il dans les premières années de son enfance, pour y examiner les premiers effets et, pour ainsi dire, la naissance du péché dans la faiblesse de cet âge ! Avec quelle douleur déplore-t-il les égarements de sa jeunesse à la face de toute l'Eglise et des chrétiens de tous les siècles ! Avec quelle application porte-t-il cette vue que la nature et le Saint-Esprit avait rendue si claire et si pénétrante dans les plus sombres replis de son âme, pour y découvrir les moindres défauts et les moindres faiblesses qui pouvaient y être restées ! Avec quelle exactitude sonde-t-il les trois sources empoisonnées de tous les péchés des hommes : le désir de la volupté, la curiosité de savoir et l'amour de la grandeur et de la gloire, qui avaient corrompu son cœur.

Rien n'est plus naturel au pécheur que de vouloir cacher son péché. Jésus-Christ nous enseigne que *tout homme qui fait mal, hait la lumière, et ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne soient connues* (Joan., III, 20). On ne rougit pas de commettre des fautes, mais on rougit de les avouer. Au lieu de les couvrir devant Dieu par l'humilité, on y ajoute un nouvel orgueil qui s'efforce de les cacher, surtout quand on est dans quelque rang élevé où l'on croit avoir besoin de sa réputation pour le bien même du public. De là viennent ces soins qu'on a de cacher ce qu'on est, et de paraître ce qu'on n'est pas ; ces circonspections par lesquelles on se garde, non pas d'être pécheur, mais d'être

reconnu tel ; cet art de faire incessamment des portraits flatteurs de soi-même, et de se justifier jusqu'aux pieds même de son confesseur ; ces facilités qu'on a de blesser la justice et la charité, pourvu qu'on sauve les apparences, et ces hypocrisies qu'on se croit permises, pour se donner plus de créance dans les charges qu'on exerce et dans l'exécution de ses volontés.

Augustin n'eut pas de ces délicatesses et n'usa pas de ces prétextes ; évêque, exposé aux railleries et à la calomnie de ses envieux et des hérétiques, ses adversaires, il veut bien découvrir et ses erreurs extravagantes et ses péchés, pour la plupart grossiers et sensuels, que la honte fait cacher avec tant de soin. L'humilité, non plus que la foi, n'est ni timide, ni raisonneuse ; elle se moque de ces discrétions qui viennent de l'orgueil plutôt que de la prudence ; elle regarde Dieu et non pas les hommes. Augustin, qui connaissait le fond de cette vertu, crut que la pénitence n'avait rien qui déshonorât son sacerdoce ; que l'exemple d'une humilité profonde serait plus utile pour l'édification de l'Eglise, que n'aurait pu être la réputation d'une vie mieux réglée avant le baptême ; et qu'il ne pouvait être justement repris de s'anéantir soi-même, pour rendre gloire à Dieu seul, et pour relever d'autant plus la toute-puissance de sa grâce, qu'il se représentait plus rempli de ténèbres, de vanités et de faiblesses.

Mais non seulement il s'humilie de ses péchés, il s'humilie des grâces mêmes qu'il a reçues. Comme il y aurait de l'aveuglement de s'élever au-dessus de ce que l'on est par soi-même, il y aurait de l'ingratitude de s'abaisser au-dessous de ce que l'on est par la grâce de Jésus-Christ. C'est une partie de l'humilité de faire connaître à chacun ce qu'il a de mal par une confession sincère, c'en est une autre de faire que chacun attribue à Dieu ce qu'il a de bon par de continues actions de grâces, et que tout le monde confesse que tous les dons excellents viennent d'en haut. Jamais docteur n'enseigna avec plus de force cette doctrine ; jamais chrétien ne la pratiqua avec plus de fidélité qu'Augustin. Tantôt, recevant les louanges des hommes et renvoyant à Dieu l'encens qu'on donne à la créature, ou il y redouble son humilité, pensant au bien qui n'est pas en lui et que pourtant on lui attribue, ou il excite sa reconnaissance, en voyant le bien qui est en lui et qui pourtant n'est pas de lui ; tantôt, jugeant par le témoignage que lui rend l'esprit au-dedans de lui, qu'il est enfant de Dieu, et se ressouvenant d'avoir été son ennemi, il lui offre des sacrifices d'expiation et des sacrifices d'actions de grâces ; tantôt transporté d'une sainte tendresse qu'il exprime par ses paroles et qu'il ressent encore plus dans son cœur, il exhorte toutes les créatures à s'unir ensemble pour chanter les grandeurs du Seigneur ; et parce que toutes les louanges sont limitées, et que les grâces que Dieu fait sont infinies, il prie cet Etre souverain de se louer lui-même. Enfin il en-

seigne la charité et il en est pénétré lui-même. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Rien ne devait tant exciter l'homme à la piété, que l'étude et la connaissance des mystères de la religion. C'est le propre de la vérité de se faire aimer à mesure qu'elle se découvre. Il est difficile qu'en contemplant la grandeur de Dieu on n'en tire des conséquences pour le culte qu'on lui doit rendre, et que l'âme frappée d'un si grand objet, ne s'empresse à le posséder par amour, après l'avoir cherché par l'intelligence. Cependant il n'arrive que trop souvent que la charité se trouve comme étouffée sous des spéculations froides et sèches ; que la curiosité affaiblit la foi ; que ce qui devrait être une étude, devient une distraction ; et qu'à force de considérer nos mystères pour en parler, on y devient presque insensible, et qu'on trouve la cause de son endurcissement dans ce qui mérite le plus notre tendresse, et qui nous marque davantage celle du Sauveur.

Augustin n'abuse pas ainsi de son esprit, il ne perdit rien de sa simplicité et de sa ferveur, par cette science qui enfla quelquefois le cœur sans le remplir ; il n'avait acquis tant de lumières et de dons spirituels que pour sa propre sanctification et pour l'édification de toute l'Eglise. Le Saint-Esprit était son véritable maître, qui lui apprit cette science des saints, qu'on goûte mieux par les sentiments du cœur, qu'on ne la pénètre par la force de l'esprit, qui fait que nous entrons dans la vérité, et que la vérité entre en nous ; qu'elle nous possède et que nous la possédons ; qu'elle est toute en nous et que nous sommes tout en elle. Qu'on lise ses ouvrages, on y trouvera autant d'ardeur que de lumière, autant d'onction que de raison. Ce ne sont pas de simples efforts de l'esprit humain, ce sont des productions de l'âme purifiée par la piété, qui instruisent et qui touchent, qui éclairent et qui embrasent. Qu'on examine sa doctrine, on y verra partout ces grands principes : que tous les devoirs des chrétiens se réduisent à l'amour de Dieu, comme à un centre mystérieux où se réunissent toutes les lignes de la religion ; que toute la loi n'est qu'amour, et que pour l'accomplir il ne faut qu'aimer ; que Dieu étant le souverain bien dont la possession seule peut nous rendre heureux, il doit être la règle de tous nos desirs et le but de toutes nos actions, et qu'ainsi toute l'occupation d'une âme fidèle ne doit être qu'à retrancher du poids de la cupidité, pour renforcer la charité, parce qu'on ne déplaît à Dieu que par l'une et qu'on ne le sert que par l'autre.

Qu'on repasse sa vie depuis le temps de sa conversion, on verra que ce cœur naturellement grand et élevé ne pouvait avoir d'autres bornes que Dieu même : tout autre amour ne pouvait le satisfaire. Quoique toutes les créatures soient bonnes, il croyait qu'elles n'étaient pas bonnes pour lui, parce qu'elles auraient pu lui être un obstacle à l'amour

divin s'il s'y fût attaché. Il eût voulu recommencer à vivre et renouer le fil de ses jours pour en marquer tous les moments par quelque mouvement d'amour de Dieu. Quel regret n'eût-il pas de l'avoir aimé trop tard, et de ne l'avoir pas aimé autant qu'il mérite qu'on l'aime ? Je ne crains pas, messieurs, que vous vous ennuyiez d'entendre si souvent redire ce terme. Augustin, dont je vous parle, ne se lassait jamais de le prononcer et de l'écrire. Il lui semblait que toutes les choses créées, dans leur langage muet et pourtant intelligible, l'exhortaient à aimer leur créateur et le sien. Il les exhorte lui-même à s'unir toutes ensemble, pour louer les grandeurs du Seigneur qui les a faites, et qui les maintient par son amour et par sa puissance.

C'est de tous ces mouvements de son cœur qu'il recueillait cette confiance avec laquelle il disait à Dieu : Je sais qu'il est difficile à l'homme de sonder la profondeur de son cœur, et votre Ecriture nous enseigne que l'on ne peut juger si l'on est un vase d'honneur, ou un vase de colère ; si l'on est digne d'amour ou de haine. Mais après avoir examiné mon cœur, je sens que je vous aime, Seigneur, et je n'en puis douter. Mes craintes ne sont pas serviles, mes espérances ne sont pas intéressées. Eteignez les feux de l'enfer ; je ne crains que parce que j'aime. Détruisez votre paradis ; ma joie, mon espérance et ma félicité ne consistent qu'à vous aimer.

La preuve la plus évidente de cet amour, c'est le travail ; rien ne marque tant qu'on n'aime point Dieu, que toutes ces irrésolutions et ces incertitudes où sont la plupart des hommes lorsqu'il s'agit de faire le bien. La loi leur paraît une rigoureuse servitude, et n'étant poussés par aucun motif de religion qui les anime, ils vivent dans une oisiveté dangereuse, et font de leurs propres devoirs le tourment et la misère de leur vie. Ce fut durant longtemps l'état où se trouva saint Augustin, mais aussitôt qu'il eut senti la douceur de la charité, rien ne lui parut difficile. La continence, qui lui paraissait une contrainte insupportable, lui devint une vertu comme naturelle, l'image grossière des plaisirs du monde se dissipa comme d'elle-même, les chaînes qui liaient sa volonté tombèrent presque sans effort, le joug de la loi de Dieu sous lequel il gémissait lui devint léger, son zèle fut infatigable, on le vit bégayer avec les enfants, raisonner avec les doctes, semer quelquefois même sans espérance de moisson, servir des ingrats, persuader des obstinés, adoucir des barbares, et perdre enfin pour Dieu et pour son Eglise, ce repos qu'il avait tant aimé.

On le vit tantôt exhorter des catéchumènes à conserver la pureté de leur baptême, tantôt instruire les clercs qu'il avait assemblés, et leur communiquer les trésors de la science et de la sagesse qu'il avait puisés en Dieu, tantôt donner des règles à ceux qui étaient appelés à suivre les conseils évangéliques,

et conduire les vierges de Jésus-Christ dans les voies de la pureté chrétienne. Quelle erreur s'éleva de son temps dont il ne fût le destructeur? Quel doute fut agité dont il ne fût comme l'arbitre? Quelle vérité fut attaquée dont il ne devint le défenseur? Quelle persécution souffrit l'Eglise, qu'il ne partageât avec elle? Quel avantage remporta-t-elle sur ses ennemis, dont il ne triomphât lui-même? Ne sont-ce pas des marques certaines d'une charité servente et infatigable?

C'était peu pour lui, s'il ne fût mort dans les fonctions de la charité. Aussi ne perdit-il pas la triste occasion qui se présenta de l'exercer envers son peuple. Rappelez dans votre esprit, messieurs, ce temps malheureux où l'irruption des Barbares, la faiblesse des empereurs, l'ambition et la jalousie de leurs ministres et, pour parler plus chrétiennement, la justice de Dieu qui punissait les péchés des peuples, réduisirent l'empire romain jusqu'au penchant de sa ruine. L'Afrique fut un des plus funestes théâtres de ces étranges révolutions, et celui qui la gouvernait réduit à la fatale nécessité de défendre son innocence contre les accusations de ses envieux et les préventions de ses maîtres, appelant les Vandales à son secours, et s'abandonnant à son désespoir, devint enfin infidèle pour soutenir sa fidélité, et livra son pays et sa religion pour conserver un peu d'autorité, de réputation et de fortune.

Je ne vous ferai pas ici la triste peinture des cruautés de ces Barbares, que ni l'honneur du sacerdoce, ni la considération de la noblesse, ni la faiblesse de l'âge, ni l'infirmité du sexe, ne purent toucher, et qui après avoir porté le fer et le feu dans toute la campagne, vinrent enfin mettre le siège devant Hippone. C'est là qu'Augustin se renferma pour être le secours et la consolation des assiégés. Il crut que c'était le devoir d'un bon pasteur de vivre et de mourir avec son peuple, que Dieu le regarderait comme un déserteur, s'il ne le trouvait dans le poste où il l'avait mis, et comme un mercenaire, s'il abandonnait son troupeau; qu'un évêque plus qu'un empereur devait mourir debout et dans les fonctions de sa charge. Combien de fois leva-t-il les mains au ciel pendant qu'Israël combattait sur ses murailles? Combien de fois animant ses citoyens plutôt contre leurs péchés que contre leurs ennemis; plutôt à la garde de leurs âmes, qu'à la défense de leurs remparts, les faisant juger par la foi des événements de ce monde, et leur montrant dans leur malheur la justice de Dieu qui les frappait, leur fit-il des leçons de contrition et de pénitence? Combien de fois sacrifiant à Dieu tout ce qui lui restait de vie, lui demanda-t-il, ou qu'il fortifiât sa faible vieillesse, pour assister tant de malheureux, ou qu'il le tirât de ce monde pour ne pas voir la désolation de son peuple? Ainsi après une longue suite de travaux et de vertus, rempli de jours et plus encore de mérite, il mourut dans le sein de la

pénitence, et dans l'exercice de la charité.

Que nous serions heureux si nous pouvions dire comme lui que nous aimons Dieu! C'est le devoir du chrétien, c'est l'occupation des saints, c'est la vie éternelle de le connaître et de l'aimer. Mais est-ce aimer Dieu que de croire faiblement sa vérité? que d'entendre indifféremment sa parole? que de suivre négligemment ses volontés? Est-ce aimer Dieu que de partager son cœur entre lui et le monde, et de mener une vie demi chrétienne et demi païenne? Est-ce aimer Dieu que de remplir son cœur et son esprit de vaines idées d'ambition et de fortune, et de s'arrêter aux biens passagers qu'on espère, et oublier les biens éternels qu'on espère? Est-ce aimer Dieu que de murmurer des afflictions qu'il nous envoie, comme si notre vie ne devait être qu'une longue suite d'événements heureux, et comme s'il y avait pour nous une dispense d'être conformes à l'image de Jésus-Christ et de participer à ses souffrances?

Suivons les sentiments et les exemples de ce saint docteur. Figurons-nous à nous-mêmes, comme les peintres nous le représentent, nos cœurs à la main, pour voir de quel feu ils sont embrasés. Ils brûlent à la vérité, mais de quelle flamme? Est-ce d'ambition? est-ce de haine? est-ce d'envie? est-ce d'avarice ou d'impureté? Peut-être c'est une de ces passions qui les consume, et peut-être plusieurs ensemble. Pourquoi n'éteindrions-nous pas ces ardeurs profanes? Pourquoi ne brûlerions-nous pas de ce feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre? Dirons-nous que nous sommes faibles, que les tentations sont violentes, que nos attachements sont grands, que nous ne pouvons ni surmonter nos faiblesses, ni résister à nos tentations, ni rompre nos chaînes? Augustin eut-il de moindres difficultés que nous, et avons-nous de moindres secours que lui? La grâce n'est-elle pas toujours également puissante? Cette grâce qui l'a rendu si humble dans une grande réputation, si modeste dans une science sublime, si discret dans un zèle vif et animé, si ferme dans de grandes adversités, si intrépide dans d'extrêmes périls, si sage dans de difficiles affaires, si infatigable dans de continuels travaux, si patient dans de sensibles injures; cette grâce ne peut-elle pas, si nous suivons ses mouvements, nous porter à l'humilité, dans une médiocrité de gloire et de crédit où nous sommes? à la constance, dans de légères tribulations qui nous inquiètent? à la sagesse, dans les petits embarras de la vie? à la patience, dans les occasions qui se rencontrent de la pratiquer? à la pénitence, dans la vue des péchés qui nous accablent? Suivons les traces du grand Augustin, écoutons comme lui la voix du ciel qui nous appelle, nourrissons-nous de sa doctrine, imitons ses vertus et travaillons à mériter la gloire dont il jouit dans le sein de l'éternité, que je vous souhaite : *Au nom du Père, et du Fils, etc.*

SERMON VIII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT SULPICE,

Prêché à Paris dans la paroisse de Saint-Sulpice, l'an 1681.

Lex Dei ejus in corde ipsius, et non supplantabuntur gressus ejus.

La loi de son Dieu est dans son cœur, et il ne fera point de fausses démarches (Psaume XXXVI).

La loi de Dieu, lorsqu'elle est dans l'esprit, c'est lumière, c'est vérité; lumière qui éclaire, vérité qui instruit. Mais l'Écriture sainte nous enseigne qu'il y a une lumière sans chaleur, une intelligence sans fruit, une vérité qui demeure inutile et captive dans le fond de l'âme; et combien voit-on de chrétiens qui la savent, peut-être même qui l'enseignent, montrer aux autres les voies de Dieu, et marcher dans les voies qu'ils se font eux-mêmes; instruits de leurs devoirs et pourtant supplantés par leurs passions; qui s'aveuglent de leurs propres lumières, et à qui, selon les paroles de saint Prosper, *toute leur science et toute leur prétendue sagesse deviennent un piège et une occasion de chute. Quis sua fit laqueus sapientia (Prosp., Poem.).*

Mais la loi de Dieu, lorsqu'elle est dans le cœur, c'est justice, c'est charité. On aime ce que Dieu commande, et on l'accomplit; on connaît ses fautes, et on les corrige; on cherche la vérité, et on la suit; on prévient les dangers, et on les évite; on trouve des tribulations, et on les souffre; on est élevé, et on s'humilie; on persuade les autres, et on est persuadé soi-même. La foi opère par la dilection, l'obéissance suit le précepte, la charité du cœur passe dans les œuvres; on ne s'égare point, parce qu'on est dans la voie des justes; on ne se prévient point, parce qu'on a ses règles et ses principes; on ne tombe point, parce qu'on est éclairé par la foi, et qu'on est soutenu par la grâce.

Ce fut là, messieurs, l'esprit et le caractère de saint Sulpice. On eût dit que Dieu avait gravé lui-même ses vérités dans son cœur. Il commença à se sanctifier dès les premières années de sa vie, et rien ne fut capable d'interrompre ou de retarder sa piété. Il fut fidèle à la loi, et la loi lui fut fidèle; il lui donna toute son attention, et elle lui découvrit tous ses devoirs. Dans tous les états différents où la Providence divine l'appela, sa droiture fut toujours égale. Le siècle lui offre ses richesses et ses grandeurs, et il renonce aux desirs du siècle pour se consacrer à Dieu dans les ministères les plus bas de son Eglise. Un roi l'attire dans sa cour, et il se fait dans son cœur une solitude intérieure, où ramassant toute sa vertu, il se sauve, non-seulement des passions, mais encore du bruit et du tumulte du monde. Il est élevé aux premières dignités de l'Eglise, et il conduit les âmes à Dieu par l'esprit, en priant pour elles; par la parole, en leur annonçant ses miséricordes et ses justices; par ses actions, en leur montrant l'exemple d'une sainte vie.

Esprit-Saint qui, selon l'oracle de vos

prophètes, devez écrire votre loi nouvelle dans le cœur des justes, et donner votre sagesse à ceux qui la prêchent, faites que j'inspire à mes auditeurs, par les exemples d'un saint qu'ils révèrent, le courage de marcher comme lui dans cette sainte et divine loi, sans être arrêtés par les difficultés qui l'environnent, et sans être supplantés par les artifices des ennemis qui s'y opposent : c'est ce que nous vous demandons, par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

Quelque bonne disposition que l'homme puisse avoir à suivre le bien, il y a trois choses qui sont d'ordinaire les écueils de sa faible vertu, et qui lui font faire des démarches contraires à la loi de Dieu : la jeunesse, la communication du monde et l'élévation. La jeunesse excite en lui de mauvais desirs, le monde lui fait voir de mauvais exemples, l'élévation lui impose de grands devoirs. Qu'il est dangereux qu'on ne soit emporté par ses passions, qu'on ne soit corrompu par le commerce des pécheurs, qu'on ne soit accablé du poids de ses obligations ! Que j'aime à vous représenter aujourd'hui un saint prévenu des bénédictions du ciel, qui, se faisant autour de son cœur comme un rempart de la loi de Dieu, se mit au-dessus des tentations et des faiblesses humaines. 1^o Il fit pénitence dès sa jeunesse; 2^o il conserva son innocence dans la cour; 3^o il remplit tous ses devoirs dans l'épiscopat. Voilà, messieurs, l'éloge de saint Sulpice, la matière de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique chaque portion de notre vie appartienne à Dieu par qui nous vivons, et que la pénitence, selon saint Basile, ne soit jamais plus nécessaire que dans le cours de ces dangereuses années, où la nature commence à éveiller en notre esprit les premiers sentiments des passions de la jeunesse, l'expérience ne fait que trop voir ce que l'Écriture nous enseigne, que la présomption, le plaisir, la vanité et la jeunesse, ne sont presque qu'une même chose (*Eccles., XI*), et que la voie des jeunes gens agités de leurs convoitises est semblable à celle d'un vaisseau au milieu de la mer sans pilote et sans gouvernail, qui est le jouet des vents et de la tempête (*Prov., XXX*). Ils déshonorent leur raison, dès qu'ils l'ont acquise; susceptibles des mauvaises impressions, ennemis des répréhensions charitables, incapables de prendre ou de recevoir de bons conseils; enclins au mal par le penchant de la nature, fortifiés par l'exemple et par la coutume, ils se plongent dans les délices, ils consomment leurs belles, mais fatales journées en desirs souvent différents, mais toujours ou frivoles ou criminels. Ils laissent partout où ils passent des vestiges de leurs débauches, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils tirent leurs excuses de leurs fautes mêmes, qu'ils se persuadent que leurs péchés sont des bienséances de leur âge, qu'ils font gloire de leurs propres

dérèglements, et qu'ils ont honte de bien faire. Les pères voient avec regret dissiper malheureusement des biens, peut-être encore plus malheureusement acquis; ils veulent en vain réprimer par autorité ces passions qu'ils ont peut-être fait croître par leur indulgence; et trouvant, par une juste punition de Dieu dans leurs enfants mal élevés, leur supplice au lieu des consolations qu'ils en attendaient, ils sont contraints de les souffrir tels pour leur malheur, parce qu'ils les ont rendus tels par leur complaisance et par leur tendresse désordonnée.

Saint Sulpice, messieurs, ne tomba pas dans ces désordres. N'attendez pas de voir ici une vie dont les commencements puissent justifier celle que vous avez peut-être menée, qui puisse servir de prétexte à différer votre conversion de jour en jour, et qui vous donne une vaine présomption ou une fausse confiance. Sulpice, suivant le conseil du Sage, *donna son cœur à Dieu dès le point du jour* (*Eccli.*, XXXIX, 6). Ses premières pensées furent celles de son salut; ses premiers exercices furent le jeûne et la prière; sa première étude fut celle de la loi de Dieu, et les premières peines qu'il souffrit furent ses mortifications et ses pénitences.

Je ne vous dirai pas que Dieu lui donna dès sa jeunesse le don des miracles, ou comme un augure de sa sainteté, ou comme un privilège de son innocence (*Isai.*, XI); qu'étant encore enfant il chassait les démons, et se jouait, comme parle le Prophète, de l'aspic et du basilic (*Psal.* XC); qu'il commandait à la fièvre et à la douleur, et qu'il avait un empire absolu sur les infirmités du corps et les langueurs de la nature. J'aime mieux vous le représenter cherchant le Seigneur dès qu'il fut en état de le connaître, édifiant le prochain par la pratique des vertus chrétiennes, de celles mêmes qui semblaient être au-dessus de sa portée; étouffant dans le fond de son cœur les premiers désirs d'une concupiscence naissante, se guérissant soi-même de l'ambition et de l'avarice, et se préservant des erreurs de l'esprit et des corruptions du siècle.

Quelque avantage qu'il eût reçu de la nature, quelque espérance que lui pût donner la fortune, il ne voulut que Jésus-Christ pour son héritage; et la première résolution qu'il prit, ce fut d'abandonner ses possessions et ses prétentions mondaines, pour se consacrer au service de son Eglise. Quelle fut cette vocation? Ce ne fut pas une légèreté d'esprit, ni une ferveur de dévotion indiscrette, Dieu le conduisait par ses lumières. Ce ne fut pas une vue d'ambition ou d'intérêt, il devait recueillir toute la fortune d'une maison noble et opulente. Ce ne fut pas un désir de vivre dans une honorable oisiveté à la faveur de bénéfices, que le crédit de sa famille, ou ses sollicitations importunes, auraient pu lui faire obtenir; sa vie fut un travail continu, et il ne se réserva jamais de tous ses biens que le soin de s'en dépouiller et de les distribuer aux pauvres. Ses pa-

rents ne le destinèrent pas à l'Eglise sans discernement; ils étaient pieux, ils étaient grands selon le monde; la conscience les empêchait d'en faire la victime de leur ambition, et le monde même leur conseillait d'en faire l'appui de leur famille. Ce fut donc une vocation intérieure, un mouvement de l'Esprit de Dieu; il s'y destina par sa volonté, et il s'y prépara par la pénitence.

Figurez-vous, messieurs, cet enfant dans un âge encore tendre, et nourri délicatement, sortant de sa maison paternelle dans les ténébres et le silence de la nuit, revêtu d'un sac et d'un cilice, pour expier les péchés qu'il voyait commettre dans une Eglise que le malheur des temps et les désordres de la guerre avaient ruinée. Ces restes d'autels, quoique abandonnés, lui étaient encore vénérables; il marchait avec respect sur ces débris du sanctuaire, il baisait les traces presque effacées de la présence de Jésus-Christ dans ces tabernacles renversés, et se prosternait sur ces pierres autrefois bénites. Ecoutez, messieurs, vous qui, par vos inquiétudes et par vos profanes discours, troublant le saint et vénérable silence des sacrés mystères, interrompez l'attention des fidèles qui assistent au sacrifice, et des ministres mêmes qui le célèbrent. Vous qui portez jusqu'au pied des autels où Jésus-Christ s'anéantit, l'attirail de vos vanités et de vos pompes mondaines; vous qui, fléchissant à peine les genoux lorsqu'on propose Jésus-Christ à l'adoration des peuples, laissez douter par vos postures indécentes si vous le croyez sans l'adorer, ou si vous l'adorez sans le croire. Vous enfin, qui venez entretenir vos passions où la loi de Dieu vous commande de venir les étouffer, et commettre de nouveaux péchés où vous devez prier qu'on vous pardonne ceux que vous avez déjà commis.

Sulpice révérait jusqu'aux ruines du temple de Dieu. C'est là qu'il affermissait sa vertu par des réflexions chrétiennes; c'est là qu'il s'offrait lui-même en sacrifice au défaut de celui de Jésus-Christ, qu'on n'y offrait plus; c'est là que, n'ayant que les astres pour témoins et Dieu pour juge de ses bonnes intentions, il persévérait dans la componction et dans l'anéantissement de lui-même. Ces nuits qu'on passe dans les assemblées, où le luxe, la vanité et l'intempérance triomphent, et où la malheureuse vertu ne fait que trop souvent naufrage; ces nuits qu'on passe dans un jeu également ruineux à la conscience de ceux qui perdent et de ceux qui gagnent; ces nuits faites pour le repos et pour le silence, qu'on fait servir au bruit et au tumulte des passions, ce saint les employait à la pénitence et à la prière; ces ténébres, qui servent de voile à tant d'iniquités secrètes, lui servaient à exercer ses vertus, et à les sauver de l'éclat et de la tentation des louanges.

Dans cette austérité de vie, sa conscience était en repos, mais sa ferveur n'était pas encore satisfaite. Un désir ardent de souffrir

et de mourir pour Jésus-Christ occupait ses pensées. La paix de l'Eglise lui était à charge ; il eût voulu faire renaître des tyrans pour lui ; son sang lui pesait dans les veines, et, à l'exemple des premiers témoins de la foi, il aurait payé ses bourreaux. Hélas ! combien de fois allant sur les tombeaux des martyrs, pour soulager du moins son cœur par la représentation de leurs souffrances, les invoqua-t-il avec une affection mêlée de douleur, de ne pouvoir les imiter ; combien de fois auprès de leur sépulture, comme au pied de leur échafaud, souffrit-il en esprit les tourments qu'ils avaient soufferts dans leurs corps ? Combien de fois, ne pouvant trouver une mort qu'il désirait, résolut-il de faire lui-même un sacrifice continuuel de sa vie, et de la consacrer, sinon par un martyre court et violent, du moins par une longue patience ?

Aussi entreprit-il de mortifier son corps ; et, ne pouvant être martyr de la foi, il voulut l'être de la pénitence, en un âge où l'on ne pense ordinairement qu'à la vanité, et où l'on n'a pour objet que les douceurs et les commodités de la vie, en un état d'innocence et de pureté qui semblait le devoir dispenser de ces pratiques rigoureuses, principalement établies pour être les peines et les satisfactions du péché. Mais Sulpice ne se flatte point ; il sait que pour appartenir à Dieu, il faut être conforme à l'image de Jésus-Christ ; que la cupidité devient maîtresse si l'on ne l'affaiblit incessamment, et que la pénitence, qui, selon les Pères, est le remède du péché, en est aussi le préservatif.

Quelle raison alléguerons-nous donc, messieurs, pour justifier nos divertissements ? Serons-nous insensibles aux vérités qu'on nous propose ? Il n'est que trop vrai : les petits exemples ne nous touchent pas, et les grands nous paraissent au-dessus de notre portée. L'amour-propre est si ingénieux, qu'encore que nous soyons persuadés de la nécessité de la pénitence, il trouve toujours le moyen de nous exempter en particulier. Chacun se justifie à soi-même ; chacun renvoie l'austérité de la vie ou aux grands pécheurs, ou aux grands saints, et ne croit être ni l'un ni l'autre. Ceux qui dans le sang de leur frère ont assouvi leur brutale vengeance ; ceux qui par des calomnies concertées, ou par des arrêts surpris ou achetés, ont renversé des fortunes innocentes et ruiné toute la famille, et peut-être toute la postérité d'un homme de bien ; ceux qui se sont enrichis des dépouilles des pauvres, et qui ont dévoré le peuple de Dieu, en le rendant tributaire de leur cruelle avarice ; ceux qui ont abusé des sacrés mystères, en couvrant leur ambition et leurs intérêts sous le voile de la religion et de la justice, nous les jugeons, nous les condamnons à toutes les rigueurs de la loi, et il est vrai que la pénitence est faite pour eux.

Nous assujettissons à ces mêmes règles ceux qui ont embrassé une profession austère. Qu'un bon religieux qui se sera confiné

dès ses jeunes ans dans le fond d'un cloître, de peur de goûter ou de voir même les plaisirs du siècle, vienne à paraître par nécessité ou par charité dans le monde : qu'il se retire, disons-nous, dans les ténèbres de sa cellule, et que, selon sa vocation, il pleure ses péchés et ceux du peuple : il a choisi sa croix, il faut qu'il la porte. Voyons-nous un ecclésiastique recueilli, mortifié, nous trouvons que c'est son état : il consacre tous les jours le corps et le sang de Jésus-Christ, il doit apprendre, en offrant ce redoutable sacrifice, à se sacrifier soi-même.

Nous jugeons que les uns, à cause des désordres de leur vie, sont obligés à la pénitence ; que les autres y sont engagés à cause de la sainteté de leur profession, et nous faisons pour nous un troisième état de dispense et de liberté. Nous ne sommes pas assez méchants pour être des premiers, nous ne sommes pas assez dévots pour être des seconds. Nous n'avons pas les raisons de suivre les uns, nous n'avons pas le courage d'imiter les autres : ainsi, donnant aux uns un titre de pénitence par justice, et aux autres un titre de pénitence par choix et par état, nous nous regardons à l'égard des uns comme justes, et nous donnons une malheureuse impunité à nos passions, parce qu'elles ne vont pas jusqu'aux derniers excès. Nous nous regardons à l'égard des autres comme faibles, et nous nous dispensons d'être pénitents, parce que nous n'aspirons pas à être parfaits.

Sulpice crut que le premier titre qui nous oblige à porter la croix de Jésus-Christ est celui de chrétien. Il tira son engagement de son baptême : il crut que l'ordre ecclésiastique où il entra était une obligation nouvelle à porter sa croix, et que, pour mériter d'être prêtre de Jésus-Christ, il fallait être sa victime. Quelle fut sa sagesse dans sa conduite ? Il cacha son dessein de peur d'être exposé aux louanges des gens de bien, ou aux reproches que le monde fait à ceux qui le quittent. Il chercha un guide pour sa conscience, et non pas des patrons pour sa fortune, et se mit entre les mains de son évêque, pour être son disciple, non pas pour être son courtisan. Il ne se jeta pas dans les offices de l'Eglise sans intervalle et sans précaution ; il n'avança qu'à mesure qu'il croissait en lumière, en sagesse, en humilité, et ne voulut, pour monter à ses emplois, d'autres degrés que ses vertus. Il s'attacha à l'Eglise où il avait été régénéré, et la regarda comme sa patrie spirituelle, et n'alla pas porter par inquiétude ou par intérêt, dans un diocèse étranger, les fruits de la bonne éducation qu'il avait reçue dans le sien. Bien loin de se produire, et de vouloir ambitieusement étaler les études de la loi de Dieu qu'il avait si assidûment méditée, il s'en nourrit longtemps en secret, et le premier effet de sa science toute divine fut la modestie et le silence.

Il n'osa approcher des autels qu'il n'eût reçu de ses bonnes œuvres le témoignage de l'amour qu'il portait à Dieu, et qu'il n'eût

trouvé dans les grâces qu'il avait reçues les marques de l'amour que Dieu lui portait. Il convertit les uns, il toucha les autres par ses exemples. Pour les mieux instruire tous, il voulut auparavant les édifier ; et, pour honorer la prétrise de Jésus-Christ, à laquelle il aspirait, il s'y prépara, et par la pénitence qu'il pratiqua sans relâche, et par l'innocence de son baptême, qu'il conserva sans interruption.

Que n'ai-je à prêcher cet exemple à ceux qui, le cœur encore rempli du monde, se précipitent dans les ordres de l'Eglise dont ils ne savent ni l'esprit ni la discipline ; à ceux qui, à la faveur d'un désir superficiel de leur salut, après avoir mené une vie licencieuse, se font prêtres pour se convertir ; et plus encore à ceux qui, par des ordinations précipitées, leur imposent les mains légèrement sans avoir éprouvé leurs mœurs et leur conduite, et se rendent participants des fautes d'autrui, ainsi que parle l'Apôtre (1 Tim., III). Pourquoi ne pleureront-ils pas leurs péchés dans quelque sainte retraite ? pourquoi ne travailleront-ils pas à vider leurs cœurs de leurs passions et à les purifier par de saints desirs ? comment oseraient-ils intercéder pour les autres, eux qui ne seraient peut-être pas écoutés pour eux-mêmes ? comment oseraient-ils demander grâce pour leurs frères, incertains qu'ils sont eux-mêmes de l'avoir reçue ? et avec quelle présomption dispenseraient-ils aux fidèles les sacrés mystères dans un état où ils méritent peut-être d'en être privés ?

Dieu, dans les livres de la loi, ordonne aux prêtres d'être saints parce qu'il est saint (Levit., XXI). L'Apôtre, parlant de Jésus-Christ, dans l'état de son sacerdoce, dit qu'il est Fils de Dieu, et par conséquent qu'il est saint (Hebr., XVI), concluant que la nature de son office demande la perfection de la sainteté. Les Pères de l'Eglise nous enseignent qu'il faut, pour disposition à une vocation si divine, ou une pureté qui n'ait pas été altérée par les corruptions du siècle, ou une pénitence si longue qu'il ne reste pas même de cicatrices à leurs vieilles plaies (Greg., in Pastor.). Il faut, pour se faire prêtre, être un pénitent fait, et non pas un pénitent à faire : le sacerdoce de Jésus-Christ doit être la récompense d'une longue piété, et non pas l'essai d'une conversion faible et mal assurée. Il faut porter au pied des autels les fruits des vertus qu'on a pratiquées, ou les dépouilles des passions qu'on a vaincues, et non pas les restes d'une réputation décriée ou d'une mauvaise conscience, parce que, selon la doctrine des conciles, les mauvaises mœurs des prêtres sont des rides et des taches sur la face de l'Eglise ; et qu'encore que le ministère ne tire pas son efficace du ministre, il tire pourtant son honneur de sa probité.

Sulpice, messieurs, fit honorer sa profession en l'honorant lui-même. Veut-on qu'il garde le silence ? il prie, il médite, il triomphe en secret des démons ; lui ordonne-t-on de parler, il instruit les peuples, et Dieu

donne l'efficace à sa parole. Tout ploie sous une éloquence qui part de son cœur plutôt que de son esprit : les enfants viennent s'instruire de leur foi et se confirmer dans leur innocence ; les vieillards viennent apprendre la perfection de ce jeune homme ; les riches, désabusés de leurs préventions, apportent leurs biens aux pieds de ce nouvel apôtre ; les savants reconnaissent en lui la science de Dieu et lui soumettent leurs connaissances ; les politiques trouvent une sainte simplicité qui leur fait mépriser leur sagesse ; le clergé se réforme sur les leçons et sur les exemples de ce nouvel ecclésiastique ; les pécheurs sont touchés, autant de voir le pénitent que d'entendre prêcher la pénitence, et les grands du monde, à l'envi, le veulent pour conducteur et pour maître. Mais, comme il a fait pénitence dans sa jeunesse, il conserve son innocence dans la cour.

SECONDE PARTIE.

Il est vrai que l'Ecriture sainte nous enseigne que la communication avec les sages inspire et produit la sagesse (Prov., XII). Leur exemple est comme un livre vivant où l'on s'instruit sans peine et presque sans s'en apercevoir : on voit les règles de la vie dans leurs actions, et, à force de les voir et de les entendre, on s'accoutume à les imiter. Ce qu'elle ajoute, est aussi vrai et même plus ordinaire, que le commerce qu'on a avec les pécheurs fait qu'on leur ressemble (Prov., XII), parce qu'il y a une malheureuse fécondité dans le mal par laquelle il se dilate et se communique. La nature nous y porte par toute la pente de nos inclinations et de nos desirs ; l'exemple nous y engage, et c'est comme une corruption spirituelle qui se répand parmi les hommes, par laquelle ils s'infectent les uns les autres d'une manière imperceptible ; la vue même des objets frappe le cœur et fait mouvoir les passions ; la vanité passe des yeux jusque dans l'esprit et dans les mœurs, et ce qui n'est d'abord que le spectacle de notre curiosité, devient insensiblement la matière de nos convoitises. De là vient la difficulté de conserver dans le monde, et surtout dans les cours des rois, l'innocence et la fidélité que l'on doit à Dieu.

Quelle fermeté de vertu ne fallut-il pas à saint Sulpice pour résister à tant de tentations différentes. Il avait reçu du Seigneur ces sages et nobles talents qui font qu'on trouve grâce devant Dieu et devant les hommes : sa sainteté le fit respecter, et sa douceur le rendit aimable ; les puissances ecclésiastiques et séculières le recherchèrent à l'envi l'une de l'autre ; l'évêque l'avait demandé au roi Thierry pour le proposer à son clergé comme un modèle de vertus chrétiennes ; le roi Clotaire le redemanda à l'évêque pour en faire le conducteur spirituel de sa cour et de sa famille. Le monde le donne à l'Eglise, et l'Eglise le prête au monde ; et, par les services qu'il rend, et par les honneurs qu'il reçoit, il fait voir que l'Eglise a des enfants incorruptibles, et que le monde, quelque injuste qu'il soit, ne peut s'empêcher d'honorer les saints.

Si, parmi le tumulte et le murmure des passions, il conserve la paix de sa conscience; si, dans cette région d'inquiétudes et de désirs, il ne veut posséder que Dieu; si, dans ces lieux où l'on sacrifie tout à une gloire périssable, il ne cherche que les couronnes éternelles; si, au milieu de la flatterie et du mensonge, il rend partout témoignage à la vérité; enfin, s'il est saint à la cour, ne vous en étonnez pas, messieurs, Dieu a purifié son cœur; sa providence l'y appelle, il y entre sans brigue, il y demeure sans ambition, il en sort sans regret.

Quelle est l'intention du prince qui le demande? Cherche-t-il un homme instruit de la politesse et des bienséances du siècle, qui sache déguiser ses passions et flatter celles de son maître, qui lui fournisse les moyens d'accorder sa religion à sa politique, qui le suive dans ses armées, non pas pour lui donner des conseils de paix, mais pour applaudir à ses victoires, qui s'entretienne, dans sa bienveillance, par de lâches complaisances, et qui, faisant un trafic et un commerce de la piété, comme parle saint Paul, lui vende, peut-être pour un peu de faveur et de crédit, l'honneur de son ministère? veut-il un prêtre qui lui soumette l'autorité que Dieu lui a confiée, qui lui prêche les vérités qui brillent et non pas celles qui instruisent ou qui corrigent, qui apaise les remords de sa conscience et qui lui dise : *Paix, paix, où il n'y a point de paix* (Jerem., VIII), qui s'insinue dans l'esprit des grands, qui aime mieux gagner leurs amitiés que leurs âmes, et qui, les excusant dans leurs péchés, s'attire leurs bénédictions? *Malheur à ces pasteurs qui, étant bénis des hommes* (Luc., VI), sont maudits par la voix du Fils de Dieu.

S'il faut un homme de ce caractère, Sulpice n'abandonne pas sa retraite. Il faut que le roi s'explique et qu'il déclare quel demande un prêtre, et non pas un courtisan; qu'il veut lui confier le salut des âmes, non pas les affaires de son Etat; qu'il sera le dispensateur de ses aumônes, le censeur charitable de sa vie et le père commun de son peuple et de ses armées. Qui de nous ne regarderait pas un pareil choix comme une récompense de son mérite ou comme un chemin ouvert à l'honneur et à la fortune? qui de nous n'aurait pas eu quelque impatience de s'établir dans une place aussi honorable, qui est un témoignage de l'estime du prince et qui met en possession de sa confiance? Nous aurait-il fallu d'autre conseil que celui de notre amour-propre? mais le saint veut s'éprouver, veut consulter, il délibère, il se défie de sa capacité, de sa vertu : il lui faut une inspiration particulière de Dieu, une mission et un commandement exprès de son éarque.

La première tentation d'un homme introduit dans la cour est ordinairement celle des richesses, parce, dit Salvien, qu'elles sont la matière, la source et le secours universel pour toutes les autres parties de la cupidité. Elles servent de degrés pour s'élever dans les emplois et dans les charges; elles fournissent le

fonds qui entretient le luxe et la vanité; elles procurent le plaisir et tentent souvent la vertu même; outre la protection qu'elles donnent par elles-mêmes, elles gagnent celles des autres, elles achètent jusqu'à la réputation et à la gloire, et trouvent des flatteurs qui corrompent la vérité, qui font des vertus de nos vices; et, comme elles sont nécessaires pour s'agrandir, c'est aussi la première acquisition qu'on veut faire dans une fortune naissante. Mais Sulpice commence au contraire par le mépris solennel qu'il en fait. Quelle nouvelle forme d'entrer dans les cours des rois! On y va d'ordinaire pour recueillir des grâces; Sulpice y va pour en faire; on commence par les civilités qu'on rend aux grands pour s'assurer de leur faveur; Sulpice commence par la visite des pauvres et par les soins qu'il prend de pourvoir à tous leurs besoins; on voit d'abord grossir l'équipage et les revenus, Sulpice voit avec plaisir distribuer jusqu'à sa propre subsistance, et, bien loin de profiter des premières libéralités que le roi lui fait, il les reçoit et les répand en aumônes sans réserve.

Peut-être pensez-vous, messieurs, que sa vertu était encore dans sa force, qu'il fallait mériter d'abord la bonne opinion qu'on avait de lui par quelques actions d'éclat et surtout par la charité qui, procurant du bien à plusieurs, attire aussi plus de louanges. Non, non, sa vertu se soutint et fut à l'épreuve du temps et des tentations du monde; et comme il y était entré sans brigue, il y demeura sans ambition. Je ne parle pas de cette ambition grossière qui usurpe les dignités par violence, qui s'y introduit par adresse, qui les achète par des bassesses, qui les obtient par des surprises, qui les gagne par des services, qui prévient les uns par des recommandations mendieuses, qui supprime les autres par de mauvais offices et par des calomnies, qui n'apaise pas ses désirs par l'acquisition, qui s'élève aux dépens d'autrui et qui fonde sa fortune, comme elle peut, sur les débris de la vertu même; je parle d'une ambition délicate et cachée, qui convient mieux à des âmes qui, sous un désintéressement apparent, ne laissent pas d'avoir des désirs et des espérances mondaines, car il y a un art de s'approcher des honneurs en faisant semblant de s'en éloigner, de couvrir l'esprit du siècle sous les dehors trompeurs de la piété et sous un air extérieur de réforme afin d'arriver plus facilement au but qu'on s'est proposé, et de surprendre l'approbation des hommes en leur faisant accroire qu'on a déjà celle de Dieu.

Notre saint, messieurs, n'est pas capable de ces faiblesses; il resserre ses désirs dans ses devoirs, il s'acquitte de son administration sans aucune prétention de récompense. Eh! qui est-ce qui pouvait plus raisonnablement que lui espérer d'être élevé? Sa naissance était illustre, son mérite connu, sa fidélité éprouvée, sa capacité incontestable. Le roi l'honorait de son amitié et lui devait sa couronne avec sa vie. Représentez-vous ce prince, dans l'extrémité d'une maladie

dans ces cruelles inquiétudes que donne, en ces tristes moments, l'incertitude du salut et la perte d'une couronne ; il semblait n'avoir plus que quelques soupirs à pousser tant la nature en lui était défaillante. Cet art, qui se vante de conserver ou de rendre la santé, avait épuisé ses secrets et confessait son impuissance. La reine, après mille vœux et mille soins inutiles, allait mourir de douleur, et les officiers, alarmés, voyant expirer leur fortune, tremblaient tous ensemble pour lui et pour eux : tout le royaume pleurait déjà la perte inévitable de ce prince. Où trouvera-t-on, au défaut des secours humains, quelque assistance céleste et miraculeuse ? Ira-t-on chercher dans les solitudes quelque prophète qui vienne de la part de Dieu lui dire : *Me voici, et je vais ajouter de nouveaux jours à vos années (Isa., XXXVIII, 5) ?* Le croirez-vous, messieurs, le saint, le prophète se trouve au milieu de la cour, Sulpice s'attendrit, il jeûne, il prie, il arrête, ce semble, l'âme du prince ; tout mourant qu'il est, il répond de sa guérison, et, dans le jour qu'il a marqué, il le guérit et, pour ainsi dire, le ressuscite. Que vous soyez béni, mon Dieu, qui savez conserver, quand il vous plaît, dans la corruption même du monde, des serviteurs qui vous sont fidèles, et qui faites voir quelquefois, par la toute-puissance de votre grâce, des courtisans qui font des miracles !

Quelle gloire pour un sujet de pouvoir regarder son roi comme son ouvrage et sa créature ! Mais se prévalut-il du miracle qu'il venait de faire à la vue de tout son royaume ? se souvint-il de ce que l'Écriture a dit, qu'il n'y a rien que l'homme ne veuille donner pour sa vie (*Job, II*) ? demande-t-il adroitement quelque récompense en un pays où l'on ne veut rien perdre du bien qu'on fait, et où l'on fait valoir les services mêmes qu'on n'a pas rendus ? employa-t-il pour lui le crédit qu'il avait acquis auprès du roi ? Que ne pouvait-il pas espérer avec bienséance et avec justice, et quelle reconnaissance pouvait égaler le bienfait ? Toutefois cette gloire ne fait que relever son humilité, il en devient plus modeste ; on dirait qu'il a honte de la grâce que Dieu lui a faite. Messieurs, je n'insiste pas, pour l'honneur du saint, sur cette action miraculeuse, je dis seulement que son désintéressement et son humilité ont été son plus grand miracle.

A cette marque le monde est convaincu de sa sainteté ; car, ce monde, tout déréglé qu'il est, sait tous les devoirs et toutes les règles des gens de bien, et il n'y a rien sur quoi il souffre moins d'être trompé que sur la dévotion et sur les dévots. Il examine si la conduite est uniforme ; si les actions répondent toujours aux paroles, s'ils sont à l'épreuve de certains intérêts délicats sur lesquels on n'est pas toujours sur ses gardes ; il aperçoit jusqu'aux moindres de leurs faiblesses : il n'y a pas si petit orgueil qu'il ne découvre au travers de leur humilité ; et, quelque voile qu'ils jettent sur leurs défauts, la défiance et la curiosité les pénètrent. Mais rien n'est plus vénérable aux méchants

mêmes qu'une vertu solide, éprouvée ou désintéressée. Sulpice devint par là l'oracle des grands et des petits, le ministre des charités publiques et particulières, le réformateur des mœurs, les délices des peuples et de la cour même.

Mais, quelque honneur qu'il y reçût, il en sortit sans regret comme il y demeurait sans attachement. Cette image du monde, qui enchante, ne le charma point : tous ses objets, qui ne l'avaient pas touché présents, ne l'affligèrent pas par leur absence. Il trouva Dieu partout où sa providence le conduisit, et, portant avec lui sa vertu, toute demeure lui fut égale, toute la terre lui fut un exil. Vous me direz peut-être qu'il était destiné à un des premiers sièges de la France, qu'il n'avait autre chose à désirer même pour sa fortune ; qu'on n'entre à la cour que par ce motif, et qu'on n'en veut sortir que pour ce sujet. Hé ! messieurs, il est vrai ; mais, quand on n'est pas touché de Dieu, on a beau s'éloigner du monde, on le porte avec soi, sans y penser, dans le désert. Au milieu même de la sainte Sion on se souvient de Babylone ; après une résidence peut-être forcée, on retourne où l'on a laissé son cœur et son affection ; sous prétexte de venir soutenir ses droits devant les premiers tribunaux du royaume, on renoue ses anciennes habitudes, et l'on oublie son troupeau. Sulpice sortit de la cour et ne regarda pas derrière lui. Dans les plus grandes nécessités de son peuple il se contenta d'envoyer un de ses disciples. Voilà comme il conserva son innocence dans le grand monde ; voyons comme il remplit tous ses devoirs dans l'élévation de l'épiscopat.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une vérité, messieurs, que, dans l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu, toutes les dignités sont des ministères ; elles honorent, mais elles chargent. Il est juste, dit saint Bernard, que ceux qu'on y élève trouvent dans leurs obligations un contre-poids qui les rabaisse, et que le respect qu'on leur rend soit tempéré par le travail qu'on leur ordonne. C'est encore une vérité, que les devoirs sont proportionnés aux honneurs, et que, l'épiscopat et le sacerdoce de Jésus-Christ étant le comble de la grandeur et de la gloire de l'Eglise, obligent aussi à plus de soins et de devoirs, et rendent ou plus vigilants, ou plus coupables. Il faut s'être rempli de la vérité et la répandre, dispenser aux hommes la miséricorde de Dieu sans s'attirer sa justice, conduire les âmes par sa sagesse et posséder la sienne par sa patience. Un fonds de connaissance et de lumière, un empressement de zèle, une sollicitude de charité, une condescendance raisonnable, une discrète sévérité, une prière continuelle et une vigilance sans relâche, tant de vertus ne sont qu'une partie des qualités que doit avoir un pasteur fidèle. Il faut qu'il éclaire les esprits, qu'il gagne les cœurs, qu'il lise dans les consciences, qu'il soit le docteur de tous les ignorants, le consolateur de tous les affligés, le pourvoyeur de tous les pauvres,

l'esclave de tous ses sujets et le père de tous les fidèles.

Mais, pour réduire tous ces devoirs, il faut qu'il édifie par son exemple, qu'il instruisse par sa doctrine, qu'il assiste son peuple par sa charité : et quel évêque a jamais mieux rempli son ministère que saint Sulpice ! Le Seigneur l'avait lui-même élevé et le soutint dans son élévation. L'Eglise de Bourges pleurait la mort d'un saint prélat, et ne pouvait être consolée que par un successeur qui lui ressemblât. Mais ses vœux étaient traversés et ses espérances presque perdues par les factions de ses propres enfants que l'esprit du monde avait divisés. Telles sont ces élections tumultueuses où chacun porte sa faveur et son suffrage selon son opinion et souvent selon son caprice ; où les grands, tantôt par autorité, tantôt par adresse, entraînent les petits à leurs intérêts ; où les sages du siècle, pour des ministres spirituels, ne cherchent que des qualités mondaines, et où l'intrigue et la passion prévalent d'ordinaire à la religion et à la raison. Telle est l'assemblée du clergé de Bourges. Les uns briguent pour leurs amis, les autres emploient les puissances ; on offre même de l'argent au prince, et l'on tente son avarice ; et, sans les remontrances de la reine que Dieu avait suscitée pour rompre ces pratiques d'iniquité, la chair et le sang allaient faire un choix que Jésus-Christ n'eût pas approuvé, et le troupeau du Seigneur, au lieu d'être conduit par le pasteur, allait tomber malheureusement entre les mains du mercenaire.

Que dis-je ? messieurs, le roi nomma Sulpice, les peuples le proclamèrent ; mais c'était Dieu qui l'avait élu. Combien d'exemples d'une parfaite vertu donna-t-il dans ce diocèse ? je dis d'une parfaite vertu ; car, il n'est pas permis, dit saint Grégoire, à ceux qui sont les chefs de l'Eglise, d'être médiocrement vertueux. Ils ne sont pas louables, ils sont même répréhensibles, s'ils n'excellent dans la piété. Ils ne peuvent passer pour bons, s'ils ne sont tous les jours meilleurs ; et ce mérite commun qui fait la bonté des particuliers est un défaut et une imperfection pour eux. Sulpice avait appris ces vérités ; il eut non-seulement les vertus parfaites, mais encore la perfection de chaque vertu. Il fut humble jusqu'au mépris de lui-même ; patient jusqu'à payer par des bienfaits les injures qu'on lui avait faites ; charitable jusqu'à se retrancher de sa propre nécessité. Les fidèles qui l'admiraient, tâchèrent en vain de le suivre ; trop heureux d'être les copies d'un si parfait et presque inimitable original.

Les instructions qu'il leur donna furent les règles de leur vie. Que ne puis-je vous exprimer ici cette sagesse persuasive et cette énergique simplicité qui gagnèrent tant d'âmes à Jésus-Christ ! Pourquoi faut-il que le temps ou la négligence de nos pères aient laissé perdre les restes de cet esprit apostolique ! Lorsque dans les conciles qu'il assemblait dans sa province pour réparer les brèches que le relâchement avait faites à la discipline, il communiquait ses lumières à

ses suffragants, les remplissait de son esprit et les animait de son zèle : avec quelle force leur disait-il plusieurs fois ces paroles de leur commun maître, comme son histoire le rapporte : *Gardez-vous de vous attacher à l'or, ni à l'argent* (Matt., X. 9), leur remontrant qu'un évêque doit être au-dessus de toutes sortes d'intérêts ; qu'il est le tuteur général des pauvres ; qu'il ne doit pas posséder pour lui des biens dont il est le dispensateur, puisqu'il ne doit pas même posséder son âme, qu'il doit être prêt à donner à tout moment pour son troupeau, et, qu'étant à la place du souverain prêtre et du Prince des pasteurs *qui nous a rachetés, non pas par l'or et par l'argent, mais par le sang précieusement de ses veines* (I Petr., I), il doit représenter son désintéressement et sa pauvreté, comme il représente son sacerdoce ?

Après avoir excité ses frères, il distribue le pain de la parole à ses enfants ; et quels furent les fruits de son zèle ? Il sème le grain évangélique, et à peine peut-il recueillir de si abondantes moissons. Là, il forme des prêtres dignes des temps apostoliques ; ici, il consacre des vierges et leur donne des règles et des préceptes de perfection : dans ces cloîtres il renferme des pénitents volontaires ; il entretient des solitaires dans ces campagnes ; et l'on eût dit que tout son diocèse n'était composé que de communautés de religieux et de troupes d'anachorètes. Il donne à chacun des règles de conduite, et Dieu donne partout son efficace à sa parole.

Mais quelle fut sa charité et sa tendresse pour son peuple ? Le soin des pauvres a toujours été une des plus nobles et des plus importantes parties de l'office épiscopal et apostolique ; et c'a été la plus ordinaire fonction de notre saint. Il regarda ses richesses ecclésiastiques comme l'héritage de Dieu, qui appartient à Jésus-Christ et à son Epouse, et il crut qu'un sage pasteur, après avoir donné la nourriture spirituelle à ses peuples, leur devait encore celle du corps dans leur besoin ; il n'en réserva pas pour ses propres commodités. Il n'eut pas des palais superbes, il garda la magnificence pour les églises et pour les hôpitaux qu'il fit bâtir. On ne vit pas des vases précieux charger ses buffets pour montrer sa vanité et pour irriter celle d'autrui ; il n'usa que de vaisseaux de terre, avec lesquels il condamna le luxe et l'avarice de son siècle. On ne vit pas chez lui des lits ornés plus richement que les autels ; il couchait sur la dure, et son repos était souvent interrompu pour chanter les louanges de Dieu. Tout était employé à la subsistance des pauvres. Vous l'auriez vu pénétrer dans ces chambres obscures où la pauvreté va se plaindre à Dieu et se cacher aux yeux des hommes. Vous l'auriez vu dans les plus sombres cachots porter lui-même ses aumônes à ces malheureux que la faim et le désespoir y tyrannisent.

Quelle fut cette mortelle douleur qu'il conçut lorsqu'il apprit qu'un pauvre, ou par la rigueur du temps, ou par la négligence d'un domestique à qui il l'avait recommandé,

(Vingt-trois.)

était mort de faim ou de froid ! Il regarda ce malheur comme son péché ; il s'imputa la négligence d'autrui ; il reprocha cent fois cet homicide à sa conscience innocente , et gémit et pleura devant Dieu jusqu'à ce qu'il eût reconnu en ressuscitant le mort , ou que sa faute lui était pardonnée , ou qu'il avait lieu de la réparer . Quelle fut sa tristesse lorsque Dieu , pour exercer sa vertu , lui fit voir la désolation de son peuple , par la cruauté d'un avare et superbe exacteur qui semblait avoir juré sa ruine ! Que ses entrailles furent émues en voyant les riches dépouillés , les pauvres dans l'oppression , les prêtres confondus avec les laïques , la maison des justes désolée et l'héritage de Jésus-Christ même ravagé ! Qu'il fut touché , lorsqu'il vit la ville et la campagne désolées , les prisons remplies de malheureux qui n'avaient d'autre crime que celui d'être déjà pauvres et de ne pouvoir être ruinés ! Combien de fois implora-t-il , mais vainement , la pitié de cet homme impitoyable ? Combien de fois lui montra-t-il le glaive de la vengeance de Dieu prêt à tomber sur sa tête criminelle ? Il ordonne des jeûnes ; il demeure en prières ; il se fait anathème pour ses frères , jusqu'à ce qu'il eût obtenu de la clémence du prince le soulagement de son peuple , et de la justice de Dieu le châtiment du persécuteur de son église .

Enfin , avec quelle tendresse répara-t-il cette calamité par le redoublement de ses aumônes ! Avec quelle constance persista-t-il dans ses fonctions de miséricorde ! C'était là son occupation selon son cœur ; et lorsque accablé de vieillesse il se choisit un coadjuteur , il voulut bien , se mettant au-dessus des jalousies qu'on prend à cet âge , lui donner tous les emplois éclatants de l'épiscopat , et se réserva la nourriture des pauvres , la consolation des affligés et le soulagement des misérables . C'est cet exemple que je propose aujourd'hui à votre imitation , messieurs ; et où puis-je le proposer plus à propos que dans une paroisse où la providence de Dieu semble avoir mis tant de pauvres et tant de riches , afin que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres , et que les uns se sanctifient par leur charité , les autres par leur patience ? Tant de grandes vertus que saint Sulpice a pratiquées vous paraîtront peut-être inimitables ; mais quelle excuse trouverez-vous , si votre charité n'est excitée par la sienne ? Suivez les traces d'un saint que vous honorez , et vous arriverez comme lui à la gloire que je vous souhaite : *Au nom du Père , etc.*

SERMON IX.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BENOÎT,

Préché dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'an 1680.

Dixit autem Dominus ad Abraham : Egredere de terra tua , et de cognatione tua , et de domo patris tui . . . Faciamque te in gentem magnam , et benedicam tibi , et magnificabo nomen tuum , erisque benedictus .

Alors le Seigneur dit à Abraham : Sortez de votre terre , de votre parenté , et de la maison de votre père . . . Et je

ferai sortir de vous un grand peuple : je vous bénirai , je rendrai votre nom célèbre , et vous serez béni (Genèse , ch. XII).

Lorsque je considère ces paroles de mon texte , je ne sais , messieurs , duquel des deux je dois être plus touché , ou de la fidélité de l'homme à suivre les ordres de Dieu , ou de la grandeur et de la bonté de Dieu à récompenser la fidélité de l'homme . Si d'un côté je me représente Abraham , à la voix du Seigneur qui l'appelle , rompant tous les liens de la chair et du sang ; renonçant aux sentiments les plus naturels des amitiés et des bienséances humaines ; quittant son pays , ses parents et l'héritage de ses pères ; et , sortant d'un monde connu , pour passer dans un monde étranger , sans secours , sans honneur , au gré d'une providence invisible qui le guide , j'admire son obéissance et sa foi , et je m'écrie avec un Père de l'Eglise : *O parfait chrétien avant le temps de Jésus-Christ ! O conduite évangélique avant l'Evangile ! O homme vraiment apostolique avant les apôtres !*

Mais quand je vois d'autre côté la protection de Dieu et les bénédictions qu'il verse à pleines mains sur ce patriarche ; qu'il le conduit dans les prospérités et dans les traverses de la vie ; qu'il lui parle comme à son ami et au dépositaire de ses mystères ; qu'il fait avec lui une alliance particulière , en l'établissant dans la terre qu'il lui avait préparée ; qu'il se déclare son protecteur et sa récompense infiniment grande ; qu'il lui donne une gloire qui , selon le langage de l'Ecriture , n'eut jamais d'égale , en le choisissant pour être le père de Jésus-Christ et le chef de tous les fidèles , et qu'enfin , oubliant , ce semble , pour lui , le reste des hommes , il veut bien par privilège et par préférence prendre son nom et s'appeler le Dieu d'Abraham : je m'écrie avec le roi-prophète : *Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit (Psal. LXXII) !*

Ne vous semble-t-il pas , messieurs , que je vous parle de saint Benoît , en vous parlant ainsi d'Abraham , et que , sous la figure du patriarche de l'ancienne loi , je vous trace l'image du patriarche de la nouvelle ? Touché comme lui d'un mouvement intérieur de l'Esprit de Dieu , étouffant dans son jeune cœur les affections et les tendresses de la nature , ne renonça-t-il pas dès qu'il se sentit et qu'il se connut , à ces désirs et à ces espérances que le monde et l'amour-propre ne donnent que trop à ceux de son âge , de son esprit et de sa naissance ? ne sortit-il pas du séjour de la volupté et des délices romaines , pour aller dans une grotte sauvage se jeter dans les saintes horreurs de la solitude ? ne demeura-t-il pas durant tout le cours de sa vie dans les mains de la providence de Dieu , ayant sa loi devant ses yeux , sa sainte parole en sa bouche , sa miséricorde dans sa pensée et sa charité dans son cœur ?

Aussi , Dieu le remplit de son Esprit et le comble de ses bénédictions et de ses grâces . Ses vertus cachées percent l'obscurité de sa retraite ; des assistances imprévues lui surviennent dans ses besoins ; les secrets du ciel

lui sont révélés; les éléments entendent sa voix et lui obéissent; les puissances les plus barbares vont à ses pieds perdre leur férocité naturelle; les démons en vain le maudissent et demeurent comme enchaînés autour de sa grotte. Un peuple nouveau vient se ranger sous sa discipline, et Dieu lui découvre, par sa lumière éternelle, les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, lui fait voir, au travers des nuages du temps, la multitude et la gloire de sa postérité spirituelle. C'est de ce grand sujet que je dois vous entretenir aujourd'hui, si l'Esprit-Saint daigne nous accorder sa grâce, par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria.*

C'est la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des saints qu'il a choisis, ou pour soutenir la pureté de sa foi, ou pour renouveler la discipline évangélique dans son Eglise : il les cache et il les produit; il les humilie et il les honore devant les hommes, selon les lois de son amour et les règles de sa Providence. Il se plaît à former en eux dans le secret et dans le silence, cet amas de pures et humbles vertus qui mettent une âme à couvert de la corruption du siècle et des tentations de la gloire. Mais lorsque le temps de la manifestation de ses grâces est arrivé, il élève sur ce fonds de sagesse et d'humilité, une sainteté de gloire et d'éclat pour autoriser ses vérités et pour édifier son peuple par les exemples d'une piété éminente et incontestable. C'est ainsi qu'il conduisit saint Benoît dans les voies de la perfection chrétienne, en le séparant du monde pour mettre en sûreté sa vertu naissante, en l'attirant à la solitude, pour l'y fortifier dans les exercices de la pénitence; et le communiquant ensuite au monde avec ce caractère d'humilité magnanime qui fait qu'on ne craint, qu'on n'aime que Dieu, et cette supériorité de vertu qui sert à gouverner les hommes et à les ramener à la loi et à la justice de l'Evangile. Ce qui m'oblige à vous faire voir : 1^o Benoît se cachant au monde pour se sanctifier dans sa retraite; 2^o Dieu produisant Benoît au monde, pour réformer le monde par son exemple et par sa règle. La fidélité de saint Benoît à suivre la voix de Dieu, et la fidélité de Dieu à reconnaître et glorifier saint Benoît. Voilà tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La retraite et la séparation du monde, dans des siècles relâchés et corrompus, a toujours été regardée, selon les principes de l'Evangile, comme une condition nécessaire à ceux qui ont un véritable désir de s'avancer et de se perfectionner dans la piété. Dans la naissance du christianisme et dans l'âge d'or de l'Eglise, rien n'était si utile au chrétien que la société et le commerce des chrétiens, dit saint Augustin. Une innocence universelle était répandue dans leurs esprits et dans leurs actions. Ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Comme ils n'avaient ni cupidité, ni intérêt, ils n'avaient aussi ni division, ni jalousie. Dans leurs fréquentations, ils se prévenaient en honneur et en déférence; leur courage ne s'enflait point

dans les prospérités; dans leurs tribulations ils possédaient leurs âmes en paix et en patience; tout conspirait à leur salut et à la gloire de la religion, les coutumes, les exhortations, les exemples, les prières. La pénitence était plus occupée à prévenir les péchés qu'à les expier; la vérité réglait les discours; la sagesse entretenait l'ordre; la charité excusait les défauts et la crainte de Dieu étouffait les vices. Un chrétien déréglé était une singularité monstrueuse.

Alors il fallait séparer les méchants d'avec les bons. Mais depuis que le corps du péché s'est formé et qu'une malignité presque générale s'est établie dans le monde; que les chrétiens n'ont presque plus que le nom et l'apparence de la religion qu'ils professent; qu'on se juge par ses préventions, et non par sa foi ou par sa conscience; qu'on se fait une loi de ses désirs et une étude de la vanité et du mensonge; qu'on n'a d'autres vues que celle d'un faible intérêt et d'une fragile fortune; qu'on se joue de la réputation et du salut, les uns des autres, dans les conversations et dans le commerce de la vie : Qu'il est dangereux, dit saint Augustin, que les gens de bien mêmes entraînés par l'exemple et par la coutume, à force de voir le mal ne s'accoutument à le souffrir, et à force de le souffrir ne s'accoutument à le commettre ! Depuis que la multitude des coupables a prévalu, il faut que les bons se séparent des méchants : *Mets ton âme en sûreté et ne demeure pas dans les régions d'alentour; mais sauve-toi, de peur que tu ne périsses avec les autres (Gen., XIX).*

Dieu fait comprendre à Benoît cette vérité dès son enfance. Ayant déjà dans ses premières années la sagesse d'un âge avancé, et les inspirations secrètes lui tenant lieu d'expérience, il reconnaît les dangers du monde et fait dessein de le quitter, lorsque tout semblait devoir l'y attacher. Il compte des sénateurs et des consuls romains pour ses ancêtres; un heureux naturel donne déjà des présages de sa fortune. On l'envoie dans la capitale et de la religion et de l'empire, pour allumer son ambition à la vue des grandeurs ecclésiastiques et séculières; on l'applique à l'étude des lettres humaines pour polir son esprit et pour l'avancer dans les dignités à la faveur de ses connaissances. La volupté se présente à lui soutenue du penchant de l'âge et de la nature et des exemples d'une jeunesse déréglée. Il s'ouvre sous ses pas un chemin tout semé de fleurs qui le conduit au précipice. Benoît, *sauvez-vous et songez au salut de votre âme.*

Quelle était alors la face de l'Italie? Les divisions l'avaient affaiblie; les guerres l'avaient désolée; les hérésies l'avaient corrompue. Ses tyrans étaient devenus ses maîtres, ses pontifes étaient opprimés, l'idolâtrie respirait encore sous ses ruines; et, si le culte des dieux était aboli, les mœurs des païens n'étaient pas changées. Les Goths, les Huns, les Hérules et les Vandales avaient porté dans ce pays de politesse et de religion, l'impiété et l'ignorance. Rome, par un juste jugement

de Dieu, était devenue successivement la proie de tant de nations barbares ; et cette ville orgueilleuse qui, dans le temps de ses triomphes, avait pris les vices des peuples qu'elle avait vaincus, dans le temps de sa servitude, prenait les vices aussi bien que les lois des vainqueurs. L'injustice, la cruauté, la flatterie, l'incontinence régnaient dans cette capitale du monde chrétien : plus de pudeur, plus de piété, peu d'honneur et de religion. Fuyez, Benoît, sur la montagne et ne demeurez pas aux environs de cette région infidèle.

Il suit la voix de Dieu qui l'appelle, désabusé du siècle presque avant que de le connaître, fuyant les hommes et ne voulant que plaire à Dieu ; savant sans étude et sagement ignorant, il quitte sciences, grandeurs, compagnies, et se renferme dans une caverne éloignée sur un rocher inaccessible, se mettant non-seulement au-dessus des consolations, mais encore des nécessités de la nature, ne vivant que d'un peu de pain que lui apportait avec peine et de temps en temps l'unique confident de sa pénitence. Trois ans passés dans cette austérité ne lui semblent rien ; et quelques jours de jeûne, que l'Eglise nous a ordonnés, nous paraissent une mortification excessive. Combien d'excuses et de prétextes d'infirmités qui sont bien souvent affectées ou imaginaires ? Combien de dispenses injustement demandées, légèrement accordées ? Quelle répugnance n'a-t-on pas à faire pour son salut ce qu'on ferait pour sa santé, et à observer par religion des abstinences qu'on observerait par régime ? Quelles plaintes ne fait-on pas de la sévérité de l'Eglise, quoiqu'elle ait relâché sur ce point de ses anciennes disciplines, par une condescendance de piété, dont elle permet qu'on se serve, mais dont elle ne veut pas qu'on abuse ? Quels adoucissements n'a-t-on pas trouvés pour satisfaire, non-seulement ses besoins, mais encore sa délicatesse, et pour mêler contre toutes les règles de la loi de Dieu, l'intempérance avec le jeûne ? Dans quel abattement ne tombe-t-on pas, dès qu'on veut s'attacher à la régularité du précepte, faute d'avoir exercé à la pénitence ce corps qu'on amollit tous les jours par le luxe et la bonne chère ?

Saint Benoît commença cette vie austère et retirée à la fleur de son âge. Non-seulement il quitte le monde ; il sort, pour ainsi dire, de toute la nature ; il s'ensevelit comme dans son sépulchre ; il ne sait plus la différence des jours et des nuits, et ses ténèbres sont comme sa lumière. Occupé de l'éternité, il a perdu la suite des temps et ne sait pas même quand on célèbre le jour de Pâques ; rempli de Jésus-Christ tout entier et l'adorant dans tous ses mystères ensemble, il n'en sépare point ni la solennité, ni l'ordre. Il croit que pour un pécheur comme lui, il n'y a ni réjouissance, ni fêtes, et que tous ses jours doivent être des jours de larmes et de pénitence. Ainsi, mort au siècle et citoyen du ciel par avance, il oublie presque la région où il est ; il n'est plus ni d'aucun temps, ni d'au-

cun pays, ni d'aucun commerce : il est tout en Dieu, tout avec Dieu, tout pour Dieu.

Mais s'il a oublié les hommes et si les hommes l'ont oublié, la Providence veille sur lui. Il me semble que j'entends cette voix céleste qui, troublant la joie et le repas d'un prêtre voisin, lui reproche la faim et la misère de saint Benoît : *Tu te prépares un festin, et mon serviteur, abandonné dans ses pressantes nécessités, languit dans ces grottes prochaines* (D. Greg., Vit. S. Bened.) : Va soulager sa pauvreté et porte-lui les consolations que je lui destine. Qu'il serait à souhaiter qu'une pareille voix retentît aujourd'hui du haut des cieux aux oreilles de tous les riches du siècle ! Vois tant de pauvres qui gémissent dans les villes et dans la campagne ; retranche un peu des superfluités de cette table que tu entretiens, peut-être des violences ou des injustices que tu leur as faites. Tu bâtis des maisons superbes, où tout l'art des ouvriers s'épuise à chercher les commodités, tandis que des hôpitaux fondés par la piété de tes pères chancellent ou tombent par ton avarice et ta dureté. Tu te ruines en habits, en propriétés, en ajustements ; contente-toi d'une honnête et décente simplicité, et tu nourriras plusieurs familles misérables de ces dépenses excessives que ton ingénieuse vanité t'engage de faire. Tu cours aux jeux et aux spectacles que les saints Pères et les conciles avaient autrefois interdits, surtout en ce saint temps de carême ; emploie plutôt ta curiosité à découvrir tant de misère que la honte cache, et fais-toi un spectacle charitable et chrétien de la vue des nécessités humaines que tu peux soulager par tes aumônes.

Mais laissons là le peu de charité des hommes, et voyons les miséricordes que Dieu a faites à saint Benoît, non-seulement par les secours humains qu'il lui procura pour la conservation d'une vie que le jeûne et la pénitence avaient atténuée et presque détruite, mais plus encore pour la confirmation de sa piété, que le démon et la chair avaient ébranlée. Bien que la solitude mette l'homme à couvert des passions et des habitudes ordinaires du siècle, il ne doit ni présumer de sa vertu, ni s'assurer sur son innocence. Les passions croissent en tous lieux, la nature se trouve partout, et il n'y a point de paradis sur la terre où le serpent ne s'insinue et ne se glisse. Quelque éloigné qu'on soit des occasions, on n'est jamais hors de péril tant que l'on est avec soi-même. Le monde essaie de se venger de ceux qui le méprisent et qui le fuient ; quand il ne peut corrompre de près, ses poisons agissent de loin. Pour être abandonné il ne s'estime pas vaincu : s'il ne peut blesser de nouveau, il va rouvrir les vieilles plaies. Au défaut du spectacle des yeux, il se sert de la représentation des pensées ; et cherchant quelquefois dans le passé de quoi détruire le bien présent, il perd souvent, par de vaines images de ses plaisirs, ceux qu'il n'a pu gagner par ses plaisirs mêmes.

Grâces à Jésus-Christ, Benoît se sauva de

ces illusions qui jettent le trouble et le désordre dans son âme. Représentez-vous ce saint anachorète, à qui Dieu a donné pour prémices de son esprit le désir de la perfection et la grâce même des miracles, qui s'est fait de ses rochers comme un rempart inaccessible aux attrait du siècle ; à qui une continuelle oraison a fait perdre le sentiment et le souvenir des choses créées, qui se sacrifiait cent fois le jour par la pénitence ; un cœur que le péché n'avait presque pas effleuré et que Dieu avait préservé des cupidités humaines pour le consacrer tout entier par sa charité, et cependant près de succomber à une tentation et à perdre dans le désert cette innocence qu'il avait conservée au milieu du monde. Le démon de l'impureté répand je ne sais quel poison dans cette grotte ; il vole autour de lui et infecte l'air qu'il respire. Le saint se trouble ; il sent refroidir sa ferveur et obscurcir insensiblement ses lumières accoutumées. Il s'élève du fond de ses sens mortifiés une vapeur grossière dans la surface de son âme ; les restes presque effacés d'une tentation ancienne se retracent dans sa mémoire, le souvenir importun d'une beauté qu'il avait vue autrefois à Rome se renouvelle malgré lui. De cette mortelle pensée commence à naître le désir, de ce désir un dégoût secret de la solitude. Vous le permettes ainsi, mon Dieu, afin de l'attacher plus fortement à vous par la reconnaissance de vos bontés et par l'expérience de sa faiblesse (*Greg., Vit. S. Bened.*).

Il se repent, il gémit, il pleure, il prie presque au même temps ; et, se roulant tout nu dans des ronces et des épines que produisait son désert, favorable en tout à sa pénitence, il se déchire sans pitié, guérissant la plaie de son cœur par les blessures de tout son corps ; expiant un commencement de plaisir par une infinité de douleurs ; versant par mille endroits un sang que ses austérités n'avaient pas assez amorti, et relevant sa chasteté sur les débris de sa chair rebelle. Messieurs, un regard sans dessein, sans malice, échappé à des yeux tout au plus inconsidérés, a presque renversé une des colonnes du christianisme, et nous croyons pouvoir exposer sans péril de tièdes et fragiles vertus à des tentations volontaires. Au lieu de retenir ses yeux par une sage et modeste circonspection, on les abandonne à une curiosité vague et indiscrete ; on languit dans l'oisiveté et dans la mollesse, sources fatales de l'incontinence. Les divertissements les plus innocents sont des représentations profanes et des musiques efféminées ; les entretiens ne roulent plus que sur les tendresses vraies ou fausses et sur un commerce de complaisance et de flatterie par lequel on se souffle, dit Tertullien, des étincelles d'impureté les uns aux autres. On ne craint plus d'offenser la pudeur par ces discours libres où l'on salit l'imagination, pourvu qu'on n'offense pas grossièrement la chasteté des oreilles et qu'on enveloppe un sens malhonnête sous quelque bien-

séance superficielle de paroles. On se trouve sans cesse dans les compagnies et l'on se familiarise sans précaution avec un sexe qui cherche à plaire, qui est presque également dangereux par ses vices et par ses vertus, et qui blesse par sa beauté et même par sa modestie. N'est-ce pas marcher sur des charbons et cacher le feu dans son sein, selon le langage de l'Écriture, et prétendre de n'en être pas brûlé (*Prov., VI*) ?

Benoît s'éloigne des objets et punit, même de son sang, une pensée involontaire ; aussi Dieu le met hors d'atteinte des tentations, et comme il le confirme dans la pureté par sa grâce, il le confirme dans l'esprit de retraite par la connaissance qu'il lui donne de ce monde qu'il a quitté. Vous le savez, messieurs, dans l'ardeur de son oraison, il se sent élevé au-dessus de lui-même ; le ciel s'ouvre : il sort, du milieu même de la nuit, une espèce de jour extraordinaire, et la vision se joignant à la foi, le monde recueilli dans un rayon du soleil par une permission divine vient se présenter à ses yeux et lui découvre le néant et la difformité des choses humaines. Soit que Dieu eût resserré pour lui le ciel et la terre, soit qu'il eût élargi son cœur et son esprit, dit saint Grégoire, il voit les révolutions et les vicissitudes d'icibas, les créatures forcées à servir contre leur gré à la vanité, et tout l'univers assujéti aux convoitises des hommes. Il voit à la faveur de cette lumière céleste et des grâces intérieures qu'il recoit, décroître ces grandeurs que nous élevons dans notre opinion et dans notre estime ; rétrécir ces vastes espaces que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes ; disparaître cette figure du monde qui passe, cette fiction et cette hypocrisie universelles du siècle, où le vice se fait honorer comme la vertu et la vertu paraît méprisables comme le vice, où l'on fuit de fausses misères, où l'on court après de fausses félicités.... Il voit un assemblage de désirs frivoles, d'espérances mal fondées, de haines injustes, d'amours déréglés... Il voit la vanité de nos pensées, l'extravagance de nos plaisirs, la folie de notre sagesse, l'inutilité de nos occupations, l'instabilité de nos fortunes, le vide de nos désirs, la petitesse de nos intérêts : avec cela l'immobilité de Dieu, la sainteté de ses opérations, l'immensité de son être, l'éternité de sa durée. Que le monde lui parut petit (*Greg.*) ! Faut-il s'étonner si saint Benoît le méprise et s'il fait avec lui un divorce éternel ?

Un rayon de la foi pourrait nous en éloigner comme saint Benoît, mais nous demeurons dans nos ténèbres. Il faut que nos propres expériences nous en désabusent, qu'une humiliation et une disgrâce imprévues nous fassent apercevoir du peu de solidité de nos honneurs et de nos fortunes ; que la porte d'un père ou d'un protecteur sur qui nos espérances se fondaient nous apprenne que c'est en Dieu seul qu'il faut mettre sa confiance ; que le peu de cas qu'on fait de nous ou de nos talents nous oblige à penser à la

modestie et à la retraite; que la crainte de la mort prochaine nous détache, par bien-séance, de ce que nous devons quitter par nécessité. Il nous faut faire sentir le néant du monde : il n'a fallu que le montrer à saint Benoît et il s'est caché dans le désert, mais Dieu l'a produit et l'a glorifié devant les hommes. C'est ce qui reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai, ce que le Sage nous enseigne, que la confusion suit l'orgueil et que l'humilité précède la gloire (*Prov.*, XV); s'il est vrai que dans le monde spirituel comme dans le monde visible la lumière des saints est tirée de leurs ténèbres; s'il est vrai, enfin, que Dieu, dont la providence a marqué l'usage et l'emploi de toutes choses, et principalement de ses élus, après avoir comme joui de leur vertu, dit saint Bernard, dans la solitude où il les appelle, veuille ordinairement en user pour l'avancement de son règne dans les ministères qu'il leur destine, quel saint a jamais été plus renfermé et plus anéanti dans sa retraite, et par conséquent a jamais mérité mieux que saint Benoît d'être béni, d'être honoré et de recueillir ces fruits d'honneur et de piété qu'il a vus croître et multiplier par le nombre de ses disciples et par la vigueur de sa discipline (*Gen.*, XII)?

Je pourrais vous dire, après saint Grégoire, qu'il éclata par la puissance de ses œuvres; qu'à l'imitation de Moïse il tira des eaux du rocher pour la nécessité de ses frères; qu'il commanda aux corbeaux de porter le pain, et leur traça dans les airs, comme un autre Elie, la route qu'ils y devaient suivre; qu'il ranima par son souffle et par sa parole des enfants dans le sein de la mort, pour la consolation des familles affligées, à l'exemple d'Elisée; qu'il fit marcher sur les eaux, comme avait fait Jésus-Christ même, son disciple qui devait être l'héritier de son esprit, pour couronner son obéissance; qu'il lut dans l'avenir les secrets que Dieu se réserve, ainsi que faisaient les prophètes; et qu'enfin il fut rempli, sous un même Esprit de Dieu, de l'esprit presque de tous les justes. Mais je prétends tirer sa gloire du fonds de ses vertus et non pas de la réputation de ses miracles.

Je pourrais vous dire que les grands du siècle venaient à ses pieds pleurer leurs péchés, que les évêques les plus saints recevaient les instructions et les conseils de ce solitaire, qui n'osa jamais aspirer à la dignité du sacerdoce, qu'on ramenait dans sa cellule les possédés qu'on avait conduits vainement sur les sépulcres des martyrs, et que ces bienheureux morts, pour faire honneur au saint vivant, semblaient lui renvoyer ces guérisons miraculeuses, pour faire voir l'empire qu'il avait sur les démons.

Vous le représenterai-je reconnaissant le roi Totila, malgré ses déguisements et ses artifices; le tenant abattu par ce respect et cette crainte que la présence d'un homme de Dieu inspire aux âmes les plus barbares; lui reprochant sa cruauté, dans le cours de

ses brutales victoires; lui marquant les bornes de son règne et de son orgueil par une prédiction qui ne pouvait lui être douteuse; lui commandant d'user plus humainement de la fortune de ses armes, et d'épargner le sang humain; effrayant et radoucissant tout ensemble ce prince, devant qui marchait la terreur, et qui venait de laisser sur tout son passage des traces sanglantes de sa colère?

Il vaudrait mieux vous le faire voir tel qu'on le vit dans le mouvement de son zèle, visiter les environs de sa montagne pour y détruire les restes de l'idolâtrie, que l'éloignement du lieu et la négligence des pasteurs y avaient laissés; instruire ces peuples grossiers qui n'étaient pas encore éclairés des lumières de l'Evangile; porter le feu dans ces bocages que la superstition avait consacrés; renverser d'une main hardie ces rustiques autels, où l'on brûlait encore un profane encens. Mais cherchons le point véritable de sa grandeur dans l'établissement de son institut et dans le renouvellement de la discipline monastique qui, par le malheur des temps et par l'inconstance de l'esprit humain, était déchue dans l'Orient.

L'esprit des Antoine et des Hilarion était éteint dans l'Egypte et la Thébàide, les pluies et les rosées du ciel ne tombaient presque plus sur ces bienheureuses montagnes qu'ils avaient si saintement cultivées, les solitaires s'étaient multipliés et la ferveur s'était ralentie dans les solitudes, l'oisiveté y avait introduit le relâchement, la diversité, les divisons, la curiosité de savoir, les nouveautés et les hérésies. Ces hommes autrefois morts au monde erraient par le désert et dans les villes, non pas pour exercer la charité, mais pour contenter leur inquiétude; et ceux dont le siècle venait autrefois admirer les vertus et recevoir les conseils, venaient prendre les mœurs et les coutumes du siècle et les rapportaient dans leurs monastères. La retraite devint ennuyeuse. On vit la pénitence s'affaiblir, les desirs séculiers se glisser dans la religion, les observances se négliger et le désert changer de face. Tant il est vrai qu'il n'y a que Dieu seul qui soit invariable, et que les choses les plus saintes tombent aisément dans l'affaiblissement et la décadence!

Dieu, par sa miséricorde, suscita saint Benoît pour être le réformateur de ces désordres et pour réparer en Occident, par ses soins, par sa règle et par ses exemples, les ruines de la religion d'Orient. Il entreprend ce grand ouvrage; on le tire de sa caverne: il se trouve chargé malgré lui de la conduite d'un monastère. Des religieux sans régularité et sans discipline le choisissent pour leur supérieur et leur père. Il leur impose des lois; il veut les réduire à la règle; il tâche, par une inflexible sévérité, de leur arracher leur vieil esprit et leurs vieilles mœurs; ils se repentent de leur choix, ils murmurent, ils attendent en vain qu'il condescende à leurs faiblesses volontaires. Sa vertu les avait attirés, et son austérité les rebute; ils ne peuvent blâmer le com-

mandement, mais ils veulent secouer le joug de l'obéissance; et, perdant la crainte de Dieu dont ils ne voulaient pas suivre les volontés, ils conspirent contre la vie de celui dont ils ne peuvent supporter la rigueur, et dont ils n'osent imiter l'exactitude.

Benoît, retourne à ta solitude, ou jette d'autres fondements de l'institut que tu prépares; forme toi-même des disciples à qui tu donnes ton esprit, et ne perds pas les fruits de tes instructions et de tes travaux. Il choisit en effet des sujets propres à seconder ses intentions; il les nourrit de la substance de sa piété et de sa doctrine céleste; il les établit sur douze monastères qu'il fonde, et les met comme à la tête des douze nouvelles tribus. Quelle fut alors la réputation et la gloire de ce patriarche! Combien d'Israélites épars sous la servitude du monde accoururent dans le désert pour aller adorer le Seigneur et marcher vers la terre promise, sous la conduite de ce Moïse! Combien de pénitents, déchargés du fardeau de leurs péchés et des affections terrestres, voulurent apprendre de sa bouche les voies du salut, et faire sous lui l'apprentissage des vertus chrétiennes! Combien de pères, poussés par la foi et par l'obéissance aux mouvements intérieurs de l'Esprit de Dieu, amenaient à ses pieds leurs Isaacs, pour les immoler au Seigneur sur la montagne!

Il me semble que je vois les nobles sénateurs de Rome courir à l'envi, pour lui offrir et leurs héritiers et leurs héritages, et les Maur, les Placide, baisser le cou sous le joug du Seigneur, aux plus beaux jours de leur enfance. Que la conduite des pères est différente aujourd'hui! quels obstacles ne met-on pas à la vocation d'un enfant, à qui les grâces du ciel ou les semences d'une bonne éducation, ont fait naître quelque désir de retraite? quels moyens n'emploie-t-on pas pour les faire pencher du côté du monde, et pour rompre les desseins de Dieu, quand la chair et le sang ont déjà pris pour eux des mesures d'établissement ou de fortune? quelles larmes ne verse-t-on pas sur ces créatures qu'on aime, lorsque Dieu les attire au repos de sa sainte maison, pour les délivrer des troubles d'une vie mondaine et tumultueuse!

On veut garder pour soi et pour le monde ce qu'on a de plus cher et de plus précieux, ce qu'on aime et ce qu'on estime; et l'on voudrait donner à Dieu, par force, ce qu'on n'aime point, et ce qu'on regarde comme la charge et le rebut de sa famille. Y a-t-il un enfant sans esprit, sans agrément, qui ne réponde pas assez au désir qu'on a de paraître et de soutenir une gloire domestique, dont on se fait son idole? On le destine à la religion et à l'Eglise, on lui fait entendre avec adresse, et souvent sans ménagement, que c'est le seul parti qui lui reste à prendre, que malheureusement il n'a pas le talent de plaire, que le monde a besoin de corps et d'esprits mieux faits, que la fortune

ordinairement suit les grâces, qu'il faut contribuer à l'agrandissement d'un frère qui portera les affaires bien loin. On n'oublie rien pour abattre le courage de l'un, pour relever celui de l'autre, pour obliger ce malheureux à laisser, malgré lui, ce qui lui appartient légitimement de la succession de ses pères, et pour faire passer, s'il le faut, à Jacob qu'on aime, le droit d'aînesse d'Esau que l'on n'aime point.

C'est ainsi qu'un jeune homme plie souvent sous le joug qu'on lui impose, et se jette ou dans la religion ou dans l'Eglise. La raison se fortifie, les passions croissent, et considérant le monde, que le démon lui dépeint tout autre qu'il n'est, il le regarde comme un paradis dont il a été banni, et la religion comme un enfer, auquel la barbarie d'un père l'a condamné. Ce ne sont pas de ces victimes que Dieu veut voir au pied de ses autels. Ce n'était pas dans cet esprit qu'Eutiche et Tertulle allaient offrir Maur et Placide à saint Benoît; c'était ce qu'ils avaient de plus pur et de plus cher dans leur famille, c'était ce que Rome avait de plus considérable et de plus noble, c'était la fleur de leurs espérances, et les successeurs nés de leurs biens et de leur sagesse. Que j'aime à me représenter ce vénérable patriarche, élevant ces enfants dans l'amour de la vérité et de la justice, fondant la suite de leur vertu sur la grâce de leur innocence et de leur baptême, cultivant ces jeunes plantes, avant que le souffle du monde les eût flétries, les accoutumant à la retraite, à l'obéissance, à l'humilité, et leur rendant la raison et la piété comme naturelles; voyant fructifier leurs premières œuvres, et leur ferveur croître avec l'âge; tantôt mortifiant leurs jeunes désirs, pour les mettre dans les voies de la pénitence, tantôt les obligeant à des assistances mutuelles, pour les exercer dans la charité, tantôt leur faisant voir les secrètes opérations de la grâce, et leur communiquant, avec une bonté paternelle, ses lumières, ses exemples, ses miracles mêmes, et les rendant enfin capables d'aller enseigner en son nom les vérités qu'ils avaient apprises, et rassembler dans les provinces étrangères une infinité de disciples d'un institut dont ils étaient comme les seconds fondateurs.

Ce fut par ses soins qu'il forma ces hommes fidèles, et ce fut par sa règle qu'il les fixa dans la perfection de leur état. Quelle profondeur de sagesse et de discrétion dans le recueil de ces préceptes évangéliques! Avec quelle tendresse s'adresse-t-il à ses enfants, pour les disposer à recevoir la loi et la doctrine de leur père! Avec quelle prudence forme-t-il ce tempérament de douceur et de fermeté, qui est le caractère des supérieurs qui gouvernent? Avec quel soin et quelle exacte brièveté propose-t-il à ses religieux les moyens différents de sanctification, que le Saint-Esprit a marqués dans ses Ecritures? Avec quel discernement va-t-il creuser, pour ainsi dire, les fondements de l'humilité, passant par tous les degrés et

par toutes les circonstances qui la composent! Avec quelle efficace persuade-t-il aux inférieurs l'obéissance et le silence! Avec quelle précaution ordonne-t-il l'attention dans la prière et les saints offices! Avec quelle sévérité prescrit-il la retraite et l'éloignement du siècle, les jeûnes et les abstinences, le désintéressement et la pauvreté, la régularité et l'observance!

Voilà sa règle, mes frères, et voilà sa vie *Quia sanctus vir nullo modo potuit aliter docere quam vixit* (D. Greg. Vit. S. Ben.). Vous pouvez voir, en ce qu'il a enseigné, ce qu'il a pratiqué lui-même. Ce serait peu, s'il n'avait laissé que des préceptes à ses frères; il leur a laissé des exemples d'une solitude exacte. On ne l'a point vu sortir de son désert, je ne dis pas pour vaquer aux affaires temporelles, je dis même aux spirituelles; il ne s'est pas permis d'entretenir des correspondances dans le siècle, d'aller solliciter les intérêts de son ordre naissant dans les cours des rois de la terre, et, sous prétexte de piété, leur rendre des civilités mondaines. Le mont Cassin fut sa demeure et son tombeau; il leur a servi de modèle de patience et de douceur : on le vit exposé aux persécutions d'un prêtre barbare, qui s'efforce même de corrompre ses religieux. Bien loin de le citer devant les tribunaux, il s'humilie devant lui; loin de le chasser de son voisinage, il est prêt à s'éloigner et à lui céder son monastère. Lorsque Dieu l'eut puni par un châtement imprévu, il ne se souvint pas de son injustice, il s'affligea de son malheur, et réprima, par une juste sévérité, la joie que saint Maur en avait eue. Il a fait éclater sa charité envers les pauvres : ne se réduisit-il pas lui-même à la faim, bien loin d'accumuler du bien, sous des prétextes spécieux de communauté, ou de le disputer même avec justice? Ne secourut-il pas des misérables, je ne dis pas de son abondance et de son superflu, mais de son indigence propre, ne se réservant, pour ses religieux et pour lui, que les ressources de la Providence?

La grande gloire de saint Benoît est dans sa vertu et dans celle de ses enfants (*Gen.*, XII). Je ne vous dirai pas qu'ils ont gouverné l'Eglise durant plusieurs siècles, qu'ils l'ont honorée de leurs dignités, qu'ils l'ont éclairée et l'éclairent encore par leur doctrine, j'aime mieux dire qu'ils l'ont édifiée comme saint Benoît. Je ne compterai pas quarante papes, deux cents cardinaux, seize cents archevêques, et plus de quatre mille évêques qui relèvent la grandeur de son ordre; je me contente de voir des martyrs, des apôtres, et cinquante cinq mille saints qui l'ont honoré.

Il ne resterait plus, pour consommer la gloire de ce patriarche, que d'imiter ses actions, de marcher sur ses traces, de réformer nos mœurs sur les siennes, non pas d'observer cette règle étroite et austère que ses disciples pratiquent si exactement. Je sais qu'il y a des vocations extraordinaires et des vertus au-dessus de notre portée, que Dieu est admirable en ses saints, que saint Benoît

est un de ces prodiges que la grâce produit quelquefois pour édifier et pour humilier les autres hommes. Mais pourquoi ne l'imiterons-nous pas dans sa retraite, en renonçant à ces compagnies qui nous sont occasion de péché, à ces sollicitudes du siècle, qui nous détournent de la prière, à ces embarras d'affaires qui nous dissipent? Pourquoi n'imiterons-nous pas cette vigilance et cette attention qu'il eut sur lui-même, en observant nos faiblesses pour nous confondre, nos péchés pour nous en punir, nos devoirs pour nous en acquitter? Pourquoi n'imiterons-nous pas sa charité envers les pauvres, en faisant part à nos frères, dans leur nécessité, des biens que Dieu nous a donnés pour les assister? Que sa sainteté nous fortifie, que l'innocence de sa vie nous instruisse, et que son intercession nous obtienne la couronne, que je vous souhaite.

Au nom du Père, etc.

SERMON X.

PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS,

Prêché dans l'église de Saint-Louis, dans l'île Notre-Dame, à Paris, le 25 août 1681.

Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini: quocumque voluerit inclinabit illud.

Le cœur des rois est dans les mains du Seigneur comme une eau courante, il le fait tourner du côté qu'il veut (Prov., ch. XXI).

Lorsque le cœur des rois est dans leurs mains, et que Dieu, par un secret jugement de sa Providence ou de sa justice, les abandonne à eux-mêmes, hélas! enivrés de leur propre grandeur, ils oublient celui qui les a faits grands; ils n'ont d'autre loi ni d'autre règle de leurs volontés que leur volonté même. Tout ce qui flatte leurs désirs leur paraît permis; l'orgueil de la vie, les pompes du monde, les plaisirs des sens occupent toutes leurs pensées, et il est difficile qu'ils ne tombent dans les dérèglements ordinaires et inévitables à une condition éclatante, mais dangereuse, où les passions sont continuellement excitées par les objets, et entretenues par les occasions, et où le penchant au péché est fortifié par la facilité de le commettre, et par l'impunité, quand on l'a commis.

Lorsque le cœur des rois est dans les mains des hommes, hélas! tout conspire, ce semble, à les pervertir. La flatterie les corrompt, la politique les trompe, le mauvais conseil les préoccupe, le mauvais exemple les entraîne, la diversité des affaires les dissipe. On surprend leur crédulité par des apparences de bonne foi, on réveille leur ambition par des intérêts supposés, on nourrit leurs défauts par des complaisances affectées; on prend des tours ingénieux pour donner du relief à certains commencements de vertu qui n'ont rien de grand ni de solide, on a des voiles toujours prêts à jeter sur la vérité de peur qu'elle ne leur plaise trop ou qu'elle ne leur déplaît. Enfin tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, c'est autant d'amusements donnés à leur vanité, ou de pièges qu'on tend à leur innocence.

Mais lorsque le cœur des rois est dans les mains de Dieu et que, par sa miséricorde, il les tourne à sa religion et à sa justice en leur donnant des inclinations bonnes et bien-faisantes, il s'en sert comme d'un noble et glorieux instrument, pour faire admirer sa puissance, pour faire craindre ses jugements, pour faire observer sa sainte loi, pour répandre ses miséricordes, pour représenter sa sainteté et pour régner par eux sur l'esprit et sur le cœur des autres hommes. Tel fut le grand saint Louis, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire. Dieu le prévint de ces bénédictions de douceur par lesquelles il se hâte, pour ainsi dire, d'entrer en possession de ses élus. Il lui donna un de ces naturels heureux qui sont faits pour la vertu et qui semblent être la vertu même. Il permit qu'une sainte éducation fit fructifier, dès son enfance, ces premières semences de piété qu'il avait versées dans son âme; et, soit qu'il régnât dans une glorieuse paix, soit qu'il entreprit de grandes guerres, soit qu'il souffrit de grandes tribulations, Dieu le sanctifia dans sa gloire, Dieu le soutint dans ses travaux, Dieu le couronna dans sa patience.

Si je n'avais, messieurs, qu'à vous parler de la grandeur d'un roi, je me servais des règles de cet art ambitieux qui apprend aux hommes à louer des hommes, mais dans l'engagement où je suis de vous parler des grandeurs d'un saint, je ne dois tirer ce que je dis que du sein de la vérité et des lumières de l'Esprit divin que j'invoque par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

C'est toujours l'ouvrage de la main de Dieu et un effet de sa puissance, que la sanctification des hommes, de quelque état qu'ils puissent être. Il faut arrêter le cours de leurs inclinations naturelles, réprimer leurs mouvements contraires à la loi et à la discipline, leur inspirer de nouveaux desirs et de nouvelles affections et faire en eux des changements et des révolutions qu'il n'appartient qu'à sa grâce de faire. Mais quand il veut s'assurer du cœur des rois et des grands du monde, et former en eux une sainteté sincère et constante, c'est l'ouvrage de sa main droite (*Psal. LXXVI*). Il faut qu'il agisse de toute la force de sa grâce, qu'il surmonte cette fatale opposition qu'il y a entre la grandeur et la piété; qu'il retienne tout le poids de la cupidité qui d'elle-même tombe sur eux; et que, renversant tous les obstacles qu'y met le monde, il les arrache à eux-mêmes et leur fasse changer, au moins intérieurement, de condition et de nature.

Mais il y a trois défauts qui sont ordinaires à leur état : un amour-propre qui les attache à leur gloire, à leur intérêt, à leur plaisir, et leur rend tout le reste indifférent; une imagination d'indépendance qui leur persuade que tout ce qui leur plaît leur est permis; un esprit du monde, auquel ils tiennent par tant d'endroits, qui les jette dans l'irréligion, ou pour le moins dans la tiédeur. Or, messieurs, je prétends vous mon-

trer que Dieu, par sa grâce, a sauvé saint Louis de ces trois sortes de corruption en lui donnant : 1° un cœur tendre pour son peuple, 2° un cœur modéré pour lui-même, 3° un cœur soumis et fervent pour Dieu. Voilà les trois réflexions qui feront le partage de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIERE PARTIE.

Si l'Ecriture sainte nous enseigne que toute âme doit être soumise aux puissances, elle nous enseigne aussi que toute puissance doit veiller sur les âmes qui lui sont soumises. La providence de Dieu a établi cet ordre et ces devoirs réciproques dans la société des hommes. S'il y a donc des rois dans le monde, ce n'est pas pour donner aux peuples le vain spectacle d'une grandeur et d'une magnificence mondaine, ce n'est pas pour recevoir, comme des idoles, l'encens et les vœux de leurs sujets dans une oisiveté superbe; ce n'est pas pour entretenir leur orgueil ou leurs inquiétudes par l'ambition de tout avoir, ou par la licence de tout faire. A Dieu ne plaise qu'un roi sage, qu'un roi chrétien se propose des fins si peu raisonnables et si peu chrétiennes. La royauté, selon saint Paul, n'est pas seulement une dignité qui élève un homme au-dessus des autres, c'est aussi un ministère de religion envers Dieu, de justice envers les peuples, de charité envers les misérables, de sévérité envers les méchants, de tendresse envers les bons (*Rom., XIII*). Voilà les principes sur lesquels saint Louis a fondé la gloire et la sainteté de son règne.

Il sentit le poids de sa couronne dès le moment qu'il la porta, il reconnut la difficulté du travail et il demanda, comme Salomon, la sagesse pour travailler avec lui (*Sap., IX*). Les premières vérités qu'il apprit furent ce qu'il devait à Dieu, comme homme; qu'il devait à son peuple, comme roi. Les premières pensées qu'il eut furent de rendre son royaume heureux et de se rendre saint lui-même. Les premières actions qu'il fit furent des actions de clémence et de justice, et il commença de régner en sacrifiant son repos et en exposant sa propre vie pour mettre fin aux guerres civiles.

Vous tracerez-je ici la triste image d'une minorité et d'une régence traversée? Vous représenterai-je cette fatale division, que la jalousie et le désir de commander excitèrent dans les premières années de son règne? On vit des princes armés sous le prétexte ordinaire du bien public, l'Anglais répandu jusque dans le sein de la France, l'autorité du roi violée, les bons sujets opprimés et ce royaume si florissant, prêt à devenir la proie des ennemis étrangers et domestiques. Quelle désolation, messieurs! Louis, sans consulter la chair et le sang, sans s'excuser sur sa jeunesse, sans craindre les incommodités des saisons ni les dangers de la guerre, sort en campagne, implore le secours du Dieu des armées, va chercher et combattre ses ennemis : je me trompe, va soulager ses su-

jets et leur rendre la paix avec le gain d'une bataille.

C'est là qu'assiste du secours du ciel et plus touché de la justice de sa cause que de ses propres intérêts, portant la terreur dans les terres et dans les troupes étrangères, il fit voir que la véritable piété n'est pas contraire à la véritable valeur, et que les plus difficiles victoires ne sont que les coups d'essai de ceux que Dieu même instruit pour la guerre. C'est là qu'on le vit suppléer par sa vertu à l'inégalité du nombre, soutenir lui seul le poids de l'armée, défendre le pont de Taillebourg, avec une fermeté plus merveilleuse que celle que l'ancienne Rome a tant vantée, et faire des actions qu'on pourrait accuser de témérité si l'Esprit de Dieu n'élevait quelquefois au-dessus des règles d'une vertu et d'une prudence commune, ces grandes âmes qu'il destine à combattre l'orgueil et la rébellion des hommes.

Ce ne fut ni l'envie de vaincre, ni le désir de se venger qui allumèrent ce jeune courage, ce fut le désir de la paix et de la sûreté publique. Aussi, la fin de la rébellion fut le repentir et non pas la ruine des rebelles. Il n'abattit pas ces têtes orgueilleuses, il se contenta de les avoir humiliées; il leur donna son amitié dès qu'il les eût remis dans l'ordre, et l'on eût dit que Dieu lui avait préparé ces guerres et qu'il lui avait mis les armes en mains pour lui donner la gloire de vaincre et le plaisir de pardonner. Jamais amnistie ne fut signée de meilleure foi. Après leur avoir sauvé la vie, il ne la leur rendit pas ennuyeuse par des froideurs et des défiances éternelles; il les regarda comme des amis acquis, non pas comme des ennemis réconciliés, et les employant dans ses expéditions saintes, il ne leur demanda pour satisfaction d'avoir été contre leur patrie, que d'aller combattre avec lui pour la foi et pour la religion.

Où trouve-t-on aujourd'hui de ces cœurs sincères et magnanimes? On ne fut jamais si pointilleux ni si délicat; on s'offense de tout, et l'on ne veut jamais être offensé impunément. Il n'y a presque plus de réconciliations qui ne soient feintes et simulées. On ôte l'appareil du dehors; mais la plaie demeure au dedans, on croit être en sûreté pourvu qu'on sauve les apparences. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent* (Matth., V, 44; Luc., VI, 27). C'est un conseil de perfection et non pas un précepte de nécessité, vous dira-t-on. Chacun se croit le malheureux et l'offensé; la haine se resserre, mais elle ne se perd point: lors même qu'on proteste qu'on ne veut point de mal à son frère, on lui en fait, on lui en procure et on l'accablait même, si l'on peut, en lui disant toujours que chrétiennement on lui pardonne.

Ce n'est pas ainsi que pardonna saint Louis, quelque grand qu'il fût et quelque grande que fût l'injure. Ne croyez pas pourtant que sa clémence eût rien de bas; il sut retenir les grands dans leur devoir, mais ce fut par sa bonté plutôt que par sa puissance,

par la vénération qu'ils eurent pour sa vertu, plutôt que par la crainte de ses armes; et s'il eût assez de douceur pour remettre l'injure qu'ils lui avaient faite, il ne manqua jamais de force et d'autorité pour empêcher qu'ils n'en fissent à ses sujets.

Après que Dieu eût donné de si heureux succès à cette première guerre, saint Louis s'appliqua tout entier à régler ses Etats. Une des plus essentielles et des plus nobles fonctions des souverains, c'est de rendre la justice aux peuples. Le roi-prophète ne demandait rien à Dieu avec plus d'instance que son jugement (*Psal. LXI*). Salomon ne lui demandait qu'une docilité de cœur et un juste discernement pour connaître le bien et le mal, et pour juger son peuple sur cette connaissance (*III Reg., III*). Et saint Louis en fit une des principales occupations de son règne. Il écoutait, il examinait lui-même par son équité les différends de son peuple. L'entrée du Louvre était libre à tous ceux qui recouraient à sa protection. On ne voyait pas autour de lui des rangs affreux de gardes en haie, pour effrayer les timides, ou pour rebuter les importuns; il ne fallait pas gagner par présents ou fléchir par prières des huissiers intéressés ou inexorables. Il n'y avait point de barrière entre le roi et les sujets que le moindre ne pût franchir. On n'attendait pas quel serait son sort auprès de ces portes superbes qu'on entrouvre de temps en temps pour exclure, non pas pour recevoir ceux qui se présentent. On n'avait besoin d'autre recommandation ni d'autre crédit que celui de la justice, et c'était un titre suffisant pour être introduit auprès du prince que d'avoir besoin de sa protection.

Que j'aime à me le représenter, ce bon roi, comme l'histoire le représente, dans le bois de Vincennes, sous ces arbres que le temps a respectés, s'arrêtant au milieu de ses divertissements innocents pour écouter les plaintes et pour recevoir les requêtes de ses sujets! grands et petits, riches et pauvres, tout pénétrait jusqu'à lui indifféremment, dans le temps le plus agréable de sa promenade. Il n'y avait point de différence entre ses heures de loisir et ses heures d'occupation. Son tribunal le suivait partout où il allait. Sous un dais de feuillage et sur un trône de gazon, comme sous le lambris doré de son palais et sur son lit de justice; sans brigue sans faveur, sans acception de qualité ni de fortune, il rendait sans délai ses jugements et ses oracles avec autorité, avec équité, avec tendresse; roi, juge et père tout ensemble.

Quel magistrat aujourd'hui veut interrompre ses divertissements, quand il s'agirait, je ne dis pas du repos, mais de l'honneur et peut-être même de la vie d'un misérable? Les temps des plaisirs absorbent ceux des devoirs. La magistrature n'est que trop souvent un titre d'oisiveté qu'on n'achète que par honneur et qu'on n'exerce que par bienséance. Ceux mêmes qui paraissent les plus sages veulent bien être un peu occupés de leur charge, mais ils ne veulent pas en être in-

commodés. C'est ne savoir pas vivre et leur faire injure, que de leur demander justice quand ils ont résolu de se divertir. Leurs cabinets sont impénétrables, ils ont leurs temps eux-mêmes où ils se rendent inaccessibles et où le seul nom d'affaire les scandalise. Leurs amusements sont comme la partie sacrée de leur vie à laquelle on n'ose toucher, et ils aiment mieux lasser la patience d'un malheureux et mettre au hasard une bonne cause, que de retrancher quelques moments de leur sommeil, de rompre une partie de jeu, ou une conversation inutile, pour ne rien dire de plus criminel.

Saint Louis ne fuyait pas ainsi le travail, et quelque fatigué qu'il fût de la multiplicité de ses devoirs, c'était pour lui se délasser que de pouvoir être utile au peuple. Mais quoiqu'il se crût redevable à tous, et qu'il dit souvent avec l'Apôtre : *Je suis débiteur à tout le monde* (Rom., I), il pensa qu'il était encore plus obligé d'avoir soin des pauvres. Quoiqu'il eût établi des juges d'une probité reconnue et d'une réputation irréprochable, il se réserva le jugement des affaires des pauvres comme sa fonction favorite (Psal. LXXI). Il savait que la justice n'est pas toujours si bien voilée qu'elle n'entrevoie les personnes qui la recherchent ; que celui qui est sans crédit se trouve aisément sans secours, et qu'un pauvre qui sollicite est presque toujours importun. L'expérience ne le fait que trop voir ; quelque bonnes que soient leurs raisons, on s'ennuie de les entendre. Si l'on ne les rejette pas avec dureté, du moins on leur parle avec hauteur et avec empire ; et quand même on leur rend justice, on la leur rend ordinairement de mauvaise grâce. Louis voulut empêcher cette corruption, ou prévenir ce danger, en se chargeant lui-même de cette partie de la justice, et leur donna deux fois la semaine de longues et faciles audiences, où tempérant l'éclat de la royauté, par un air de bonté et de simplicité chrétienne, il leur ôtait la crainte qu'imprime la majesté, et la timidité que la pauvreté donne d'elle-même.

C'est là que comme un père commun il soutenait le faible contre le puissant, et punissait l'injustice de quelque autorité qu'elle fût soutenue. C'est là qu'il dissipait par la lumière de son esprit ce que la malice ou la calomnie avait tâché d'embrouiller. C'est là qu'étant assis sur le trône de son jugement, il dissipait d'un de ses regards les nuages qui s'élevaient dans cette région inférieure de son royaume (Prov., XX). C'est là enfin qu'il prononçait des arrêts de miséricorde, et qu'entrant en jugement entre soi-même et son peuple, il se relâchait de ses droits, et renonçait à ses propres intérêts, et qu'il donnait ces grands exemples d'équité et de désintéressement que ses successeurs font gloire de suivre.

Ce fut pour satisfaire à cette tendresse paternelle, qu'il conserva la paix avec ses voisins, et qu'il l'entretint parmi ses sujets. Il avait appris ces grandes maximes, que les rois doivent aimer la paix par inclination,

et faire la guerre par nécessité ; que leur véritable grandeur ne consiste pas à mettre des armées sur pied, et que la tranquillité publique entretenue vaut mieux que ces victoires qui coûtent d'ordinaire tant de sang et tant de larmes. Ce fut dans ce même esprit qu'il se contenta du revenu de son domaine royal et de quelques tributs presque volontaires. Il ne mit point en parti les biens et la fortune des pauvres. Pour être bon courtisan, il ne fallut pas étudier les moyens de remplir l'épargne du prince. Il ne crut pas que pour avoir des sujets obéissants, il fallût les rendre misérables. Quoiqu'il n'y ait jamais eu de roi plus noble et plus magnifique, ne sut-il pas régler ses dépenses, en sorte qu'elles firent honneur à sa dignité, et ne furent à charge à personne ? Lorsqu'il marchait dans ses provinces, ne laissait-il pas derrière lui des hommes justes et fidèles, pour examiner et pour réparer largement les dommages, que la marche tumultueuse d'une grande et nombreuse cour cause quelquefois au public et aux particuliers ? Ainsi il marquait son chemin par les traces de sa bonté et de sa justice, et traversait son pays, non pas comme un torrent qui le ravage, mais comme un fleuve lent et paisible, qui porte partout la richesse et l'abondance. Prêt à partir pour la guerre sainte, ne fit-il pas publier qu'il était prêt à satisfaire avant son départ ceux qui croiraient avoir sujet de se plaindre de sa justice ? et que recommanda-t-il plus soigneusement à ses successeurs, que l'amour et la piété pour les peuples ?

Mais voyons le fond de ce cœur pieux et compatissant dans une triste conjoncture de son règne. Dieu, pour punir les péchés de son peuple, ou pour exercer la charité du roi, permit que la peste et la famine tout ensemble désolent ce grand royaume. Cette double calamité se répandit partout. La terre ne produisait point de fruits ; l'air n'avait que de malignes influences ; la vie manquait aux uns, la mort surprenait les autres ; les éléments semblaient être conjurés contre les hommes, qui se voyaient réduits à la triste nécessité de périr, ou par la colère du ciel, ou par la stérilité de la terre. Ce fut alors que ce saint roi déploya toute sa charité ; il répandit d'une main prodigue ces trésors qu'il amassait avec tant de retenue. Il se regarda comme un père de famille chargé de la vie et du salut de ses enfants. Il envoya aux uns les secours nécessaires pour vivre, aux autres les consolations pour bien mourir ; il fut malade avec les malades ; il fit malgré les saisons naître par ses soins l'abondance. Non-seulement il se chargea du soulagement de la misère publique, il voulut même prendre sur soi la pénitence : il pleura en secret, il s'offrit à Dieu, ils'affligea. Combien de fois courbé sous la haire et sous le cilice offrit-il à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, d'un cœur contrit et humilié ? Combien de fois, exténué de jeûnes et d'abstinences dans les processions publiques, donna-t-il à Dieu et aux hommes

le spectacle si grand et si rare d'un roi innocent et pénitent tout ensemble? Combien de fois se regardant lui-même comme le sujet de la vengeance divine, tout juste et tout saint qu'il était, dit-il, comme un prince pécheur dans une rencontre pareille : *C'est moi qui suis le coupable ; tournez sur moi, Seigneur, votre colère* (I Paral., XXI). Voilà, messieurs, le cœur tendre que Dieu lui avait donné pour son peuple ; voyons maintenant ce cœur modéré et sans passion. C'est la seconde partie de ce discours.

• SECONDE PARTIE.

Lorsque les passions se trouvent jointes avec un pouvoir absolu, qu'il est difficile de les régler et de les vaincre, et que l'Ecriture sainte, dans les paroles de mon texte, a raison de les comparer à certaines eaux ramassées qui coulent avec rapidité! Les désirs des particuliers sont des ruisseaux qui vont sans bruit, qu'on arrête facilement, et qui ne nuisent tout au plus qu'à quelques plantes ou à quelques fleurs qui naissent trop près de leur rivage. Mais les désirs des souverains sont des torrents qu'aucune digue ne peut arrêter; qui grossissent toujours dans leur cours et qui ravagent toute une campagne. Telle est la condition des grands du monde, soit parce qu'agissant pour de grands intérêts, ils en sont frappés plus vivement; soit parce que ne trouvant aucune résistance dans l'accomplissement de leurs volontés, ils s'y appliquent avec plus de force; soit parce qu'ils y sont poussés ordinairement par les conseils pernicieux de ceux qui les environnent. Vous seul, mon Dieu, quand ils vous ont mis leurs cœurs en vos mains, pouvez les gouverner et leur donner la pente et le mouvement que votre providence a résolu de leur donner.

C'est, messieurs, la grâce qu'il fit à saint Louis. Comme il l'avait choisi pour en faire un roi, selon son cœur, *il lui ôta*, selon l'expression de l'Ecriture, *cet esprit de prince*, qui porte à dominer avec orgueil, et à s'agrandir sans règle et sans mesure (Psal. XXV). Il mit sur toutes ses passions le sceau de sa modération et de sa sagesse, et lui donna des inclinations contraires à tous les vices de son état. Il abaissa sa grandeur royale sous l'humilité chrétienne. Il changea la mollesse de la cour en une vie austère et pénitente. Il soumit au pouvoir de la charité et de la justice le pouvoir souverain de tout faire. Examinons la conduite de ce saint dans tous ces états.

Quand je parle ici de l'humilité de saint Louis, ne vous figurez pas, messieurs, une humilité naturelle, qui vient du manque d'esprit et de courage, qui ne se sent pas ou qui se néglige. Il fut humble par modération, non pas par faiblesse. Cette vertu ne fut pas en lui un effet de son tempérament, ce fut un effet de la grâce de Jésus-Christ; et s'il eut dans le cœur la simplicité d'un chrétien, il eut, quand il le fallait, toute la majesté et toute la hauteur d'un roi. Quel prince a jamais soutenu ses droits avec plus de fermeté? Quelle main, fût-elle sacrée,

osa toucher à sa couronne? Avec quel juste, mais noble discernement, sut-il séparer les intérêts de la religion d'avec ceux de la politique; obéir aux ordres des souverains pontifes, sans entrer dans leurs préventions; et sans perdre le respect de fils, défendre les droits de souverain? Avec quelle résolution arrêta-t-il l'humeur inquiète d'un empereur qui l'avait menacé de lui faire la guerre? Avec quelle fierté parut-il dans sa prison après sa défaite, lorsqu'il s'agit de l'honneur de la religion, ou de la dignité de sa personne? La crainte des supplices et d'une mort prochaine ne put le faire consentir à payer de rançon pour lui, ou à donner d'autre garant de sa parole que sa parole. Un rayon de majesté et de vertu que Dieu fit luire sur son visage, arrêta la fureur de ces barbares; le vaincu parlait en vainqueur; et les Sarrasins étonnés de la surprise de leur sultan et de la grandeur d'âme de leur prisonnier, doutèrent quelque temps lequel des deux était leur maître.

Cependant, messieurs, il eut le secret de s'ôter à lui-même une partie de sa grandeur, et de rendre la royauté petite à ses yeux, et il put dire avec le roi-prophète, *qu'il n'a pas marché dans les voies de grandeur* (Psal. CXXX). On le vit baisser sa tête sacrée aux pieds des pauvres qui lui représentaient Jésus-Christ, employer ses mains charitables pour les servir dans leurs besoins, porter lui-même les corps morts de ses soldats, et courber ses épaules royales sous ces fardeaux de charité et de miséricorde chrétienne. Orgueil du monde, délicatesse du monde, tremblez et condamnez-vous.

Je ne parlerai pas ici de la modestie de sa conversation et de la simplicité de ses habits, qui furent comme des lois efficaces contre le luxe et la hardiesse des courtisans. Je ne vous dirai pas qu'il ne permit point au pécheur de répandre ses parfums sur sa tête, et qu'il aimait mieux être repris par la vérité que corrompu par les louanges. Son histoire nous fournit de plus grands exemples. Les princes se font honneur des titres ambitieux et des noms qu'ils prennent de leurs Etats ou de leurs victoires; vous savez jusqu'où le caprice des hommes a souvent poussé cette extravagante vanité. Saint Louis renouça à toutes ses qualités mondaines, et ne voulut point d'autre titre que celui de *Louis de Poissy*, qui avait été le lieu de son baptême. Il ne compta que sur les avantages de sa naissance spirituelle. Il tira sa gloire du royaume céleste où il aspirait, et non pas du royaume qu'il possédait sur la terre. Sa fortune fut d'être enfant de l'Eglise, et non pas d'être roi de France; et foulant aux pieds les grandeurs humaines dont il connaissait le néant, il oublia ce qu'il était par sa dignité, et ne songea qu'à ce qu'il devait être par son baptême.

Mais pour bien connaître son humilité, voyons-le dans ces temps heureux d'une prospérité touchante et inespérée, où le cœur se dilate et s'occupe ordinairement de son bonheur. Repassez en votre mémoire le

noble dessein qu'il conçut d'aller combattre les infidèles, de porter la croix et les mystères de Jésus-Christ dans les lieux de leur origine. Sa piété le presse, l'espérance du succès l'anime, il part avec ardeur, il s'embarque avec confiance. Les vents semblent être d'accord avec son zèle. La mer baisse ses flots, et porte avec respect ces vaisseaux chargés de tant de noblesse chrétienne. La flotte arrive devant Damiette, à la vue de cette ville superbe, et de vingt mille Barbares qui la défendent. Le courage des croisés s'excite. Louis à leur tête brûlant d'une sainte impatience, s'avance l'épée d'une main, le bouclier de l'autre, et sautant de son vaisseau va prendre terre au travers des vagues, et d'une grêle de traits qui tombent sur lui de tout le rivage. L'ennemi s'étonne, le chrétien gagne du terrain, les croix se plantent sur les murailles, tout cède, et dans un jour il se rend maître d'une place, et s'ouvre le chemin à toutes les autres.

Quel pensez-vous que fut le lendemain l'appareil de son triomphe? Va-t-il sur un char pompeux recueillir les louanges et les acclamations d'une armée que l'exemple de sa valeur a rendue victorieuse? Entasse-t-il les dépouilles des ennemis, pour en dresser des trophées à sa propre gloire? Eclate-t-il d'or et de diamants? et joint-il à ses propres richesses celles du tyran qu'il vient de vaincre? Apprenez, messieurs, une espèce de nouveau triomphe. Il entre en posture de pénitent, et non pas avec la fierté d'un vainqueur. Il suit pieds nus l'étendard de la sainte croix, et fait porter pour toute représentation de sa victoire l'image de Jésus-Christ souffrant et humilié. Les cantiques qu'on chante ne sont pas à l'honneur de celui qui a vaincu, mais de celui qui a fait vaincre. Il veut que la religion recueille les fruits d'une guerre qu'il n'a entreprise que pour elle. Pour lui il se confond, il s'humilie et il ne contribue à son triomphe que par le sacrifice qu'il y fait de sa grandeur et de sa gloire.

S'il a surmonté l'orgueil, il n'a pas moins surmonté la volupté; et on l'a vu, au milieu de sa cour, vivre avec l'austérité et la mortification d'un anachorète. La cour est une terre fertile en amusements frivoles, en amours profanes, en mauvais désirs : c'est la partie la plus décriée de ce monde, que l'Evangile a tant de fois condamnée, où les passions s'excitent, s'entretiennent, se communiquent et conspirent toutes contre l'innocence; c'est une région de ténèbres, où la vérité est étouffée par le mensonge, et la raison obscurcie par la vanité, et où la lumière de la foi disparaît, comme l'étoile qui guidait les mages s'éclipsa sur la cour d'Hérode. Mais Jésus-Christ nous apprend lui-même que c'est le séjour du luxe et de la mollesse (*Matth., XI*), et saint Louis en fit un séjour de rigueur et de pénitence pour lui-même.

Vous dirai-je que, malgré tous les pièges qu'on tendit à sa pureté, il conserva l'innocence de son baptême; qu'il avait fait, com-

me Job, un pacte avec ses yeux, de ne les arrêter jamais sur un visage qui pouvait séduire son âme; et qu'une rigide et sévère vertu le rendit toujours insensible aux charmes des voluptés défendues? Vous dirai-je qu'il châtia son corps, pour le réduire en servitude, qu'il le serra d'un cilice presque continu, et qu'il arrosa souvent de son sang sa pourpre royale? Manqua-t-il à aucune de ces lois que l'Eglise prescrit indifféremment à tous ses enfants, et dont les grands du monde, par le relâchement d'autrui ou par leur propre délicatesse, se dispensent tous les jours impunément? Quel jeûne n'a-t-il point observé avec une exactitude même scrupuleuse? quel carême n'a-t-il pas continué aux dépens même de sa santé, toute précieuse et toute importante qu'elle était au monde?

Il ne s'est pas excusé sur la bienséance de sa condition, ni sur l'honnêteté de ses mœurs; il n'a pas cru qu'il pût se dispenser de la loi, ou que la grandeur fût un titre suffisant contre les règles communes de l'Evangile; il n'a pas renvoyé la pénitence ou aux pécheurs qui la méritent dans le monde, ou aux gens de bien qui la pratiquent volontairement dans les cloîtres. Son humilité lui a fait pleurer ses péchés, son courage lui a fait entreprendre l'ouvrage de son salut. Il n'était ni religieux, ni coupable; il était innocent et il était roi : cependant il pratiqua toutes les austérités que pratiquent les religieux, et il s'imposa toutes les peines qu'on a coutume d'imposer aux pénitents.

Mais il y a dans le cœur même des rois les plus pieux certain amour secret pour leur grandeur, qui les porte à la soutenir et à l'étendre, sinon avec injustice, du moins avec inquiétude. Ils ne sèmeront pas la discorde entre leurs voisins, mais ils auront un peu de maligne joie de l'y voir naître; ils ne se serviront pas de leurs avantages pour usurper, mais ils feront valoir toutes les raisons qu'ils auront d'acquiescer; ils ne rompront pas les lois, mais ils les ploieront à leurs intérêts; et, pour peu qu'ils croient qu'ils ne choquent pas la justice, ils ne feront pas grand scrupule de blesser un peu la charité. Saint Louis ne se laissa pas emporter à cette tentation délicate : il se rendit de bonne foi l'arbitre de tous les différends de ses voisins, et leur ôta, par une amitié désintéressée, tous les sujets et tous les prétextes de rompre la paix. Les sages du monde lui représentèrent souvent, mais en vain, que l'habileté n'était pas de les unir, mais de les diviser et de profiter de leurs divisions; qu'il fallait les laisser user contre eux-mêmes des forces qu'ils pouvaient tourner contre lui; que, s'il était honnête de les empêcher de se détruire, il était avantageux de les laisser affaiblir. Il rejeta cette politique : il sacrifia tous ses intérêts à sa charité; et, comme il était l'amour et les délices de son peuple, il se rendit l'admiration des étrangers.

Mais quelle fut sa modération, lorsque Rome, irritée contre l'empire, lui proposa de le mettre sur le trône de l'empereur, par un

droit qui ne lui parut pas légitime! Avec quelle sage fierté répondit-il qu'il n'appartenait qu'à Dieu de disposer des sceptres et des couronnes; que la perfection d'un roi consiste à bien gouverner ses États, et non pas à s'emparer de ceux des autres; et que, comme la puissance temporelle ne devait pas toucher à l'autel, la spirituelle ne devait pas toucher au trône! Ainsi il regarda toujours l'empereur comme son frère, il soumit son ambition à sa justice, et il fit voir sa grandeur d'âme en refusant une couronne, quelque brillante qu'elle fût, quelque sacrée que fût la main qui la lui offrait. D'où venait cette conduite si noble, si pure, si désintéressée, sinon d'un cœur fervent et zélé pour Dieu? C'est ma troisième partie, où je prétends en peu de mots renfermer de grandes choses, si vous continuez à m'honorer encore quelques moments de votre attention.

TROISIÈME PARTIE.

Quoique la piété convienne à toute condition et à toutes sortes de personnes, parce que toute condition tend à Dieu et que toute personne est à Dieu, on peut dire toutefois que lorsqu'elle se rencontre dans l'âme des souverains, elle a de grands avantages : elle est plus noble, parce qu'elle a le moyen de rendre au Seigneur de plus grands hommages et un culte plus magnifique; elle est plus utile, parce qu'ayant un plus grand nombre de spectateurs, elle répand plus loin ses bons exemples; elle est plus sûre, parce que l'hypocrisie n'a point de lieu où il n'y a ni peine à craindre, ni récompense à espérer; mais aussi elle est plus nécessaire, parce qu'ils doivent être dans une plus grande dépendance de Dieu, et qu'ils sont plus chargés de l'édification des peuples.

N'attendez pas que je vous fasse ici un fidèle récit de ses dévotions ordinaires; de ses heures passées dans la lecture et dans la prière, qui sont comme les deux canaux par lesquels Dieu répand sa lumière dans nos cœurs; de cette attention à la parole de Dieu et aux entretiens spirituels qu'il avait presque tous les jours avec les plus saints et les plus savants hommes de son siècle; de ces retraites intérieures, qui lui rendaient Dieu présent dans la foule même de ses courtisans et dans l'accablement des affaires; de ces mortifications volontaires, dont il s'était fait des engagements indispensables. Je laisse à votre imagination cette crainte et cette horreur du péché, que les paroles efficaces d'une vertueuse reine avaient gravées dans son âme dès son enfance; cette foi vive et bienheureuse, qui n'eut besoin d'autre secours que d'elle-même, et qui se contenta de croire Jésus-Christ lorsqu'il pouvait le voir dans l'eucharistie; ces aumônes, dont la mémoire passe de race en race jusqu'à la fin des siècles. Je ne m'arrête point à tout ce qu'il a de commun avec le reste des chrétiens.

Il y a une dévotion de princes, dit saint Augustin, différente de celle des particuliers, non pas quant au motif et à la fin, mais dans les vues et dans l'exécution par laquelle ils

emploient leur puissance à la gloire de la religion, et font des actions de piété qu'il n'y a que les rois seuls qui puissent faire. Arrêter l'impiété, vaincre les ennemis de Dieu, consacrer à la charité de grandes richesses, se roidir par vertu contre les grandes adversités : voilà le zèle, voilà les vertus de notre saint.

A peine eut-il le sceptre en main, qu'il ruina la secte opiniâtre des hérétiques Albigeois, qui, tant de fois battus, semblaient se relever sous les armes du comte Raymond, et qui, du fond d'une province éloignée, menaçaient d'établir leur erreur dans toute la France. Il leur envoya des prédicateurs, il leva contre eux des armées, il tâcha de les ramener comme errants, il les dompta comme rebelles, il leur proposa la vérité, et il leur fit sentir sa puissance. On vit en peu de temps la multitude dispersée, et leur chef orgueilleux conduit tantôt au pied du trône, tantôt au pied des autels, faire abjuration de son hérésie, et subir toute la rigueur de la pénitence demi-volontaire et demi-forcée, à la face de l'Eglise et de ses ministres.

Après avoir coudroyé l'hérésie, il réprima, par la sévérité de ses édits, l'impiété, le libertinage et le blasphème. La plupart des princes, jusqu'alors, avaient pensé qu'ils ne portaient l'épée que pour défendre leurs intérêts; ou pour venger leurs propres injures. Ils laissaient à Dieu le soin de la majesté de son nom et la poursuite de ses offenses; ils se contentaient d'avoir horreur de l'impiété, et sans se mettre en peine de la punir. Saint Louis porta son zèle plus loin : non-seulement il sentit dans son cœur l'outrage fait au nom de son Maître, il employa même le fer et le feu pour le réparer; il condamna à un supplice rigoureux et à un silence éternel toutes les langues sacrilèges. C'est sur ce seul sujet qu'il fut inflexible et impitoyable : et lui qui pardonna la rébellion au fameux comte de la Marche; lui qui renvoya même avec présents ces assassins venus pour l'égorger sur son trône, de la part de ce formidable tyran, qui en voulait à toutes les têtes couronnées, qui se disait et qui était l'assassin de tous les princes de la terre; lui, dis-je, si facile à signer des grâces et à modérer ses ressentiments, ne consulta que sa justice, et se rendit inexorable aux larmes et au repentir d'un blasphémateur.

Permettez, messieurs, que je déplore ici notre indifférence et notre lâcheté. Nous n'avons qu'une teinture et une surface de religion; l'injure que l'on fait à Dieu ne nous touche pas; on n'ose contredire à l'impiété, de peur de passer pour critique ou pour hypocrite. Le zèle est une vertu que l'on n'estime plus; on s'en moque comme d'un usage qui convenait à la grossièreté de nos pères, et qui ne convient plus à la politesse de ce temps. On se scandalise des moindres défauts des gens de bien, parce qu'on veut trouver à redire à la vertu, et l'on pardonne tout aux méchants, parce qu'on ne s'intéresse ni en leur conversion, ni en l'honneur de Dieu, qu'ils offensent.

Combien de railleries fait-on tous les jours devant nous sur la religion ! nous ne les trouvons pas mauvaises : peu s'en faut que nous ne les trouvions plaisantes. Combien donne-t-on, aux choses saintes et à l'écriture, de mauvais tours que nous condamnons quelquefois, parce qu'ils ne sont pas assez ingénieux, et non pas parce qu'ils sont contraires à la piété ! On méprise devant nous le nom du Seigneur, et nous demeurons froids et insensibles. Prêtres de l'Eternel, ministres du Dieu d'Israël, vous déchiriez vos vêtements en ces rencontres, et vous marquiez au moins votre douleur ; et nous, prêtres de Jésus-Christ, ministres de sa nouvelle alliance, nous la dissimulons par un silence criminel et par une indigne timidité.

Saint Louis nous doit animer par sa ferveur et par son zèle : tout ce qui peut rendre la religion plus pure, plus majestueuse, plus vénérable, fut l'objet de ses soins, de ses libéralités, de sa patience. Ne bannit-il pas de ses Etats les spectacles et les comédies, et tous ces arts que le monde a inventés pour perdre les hommes en les divertissant, pour entretenir leur oisiveté, et par le récit de feintes passions, leur en inspirer de véritables ? Ne favorisa-t-il pas ces ordres naissants, que la Providence divine avait suscités pour le secours et pour l'édification de son Eglise ? ne les combla-t-il pas de ses bienfaits ? ne s'en servit-il pas pour établir la foi chez les infidèles, ou la piété parmi ses peuples ? Avec quel soin et quelle dépense rechercha-t-il les instruments de la passion du Fils de Dieu, enrichissant la France des dépouilles du Calvaire et de tous les trésors sacrés de la Palestine !

Où n'a-t-il pas laissé des marques éclatantes de sa piété magnifique et royale ? Il y avait dans ses mains, et plus encore dans son cœur, un fonds inépuisable de charité qui suffisait à tout et qui venait à bout de tout. Fallait-il fonder des églises et des monastères pour ces âmes saintes qui, par leurs bénédictions, réparent les malédictions des impies et l'indévotion des pécheurs ; fallait-il bâtir des retraites pour les veuves, les orphelins et les aveugles ; fallait-il établir des hôpitaux pour recevoir les pèlerins et pour secourir les malades ? il sut pourvoir à tous les besoins et soulager toutes les misères, et fit lui seul ce que plusieurs rois ensemble n'ont jamais pu faire : ce fut là l'emploi qu'il fit de ses finances. Il n'augmenta pas pour cela les charges publiques ; il ne fit pas d'injustice pour avoir de quoi fournir à sa charité ; il nourrit des pauvres et des misérables, mais il n'en fit point ; ses profusions ne coûtèrent rien à son peuple, et ce qu'il donna pour ses aumônes était ce qu'il retranchait de ses plaisirs. Loin d'ici ces faux charitables, qui, prenant à toutes mains et donnant de temps en temps quelque partie de ce qu'ils ont pris, croient effacer leurs péchés par leurs péchés mêmes, et faire un sacrifice à Dieu des larcins qu'ils ont faits aux hommes ; loin d'ici ces riches du monde qui, par

des fondations qui n'ont d'autre fond que leurs rapines, veulent imposer à la postérité et faire croire qu'une orgueilleuse avarice est une libéralité pieuse.

Mais pourquoi perdrai-je saint Louis de vue ? Je me hâte de vous le représenter dans le véritable état de sa gloire : non pas dans ces temps heureux où il portait dans tout l'Orient l'honneur de la nation et la fortune de ses armes ; non pas dans ces deux grandes batailles où, perçant comme un prodige de valeur les rangs des troupes infidèles, il obligea ses ennemis à souhaiter d'avoir un tel maître, mais dans l'épreuve de la mauvaise fortune, dans la constance et la soumission aux ordres de Dieu, qu'il témoigna dans l'affliction de sa défaite, de sa prison, de ses maladies. Qui n'eût dit que le ciel seconderait les bonnes intentions de ce prince ? que le succès de cette guerre serait aussi heureux que le dessein en était juste, et que Dieu combattrait pour lui, comme il allait combattre pour Dieu ? N'eut-il pas droit de se promettre que, dans l'extrémité des affaires, la croix lui apparaîtrait comme à Constantin ? les vents s'élèveraient, comme en faveur de Théodose, et qu'il aurait les mêmes secours, puisqu'il défendait la même cause ? Mais Dieu, qui lui destinait d'autres couronnes et qui demandait de lui d'autres victoires, permit qu'il fût défait et qu'il tombât lui-même sous la puissance de ceux qu'il avait tant de fois vaincus. Sages du monde, qui ne connaissez d'autres félicités que celles qui sont l'ouvrage de la fortune, arrêtez vos raisonnements et vos pensées ; laissez-nous juger, par la foi, d'un si funeste événement.

Quelle fut alors sa constance, messieurs ! la prospérité ne l'avait point enflé : l'adversité ne l'abattit point. Dans la déroute de son armée, dans la défaillance de ses forces, dans les premières horreurs de sa prison, il paie à Dieu le tribut de sa prière accoutumée ; soutenu par sa grâce, et comme environné de sa protection, il conserve sa dignité même dans ses fers, et règne sur les débris et sur les ruines de sa fortune. Les Barbares qui le gardent sont comme désarmés à son aspect ; les amiraux d'Egypte, encore sanglants du meurtre de leur général, entrent dans sa tente, et leur férocité se change en respect. Quelle fut la disposition intérieure de son âme ? Il adore la providence de Dieu, par laquelle il a combattu et par laquelle il souffre ; il s'estime heureux d'être humilié sous la main puissante du Seigneur ; il aime sa captivité, puisque c'est lui qui l'ordonne ; il est content de n'être pas libre, puisqu'il devient son prisonnier ; et l'on peut dire de lui que *la sagesse était descendue dans son cachot et ne l'avait pas abandonné dans ses chaînes* (Sap., X).

S'il remonte sur le trône, ce n'est pas pour s'y reposer de ses travaux passés, mais pour y prendre de nouvelles forces, pour lever de nouvelles armées, pour passer en Afrique. Lorsqu'il se représente tant de chrétiens qui gémissent sous l'oppression des

infidèles ; qui souffrent sans espérance et qui ne voient de remède à leurs maux, que dans la charité d'un libérateur que Dieu leur suscitait des extrémités de la terre, il croit entendre du fond de ces barbares climats les cris de tant de misérables. L'impatient désir de rendre à Jésus-Christ les âmes, que la dureté de ces tyrans avait dessein de lui arracher, l'âme et le pousse. Il porte l'étendard de la croix sur les murailles de Tunis, et rien n'arrête son ardeur que la volonté de celui qui la lui inspire.

Je me le représente dans cette seconde disgrâce, au milieu de son armée, frappé d'une maladie contagieuse, étendu dans un pays ennemi et dans une terre étrangère. Triste et funeste spectacle ! Où est cette grandeur de la France, où est cette florissante noblesse ? où est ce roi qui commandait à tant de légions ? Messieurs, il règne dans le ciel, il règne encore dans le cœur des bons Français qui imitent ses grands exemples.

Il ne nous appartient pas, je l'avoue, de former de ces nobles et vastes desseins, qui ne conviennent qu'à la grandeur et à la puissance royale ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'imiter ses vertus chrétiennes. Des pécheurs tels que nous sommes, refuseraient-ils de faire pénitence, comme la fit un homme juste ? Des sujets auraient-ils honte de s'abaisser jusqu'où un roi s'est humilié ? Des chrétiens feraient-ils difficulté d'apprendre d'un prince chrétien le zèle qu'ils doivent avoir pour la religion et pour la foi de Jésus-Christ ? S'il a suivi les lois d'une modestie évangélique, pourquoi ne réformerons-nous pas notre luxe ? S'il a fondé des hôpitaux, pourquoi ne nourrirons-nous pas quelques pauvres ? S'il a porté sur son corps la mortification de Jésus-Christ, pourquoi ne souffrirons-nous pas les peines dont Dieu nous afflige ? Conformons-nous à ce saint roi, afin que pratiquant les mêmes vertus, nous arrivions à la même immortalité bienheureuse que je vous souhaite : *Au nom du Père, etc.*

SERMON XI.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD,

Prononcé dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, le 20 août 1683.

Dedit illi scientiam sanctorum, honestavit illum in laboribus, et complevit labores illos.

Il lui a donné la science des saints, il l'a rendu glorieux dans ses travaux, et il l'a comblé de bénédiction (Sagesse, ch. X).

S'il ne fallait juger des saints que comme ils ont jugé d'eux-mêmes, et s'il ne nous restait d'autre portrait de leur vertu, que celui qu'ils nous en ont fait, en vain, messieurs, seriez-vous assemblés pour entendre l'éloge de saint Bernard. Je n'aurais qu'à vous dire que quelque grand qu'il fût devant Dieu et devant les hommes, il fut toujours petit à ses yeux ; qu'il mérita toutes les louanges et n'en souffrit jamais aucune ; qu'il crut ses défauts véritables et ses vertus défectueuses ; que tout le monde le crut saint et que lui seul ne crut pas l'être.

Rien ne lui parut si peu estimable, que

l'estime qu'on fit de lui : toute gloire qui vint des hommes à son égard lui sembla vaine ; et la réputation de sa vertu fut à charge à sa vertu même. Dans les honneurs il ne se reconnaît pas, dans les humiliations il se retrouve ; il craint toujours qu'on ne le loue pour le tromper, ou qu'on ne se trompe en le louant. Il appelle du jugement favorable de ses amis, au témoignage de sa timide conscience ; il croit que les autres le louent par conjecture, et qu'il se blâme par sentiment et par connaissance, et craint que tout le bien qu'on dit de lui ne soit un piège qu'on dresse à son humilité chancelante, ou une charité qu'on exerce aux dépens de la vérité et de la justice. Ce sont ses termes, messieurs, et peu s'en faut que, recueillant ces restes de son esprit dans ses ouvrages, je ne suspende ici mon discours pour révéler par un respectueux silence ce qu'il eut dessein de cacher par une sainte modestie.

Mais l'humilité n'a plus de droit sur des vertus qui sont consommées. Il faut louer le Seigneur en ses saints, quand il leur a donné lui-même après leur mort la louange qui leur est due. Prenons sur les autels du Tout-Puissant cette portion d'encens, je veux dire d'estime et de louange qu'il leur destine. Montons dans les chaires où s'annonce la parole de Dieu, pour encourager les fidèles par l'exemple de ceux qui l'ont si sagement et si constamment pratiquée. Craignons seulement que dans la bouche d'un pécheur la louange d'un saint ne perde son efficace. Vierge sainte, vous le regardâtes comme votre Fils ; il vous honora comme sa Mère, vous fûtes l'objet de sa tendre piété et le sujet le plus touchant de ses éloges. Si par ses vives exhortations il vous attirait de vœux et tant d'hommages ; si par vos puissantes intercessions vous lui obtîntes tant de lumières et tant de grâces, nous implorons votre secours, nous l'espérons et nous vous disons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Lorsque Dieu, pour sa propre gloire et pour le salut de ses élus, dans des temps d'erreur et de trouble, veut susciter dans son église des hommes capables de soutenir sa vérité et de rétablir sa discipline, il les éclaire de ses lumières, afin qu'ils soient eux-mêmes persuadés de ce qu'ils doivent enseigner aux autres. Il les honore devant les hommes, afin de leur donner plus d'autorité et plus de créance quand il faut édifier ou détruire ; affermir les bonnes mœurs ou arrêter les scandales du siècle, et il les récompense par le succès qu'il donne à leurs travaux, et par les bénédictions qu'il répand sur leurs paroles et sur leurs œuvres. Si Dieu observe d'ordinaire cette conduite à l'égard des saints, on peut dire qu'il l'a magnifiquement observée à l'égard de saint Bernard. Au milieu de la barbarie et de l'ignorance il l'a choisi pour lui donner la science des saints. Il l'a élevé au-dessus des puissances du monde, en lui donnant comme une autorité universelle, sur tous les états qui étaient hors des règles ; il l'a récompensé en bénissant ses travaux et lui faisant

plus grands ennemis de Jésus-Christ avaient demandé eux-mêmes des soldats à Pilate pour garder le tombeau; ils les avaient conduits et postés eux-mêmes; ils avaient apposé le sceau du prince à la pierre qui le couvrait; ils avaient avoué que cet homme, qu'ils venaient de faire mourir, s'était vanté qu'il ressusciterait après trois jours; le tombeau n'a été ni forcé, ni brisé, il était creusé dans le rocher vif: on ne se plaint pas d'avoir ouï le bruit des instruments nécessaires pour l'ouvrir, et il n'en paraît nulle trace; on ne parle ni d'insulte ni de violence. Les soldats ont été éblouis de la splendeur qui environnait le tombeau, ils n'ont point vu de main étrangère qui aidât au ressuscité à s'élever; ils se sont trouvés seuls dans leur poste, lorsque le spectacle est arrivé. Tout cela est une conviction visible de la vérité du miracle.

Mais pour persuader l'infidélité et de la résurrection et tout à la fois de la divinité de notre Sauveur, tenons-nous en au reproche qu'elle nous fait de nous en fier à ce qu'en rapporte une petite troupe de personnes. Il est vrai, saint Pierre le confesse, Dieu l'a ressuscité le troisième jour, il l'a fait voir, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis auparavant : *Hunc suscitavit Deus tertia die, et dedit eum manifestum fieri, non omni populo, sed testibus præordinatis a Deo* (Act., X, 40). Le Fils de Dieu n'avait qu'à se montrer au milieu de Jérusalem pour convaincre ses persécuteurs qu'il avait repris la vie, et, par ses persécuteurs mêmes, répandre cette vérité par toute la terre; non, il veut que cette vérité soit annoncée seulement par quelques personnes inconnues et méprisées, et que, sur leur déposition, elle soit embrassée par des personnes de tout caractère; jusque-là, dit saint Augustin, que les fidèles seront distingués et des païens, et des impies et des Juifs par la croyance de la résurrection : *Passionem Christi et pagani et impii et Judæi crediderunt : resurrectionem, non nisi Christiani* (Serm. 81 de Diversis). En quoi nous devons remarquer, messieurs, le ridicule de cette indocilité impie qui se révolte contre la foi : elle croit la mort de Jésus-Christ, parce que les apôtres l'ont publiée, et elle refuse de croire sa résurrection publiée par ces mêmes apôtres. Malheureux que vous êtes, disait Julien l'Apostat à un saint martyr, vous adorez un scélérat condamné par la justice et exécuté par des bourreaux. Vous vous trompez, répondit le martyr, Jésus-Christ, mon maître et mon Dieu, n'est point mort sur une croix. Vos évangélistes et vos apôtres nous l'ont assuré, répliqua le tyran en insultant au généreux fidèle, et personne ne doute du fait qu'ils ont appris aux nations. Ah! c'est donc vous qui êtes le malheureux, répartit le martyr, vous croyez que Jésus-Christ est mort en croix, parce que ses disciples l'ont dit et l'ont écrit; ces mêmes disciples ont perdu la vie pour rendre un témoignage éclatant sur sa glorieuse résurrection : pourquoi donc

ne la croyez-vous pas? soutenez-vous et ne vous combattez pas vous-même. Contradiction, chrétienne compagnie, qui établit visiblement le mystère merveilleux et consolant de ce jour.

Tâchons de donner sa force naturelle au témoignage des apôtres par un détail plus exact; tout ce que peuvent dire pour l'affaiblir les incrédules impies se réduit à un de ces deux points, ou que Jésus-Christ a trompé ses apôtres en leur persuadant sa résurrection, ou que les apôtres ont trompé toute la terre en la prêchant; lequel des deux qui soit véritable, il est évident que notre foi est vaine; et que notre sainte religion est une chimère : *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra*. Si je démontre la fausseté de ces deux points, l'infidélité confondue sera forcée de se taire. Les apôtres ont été trompés; voici une nouveauté, une merveille plus incroyable que la résurrection même sur quoi ils ont été trompés; qu'un homme mort ait trompé des hommes vivants! car enfin Jésus-Christ était mort, ses ennemis n'en doutaient pas, ils l'ont vu expirer sur son gibet, après quoi ils lui ont percé le côté pour ôter à leur cruauté tout sujet de défiance. Or, comment l'imposture a-t-elle pu franchir les bornes de la mort? L'on a vu disparaître les malins prestiges de tous les autres imposteurs avec eux-mêmes; ont-ils été enterrés, leur art trompeur n'a plus fait de bruit sur la terre. Voici un fourbe qui ne fut jamais si méchant qu'après sa mort. Peut-être ne prit-il que la figure apparente d'un homme pour se montrer, comme l'ont cru quelques hérétiques. Il serait bien surprenant que ses disciples à qui il importait tant d'éclaircir la vérité eussent été si aisément séduits par un fantôme. Ils étaient ignorants, dit-on, leur stupidité était tout à fait grossière : ils avaient donc besoin de preuves plus sensibles, plus éclatantes pour se convaincre, ils n'en pouvaient être que plus défiants, plus difficiles à être persuadés, et, en effet, ils n'en croyaient pas au rapport les uns des autres, ils voulaient voir, ils voulaient entendre, ils voulaient toucher. Le Sauveur ressuscité paraît à leurs yeux en divers temps, en divers lieux, en plusieurs manières différentes : ils parlaient avec lui, ils portaient leurs mains sur ses cicatrices, ils mettaient les doigts dans ses plaies. Quelle apparence qu'un corps fantastique eût fait, eût souffert tous ces mouvements?

Mais encore qu'était donc devenu son corps véritable? car enfin il ne se trouve plus dans le tombeau, et le tombeau a été gardé par une compagnie de gens de guerre, et si l'âme du Sauveur a pu animer un corps faux et apparent, pourquoi n'aurait-elle pu animer le corps même qu'elle avait quitté? cette seconde réunion ne serait pas plus merveilleuse que la première. L'on prétend peut-être que Dieu ait permis à cet imposteur de revenir sur la terre après le juste châtiment de ses crimes pour confirmer les hommes dans leur erreur et les

tromper toujours davantage, comme si Dieu pouvait faire un si grand miracle pour justifier le crime, et changer l'ordre de sa Providence sur les vivants et sur les morts pour plonger toute la terre dans une illusion abominable ! Au reste, qu'on ne pense pas à mettre encore une fois en œuvre la puissance du démon pour remuer et agiter un corps imaginaire, pour séduire les apôtres, ce serait se jouer du démon même. Quoi ! l'on voudrait que cet esprit orgueilleux et malin fût servir sa force et son industrie à établir un mystère, le fondement d'une religion, laquelle devait renverser son empire ? Raisonement digne de l'habileté d'un impie ! Faire le démon l'auteur de la croyance d'une résurrection qui est comme la source de toute la foi, de toute la vertu chrétienne. C'est-à-dire que si l'impie en est cru, il faudra confesser que l'esprit de ténèbres et de malice aura été l'occasion, et, si je l'ose dire, le principe de la constance héroïque des martyrs, de la pureté des vierges, du zèle des hommes apostoliques, de toute la justice, de toute la sainteté des confesseurs, en un mot, de ces exemples admirables et infinis d'innocence et de pénitence dont les serviteurs de Dieu ont rempli toute la terre. Voilà jusqu'où peut aller l'esprit humain lorsque l'incrédulité le livre à ses idées ; car les ennemis de notre sainte croyance nous ont opposé toutes ces affreuses absurdités, et ils y trouvent la vraisemblance qu'ils ne veulent pas voir dans la vérité.

Les apôtres n'ont donc pas été trompés sur le fait de la résurrection de notre Sauveur, cette conséquence est incontestable ; peut-être les apôtres nous ont-ils trompés. Résolus de faire une nouvelle secte, ils ont imaginé, pour lui donner vogue, la résurrection miraculeuse de leur Maître ; son corps enlevé sans bruit, malgré la garde qui l'environnait, malgré la pierre qu'il fallait remuer et rompre pour le tirer du sépulchre, ce corps, dis-je, caché et détruit, a été comme la pierre fondamentale de la nouvelle Eglise qu'ils avaient à élever. Ainsi raisonnaient l'empereur Julien et ces savants philosophes qui se piquaient d'éclaircir les mystères de la divinité. C'est donc ici, selon eux, une petite troupe de pauvres gens, hommes simples et grossiers, d'ailleurs si timides et si lâches qu'ils abandonnent, qu'ils renient leur Maître, qu'ils fuient, qu'ils se cachent au premier bruit de sa passion ; les voici tout à coup les auteurs d'une cabale qui demande toute la finesse, toute la force des plus grands génies, hardis jusqu'à entreprendre de changer la Judée, et, après la Judée, toute la terre ; de renverser tous les autels, tous les temples, d'abolir toutes les lois, toutes les coutumes des nations les plus fières et les plus puissantes, de tout détruire pour ajuster tout à leurs idées. Insolents jusqu'à soutenir leurs impostures devant les plus redoutables tribunaux et à la face des rois et des empereurs. Opiniâtres jusqu'à souffrir pour la défense de leur doctrine les plus horribles tourments et la mort

la plus infâme. Les philosophes d'Athènes, les politiques romains, les pharisiens de la Judée auraient sans doute mieux réussi dans l'entreprise : la faire exécuter par des pécheurs nourris dans la bassesse, dans la pauvreté, et vouloir qu'ils en soient venus à bout par leur artifice et par leur malice ; le choix, messieurs, vous paraît-il sage ? s'il y eût jamais conjecture mal fondée et extravagante, n'est-ce pas celle-ci ?

Supposons que les apôtres ont en assez d'habileté pour concevoir et pour conduire tel projet, il est aisé de démontrer qu'en cela même ils ont été les plus insensés et les plus désespérés des hommes. Prêcher partout la résurrection d'un homme qui n'avait cessé de les tromper durant sa vie, qui les avait trompés après sa mort, qui ne leur avait jamais promis, jamais causé que des peines et des maux, qui les avait mis en butte à la haine de leur nation ; quitter leurs maisons et leur patrie pour traverser tant de régions inconnues, parmi une infinité de dangers, de souffrances, de persécutions pour la gloire de cet homme qui les avait abusés, pour diviniser un imposteur ; et donner sans peine leur sang et leur vie pour soutenir la fausseté qu'ils annoncent ; n'est-ce pas vouloir se perdre en désespéré ? n'est-ce pas être insensé jusqu'à la fureur ? et ce sont toutefois ces fous et ces furieux qui ont établi sur la foi de cette résurrection une religion que l'on n'embrasse que pour pratiquer les plus sublimes et les plus difficiles vertus ; ce sont ces détestables imposteurs qui ont purgé la terre de l'idolâtrie, adouci la barbarie des plus farouches nations, soumis les hommes au joug de la croix, enseigné une humilité sans bassesse, une constance sans opiniâtreté, une patience sans fierté, une noblesse de sentiments sans orgueil, une douceur sans lâcheté, le mépris de toutes les créatures, la haine de soi-même, une charité parfaite. O Providence qui gouvernez le monde avec une sagesse si admirable, c'est donc vous qui avez tissé la trame de l'imposture et qui avez disposé les choses de telle sorte que le crime donnât naissance à la vertu, et que nous fussions redevables de la vérité au mensonge ! Concluez, esprits impies et infidèles ; de ces deux propositions, l'une est extrêmement vraie, ou Dieu est un séducteur, ou vous êtes de misérables extravagants.

Pour vous donner quelque idée de l'énormité de votre monstrueux égarement, je vais vous faire quelques questions, si toutefois il vous reste assez de raison pour les comprendre et pour y répondre : Si les apôtres n'avaient pas été témoins de la résurrection de Jésus-Christ, l'auraient-ils prêchée sans crainte d'être démentis ? auraient-ils avec tant d'assurance, donné leur vie pour la soutenir ? S'ils avaient eu le moindre soupçon de quelque illusion, de quelque fausseté dans un événement si extraordinaire, comment quelqu'un d'entre eux, parmi les travaux infinis de sa mission, ne se serait-il pas enfin lassé de tant souffrir pour une si mau-

vaise cause? Comment la jalousie et l'intérêt n'auraient-ils point troublé la bonne intelligence de si méchants hommes? comment, dans cette troupe déconcertée, divisée, personne ne pensa-t-il jamais à révéler le mystère d'iniquité? L'égalité, une fermeté qui coûte et qui dure n'est point ordinairement le caractère de l'erreur et du vice. Comment, après certain temps, une conscience déchirée par son remords n'aurait-elle point forcé du moins un ou deux de ces faux témoins à confesser le vrai et le faux? comment, ensuite répandus en divers royaumes, et séparés les uns des autres par tant de terres et par tant de mers, sans secours, sans conseil, sans communication entre eux, ont-ils toujours pu dire la même chose, sans qu'aucun de ces hommes méprisables et criminels ait eu seulement la pensée, au milieu des plus cruels supplices, de déclarer le secret de la cabale? Mais ce qui est encore plus surprenant, dit saint Augustin, c'est que ce petit nombre d'hommes ont persuadé aux nations une résurrection si éloignée de toute vraisemblance, et qui établissait une religion pleine de difficultés, lesquelles révoltaient étrangement l'esprit et les passions.

Apollonius de Tyane, grand philosophe, encore plus grand magicien et ennemi mortel de la religion chrétienne, n'oublia rien pour éteindre dès son commencement la foi de la résurrection de Jésus-Christ. Forcé de voir que la persécution ne servait qu'à lui donner plus d'éclat, il prit le parti de se faire passer pour ressuscité après sa mort, pour être adoré comme un Dieu. Ses disciples mirent en œuvre tout ce que la malice, tout ce que la magie la plus noire put inventer pour lui procurer cet honneur. Les païens même les plus savants et les plus débordés, qui d'ailleurs s'accommodaient volontiers des maximes qu'avait laissées l'imposteur, se moquèrent de sa sotte vanité et de l'imprudence ridicule de ses disciples. Cependant douze pauvres hommes, des pêcheurs idiots, sans artifice, sans appui, ont annoncé la résurrection du Fils de Dieu et ont soumis Rome même à cette vérité. N'eussent-ils pas autorisé ce point de la foi par le moyen des miracles, dit saint Augustin, et après lui saint Thomas, c'eût été le plus grand de tous les miracles de le persuader sans miracle.

Il me semble, messieurs, que l'infidélité est désarmée par ce témoignage des apôtres, dont elle prétend justifier son obstination. Les âmes fidèles y trouvent non-seulement la preuve de leur croyance, mais les sujets de leur joie; ils sont convaincus que ce témoignage est véritable : *Scimus quia verum est testimonium ejus*. Le seul souvenir de la résurrection de leur Sauveur saisit, emporte leur âme et la remplit d'un contentement ineffable, inconnu à l'incrédule et à l'impie. L'on aurait quelque sujet de penser qu'il est inutile d'exposer dans une compagnie chrétienne les arguments qui prouvent la vérité de notre sainte religion; mais quoi de plus consolant que de pénétrer toujours davan-

tage la solidité des principes sur quoi elle est fondée; que de s'affermir, par des réflexions sages et convaincantes, dans les motifs qui font aimer à un esprit raisonnable le précieux joug de la foi? Les marques de la divinité de Jésus ressuscité ne sont point toutes renfermées dans les raisons que j'ai tâché de vous expliquer; mais le fait seul de sa résurrection, éclairci et développé, ne laisse rien à désirer à un fidèle, pour adorer son Rédempteur vainqueur de la mort. Les suites de cette résurrection, l'accomplissement des prophéties qu'elle a justifiées; la liberté de ces âmes saintes, qui attendaient dans les limbes ce jour heureux qui devait rompre leurs fers et leur ouvrir le ciel; les rapports de ce mystère au péché et à la grâce, à la justice et à la miséricorde de Dieu, il serait aisé, à une personne qui croit, de trouver dans toutes ces choses un fonds de considérations propres à nourrir, à perfectionner sa foi sur la grandeur infinie de son libérateur.

Le Fils de Dieu est ressuscité; sa résurrection est le fondement principal de la religion chrétienne, que nous avons le bonheur de professer, parce qu'elle est une preuve invincible de la divinité de notre Sauveur : ne cherchons rien de plus pour goûter avec une humble reconnaissance la sécurité des enfants de lumière. Je finis par cette pensée la première partie de mon discours. Qui est-ce, si ce n'est un Dieu, qui pût faire succéder tant de gloire à tant de mépris, tant de délices à tant de douleurs? N'est-il pas vrai que, comme il fallait une patience divine pour souffrir une mort si ignominieuse et si cruelle, il fallait aussi une puissance divine pour reprendre une vie si glorieuse et si douce? Les circonstances de la passion en rendaient, ce semble, les humiliations irréparables, et l'on ne pouvait attendre d'un simple homme une gloire qui égalât cet abaissement.

Les hommes sont méprisables par eux-mêmes, et souvent ils deviennent encore plus méprisables par leur grandeur. Si leur grandeur les abaisse, comment trouveraient-ils leur gloire dans leur abaissement? Un Dieu seul pouvait s'anéantir jusqu'au point où nous l'avons adoré ces jours passés. Après cet anéantissement, un Dieu seul pouvait triompher dans la pompe où nous l'adorons aujourd'hui, et tirer de l'ignominie et de la douleur la matière de son triomphe. *Humilitas passionis meritum resurrectionis*, dit saint Augustin (*Tract. 104 in Joan.*) : Le Fils de Dieu a mérité de ressusciter glorieux, par les humiliations de sa vie et de sa mort. Sa passion et sa résurrection ont un rapport admirable : il a mérité l'une par l'autre. Autant que sa passion a été infâme, autant sa résurrection devait être glorieuse.

Durant sa passion, la divinité était comme anéantie dans l'humanité; elle ne s'y montrait que par la modestie, par la patience, par cet air plein de majesté et de douceur, qui forçait la plus brutale injustice à le révérer. Et dans la résurrection, l'humanité

est confondue avec la Divinité : elle n'y donne aucune marque de sa faiblesse. Le Fils de Dieu, au temps de sa passion, n'employait en quelque sorte sa divinité que pour augmenter sa confusion et sa douleur ; à sa résurrection, il ne se sert de son humanité que pour faire éclater sa grandeur et son bonheur : *Humilitas passionis meritum resurrectionis*.

Que nous reste-t-il maintenant à faire, messieurs, sinon à imiter les soldats du roi David, qui, conduisant devant leur maître les dépouilles de sa victoire sur les Amalécites, faisaient retentir les collines de ces paroles : *Hæc est præda David* (I Reg., XXX, 20) : Voici la proie de David. Les Amalécites n'ont pu conserver leur butin ; ils ont perdu ce qu'ils nous avaient enlevé et leurs propres possessions : *Hæc est præda David*. Mais quelle image nous formerons-nous, messieurs, des trophées de notre Maître ? La politique des hommes trompée, leur envie confondue, leur cruauté châtiée, leur injustice démentie, la divinité de Jésus-Christ reconnue, sa patience récompensée, sa sagesse adorée ; sa justice, sa miséricorde, sa puissance, qui éclatent en tant de manières ; la mort vaincue, toutes ses armes brisées ; le démon chargé de honte et de chaînes, les portes renversées des prisons des limbes, tout l'enfer frémissant d'horreur et de crainte ; le péché détruit, effacé ; les tristes effets du péché réparés, la lumière qui commence à paraître, nos fers qui tombent, la liberté qui nous est rendue, le ciel qui s'ouvre : voilà, voilà les trophées de notre Maître ! Oh ! puisque vous nous permettez de porter nos faibles yeux jusqu'à vous, nous vous adorons dans votre gloire, vainqueur divin ; permettez-nous encore de charger de fleurs le tombeau que vous venez de rompre, et de contribuer à votre triomphe par tout ce que le respect, la tendresse et la reconnaissance demandent de nous. Lorsque nous vous considérons couvert de sang entre les mains de vos bourreaux, quels souhaits, mon aimable Sauveur, ne formions-nous pas pour réparer vos ignominies ! Nos souhaits sont accomplis : vous triomphez, et nous triomphons en quelque manière avec vous. Vos ennemis tremblent sous vos pieds, effrayés de votre puissance, et les ennemis de notre foi sont interdits, éperdus, désespérés par l'assurance, par la joie qu'ils voient qui accompagnent les hommages que nous rendons à votre divinité. Ils n'en veulent croire qu'à leur aveugle raison et qu'à leurs sens : et vous êtes vous-même le garant de notre croyance ; ils bornent leur foi par la petitesse de leur esprit : et notre foi n'a pas d'autres bornes que l'infailibilité de votre parole et l'infinité de vos adorables perfections ; ils ont tout à craindre dans leurs doutes ; et nous avons tout à espérer dans notre soumission. Nous avons appris, messieurs, ce que nous devons croire de Jésus-Christ qui ressuscite : pensons maintenant à ce que sa résurrection nous fait espérer. Le mystère de ce jour établit notre foi, il anime en-

core notre espérance : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Sans parler de la résurrection de nos corps, je trouve une liaison nécessaire entre notre foi et notre immortalité, parce que, si nous croyons un Dieu qui est toujours, nous pouvons espérer d'être toujours avec lui : la raison en est évidente. S'il y a un premier être, et si nous sommes convaincus qu'il est, nous ne pouvons nous dispenser de l'adorer ; que si nous lui rendons les hommages qu'il demande, nous devons attendre la récompense de ses adorateurs : il ne nous est pas permis de lui refuser nos adorations, et il s'est imposé l'obligation de les récompenser. Or, notre âme, immortelle de sa nature, ne peut tendre qu'à une fin, qu'à un bonheur éternel, et cette fin, et ce bonheur ne peut être que Dieu même. Dieu toujours adorable et toujours juste, notre âme toujours dépendante et toujours soumise, doivent rendre éternelles et nos adorations et leur récompense.

De là il suit clairement, ce me semble, que ce qui prouve la divinité du Sauveur prouve quelque immortalité dans l'homme. S'il y a un Dieu, il est notre fin ; s'il est notre fin, il faut tendre vers lui ; si nous tendons vers lui, nous pouvons espérer de le posséder ; et si nous le possédons jamais, nous le posséderons toujours, à moins qu'il ne nous replonge dans notre néant, ou qu'il ne cesse d'être notre fin. Il est absolument impossible qu'il cesse d'être notre fin, et par suite de ses décrets éternels, il est impossible qu'il nous replonge dans notre néant. Si nous avons le bonheur d'être un jour les possesseurs de Dieu, nous le serons donc éternellement. Le prix de la vertu ne peut consister dans les biens de cette vie, puisqu'ils la corrompent ; et d'ailleurs notre corps ayant coopéré à nos bonnes actions, il mérite aussi une récompense. Ce n'est ni l'âme seule, ni le corps seul qui a obéi à Dieu : c'est l'un et l'autre ensemble, c'est l'homme. Donc les parties qui composent l'homme, donc l'homme doit goûter les fruits de ses bonnes œuvres ; donc, indépendamment du mystère de ce jour, il y a une grande liaison entre notre foi et notre immortalité, et par conséquent entre notre foi et notre espérance.

Mais, messieurs, si Jésus-Christ est ressuscité, il nous ressuscitera aussi ; et s'il nous ressuscite, les gens de bien doivent attendre un bonheur éternel : c'est le raisonnement de saint Paul. Si les morts, dit-il, ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point non plus ressuscité ; et si Jésus-Christ n'est point ressuscité, ceux qui sont morts en Jésus-Christ, ceux-là même sont perdus : *Nam si mortui non resurgunt, neque Christus surrexit : quod si Christus non surrexit... ergo et qui dormierunt in Christo perierunt* (I Cor., XV). C'est que Jésus-Christ, selon l'expression du même apôtre, est les prémices de ceux qui dorment pour se réveiller un jour : *Primitiæ dormientium*. Saint Paul apporte divers raisonnements pour établir la

résurrection des hommes, supposé la résurrection de leur Sauveur. Je choisis celui qui m'a paru plus sensible : il vous surprendra peut-être, mais en même temps il vous convaincrà.

Nous ressusciterons tous, dit-il, parce que nous mourrons tous : *Per hominem mors et per hominem resurrectio*. Comment cela se peut-il entendre ? Un homme nous a fait mourir, un homme nous doit ressusciter : c'est que Jésus-Christ, cet homme descendu du ciel, ne doit pas avoir moins de force qu'Adam, cet homme formé de la terre. Le premier homme, tout terrestre, nous a frappés d'une plaie mortelle ; le second homme, tout céleste, devait fermer cette plaie : tous meurent en Adam, tous doivent revivre en Jésus-Christ. Quelle extravagance ! quelle injustice ! dit Tertullien, parlant de ceux qui nient la résurrection des morts : on avoue que le démon a fait mourir le corps et l'âme de l'homme, et l'on nie qu'un Dieu puisse et doive les faire vivre l'un et l'autre ; on donne plus de force au démon, pour nous nuire, qu'on n'en donne à Dieu pour nous faire du bien : *Diabolus validior in hominis injuriam intelligitur, totum eum elidens : Deus infirmior renuntiabitur, non totum eum relevans*.

Si pourtant, ajoute-t-il, l'Apôtre nous assure que là où il y a eu une abondance de péché, il y a eu ensuite une surabondance de grâce : *At quin et Apostolus suggerit, ubi delictum abundaverit, illic gratiam superabundasse*, il est évident que puisque Jésus-Christ est venu, puisqu'il est ressuscité pour triompher du démon, il réparera en vainqueur les maux que le démon nous a faits. Il nous laissera mourir, parce que la justice divine a condamné les hommes à la mort ; mais il nous ressuscitera, parce que cette même justice a condamné le démon à nous voir ressusciter ; pour le convaincre de sa faiblesse et de l'empire qu'un Dieu-Homme a sur lui et sur nous.

De sorte que le raisonnement de saint Paul est fondé sur deux principes incontestables : le premier, c'est la misère de l'homme en tant que coupable ; le second, c'est la toute-puissance de Jésus-Christ en tant que Dieu. Nous ressusciterons, parce que nous mourrons et parce que Jésus-Christ est ressuscité. Or, quelqu'un d'entre nous peut-il douter s'il mourra ? Tous tant que nous sommes, ne sommes-nous pas environnés, pénétrés de la mort ? Elle habite dans nous, elle est, pour ainsi parler, nous-mêmes, quoiqu'elle ne se montre qu'à la fin de nos jours. Mais ce qui nous éloigne le plus de la vie, notre faiblesse, notre fragilité, nos misères, ce sont ces mêmes choses qui nous promettent plus l'immortalité : *Non est reversio finis nostri*, dit le Sage, *quoniam consignata est, et nemo revertitur* (Sap., II, 5). Si une fois nous sommes sortis de la terre, il ne faut pas songer à y retourner, parce que le refus de notre retour est signé, il est arrêté ; et comment ? notre mort en est un gage certain ; nous ne mourrons qu'une fois.

Cela est vrai, messieurs, mais en même

temps notre résurrection, qui est la fin où nous tendons tous par la mort, a été comme confiée à notre mort, et nous pouvons dire : *Reversio finis nostri consignata est* ; notre résurrection a été mise comme en dépôt et entre les mains de qui ? entre les mains de la mort. Ce grain qui tombe dans la terre n'y tombe que pour lever ; ce trésor que l'on cache dans son sein en sortira tout entier ; nous mourrons, nous serons enterrés, et la terre rendra un compte exact de notre corps jusqu'à un cheveu de tête : *Reversio finis nostri consignata est*. Que pensez-vous que soit devenue la mort à notre égard, disait saint Augustin, elle est la nourrice d'un bonheur assuré et éternel : *Mors nutrix æternæ securæque felicitatis* (L. I de Visit. infir.). Cette résurrection, cette félicité qui doit suivre la résurrection des gens de bien se nourrit, pour ainsi dire, dans le sein de la mort : nous devenons poudre et cendre, mais cette poudre et cette cendre sont les semences de notre éternité, dit saint Ambroise : *Semina æternitatis*. Voilà ce que nous promettent ces douleurs, ces symptômes, cette pâleur, toutes ces faiblesses d'une personne mourante : *Per hominem mors, per hominem resurrectio*.

O vous, qui languissez dans l'affliction, regardez donc la lumière comme le plus grand de tous vos maux : voyez à travers ce corps qui se dissout, l'immortalité qui suivra sa chute ; les sujets de vos plaintes sont les motifs de votre espérance ; les obstacles, les misères de votre vie sont le gage de votre résurrection : *Reversio finis nostri consignata est*, votre retour est assuré ; la mort que vous souhaitez, la mort où vous courez vous rendra à vous-même ; celle qui sépare les parties de votre corps, et qui les consume, est un garant fidèle de leur réunion. Vous ne pouvez pas douter, messieurs, de votre faiblesse ; ne doutez donc pas de votre résurrection. Donnons un peu plus de jour à cette pensée ; nous pouvons faire sur la mortalité de l'homme un raisonnement semblable à celui que faisaient les Juifs sur la mortalité du Fils de Dieu. La résurrection étant le terme de sa vie et de sa mort, elle était aussi le point capital sur quoi on devait juger de lui : *In fine hominis denudatio operum illius* (Eccli., XI, 29). C'est dans la fin de l'homme que l'on découvre quel est l'homme. Les actions de Jésus-Christ avaient fait grand bruit dans le monde, et produit des effets différents dans les esprits selon les dispositions différentes où ils étaient à son égard. Les sentiments qu'elles avaient inspirés étaient extrêmes dans leur contrariété. Selon quelques-uns le Fils de Dieu était le plus méchant imposteur qui eût jamais séduit les peuples ; il était selon quelques autres le plus grand prophète qui eût jamais paru dans Israël. Les sages du siècle tenaient un milieu sans prendre parti ; attendons sa mort, disaient-ils, et nous verrons s'il est quelque chose de moins ou de plus qu'un homme ordinaire : *In fine hominis denudatio operum illius*. Cette fin dans leur pensée était arri-

vée sur le Calvaire : c'est là que cet homme extraordinaire fut contraint de succomber sous la force et de montrer toute sa faiblesse ; c'est là que celui qui promettait de sauver les autres, ne put pas se sauver lui-même. Quel scandale pour ceux qui l'estimaient, quelle joie à ceux qui le haïssaient ! quel sujet de confusion pour ceux qui l'avaient suivi ! Tandis que l'on pensait si injustement du Fils de Dieu, le voilà qui ressuscite plein de majesté et de gloire. Alors toutes sortes d'esprits auraient dû lui faire justice et dire qu'il n'avait perdu la vie que pour la reprendre ; que sa mort n'avait été qu'un préparatif à son immortalité ; qu'il n'était descendu dans le tombeau que pour y renaître et y insulter à la mort. C'est à peu près de la même manière, messieurs, que nous devons penser de notre mortalité et de notre mort ; elles ne sont que des dispositions à une vie éternelle ; nous vivons pour mourir, et nous mourrons pour ressusciter : nos infirmités et nos douleurs nous promettent des jours qui ne finiront jamais ; et ces siècles infinis qui nous attendent ne viendront point, si ces courtes années que nous sommes sur la terre ne finissent pas ; nous renaîtrons dans notre poussière pour ne plus cesser d'être. Il est aussi infailible que nous ressusciterons tout mortels que nous sommes, qu'il est sûr que Jésus-Christ est ressuscité ; sa résurrection nous assure la nôtre en la prévenant.

La raison que nous pouvons apporter de ce sentiment de l'Apôtre ; c'est que Jésus-Christ en mourant a détruit le péché de l'homme ; et s'il a détruit le péché, il a aussi relevé l'homme de sa mortalité un des plus terribles effets du péché ; il voulait fermer nos plaies, nous aurait-il laissés en proie à la mort ? La perfection de son ouvrage demandait que tout ce qui était tombé en disgrâce fût rétabli ; notre corps avait été frappé de malédiction, parce qu'il avait partagé notre crime ; ce même corps devait avoir part aux faveurs du Rédempteur. Il tombera, il se dissoudra, mais il sera relevé et ne se dissoudra plus. L'espérance de notre résurrection est encore fondée sur la puissance de Jésus-Christ qu'il s'est lui-même ressuscité : *Per hominem mors et per hominem resurrectio*. Nous ressusciterons, parce que notre Sauveur est ressuscité ; et notre Sauveur nous ressuscitera, parce qu'il s'est ressuscité lui-même : ces deux vérités se suivent naturellement ; il a voulu souffrir nos misères, il a voulu mourir comme nous, afin de nous persuader que ces misères et que cette mort ne lui ôteraient point le pouvoir de les réparer ni dans lui, ni dans nous : *Quia*, dit saint Paul, *si et crucifixus est ex infirmitate, vivit ex virtute Dei* (II Cor., XIII). Quoiqu'il ait été crucifié selon ce qu'il y a de faible en lui, il est vivant néanmoins par la vertu divine : le pouvoir d'un Dieu a rendu au Sauveur la vie que la faiblesse d'un homme n'avait pu défendre ; comme lui nous sommes faibles et mortels, nous vivrons aussi avec lui par la vertu divine. *Et nos infirmi sumus in illo, sed vivemus cum eo*

ex virtute Dei. Voilà le raisonnement de saint Paul.

Il serait inutile de vous dire avec Tertullien, que cette succession de choses qui sans cesse se renouvellent dans la nature, est un témoignage de la résurrection des morts ; *Totus hic ordo revolvibilis rerum, testatio est resurrectionis mortuorum* (de Resur. carn., c. 12) : Les astres qui se cachent à nos yeux et qui retournent paraître sur l'horizon ; les arbres qui semblent sécher et puis reffleurissent, les semences qui pourrissent dans la terre et puis en sortent avec des fleurs et des fruits : qu'est-ce que tout cela, dit Tertullien, si ce n'est une image de la mort et de la résurrection de l'homme ?

Un Dieu a tiré du néant tout ce grand univers : il a fait l'homme avec un peu de terre ; et tous les jours ne renouvelle-t-il pas la formation de l'homme, et même d'une manière, si je l'ose dire, plus admirable ? Adam fut au premier moment de son existence un homme parfait, et nous ne le sommes qu'après plusieurs années, et nous n'arrivons à cette perfection, que par des changements dignes de la main seule d'un Dieu. Une matière, en quoi que consiste cette matière, une matière, dis-je, sans forme et sans figure, sert à une infinité de parties qui composent notre corps, et qui sont toutes opposées par leur situation, par leur tempérament, par leur usage, par leur figure, par leur poids, par leurs fonctions. Je ne dois pas parler ici en philosophe, et mon sujet ne me permet pas de vous expliquer comment nous passons d'un âge à un autre, et de vous développer tous les changements qui se font en nous pour cela. Quoi donc, messieurs, l'auteur de tant de merveilles ne pourra pas réunir les parties dissipées de notre corps et rendre la vie qu'il a déjà donnée une fois ?

Jésus-Christ est ressuscité, il nous ressuscitera aussi : mais il nous ressuscitera en vainqueur, c'est-à-dire qu'il prendra plaisir à donner des marques de sa puissance en réparant l'ouvrage que le démon avait gâté. Combien Dieu honora-t-il notre corps, dit Tertullien, quand il le forma la première fois ? Il employa à le bâtir son conseil, sa main, son travail, sa sagesse, sa providence et surtout son affection, qui lui en marquait tous les traits, il s'y occupa tout lui-même : *Recogita totum illa Deum occupatum ac dedit manu, sensu, opere, consilio, sapientia, providentia, et ipsa imprimis affectione que lineamenta dictabat* (de Resur. carn. c. 5). Il ne faut pas s'étonner de ses soins, il pensait au corps de Jésus-Christ en travaillant celui de l'homme : *Quodcumque enim limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus*. Si donc Dieu a honoré jusque-là le corps de l'homme en vue du corps de Jésus-Christ, il est évident, ce me semble, qu'il réparera en vue de Jésus-Christ les outrages que le corps de l'homme a reçus ; qu'il fermera toutes les plaies que le démon nous a faites, afin que notre infamie ne retombe pas sur notre Sauveur.

Sacré côté de mon aimable Maître, divines mains, pieds adorables, corps le plus beau et le plus innocent qui fût jamais, je vous adorais ces jours passés tout couvert de sang et de plaies, dans l'espérance de voir succéder la gloire et le plaisir à ces tristes marques que l'amour et la douleur vous avaient imprimées : je n'ai pas été trompé dans mon espérance; mais, mon divin Sauveur, puisque votre corps est une partie du mien, j'espère encore que mon corps entrera en part de la beauté et de la vie du vôtre; qu'étant mort comme vous, je ressusciterai aussi comme vous.

Le Fils de Dieu n'aura pas seulement en vue de rétablir dans sa première beauté un ouvrage que le démon avait défiguré, mais il nous ressuscitera avec un grand éclat pour confondre encore les auteurs de ses souffrances et de sa mort. Juges passionnés, cruels tyrans, bourreaux impitoyables, vous serez contraints de reprendre la vie des mains de cet Homme-Dieu à qui vous l'avez arrachée. Pauvres malheureux! vous avez insulté à sa patience, mais vous reconnaîtrez cette toute-puissance dont il vous a épargné les coups. La crainte dont vous fûtes percés sur le Calvaire ne changea point les idées de votre brutale envie : lorsque la terre trembla sous vos pieds, que le soleil s'éclipsa sur votre tête, que les pierres se fendirent, que les sépulchres s'ouvrirent, vous étiez saisis d'une frayeur mortelle, et tous ces signes effroyables qui terminèrent le sanglant spectacle que donnait à l'univers ébranlé votre barbare inhumanité, ne servirent qu'à vous aveugler davantage sur le caractère de Jésus crucifié : tout effrayés que vous étiez, vous affectâtes une cruelle fermeté, et parmi le fracas qui vous alarmait, le désir de voir mort l'innocent que vous faisiez mourir vous retint sur le lieu de son supplice. Vous le vîtes enfin expirer, et vous fûtes contents : un corps mort attaché à un gibet vous rassura dans les mouvements de votre haine et de votre crainte. Ce sera ce même Jésus qui rassemblera la poussière de vos corps et la réunira à vos âmes à la fin des siècles. Il y va de sa gloire de vous apprendre ce qu'il aurait pu dans le temps qu'il souffrait tout, et de vous convaincre de son souverain domaine sur toutes les créatures, après avoir essuyé vos détestables injustices. Le Fils de Dieu est établi juge des vivants et des morts : avant que d'exercer son équité en prononçant sur leurs actions, il fera éclater sa puissance, en forçant leurs sépulchres à les rejeter pleins de vie pour aller comparaître au pied de son tribunal. Quoi de plus raisonnable, messieurs, qu'après avoir réparé les maux que le démon avait causés à la nature humaine, il pense aussi à ses propres intérêts, et qu'il répare les injures qu'il a reçues de ses ennemis, qu'il leur donne des marques éclatantes de son pouvoir en les ressuscitant, après leur avoir permis d'opprimer sa faiblesse volontaire en perdant la vie par leurs mains.

Nous ressusciterons donc, chrétiens audi-

teurs, Jésus-Christ nous ressuscitera : nous aimons naturellement la vie, et nous sommes sûrs que viendra le temps où nous n'appréhenderons plus de mourir; la résurrection que nous croyons est un gage infailible de la résurrection que nous espérons. Je sais, et vous le savez vous-mêmes aussi bien que moi, ce qui peut troubler le plaisir de notre espérance, mais si j'entreprenais de l'éclaircir, je m'éloignerais du dessein que je me suis proposé dans ce discours.

Ne vous semble-t-il pas bien étrange, messieurs, qu'une vérité aussi consolante par elle-même que la vérité de la résurrection des morts ait toujours eu tant d'ennemis? Les infidèles en ont parlé dans leurs écrits, mais ils l'ont rejetée comme une fable : depuis le temps même des apôtres, elle a été combattue par Simon le Magicien et ses sectateurs, par les Sadducéens, par les Samaritains, les Manichéens; la plupart des philosophes, témoin Porphyre, l'ont traitée de vision; Origène lui-même n'en a point parlé en fidèle. Plusieurs de ces solitaires qui vivaient dans la Thébaïde et dans l'Egypte, l'ont combattue comme une chimère; et les hérétiques qui l'ont crue, combien ont-ils mêlé de mensonges avec la vérité! Quelques-uns ont soutenu la résurrection des esprits et non des corps; d'autres ont nié que ce fût le même corps que nous portons qui dût ressusciter; enfin, chaque secte a raisonné selon son caprice et au gré de son indocile ignorance. Aujourd'hui même, ne trouve-t-on pas de ces esprits libertins, qui disputent sur la résurrection d'une manière à persuader les gens qu'ils ne la croient pas? Ce sont de ces philosophes qui fondent leurs systèmes sur une liberté téméraire et impie, d'avancer avec audace tout ce qui favorise leurs ridicules idées, qui veulent raisonner sur les choses naturelles sans considérer la liaison qu'elles ont avec les choses surnaturelles et les mystères de la foi; grands admirateurs d'un auteur sans religion et de leurs propres lumières, mais ordinairement grands ennemis de l'Ecriture sainte, et d'une doctrine chrétienne et religieuse. Pourquoi pensez-vous, messieurs, que la résurrection parait si incroyable à tous ces gens-là? Mais savez-vous bien qu'ils l'établissent quand ils en doutent et qu'ils la nient? Il y a peu de vérités qui nous détachent de la terre autant que la vérité de la résurrection : il est évident, si je l'ose dire, par les lumières seules de la raison, qu'on ne peut ressusciter que pour être jugé; ceux qui vivent mal craignent le jugement, c'est pour cela, dit le grand saint Basile, qu'ils craignent aussi la résurrection, et que pour ne la pas appréhender ils la rejettent; ils veulent contenter leur corps sans être obligés de prévoir les maux que souffrira éternellement ce même corps. Pour pécher plus tranquillement, ils ne croient pas qu'ils ressusciteront, et ils ressusciteront parce qu'ils péchent; le corps a eu part au crime, il doit avoir part à la peine du crime, et il ressuscitera pour la souffrir.

Encore une fois il est donc véritable que bons ou méchants nous ressusciterons tous, mais il est aussi véritable, dit saint Paul, que nous ne serons pas tous changés à notre résurrection : *Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur* : Le corps d'un méchant homme, d'une méchante femme, d'un jeune libertin et d'une fille impudique, ce corps, dis-je, qui est entré dans le tombeau souillé de mille impuretés, sortira avec ses impuretés de ce même tombeau : la douleur le fit mourir, et il ne revivra que pour souffrir la douleur; nous reprendrons tous notre même corps, mais il n'y aura que les gens de bien qui laissent dans le sépulcre sa misère et ses faiblesses : *Omnes resurgemus, sed non omnes immutabimur*.

Je conçois, ce me semble, ce que disait Tertullien, que les seuls véritables chrétiens peuvent considérer la résurrection des morts comme la vérité qui fait toute leur confiance : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum* (lib. de Resur. carn., c. 1). Quel plaisir de pouvoir dire à un corps qui souffre et que l'on fait souffrir pour le soumettre à Dieu; à une chair qui languit dans sa faiblesse propre et dans les peines de la pénitence, *Securæ estote, caro et sanguis, usurpatis et cælum et regnum Dei in Christo* (Ibid., c. 37). Corps faible, sensible, mortel, chair fragile et périssable, prenez courage, souffrez avec patience; Jésus-Christ ressuscité a pris possession en votre nom du royaume de Dieu, le ciel est à vous. Le tombeau que vous craignez vous servira de berceau, et vous en sortirez pour vivre éternellement : toutes vos douleurs passeront, toutes vos plaies se fermeront; un jour enfin, la langue, le dégoût, la crainte ne troubleront plus vos plaisirs : *Securæ estote*.

En effet, nous serions, dit saint Paul, les plus misérables des créatures, si l'espérance que nous avons en Jésus-Christ se bornait toute à cette vie; mais notre corps, comme une semence, est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible (I Cor., XV, 19) : il est mis en terre tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux; il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera avec une vie inaltérable; il est mis en terre comme un corps tout animal, et il ressuscitera comme un corps tout spirituel : ce sont là, messieurs, les expressions de l'Apôtre, mais c'est à nous de travailler pour nous procurer ce bonheur. Quels sont les gages de ces changements? Voyez le corps de notre divin Sauveur quand il entra dans le tombeau : qu'y voyait-on que des plaies, des meurtrissures, des cicatrices? Par quoi vous avez à préparer votre corps à la gloire de sa résurrection, ce sont les traces de la haine que vous lui aurez portée. Ce sentiment n'est guère conforme à la sagesse de la chair. Voulez-vous avoir quelque part à la beauté du Fils de Dieu ressuscité, négligez ce corps qui doit être ranimé; refusez-lui les ornements, les plaisirs qu'il vous demande contre l'obéissance que vous devez à Dieu; prévenez ses révoltes par la

violence : étouffez ses mouvements déréglés par une mortification constante et généreuse. Plus vous l'aurez ménagé pour le faire briller, pour lui faire goûter ses délices, moins il aura d'agréments, et plus il aura à endurer lorsqu'il aura repris la vie. Le monde ne vous conseille rien de semblable, mais devez-vous écouter le monde sur ce que vous avez ou à espérer ou à craindre? Rien de plus certain, que si vous ne portez pas dans le tombeau des marques d'une véritable pénitence, vous ne devez pas vous attendre à ces heureux changements de votre corps ressuscité : et comment mourrez-vous avec ces marques de pénitence, vous qui loin peut-être des occasions de souffrir par votre fortune et par votre naissance, employez encore toute votre industrie, toutes vos passions, tout votre amour-propre pour vous rendre cette vie agréable, pour vous armer, pour vous défendre contre la douleur? Vous ne voulez rien souffrir, si pourtant on ne peut vivre chrétiennement sans souffrir, l'on dirait que quelques-uns d'entre vous n'attendent point d'autre vie, tant ils ont d'attachement à celle-ci, tant ils prennent de soin pour en adoucir l'amertume.

Mon Dieu ! des gens qui espèrent de ressusciter, comment peuvent-ils ne penser jamais qu'ils doivent en effet ressusciter? Comment peuvent-ils borner leurs plaisirs et peut-être leurs espérances par des jours si courts et qui nous échappent malgré nous? Ceux qui vivent dans le crime se souviennent-ils qu'ils mourront pour ressusciter? Si ce corps ne devait se dissoudre que pour être la nourriture des vers, je m'étonnerais moins qu'ils l'aimassent d'un amour si peu honnête et si peu chrétien; mais ce corps se relèvera un jour, et si en se relevant il porte le caractère de la sainteté, il participera à la gloire du corps de Jésus-Christ. Oui, ces mêmes yeux que vous avez maintenant et dont vous me regardez verront l'humanité sainte du Sauveur, ces mêmes lèvres baiseraient ses pieds et ses mains; ces mêmes mains auront le bonheur de toucher son adorable humanité; enfin ce même corps, qui vous fait tant de peine, sera revêtu d'une lumière infiniment plus douce et plus brillante que la lumière du jour.

Eh ! que vous importe-t-il donc que la fortune vous ait mal partagés en cette vie? vous pouvez vous choisir une fortune éternelle pour l'autre; vous êtes nés dans la pauvreté, vous vivez dans la douleur; il ne tient qu'à vous de ressusciter dans une abondance et dans des joies dignes de Dieu même. Vivez donc comme des gens qui sont faits pour vivre toujours; préparez-vous à mourir pour devenir immortels; faites voir que vous agissez, que vous travaillez pour une autre vie; et commencez dès ce moment cette vie nouvelle qui vous promet une bienheureuse immortalité; c'est ce que je vous souhaite.

SERMON LXX.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Sur les sujets de joie que les serviteurs de Dieu trouvent dans la résurrection de Jésus-Christ.

Surrexit, non est hic.

Il est ressuscité, il n'est point ici (S. Marc, ch. XVI).

Cet heureux jour remplit les fidèles de tant de plaisir, que j'ai cru, messieurs, que je pouvais me dispenser d'expliquer et d'établir le mystère que nous célébrons. On ne passe pas si aisément de la tristesse à la joie, sans avoir pénétré auparavant le sujet qu'on a de changer de la manière. Supposons ce que la foi nous enseigne touchant la résurrection de notre Sauveur; quoique nous n'apportions pas les preuves des merveilles que nous y adorons, nous ne prendrions pas pour cela moins de part à son triomphe; et il ne s'offensera pas, sa bonté nous le fait espérer, si, sans approfondir ce qui touche ses intérêts, nous songeons aux nôtres.

Il y a une grande différence, dit saint Maxime, entre ce jour saint et le jour naturel et ordinaire. Celui-ci nous engage au travail et celui-là nous promet le repos; l'un nous a apporté la mort et l'autre nous ôte la crainte de mourir; l'un est commun aux gens de bien et aux méchants, et l'autre n'est que pour les justes : *Ille hominibus ad laborem creatus est, hic factus est ad quietem; ille mortem meruit, hic formidinem mortis evasit; ille bonis malisque communis est, hic proprius est justorum* (Hom., 3, de Resur.). En effet, le jour de la résurrection du Fils de Dieu est une source féconde d'une joie pure et chrétienne; mais il est vrai qu'il ne peut réjouir que les personnes de piété. Il est comme le gage de la résurrection des hommes; mais l'espérance de la résurrection qui peut-elle consoler, sinon les fidèles serviteurs de Dieu?

C'est dans cette pensée, si je ne me trompe, que Tertullien a commencé son ouvrage sur la résurrection de la chair par ces paroles : *Fiducia Christianorum resurrectio mortuorum* (l. de Resur. carn., c. 1); la résurrection des morts fait la confiance des chrétiens. Quel plaisir pour un bon fidèle de s'attendre à ressusciter, pour entrer enfin dans une heureuse immortalité! le jour que nous célébrons est donc un jour de joie pour les gens de bien; examinons les raisons de cette vérité. La première se présente d'abord à vos esprits; c'est que ce jour leur promet une glorieuse résurrection. La seconde, c'est que ce même jour les instruit de ce qu'ils ont à faire pour se rendre dignes de cette même résurrection. Voilà, messieurs, le sujet de cet entretien. La résurrection du Sauveur est un jour de joie pour les gens de bien, parce qu'il leur promet une résurrection glorieuse; c'est mon premier point; et parce qu'il leur apprend à la mériter; c'est le second. Vierge sainte, votre Fils ressuscité répand volontiers ses grâces; il les versera encore plus abondamment, si vous intercédez pour nous; nous vous félicitons de ses victoires pour

vous engager à les lui demander en notre faveur : *Regina Cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Job accablé de maux et toutefois constant dans sa patience est un spectacle qu'on ne saurait oublier en ce jour et que l'on considère toujours avec plaisir; quoiqu'on l'expose souvent aux yeux des fidèles, il me semble qu'ils n'en doivent pas pour cela être moins frappés. Il serait difficile de souffrir de plus grandes peines que ce saint homme et de montrer plus de fermeté dans ses disgrâces. De tant de biens dont il avait été le possesseur, il ne lui restait quoi que ce soit; son corps ulcéré n'avait pas une partie saine; ses enfants écrasés sous les ruines d'une maison se présentent à son esprit; sa femme, ses amis, toutes les personnes de qui il peut attendre de la consolation lui insultent dans sa misère. Satan arme toutes les créatures pour ébranler la constance du malheureux par l'injustice, par la violence, par l'ingratitude, par la tendresse, par la dureté, par tout ce qui peut donner atteinte à un cœur noble et bien fait. Et Job plein de l'idée de sa misère, extrêmement sensible à sa douleur, pénétrant vivement tous les sujets qu'il a de s'affliger; Job, dis-je, sur cette paille pourrie qui fait toutes ses richesses, toutes ses délices, est un maître éloquent de sagesse, de soumission et de force. Il apprend à ceux qui l'écoutent, comment il faut bénir la Providence qui nous afflige, et baiser la main qui nous frappe; nulle faiblesse, nulle impatience dans l'état pitoyable où il est réduit; d'un air tranquille et serein il remercie le Seigneur des biens qu'il a reçus de sa bonté, sans se plaindre de leur perte; toujours inaltérable, toujours soumis.

Si l'on pénètre cette constance et cette tranquillité si dignes d'une grande âme, on ne doit jamais se lasser de considérer ce Job dont la patience égale la calamité; le sentiment que nous avons de notre faiblesse soutient l'admiration que nous avons de sa force. Mais, messieurs, par quoi ce saint homme animait-il son courage? Quel était son remède contre tant de maux? Vous le savez; et je ne voudrais pas d'autre preuve de la vérité que j'ai avancée. Job était le plus malheureux homme qui fut jamais; mais il était grand homme de vertu, et il espérait de ressusciter : *Scio*, disait-il, *scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum..... reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai dans le dernier jour; je l'espère, et mon espérance n'est pas vaine; toutes mes disgrâces, toutes mes douleurs ne sauraient l'arracher de mon cœur. Il ne me reste plus que la lumière et la lumière ne m'est rien; je suis prêt à la perdre, parce qu'après les ténèbres du tombeau je reverrai le jour, mais un jour pur, serein, éternel, qui n'aura pour moi que des beautés et des plaisirs : *Scio quod Redemptor*, etc. Un fidèle voit disparaître tout ce que cette vie passagère peut avoir de triste ou d'agréable, dès qu'il pense à une vie heu-

reuse qui ne finira point et qu'il peut sagement espérer.

Les serviteurs de Dieu selon les préjugés ordinaires du siècle paraissent mener une vie pleine d'amertume; ils se privent des agréments que leur présentent les créatures et ils ne sont pas à l'abri des chagrins inséparables des événements. Souvent même ils ont plus à souffrir que les personnes déréglées; leur fidélité dans le service de Dieu ne leur permet pas de s'attacher à ce qui peut satisfaire les sens; et elle les soumet à la nécessité d'endurer bien des choses qui les rebutent. C'est ce qui rend leur destinée digne de pitié aux yeux des mondains; ils goûtent moins de plaisirs et ils ont à essuyer plus de peines que ceux qui ne sont point tant gênés par la loi de Dieu; on les plaint, on les traite de malheureux. Raisonçons selon cette prévention du monde; j'y consens.

L'espérance de la résurrection, messieurs, dédommage les gens de bien à l'égard de ces deux points, par quoi l'on prétend que leur sort soit si triste; elle leur fait trouver leur contentement en cela même. Voici comment j'explique ma pensée. Premièrement l'espérance de la résurrection justifie le mépris qu'ils font de toutes les douceurs de cette vie. Secondement, elle les console de toutes les amertumes qu'ils y rencontrent. De là vous conclurez avec moi que le jour saint et heureux que nous célébrons leur doit apporter une grande joie, puisqu'il leur assure leur résurrection. Je le suppose, messieurs, qu'il la leur assure; c'est un point de foi; c'est la doctrine de saint Paul que si Jésus-Christ s'est ressuscité, il nous ressuscitera nous-mêmes: *Resurrexit Christus*, dit saint Augustin, *ut resurrectionem se non dubitet Christianus; quod enim præcessit in capite, sequetur in corpore.* (Serm. lib. II, de Temp.) Jésus-Christ est ressuscité, afin que le chrétien ne doutât pas qu'il ressusciterait aussi; le changement qui a précédé dans la tête du corps, doit suivre dans tous les membres du corps.

J'ai cru qu'il n'était pas nécessaire d'établir cette suite de choses, pour prouver ma proposition. La résurrection des morts est un article essentiel de notre croyance; et la résurrection du Fils de Dieu nous garantit notre résurrection; c'est encore là une vérité incontestable. J'ai à considérer dans ce discours ce qui intéresse singulièrement les serviteurs de Dieu; et ce n'est point seulement la joie dont ils seront comblés le jour qu'ils ressusciteront pour vivre éternellement dans la gloire; mais encore la joie dont l'assurance de ressusciter doit remplir leur âme tandis qu'ils vivent sur la terre; et je dis que si le Sauveur en ressuscitant s'engage à les ressusciter à la fin des siècles, ils trouvent dans ce mystère des sujets particuliers d'un contentement convenable à leur vertu; contentement que je renferme dans les deux pensées que je viens de proposer, et par quoi j'espère vous expliquer les effets principaux de l'espérance que le mystère de ce jour leur assure de reprendre pour toujours une vie heureuse.

Comment cette espérance justifie-t-elle le mépris que font les gens de bien de toutes les douceurs de cette vie? Peut-on, messieurs, estimer un bien qui passe lorsqu'on attend un bien qui est éternel? Tout ce que le temps a de plus aimable peut-il nous plaire, dès qu'on pense aux trésors inépuisables que l'éternité nous promet? La même inclination qui nous porte au bien, nous fait préférer le plus grand bien au plus petit; surtout quand il n'y a pas de comparaison entre eux, et que l'un s'évanouit tout à fait, lorsque l'autre se présente. Et qu'est-ce que sont toutes les douceurs de cette vie courte et misérable, si on les compare aux douceurs éternelles d'une bienheureuse immortalité? Le soleil efface par sa splendeur non-seulement tous les autres astres du ciel, mais encore toutes les lumières de la terre; le soleil pourtant a des rayons limités, des rayons qui disparaissent de temps en temps et qui s'éteindront un jour tout à fait; Dieu peut former une infinité de soleils plus beaux, plus brillants que celui qui nous éclaire; et cependant toute autre lumière ne se fait pas seulement apercevoir, quand il vient à se montrer.

Que doit-ce être, chrétienne assemblée, d'une éternité bienheureuse à l'égard d'une vie qui finit avant que nous l'ayons bien goûtée; qui ne dure, ce semble, que pour se faire désirer, et qui nous échappe pour toujours? Il est certain que toutes les douceurs de cette vie deviennent ridicules, fades, amères, insupportables, si l'on pense que notre résurrection suivra notre mort; et que notre glorieuse immortalité suivra notre résurrection. Or, votre chef est ressuscité, dit encore saint Augustin, espérez donc, vous qui êtes membres sous ce chef, espérez ce que vous croyez, ce que vous voyez en lui: *Resurrexit Caput vestrum; hoc sperate membra cætera quod videtis in Capite; hoc sperate membra quod credidistis in Capite* (In Psal. XXIX, En. 2). Mais que suit-il de là? Quelle conséquence saint Augustin tire-t-il de ces paroles: *Geme de presentibus, psalle de futuris*, que toutes les douceurs de cette vie soient pour vous un sujet de gémissements; réjouissez-vous seulement des joies que la vie à venir vous promet.

Des joies qui passent, une gloire qui passe, des biens qui passent ne sont nullement convenables à la foi et à l'espérance d'un chrétien; il les peut posséder, mais leur fragilité doit allumer dans son cœur un désir ardent des biens éternels. O fidèles qui m'écoutez, quand vivrons-nous pour ne plus mourir? quand est-ce que nos plaisirs ne finiront plus? notre gloire sera-t-elle toujours à la merci du caprice et de l'injustice des hommes? et ces joies qui ne servent, ce semble, qu'à nous déconcerter quelques moments, nous échapperont-elles toujours pour nous livrer au chagrin? Que vous êtes heureux, serviteurs de Dieu, de soupirer sans cesse pour l'éternité; de souffrir avec peine la brièveté même de cette vie passagère; d'employer ce peu de jours que nous sommes ici-bas, à mépriser la terre et tous ses attraits, à souhaiter cette

résurrection qui doit vous rendre immortels !

Mais de combien serez-vous plus heureux, lorsque le voile sera levé, et que vous verrez à découvert le bien éternel qui a occupé tous vos désirs ! lorsqu'ayant passé dans une région où rien ne change, vous ne craindrez plus de perdre ce que vous aimez ! Vous, pauvres, vous quitterez bientôt vos haillons pour vous revêtir d'une gloire dont l'éclat ne s'éclipsera jamais ; et vous, riches, qui connaissez le néant de tout ce qui vous environne, vos craintes et vos peines finiront enfin, vous mourrez au milieu de cette vaine opulence qui vous est à charge, et vous ressuscitez pour posséder éternellement les richesses du paradis. Quelle consolation pour les gens de bien, messieurs, car il n'est que les gens de bien qui puissent la goûter cette consolation : les âmes mondaines ne sauraient y être sensibles. Quelle consolation, dis-je, pour les personnes vertueuses et chrétiennes de voir tomber ce qui peut les amuser sur la terre, de sentir s'écouler leurs jours, de ne perdre jamais de vue cette immortalité glorieuse, qui succédera aux changements, aux dégoûts, à tous les chagrins d'une vie de peu de moments !

Mais n'y a-t-il personne parmi vous, chrétiens auditeurs, qui s'imagine d'être bien établi sur des choses passagères ? personne d'entre vous ne ressemble-t-il point à Pharaon qui songea qu'il était ferme sur un fleuve ? c'était bien un vrai songe que cette pensée : *Putabat se stare super fluvium* (Gen., XLI, 1) ; il ne croyait pas couler avec les eaux qui le soutenaient. Les biens de ce monde ne font presque que se montrer, comme l'eau d'un fleuve qui vient toucher le rivage, et s'enfuit dans le même instant : *Simul vero ut contigit secedit* (in Psal. LXI, 10), c'est l'expression de saint Basile ; ainsi les choses de la terre, je dis toutes ces choses que vous y aimez le plus, coulent sans cesse, sans s'arrêter. Vous n'aviez pas, il y a peu de jours, ce que vous tenez aujourd'hui ; dans peu de jours il vous échappera pour passer à d'autres mains ; ce qui vous enchante si fort, ne s'approche de vous que pour se retirer aussitôt : *Celerimum et lubricum accessum* ; et vous croyez avoir une fortune bien affermie : *Putabat se stare super fluvium*. Tout coule, tout s'enfuit, tout échappe ; vous passez vous-mêmes et vous n'y songez peut-être pas. Avouez que ceux qui ne s'attachent point aux choses de la terre sont plus sages que vous ; avouez que la résurrection de Jésus-Christ justifie parfaitement le mépris que les gens de bien font de toutes les douceurs de cette vie.

J'ajoute encore, et une légère idée de l'Evangile nous doit inspirer cette réflexion : comment un fidèle qui souhaite, qui espère une glorieuse résurrection pourrait-il s'attacher aux biens d'ici-bas ? ces biens ne sont-ils pas naturellement un obstacle à cette gloire qui nous doit rendre heureux ? ne sont-ils pas les instruments ordinaires que nos passions mettent en œuvre pour

commettre le crime ? Nous ne les aimons que parce que nous sommes méchants, et nous pouvons dire aussi que nous sommes méchants parce que nous les aimons. Dieu a eu la bonté de rendre méprisables et haïssables à l'homme tous les agréments de la terre, pour l'obliger à soupirer après une vie immortelle ; il avait fait la terre pour lui, il l'avait soumise à son empire, et aussitôt après son péché, il le condamna à la cultiver avec de grandes peines et à la sueur de son visage : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo* (Gen., III). La terre, dès-là, si elle n'eût été forcée par le travail à produire des fruits, n'aurait porté que des ronces et des épines : *Spinæ et tribulos germinabit tibi*. Dieu voulait nous faire désirer notre résurrection, pour entrer enfin dans cette terre des vivants, qui réunit et qui offre par elle-même tous les vrais biens.

Jugez vous-mêmes, messieurs, de ce qu'une personne chrétienne et attentive à l'affaire de son immortalité peut penser des agréments de cette vie passagère ; n'éprouvez-vous pas que ce qui vous les fait rechercher, c'est votre mauvais penchant ? ou, pour mieux dire, c'est l'oubli de l'éternité ? L'opulence favorise l'ambition, les richesses servent à entretenir la volupté, les distinctions rassurent la licence ; l'on s'attriste de la pauvreté et de l'humiliation, l'on se réjouit de l'élevation et de l'abondance, l'on se plaint d'une fortune que l'on retient malgré nous dans la modestie et dans les ténèbres. Des fidèles seraient-ils agités de mouvements si indignes et si criminels, s'ils avaient en vue cette seconde vie qui doit leur ouvrir une félicité parfaite et inaltérable ? non sans doute, ils auraient un mépris extrême de tous ces biens qui ne peuvent que les amuser quelque temps ; et ils les haïraient, s'ils faisaient réflexion qu'ils étouffent dans leur âme le désir d'une bienheureuse immortalité.

Saint Augustin regarde le contentement que peuvent apporter toutes les douceurs de la vie, comme l'effet d'un songe frivole qui dérègle l'imagination, et console un misérable par un changement heureux, lequel cesse avec son sommeil. C'était un plaisir pour ce pauvre de se voir dans l'abondance tandis qu'il rêvait, il lui semblait être environné de domestiques dans un superbe palais et commander avec fierté sous des lambris dorés ; il voyait sa table chargée des mets les plus exquis ; il recevait les hommages des personnes sur qui il daignait laisser tomber ses regards ; il ne manquait rien à son bonheur que son bonheur même. Le soleil vient à paraître, il l'éveille et le replonge en même temps dans la misère. *Pauper dormierat : dives in somnis factus fuerat ; si non evigilasset, dives esset : evigilavit, invenit iterum quam dimiserat dormiens paupertatem* (in Psal. LXXII).

Voilà ce que saint Augustin pensait des biens de la terre ; ils lui paraissaient une illusion vaine d'une imagination déconcertée. Qu'en a-t-il pensé, qu'en a-t-il dit, lorsqu'il les regardait comme la cause fu-

ne des péchés qui nous ôtent et le désir et l'espérance d'une heureuse éternité? lorsqu'il envisageait la vie à venir et toutes les suites d'une glorieuse résurrection? tels sont les sentiments de tous les serviteurs de Dieu. Pour vous en faire comprendre l'équité, je n'aurais qu'à vous faire cette question avec saint Augustin. Si votre souverain Juge vous disait : possédez-les, aimez-les tous ces agréments d'une courte vie; mais vous ne ressuscitez que pour perdre les biens éternels, et jamais vous n'entrerez dans la gloire. Que répondriez-vous? la foi, l'espérance, la charité vous permettraient-elles d'estimer ce qui flatte vos passions, d'en jouir avec joie, d'y établir votre contentement? *Respondent vobis cor vestrum : respondant fides, spes, charitas... gauderemus in illis bonis (in Psal. LXXXV)?* Pénétrez la question, messieurs, vous n'aurez qu'à consulter votre cœur pour faire justice aux gens de bien sur le plaisir dont le mystère de ce jour remplit leur âme.

La résurrection du Sauveur les console, en second lieu, de toutes les amertumes de cette vie; une âme d'une grandeur, d'une force même médiocre peut se résoudre à souffrir un mal ordinaire; elle ne doit pas même trouver de peine à souffrir un grand mal, mais court de sa nature, et dont la fin promet des délices solides et éternelles. Il ne se peut pas faire qu'on n'ait de méchants moments tandis qu'on est sur la terre, et cette réflexion devrait suffire pour consoler une personne raisonnable; car on aurait tort de se plaindre d'un chagrin nécessaire et inévitable; quand même on pourrait se défendre de toute douleur, si la douleur qui nous surprend et qu'on n'a pas pu prévenir doit passer bientôt, aurait-on sujet de perdre cœur et de succomber par lâcheté? mais une peine qui ne fait que passer, et qui se terminera par un repos sans fin et sans dégoût, où est le fidèle qui pût la trouver trop longue et trop amère?

Qui est l'homme, dit le prophète-roi, qui aime la vie et qui souhaite d'heureux jours? *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos?* Il n'en manque pas de ces gens qui font de pareils souhaits; on ne désire presque rien autre sur la terre; vivre, vivre à son aise et dans le plaisir, ce n'est que pour cela que la plupart des hommes agissent; il ne faut donc pas, c'est la conséquence du grand saint Basile, il ne faut donc pas qu'ils espèrent trouver ces jours heureux durant cette vie : *Ne itaque cum bonos audiveris dies, hanc vitam putes prophetam polliceri (in Psal. XXXIII).* Qu'est-il nécessaire de vous le dire? vous l'expérimentez assez malgré vous. Nos plus beaux jours ont bien des nuages qui les obscurcissent; nos jours les plus doux manquent-ils jamais de nous apporter quelque amertume? je ne veux pas troubler la joie de cette solennité en rappelant l'idée de vos déplaîsirs. Maris jaloux, maris dont les sages avis sont peu écoutés; femmes ambitieuses, femmes dont la piété ne sert qu'à aigrir

l'emportement qu'elle devrait adoucir; amis intéressés, hommes occupés de votre fortune, mondains entraînés par les mouvements du siècle, le soupçon, l'intrigue, la crainte vous alarment, vous déchirent le cœur plus d'une fois dans la journée.

Depuis les premiers temps du monde, messieurs, les jours finissent et les hommes meurent. Adam dut être bien surpris, quand il vit la première fois les horreurs de la nuit. La lumière venait de répandre mille beautés sur les créatures, elle faisait, par la variété des couleurs, une infinité de spectacles divers qui réjouissaient les yeux et l'esprit; et voilà la nuit qui délie un voile obscur sous lequel elle enveloppe toutes ces couleurs, tous ces spectacles, et la lumière elle-même; toute la nature triste et affreuse entre dans un silence profond, comme si les créatures n'osaient pas seulement se plaindre d'avoir perdu toutes leurs beautés. Adam, que dut-il penser à la vue des premières ténèbres? mais quelle fut la surprise de ce premier des vivants, lorsqu'il vit son Abel le premier des morts? ce fut là une grande école pour lui, dit saint Jean Chrysostome : *Ut Adam ante oculos tabescens corpus intuitus, magnam ex hoc aspectu disciplinam capiat (Hom. 20 in Gen.).* Il n'y avait que quelques moments que cet Abel était plein de vie et de grâces, parlant, écoutant, agissant, et le voilà sans mouvement, étendu aux pieds de son père, et le voilà muet, insensible, avec des yeux éteints et un visage qui marque l'horreur dans tous ses traits, tout son corps sentant déjà la pourriture et répandant une odeur insupportable; terrible sujet de considération au spectateur! Encore une fois, qu'est-ce qu'Adam dut penser à la vue de ces deux spectacles, de la première nuit et du premier mort? mais songeons à nous : dès lors les hommes ne durent plus s'attendre à passer leurs jours sans chagrin et sans crainte; la tristesse et la douleur sont entrées dans le monde avec nous, elles n'en sortiront aussi qu'avec nous; mais que les bons fidèles ne craignent pas qu'elles les suivent. Nous vivrons dans l'affliction, messieurs, Dieu nous garde d'une douce vie qui éteigne en nous le désir de l'immortalité; après quelques moments fâcheux et pénibles, nous mourrons; viendra ensuite notre résurrection qui terminera toutes nos peines, jusqu'à la peine agréable que nous trouvons à espérer un grand bonheur.

Je suis monté en cette chaire pour porter aux personnes de piété cette aimable nouvelle : que cette vie, quelque amère qu'elle soit, ne tardera pas de les conduire à un torrent inépuisable de délices. Permettez-moi de me servir des termes de saint Eucher, et d'adresser mon discours à toutes sortes de personnes. Tous tant que vous êtes qui composez cet auditoire, vous aimez la vie, Dieu m'a député vers vous pour vous engager à aimer une vie éternelle; vous êtes attachés à une vie de peu de jours, aurez-vous de la peine à souhaiter une vie qui aura des jours éternels : *Pro vita quam dili-*

gitis legatione apud vos fungimur ; et hanc omnes exigam amatis : insinuatam ut amelis æternam (Ep. ad Valer.). La douleur ne vous permet pas de goûter ici-bas une vie longue et tranquille , songez qu'il ne tient qu'à vous d'acquiescer une vie dont la tranquillité et le cours ne seront jamais interrompus.

Oui, corps qui me faites souffrir, le tombeau vous attend ; et malgré toutes vos faiblesses, vous reprendrez la vie pour vivre toujours. Malades, qui espérez de ressusciter comme Jésus-Christ, je ne m'étonne pas que vous soyez si indifférents pour votre santé , que vous appréhendiez même de guérir. Vous qui appelez la mort par l'austérité et la pénitence, je sais la raison pourquoi vous vous hâtez de la trouver cette mort ; vous regardez la vie comme un obstacle à votre immortalité. Nous nous croyons heureux d'arriver à une charge par une longue suite d'embarras, de craintes, de peines, de dépenses, de sollicitations ; incertains de rencontrer dans cette charge la satisfaction que nous recherchons ; et peut-être en effet sera-t-elle à nous une source féconde de chagrins, d'humiliations, d'inquiétudes, de rebuts et de repentirs. Nous regardons comme un coup heureux l'acquisition d'une terre que nous avons achetée aux dépens de notre repos, et par des sommes considérables ; nous ne savons pas néanmoins si le ciel versera sa rosée et ses pluies sur cette terre , pour nous enrichir des fruits que nous espérons ; il pourra arriver qu'au lieu d'établir notre fortune elle la renversera. Nous avons envisagé la protection de cette personne puissante et accréditée comme le fondement le plus solide de notre maison ; nous l'avons gagnée à force de prières, d'instances, de présents, de services ; nous ne regrettons point ce qu'il nous en a coûté pour en venir à bout ; cependant qui nous garantira la bonne volonté, la fidélité, la faveur du protecteur ? Ne sera-ce point cette même personne à qui tôt ou tard nous ne serons enfin redevables que de notre confusion et de notre perte ? Nous aspirons à une résurrection et à une immortalité glorieuses ; nous nous efforçons de nous en rendre dignes ; en méprisant tout autre bien, en renonçant à tout autre bonheur, nous pouvons les attendre sans présomption de la miséricorde divine. Si nous sommes assez heureux pour les mériter, la foi nous permet-elle de douter des biens immenses dont elles nous rendront les possesseurs ? Ne nous assure-t-elle pas toutes les délices, toutes les richesses, toute la gloire que la parole de notre souverain rémunérateur nous promet ? Ah ! oserions-nous nous plaindre des difficultés de la carrière que nous avons à fournir pour toucher à notre but ? Nous serons en route durant peu de temps ; après quoi notre bonheur est sûr pour toute une éternité.

Quoi ! fidèles qui prêtez l'oreille à ce que je dis, vous mourrez pour vivre toujours après cette vie mortelle ! La résurrection du Sauveur vous garantit la vôtre ; elle vous assure une éternité bienheureuse ; vous

espérez le bonheur de ressusciter en prédestinés, vous le pouvez mériter ce bonheur ; et vous seriez encore chagrins des maux courts et passagers de cette vie ? Ah ! mes frères, nous ne voulons pas, dit saint Paul , que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, c'est-à-dire, touchant ceux qui sont déjà passés à une autre vie, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance : *Nolumus vos ignorare , Fratres, de dormientibus : ut non contristemini sicut et ceteri qui spem non habent (I Thess., IV, 13).* Laissez craindre les amertumes de cette vie à ceux qui n'attendent pas de vie meilleure ; laissez fuir la mort à ceux que la résurrection ne peut consoler ; pour vous, qui devez sortir de cette terre maudite des mourants et des morts pour entrer dans la terre des vivants, ne vous attristez point de la brièveté de votre vie ; ne comptez point avec chagrin vos années déjà avancées , ne regardez point vos cheveux blancs comme des avant-coureurs de mauvais augure ; souhaitez autant que Dieu vous le permet, tout ce qui approche votre mort, puisque vous souhaitez en même temps de reprendre un corps immortel : *Hæc erunt vota carnis recuperandæ*, dit Tertullien (*de Resur. carn.*, c. 4) : ce sont les vœux, ce sont les souhaits que vous pouvez faire pour cette chair que vous recouvrirez un jour. La résurrection du Fils de Dieu doit faire votre joie, parce qu'elle vous promet votre résurrection : je vous l'ai montré ; en considérant le Fils de Dieu ressuscité, vous pouvez encore apprendre à mériter cette heureuse résurrection ; et ce doit être à vous un nouveau sujet de joie : c'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Saint Paul a établi, en divers endroits de ses Epîtres, une grande liaison entre la résurrection de Jésus-Christ et le renouvellement de notre vie ; il nous propose même cette résurrection comme l'idée de notre renouvellement. Nous avons été ensevelis avec le Sauveur par le baptême pour mourir, afin, dit-il, que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem : ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus (Rom., VI, 4).* Pour pénétrer la pensée de l'Apôtre, il faut vous souvenir, messieurs, que, comme il y a une mort et une résurrection du corps, il y a aussi une mort et une résurrection de l'âme. Mourir, c'est perdre la vie ; le corps et l'âme la perdent, l'un par la perte de l'âme, et l'autre par la perte de la grâce. Ressusciter, c'est reprendre la vie ; le corps et l'âme la reprennent : le corps, par sa réunion avec l'âme, l'âme, par le recouvrement de la grâce.

Saint Paul parle de notre mort et de notre résurrection spirituelle, et il dit que, comme nous sommes ensevelis avec le Sauveur par le baptême, afin que nous mourions au pé-

ché, nous devons aussi ressusciter avec le Sauveur. afin que nous vivions de la vie nouvelle de la grâce. L'Apôtre a pensé sans doute à nous proposer la résurrection du Fils de Dieu comme le modèle de la vie nouvelle à quoi il nous engage ; car, sans cela, je ne vois pas qu'il y eût d'autre rapport entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre, qu'à l'égard de notre corps ; et ces deux mots : *Quomodo Christus surrexit, ita et nos ambulemus* : Comme Jésus-Christ est ressuscité, ainsi nous devons marcher ; ces deux mots, dis-je, sont une preuve évidente que nous devons prendre l'idée de notre nouvelle vie sur la vie nouvelle de notre Sauveur. Je ne m'amuserai pas, messieurs, à prouver que si nous menons cette vie nouvelle de la grâce, nous mériterons cette résurrection corporelle qui nous introduira dans la glorieuse immortalité. Cette vérité est toute visible ; telle est la récompense que notre foi promet à notre vertu ; vous n'hésitez pas là-dessus. Tout ce que je dois vous expliquer, par rapport à mon sujet, consiste à vous faire voir que nous trouvons dans la résurrection de notre Sauveur la manière de vivre de cette vie nouvelle que saint Paul exige de nous.

L'Apôtre nous instruit encore sur ce point. Je trouve dans deux de ses oracles ce que nous devons faire de principal pour ressusciter avec le Fils de Dieu et comme le Fils de Dieu. Le premier de ces oracles est celui-ci : *Si consurrexistis cum Christo*, dit-il aux Colossiens, *quæ sursum sunt querite... quæ sursum sunt sapite : non quæ super terram ; mortui enim estis* (Coloss., III, 1) : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont dans le ciel ; goûtez les choses qui sont du ciel, et non pas celles qui sont de la terre ; car vous êtes morts. L'autre oracle, que le même apôtre a rendu pour notre instruction, est renfermé dans ces paroles adressées aux Romains : *Scientes quod Christus resurgens ex mortuis jam non moritur ; mors illi ultra non dominabitur* (Rom., VI) : Sachant que Jésus-Christ, qui est ressuscité, ne meurt plus, et que la mort n'aura plus de pouvoir sur lui.

Appliquons à notre instruction ces deux passages. Saint Paul semble rapporter tous les plus considérables changements du Sauveur ressuscité à ces deux-ci : le premier, c'est son insensibilité à toutes les choses de la terre. Il vivait après sa résurrection, à l'égard de ce monde, comme s'il eût été mort : nul sentiment des choses humaines ; nulle impression de la part des créatures ; en un mot, je l'ai déjà dit, il vivait comme s'il eût été mort. Ce sera là aussi le premier effet de notre résurrection, si nous avons perdu le goût et en quelque manière le sentiment de tout ce qu'il y a sur la terre, si nous vivons comme les morts : *Si consurrexistis cum Christo, mortui enim estis*.

Le second changement du Sauveur, c'est qu'ayant repris la vie, il ne fut plus en état de la perdre : il se trouva dans une immortalité inaltérable. Voilà le second effet de no-

tre résurrection ; si elle est véritable, elle sera constante, et nous ne mourrons plus par le péché : *Mors illi ultra non dominabitur*. Nous devons donc vivre comme si nous étions morts : *Mortui enim estis*, et nous devons vivre comme si nous étions immortels : *Jam non moritur*. Donnons un peu d'étendue à ces deux pensées, sans pourtant nous arrêter beaucoup.

Il est sûr, messieurs, que si vous êtes véritablement ressuscités, vous devez vivre comme des morts à l'égard de toutes les choses de la terre. Saint Paul m'en fournit encore la raison au même endroit que j'ai cité : *Mortui enim estis ; et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss., III) : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est le Saint-Esprit qui a inspiré ce raisonnement à l'Apôtre des nations, j'espère qu'il fera impression dans vos cœurs. Un fidele, ressuscité par la grâce, doit vivre de la vie de Jésus-Christ ; il doit vivre dans Dieu. Voyez, mes chers auditeurs, s'il est possible de vivre dans Dieu, de vivre de la vie de Jésus-Christ, et de conserver en même temps toutes les attaches incompatibles avec ce nouveau genre de vie.

Je ne veux point vous amuser par de vaines paroles, chrétiens auditeurs. Si vous avez recouvré les bonnes grâces de Dieu par le sacrement de confession, c'est-à-dire, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, vous êtes morts pour ce monde. Vous devez avoir une grande indifférence pour tout ce qu'il a d'agréable ; il ne faut plus songer à mettre votre affection aux créatures. Cette parole vous effraie-t-elle ? Si je croyais qu'elle vous fit de la peine, je me dispenserais d'un plus long raisonnement. Le Fils de Dieu, en ressuscitant, laissa les linéaments où il avait été enveloppé, le suaire qu'on lui avait mis sur la tête ; il laissa, dis-je, dans le sépulcre, comme le raconte saint Jean (c. XX), tout ce qui pouvait lier, tout ce qui pouvait embarrasser son corps. Qu'est-ce que cela nous représente, demande un savant interprète, sinon les mauvaises habitudes, les attaches criminelles et tous les liens des créatures, qu'il faut rompre pour vivre en ressuscité ? Je ne crains pas de vous importuner ; vous ne me saurez point mauvais gré de ma déliance ; la vertu est terrible à l'amour-propre et aux passions, nous l'expérimentons tous. Si je vous dis plus d'une fois qu'après cette résurrection spirituelle de votre âme, vous devez vivre comme des morts à l'égard des choses de la terre, cette parole vous fera-t-elle peur ? Quoi ! vous seriez bien aises de n'être point ressuscités avec le Fils de Dieu, si pour vivre en ressuscités avec lui, il faut rompre avec le monde ? Non, je vous ferais grand tort si j'avais ce sentiment de vous. Il vous fâcherait bien sans doute d'être encore embarrassés de toutes ces chaînes pesantes et funestes qui vous tenaient attachés au monde : pourquoi donc souhaiteriez-vous de reprendre vos fers ?

Qu'avez-vous pensé de vos dérèglements, mes chers auditeurs, lorsque vous les avez

détestés aux pieds d'un crucifix? lorsque vous les avez pleurés aux pieds d'un confesseur? N'avez-vous pas trouvé la terre très-méprisable? Les délices, les mouvements du monde ne vous ont-ils pas paru bien indignes d'un fidèle, et tout à fait opposés à ses devoirs? Lorsque vous vous êtes unis à Dieu par les sacrements, ne vous êtes-vous pas reproché avec une vive douleur l'égarement qui vous éloignait de lui? Frivoles amusements, disiez-vous, serez-vous toujours assez forts pour enchaîner ma raison? Faux attraites de tant d'objets qui me séduisent, m'entraîneront-vous toujours comme un esclave? Si vous espérez, chrétiens, de prendre une nouvelle vie sans souffrir cette mort dont nous parlons, sans vous faire cette violence nécessaire pour recouvrer la liberté d'enfants de Dieu, quelle idée auriez-vous eue jusque-là des vertus chrétiennes? On ne peut pas, la chose est absolument impossible, on ne peut pas former l'homme nouveau sans douleur; il faut, dit saint Augustin, que la pénitence que l'on fait pour avoir entretenu le vieil homme, conçoive et enfante, pour ainsi parler, cet homme nouveau : *Hominem novum pœnitentia veteris parturit cum dolore et gemitu* (in *Psal. VIII*). Si par votre pénitence vous n'avez pas perdu le goût du monde et des créatures, vous n'êtes point encore sortis de votre tombeau. Il en coûte de se défaire de ses préjugés, de changer ses inclinations, de renoncer à des plaisirs que l'on aime; mais enfin il faut vivre d'une vie sainte, et l'on ne peut acquérir cette vie qu'à ce prix.

Quand le Fils de Dieu ressuscita Lazare, ne commanda-t-il pas, c'est la belle remarque de saint Ambroise, qu'on levât la pierre du sépulcre, *tollite lapidem*? Le Fils de Dieu nous ressuscite, dit ce saint docteur, mais c'est à nous à lever les obstacles de notre résurrection : *Nostrum est onera remove : illius est resuscitare* (lib. II de *Pœnit.*). Ces obstacles sont levés par la miséricorde de Dieu; vous vous êtes ouvert un chemin à la vie par la pénitence, vous en repentez-vous, messieurs? Voudriez-vous vous charger encore de la pierre de votre sépulcre? Cet homme nouveau, qui coûte tant, vous l'avez formé en vous avec la grâce de Jésus-Christ, voudriez-vous le revêtir encore des caractères du vieil homme? Ah! monde, monde trompeur, méprisables créatures, funestes attachements, considérations humaines, complaisances criminelles, ne venez plus solliciter les fidèles qui m'écoutent; ils sont ressuscités, ils sont morts à tous les attraites de la terre; ils vivent dans Dieu, ils vivent avec leur Rédempteur ressuscité; vous les trouverez insensibles à tout ce que vous avez eu jusqu'à présent d'agréable pour les toucher. Me démentirez-vous, messieurs, ou plutôt vous démentirez-vous vous-mêmes? Car, j'en appelle aux résolutions que vous avez faites. Reprenez-vous de l'amour pour ce luxe mondain qui vous occupe et vous détourne tout à fait de l'attention que vous devez aux inspirations du Saint-Esprit? Aimez-

rez-vous encore cette fausse gloire à laquelle vous sacrifiez tant de solides intérêts, et votre conscience même et votre salut? Retiendrez-vous désormais ce bien qui vous reproche sans cesse votre injustice? Croirez-vous trouver un contentement véritable dans cet enjouement messéant et dissolu, dans ces conversations si libres, si passionnées, si peu charitables, dans ces jeux outrés, scandaleux, si ennemis de la prière, et sources fatales de tant de désordres? Souvenez-vous que vous cesserez de vivre comme des ressuscités quand vous cesserez de vivre comme des morts. Oui, vous voilà véritablement morts, dès que vous ne vivrez plus en morts, c'est-à-dire, dès que vous renouerez les attaches qu'il a fallu rompre pour ressusciter avec le Sauveur : *Mortui estis*.

Je ne crois point, messieurs, m'exprimer trop fortement; vous n'ignorez point à quoi vous engage le changement qui se doit faire en vous durant ces saints jours, et en quoi vous avez à renouveler votre vie; vous êtes très-persuadés que votre attachement au monde et aux créatures est inaliénable avec cette résurrection spirituelle qui vous doit unir à Dieu, et vous donner quelque ressemblance avec Jésus-Christ. Quand je vous parle de mort, je ne prétends point que vous perdiez tout sentiment des objets qui ont coutume de vous frapper, ce serait vous demander un renouvellement impossible; ce que j'attends de vous, c'est que vous préveniez, que vous étouffiez du moins les impressions de ces objets, que vous voyiez avec indifférence ceux que vous devez mépriser, avec horreur ceux que vous devez haïr, et que vous évitiez la rencontre de ceux que vous devez appréhender; car enfin, avoir toujours la même vivacité, le même empressement pour les choses qui vous éloignent de Dieu, ce serait un signe visible qu'il n'y aurait rien dans vous qui sentît cette mort, laquelle seule vous peut faire vivre comme Jésus-Christ ressuscité; vous ne pouvez lui ressembler qu'autant que vous serez peu touchés de tout ce qui est sur la terre.

Ce n'est pas tout d'être morts comme le Fils de Dieu, il faut en second lieu être immortels comme lui : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*. Il y en a peut-être parmi nous qui paraissent ressuscités, et qui ne le sont point en effet, comme le prophète Samuel que Saül s'imagina de voir, quoiqu'il ne vit que son ombre (I *Reg.*, XXVIII). Vous avez paru à la table de communion, de peur de scandaliser votre pasteur et la paroisse; vous avez pris quelques apparences chrétiennes, vous êtes un peu plus assidus au service divin, votre extérieur ne sent point tant la mollesse et la dissolution; voilà en quoi consiste votre résurrection. Mais telle résurrection est fautive et abusive, ce n'est qu'une résurrection apparente, et elle ne sert qu'à vous inquiéter sans vous reporter la vie : *Quare inquietasti me ut suscitarer*? dit Samuel à Saül, quand la Pythonisse eut appelé son ombre. Vous pourriez faire la même plainte à Dieu

et à l'Eglise ; les obligations qu'ils vous imposent en ces saints temps troublent votre repos, et c'est tout ; car une apparence forcée, un extérieur affecté, vous gênent beaucoup, et vous ne reprenez pas pour cela la vie : *Quare inquietasti me ut suscitares ?*

Si c'était là le caractère de votre prétendue résurrection, vous vous tromperiez vous-mêmes bien grossièrement ; vous ne tireriez aucun avantage de votre illusion, et vous en seriez même plus criminels. En serez-vous plus chrétiens pour prendre des dehors plus réguliers, sans changer votre intérieur ? Non, vous n'en serez pas plus chrétiens, et cependant puisque vous vous faites violence pour prendre des airs de modestie et de piété, vous confessez que c'est à vous une obligation indispensable de corriger vos sentiments et vos mœurs ; malgré cet aveu vous retenez vos méchantes habitudes, n'en devenez-vous pas plus coupables ? Vous ne pouvez cesser de paraître ce que vous êtes, que parce que vous êtes convaincus que vous n'êtes point, et que toutefois vous devez être ce que vous paraissez. Vous imposerez peut-être au monde par ce changement superficiel, mais quel avantage tirerez-vous de ce ménagement indigne ? Vous n'imposerez pas à Dieu, vous ne vous déguiserez pas à vous-mêmes ; l'embarras de votre conscience croîtra, et par la peine que vous souffrez, et par la peine que vous vous épargnez ; vous avez à prendre bien des choses sur vous pour vous contrefaire, et il ne vous revient que le chagrin de connaître et de sentir plus vivement vos imperfections et vos vices : *Quare inquietasti me ut suscitares ?* Triste résurrection, qui ne sert qu'à vous causer une inquiétude inutile !

Il y en a d'autres qui sont véritablement ressuscités, mais comme Lazare, c'est-à-dire, pour mourir encore après avoir été ressuscités. Combien durera, mes chers auditeurs, la vie sainte que vous avez reprise par l'usage des sacrements ? La foi me défend de penser que vous soyez devenus impeccables ; malgré votre résurrection vous ne serez pas hors d'atteinte à votre faiblesse et aux sollicitations de votre mauvais penchant ; vous pouvez encore retomber par le péché dans les ombres de la mort. Tel est notre malheur, messieurs ; maîtres de notre volonté, nous ne pouvons pas la fixer jusqu'au point de n'en plus craindre les criminelles saillies ; mais enfin, soutenus d'en haut, il dépend de nous de la tenir dans la soumission et dans l'ordre, et ce ne sera que par notre faute que nous ferons succéder la mort à la vie. Et c'est à vous seuls que je dois m'en prendre, si vous revêtez désormais ce vieil homme dont vous vous êtes heureusement dépouillés. Je vous demande donc encore une fois : vous vivez par la miséricorde de Jésus-Christ ; jusqu'à quand votre nouvelle vie ne sera-t-elle point interrompue ? Hélas ! Dieu veuille qu'il ne vous arrive pas quelque chose de semblable à ce qui obligea autrefois saint Augustin à faire de si vifs reproches aux fidèles sur leur in-

constance, dans cette même conjoncture. Durant les fêtes de Pâques, leur disait-il (*In Psal. XXX, Conc. 2, de Med. Ps.*), à peine les églises peuvent-elles contenir ceux qui veulent entrer : *Multitudinibus exaggeratis ... per Pascha sic reficiuntur ecclesie, ut turbas ipsorum parietum recuset angustia* ; et l'on ne tarde guère de voir remplir les théâtres et les amphithéâtres par ceux mêmes qui remplissaient les églises peu de temps auparavant... *Videt ipsos implere theatra et amphitheatra, qui paulo ante ecclesias impleverunt : ipsos in nequitia, qui paulo ante in laudibus Dei.*

Aujourd'hui la réserve et la modestie, et demain ces mêmes libertés qui donnent de si rudes atteintes à la pudeur ; aujourd'hui le recueillement et la prière, et dans quelques jours une dissipation étrange qui ouvre le chemin à la volupté et à la licence ; aujourd'hui quelques aumônes pour fléchir la justice divine ; et avant la fin de la semaine une avidité païenne pour amasser, et une dureté insensible envers les pauvres ; aujourd'hui quelque christianisme, et, sans différer longtemps, le même monde qu'aujourd'hui. Abus, chrétiens, abus, si vous croyez que ce soit là une bonne résurrection : il faut ressusciter dans le dessein de ne plus mourir. Le docte Salmeron a remarqué fort sagement que Jésus-Christ laissa son tombeau fermé en ressuscitant, et que ce furent des anges qui l'ouvrirent. Pourquoi en usa-t-il de la manière ? Afin, dit cet interprète, de persuader les hommes qu'il ne mourrait plus, qu'il ne retournerait plus au tombeau : *Quia ergo reliquit monumentum clausum, indicavit se amplius non moriturum, nec ad monumentum reversurum* (tom. XI, Tract. 7).

Si vous voulez ressusciter comme le Sauveur, ressuscitez pour vivre toujours. La raison que saint Paul apporte pourquoi Jésus-Christ ressuscita pour ne plus mourir, c'est qu'il était mort une fois pour le péché, et qu'ayant repris la vie il vivait pour Dieu : *Mors illi ultra non dominabitur : quod autem mortuus est peccato, mortuus est semel : quod autem vivit, vivit Deo* (Rom. VI, 9). Vous êtes morts, mes chers auditeurs, non une fois, mais cent fois peut-être, non pour effacer le péché comme le Sauveur, mais pour le commettre ; n'est-ce pas assez mourir ? Et maintenant que vous vivez pour Dieu, ne devriez-vous pas être en quelque manière immortels ? Dieu ne mérite-t-il pas cette fidélité ? ne lui devez-vous pas cette constance pour honorer sa grâce et pour reconnaître sa miséricorde ? Si vous venez à mourir encore, êtes-vous sûrs de revivre ? Ah ! c'est assez mourir. Si un mort pouvait connaître l'affreux état d'un cadavre et toutes les horreurs du sépulcre, voudrait-il pour rien au monde, après en être sorti, s'exposer à y retomber ? Ces ténèbres, cette pourriture, ces vers, cette puanteur, combien appréhenderait-il tous ces objets effrayants ! Une âme morte par le péché est infiniment plus hideuse et plus horrible qu'un cadavre à

les sentiments intérieurs de la conscience, ni la prédication de l'Evangile, ni les inspirations du ciel, ne les réduisent pas à croire, l'impression d'un miracle serait bientôt effacée; il faudrait le renouveler à chaque action qu'ils feraient, et le désir d'en voir est un prétexte ou un soulagement qu'ils cherchent à leur dureté, et non pas un remède et un secours qu'ils désirent pour la perfection de leur foi.

Mais revenons à l'incrédulité de l'Apôtre. Non-seulement il renonce à la simplicité de la foi, mais encore il perd la béatitude de la foi. Dieu nous a créés pour tirer de nous un hommage raisonnable dans le culte qu'il nous a prescrit, il a été nécessaire qu'il se fit connaître lui-même. Ni la raison, ni la philosophie ne peuvent nous porter jusqu'à un point de connaissance de Dieu, qui soit le fondement d'un culte véritable et légitime. Il a fallu que Dieu même nous ait marqué l'ordre et les règles de nos devoirs, et qu'il nous ait donné lui-même la connaissance de sa vérité. Il avait autant de voies de se découvrir à l'esprit, que l'esprit a de fonctions et de manières de connaissance. Il pouvait se servir du soupçon, de la persuasion, de l'opinion, de la science ou de la foi. Le soupçon est une légère impression d'esprit, un sentiment de hasard, une demi-lumière, et la moins noble des opérations de l'entendement; la persuasion est un consentement de l'esprit, par une croyance purement humaine, qui n'étant appuyée que sur la parole des hommes faibles et trompeurs, a très-peu d'autorité. L'opinion est une connaissance douteuse, qui n'est pas sans apparence et sans fondement, mais qui n'a point de certitude. La science est une connaissance claire et certaine, mais elle est sujette à l'orgueil; et comme elle a de l'évidence, elle ne peut avoir le mérite de la soumission. Il reste la foi qui est la plus noble de toutes les connaissances, parce qu'elle a l'autorité de la révélation, les raisons et les fondements de l'opinion, la certitude de la science et la gloire de déférer à ce que Dieu dit dans ses Ecritures. Voilà l'esprit de la foi qui fait les bienheureux sur la terre, comme la vision fait les bienheureux dans le ciel.

C'est cette colonne de nuée dont parle l'Ecriture, qui s'obscurcit le jour et qui éclaire la nuit (*Num.*, XIV). C'est ce mélange sacré de ténèbres et de lumières, de vérités infaillibles et de preuves peu sensibles; c'est cette énigme dont parle saint Paul, qui enveloppe des sens éternels que l'esprit humain ne saurait résoudre; c'est enfin cette vérité qui, étant révélée, fait la joie et la félicité des saints dans le ciel, et qui, étant encore sous les voiles, fait l'espérance et la félicité des saints sur la terre. C'est par cette raison que Jésus-Christ fait ce reproche à son apôtre : Vous avez vu, vous avez touché pour croire. Vous devez à vos yeux et à vos mains ce que vous avez pu devoir à ma seule parole. Vous avez acquiescé à une vérité visible et palpable :

c'est une curiosité, ce n'est pas une dévotion. Jouissez de ma paix et de la grâce que j'ai bien voulu vous faire; mais laissez les récompenses à ceux qui ont cru ce qu'ils n'ont pas vu, et qui, déférant à la force de ma parole, malgré la contradiction de leur raison et de leurs sens, font profession publique d'une vérité qui n'est pas certainement inconnue, et qui est pourtant incompréhensible.

Mais où conduit l'incrédulité, et quelle est sa fin ordinaire? Elle va jusqu'à perdre tous les sentiments de la foi, et à dire : *Je ne croirai pas*. C'est la remarque de saint Chrysostome sur le sujet de saint Thomas. Non-seulement il dit aux disciples : Je ne vous crois pas; mais il assure qu'absolument il ne croira pas. Non-seulement il récuse leur témoignage, il rejette même le mystère, et ne croit pas la résurrection de Jésus-Christ.

Que j'ai pitié de ces impies qui, faisant gloire de douter de tout, croient avoir bien raisonné, quand ils disent, avec un air et une gravité de philosophes : Nous naissons tous pour mourir, qui sait si nous mourons pour ressusciter? Nos pères ont passé, et nous passerons comme eux, sans espérance de retour. On parle de l'enfer et du paradis, depuis tant de siècles, en est-il revenu quelqu'un depuis qu'on en parle? Si l'on veut nous persuader la résurrection, qu'on ouvre les tombeaux, et qu'on nous la fasse prêcher par des hommes ressuscités. Là-dessus, ils raisonnent, ils doutent, ils déterminent de leur propre autorité, qu'il ne reste rien de nous après notre mort; que le tombeau renferme les dépouilles de l'homme entier, et que le dernier soupir d'un mourant qui épuise les forces du corps, exhale les restes de l'âme.

Que faire? Faut-il leur tenir des miracles tout prêts? faut-il faire sortir du fond des enfers des voix terribles pour les effrayer? faut-il rassembler les ossements épars, et du creux des tombeaux évoquer des âmes, avec des marques visibles de leurs supplices? Non, je ne veux que leur représenter la résurrection de Jésus-Christ, appuyée sur le témoignage irréprochable d'un apôtre incrédule et opiniâtre comme eux. S'il leur reste quelque raison, ils verront que les membres d'un chef vivant doivent être vivifiés; que, s'ils ne croient pas la résurrection de Jésus-Christ, quel miracle pourront-ils croire? Feront-ils difficulté de démentir leurs yeux, eux qui étouffent tous les sentiments de la raison? S'ils prennent l'Evangile pour une fable, ils prendront l'apparition des morts pour une illusion, et l'on peut dire d'eux ce qu'Abraham disait à un réproché à qui ils ressemblent : *S'ils ne croient ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront non plus les morts* (*Luc*, X). Ils connaîtront un jour, mais trop tard, l'erreur où ils sont, et ils éprouveront cette vérité, qui leur paraît si difficile à croire.

Mais je ne vois pas que je parle à des chrétiens qui savent qu'il y a un Dieu qui veille sur leurs actions, qui le reconnaissent

pour le maître de leur conduite, qui recevront de l'équité de ses jugements leur bonheur ou leur malheur éternel, et qui ont en horreur l'impiété et les impies. Il est juste d'avoir cette indignation pour le péché; mais les apôtres nous enseignent qu'il faut avoir quelque pitié du pécheur. Ils voient un de leurs frères qui s'élève contre la vérité, qui se rit de leurs témoignages, qui scandalise l'Eglise naissante; ils ne le chassent point de leur société, ils ne lancent pas contre lui des anathèmes, ils ne l'aigrirent point par des reproches amers, ni par des corrections indiscrettes; ils passent légèrement sur la faute d'autrui, et s'arrêtent sur les leurs propres; et, plaignant l'état misérable où il est, ils voient le danger où ils sont eux-mêmes, si Dieu ne les soutient par sa grâce.

Je ne puis que déplorer ici l'injustice de ceux qui faisant une profession extérieure de vertu, se scandalisent de tout, se récrient au seul nom d'un péché grossier, s'éloignent des pécheurs par mépris et par orgueil en insultant à leur faiblesse, s'applaudissent cependant au dedans d'eux-mêmes, et se donnent des attestations de bonne conscience, disant sans cesse dans leur cœur : Je ne suis pas comme celui-ci, je ne suis pas comme celle-là. Il y a je ne sais quelle malignité en nous, qui nous applique aux défauts d'autrui et qui nous détourne des nôtres. On entre dans le détail de la conscience des autres, et on étouffe les sentiments de la sienne propre; on fait toujours le procès aux autres, et l'on se pardonne toujours. Jésus-Christ, au contraire, n'abandonne pas son apôtre, il le cherche pour le ramener, il vient pour guérir sa faiblesse; et connaissant jusqu'où va sa dureté, il le réduit à la foi de ses mystères par sa présence visible et par les mouvements invisibles de sa grâce. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il me semble, messieurs, qu'étonnés de la faiblesse et de l'incrédulité de saint Thomas, vous me demandez d'abord pourquoi Jésus-Christ a-t-il abandonné ses apôtres à leur peu de foi, à leurs propres sens? pourquoi ne les a-t-il pas rendus saints? pourquoi laissa-t-il si longtemps leur vocation imparfaite? pourquoi souffrit-il des défauts en ces hommes choisis qu'il honorait de son amitié? que n'avait-il détruit lui-même dans ses disciples tous ces sentiments indignes du maître et contraires à sa doctrine? Miracle à faire, de peu d'éclat à la vérité, mais plus nécessaire et plus utile que beaucoup d'autres.

L'Ecriture sainte et les Pères nous donnent plusieurs raisons de cette conduite de Jésus-Christ. La première, c'est qu'il a voulu que ceux qu'il avait choisis par une grâce particulière fussent aussi humbles dans leurs cœurs, qu'ils étaient élevés par son choix, et leur apprendre non-seulement par ses paroles, mais encore par leur propre expérience ces premières maximes du christianisme; qu'il ne faut point se confier en sa propre vertu, comme si l'on était capable d'accomplir toute justice; qu'il faut prier et

veiller sans cesse; que comme on ne peut commencer sans le Seigneur, on ne peut s'avancer ni se perfectionner sans sa grâce; de sorte qu'il faut vivre avec confiance, mais avec crainte, entre sa miséricorde et ses jugements, afin que ceux qu'il laisse tomber reconnaissent leur faiblesse, et que ceux qu'il soutient ou qu'il relève louent sa bonté, et que les uns soient humiliés par leurs chutes, et que les autres en soient instruits et étonnés.

La seconde raison, c'est pour encourager les pécheurs qui veulent entrer dans les voies de la pénitence, afin qu'ils tirent de ces exemples, non pas une injuste présomption, mais une timide confiance, et qu'ils animent leur foi par les préjugés, non pas en se relâchant par l'espérance de l'impunité ou d'une conversion assurée, mais en travaillant à se relever par la connaissance de la miséricorde de Dieu. La troisième raison, c'est qu'il a permis quelquefois que ceux qu'il avait choisis pour être les pasteurs de son Eglise, soient tombés dans le péché, afin que le souvenir de leur chute leur inspirât la douceur et la compassion pour ceux qui leur seraient un jour soumis, qu'ils apprissent à communiquer aux autres la grâce dont ils ont eu besoin eux-mêmes, et qu'usant d'une sage condescendance, sans blesser toutefois les règles de la justice, ils conduisissent les faibles par les voies de la charité, et se gardassent bien de rompre le pont de la miséricorde de Dieu par lequel ils ont passé eux-mêmes, pour me servir des termes de saint Augustin.

Jésus-Christ voulait tirer encore un autre avantage de l'incrédulité de saint Thomas, c'était l'établissement de la foi de sa résurrection. La providence aveugle des hommes use mal presque de tous les biens; elle tourne la religion en hypocrisie, la science en curiosité, l'humilité en orgueil, l'espérance en présomption; et convertissant les vices en vertus, les vertus en vices, elle réduit à ses mauvaises fins les choses même les plus saintes. Mais la providence de Dieu tire, au contraire, des biens de tous les maux en les rapportant à l'exécution de ses desseins; et détournant par des voies secrètes la malice des hommes, il établit quelquefois par elle ses vérités et ses mystères. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que l'incrédulité de saint Thomas avait été plus avantageuse à l'Eglise que la foi des autres apôtres.

Mais ne cherchons pas davantage les intentions de Jésus-Christ, admirons sa charité à l'égard de ce disciple égaré. Il ne l'abandonne pas dans sa faiblesse, il le cherche avec soin. Il se présente à d'autres, afin de disposer celui-ci à la foi par leur témoignage. Il se présente à lui-même, afin de le ramener charitablement et de le convaincre par ses propres yeux, pour nous apprendre qu'il faut aller au devant des pécheurs, et qu'il n'y a point de véritable pontife que celui qui sait compatir aux infirmités. Il le corrige avec douceur, et lui pardonne de bonne grâce, il ménage sa réputation, et le

reprend dans la maison *portes fermées*. Comme sa faute n'était connue que des apôtres, il ne lui en parle qu'en leur présence. Ce n'est pas par de longs discours, par des plaintes aigres ou par des reproches amers qu'il le réduit à la soumission, trois mots d'exhortation, plutôt que de réprimande, réveillent dans le cœur de Thomas, la foi et la charité presque éteinte. Pasteurs indiscrets, qui donnez moins à votre jugement qu'à votre humeur et à votre zèle, qui, pour faire valoir votre autorité, rendez vos réprimandes rudes et publiques; qui vous répandez en paroles, pour grossir les défauts d'autrui; et qui vous emportant contre les pécheurs, blessez souvent non-seulement la charité, mais encore la justice, et méritez la correction, lors même que vous la faites, apprenez de Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur.

Pour condescendre aux désirs bizarres de cet apôtre, il lui montre ses plaies et lui ouvre les entrailles de sa miséricorde. *Vois, lui dit-il, mes mains et mes pieds, et remarque la place des clous* (Joan., XX), comme s'il disait : Ce sont les signes de mes souffrances, ce seront les motifs de ta conversion. J'ai reçu ces plaies dans mon corps mortel pour tous les hommes, je les garderai pour toi dans mon corps impassible; dans ma mort elles ont servi de remède au monde; dans ma résurrection elles guériront ton infidélité; dans le temps de mes souffrances elles furent le prix de la rédemption universelle; dans le temps de mon immortalité et de ma gloire, elles seront le prix de ton salut. Il lui ordonne de porter sa main dans son côté et dans son cœur, sanctuaire de la divinité, porte ouverte de la miséricorde, fournaise du divin amour. Du même endroit d'où sont sortis les sacrements, les biens spirituels et les richesses de la grâce de Jésus-Christ, sortirent l'amour, la foi et le zèle de saint Thomas.

Quels furent en cette occasion les mouvements de son âme? la grâce ouvre les yeux de cet incrédule, il reconnaît son orgueil, son irrévérence, son obstination; et d'une voix cent fois interrompue de soupirs, il pousse à demi ces paroles, que son cœur, pressé de son repentir et de sa douleur, étouffe presque dans sa bouche : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Il voit par la foi les causes secrètes de son salut, les motifs de la charité de Dieu dans la réconciliation des hommes, les dimensions de sa miséricorde qu'il vient d'éprouver, les conduites de sa grâce qu'il a senties en lui-même; et touché des sentiments d'une profonde reconnaissance, il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Il rappelle dans sa mémoire toutes les actions, toutes les paroles de Jésus-Christ, toutes les grâces qu'il en a reçues. Ce sont autant de traits de flamme, qui purifient dans son cœur son ingratitude et sa lâcheté, et qui l'embrasant de l'amour de la vérité, tirent de lui cette confession tendre et fervente : *Mon Seigneur et mon Dieu!* Il s'élève au-dessus de lui-même, il a ouï, il a vu, il a

touché; il porte sa conversion au-delà de tout ce qu'il a pu sentir; et confessant la divinité de Jésus-Christ, il s'écrie : *Mon Seigneur et mon Dieu!* comme s'il eût dit : Je n'ai plus de maître que vous, je me quitte moi-même avec mon propre sang; plus de lumières que les vôtres; plus de parole que pour rendre témoignage à la vérité ou pour condamner mon infidélité passée; plus de travail que pour annoncer partout cette foi que j'ai violée; plus de désir que de vous plaire après vous avoir si lâchement offensé : *Mon Seigneur et mon Dieu!*

Il est le premier qui confesse absolument Jésus-Christ Dieu dans l'Evangile. Plusieurs l'ont reconnu pour Fils de Dieu. *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant* (Matth., XVI), c'est la confession de saint Pierre. *Vous êtes le Fils de Dieu*, dit Natanaël (Joan., I). *J'ai cru que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant* (Joan., XI), c'est ainsi que parle la sainte hôtesse de Jésus-Christ : *Vraiment cet homme était le Fils de Dieu* (Marc., XV), s'écrie le centenier; ce sont des confessions par conséquence, parce que le Fils naturel de Dieu doit être Dieu; mais saint Thomas le confesse expressément. Il a vu et il a cru, singulier entre les fidèles et le plus croyable des croyants. Il peut prouver la foi de la résurrection du Fils de Dieu, comme saint Jean veut prouver celle de sa passion (Joan., XIX). Il a joint la vision à la créance, la consolation de la vue au mérite de la soumission, les évidences des yeux aux obscurités de la foi, et fortifié par cette double confiance, il a connu, il a cru son *Seigneur et son Dieu*.

Il me semble que je le vois, après avoir reçu le Saint-Esprit, courir avec ferveur jusqu'aux extrémités du monde, instruire les Parthes, les Mèdes et les Indiens, sans craindre ni les chaînes, ni la mort même. Les naufrages, les trahisons, les calomnies, l'opposition des lois et des magistrats, la contradiction des peuples barbares, rien ne l'ébranle. Il prêche partout ce qu'il a nié, et dit partout, comme un autre apôtre, au sens de la lettre : *Nous témoignons ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché* (I Joan., I). N'aurais-je pas sujet de dire avec saint Chrysostome : Pourquoi faut-il que son péché nous soit si connu, et que ses vertus ne soient pas connues? C'est ainsi que la providence de Dieu se plaît quelquefois à cacher les actions des saints, soit qu'il se réserve à lui seul la gloire de leurs bonnes œuvres, dont il a été le principe, et qu'il retienne dans son sein ceux qu'il a choisis pour être à lui éternellement, soit pour nous apprendre qu'il n'y a rien de solide dans la réputation des hommes, et qu'il n'y a que la vérité de Dieu et le jugement qu'il fait de nous qui demeurent éternellement.

Que ne puis-je vous découvrir tous les mystères de sa vie pénitente et laborieuse! Que ne puis-je tirer ce voile qui couvre tant de grands exemples, et vous montrer des idoles renversées par un mouvement de ferveur et de zèle; des idolâtres gagnés par des actes d'une douceur et d'une patience évan-

géliques; des miracles opérés pour confirmer la foi qu'il prêchait aux peuples, des églises établies par ses instructions et par ses soins, et une infinité d'âmes conduites à Dieu par son ministère! Mais tant d'actions saintes sont perdues en Dieu et n'ont été écrites que dans le livre de vie. Il nous en reste encore assez si nous voulons penser à notre conversion. Suivons l'exemple de sa foi; nous n'avons peut-être que trop suivi celui de son aveuglement.

Vous voulez être justifiés comme lui; mais apprenez que comme lui et comme tous les justes, il faut vivre selon la foi, suivant cette parole de saint Paul (*Rom.*, I). Qu'est-ce que vivre selon la foi? c'est penser comme la foi nous ordonne; c'est juger des choses grandes ou petites, utiles ou inutiles, justes ou injustes, non selon nos caprices, nos désirs et nos inclinations humaines et corrompues, mais selon les règles de la parole de Dieu et selon les lois de l'Evangile. C'est régler nos craintes, nos espérances, nos joies, nos tristesses, nos amitiés, nos haines; non selon le goût dépravé de notre cœur corrompu, mais selon les lumières de Dieu et de sa vérité, qui doit éclairer toutes nos pensées, former tous nos desseins, animer tous nos désirs et conduire toutes nos entreprises.

Mais les objets visibles m'entraînent, direz-vous, le monde étouffe ma religion; je ne puis presque plus croire; je renoncerais à tous mes plaisirs si Dieu me donne la foi comme je souhaite. Et moi je vous dis que vous aurez bientôt la foi telle que vous la souhaitez si vous renoncez à vos plaisirs; quittez ces vains amusements qui vous remplissent l'esprit, et Dieu vous le remplira des lumières de sa connaissance. Vous voulez guérir de votre infidélité, commencez à dompter les passions qui la causent. Vous connaissez votre impuissance, et vous ne pensez pas à vos devoirs; commencez à croire par le cœur, et vous croirez bientôt par l'esprit. Mais Dieu ne vous a déjà que trop excités si vous n'étiez retenus par votre mollesse; reconnaissez votre ingratitude, recourez à Jésus-Christ comme à l'auteur de votre salut et au consommateur de votre foi; et faites par votre fidélité et par votre zèle dans son service qu'il veuille bien être votre récompense dans le ciel, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XIV.

PANÉGYRIQUE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA,
Prêché dans l'église de Saint--Louis des pères jésuites, en présence de la reine, le 21 juillet 1679.

*Fuit magnus secundum nomen suum, maximus in salu-
tem electorum Dei, expugnare insurgentes hostes.*

*Il fut grand selon le nom qu'il portait, très-grand pour
le salut des élus de Dieu, capable de vaincre les ennemis
qui s'élevaient contre lui (Ecclés., ch. XLVI).*

Madame, ce sont les louanges que Dieu donne dans ses Ecritures à ce vaillant et sage capitaine, qui fit tomber, au bruit de ses fatales trompettes, les murs de l'orgueilleuse Jérusalem.

cho, qui suspendit le cours du soleil, pour en faire le témoin et le spectateur de sa victoire, et qui, malgré les efforts de tant de puissances ennemies, conduisit Israël jusqu'à la possession de son héritage. Ce sont les louanges qu'appliquait autrefois un souverain pontife à saint Ignace, qui brûla du désir d'étendre le règne de Jésus-Christ, qui, triomphant du monde et de l'enfer, conduisit les élus dans la jouissance de leur salut éternel, et de qui les enfants, sous le nom et sous les auspices de Jésus-Christ, vont porter les lumières de la foi sous l'un et sous l'autre hémisphère.

C'est de ce saint, madame, que j'entreprends aujourd'hui de faire l'éloge. L'Espagne, sous le règne de vos pères, le vit naître, la France où vous régniez l'éleva, le ciel où vous aspirez le possédez; et l'Esprit de Dieu, qui le sanctifia par la pauvreté et par l'humiliation, est le même qui vous sanctifie par la grandeur et par les richesses. La gloire d'une auguste naissance, l'éclat d'une brillante couronne, attirent moins sur Votre Majesté les yeux et la vénération des peuples, que les pratiques édifiantes d'une piété constante et solide. Elevée sur le trône, et presque toujours prosternée devant les autels, vous rendez à Jésus-Christ que vous adorez, de grands hommages, et vous donnez aux hommes qui vous admirent, de grands exemples. La grandeur, qui ne sert, d'ordinaire, qu'à entretenir le faste et à donner plus de liberté aux passions, ne vous sert que pour donner plus d'étendue à la vertu et plus de crédit à la religion. Les jours entiers suffisent à peine à la ferveur de vos oraisons; et, toujours occupée du désir d'être humble et fidèle chrétienne, vous n'avez presque pas le temps de penser que vous êtes reine. Dans ces temples sacrés où vous habitez plus souvent que dans vos palais, quelles grâces n'attirez-vous pas sur vous! quelles prospérités n'attirez-vous pas sur tout ce royaume! Ces larmes que vous avez versées au pied des autels ont fait croître ces lauriers si frais, dont Dieu a couronné le roi, votre époux. Vous prépariez par vos prières les victoires qu'il remportait par sa valeur et par sa prudence; et le ciel bénissant et vos souhaits et ses desseins au même temps, vous aviez à peine achevé de former vos vœux, qu'il vous obligeait à lui rendre vos actions de grâces.

Puis donc que je me trouve engagé à vous parler aujourd'hui des vertus et de la gloire de saint Ignace, je prétends vous faire voir, messieurs : 1° quelle fut sa ferveur dans sa pénitence; 2° quel fut son zèle pour le salut du prochain; 3° quel fut son courage pour résister aux ennemis de l'Eglise. Demandons à l'Esprit de Dieu qu'il anime notre discours, et qu'il nous porte, par sa grâce, à ces accroissements de vertus que nous remarquons dans ce saint dont nous révérons la mémoire. Adressons-nous à la sainte Vierge, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Madame, quoiqu'il y ait de la grandeur de

la part de Dieu dans toutes les conversions des pécheurs, parce que ce sont des œuvres de sa bonté et des effets de sa puissance; quoiqu'il y ait de la grandeur de la part des hommes, parce qu'ils deviennent amis de Dieu et qu'ils s'élèvent par sa grâce au-dessus de leurs inclinations naturelles; toutefois, messieurs, il y a des âmes choisies que Dieu retire avec plus d'éclat de la corruption du monde, soit qu'il veuille établir en elles un plus grand fonds de sainteté, soit qu'il les ait destinées à de plus nobles ministères, et qu'il les comble de plus de biens, parce qu'il en veut tirer plus de gloire; soit qu'il veuille les proposer comme des modèles de perfection, dans quelque ordre de son Eglise. C'est dans ces vues que la providence de Dieu appelant Ignace du service des rois de la terre au service de Jésus-Christ, fit voir, dès les commencements, de quelle conséquence devait être sa conversion. Je ne vous dirai pas que, dans un combat opiniâtre, frappé de la main de Dieu, plutôt que blessé par les armes des ennemis, il fut abattu, afin qu'il se reconnût et se relevât comme un autre saint Paul; qu'il fut guéri de sa blessure mortelle par la main même du prince des apôtres; et que, se dévouant à Dieu dans l'ardeur de sa prière, la terre trembla, le ciel s'entr'ouvrit, la maison s'ébranla jusqu'aux fondements, et par des signes miraculeux, Dieu témoigna qu'il acceptait son sacrifice. Je ne veux m'arrêter qu'à la conduite du saint dans l'exercice de la pénitence qu'il entreprit avec prudence et qu'il soutint avec courage.

Je ne parle pas ici de la prudence de ces pénitents indéterminés, qui s'essaient, qui se ménagent, qui se demandent sans cesse s'ils peuvent, s'ils ne peuvent pas, s'il est temps, ou s'il ne l'est pas; et qui, par une circonspection que la chair et le sang leur inspirent, craignant toujours d'aller au delà de leurs forces, demeurent toujours au-dessous de leurs devoirs. Je parle de ces pénitents qui entrent dans le chemin du salut avec une mûre délibération, sans s'y jeter par une ferveur précipitée; qui cherchent la vérité pour la suivre; et qui, prévoyant les difficultés pour les surmonter, examinent leur conversion, non pas pour la différer par des ménagements humains, mais pour l'affermir par de sérieuses et saintes réflexions. C'est ainsi qu'Ignace s'engagea dans la pénitence. La légèreté ni le caprice n'eurent point de part à son changement. Il s'éprouva, il s'aïda de tous les secours qu'on peut tirer de la raison et d'un bon sens naturel, pour se défaire de tous les préjugés que le monde inspire à ceux qui le suivent.

Que ne puis-je vous exprimer ici les mouvements de ce cœur que la grâce avait commencé de toucher, lorsque après la prise d'une place qu'il avait défendue au prix de son sang, revenant d'une blessure mortelle, et trouvant, au lieu des romans et des histoires fabuleuses qu'il demandait, l'histoire de Jésus-Christ et celle des saints, il comença à lire avec plaisir ce qu'il lisait par

amusement! Que ne puis-je vous dire avec quelle attention, considérant la vie austère et laborieuse de ces anciens anachorètes, réfléchissant après sur lui-même, étonné de leur courage, étonné de sa faiblesse, il se disait avec admiration et avec reproche : *N'étaient-ils pas de même nature que moi? ne suis-je pas de même nature qu'eux? et pourquoi ne ferais-je pas tout ce qu'ils ont fait?* Que ne puis-je vous faire voir avec quelle sagesse, comparant l'esprit du monde avec l'Esprit de Dieu, distinguant les propriétés de l'un et de l'autre, il vint à connaître et à sentir que ce monde peut nous enchanter, mais qu'il ne peut nous satisfaire, et que Dieu seul doit être l'objet de nos désirs et de notre amour!

Après les premières agitations de son esprit et les premiers mouvements de son cœur, éclairé des lumières du ciel, et fortifié d'une vertu toute divine, il travailla à sa conversion, non pas comme nous, par quelque réforme extérieure, par quelques froides prières, par quelque retraite de bienséance et par quelques exercices apparents d'une piété superficielle. Il alla droit au changement du cœur et au renversement de ses passions dominantes, il descendit en jugement avec lui-même, il vit son cœur rempli de l'esprit du monde, des folles idées d'une fausse gloire et d'une vaine ambition; il entreprit d'étouffer en lui tous les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre. On vit cet homme, qui, pour conserver toute sa propreté et sa bonne grâce, avait souffert les incisions les plus sensibles, ceindre ses reins d'une chaîne de fer, ne prendre pour habillement qu'un cilice couvert de toile, et négligé dans toute sa personne, cacher sous un morne maintien et sous des grossièretés affectées, cet air noble et grand qui paraissait sur son visage. On vit cet homme qui, par sa fierté naturelle, voulait s'élever au-dessus des autres et se rendre comme indépendant, mendier son pain de porte en porte, servir les malades dans les hôpitaux, et souffrir, sans se plaindre, les railleries et les outrages des libertins. On vit cet homme, qui avait une si grande passion de s'avancer, renverser en un moment tous ces grands projets de fortune, et ne connaître plus rien de grand que le mépris des grandeurs humaines. Sa vie ne fut plus qu'une longue et sévère pénitence. Jeûner tous les jours rigoureusement, donner sept heures à l'oraison, châtier rudement son corps trois fois le jour, accorder à peine quelque heure de sommeil interrompu à la nécessité de la nature, voilà quelle fut la ferveur et l'austérité d'Ignace.

Ne vous figurez pas pourtant, messieurs, une pénitence sans consolation et sans douceurs intérieures. Dieu répandait ses onctions sur ses croix; et la charité, qui supporte tout, adoucissait toutes ses peines. Qui pourrait vous découvrir ici les sentiments les plus secrets de son cœur, et tirer le voile qui couvrait ce sanctuaire? vous verriez la tranquillité de son âme, la pureté de sa conscience, la profondeur de son hu-

mitié, la sincérité de sa pénitence et l'ardeur de sa charité. Combien de fois, s'élevant au-dessus de lui-même, s'écria-t-il : *Ah ! Seigneur, si les hommes vous connaissaient !* Combien de fois, touché de douleur pour les péchés qu'il avait faits, et s'excitant à la reconnaissance pour les grâces qu'il avait reçues : *Y a-t-il de plus grande preuve que moi de la misère de l'homme, disait-il ; y a-t-il de plus grande preuve que moi de la miséricorde de Dieu !* Combien de fois, exhalant en soupirs le feu de l'amour divin qui le transportait : *Seigneur, redisait-il, je ne demande pour toute grâce que de vous aimer, et pour toute récompense que de vous aimer encore davantage.* Voilà quel était le motif de sa pénitence. Ses intérêts propres ne le touchaient plus, et dans les austérités de sa vie, au lieu de songer à satisfaire aux peines qu'il avait méritées, il ne pensait qu'à réparer l'injure qu'il avait faite à la majesté divine.

C'était sur ce principe de la charité et de la plus grande gloire de Dieu que roulait cette sainte vie. S'il reçoit les consolations sensibles, sa joie redouble sa ferveur ; s'il est dans les aridités et dans les sécheresses, sa crainte redouble son exactitude ; s'il se dérobe aux yeux des hommes, c'est pour se donner tout entier à Dieu ; s'il se manifeste par ses bonnes œuvres, c'est afin qu'on glorifie le Père céleste qui est dans les cieux ; s'il entreprend un pénible voyage dans la terre sainte, c'est pour baiser les vestiges de Jésus-Christ, pour renaître avec lui dans sa crèche de Bethléem, pour s'ensevelir dans son sépulcre, pour mourir d'amour au pied de sa croix. Aussi rien ne lui parut difficile, lorsqu'il put avancer la gloire de Dieu.

C'est pour cette raison que voulant s'engager au ministère évangélique, et lier par un vœu ses compagnons à le suivre dans un si glorieux dessein, parmi tant de lieux de piété qui consacrent cette ville royale, il choisit la chapelle de Montmartre, pour jeter les premiers fondements d'un ordre qui devait être si utile, et pourtant si persécuté ; sur le tombeau, et, pour ainsi dire, sous les yeux du premier martyr et du premier apôtre de la France. Nous apprenons de saint Cyrille d'Alexandrie, que dans ces siècles heureux de la ferveur et de la discipline des chrétiens, c'était la coutume d'instruire les catéchumènes dans les cimetières des martyrs, afin qu'écoulant ce qu'ils avaient dessein d'apprendre, ils vissent au même temps à quoi ils devaient être prêts à s'engager. Représentez-vous avec moi un de ces sages catéchistes. Il disait à ses disciples que Jésus-Christ était mort pour les hommes, et il leur montrait en même temps qu'il y avait des hommes qui étaient morts pour Jésus-Christ. Il leur enseignait que Jésus-Christ avait porté sa croix, et il leur montrait, par des exemples, que, pour se sauver, chacun devait porter la sienne. Il touchait leurs esprits, et par la grandeur des mystères, et par le spectacle des martyrs, afin qu'apprenant d'un côté ce qu'il fallait croire de Jé-

sus-Christ, et de l'autre ce qu'il fallait souffrir pour lui, leur esprit fût éclairé des lumières de la foi qu'on leur avait expliquée, et leur courage fût animé des images de constance qu'on venait de leur représenter.

Telle fut la fonction de saint Ignace, au milieu de ce petit troupeau de fidèles que Dieu avait choisis, pour résister à la corruption générale de ces derniers siècles. Il me semble que je vois et que j'entends ce nouveau patriarche leur dire d'une voix ferme et assurée : Nous formons une grande entreprise, mes frères, mais y a-t-il rien de trop grand pour Jésus-Christ ? Nous serons le rebut du monde : les apôtres le furent aussi ; on nous traversera dans notre dessein : mais la contradiction est le caractère des œuvres de Dieu. Si le ciel est pour nous, qui est-ce qui pourra nous nuire ? Pourvu que la foi de Jésus-Christ soit annoncée, qu'importe que ce soit par la réputation ou par l'infamie de ceux qui l'annoncent : heureux celui de nous qui pourra servir Jésus-Christ par ses travaux, et plus heureux celui de nous qui pourra répandre son sang pour Jésus-Christ ! A ces mots, il me semble que je vois cette troupe fidèle baiser les reliques du saint martyr, marcher avec respect sur cette terre encore teinte de son sang et s'animer les uns les autres à la patience. Il sortit de ce tombeau un esprit de force et de constance qui les affermit contre toutes les craintes et tous les périls de ce monde ; et c'est ainsi que sa compagnie, qui devait croître comme l'Eglise par les persécutions et par les souffrances, naquit dans le temple, et, pour ainsi dire, dans le sépulcre des martyrs.

Depuis ce temps, ses discours ne tombèrent plus que sur la vanité des choses humaines, et sur l'aveuglement des hommes du monde. Extrême pauvre, infirmités continuelles, infidélités d'amis, embûches d'ennemis, accusations fausses, haines mal fondées, prisons injustes, tout lui fut bon. Comme une victime de la charité destinée à la patience, il souffrit pour Dieu, parce qu'il l'aimait, toujours agité et toujours soumis, toujours persécuté et toujours tranquille en lui-même. Ce détachement des choses du monde l'avait rendu maître absolu de toutes les puissances de son âme. Les philosophes mettaient autrefois toute leur sagesse dans la connaissance d'eux-mêmes, et trop contents de voir leurs défauts, sans se mettre en peine de les corriger, ils s'arrêtaient à cette vaine spéculation, dont ils ne pouvaient tirer que le triste avantage de se connaître misérables.

La plupart des chrétiens ne se contentent-ils pas d'avoir dans l'esprit quelques faibles impressions d'une foi languissante et morte, comme si c'était assez de ne pas ignorer ses devoirs sans les accomplir, et de savoir qu'on a des passions sans se mettre en peine de les combattre ? Ignace ne mit pas sa perfection à se connaître, mais à se vaincre. Il savait que le royaume des cieux ne sera possédé que par ceux qui se font violence. Il se disait souvent à lui-même, comme un

abrégé de tous ses devoirs et de toute sa perfection : *Surmonte-toi courageusement toi-même*. Ainsi, renonçant à tous les biens de la fortune, à l'amour de son pays et de ses proches, à tout plaisir sensuel, et à toute estime de soi-même, à toute volonté propre, et à tout ce qui peut satisfaire les passions des hommes, il ne pensa plus qu'à servir Dieu et à procurer le salut des âmes. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai que le salut de l'homme soit la gloire de Dieu qui le sauve, et que la fin et le fruit des travaux de Jésus-Christ aient été de sanctifier ses élus par la vérité, de les conduire par son esprit et par sa grâce dans le royaume de son Père, combien sont coupables ceux qui se renferment en eux-mêmes, et qui, préférant à un utile travail, une trop paisible retraite, retiennent pour eux les dons qu'ils ont reçus pour les autres, et, sous prétexte de penser à leur propre salut, vivent dans une indifférence criminelle pour celui de leurs frères? Mais combien méritent de gloire ceux qui, joignant l'ardeur de leur zèle au don de la science et de la sagesse, se font un point de leur perfection de perfectionner les autres, et, gagnant des âmes à Jésus-Christ, travaillent à sauver la leur. L'Ecriture nous enseigne, tantôt qu'ils brilleront comme des astres dans l'éternité (*Dan., XII*), tantôt, qu'ayant été les ministres de Jésus-Christ, ils seront assis avec lui sur des trônes, lorsqu'il jugera l'univers dans sa majesté (*Matth., V et XIX*).

C'est là le caractère, c'est là la gloire du saint que je vous prêche aujourd'hui. Jamais cœur ne fut enflammé d'une charité plus vive, plus constante, plus universelle. Jamais esprit ne fut plus fertile en moyens d'attirer les hommes à Dieu. Combien de fois, pour apaiser la colère du ciel, offrit-il de porter la peine du péché d'autrui, et d'être anathème pour ses frères? Combien de fois, par ses vœux ardents et par ses efficaces prières, fit-il pleuvoir les célestes rosées sur des âmes stériles et sèches? Combien de fois, par de saintes adresses, comme par autant de pièges innocents, ramena-t-il des cœurs égarés dans les voies de la pénitence? Que ne puis-je vous le représenter dans un étang glacé, au plus fort de l'hiver, sur le passage d'un pécheur qu'il avait inutilement exhorté à rompre un commerce d'iniquité, l'étonner par la force de sa parole et par le spectacle imprévu de la peine qu'il souffrait pour lui, lui faire honte du péché qu'il allait commettre, ou lui montrer la pénitence qu'il en devait faire? Que ne puis-je vous le représenter confessant ses péchés passés, et fondant en larmes aux pieds d'un prêtre scandaleux, pour jeter des motifs de conversion et des remords dans sa conscience? Dieu bénit son dessein. La componction du pénitent passa dans l'âme du confesseur. Le juge, s'accusant lui-même, descendit de son tribunal, pour prendre la place du criminel, et le prêtre, aux pieds du laïque, touché de douleur d'avoir violé la pureté de son sacer-

doce, et n'osant en exercer les fonctions, s'imposa à lui-même la pénitence qu'ignace lui demandait, et au lieu de dire : *Je t'absous*, lui dit mille fois : *Je me condamne*.

Mais sans m'arrêter à ces actions particulières, quels fruits ne fit-il pas par ses Exercices spirituels, ouvrage que tant de saints ont loué, et qui a produit tant de saints? C'est là que, joignant aux lumières de l'Esprit de Dieu ses réflexions et ses expériences, et découvrant à l'homme la malice du péché, la dignité de sa fin, la reconnaissance qu'il doit à Dieu, il conduit un chrétien à la perfection de son état, par une longue suite de vérités éternelles, comme par autant de degrés. C'est là que, par des considérations capables de convaincre l'esprit et de toucher le cœur, il enseigne à réprimer ses passions et à se détacher des créatures pour s'unir au Créateur. C'est là, enfin, que réduisant la science du salut en art et en méthode, il apprend aux autres à se convertir comme lui, et à pratiquer les vertus qu'il a pratiquées.

Le succès a répondu aux intentions qu'il avait de porter les pécheurs à la pénitence; et l'on a vu, au sortir d'une retraite de plusieurs jours, des impies réparer les scandales qu'ils avaient donnés, et devenir les défenseurs de la religion qu'ils avaient méprisée; des avares, non-seulement restituer leur bien mal acquis, mais encore se dépouiller du légitime; des savants renoncer à toute la gloire de l'esprit, pour ne savoir que Jésus-Christ crucifié; des dames mondaines, les unes se consacrer, dans les hôpitaux, aux plus vils ministères de la charité chrétienne, les autres se retirer dans les plus austères solitudes, pour couvrir d'un voile une beauté dont elles étaient idolâtres, et pour expier, par des austérités perpétuelles, les vanités de leur vie passée. Plût au ciel que l'usage de ces méditations et des ces retraites fût aujourd'hui plus fréquent! On verrait moins d'injustice dans les jugements, moins de médisance dans les conversations, moins de luxe dans les habits, moins de doute dans la foi, moins de tiédeur dans les exercices de la religion.

Ce ne fut là qu'un premier essai du zèle de saint Ignace. Appelé de Dieu au ministère de la parole, et sachant que comme la science sans la charité produit l'orgueil, la charité sans la science tombe quelquefois dans l'erreur, il entreprit, à l'âge de trente-trois ans, d'apprendre les premiers principes des lettres, de redevenir enfant pour Jésus-Christ, et d'appliquer à ces pénibles et basses connaissances un esprit nourri dans l'oisiveté de la cour ou dans l'exercice des armes, et, depuis, dans la douceur de l'oraison et dans la contemplation des choses célestes. En vain l'esprit d'erreur essaya-t-il de lui faire voir les lettres humaines comme le vain amusement d'une inutile et oisive jeunesse, comme un travail ingrat qui gêne l'esprit et le cœur, et comme une triste occupation que Dieu a donnée aux enfants des hommes, pour punir leur curiosité par la peine qu'ils ont à

la satisfaire. En vain lui inspira-t-il qu'il était né pour de plus grandes entreprises ; qu'il dérobaît à la prière le temps qu'il employait à ces études infructueuses, et que depuis que Jésus-Christ lui avait révélé ses vérités, il ne devait plus avoir que lui seul pour maître. Ignace démêla ces artifices, s'arrêtant moins à ce qu'il faisait qu'à l'usage qu'il en voulait faire; espérant qu'il recueillerait avec plaisir ce qu'il semait avec peine; se partageant entre l'étude et l'oraison, et quittant ainsi Dieu pour Dieu même. Il regardait cette difficile occupation comme un moyen de se sanctifier par la patience et par l'humilité, et de sanctifier un jour le prochain par la charité et par la science.

Ne croyez pas, messieurs, qu'il entrât rien d'humain dans cette résolution généreuse. Qu'il était éloigné de la vanité de ceux qui, plus touchés de leur propre réputation que du désir de servir l'Eglise, étudient pour se rendre importants et non pas pour se rendre utiles, et semblent n'apprendre à parler de Dieu qu'afin de faire parler d'eux-mêmes ! Il n'eut d'autre vue dans tout le cours de ses études que celle du salut des âmes. Dans la poussière même des écoles il trouva le moyen de satisfaire son zèle en conduisant des enfants à Jésus-Christ ; sous prétexte de prendre avec eux les mêmes leçons, il leur en donnait de plus importantes ; se faisant leur compagnon, il devenait leur maître dans la vie spirituelle, et lorsqu'il fut avancé, quel soin n'eut-il pas de discerner ceux qui pouvaient lui aider à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu qu'il méditait dans son esprit, et qu'il devait si glorieusement exécuter ?

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces commencements ? Voyons quels furent dans la suite les mouvements de ce cœur apostolique. Il y a deux vertus, selon saint Bernard, qui rendent un homme utile au prochain, le zèle et la prudence ; le zèle qui anime toutes les vertus chrétiennes et les empêche d'être molles et languissantes ; la prudence qui les retient dans leur ordre et les empêche de s'émanciper et de sortir hors de leurs limites. Le zèle tout seul s'emporte à des extrémités dangereuses, il aigrit souvent ceux qu'il faudrait ramener avec douceur, il brûle ceux qu'il ne faudrait qu'échauffer ; et apesantissant le joug du Seigneur, il rend souvent la loi de Dieu odieuse à ceux à qui il faudrait travailler de la rendre aimable. La prudence seule est trop circonspecte et trop retenue ; elle se contente souvent de gémir, lorsqu'il faut agir avec efficace ; elle voit les impies avec horreur, mais elle ne les arrête pas avec courage ; elle pleure les déréglés des hommes sans s'y opposer, et devenant souvent de vertu chrétienne qu'elle est une vertu politique, elle abandonne la justice de Dieu de crainte de blesser la délicatesse des hommes. Mais ces deux vertus jointes ensemble, qui font le tempérament d'un homme apostolique, ont été le caractère de saint Ignace.

Inexorable au péché, mais humain au pé-

cheur, compatissant à la faiblesse des uns de peur de les décourager, excitant la ferveur des autres pour les porter à la perfection : *Il se fit tout à tous pour les gagner tous* (I Cor., IX). Il n'était pas de ces directeurs impitoyables qui ne pardonnent rien à la fragilité des hommes, qui se dressent un redoutable tribunal d'où ils ne font que condamner, et qui, par un zèle inconsidéré ou par une dureté naturelle, lient des fardeaux pesants et insupportables qu'ils mettent sur les épaules des hommes, et qui rendant leur ministère inutile de peur de le rendre moins honorable, rebutent par leur rudesse les pécheurs que Dieu attire à lui par sa grâce.

Il n'était pas non plus de ces directeurs relâchés qui excusent tout, qui consentent à tout, qui disent toujours *paix, paix*, encore qu'il n'y ait point de paix, et qui, épargnant le pécheur et le péché tout ensemble, affaiblissent les vérités et s'attirent la colère de Dieu pour gagner la bienveillance des hommes par une douceur et par une indulgence populaires. Ignace évita ces extrémités ; il ramenait à la discipline, tantôt par des condescendances utiles, tantôt par des sévérités discrètes ; tantôt il exerçait les miséricordes du Seigneur, tantôt il exerçait ses justices ; tantôt il conduisait à la foi par la raison, tantôt il conduisait à la raison par la foi, et pour gagner les cœurs à Dieu, les prenant par les endroits qu'il savait leur être les plus sensibles, il s'insinuait dans l'esprit des pécheurs, leur faisait connaître leurs maux et les déterminait à en supporter les remèdes.

C'est dans le dessein de servir plus utilement le prochain qu'il modéra ses austérités extérieures, et qu'il se réduisit à une vie commune. Qu'il est difficile, messieurs, quand on a pris l'essor et qu'on s'est élevé au-dessus des forces de la nature, par une profession publique de mortification et de pénitence, de descendre dans une condition de vie ordinaire ! Certains goûts spirituels qui font qu'on trouve du plaisir à souffrir ou à faire pour Dieu de grandes choses, et souvent certains désirs imperceptibles de se distinguer par les pratiques éclatantes d'une piété singulière, font qu'on s'attache, par amour-propre, à ces humiliations sensibles. Notre saint qui agissait par de plus nobles motifs, renferma toutes ses austérités dans son cœur. Pour être plus profitable au prochain, il voulut lui paraître moins sévère ; il crut que pour faire embrasser la croix de Jésus-Christ, il ne fallait pas la faire voir d'abord si pesante, et qu'il récompenserait par le zèle du salut des âmes, qui redoublait dans son cœur, les mortifications qu'il retranchait au dehors, non par un relâchement de discipline, mais par une condescendance de charité.

Aussi sa charité n'eut point de bornes. Saint Paul nous apprend : *Qu'encore qu'il n'y ait qu'un même esprit qui est la source de toutes les grâces, et un même Dieu qui opère tout en tous, il y a pourtant une distribution*

de talents (I Cor., XII), selon l'ordre de sa providence, et que chacun a reçu une administration particulière pour l'utilité de l'Eglise (Ibid.) : l'un, le don de la sagesse, l'autre, le ministère de la parole; l'un, la grâce des guérisons, l'autre, le discernement des esprits. Mais Ignace semble avoir reçu toutes ces prérogatives ensemble : non-seulement il s'attache à un moyen de servir le prochain, il les embrasse tous ensemble. Voit-il des monastères déréglés? il les réforme et y consacre des épouses fidèles à Jésus-Christ. Trouve-t-il le clergé dans le désordre? il expose aux ecclésiastiques la sainteté de leur profession, et leur montre l'exemple d'une sainte vie. Les pauvres sont-ils abandonnés? il se renferme dans les hôpitaux pour les assister dans leur pauvreté, et pour leur apprendre à la supporter avec patience. Des malheureux gémissent-ils dans les prisons? il y entre pour les rendre des captifs volontaires de Jésus-Christ et des pénitents évangéliques. Les peuples ont-ils besoin d'être instruits? il s'applique à leur faire des entretiens familiers et des catéchismes touchants.

La parole de Dieu annoncée simplement et sans artifice avait dans sa bouche toute sa force et toute sa majesté. S'il prêche contre le luxe et l'immodestie des femmes, on voit disparaître la richesse des habits, les ajustements peu honnêtes et les nudités indécentes. S'il parle contre le jeu, toute une ville jette les dés et les cartes dans la rivière, et personne n'en touche de plus de trois ans. Par un seul de ses discours il extermine les faux serments et les blasphèmes dans un pays où ils étaient autorisés par l'usage et par la coutume. Que dirai-je davantage? il pénètre dans les sciences et prophétise quand il le faut; il passe par-dessus les lois de la nature, quand il a besoin de miracles pour appuyer la vérité ou pour confondre des incrédules. Il eût voulu pouvoir se partager en tous les endroits où il y avait des âmes à gagner à Jésus-Christ : au moins songea-t-il à se multiplier en établissant une compagnie d'hommes apostoliques, qui devaient être ses compagnons ou ses successeurs dans les fonctions de sa charité.

C'est ici, messieurs, que j'ai besoin de toute cette attention dont vous m'honorez, pour vous représenter la conduite de l'Esprit de Dieu dans l'établissement de cet ordre, et la sagesse de ce nouveau patriarche qui l'établit. Déjà depuis longtemps il considérait les besoins et les nécessités de l'Eglise, les relâchements du siècle, la corruption dans tous les états, le progrès de l'hérésie naissante. Il n'y avait presque plus parmi les chrétiens de piété ni de discipline; les peuples vivaient dans une extrême ignorance de la loi de Dieu, ou dans les désordres d'une vie licencieuse; le sacerdoce était tombé en opprobre, et le monde ne distinguant plus la sainteté du ministère d'avec la profanation du ministre, avait du mépris pour l'état ecclésiastique; les maux étaient

pressants et personne n'y apportait les remèdes; les pasteurs, comme des sentinelles endormies, abandonnaient leurs troupeaux; les religions anciennes, fondées la plupart sur la retraite et sur le silence ou chargées de règles et d'observances monastiques, ne pouvaient pleinement vaquer au salut des âmes.

Ignace, suscité de Dieu pour venir au secours de son Eglise affligée, forme le projet d'un nouvel institut. Il imagine une forme de vie, qui fût non-seulement sainte, mais encore utile, qui joignît les fins avec les offices de la vertu; où le commandement fût absolu sans être austère, où l'obéissance fût exacte sans être servile, où la pauvreté fût évangélique sans être à charge à personne; une vie mêlée d'action et d'oraison tellement occupée, qu'elle ne tombât pas dans la dissipation, tellement tranquille qu'elle ne demeurât pas dans l'oisiveté, qui édifiât le prochain par une régularité constante et qui ne le rebutât pas par une austérité farouche; une vie enfin qui eût la charité pour principe, l'humilité pour fondement, la vérité pour étude, l'Evangile pour règle, et la plus grande gloire de Dieu pour sa fin.

Il choisit pour l'assister dans ce dessein des hommes qui fussent capables d'avancer la gloire de Dieu par leurs travaux, par leurs prières, par leurs instructions et par leurs exemples; prêts à sacrifier leur repos, leur honneur et leur vie même pour Jésus-Christ; qui, comme ces séraphins de l'Ecriture, eussent des ailes pour voler et se communiquer au monde, et des ailes pour se couvrir et se recueillir en eux-mêmes; qui réglassent leurs études par leur dévotion, et qui soutinssent leur dévotion par leurs études; qui n'eussent d'autre pays, d'autre désir ni d'autre emploi que celui qui leur serait destiné par la Providence pour l'intérêt de la religion; et qui ne trouvant rien de bas ni de difficile pour les ministères de l'Eglise, et renonçant à tout ce qu'elle a de grand et d'éclatant dans ses dignités, ne refusassent aucune peine en cette vie, et n'attendissent de récompense que dans l'autre.

Ce fut sur de tels fondements que s'éleva cette société naissante. Le monde et l'enfer entreprirent cent fois de l'ébranler. La haine irréconciliable qu'ont les hommes vicieux contre ceux qui déclarent la guerre aux vices; la faiblesse qu'on a de tenir pour suspects tous les nouveaux établissements; l'envie qu'attirent les grands succès et la peine qu'on a d'ordinaire à croire le bien que les autres font, l'injustice de ceux qui veulent rendre une compagnie responsable des moindres indiscretions des particuliers; la malice des faux frères qui, ayant abandonné la discipline, croient se justifier en la décriant; ce furent comme autant de sources de persécutions et de troubles. Ignace surmonta tous ces obstacles par sa constance, bâtissant, pour ainsi dire, cet ordre nouveau, comme les enfants d'Israël rebâtissaient les

murs de Jérusalem, l'équerre d'une main et l'épée de l'autre; attentif à conduire l'ouvrage par son industrie, et à le défendre par son courage, jusqu'à ce qu'il l'eût mis, par l'autorité de l'Eglise, à couvert des attaques des envieux et des ennemis.

Ce fut alors qu'unissant sous les lois d'une même profession ce qu'il avait assemblé d'ouvriers évangéliques, il les dispersa selon les besoins, pour glorifier le Seigneur et pour travailler au salut des peuples. Quel soin n'eut-il pas de les former pour leurs emplois et de donner à chacun d'eux comme une portion de son esprit et de son zèle? Avec quelle charité paternelle leur remontra-t-il qu'ayant l'honneur de porter le nom de Jésus-Christ, il devait se consacrer entièrement à sa gloire? Avec quelle force leur dit-il, comme en scellant leur mission : *Allez, mes frères, embrasez et enflammez tout du feu que Jésus-Christ est venu apporter en terre.* Comme il était le chef de tous, il voulut bien prendre la meilleure part de leurs travaux, soit qu'il fallût prêcher l'Evangile en public, ou diriger les consciences en particulier, ou combattre les ennemis qui s'élevaient contre l'Eglise. C'était là un des points essentiels de sa vocation. C'est ce que je prétends vous faire voir dans cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Jamais temps ne fut plus fatal au monde chrétien que le dernier siècle, et le royaume de Jésus-Christ ne fut jamais plus divisé. Vous le savez, messieurs, et vous en gémissiez encore aujourd'hui. Il s'éleva des esprits vains et factieux qui, semant de nouvelles erreurs et renouvelant les anciennes, voulant détruire l'Eglise sous prétexte de la réformer, se divisant dans leurs opinions et se réunissant dans leurs intérêts, rompant tous les liens de la charité et secouant le joug de l'obéissance, firent voir de quoi les hommes sont capables, quand Dieu les frappe d'aveuglement, et quand ils joignent la malice à l'erreur et la rébellion à l'apostasie. La tradition de l'Eglise, la sainteté des sacrements, l'autorité des souverains pontifes furent les sujets de leur division. Il n'y eut point de vérité si sainte qui ne fût attaquée par quelque secte, point de secte si impie qui ne trouvât des sectateurs. Les royaumes entiers furent entraînés; les ténèbres se répandirent presque partout en peu de temps, et l'expérience ne fit que trop voir combien il est facile de corrompre dans l'esprit ceux qui sont déjà corrompus dans le cœur, et de faire passer de la dépravation des mœurs à celle de la créance et de la doctrine. Vous l'avez dit, Seigneur, et vos paroles sont infaillibles, que votre Eglise est établie sur des fondements inébranlables, et que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (Matth., X).

La Providence qui veille sans cesse, et qui a des ressources que la prudence humaine ne prévoit pas, suscita, pour subvenir à ces nécessités pressantes, Ignace, comme un autre Esdras, pour rétablir la loi, et comme un

nouveau Machabée, pour réparer les ruines du temple de Dieu par son zèle et par son courage. Ne croyez pas, messieurs, que ce fût par un pur effet du hasard, que dans le temps que Luther déclarait et soutenait ouvertement son erreur dans la diète de Worms, Ignace se consacrait à Dieu dans l'Eglise de Mont-Serrat. L'un prêchait le libertinage, l'autre embrassait la pénitence; l'un écrivant contre les vœux et les conseils évangéliques dans sa solitude d'Alstat, ouvrait la porte à une infinité d'apostats; l'autre, écrivant ses exercices spirituels dans sa retraite de Manrèse, travaillait à repeupler les ordres anciens et à établir un ordre nouveau.

Ne pensez pas que ce fût en vain que, lorsque Calvin prévenant des esprits inquiets et légers dans la foi, formait par des cabales secrètes une secte contraire à la religion, Ignace assembla de son côté des religieux qui fussent capables de la défendre. Ne croyez pas enfin que ce fût sans une disposition particulière du ciel, que ce nouveau patriarche jeta les fondements d'une société qui devait être dévouée au saint-siège, dans un temps où un roi aveuglé par ses passions, contre toutes les lois divines se fit nommer chef de l'Eglise de son royaume. Ces oppositions ne sont pas des conjonctures sans dessein et des rencontres fortuites; les événements ont fait voir que le ciel même y avait part. Une main invisible conduisait tout à ses fins, et comme la nature sage et prévoyante fait naître des contre-poisons où elle produit des serpents, la Providence divine suscitait des défenseurs à sa religion au même temps que, par un jugement terrible, elle permettait qu'il s'élevât contre elle des ennemis pour la détruire.

Ce fut, depuis ce temps, un des plus saints emplois d'Ignace, de confirmer les catholiques dans leur ancienne créance, et de faire connaître la vérité aux hérétiques déclarés. Combien de fois s'est-il mis, comme un autre Josué, à la tête d'Israël, pour combattre les Amalécites? Combien de fois a-t-il levé, comme Moïse, les yeux et les mains au ciel, pour faire pencher la victoire du côté de la vérité et de la justice? Combien de fois a-t-il ramené au pied des autels ces âmes qui les avaient abandonnés, les consacrant à Dieu, comme des dépouilles qu'il venait d'arracher à l'hérésie? Combien de fois, pénétré d'une vive douleur, en voyant les accroissements de ces pernicieuses doctrines, crut-il que ce n'étaient pas tant des marques de l'infidélité et de la corruption des autres, que des témoignages de son peu de zèle? Combien de fois a-t-il exhorté ses enfants à éviter toutes les profanes nouveautés, à s'attacher aux grands principes, à puiser dans les pures sources des Ecritures, et à n'apprendre que de Jésus-Christ ce qu'ils font profession d'enseigner aux autres, estimant que sa compagnie ne devait être coupable d'aucune erreur, non pas même en être raisonnablement soupçonnée? Il ne compta pour rien les

accusations et les calomnies dont le chargèrent les hérétiques ; il s'estima heureux d'être jugé digne de souffrir des injures pour Jésus-Christ, et d'avoir de tels ennemis. Ils le citèrent devant les tribunaux, et il y fit connaître son innocence. Ils lui lâchèrent des loups travestis en agneaux, jusqu'au milieu de son troupeau ; mais il découvrit leurs artifices. Ils essayèrent de décrier, par leurs discours et par leurs écrits, et sa créance et sa conduite ; mais il ne craignit point qu'ils lui ôtassent sa réputation, pourvu qu'il leur ôtât les moyens de nuire. Il voulut réparer les brèches qu'ils avaient faites à la foi et à la discipline, et maintenir la religion avec la même ardeur qu'ils faisaient paraître pour la ruiner.

Tertullien remarque qu'il y a deux sortes de bontés en Dieu : une bonté d'inclination et de nature, par laquelle, comme il est le souverain bien, il se communique à ses créatures en général, ou à chacune en particulier, selon la capacité et la disposition qu'elles ont de recevoir les grâces qu'il veut leur faire ; et une bonté de puissance et d'émulation, par laquelle il se roidit, s'il faut ainsi dire, contre le mal que les hommes font ; et, redoublant sa miséricorde à proportion que nous augmentons notre malice, il prend les mêmes voies pour nous sauver, que nous avons prises pour nous perdre. Ignace, par une noble ardeur et par une sainte jalousie, entreprit d'arrêter le cours des hérésies qui se répandaient dans l'Europe. Les nouveaux docteurs avaient regardé l'autorité du saint-siège comme un frein insupportable à leur orgueil. Pour se faire eux-mêmes une mission qu'on ne leur aurait pas donnée, pour s'assurer par là de l'impunité dont ils avaient besoin pour leurs crimes, et pour attaquer le corps mystique de Jésus-Christ dans sa partie la plus éminente, ils s'étaient révoltés contre le vicaire de Jésus-Christ. Ignace, au contraire, fonde sa religion sur la soumission et sur la protection du souverain pontife, pour recevoir de plus près les influences du chef de l'Eglise, pour consacrer ses travaux apostoliques par le mérite de l'obéissance, et pour servir plus utilement le monde chrétien par les ordres de celui qui en connaissait mieux tous les besoins.

Une des plus dangereuses adresses des ennemis de Jésus-Christ, fut d'abolir l'usage des sacrements, qui sont comme des sources divines, par où se répandent dans les âmes des fidèles ces secours et cette force intérieure qui les soutiennent dans les exercices d'une piété humble et persévérante. Ils crurent qu'ils viendraient aisément à bout de leurs desseins, si, comme ce général des Assyriens, dont il est parlé dans l'Ecriture (*Judith*, VII), ils arrêtaient le cours des fontaines, et coupaient ces sacrés canaux par où Dieu fait couler abondamment ses grâces dans son Eglise. Ignace renouvela la ferveur des chrétiens, portant les uns à s'approcher des sacrements, pour se relever de leur chute, les autres pour s'avancer dans

les voies de Dieu, plusieurs pour se fortifier dans les combats de cette vie, ou pour s'entretenir dans leurs saintes résolutions, fondant toujours, avec une admirable sagesse, l'usage fréquent qu'il en conseillait sur les dispositions qu'il leur avait auparavant inspirées, et jugeant des dispositions par le fruit qu'ils en retiraient.

Ne fut-ce pas aussi par une sainte émulation qu'il se chargea de l'instruction et du gouvernement de la jeunesse, moyen dont l'hérésie se servait, en infectant les universités du venin de ses nouvelles opinions, et surprenant des âmes, sans précautions et sans expérience, qui recevaient les principes d'erreur qu'on leur inspirait. Ce saint homme voulut remédier à ce mal, en dressant des collèges comme des séminaires publics de la foi et de la religion chrétienne. C'est là que les enfants apprennent à aimer la vertu, dès qu'ils sont en âge de la connaître ; c'est là qu'on jette dans leurs cœurs des semences de piété, qui régient après toute la suite de leur vie ; c'est là qu'on cultive ces jeunes plantes qui, venant à croître avec les saintes impressions qu'on leur a données, fleurissent et répandent leur bonne odeur dans tous les états de la république ; c'est là qu'on nourrit ces âmes tendres du lait d'une pure doctrine, et qu'en les fortifiant dans les lettres, on les accoutume insensiblement à une nourriture plus solide et plus forte ; c'est là que se forment ces armes spirituelles, qui servent à établir ou à défendre la loi de Dieu, et que se forment non seulement des soldats, mais encore des capitaines de la milice de Jésus-Christ.

Si vous croyez, mes frères, qu'il ne me reste plus rien à dire, vous ne connaissez pas l'étendue du cœur d'Ignace : un monde seul ne suffisait pas à son zèle, il se croyait appelé partout où Jésus-Christ n'était pas connu. Quelle ardeur n'eut-il pas de passer dans la Palestine, pour rétablir la religion dans ces lieux où elle avait pris naissance, pour verser son sang pour Jésus-Christ où Jésus-Christ avait versé le sien pour lui ? Quel soin n'eut-il pas de faire porter la lumière de la foi dans toutes les terres idolâtres, dès qu'il en eut l'occasion !

Par l'entremise d'un roi puissant, et par l'heureuse navigation d'un pilote audacieux, s'était découvert depuis peu un ciel nouveau et une terre nouvelle, je veux dire les Indes Orientales. L'or et l'argent, qui sont les principaux objets des passions des hommes, leur avaient inspiré ce téméraire dessein, et leur cupidité, peu satisfaite des richesses de leur pays, allait sur des rivages barbares chercher des richesses étrangères ; mais la Providence de Dieu qui gouverne tout, et qui conduit tout à ses fins, ouvrait par là des chemins nouveaux à ses ouvriers évangéliques, et disposait, selon ses décrets éternels, les moyens convenables à la conversion des peuples de ce nouveau monde. Ignace fut un des principaux instruments d'un si grand ouvrage. Qu'il eût voulu porter lui-même la foi à tant de nations idolâtres !

Qu'il eût souhaité d'établir et d'étendre l'empire de Jésus-Christ dans ces régions nouvellement découvertes ! Mais ce qu'il ne fit pas par son travail, il le fit par son esprit et par le zèle de ses frères. Xavier, cet homme apostolique, ou pour mieux dire cet apôtre, entreprit cette partie du ministère, et ces deux saints se partageant pour la gloire de Jésus-Christ et pour l'honneur de leur ordre, l'un en occident, l'autre en orient ; l'un attaché à sa mission vers les chrétiens, l'autre appelé à la conversion des gentils, ils remplirent tout l'univers du fruit de leurs travaux et de la réputation de leur sainteté.

Ici, mes frères, je m'arrête ; et faisant réflexion sur vous, sur moi-même : Ames lâches et tièdes que nous sommes, m'écrie-je, que faisons-nous pour Jésus-Christ et pour le salut de tant d'âmes qu'il a rachetées ? Quand nous disons tous les jours : *Que votre nom soit sanctifié*, nos entrailles s'émeuvent-elles ? nous sentons-nous pressés de la charité de Jésus-Christ ? sommes-nous plus retenus et plus circonspects dans nos actions, dans la crainte d'être des sujets de chute et de scandale à nos frères ? Osons-nous hasarder une correction, quand elle peut avoir des suites fâcheuses pour notre repos ou pour notre fortune ? Songeons-nous en quel état est la foi et la religion, loin de nous, autour de nous ? Qui est-ce qui veut, je ne dis pas s'incommoder, je dis s'intéresser à l'établissement d'une mission ? Qui est-ce qui veut se priver de tant de choses superflues, qui offensent la tempérance ou la modestie chrétienne, pour fournir à l'entretien de quelque ministre évangélique ? Combien de prêtres qui savent que l'Eglise a besoin d'ouvriers, et que la moisson est prête à couper, et qui ne laissent pas de demeurer dans l'oisiveté, et de jouir en repos du patrimoine de Jésus-Christ, qu'ils ont acquis par leur ambition, et qu'ils ne veulent pas mériter par leurs services ?

Il ne reste presque plus de zèle que parmi les disciples de saint Ignace. Fasse le ciel que leur ferveur soit toujours nouvelle ; que le temps qui use tout, jusqu'à la piété et à la discipline, ne diminue rien de la leur, et que, selon les souhaits de leur père, les seconds soient meilleurs que les premiers, et les troisièmes encore plus fervents que les seconds ! Que le Seigneur, qu'ils servent avec tant d'ardeur, favorise leurs entreprises ! Que les vents et les flots conspirent ensemble, pour porter ces hommes évangéliques sur les rivages des idolâtres ! Que le sang, encore fumant de leurs nouveaux martyrs, soit une semence de catholiques dans un royaume voisin du nôtre ! Que Dieu répande sur eux ces bénédictions qui conviennent à leur ministère, un esprit de force sur ceux qui combattent pour l'Eglise, un esprit de sagesse sur ceux qui conduisent les grandes âmes, un esprit de charité sur ceux qui instruisent, et pour dire tout en un mot, qu'il fasse revivre en chacun de ses enfants l'esprit et le zèle de leur père, et

nous conduise tous à la même gloire. *Au nom du Père, etc.*

SERMON XV.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE,

Prêché dans l'église des Carmelites du grand couvent à Paris, l'an 1679.

Multe filie congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

Plusieurs filles ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées (Prov., ch. XXXI).

Ne craignez pas, messieurs, que je veuille me prévaloir de ces paroles de mon texte, pour relever mon sujet par des éloges excessifs, et que je vienne ici louer une vierge de Jésus-Christ, aux dépens de toutes les autres. A Dieu ne plaise que je m'établisse le juge des vertus et du mérite des saints. Je laisse à Jésus-Christ qui les a sanctifiés par sa grâce, d'en connaître les proportions et les mesures, et je ne veux qu'adorer le jugement qu'il en a fait.

La sainte dont je dois vous entretenir aujourd'hui n'a pas besoin que j'emploie pour elle ces comparaisons odieuses, qu'une dévotion préoccupée et un zèle inconsidéré peuvent tirer quelquefois de la bouche même des prédicateurs. Je n'ai qu'à nommer sainte Thérèse, pour vous donner une grande idée de la vertu et de la perfection évangélique : soit que je la voie dans cette élévation d'oraisons et de connaissances où Dieu l'avait appelée ; soit que je la regarde à la tête d'un peuple nouveau, que Dieu avait commis à sa conduite ; soit que je la considère dans ces excès d'amour et de charité dont son âme fut ordinairement transportée, il me semble que je la vois au-dessus des autres.

Elle a quitté les voies battues de la vertu, pour aller à Dieu par des routes nouvelles et inconnues. Je ne veux pas me contenter de vous donner aujourd'hui quelque connaissance de ses actions ; je veux, si je puis, vous découvrir le fond de son esprit et de son âme, et vous montrer ce qu'elle a connu, ce qu'elle a désiré, ce qu'elle a promis : 1° ces connaissances sublimes ; 2° ces désirs héroïques ; 3° ces promesses extraordinaires, vous donneront sans doute de la vénération pour mon sujet. Fasse l'Esprit de Dieu qui a produit ces grands mouvements dans le cœur de sainte Thérèse, que le récit de ses vertus produise en nous, non pas une admiration stérile, mais une sincère imitation de sa sainteté. Demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous vous étonnerez, peut-être, messieurs, que je commence l'éloge de sainte Thérèse par l'excellence de son esprit, et par la grandeur de ses connaissances et de ses lumières. Il semble que la simplicité soit le partage des vierges chrétiennes ; qu'elles ne doivent savoir que les volontés de Dieu pour les suivre ; qu'il leur suffit, selon les règles de leur état, d'être humbles et d'être dociles, et que la grâce, s'accommodant à la

faiblesse de la nature, a mis leur perfection à écouter, et non pas à enseigner ; à obéir, et non pas à conduire. Toutefois, il est vrai qu'il n'y a devant Dieu aucune différence de sexe ni de personnes, et que se servant des plus faibles instruments pour confondre la force et l'orgueil des hommes, il élève quand il lui plaît les âmes les plus simples jusque dans le sein de la sagesse. L'Evangile nous apprend qu'il y a des vierges prudentes qui savent obéir et qui sont capables de commander, qui portent en leurs mains des lampes qui brûlent et qui éclairent, et qui vont au-devant de l'époux, pour être les premières à le connaître, et pour le montrer à ceux qui le suivent.

Thérèse fut de ce nombre, messieurs : Dieu lui avait donné un esprit vif, pénétrant, appliqué, porté naturellement à s'attacher aux grands objets, et à le faire par de grands principes. Un jugement solide, qui ne se laissait pas prévenir par des imaginations, ni éblouir par des apparences ; qui allait toujours à de bonnes fins, et par les moyens les plus justes et les plus nobles ; un cœur fidèle, généreux, capable de beaucoup aimer, et incapable d'aimer que ce qu'il fallait ; un courage que rien ne rebutait, lorsqu'il y allait de l'intérêt de son salut, ou de la gloire de Jésus-Christ. Toutes ces qualités qui la rendaient propre à aimer la vérité, et à la chercher et à la suivre, furent comme les fondements de tant de lumières et de vertus qui ont édifié et éclairé toute l'Eglise. Comme elle sut que la connaissance de Dieu était la perfection de la sagesse, elle commença à purifier tout ce que les sens ont de grossier et de terrestre, pour jouir de la vérité sans dissipation. Elle prit son vol et s'éleva de temps en temps comme un jeune aiglon, pour essayer à regarder la lumière jusque dans sa source ; et par les communications qu'elle eut avec Dieu, elle se remplit de cette doctrine que l'Eglise appelle divine et céleste : *Cælestis 'ejus doctrinæ pabulo* (Orat.). Mais pour procéder avec ordre dans ce discours, il faut supposer qu'il y a deux moyens d'arriver à la connaissance de Dieu, l'étude et l'oraison. L'une le découvre par les raisonnements de l'esprit ; l'autre par les sentiments du cœur. Elles considèrent le même objet, et tendent à la même fin. Mais il y a cette différence : l'étude produit souvent la présomption, parce qu'il y a dans l'esprit comme un levain d'orgueil qui s'enfle et se dilate par la science : l'oraison produit la charité, parce qu'il y a dans le cœur de celui qui prie, un fonds de bonne volonté qui dispose à embrasser et à sentir la vérité. Dans l'étude, c'est l'homme qui acquiert ; dans l'oraison, c'est Dieu qui donne ; et la libéralité de Dieu est infiniment au-dessus de toute l'industrie de l'homme. Par l'étude on s'élève aux choses invisibles de Dieu par celles qui sont visibles, et à l'excellence du Créateur par celle des créatures. Par l'oraison, on descend de la grandeur de Dieu au détachement et au mépris de toutes les choses créées.

Ce ne fut donc pas par la voie du raisonnement que Thérèse parvint à ces connaissances sublimes, ce fut par la voie de la charité et de la prière. Comme elle crut tout savoir, quand elle savait Jésus-Christ crucifié, son amour fut son raisonnement, et son oraison son étude. Ce divin Sauveur, par une grâce singulière, voulut lui-même lui servir de livre. C'est là qu'apprenant ce que Dieu avait fait pour elle, et ce qu'elle devait faire pour Dieu, elles s'instruisait de sa religion et de ses devoirs. C'est là que contemplant le mystère de l'incarnation, elle s'animait à s'annéantir avec lui, à naître avec lui, à mourir et à ressusciter avec lui ; c'est là qu'elle avait appris à espérer en sa miséricorde, à craindre sa justice, à reconnaître ses bienfaits et à lui demander ses grâces. Ce fut par ces communications fréquentes qu'elle perfectionna son esprit. Car s'il est impossible que, Dieu étant la souveraine charité, l'âme qui s'en approche ne s'enflamme et ne s'embrase, comment pourrait-il arriver qu'étant la souveraine vérité, ceux qui communiquent plus intimement avec lui n'obtinissent à proportion une plus grande lumière, et une plus parfaite connaissance de ses vérités et de ses mystères.

C'est ce que Thérèse éprouva avec tant d'abondance, qu'elle confesse qu'elle en fut durant plusieurs jours toute confuse et épouvantée. Il semblait que les livres de l'éternité lui fussent ouverts. Elle eut une claire intelligence des grandeurs adorables du Verbe fait homme, des richesses inépuisables de sa sagesse, des trésors merveilleux de sa grâce, de la différence de sa conduite et de l'impression que fait son esprit sur des âmes qui lui sont soumises. Aussi la terre lui était devenue comme un lieu d'exil, sa conversation était dans le ciel. C'est là que s'élevant au-dessus de toutes les choses sensibles, elle va chercher Dieu, comme la source de toute perfection et de toute beauté, le considère comme l'origine de tout bien, l'embrasse comme le principe de vérité et de bonté, s'abîme dans la contemplation de son immensité et de sa majesté ; tantôt par les ravissements, les transports et les extases, où son corps demeurerait suspendu et immobile ; tantôt par les réflexions par lesquelles l'esprit, s'unissant à Dieu, ne laissait presque aucun usage à ses sens.

Dans cet état, je me la représente sous l'image de ce chariot mystique qui parut au prophète Ezéchiel. Un esprit puissant et subtil faisait mouvoir cette machine volante. L'air s'entrouvrait par respect, partout où son agitation la poussait, et les roues qui semblaient être faites pour la conduire ou pour l'appesantir, ne faisaient que s'élever avec elle et suivre le mouvement de l'esprit (*Ezech.*, I). Le même arriva à sainte Thérèse : dans ces fréquentes élévations, dans ce vol impétueux de son corps, les organes et les ressorts de ces roues merveilleuses, où l'esprit fait ses opérations, s'élevaient avec son âme, soit pour l'accompagner, quand elle va goûter les douceurs célestes,

soit pour aller au devant d'elle, lorsqu'elle redescend sur la terre, chargée des trésors qu'elle rapporte de la contemplation pour vaquer aux offices de la charité.

Loin d'ici ces hommes incrédules qui prennent pour illusion tout ce qui n'est pas dans l'ordre commun de la grâce, qui regardent comme impossible tout ce qui semble extraordinaire et qui, pour faire les esprits forts, et pour ne pas vouloir reconnaître en autrui ce qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes, traitent tout d'imagination et d'erreur, et prennent sujet de blâmer la faiblesse des hommes, de ce qui devrait les obliger de louer et d'admirer la puissance de Dieu. Qu'ils sachent que la piété doit faire respecter toutes les marques que Dieu donne de son amour et que la charité nous doit faire voir avec reconnaissance et avec estime toutes les grâces que Dieu fait aux autres; qu'ils sachent que, pour éviter une légère crédulité, ils tombent dans une incrédulité présomptueuse, et qu'ils se trompent, de crainte d'être trompés; qu'ils sachent enfin que la grâce divine a plusieurs formes, que son esprit se communique, et comme il veut et quand il veut; que sa puissance s'élève souvent au-dessus de nos proportions et de nos règles, et qu'il y a dans l'art de connaître Dieu et de l'aimer, comme dans tous les autres arts, certains secrets qui ne sont connus que de ceux qui les pratiquent et qui y excellent.

Pour ne pas m'arrêter pourtant à ces admirables effets de la grâce qui sont si fort au-dessus de nous, il y a trois choses qui rendent une âme éclairée : le recueillement, l'humilité et la charité. La première empêche les ténèbres, la seconde attire les lumières, la troisième les produit. Ce fut par ces trois moyens que notre sainte parvint à ces grandes connaissances.

D'où vient qu'on demeure dans l'obscurité, qu'on prie et qu'on n'en devient ni plus intelligent ni plus éclairé dans les choses de Dieu? c'est qu'on se répand trop dans le monde; on y ramasse tous les jours une foule d'images qui s'impriment dans l'esprit et s'y renouvellent à tous moments; on donne toute liberté à ses sens et à ses pensées, et quelle apparence qu'on puisse les réduire et les ramener à Dieu quand on veut? On laisse échapper son cœur après mille objets mondains, et croit-on le trouver toutes les fois qu'on en a besoin dans l'oraison? On oublie Dieu tout le long du jour : a-t-il promis qu'il viendrait se présenter lui-même à nous aux heures que nous lui aurions marquées? On aurait tort de s'y attendre : comme si la grâce pouvait entrer dans une âme remplie de désirs séculiers; comme s'il était possible de joindre la vanité avec la vérité, les choses éternelles avec les temporelles, les biens du ciel avec ceux de la terre.

Sainte Thérèse prit bien d'autres précautions : elle garda toutes les avenues de son cœur, selon le précepte du Sage, elle accompagna toutes ses actions d'une secrète vue de

Dieu. Tous les objets qui frappaient son esprit lui étaient comme des occasions de prier et d'honorer Dieu. Elle regardait attentivement sa loi comme un artisan regarde son modèle pour le suivre; toujours occupée ou à le servir dans ses actions, ou à le consulter dans ses desseins, ou à le regarder dans ses intentions, ou à recourir à lui dans ses besoins, ou à l'admirer dans ses ouvrages, ou à l'aimer dans ses bienfaits. Faut-il s'étonner si, n'étant troublée d'aucune passion, elle recevait les lumières du Saint-Esprit, et si, étant uniquement appliquée à connaître Dieu, Dieu s'appliquait aussi à se faire connaître à elle?

Son humilité ne lui servit pas moins à s'avancer dans cette connaissance. Bien loin de croire que ce fût une récompense de sa vertu, elle croyait que c'était une marque de sa faiblesse; comme si Dieu eût connu qu'elle avait besoin de ces secours pour la retenir dans ses devoirs. Elle reconnaît que la perfection ne consiste pas dans ces connaissances extraordinaires, mais dans l'union de nos volontés à celle de Dieu; elle n'était pas de ces âmes prévenues qui, par une vanité secrète, veulent se signaler dans la dévotion, qui prennent ce qui se passe dans leur imagination pour des vérités que Dieu leur révèle; car on aime à faire voir qu'on est favorisé de Dieu, et l'on se fait de la piété même un métier où l'on veut réussir comme dans les autres. Que notre sainte fut éloignée de cet orgueil! elle ne craignit rien tant que d'être le spectacle de son siècle. Ingénieuse à découvrir ses défauts et à cacher les faveurs extraordinaires dont Dieu l'honorait; prête à supprimer devant les hommes toutes les lumières qu'elle tirait de Dieu, elle brûle, au premier ordre d'un confesseur, l'explication qu'elle avait faite des plus beaux et des plus difficiles endroits de l'Écriture; elle donne à ceux qui sont chargés du soin de sa conscience la liberté de publier ses péchés, et ne leur demande le secret que pour ses vertus; elle eût voulu ne savoir écrire que pour publier ses défauts. Faut-il s'étonner si l'Esprit de Dieu, qui aime à reposer sur les âmes humbles, se plaît à lui communiquer ses lumières?

Mais ce fut principalement la charité qui fut la source de tant de sublimes connaissances. Elle savait qu'il y a un œil intérieur du cœur, qui est seul capable de supporter les lumières qui viennent d'en haut; que pour connaître la grandeur de Dieu, selon l'Apôtre, il faut être fondé et enraciné dans la charité, et que, comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, son amour en est la perfection et la fin. Ce serait ici le lieu de vous faire juger par l'ardeur de sa charité, de l'excellence de ses lumières; mais je ne puis vous donner une plus grande idée de cette même charité qu'en vous traçant ici la peinture de ses désirs.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin nous enseigne que toute la vie d'un chrétien ne doit être qu'un long et pieux désir, parce que, reconnaissant devant

Dieu ses besoins et son impuissance, et ne voyant le souverain bien qu'en éloignement, il est nécessaire qu'il étende la capacité de son âme, afin que Dieu la puisse remplir ; qu'il regarde avec affection le bien dont il ne peut encore jouir avec plénitude, et que, faisant de cette vie présente comme un apprentissage pour la future, il soupire après ce bonheur éternel et désire longtemps ce qu'il doit posséder toujours. Rien ne découvre tant, ajoute le même Père, le fond du cœur et de la conscience des hommes que leurs désirs, et il n'y a rien de si naturel que de juger de ce qu'ils aiment par ce qu'ils souhaitent. Voyons donc quelle fut la perfection des désirs, et par conséquent de la charité de sainte Thérèse.

Ici, messieurs, je remonte aux plus tendres années de sa vie et aux premiers mouvements de son enfance. La raison et la charité mûrirent tout d'un coup en elle ; elle eut de la ferveur dès qu'elle eut de la connaissance ; l'essai qu'elle fit de sa liberté naissante fut un sacrifice volontaire d'elle-même ; les premiers exemples qu'elle suivit furent ceux des parfaits ; les premiers pas qu'elle fit dans les voies de Dieu la conduisirent à la croix de Jésus-Christ qui en est le terme ; et pour dire tout en un mot, son premier désir fut le désir d'être martyr. Quelques docteurs ont cru, et il est juste de le croire, que dans cet instant où la lumière de la raison commence à poindre dans notre esprit et où les puissances de notre âme se développent, nous sommes obligés indispensablement de tourner notre cœur vers Dieu ; d'adorer cet Etre souverain, qui est l'unique fin de toutes nos actions et l'unique objet de tout notre amour ; de lui consacrer les prémices de notre prier et de ranimer la foi de notre baptême. C'est là ce qu'ils appellent la véritable entrée de l'homme chrétien dans la vie, et comme la naissance de l'homme parfait.

Thérèse s'acquitta de ce devoir et commença même plus noblement. Le premier acte qu'elle fit fut un acte héroïque de religion ; elle s'ennuya de vivre, dès qu'elle sut qu'on pouvait mourir pour Jésus-Christ, et commença d'être chrétienne par la consommation de la charité. Touchée de la gloire et du courage des martyrs, dont elle lisait les histoires, elle entreprit de les imiter pour obtenir leur récompense ; et sans consulter ni la faiblesse de son âge, ni la difficulté des chemins, ni la grandeur de l'entreprise, elle sort de la maison paternelle, à peine âgée de sept ans, pour aller courageusement dans un pays étranger et dans un royaume infidèle, chercher le glaive fatal qui devait l'immoler à Jésus-Christ.

L'ange qui veille au salut du Carmel et à la gloire même de toute l'Eglise, arrêta cette innocente victime : le ciel accepta ses intentions et ne voulut pas son sacrifice ; il la destinait à d'autres combats et lui préparait d'autres couronnes. Quoique Dieu lui rendit cette vie et ce sang qu'elle lui offrait, elle n'en devait pas moins être martyr. Les persécutions, les souffrances, l'amour même

pour Jésus-Christ devaient un jour faire ce que les tyrans n'avaient pas fait, et l'expérience lui fit connaître qu'elle était du nombre de ceux qui, par des mortifications continuelles et par un martyre moins sanglant, mais aussi plus long, se sanctifient par le débris de leur propre chair et meurent mille fois pour une. Ramenée dans la maison de son père, elle déplora son malheur, et ne trouvant de consolation qu'à se renfermer dans des ermitages qu'elle bâtitait de ses propres mains pour prier plus tranquillement et pour fuir les yeux des hommes, elle s'accoutumait à cette vie d'oraison et de retraite où, par un instinct secret, elle se sentait appelée ; montrant dès cette tendre jeunesse, par ce qu'elle faisait pour Dieu, ce que Dieu opérait en elle, et faisant voir que tout âge est parfait devant lui, quand il daigne le fortifier par sa vertu et le prévenir de ses grâces.

Mais hélas ! qu'il est difficile qu'une âme sans expérience échappe à tant de périls et à tant de pièges que lui tend le monde et que les plus généreuses résolutions ne soient interrompues par quelque faiblesse ! Avouons-le, messieurs, et ne dissimulons pas une faute que Thérèse a si fort exagérée. Quelque désir mondain s'éleva dans son cœur et y ralentit l'ardeur de sa première charité : l'exemple d'une mère, vertueuse à la vérité, mais trop attachée à la lecture des romans, la fréquentation d'une parente entêtée des vanités et des folies du siècle, et je ne sais quelles fumées qui s'élèvent des bouillons du sang et de la chaleur de la jeunesse ; tout cela conspira à obscurcir un peu sa raison et à refroidir sa piété. Certains désirs vagues de plaire, de voir, d'être vue ; certaines complaisances que le monde pardonne aisément aux jeunes personnes, quand elles ont de quoi soutenir leur vanité ; certaines propensions affectées, sans autre dessein que celui de satisfaire son amour-propre ; certaines lectures engageantes, qui amusent le cœur par un enchaînement de passions agréablement exprimées et qui nourrissent dans l'esprit une vaine et frivole curiosité : ce furent des fautes sur lesquelles on ne s'examine pas même aujourd'hui, et que sainte Thérèse a pourtant pleurées très-amèrement durant le cours de sa vie, quoiqu'elle reconnût n'avoir perdu dans cet état dangereux ni la crainte de Dieu, ni sa grâce.

Qu'eût-elle fait si elle eût passé sa jeunesse à examiner des modes et des ajustements et à se faire une étude des vanités et des extravagances du siècle ? Qu'eût-elle fait si elle n'eût cessé de courir après les spectacles et les divertissements du monde, recueillant les passions d'autrui et se livrant aux siennes propres ? Qu'eût-elle fait si elle eût attendu, pour quitter le monde, que le monde l'eût quittée, et si elle n'eût plus eu à donner à Dieu qu'un cœur usé et des restes d'une vie scandaleuse ? Qu'eût-elle fait, si elle eût abusé de la beauté et de l'esprit que Dieu lui avait donnés à séduire des âmes que Dieu a créées pour sa gloire ? Il ne lui en fallait

pas tant pour l'engager à une pénitence longue et laborieuse.

Mais ce nuage fut bientôt dissipé. Dieu qui la conduisait, lui fit connaître que le monde est une mer orageuse où, parmi les ténèbres et les tempêtes, les fragiles vaisseaux se servent comme d'écueils les uns aux autres pour se briser ensemble et pour périr d'un commun naufrage; que c'est une région malheureuse, où la corruption est si générale, qu'être corrompu et corrompre les autres, comme disait cet ancien, c'est la fonction mutuelle des hommes; que le naturel le plus heureux est souvent perverti par l'impression que fait un mauvais exemple, comme le champ le plus fertile est souvent ravagé par une grêle fortuite. Convaincue de ces vérités et étonnée de ces dangers, elle ralluma son premier désir, et n'ayant pu donner sa vie pour Dieu, au moins résolutive de lui donner sa liberté, en s'attachant à lui dans une profession sainte et religieuse.

Ce fut alors que, se voyant honorée de la qualité d'épouse de Jésus-Christ et se trouvant dans la voie d'une perfection qu'elle avait tant désirée, elle donna toute l'étendue qu'elle put à sa charité. Tous ses soins, toutes ses pensées, toute sa gloire, toutes ses prières étaient d'être à Dieu et de lui plaire. Tantôt se renfermant en elle-même, après quelque grâce qu'elle a reçue, elle ramasse toutes les forces de son âme pour rendre quelque grand hommage à son bienfaiteur. Tantôt à la vue d'une image de Jésus-Christ crucifié, attendrie de pitié, touchée de douleur, animée de reconnaissance, embrasée d'amour et réunissant tous ces mouvements au désir qu'elle a de lui plaire, qui est comme le centre de son cœur, elle fond en larmes et s'anéantit devant son Sauveur; tantôt lui demandant son assistance, afin qu'elle pût le contenter dans toute sa conduite, sentant couler dans son âme un détachement secret de toutes les choses créées et une sensible confiance que ses vœux seraient exaucés, elle sort comme d'elle-même, et la faiblesse de son corps peut à peine supporter la joie de son âme. Sa fidélité fut toujours inébranlable, les consolations n'amollirent pas sa vertu, les tribulations n'ébranlèrent pas son courage, et dans les temps différents elle fut toujours également soumise et fervente.

Pour entendre jusqu'où elle porta ce désir de plaire à Dieu, et quel fut le fonds de sa dévotion, remarquez avec moi qu'il y a deux sortes de ferveur : une ferveur de sentiment et une ferveur de résolution : la première, c'est lorsqu'une âme, attirée par des grâces sensibles, et prévenue de ces bénédictions de douceur (*Psal. XX*), dont il est parlé dans l'Écriture, court dans les voies de Dieu à l'odeur de ses parfums, comme l'Épouse des Cantiques (*Cant., I*). La loi lui devient non-seulement facile, mais encore agréable; les difficultés qui accompagnent la vertu s'aplanissent comme d'elles-mêmes; et le joug du Seigneur lui est doux,

parce que le Seigneur le soutient lui-même. Heureux à qui Dieu daigne ainsi dilater le cœur et donner le goût de sa vérité et de sa justice ! Mais il est dangereux qu'on ne se plaise trop à ces prospérités spirituelles; que la fidélité qu'on a ne soit un peu intéressée; qu'on n'aime le don de Dieu autant que Dieu même, et que le plaisir qu'on trouve à faire le bien, ne soit une partie de la récompense qu'on aura de l'avoir fait.

Il y a au contraire une ferveur de résolution entièrement spirituelle, qui fait qu'on s'approche de Dieu, encore qu'il semble qu'on s'en éloigne. On sent toute la pesanteur de la croix, et l'on ne laisse pas de la porter avec patience. On trouve à tous moments des obstacles, mais il y a dans le fond du cœur un courage sans présomption et une force secrète qui les surmonte. On n'a pas la tendresse de la dévotion, mais on en a la fermeté : état plus rude, mais plus parfait pour des âmes fidèles, parce qu'elles sont plus conformes à Jésus-Christ crucifié; qu'elles rentrent par là dans une connaissance plus profonde de leur néant et de leur misère, et que l'amour n'est jamais plus grand que lorsqu'étant privé de tout aliment, il se nourrit, en quelque façon, de lui-même et subsiste au fond du cœur, parmi ces froideurs et ces obscurités qui l'environnent.

Thérèse a su se maintenir dans ces deux états de ferveur. Quels progrès ne fit-elle pas, lorsque Dieu lui fit goûter ces douceurs et ces délices surnaturelles, qui sont les effets de sa bonté et de son amour ! Nul travail ne pouvait suffire à son zèle, nulle douleur ne pouvait épuiser sa patience. Son obéissance était à l'épreuve des plus austères commandements. Les exercices les plus vils de la religion lui paraissaient trop honorables. Les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne faisaient qu'augmenter son humilité. Elle ne craignait pas d'être malheureuse, mais d'être ingrate. Les peines que Dieu lui envoyait lui étaient douces, parce qu'elles satisfaisaient à sa justice; et les faveurs qu'elle en recevait lui étaient une espèce de supplice, parce qu'elle appréhendait d'abuser de ses miséricordes, dont elle s'estimait indigne. Aussi ne pria-t-elle jamais que Dieu la favorisât, mais qu'il la souffrît; et lui étant un jour échappé, dans une grande aridité, de demander au ciel une goutte de rosée et un peu de consolation, elle se reprocha cette faiblesse, comme peu conforme à l'humilité et à la constance chrétiennes.

Elle ne fut pas moins circonspecte et moins fervente dans la tribulation. Jamais âme n'a passé par de si longues et si sensibles épreuves. Pourrai-je vous représenter cet état sans vous étonner ? Elle ne sent plus cet instinct violent qui l'entraîne avec joie dans les voies des commandements; elle ne sent plus Jésus-Christ, qui habite en elle, une nuit obscure enveloppe son esprit; ces grâces lumineuses et touchantes qui l'éclairaient ne sont plus que des grâces sombres

et sans attrait, qui la laissent dans l'abattement et dans la langueur. Veut-elle s'approcher de Dieu? il semble que certains liens imperceptibles la retiennent; entrevoit-elle son Sauveur? un nuage importun le lui dérobe; rappelle-t-elle en son esprit le souvenir des grâces sensibles qu'elle a reçues? la triste et confuse image qu'elle en trace lui paraît un songe; et la mémoire d'un bonheur passé ne fait qu'augmenter le déplaisir de l'avoir perdu; s'adresse-t-elle à ses directeurs? elle trouve des demi-spirituels, des demi-savants, qui lui reprochent la stérilité de son âme.

Dans cette cruelle incertitude, si elle plaît à Dieu : Vous ai-je perdu, disait-elle, mon Dieu, ne vous retrouverai-je plus? vous sentis-je autrefois sans vous posséder? vous possédé-je aujourd'hui sans vous sentir? D'où vient cette suspension de secours et de protection? Est-ce vous qui vous cachez à moi? est-ce moi qui m'éloigne de vous? Aimer Dieu, être incertain si on lui plaît; âmes élevées, que Dieu conduit par des voies de crainte et de défiance de vous-mêmes, pour vous préserver de l'orgueil et pour vous purifier de tout amour-propre; vous entendez ce que je dis. Je me contente de dire à ceux qui font la plus grande partie de mon auditoire, que c'est la plus rude pénitence des saints.

Mais ne croyez pas que la ferveur de notre sainte en fût moindre. L'appréhension qu'elle avait de déplaire à Dieu ne faisait que redoubler dans son cœur le désir qu'elle avait de lui plaire. La grâce était obscure en elle, mais elle n'était pas oisive. Elle était privée de cette présence intime que Dieu fait sentir à l'âme, lorsqu'il se communique à elle avec plus d'abondance. Mais cette privation produisait en elle une soif ardente, qui la faisait soupirer après la présence de ce bien, dont elle conservait encore une idée assez vive pour exciter ses désirs. Avec quelle avidité recevait-elle de temps en temps quelques rayons échappés qui, comme des éclairs, lui faisaient apercevoir que Jésus-Christ ne l'avait pas abandonnée? Avec quelle reconnaissance ouvrait-elle son cœur pour recevoir cette rosée du ciel, qui ne tombait que goutte à goutte! Avec quelle circonspection s'éloignait-elle des créatures, se tenant à Dieu dans la simplicité de la foi, et possédant son âme en paix au milieu même des orages! Avec quelle confusion reconnut-elle qu'elle n'était par elle-même que ténèbres et impuissance, et que son sort était dans les mains de Dieu, elle tenait de lui tout ce qu'elle pouvait avoir et de justice et de lumière!

Ce désir de plaire à Dieu fit naître en elle un pressant désir du salut des âmes. Rien ne marque tant l'amour qu'on a pour Jésus-Christ que le zèle qu'on a de ramener les pécheurs à lui. Ce zèle produit deux effets : il nous intéresse d'un côté à l'honneur et à la gloire du Rédempteur, et nous fait ressentir tout ce qui s'oppose au succès et à la plénitude de la rédemption; de l'autre, il

nous inspire une tendresse généreuse pour les pécheurs, et nous fait souhaiter leur conversion; et, mêlant ainsi le désir de la gloire de Dieu et celui du salut des hommes, il nous fait accomplir, comme remarque saint Augustin, les deux préceptes tout ensemble, et renferme toute la perfection de la loi.

Or, messieurs, il est difficile d'avoir le cœur plus touché de cette sainte passion, que l'eut toujours sainte Thérèse. De là venaient ces gémissements et ces larmes, au simple récit des ravages que causait l'hérésie naissante dans la France et dans l'Allemagne; ces prières qu'elle faisait tous les jours à Dieu : qu'il fortifiât le courage des prédicateurs et qu'il formât des ministres et des ouvriers évangéliques; cette tendre dévotion qu'elle avait pour tous les saints, qui ont étendu l'empire de Jésus-Christ par leur doctrine, par leurs travaux ou par leurs exemples; ces exhortations efficaces qu'elle fit à ceux qui, dans une oisive retraite, négligeaient les talents qu'ils avaient reçus pour leurs frères; et cette douleur qu'elle ressentait de se trouver resserrée par les bienséances de son sexe et par les règles de sa profession; elle qui eût voulu porter par tout l'univers les vérités de l'Evangile. Combien de fois, considérant les désordres du siècle : *Hélas! Seigneur, s'écria-t-elle, le monde et le démon vous enlèvent tous les jours tant d'âmes; et moi, ne pourrai-je jamais vous en gagner une?* Combien de fois, lorsqu'on lui demandait ses prières pour des prospérités temporelles, répondit-elle avec indignation : *Tant que l'Eglise aura de si pressantes nécessités, il est bien temps de faire à Dieu des prières inutiles et basses!*

Mais le désir de souffrir pour Dieu fut comme sa passion dominante. Elle savait que la croix est le sceau de l'alliance que les vierges ont avec Jésus-Christ. Leurs corps lui appartiennent par la chasteté qu'elles lui vouent; mais ce n'est proprement que par les souffrances, qu'il s'en met en possession. C'est là la consommation du sacrifice. Quarante années de maladies, si aiguës et si générales, qu'il n'y eut partie de son corps qui ne rendit à Dieu un tribut particulier de patience; vingt-deux années d'aridité et de sécheresse; les jeûnes, les mortifications et tant d'austérités excessives remplirent à peine l'avidité de ce désir. Ingénieuse à trouver des proportions entre les peines dont Dieu l'affligeait et les fautes pour lesquelles elle se croyait châtiée; rapportant ses souffrances présentes à sa vie passée; regardant avec horreur les moindres défauts dont elle était plus touchée que de ses maux mêmes, elle adora la main de Dieu qui la frappait, comme si elle l'eût couronnée. Le pardon qu'elle obtenait lui était comme un nouveau lien qui l'attachait à la croix. Après avoir souffert par justice elle voulait encore souffrir par reconnaissance. Elle ne se contentait pas d'avoir apaisé la colère de Dieu, elle voulait mériter sa miséricorde. Quand elle n'eût pas eu besoin de sa-

tisfaire à Jésus - Christ , elle eût voulu lui ressembler , et souffrir par charité , quand elle n'aurait pas dû le faire par obligation. C'est dans cette vue qu'elle se redisait si souvent à elle-même : *Ou souffrir , ou mourir* ; pour dire qu'il n'y avait que la mort qui pût interrompre le cours de sa mortification et de ses souffrances. Telle fut l'ardeur de ses désirs. Il me reste à vous faire voir quelle fut la grandeur de ses promesses.

TROISIÈME PARTIE.

Il semble d'abord , messieurs , qu'il n'est pas de la grandeur et de la majesté de Dieu de promettre à l'homme , parce qu'étant infiniment puissant , et par conséquent infiniment libre , il rétrécirait son pouvoir et se donnerait des lois à lui-même. Il semble aussi qu'il ne soit pas de la sagesse de l'homme de promettre à Dieu , parce que , lui devant tout et ne pouvant rien sans lui , il est , ou inutile de s'engager à lui rendre ce qu'on ne peut lui refuser , ou téméraire de lui promettre ce qu'on ne peut exécuter sans son secours. Cependant l'Ecriture sainte nous enseigne qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de promettre , parce qu'il n'appartient qu'à lui de donner ; que comme il nous détourne du mal par les menaces de ses châtimens , il veut nous exciter au bien par le désir de ses récompenses , et qu'il est enfin de sa grandeur de montrer que , comme il est juste dans ses jugemens et saint dans ses œuvres , il est aussi fidèle dans ses promesses. La même Ecriture nous enseigne qu'il est bon à l'homme de s'engager et de se dévouer à Dieu ; que le plus grand hommage que la créature puisse lui rendre , c'est de lui consacrer sa liberté et de se lier à son service , en s'imposant une heureuse nécessité de lui obéir et de lui plaire , et qu'on est d'autant plus parfait , qu'on aime plus la perfection , et qu'on s'oblige davantage à la chercher et à la suivre.

C'est sur ce principe que sainte Thérèse voulut s'unir étroitement à Dieu par les vœux et par les promesses qu'elle lui fit. Jamais vierge chrétienne ne s'est donné tant d'engagement à la piété , et ne s'en est si fidèlement acquittée. Commencerai-je par ces vœux , qui sont des règles de perfection que s'imposent ceux qui veulent suivre les conseils évangéliques ? Y eut-il jamais un plus grand détachement que le sien , de tout ce qui regarde les biens du monde ? La pauvreté ne lui parut point entière , si elle n'était extrême ; la providence de Dieu lui semblait toujours trop prompte à la secourir ; la charité des fidèles lui était à charge ; et souvent elle crut avoir beaucoup de superflu , parce qu'il ne lui manquait rien du nécessaire. Avec quel courage établit-elle une partie de ses maisons sur le seul fond de la Providence ; soigneuse d'y entretenir la discipline , sans se mettre en peine d'y assurer du revenu , craignant moins la nécessité que l'abondance , et s'élevant au-dessus des prévoyances inquiètes de l'avenir , qui font qu'on se jette dans la distraction et dans la dépendance du monde , et que bien souvent

on est abandonné de Dieu , parce qu'on cherche trop les secours et les assistances des hommes ?

Avec quelle sévérité défendit-elle qu'il y eût rien dans les bâtimens de son ordre qui ressentît la vanité , souhaitant , par un zèle semblable à celui de son père Elie , que le feu du ciel , qui doit un jour consumer ce vaste univers , tombât par avance sur ces édifices orgueilleux pour les ruiner jusqu'aux fondemens , et ne laissât dans les appartenances du Carmel aucune trace d'une grandeur et d'une magnificence séculière ? combien de fois a-t-elle refusé les biens de ces personnes vaines et indiscrètes , qui appauvrirent leur maison pour enrichir les monastères , et qui , donnant à des étrangers ce qui appartient à leur famille , sous prétexte d'exercer la charité , renversent toutes les règles de la justice ? Avec quelle confiance et avec quelle joie recevait-elle des filles pauvres , lorsqu'elle remarquait en elles un désir sincère de servir Dieu , cherchant l'édification , non pas l'utilité ? examinant la vertu , non pas les biens de celles qui se présentaient ? Aussi condamna-t-elle toujours ces religieuses intéressées , qui se défiant de la bonté de Dieu , font une espèce de trafic de la religion , refusant les pauvres , exigeant trop des riches ; comme s'il était permis de faire perdre aux unes leur vocation , et de la faire acheter aux autres.

Son obéissance ne fut pas moins exacte que sa pauvreté. C'est le défaut de la plupart des hommes , et plus encore de ceux qui se piquent d'être spirituels , d'abonder en leurs sens et de trop s'arrêter à leurs propres lumières. On veut être dévot selon son humeur , on veut marcher dans les voies qu'on s'est faites soi-même. Tel qui se plaît à l'oraison , se contente de lever ses mains oisives au ciel , et regarde comme une distraction toutes les œuvres d'une charité qui lui paraît tumultueuse ; tel qui s'est destiné à l'action , regarde l'oraison comme un amusement d'esprit et une oisiveté pieuse de gens qui ne savent être bons que pour eux-mêmes. Ainsi chacun demeure satisfait de soi ; et dans le dessein où il est de faire le bien , se réserve au moins la liberté de choisir le bien qu'il veut faire. Thérèse au contraire réduisit toute sa perfection au seul point de l'obéissance. Elle chercha dans sa dévotion , non pas ce qui la contentait , mais ce qui lui était imposé.

Elle se conduisit , non pas par les chemins qui lui plaisaient davantage , mais par ceux que Dieu lui avait tracés et que ses supérieurs lui faisaient connaître. Est-elle appelée à la contemplation ? elle prend l'essor et va se perdre heureusement dans l'abîme des grandeurs et des perfections de Dieu ; est-elle rappelée de ces élévations ? elle descend jusqu'aux moindres offices d'une piété commune ; faut-il augmenter ses mortifications ? elle redouble son courage ; faut-il les multiplier ? elle sacrifie son amour-propre ; veut-on qu'elle agisse ? elle se prépare au travail ; veut-on qu'elle souffre ? elle se

détermine à la patience. Toujours prête à tout ce qu'on lui ordonne, tranquille dans ses occupations, occupée dans sa retraite, humble dans les grandes choses, grande dans les petites, et joignant surtout à la pureté de ses intentions le mérite de l'obéissance.

Que dirai-je de cette pureté qu'elle conserva avec tant de soin et tant de précaution ? Depuis qu'elle se fut promise à Jésus-Christ elle ne chercha plus qu'à lui plaire ; les moindres attachements aux créatures lui parurent des infidélités punissables. Elle examina jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur et y étouffa jusqu'aux affections qui pouvaient paraître les plus innocentes. Tantôt elle déclare qu'elle n'aime ni le monde ni ce qui est dans le monde ; que Dieu seul est tout son bonheur et toute sa joie, et que tout le reste lui est une croix. Tantôt elle fait voir, par les règles d'une sainte amitié qu'elle prescrit, combien elle est éloignée d'en avoir, que dans la vue de son salut et de Dieu même. C'est ainsi qu'elle observe les promesses qu'elle fit, lorsque Jésus-Christ la choisit pour lui, et qu'elle choisit Jésus-Christ pour elle. C'est là l'état des plus saintes âmes. Mais ce n'est pas assez pour Thérèse que ces engagements communs, la charité lui inspire le plus hardi et le plus noble dessein qu'on ait jamais imaginé pour la perfection évangélique.

Elle s'engagea par une promesse solennelle de faire toujours ce qu'elle croirait être de plus parfait et de plus agréable à Dieu. Elle savait ce que Jésus-Christ nous enseigne : Qu'il ne suffit pas d'avoir une justice commune, qu'il faut en avoir une qui soit abondante. Elle savait que saint Paul nous exhorte à nous porter avec une sainte émulation aux dons qui sont les plus sublimes. Ce fut dans cet esprit qu'elle s'obligea d'entreprendre, non-seulement ce que la loi commande, mais encore tout ce que la charité suggère. Pénétérée de la grandeur et de la pureté de Dieu, elle cherche dans le culte qu'elle lui rend tout ce qui peut contribuer le plus à sa gloire. Des conseils elle se fait des commandements. Ces pratiques évangéliques, qui sont si fort au-dessus de nous, deviennent ses devoirs et ses exercices ordinaires. Elle tire des vertus chrétiennes tout ce qu'elles ont de plus noble et de plus parfait ; elle porte la charité jusqu'à l'union intime avec son époux ; l'humilité, jusqu'à l'anéantissement d'elle-même ; la pauvreté, jusqu'à l'entier dépouillement des biens et du désir de les posséder ; la chasteté, jusqu'au crucifiement continuél de sa chair ; l'obéissance, jusqu'au renoncement à ses volontés et à ses lumières.

Que ne puis-je vous la représenter ici telle qu'elle était ! grande par ses actions, plus grande par ses motifs ; réglant son courage, non pas sur des possibilités humaines, mais sur la confiance en la protection divine ; s'animant par des difficultés, espérant même contre toute espérance ; discernant le bien

d'avec le bien, et la vertu d'avec la vertu, pour s'arrêter toujours à la plus parfaite, et cherchant à se distinguer dans le service de Dieu par les grands mouvements de son cœur et par les actes d'une charité sans mesure et sans bornes. Ce n'était pas assez pour elle d'aspirer à la perfection, elle y voulut engager les autres en leur communiquant son zèle, et c'est dans ce dessein qu'elle s'appliqua à établir la réforme de son Ordre, et à réparer les brèches que le temps y avait faites.

Telle est la condition déplorable des hommes même les plus saints, qu'ils perdent presque toujours de leur première pureté à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. Soit l'instabilité naturelle de l'esprit humain, qui est toujours dans le mouvement, et qui ne peut se soutenir longtemps, sans un grand travail, dans le même état de vertu ; soit le poids de la nature, qui, par des relâchements imperceptibles, porte sans cesse au dérèglement ; soit un jugement visible de Dieu, qui punit les négligences et les infidélités des particuliers, par l'affaiblissement de la discipline commune ; soit l'envie des démons qui aiment à troubler le repos de ces maisons de retraite et de silence, qui sont comme des asiles publics, où se sauvent des âmes choisies, pour marcher dans la voie étroite, et pour se séparer de la contagion et du commerce du monde. Quoi qu'il en soit, le temps emporte jusqu'à la force et à la ferveur de la piété, et la charité venant à se refroidir dans les établissements les plus saints, il s'y fait un mélange du monde et de la religion, de la cupidité et de la charité, des affections séculières et des obligations chrétiennes. Grâces soient rendues à Jésus-Christ qui suscite de temps en temps certaines âmes généreuses, qui renouvellent la ferveur des anciens instituts, et qui les ramènent au point de leur première vocation, en rallumant le feu divin que l'esprit du siècle y avait presque éteint.

Voilà ce qu'entreprit sainte Thérèse ; ouvrage plein de difficultés qui paraissaient insurmontables : ceux qui devaient l'assister lui résistent ; les puissances temporelles et spirituelles s'unissent contre elle ; toute l'Espagne se soulève ; des mémoires sanglants la déchirent de toutes parts ; on la regarde comme une femme inquiète et dissimulée qui veut se faire un nom par une entreprise hardie, et abuser le public par des apparences de piété. Les politiques s'imaginent qu'elle couvre d'autres desseins dont il faut arrêter le cours, et lui font un crime d'Etat de ce projet de religion ; les sages croient lui faire grâce de juger qu'elle est séduite par l'esprit d'erreur, et que sans dessein de tromper autrui, elle se trompe sans doute elle-même. Les plus pieux déclament contre elle ; les chaires et les assemblées retentissent de ces murmures.

La piété s'arme contre la piété, et le zèle contre l'innocence. Que fera cette grande âme ? Rien ne la rebute, elle souffre, elle espère, elle adore les jugements de Dieu, elle

consulte ses volontés, elle attend les effets de ses promesses, heureuse si par ses soins, par ses travaux, et par sa mort même, elle peut relever les ruines du Carmel, cette montagne autrefois si sainte, si elle peut être cette pierre de fondement sur laquelle doit porter tout le faix de ce nouvel édifice ! Heureuse de pouvoir former des épouses fidèles à Jésus-Christ, en qui le monde soit crucifié, et qui soient crucifiées au monde, qui marchent à grands pas dans les voies de Dieu; et ne comptant pour rien tout le chemin qu'elles ont fait, ne pensent qu'à celui qui leur reste à faire; qui suivent partout l'Agneau, soit qu'il les mène sur le Thabor, soit qu'il les conduise sur le Calvaire, qui se disposent à l'oraison par la mortification, et qui soutiennent leur mortification par l'oraison; toujours appliquées à se perfectionner dans leur vocation; régulières par réflexion, non par coutume; aussi ferventes à la fin que si elles ne faisaient que commencer; aussi fermes au commencement, que si elles avaient longtemps continué; qui ne négligent pas les petites choses, et qui embrassent les grandes avec courage, et qui faisant tout ce qu'elles peuvent, s'imaginent toujours qu'elles n'ont rien fait !

Puisse cette ferveur de Thérèse passer jusqu'à sa dernière postérité ! Que le Carmel qu'elle a cultivé soit toujours vert et toujours fleuri, malgré les hivers et les refroidissements de la charité dans ces derniers siècles ! Que ses intercessions puissantes, et ses exemples encore vivants, entretiennent ce qu'elle a établi par ses soins et par ses travaux ! Que la gloire et les richesses qu'elle a amassées dans sa maison n'en sortent jamais, et que sa justice demeure jusqu'à la fin des siècles, afin que Dieu soit glorifié dans l'Eternité, où nous conduise le Père, le Fils, etc.

SERMON XVI.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CHARLES,

Prêché à Paris dans l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, l'an 1684.

Suscitabo super oves meas Pastorem unum qui pascat eas.

Je susciterai pour la conduite de mes brebis un pasteur qui les nourrira (Ezéch., ch. XXXIV).

C'est ainsi que Dieu parle par la bouche d'un de ses prophètes, en un temps, où la crainte du Seigneur et le zèle de la loi de Dieu, étaient presque effacés dans le cœur de ceux qu'il avait chargés de la conduite de son peuple : *Malheur*, disait-il, *à ces pasteurs qui abandonnent leurs brebis, qui se nourrissent de leur lait, qui se couvrent de leur toison, qui choisissent pour eux ce qu'il y a de beau et de gras dans le troupeau, et qui, destinés à un ministère public, ne cherchent que leur utilité particulière ! Malheur à ceux qui ne raffermissent pas ce qui est faible, qui ne lient pas ce qui est rompu, qui ne cherchent pas ce qui se perd, et qui deviennent les tyrans de ceux dont ils devraient être les pères ! Du milieu de ces ana-*

thèmes, il s'élève une voix de douceur et d'espérance : *Je me prépare un serviteur fidèle, et je tirerai du sein de ma providence, un homme qui reformera ces abus, et qui pourvoira à toutes les nécessités de mon peuple.*

Ne vous semble-t-il pas, messieurs, que cette prophétie s'est accomplie en ces derniers temps, et que Dieu, à qui tout est clair et tout est présent, et qui perce l'obscurité des siècles d'un rayon de sa lumière éternelle, a voulu nous représenter ce pieux et charitable pasteur, qu'il destinait à être le réformateur et le soutien de son Eglise ? Dans un temps où la charité non-seulement de plusieurs, mais de tous, était refroidie, où le Fils de l'Homme n'eût plus trouvé de foi en Israël, où les devoirs de la piété chrétienne étaient abolis ou négligés, où les vices étaient devenus les mœurs des chrétiens, et où l'Eglise affligée ne pouvait plus souffrir ses maux, et n'osait espérer les remèdes; dans un temps où les peuples languissaient faute d'instructions et de bons exemples, où les évêques ne retenaient de toutes leurs fonctions, que la fierté du commandement et de l'empire, et où les hérésies naissantes se justifiaient par la corruption du clergé et par les dérèglements des ecclésiastiques, et passaient du mépris des prêtres de Jésus-Christ, au mépris de son sacerdoce.

Ce fut alors que le ciel fit naître saint Charles pour rallumer le feu du sanctuaire, pour remettre en vigueur la loi de Dieu, et pour renouveler son alliance avec son peuple. On vit en lui tout ce que l'Eglise a de grand : dignité d'archevêque et de cardinal; autorité du souverain pontife Pie IV, son oncle; charges, honneurs, administration des affaires. On vit en lui tout ce que l'Eglise a de saint : éminence de piété, ardeur de zèle apostolique, austérité de vie pénitente. Esprit-Saint, qui formiez dans son cœur ces nobles mouvements d'une charité vigilante, ingénieuse, libérale; vous qui mettiez sur ses lèvres ces paroles d'esprit et de vie, qui portaient dans le fond de l'âme des désirs sincères de conversion et de pénitence; vous qui ramollissiez devant lui les duretés des cœurs obstinés, et qui aplanissiez les hauteurs des esprits superbes; vous qui lui inspiriez les moyens dont il s'est servi pour retracer l'image de la discipline chrétienne, telle qu'elle fut tracée autrefois par la parole vivante et efficace de Dieu, dans votre primitive Eglise : faites qu'étant touché moi-même du récit que je fais de tant de vertus, j'excite dans mes auditeurs une sainte ferveur qui les porte à imiter de si grands exemples; c'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

Tout prêtre, disent les Pères, est fait pour le peuple; tout pontife, dit l'Apôtre, étant pris et choisi d'entre les hommes, est établi par les hommes, afin de les porter à Dieu en leur montrant par leurs actions la voie du salut, s'ils s'en éloignent; en leur enseignant

leurs devoirs, s'ils les ignorent; en leur apprenant à secourir leurs frères, s'ils les abandonnent (*Hebr.*, V). Il faut donc qu'un pasteur évangélique ait ces trois qualités essentielles à son ministère : Une *vie pure*, une *doctrine saine*, et une *charité fervente*. Or, quel saint a possédé ces qualités avec plus d'éclat et de perfection que saint Charles ? Il s'est regardé par son élévation, comme le modèle des autres; il s'est considéré par sa dignité, comme le docteur et le maître des ignorants. Il s'est regardé par ses richesses comme le père des pauvres, et pour recueillir tout mon dessein, et tout le caractère de saint Charles en peu de mots : 1° Il a édifié son peuple par ses exemples; 2° il l'a réformé par ses instructions; 3° il l'a nourri par ses aumônes. Voilà tout le sujet de ce discours, si vous m'honorez de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE

Ce n'est pas sans raison que l'apôtre saint Paul donne aux évêques appelés au gouvernement de l'Eglise de Dieu, pour la première et plus nécessaire qualité, celle d'être irrépréhensibles (*I Tim.*, III), et que les saints canons défendaient d'ordonner ceux qui par quelque péché public, ou par une suite de mauvaise vie avaient scandalisé leurs frères, quelque désir qu'ils eussent de travailler à leur salut, et à la conversion des autres. Ils voulaient que l'innocence fût le degré pour monter à l'épiscopat; ils craignaient que le souvenir et la connaissance des faiblesses des supérieurs, ne diminuât le respect qu'on doit avoir pour leur dignité et pour leur personne; ils ne croyaient pas qu'ils eussent toute la liberté de reprendre ceux qui tombaient dans les mêmes fautes qu'ils avaient commises, et ils étaient convaincus que Dieu ne souffrait auprès de ses autels ni de vie impure ni de réputation décriée, et que pour servir dignement l'Eglise, il fallait auparavant, chacun selon son état, l'avoir édifiée.

C'est ce que saint Charles a observé. La sagesse, la modestie, la religion, semblaient lui être naturelles : dresser des chapelles, orner des autels, chanter les cantiques du Seigneur, imiter les cérémonies du saint sacrifice, étaient les divertissements de son enfance et les présages de sa piété. Ses premières vues furent des vues d'ordre et de discipline, et on lui entendit souvent dire au milieu des jeux innocents de l'enfance : *J'ordonne, je règle, j'arrange le monde*. Qu'il est vrai ce que le Sage nous enseigne, qu'on connaît les progrès que doit faire l'homme, par les inclinations de son enfance (*Prov.*, II), et qu'il était aisé de conjecturer qu'il se formait un esprit noble, capable un jour du talent qu'on lui a vu exercer depuis, d'ordonner des lois, de réformer le clergé, d'arrêter la licence et l'iniquité, de prescrire des bornes aux juridictions, d'être l'arbitre des souverains dans leurs différends, et d'établir partout la justice et la discipline.

Il se destine au service des autels, et s'y

prépare par les sacrements, qui sont les sources salutaires des consolations de son âme, par la prière, où il reçoit les lumières de la vérité, par une pureté à l'épreuve des tentations de la jeunesse et des premiers bouillons du sang, par un attachement inviolable aux lois de l'Eglise et par une charité libérale pour les pauvres. A peine est-il sorti de l'enfance, que, par la mauvaise coutume du siècle, il se trouve chargé d'une abbaye et devient lui-même l'administrateur des revenus ecclésiastiques; avec quelle gravité remonte-t-il à son père qu'il ne fallait pas employer un bien sacré à des usages profanes; que les richesses de l'Eglise ne devaient pas entrer dans le partage d'une famille; qu'il n'était pas permis d'élever sa maison sur les ruines du sanctuaire, et d'enrichir ses enfants des larcins que l'on fait aux pauvres.

C'est à vous que j'adresse ce discours, pères ambitieux et avarés, qui par vos soins et par vos intrigues procurez des bénéfices à vos enfants, à peine encore raisonnables; qui regardez une abbaye, non pas comme une charge, mais comme une fortune domestique; qui mettez la main sur ce fonds sacré, d'où vous croyez pouvoir tirer de quoi fournir à votre jeu et à vos plaisirs; qui faites servir le patrimoine de Jésus-Christ au luxe de vos femmes et de vos filles orgueilleuses; qui entretenez l'ambition et la vanité, et peut-être les débauches de vos aînés, par les épargnes et par les bénéfices de vos cadets, et qui abusez du bien des pauvres, jusqu'à ce que vos enfants soient en âge de vous en empêcher, peut-être par l'abus qu'ils en font eux-mêmes.

Avec quelle sagesse saint Charles ménage-t-il ce premier bien dont il jouit : il ne veut pas qu'il soit confondu avec le bien paternel; il ne peut se résoudre à le confier à des mains étrangères, quoique fidèles, et comme il en est responsable, il en veut être lui-même le dispensateur. Mais son exactitude va plus loin : il considère ses devoirs, et ne croit pas en être quitte pour porter dans ses habits quelques marques de sa profession; pour réciter négligemment quelques prières et se mêler après dans toutes les conversations mondaines, et pour recevoir tous les ans les revenus de son bénéfice; il s'exerce dans les vertus et dans les fonctions de son ordre, et il oblige par ses discours et par ses exemples ses religieux à se réformer, et à vivre dans la rigueur de leur institut. Sa vertu, au défaut de son âge, lui donne toute l'autorité dont il a besoin pour instruire; et tout enfant qu'il est, il enseigne aux vieillards la perfection de la vie monastique.

Telle était la disposition de son âme, lorsque Dieu le mit tout à coup à une épreuve capable de renverser une jeune vertu et d'ébranler la plus ferme constance. Que vous imaginez-vous, messieurs, quelque révolution de fortune? il tient à Dieu, et nul accident ne peut l'abattre; la mort d'un

père ? le sage, dans ses douleurs, ne s'afflige pas avec excès, comme ceux qui n'ont point d'espérance; les traits d'une sanglante médisance ? il sait déjà que ceux qui vivent saintement en Jésus-Christ sont exposés à cette sorte de persécutions et de souffrances; quelque maladie qui le gêne et le tyrannise ? l'image de Jésus-Christ souffrant, qu'il a toujours devant ses yeux, dans les plus grands maux soutient et fortifie sa patience. Quelle est donc cette épreuve à laquelle il est si difficile de résister ? c'est la prospérité. Il se trouve presque au même temps, cardinal, archevêque, premier officier du saint-siège, seconde tête du monde chrétien, et, pour dire tout en un mot, neveu d'un pape.

Ce n'est pas mon dessein de louer ici ces choix inspirés par la chair et le sang, et non pas par le Père céleste. L'Eglise n'a que trop gémi sous cette pernicieuse coutume; et l'on n'a que trop vu les chefs de la religion, plus soigneux d'agrandir leur famille que d'étendre le royaume de Jésus-Christ, faire asseoir leurs neveux à la droite du saint-siège, sans examiner leur vocation ni leur mérite; leur donner en proie les richesses ecclésiastiques, et s'empresser plus pour les faire héritiers de leurs biens et de leur grandeur, que successeurs de leur sacerdoce. Nous ne craignons pas de le dire, sous un pontife (Innocent XI) en qui la grâce étouffe les sentiments de la nature, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, ne reconnaît pour parents que ceux qui font la volonté de son Père; qui n'a pour maison que l'Eglise que Dieu lui a confiée, et qui n'emploie les trésors de Jésus-Christ que pour la gloire de son nom et pour la défense de son empire.

Mais, quelque intérêt de sang et de parenté qu'il y eût dans l'élévation de saint Charles, ces biens et ces dignités qu'il recevait, tombaient sur la vertu et sur le mérite. La providence de Dieu se servait de l'ambition des hommes pour l'accomplissement de ses desseins; et ce jeune prélat, redressant par sa piété ce qu'il y avait d'humain dans les projets et dans les affections de ses proches, par le bon usage des grâces qu'il avait reçues, faisait pardonner la précipitation qu'on avait eue à les lui donner.

Représentez-vous donc un jeune homme de vingt ans au milieu des vanités et des délices; y renoncer courageusement, dans un âge où les passions se débordent et s'excitent incessamment par l'inclination jointe à la facilité de les satisfaire; dans une cour où la pompe, la vanité et toute la dissolution des cours séculières s'était introduite; dans un siècle où le vice avait perdu la timidité et la honte qui lui est naturelle, et où la vertu passait pour préoccupation et pour faiblesse; dans une fortune où il n'aurait trouvé que trop de flatteurs et d'approubateurs de ses propres vices: sous un pape qui le chérissait tendrement, et qui, tout occupé de la gloire de sa maison, songeait plus à le rendre grand qu'à le rendre saint; et cependant, rempli de l'Esprit de Dieu et

fortifié par sa grace, conserver la modération dans sa jeunesse, l'humilité dans les louanges; l'austérité dans les délices; la piété et l'affection à la prière, dans l'embaras de la cour et des affaires; le mépris et l'aversion du monde, parmi tout ce qui peut le rendre agréable à ceux qui l'aiment.

Dieu le sauve par les mêmes voies par lesquelles la plupart des hommes se perdent. Il y a des vertus faibles qui ne se soutiennent que par les disgrâces; des humilités qui se perdraient, si elles n'étaient humiliées; des régularités qui s'écarteraient du droit chemin, si Dieu ne leur mettait comme une haie d'épines, pour les retenir dans leurs limites; des miséricordes qui s'endurciraient, si elles n'étaient attendries par le souvenir de quelques misères. Dans l'adversité, l'âme tout entière se réunit et se resserre: on cherche dans la piété des consolations qu'on ne pourrait trouver ailleurs, et l'on a recours à Dieu par nécessité, quand on est rebuté du monde. Mais il y a des vertus fortes, que Dieu met dans les occasions, qui s'élèvent par leurs contraires, qui plantent la croix de Jésus-Christ dans les lieux mêmes où le monde sème ses fleurs. Dans la prospérité, l'âme est dissipée par les objets, l'esprit et le cœur ordinairement se corrompent, et c'est comme un prodige de la grâce, que d'y conserver la sagesse et l'humilité. Ainsi la grandeur de ce jeune prélat ne fait qu'augmenter en lui le désir passionné qu'il a de servir l'Eglise (*Psal. LXX*).

Lorsqu'on lui porte la nouvelle de l'exaltation de son oncle, donne-t-il des marques d'une joie vaine et indiscrete ? va-t-il recueillir les acclamations et les louanges de la multitude ? s'occupe-t-il, dans son esprit, des idées agréables de sa fortune ? court-il à Rome se placer auprès du saint-siège, et prendre possession du crédit qu'il y doit avoir ? Il se retire en lui-même, il a recours aux sacrements, il court se jeter aux pieds de Jésus-Christ humilié dans l'eucharistie. C'est là qu'il fortifie son esprit contre les tentations de l'orgueil ou des flatteries du monde; c'est là qu'il prend des forces pour résister au torrent de la coutume; c'est là qu'il recueille les grâces qui le soutiennent contre l'éclat des honneurs, et les charmes de la volupté et de la gloire qui auraient pu le séduire. Quel fut son détachement, lorsque, pour ne rien retenir qui ressentît encore le monde, il quitte jusqu'au nom et aux armes de sa maison : armes qu'on met sur le frontispice des palais; qu'on fait graver sur les métaux les plus précieux; qu'on pose jusque sur les autels et sur les tabernacles du Dieu vivant, pour consacrer la vanité et pour éterniser la mémoire des hommes. Quelle fut sa constance à la mort du comte Frédéric, son frère, lorsque, porté par toutes les raisons que le sang et la nature peuvent inspirer, à recueillir la succession et les espérances d'une maison dont il était devenu le chef et qu'il pouvait élever par quelque illustre alliance, il se fit aussitôt ordonner prêtre, pour s'imposer une heu-

reuse nécessité de ne pouvoir être qu'à Dieu; et reçut par son ordination l'esprit de la prêtrise de Jésus-Christ, qui est un esprit de mort et de crucifiement au monde.

Mais quelles réflexions fit-il sur les dignités dont il se trouva pourvu presque malgré lui? S'il exerce l'office de grand pénitencier, il songe qu'étant chargé des péchés d'autrui, il devait l'être moins des siens propres; qu'étant préposé pour l'administration de la pénitence, il devait commencer à s'y condamner soi-même; et que, sur ce même tribunal où il jugeait les pécheurs, il devait être son propre juge. S'il est cardinal, il considère cette dignité comme une obligation d'avoir un zèle d'apôtre, non pas comme une occasion de paraître avec une magnificence de prince. Il regarde dans cette pourpre, non pas ce qu'elle a de commun avec celle des rois et des empereurs, mais ce qu'elle a de particulier avec celle de Jésus-Christ. Cette couleur de sang l'avertit d'être toujours prêt à mourir pour la cause de Dieu, ou du moins à marcher plus constamment que les autres hommes dans les vestiges sanglants de la passion de son Maître. S'il est favori du saint-père, il emploie son crédit à protéger la vertu opprimée, à mettre sur le chandelier le mérite inconnu ou négligé, à solliciter la réformation des mœurs, et la conclusion du concile de Trente, dont il exécutait par avance les règles et les ordonnances.

Qui ne sait les difficultés et les obstacles presque invincibles qui traversèrent le cours de ce concile? Les intérêts des rois, des empereurs et des papes mêmes; les artifices et les embûches des hérétiques, les jalousies d'autorité, inévitables dans le concours de tant de puissances; la prudence de la chair qui est opposée à la sagesse de Dieu; la crainte qu'avaient les grands d'être réduits à la loi et à la discipline; la guerre allumée entre les princes chrétiens: tout avait retardé les résolutions de cette sainte assemblée. Mais Dieu, qui se sert des conseils de la politique, des brigues, des passions et des adresses, comme d'autant de ressorts secrets et cachés, pour exécuter les desseins de sa providence éternelle, permettait ces interruptions et ces délais, pour conduire ce concile plus heureusement à sa fin, en le faisant comme revivre du temps de saint Charles, afin que le monde chrétien eût tout ensemble et l'idée et la pratique de la réforme.

Les Pères assemblés à Trente, sous les ordres du souverain pontife, donnaient des règles de bien vivre, saint Charles, à Rome ou à Milan, donnait des exemples d'une sainte vie. Pendant que ceux-là donnaient des leçons de réforme à ceux qui voulaient l'embrasser: celui-ci en se réformant lui-même ôtait tous les prétextes à ceux qui la refusaient; les uns montraient qu'il était juste, l'autre montrait qu'il était possible de vivre dans la sévérité des ordonnances canoniques. Le concile combattait l'hérésie et la dépravation des mœurs, par ses décisions

et par ses canons: saint Charles la combattait par ses jeûnes, par ses prières, par l'exemple d'une vie pénitente et austère; Dieu l'avait élevé comme un signal à tous ceux qui aimaient la correction des mœurs: aussi la propose-t-il à son peuple par ses instructions.

SECONDE PARTIE.

Comme la gloire et la beauté de l'Eglise consistent dans l'ordre et dans la discipline des mœurs des fidèles, la principale fonction de ceux qui la gouvernent, consiste à ramener les chrétiens à l'observance de la loi de Dieu et à la pratique de l'Evangile. Or, comme la correction et la censure supposent l'instruction et la doctrine, il faut que l'homme apostolique ait l'esprit éclairé, et qu'il éclaire l'esprit des autres, qu'il soit plein des vérités qu'il annonce, et que, pour détruire l'impiété, il dissipe auparavant l'ignorance.

Ce fut là toute l'application de saint Charles. Dès que Dieu l'eut appelé à la conduite du diocèse de Milan, il considéra ses devoirs, et il résolut de les remplir; il reçut la dignité, et il n'en fut pas ébloui; il vit le travail, et il n'en fut pas rebuté. Cette partie de l'Italie était depuis longtemps le théâtre d'une guerre sanglante et opiniâtre entre deux princes également puissants et ambitieux, qui entraînaient toute l'Europe dans leurs partis, et qui, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, avaient désolé cette malheureuse province, qui, non-seulement avait souffert tous les maux que produit la guerre, mais avait encore pris tous les vices des nations qui la lui faisaient. Tout ce que les armes ont d'injuste, de cruel et de violent s'y était répandu, et les mauvais exemples des soldats étaient devenus les coutumes des citoyens. Il n'y avait plus d'équité dans les jugements, plus de bonne foi dans le commerce, plus de fidélité dans les mariages, plus de concorde entre les habitants, plus d'amitié entre les proches, plus de respect pour les lois; peu de connaissance de la religion, et presque plus de pratique de piété.

Pour remédier à tant de dérèglements, il fallait un homme d'une vertu singulière, d'un courage invincible, d'une dignité éminente, qui fût capable d'attirer les âmes au bien, par la douceur de ses remontrances, et de les y porter par la sévérité de la censure et par la force de l'exemple. Tel était saint Charles, que Dieu avait élevé aux premières places de son royaume, afin que sa vertu eût plus d'éclat et plus d'efficacité pour la conversion des pécheurs et pour la réformation des fidèles. Il se regarda donc comme un ouvrier envoyé du père de famille pour défricher cette terre inculte. Il crut que Dieu l'avait mis là comme le Prophète (*Jerem., I*), pour arracher, pour détruire, pour dissiper, pour édifier, pour planter, et chercha dans la source des maux qu'il voyait, les remèdes pour les guérir.

L'éloignement des pasteurs avait donné occasion à ces désordres, il entreprend de

les reparer par une exacte résidence. Les églises étaient négligées, les évêques d'alors ou faisaient la cour aux princes par ambition, ou se la faisaient faire à eux-mêmes par orgueil. Ils jouissaient d'un malheureux repos au milieu de l'abondance et des richesses qui accompagnaient leur dignité; et, laissant errer leurs troupeaux au gré de leurs desirs, ils faisaient de l'épiscopat, contre toutes les règles de la religion, un honneur sans charge, un ministère sans travail. Les peuples n'étaient ni instruits, ni consolés, et Milan, depuis plus de quatre-vingts ans, n'avait vu aucun de ses archevêques. Laissons leurs cendres en paix, et ne flétrissons pas leur mémoire; quelque vertueux qu'ils fussent d'ailleurs, de combien de péchés étaient-ils complices.

Saint Charles veut remettre la discipline par sa vigilance. Eh! manquait-il de prétextes spécieux et même raisonnables de s'en dispenser? La coutume n'aurait-elle pas justifié son absence? son crédit auprès du saint-siège ne paraissait-il pas non-seulement utile, mais même nécessaire au bien de l'Eglise universelle? le renversement de la discipline de son diocèse ne lui donnait-il pas assez d'affaires à solliciter à la cour de Rome? n'avait-on pas besoin de l'exemple de sa piété et de sa modestie, dans un temps de correction et de réforme? le pape ne l'avait-il pas conjuré plusieurs fois de le décharger d'une partie du poids des affaires, et de lui aider à porter le faix du monde chrétien? Cependant rien ne l'arrête, il n'attend pas qu'un remords importun réveille enfin sa conscience, ou qu'un commandement du prince venant au secours de la loi de Dieu, le renvoie malgré lui dans son diocèse. Non, non, messieurs, il sait l'obligation indispensable de demeurer dans la place où la providence de Dieu l'a mis; il sait que l'épiscopat est un office de sollicitude et de travail; il sait qu'un étranger n'aura ni sa tendresse ni ses entrailles, et que, selon saint Paul, on peut avoir plusieurs maîtres en Jésus-Christ, mais non pas plusieurs pères; il sait l'impression que fait sur les brebis, la voix du bon et du véritable pasteur, et les fruits que produit la parole de Dieu, quand il la met lui-même en la bouche de ses ministres évangéliques.

Lorsque la plénitude des temps est venue (*Galat.*, IV), et que l'ordre marqué dans les décrets éternels, pour opérer le salut des hommes, est arrivé, Jésus-Christ, quittant le sein de son Père, où il habitait dans ses lumières éternelles, est descendu pour converser avec les pécheurs qu'il voulait sauver, avec les malades qu'il voulait guérir. Charles, à son exemple, descend du trône de son oncle, qui partageait avec lui non-seulement les soins, mais encore les honneurs du pontificat; et quitte, pour ainsi dire, le sein de sa gloire, pour venir instruire et convertir les âmes que Dieu a commises à sa conduite. Il ne se contente pas d'envoyer des ouvriers, il y va lui-même, parcourir ces lieux incultes, ces déserts

sauvages. Quelle paroisse n'a-t-elle pas visitée, instruite, réglée, secourue? quel rocher si inaccessible qu'il n'ait monté à la sueur de son front, pour y porter la semence de l'Evangile? quelle vallée si profonde où il ne soit descendu par les neiges, par les torrents, par les précipices; mortifié par ses jeûnes, fatigué par ses prédications, soutenu par sa charité et par son zèle?

C'est là que, brûlant de l'amour de Dieu, armé du glaive de sa parole, il écarte les erreurs et les profanes nouveautés qui allaient s'introduire dans sa province. Représentez-vous, messieurs, cet ange commis à la garde du paradis terrestre, tel que l'Esprit de Dieu le décrit dans le livre de la Genèse, avec un glaive de feu, qui se tourne d'un côté et de l'autre (*Gen.*, III), pour empêcher la race coupable d'entrer dans ce lieu de pureté et d'innocence, où l'homme avait trouvé son bonheur, et où Dieu même faisait ses délices. Tel parut saint Charles sur les limites de son diocèse. L'hérésie, après avoir ravagé la France et l'Allemagne, s'efforce d'entrer des deux côtés dans les Alpes. Ces montagnes inaccessibles ne peuvent arrêter la violence de sa course. Tout favorise son dessein; l'ignorance des prêtres, la grossièreté des peuples, la malice des temps, les vestiges des Vaudois qu'elle trouve sur son passage, et surtout les mauvaises mœurs qui sont des dispositions à de mauvaises créances. Elle se glisse par les détroits, elle parvient jusqu'au sommet, pour se précipiter dans ces heureuses campagnes, où la foi des Barnabé et des Ambroise était encore dans sa pureté; et pour aller ravager, si elle eût pu, cette sainte cité, où Jésus-Christ a mis le centre de sa religion et le trône de son Eglise.

Que fait saint Charles? il prend en main le glaive de la parole de Dieu qui tranche des deux côtés; il s'arme de toute l'ardeur de son zèle, et défend avec une vigilance incroyable les entrées de son diocèse. Tantôt il écarte cet homme ennemi, qui vient de nuit semer la zizanie dans le champ que Dieu lui a donné à cultiver; tantôt il foudroie ce corrupteur, qui vient autoriser ouvertement les relâchements, et introduire avec l'erreur le libertinage; tantôt il confond la vanité, qui veut montrer son esprit à soutenir une mauvaise doctrine, tantôt il tranche la curiosité qui prête l'oreille à des persuasions dangereuses; il écrit pour réfuter les uns, il prêche pour rassurer les autres. La foi triomphe, l'hérésie frémit et termine en grondant ses malheureuses conquêtes, sur les dernières limites de son diocèse.

Il n'eut pas moins d'application à régler le dedans, et à rétablir la discipline. Il commença par l'instruction et par la réformation de l'ordre ecclésiastique. Pour renouveler le troupeau, il crut qu'il fallait renouveler les pasteurs, et relever l'honneur et les fonctions du sacerdoce. Vous le savez, messieurs, les mœurs des fidèles dépendent ordinairement des mœurs des ecclésiasti-

ques qui les gouvernent ; et il est vrai ce que disait le Prophète, que *tel est le prêtre, tel est le peuple* (*Isa.*, XXIV). Comme naturellement on a du penchant à mal faire, on est bien aise de justifier le mal qu'on fait, par l'exemple de ceux qui doivent être les modèles des autres. On ne craint point d'être repris de ceux qui sont destinés à nous corriger, quand ils tombent dans les mêmes fautes que nous, et l'on se croit déchargé des devoirs de la religion, quand ceux qui la prêchent et qui l'enseignent, la négligent et la décrient.

Jugez donc, messieurs, du dérèglement des peuples, par celui du clergé. Au lieu des pasteurs, il n'y avait presque plus que des mercenaires. La prêtrise était devenue une dignité mondaine dans les grands, ou un métier dans les petits. L'avarice leur paraissait une prévoyance louable, le jeu perpétuel un passe-temps innocent, la paresse un repos convenable à leur profession, le concubinage un remède contre l'adultère. Leur grossièreté était parvenue jusqu'à se croire dispensés de confesser leurs péchés, parce qu'ils entendaient les confessions des autres. Ils ne voulaient ni savoir la loi de Dieu, ni la pratiquer, et laissaient douter aux gens de bien qui gémissaient de ces désordres, lequel des deux était plus blâmable du dérèglement de leurs mœurs, ou de l'ignorance de leurs devoirs.

Ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est que ces vices étaient invétérés, et que s'il n'était pas permis de les souffrir, il n'était presque pas possible de les corriger. Ce fut là le plus grand travail de saint Charles. Ecoutez, mes frères, et tremblez ici avec moi : Quand les personnes consacrées à Dieu ont une fois passé par-dessus les règles de leur profession, le retour est presque impossible. Ils sont plus instruits, et par conséquent plus coupables ; leurs péchés sont plus scandaleux, et par conséquent plus difficiles à réparer : ils devraient faire respecter la religion, ils la méprisent et la font mépriser aux autres ; ils sont plus obligés d'aller à Dieu, et ils sont frappés d'un plus grand aveuglement, quand ils s'en éloignent. En effet, on voit souvent par la miséricorde de Dieu, les gens du monde revenir de leurs égarements : pour les mauvais religieux et les mauvais prêtres, il faut un coup de sa main toute-puissante pour les ramener.

Saint Charles n'oublia rien pour les réformer et pour les instruire : exhortations, remontrances, prédications, synodes, conférences. Avec quelle éloquence leur montra-t-il qu'il faut entrer dans l'Eglise par une vocation divine, et non pas par des considérations intéressées ; que le sacerdoce de Jésus-Christ n'est pas un titre d'oisiveté, mais un ministère de soin et de travail pour l'Evangile ; que pour rendre leur dignité vénérable aux peuples, ils doivent la respecter premièrement en eux-mêmes, et que c'est en vain qu'ils entreprennent de réconcilier les autres avec Dieu, s'ils ne sont eux-mêmes bien avec lui, et si, comme ils sont les

sacrificateurs du Dieu vivant, ils n'en sont aussi les victimes.

Avec quelle force leur apprend-il de quelle conséquence est le salut d'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ ? quelle suite traîne ordinairement après soi la vie scandaleuse d'un mauvais prêtre ? de quel prix sont les mystères que Dieu a mis entre leurs mains pour en être les dispensateurs fidèles ; quel compte ils doivent rendre au souverain Juge, des âmes qui leur sont commises ; quelle doit être enfin la pureté d'un homme qui touche, qui consacre, qui distribue et qui reçoit tous les jours le corps et le sang de Jésus-Christ ? Avec quelle efficace leur enseigne-t-il que les revenus de leurs bénéfices ne sont pas institués pour fournir à leurs parents, ou pour agrandir leur famille ? Qu'ils sont scellés du sceau de la croix et de la charité de Jésus-Christ, que comme ils viennent des aumônes, ils doivent retourner en aumônes ; et qu'il n'est pas permis d'en faire des dissipations ou des acquisitions, et d'employer à des usages profanes le fruit de la piété des fidèles ?

Il les gagne par sa douceur, et les réduit par sa patience. S'il prêche, tous ses auditeurs sont attendris et fondent en larmes ; s'il écrit des lettres pastorales, on dirait que c'est la charité qui les a dictées ; s'il corrige, il touche les cœurs sans les attrister, ou s'il les attriste, c'est pour la conversion et la pénitence ; s'il punit, on voit au travers d'une juste sévérité, une tendresse paternelle. Cette bonté pourtant n'a rien de faible ; et le zèle, quand il a fallu, a pris la place de la patience. Rome l'a vu auprès du saint-siège sollicitant la réformation des grands, et tournant, pour ainsi dire, le glaive apostolique contre les cupidités invétérées de la cour. Milan l'a vu la foudre en main, briser l'orgueil de ses gouverneurs, lorsqu'ils osèrent s'opposer à la justice, ou violer les droits de l'Eglise. Combien de fois a-t-il éloigné des autels les prêtres qui scandalisaient l'Eglise de Dieu, et qui résistaient opiniâtrément à la discipline ? combien de fois, à l'exemple de Jésus-Christ, prenant le fouet en main, a-t-il chassé du temple ceux qui faisaient de la maison de Dieu une retraite de voleurs, ou une maison de mauvais commerce (*Joan.*, I) ? combien de fois a-t-il allumé le feu de son zèle contre ceux qui, brûlant du feu de leurs passions, osaient s'approcher des autels, et porter devant Dieu des encens étrangers et des feux profanes.

Mais il n'en vient à cette rigueur salutaire qu'après avoir épuisé toutes les adresses de la charité. Combien de larmes avait-il versées pour apaiser la colère de Dieu et pour obtenir la conversion de ses frères ! combien de nuits avait-il passées enveloppé dans la haire et dans le cilice, se mettant à la place du pécheur et se chargeant devant Dieu de sa pénitence ! combien de fois avait-il opposé sa libéralité à leur avarice, sa modération à leurs violences, sa pureté à leurs débau-

ches ! combien souffrit-il de persécutions et de peines pour la justice ! On prend son exactitude pour une indiscrète sévérité, on lui reproche d'introduire des nouveautés et d'imposer un joug insupportable à son peuple. Des prédicateurs le déchirent en pleine chaire. Ses accusateurs, par leur crédit, font censurer un de ses conciles provinciaux ; des prêtres, pour défendre leurs prétendues immunités, font pleuvoir une grêle de coups sur une croix qu'on porte derrière lui, qui lui sert de bouclier en cette rencontre. Un religieux, ou plutôt un démon, à la vue des saints autels, dans un temps de recueillement et de prière, dans sa propre chapelle, tire contre ce cœur sacré ses armes meurtrières. Où ne pénètre pas et que n'ose pas l'impiété quand on veut la réduire à la discipline ? Que dis-je ? l'ange qui veillait à sa conservation, au bonheur de l'Eglise, arrêta le coup : le feu, comme parle l'Ecriture (*Sap.*, XVI), oublia sa force et perdit sa vertu en faveur du juste, et ce plomb fatal, sans effet, alla tomber aux pieds du saint archevêque.

Il passe par dessus tous ces obstacles avec une fermeté et une immobilité d'esprit admirable ; on eût dit que Dieu l'avait rendu une colonne de fer et un mur d'airain, pour résister à tous ceux qui s'opposeraient au dessein qu'il avait de rétablir la pénitence. Dieu donna par ses soins une face nouvelle à son Eglise ; les religieux, qui n'avaient auparavant que l'habit de leur profession, reprirent l'esprit de leurs premiers pères. Les maisons des vierges chrétiennes, auparavant sans clôture et sans régularité, devinrent des jardins clos et des fontaines scellées sous la garde du divin Epoux. Les prêtres qui avaient négligé la grâce de leur vocation, et qui avaient servi de scandale à leurs frères, devinrent les instruments de leur conversion, entre les mains de saint Charles. Les séminaires se peuplèrent d'une race nouvelle d'ouvriers évangéliques, qui rallumèrent la ferveur de la piété dans toute l'étendue du diocèse. Les brebis revinrent dans le berceau ; les enfants furent éclairés des vérités chrétiennes ; le peuple devint sage et pieux comme le prêtre ; le luxe fut aboli ; les mauvaises coutumes comme arrachées ; la noblesse se remit dans la piété, les sujets dans l'obéissance, les supérieurs dans la charité, les serviteurs dans la fidélité pour leurs maîtres, et tout le Milanais devint une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple acquis par les soins et par les travaux de son archevêque.

De quoi croyez-vous qu'il nourrit ces âmes ainsi disposées ? est-ce de ces dévotions superficielles qui retranchent à l'extérieur quelques airs mondains et qui laissent au cœur la liberté de ses désirs ? est-ce de ces spiritualités subtilisées, qui s'exhalent en pensées frivoles et en expressions mystiques ? est-ce de ces doctrines et de ces traditions humaines qui accoutument à excuser et à souffrir les péchés, et non pas à les combattre ? C'est de l'ancienne vérité de l'Eglise. Il a su dé-

mêler ce qu'un vain usage a introduit parmi les fidèles, de ce que la pure doctrine des saints avait établi dans tous les siècles, et, remontant à ces premières sources qui ont répandu les eaux de la vérité dans le christianisme, pour les faire couler de nouveau sur son peuple, il a pris pour règle de la conduite de l'Eglise l'Eglise même et les saintes ordonnances qu'elle a établies dans ses anciens conciles, et qu'elle a renouvelées dans celui de Trente. Avec quel soin les a-t-il fait exécuter dans son diocèse ! C'est par elles qu'il a fait refluer la pénitence ; c'est par elles qu'il a comme replanté la religion dans les cœurs, remis les autels en vénération, le sacerdoce en honneur et en dignité ; c'est par elles qu'il a réveillé le zèle des pasteurs endormis, et qu'il a formé tant de bons prélats et tant de saints prêtres, qui vont travailler à toute heure à la vigne du Seigneur.

Peuples chrétiens, soit de la ville ou de la campagne, ne dites plus que vous manquez et d'instructions et d'exemples ; n'excusez plus votre ignorance par celle des ecclésiastiques qui vous gouvernent ; ne prenez plus pour prétexte de vos duretés leur avarice ; ne cherchez plus à autoriser par leur oisiveté votre nonchalance. Saint Charles les a corrigés de ces défauts : accusez-vous vous-mêmes de l'aversion que vous avez à guérir, de la paresse de recourir au médecin, du peu de profit que vous faites de l'Evangile qu'on vous annonce, du peu de soin que vous avez d'écouter les conseils des fidèles ministres de Jésus-Christ. Saint Charles a nourri son peuple de ces mêmes vérités, mais il l'a encore nourri de ses aumônes ; c'est ce qui me reste à vous montrer.

TROISIÈME PARTIE.

Rien n'est si convenable à ceux que Dieu élève à la dignité de son sacerdoce que la miséricorde et la libéralité envers les pauvres. Ils sont ministres de l'Eglise, ils doivent prendre ses mœurs et la gouverner selon son esprit. L'Eglise est née dans la pauvreté de Jésus-Christ, elle a dit par la bouche de ses premiers Pères qu'elle n'avait ni or ni argent (*Act.*, III). Ses richesses sont sa foi, sa patience, ses sacrements, ses vérités et ses espérances éternelles. Il est donc du devoir des prêtres de Jésus-Christ, et plus encore des évêques, d'amasser les biens spirituels, comme le fonds naturel de leur ministère, et de regarder les biens temporels comme un fonds étranger, qui n'est dans leurs mains que pour passer dans celles des pauvres. De plus, ils tiennent la place de Jésus-Christ parmi les fidèles, et doivent par conséquent se conformer à ses exemples. Or, Jésus-Christ nous a tout donné et s'est donné lui-même à nous ; il est venu consoler des malheureux, guérir des infirmes, soulager des pauvres ; il a donné de temps en temps des marques de sa grandeur, mais il n'a cessé de faire paraître sa bonté.

Ceux donc qui sont les chefs de sa religion doivent le représenter, non pas tant en imitant son autorité qu'en exerçant ses miséricordes ; car en vain se glorifient-ils d'être

les successeurs de sa puissance, s'ils ne le sont de sa charité. D'ailleurs les évêques sont proprement les pères des peuples, non-seulement pour les instruire, mais encore pour les nourrir. La providence divine a voulu que ces mêmes aumônes qu'on donne pour racheter les péchés servent à soulager les misères; que les mêmes ministres qui lui offrent le sacrifice soient employés à distribuer aux pauvres les oblations des fidèles; qu'après avoir dispensé le corps et le sang de Jésus-Christ au pied des autels, ils aillent répandre leurs propres biens dans les hôpitaux, et que de la même main dont ils bénissent le peuple, ils l'assistent dans ses besoins, parce que ces deux offices partent d'un même fonds de charité, et que rien ne dispose tant les hommes à profiter des biens spirituels qu'on leur présente, que ce soin qu'on a de les assister dans leurs nécessités corporelles.

Ce fut sur ces principes de religion que saint Charles entreprit d'assister les pauvres : c'était un de ces hommes de miséricorde, comme parle l'Ecriture, dont la piété fut inépuisable (*Eccli.*, XLIV). On eût dit que Dieu lui-même l'avait enrichi, pour faire voir jusqu'où peut aller la libéralité chrétienne. La fortune de ses aïeux, l'héritage de ses pères, la faveur d'un pontificat, successions, dignités, bénéfices, principautés, grandeurs du siècle et de l'Eglise, tout se trouve réuni en sa personne; et cependant quel usage fait-il de ses biens? Entrez dans son palais, sa seule antiquité le rend vénérable, et vous n'y voyez rien de grand que la vertu de l'archevêque qui l'habite. Regardez ces murailles, ce n'est ni l'or ni l'argent qui les couvre; l'image de Jésus-Christ crucifié, les figures de sa passion, y sont peintes de toutes parts, et le regard n'y peut tomber que sur des objets de pénitence et de dévotion.

Considérez sa table, rien n'y ressent la délicatesse, et il n'y souffre que ce qu'il ne peut refuser à la nécessité de la nature, ou à une frugale hospitalité. Voyez son train, ce n'est pas une troupe de serviteurs ou de courtisans qui l'environnent; c'est l'humilité, la charité, la modestie et une foule de vertus chrétiennes qui l'accompagnent. Ouvrez ses coffres, si vous voulez, vous n'y trouverez ni des fonds pour fournir à sa vanité, ni des épargnes pour contenter son avarice. Où cache-t-il donc ses trésors? dans ces hôpitaux où rien ne manque, et où par ses bienfaits la pauvreté devient opulente; dans ces maisons où sa charité curieuse va découvrir des misères que la honte cache; dans ces monastères qu'il a fondés pour la sûreté et pour l'éducation des vierges chrétiennes; dans ces refuges où la pudicité est à couvert des tentations du désespoir et de l'indigence; dans ces séminaires où l'on nourrit et où l'on instruit en même temps des prêtres, qui n'étaient ignorants que parce qu'ils avaient le malheur d'être pauvres.

C'est là l'emploi de ses richesses. Vous le

représenterai-je ici, tantôt au milieu d'une foule de mendiants, distribuant le pain de la parole de Dieu avec la nourriture corporelle, soulageant leur misère par sa charité, et leur inspirant la patience par ses paroles? Vous le représenterai-je humilié devant des pauvres, les servant dans leurs besoins, les consolant dans leurs maux, pansant leurs plaies, et descendant aux ministères les plus bas de la miséricorde chrétienne, sans avoir égard à ses infirmités et à ses délicatesses naturelles, et sans craindre de mettre aux pieds des pauvres de Jésus-Christ cette pourpre qu'on abaisse à peine devant les têtes souveraines. Vous le représenterai-je traversant son diocèse, et laissant dans tout son passage des traces de ses compassions et de ses bienfaits; donnant aux uns de quoi suppléer à la stérilité des saisons, aux autres de quoi réparer les disgrâces de la fortune, pourvoyant à la vocation de celle-ci, au mariage de celle-là?

Mais ne disons rien que de singulier dans l'éloge d'un si grand saint. Loin d'ici ces personnes circonspectes et ménagères, qui ont beaucoup reçu et qui donnent peu; qui comptent avec Dieu et avec les pauvres, qui versent leurs consolations goutte à goutte, comme parle le prophète, et qui, soigneuses du lendemain, contre les règles de l'Evangile, et craignant toujours de s'appauvrir, se défient de la Providence de Dieu, et n'exercent qu'à regret sa miséricorde. Ne parlons pas non plus de ceux qui, dans l'ordre d'une justice commune, gardent une honnête proportion entre leurs biens et leurs aumônes, qui donnent aux pauvres tout ce qu'ils peuvent s'ôter raisonnablement à eux-mêmes, et qui, voulant accomplir la loi de Dieu, mais n'aspirant pas à la perfection évangélique, se regardent au moins comme les premiers pauvres, se réservent pour eux ce qu'ils croient de droit leur appartenir, et répandent en charités ce qui reste de leurs commodités, ou du moins de leurs nécessités particulières.

Saint Charles porte plus loin sa charité : il donne de toutes mains, et sa gauche n'examine pas ce que fait la droite; il ne croit pas avoir fait tout le bien qu'il doit, s'il ne fait tout le bien qu'il peut; et la mesure de sa libéralité, c'est celle de ses biens et de son amour paternel envers son peuple. Il ne se compte pour rien dans la distribution de ses richesses; il croit que les pauvres ont besoin de tout, et qu'il n'aura jamais besoin de rien; et non content d'être libéral, il devient saintement prodigue. Vingt mille écus donnés à la fois, ce n'est qu'une de ses aumônes, quarante mille écus d'or donnés en un jour, ce n'est qu'une de ses bonnes œuvres; sa charité coule à ruisseaux dans les afflictions communes et dans les disettes extraordinaires. C'est une source qui se répand tout entière, et qui non-seulement arrose quelques terres stériles et sèches, mais inonde toute la province. Il ne sait pas ménager ses bienfaits, il veut que tout son diocèse à la fois s'en sente, et que

tous ceux dont la Providence divine l'a chargé, deviennent saints et cessent d'être misérables; ses bénéfices ne suffisent pas pour cela, il vend jusqu'à son patrimoine et se dépouille de sa principauté d'Arone.

Pour les revenus ecclésiastiques, qui ne sait que ce sont des biens consacrés à Dieu, où les pauvres ont leur portion et leur héritage? On ne peut les dissiper sans remords; quelque dureté qu'aient ceux qui les possèdent, la conscience en arrache de temps en temps quelque part à la cupidité, et il faut avoir perdu non-seulement la charité, mais encore la pudeur, pour ne pas en assister le prochain dans d'extrêmes nécessités. Mais pour le patrimoine, on le veut pour soi; certains égards de famille, certain instinct d'amour-propre, font qu'on s'y attache; on le conserve avec soin, on l'augmente avec plaisir, on le défend avec chaleur quand il est attaqué; on donne tout le reste pour le racheter quand il est perdu, on le regarde comme le fruit du travail et de l'industrie de ses pères, et comme un fonds de justice qui ne doit rien à la charité.

Saint Charles en juge bien autrement; il croit que tout appartient à Dieu, et qu'il ne peut rien faire de plus glorieux pour la mémoire de ses pères, que d'offrir en sacrifice tous les biens qu'ils ont amassés. Jésus-Christ est son père, l'Eglise est sa mère; ses peuples sont ses enfants, son diocèse est sa famille, les pauvres sont ses héritiers; il leur donne sa maison et les richesses qui lui sont propres. L'ambition et la vanité ont fait donner, par des rois du monde, des villes et des royaumes qu'ils avaient eu le bonheur de conquérir, et qu'ils n'avaient pas la force de gouverner; la charité, plus généreuse, presse saint Charles à donner une principauté: heureuse de l'avoir eu pour maître, et plus heureuse d'avoir été remise à Jésus-Christ en la personne de ses pauvres!

S'il est si libéral des biens de sa maison, quel usage pensez-vous qu'il ait fait des biens d'Eglise? S'en est-il réservé la moindre partie, je ne dis pas pour ses vanités, je ne dis pas pour ses plaisirs, je ne dis pas pour ses commodités, je dis pour ses besoins et pour ses plus pressants besoins? A-t-il cru qu'il tallût soutenir sa dignité par le faste et par l'opulence? Y a-t-il eu dans ses revenus, quoique grands, la portion de l'évêque et celle des pauvres? Je sais que les biens, même temporels, ne laissent pas d'être nécessaires à ceux qui sont dans les premiers ministères de l'Eglise, pour conserver la décence de la dignité, pour rendre leur autorité plus vénérable aux yeux des peuples, pour arrêter dans les occasions l'insolence et l'impiété, pour maintenir la discipline et l'ordre de la juridiction spirituelle. Mais qu'il est difficile que, sous prétexte de ces bienséances de condition, on ne viole les lois essentielles de l'épiscopat; qu'en voulant partager avec les pauvres, on ne leur retranche une partie de ce qui leur appartient; qu'on ne dérobe à la charité ce

qu'on donne à la raison et à la coutume, et qu'on ne fasse servir à la vanité du ministre, ce qui ne doit être employé qu'à l'honneur du ministère!

Saint Charles est bien éloigné de tomber dans ce désordre: de peur de ne donner pas assez, il donne tout; de peur de toucher à ce qui est aux pauvres, il leur donne ce qui est à lui; de peur de retenir du superflu, il ravit à sa dignité tout ce qui lui est nécessaire aux yeux du monde. Il croit qu'un évêque doit se rendre vénérable, non pas par la magnificence de son train ou par l'éclat de sa dignité, mais par l'exercice de la charité et par les fonctions de son ministère. Ce fut là toute sa gloire, et l'Eglise depuis longtemps n'a rien vu de plus grand qu'un archevêque, un cardinal, un neveu de pape, de très-riche devenu pauvre, non pas par de folles dépenses, mais par une sainte profusion de tous ses biens pour Jésus-Christ et pour ses pauvres.

Qu'il est grand, lorsqu'après avoir travaillé toute la journée à la vigne du Seigneur sans relâche, et porté le poids du jour et de la chaleur, il trouve à peine un morceau de pain à son retour pour réparer un peu ses forces, et soutenir pour le lendemain un reste de vie! Qu'il est grand, lorsqu'après avoir donné les meubles de sa maison, les ornements même des autels, et s'être réduit à un rochet de grosse toile et à une crosse faite de bois, il donne à l'Eglise de Jésus-Christ la joie de revoir encore une fois l'heureuse simplicité et la riche pauvreté de ses premiers pères! Qu'il est grand, lorsqu'il vend son propre lit pour assister des malades, et qu'il couche depuis sur la dure, également content, et d'avoir exercé la charité, et de pratiquer la pénitence! Qu'il est grand enfin lorsque, manquant de tout, il se voit avec plaisir le premier pauvre de son diocèse! mais qu'il est grand lorsque, dans le fort d'une peste allumée dans l'Italie, après s'être dépouillé de tout, il donne encore sa vie pour son troupeau, et qu'il dit avec l'Apôtre dans l'ardeur de son zèle: *Nous voulions non-seulement vous communiquer l'Evangile, mais encore vous livrer notre propre vie* (I Thess., II).

Représentez-vous ce temps malheureux, où les astres versent de malignes influences, où l'air qu'on respire est mortel, où la terre est maudite et sèche, et où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu offensé des péchés des hommes. Temps funeste où l'on souffre sans espérance, où l'on vit sans secours, et où l'on meurt sans consolation; où l'on se craint et l'on se fuit, quoique l'on s'aime; où le danger évident semble dispenser de la loi d'assister ses frères, et où quelque pitié qu'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même. Telle était la misère du peuple de Milan. Cette ville si noble et si peuplée gémissait sous ce fléau de la justice de Dieu, qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille âmes. Les riches allaient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées, les pauvres qui de-

meuraient étaient consumés par la faim ou emportés par la maladie, et Milan n'était plus qu'un cimetière pour les morts et un hôpital pour les vivants. La campagne n'était pas moins désolée, et, ce qui était plus déplorable, c'est qu'on manquait de secours spirituels partout. La crainte de la mort avait dispersé les pasteurs, personne n'osait écouter les pénitents ou porter aux mourants le pain de vie. Les âmes ne couraient pas moins de dangers que les corps, et plusieurs n'étant ni excités à leur salut, ni instruits de leurs devoirs, frappés de la maladie et du péché, renfermaient dans leur sein deux pestes ensemble, et mouraient d'une double mort.

Ce fut en cette occasion que saint Charles fit voir son zèle et sa tendresse pour son peuple : toutes ses entrailles s'émurent. Il dit avec saint Paul : *Qu'il était débiteur à tous ; qu'il désirait de se sacrifier pour ses frères (Rom., I).* Chair et sang, raison humaine, persuasions vraisemblables, vous n'eûtes point de pouvoir sur son esprit ni sur son cœur. On lui dit que sa vie est importante au public, et il répond que le salut d'une âme est encore plus important à Dieu ; que c'est une œuvre de perfection, et il croit que son état l'oblige d'être parfait. On lui allègue que c'est un conseil, et le respect et la fidélité qu'il a pour Dieu lui fait vouloir, non-seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il conseille. On lui représente que ce n'est pas une obligation de justice ; et il croit que les devoirs de la charité ne sont pas moins indispensables. On lui dit que peu d'évêques l'ont fait ; et il répond qu'il faut donc de temps en temps quelqu'un qui le fasse.

Que ne puis-je vous le représenter allant dans tous les lieux infectés de la contagion, pour assister ses brebis languissantes ; traversant les rues qu'une triste solitude rendait affreuses ; entrant dans des maisons plus lugubres que des sépultures ; passant au travers de ces souffles mortels qu'exhale de tous côtés un tas de morts et de mourants ; portant en ses mains sacrées et secourables les remèdes de l'âme et du corps ; écoutant les confessions, administrant la sainte onction, distribuant le corps et le sang de Jésus-Christ, appréhendant les moindres accidents pour les autres, et ne craignant rien pour lui-même, pressé de tendresse et de compassion pour ses ouailles, dur et insensible pour lui-même et pour la conservation de sa propre vie ? Que ne puis-je vous le représenter recourant aux prières et à la pénitence, marchant nu-pieds, la corde au cou, une croix pesante sur ses épaules, criant miséricorde pour son peuple, plus humilié au dedans qu'au dehors, se présentant soi-même comme une hostie vivante, comme une victime publique pour les péchés des Milanais, dont il voulait subir lui seul le châtiement.

Mais il suffit de vous dire que Dieu qui a suscité ce pasteur à son diocèse pour y exercer sa charité, l'a suscité à toute l'Eglise

pour réveiller la charité des chrétiens de ces derniers temps, si relâchée et si refroidie. Hélas ! il n'y eut jamais tant d'occasions d'être charitable, les besoins sont pressants dans la ville, la pauvreté est presque universelle dans la campagne, les maladies sont devenues et plus longues et plus fréquentes, les saisons prennent le train d'être plus rudes, et les années plus stériles ; les hôpitaux sont chancelants, les paroisses sont accablées du nombre des pauvres honteux qu'elles contiennent ; quels efforts faites-vous pour remédier à tant de maux ?

Où est la charité ? où est le zèle de saint Charles ? Il reste encore dans ces compagnies qu'il a si saintement instituées pour le soulagement de toutes les misères humaines. C'est à vous, âmes chrétiennes, dévotes à saint Charles par engagement, et charitables comme lui par profession, qui faites revivre l'esprit de votre saint protecteur, qui répandez la bonne odeur de ses vertus, et qui donnez dans cette paroisse de grands exemples à toutes les autres ; c'est à vous, dis-je, à consoler les malheureux, à secourir les indigents, à visiter et à nourrir les pauvres, à assister la veuve et l'orphelin. Renouvelez aujourd'hui cette ferveur, dont vous avez donné tant de marques ; continuez à amasser des trésors dans le ciel par le bon usage que vous faites de vos biens sur la terre ; montrez au reste des fidèles les différentes espèces de miséricorde que vous exercez ; conduisez les âmes tièdes par les sentiers de la charité, dans ces lieux obscurs où la pauvreté se retire et souffre sans être connue ; exigez des âmes les plus avares, par vos saintes importunités, un tribut salubre à l'affliction, à la faim, à la nudité ; communiquez enfin cet esprit de compassion, que vous avez reçu de Dieu, afin que, conspirant tous à exercer la miséricorde, nous la recevions de Dieu dans le monde et dans le ciel. *Au nom du Père, etc.*

SERMON XVII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER,
Prêché dans l'église des Pères jésuites de la maison professe à Paris, l'an 1683.

Ait Dominus servo : Exi in vias, et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea.

Le Seigneur dit au serviteur : Allez dans les chemins et dans les haies ; obligez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie (S. Luc, ch. XIV).

Il semble, messieurs, que Dieu, dans les grands établissements, pour partager ses faveurs ou pour faciliter l'exécution de ses desseins éternels, ait toujours employé deux hommes différents pour être les ministres de sa miséricorde ou de sa puissance. Lorsqu'il voulut établir sa loi, et se faire un peuple qui lui appartînt par un titre et par un droit particulier, comme parle l'Écriture (*Deut., XIV*), il choisit Moïse pour être le législateur, Aaron pour être comme l'orateur de son peuple. Il chargea le premier de la conduite d'Israël, le second de ses remontrances pour Pharaon, dit saint Augustin, et il ordonna que la principauté fût en l'un et

en l'autre le ministère de la parole. Lorsqu'il voulut fonder son Eglise, il choisit Pierre pour en être le chef. Paul pour en être le prédicateur, comme parle saint Chrysostome; l'un pour lui amener ceux qui étaient selon la circoncision, l'autre pour lui appeler les gentils. Le premier est la pierre qui soutient l'édifice, et qui rassemble les enfants dans la maison; et le second est le vase d'élection, pour porter le nom de Jésus-Christ aux peuples et aux rois, jusqu'aux extrémités de la terre.

Ainsi, lorsque Dieu dans ces derniers temps a voulu redresser les mœurs des chrétiens dans l'Europe, et se créer un nouveau peuple dans l'Asie, il choisit Ignace et Xavier pour leur partager ses ministères. Il donne à l'un l'esprit et la sagesse d'un patriarche; à l'autre, le cœur et le zèle d'un apôtre. Il dit à l'un, demeure pour former ce corps qui doit s'étendre dans toutes les parties du monde, pour affermir ton ordre naissant par les règles de ta discipline, pour t'opposer aux erreurs et aux relâchements qui s'élèvent dans mon Eglise, pour travailler à l'édification de tes enfants et à la conversion de tes frères. Il dit à l'autre, va dans ces régions idolâtres, où mon nom n'est pas connu, par des chemins qui ne sont pas encore ouverts à mes ouvriers évangéliques, franchis ces bornes et ces haies que j'avais mises entre l'ancien et le nouveau monde; va porter ma parole et ma vérité à ceux que j'ai prédestinés, et cueillir les moissons que ma providence t'a préparées.

Toute la terre était ainsi le partage de ces deux grands hommes. Leur charité ne pouvait être plus limitée; et pour donner toute l'étendue à leur zèle, il fallait à chacun un monde. Mais réunissons aujourd'hui en Xavier toutes nos idées, pénétrons dans ce cœur apostolique, suivons, si nous pouvons, ses mouvements, et demandons au Seigneur, qu'il nous éclaire et qu'il nous enflamme par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria.*

Il n'y a rien de si contraire à l'Esprit de Dieu, que de s'ingérer de soi-même et d'entrer sans vocation dans les ministères de l'Eglise; rien de si dangereux que d'y succomber et d'être abattu du travail qui les accompagne, rien de si triste que d'essuyer les fatigues de son administration, et de n'en tirer aucun fruit. Mais il n'y a rien de si noble et de si glorieux que d'être conduit, d'être soutenu, d'être couronné de la main de Dieu dans les services qu'on lui rend. C'est, messieurs, la gloire du saint dont je dois vous entretenir aujourd'hui. Vous verrez dans mon discours et dans sa vocation : 1° un courage que Dieu commande; 2° un courage que Dieu soutient; 3° une entreprise que Dieu bénit. *Allez*, voilà sa mission; *obligez-les d'entrer*, voilà son travail; *afin que ma maison soit remplie*, voilà ses succès. C'est tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu, à qui seul appartient l'ouvrage du salut des hommes, veut révéler sa justice et sa vérité sur la terre, et conduire

le monde à ses fins secrètes par les moyens qu'il a destinés, il fait une *élection de miséricorde*, en choisissant ses sujets qu'il veut éclairer des lumières de son Evangile, et une *élection de ministère*, en formant des ouvriers capables de porter son nom, et de fonder sa religion parmi les peuples les plus barbares. Comme c'est la parole de Dieu qui opère dans ceux qui croient, ainsi que parle l'Apôtre, et que la foi ne s'établit que par l'ouïe (*Rom.*, X), la vocation des uns suppose la mission des autres; et tel est l'ordre de la sagesse et de la providence de Dieu; qu'encore qu'il pût immédiatement inspirer ses vertus et ses vérités, il veut qu'elles soient annoncées par voie d'instruction et de doctrine; afin, dit saint Augustin, de montrer sa puissance, en se servant de la faible voix d'un homme mortel pour gagner les nations de la terre; et de sa bonté, en faisant exercer à ses serviteurs les talents qu'il leur a donnés pour la conversion de leurs frères, et sauvant l'homme par l'homme même.

Ainsi, lorsque le temps fut arrivé, que la providence de Dieu avait marqué pour faire passer sa parole jusqu'aux extrémités de l'Orient, et pour ouvrir un nouveau monde à son Evangile, il suscita Xavier pour être le chef et le conducteur d'une si sainte, mais si difficile entreprise. Il lui donna toutes les qualités convenables à son emploi; de la noblesse, pour élever ses sentiments; de la force, pour supporter le travail; de l'agrément, pour s'insinuer dans les esprits; de la vivacité, pour s'entretenir dans l'action; de la sagesse, pour chercher le bien; du courage, pour résister au mal; de la générosité, pour entreprendre de grands desseins; de la patience, pour les soutenir. Il le rendit capable d'exécuter ses volontés; par sa science, de vaincre la raison humaine qui s'oppose aux vérités de l'Evangile; par sa charité, de surmonter les difficultés et faire gloire des martyres; par son zèle, de souffrir les persécutions, pourvu que Jésus-Christ fût annoncé; par sa puissance, d'appuyer sa foi, et défendre sa doctrine par des miracles. En un mot, il lui donna le corps, le cœur, l'esprit d'un apôtre, et le forma tout entier pour son ministère.

Trois dispositions, selon saint Grégoire, sont nécessaires pour entrer dans une administration apostolique : *Il faut être choisi, il faut s'être éprouvé, il faut aimer le travail et craindre la gloire de son emploi.* Etre choisi, afin que ce soit la nécessité de l'obéissance, et non pas la cupidité qui nous y porte; s'être éprouvé, parce que c'est s'exposer à tomber dans le précipice, que de marcher dans les sentiers étroits où l'on ne s'est pas encore mesuré; aimer le travail et craindre la gloire, parce que c'est un dérèglement et un abus de la puissance, que de la retenir par amour et par complaisance, pour les avantages qu'on y trouve, et de l'adoucir par le relâchement ou par la crainte.

François entra dans son état avec ces

saintes dispositions. Il fut choisi par Ignace, dont l'Esprit de Dieu réglait tous les choix et toutes les vues, envoyé par le souverain pontife qui est le centre de la communion ecclésiastique. Ce ne fut pas un désir curieux qui le porta à parcourir tant de provinces, pour y annoncer par occasion le nom de Jésus-Christ. Il n'eut qu'une curiosité en sa vie, ce fut de voir ces lieux que le Rédempteur des hommes a consacrés par ses actions et par ses souffrances. Quelle joie pour lui, s'il eût pu marcher sur les vestiges encore sanglants de son Maître, et se faire des leçons de zèle, de patience et de charité, à chaque trace de ses douleurs ou de ses travaux ? Quel bonheur, s'il eût pu recueillir les restes de tant de divines vertus, qui ont été comme semées dans cette bienheureuse terre ; et si donnant âme pour âme, vie pour vie, il eût trouvé l'occasion de répandre son sang sur cette sainte montagne où Jésus-Christ avait répandu le sien ! Mais ce pieux dessein fut traversé, et la providence de Dieu lui préparait d'autres régions et d'autres terres, qui devaient lui fournir plus de croix que la Palestine.

Ce ne fut pas non plus une humeur inquiète qui lui fit entreprendre de si longs et de si pénibles voyages. Il arrive bien quelquefois que l'esprit du monde se mêle dans l'œuvre même de Dieu : on veut se signaler par quelque dessein extraordinaire. Ennuyé des devoirs et des dépendances d'une communauté peut-être trop austère et trop régulière, sous prétexte d'aller exercer la charité, on secoue le joug de l'obéissance. On quitte sans peine, pays, parents, amis, pour acquérir un peu plus de liberté, et pour faire en repos, même parmi les peines et les fatigues de la prédication, sa volonté propre. On ne refuse pas de travailler à la vigne du Seigneur, et de faire même le métier d'apôtre ; mais on veut être maître de son zèle, se faire un apostolat à part, et vivre dans l'indépendance.

Xavier n'a pas de ces pensées. A quelque ministère qu'on l'applique, en quelque endroit du monde qu'on l'envoie, tout ce qu'on lui commande lui paraît grand. Il n'est d'aucune nation, ou pour mieux dire, il est de toutes ; son obéissance est aveugle, et sa charité est universelle. Vous le représenterai-je, messieurs, traversant l'Italie et l'Espagne, passant sous les murailles de sa patrie, avec une pieuse indifférence, sans y arrêter même un de ses regards, ne comptant plus pour son pays, que celui où la volonté de Dieu l'appelait, et où il pouvait rendre à Jésus-Christ de plus grands services ? vous le montrerai-je insensible aux prières et aux larmes de ses parents, qui le regardaient comme une victime destinée à la mort, qui traînaient ses liens jusqu'aux extrémités du monde pour y consommer son sacrifice ? vous le ferai-je voir dans un vaisseau, la carte des Indes orientales devant les yeux, pour y dresser le plan de ses conquêtes spirituelles, et pour animer son zèle par la vue de cet objet qui devait lui coûter

tant de peines ? Qu'est-ce qui produisait en lui tant d'ardeur et de mouvement ? Une parole du grand Ignace. Figurez-vous cet homme au milieu d'une Eglise naissante, dont il était le fondateur et le père ; parmi des peuples et des rois qu'il avait engendrés en Jésus-Christ ; attendu des uns, appelé des autres, écouté de tous ; touché de cette multitude de conversions, et le cœur gros des espérances de tant d'autres. Attaché par tant de liens à son ministère, il est prêt à arrêter sa course, à interrompre son zèle, et à venir en Europe pratiquer l'obéissance et l'humilité dans la moindre maison de l'ordre, sur une parole du grand Ignace.

Quel motif pouvait-il avoir, que celui de l'obéissance dans une entreprise où tout était difficile, et où rien ne paraissait honorable ? Avec tant de perfections acquises et inspirées, il va prêcher des peuples grossiers et rustiques. L'université la plus célèbre du monde l'avait vu enseigner avec succès les sciences les plus difficiles, et l'avait jugé digne des emplois et des prélatures de l'Eglise. Les villes les plus célèbres d'Italie avaient été touchées de son éloquence et de sa doctrine. Le pape l'avait ouï avec admiration, disputer des principaux mystères de la foi en sa présence ; et cependant il va chercher des ignorants et des sauvages ; et se rabaisser jusqu'aux plus vils offices de l'instruction et de la discipline chrétienne.

Qu'on voit peu de pareils détachements de soi-même aujourd'hui ! Une vaine délicatesse règne dans la plupart de ceux qui servent l'Eglise. Ils rapportent toutes leurs études à leur établissement ou à leur réputation ; ils ne comptent pour rien les talents quand ils n'aident point à leur fortune, et ils ne veulent savoir parler de Dieu, qu'afin de faire parler d'eux ; ils se rebutent de leur ministère quand il ne répond pas à la bonne opinion qu'on a de leur mérite ; ils se plaignent d'être relégués parmi des barbares ; c'est ainsi qu'on appelle les chrétiens de la campagne, quelque dociles qu'ils puissent être : ils ont pitié de leurs talents, qu'ils regardent comme enfouis, et de l'Eglise qu'ils ne trouvent pas assez bien servie. Ce zèle qu'on croit qu'on aurait dans les villes, l'air du village le refroidit ; la résidence devient à charge. On cherche un plus grand théâtre à sa réputation et à sa gloire, on tâche de se placer en des lieux où l'on puisse être estimé ce qu'on croit valoir, et l'on contente son ambition et son avarice, sous prétexte de ces capacités et de ces utilités qui ne sont bien souvent qu'imaginaires.

Xavier connaît mieux l'importance du salut des âmes. Il croit éloquence, philosophie, connaissance des lettres humaines et divines bien employées, pourvu qu'elles servent à la conversion de quelque pauvre païen, en quelque coin reculé des Indes. Quoiqu'il ait en passant ravi la cour de Portugal, par ses prédications touchantes, il ne se croit pas fait pour des auditoires de

courtisans, et ne méprise pas les oreilles des provinciaux. Il est prêt à faire entendre sa voix dans les hameaux et dans les bourgades, avec autant de satisfaction que dans Lisbonne et dans Rome même ; à catéchiser un soldat ou un matelot, aussi bien que les riches et les grands du monde. Faut-il s'étonner si la parole de Dieu fructifiait par son ministre ? Il avait reçu sa mission et il avait éprouvé ses forces.

Il y a deux défauts ordinaires à ceux qui sont entrés dans le sacerdoce de Jésus-Christ, qui empêchent la gloire et le progrès de son Eglise. Les uns, par une fausse retenue, craignent de s'appliquer à la conduite des âmes, et s'excusant sur les soins qu'ils ont de leur propre salut, et sur le malheur qu'il y a d'être responsable de celui des autres, ils manquent à la charité, et ils s'entretiennent dans leur paresse. Les autres, par une indiscrete facilité, souvent ambitieuse ou intéressée, s'engagent témérairement dans les emplois et dans les charges de l'Eglise ; et n'ayant ni la prudence, ni le fonds de vertu qu'il faut, ils perdent leur âme en travaillant à gagner celles des autres. François évita également ces deux défauts. Il ne s'endormit point dans une oisive contemplation, il ne se jeta pas dans l'action, sans discernement et sans connaissance.

Il fit en Europe comme un apprentissage universel de tout ce qu'il devait, ou faire ou souffrir dans ces missions orientales. Lorsque dans la ferveur de sa pénitence il jeûnait jusqu'au dernier abatement, et que pour se punir d'une légère complaisance, liant impitoyablement son corps, il le réduisait non-seulement à la servitude, mais à la mort. Ne jugez pas, prudence humaine, de ces pieux et nobles excès ; il y a dans les actions des saints certaines indiscretions apparentes, que le zèle produit, que la charité purifie, et qui sont au-dessus de vos principes et de vos règles. Il fallait que Xavier s'accoutumât à porter sur soi la mortification de Jésus-Christ et qu'il fût toujours prêt à donner sa vie. S'il se refuse tous les biens et toutes les commodités, s'il ne vit que d'aumônes mendrées de porte en porte, s'il n'a d'autres maisons que des hôpitaux, il veut pouvoir dire comme l'Apôtre : *Je sais souffrir la faim et me passer de toutes choses* (Philip., IV). Si dans le cours d'une fièvre maligne et opiniâtre, ramassant le peu de forces qui lui reste, et se traînant dans les places publiques, il exhorte les passants à changer de vie ; et si, au défaut de la voix, il prêche la pénitence par ses soupirs et par la pâleur et l'abattement de son visage, n'est-ce pas un essai de ce qu'il doit faire dans ces royaumes éloignés, dont il ne saura ni les coutumes, ni le langage ?

Si on le vit dans la cour du Portugal, introduire les vertus chrétiennes où régnait le libertinage ; enchaîner les passions au milieu des objets qui les excitent ; obliger les courtisans à communier tous les huit jours, et à songer plus à la pureté de leur conscience qu'à l'avancement de leur fortune ;

faire des réconciliations sincères dans ces lieux où l'on dissimule les haines, et où l'on ne les quitte pas, et où bien loin de pardonner quand on est offensé, on ne pardonne pas même à ceux qu'on offense. S'il persuada au roi de donner lui-même l'exemple, et si l'on vit sa maison aussi réformée qu'un monastère, et sa cour plus semblable à une société religieuse qu'à une cour séculière ; qu'était-ce qu'un apprentissage de ce qu'il devait faire dans la conversion du roi des Maldives, ou dans la cour du roi de Ternate ?

Reconnaissez par là, messieurs, combien s'abusent ceux qui ne mettent point d'intervalles entre une vie mondaine et une vie ecclésiastique ; qui ne se disposent à leurs emplois, ni par la prière ni par la retraite ; qui se précipitent dans les grands ministères sans avoir passé par les petits ; et qui n'ayant ni la ferveur ni l'expérience pour s'acquitter de leurs fonctions, sont accablés d'un fardeau qu'ils n'ont pas accoutumé de porter, et qu'ils n'ont pas la force de soutenir. De là vient le peu de respect pour le sacerdoce de Jésus-Christ, le peu de fruit de sa parole, le peu de connaissance de ses mystères, le peu d'usage de ses sacrements, le peu de progrès de sa religion, les relâchements de la discipline, les gémissements de l'Eglise et la ruine de tant d'âmes.

François avait passé par toutes les épreuves et par tous les offices des administrations évangéliques ; il était parvenu à l'apostolat par les services qu'il avait rendus à l'Eglise. Il entre dans les Indes avec une plénitude d'autorité et de puissance ; il porte à ces infidèles le nom et le royaume de Jésus-Christ ; il va par l'ordre de Dieu fonder une église ; il règle tout, il pourvoit à tout, il pense à tout : la seule chose qu'il oublie, c'est sa dignité. Faut-il assister des malades dans le cours d'une ennuyeuse navigation ? à quels usages de charité si vils et si méprisables ne mit-il pas ces mains sacrées qui allaient faire tant de chrétiens, et bénir tant de nations différentes ? Veut-on rendre honneur à sa vertu ou à son rang, il quitte les palais qu'on lui prépare et va se cacher dans un hôpital pour s'y confondre avec les pauvres. Lui donne-t-on des officiers pour le décharger, au moins des soins les plus abjects et les plus serviles ? il déclare qu'il est venu comme Jésus-Christ pour servir, non pas pour être servi. Plus il est honoré, plus il est humble.

Il entra dans le pays de ses conquêtes sans présomption et sans faste. La foi, la charité, le zèle, l'exemple, la grâce des guérisons, la gloire des miracles, furent tout l'appareil de sa dignité. Son autorité vient de ses vertus et de son mérite, non pas de ses qualités ou de ses titres. La patience de François fit plus d'impression sur l'esprit des peuples que le nom de légal apostolique ; et ceux qui ne voyaient rien de grand dans sa suite ou dans sa personne, découvraient je ne sais quoi de divin dans son humilité, dans sa pauvreté et dans sa

constance. Que je crains que cette modestie ne soit pas assez estimée en ce siècle, où l'on ne parle que de soutenir sa qualité, de ménager son honneur, de faire valoir son caractère, où l'on regarde le faste, non-seulement comme permis, mais encore comme nécessaire, où l'on se fait plus respecter par les revenus que par les talents ecclésiastiques, et où le ministre s'élève souvent en abaissant son ministère.

Xavier ne chercha pas de ces secours extérieurs pour rendre son emploi et sa mission honorable. Il laissa au vice-roi à soutenir la dignité de son maître par la grandeur et par la magnificence; il soutint la gloire de son état et de sa vocation par son zèle et par ses souffrances. L'un travaillait à rendre les armes de sa nation terribles à ces peuples; l'autre essayait de leur rendre l'Evangile de Jésus-Christ aimable. L'un était le ministre d'une domination séculière, l'autre exerçait la charité et les miséricordes du Seigneur, sachant bien que la vénération des hommes envers leurs pasteurs doit se tirer de la pureté de leur vie, et non pas de la pompe de leur train, et se rendre à l'innocence de leurs mœurs, et non pas à l'éclat de leur équipage. Les prudents du siècle eurent beau lui représenter qu'il fallait soutenir son rang; que la vertu avait besoin de ces bienséances; qu'il fallait éblouir ces âmes grossières de quelque apparence de gloire, il leur fit voir que ces délicatesses d'honneur et ces soins scrupuleux de soutenir la dignité de prélat, étaient la source des désordres qui désolaient alors l'Eglise.

Que j'aime à me le représenter à son arrivée, le bref apostolique à la main, auprès de l'évêque de Goa, non pas pour lui signifier ses droits et ses prétentions, et pour établir dans l'étendue de sa mission une juridiction indépendante; mais pour mettre à ses pieds sa commission, et lui sacrifier toute sa puissance! Quelle pitié, s'il fût allé chercher un nouveau monde pour y porter ses inquiétudes et ses jalousies d'autorité, pour scandaliser par ses contentions ceux qu'il faut édifier par la douceur et par la patience, et anéantir le mystère de la croix, en le prêchant même aux infidèles! Xavier a le cœur rempli de cette charité, qui n'a point de fausse émulation, et qui ne cherche pas ses intérêts. Qu'il commande ou qu'il obéisse, il est également à Jésus-Christ. Qui peut douter en le voyant ainsi soumis, que Dieu ne bénisse ses desseins, qu'il ne couronne ses travaux, et qu'il ne gagne des âmes à Jésus-Christ, autant qu'il dira de paroles (*Prov.*, XXI).

Mais s'il craint sa dignité, il aime le travail qui l'accompagne. Il n'a plus de repos qu'il ne s'embarque; rien ne l'étonne, ni ces grands espaces de terre et de mer qu'il faut traverser, ni les incommodes et les périls d'une navigation difficile. Son imagination est remplie de ses devoirs. Ses songes mêmes lui représentent de vastes mers, des îles désertes, des terres barbares; partout la haine, la soif, la nudité, les persécutions, la

mort. Il voit au travers de tant de nuages les moissons qu'il doit recueillir, et il entend la voix de Dieu, qui lui commande de travailler et de faire entrer ces idolâtres dans son Eglise. C'est la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Il est vrai, messieurs, ce que nous enseigne saint Grégoire, que l'art le plus difficile, et le gouvernement qui demande plus de science et plus de travail, c'est la conduite des âmes. Il faut dans ceux qui l'entreprennent, un tempérament de vertu, qui ne se rencontre qu'en des hommes extraordinaires; un zèle qui soit modéré par la prudence; une prudence qui soit animée par le zèle; que l'austérité ne produise pas le chagrin; que la douceur et la condescendance ne causent point le relâchement; que la supériorité ne rende pas orgueilleux; que l'humilité ne rende pas méprisable; que la retraite ne porte pas à l'oisiveté; et que le commerce du monde ne jette pas dans la dissipation et dans le trouble. Il n'est pas moins vrai ce que saint Chrysostome nous enseigne, que rien n'est si laborieux et si divin que de gagner des âmes à Dieu, et de les ramener à la foi de son Evangile. Quelle entreprise quand il faut renverser tous les préjugés de l'esprit et toute la discipline du cœur humain, lui faire quitter ce qu'il aime, lui persuader ce qu'il ne peut et ne veut pas croire, lui ôter les biens dont il jouit, pour des espérances éloignées; lui faire trouver sa joie dans la croix de Jésus-Christ, et sa croix dans les joies du monde. Il faut s'accommoder au besoin et à l'humeur de chacun, bégayer avec les enfants, raisonner avec les sages, se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent, être infirme avec les infirmes; se multiplier en quelque façon par la charité, et avoir autant d'esprits et autant de cœurs qu'on a de sujets qu'on veut acquérir à l'Eglise; et ce qui rend encore ce ministère difficile, c'est qu'on est exposé à la haine de ceux mêmes qu'on veut sauver, qu'on ne saurait prêcher la croix de Jésus-Christ qu'on ne la porte; et que son royaume ne s'établit que par les mêmes voies par lesquelles il l'a formé, je veux dire par les travaux et par les souffrances.

J'ai fait, messieurs, le portrait de saint François-Xavier, en vous représentant ses devoirs. Il avait prévu et ses dangers et ses fatigues. Cet Indien qu'il portait en dormant avec tant de peine, et sous le poids duquel il gémissait, lui était un présage et un symbole de la grandeur de son entreprise. Les peines qu'il prit et la charité qu'il exerça durant le cours de son voyage, furent les préparatifs de son zèle et de sa patience. Il me semble que je le vois dans ce vaisseau où les hommes et les passions humaines voguent ensemble; où les uns vont assouvir leur ambition, les autres satisfaire leur avarice, plusieurs exercer leurs violences dans ce nouveau monde, plus agités de leurs désirs que des tempêtes de l'Océan.

(Vingt-sept.)

C'est là que notre saint, au milieu de tant de pécheurs, se met comme en possession de son apostolat, et qu'il aiguise, pour ainsi dire, sur de mauvais chrétiens, le zèle qu'il va déployer sur des idolâtres. Tantôt il fait connaître aux magistrats qu'ils vont exercer la justice de Dieu même sur des peuples barbares qu'il faut disposer à la religion par l'exemple de leur piété, et par l'équité de leurs jugements. Tantôt il exhorte les marchands à chercher les trésors éternels du ciel, et non pas les richesses périssables de ces régions nouvellement découvertes. Tantôt il arrête la licence des soldats, enseignant à louer Dieu à ces langues déréglées qui le blasphèment, et leur inspirant la douceur et la pénitence. C'est ainsi qu'il fait par avance comme un abrégé de ses fonctions apostoliques; qu'il réduit les compagnons de son voyage à être les imitateurs de sa foi; et que d'un vaisseau de guerre, il fait comme une Eglise de paix et une société chrétienne.

Mais ne resserrons pas dans un si petit espace une si grande étendue de zèle et de charité. Hâtons-nous de le voir dans la carrière que Dieu lui avait couverte, et jugeons de sa sollicitude et de ses travaux par l'état pitoyable de la religion dans les Indes. Il n'y restait plus aucune trace de la religion de saint Thomas. Une croix, dont la vertu n'était pas connue, et quelques restes de tradition, que le temps avait presque effacés de la mémoire des hommes, étaient les seules marques du christianisme, et la foi de Jésus-Christ était demeurée ensevelie dans le sépulcre de son apôtre, qui l'avait prêchée et comme noyée dans son sang. Ceux qui avaient découvert ces vastes pays, la firent revivre en quelques endroits; mais l'ambition et l'avarice ayant étouffé leur zèle dès sa naissance, ils pensèrent à pousser leurs conquêtes, et non pas à étendre le royaume de Jésus-Christ; et ces nouveaux convertis n'étant ni cultivés par l'instruction, ni soutenus par les exemples, avaient repris leurs anciennes superstitions. Un culte bizarre et cruel régnait parmi ces nations barbares; il fallait les ramener à la raison, avant que de les accoutumer à la loi, et leur faire comprendre qu'ils étaient hommes, avant que de leur persuader qu'ils fussent chrétiens. Les Portugais, dans la licence des armes et dans l'éloignement et les défauts des secours spirituels, avaient presque perdu l'usage des sacrements et des bonnes mœurs. Ils semblaient avoir oublié leur religion en s'éloignant de leur pays, et au lieu d'avoir porté les vertus des chrétiens, ils avaient pris eux-mêmes les vices des infidèles.

Que fera Xavier dans des besoins si divers et si pressants, ou pour mieux dire, que ne fera-t-il pas? il prie, il exhorte, il reprend, il catéchise, il se partage et fait lui seul tous les ministères de l'Eglise. Il se sert de l'autorité de ceux qui gouvernent pour arrêter les dérèglements, il excite l'évêque à rétablir la discipline; il assiste les pauvres pour les gagner par sa charité, il instruit les enfants, afin de convertir les pères; il touche les

chrétiens, afin qu'ils édifient les idolâtres. S'aidant ainsi des uns pour la conversion des autres; et communiquant partout quelque portion de son zèle, il remet l'ordre dans les villes principales et va de peuple en peuple jusqu'aux royaumes les plus éloignés, porter les lumières de la foi, où le soleil avait peine à porter les siennes.

N'attendez pas, messieurs, que je recueille ici toutes ses actions, dont une partie est presque incroyable, ou que je cite tous les pays qu'il a parcourus, et que je lasse votre attention d'une longue suite de mots barbares; ma mémoire n'y suffirait pas, et votre imagination en serait chargée. Déployez la carte des Indes, les pas de ce géant ont mesuré ces grandes provinces; voyez ces îles du Japon qui composent tant de royaumes, ce n'est qu'une partie de ses conquêtes apostoliques, et ce pays qui contente l'ambition de plus de cinquante rois, ne remplit pas le zèle de cet apôtre. Jetez les yeux sur Travancor et sur les Moluques, six cents lieues de chemin traversées à pied, dans les fatigues de sa mission, ne font qu'animer son courage. Si votre vue s'égare parmi tant d'objets différents, vous pouvez dire sans flatterie, par quels de ces détroits n'a-t-il pas passé pour y porter nos mystères? Dans quelles de ces terres n'a-t-il pas jeté la semence de la parole évangélique? Laquelle de ces îles n'a-t-il pas renfermée dans les limites de la juridiction de l'Eglise? lequel de ces déserts n'a-t-il pas pénétré, lequel de ces rochers n'a-t-il pas fait retentir du nom de Jésus-Christ, et quel lieu voyons-nous dans lequel il n'ait laissé quelque monument de sa piété, de sa charité, de son zèle ou de ses miracles?

Quelles difficultés et quels obstacles ne trouve-t-il pas, qui auraient été insurmontables à d'autres courages? combien de fois exposé dans une nacelle servant comme de jouet aux flots et aux vents, courut-il mille périls sur la mer pour parvenir à de plus grands périls sur la terre, afin d'aller faire à Jésus-Christ la conquête de quelques âmes abandonnées? Combien de fois, se mettant au-dessus des craintes et des impossibilités de la nature entreprit-il d'arrêter les efforts des ministres de l'impiété et les brutalités d'un peuple barbare par les seules armes de l'Evangile, qui sont la douceur, la patience et la charité? combien de fois, touché du désir, ou attiré par quelque espérance du salut des âmes et résolu de porter les richesses de Jésus-Christ dans quelque contrée idolâtre, osa-t-il s'exposer à la rage des meurtriers ou à l'infidélité des pirates? combien de fois, dépourvu de tout et prêt à tomber dans la défaillance, se nourrissant du pain de la parole de Dieu qu'il allait distribuer et se ranimant par la pensée du sacrifice qu'il allait faire, tira-t-il des forces de sa faiblesse?

Que notre zèle est éloigné, messieurs, de celui de ce cœur apostolique. Je ne dis pas le zèle des chrétiens en général, qui ne veulent rien souffrir pour Dieu, et qui cependant souffrent tant pour le monde, je parle de ceux qui par la nécessité de leur condition

et de leur ordre, sont obligés de vaquer aux ministères évangéliques. On veut bien prêcher la pauvreté de Jésus-Christ, mais on veut vivre dans les commodités et dans l'abondance. On sait bien qu'on est redevable de quelques services à l'Eglise, mais on sait bien aussi qu'elle a quelquefois des dignités et des récompenses pour ceux qui la servent. On veut bien travailler, mais on veut se faire un travail réglé qui fasse honneur et qui ne donne que peu de peine. Ces bons ouvriers même qui vont de ville en ville et dans la campagne, repaître ces pauvres troupeaux qui languissent par la négligence de leurs pasteurs, quelque louange qu'ils méritent, sont à couvert des grandes contradictions et des grands obstacles. On reçoit leurs missions à bras ouverts, les personnes de qualité les favorisent, ils n'ont à craindre ni la faim, ni la soif, ni la persécution, ni le glaive; ils n'ont qu'à se défendre de la faveur et des applaudissements du monde. S'ils prêchent, ils trouvent des âmes dociles qui les écoutent avec respect; s'ils disputent, l'hérésie frémit en secret, mais tremble en public devant eux; s'ils plantent la croix de Jésus-Christ, chacun à l'envi la porte et les mains les plus délicates se font honneur de creuser la terre qui doit la soutenir. A Dieu ne plaise que je diminue ici la gloire ou le mérite de ces serviteurs évangéliques. Que Dieu couronne leurs travaux, qu'il leur augmente leurs talents, et qu'il mette dans leurs cœurs, l'ardeur de son esprit et dans leur bouche, l'efficacité de sa parole.

Mais l'apôtre de ces derniers temps peut dire comme saint Paul avec confiance : *J'ai travaillé plus qu'eux tous* (I Cor., XV). Qui pourrait lui disputer cette prééminence de zèle? il souffre toutes les injures, il s'accommode aux inclinations, il étudie la langue de ces barbares qu'il veut convertir, se réduisant comme dans l'enfance, et dévorant ce travail si dégoûtant et si pénible. Il ne craint pas comme Moïse de bégayer devant Pharaon; il ne s'excuse pas comme Jérémie de ne savoir parler; il s'expose à la risée des enfants, ridicule tant qu'on voudra, pourvu qu'il puisse leur être utile; leur abandonnant son mauvais langage, pourvu qu'il les conduise à de bonnes mœurs, et ne refusant pas de passer par les ignominies de la croix, pourvu qu'il la leur fasse adorer par ses instructions et par ses exemples. On l'a vu, quand les paroles lui manquaient, se faire comprendre par signes, lever les mains au ciel, et leur enseigner à prier, à pleurer, à se repentir; et n'ayant rien à faire entendre à leurs oreilles, toucher leurs cœurs par son maintien et par son silence.

La seule crainte qu'il a, c'est que son zèle ne se refroidisse; il l'avait allumé sur le tombeau de saint Denis; il était comme né des cendres des premiers chrétiens. Sur le point de commencer sa carrière, il avait puisé là cet esprit d'apôtre, qui fait qu'on va répandre la foi; cet esprit de martyr, qui fait qu'on veut répandre son sang pour Jésus-Christ. Au milieu de sa course apostolique,

il le renouvelle sur le tombeau de saint Thomas. C'est là qu'il recueille les restes de son apostolat, et qu'à la vue de ces précieuses reliques, impatient de mourir et confus d'avoir tant vécu, il s'écrie : *Allons et mourons avec lui* (Joan., XI). C'est là que voyant tant de périls dont il était environné, il s'arrête, non pas pour affaiblir son courage par des prévoyances humaines, mais pour l'enflammer par cet exemple de constance. C'est là que repassant dans l'amertume de son âme, ses années d'ambition et de vaine gloire, touché jusque dans le fond de son cœur, des traits les plus perçants de la pénitence, se tournant amoureux vers Jésus-Christ, il faisait retentir les échos d'alentour de ces tendres paroles : *Mon Seigneur et mon Dieu* (Joan., XX). C'est là que passant sept jours entiers sans prendre aucune nourriture, soutenu par le seul amour et par la grâce de Jésus-Christ, il semblait reprendre de nouvelles forces malgré sa faiblesse.

En effet, messieurs, il sort de cette grotte sacrée pour aller enseigner et confesser Jésus-Christ devant les rois et devant les peuples. Il ne regarde plus ce qu'il a fait, mais ce qui lui reste à faire. Quelque mal qu'il endure, quelque travail qu'il découvre : *Encore davantage*, s'écrie-t-il. Les consolations seules et les joies qu'il ressent lui sont, pour ainsi dire, à charge : *C'est assez, Seigneur*, dit-il, *c'est assez*. Que les démons soulèvent les flots et soufflent les vents, les tempêtes, il se rit des naufrages, il se sauve sur les débris de son vaisseau, son zèle lui sert de gouvernail et la Providence divine de pilote; qu'ils forment des chaînes invisibles pour lui fermer tous les passages, il force tous les retranchements, qu'ils ont faits contre l'Evangile. Il a détruit leur empire dans le Japon et dans les Indes, il veut aller le ruiner jusque dans la Chine. Ces peuples qui possèdent tout ce que la nature peut donner, qui trouvent tout ce que l'art peut inventer, qui savent tout ce que l'esprit peut apprendre, ne savent pas Jésus-Christ crucifié. Il veut aller porter la foi dans les pays des lettres et de la raison humaine, et captiver ce peuple superbe et ingénieux sous le joug de l'Evangile de Jésus-Christ. Les lois en défendent l'entrée, mais rien n'y empêche le martyre et, ce que les assassins du Malabar, ce que la cruauté des sauvages, ce que les embûches des bonzes n'avaient pu faire, il espère que ces peuples polis le feront. Mais Dieu, content de ses bons desirs, arrêta les victoires que François allait remporter dans cette partie du monde, pour donner matière de triomphe à ses successeurs, et voulut qu'il fût dans le ciel participant d'une entreprise qu'il n'avait pu exercer sur la terre. Quelle ferveur, messieurs, et quel immense désir de la gloire de Dieu! Il veut remplir sa maison, c'est le succès de sa mission et la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME POINT.

C'est l'ordre de la providence de Dieu que son Eglise s'établisse par des progrès successifs, et que le voile qui couvre ses saintes vé-

rités, soit tiré comme par parties. Si la lumière de la foi avait été donnée au monde comme celle du soleil, une grâce aussi commune aurait perdu beaucoup de son prix. Les miséricordes et les justices de Dieu auraient été moins évidentes, et la foi, dans ce consentement universel, aurait perdu de sa difficulté et, par conséquent de son mérite. Ce fut selon cette conduite que les nations du Nouveau-Monde, ensevelies depuis tant des siècles, par un secret jugement de Dieu, dans l'aveuglement et dans les ténèbres, furent enfin découvertes et commencèrent à avoir la lumière.

Car n'attribuons pas, messieurs, cet événement au hasard ou à l'industrie des hommes. Ce n'est pas à l'heureuse témérité d'un pilote qui, malgré les écueils et les tempêtes, osa le premier aborder ces terres cachées; ni à l'ambition et la fortune des princes qui, pour porter leurs noms au-delà des mers, et pour rendre ces nations tributaires, envoyaient des armées pour les soumettre; c'est Dieu qui se servait de la curiosité des uns et de la vanité des autres pour accomplir ses desseins. C'est lui qui ouvrait des routes inconnues aux vaisseaux, qui tirait de ses trésors les vents favorables qui poussaient ces heureuses flottes et qui, montrant à l'avarice des mortels les richesses temporelles dans les extrémités du monde, avait résolu d'y faire passer les spirituelles : sa foi, sa grâce, son Évangile.

Comme le Fils de Dieu sait ceux qui sont à lui, qu'il ne perd aucun des élus que son Père lui a donnés, et qu'il se sert de temps qui ont été marqués pour sa gloire, il envoya Xavier pour recueillir ces âmes prédestinées, et il voulut que ce nouvel héritage fût cultivé par les mains de cet homme apostolique. Quelles bénédictions ne répandit-il pas sur ses travaux ! l'Eglise étendue six mille lieues plus loin qu'elle n'était, l'Evangile prêché à centiles ou royaumes différents, plus de sept cent mille âmes converties à Jésus-Christ, sont le fruit du zèle de cet apôtre. On le vit, tantôt administrant le baptême à tant d'infidèles, que ses mains succombaient sous ce ministère; tantôt renversant les idoles et mettant Jésus-Christ et son sacrifice à la place de ces coutumes sacrilèges de répandre le sang humain sur les autels dressés au démon; tantôt entraînant des peuples entiers par l'efficacité de sa créance et par la force de ses vertus. La croix de Jésus-Christ était plantée sur les chemins et sur les rivages, le symbole de la foi était le cantique qu'on entendait dans les maisons et dans la campagne, et les instructions de Xavier volaient en tous pays et en toutes langues. Là, il formait des catéchistes et des prêtres pour expliquer les mystères ou pour conférer les sacrements. Ici, il exhortait ses néophytes à se dépouiller de leurs biens et à suivre la pauvreté évangélique. En cet endroit il persuadait la patience et formait des cœurs de martyrs. On voyait cette nouvelle Eglise naître à peu près comme l'ancienne, et le christianisme vieilli dans l'E-

rope, refleurir et se renouveler au milieu de la barbarie.

C'est ainsi que Dieu, selon les termes du roi-prophète (*Psal. CIX*), jugeait les nations, remplissait les ruines de sa maison, qu'au même temps qu'un hérésiarque combattait parmi nous la doctrine et les traditions apostoliques, un apôtre les prêchait et les établissait dans le fond des Indes. Sa Providence qui veille toujours au bien de son Eglise, la consolait des pertes si sensibles qu'elle souffrait en Europe, par les acquisitions qu'elle faisait dans ces terres étrangères, et réparait ainsi avantageusement dans le Nouveau-Monde les brèches que l'hérésie faisait à ses vérités dans l'ancien. Xavier lui-même était une preuve vivante de la religion de nos pères; non-seulement il convertissait des infidèles, il convainquait encore des hérétiques. Envoyé par l'Eglise romaine, rendant tous les jours des peuples et des rois tributaires à la puissance spirituelle du vicaire de Jésus-Christ, attendant les oracles ou exécutant les ordres du saint-siège, et faisant reconnaître l'autorité de Rome la sainte à ces royaumes éloignés qui ne savaient guère ce que c'était que Rome la conquérante; il confondait encore ces enfants rebelles qui perdaient pour l'Eglise le respect et l'obéissance.

Cet homme qui méritait le nom d'Apôtre des Indes, qui possédait avec éminence toutes les qualités des premiers fondateurs des églises, par les voyages qu'il avait entrepris, par les périls qu'il avait courus, par les travaux et par les supplices même qu'il avait soufferts, comme eux, pour la gloire de Jésus-Christ et pour la propagation de son Évangile; ce zèle des premiers temps, cette renaissance de l'apostolat ne condamnaient-ils pas ces docteurs sans onction qui semaient de nouvelles et commodes doctrines? Cet homme qui, par son seul attouchement guérissait des maladies incurables, qui faisait, comme Elie, descendre le feu du ciel sur des villes maudites et corrompues; qui défaisait des armées en levant les mains au ciel comme Moïse; qui ressuscitait les morts à la vue de ses envieux et qui scellait et confirmait tous les jours sa doctrine par des miracles, ne leur montrait-il pas des marques et des caractères d'une mission solide et véritable? Cet homme enfin à qui le martyre a manqué, mais qui ne manqua jamais au martyre, qui n'avait aucune goutte de son sang que sa charité n'eût destiné à répandre par une plaie; qui meurt dans un rivage désert, abandonné de tout le monde, au défaut de sacrificeurs et de tyrans, victime de sa charité et martyr de son propre zèle, n'accuse-t-il pas notre lâcheté, notre tiédeur et notre mollesse?

Je parle des prédicateurs et des auditeurs tout ensemble, messieurs; et si nous devons rougir à la vue d'un ministère si pur et si apostolique, vous devez rougir à la vue de tant de peuples qui se sont rendus si facilement à la vérité. Car quel fruit fait aujourd'hui la parole de Dieu parmi les chrétiens?

L'Évangile se prêche tous les jours, on enseigne les vérités, on déclame contre les vices, et dans ces grandes assemblées se trouve-t-il quelqu'un qui s'en retourne mieux persuadé de sa foi, ou mieux disposé pour bien vivre? Jugeons-nous, messieurs : peut-être que nous nous cherchons nous-mêmes, que nous nous proposons l'applaudissement ou la vanité plutôt que le salut des âmes, et que nous détruisons, par nos mœurs, la sainteté de nos paroles.

Il n'est que trop vrai qu'il y a peu de ferveur et peu de zèle, et que cette parole de Dieu qui, comme un glaive tranchant perce et pénètre jusqu'au travers des os, dans les plus secrètes parties du cœur, lorsqu'elle est dans la bouche des hommes apostoliques, n'est qu'un son inutile qui ne produit rien dans la bouche d'un ouvrier indigne. Mais ne rejetons pas toute la faute sur ceux qui la prêchent : ceux qui l'écoutent sans profit ne sont eux-mêmes que trop coupables. Le peu de soumission et de docilité, le peu de recueillement et de réflexion, les amusements qu'on se donne, l'esprit du monde dont on est rempli, les passions qu'on entretient dans le fond de l'âme sont les sources de ce désordre. Jésus-Christ ne manque pas de ministres fidèles, et Xavier voit encore dans sa compagnie des successeurs de son esprit et des imitateurs de son zèle; soit en ceux qui, pour défendre la vérité, n'ont craint ni les artifices, ni les menaces de l'hérésie; soit en ceux qui, pour annoncer l'Évangile, se jettent tous les jours dans la plus épaisse barbarie, et donnant leur sang et leur vie pour Jésus-Christ, achèvent sur leurs corps ce peu qui restait à faire aux passions de leur apôtre; soit en ceux qui travaillent parmi nous avec tant de succès à la conversion des pécheurs, prêts à catéchiser les simples, à instruire les ignorants, à consacrer, quand il le faut, les sciences humaines à l'édification et au salut des savants, faisant servir les richesses des Égyptiens à la structure du tabernacle.

Craignons donc, messieurs, que Dieu ne punisse notre dureté, qu'il ne transporte sa foi de notre hémisphère dans l'autre et que, lassé de la stérilité de sa vigne ancienne, il n'envoie ses ouvriers en cultiver une nouvelle. Grand saint, qui réglez dans le ciel avec Jésus-Christ, faites qu'il exauce aujourd'hui les vœux que nous vous adressons. Vous bénissez ces peuples que vous avez éclairés des lumières de la foi, ces provinces que vous avez tant de fois parcourues, les enfants de ces pères que vous avez engendrés en Jésus-Christ; il est juste, c'est votre ouvrage : mais n'avez-vous qu'une bénédiction, mon Père (Gen., XXXVIII)? Nous avons appris ce que vous avez fait pour eux, et nous savons ce que vous pouvez faire pour nous. Ce monde nouveau a bien été le partage de votre zèle, mais le monde ancien n'a pas moins été l'objet de votre charité et de vos prières; l'un vous a vu apôtre, et l'autre vous a fait chrétien. Votre esprit s'est répandu dans ces régions éloignées, faites

qu'il se répande dans les nôtres. Vous avez formé des disciples qui ont recueilli vos vertus, obtenez-nous des ouvriers qui raniment notre foi, qui rallument notre charité refroidie et qui nous aident à recevoir la grâce et la gloire. *Au nom du Père, et du Fils, etc.*

SERMON XVIII.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI,
Prêché dans l'église des Pères de l'Oratoire, à Paris, l'an 1685.

Suscitabo mihi sacerdotes fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet, et edificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.

Je susciterai pour moi un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme. Je lui établirai une maison stable, et il marchera toujours devant mon Christ (II Rois, ch. II, 55).

C'est l'espérance que Dieu donnait à son peuple de réformer les ministres de ses autels et de réparer l'honneur de son sacerdoce, en un temps où les prêtres ingrats, infidèles, intéressés, renversaient l'ordre des sacrifices, partageaient à leur gré les hosties et les victimes, et que, violant eux-mêmes la loi de Dieu, qu'ils auraient dû faire observer, et déshonorant l'éminence de leur dignité par la bassesse et par l'indignité de leur vie, ils exposaient le culte divin au mépris et aux insultes des hommes et devenaient les profanateurs des choses saintes, dont ils étaient les dépositaires. Hâte-toi, Samuel, hâte-toi de croître, remplis les desseins de la providence de Dieu et rends à ses autels l'honneur qu'on leur ôte.

C'est ainsi qu'en ces derniers siècles, où l'erreur, l'ignorance, l'avarice et l'oisiveté désolaient la maison de Dieu, naquit pour le bien et pour la gloire de l'Eglise saint Philippe de Néri, qui ralluma le feu presque éteint du sanctuaire, par la ferveur de sa piété et par la chaleur de son zèle; qui remit l'esprit de discipline et de religion dans le centre de la religion même et qui, par la seule autorité que lui donnait sa vertu et la force de son exemple, sans dignité et sans prééminence ecclésiastique, rétablit l'ordre et la pénitence et réforma le clergé de Rome.

Dieu qui le fit naître pour lui, le fait comme renaître aujourd'hui pour nous, par ces premiers honneurs que nous lui rendons (1). Il inspire aux imitateurs de son institut de tirer des ténèbres de l'oubli, la mémoire d'un ministre fidèle de Jésus-Christ, qui, mourant dès son enfance à toutes les passions de la chair, méprisa les prospérités et ne craignit pas les traverses; qui, bien loin de recevoir ou de prendre d'autrui, donna le sien propre; qui s'éleva au-dessus des hommes par la sublimité de son oraison et redescendit à eux par la compassion et l'humilité : pur et chaste dans ses pensées, vénérable dans ses actions, régulier et uniforme dans sa conduite, discret dans son silence, utile dans ses discours, toujours rempli de ses devoirs et plein de Dieu même.

Vierge sainte, à qui il s'est tant de fois adressé dans l'effusion de son cœur, qui le

(1) Ce fut la première année que les PP. de l'Oratoire de France solennisèrent sa fête.

consoliez dans ses déplaisirs, qui l'assistiez dans ses besoins, qui l'instruisiez dans ses doutes, qui l'encourageiez dans ses entreprises, écoutez nos vœux. Il est vierge, la concupissance qui n'approcha jamais de vous, était comme liée en lui. Il était prêtre, et produisait sur les autels le même Dieu que vous reçûtes autrefois dans vos chastes entrailles; et vous voyez en sa personne quelque ombre de la pureté et de la fécondité de la vôtre; obtenez-nous du Saint-Esprit les grâces nécessaires pour louer ses vertus, et pour les transmettre dans nos cœurs. C'est à ce dessein que nous vous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

Deux choses, messieurs, sont nécessaires à ceux qui veulent être revêtus de la dignité, et jouir des avantages du sacerdoce de la loi nouvelle. Il faut y entrer par Jésus-Christ (*Joan.*, X), par son inspiration, par sa volonté, par son esprit, par la pratique de ses vertus, par le désir de son salut; c'est ainsi qu'il parle dans son Evangile; la seconde, c'est de travailler pour Jésus-Christ: son Père est agissant en lui, il est agissant pour son Père (*Joan.*, V); il faut donc que ceux qui sont comme unis à lui par la consommation de l'ouvrage de la rédemption et de la réconciliation des hommes agissent sans cesse avec lui; ce sont les deux qualités essentielles et inséparables : *La vocation et le ministère.* L'oisiveté et le dégoût suivent ordinairement la précipitation et l'imprudence, dit saint Bernard. Celui qui est usurpateur de sa prêtrise, en sera du moins inutile possesseur; n'ayant pas consulté Dieu, il ne fera pas l'ouvrage de Dieu, et ayant fermé dès l'entrée la porte à ses grâces, il n'accomplira pas les fonctions que la seule grâce de Dieu lui peut faire accomplir dignement, au lieu que la pureté de la vocation produit ordinairement la ferveur de l'action, et qu'il est difficile que celui qui a mis tous ses soins et toute sa joie à être reçu dans le service de Dieu, ne mette son mérite et son application à l'honorer et à le servir.

C'est ce qu'a fait saint Philippe, messieurs: l'usage ou l'administration des sacrements, le zèle de sa perfection, le zèle de la conversion de ses frères, la recherche des dons de Dieu, et la distribution de ces mêmes dons ont fait le partage de sa vie: en un mot, 1^o ses dispositions au sacerdoce; 2^o les occupations de son sacerdoce feront le sujet de ce discours et de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point d'état plus noble ni plus relevé que celui des prêtres de Jésus-Christ: il n'y en a point aussi qui demande plus de préparation. Ils sont à Dieu par une consécration particulière, ils doivent lui être plus attachés; ils approchent de Dieu par le privilège de leur caractère, et ils doivent être plus purs; ils prient et apaisent Dieu pour les fidèles, et ils doivent l'avoir propice et favorable pour eux-mêmes; ils représentent Jésus-Christ, ils doivent entrer dans ses sentiments et dans son esprit; ils offrent et dispensent les saints mystères, il faut qu'ils

en recueillent les premiers fruits; ils sont les maîtres de la vie spirituelle, il est juste aussi qu'ils l'établissent dans leur cœur, et qu'ils la fassent aimer dans leurs actions. Ils corrigent les autres et doivent être irrépréhensibles; ils ont reçu plus de grâces, et leur reconnaissance doit être plus grande; leurs péchés sont plus regardés, et ils doivent avoir plus de précaution; il leur est plus difficile de se relever de leur chute, et ils doivent se conserver dans l'innocence avec plus de soin et de crainte.

Ces considérations touchèrent saint Philippe dès sa jeunesse, et Dieu par des progrès étonnants de vertus, disposa lui-même son cœur pour les emplois qu'il lui destinait. Quelque capable que fût son esprit de toutes sortes de connaissances, il s'appliqua à celles qui pouvaient nourrir sa piété; il corrigea par la sainte simplicité des Ecritures l'orgueil que donnaient les sciences humaines, et tira du fond même de ses études la matière de ses oraisons et l'exercice de ses vertus; on le vit dans l'intervalle de ses leçons, tantôt au fond d'une chapelle, baigné de larmes, portant secrètement aux pieds de Jésus-Christ crucifié les premières tendresses de son amour, et les premiers essais de sa pénitence; tantôt sous le portique de saint Pierre au milieu d'une troupe de pauvres, leur enseignant les principes de la foi et les éléments de la religion, à la faveur de quelques épargnes qu'il faisait sur ses propres nécessités, employant à la charité les restes de sa pauvreté et les fruits de ses abstinences; tantôt dans les hôpitaux consolant les malades par ses soins et par ses discours, et les assistant de ce peu de forces que ses mortifications et ses jeûnes lui avaient laissées.

Lassé des stériles spéculations de la science, il résolut de ne plus savoir que Jésus-Christ crucifié, et ne put supporter d'autres lumières que celles qu'il recevait dans son oraison; c'est dans ce pieux exercice qu'il sentait son esprit s'élever comme de lui-même, et le feu de l'amour divin s'allumer avec tant d'ardeur, que ne pouvant se soutenir, il tombait accablé sous le poids et la violence de sa charité.

Ce fut alors que renonçant à tout commerce avec les vivants, il se fit une habitude de vivre, ou plutôt de mourir avec les morts, passant durant dix ans une partie des jours et toutes les nuits dans le cimetière de Caliste et dans les grottes des catacombes. Cet affreux et triste silence, cet amas confus de cendres, de sépulcres et d'ossements, ces profondes obscurités de cette nuit, pour ainsi dire, souterraine, ces pâles ombres des martyrs, qui portent encore les marques de leurs supplices, ces restes vénérables, mais effrayants des tribulations de l'ancienne Eglise, favorisaient son recueillement et réveillaient sa pénitence. C'est là que consultant ces corps qui, pour être réduits en poudre, ne laissent pas d'être les temples du Saint-Esprit, il apprenait à se détacher de lui-même par un mépris généreux de cette vie périssable. C'est là que se mettant à la

place des tyrans, et sa pénitence à la place des persécutions, il s'accoutumait à souffrir un martyre long et volontaire; c'est là qu'autour de tant de sacrifices, il immolait, tantôt sa raison par une soumission entière aux ordres de Dieu, tantôt son cœur par la privation des douceurs et des consolations de la vie, et qu'il prenait cet esprit de sacrifice qui était une préparation à son sacerdoce. Et c'est là pourtant que, malgré les tentations et les traverses du démon, il reçut des grâces de Dieu si vives et si sensibles, qu'il fut souvent forcé de s'écrier : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.*

Mais une des plus grandes dispositions au sacerdoce, c'est l'amour de Dieu. Il est juste, dit saint Basile, que ceux qui sont destinés aux ministères de Jésus-Christ, apprennent à l'aimer et s'examinent s'ils méritent d'en être aimés, parce que toutes leurs fonctions étant des marques de la charité qu'il a eue pour nous, ou des gages de celle que nous devons avoir pour lui, il est juste que celui qui en est l'interprète ou l'entremetteur, la ressente avec abondance. Or c'est ici la plus grande gloire de saint Philippe; l'amour divin fit-il jamais des efforts plus violents que sur lui? La grande contention de son cœur n'en dérégla-t-elle pas les mouvements naturels; sa poitrine ne s'élargit-elle pas pour dilater les espaces de la charité? Ne l'ouït-on pas plusieurs fois recueillant toutes ses désirs en un seul, s'écrier: Je désire? Ne dit-il pas souvent dans ces transports, comme l'apôtre saint Paul : *Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie* (I Cor., VII)?

Je sais que cette dévotion sensible est quelquefois le partage des faibles et des commençants, que Dieu les prévient de ses bénédictions de douceur pour les attacher à son service; qu'il leur donne le lait des enfants jusqu'à ce qu'ils puissent porter une nourriture plus solide (*Exod.*, XIII); que sa Providence se plaît à leur aplanir les chemins de la vertu, de peur qu'ils ne retournent en arrière; que, selon la remarque de l'Ecriture, lorsqu'il retira les enfants d'Israël de la terre d'Egypte, il ne les mena pas par les pays des Philistins, quoique le plus plus court, de peur qu'ils ne s'arrêtassent au milieu de leur course, et que les guerres qu'il eût fallu soutenir, ne leur fissent reprendre le chemin d'Egypte, et qu'enfin les jeunes âmes sont sujettes à ces transports (*Cant.*, I, 3), parce que la nouveauté de la lumière et du sentiment des choses divines, cause en elles plus d'altération.

Mais je sais aussi qu'il y a des faveurs extraordinaires qui sont proprement réservées aux parfaits, qui se donnent au mérite et non à la nécessité, et qui sont les récompenses, et non pas les secours de la vertu. Tels furent ces sentiments, ces joies et ces ferveurs qui furent répandues dans la vie de saint Philippe. Mais du fond même de ces douceurs, naissait une amertume salutaire et une crainte qui venait de son amour même; c'est alors que fouillant jusqu'aux

moindres replis de son cœur, il cherchait si quelque imperceptible intérêt s'y trouvait caché, et s'il aimait les consolations de Dieu, ou le Dieu des consolations. C'est alors qu'il désirait d'être conduit par des stérilités et des sécheresses spirituelles, et de porter croix sur croix pour montrer la pureté de ses désirs, et la fidélité de sa patience.

Dans cette agitation, il craignit qu'il n'y eût de l'oisiveté dans sa retraite ou de la délicatesse dans cette dévotion, accompagnée de tant de goûts, et par l'inspiration du ciel, qui devait bientôt l'appeler aux fonctions sacerdotales, il s'adonna à l'instruction du prochain et à la conversion des âmes. Vous le représenterai-je allant dans les places et dans les assemblées, s'insinuant adroitement à la faveur de cette douceur naturelle qui gagnait les cœurs, pour avertir chacun de ses devoirs et de la nécessité du salut? vous dirai-je que rassemblant des compagnons de sa piété, et faisant, tout laïque qu'il était, des entretiens publics sur toutes les matières de religion, il ramena plusieurs pécheurs à la pénitence, et peupla les monastères des pénitents qu'il y envoyait?

Mais quelque application qu'il eût au salut d'autrui, on eût dit qu'il ne pensait qu'au sien propre : il ne se contenta pas d'être vertueux, il voulut encore être parfait. Disons-le à notre honte, messieurs, nous n'avons que de basses idées du christianisme. On croit que c'est assez pour être homme de bien que de n'avoir point de vice et de ne faire que peu de mal. On se croit chaste, pourvu qu'on ne soit pas tombé dans les derniers dérèglements. On se pardonne ses pensées, ses paroles libres, ses conversations dangereuses et toutes ses libertés qu'on veut bien regarder comme innocentes, et qui, selon Tertullien, sont des marques d'une chasteté ou perdue, ou chancelante. Ce n'est plus l'usage de pleurer ses péchés, ou de les expier par des austérités pénibles. Les dire à un confesseur avec un repentir superficiel qui n'empêche pas les rechutes, c'est ce qu'on appelle la pénitence. On s'imagine que la charité peut subsister avec la médisance. Pourvu qu'on ait la vérité de son côté, qu'on ne soit pas l'auteur de la calomnie, qu'on sache lui donner un tour naturel et plaisant, et qu'on encense d'une main celui qu'on va frapper de l'autre, on croit, selon la parole du Sage, que c'est un jeu et non pas un meurtre (*Prov.*, XXVI). Quoique le luxe et les ajustements trop recherchés soient condamnés dans l'Ecriture; pourvu qu'on ait un reste de pudeur et de retenue, et qu'on n'aille pas aux derniers excès d'indécence, on croit être dans la propreté et dans les règles de la modestie. On s'est fait un mérite et une espèce de piété de n'être pas tout à fait méchant, ou de l'être moins que les autres.

Saint Philippe, au contraire, a porté toutes les vertus à la perfection. Il ne suffit pas pour lui d'avoir une dévotion commune, il veut acquérir la parfaite. Quel fut son détachement du monde! Vit-on jamais un cœur moins sus-

ceptible d'ambition ? on jette les yeux sur lui pour l'élever dans les prélatures. Deux souverains pontifes lui offrent la pourpre et veulent l'approcher du trône de Jésus-Christ et de son Eglise : il prie, non pas qu'on épargne son humilité, mais qu'on ait pitié de sa faiblesse. Il ne veut pas que le monde sache qu'on l'a cru digne des honneurs, non pas même qu'il s'en est estimé indigne. Il arrive quelquefois dans ces refus éclatants, qu'après s'en être fait une vertu devant Dieu, on vient à s'en faire un mérite à soi-même ; qu'on a quelque plaisir de s'être mis au-dessus de sa propre gloire ; et qu'après avoir vaincu son orgueil, on vient à être vaincu par sa modestie. Philippe s'élève au-dessus des dignités sans y prendre garde ; il ne veut avoir, ni la vanité de les accepter, ni la gloire de les avoir refusées, et par un nouveau genre d'humilité, il se cache son humilité même.

Quelle fut sa continence et sa chasteté ? Ne retrancha-t-il pas par la grâce de Jésus-Christ et par sa mortification continuelle jusqu'aux moindres désirs ? On eût dit qu'il n'avait point de corps, ou qu'il avait changé de condition et de nature. Quel fut son zèle pour la foi ? Au seul récit des missions des Indes, considérant l'abondance de la moisson et la disette des ouvriers, brûlant du désir de verser son sang dans la prédication de l'Evangile, peut-il être arrêté que par un ordre visible de Dieu qui le destinait à d'autres combats pour sa gloire ? Quelle fut son ardeur pour ramener les hérétiques dans les conférences et dans les exhortations ? Et n'est-ce pas par son ordre que le célèbre Baronius composa les annales de l'Eglise pour convaincre les sectes nouvelles par cette tradition divine qui coule depuis Jésus-Christ, qui lie ensemble toutes les églises et tous les siècles par l'unité d'une même foi et par la pureté d'une même doctrine évangélique et apostolique.

Tant de vertus furent les degrés par lesquels il s'éleva à la prêtrise de Jésus-Christ. Encore fallut-il un commandement de son confesseur pour l'y résoudre, suivant cette règle des Pères, que ceux qui en sont indignes ne doivent jamais être forcés d'entrer aux ministères des autels, et que ceux mêmes qui en sont dignes ne doivent y entrer que par force. Avec ces dispositions pouvait-il manquer de s'acquitter dignement des occupations de son sacerdoce ?

SECONDE PARTIE.

La prêtrise de Jésus-Christ n'est pas un titre sans fonctions ; mais un ministère d'occupation et de travail qui comprend une multiplicité de devoirs essentiels et difficiles à accomplir : *Pour vous, veillez continuellement*, disait l'Apôtre à Timothée (II Tim., IV), l'exhortant à se fortifier par la grâce de Jésus-Christ dans sa vocation sainte, mais laborieuse, et à travailler, tantôt comme un soldat enrôlé dans la sacrée milice du Fils de Dieu (Ibid., II), qui doit résister aux forces de la chair et du sang, et des puissances des ténèbres ; tantôt comme un évangéliste

pour annoncer au peuple la loi de Dieu, après l'avoir lui-même écrite dans son propre cœur et rendue vivante dans ses actions : *Faites la charge d'un évangéliste* (Ibid., IV) ; tantôt comme dépositaire de la doctrine de la foi qu'il faut conserver pure et saine ; des mystères du Sauveur qu'il faut dispenser avec discernement et avec crainte ; et des secrets des consciences qu'il faut garder avec religion, pour y remédier avec efficacité : *Gardez le dépôt qui vous a été confié* (Ibid., II) ; tantôt comme un vase d'honneur consacré au Seigneur, qui doit lui être utile en tout, et prêt à servir à tous les offices où sa Providence veut l'employer : enfin comme l'homme de Dieu qui doit être bon pour instruire (Ibid., III), pour reprendre, pour édifier, pour réconcilier en toute justice, parfait et préparé à toutes sortes de fonctions, que la vérité, la justice la sagesse et la charité lui imposent.

Voilà, messieurs, quel était l'ouvrier apostolique dans la naissance de l'Eglise. Loin d'ici ces hommes profanes que la cupidité a poussés aux pieds des autels, pour y chercher un passage à leur ambition, ou un refuge à leur indigence ; qui n'ont eu d'autre principe de leur vocation que le désir de vivre à leur aise dans une douce et honorable oisiveté ; qui sont entrés dans la vigne du Seigneur, non pas pour la cultiver, mais pour en cueillir les fruits, et qui se sont proposé en entrant dans l'Eglise de Jésus-Christ, non pas le travail ecclésiastique, mais la mollesse de la vie et l'établissement d'une fortune paisible, ou dans l'éclat des dignités, ou dans l'opulence des bénéfices. Loin d'ici ces prêtres oisifs qui ont reçu en vain la grâce de l'ordination, qui, vivant de l'autel et ne servant pas à l'autel, traînent sans honneur et sans emploi un stérile et infructueux sacerdoce ; qui retiennent en injustice la parole de Dieu qu'ils sont obligés de distribuer, et la puissance qu'ils ont de lier et de délier ; qui, bien loin d'instruire les autres, ont eux-mêmes besoin d'être instruits ; qui ne sont connaissables et prêtres, pour ainsi dire, que par le nom et l'habit qu'ils portent ; et qui n'ont d'autre occupation que celle de jouir tout ensemble des plaisirs du monde et du patrimoine de Jésus-Christ.

Je parle au contraire d'un prêtre tout occupé de sa vocation, qui se consacra sans réserve au travail de son ministère et dont toute la vie fut une suite d'actions de miséricorde et de charité et une continuité de sacerdoce ; d'un prêtre qui porta le poids du jour et de la chaleur sans se plaindre ; qui se fatigua dans les voies de la justice sans s'y lasser ; qui reconnut comme l'Apôtre, qu'il était débiteur à tous et que rien ne lui appartenait moins que lui-même ; qui voulut que sa porte fût ouverte les nuits aussi bien que les jours pour tous ceux qui avaient besoin de ses consolations ou de ses conseils ; qui se retrancha jusqu'aux nécessités de la vie et ne crut pas qu'il lui fût permis de donner à ses repas ou à son sommeil, un temps qu'il pût employer à l'instruction ou au soulagement

d'un pauvre, à la correction ou à la réconciliation d'un pécheur ; et qui, malgré les remontrances de la chair et du sang, qui lui faisaient même un devoir et un point de conscience de s'épargner, quittant toutes choses et se quittant lui-même pour la gloire de Dieu et pour le salut de ses frères, répondait à peu près comme ce courtisan dont parle l'Écriture : *Il faut que les affaires de Dieu se fassent* (II Machab., XVI).

Mais entrons dans le détail de sa religion et de sa vie sacerdotale. La première et la plus divine action de ceux qui sont appelés au ministère des autels, c'est d'offrir le corps et le sang du Fils de Dieu et de présenter au Père éternel cet adorable sacrifice, en s'immolant soi-même dans le cours de cette oblation, où il est Jésus-Christ visible sur la terre, comme Jésus-Christ est le pontife et le sacrificateur invisible dans le ciel. De là vient le respect que l'on doit aux prêtres. La personne est humaine et peut-être corrompue, mais la dignité est divine, incorruptible, inviolable. Quels qu'ils soient devant Dieu ou devant les hommes, ils forment sur l'autel, par l'efficace de leur parole, le Dieu même que vous adorez ; et quoique leurs mains sacrées deviennent quelquefois profanes, l'hostie néanmoins qu'elles consacrent et qu'elles offrent, doit vous les rendre vénérables. Mais c'est de là que doit venir leur sainteté ; car, si ceux qui portent les vases du Seigneur doivent être purifiés, selon les règles du prophète (*Isai.*, LII) ; combien le doivent être ceux qui consacrent, qui touchent, qui portent, qui distribuent, qui reçoivent le Seigneur même ?

Or, messieurs, quel saint s'est jamais acquitté avec plus d'attention, plus d'humilité, plus de foi, plus de ferveur du ministère eucharistique, que celui dont nous révérons la mémoire ? Il ne vivait que pour s'unir à Jésus-Christ. Son âme eût séché de langueur, s'il eût manqué l'espace d'un jour de cette nourriture céleste. La messe qu'il disait aujourd'hui était une disposition à celle qu'il devait célébrer demain ; la familiarité augmentait le respect, et la coutume ne ralentissait pas la dévotion. Le désir consommait la jouissance, et la jouissance rallumait le désir ; il emportait Jésus-Christ avec lui, ou se laissait avec Jésus-Christ, et dans cette charité réciproque s'accomplissait ce qui est dit dans l'Évangile : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui* (*Joan.*, VI).

Qu'est-ce qui aurait pu le séparer et le désunir d'avec son Sauveur ? quelque attache secrète au monde ? il avait renoncé à ses mœurs et à ses usages et disait ordinairement qu'il ne sentait en lui qu'une chose qui lui dût plaire, c'est que le monde lui déplaisait. Quelque désir des richesses ? il avait refusé l'héritage de sa maison ; et le seul bien qu'il demandait, c'était le mérite d'une pauvreté pure et évangélique ; d'avoir besoin de tout, de ne trouver rien, de vivre d'aumônes et de mourir dans un hôpital. Quelque dissipation d'esprit ? il s'était fait une

habitude d'oraison et une solitude intérieure qui lui rendait toujours Dieu présent et le monde presque invisible. Peut-être quelque passion peu mortifiée ? la pénitence avait non-seulement resserré, mais détruit en lui tous les désirs du siècle et toutes les inclinations de la nature. Faut-il s'étonner si la participation de Jésus-Christ et de ses mystères faisait sur lui des impressions si vives, si touchantes et si sensibles ?

On l'a vu pâlir, trembler, rougir à la vue des saints mystères et produire sans le vouloir sur son visage les sentiments successifs de son cœur. Au milieu du saint sacrifice, lorsqu'on recueille son attention, on l'a vu se faire violence pour relâcher un peu de la sienne, de peur de tomber en public dans des ravissements et des extases, et par une inquiétude d'humilité, modérer les transports et les excès de son amour. On l'a vu après la communion descendre de l'autel comme Moïse de la montagne, environné de lumière, jeter un voile sur sa face resplendissante, pour dérober sa gloire aux yeux des hommes, à qui Jésus-Christ dans ce sacrement a caché la sienne. On l'a vu dans l'accablement d'une maladie, aux approches de l'hostie qu'on lui portait, reprendre tout d'un coup ses forces, s'élever sur son lit, soutenu par son cœur et par ses désirs ; insensible à toute autre peine qu'à celle du retardement, et retombant non par la défaillance de la nature, mais par l'impatience de son amour, s'écrier : *Hâtez-vous, mon Père, hâtez-vous.*

Vous dirai-je que dans le temps de ses sacrifices, l'Église était comme remplie de l'odeur de sa piété, que son esprit se communiquait tout autour de lui ; qu'une vertu secrète, par l'efficace de sa prière, se répandait sur les assistants ; qu'ils sentaient leurs cœurs s'échapper et s'unir au sien malgré leurs distractions pour s'élever ensemble par une oblation commune ; que les uns concevaient des désirs effectifs de conversion, que les autres fondaient en larmes, et, qu'étonnés d'un renversement imprévu et presque involontaire de leurs consciences, ils se disaient les uns aux autres comme ces disciples de l'Évangile : *Notre cœur ne s'enflammait-il pas* (*Luc.*, XXIV, 32), lorsqu'il offrait Jésus-Christ pour nous et qu'il nous offrait nous-mêmes à Jésus-Christ ?

Jugez des mouvements du dedans par ceux qu'il inspirait au dehors. Une foi vive et religieuse qui le remplissait du respect et de l'amour de nos mystères, lui faisait mettre toute sa joie et tout son honneur à s'en occuper. Aussi ne voulut-il jamais d'autre qualité que celle de prêtre. On s'en offense presque aujourd'hui ; on croit qu'il ne faut appeler ainsi que ceux qu'une petite éducation ou qu'une triste nécessité a réduits au service des paroisses de la campagne. Quoique la prêtrise de Jésus-Christ soit royale, pour peu qu'on ait de fortune ou de naissance, on veut des titres plus honorables. Au lieu de se faire respecter par son ordre ou par sa vertu, on impose au monde par

le rang qu'on tient, ou par le bien qu'on a dans l'Eglise; et pour flatter sa vanité, ou pour réveiller son ambition au défaut des bénéfices et des dignités qu'on n'a pas, on prend le nom des dignités ou des bénéfices qu'on désire.

Philippe au milieu de la cour et des grands ecclésiastiques, n'estime rien au-dessus de son sacerdoce qui le lie avec Jésus-Christ et qui le nourrit tous les jours de Jésus-Christ. Avec quelle indignation voyait-il des prêtres, après avoir été tirés par la miséricorde de Dieu des eaux amères de ce monde, pour être le sel de la terre, aller s'y rejeter et s'y fondre, comme parle saint Chrysostome, renoncer à leurs droits et à leurs fonctions, célébrer à peine une fois l'an les sacrés mystères, et se dégrader eux-mêmes, en se privant d'y participer, non par un esprit de justice et de pénitence, mais par une tiédeur et une indifférence volontaire? Avec quelle peine voyait-il des chrétiens s'en approcher si rarement, ou par un injuste dégoût, ou par une négligence affectée, ou par une maligne humilité, ou par une indévotion effective et une crainte de se corriger et de rompre les attachements et les affections du siècle?

Il entreprit de les ramener à Jésus-Christ et d'exciter en eux le désir et l'usage des sacrements. Ne croyez pas pourtant qu'il les y poussât sans discernement et sans précaution, et qu'au lieu de leur donner le pain de vie qui nourrit les âmes bien disposées à le recevoir, il leur donnât le poison d'une communion précipitée. Il leur fit une dévotion non pas de communier, mais de communier saintement. Il leur apprit à prier, à pleurer, à s'éprouver avant que d'approcher de l'autel. Il se dressa un tribunal équitable pour juger les consciences des pécheurs par leurs propres confessions, selon les règles de la pénitence; et ce fut la seconde fonction de son sacerdoce.

Dieu voulut dans l'ancienne loi, comme nous lisons dans le Lévitique (*Levit.*, VIII), que l'oreille et la main des enfants d'Aaron fussent solennellement consacrées pour représenter cet office et ce sacrement de la loi nouvelle, par lequel s'opère la justification du pécheur, par l'entremise du prêtre qui écoute ses accusations et son repentir, et qui le bénit et l'absout par la grâce de la réconciliation que Jésus-Christ a mise en ses mains et en sa puissance. Or, comme entre les œuvres de la pénitence, il n'y en a point qui satisfasse plus à Dieu que l'aveu sincère des péchés que l'on a commis, et cette soumission intérieure qu'on rend au jugement d'un homme mortel comme au jugement de Dieu même; il n'y a point d'occupation plus sacerdotale que celle de réconcilier les pécheurs et d'exercer sur eux les miséricordes et les justices du Seigneur, en leur remettant les péchés et leur imposant les satisfactions et les peines qu'ils ont méritées.

C'est à ce ministère que saint Philippe se dévoue : il se sent tout à coup brûlé du zèle

de la maison de Dieu et du désir du salut des âmes. Je ne sais quel attrait de grâce et de charité rassemble autour de lui tous ceux qui veulent entrer dans les voies de Dieu. Il les attend avec bonté; il les instruit avec affection; il les écoute avec patience, assidu et infatigable dans ce triste et pénible exercice des confessions. Je dis triste, car, messieurs, entrer dans l'ennuyeux détail des passions et des faiblesses humaines; voir à découvert les mystères d'iniquité et les hontes cachées du siècle, selon le langage de l'Apôtre (*II Cor.*, IV); percer la muraille, comme le prophète et voir les abominations qui se passent dans le temple, je veux dire dans le cœur des hommes; être comme obsédé de la malice et de la vanité du monde; devenir le confident de tout ce qu'on pense, ou qu'on dit de mal, et le témoin de la fécondité du péché et de la corruption de la nature; avoir sur la conscience des autres une inspection qui peut être fatale à la sienne propre; si l'on est juste, être chargé du dépôt de l'iniquité, et si l'on aime Dieu, voir en combien de manières on le méprise et on l'offense, y a-t-il emploi plus importun, si la charité ne l'adoucit et ne le soulage?

Je dis encore, difficile par ses devoirs et par ses dangers; car, qu'est-ce qu'un confesseur, messieurs? c'est un homme revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, mais chargé comme lui des péchés du monde; établi pour sauver les âmes, mais surtout pour garder la sienne; qui doit exercer les jugements du Seigneur, non pas les siens propres, et craindre toutes les fois qu'il dit : *Je t'absous*, que Dieu ne lui dise : *Je te condamne*. Il faut qu'il soit attentif pour connaître et le péché et les dispositions du pécheur; éclairé pour percer l'obscurité du cœur humain et pour débrouiller le chaos des consciences libertines ou scrupuleuses; compatissant à l'infirmité, mais inflexible à la justice; patient pour ne pas rebuter les faibles, prudent pour compenser les biens et les maux et pour proportionner les maladies et les remèdes; fidèle pour se conduire par l'esprit et la loi de Dieu qui doit être la règle du pénitent et le directeur du directeur même.

Ce fut par cet esprit qui n'est qu'amour et charité qu'il attira les plus rebelles à la pénitence. A ses pieds le joug de la confession devenait léger, la crainte et la honte se dissipaient; un secret sentiment de la miséricorde de Dieu produisait dans le cœur une confiance respectueuse. Ce tribunal était un asile ouvert à ceux qui fuyaient le monde. Comme on trouvait un ami et un père dans son juge, on respectait ses conseils, on écoutait ses instructions et l'on aimait jusqu'à ses corrections et ses réprimandes.

Car il avait ce caractère de prudence et de sobriété que l'Apôtre recommandait à son disciple (*II Tim.*, III). Il joignait à la tendresse et à la compassion le désir de l'ordre et l'amour de la discipline. Il savait qu'un ministre de la pénitence évangélique doit avoir de la douceur et de la force. Une douceur qui console sans faire tort à la justice;

une force qui corrige sans offenser la charité ; une indulgence qui ne porte pas au relâchement ; une sévérité qui ne jette pas dans le désespoir de la vertu ; une bonté qui ne pardonne pas au delà de la raison et de l'équité, et un zèle qui ne sort pas de la science et de la charité. Il s'appliquait à la conversion du cœur des pécheurs, il leur faisait sentir le poids de leur servitude, il déliait leurs chaînes insensiblement, il les supportait pour les corriger, et les corrigeait en leur faisant appréhender la justice de Dieu, et non pas pour ses censures et ses rudesses. Après les avoir déchargés du péché, il les chargeait insensiblement de la croix de Jésus-Christ ; et par la part des consolations qu'il leur donnait, il les élevait aux pratiques de la mortification et de la pénitence.

Mais quelle fut son intégrité dans cette partie de son sacerdoce ? Avec quelle humilité, disait-il comme Moïse : *Qui suis-je pour faire sortir de l'Egypte les enfants d'Israël* (Exod., III) ? pour tirer, non les corps d'une oppression étrangère, mais les âmes d'une servitude intérieure et invisible ? Il se regarde comme coupable de tous les péchés qu'il entend, et, reconnaissant dans ce que les autres ont fait, ce qu'il eût été capable de faire, il en tire autant de sujets de confusion et d'actions de grâce. Exerce-t-il un empire absolu sur les âmes qui lui sont soumises ? Veut-il faire couler à son gré le sang de Jésus-Christ qu'il tient en ses mains ? S'élève-t-il sur la tête des pécheurs qu'il voit à ses pieds ? Insulte-t-il dans son cœur à leur faiblesse ? Se justifie-t-il à ses propres yeux, en croyant qu'il n'est pas comme le reste des hommes, et nourrit-il sa vanité des humiliations de ses pénitents ?

Quelle précaution ne prit-il pas pour rendre son administration pure et sans reproche ? Remarqua-t-on jamais en lui d'affection ou de complaisance pour un sexe qui se fait craindre jusqu'aux pieds des autels et dans l'exercice de sa pénitence ? Se fit-il un amusement de la direction ? Aima-t-il à flatter ou à être flatté et à devenir le tyran ou l'esclave des femmes dévotes ; se fit-il un art de les attirer, ou de les attacher à lui par des civilités et des visites de bienséance ? Souffrit-il les empressements de ces personnes demi-spirituelles et demi-mondaines qui se font un point de leur dévotion, de l'attachement qu'elles ont pour leurs directeurs ? Eut-il jamais avec elles des entretiens que la religion ne rendit graves et que la charité n'eût déjà rendus nécessaires ? Il s'abstint de tous les commerces qui flétrissent, sinon la conscience, du moins la réputation d'un ministre de Jésus-Christ. Il fit un pacte avec son cœur et avec ses yeux, et ne regarda pas une seule fois une dame que Rome admirait pour sa beauté et pour sa vertu, quoiqu'il l'eût confessée trente-six ans.

Mais quel fut son désintéressement ? Demanda-t-il d'autre récompense des peines et des soins qu'il prit pour le salut des âmes, sinon qu'on en profitât ? Abusa-t-il jamais de la faiblesse des mourants qu'il assista, au

profit de sa communauté naissante et mal établie, aux dépens d'une absolution douteuse ? Entra-t-il jamais dans aucun embaras d'affaires ou d'intérêts temporels, quelque avantage qu'il y rencontrât, ou pour sa maison ou pour lui-même ? N'ordonna-t-il pas toujours très-expressément à ses disciples de ne pas s'ingérer dans les testaments, de laisser les morts enterrer les morts, et de compter les âmes qu'ils auraient gagnées et non pas l'argent qu'ils auraient acquis ? On le vit rendre les legs qu'on lui avait faits et obtenir par ses ardentes prières la santé d'un homme de bien qui le laissait son héritier.

Quelle fut enfin sa persévérance dans ce travail ? Refusa-t-il jamais quelqu'un ? Eut-il des heures et des temps pour lui, comme pour les autres ? Dans le fort de ses maladies ne suspendit-il pas ses douleurs pour entendre les confessions, et le jour même de sa mort n'administra-t-il pas le sacrement de la pénitence, voulant finir par la charité et se faire une préparation à bien mourir, des règles et des moyens qu'il donnait de bien vivre.

Mais comme rien n'entretient davantage les peuples dans les pratiques de la pénitence et dans l'usage des sacrements que la parole de Dieu que prêchent les prêtres qui sont les gardiens et les dépositaires de la science et de la doctrine, selon le prophète (*Malach., II*), il établit des exhortations, des entretiens et des conférences et s'acquitta saintement de cet emploi, Dieu le remplissant de sa vérité et mettant en lui la parole de la réconciliation, comme parle l'Apôtre (*I Cor., V*). Combien de fois réveilla-t-il la foi mourante des assistants, par la force de ses discours, animés de l'esprit de Dieu, et renvoya-t-il avec des sentiments de componction et de pénitence, ceux qu'une simple curiosité et la nouveauté de cet institut avait amenés dans ces assemblées ? Combien de fois, pénétré lui-même des vérités évangéliques qu'il annonçait, fut-il obligé de céder aux émotions de son cœur et au torrent des larmes qu'il répandait ? Combien de fois recommanda-t-il à ses enfants d'édifier le peuple en l'instruisant, et de chercher plutôt dans leurs discours une sainte simplicité qu'une éloquence présomptueuse ? C'est ainsi qu'il remplit les devoirs de son sacerdoce. Telles en furent les fonctions, mais quelle en fut la consommation ?

Comme il n'y a rien dans la religion de plus vénérable que la dignité des prêtres, rien de plus saint que leur ministère, rien de plus touchant que leurs exemples ; il n'y a rien aussi que Dieu récompense davantage que leur fidélité et leur attachement à son culte et à son service : *J'ai fait*, dit-il dans ses Ecritures, *avec Aaron une alliance de vie et de paix. Je lui ai donné ma crainte, afin qu'il n'approche de mes autels qu'avec une frayeur pleine de respect. La loi de la vérité a été dans sa bouche, il ne s'est point trouvé d'iniquité sur ses lèvres ; il a marché avec moi dans l'équité et dans la justice, et il a des*

ourné les âmes de la corruption et de la voie de l'iniquité (Malach., II). Aussi lui promet-il une postérité glorieuse, une paix durable et assurée, une vie sans fin.

Voilà, messieurs, l'image de saint Philippe et de ce qu'il fait pour Dieu, et de ce que Dieu fait pour lui. Il mérita par ses travaux si glorieux et si utiles à l'Eglise, de laisser des héritiers de ses vertus et des successeurs de son esprit; de mourir dans les fonctions du sacerdoce qu'il avait si dignement exercées; d'entrer dans le tombeau presque en descendant de l'autel, d'être la victime après avoir été le prêtre et de se présenter au Souverain Juge, les lèvres encore teintes du sang de Jésus-Christ qui fut l'objet de son amour et le gage de sa béatitude éternelle.

Voilà comme on meurt de la mort des justes et dans le baiser du Seigneur; mais c'est après avoir mené une sainte vie. Vous ne dispensez pas les saints mystères, mais vous y participez. Est-ce avec un cœur pur et vide de toute affection du siècle? N'y demeure-t-il point quelque secrète inclination à la vanité, à l'ambition, à l'avarice, à la médisance? Quelque portion de votre cœur ne reste-t-elle point dans les créatures? Conservez-vous toutes vos adorations pour l'arche? L'idole des Philistins n'y trouve-t-elle pas quelque part? Vous n'êtes pas appelés peut-être au ministère de la parole, mais n'êtes-vous pas au moins destinés à l'entendre? Est-ce avec une soumission et une docilité chrétienne que vous l'écoutez? Est-ce pour en faire le divertissement de votre esprit, ou la nourriture de votre âme? Est-ce comme la parole d'un homme ou comme la parole de Dieu? La faites-vous passer de votre esprit dans le fond de votre cœur, de votre cœur dans vos actions et dans toute la conduite de votre vie?

Vous avez souvent recours au tribunal de la pénitence. Est-ce pour vous décharger aux pieds d'un prêtre du fardeau de vos péchés, et pour le reprendre après une communion inutile et peut-être sacrilège. Est-ce pour donner quelque relâche aux remords de votre conscience et pour trouver là peut-être plus de facilité à vos rechutes? Est-ce par un véritable désir de satisfaire à la justice de Dieu ou par une vaine et injuste confiance en sa miséricorde que vous avez si souvent offensée?

Imitons saint Philippe au moins dans sa douceur, dans sa charité, dans sa patience; aimons Dieu qu'il a tant aimé, à qui nous avons les mêmes obligations, si ce n'est que Dieu nous a fait des miséricordes dont ce saint n'a pas eu besoin, parce que sa vie a été aussi innocente que la nôtre est criminelle. Accoutumons-nous à lui adresser nos vœux, afin qu'il obtienne de Dieu pour nous ce détachement du monde et cette union avec Dieu qui l'a rendu saint et qui le rend bienheureux dans la gloire que je vous souhaite : *Au nom du Père, etc*

SERMON XIX

PANÉGYRIQUE DE SAINT THOMAS ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRI.

Prêché dans l'Eglise de Saint-Thomas du Louvre à Paris, l'an 1675.

Usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnavit pro te inimicos tuos.

Combats jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu vaincra pour toi tes ennemis (Eccles., ch. IV).

Qu'il est difficile, messieurs, de louer les saints, qui se sont élevés par la grâce de Jésus-Christ, non-seulement au-dessus des forces de la nature, mais encore au-dessus de l'usage des vertus communes. Le siècle ne peut souffrir la condamnation de ses faiblesses; et jugeant de l'esprit de Dieu, par la prudence de la chair, trouve je ne sais quel excès en tout ce qui le surpasse, et n'aime pas que d'autres aient fait ce qu'il ne se sent pas capable de faire lui-même. Que ce soit aveuglement, que ce soit orgueil, il n'est que trop vrai que chacun au lieu de se mettre en la place du saint veut mettre le saint à la sienne; et qu'un prédicateur, chargé de faire un panégyrique, se trouve souvent réduit à faire une apologie.

C'est ce que j'ai à craindre aujourd'hui en prononçant l'éloge de saint Thomas, dont le courage intrépide et la fidélité inviolable aux intérêts de Jésus-Christ et de son Eglise, condamnent si hautement nos relâchements, nos infidélités et nos faiblesses; que j'ai sujet d'appréhender qu'un zèle aussi ardent, ne vous paraisse ou incroyable, ou trop dur et trop inflexible. Vous verrez d'un côté l'emportement d'un roi en colère, la rigueur de l'exil, la violence des persécutions, l'abandonnement de tout le monde; de l'autre une constance sans dureté, un courage sans orgueil, une patience sans bassesse, et une soumission sans lâcheté dans un évêque opprimé. Ne croyez pas pourtant, messieurs, que je veuille élever le saint aux dépens du roi, et que pour augmenter la gloire du martyr, j'offense la dignité du persécuteur. Il faudra par un juste tempérament ménager les égards que je dois avoir pour la majesté royale, et la justice qui est due à la sainteté. Je nommerai le saint, martyr, sans appeler le roi, tyran; et rendant le respect qui est dû aux puissances, je rendrai le témoignage que je dois à la vérité, en vous représentant sur les paroles de mon texte : 1^o saint Thomas qui combat pour la justice; 2^o saint Thomas qui meurt pour la justice, et qui triomphe de ses ennemis après sa mort. Ce seront les deux parties de l'éloge du saint. Fasse le ciel que nous en tirions des instructions importantes pour notre salut, assistés des secours de l'Esprit de Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge, à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria!*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous faire connaître le caractère de saint Thomas, vous dirai-je d'abord, messieurs, qu'il naquit dans un pays où les fréquentes révolutions ont fait paraître de grands vices et de grandes vertus; où la religion souvent opprimée a eu besoin de dé-

enseurs; et où les rois dans la paix même de l'Eglise ont fait quelquefois des martyrs; vous dirai-je qu'étant né de parents sages et pieux, il fut formé dans la vertu par les conseils et sur les exemples d'un archevêque de Cantorbéri, dont saint Bernard a loué la sagesse et la piété, et qu'une sainte éducation soutint en lui une heureuse et noble naissance? Dieu lui avait donné surtout un esprit droit, équitable, ennemi de la dissimulation et du mensonge, rempli de force, de vérité et de zèle pour la justice.

Faut-il porter aux pieds du souverain pontife les plaintes de l'Eglise d'Angleterre, contre l'évêque de Vinchester, frère du roi, qui, par sa qualité de prince du sang, et par celle de légat du saint-siège, enflé de la gloire que lui donnait sa naissance, et du pouvoir qu'il avait reçu du saint Père, imposait des servitudes inusitées aux églises de ce royaume; et de ce mélange de puissance spirituelle et séculière, formant une domination tyrannique, opprimait les prélats, et insultait à son archevêque? Thomas remontre son arrogance et fait révoquer sa légation. Faut-il arrêter les désordres d'une cour averse et cruelle? Thomas devient le protecteur de l'innocence persécutée, et s'élève contre l'oppression et la violence; plus jaloux de l'observation des lois, quoiqu'il ne soit que particulier, que les magistrats qui les font, ou qui les maintiennent; plus zélé pour la discipline de l'Eglise, tout laïque qu'il est, que les ecclésiastiques même qui la professent. Faut-il soutenir les droits de la royauté et s'opposer à l'injuste prétention d'Etienne, qui, contre toutes les lois de l'Etat et de la raison, veut priver de la succession l'héritier légitime de la couronne d'Angleterre? Thomas conduit son prince par la main jusque sur le trône, et Dieu permet qu'il travaille à se donner pour maître celui qui devait être un jour son persécuteur.

Vous le savez, messieurs, c'est de Henri II que je parle. C'était un prince bien fait, habile, courageux, politique; mais le dirai-je? injuste dans ses entreprises, impatient dans ses desirs, emporté dans ses colères, réduisant tout à son intérêt ou à sa grandeur, joignant l'artifice à la hardiesse, et couvrant le mal qu'il faisait de bonnes intentions apparentes; allant à ses fins par des moyens aussi déraisonnables que ses fins mêmes; introduisant et dans l'Etat et dans l'Eglise un nouveau gouvernement, et ne connaissant les lois de l'un et de l'autre, qu'autant qu'elles pouvaient servir à son avarice ou à sa vengeance; assujettissant tout à ses volontés, et faisant voir dans toute sa conduite de quels égarements est capable une âme fière et violente, que les passions agitent, que les mauvais conseils séduisent, et que les bons mêmes irritent.

La réputation de la probité de Thomas, et le désir de le gagner par ses faveurs, forcent d'abord ce prince à lui donner des marques de sa confiance et de son estime. Pour autoriser par un choix universellement approuvé les commencements de son règne;

pour lier par la reconnaissance de ses bienfaits un esprit naturellement indigné contre l'injustice; et pour retenir, ou pour attirer par cet exemple de soumission ceux qui oseraient s'opposer à ses desseins, il le combla d'honneurs et de biens et, croyant pouvoir le rendre injuste, il entreprit de le rendre grand. Quels sont les détours d'une politique mondaine, et jusqu'où va la prudence des enfants du siècle?

Thomas, élevé presque malgré lui à la charge de chancelier d'Angleterre, assiste le roi de ses conseils et de ses biens mêmes. Il essaie de répandre un esprit de justice et de vérité dans tout le royaume. Sa maison est un asile toujours ouvert à l'innocence. Les pauvres y trouvent de l'assistance dans leurs nécessités; les faibles de la protection contre les puissants. Une piété à l'épreuve de toutes les tentations du siècle, une prudence capable des plus grandes affaires, une fermeté éclairée et inflexible lui donnent du crédit à la cour, le font admirer dans les conseils, et lui attirent les bénédictions des peuples. Chargé par le roi de l'éducation de son fils, il instruit ce jeune prince, comme devant servir de loi et de modèle à ses sujets. Il lui inspire des sentiments dignes de son rang. Il imprime dans son esprit l'idée d'une sainte gloire; et lui fait concevoir que sa véritable grandeur consiste à servir Dieu et à le craindre. Il lui propose l'exemple de ses prédécesseurs, et lui apprend à respecter l'autorité de l'Eglise, à rendre la justice à ses peuples, et à n'oublier jamais que s'il est le maître de ses sujets, il est lui-même le sujet d'un plus grand roi, et le serviteur d'un plus grand maître.

Que restait-il à faire pour la gloire de ce saint homme, sinon à l'élever dans les dignités de l'Eglise, afin qu'il en soutînt les intérêts. Le roi, ou pour mieux dire, Dieu l'y appelle. Il n'y a rien de si saint, ni de si grand dans l'ordre du christianisme, que l'office des évêques et des pasteurs évangéliques, que le Saint-Esprit a établis pour gouverner son Eglise pour être les ministres du nouveau Testament et de la réconciliation des hommes, les dispensateurs des sacrés mystères, et les lumières qui doivent éclairer et enflammer le monde. Ils sont appelés à être parfaits et à perfectionner les autres. Non-seulement Dieu les sépare des pécheurs, mais il les tire même de l'ordre commun des fidèles, afin qu'ils soient saints, et qu'ils travaillent à la sanctification des peuples; afin qu'ils soient à Dieu, et qu'ils lui offrent les âmes que la Providence leur a commises.

Mais quoique la grâce de l'épiscopat soit toujours égale, on peut dire pourtant qu'elle agit avec plus d'abondance dans l'âme de ceux que Dieu destine à défendre la vérité, ou à maintenir la discipline des mœurs dans les conjonctures difficiles et dangereuses. Il faut alors que l'esprit soit si éclairé de la lumière divine, le cœur si dégagé des affections humaines, le courage si affermi pour résister à l'iniquité, le zèle si ardent pour s'opposer

aux relâchements, la charité si vive et si agissante, la tempérance si austère, la douceur si vigoureuse, la sévérité si prudente et si raisonnable, et toute la vie si pure et si irréprochable, qu'il paraisse que Jésus-Christ les a choisis pour être les images de sa vie, et les imitateurs de son sacerdoce.

J'ai fait sans y penser, messieurs, le portrait du saint que je dois exposer à vos yeux comme un miroir de patience dans les persécutions, un exemple de douceur pour ses ennemis, un modèle des vertus épiscopales, et un glorieux martyr de l'Eglise. Quel fut le fondement de cette perfection? la pureté de sa vocation dans les emplois ecclésiastiques. Ce ne fut pas lui qui choisit son ministère, ce fut Dieu qui le choisit pour son ministre. Ses parents ne l'avaient pas destiné dès le berceau aux premières dignités de l'Eglise, par une ambition toute profane : son élection ne fut pas un effet de sa brigue, ni une récompense de ses services, mais une marque de vertu reconnue, et une disposition de la providence de Dieu, qui voulut établir un défenseur à son Eglise par le choix même d'un roi qui ne pensait qu'à l'opprimer. Faut-il s'étonner si, étant entré par cette voie dans les ministères de Jésus-Christ, sans aucune de ces vues humaines qui se mêlent souvent dans les choses mêmes les plus sacrées, il a reçu du ciel les grâces nécessaires pour s'y sanctifier.

Voyons les circonstances de son élection. Le siège de Cantorbéry était à peine vacant, que, par une espèce de miracle et par une inspiration divine, tout le monde jette les yeux sur Thomas, chancelier et ministre du roi d'Angleterre : chacun lui donne à l'envi ses vœux et son suffrage. Que cette approbation publique est honorable, messieurs, et qu'il est rare que les peuples veuillent confier leurs âmes et leurs consciences à ces hommes qu'ils croient moins attachés à la religion qu'à la politique, et qu'ils souhaitent ceux qui gouvernent l'Etat pour leurs évêques!

Le roi se déclara presque aussitôt que le royaume. Les évêques s'assemblent et sont prêts à suivre ses intentions. Tout conspire à l'élévation spirituelle d'un homme de Dieu, et lui seul s'estime indigne du rang que tous les autres lui destinent. Tantôt il rentre en lui-même et se défie de ses forces, tantôt il embrasse les genoux du roi pour lui demander grâce; tantôt il lui remontre avec une sainte hardiesse qu'un évêque est un défenseur intrépide des libertés ecclésiastiques; qu'il redemande les biens usurpés; qu'il démêle les droits du sanctuaire d'avec ceux de la couronne, et que, faisant valoir la vérité et la justice que Dieu lui a mises entre les mains, il rend à César ce qui est à César, mais il fait rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Payez, âmes intéressées, payez par des complaisances et des flatteries étudiées les témoignages d'estime et de bienveillance du prince : Thomas y répond par une sainte et généreuse liberté, qui est le caractère d'une âme fidèle et sincère.

Mais, larmes, prières, remontrances, tout est inutile : l'ordre du roi, que dis-je, l'ordre de la providence divine s'exécute, il est élevé, malgré lui, au premier siège du royaume, et passe de la magistrature du siècle aux plus saints ministères de Jésus-Christ. Il ne voit point la dignité, il n'envisage que les devoirs. L'éclat ne le touche pas, mais le danger l'étonne. Pénétré d'une sainte frayeur, il se dit sans cesse à lui-même : Ai-je assez de connaissance des choses saintes pour instruire les peuples que Dieu commet à ma conduite? Ai-je assez de prudence pour gouverner des esprits inquiets, intéressés, infidèles? Ai-je assez de force pour résister aux tempêtes qui se préparent, sans abandonner le gouvernement? Suis-je prêt à souffrir les calomnies, les injures et la mort même? Se regardant ainsi, non pas comme un homme qu'on élevait au-dessus des autres, mais comme un homme qu'on exposait à l'opiniâtreté des passions humaines, et qui n'était à la tête du clergé que pour être la première victime des grands et du roi même, dont il ne devait pas souffrir les usurpations et les injustices.

Ses prévoyances ne furent pas vaines : à peine est-il entré dans l'Eglise, qu'il faut la défendre. Sa consécration n'est pas seulement une cérémonie extérieure faite avec pompe et avec magnificence, c'est une onction intérieure qui le dispose à rompre courageusement l'iniquité, et à délivrer l'Épouse de Jésus-Christ de la servitude qu'on lui impose; dût-il lui en coûter son repos et son sang, pourvu qu'il accomplisse son ministère.

La grâce du christianisme, selon saint Paul (*Rom.*, VI; *Coloss.* II), porte un esprit de mortification dans le cœur de tous les fidèles, quant aux affections et aux attachements du monde. Ils ont enseveli le vieil homme dans les eaux salutaires de leur baptême. Ils y sont morts, et leur vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Mais la grâce de l'épiscopat imprime cette mort plus avant, quant à l'usage même licite des créatures. Il faut qu'ils meurent aux plaisirs même légitimes, par la continence; aux richesses, par la distribution de leurs revenus aux pauvres à qui ils appartiennent; à la vanité, pour se conformer à Jésus-Christ, qui n'a pas cherché sa propre gloire, mais celle de son Père : ce sont les dispositions des évêques, dans le temps du repos et de la paix de l'Eglise; mais, dans le temps de la tribulation et sous les règnes violents, le sacerdoce est une disposition prochaine au martyre : c'est une participation de la mission de Jésus-Christ, qui est établie sur l'exécution des volontés de son Père et sur l'effusion de son propre sang.

Lors donc que saint Thomas reçoit cette grâce, il me semble que l'Esprit de Dieu lui donne ces instructions. Voilà mon Eglise opprimée, brise ses fers et la remets en liberté. Rétablis par ton courage l'ordre de la discipline, qu'un prince avare et colère a presque détruite. Renonce à tes passions,

mais résiste à celles des autres, et souviens-toi qu'on perd la grâce de Dieu, en ménageant lâchement la faveur des hommes.

L'occasion n'en fut pas éloignée : le roi, fondé sur des coutumes, ou prétendues, ou abusives, entreprend avec éclat de se rendre maître absolu de l'Eglise de son royaume, choisit des prélats peu habiles pour profiter de leur ignorance ou de leur faiblesse, laisse des évêques vacants pour grossir son trésor des revenus accumulés de ces églises abandonnées, et pour détourner à l'usage de ses plaisirs et de ses passions la substance des pauvres et le patrimoine de Jésus-Christ. Il empêche les prêtres et les évêques de s'acquitter librement de leurs fonctions. Il veut abolir les tribunaux ecclésiastiques, et réduisant tout à ses droits ou à ses intérêts particuliers, emporter tout par autorité, par usurpation, par artifice et par colère. Il prétend que Thomas, ministre d'Etat et de l'Eglise tout ensemble, trouvera des accommodements pour assujettir le clergé; qu'il sera plus chancelier qu'évêque, que, par son autorité ecclésiastique, il fortifiera la séculière, et qu'au lieu de faire servir son crédit à la piété, il se servira de sa piété pour autoriser son crédit.

Il se trompe, messieurs, l'archevêque se démet d'abord de sa charge, et se déclare contre l'usurpation. Il croit ne pouvoir servir à deux maîtres, il n'est plus temps qu'il porte aux peuples la parole du roi, il la porte au roi pour Jésus-Christ, et refuse aux affaires du monde un cœur qui n'était plus à partager. De là naissent le refroidissement, les plaintes, la haine du roi contre le saint, l'envie d'établir ses lois malgré lui. L'animosité des grands se joint à celle du prince, ou par l'engagement aux mêmes intérêts, ou par une fausse complaisance. Voilà la source des exils, des persécutions, des outrages, voilà ce qui met le royaume en feu, voilà ce qui fait un martyr.

Le respect, la discrétion, la reconnaissance retiennent quelque temps le zèle du saint, il doit soutenir la justice, mais il craint d'affliger un prince qu'il aime. S'il abandonne l'Eglise, il est lâche, s'il résiste à son bienfaiteur, il se reproche d'être ingrat. Il ne peut oublier les bienfaits, ni se dissimuler ses obligations. Il sait la reconnaissance qu'il doit au roi; mais il connaît la fidélité qu'il doit à Dieu. Il voudrait pouvoir sauver sa vertu des soupçons de l'ingratitude, et se repent de n'avoir pas dit à ce prince ce qu'Abraham disait autrefois au roi de Sodome : *Je ne recevrai pas de vos présents, de peur que vous ne disiez : J'ai enrichi Abraham* (Gen., XIV); pour n'être pas engagé par des considérations d'honneur à condescendre à ses volontés. Mais il affermit son cœur contre toutes ces sortes de bienéances; il honore la grandeur du prince, mais il s'oppose à son injustice, il regarde les grâces qu'il en a reçues comme des marques de bonté dans leur principe, mais comme des pièges tendus à sa conscience dans les suites; et le respect n'affai-

blit pas en lui le courage. Il y a une magnanimité chrétienne, qui, s'élevant au-dessus des craintes et des complaisances humaines, après avoir rendu aux puissances de la terre ce qui leur est dû, selon les règles de l'Ecriture, reconnaît en même temps qu'il n'y a point de plus grand maître que Dieu, ni de plus grande gloire que de le servir et de lui plaire.

C'est ainsi que se conduit saint Thomas : les faveurs que le roi lui avait faites attendirent son cœur, mais n'ébranlèrent pas sa constance. La piété ne laissa point de place à l'ambition, il remit ces charges qui pouvaient l'attacher au siècle, et, ne se réservant que l'honneur d'être ministre de Jésus-Christ, il regarda l'épiscopat comme le vrai titre qui l'engageait à la défense de la justice. Les sollicitations de ses amis, les larmes de ses parents, les conseils des prudents du siècle, et même des gens de bien, les considérations de la paix, la crainte d'ébranler des troubles qu'il serait difficile d'apaiser, le portent quelquefois à se relâcher; mais il condamne sa faiblesse, et, sans avoir égard à ce que la chair et le sang lui suggèrent, il suit ce que l'Esprit de Dieu lui inspire.

Il se jette aux pieds de son prince et lui remontre avec respect ses devoirs de religion. Les rois, lui dit-il quelquefois, sont les enfants de l'Eglise; ils ont un droit de protection pour elle, non pas un droit de domaine sur elle. A Dieu ne plaise qu'ils touchent aux privilèges et à l'indépendance des autels, qu'ils s'attribuent sur les mystères de Jésus-Christ et sur les droits spirituels de son Epouse, une autorité sacrilège, qu'ils attentent sur les lois du royaume du Fils de Dieu, et, qu'occupés de leur propre grandeur, ils méconnaissent celui qui les a faits grands. Le Saint-Esprit les avertit qu'ils marcheront à la splendeur de cette aurore (*Isa., LX*), que son empire fleurira partout où le soleil se couche ou se lève, et que les successeurs de ceux qui l'ont persécutée se courberont sous ses vestiges, bien éloignés de lui imposer de nouvelles servitudes, d'étouffer son autorité par la leur, et de faire servir à leur propre gloire les dépoüilles du sanctuaire.

Ses biens sacrés, ajoutait-il, ne peuvent être destinés à des usages vains et profanes. Ceux qui les ont donnés, ou pour consacrer leur vertu, ou pour racheter leurs péchés, ont espéré gagner le ciel par l'efficacité de nos prières, ou par le mérite de leurs aumônes; ceux qui les possèdent ne doivent pas les regarder comme des occasions de faste et d'orgueil, mais comme des moyens de secours et de charité pour les pauvres. C'est le patrimoine de Jésus-Christ, non pas le trésor des rois de la terre. Il y a je ne sais quoi de spirituel et de sacré dans ces richesses ecclésiastiques, qui les distingue de celles du siècle; et, comme elles ont leur source dans la justice et dans la charité, elles doivent avoir la justice et la charité pour fin et pour règle dans la distribution qu'on en doit faire.

Persuadé de ces saintes maximes, et tou-

ché du désir du salut du roi, il lui offre ses services, ses propres biens, sa vie. Il accompagne une juste et prudente liberté de tous les adoucissements qu'inspirent le respect et la modestie; mais que peut-on espérer d'un esprit aigri, qui réduit tout à ses volontés, qui se justifie à lui-même tout le mal qu'il fait, et qui, n'écoulant ni les conseils des sages, ni la voix de sa conscience, se permet d'être injuste, et ne peut souffrir d'être contredit? Mille flatteurs qui l'environnent entretiennent ses passions; et, pour décrier un homme de bien et rendre sa fidélité suspecte, ils mettent en usage tout ce que l'avarice ou l'envie peuvent inspirer à des âmes élevées dans l'art des mensonges et des déguisements de la cour.

Ne vous étonnez pas si Thomas devient l'objet de la haine et des persécutions de ce prince. Que vous dirai-je? Chassé de sa patrie, et qui plus est, de son Eglise; errant tantôt sur les bords du Tibre, tantôt vers ceux de la Seine, trouvant partout des pièges tendus et des embûches dressées contre lui; ayant pour exil la France, asile ordinaire des prélats errants; bénissant toutefois partout ses persécuteurs, et offrant pour eux à Dieu toutes ses peines en sacrifice, il se disposait à mourir pour Jésus-Christ et pour son Eglise, et à triompher de ses ennemis par sa patience et par sa douceur.

SECONDE PARTIE.

Comme le principal motif du Fils de Dieu dans le mystère de la rédemption, a été de témoigner l'amour qu'il portait à son Eglise, et sa principale fin, de se donner soi-même et de répandre jusqu'aux dernières gouttes de son sang pour la sanctifier, suivant les paroles de saint Paul dans son Epître aux Ephésiens (*Ephes.*, V); aussi il n'a fondé la mission de ses apôtres que sur la même charité, puisqu'il ne demande pas à saint Pierre s'il a de la fermeté, de la prudence, du savoir, du discernement, mais de l'amour pour lui : *Pierre, m'aimes-tu?* Ce fut là le caractère de saint Thomas dans la suite de son ministère. Indifférent pour ses intérêts, délicat sur ceux de l'Eglise, il ne peut souffrir qu'on blesse tant soit peu son indépendance et sa sainteté.

Rétabli dans son siège par les sollicitations du pape et du roi de France, après avoir essuyé des persécutions de plusieurs années, on eût dit qu'il devait jouir en repos du fruit de ses peines passées, ou, pour mieux dire, employer ce qui lui restait de force et de vie à des travaux plus utiles et moins lassants. Il réformait les abus qui s'étaient glissés dans son diocèse pendant son absence. Il réparait les ruines de la discipline, et cultivait les âmes que Jésus-Christ avait commises à ses soins, par sa doctrine, par ses charités et par ses exemples, lorsque contraint tout à coup de s'opposer aux entreprises extravagantes et aux animosités envenimées de quelques-uns de ses confrères, il retombe encore dans l'agitation et dans le trouble. On renouvelle les questions assoupies, on cherche des prétextes pour le

perdre, on jette des semences de haine, qui ne devaient finir que par sa mort.

On l'accuse de cabale et d'intelligence; on trouve dans le cœur du roi les plaies que le temps et le repentir semblaient avoir fermées; on réveille ses vieilles préventions par de nouvelles calomnies. Ce prince faible et crédule ne pouvant et ne voulant pas même connaître la vérité, croyant l'archevêque coupable, souhaitant même qu'il le fût, pour justifier sur un crime imaginaire la violence de sa conduite passée, s'emportait à des plaintes et à des reproches pleins d'excès, et dans les transports de son aveugle fureur, se plaignait quelquefois qu'il n'avait pas un sujet assez reconnaissant et assez fidèle pour le venger d'un prêtre obstiné qui troublait la paix de sa vie.

Arrête, prince, rappelle, si tu le peux, ce discours indiscret. Souviens-toi que la parole d'un roi en colère devient comme une loi de parricide, et qu'un reproche cruel en sa bouche est un arrêt de mort contre un innocent (*Prov.*, XVI). Pense que tes desirs, quelque injustes qu'ils puissent être passent pour des commandements à des âmes intéressées, et que pour satisfaire aux passions d'un maître emporté, tout flatteur est capable de devenir homicide.

Il n'en fallut pas davantage à des courtisans lâches et mercenaires. Ils roulent dans leur esprit le dessein de répandre le sang du juste; ils songent aux récompenses qu'ils espèrent, et non pas au crime qu'ils font. Thomas est l'oint du Seigneur, mais il est l'ennemi du prince; il est innocent, il est vrai, mais le roi veut qu'il soit coupable. Ils partent de la cour, ils passent la mer, ils arrivent, ils entrent dans l'église où le saint célébrait l'office; et s'avancant vers lui, la fureur dans le cœur, le feu dans les yeux, le fer à la main, sans respect des autels, ni du sanctuaire de Jésus-Christ, ni de ses ministres...

Vous entendez presque le reste, messieurs, et je voudrais pouvoir me dispenser de vous représenter un si pitoyable spectacle. Mais pour épargner votre pitié, j'offenserais votre religion, et je vous cacherais la gloire d'un martyr en vous dissimulant la cruauté de ses bourreaux. Ils s'approchent donc, portant sur leur visage les marques de leur barbare résolution. Le clergé tremblant se disperse ou se rassemble confusément. Les prêtres craignent leurs dangers. Les assassins ont eux-mêmes horreur du crime qu'ils vont commettre, et, saisis d'une frayeur respectueuse à la vue de l'archevêque qui se présente, demeurent quelque temps interdits. Mais la fureur ayant enfin étouffé tous les sentiments de respect et d'humanité tout ensemble, chacun le frappe comme à l'envi, et veut avoir la meilleure part au crime, espérant l'avoir à la récompense; et le saint qui expire sous leurs coups redoublés, s'offre comme une victime à Jésus-Christ, qui du haut des autels était le spectateur de sa fidélité et de sa constance.

Vous êtes effrayés, messieurs, mais ras-

surez vos esprits. Ce n'est pas ici un meurtrier, c'est un martyr; ce n'est pas le triomphe des impies, c'est le sacrifice d'un saint qu'ils oppriment. Son sang répandu, bien loin de profaner le temple de Dieu, le sanctifie; et rejaillissant jusquesur l'autel, semble aller s'unir avec le sang de Jésus-Christ, pour obtenir la grâce de ses meurtriers, et pour consommer en l'union du souverain Prêtre les fonctions de son sacerdoce. En effet, il ne demande point vengeance, il avait employé tout son zèle contre les ennemis de l'Eglise pendant sa vie, il recueille en mourant sa charité, pour la conversion des siens propres.

Ce n'est pas en vain. Oubliez les emportements et les violences du roi. Au premier bruit de cette mort, il reconnaît pour son martyr, celui qu'il avait cru son ennemi. Toute sa haine se dissipe; ses tendresses se renouvellent. Ce n'est plus ce prince rempli d'orgueil. C'est un pénitent qui se dépouille de tout l'éclat de sa royauté, et qui gémît dans la cendre et dans le cilice. Tantôt la force de sa douleur lui étouffe la parole dans sa bouche. Tantôt il pousse des cris qui sont les efforts et les marques de son repentir. Il s'enferme et se croit indigne non-seulement de grâce, mais encore de consolation; et traînant toujours dans son imagination frappée la pâle et triste image d'un archevêque massacré : *Hélas!* disait-il, *hélas! me voilà donc devenu persécuteur de l'Eglise, tout chrétien que je suis. Je suis donc achevé tyran. J'ai fait des martyrs.*

Il ne se contente pas de soupirs et de paroles, il envoie des ambassadeurs vers le pape; il proteste qu'il n'est point l'auteur de cet exécration sacrilège, il reconnaît qu'il en est la cause indirecte, et se soumet à toutes les rigueurs d'une salutaire pénitence. Il se jette aux pieds des légats, il restitue tous les biens dont il avait dépouillé l'Eglise; il abolit toutes les coutumes, et casse toutes ses ordonnances contraires aux libertés et à la discipline ecclésiastique; il entretient des troupes pour servir dans les guerres saintes; il jeûne, il prie, et n'oublie rien de ce qui peut marquer la sincérité de sa douleur et de sa pénitence.

Mais cette humiliation volontaire ne suffit pas, il faut qu'il expie ses crimes par une affliction plus sensible. Remarquez, messieurs, en passant, qu'il y a dans les péchés des rois comme une double malice, une malice de corruption qui blesse leur propre conscience, et les rend les objets de la haine et de la justice de Dieu, quoi qu'ils soient les images visibles de sa souveraineté et de sa puissance invisible. La seconde est une malice de communication qui entraîne par le poids de l'autorité, par la dépendance des intérêts et par la fécondité de l'exemple, ou le scandale, ou la punition de leurs crimes. Aussi Dieu, dont la sagesse proportionne les peines aux péchés, exerce sur eux comme deux sortes de justices. La première est une justice de satisfaction par laquelle il veut qu'ils brisent leurs cœurs, et que dans la

douleur intérieure de leur âme ils punissent en eux-mêmes leur propre dérèglement. La seconde est une justice de réparation par laquelle il consume toutes les suites de leurs péchés, et brisant hautement leur orgueil, se fait rendre par eux comme un hommage public à la vue des autres hommes. Ainsi, quoique David se punit lui-même de son péché, Dieu voulut encore l'affliger par la rébellion de son fils et par les calamités publiques de son royaume : *parce qu'il avait donné occasion de blasphémer le nom du Seigneur* (II Reg., XII).

Tel fut l'état où fut réduit Henri II, roi d'Angleterre, par l'intrigue des princes voisins, par la révolte de ses peuples, par la rébellion de son propre fils. Voyez, messieurs, combien les jugements de Dieu sont équitables. Il avait persécuté son père selon l'esprit, il est persécuté par son fils selon la chair. Celui qui cherchait si ambitieusement à étendre ses droits et son autorité royale, est sur le point de perdre la royauté, et cet avaré usurpateur des biens de l'Eglise, à peine sauve-t-il une partie de sa couronne. Attaqué de çà et de là les mers, rebuté par ses sujets rebelles, chassé de ses principales villes, errant dans ses propres Etats, cherchant un asile assuré sur le tombeau du saint qu'il a si cruellement persécuté, il va s'humilier devant ses cendres, et demander pardon à un mort. Il passe un jour et une nuit sur son tombeau, édifiant toute l'Eglise en ce lieu où il l'avait si indignement outragée.

Dieu n'abandonne pas ce prince humilié. Il trouve du secours où il exerce sa pénitence. Son martyr devient son intercesseur. Les rois ses ennemis sont ou vaincus ou prisonniers. Les peuples reviennent d'eux-mêmes à l'obéissance, et son fils rentre à son devoir.

Voilà, messieurs, l'Eglise qui triomphe par la patience du saint et par la pénitence du persécuteur. Vous me direz peut-être que sa fermeté fut bien inflexible, qu'il y eut quelque dureté dans son zèle, qu'il avait, ce semble, trop d'ambition d'être martyr, qu'il y a des ménagements et une honnête condescendance dans les affaires de la religion aussi bien qu'en celles du monde, et qu'enfin, quoique le principe de son martyre soit glorieux, la cause en peut paraître un peu légère. Mais il savait qu'un évêque doit plus craindre de consentir à l'oppression de l'Eglise de Jésus-Christ, que de s'attirer la persécution des hommes. Il s'animait par la gloire de ces chrétiens illustres des premiers siècles, qui cherchaient eux-mêmes à donner leur sang pour la piété et pour la vérité de la religion.

Que si le sujet en est un peu moins important, le courage est toujours le même; il est martyr de la discipline, comme les autres l'ont été de la foi. S'il a donné sa vie sous un prince catholique pour conserver les droits et les privilèges de l'Eglise, que n'aurait-il pas fait sous les tyrans infidèles pour conserver la pureté de sa créance et de sa doc-

trine? Avec quel zèle se serait-il opposé à ceux qui profanaient les sacrés mystères? Avec quelle ferveur aurait-il renversé des idoles?

Je ne puis que je ne fasse ici réflexion sur nous et sur notre lâcheté. Nous entendons tous les jours des impiétés et des blasphèmes, et nous sommes tranquilles. Nous souffrons froidement les bons mots qu'on dit contre la religion, lorsqu'on la tourne en plaisanterie. Nous abandonnons la vérité à l'indiscrétion des étourdis, à la censure des esprits forts, à l'erreur des hérétiques, à l'irréligion des mondains, aux illusions des hypocrites; et quel zèle aurons-nous pour les libertés et pour l'honneur de l'Eglise, puisque nous en avons si peu pour ses créances essentielles? La plupart des chrétiens ne connaissent sous le nom d'Eglise, que ces temples matériels dans lesquels les peuples vont unir leurs vœux, ou cet amas de cérémonies saintes, mais extérieures, qui frappent leurs sens, et ne savent pas qu'il y a une Eglise à laquelle Jésus-Christ a donné sa vérité et la pureté de sa discipline, à laquelle il réserve sa gloire et sa félicité; ou s'ils la connaissent assez, ils trouvent sa vérité farouche, sa condescendance lâche, sa prospérité scandaleuse, et ses maximes souvent insupportables. Cependant, c'est elle qui nous a conçus dans son sein, qui nous a élevés par ses soins, qui nous nourrit du sang et de la substance de son Epoux, et qui nous élève aux glorieuses espérances de l'éternité. *Au nom du Père, etc.*

SERMON XX.

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES,
*Prêché à Paris, dans l'église de la Visitation
de la rue du Bac, l'an 1684.*

*In fide, et lenitate ipsius, sanctum fecit illum.
C'est par sa foi et par sa douceur que le Seigneur l'a
rendu saint (Eccles., ch. XLV).*

L'Esprit de Dieu qui nous a tracé dans ses Ecritures les caractères et les portraits en abrégé de ces hommes des premiers âges, riches en vertus et puissants en œuvres, qui ont formé l'Eglise des saints, et qui ont établi la piété et le culte du Seigneur sur la terre, a fait en ces termes celui de Moïse, conducteur et législateur de son peuple: *Moïse chéri de Dieu, aimé des hommes, dont la mémoire est en bénédiction éternelle. Dieu l'a fait semblable aux patriarches qui l'ont précédé, et a voulu ramasser en lui toute leur sagesse. Il l'a revêtu de sa propre gloire, et l'a rendu vénérable aux rois de la terre. Il l'a fait craindre à ses ennemis, et lui a donné le pouvoir d'adoucir les monstres les plus farouches par la force de sa parole. Il lui a mis en main ses commandements, et lui a confié la loi de vie et de discipline, afin qu'il enseignât à Jacob son Testament, et qu'il annonçât ses jugements à Israël. Enfin il l'a choisi parmi les hommes, et l'a sanctifié par sa foi et par sa douceur.*

Vierges de Jésus-Christ, qui savez juger des vertus des saints, parce que vous les pratiquez, feriez-vous autrement l'éloge de

votre bienheureux fondateur, béni de Dieu, honoré des rois, aimé des peuples, et loué même des pécheurs? Sa mémoire est encore toute vivante dans nos esprits. La réputation de sa piété exhale encore sa bonne odeur dans toute l'Eglise. Dieu a réuni en sa personne les vertus des siècles passés, et semblé en avoir créé pour lui de nouvelles. Il a rendu les vices soumis, et l'hérésie même docile à ses conseils, à ses remontrances, à ses raisons. Il lui donna sa loi de grâce et de douceur à publier en ces derniers temps, et l'embrasa de son amour, afin qu'il enseignât à son peuple la science de la charité, et l'art, pour ainsi dire, de la dévotion chrétienne.

Faisons justice, messieurs, à ce dernier âge du christianisme, n'excusons pas ses défauts, mais aussi, ne dissimulons pas ses avantages. S'il est fécond en vices, il n'est pas stérile en vertus, et si l'excès et la multitude des pécheurs excite l'indignation, l'excellence et la diversité des vertus d'un seul homme qu'il a porté, peut attirer l'admiration des âmes fidèles. Vous entendez que c'est de saint François de Sales que je parle. Cette bonté d'âme qui est le fruit d'une heureuse naissance, ces bénédictions de douceur dont le Seigneur prévient ses élus, ces accroissements de charité que la grâce produit dans les cœurs dociles, ces travaux soufferts pour l'Eglise, sa fidélité dans ses ministères, son courage dans ses entreprises, l'efficace de sa parole dans ses instructions, sa patience dans les injures, sa pureté dans la communication avec toute sorte de personnes, son humilité dans l'estime et dans la vénération publique, et son entier détachement du monde dans le monde même ont formé en lui une sainteté, non-seulement solide, mais éclatante.

On l'a vu marcher dès son enfance dans les voies de Dieu sans se détourner, et vieillir dans les exercices d'une vie chrétienne, sainte, apostolique. On l'a vu entre les déréglés des mauvais chrétiens et l'aveuglement des hérétiques, ranimant dans les uns une foi morte, rallumant dans les autres une charité languissante par la persuasion de ses discours et par la force de ses exemples. On l'a vu dans la corruption et dans la licence de ces derniers siècles, conserver une innocence comparable à celle des premiers fidèles, honorer, défendre, rétablir la religion par ses vertus extraordinaires, et servir comme de spectacle à toute l'Eglise, quelque soin qu'il prit de couvrir sous le voile d'une piété commune, ce qu'il y eut de plus pur et de plus élevé dans l'ancien christianisme. On l'a vu usant diversement, mais toujours fidèlement des grâces qu'il avait reçues, pratiquer dans chaque état de sa vie commune, une espèce particulière de sainteté qui y répondait. Il y eut de quoi édifier tout le monde dans sa conduite, et de quoi faire plusieurs saints en un homme seul.... Mais pourquoi précipitai-je ainsi son éloge? Je m'arrête, et je sens que j'ai besoin pour parler de lui, de cet esprit qui le fit agir, et

des intercessions de la Vierge qu'il regarda lui-même comme sa protectrice. Disons-lui donc avec l'ange : *Avè, Maria.*

Quoique l'ancienneté soit sujette au relâchement, et que la nouveauté soit suspecte d'erreur en matière de religion, il est pourtant vrai qu'il y a dans tous les saints, que Dieu suscite de siècle en siècle dans son Eglise, quelque chose d'ancien et quelque chose de nouveau : un esprit éternel, immuable qui les sanctifie, et un caractère particulier qui les distingue des autres saints. On voit en eux la religion dans la pureté de son origine et dans la force de ses progrès ; et, pour former ces âmes choisies, le Père de famille, qui travaille à la perfection de ses enfants et à la gloire de sa maison, *tire de ses trésors les richesses anciennes et nouvelles* (*Matth.*, XIII) : les anciennes, pour marquer qu'il est la source de tous les biens et qu'il est le Dieu de nos pères ; les nouvelles, pour faire voir que ses miséricordes sont inépuisables, et que comme il n'y a point d'acceptation de personnes, il n'y a point de différence de temps auprès de lui.

C'est ce que la providence divine a voulu découvrir de nos jours dans la personne de saint François de Sales. Il a vécu comme vivaient les anciens chrétiens, dans la pratique des vertus sublimes ; il a appris à ceux d'aujourd'hui à vivre dans la pratique des vertus communes. Comparable aux uns, imitable aux autres, il a su s'élever à la force des premiers et s'accommoder à la faiblesse des seconds ; et par les secours de cet Esprit qui opérait au commencement et qui opère encore aujourd'hui, il nous a laissé une image de vie ancienne et nouvelle, ce qui me donne lieu de vous montrer : 1° ce que la foi a fait en lui de commun aux premiers saints ; 2° ce que la douceur a fait en lui de nouveau et de singulier. Ce sera tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La foi est le fondement des choses que l'on espère et une preuve certaine de ce qui ne se voit point. C'est par cette foi, dit saint Paul, *que les anciens Pères ont reçu de Dieu un témoignage avantageux* (*Hebr.*, XI). C'est elle qui a produit dans les patriarches l'amour de Dieu, la confiance en ses bontés, le zèle de sa religion, l'espérance de ses promesses. C'est elle qui a mis au-dessus des craintes et des corruptions du siècle ces hommes errants dans les déserts et dans les cavernes de la terre, dont le monde n'était pas digne. C'est par elle enfin que les saints de l'ancienne loi ont accompli tous les devoirs de la piété et de la justice.

Dans la naissance de la religion et dans le premier âge du christianisme, Dieu a choisi, dit saint Augustin, pour les ministères de son Eglise des hommes pleins de foi et capables d'instruire et d'édifier les peuples. Il leur a non-seulement communiqué sa puissance pour renverser l'ordre de la nature, il leur a même communiqué sa sainteté pour établir l'empire de Jésus-Christ par leurs miracles. Il a voulu qu'une des preuves visibles

de l'Evangile fût la foi de ceux qu'il avait destinés à l'annoncer, et qu'on invitât les infidèles à le croire, en leur faisant voir par des vertus extraordinaires le mérite qu'il y avait à le pratiquer. Sa providence n'a pas eu moins de soin, dans la suite des temps, de susciter à son Eglise des hommes semblables à ces premiers, qui pussent être les témoins et les défenseurs de la vérité, lorsqu'elle a été ou attaquée dans sa foi par la malice des hérétiques, ou blessée dans sa discipline par le relâchement et par la corruption des mœurs des catholiques.

Ce fut dans ce dessein que cette même providence fit naître saint François de Sales, en un temps où l'hérésie dans ses progrès jouissait en repos de ses erreurs et du fruit même de ses crimes, près de ces malheureuses contrées où elle avait élevé ses temples superbes sur le débris de nos autels, et où par ses usurpations et par sa révolte elle avait établi non-seulement son impiété, mais encore sa tyrannie. Ceux qui, dans un voisinage si contagieux, avaient pu conserver leur foi avaient perdu beaucoup de leurs bonnes mœurs. La licence s'était introduite où l'infidélité n'avait pu pénétrer ; le souffle du serpent affaiblissait ceux que son venin n'avait pu corrompre, et, dans l'ignorance et la confusion où tout se trouvait, on croyait pouvoir être méchant impunément, pourvu qu'on fût dans le bon parti, et avoir beaucoup mérité de l'Eglise, que d'être demeuré dans sa communion.

François naquit parmi tant de troubles, et dès son enfance on eût dit qu'il avait déjà atteint la plénitude de l'âge de Jésus-Christ. La première parole qu'il prononça fut un acte d'amour de Dieu, une confession et une reconnaissance de ses bontés ; le premier soin qu'il prit fut de conserver la grâce de son baptême ; les premières prétentions qu'il eut furent le ciel et son salut ; les premières actions qu'il fit furent des imitations ou des préludes de son sacerdoce. L'Esprit de Dieu, dans l'Ecriture, loue les premiers fidèles de l'estime qu'ils faisaient de leur vocation, de leur persévérance dans la prière, de la distribution de leurs biens aux pauvres, de leur pureté d'esprit et de corps, et d'une sainte simplicité dans leur dévotion et dans la conduite de leur vie : vertus qui ont été comme naturelles à notre saint. Quoiqu'il pût se glorifier de sa naissance, il recueillit toute sa gloire à être enfant de Jésus-Christ ; il mit toute sa noblesse à l'imiter et à le servir ; il ne compta de grandeur dans son origine que du jour de sa génération spirituelle, et ce nom de chrétien, que nous portons sans réflexion et que nous déshonorons si souvent par nos œuvres, fut le seul titre dont il voulut se faire honneur.

Quelle fut la ferveur de ses oraisons, lorsqu'au pied des autels, prosterné, recueilli, immobile, il répandait devant Dieu les premières affections de son cœur et le fortifiait contre les douceurs et les illusions du monde ! Quelle était sa charité et sa tendresse pour les pauvres, lorsque, touché de tous

leurs besoins, dans un âge que le peu de réflexion qu'on fait et le peu d'expérience qu'on a rend d'ordinaire insensible aux misères humaines, il employait en miséricorde ce qu'on lui donnait pour ses nécessités ou pour ses plaisirs, et, se retranchant de sa propre nourriture, il partageait son pain et sacrifiait à Jésus-Christ les divertissements de sa jeunesse et une portion même de sa vie ! Quelle fut sa constance, quand le démon, jaloux de sa pudeur, lui livrant de rudes combats, il devint, par ses résistances aux tentations les plus pressantes, l'exemple de la continence, et par ses austérités qu'il redoubla, le martyr de la chasteté ! Quelle fut enfin cette heureuse simplicité qui le rendit attentif aux ordres de Dieu, docile aux conseils de ceux qui furent chargés de sa conduite, ennemi du déguisement et du mensonge, et toujours zélé pour la vérité !

Ne vous paraît-il pas déjà un chrétien parfait ? et cependant ce n'est encore que l'image d'un chrétien naissant que je vous ai représentée. Ces premières vertus ne furent que des dispositions à de plus grandes, et comme les fondements de sa principale vocation et de la sainteté de son sacerdoce. Quand je parle ici de vocation et de sacerdoce, ne vous figurez pas un jeune homme destiné à l'Eglise par l'ambition de ses parents, ou déterminé par la sienne propre. Les craintes, ni les espérances du monde, n'eurent aucune part à la résolution qu'il prit de se consacrer au Seigneur. Il se proposa non-seulement d'être bon, mais encore d'être utile, et ne crut pas qu'il fût permis de porter un talent sans profit, ou un ministre oisif dans l'Eglise de Jésus-Christ. Ses premiers soins furent d'apprendre tous les devoirs de son état ; et ramenant toutes ses études à la science du salut, il alla porter aux pieds de son évêque, usé par son âge et par les fatigues de ses travaux apostoliques, un esprit éclairé et une volonté soumise, et dit à cet Héli comme le jeune Samuel : *Me voici* (I Reg., III).

Figurez-vous plutôt un prêtre de l'ancienne Eglise, nourri dans la méditation et dans la pratique des vérités évangéliques, préparé par la retraite et par la prière, poussé par l'Esprit de Dieu dans les ministères ecclésiastiques, qui regarde son état comme une obligation au travail, qui marche selon les besoins, sous les ordres de son évêque, où l'intérêt de la religion l'appelle, résolu de prêcher la croix de Jésus-Christ, et de la porter, et de sauver son âme en travaillant au salut de celles des autres. Tel fut en ces derniers temps saint François de Sales. Il se considéra comme un homme choisi et séparé du monde, pour conduire par ses exemples et par ses paroles les peuples à Dieu ; et comme la charité d'un prêtre de Jésus-Christ ne doit jamais être oisive, il s'offrit avec joie pour l'emploi le plus rude, le plus difficile et le plus périlleux qui fût peut-être alors dans l'Eglise. Ce fut de faire replanter la croix dans les vallées voisines de Genève, et d'aller briser à la

Pierre qui est Jésus-Christ, les enfants de ces misérables filles de Babylone, qui recevant de plus près les secours et les influences de leur mère, ne souffraient pas même qu'on leur parlât impunément de la religion qu'ils avaient abandonnée.

Dois-je vous remettre ici devant les yeux l'image affreuse des ravages que l'hérésie avait faits dans cette malheureuse contrée ; les Eglises abattues ou profanées ; les autels où Jésus-Christ résidait renversés ; son sacrifice aboli, et ses prêtres devenus eux-mêmes les victimes ; les reliques de ses martyrs brisées sous la ruine de ses temples ; sa foi si sainte et si vénérable tournée en risée ; sa parole étouffée sous un amas de nouvelles doctrines et de traditions humaines, et son corps même, tout sacré et tout adorable qu'il est, foulé sans respect aux pieds des pécheurs sacrilèges. C'étaient les maux récents que l'Eglise pleurait alors, et dont elle ne prévoyait pas les remèdes.

Quelle fut la douleur de François de Sales, lors qu'étant entré dans le baillage de Chablais ; il vit l'abomination (Marc., XIII), dont il est parlé dans l'Evangile, établie dans ces terres autrefois catholiques ? Mais quelle fut son inquiétude, quand il trouva ces peuples éblouis par la nouveauté, séduits par le mensonge, qui joignaient la malice à l'erreur, et l'opiniâtreté à l'ignorance ? Les difficultés presque insurmontables qu'il rencontra dans sa mission, ne firent qu'animer son courage. On le menace, et il prépare un fonds inépuisable de patience ; on lui ferme tous les passages, et il s'en fait pour l'Evangile au travers des neiges et des rochers inaccessibles. On lui refuse une retraite, et il va de mesure en mesure dans les débris des temples ruinés, recueillir les restes du christianisme. On défend de le nourrir, et sa nourriture est de faire la volonté du Seigneur qui l'a envoyé, et d'annoncer sa sainte parole. A peine trouve-t-il qui veuille l'entendre, et il ne laisse pas de jeter la semence évangélique dans ce champ désert et négligé, se croyant assez récompensé de tous ses travaux, par la conquête d'une âme seule.

Mais que ne peut-on pas espérer d'un homme animé de l'Esprit de Dieu ? Il attire insensiblement ces peuples par sa douceur et par sa constance, et leur fait d'abord comme une controverse paisible et muette d'action et d'exemple. Il leur montre en sa personne un prêtre charitable, savant, humble, désintéressé, et justifie les ministres de Jésus-Christ, qu'on leur avait tant décriés, par la pureté avec laquelle il exerce son ministère. Il plante, il arrose, et Dieu donne l'accroissement ; on vient à lui et l'on est instruit ; on l'écoute et l'on est touché ; il dispute et il convainc ; il exhorte et il convertit. Ceux qu'il ne peut ramener par ses discours, il les édifie par sa patience ; il prouve sa religion par ses vertus, aussi bien que par ses raisons, et persuade par son humilité ceux qu'il avait éclairés par sa doctrine. Le service de Dieu se rétablit, les

autels se redressent, l'ancienne religion refleurit, les bons pasteurs retrouvent des brebis fidèles, et trente mille conversions sont les fruits de la charité et des travaux de notre Apôtre.

Ce fut par ces voies que Dieu le conduisit à l'épiscopat. On ne le vit pas attaché à la fortune de quelque protecteur puissant, mendier son crédit par des complaisances affectées; et pour s'agrandir, devenir le flatteur des grands. On ne l'ouït pas alléguer les services que sa famille avait rendus, ni demander les dignités de l'Eglise à titre de récompense, comme le prix de la gloire et de la vanité de ses pères. Il ne se fit pas un mérite d'une oisive et stérile piété, et d'un air extérieur de réforme; et ne s'avança pas dans les charges, en faisant semblant de s'en éloigner. Il ne s'y ingéra pas sans préparation ni sans expérience, et ne voulut pas profiter des biens de l'Eglise avant que de la servir. Il entra dans l'épiscopat comme les anciens pères y sont entrés, après l'avoir mérité et après l'avoir refusé. Il ne le regarda pas comme un honneur, mais comme un office; et la seule joie qu'il eût de son élection, ce fut d'être en état de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ, dans un diocèse ravagé et comme investi par l'hérésie, où il avait peu de revenu, beaucoup de travail, et où il était tous les jours réduit à chercher quelque brebis égarée, aux dépens même de la vie.

Je veux croire que ceux qui sont appelés à une dignité si éminente, en connaissent l'importance, en ressentent le poids, en accomplissent les devoirs. Mais après tout, ils jouissent dans ces heureux temps de toutes les douceurs de l'Eglise en paix: ce n'est qu'éclat, que magnificence, que richesses; on ne les voit que dans des palais, ou dans des sièges élevés. Tout fléchit les genoux partout où ils passent, et au lieu de les exhorter à la patience, comme saint Paul faisait autrefois, il faut les avertir de conserver l'humilité dans cette élévation, et la modération dans cette abondance.

Il n'en était pas ainsi dans les premiers temps. Il fallait soutenir l'Eglise au prix de son sang, comme Jésus-Christ l'avait acquise au prix du sien. Etre élu évêque et être destiné au supplice, c'était presque la même chose. Ce n'étaient pas des hommes qu'on élevait au-dessus des autres pour dominer, c'étaient des hommes qu'on exposait à la fureur des ennemis de Jésus-Christ, pour être les premières victimes des infidèles. Leur exercice ordinaire était de gagner des âmes, et de donner les leurs pour le salut de leurs peuples. C'est presque à ces conditions que saint François de Sales devient évêque de Genève; ville riche des dépouilles qu'elle avait arrachées aux prêtres et aux églises; jalouse d'une indépendance que sa rébellion lui avait acquise; puissante par les alliances qu'une conformité de passions avait formées. Ville où le vice était impuni, où rien n'était défendu que la véritable religion; et où se forgeaient les cons-

pirations et les entreprises contre les souverains pontifes. Ville qui par sa situation et par sa haine irréconciliable, semblait menacer le royaume de Jésus-Christ, et le premier trône de son Eglise. Ville dont les principaux citoyens étaient ou les ministres de l'erreur, ou les déserteurs de la vérité; qui ne voulait avoir de commerce avec les catholiques, que pour en faire ou des apostats, ou des martyrs, et qui était devenue le refuge de l'impiété et le siège de l'hérésie.

Ce fut là l'objet des vœux et le sujet des travaux de ce saint évêque. Combien de fois considérant les ruines spirituelles de cette Jérusalem profane, touché de compassion et de zèle, pleura-t-il sur elle à l'exemple de Jésus-Christ? Combien de fois alla-t-il dans l'étendue de son territoire, arracher à ces loups ravissants des brebis qu'ils avaient détournées du bercail, et qu'ils étaient sur le point de dévorer? Combien de fois fut-il jusqu'aux portes de cette cité malheureuse, adorer les croix qu'il y avait lui-même solennellement plantées, et réparer par sa piété les outrages qu'on avait faits à Jésus-Christ dans l'enceinte de ses murailles? Combien de fois fut-il sollicité par l'ardeur de sa charité, et par la délicatesse de sa conscience, d'aller redemander, non pas les revenus qu'on lui avait usurpés, mais les âmes de son peuple qu'on lui retenait, et qu'on lui avait comme volées? Son zèle aurait-il pu se contraindre, s'il se fût estimé nécessaire, ou même utile au salut, ou à la conversion d'une âme? Avec quelle résolution alla-t-il presser et convaincre Théodore de Bèze, dont l'esprit, le savoir et l'éloquence auraient mérité des louanges immortelles, s'il y eût joint les bonnes mœurs, et s'il s'en fût servi pour défendre la bonne cause? Il l'ébranla, et il l'aurait sans doute entraîné si l'intérêt, l'orgueil, la faiblesse de l'âge ne l'eussent retenu; ou pour mieux dire, si Dieu, dont les jugements sont terribles, mais toujours adorables, n'eût permis qu'il fût mort dans l'abîme où il était tombé depuis longtemps.

Avec quel courage voulut-il administrer à un catholique mourant le sacrement de la pénitence, contre toutes les lois et tous les conseils de la prudence de la chair! Mais avec quel zèle évangélique, appelé par des nécessités de religion, et traversant, sans dissimuler son nom ni sa qualité, cette ville qui massacrait les prophètes, se livra-t-il pour Jésus-Christ à ses ennemis? Ils en auraient fait, hélas! un sacrifice agréable à tout le parti! Un sang si noble et si pur allait être répandu par ces mains impures; et la plus sainte tête du christianisme allait servir de but à leurs coups parricides, si Jésus-Christ, qui a promis tant de fois sa protection à son Eglise, ne l'eût conduit par la main, et ne l'eût rendu invisible aux hérétiques, comme il le fut lui-même aux Juifs, quand il voulut se dérober à leur cruauté et à leur envie, jusqu'à ce que son heure fût venue (*Joan., X*)?

Que ne puis-je vous le représenter, tantôt visitant à pied des paroisses presque inconnues, dans les lieux les plus déserts et les plus sauvages des Alpes; tantôt catéchisant des hommes grossiers de la campagne, et les soulageant par sa charité, après les avoir gagnés par sa patience; tantôt se dévouant pour son troupeau dans les maladies contagieuses; tantôt se renfermant dans Annecy, que Genève menaçait d'un siège, pour être le défenseur de son peuple, et le premier martyr de Jésus-Christ? On le vit dans les fonctions laborieuses de l'épiscopat, dans les agitations de son diocèse, toujours appliqué, vigilant, intrépide et infatigable. Mais quelques difficultés et quelque péril qu'il trouvât dans la conduite de son Eglise, on ne put jamais lui persuader de la quitter pour une plus riche et plus tranquille. On lui offrit inutilement les premiers sièges du royaume, il dit, comme les anciens Pères, que les hommes ne pouvaient rompre ce que Dieu avait lié; que s'ennuyer de son épouse, c'était une inquiétude; que de l'abandonner, c'était une infidélité; que d'en prendre une autre, c'était une incontinence; que le premier engagement venait de la Providence divine, et le second était presque toujours l'effet des cupidités humaines, et que quelque bonne intention qu'on crût avoir dans ces changements, on y était presque toujours plus porté pour le bien qu'on en recevait que pour le bien qu'on y pouvait faire. Ne reconnaissez-vous pas dans ces nobles et pieux sentiments, la pureté de l'ancien christianisme? Il me reste à vous faire voir ce que la douceur fait en saint François de Sales, de nouveau et de singulier.

SECONDE PARTIE.

Dieu, qui est le souverain bien, et la source de tous les biens, se communique diversément à ses saints, pour faire voir les richesses de sa grâce dans la variété de ses dons; pour proportionner la sanctification de chacun à l'esprit et aux talents qu'il lui a donnés, ou aux fins qu'il s'est proposées; et pour édifier les états différents de son Eglise, par cette multiplicité d'exemples ou de conduites. Ainsi, encore que la voie du ciel pour tous les élus soit la même, il leur trace pourtant des sentiers nouveaux, dit l'Ecriture; et comme il y a un point de sainteté commune, dans lequel nécessairement ils se ressemblent, il y a de même un point de singularité, dans lequel ils diffèrent les uns des autres, et peuvent dire chacun comme le roi-prophète : *Je suis unique et particulier dans mon état* (Psal. CLX).

C'est cette variété et cette ancienneté toujours nouvelle, pour ainsi dire, qui fait la beauté de l'Eglise et la plénitude des saints. Les uns, loin du tumulte et de la corruption du monde, se sont comme ensevelis vivants dans des solitudes; les autres ont porté la mortification de Jésus-Christ visiblement dans leurs corps, et se sont distingués par les rigueurs de la pénitence; plusieurs, par la sainteté des vœux, par la sévérité d'une règle, par l'austérité des jeûnes, sont arrivés

au plus haut point de la perfection évangélique : mais notre saint s'est établi dans la piété par sa douceur, vertu que Jésus-Christ nous a si souvent recommandée, à laquelle il a réduit la doctrine de ses exemples, et promis les récompenses du ciel et l'héritage même de la terre. C'est cette douceur qui l'a rendu saint dans une vie commune, égale, tranquille et charitable. Le Seigneur ne lui dit pas, comme à Abraham : *Sors de ton pays, éloigne-toi de tes parents et de tes amis* (Genes., XII); il n'entend pas, comme Arsène, une voix céleste : *Va dans le désert, demeure dans la solitude et dans le silence*. Une inspiration secrète le retient dans les usages ordinaires du monde, et Dieu, par un privilège particulier, le met à couvert de ses corruptions.

Dans la maison de son père, dans les études, dans les académies, dans le commerce ordinaire des hommes, il trouve le moyen de se sanctifier comme un religieux, comme un pénitent, comme un anachorète. Extraordinaire dans l'ordre commun des chrétiens; particulièrement parfait, en ce qu'il n'affecta jamais de perfection particulière; singulier, en ce qu'il n'a point eu de singularité, et que, dans une condition commune et conforme aux coutumes de notre siècle, il s'est élevé aux vertus les plus nobles des siècles passés. Plusieurs l'ont égalé dans la bonté des mœurs, quoiqu'il ait conservé jusqu'à la mort l'innocence de son baptême; dans l'ardeur de son zèle, quoiqu'on compte qu'il ait gagné soixante mille âmes à Dieu; dans sa patience, quoiqu'il fit ses délices des persécutions et des injures; dans son humilité, quoiqu'il ait joint la docilité d'un enfant à la capacité d'un homme parfait; dans le détachement de toutes choses, quoiqu'il ait vu, sans s'émouvoir, ses bons desseins souvent traversés, et sa congrégation même, qui fut l'ouvrage de son esprit, l'espérance de la sainte postérité, la joie de son cœur, sur le point d'être ruinée par des accidents imprévus.

Qui est-ce qui a su concilier comme lui les devoirs de la vie civile avec ceux de la conscience? Il a sanctifié le commerce et les bienséances du monde, par le bon usage qu'il en a fait, s'accommodant au temps et aux coutumes, toujours par raison et avec prudence; sensible aux amitiés raisonnables, et les réduisant toujours à la charité, qui en était le principe, et à l'utilité spirituelle de ceux qu'il aimait, qui en était la fin. S'il attirait les cœurs, ne croyez pas que ce fût pour les retenir : il savait les conduire à Jésus-Christ, comme un bien qu'il n'avait acquis que pour lui. S'il s'insinua dans les esprits, il cherchait à y établir la foi et la religion; c'était un préjugé qu'on allait être bien avec Dieu lorsqu'on était bien avec lui : en un mot, aimer saint François de Sales et aimer la piété, c'était presque la même chose.

On ne le vit jamais donner dans aucun excès, non pas même de dévotion. Il rendit à Dieu un culte intérieur et parfait, mais prudent et raisonnable, selon le conseil d

l'Apôtre (*Rom.*, XII). Quelque humble sentiment qu'il eût de lui-même, il ne refusa pas à sa dignité certains dehors que l'usage semble exiger, quand il n'y a rien de contraire à l'ordre. Il porta dans les compagnies une vertu gaie et modeste qui ravissait les gens de bien et qui édifiait les pécheurs; et dans toute sa conduite on admirait une simplicité sans affectation, une prudence sans déguisement, un intérieur sans scrupule, un extérieur sans fard, une science sans vanité, une dévotion sans faste, et une conversation où paraissaient la douceur de son esprit, la force de sa raison et la pureté de sa vie.

Mais qui est-ce qui l'a jamais égalé dans la pratique réglée et uniforme de la piété, quoiqu'il fût dans les occasions continuelles d'en être ou distrait, ou détourné? N'a-t-il pas usé du monde comme n'en usant pas, avec cette sobriété que l'Apôtre recommande à tous les fidèles? Il ne s'est pas caché, mais il s'est tenu recueilli; il s'est trouvé dans les conversations et dans les compagnies, mais il a su se faire, au milieu du bruit du siècle, un silence intérieur et une solitude spirituelle au dedans de lui; il faisait les mêmes choses que les autres, mais il les faisait autrement qu'eux : l'écorce était pareille, mais la racine était différente; et la charité conduisant jusqu'aux moindres actions de sa vie, il ne faisait rien d'extraordinaire, et c'était cela même qui était extraordinaire en lui.

Aussi ne chercha-t-il jamais à se distinguer : il eut toujours une affection tendre et particulière pour certaines petites vertus qu'on néglige, parce qu'elles ne se font pas voir de loin, qu'elles croissent au pied et à l'ombre de la croix, et qu'encore qu'elles fassent quelque peine, elles ne font presque point d'honneur aux personnes qui les pratiquent. C'est l'illusion ordinaire de ceux qui croient avoir de grands talents, et qui regardent la dévotion comme un art où ils voudraient exceller. Pour peu qu'on ait bonne opinion de soi dans la piété, on voudrait exercer des vertus de force, de constance, de magnanimité, de magnificence; mais comme elles ont de l'éclat et qu'elles se font admirer, il est dangereux que ce ne soit la vanité qui les produise, ou qu'elles ne produisent la vanité. D'ailleurs les occasions en sont rares; et souvent, dans l'attente incertaine et imaginaire de se signaler en quelque grande action, on perd le fruit d'une infinité de petites qui sont d'usage pour tous les jours.

De plus, c'est présumer de sa vertu que de compter sur sa fidélité dans les rencontres importantes, quand on n'a pas accoutumé son cœur à ces petites régularités, auxquelles le respect et l'amour que nous devons à Dieu nous obligent. Mais les simples et humbles vertus sans art, sans étude, sans ostentation, furent l'amour de saint François de Sales : il chercha le mérite et non pas la réputation de la sainteté. Quoiqu'il eût amassé des trésors infinis de grâces, il ne négligea pas ces petits gains de dévotion

qui surviennent à tous moments, et qui étant bien ménagés, font avec le temps un grand amas de richesses spirituelles dans une âme. Supporter certaines petites humeurs fâcheuses du prochain, dissimuler sans ressentiment de petites injustices, endurer de légères importunités sans se plaindre, recevoir avec docilité certaines petites corrections, ou trouver le temps de les faire soi-même avec douceur et avec profit, souffrir un petit refus avec patience, traiter ses domestiques avec humanité, s'humilier quand il le faut au-dessous même de sa condition, c'étaient ses exercices ordinaires. Ces vertus, petites par leur matière; devenaient grandes par leur principe. Dans les occasions éclatantes, l'âme se recueille tout entière, la raison se mêle avec la foi, on est observé et l'on s'observe, on se soutient par sa vertu et par sa réputation tout ensemble, et l'on trouve souvent, dans le bien même que l'on veut faire, la récompense de l'avoir fait; mais de se régler dans ces occasions où l'on ne sert de spectacle qu'à soi-même, où l'on n'a pour témoin et pour juge de ce qu'on fait que Dieu et sa conscience, c'est une marque d'un bon cœur et d'une fidélité confirmée.

C'est par ces pratiques continuelles qu'il s'élevait à Dieu presque sans obstacle. Telle est la corruption de la nature, qu'elle ne peut s'accorder avec la vertu, ni se soumettre à la raison qu'avec peine : je ne dis pas dans les agitations de l'âme ou dans le transport de nos passions, mais dans la tranquillité même de nos cœurs et dans le calme de nos désirs. Il faut que Dieu, par sa puissance, assujettisse et lie, pour ainsi dire, cette convoitise indocile, pour arrêter ses contrariétés et ses répugnances. Mais François était en paix avec lui-même : il n'y avait rien en lui qui s'élevât contre la grâce de Jésus-Christ. Son âme était entre ses mains; il ne sentait nulle répugnance à suivre la loi; sa piété croissait tous les jours par les docilités de la nature et par les progrès de la grâce; et ses passions, tranquilles sous la garde de sa vertu, lui servaient de secours et non pas d'obstacle à faire le bien.

De là vint cette égalité de vie dans toutes ses actions. Il y a je ne sais quelle instabilité dans nos esprits et dans nos cœurs, qui change l'ordre de nos mœurs et de notre vie. Nous sommes tantôt fermes, tantôt irrésolus, quelquefois fervents et quelquefois relâchés; le caprice a souvent autant de part que la raison à nos résolutions et à nos entreprises. Mais toute la conduite de François fut régulière et uniforme : c'était un homme sans humeur. Ces intervalles de vices et de vertus, ces interruptions d'une bonne vie, ces inégalités enfin qui nous sont si naturelles, jamais il ne les éprouva. Sa vie ne fut sujette ni aux irrégularités, ni aux changements; ses jours ne furent qu'un tissu de sagesse et de charité. Il ne fit qu'un seul personnage durant sa vie : c'est le personnage d'un saint.

Qui est-ce qui n'est pas quelquefois trou-

blé par les divers accidents qui arrivent? Il faut se faire un cœur capable de résister aux adversités : et pour les soutenir, il est nécessaire de les prévoir. François prévenait les ordres de Dieu par une résignation générale. Il n'aimait pas à pénétrer les secrets de sa providence : c'était assez pour lui de les connaître par les événements ou par les inspirations. Sa volonté était perdue dans celle de Dieu ; et révéralent l'ordre du ciel dans toutes les révolutions humaines, il en était touché, mais il n'en était pas surpris, et recevait les afflictions sans avoir besoin de s'y préparer. La calomnie ose attaquer sa piété, mais elle ne peut vaincre sa patience. On jette des défiances de sa fidélité dans l'esprit de son prince : il s'enveloppe dans sa vertu ; et, content du témoignage de sa conscience, il laisse à Dieu le soin de le justifier devant les hommes.

Il s'est par là dépouillé de toute affection humaine, et s'est trouvé le maître des passions qui nous dominent. Les uns les ont attaquées par les pénitences, les autres les ont vaincues par la raison, plusieurs les ont détournées par le changement, François les a calmées par la charité. Son âme n'était plus sujette aux orages qu'excite la colère ; son zèle même n'eut point de fiel : il souffrait sans impatience et corrigeait avec miséricorde. Il cédait et faisait tout céder à l'amour divin dont il était enflammé. *Si je savais, disait-il, qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour qui ne fût en Dieu et selon Dieu, je voudrais que mon cœur se fendît pour faire sortir ce profane amour.* L'amour divin avait fait en lui ce que les mortifications du corps ont accoutumé de faire aux autres. Je sais que ces peines extérieures ont été saintement instituées pour accomplir les œuvres de la pénitence, pour arrêter les mouvements de la cupidité, pour empêcher les progrès de l'amour-propre ; mais si la prudence ne les règle et si la charité ne les adoucit, on se sait bon gré de ce qu'on souffre, on nourrit sa volonté propre dans ses jeûnes et dans ses abstinences, on méprise ceux qui ne font pas les mêmes austérités, on prend un air de critique et de sévérité insupportable. N'éprouve-t-on pas tous les jours l'humeur chagrine de ces dévots qui n'ont, ni pour eux ni pour autrui, aucune condescendance raisonnable ; qui, sous prétexte de justice, renoncent à la charité ; et qui, par leurs censures et par leurs plaintes perpétuelles, se déchargent d'une partie de leur croix sur les personnes qui les approchent, et font porter la peine aux autres de la pénitence qu'ils se sont imposée à eux-mêmes ?

On ne vit point de ces chagrins dans notre saint évêque. Sa dévotion ne fut à charge à personne : il eut le secret de se faire aimer de ceux qu'il fut obligé de reprendre ; sa croix fut toute dans son cœur et toute pour lui. Il ne commandait pas la vertu : il la persuadait ; et sans rebuter les pécheurs par ses réprimandes, il les ramenait par sa bonté. S'il prêchait, il ne faisait pas des invectives inutiles : il va au fond de la religion, sans

s'arrêter à de vaines réformes ou à des défauts extérieurs ; il attaque la cupidité dans sa source, et met à sa place la charité. S'il traite avec les hérétiques, ce n'est pas par ces disputes et ces controverses tumultueuses où l'on est moins en peine de la vérité que de la victoire, où l'on a plus de soin de justifier son raisonnement que de persuader sa créance ; où l'un persiste dans le mal qu'il fait, l'autre gâte le bien qu'il pourrait faire ; où l'un veut soutenir son erreur par opiniâtreté, et l'autre soutient sa vanité aux dépens de l'humilité et de la charité chrétienne. Il montre la justice de sa cause par son instruction ; il la persuade par sa douceur. Dans des entretiens pleins d'onction et d'efficacité, il cherche plus à gagner leur cœur à Dieu qu'à convaincre leur esprit.

S'il confesse, il est juge et il est père tout ensemble : il punit le péché et il console le pécheur. Quelles remontrances ne fait-il pas à ces confesseurs qui rendent leur tribunal redoutable par leurs rudesses indiscrettes, qui éloignent les fidèles de l'usage des sacrements, et qui par une humeur austère, leur faisant plus sentir la rigueur de leurs corrections que le repentir de leurs fautes, doivent faire pénitence eux-mêmes de la peine qu'ils ont faite à leurs pénitents ! S'il écrit, il travaille à inspirer la dévotion qu'il a pratiquée, ou l'amour de Dieu dont il est pénétré : semblable, dans l'un, à cet ange qui conduisit les petits Tobies dans les voyages de cette vie ; dans l'autre, à cet ange qui porte dans les airs les prophètes par des routes lumineuses.

Mais avec quelle sagesse a-t-il, dans la méthode de sa piété, aplani les voies de Dieu, sans les élargir ! Rien n'a été si sujet à l'illusion que la dévotion. Chacun se la figurait conformément à son humeur ou à ses desirs : les uns la resserraient dans les solitudes et dans les cloîtres, l'enveloppaient dans des imaginations vaines et dans des expressions mystiques, la chargeaient de devoirs superstitieux et peu praticables, et, pour vouloir la rendre sublime, la rendaient impossible et par conséquent inutile ; les autres la représentaient, au contraire, avec des adoucissements pernicieux, la réduisaient à des cérémonies et à des bienséances, en faisaient un mélange du monde et de l'Evangile, et la rendaient mondaine pour vouloir la rendre familière. Notre saint a fait voir qu'elle n'était ni susceptible des relâchements du siècle, ni incompatible avec les offices de la vie civile : il a appris à vivre dans le monde, sans participer à l'esprit du monde ; à s'élever au-dessus de la nature, sans détruire la nature ; à voler peu à peu vers le ciel comme des colomnes, quand on ne peut pas s'y élever comme des aigles ; et à suivre les lois d'une condition commune, quand on n'est pas appelé à une charité plus parfaite.

S'il établit des vierges chrétiennes, il ne veut pas qu'elles gémissent sous l'excessive austérité d'une règle pénible et laborieuse, mais qu'elles vivent dans une obéissance fi-

dèle et dans une humble virginité, qu'elles fassent un sacrifice libre et volontaire d'elles-mêmes, qu'elles portent au dedans les croix qu'il leur a épargnées au dehors, et qu'elles récompensent par la charité dans leurs cœurs les égards qu'il a eus pour la délicatesse de leurs corps. Y eut-il jamais un caractère d'esprit plus propre à gagner les hommes que celui de ce grand évêque?

Aussi Dieu l'a comblé de bénédictions presque inouïes dans l'Eglise. Les gens de bien, dans le monde, sont sujets à être ou corrompus, ou méprisés par les méchants : François de Sales a été à l'épreuve de leur corruption et à couvert de leur malice. Ses propres ennemis n'ont pu s'empêcher d'être ses admirateurs, et les hérétiques mêmes ont voulu déposer pour sa canonisation, et rendre à la sainteté de sa vie un témoignage d'autant plus assuré et moins suspect, que l'erreur qui les aveuglait les obligeait à le condamner. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ses vertus sont admirables et peuvent pourtant être imitées : ce qui paraissait presque incompatible avant lui.

Oui, messieurs, nous pouvons dire que Dieu l'a fait naître pour nous donner un exemple à suivre et pour nous ôter tout prétexte de nous excuser. Ce n'est pas un saint tiré des fastes de l'ancienne Eglise ou du sein des persécutions, et dont les actions

soient ou peu reconnues, ou peu proportionnées à notre vie : c'est un saint de la connaissance de nos pères, né de nos temps et presque sous nos yeux, dont la mémoire est récente. Ce n'est pas un anachorète nourri dans les solitudes d'Egypte, qui ait mené une vie triste et sauvage : c'est un saint à peu près de nos climats, qui a mené une vie commune, mais sainte. Il a vécu comme nous, mais, hélas ! nous ne vivons pas comme lui ; il a été environné de mauvais exemples comme nous, mais il les a condamnés par sa piété. Pourquoi ne saurions-nous, comme lui, louer Dieu dans nos prospérités, le chercher dans nos adversités et le glorifier dans nos actions ? Pourquoi n'aurons-nous pas, comme lui, de la douceur pour le prochain, de l'amour pour Dieu, de la vigilance pour nous-mêmes ? Pourquoi n'aimerons-nous pas, comme lui, à honorer Dieu dans les actions de religion, dans les actions mêmes faciles et indifférentes ? Pourquoi ne souffririons-nous pas patiemment, comme lui, les peines qu'on nous fait, celles que Dieu nous envoie, celles que nous trouvons dans le monde, ou que nous nous causons nous-mêmes. Suivons des exemples si saints, si faciles, si raisonnables, afin que nous obtenions de Dieu la grâce en ce monde et la gloire en l'autre, que je vous souhaite, *Au nom du Père*, etc.

SERMONS

SUR DIFFÉRENTS SUJETS

PRECHES EN DES OCCASIONS PARTICULIERES.

Pour montrer les différents usages de la parole divine, j'ai cru que je pouvais joindre aux Panégyriques des saints l'explication de quelques mystères et surtout de quelques devoirs de la morale chrétienne, comme sont le respect qu'on doit aux églises, le bon usage qu'il faut faire des peines et des afflictions de la vie, la retenue et la compassion que demande l'administration du bien des peuples, et les diverses espèces de miséricorde qu'on peut exercer sur divers états de misérables.

J'ai choisi ce petit nombre de sermons où j'ai pensé que le public s'intéresserait davantage, soit à cause de la dignité des personnes à qui j'ai eu l'honneur d'annoncer quelques-unes de ces vérités, soit à cause de l'utilité des matières qui y sont traitées, soit enfin pour la singularité des sujets et des occasions qui m'ont engagé à composer et à prononcer de pareils discours. Je ne cherche point à prévenir mes lecteurs par ces considérations et je leur laisse juger librement si j'ai rempli mon ministère.

SERMON XXI.

POUR LE JOUR DE LA CÈNE,

prêché devant le roi à Saint-Germain-en-Laye, l'an 1676.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous avez vu que j'ai fait (S. Jean, ch. XIII).

Sire, j'adresse à Votre Majesté les paroles de Jésus-Christ, et je lui propose ses exemples. Il est la vérité quand il parle, il est la sainteté quand il agit, et c'est le devoir des princes chrétiens de l'écouter et de le suivre. Déjà Votre Majesté prévient mon discours. Je la vois prête à imiter l'action la plus humble de Jésus-Christ, à mettre à ses pieds la couronne qu'elle porte, à lui consacrer les lauriers qu'elle a cueillis, et à se décharger en ce jour, selon sa coutume, de tous ces précieux trésors de gloire qu'elle amasse toutes les années. Vous excitez, Sire, à vous

suivre dans vos exercices de religion, ceux qui vous suivent dans le cours de vos conquêtes; et par un changement heureux que produit la force de votre exemple, vous faites aujourd'hui d'une cour fière et magnifique une cour charitable et humiliée. Ainsi donnant sans cesse à l'univers de grands spectacles, tantôt de valeur, tantôt de piété, tantôt de générosité royale, tantôt d'humilité chrétienne, vous apprenez aux rois, à la tête de vos armées, comment il faut acquérir la gloire, et vous venez leur apprendre ici le bon usage qu'il en faut faire.

Mais quelque sainte que paraisse l'action à laquelle vous vous disposez, saint Paul nous avertit que c'est peu de chose de faire ce que fit Jésus-Christ, si l'on n'entre dans son esprit, et si l'on n'a les mêmes sentiments et les mêmes vues (*Philipp.*, II). Il faut considérer et son abaissement et sa grandeur dans le ministère qu'il exerce à l'égard de ses apôtres. Il avait pris en naissant la forme d'un serviteur, et il en fait aujourd'hui les fonctions même les plus basses. Il s'était rendu égal au reste des hommes, il se met aujourd'hui au-dessous des plus misérables d'entre eux. Y eut-il jamais humiliation plus profonde?

Cependant l'Evangile nous enseigne qu'il n'a jamais fait paraître plus de majesté. *Jésus-Christ sachant que son Père lui a donné la disposition de toutes choses, qu'il est sorti de Dieu, et qu'il s'en retourne à Dieu* (*Joan.*, XIII, 3). Il commence cette action d'humilité par des idées éclatantes. Il repasse dans son esprit la grandeur de son origine éternelle, la souveraineté de puissance qu'il a reçue de son Père, l'immensité de gloire qui lui est préparée, et qui doit être la récompense de ses travaux et de ses peines. Il laisse entrevoir au travers de son humiliation des rayons de gloire qui portent le respect et la frayeur dans le cœur du plus hardi de ses apôtres. Il prend des titres d'honneur, et déclare hautement qu'il est le Seigneur et le Maître, et se propose pour modèle à tous ceux qui doivent le suivre. Ce qui me donne lieu de vous faire voir aujourd'hui deux vérités importantes : 1° que les personnes élevées en dignité sont obligées d'être humbles, à l'exemple de Jésus-Christ; 2° que c'est en cette humilité que consiste leur véritable grandeur. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de celle qui attira sa grandeur par son humilité et qui couronna son humilité par sa grandeur, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, quoique Jésus-Christ ait également ordonné et pratiqué toutes les vertus évangéliques, comme autant de fonctions nécessaires et de parties essentielles de sa loi, il y en a toutefois qu'il a recommandées avec plus de soin; soit parce qu'elles renferment les principes des autres vertus et que ce sont comme des vertus universelles, soit parce qu'elles conviennent davantage au culte qu'il a établi et qu'elles sont propres au

christianisme. Telle est l'humilité que le Fils de Dieu nous commande d'apprendre de lui, comme l'abrégé de sa doctrine et comme la fin de tous ses exemples (*Matth.*, XI, 29).

La raison de cette préférence se tire de l'étendue de cette vertu qui est un secours pour toutes les autres; c'est elle qui assujettit l'esprit aux sombres lumières de la foi et qui l'empêche de tomber dans une curiosité criminelle; c'est elle qui retient l'espérance dans les bornes d'une confiance raisonnable et qui la sauve d'une vaine présomption; c'est elle qui, formant dans l'homme chrétien les premiers sentiments de la charité, le fait sortir en quelque façon hors de lui-même, où il ne trouve que misère, pour l'attacher à Dieu qui est son unique et souverain bien; c'est elle enfin qui règle les principaux devoirs de la justice, qui apprend à plier sa volonté vers celle de Dieu par une soumission profonde, à entretenir la paix et l'union parmi les hommes par une douce condescendance, et à opérer son propre salut avec une fidèle exactitude et une crainte salutaire.

Outre la force et l'étendue de cette vertu, on peut dire qu'elle convient proprement à l'état de Jésus-Christ à l'essence du culte chrétien. Car Jésus-Christ étant venu au monde pour redresser l'homme que l'orgueil avait perverti, il fallait, dit saint Augustin, que la rédemption se fit par la voie de l'humilité, afin que celui qui était tombé par la sollicitation d'un ange superbe, se relevât par l'assistance d'un humble médiateur qui lui inspirât l'humilité. Il fallait par conséquent que sa religion fût fondée sur des maximes conformes à ses exemples, et que ses disciples suivissent pour se sauver les mêmes voies que Jésus-Christ avait suivies pour les racheter. Que si cette vertu est nécessaire à tous les chrétiens, elle doit l'être davantage à ceux qui participent davantage à la corruption du péché, je veux dire aux grands du monde, qui, par leur élévation, sont plus exposés à toutes les tentations de l'orgueil et de l'amour-propre.

Ils naissent dans le luxe et dans l'opulence. Il semble que par un sévère jugement de Dieu, ils ne sont tirés du néant que pour être livrés à l'orgueil. Leurs premiers regards tombent sur de grands objets. A peine commencent-ils à vivre parmi les hommes, qu'ils sentent déjà qu'ils sont nés pour leur commander. Les soumissions de ceux qui les servent, l'éclat de la fortune qui les environne, l'instinct de la nature qui les corrompt, tout leur inspire la vanité avant même qu'ils soient en âge de la connaître. A mesure qu'ils croissent, les respects et la complaisance croissent pour eux. On déguise leurs vices, on grossit leurs vertus, on fait gloire d'imiter jusqu'à leurs défauts, on ne s'étudie qu'à leur plaire, on ne les écoute que pour les applaudir, on ne leur parle que pour faire leur panégyrique. Qu'il est difficile que la vapeur de cet encens perpétuel qu'on leur donne n'étouffe leur

vertu naissante; qu'ils ne viennent à confondre la grandeur avec l'orgueil, et qu'enchantés de l'honneur qu'ils reçoivent des hommes, ils n'oublient celui qu'ils doivent à Dieu!

Ainsi la piété les doit porter d'autant plus vers l'humilité chrétienne, que leur condition les porte à s'en éloigner. Plus on leur attribue de fausse gloire, plus ils doivent s'appliquer à reconnaître leur véritable misère. Plus ils sont exposés à la flatterie qui loue tout, plus ils doivent se confondre par la vérité qui connaît tout; afin que la foi leur serve comme d'un poids qui les rabaisse et les ramène incessamment à eux-mêmes; et que leur humilité soit aussi profonde que leur fortune est élevée, suivant cette parole de l'Ecriture: *Plus vous êtes grands, plus il faut vous humilier en toutes choses* (Eccli., III). Car, messieurs, les grands du monde peuvent se considérer en trois états différents: dans la nature, dans la religion, dans la condition où Dieu les a mis. Par quelque endroit qu'ils se regardent, ils trouveront des sujets d'humiliation. Dans la nature ils sont hommes, dans la religion ils sont pécheurs, dans leur condition, si la main toute-puissante de Dieu ne les soutient, ils ne peuvent être que grands pécheurs.

La nature leur apprend que pour être élevés au-dessus du reste des hommes, ils ne font pas devant Dieu un rang séparé d'avec eux; que quelque différent que soit leur sort, ils ont la même origine et la même fin; qu'ils sont sujets aux mêmes altérations et aux mêmes changements; que le torrent du monde arrache les cèdres et les entraîne comme les moindres arbrisseaux; que tout le poids de leur fortune n'est fondé que sur l'appui d'une vie faible et mortelle, et que, selon l'expression de saint Paul (II Cor., IV), ils portent leur grandeur, qui est leur trésor, dans des vases d'argile qui, tout peints et tout dorés qu'ils sont dans leurs ornements, ne laissent pas d'être fragiles dans leur matière. La religion leur enseigne qu'ils sont pécheurs, et qu'ils doivent répondre de leurs actions devant un juge souverain qui ne fait nulle acception de personnes, qui ne les distingue pas par leurs dignités, mais par leurs vertus, et qui les jugera plus sévèrement, si, comme ils ont été les images visibles de sa puissance, ils ne sont les imitateurs de sa sainteté.

Mais peut-être trouveront-ils dans leur condition de quoi flatter leur vanité. Y a-t-il rien de plus éclatant, ni de plus heureux en apparence que la grandeur? On s'en forme de brillantes idées, on s'en fait le souverain bien. Tous les hommes la cherchent avec empressement, la souhaitent avec passion, la possèdent avec orgueil ou la regardent avec envie. Je ne m'en étonne pas; les richesses, les plaisirs, les honneurs se réunissant en ce point, la concupiscence entière s'y trouve recueillie, et c'est la règle du monde d'estimer ainsi ce qui favorise ses passions. Mais, selon les règles de l'Evangile, il n'y a rien de si humiliant que la grandeur même.

Jésus-Christ semble l'avoir négligée comme incapable ou comme indigne de sa grâce et de sa doctrine. S'il prêche, c'est pour les peuples; s'il veut découvrir les mystères de sa religion, il rend grâces au Père éternel de les avoir cachés aux puissants et aux sages du siècle, et de ne les avoir relevés qu'aux petits. Saint Paul, animé du même esprit, ne prononce-t-il pas cette terrible sentence: *Que Dieu n'a pas choisi pour le ciel plusieurs puissants, ni plusieurs sages selon la chair*: (I Cor., I), pour faire entendre que rien n'est si dangereux qu'un état où les passions sont si fortes, les devoirs si difficiles à remplir et les obstacles au salut si difficiles à surmonter; qu'il semble qu'il y a une opposition secrète entre la grandeur et la sainteté; que plus on se trouve avancé dans le monde, plus on est éloigné de la voie étroite, qui est la seule qui mène au salut, et que par un échange funeste on est souvent beaucoup moins chrétien à mesure qu'on est plus puissant.

Quoi donc, faut-il descendre des trônes et des tribunaux? faut-il se dépouiller de toutes les marques de grandeur, pour vivre obscurément dans quelque sombre retraite? Dieu ne donne-t-il aux grands les biens du monde, que pour leur ôter les éternels, et sa miséricorde serait-elle moindre pour ceux dont sa providence semble avoir pris tant de soin? Non, messieurs, l'Ecriture nous enseigne que toute-puissance vient de Dieu; que dans le trésor infini de ses grâces, il y en a de proportionnées à tous les états; qu'il protège et qu'il soutient ceux qu'il élève, voulant qu'ils soient honorés et qu'ils révèrent eux-mêmes la part qu'ils ont à sa souveraine grandeur. Mais il veut que cette élévation au lieu de leur être un sujet de vanité, leur soit un exercice d'humilité et de sagesse, en la réduisant à cette petitesse évangélique qui est la plus essentielle partie du christianisme.

Ainsi ceux qui par une élection particulière sont destinés à commander aux autres, doivent descendre du haut de leurs dignités jusqu'à leur néant, rétrécir dans leur cœur tout cet éclat et ce faste extérieur qui les accompagne, ramener leur vie tumultueuse à une simplicité de vie chrétienne, et réduire toute leur ambition à l'unité d'un seul désir, c'est-à-dire au désir de leur salut. Ceux qui par leurs actions éclatantes sont arrivés au comble de la gloire, sont obligés de descendre de cet état glorieux, de se diminuer autant qu'ils peuvent dans leur esprit, leur propre gloire, pour entrer dans les voies de Jésus-Christ humilié, afin qu'ils s'efforcent d'être humbles dans les honneurs, tempérants dans les plaisirs, simples dans la sagesse, modestes dans la gloire, et que la cupidité soit d'autant plus retranchée au dedans, qu'elle s'étend et se multiplie au dehors.

Mais il me reste une raison encore plus forte pour vous persuader l'humilité, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Quand vous auriez oublié ce qu'il dit dans son Evangile, je me contente que vous sachiez ce qu'il a fait pen-

dant sa vie, qui est un Evangile réduit en actions, et comme une loi sensible et animée capable de convaincre l'esprit et de toucher le cœur tout ensemble. C'est un principe de saint Augustin, fondé sur l'Ecriture sainte, que le principal dessein de Jésus-Christ dans l'incarnation fut de nous donner les moyens d'arriver à Dieu, qui est notre unique fin et notre souverain bien, et, qu'ayant uni en sa personne la nature humaine avec la divine, il a recueilli en lui toute la religion en l'établissant et la pratiquant tout ensemble. Il est Dieu ; c'est à lui qu'il faut aller : voilà notre fin. Il est homme ; et c'est par lui qu'il faut aller : voilà nos moyens (*Aug.*). Comme Dieu il nous a donné sa loi, comme homme il s'y est assujéti ; et, d'un côté, réglant notre foi par l'autorité de sa parole, de l'autre, l'animant par la force de son exemple, il nous a imposé une indispensable nécessité de lui obéir et de le suivre, tant parce qu'il ne peut rien ordonner qui ne soit juste, que parce que l'obéissance qu'il nous demande n'est qu'une imitation de ce qu'il a fait.

S'il est donc vrai que l'esprit de Jésus-Christ, par la tradition de ses actions saintes et divines, doit couler de lui comme d'une source toute pure dans la vie de tous les chrétiens, et si son humilité est une conséquence pour la leur, y a-t-il orgueil si inflexible qui ne se brise ? y a-t-il grandeur si fière qui ne s'anéantisse ? y a-t-il prétexte si apparent qui ne se détruise à la vue d'un Dieu humilié ? La loi écrite est une loi morte, sujette à des interprétations captieuses. L'esprit de l'homme n'est que trop porté à diminuer les vérités qui incommode ses passions et à chercher des biais et des adoucissements pour éluder la sévérité des préceptes. On se flatte sur sa qualité ; on se forme des distinctions frivoles ; on met de vaines bienséances à la place des véritables devoirs ; des commandements austères on se fait de faibles conseils, et l'on tâche souvent d'autoriser ses relâchements par la parole de Dieu même, quelque sainte et quelque immuable qu'elle puisse être. Mais, pour la loi vivante, je veux dire les actions du Fils de Dieu, ce sont des règles qui s'expliquent par elles-mêmes ; et, comme on ne peut nier que Jésus-Christ n'ait été toujours grand et toujours humble, on ne peut nier qu'un chrétien ne soit obligé de s'humilier incessamment dans la grandeur même, non-seulement par un principe de charité, mais encore par un motif de vérité et de justice.

Car, messieurs, il y a deux sortes d'humilité, selon saint Bernard : une humilité d'esprit et de connaissance, par laquelle, après s'être considéré tel qu'on est, convaincu de sa corruption et de sa faiblesse, on s'estime indigne de tout honneur ; et une humilité de cœur et de charité par laquelle on se dépouille volontairement de ses propres avantages, et, renvoyant à Dieu la gloire de tout, bien loin de se glorifier des bonnes qualités qu'on n'a pas, on oublie et l'on cache même celles qu'on a. Or, Jésus-Christ n'a pu pratiquer cette première humilité, parce

qu'étant né de Dieu, inséparable d'avec lui, plein de grâce et de vérité, et rempli de la divinité même qui habitait en lui corporellement, *il n'a pas cru que ce fût une usurpation et une injustice de se croire égal à son Père, mais il n'a pas laissé de s'anéantir par un abaissement volontaire, prenant la forme d'un esclave (Philip., II) pour le salut et pour l'édification des hommes* : c'est la doctrine de saint Paul. De sorte que, si Jésus-Christ est humble, ce n'est pas qu'il reconnaisse en lui aucun défaut, mais c'est qu'il suit les mouvements de son cœur ; ce n'est pas par une nécessité de jugement, mais par une libre inclination de volonté.

L'homme, au contraire, trouve en lui-même la source de son humiliation. Il a beau se cacher et se dissimuler ce qu'il est, il sent bien qu'il n'a que le néant en partage ; et, dans l'orgueil qui le domine, il faut qu'il soit humble malgré lui. La vanité le trompe, il est vrai ; mais il y a dans le fond de l'âme des principes d'équité naturelle qui le désabusent. L'amour-propre lui fait des portraits avantageux de lui-même ; mais, la conscience, plus hardie et plus fidèle, le représente tel qu'il est. Il sort, du milieu des ténèbres et des nuages que forment ses passions, une lumière importune et secrète qui lui découvre jusqu'aux plus sombres replis de son âme ; une main invisible lève tous les voiles qu'une présomption artificieuse avait tirés sur ses défauts ; enfin il ne se connaît pas, mais il ne saurait se méconnaître, et le murmure du mensonge, qui le flatte au dehors, ne saurait étouffer la voix de la vérité qui le condamne et qui l'humilie au dedans. Ce qui faisait dire autrefois à un prophète, que *l'humiliation est comme un centre où tout l'homme doit aboutir (Mich., VI)*.

S'il se regarde en lui-même il ne trouvera qu'illusion dans ses sens, égarement dans son imagination, aveuglement dans son esprit, corruption dans sa volonté, incertitude dans ses résolutions, inconstance dans ses desirs, impuissance dans ses actions ; s'il respire, c'est le souffle de Dieu qui l'anime ; s'il marche dans ses voies, c'est sa providence qui le guide ; s'il fait de bonnes œuvres, il en est redevable à sa grâce ; s'il pèche, il est sujet à sa justice ; s'il est absous, il tient le pardon de sa seule miséricorde. Quel dérèglement serait-ce si notre orgueil tenait contre tant de vérités qui le combattent !

Mais ce n'est pas encore assez ; on peut être convaincu des raisons qu'on a de s'humilier sans être humble. L'humilité véritable ne s'arrête pas à l'esprit et à la connaissance, elle doit passer jusqu'au cœur et jusqu'à l'action ; c'est là qu'elle porte à mépriser les pompes mondaines, qu'elle empêche de murmurer des mauvais succès et de se glorifier des bons, qu'elle fait descendre les grands, par la douceur et la compassion, dans la discussion charitable des besoins et des misères des petits, en leur persuadant ces maximes de l'Ecriture, que les riches sont faits pour les pauvres ; que les rois, selon saint Paul (*Rom., XIII*), sont les ministres de Dieu pour

faire du bien de sa part aux peuples, et que leur grandeur ne consiste pas tant au pouvoir de leur commander qu'au pouvoir de leur être utiles. Sans ces dispositions, se prosterner devant les pauvres et leur laver les pieds ce serait une simple cérémonie de bienséance et non pas un acte de religion; ce ne serait pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, mais la tradition de vos ancêtres; et, quelque abaissement extérieur qui parût, ce serait représenter, tout au plus, mais non pas imiter l'humilité de Jésus-Christ. Cependant les grands y sont obligés, je vous l'ai fait voir; mais c'est en cela que consiste leur véritable grandeur.

SECONDE PARTIE.

L'humilité que je vous propose est une vertu qui n'a point de faste, mais elle n'a point de bassesse : ses actions sont simples et modestes, mais ses effets et ses récompenses sont magnifiques; et, si elle n'excite pas l'admiration des hommes, elle attire les grâces de Dieu, qui, selon l'Écriture, *résiste aux superbes et répand ses faveurs sur ceux qui sont humbles* (Jacob., IV).

L'Esprit de Dieu confirme cette vérité par la bouche du plus sage de tous les rois (Prov., XXV) lorsqu'il dit que l'humiliation suit le superbe et que la gloire est le partage de l'humble de cœur. Le superbe ne cherche point à faire de bonnes actions; il n'en veut faire que d'éclatantes. Il aime la réputation de la vertu et néglige la vertu même; il ne s'étudie point à régler sa raison, mais à tourner celle des autres à son avantage; il cherche son repos au milieu d'une troupe de flatteurs intéressés qui l'environnent et qui le louent; moins en peine de ce qu'il doit devenir après sa mort que de ce qu'on dira de lui pendant sa vie, par de fausses vertus il veut s'établir une fausse réputation; il affronte le péril et la mort même pour je ne sais quelle vanité qu'il croit pouvoir faire passer après lui dans la mémoire des hommes. Ainsi il confesse tacitement qu'il a besoin d'une gloire qui lui manque et qu'il cherche hors de lui-même; et, s'assujettissant au jugement incertain des hommes, il se rend esclave de ceux-là même au-dessus desquels il veut s'élever. L'humble, au contraire, ne pense qu'à ce que Dieu juge de lui. *Sa gloire, selon saint Paul, est le témoignage que lui rend sa conscience* (II Cor., I); il se défie de lui-même, mais il met son espérance en Dieu, fondé sur la fermeté de ses paroles et sur la fidélité de ses promesses; et, lorsqu'il reconnaît qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien, animé d'une sainte confiance, il dit, avec l'Apôtre, *que sa force se consomme en son infirmité, et qu'il peut tout en celui qui le fortifie* (II Cor., XII).

De sorte qu'il est vrai de dire, avec saint Augustin, qu'encore que l'orgueil et l'humilité soient opposés, ils ont pourtant quelque ressemblance, et que, comme il y a dans l'orgueil un certain poids qui l'abaisse vers la terre, il y a dans l'humilité je ne sais quoi de grand et de magnanime qui élève l'homme au-dessus de lui-même, avec cette différence,

pourtant, que l'orgueil cache une véritable bassesse sous une grandeur imaginaire, et que l'humilité renferme une véritable grandeur sous une bassesse qui n'est qu'apparente.

Pour éclaircir cette vérité, remarquez que, selon les Pères, l'homme orgueilleux commet trois espèces de lâchetés : il est injuste, il est infidèle, il est ingrat. Il s'attribue une gloire qui ne lui appartient pas, c'est une injustice; il se révolte contre une autorité à laquelle il doit être soumis, c'est une infidélité; il veut jouir des biens qu'il a reçus comme des biens qui lui sont propres, c'est une ingratitude. C'est une âme basse qui cherche de l'honneur et qui n'en a point; qui, ne trouvant en elle que misères, s'agrandit comme elle peut par des larcins de gloire qu'elle fait à Dieu, et qui, ne pouvant porter un peu de fortune fragile, s'élève contre son Souverain et se sert des bienfaits qu'elle en a reçus pour offenser son bienfaiteur. L'humilité inspire des sentiments tout contraires, elle fait que les grands adorent la grandeur de Dieu, qu'ils obéissent à la loi de Dieu, qu'ils reconnaissent les grâces de Dieu, en quoi consiste la gloire solide et la véritable générosité.

Car, comme le comble de la perfection et de la grandeur de Dieu est fondé sur son indépendance, sur l'avantage qu'il a de suffire seul à lui-même et sur l'heureuse nécessité de se posséder comme son unique et souverain bonheur : la perfection de l'homme, au contraire, est fondée sur sa dépendance et sur la soumission qu'il rend à Dieu, parce que c'est l'ordre naturel de la créature à l'égard du Créateur; que c'est le premier culte et le premier tribut qu'elle lui doit, et qu'elle participe d'autant plus à ses grâces qu'elle est plus soumise à ses volontés. Vous le savez, messieurs, c'est une louable ambition que celle de servir les rois; on préfère à la plus douce liberté cette honorable servitude : les charges et les dignités, auprès d'eux, c'est la même chose; les services qu'on leur rend sont des titres d'honneur et portent avec eux leur récompense; on souhaite, on brigue, on achète à grand prix l'honneur d'approcher de leurs personnes, soit pour admirer de plus près les vertus du prince, soit pour être plus près à recueillir les grâces qui tombent autour du trône, soit pour se rendre plus considérables par l'éclat et par la protection qu'ils en reçoivent.

Ce que je dis à l'égard des souverains ne dois-je pas le dire des souverains à l'égard de Dieu? Leur grandeur est leur dépendance, et ils ne règnent jamais plus glorieusement que lorsqu'ils se font gloire d'être eux-mêmes les humbles sujets de celui qui, selon saint Paul, est le chef de toute principauté (Coloss., II), et que, jetant leur couronne au pied du trône de Dieu, comme ces anciens de l'Apocalypse, ils reconnaissent qu'ils ne sont rien, s'ils ne sont unis par des liens de charité et d'humilité chrétienne, à cette majesté suprême qui les a faits tout ce qu'ils sont (Apoc., IV).

La raison qu'en donne saint Augustin,

c'est qu'il n'y a rien de si trompeur que l'orgueil : il fait qu'on se resserre honteusement et qu'on s'anéantit lors même qu'on tâche de s'étendre et de s'agrandir dans son imagination. Oui, messieurs, tout homme qui cherche sa propre gloire perd celle qu'il reçoit de Dieu ; il se réduit à un bien particulier et imaginaire , et se prive de la part qu'il aurait au bien souverain et universel ; il borne son ambition à soi-même par une vaine complaisance au lieu de porter ses desirs jusqu'à Dieu par une piété solide ; et, pour une ombre et un fantôme de gloire, il abandonne une gloire effective et réelle, je veux dire la gloire de Dieu même, qui est le partage de l'humilité chrétienne.

Suivant ce principe , plus on se dépouille de soi-même plus on est rempli des grâces du ciel ; à mesure qu'on reconnaît son néant on entre pour ainsi dire en société de grandeur avec Dieu. Si vous êtes en cet état, jouissez innocemment de la gloire de Dieu même. Ce n'est pas une usurpation que vous faites, c'est une grâce que vous recevez ; ce n'est pas vous qui vous élevez jusqu'à Dieu par une présomption sacrilège , c'est Dieu qui descend jusqu'à vous par une compassion charitable ; ce n'est pas vous qui entreprenez sur ses droits, c'est lui qui vous les communique. Ainsi, vous êtes grands sans être orgueilleux , au lieu que vous cessez de l'être si vous vous confiez en vos forces et en votre propre puissance.

Aussi le Saint-Esprit ne recommande rien tant dans l'Ecriture que cette heureuse dépendance. S'il ordonne d'honorer les grands, ce n'est jamais que par rapport à Dieu dont la providence les a élevés ; s'il parle de leur puissance , il leur représente toujours ou quelques-unes de leurs faiblesses, ou quelques-uns de leurs devoirs ; s'il raconte leurs péchés, il ajoute la suite funeste des menaces et des châtimens. Tantôt il appelle leurs guerres *les guerres du Seigneur* (I Reg., XVIII) pour les avertir que, quelques forces qu'ils assemblent, le succès dépend du Dieu des armées, qui inspire la gloire ou jette la terreur, comme il lui plaît, dans l'esprit des combattants ; tantôt il leur commande d'adresser au ciel leurs chants de triomphe, pour leur apprendre que c'est le bras du Tout-Puissant qui défait leurs ennemis , et qu'ils ne sont que les instruments de leurs propres victoires. Il ne parle de leurs conseils et de leur sagesse que comme des dons qui viennent d'en-haut et qui descendent du Père des lumières ; et, s'il les appelle quelquefois des dieux, ce n'est pas pour leur accorder aucune sorte d'indépendance, mais plutôt pour leur marquer qu'ils ne peuvent rien si Dieu n'agit conjointement avec eux.

D'où je tire cette conséquence, que si, par une soumission fidèle, comme ils reçoivent tout de Dieu, ils rapportent tout à lui , tout ce qu'ils font à quelque chose de glorieux et de divin. Mais, s'ils ne consacrent leurs actions par la religion et si Dieu n'en est la fin et le principe, ce qui serait de grandes vertus n'est plus que de grandes passions. Leurs

guerres ne sont que d'ambitieuses entreprises, leurs victoires que d'heureuses vengeances, leur gloire qu'un état passager, leur sagesse qu'une vaine politique, et leur autorité, quelque établie qu'elle soit sur les hommes, n'est qu'usurpée sur la puissance et sur la majesté de Dieu.

Ce que j'ai dit de la dépendance où l'on doit être à l'égard de Dieu se doit entendre de l'obéissance qu'on doit à sa loi. Le Sage les unit ensemble dans son Ecclésiaste comme deux parties inséparables de l'humilité, qui font toute la grandeur des âmes chrétiennes. Ce prince, éclairé des lumières de la sagesse divine, après avoir exposé les grandes idées qu'il avait conçues du néant de toutes choses et révélé tous les mystères de la vanité des hommes, vains dans leurs pensées, dans leurs desirs, dans leurs espérances, dans leurs craintes ; pour recueillir enfin le fruit de tout son discours, il souhaite d'imprimer, dans l'esprit de ceux de son siècle et dans la mémoire de toute la postérité, cette admirable sentence : *Craignez Dieu et observez ses commandemens, car c'est là tout l'homme* (Ecclés., XII, 13). Craindre Dieu et l'adorer avec la vénération profonde que la créature doit à son Créateur, accompagner cette crainte respectueuse d'une obéissance exacte et fidèle, voilà toute la loi, tous les devoirs et toute la grandeur de l'homme.

Mais cette humilité n'est pas encore parfaite si la reconnaissance ne la couronne. Toute la piété chrétienne se réduit à deux choses : à recevoir les grâces de Dieu et à les lui rendre ; et, comme il n'y a rien de si ordinaire que les effets de sa bonté et de sa miséricorde, il n'y a rien de si nécessaire que de lui offrir des actions de grâces sans interruption et un sacrifice continu de louanges, suivant le précepte de l'Apôtre à ceux de Thessalonique. Car, que sont les vertus que nous recevons de Dieu ? des dons excellents qui viennent d'en haut et qui doivent retourner au lieu de leur origine (Jacob., I) ; ce sont des ruisseaux qui, après avoir coulé quelque temps dans les canaux étrangers, doivent remonter dans leur source ; ce sont des grâces divines qui, après être sorties du sein de Dieu et avoir sanctifié les âmes, doivent se perdre heureusement dans cet abîme infini de grandeur et de sainteté, de sorte que celui-là seul peut être appelé serviteur fidèle qui, après les avoir attirés à soi par l'humilité, en renvoie toute la gloire à Dieu par la reconnaissance.

La raison de cette vérité c'est que la gloire est un bien dont la propriété n'appartient qu'à Dieu, dont il déclare qu'il ne veut entrer en aucun partage avec les hommes, se la réservant tout entière comme un tribut de son empire souverain et comme un encens destiné à ne brûler que sur ses autels. De là vient, dit saint Chrysostome, que l'homme, quelque avide qu'il soit de louanges, ne peut s'entendre louer sans rougir. Il sent une espèce de trouble qui passe du cœur sur le visage ; l'âme ne sait si elle doit se recueillir en elle-même ou se répandre au dehors ; il

se fait une émotion subite et comme une révolution de tout le sang : la providence de Dieu ayant laissé dans le fond même de la nature corrompue un instinct secret et un mouvement presque involontaire par lequel il témoigne visiblement que l'honneur appartient à Dieu seul, et qu'il y a de la honte à s'appliquer à soi-même et à retenir par ingratitude ce qu'on tient de sa pure libéralité.

De là vient que les saints se sont réjouis en tremblant, et que David, après en avoir donné le conseil, en veut encore inspirer le sentiment. Ce roi selon le cœur de Dieu, rappelant dans sa mémoire toutes les marques visibles de la protection du ciel sur sa royale personne, les forces de ses ennemis abattues, leurs conseils prévenus, leurs conjurations découvertes, leurs ligues rompues, leurs entreprises dissipées, leurs villes prises, et tout leur orgueil réduit à faire la guerre avec crainte; touché d'un côté du souvenir de tant de bienfaits; de l'autre, effrayé de la reconnaissance infinie qu'il doit, il s'écrie : *Hélas ! que puis-je rendre au Seigneur pour tant de biens qu'il m'a faits* (Psal. CXV, 12) ? Comme s'il disait : Mon Dieu, j'appréhende d'être accablé du poids de mes péchés, mais je crains encore plus d'être accablé du poids de vos bienfaits. Je sens que je suis faible, mais je ne crains rien tant que d'être ingrat; mes prospérités mêmes m'épouvantent : plus je connais l'excellence de vos grâces, plus je me vois sujet à la rigueur de vos jugements. Le mauvais usage du passé me fait craindre pour l'avenir que vous ne me retranchiez vos bontés, si mes péchés diminuent, et que vous ne cessiez d'être libéral, si je ne commence d'être reconnaissant.

Dans cette vue, il proteste qu'il prendra le calice du salut, qu'il invoquera solennellement le nom du Seigneur, qu'il édifiera le peuple de Dieu par ses dévotions publiques, qu'il sacrifiera une hostie de louange au milieu de Jérusalem, et que sa vie ne sera plus qu'un cercle perpétuel de vœux et d'actions de grâces, d'humiliation et de reconnaissance. Et c'est en cela que consiste la véritable grandeur des rois : parce qu'ayant reçu plus de biens, ils peuvent en offrir davantage ; et que de ce culte magnifique qu'ils rendent au Seigneur, il en revient plus d'édification à l'Eglise, plus de crédit à la religion et plus de gloire à Dieu même.

Je pourrais ici représenter à Votre Majesté, Sire, les grandes grâces qu'elle a reçues du ciel, et parcourir une longue suite d'actions glorieuses, de sagesse dans les conseils, de fermeté dans les entreprises, d'équité dans les jugements, de fidélité dans les promesses, de courage dans les guerres, de modération dans les victoires. Je joindrais à l'admiration du passé les espérances de l'avenir, et Votre Majesté, entendant les grandes choses que Dieu a faites pour elle, penserait au même temps à celles qu'elle doit faire pour Dieu. Mais laissons tant de vertus éclatantes sous les voiles de l'humili-

lité chrétienne, dont vous les couvrez aujourd'hui, et ne retraçons pas dans votre esprit le souvenir innocent, mais importun d'une gloire que vous remettez tout entière entre les mains de Jésus-Christ.

Fasse le ciel que vous soyez aussi grand devant Dieu par votre humilité, que vous êtes grand devant les hommes par votre gloire ; que vous remportiez autant de victoires sur vous-même que vous en remportez sur vos ennemis ; que vous ne cueilliez de lauriers que pour en faire des couronnes au Dieu des armées ; que le bruit de vos louanges, dont tout l'univers retentit, réjouisse les uns, étonne les autres, et n'importune que vous seul ; et qu'au milieu de tant de grandeurs que tout le monde admire en vous, vous soyez le seul qui puissiez oublier que vous êtes grand, afin que vous le deveniez un jour dans le ciel, où vous conduise le Père, le Fils, etc.

SERMON XXII.

Prêché pour le jour de la consécration de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas à Paris, l'an 1685.

Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum.

Vous le voulez, Seigneur, et il est juste que la sainteté règne en votre maison, dans la durée des temps (Psaume XCII).

Enfin, messieurs, le Seigneur, pour la gloire de son nom et pour le salut de vos âmes, par l'opération visible de ses ministres et par l'effusion invisible de son Esprit, vient de sanctifier son tabernacle. Ces murs sacrés, que sa providence a pris soin d'élever sur le fonds de la charité chrétienne, sa miséricorde les consacre aujourd'hui à sa religion et à vos usages ; et dans l'enceinte de cette église qu'il remplit de sa majesté, du haut de ces autels qu'il a choisis pour sa sainte demeure, il vous invite à venir lui rendre en sa présence les hommages qui lui sont dus et à recevoir les grâces qu'il vous a préparées.

Les autres solennités que vous célébrez vous sont communes avec le reste des fidèles, disait saint Bernard dans une pareille rencontre, mais celle-ci vous doit être d'autant plus touchante qu'elle vous est propre. C'est pour vous que s'ouvrent ces portes, que l'Ecriture appelle les portes du ciel (Gen., XXVIII). Ces croix que vous voyez peintes sur ces murailles, attendent que vous les graviez dans vos cœurs. Cet encens que vous avez vu fumer et monter vers le ciel en odeur de suavité est le symbole de vos prières. C'est sur vous que doivent couler ces onctions spirituelles et saintes, qui consolent dans les tribulations et qui adoucissent les amertumes de la pénitence. Ces aspersions mystérieuses sont les larmes que vous répandrez, et comme la portion du sang de Jésus-Christ qui vous sera distribué dans ce sanctuaire. C'est ici le lieu de votre repos intérieur, la maison de votre prière, l'autel de vos oblations, le refuge de votre innocence ; c'est ici que sa miséricorde vous reçoit, que son Evangile vous instruit, que

ses inspirations vous touchent, que sa discipline vous redresse ; c'est ici que vous pleurez vos péchés, que vous répandez votre cœur, que vous chantez ses louanges, que vous recevez ses bénédictions, que vous participez à ses mystères.

Tout votre culte se trouve comme recueilli dans l'étendue de ce temple, dont vous honorez la consécration ; mais le point essentiel de la fête que vous célébrez aujourd'hui, c'est votre propre consécration. Il y a un temple de Dieu, que le Saint-Esprit habite, dans le fond duquel Jésus-Christ est sanctifié, où l'on rend sans cesse au Seigneur un culte saint et spirituel, en lui offrant sur l'autel d'un cœur brûlant de l'amour divin un sacrifice d'humilité et d'action de grâces ; un temple où doit régner la pureté, et où rien de profane ne peut entrer ; et ce temple, dit l'Apôtre, c'est vous qui l'êtes. C'est de cette église extérieure et matérielle, c'est de cette église vivante et animée que je dois vous entretenir aujourd'hui (I Cor., III).

Esprit-Saint, source de grâce et de pureté, imprimez dans l'âme de mes auditeurs le respect qu'ils doivent à ces lieux saints et qu'ils se doivent à eux-mêmes ; versez sur eux ces bénédictions que vous avez répandues sur cette église. Comme vous avez excité leur charité pour la construction de cet édifice, excitez leur ferveur pour pratiquer les vérités évangéliques qu'on y prêche. Vous venez de sanctifier pour eux ce nouveau temple ; détruisez en eux le vieil homme et donnez-leur un cœur nouveau, afin qu'ils se sanctifient eux-mêmes par l'impression de votre amour et par l'efficacité de votre parole. C'est ce que nous vous demandons par l'intercession de la Vierge, à qui nous dirons, avec l'ange : *Ave, Maria*.

Il y a deux choses à considérer dans la dédicace d'un temple chrétien : la *cérémonie* et le *mystère*. Ce mélange de figure et de vérité, de corps et d'esprit, d'obéissance et de foi, d'observance et d'intelligence, est l'état et le caractère du christianisme. La religion de la synagogue n'était que signe et que figure, dit l'Apôtre (I Cor., X). C'étaient des hommes charnels, que Dieu avait chargés d'un pesant fardeau de cérémonies, comme parle saint Augustin, qu'ils gardaient à la lettre et dont ils ne pénétraient pas l'esprit ; qui, n'étant que *des justices de la chair* (Hebr., IX), comme parle saint Paul, ne pouvaient purifier leurs consciences, et n'étaient saintes proprement, que parce que c'étaient les images des vérités qui devaient s'accomplir un jour.

La religion du ciel n'est que révélation et vérité, sans ombre et sans figure. Tous les voiles sont levés, et Dieu se manifestant à ses élus tel qu'il est, non plus en représentation et en énigme, mais à découvert et face à face, les transforme en lui, en les remplissant de sa vérité et de son amour. Mais la religion de l'Eglise et du christianisme est mêlée de ces deux états. Nous tenons à la terre par l'infirmité de nos corps mortels, et nous avons besoin des figures et

des signes de l'ancienne loi ; mais nous tenons à Dieu par la fermeté de notre foi, et nous devons connaître les vérités de la nouvelle. Nous passons par les choses sensibles, mais c'est pour aller aux spirituelles et éternelles ; notre culte est dans nos mains, sur nos lèvres et dans nos yeux, mais son origine et son principe est dans nos cœurs. Nous nourrissons notre piété par les cérémonies extérieures que l'Eglise a instituées, mais nous l'établissons sur les vertus intérieures que l'Esprit de Dieu forme en nos âmes. Comme il y a en nous un homme du dehors, qui se prosterne, qui offre, qui prie, il y a un homme du dedans, qui aime, qui adore, qui remercie. La loi nous apprend qu'il faut purifier tout ce qui doit servir à Dieu dans ses sacrifices, et la conscience nous avertit que notre soin principal doit être de nous purifier et de nous sacrifier nous-mêmes. Ce qui me donne lieu de vous faire voir dans ce discours : 1^o la sainteté qu'acquiert cette église par sa consécration extérieure ; 2^o la sainteté que vous devez acquérir par une consécration intérieure. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est de la grandeur et de la majesté de Dieu d'avoir des lieux consacrés à son nom, où il répande ses grâces sur les hommes, et où les hommes lui rendent leurs hommages de religion. Comme il y a des temps marqués par sa Providence pour l'accomplissement de ses mystères, il y a de même des lieux choisis pour en faire la distribution et l'usage, et c'est là qu'il faut pratiquer le culte divin. *Gardez-vous*, disait la loi, *d'offrir partout indifféremment vos holocaustes ; mais seulement dans les lieux que le Seigneur votre Dieu a destinés pour ses ministères* (Deut., XII) ; et ne voyons-nous pas dans l'Ecriture, des rois estimables par leur vertu et par leur piété, blâmés de Dieu pour n'avoir pas détruit les hauts lieux (III Reg., XXII, 44) ; c'est-à-dire pour avoir laissé par une tolérance criminelle immoler des victimes dans des endroits non consacrés, où, quoiqu'on les offrît peut-être au vrai Dieu, on ne les offrait pas dans l'endroit qu'il avait marqué, et si ce n'était pas idolâtrie, c'était au moins une espèce de profanation et un défaut d'obéissance. Car encore que le monde et toute son étendue soit au Seigneur (Psal. XXIII) ; qu'il remplisse le ciel et la terre (Jerem., II) ; que sa sagesse atteigne avec force et avec douceur d'un bout à l'autre de l'univers (Sap., VIII) ; qu'il soit juste que notre âme le bénisse partout, parce que tout est sous sa protection et de son domaine, et qu'il n'y ait point d'endroit où sa providence ne veille, où sa puissance n'agisse, où ses grâces ne puissent descendre, d'où nos oraisons ne puissent monter ; il est certain qu'il y a des lieux destinés particulièrement pour l'adoration, pour la prière, pour le sacrifice et les sacrements ; et que comme Dieu a des vases d'élection qu'il a comme scellés de son sceau pour les usages et les services de son Eglise, il a de même des maisons d'élection

où il met son nom et où il établit sa demeure (Deut., XII).

Or, ces temples doivent être saints; il faut qu'il y ait de la proportion entre ce qui regarde le culte de Dieu et Dieu même; rien de profane, rien d'impur ne doit entrer dans son sanctuaire; l'esprit du sacerdoce et des ministères vivants est une sainteté de mœurs et d'action qui les unit à Dieu et les sépare de toute corruption du siècle; et l'état des églises matérielles et des ministères inanimés est une sainteté de consécration et d'usage par laquelle ils deviennent propres à la religion, et ne peuvent plus être employés au service du siècle et aux besoins des hommes. C'est ainsi que l'Eglise appartient à Dieu par nécessité et par bienséance; et comme le Seigneur de la maison est saint, il faut aussi que la maison du Seigneur soit sainte (I Cor., III).

Je dis de plus, que les temples des chrétiens doivent être sanctifiés, parce qu'ils renferment une hostie pure et sans tache. C'est là que Jésus-Christ s'offre pour nous et nous offre avec lui à son Père, prêtre et victime, sacrifice et sacrificateur tout ensemble. C'est là qu'il s'expose à la vue et à l'adoration des peuples, et qu'après avoir été le prix de notre rédemption, il devient le spectacle de notre foi et l'objet de notre amour et de notre reconnaissance. C'est là qu'il se donne à nous comme une nourriture céleste qui fait croître nos bons desirs, et qui fortifie notre âme contre les tentations et les traverses de la vie. Quelle pureté est donc requise à tout ce qui le touche, à tout ce qui l'approche, à tout ce qui le conserve et qui le renferme! si le tabernacle où reposait l'arche et les vaisseaux du ministère, eurent besoin d'être purifiés par les consécérations du Testament, comme parle saint Paul (Hebr., IX, 23); Si ces images des choses célestes devaient être si pures, que sera-ce des choses célestes mêmes? Si le sang des animaux immolés à Dieu ne devait tomber que sur une terre bénite et sainte, le sang de l'Agneau sans tache qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés, serait-il offert dans des lieux indifférents ou profanes? Ces hosties serviles et grossières étaient ainsi respectées, et cette hostie libératrice et divine ne le serait pas? On aurait puni dans la loi celui qui eût sacrifié hors des lieux sacrés, quelle précaution d'honneur et de pureté doit-on apporter pour les lieux où l'on immole Jésus-Christ, qui est la fin de tous les sacrifices?

Disons donc que les églises de Jésus-Christ doivent être saintes. Ces murailles, direz-vous, ces pierres, ce corps d'édifice, ouvrage de la main et de l'industrie des hommes? Oui, disait saint Bernard, pour quoi n'appellerai-je pas saintes ces pierres que la charité et la religion ont assemblées avec tant de zèle, que la main des pontifes a bénites avec des cérémonies si vénérables et si touchantes, qui retentissent du chant des louanges de Dieu et du récit de ses Ecritures où l'on garde les précieuses reliques

de ses martyrs, et où l'on sent la protection de ses apôtres; où les anges veillent incessamment à la garde du tabernacle, où se rassemble le peuple chrétien, où se réunit la dévotion des âmes fidèles et où Jésus-Christ réside lui-même sur ses autels?

Et c'est de cette considération que doit naître cette sainte frayeur et ce profond respect dont nous devons être touchés à l'entrée de nos églises. Vous trembliez, patriarche béni de Dieu et rempli de la foi des vérités futures que nous voyons accomplies au milieu d'un champ, où Dieu vous apparut en songe une seule fois; vous vous écriiez : *Que ce lieu est saint et terrible (Gen., XXVIII)* ! Et nous, à qui les mystères ont été révélés, et qui voyons notre Dieu présent et comme établi parmi nous jusqu'à la consommation des siècles, nous sommes dans l'église où il demeure et où il s'immole pour nous avec aussi peu de respect que si nous étions dans un champ.

On y entre sans humilité et sans retenue, on court aux solennités plus pour le spectacle que pour la religion. Au lieu de se faire une instruction et une occupation de piété, on se fait un jeu et un amusement de ce qu'on y voit. Tout chargé qu'on est de péchés, on foule insolemment le seuil de ces portes sacrées, selon le langage du prophète (Sophon., I, 9). On affecte des distinctions d'honneur et de qualité dans ces lieux où doit s'anéantir toute gloire humaine. On se jette dans la foule pour être témoin des cérémonies plus que pour être participant des grâces célestes. On force jusqu'aux saints balustres, non pas par un empressement de dévotion, mais par une indiscretion et un emportement de curiosité. On y apporte un cœur mondain, et lors même qu'on parle à Dieu par de froides et vaines prières, on s'entretient avec soi-même du projet de ses vanités. Enfin, on se fait un scrupule de n'y pas venir, et l'on ne s'en fait point d'y venir traîner ses iniquités, sans componction et sans repentir.

Que dirai-je de ces impiétés qui s'y commettent tous les jours à la vue même de Jésus-Christ, qui, tout invisible qu'il est, n'en est pas moins adorable; de ces profanes discours qui, rompant le saint et vénérable silence des sacrés mystères, après avoir troublé par un murmure importun la piété des fidèles, vont jusque dans le sanctuaire interrompre l'attention des ministres qui servent à l'autel, et du prêtre qui y sacrifie; de ces airs inquiets et de ces postures indécentes qui scandalisent les gens de bien, et qui sont, selon la parole de Jésus-Christ, la désolation des lieux saints où les anges assistent avec tremblement et avec crainte? Que dirai-je de ces affectations de voir et d'être vu, qui font dans la maison du Seigneur comme un trafic et un commerce de regards impurs et de pensées criminelles? On voit, et l'on ne peut voir sans indignation des chrétiens, si j'ose leur donner ce nom, qui fléchissant un genou ou tous les deux avec peine, lorsqu'on propose Jésus-

Christ à l'adoration des fidèles, semblent lui disputer l'hommage qui lui est dû, et se roidir contre leur conscience et contre ce peu de sentiment de religion qui leur reste. On voit des personnes mondaines, plus parées que les autels dont elles s'approchent, étaler sans pudeur et sans retenue un luxe et des parures indécentes aux yeux de Jésus-Christ pauvre et humilié dans le sacrement de l'Eucharistie. On voit des pécheurs qui, laissant aller leur cœur et leurs yeux, vont entretenir et rallumer peut-être leurs passions en ces lieux où l'on devrait les étouffer et les éteindre, et commettre de nouveaux péchés devant ces tribunaux où on les confesse et où on les pleure. Il arrive que les moyens de notre salut deviennent les instruments de notre perte, que l'Eglise, qui est le lieu de notre sanctification, devient le théâtre de nos désordres, que nos oraisons se convertissent en péché, que le sacrifice même de Jésus-Christ, qui est une source de grâces, devient un sujet de condamnation, et que rien dans son jugement ne nous rendra peut-être plus coupables que d'être entrés dans son temple et d'avoir assisté à ses mystères.

Grâces à Jésus-Christ, je parle dans une paroisse bien ordonnée, où le peuple est instruit de ses devoirs, où la vigilance du pasteur et la docilité du troupeau font régner l'ordre et la discipline, et où l'on ne sait ni souffrir, ni commettre de tels désordres. Mais en quelque endroit qu'ils arrivent, c'est à vous, prêtres du Seigneur, si le zèle de sa maison vous touche, d'arrêter ces profanations par des corrections charitables, mais pourtant sévères. C'est à toi, chrétien, qui que tu sois, dit saint Augustin, d'avertir ton frère : si ton humilité te retient, ta foi et ta religion t'autorisent. Comme pour l'honneur du prince et de la patrie tout homme est soldat : pour l'honneur de Dieu et de l'Eglise, tout chrétien est prêtre et doit, ou corriger ce qui le fait gémir, ou du moins gémir de ce qu'il ne peut corriger.

Mais revenons à la dignité et au mérite de nos églises. Elles sont saintes, elles doivent nous être vénérables, parce qu'elles sont comme le centre de l'unité et de la communion des prières chrétiennes. Comme il n'y a point de précepte qui nous soit plus recommandé ni plus nécessaire que celui de la charité envers Dieu et envers nos frères ; il n'y a point dans le christianisme, d'usage plus ancien et plus autorisé que les assemblées et la convocation des fidèles dans les maisons d'oraison, parce que reconnaissant leur faiblesse et la dépendance générale qu'ils avaient de Dieu, ils s'exaltaient à le servir et à l'aimer par une sainte émulation ; et que d'ailleurs ayant besoin des mêmes grâces et s'adressant au même Père, ils s'unissaient dans le même esprit et s'assistaient les uns les autres dans leurs désirs et dans leurs demandes (I Joan., I).

C'est ainsi que les apôtres étaient dans un même lieu dans l'attente du Saint-Esprit

(Act., II), liés ensemble dans l'unité et dans la ferveur et la persévérance de la prière. C'est ainsi que dans les plus grandes tribulations de l'Eglise, elle n'a pas laissé de faire un corps et une société d'adoration et d'invocation dans ces retraites souterraines, où ils allaient rallumer leur foi et leur courage pour le martyre, et où ils voyaient leur temple et leur tombeau tout à la fois. C'est la pratique de la religion chrétienne, parce que c'est un culte de charité. Nous sommes unis et rassemblés en Dieu, et c'est par cette union de cœur et par cette communion de prière que Jésus-Christ nous purifie tous par son sang. Jésus-Christ étant le maître et le docteur de la paix et de l'unité, dit saint Cyprien, nous a enseigné de prier ensemble. *La véritable oraison chrétienne est l'oraison publique et commune. Nous prions, non pas pour un seul homme, mais pour tout le peuple, parce que parmi nous, tout le peuple, par le lien de la paix, n'est qu'un seul homme.*

Or, messieurs, c'est l'Eglise qui est cette maison de prière ; le prophète l'avait dit, et Jésus-Christ même l'a confirmé (Marc., XI) ; mais surtout de prière commune où s'assemblent les serviteurs d'un même Dieu qui, n'ayant qu'une même foi, une même espérance, une même crainte, une même joie et un même esprit, n'ont aussi qu'une même voix et un même gémissement pour prier leur commun Seigneur et leur commun Père. C'est dans ces offices publics de religion qu'une paroisse entière se sanctifie, qu'on se réunit pour exposer les besoins spirituels de chacun en particulier, et de tous ensemble, qu'on se joint et qu'on se commet les uns les autres pour obtenir grâce, que chacun demande pour soi et intercède pour autrui, que les dons célestes qui se distribuent séparément appartiennent pourtant à tous ; que ceux qui ont reçu ne s'élèvent point, mais se communiquent à leurs frères, et que ceux qui n'ont pas reçu ne s'abattent point, mais participent au bonheur des autres.

C'est dans ces assemblées qu'on amasse des richesses spirituelles. Si vous êtes justes, vous aurez le mérite de la charité en priant pour les pécheurs, et de l'humilité en vous mêlant avec eux. Si vous êtes pécheurs, en joignant vos prières à celles des saints, la miséricorde qui serait refusée à votre indignité, sera accordée à leur innocence. Si vous êtes dans une médiocrité de vertu, vous jouirez par le droit de la charité des fruits et des avantages de ceux dont vous ne pouvez suivre la justice. Si vous êtes faibles et pressés par les tentations, vous tomberiez seuls, mais la force des autres vous soutiendra, et votre âme sera conservée et liée comme dans le faisceau des vivants (I Reg., XXV, 29), comme disait à David cette femme inspirée de Dieu. Si vous êtes pauvres des dons de la grâce et de la fortune, l'abondance des riches suppléera à votre indigence.

C'est pour cela qu'on prie en commun,

qu'on érige des paroisses, que l'on consacre des temples à Dieu, et cependant s'empresse-t-on pour assister aux messes et aux services de paroisse, quoique les conciles l'aient si absolument ordonné? Quelles froides excuses ne cherche-t-on pas pour s'en dispenser? la longueur de la prière lasse, l'instruction ennue, l'heure incommode, la foule importune. On croit que ce sont là des dévotions du petit peuple, et qu'il faut laisser aux bonnes gens à suivre ces vieilles coutumes. On s'estimerait déshonoré si l'on se rencontrait au prône, quoiqu'on ignore les principes et les éléments de sa religion. On va tantôt dans une église, tantôt dans une autre selon son caprice, content de quelques prières récitées négligemment et d'une messe peut-être dite à la hâte et entendue sans attention.

Que dirai-je de ces chapelles domestiques, dressées ordinairement dans des endroits peu décents et peu honorables; où, contre l'ordre des canons et des lois ecclésiastiques, on assujettit à ses commodités et à ses heures Jésus-Christ même; où on lasse la patience d'un prêtre qu'on fait attendre au pied de l'autel sans discrétion, et où l'on fait enfin offrir le saint sacrifice, sans autre raison que celle de flatter la délicatesse, ou de satisfaire l'humeur d'une femme bizarre et paresseuse? Dans des siècles plus éclairés ou plus heureux on ne cherchait pas ainsi ses aises dans sa dévotion; le corps de Jésus-Christ qu'il nous a laissé pour nous lier et pour nous unir ensemble par la société des prières et de l'oblation divine, n'avait pas accoutumé de se donner à des particuliers et en cachette. Les messes et les instructions pastorales étaient des disciplines indispensables, et l'on aurait cru manquer au respect qu'on devait aux temples sacrés que de célébrer les saints mystères hors de leur enceinte.

C'est dans ces lieux choisis que le Saint-Esprit qui souffle comme il veut et où il veut, a mis le dépôt et le trésor des bénédictions spirituelles. C'est dans cet heureux désert que doit couler sur vous la manne des consolations célestes. C'est dans cette terre promise que vous devez établir vos espérances et votre paix dans le cours de cette vie présente. Jouissez, messieurs, de la grâce que Dieu vous a faite en consacrant ce temple, où il recevra vos vœux, où il exaucera vos prières. Votre joie est sainte et raisonnable, mais toute raisonnable et sainte qu'elle est, elle serait vaine si, comme cette église est consacrée à Dieu pour vous, vous ne travailliez à vous consacrer intérieurement à Dieu dans cette église.

SECONDE PARTIE.

Comme la foi doit être la règle universelle des chrétiens, et qu'au travers des signes des sacrements visibles, ils doivent pénétrer les mystères et les vérités invisibles, il est certain que dans la dédicace des temples et dans la consécration des autels, leur principale vue doit être, qu'ils soient eux-mêmes les temples et les autels du Dieu vivant,

et que ce qui se fait extérieurement en ceux-là par les purifications de la loi de Jésus-Christ, s'accomplisse intérieurement dans ceux-ci par les opérations de la grâce (*Aug. serm. 255 de Temp.*). Car encore que ces édifices soient saints et agréables à Dieu, nos corps néanmoins et nos cœurs lui sont infiniment plus précieux, parce que les premiers sont les ouvrages des hommes, et que les seconds sont les ouvrages du Créateur.

Vous êtes des pierres vivantes, dit l'Apôtre, *une maison spirituelle, un sacerdoce saint, afin d'offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui soient agréables par Jésus-Christ (1 Petr., II)*; pour nous apprendre que nous avons comme un corps de religion au dedans de nous, que nous sommes tout ensemble le temple, les adorateurs, les prêtres et les victimes; qu'il y a en nous une demeure et une habitation secrète de Dieu, un culte d'esprit et de vérité, et une immolation des sentiments de notre cœur et des puissances de notre âme, lorsque nous sommes unis à Jésus-Christ, auteur du véritable sacrifice, du véritable sacerdoce, de la véritable adoration, et de la véritable justice.

Ainsi, mes frères, la maison de notre prière, c'est l'Eglise, et la maison de Dieu, c'est nous-mêmes (*Aug. serm. 16*). Nous sommes ces pierres vivantes formées par la foi, polies par les instructions, affermies par l'espérance, liées et enchaînées par la charité, fondées sur Jésus-Christ qui est la pierre angulaire, réprouvée des hommes mais choisie de Dieu. Notre édifice s'élève insensiblement durant le cours de notre vie mortelle, par la pratique des vertus, par la sainteté des pensées, par l'efficacité des prières, par l'usage des sacrements. Jésus-Christ, pontife des biens à venir, comme parle l'Apôtre, le consacre invisiblement, il le lave et le purifie par l'eau du baptême et par les larmes de la pénitence. Il y grave sa sainte loi par la prédication de sa parole, il y imprime sa croix par la méditation de sa patience, il y répand ses onctions par les secours de sa grâce et de sa miséricorde. Il y allume le feu sacré par l'infusion de son amour, il l'illumine par la connaissance et l'inspiration de ses vérités, il le soutient par sa puissance et par ses bénédictions jusqu'à ce qu'enfin il achève de le dédier dans l'éternité de sa gloire.

Mais comme c'est dans les temples matériels que se forme et se consacre ordinairement ce temple intérieur et spirituel, il ne faut y entrer que pour acquérir la sainteté avec une pureté d'intention, avec une pureté de mœurs, avec une pureté d'affection; trois réflexions que je vous prie de faire avec moi.

Je dis pureté d'intention dans la vue seule de notre salut; car, comme dit saint Bernard, les églises sont établies pour nos corps, nos corps sont faits pour nos âmes, et nos âmes pour le Saint-Esprit qui habite en elles. Il faut donc s'arrêter à ce que cet Es-

prit demande de nous et opère en nous et c'est notre sanctification. C'est pour cela que Dieu réside en ces lieux saints, ajoute le même Père, et que les hommes s'y assemblent en son nom. Car, encore qu'il contienne tout, qu'il dispose tout, qu'il remplisse tout, il agit différemment, selon les dispositions différentes des endroits où il agit. Il est dans les méchants, dissimulant et les attendant à pénitence; dans les bons, produisant ou conservant en eux la justice; dans les bienheureux, les nourrissant de sa vue et de son amour; dans les damnés, punissant en eux l'opiniâtreté et la malice. Il est dans le ciel comme un époux, et bienheureuse l'âme qui y sera introduite! Il est dans l'enfer comme juge, et l'Ecriture nous enseigne qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il est dans les églises comme Père, et Père des miséricordes, sanctifiant les justes et appelant les pécheurs à leur salut.

Il semble que chacun veuille répondre à ses intentions. Grâce à Jésus-Christ, les églises ne sont pas désertes, et nous n'avons plus sujet de nous plaindre avec le prophète (*Jerem.*, I), que personne ne vient à la solennité. Mais sondons un peu à quel dessein chacun y vient. La plupart pour y faire des prières intéressées, pour avoir des richesses, pour se garantir des dangers, pour la santé de leurs proches, pour l'établissement de leur maison, pour une dignité séculière qu'on brigue. On porte jusque sur l'autel ses cupidités et ses passions; et par un aveuglement déplorable on vient souvent demander à Dieu ce qu'on n'oserait demander au monde. On veut qu'il accorde ce qu'il a défendu de souhaiter. On veut rendre sa miséricorde complice des mauvais desseins, et l'on lui fait des vœux, dont la plus grande punition serait qu'ils fussent exaucés. Combien y en a-t-il qui y viennent par bienséance pour conserver un peu de réputation, pour s'établir une fausse paix, pour s'accommoder à l'usage et à la coutume, et pour n'offenser pas par une singularité scandaleuse le monde qui, tout déréglé qu'il est, se pique encore de quelque régularité et veut qu'on ait du moins des apparences de religion. Combien y en a-t-il qui ne connaissent qu'un culte extérieur et tout humain, qui glorifient Dieu des lèvres et qui s'en éloignent du cœur; qui, abandonnant leur esprit à des distractions volontaires, parlent sans penser, prient sans le savoir, et veulent que Dieu les écoute, lorsqu'ils ne s'écoutent pas eux-mêmes, dit saint Cyprien. Combien y a-t-il de personnes qui se font un art de la dévotion, qui donnent dans tous les desseins de piété qui peuvent leur attirer de la gloire et de l'estime; qui se font honneur de tout, des méthodes d'oraison qu'elles suivent, des églises qu'elles fréquentent, de la réputation des directeurs qu'elles ont choisis; qui sont toujours dans les endroits de l'église les plus regardés, et qui ne s'approchent de Dieu que pour être vues des hommes? Combien y en a-t-il qui viennent à l'église par

contrainte, à qui les grandes têtes sont à charge, et qui regardent comme un joug pesant la nécessité d'entendre un sermon ou une grande messe? N'est-ce pas abuser des choses saintes?

Nous ne devons entrer dans le temple de Dieu que pour nous rendre saints devant lui. Il semble que tout ce qu'on voit nous invite à cette sanctification. Ces fonts sacrés nous rappellent à l'origine de notre foi et de notre régénération spirituelle, et nous font ressouvenir de la grâce et des obligations de notre baptême. Ces autels nous enseignent que nous avons un cœur où Jésus-Christ veut reposer, et où nous pouvons offrir autant de sacrifices que nous avons de passions qui nous environnent. Ces tribunaux de la pénitence ne nous invitent-ils pas à gémir dans la vue de nos péchés et à replonger ces Egyptiens dans la mer Rouge, je veux dire dans le sang de Jésus-Christ? Cette chaire ne nous prêche-t-elle pas elle-même, que nous sommes des créatures nouvelles engendrées de la parole de la vérité; et cette divine et adorable eucharistie ne nous oblige-t-elle pas à venir et à paraître, non-seulement avec une grande pureté d'intention, mais encore avec une grande pureté de mœurs?

Rien ne rend l'Eglise plus sainte, ni plus vénérable que le sacrifice de Jésus-Christ qu'on y offre, et rien ne nous engage davantage à nous purifier, que l'honneur que nous avons d'y assister et d'y participer. Car comme il est vrai que le Fils de Dieu n'a pu rendre à son Père un plus parfait hommage, qu'en s'offrant une fois en sacrifice sur la croix, et avec lui le corps de son Eglise et chacun de ses élus en particulier, comme il est vrai qu'il s'offre encore tous les jours au saint autel par les mains des prêtres; que l'Eglise, par une même action, l'offre aussi tous les jours, et avec lui s'offre elle-même et tous ses enfants; et que les fidèles par leur présence à cet adorable mystère coopèrent à cette action toute divine et toute sainte, et joignent l'oblation qu'ils font d'eux-mêmes à celle de Jésus-Christ et de toute l'Eglise: il est vrai aussi, qu'il n'y a point dans toute la religion d'action plus sainte, plus digne de Dieu qui lui soit plus agréable, qui soit plus puissante et qui doive attirer plus de grâces, que d'assister dignement et saintement au saint sacrifice, selon l'esprit de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Quelle doit donc être la pureté de vie d'un chrétien, qui, exerçant tous les jours le sacerdoce spirituel et intérieur dont parle saint Pierre, dans l'oblation qu'il fait de Jésus-Christ, et se servant lui-même de victime spirituelle et vivante dans l'oblation que Jésus-Christ fait de lui, ne devrait jamais avoir fait d'action qui ne répondît à la dignité du sacrificateur et à la sainteté de l'offrande? Sondez donc votre conscience toutes les fois que vous vous présentez dans l'Eglise aux sacrés mystères. Croyez-vous que ce désir que vous avez de paraître, que ces préférences que vous vous donnez incessamment, que

ces airs hautains et superbes dont vous traitez les pauvres et les malheureux, puissent entrer en unité de sacrifice avec Jésus-Christ humilié? Pensez-vous que ce ressentiment ou cette haine invétérée que vous conservez dans votre cœur, puisse entrer dans l'oblation de Jésus-Christ, qui a prié pour ses ennemis et qui vous a recommandé de vous réconcilier avec les vôtres avant que d'approcher de ses autels pour y porter vos offrandes? Pensez-vous qu'il veuille offrir à son Père un corps souillé d'impureté, conjointement avec une chair vierge et née d'une mère vierge? En quel endroit de son sacrifice, qui n'est partout que charité et miséricorde pour nous, pourrait entrer votre dureté envers les misérables qui implorent votre assistance?

On croit, et cette erreur est répandue dans le christianisme, qu'il n'est ordonné de se juger et de s'éprouver, que lorsqu'on est près de communier. On fait alors soi-même quelques efforts sur son esprit; on se réveille un peu de son assoupissement, on convient qu'il faut quelque pureté, on entre dans l'église avec un air plus humilié. Mais lorsqu'on y assiste tous les jours, on se permet tout, on ne s'abstient de rien, et cependant l'Eglise ancienne nous enseigne qu'il ne faut guère moins de disposition pour assister au saint sacrifice, que pour recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ; que ce n'était pas une moindre action d'offrir avec le prêtre le corps du Sauveur, que de le recevoir de la main du prêtre; qu'il fallait aussi bien trembler avant la communion spirituelle, qu'avant la communion sacramentelle, et que comme les catéchumènes ne méritaient pas encore d'être admis à ces saints mystères, ceux qui avaient perdu la grâce de leur baptême, ne mériteraient plus d'y être reçus.

Je sais que l'Eglise les souffre et les oblige même d'y assister; mais elle entend que ce soit dans un esprit d'humiliation et de pénitence. Elle souhaite que la présence de Jésus-Christ réveille leur foi, et que cette sainte hostie se chargeant de leurs péchés, les consume et les abolisse; elle prétend que, comme ils ne peuvent être des victimes de charité, ils soient des victimes de contrition et de douleur; qu'ils soient présents comme des criminels dont elle demande la grâce, et comme des membres morts qu'elle tâche de ranimer, en attirant sur eux par ses prières quelque soufuffle de l'esprit de vie, dont la plénitude est en Jésus-Christ, qu'elle offre à Dieu en hostie de propitiation pour leurs péchés.

Il faut donc non-seulement une pureté de mœurs, mais encore une pureté de cœur et d'affections. Saint Augustin remarque que, comme il y avait deux autels dans le temple de Salomon : l'autel du dehors, où l'on égorgeait les victimes; l'autel du dedans, où l'on offrait des parfums : il y a de même deux autels en nous, notre corps, notre cœur; que nous devons offrir sur l'un, par la mortification et la pénitence, toutes

sortes de bonnes œuvres; que nous devons envoyer de l'autre vers le ciel les parfums odoriférants de toutes sortes de saintes pensées; et que c'est alors que nous célébrerons avec joie la fête de la consécration du saint autel, quand nos corps et nos cœurs seront purs devant la majesté divine; quand le feu de l'autel, qui est son esprit, aura consumé tout ce que la chair et le sang peuvent produire en nous d'opposé à la pureté qu'il nous demande, et à la sainteté de ce temple vivant et spirituel qu'il nous a promis de former au fond de nos cœurs. C'est ainsi que nous devons assister à ce redoutable sacrifice, lorsque dans la cérémonie dont elle accompagne la consécration de l'autel, elle demande à Dieu que cet autel soit toujours honoré d'un culte divin et spirituel; que ceux qui en approcheront deviennent eux-mêmes des hosties de Jésus-Christ; qu'ils s'efforcent de détruire tout ce qui peut déplaire à Dieu dans leurs âmes; que l'orgueil y soit sacrifié, que la colère y soit immolée.

Il faut se purifier de toutes les affections, de toutes les inclinations, de toutes les attaches qui peuvent souiller notre cœur. L'amour de quelque chose que ce soit hors de Dieu souille l'âme; c'est un dérèglement, c'est une tache. Si vous voulez être des temples de Dieu, renouvez votre esprit, votre cœur. Vous étiez du vieil homme, dit saint Augustin (*Serm.* 256), vous ne m'aviez pas encore édifié de maison, vous étiez comme ensevelis dans vos ruines. Sortez donc de cette ancienne mesure, parez-vous de vertus.

Rappelez en votre mémoire, messieurs, votre ancienne et pauvre église. Quelle peine n'aviez-vous pas de voir les restes presque effacés de la piété de vos pères! de quels yeux de pitié regardiez-vous ces autels, que le temps avait presque usés et que couvrait une indécente poussière! Combien de fois aviez-vous dit à Jésus-Christ, dans les transports d'une sainte impatience : Seigneur, quand rebâtirez-vous ce temple? Combien de fois, vous reprochant la propreté de vos maisons à la vue de ces ruines, avez-vous dit : *L'arche du Seigneur est dans le camp et dans les tentes, et je serai logé délicatement et superbement* (II Reg., XI)! La moindre indécence vous offensait. Dieu a béni vos desseins; l'ouvrage est élevé, est consommé, est consacré. Que reste-t-il, sinon de vous y consacrer vous-mêmes? Il est vrai cependant que Dieu ne mesure pas son culte par la grandeur et par la magnificence de ces temples matériels, mais par la pureté du cœur de ceux qui y prient. La pauvreté même, disait saint Jérôme, ne messied pas à une église de Jésus-Christ pauvre et humble. Ses richesses sont dans l'efficacité de ses sacrements et dans les miséricordes de Dieu, et non pas dans les lambris et les dorures des bâtiments.

Ne dites donc pas comme cet apôtre à Jésus-Christ : *Maître, regardez quelles pierres et quels bâtiments.* Il mettait dans ces magnifiques dehors, dans cette masse orgueilleuse de bâtiments toute la gloire du temple de

Dieu. Notre-Seigneur lui répond : *Voyez-vous ces grands bâtiments? ils seront tellement détruits, qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre (Marc., XIII).* Le temps qui dévore tout usera les édifices les plus solides; ces pierres auront le même sort; ces grandes masses, après avoir été longtemps augustes, ne seront plus vénérables que par leurs ruines. La gloire de cette église n'est pas dans l'assemblage et dans la structure des pierres. Ne dites pas : Nous avons une belle église (*Jerem., VII*); dites plutôt : Nous avons de bons desirs, nous renouvelons notre zèle, nous assisterons avec plus de ferveur aux saints offices, nous ne perdrons pas une grâce de celles que Dieu y répandra, nous profiterons de toutes ses bénédictions, jusqu'à ce que nous puissions recevoir celles que Dieu nous prépare dans la Jérusalem céleste, où nous règnerons avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XXIII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Prêché devant le roi en sa chapelle de Versailles, en 1681.

Paracletus autem Spiritus, quem mittit Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quaecumque dixero vobis.

L'Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera tout ce que je vous ai dit (S. Jean, ch. XIV).

Sire, il arrive ordinairement parmi les hommes que ceux qui sortent d'un état pauvre et malheureux, et qui sont élevés à quelque degré de gloire et de fortune éminente, oublient et méprisent leurs amis, qui ont été les compagnons et les témoins de leurs misères passées. Ils éloignent de leurs yeux et de leur mémoire tout ce qui peut leur retracer l'image et le souvenir de leur malheur. Occupés de leur propre grandeur et de la complaisance qu'ils ont pour eux-mêmes, ils croient faire tort à leur dignité de s'abaisser à des amitiés qui sont devenues disproportionnées; et, soit qu'il y ait plus de peine à porter la bonne fortune que la mauvaise, parce que la vertu se recueille et se réunit dans l'adversité, et qu'elle se dissipe et se relâche dans le bonheur, soit que l'égalité soit de l'essence des faibles amitiés humaines, ils quittent leurs amis en quittant leur condition, et croient que ce n'est pas tant une infidélité de leur cœur et une marque de leur inconstance, qu'une suite de leur fortune et une bienséance de leur état : tant l'orgueil, l'intérêt et la corruption de la nature l'emportent sur toutes les lois de la raison, de la charité et de la justice.

La conduite de Jésus-Christ est bien différente à l'égard de ses apôtres, qui avaient été les compagnons de ses travaux et les témoins de sa croix et de sa mort ignominieuse. Plus il est élevé, plus il a pour eux de soins et de tendresse. A peine a-t-il ouvert les cieus pour y prendre place à la droite de son Père, qu'il les rouvre pour leur faire part, sinon de sa grandeur et de sa gloire, du moins de l'abondance de sa grâce. Ne pouvant descendre jusqu'à eux, ne pouvant

les élever jusqu'à lui, il leur envoie un autre lui-même qui les console, qui les instruit, qui les protège, qui les sanctifie. Ainsi l'Eglise se trouve heureusement aujourd'hui entre Jésus-Christ et le Saint-Esprit, attirée par l'un, conduite par l'autre. Ils se partagent, dit saint Bernard, les offices et les emplois de leur amour pour notre salut. Jésus-Christ demeure dans le séjour de sa gloire pour nous servir d'intercesseur et de médiateur éternel auprès de son Père. Le Saint-Esprit demeure au milieu de nous pour nous servir de consolateur et de maître. L'un forme dans le ciel les couronnes qu'il a destinées pour ses élus, l'autre les anime et les fortifie dans les combats qu'ils ont encore à soutenir sur la terre; l'un est entré dans le fond du sanctuaire pour consommer les fonctions de son sacerdoce, l'autre lui forme ici-bas des victimes spirituelles et saintes. L'un, élevé dans le ciel, porte l'homme dans le sein de Dieu, pour lui donner un gage assuré de sa gloire et de son immortalité bienheureuse; l'autre, envoyé du ciel, fait descendre Dieu dans le sein de l'homme, pour le purifier et pour le remplir de ses lumières et de sa grâce.

C'est là le mystère dont je dois vous entretenir aujourd'hui. Mais comme on ne peut voir la lumière sans la lumière, je reconnais aussi qu'on ne peut parler de l'Esprit de Dieu sans le secours de ce même Esprit. Sans lui tout cœur est indocile, toute parole est infructueuse; sans lui tout prédicateur prêche inutilement; sans lui tout auditeur est insensible à la vérité encore qu'il l'écoute. Adressons-lui donc ensemble nos vœux par l'intercession de celle qu'il consacra et qu'il choisit pour son épouse lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

Sire, connaître Dieu et l'aimer, c'est ce qui fait les saints sur la terre; connaître Dieu et l'aimer, c'est ce qui fait les bienheureux dans le ciel. Dieu est la vérité suprême, et toutes les vues, toutes les lumières de notre esprit doivent se rapporter à lui comme à leur objet. Dieu est la souveraine bonté; et tous les mouvements de nos volontés doivent tendre à lui, comme à notre unique et dernière fin. C'est sur ce principe que Jésus-Christ a fondé le culte et la religion que nous professons. Il s'est revêtu d'une chair mortelle pour nous instruire par sa doctrine; pour nous édifier par ses exemples; pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur que le péché avait répandues dans la nature, et pour amollir la dureté du cœur humain que sa propre corruption rendait insensible. Ce sont, dit saint Augustin, les deux parties de la mission du Fils de Dieu. L'une regarde la foi qu'il a établie, afin que ceux qui croient en lui ne périssent pas; l'autre regarde la charité qu'il est venu allumer comme un feu céleste dans le cœur de ceux qui le servent. Mais quelque soin qu'il eût pris de former des disciples éclairés et fervents; ne trouvant dans leurs esprits qu'une foi faible et chancelante; ne reconnaissant dans leur cœur qu'un amour tiède,

timide et languissant, il leur a envoyé un esprit d'intelligence pour perfectionner leur foi, un esprit de ferveur pour perfectionner leur charité. Comme nous avons les mêmes défauts, nous avons besoin des mêmes secours. Aussi le Saint-Esprit nous est-il donné : 1° comme un maître pour nous donner une entière connaissance des vérités chrétiennes; 2° comme un guide qui nous conduit à la perfection des vertus évangéliques. Ces deux réflexions importantes feront tout le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que la première fonction du Saint-Esprit est d'enseigner, ne vous figurez pas, dit saint Bernard, un maître visible, qui agit par l'organe des sens, et qui, par des raisonnements étudiés ou par des explications sensibles de quelque doctrine curieuse, cherche à se faire croire et à se faire admirer de ceux qui l'écoutent. La science de Dieu ne s'établit pas par la force du discours et des persuasions humaines, comme la science des philosophes. Le Saint-Esprit est un maître invisible et secret qui se communique à l'âme par l'infusion de sa vérité et de sa charité, qui lui apprend ce qu'elle doit pratiquer et ce qu'elle doit croire; et qui lui enseigne, non pas cette science qui produit l'orgueil et la présomption; mais celle qui fait naître la charité et qui entretient l'humilité chrétienne. Comme il y a en nous un homme intérieur et caché que l'apôtre saint Pierre appelle l'homme du cœur (I Petr., III), capable de désir, d'espérance, d'amour et de foi, il est nécessaire qu'il y ait un maître intérieur qui nous informe de ses volontés, qui nous assure de ses promesses, qui nous instruit de ses mystères, qui nous remplit de sa charité et qui perfectionne cet homme spirituel et chrétien que Jésus-Christ est venu former sur la terre.

C'est pour cela que Jésus-Christ assure dans son Evangile, qu'il est expédient qu'il aille à son Père et qu'il envoie le Saint-Esprit (Joan., XVI). Les Pères en donnent deux raisons importantes. La première regarde l'accomplissement du mystère de la rédemption; la seconde regarde la dignité de la personne du Fils de Dieu. La première nous apprend que le Saint-Esprit étant le fruit des travaux et des souffrances de Jésus-Christ, l'ouvrage de la rédemption ne pouvait être achevé que par la sanctification des fidèles, et que comme Jésus-Christ était descendu du ciel pour s'unir par sa miséricorde infinie à notre chair faible et mortelle; de même le Saint-Esprit devait descendre pour s'unir par sa charité à nos âmes tièdes, languissantes et mortes par le péché.

La seconde nous apprend qu'il n'était pas de la dignité du Fils de Dieu d'agir par sa seule présence et par de seuls moyens humains et sensibles. Après avoir paru quelque temps dans un corps mortel, parmi les hommes pour tempérer l'éclat de sa majesté et pour se proportionner à leur faible vue; il convenait qu'il fit passer ses disciples du corps à l'esprit; de l'affection pour son hu-

manité visible à l'adoration de sa divinité invisible; et qu'après les avoir instruits par ses discours touchants et familiers, il agit enfin d'une façon plus noble et plus digne de sa grandeur; je veux dire par l'efficacité de son Esprit pénétrant immédiatement dans le fond des cœurs, et répandant sa vertu dans toutes les parties de la terre pour la conversion des peuples et pour l'établissement de son règne.

C'est donc cet Esprit-Saint qui fait mouvoir les puissances de notre âme et qui, portant sa lumière dans les plus sombres replis de nos pensées, nous instruit de notre créance et de nos devoirs. C'est lui qui nous fait discerner le bien et le mal par ces instincts secrets qu'il a gravés dans nos consciences. C'est lui qui découvrant en nous le fond de nos faiblesses spirituelles, nous fait connaître, que tout faibles et impuissants que nous sommes, nous pouvons tout en Dieu qui nous fortifie. C'est lui qui nous élevant au-dessus de nos sens et de notre propre raison, nous enseigne à prier et prie lui-même pour nous avec des gémissements que l'Apôtre appelle inexplicables (Rom., VIII). Est-il temps d'annoncer sa vérité? C'est lui qui purifie les lèvres des prédicateurs et qui leur inspire ses paroles d'esprit et de vie. Est-il temps de se taire? C'est lui qui forme le silence des humbles et qui pose sur leurs lèvres comme une garde de circonspection et de prudence. C'est ce même Esprit qui opère tout en tous (I Cor., XI), qui réduit les uns à la simplicité des enfants de Dieu, qui élève les autres à une sagesse plus noble que la prudence du siècle; qui consacre le zèle et la force de ceux qui défendent sa vérité et qui couronne la douceur et la patience de ceux qui souffrent pour elle; qui distribue enfin à chacun ses talents, et qui, comme un maître universel, donne à chacun les règles de son ministère et la force de l'accomplir fidèlement.

Je tire donc cette conséquence, messieurs: si le Saint-Esprit est un maître intérieur, il demande des disciples intérieurs; s'il parle au cœur par ses inspirations divines, il veut être écouté du fond du cœur avec une soumission et une obéissance entière. Loin de ses autels cette dévotion vaine et frivole, qui voulant accommoder Jésus-Christ avec le monde, l'Evangile avec les passions, donne à Dieu quelques exercices d'un culte extérieur et laisse vivre au dedans les désirs et les affections du siècle. Rien n'est si opposé à l'Esprit de Dieu; et cependant rien n'est si commun dans le monde. Il y a beaucoup d'observateurs de coutumes et de bienséances, peu d'adorateurs en esprit et en vérité. On se tient à la lettre et l'on ne va pas jusqu'à l'esprit de la loi. On s'attache aux offices et aux dehors de la vertu sans considérer ni ses fins ni ses motifs.

Les uns réduisent toute leur religion à je ne sais quelles prières récitées par habitude et sans réflexion; et par quelques moments, qu'ils pensent avoir donnés à Dieu, ils croient avoir acquis le droit de l'oublier et

de l'offenser le reste du temps; les autres écoutent la parole de Dieu; mais sans aucun dessein d'en profiter, bornant leur piété à une curiosité qui leur paraît louable et religieuse; comme si cette sainte parole n'était faite que pour frapper les oreilles et non pas pour toucher le cœur; et comme s'ils étaient dispensés de l'obligation de la pratiquer par le mérite qu'ils s'imaginent d'avoir à l'entendre. Plusieurs, parce qu'ils assistent tous les jours aux sacrés mystères, plus par considération du monde que par devoir du christianisme; parce qu'ils font quelques aumônes, que la vanité inspire quelquefois de donner, et que l'importunité des pauvres arrache de la main et non pas du cœur; parce qu'ils s'approchent de temps en temps des sacrements, l'esprit encore rempli des idées de leurs plaisirs, le cœur fumant encore du feu de leurs passions mal éteintes, ils croient qu'ils ont accompli la loi et que c'est le Saint-Esprit qui les instruit et qui les gouverne.

Cependant, l'Ecriture nous enseigne qu'il y a un peuple qui honore Dieu des lèvres et qui s'en éloigne du cœur; qu'il y a des serviteurs réprouvés qui disent, *Seigneur, Seigneur*, qui n'entreront pas dans son royaume; qu'il y a des aumônes sans fruit et sans charité qui n'auront que quelques louanges humaines pour récompense. Ainsi notre piété n'est souvent qu'apparente; c'est une honnêteté mondaine, c'est une habitude naturelle, c'est une vue secrète de notre réputation, de notre intérêt, de notre repos, et non pas le mouvement de l'Esprit de Dieu qui nous fait agir. C'est nous qui sommes proprement la fin de nos actions; nous n'en donnons à Dieu que l'honneur et les apparences, si cet Esprit-Saint, à qui seul il appartient d'agir au dedans de nous, ne nous touche le cœur et ne nous enseigne à rendre nos actions pleines et dignes d'être acceptées.

Pour entendre cette vérité, remarquez, messieurs, qu'il y a eu comme trois sortes de doctrines, selon saint Augustin, qui ont donné des règles pour la conduite de la vie; la sagesse humaine, la loi, l'Evangile. La première était corrompue dans son principe; la seconde était imparfaite dans ses effets; la troisième était élevée au-dessus de nous dans ses mystères et dans ses préceptes. La raison faisait entrevoir aux sages du monde quelques vérités et quelques vertus; mais elle leur inspirait l'orgueil et la présomption. La loi nous apprenait la justice et nous faisait connaître nos devoirs; mais elle nous laissait dans l'impuissance de les accomplir. L'Evangile nous portait à la perfection; mais cette perfection était beaucoup au-dessus de notre intelligence et de nos forces. Le Saint-Esprit a été envoyé pour condamner ce que la sagesse du monde avait de vain et de profane; pour suppléer à ce qu'il y avait de défectueux dans la loi, en nous faisant agir pour la foi, qui opère par la dilection; et pour consommer les vérités de l'Evangile, par le témoignage intérieur qu'il en rend et

par les dons qu'il communique aux ministres fidèles qui les annoncent.

Mais que dis-je? Ne fais-je point de tort à Jésus-Christ? Ne resserré-je pas en des bornes trop étroites la puissance et l'étendue de ses divines fonctions? Manquait-il quelque chose à la vérité de sa doctrine ou à l'accomplissement de ses mystères? Je sais, et il n'est pas permis de l'ignorer, que Jésus-Christ avait accompli tout son ministère. Les vérités étaient découvertes; les figures accomplies; les ordres du Père exécutés; la rédemption des hommes établie, la réconciliation faite par son sang et sa religion fondée par l'autorité de sa parole et par la force de ses exemples. Mais il fallait que le Saint-Esprit en fût comme le sceau. L'ordre des personnes et des actions de la Trinité, devait être observé dans la conduite du salut des hommes. Il avait été ordonné et procuré par le Père, puisqu'il avait envoyé son Fils. Il avait été acquis et mérité par le Fils, puisqu'il s'était offert lui-même en sacrifice. Enfin, il fallait qu'il fût appliqué par une confirmation intérieure de la vérité et par la docilité d'esprit et de cœur de ceux qui devaient la suivre, et c'est l'emploi et le ministère du Saint-Esprit.

Aussi est-il envoyé pour rendre témoignage de la personne et de la doctrine de Jésus-Christ. Il rend témoignage de sa naissance (*Joan.*, XV); il y a présidé par sa vertu en formant son corps adorable dans le sein chaste d'une vierge. Il rend témoignage de sa mort, il en fait sentir l'efficace; de sa gloire, il en est le gage; de sa charité, il en est le dispensateur; de sa vérité, il en est le témoin par excellence. *C'est l'Esprit*, dit saint Jean, *qui témoigne que Jésus-Christ est vérité* (*I Joan.*, V, 6); et que tout, hors de Jésus-Christ, est fausseté, ajoute saint Augustin. Qu'est-ce en effet que ce monde, que l'Evangile condamne si souvent, sinon un assemblage de vanités et de mensonges? Ses plaisirs sont des illusions, ses promesses des amusements, ses caresses des trahisons, ses joies des folies, ses tristesses des désespoirs, ses maximes des erreurs, ses lois des dérèglements, ses bonnes œuvres des hypocrisies. Tel est l'esprit du monde; mais l'Esprit de Jésus-Christ est tout vérité; ses promesses sont fidèles, ses espérances sont certaines, ses lois sont justes, ses œuvres sont saintes, ses joies sont solides, ses tristesses sont salutaires, et tout ce qu'il est, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il enseigne, tout ce qu'il ordonne, forme comme un corps d'immuable, de sainte et d'éternelle vérité, dont le Saint-Esprit est venu rendre témoignage, aussi bien que de sa doctrine.

La doctrine de Jésus-Christ avait été quelquefois enveloppée sous des sens cachés et mystérieux, lorsqu'il parlait par figures et par paraboles. Les apôtres n'avaient eu ni assez de lumière pour les découvrir ni assez d'empressement pour mériter qu'il leur en donnât l'intelligence; d'ailleurs, la plupart de ses enseignements avaient passé pour des

paradoxes : qu'il faut perdre son âme pour la sauver; qu'il faut aimer ceux qui nous haïssent; qu'on n'entre dans le ciel que par la porte étroite des tribulations et des souffrances; que c'est le partage du monde de se réjouir, et que c'est le partage des élus d'être persécutés et d'être tristes. Cette doctrine paraissait incroyable; enfin Jésus-Christ n'avait pas expliqué tous les points ni toutes les règles de sa discipline, pour nous laisser une image des commencements et de l'enfance de son Eglise; pour nous apprendre que comme il y a divers degrés de charité, il y a divers degrés d'intelligence; qu'il nous élève par des éclaircissements successifs à la connaissance de sa vérité, comme il nous porte par des progrès de vertu, à l'imitation de sa sainteté. Pour apprendre à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes, qu'il faut proportionner leurs instructions à leur portée, et qu'il vaut mieux les détacher insensiblement du monde, et les humilier par la connaissance de leur faiblesse, que de les porter par une ardeur indiscrète, et par des desirs impuissants à une perfection précipitée.

Quoi qu'il en soit, le Saint-Esprit était l'interprète de Jésus-Christ : révéler les Ecritures, réformer l'entendement, régler la discipline; voilà les opérations et les administrations du Saint-Esprit (*Tertull.*). C'est à lui à communiquer le don de la science, et à nourrir l'homme intérieur du sens spirituel des Ecritures; c'est à lui à dissiper les ténèbres et à guérir les préventions de l'esprit humain par la lumière de la vérité; c'est à lui à entretenir et à étendre la discipline, soit par l'assistance et par la protection qu'il donne à l'Eglise, soit par les inspirations particulières, et par les conseils actuels dont il favorise ceux qui l'écoutent. Aussi, à peine est-il descendu sur les apôtres, qu'ils sont tout lumière, tout zèle; éclairés, ils éclairent, persuadés, ils persuadent. Ni l'incrédulité des peuples, ni la contradiction des sages du monde, ni la cruauté des tyrans, rien ne les étonne. Le danger même les anime, ils exposent leur vie sans crainte, ils portent leurs chaînes sans se plaindre; remplis de la doctrine qu'ils annoncent, ils la pratiquent; ils l'ont apprise de Jésus-Christ et le Saint-Esprit la leur inspire. Rien ne leur paraît difficile.

J'appelle ici ces lâches chrétiens, à qui le joug du Seigneur semble toujours pesant et insupportable; qui tremblent au seul nom de croix, de mortification et de pénitence, et qui dans toutes les pratiques de la religion, gémissent sous l'austérité de la loi et sous le poids de l'Evangile. Comment aimer un ennemi qui nous hait et nous persécute? Comment pardonner une injure qui nous blesse dans notre honneur? comment vaincre des passions si sensibles et si touchantes? cette doctrine est dure à la vérité, dit saint Augustin, mais c'est à ceux qui sont endurcis; elle est incroyable, mais c'est à ceux qui sont incrédules. S'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils auraient de la docilité et de l'intelligence.

Car, messieurs, ce serait peu de nous donner une connaissance superficielle de la doctrine de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit étant charité nous fait aimer ce qu'il faut connaître, nous fait connaître ce qu'il faut aimer : *Enfants de Sion, réjouissez-vous au Seigneur votre Dieu*, disait le prophète, *parce qu'il vous a donné un docteur de justice* (*Joel. II*); non-seulement un maître de la vérité, mais un maître de la justice, qui remplit en même temps l'esprit de sa lumière, et la volonté de son amour. Il imprime dans l'âme une vertu qui ne lui fait pas seulement connaître ce qu'elle doit faire, mais qui lui fait faire ce qu'elle connaît; qui ne lui fait pas seulement croire ce qu'elle doit aimer, mais qui lui fait aimer ce qu'elle doit croire. Saint Paul, dans son Epître aux Thessaloniciens, donne comme deux degrés de perfection à la vérité : *la foi de la vérité et la charité de la vérité* (*II Thess., II*); pour nous apprendre qu'il y a deux sortes de vérités, les unes de spéculation ou de foi, qui naissent dans l'esprit, et qui demeurent dans l'esprit qui les a produites, mais qu'il y a des vérités de pratique et de conduite qui passent de l'esprit au cœur, de l'affection à l'action, de l'action à l'affection. Je crois parce que j'aime; j'aime parce que je crois; la charité éclaire la foi, la foi allume la charité, il se fait un mélange de ces deux vertus, dont l'une est l'effet et la cause de l'autre. Ce qui fait dire à saint Augustin que l'homme nouveau, créé selon Dieu en justice et en sainteté, reçoit ses lumières de son amour; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, qu'on ne connaît Dieu qu'à mesure qu'on le sert et qu'on l'aime; que la ferveur de la piété supplée au défaut de l'intelligence et que la sagesse de l'esprit croît à mesure que la pureté du cœur augmente. Le Saint-Esprit est le maître qui vous enseignera les vérités, mais il vous conduira à la perfection des vertus évangéliques. C'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit parut dans le mystère de ce jour sous la figure et sous le symbole du feu. La noblesse de cet élément qui est le plus spirituel de tous les corps; l'éclat et la lumière dont il est comme revêtu; l'action vive et prompte avec laquelle il communique son ardeur et son mouvement à tout ce qui l'approche, et cette pureté qui fait qu'il ne peut souffrir aucun mélange en lui-même, et que pénétrant dans le fond des corps qu'il touche, il en détache les parties les plus grossières, et y consume toutes les impuretés qu'il y trouve, ne sont-ce pas des images sensibles de la grandeur, de la majesté et de la charité de Dieu, lorsqu'il travaille à la sanctification de nos âmes, et que par les mouvements de sa grâce, il consume toutes les affections terrestres qui nous appesantissent, et nous rend semblables à lui? N'est-ce pas ce que fait aujourd'hui le Saint-Esprit, lorsque descendant sur les apôtres assemblés à Jérusalem, il leur ôte toutes leurs faiblesses passées,

leur manque de foi, leurs jalousies secrètes, cet amour de préférence, ces désirs grossiers d'être élevés les uns au-dessus des autres, ces abattements et ces tristesses indiscretes, ces consolations basses et humaines, cet attachement sensible et naturel à la présence de Jésus-Christ, ces lenteurs et ces duretés de cœur qu'il leur avait si souvent reprochées, et ne puis-je pas dire aujourd'hui : *Notre Dieu est un feu consumant* (Hebr., XII) et une charité active, qui ne laisse aucune corruption dans les âmes, et qui les porte à la pratique fidèle des vertus parfaites ?

Car, messieurs, pourquoi le Saint-Esprit est-il envoyé ? afin, disent les Pères, qu'il se manifeste par une particulière et extraordinaire dispensation de ses grâces, et que, comme il a montré sa vertu en la première création, lorsque la terre étant encore vide et sans forme, il était porté sur les eaux, et faisait éclore, pour ainsi dire du néant, les diverses espèces que Dieu allait produire sur la terre, il intervienne aussi à la seconde création, pour former l'homme nouveau, et les espèces différentes des vertus, que Jésus-Christ a produites par ses enseignements et par ses exemples. C'est afin qu'il entre en possession de nos cœurs et de nos corps pour les consacrer à Dieu, et que comme il agit en nous par les effets invisibles de sa grâce, nous agissions par lui en produisant des fruits d'une prompte et fervente charité. C'est pour donner un tempérament d'ardeur et de zèle à son Eglise, et pour épandre ses esprits et sa chaleur dans toutes les habitudes de piété et de religion. C'est pour apprendre aux chrétiens, non-seulement à connaître les vérités avec une soumission entière, mais encore à accomplir toutes les volontés de Dieu avec une fidélité sincère et inviolable.

Mais pour réduire ce discours à une instruction solide et utile, remarquez que le Saint-Esprit s'est communiqué aux apôtres, et par eux à toute l'Eglise, avec promptitude, avec abondance, avec stabilité et durée. Or, comme il doit y avoir de la proportion entre les actions de cet Esprit-Saint et les effets qu'il produit en nous, et que son intention est d'être reçu de la même manière qu'il se donne ; je dis que ceux qui diffèrent leur conversion, ou qui n'ont pas un désir pressant de s'avancer dans la vertu, ou qui ne conservent pas avec soin les grâces qu'ils ont reçues, ne répondent pas aux desseins de Dieu, n'ont point de part au mystère de ce jour, en un mot, n'ont pas reçu le Saint-Esprit.

C'est le propre de Dieu d'agir avec force et avec promptitude (*Apoc.*, III), soit qu'il convertisse le pécheur, soit qu'il le récompense, soit qu'il le punisse ; parce que sa bonté, sa puissance, sa volonté n'étant que la même chose, il ne peut vouloir que le bien, il ne peut être irrésolu dans le bien qu'il veut, et il ne trouve aucun obstacle à ses volontés. L'homme au contraire, ne peut avoir de lui-même ni l'inclination, ni la résolution, ni le pouvoir de faire le bien, s'il n'est attiré, s'il n'est ému, s'il n'est assisté

de sa grâce. Mais avec ce secours, son cœur se rend, sa volonté se détermine, les difficultés s'aplanissent, et se trouvant poussé par l'Esprit de Dieu, il devient enfant de Dieu (*Rom.*, VIII), suivant les termes de l'Apôtre ; de sorte que l'Esprit de Dieu est en nous un principe d'action, de mouvement et d'application pour notre salut. L'esprit du monde est un esprit de lenteur et d'irrésolution ; on a bien de temps en temps quelque dessein de se convertir, mais c'est un projet vague de se corriger, de se réformer, qui demeure toujours dans l'esprit, et qu'on ne met jamais en exécution.

Ce sont de ces désirs meurtriers, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui entretiennent le pécheur dans une fausse paix ; qui le repaissent d'une vaine image, d'une vertu oisive (*Prov.*, XXI) ; qui le rendent inexcusable, parce qu'il connaît la vérité ; qui le rendent même incorrigible, parce qu'il croit que c'est assez de la connaître. Le monde est rempli de ces gens bien intentionnés, qui n'effectuent jamais leurs bonnes intentions ; qui condamnent toutes les passions en gros, et n'en surmontent jamais aucune en particulier ; qui savent bien ce qu'il faudrait faire, mais qui se retranchent sur une volonté superficielle de faire ce qu'il faut, et qui, remettant toujours leur conversion à l'extrémité de leur vie, vivent et meurent en cet état, sans avoir fait autre chose pour leur salut, que d'avoir eu quelque pensée de se sauver ? D'où vient une négligence si indigne dans une affaire si importante ? C'est qu'on n'a que peu de foi, c'est qu'on n'a point d'amour de Dieu. Ainsi il ne faut pas s'étonner si l'on recherche peu ce que l'on ne croit qu'à demi ; et si l'on ne veut pas se contraindre sur ce qu'on n'aime point du tout.

Mais lorsqu'on est animé de l'Esprit de Dieu, on sort promptement des occasions, des engagements, des habitudes du péché ; on se retire du tumulte et du commerce du monde. Filles de Sion, âmes lentes et difficiles à émouvoir, qui voulez toujours sonder et reconnaître les voies de Dieu avant que d'y entrer, et qui perdez à vous essayer et à vous résoudre, le temps que vous pourriez employer à vous sanctifier, rompez les liens qui vous retiennent, et marchez à grands pas dans les sentiers de la justice. Ne croyez pas que je veuille approuver ici la dévotion précipitée de ces personnes qui, se désabussant quelquefois du monde par les chagrins qu'on leur donne ou par les disgrâces qui leur arrivent, se jettent sans prudence et sans règle dans des extrémités de pénitence et de piété, que le temps dissipe, que leur propre violence ralentit bientôt, et qui finissent par la même légèreté qui les a fait naître. Le juste, comme le soleil, dit le Sage, marche avec rapidité dans la ligne que Dieu lui a marquée, il court dans son chemin comme un géant, avec vitesse, mais avec ordre et avec mesure.

Il faut que la conversion soit prompte et sincère ; mais il faut qu'elle soit suivie d'un

désir pressant de s'avancer dans la perfection, parce que le Saint-Esprit se communique avec abondance, et répand sur nous la plénitude de ses dons, ce qui est le privilège de la loi nouvelle. Ce n'est pas par la crainte des lois qu'il nous conduit, et par le spectacle sensible des cérémonies extérieures, mais par les lumières de la foi et par les sentiments de la charité. Dans la loi ancienne, il communiquait des biens temporels qui n'avaient pas la force de sanctifier; mais dans la loi évangélique, il communique les biens spirituels, qui sont les grâces de l'esprit et la vertu de la sanctification. *Je ferai une alliance nouvelle*, disait Dieu, par un de ses prophètes, *avec la maison d'Israël; je leur donnerai une loi intérieure et céleste; je la graverai moi-même au fond de leur cœur* (*Jerem.*, XXXI), et sans qu'ils recourent à des instructions étrangères, je leur apprendrai moi-même à me connaître.

L'Eglise, sous la loi, était comme en son enfance; ainsi, il y avait une moindre dispensation et une moindre mesure de révélation et d'esprit; mais l'Eglise étant parvenue à sa perfection, Dieu a fait abonder sa grâce sur elle, dit saint Paul, et nous a découvert en Jésus-Christ, et par son Esprit, tous les trésors de sa sagesse et toutes les dimensions de sa charité dans la diversité de ses dons et des sujets qui les reçoivent: de là viennent les lumières de la foi, le don des langues, les prophéties, les guérisons, et les miracles nécessaires pour fonder et pour édifier l'Eglise; de là les consolations spirituelles dans l'adversité, les secours présents dans les tentations et dans les dangers, les confessions généreuses dans les persécutions des tyrans, les prières ferventes dans les besoins, et toute cette quantité de grâces qu'il répand, non-seulement sur toutes les conditions qu'il appelle à son héritage, mais encore sur tous les fidèles qu'il destine à la participation de sa sainteté (*Joel*, II).

Si donc le Saint-Esprit se donne avec abondance, il est juste, dit saint Bernard, que nous le recevions avec une volonté pleine de nous rendre dignes de le posséder. S'il étend sa charité sur nous, nous devons étendre nos obligations et nos devoirs jusqu'aux moindres choses qui regardent le culte et l'obéissance que nous lui devons. Cependant on se néglige, on se dispense de l'exactitude qu'on doit à la loi de Dieu. On s'interroge: Est-il permis? Est-il absolument défendu? Est-il mortel? n'est-il que véniel? On en juge, non pas par une conscience d'équité et de religion, mais par une conscience de raisonnement et d'amour-propre. On pèse les raisons, non pas au poids du sanctuaire, mais selon le penchant que donne la cupidité; on s'en tient à un état de relâchement, qu'on appelle médiocrité de vertu, et l'on prétend de faire son salut sans se soucier de la perfection, au hasard de n'arriver ni à l'un ni à l'autre. Ne nous abusons pas, messieurs: qu'on est près de passer au delà des limites quand on les marque si justes, et qu'il est dangereux qu'on ne fasse indifféremment

tout le mal, quand on n'en est qu'au jugement du plus ou du moins!

C'est pour cela que l'Ecriture nous enseigne qu'il faut toujours avancer dans les voies de Dieu; que la vraie vertu ne s'arrête point à un terme et ne se borne pas par le temps; que le juste va toujours de bien en mieux, et ne dit jamais: C'est assez; que l'esprit de l'homme ne demeure jamais dans un même état; qu'il faut qu'il augmente ou qu'il diminue en vertu; que c'est perdre que de ne pas acquérir, et dissiper que de ne pas recueillir avec Jésus-Christ; et qu'enfin, il en est de la religion comme de cette échelle mystique de Jacob, où les anges montaient ou descendaient (*Genes.*, XXVIII), c'est-à-dire, qu'il n'y a point de milieu entre la ferveur et le relâchement, entre le progrès et la défaillance. Mais pourquoi, direz-vous, nous faites-vous ici une idée de perfection où nos engagements et le commerce nécessaire du monde ne nous permettent pas d'atteindre? Nous sommes faibles, ne nous proposez pas des choses si hautes. Eh! c'est parce que vous êtes faibles qu'il faut vous les mettre incessamment devant les yeux, afin qu'au moins vous accomplissiez ce qui est indispensablement de votre devoir; afin que voyant combien vous êtes éloignés de la perfection chrétienne, ou vous en ayez de la confusion, ou vous fassiez quelques efforts pour y parvenir.

Mais, après tout, en usez-vous ainsi pour le monde? Etes-vous satisfaits d'une médiocrité de fortune? Ne vous faites-vous point d'effort pour contenter votre ambition? Vous fixez-vous un degré d'honneur, au-dessus duquel vous ne vouliez pas monter, si vous en trouvez l'occasion? Vous rebutez-vous de la moindre difficulté qui s'oppose à votre élévation? Est-ce que l'affaire de votre salut n'est pas importante? est-ce que le danger n'en est pas grand? est-ce que les suites n'en sont pas de conséquence? C'est l'erreur de la plupart des chrétiens. Après quelque légère pratique de vertu, ils se lassent et se contentent de se trouver avec les autres dans les églises, où n'ayant plus de zèle pour Dieu, ils voient bien qu'ils ne peuvent en espérer aucune grâce; semblables à ces officiers qui s'étant dégoûtés du service, et ayant perdu, par leur faute, les fruits de leurs travaux et l'espérance de leur fortune, se mêlent encore dans la foule des courtisans, sans autre prétention que de voir le prince de loin, et d'en être regardé froidement.

Enfin, messieurs, comme le Saint-Esprit s'arrête sur les apôtres, il faut que nous arrêtions en nous le Saint-Esprit, en conservant avec soin la grâce que nous en avons reçue. Plus le trésor est grand, plus il faut de circonspection pour le garder; plus le bienfait est précieux, plus notre ingratitude sera punissable; plus nous sommes fragiles, plus il faut avoir de vigilance pour nous soutenir. Ne profanons plus des temples que l'Esprit de Dieu vient de consacrer. L'esprit du monde nous ramène aux maximes du monde, et nous déplorons tous les jours la tié-

deur et la faiblesse de ceux qui, mêlant de temps en temps à leurs mauvaises habitudes quelque pratique de religion, passent ainsi, par une vicissitude continuelle, du péché à la confession, de la confession au péché, et violent les commandements de Dieu sans crainte, parce qu'ils vont quelquefois reconnaître aux pieds d'un prêtre qu'ils les ont violés : comme si l'on pouvait mener impunément une vie mondaine à la faveur de quelque protestation qu'on fait de temps en temps de mieux vivre ; comme si l'on devenait innocent pour avouer quelquefois froidement que l'on est coupable, et s'il était permis de retomber, parce qu'on fait de temps en temps quelques efforts pour se relever. Mais le Saint-Esprit nous porte, au contraire, à nous attacher à Dieu, à persévérer dans la charité de Dieu, à accomplir les volontés de Dieu.

Voilà, messieurs, ce que j'avais à vous représenter sur le mystère de ce jour. Fasse le ciel que touchés du désir sincère de votre salut, vous tiriez de ces principes de religion, des conséquences pour votre conduite.

Seigneur, qui tenez en vos mains les cœurs des rois, et qui, selon le langage de vos Ecritures, *donnez votre salut aux rois* (*Psal. CXLIII, 10*) ; comblez aujourd'hui de vos grâces, celui à qui je viens d'annoncer vos vérités. Il aime mieux que je vous adresse ici des vœux, que si je lui adressais des louanges, et il vous renvoie toute sa gloire, qui ne venant que de vous seul, ne doit appartenir aussi qu'à vous seul. S'il est éclairé dans ses conseils, c'est votre sagesse qui l'éclaire : s'il est heureux dans ses entreprises, c'est votre providence qui le guide : s'il est victorieux dans ses guerres, c'est votre bras qui le protège, c'est votre main qui le couronne. Au milieu de tant de prospérités, dont vous avez honoré son règne, il ne nous reste plus à vous demander pour lui, que ce qu'il vous demande tous les jours lui-même, son salut. Vous avez affermi son trône contre tant de puissances ennemies qui l'attaquaient, affermissiez son âme contre tant d'objets de passions qui l'environnent. Il a des victoires à gagner plus importantes que celles qu'il a gagnées ; et vous avez des couronnes à lui donner plus précieuses que celle qu'il porte. Ce serait peu de cette immortalité, que tous les siècles lui semblent promettre, s'il n'avait celle que vous seul pouvez lui donner au delà de tous les siècles. Consacrez tant de vertus royales. Donnez-lui un cœur docile pour accomplir vos volontés ; une tendresse et une soumission de fils pour votre Eglise, et des entrailles de père pour son peuple. Etendez en lui ce fonds de religion que vous avez gravé dans son âme, et faites-le du moins aussi saint que vous l'avez fait grand. Puisse sa reconnaissance répondre à la grandeur de vos bienfaits. Puisse-t-il après avoir fait croître en lui ses vertus, les voir renaître dans les enfants de ses enfants. Puisse-t-il enfin, après avoir régné longtemps heureu-

sement par vous, régner enfin éternellement avec vous. *Au nom du Père et du Fils, etc.*

SERMON XXIV.

DES AFFLICTIONS.

Prêché devant le roi et la reine d'Angleterre à Saint-Germain en Laye.

Existimo quod non sunt condignæ passionēs hujus temporis, ad futuram gloriā, quæ revelabitur in nobis.

Quand je considère les souffrances de la vie présente, je trouve qu'elles n'ont point de proportion avec cette gloire, que Dieu doit un jour découvrir en nous (Rom., chap. VIII).

Sire, l'apôtre saint Paul connaissant la foi infirme et languissante des fidèles, et croyant qu'il fallait la soutenir par des espérances et de consolations toutes divines, leur fait regarder dans le ciel les fruits glorieux et surabondants de leur patience. Il leur fait voir la disproportion qu'il y a entre le temps et l'éternité, le présent et l'avenir, l'homme et Dieu, les souffrances qui passent, et la gloire du Seigneur qui ne finit point. Il leur enseigne *que toute créature, sans le vouloir, gémit sous le poids de la vanité, et que ceux qui ont reçu les prémices de l'Esprit, gémissent eux-mêmes, dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu et de la rédemption de notre corps en Notre-Seigneur Jésus-Christ (Rom., VIII)*. Il ajoute que par les souffrances, nous entrons dans la condition du Fils de Dieu, que par là nous sommes conformes à cet original sacré, et qu'enfin nous supportons toutes choses, et parce que nous aimons Dieu, et parce que Dieu nous aime : nous laissant tirer cette conséquence, qu'il n'y a point de fondement plus solide de notre salut, ni de marque plus certaine de l'amour que Dieu nous porte, que la tribulation, quand il nous fait la grâce d'en profiter, et d'en faire un bon usage. C'est le sujet de ce discours.

Si je ne me fondais ici que sur les principes de la raison humaine, peut-être penseriez-vous, messieurs, qu'il y a de la contradiction dans la conduite de Dieu à l'égard des âmes prédestinées. Pourquoi les afflige-t-il s'il les aime ? comment les aime-t-il, s'il les afflige ? Pourquoi frappe-t-il d'une main ceux qu'il veut couronner de l'autre ? A qui doit-il communiquer ses bienfaits qu'à ceux qui les attirent par la justice, la patience et la charité ? Et sur qui doivent tomber les effets même temporels de ses grâces et de ses bontés, que sur ceux qu'il a choisis pour être les objets de son amour ? Mais je m'élève aujourd'hui par la foi, et je prétends vous découvrir le mystère de la providence amoureuse de Dieu dans les afflications et dans les peines qu'il nous envoie. Fasse le ciel, que le murmure intérieur de la nature, qui ne veut rien souffrir, n'interrompe pas dans vos cœurs la parole de Dieu, qui exhorte à bien user de la souffrance ; qu'une fausse délicatesse n'étouffe pas une vérité qui vous paraîtra peut-être austère, et que vous puissiez vous persuader que le Seigneur vous aime, lorsqu'il vous châtie. Pour obtenir du Saint-Esprit les grâces qui me sont nécessaires, à qui dois-je m'adresser.

qu'à celle qui, toute sainte et toute pure qu'elle était, n'a pas laissé d'être percée du glaive de douleur, et qui fut au pied de la croix, la plus affligée des femmes, comme elle en fut la plus heureuse, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

Sire, quoique rien ne soit si commun parmi les hommes, que de ressentir les peines et les malheurs différents de la vie : il n'y a rien qu'ils aient tant oublié, ou tant ignoré, que le bon usage qu'ils en doivent faire, parce qu'ils n'en ont pas assez compris le principe et l'origine. Les uns ont pris les afflictions et les disgrâces pour des effets d'une divinité maligne, qui étant le principe souverain du mal, s'était réservé le soin de le distribuer sur la terre, et dont le pouvoir triste et fatal, pour me servir des termes de Tertullien, ne s'étendait qu'à punir des coupables et à faire des malheureux ; c'était l'erreur des manichéens et des marcionites. Les autres ont cru que c'étaient de pures conditions de notre naissance, qui, nous trouvant capables de joie et de tristesse, nous assujettit naturellement à des révolutions du bien au mal et du mal au bien : c'était l'erreur des pélagiens et de la plupart des philosophes. Plusieurs ont pensé que c'étaient des dispositions secrètes d'un Dieu sans amour et sans pitié, qui, jouissant d'une paix profonde, et d'un repos immuable en lui-même, se plaît à tenir le monde dans l'agitation, et à faire éclater sa puissance par l'humiliation et par la ruine même de ses créatures : telle était l'imagination de ces impies, dont parle le Prophète. Quelques-uns enfin ont jugé que ce n'étaient que de purs supplices de nos crimes, qui supposant toujours l'homme coupable, supposent aussi toujours un Dieu irrité, dont la seule fin est de châtier et de punir : telle était l'opinion de quelques platoniciens, selon la remarque de saint Augustin. Mais toute l'Ecriture nous enseigne que depuis que Jésus-Christ innocent a souffert, les afflictions que Dieu nous envoie, étant unies à sa croix, sont dans l'ordre de ses faveurs et de ses grâces ; et que la tribulation de ce monde, qui est un moyen pour notre sanctification, est une marque de son amour. 1° Par elle il nous instruit ; 2° par elle il nous éprouve. Ces deux réflexions composeront le sujet de ce discours, et ne seront pas peut-être infructueuses, si vous m'honorez de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Une des principales fins que Dieu se propose, quand il permet que nous soyons affligés, c'est de nous instruire de nos devoirs, en nous faisant connaître et sentir ce qu'il est et ce que nous sommes. Car, messieurs, comme il y a une instruction de parole, de prédication, et de doctrine, qui, découvrant les mystères et les maximes de la religion, applique l'esprit à la connaissance de la vérité, il y a de même une instruction d'épreuve, de sentiment et de correction, qui, réveillant les consciences endormies, applique le cœur à la connaissance et à la prati-

que des devoirs de la vie chrétienne. C'est pour cela que l'Esprit de Dieu dans l'Ecriture, appelle presque toujours l'affliction et le châtement qui nous vient de Dieu, du nom d'*instruction* et de *discipline* : pour marquer, dit saint Augustin, que la vie de l'homme n'étant pour l'ordinaire qu'un enchaînement et une suite perpétuelle de troubles, d'inquiétudes et de traverses ; son principal soin doit être de se faire un art de bien souffrir, et de profiter de ses propres maux ; et pour nous apprendre ensuite que rien ne forme tant à la piété et à l'honnêteté des mœurs que l'adversité, dure mais utile maîtresse, qui, par des enseignements vifs et sensibles, nous ramenant de nos égarements, nous force d'entrer dans les voies de la vérité et de la justice.

En effet, messieurs, l'aveuglement est presque inséparable de la prospérité mondaine. La vertu s'endort dans le calme, la vigueur de l'esprit se relâche, les lumières de la foi s'éteignent. Content d'être heureux, on ne travaille point à devenir sage. On erre au gré de ses désirs ; et sans penser qu'on se doit à Dieu, on se prête et l'on se donne tout entier à sa bonne fortune. Rempli de l'abondance des biens passagers qu'on possède, on oublie les éternels qu'on espère ; et comme on a tout ce qu'on souhaite, on ne souhaite pas ce qu'il importe le plus d'avoir. Le salut se néglige, le présent l'emporte sur l'avenir, Dieu s'éloigne, et le cœur corrompu dans son oisiveté et dans sa mollesse, répand des ténèbres, et jette un relâchement universel dans toutes les puissances de l'âme : semblable, dit saint Chrysostome, à ces étangs, qui du fond bourbeux de leurs eaux paisibles et dormantes, exhalent des vapeurs grossières et malignes, qui rendent l'air obscur et malsain dans tous les lieux de leur voisinage. Le roi-prophète nous représente cet aveuglement d'un homme enivré de la félicité du siècle : *il ne connaît pas Dieu, dit-il, et ne l'a point devant ses yeux (Psal. X).* Il jouit des bienfaits sans regarder le bienfaiteur ; il est criminel, et il ne songe pas qu'il a un juge : *il éloigne de son esprit et de sa mémoire tous les effets de la justice de Dieu (Ibid.),* dont le souvenir terrible et importun, troublerait le cours de ses plaisirs, et jouissant des biens du monde, sans vouloir en connaître la fragilité et l'inconstance, quelque expérience qu'il en puisse avoir, il dit dans son cœur : *Il ne me saurait arriver de mal, et je ne puis être ébranlé.*

Cet aveuglement ne peut se guérir que comme celui de Tobie, avec du fiel et de l'amertume ; je veux dire par l'affliction et par la disgrâce. Alors vous ouvrirez les yeux à la vérité. Quand une fièvre ardente vous dévorera jusqu'au fond des os, et qu'accablé dans un lit de douleur et d'abattement, vous vous sentirez défaillir, vous verrez que ce corps, à qui vous sacrifiez si souvent votre âme, que vous couvrez avec tant de luxe, que vous nourrissez avec tant de délicatesse, n'est qu'un vase fragile que

le moindre accident peut briser, et qui se brise enfin de lui-même. Quand une calomnie concertée et de mauvais offices rendus sourdement vous feront tomber de ce rang où vous étiez monté par votre ambition et où vous vous mainteniez par vos intrigues, vous serez enfin convaincu du néant et de l'instabilité des grandeurs humaines. Lorsque l'âge ou quelque accident imprévu effacera cette beauté qui vous faisait tant d'admirateurs, et dont vous étiez dans votre cœur la première idolâtre, vous avouerez que ce n'était que vanité, et que la solide gloire des dames chrétiennes est la pudeur et la modestie. Lorsque, abandonné d'un maître capricieux ou trahi d'un ami lâche et infidèle, vous recevrez des chagrins mortels de ceux de qui vous attendiez de la protection et de l'assistance, vous connaîtrez qu'il ne faut pas se faire un bras de chair, et que, pour n'être jamais trompé, il faut mettre en Dieu seul toute votre confiance.

Tant il est vrai que l'adversité est un principe de connaissance, et que, comme la crainte, interrompant le cours des mauvaises habitudes, introduit insensiblement la charité; ainsi la tribulation faisant sentir les défauts des plaisirs et des biens du monde, introduit dans l'âme la vérité. C'est en ce sens que le Sage nous enseigne : *Que Dieu envoie sur nous ses châtimens comme des lumières, et que c'est en nous affligeant qu'il nous donne de la sagesse* (Eccli., XXIV; Prov., XXIX).

Il y a trois choses, selon saint Bernard, qui corrigent le pécheur, et que l'Ecriture appelle des principes de conversion et de sagesse : la honte, la crainte, l'affliction. La honte le trouble, la crainte l'ébranle, l'affliction le touche; la honte lui reproche d'avoir manqué à son devoir, la crainte lui fait appréhender les jugemens de Dieu, la douleur lui fait ressentir sa corruption et sa faiblesse. Ce sont les trois motifs ordinaires dont Dieu se sert pour nous rappeler à lui quand nous en sommes éloignés. Mais ils ne sont pas également puissants.

La honte nous représente l'horreur de nos fautes passées; elle nous fait voir qu'il y a, selon l'Apôtre, un caractère secret de déshonneur dans le péché; une ingratitude qui le rend non-seulement punissable, mais encore honteux, et qui joint la malice avec la bassesse. Mais outre que ce motif ne convient qu'à des âmes nobles et généreuses, et qu'il s'en trouve peu de ce caractère, il est arrivé, dit saint Bernard, par le dérèglement des hommes, qu'il n'est presque plus honteux de pécher. Le vice, autorisé par le nombre et par la coutume, a perdu la timidité qui devrait lui être naturelle; et, contre les règles de la nature et de l'Evangile, ceux qui font mal sont parvenus à ne craindre plus la lumière. On se flatte et on se pardonne mutuellement des péchés où l'on est également engagé. Chacun accorde volontiers aux autres une grâce dont il sent bien qu'il a besoin pour lui-même; et si l'on rougit au-

jourd'hui ce n'est presque plus que d'être vertueux. On est ambitieux ouvertement, et l'on n'oserait paraître humble; l'impiété se produit et va, pour ainsi dire, tête levée; et la religion a besoin d'un voile pour se couvrir, de peur de passer pour hypocrisie.

La crainte a plus de force sur les esprits. Elle diminue la cupidité par la vive appréhension des peines éternelles de l'enfer; elle arrête les suites du péché et les resserre au dedans du cœur, jusqu'à ce que la charité l'en chasse. Mais elle ne représente que des maux éloignés. On ne considère les jugemens de Dieu qu'au travers de longs espaces d'une vie qu'on croit toujours conduire bien loin. On s'imagine que c'est assez de les prévoir, et qu'on aura toujours assez de temps pour les prévenir; on se figure toujours un intervalle suffisant de pénitence entre la mort et la mauvaise vie qu'on mène; et cette faible crainte s'évanouit et va se perdre, pour ainsi dire, dans les enfoncements d'un sombre avenir.

Mais l'affliction est un mal sensible, personnel et présent, et par conséquent plus efficace. Elle abat et humilie l'esprit par la chair, et la chair par l'esprit. Comme un glaive tranchant, elle rompt les principaux liens qui nous attachent au monde, qui sont le plaisir et la vanité; elle combat dans notre cœur et dans nos sens nos inclinations les plus naturelles. Je dis personnel; car quelle vie trouverez-vous, quelque heureuse qu'elle paraisse, qui manque de certains endroits affligeants, qui, la rendant moins agréable, peuvent la rendre plus chrétienne. Chacun a son espèce de croix à porter, plus pesante, à son gré, que celle des autres. Le nombre des malheureux n'adoucit pas les peines qu'on ressent en particulier, et chacun trouve assez de sujet de souffrir des autres ou de soi-même, pour pouvoir se sanctifier et se désabuser du monde. Mais je dis que la tribulation est un mal présent et un jugement actuel, par lequel Dieu nous corrige et nous instruit, selon saint Paul, afin que nous ne soyons pas jugés et condamnés avec ce monde (I Cor., XI, 32).

De sorte, messieurs, que les traverses et les disgrâces qui nous arrivent peuvent être tout ensemble et les causes et les effets de notre conversion; elles excitent à la pénitence et servent elles-mêmes de matière de pénitence. Elles nous font sentir combien Dieu est juste et sont les premières victimes qui s'offrent pour l'apaiser. Elles nous émeuvent quand nous les ressentons avec une répugnance naturelle; elles nous sanctifient quand nous les acceptons avec une soumission volontaire, maux et remèdes tout ensemble, peines par leur nature, mérites par notre patience, sujets de combats et de victoires, de souffrance et d'action, de connaissance et de pratique. C'est donc le moyen le plus propre à réduire le cœur humain, et quiconque résiste et demeure in-

sensible aux châtiments que Dieu lui envoie pour l'instruire et pour le convertir, je crains que son esprit ne soit enveloppé dans des ténèbres invincibles ; je tremble, et si je l'ose dire, je désespère de son salut.

Mais n'avons-nous pas, direz-vous, la parole de Dieu pour nous instruire ? n'a-t-elle pas été laissée aux hommes par Jésus-Christ comme un instrument de salut, dit Tertulien, afin qu'ils y cherchent les vérités chrétiennes ; qu'en les cherchant avec soin ils les trouvent ; qu'après les avoir trouvées, ils les croient, et que, les croyant et étant établis dans la foi, ils règlent leur vie et travaillent à la gloire du Seigneur et au salut de leurs âmes ? Je l'avoue, messieurs, et reconnaisant la grandeur et la majesté de Dieu, je ne puis ignorer la force et l'efficacité de sa parole. Mais quoiqu'elle soit toute-puissante dans son principe, nous ne sentons que trop combien elle est faible dans ses effets, par la mauvaise disposition de ceux qui l'écoutent. Il leur faut donc des avertissements plus forts et plus pressants, il faut joindre la correction à la doctrine. Ainsi, dit saint Augustin, la providence de Dieu conduira ses élus aux fins qu'il leur a marquées, ou par la force de la vérité qu'il leur montre dans les Ecritures, ou par la sévérité des châtiments qu'il exerce sur leurs personnes. Faut-il attirer une âme fidèle ? il parle. Faut-il réduire une âme indocile ? il frappe. Veut-il graver sa loi dans un cœur humble ? cette loi s'y grave comme d'elle-même par une impression forte, mais douce, de son esprit et de sa grâce. Veut-il la graver dans un cœur rebelle ? ce ne peut être que par une impression sensible de sa main paternelle, mais rigoureuse.

C'est pour cette raison que Clément Alexandrin appelle la tribulation un *supplément de la parole de Dieu*, parce que l'Evangile n'ayant point d'autres peines contre les vices que les invectives qu'il fait contre eux, dont on n'est pas assez ému ; il est nécessaire que la condamnation du péché soit soutenue par quelque punition du pécheur, et que ceux qui ne peuvent être arrêtés par la menace des supplices éternels le soient au moins par le sentiment des afflictions temporelles. C'est encore pour cette raison que saint Chrysostome enseigne souvent que la tribulation et la parole de Dieu s'entraident mutuellement et se perfectionnent l'une et l'autre. La parole de Dieu nous apprend comme il faut profiter des peines qu'il nous envoie ; et ces peines nous font comprendre comment il faut pratiquer les enseignements que Dieu nous donne.

Je dis donc sur ces principes incontestables de la religion chrétienne, que tout ce qui vous arrive de triste et d'affligeant dans la vie doit être une instruction pour vous, salutaire pour vous ramener à Dieu, nécessaire pour vaincre votre dureté. Examinez votre conduite et sondez vous-même votre propre cœur. Rien n'échappe à l'intempérance de votre langue ; vous vous donnez toute la liberté de mal juger et de médire,

tantôt déchirant inhumainement la réputation de votre prochain par des railleries sanglantes et découvertes, tantôt commençant un discours piquant par une préface flatteuse, et jetant des fleurs sur ce que vous voulez empoisonner. On a beau vous prêcher : *Qu'en vain on se pique d'être chrétien, si l'on ne réprime pas sa langue (Jacob., I) ; qu'un homme qui offense son frère mérite la géhenne et le supplice éternel (Matth., V)*. L'Evangile ne vous touche pas. Il s'élèvera des langues médisantes dont les traits envenimés vous blesseront en la partie la plus sensible de votre âme. On n'épargnera ni votre sagesse ni votre honneur ; on noircira votre innocence par des bruits scandaleux, vrais ou faux, il n'importe, une maligne crédulité les approuvera. La médisance, qui ne vous paraissait qu'un jeu, vous paraîtra sans doute un crime quand elle vous attaquera. Votre propre sensibilité vous fera juger de celle des autres ; et quand vous sentirez combien il est dur de souffrir une injustice, vous apprendrez combien il est défendu de la faire.

Vous abusez de vos biens comme s'ils n'étaient destinés qu'à entretenir votre luxe et vos vanités, sans faire réflexion ni au malheur des temps ni à la nécessité des pauvres. Jésus - Christ vous apprend dans son Evangile : Qu'il faut *vous faire de vos richesses d'iniquité des amis qui puissent vous servir dans le ciel (Luc., XVI)* ; et que *Dieu n'exercera point de miséricorde envers ceux qui n'en auront pas exercé envers leurs frères (Jacob., II)*. Cette exhortation ne vous touche point ; vous vous faites une nécessité imaginaire d'état et d'ambition, à laquelle tous vos revenus ne suffisent pas ; vous les employez ou en dépenses excessives ou en épargnes accumulées. Un procès, jugé peut-être contre les formes, une recherche de biens mal acquis, où vous serez justement ou injustement enveloppé ; la mauvaise foi d'un débiteur, l'usurpation tyrannique d'un homme plus puissant que vous, vous feront perdre une partie de ces biens, dont vous n'étiez que le dépositaire. Vous reformerez votre train, vous sentirez que vous deviez vous passer de peu ; que ce qui est la proie d'un oppresseur pouvait être le secours des pauvres ; et la nécessité vous apprendra ce que la charité n'avait pu vous persuader.

Vous menez une vie toute mondaine, courant après tous les objets de vos passions ; tantôt transporté d'une fausse joie, tantôt troublé d'une crainte imaginaire, tantôt pressé d'un désir inquiet, tantôt occupé d'une espérance incertaine : on vous pêche inutilement, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que votre salut doit vous occuper tout entier ; le monde et la coutume vous entraînent. Un accident, une maladie, une blessure vous réduiront à l'extrémité. Alors, vous réveillant de ce profond assoupissement, voyant le danger, touchant presque aux portes de l'éternité, vous vous apercevrez que c'est une folie de ne point

penser à la fin dernière; qu'il n'y a entre vous et l'enfer qu'un petit espace de vie; et qu'il n'y a que deux sortes de personnes en ce monde qui puissent être raisonnables, ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore.

Ce sont les fruits et les sentiments de lumière et de connaissance que l'affliction produit en nous, quand elle trouve les dispositions nécessaires, je veux dire, de la soumission et de la constance (*Hebr.*, XII). Saint Paul dans son Épître aux Hébreux expliquant cette vérité, nous remet devant les yeux cette sentence du sage, pleine d'une consolation spirituelle: *Mon fils, ne rejetez pas l'instruction du Seigneur, et ne perdez point courage quand il vous corrige (Prov. III, 11)*; comme s'il disait: ne vous raidissez pas contre les châtimens que Dieu vous envoie, mais aussi n'y succombez pas; il est également dangereux, ou de les trop sentir, ou de ne les sentir pas assez, et comme il y a une dureté superbe, il y a de même une indigne et lâche délicatesse. L'Apôtre nous marque deux sortes de personnes qui ne profitent pas des peines et des disgrâces que Dieu leur envoie. Les premiers sont ceux qui s'obstinent, les seconds sont ceux qui s'abattent; les uns pèchent par un excès, les autres par un défaut de courage. Les premiers ne considérant les accidens de la vie, que comme des coups de la fortune ou d'une nature aveugle, qui frappe sans raison et sans dessein, se font une fausse générosité de supporter tous les accidens de la vie en philosophes, et non pas en chrétiens, comme ceux dont parlait autrefois le Prophète: *Vous les avez affligés, et ils n'en ont rien senti; vous les avez comme brisés, et ils n'ont pas voulu se reconnaître (Jerem., V)*. Il faut gémir, il faut être touché. Ce vif sentiment de douleur, qui répugne à notre nature, fait la perfection de notre vertu. Il n'est pas juste que les coups du ciel soient perdus, et comme il faut écouter Dieu quand il nous parle, il faut le sentir quand il nous afflige.

Comme il y a des esprits insensibles qui s'endurcissent, il y a des esprits délicats qui s'abattent. Une affaire qui n'aura pas réussi selon leurs souhaits, une indisposition qui leur sera arrivée à contre-temps, une opposition à laquelle ils ne s'étaient pas attendus; tout les décourage, tout les blesse. La moindre loi qu'on leur impose leur est un joug insupportable. Si l'on n'est pas de leur avis, ils crient qu'on les persécute; si on leur redemande un bien qu'ils retiennent injustement, ils s'imaginent qu'on les vole eux-mêmes; si on les oblige à leurs devoirs, ils se plaignent qu'on les opprime: à leur gré, on leur fait toujours injustice, et leur condition est toujours la pire. Comme si leur vie ne devait être qu'un tissu de moments heureux, comme s'il y avait pour eux une dispense d'être conformes à l'image de Jésus-Christ, et de participer à ses souffrances;

comme si les couronnes devaient tomber sur eux toutes formées, sans qu'ils eussent aucune obligation de combattre; comme si Dieu les tirant de la masse des pécheurs, et les enveloppant dans le sein de sa Providence, avait dû éloigner tous les maux de leur tabernacle, et dire à toute la nature, comme l'Époux aux filles de Sion: *Laissez-la en repos, et ne la réveillez pas qu'elle ne le veuille (Cant. II, 7)*. Ces deux sortes d'esprits ne profitent pas de l'adversité ni des souffrances: les uns les regardent comme inutiles, les autres les considèrent comme injustes; et ni les uns ni les autres ne les regardent comme des marques de l'amour de Dieu, par lesquelles il nous instruit: c'est ma première partie; mais encore par lesquelles il nous éprouve: c'est la seconde.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a rien de plus ordinaire dans le monde que cette plainte qu'on y fait, que la condition des gens de bien est déplorable, qu'ils sont autant ou plus persécutés que les méchants, que la prospérité et le repos, qui devraient être le privilège de la vertu, sont ordinairement l'instrument et le partage de l'iniquité et de l'injustice; et qu'enfin, les justes et les pécheurs confondus ensemble sont exposés aux mêmes maux, comme s'ils étaient coupables des mêmes crimes. Cette pensée a soulevé contre Dieu l'esprit des impies, et les a réduits ou à douter de sa justice, s'ils avouaient sa Providence, ou à nier sa Providence, pour mettre à couvert sa justice. Les saints en ont été quelquefois ébranlés, et le roi-prophète lui-même sentant la main de Dieu qui s'appesantissait sur lui, par un accroissement de peines et de disgrâces, et voyant la paix et la tranquillité des pécheurs, confesse qu'il fut saisi de zèle, d'indignation et d'étonnement, jusqu'à ce qu'il fût entré dans le sanctuaire du Seigneur (*Psal. LXXII*), pour y découvrir les raisons secrètes d'une dispensation qui lui paraissait si étrange.

Mais les vues de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Quand il fait prospérer les méchants, c'est, ou pour les toucher par ses bienfaits, s'il leur reste quelque sentiment de reconnaissance, ou pour récompenser un fond de vertus imparfaites qu'ils ont, par quelques félicités passagères, ou pour les livrer à eux-mêmes et à leurs passions, comme des malades désespérés à qui l'on permet tout ce qu'ils demandent, ou pour marquer le peu d'état que l'homme sage doit faire des biens que Dieu accorde même à ses ennemis. Au contraire, quand il les afflige, c'est, ou pour marquer la haine qu'il porte au péché, en réprimant les hommes scandaleux par des châtimens exemplaires, ou pour les redresser et rétablir par une peine forcée, l'ordre où ils n'ont pas voulu se remettre par une pénitence volontaire, ou pour faire connaître qu'il est le Seigneur et le Maître, punissant les uns avec rigueur, laissant les autres dans une espèce d'impunité, de peur que, s'il n'en punissait aucun,

ou ne crût qu'il ne voit pas, ou qu'il ne règle pas les choses humaines, ou que s'il les punissait tous, on ne crût qu'il ne réserve rien à son dernier jugement, et qu'il ne reste rien à souffrir après cette vie. C'est ainsi que raisonne saint Augustin.

Mais lorsque Dieu afflige les justes, c'est pour les éprouver et pour les purifier par leurs afflictions, qui sont différentes de celles des autres, dans leur nature, dans leurs effets, dans leur durée. Dans leur nature, parce que les unes sont *des jugements d'épreuve que Dieu exerce comme un Père tendre et charitable, qui corrige ses enfants*; et que les autres sont *des jugements de condamnation, qu'il exerce comme un juge ou un roi sévère, qui examine et qui condamne des rebelles et des criminels* (Sap., XI, 11), ce sont les paroles du Sage. Dans les effets, parce que les souffrances ne produisent dans le cœur des méchants, que l'endurcissement et le désespoir; au lieu que dans l'esprit des bons, elles produisent des fruits dignes de pénitence : elles fortifient leur foi, elles éprouvent leur charité, elles exercent leur patience, elles excitent leur dévotion, elles les renvoient à Dieu et les détachent du monde par le dégoût salutaire qu'elles leur en donnent; elles les tiennent dans une sainte soumission à ses volontés, et dans une heureuse dépendance de sa grâce. Enfin dans la durée, elles sont pour les méchants des préludes de leurs malheurs, et des commencements de leur enfer (I Cor., IV) : au lieu qu'elles sont pour les bons des sources de consolations intérieures; et que, selon l'Apôtre, quelque courtes et quelque légères qu'elles soient, elles opèrent en nous un poids éternel d'une gloire solide et infinie.

Cela supposé, je dis, que Dieu éprouve les véritables chrétiens par la tribulation et qu'il reconnaît par là ceux qui l'aiment. Rien ne découvre tant les véritables amis que le malheur et l'adversité; comme l'homme est porté naturellement à s'aimer soi-même, et à rapporter tout à soi, il est difficile de juger s'il aime de bonne foi, quand il peut espérer ou tirer quelque fruit de son amitié. Vous le savez, messieurs. Le monde est plein de ces âmes intéressées, qui regardant au bonheur plus qu'au mérite, et ne suivant l'honnête qu'autant qu'il est joint avec l'utile, ne font semblant de vouloir du bien qu'à ceux de qui ils en attendent, et ne s'attachent qu'à ceux qui prospèrent; comme ces oiseaux de passage, qui ne s'arrêtent en nos climats qu'autant que l'air en est doux et tempéré, et qui s'envolent aussitôt que l'hiver approche. Ces hommes infidèles ne font cas que des amitiés qui peuvent leur être avantageuses, et les fuient dès qu'elles sont inutiles ou incommodes. Vous perdez leur estime, dès que vous perdez votre fortune; vous leur devenez indifférent, dès que vous deviendrez malheureux, et ils vous méconnaîtront dans la misère, comme ils vous avaient adoré dans la faveur; semblables à ces Samaritains, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui se di-

saient amis et alliés des Israélites, tant que ce peuple était honoré ou victorieux, et renonçaient au nom et à l'alliance dès qu'Israël était vaincu ou menacé de quelque malheur. Nous tenons à peu près la même conduite à l'égard de Dieu, dit saint Augustin. Nous voulons qu'il nous prévienne de toutes ses bénédictions; et comme nous sommes charnels, nous nous contenterions des temporelles. Au lieu d'accommoder nos volontés, qui sont presque toujours injustes et déréglées, à la sienne qui est toujours équitable; nous voulons accommoder la sienne aux nôtres. Nous le prions, mais c'est lorsqu'une pressante nécessité nous sollicite à l'invoquer. Nous nous réjouissons en lui, mais c'est lorsqu'il nous favorise et qu'il nous console. Nous bénissons sa miséricorde et sa bonté, mais il faut pour cela qu'il bénisse nos désirs et nos entreprises. Cette piété m'est suspecte et me paraît intéressée. Pour faire connaître à Dieu que je l'aime, il faut montrer que je l'aime gratuitement, et je ne puis le montrer, que dans le temps de l'adversité et des afflictions de la vie.

On peut aimer Dieu dans les biens qu'il nous fait, ou dans les maux qu'il nous envoie. Recevoir avec joie les bienfaits, c'est le mouvement naturel de l'esprit et du cœur humain; mais acquiescer avec soumission à des ordres qui répugnent à nos inclinations et à notre goût, ce ne peut être que l'effet de cette charité *qui souffre tout, qui espère tout, qui supporte tout* (I Cor., XIII). Il est juste d'aimer Dieu quand il nous fait part de ses dons; mais il est difficile de juger si on l'aime avec la pureté et le désintéressement nécessaires, lorsque tout succède et réussit selon nos désirs. Qui sait si c'est nous qui voulons ce que Dieu fait, ou si c'est Dieu qui fait ce que nous voulons? Qui sait si c'est sa providence qui nous touche ou notre amour-propre qui nous flatte? qui jugera si notre cœur est plus sensible à la jouissance du bien qu'il reçoit, qu'à la bonté de celui qui le donne; et si nous ne disons pas, comme disaient autrefois ces hommes intéressés dans un prophète : *Dieu soit loué, parce que nous sommes devenus riches* (Zach., X)? S'il était moins bienfaisant lui serions-nous aussi soumis? et lui offririons-nous notre encens d'aussi bon cœur, s'il ne nous donnait lui-même ses biens libéralement? Il y a sujet de douter si c'est pour Dieu, ou si c'est pour nous, que nous le servons. Nous ne connaissons pas nous-mêmes les dispositions de nos propres cœurs et nous pouvons nous appliquer ces paroles que le démon disait de Job : *Est-ce gratuitement que nous craignons Dieu* (Job, I)?

Mais louer Dieu dans l'adversité, lui être fidèle lorsqu'il nous afflige, adorer sa volonté lorsqu'elle est contraire à la nôtre et lui dire comme Jésus-Christ : *Non pas comme je veux, mais comme vous voulez* (Marc., XIV); c'est la preuve la plus certaine d'une fidélité constante. La nature n'y peut avoir aucune part, parce qu'elle répugne à souffrir dans toutes ses parties; l'amour-propre ne s'y peut mêler, parce que rien n'y peut flatter

sa délicatesse. C'est donc la seule charité qui agit dans les afflictions et dans les peines. Quelles sources, chrétiens, vous ouvrez-vous, de consolations spirituelles ? Vous traînez des jours languissants, et vous sentez affaiblir les restes chancelants d'une santé désespérée. Si votre patience ne s'affaiblit point ; si malgré vos afflictions, vous offrez sans cesse ce reste de vie au Seigneur, vous l'aimez et vous devez attendre de lui la couronne de justice qu'il a promise à ceux qui l'aiment.

Vous faites depuis longtemps un plan de fortune honnête, proportionné à votre esprit et à votre état, pour établir votre repos sans troubler celui des autres ; l'affaire est prête à réussir, un ami ne vous y sert pas, un envieux y met obstacle ; si vous pardonnez chrétiennement le tort qu'on vous fait ; si vous vous remettez sans murmure dans cet état de médiocrité, dont vous étiez près de sortir ; si vous adorez avec respect la Providence qui vous y retient ; croyez-moi, votre charité est éprouvée, et votre vertu a de quoi vous consoler de votre malheur. Vous avez un fils qui fait tout votre soin et toute votre espérance : Dieu vous l'a donné, et vous l'avez élevé dans sa crainte ; il est déjà l'exemple de ceux de son âge, et vous le regardez comme devant être l'honneur de votre maison et l'appui de votre vieillesse ; la mort vous le ravit, peut-être même entre vos bras. Si vous donnez de justes bornes à votre douleur ; si vous en faites un sacrifice volontaire ; et si, malgré tous les sentiments de la chair et du sang, vous adorez la main invisible qui vous blesse, jetez-vous au pied des autels, rendez à Dieu des actions de grâces, vous êtes assuré que vous l'aimez.

Non-seulement l'adversité nous éprouve à l'égard de Dieu, elle nous éprouve encore à l'égard de nous-mêmes, en nous faisant connaître ce que nous avons de défauts, ou ce que nous avons de vertu. Elle fait l'essai de notre lâcheté ou de notre courage, dans les actions difficiles. L'homme, selon saint Augustin, est un composé de grandeur et de bassesse. D'un côté il retient encore au fond de son cœur un instinct secret de la noblesse de sa création et de sa première origine, qui l'entretient dans sa présomption et dans son orgueil ; de l'autre, il ressent en lui-même les effets d'une corruption naturelle, qui le porte au mal presque malgré lui ; et qui le jette dans l'abattement et le désespoir. Ces deux retours qu'il fait sur lui-même, lui donnent des sentiments bien différents de sa condition et de son état. Tantôt il croit tout pouvoir, et il présume de ses forces ; tantôt il sent qu'il ne peut rien, et, gémissant sous le poids de sa faiblesse, il se perd dans les grandes entreprises, et succombe même dans les petites. Dieu, par l'adversité nous tire de ces deux états dangereux. Il nous fait sentir notre faiblesse, et il nous humilie ; il nous fait sentir le pouvoir de sa grâce, et il nous console. Tel se croyait détaché des biens du monde, qui vient à connaître par la dou-

leur qu'il a de les perdre, le plaisir qu'il avait de les posséder ; tel se croyait capable de tout souffrir pour la religion, qui renonce à tous les devoirs de la piété, par la seule crainte qu'il a du reproche d'un homme mondain, ou de la raillerie d'un libertin. C'est alors que se découvre en nous-mêmes le fonds de corruption qui réside en nous. Mais c'est alors aussi que l'esprit se manifeste, lorsqu'il réprime nos vengeances, lorsqu'il rallume nos tiédeurs, lorsqu'il nous encourage dans nos craintes, lorsqu'il nous inspire dans nos incertitudes, lorsqu'il nous assiste dans nos tentations, lorsqu'il nous fortifie dans nos douleurs, et qu'il nous fait dire avec l'Apôtre, que *notre vertu se perfectionne dans l'infirmité, et que nous ne sommes jamais plus forts que lorsque nous sommes infirmes* (II Cor., XII).

Ce sont, sire, les grâces que Dieu vous fait, lorsqu'il vous donne, dans vos malheurs, la tranquillité de la soumission, et le mérite de la constance. Les rois sont les images de la grandeur et de la majesté de Dieu. Vous l'êtes, sire ; mais vous voulez porter encore le caractère de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ. On a souvent loué cette partie de votre courage, qui vous a fait vaincre vos ennemis ; et nous louons encore plus celle qui vous porte à leur pardonner. Vous avez su monter sur le trône, et y soutenir les droits de celui par qui vous régniez ; et ce qui vous est plus glorieux, vous avez su même en descendre, pour la gloire de Jésus-Christ et pour la défense de son Eglise. Vous n'avez pas cru que ce fût assez pour votre zèle, de consacrer par vos vertus les couronnes que vous portiez, vous les avez jetées aux pieds de l'Agneau, à l'exemple de ces rois de l'Apocalypse ; et comme si c'était peu pour votre zèle d'être l'appui et le protecteur de la religion, vous avez voulu en être encore la victime. Nous vous voyons tous les jours avec admiration, aux pieds des autels, renouveler ce sacrifice, recueilli en vous-même ; plus digne de respect sous ces voiles de l'humiliation, que dans tout l'éclat de votre puissance ; et plus grand, lorsque, prosterné devant Dieu, vous méditez sa sainte loi, que lorsqu'au milieu de votre gloire, vous donniez la loi vous-même à vos peuples. Après avoir rendu à Dieu de si grands hommages et donné au monde de si grands exemples, veuille le Seigneur que vous serviez avec tant de fidélité, vous rendre les couronnes qui vous sont dues, et que vous méritiez de porter sur la terre, et vous préparer celle que vous porterez un jour dans l'éternité que je vous souhaite. *Au nom du Père, et du Fils, etc.*



SERMON XXV.

Prêché à l'ouverture des États de Languedoc, dans l'église cathédrale de Nîmes, l'an 1688.

Fraternitatem diligite, Deum time, Regem honorificate.

Aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi. (Épître de St. Pierre, chap. II).

Monseigneur (1), à quel dessein, messieurs, êtes-vous appelés ici, et quelle pensez-vous que soit la fin de vos assemblées? Est-ce pour suivre sans réflexion les lois et les coutumes du pays, et pour donner au public un spectacle pompeux de cérémonies ecclésiastiques et séculières? est-ce pour imposer à votre gré un tribut, que la nécessité des temps contraint d'exiger, et que votre affection rend volontaire? est-ce pour exercer votre autorité, en tenant en suspens les craintes et les espérances d'une province attentive, dont vous réglez les intérêts? est-ce pour se revoir tous les ans, et soulager, par les douceurs d'une société polie et nombreuse, l'ennui d'un triste séjour de province? est-ce pour étaler ce que le monde a de grandeur et de vanité aux yeux d'un peuple humilié par ses disgrâces? est-ce pour recueillir le fruit de vos soins et de vos travaux politiques?

Ames chrétiennes, votre foi vous élève sans doute au-dessus de ces vues humaines et intéressées. L'Esprit-Saint que vous invoquez pour attirer ses bons conseils et ses inspirations salutaires (2); cette foule de saints pontifes qui viennent de porter ou de suivre l'arche de la nouvelle alliance, versant ses bénédictions dans l'enceinte de nos murailles (3); ce temple où s'exhale l'encens de vos oraisons; cette chaire, où vous m'ordonnez d'annoncer aujourd'hui les vérités évangéliques; cette hostie pure et sans tache prête à immoler sur l'autel, pour purifier vos cœurs et vos consciences; ce vénérable silence qui accompagne les saints mystères, et tout ce pieux appareil du redoutable sacrifice, me font voir que vous travaillez non-seulement au bien public, mais encore à la sanctification de vos âmes, et que le soin de votre salut vous touche plus que celui de vos affaires.

Je viens donc recueillir ici nos devoirs envers le prochain, envers Dieu, envers le prince. Dispensez-moi, messieurs, de louer en ce lieu, que Dieu remplit tout entier de sa majesté, des hommes qu'on ne saurait assez louer, en tout autre. Je m'attache aux règles de mon ministère. L'encens qu'on prend sur les autels ne doit brûler que pour le Seigneur. Devant le trône de l'Agneau, il ne se chantait qu'un cantique; et quoiqu'il fût environné d'une troupe de grandes âmes, dont les vertus étaient non-seulement con-

nues, mais couronnées; on n'y disait que ces paroles: *Salut, honneur, vertu, gloire à Dieu et à l'Agneau*. Prions-le qu'il règle nos pensées, qu'il épure nos intentions, et qu'il répande sur nous ses lumières et ses grâces par l'intercession de la Vierge qui en fut remplie, quand l'ange lui dit: *Ave, Maria*.

C'est une maxime constante dans la morale chrétienne, qu'en tout ce que nous faisons, *Dieu doit trouver sa gloire* (I *Petr.*, IV). Dans les affaires mêmes temporelles, il faut agir par des principes et des motifs spirituels. Au travers des choses visibles, il faut voir et comprendre les choses invisibles de Dieu, et le chrétien et le citoyen étant unis et inséparables dans le royaume de Jésus-Christ, comme remarque saint Augustin, il doit consacrer ses actions, du moins par ses intentions, et ramener les usages du monde aux fins de la religion. Vous le savez, messieurs, l'Eglise et l'Etat roulent sous les lois d'une Providence commune. La même main toute-puissante soutient les trônes et les autels; le même Esprit de vérité qui dit à Pierre: *Je bâtirai sur toi mon Eglise, et les portes d'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (Matth., XVI); a dit à David: *J'affermirai ton règne* (II *Reg.*, I,) malgré les efforts de tes ennemis. La royauté et le sacerdoce s'entretiennent par de mutuelles correspondances; et quoique ces deux puissances dans le gouvernement ne doivent jamais entreprendre l'une sur l'autre, dans les actions, elles doivent être mêlées, afin qu'à mesure que la prudence règle le repos public, la charité sanctifie et procure la félicité éternelle. C'est dans cette vue que je viens vous représenter vos obligations chrétiennes, et vous montrer que vous devez assister dans vos assemblées, 1° avec un esprit de charité et de compassion pour vos frères; 2° avec un esprit de crainte à l'égard de Dieu; 3° avec un esprit de soumission pour le roi. Voilà tout le sujet de ce discours si vous m'honorez de vos attentions.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne recommande rien tant dans ses Ecritures, que la miséricorde et la compassion pour les pauvres et pour les malheureux. Tantôt il en fait un commandement: *Exercez votre miséricorde et vos compassions, chacun envers vos frères* (Zach., VII); fondé sur ce qu'ayant une nature commune, susceptible des mêmes peines, exposée aux mêmes périls, sujette aux mêmes faiblesses, nous devons ressentir les misères et les infirmités les uns des autres; sur ce qu'étant entrés dans un même corps de religion, régénérés par les mêmes eaux du baptême, consacrés par les mêmes onctions, nourris du même corps et du même sang de Jésus-Christ, et animés de son même esprit, nous devons ce respect à la religion, de nous assister mutuellement, et de communiquer aux nécessités des saints (Rom., XII), comme nous avons communiqué à leur sanctification et aux grâces que Dieu leur a faites. Tantôt il en fait une béatitude évangélique (Matth., V). Quoi de

(1) L'évêque célébrant pontificalement.

(2) La messe du Saint-Esprit.

(3) La procession du saint sacrement.

plus heureux en effet que d'expier ses péchés par un sacrifice facile de quelque peu de bien périssable, et d'attirer l'amour et la tendresse de Dieu même par celle que nous aurons pour nos frères? Mais en même temps, il en fait une condition nécessaire pour le salut, déclarant qu'il n'assistera que ceux qui assistent les autres, et qu'il n'exercera point de miséricorde qu'avec ceux qui l'auront exercée envers leurs frères; munissant ainsi, dit saint Léon, l'autorité du précepte, de la menace du châtiement et de la vue de la récompense; et, se proposant lui-même comme la forme de ce qu'il commande, et comme le prix de celui qui l'exécute.

Or, si la charité et la compassion pour les peuples est une vertu toujours nécessaire, parce que les sujets de l'exercer sont continuels, combien davantage doit-elle l'être en ce temps où le torrent des passions humaines semble inonder et couvrir toute la face de la terre; où le flambeau de la discorde s'allume de toutes parts, où se forme un orage presque universel, que Dieu seul, à qui les flots et les vents obéissent, pourra calmer; où les princes les plus pieux aiment mieux troubler le repos d'Israël que d'éteindre la race des Amalécites; où la religion même semble se liguier avec la haine, l'envie et la fureur de nos adversaires; et où nous voyons tant de mains ennemies qui nous menacent; et, le dirai-je, hélas! une main paternelle qui nous frappe (*Innocent XI*)?

Il est vrai que les nations ont beau frémir et méditer des choses vaines, que les puissances ont beau s'assembler contre l'oint du Seigneur, que celui qui habite dans les cieux se jouera d'eux et de leurs desseins. Mais qui ne sait que les guerres les plus heureuses ne laissent pas d'être funestes, et que les victoires ne s'achètent ordinairement que par la perte des soldats et par l'indigence des peuples, c'est-à-dire par la vie des uns et des autres. Je dois donc vous dire aujourd'hui avec le Prophète : *Apprenez quel est le bien, et ce que Dieu demande de vous; rendre au prochain ce qui lui est dû et s'attacher d'affection et de désir aux exercices de piété et aux emplois de miséricorde, et marcher devant Dieu avec crainte (Mich., VI); de n'avoir pas pu remplir sur ce sujet tous les devoirs et toutes les lois de la charité.*

Le caractère que donne l'apôtre saint Paul à ceux qui sont chargés du soin de quelque administration publique, c'est la sollicitude (*Rom., XXII*), un esprit soigneux et une application vive et fidèle à remplir tous les offices de leur état, parce que Dieu qui est l'auteur de leur vocation, est le juge de leur conduite, et qu'ils ont un compte à rendre à sa justice de ce qui leur a été commis par sa Providence. Or, messieurs, il y a deux ministères, l'un dans l'Eglise, l'autre dans l'Etat; l'un religieux, et l'autre civil, qui sont plus importants et plus redoutables que tous les autres : l'un est la charge du salut des âmes, l'autre est la charge du bien pu-

blic; l'un dispense les trésors du ciel, qui sont le sang, la grâce et les souffrances de Jésus-Christ le Sauveur des hommes; l'autre dispense ceux de la terre, je veux dire le sang de la veuve et de l'orphelin, les fruits du travail et de la sueur des pauvres, qui sont les images de Jésus-Christ sur la terre. Quelle innocence et quelle pureté de cœur ne doit-on pas avoir dans l'un et dans l'autre de ces ministères?

Mais je m'arrête à ce dernier, et je dis qu'il n'y a rien de si sacré dans la république que ce sang du peuple qui va, pour ainsi dire, couler jusque dans les veines de l'Etat, pour lui donner la force de soutenir le faix de la guerre; qu'il n'y a rien de si précieux que ces richesses publiques qui, levées dans les provinces par petites portions, passent de main en main et vont s'accumuler auprès du trône, comme l'héritage de l'empire, pour servir à l'exécution des desseins utiles et glorieux à la couronne; qu'il faut par conséquent n'y toucher qu'avec respect, et ne lever de ce bien public qu'autant qu'il convient à la nécessité publique.

L'Ecriture sainte nous ordonne, tantôt de traiter les pauvres avec équité et avec justice (*Psal., LXXI*), et de ne leur point imposer de fardeau qui soit difficile à porter; de les ménager comme la prunelle de l'œil, et d'ouvrir nos entrailles à ces malheureux, qui n'ont reçu de la substance de ce monde qu'autant qu'il en faut pour prolonger une vie, ou plutôt une patience qui leur est à charge, et que la Providence divine semble avoir abandonnés à la miséricorde des hommes (*Eccli., VII et XXXIV*). Tantôt elle nous commande d'avoir pitié de ces mercenaires, qui n'ont que leurs mains pour leur héritage, et qui, vivant de leur travail, dont on leur fait souvent, par d'injustes retards, mendier et presque acheter le salaire, usent leurs corps en les fatiguant, et paient à la lettre la peine du premier péché, en mangeant leur pain à la sueur de leur front et de leur visage. Tantôt elle nous avertit qu'il faut honorer l'agriculture et ceux qui l'exercent, comme les restes de l'innocence de nos premiers pères qui, portant le poids du jour et de la chaleur, loin des vices que le commerce du monde inspire, passent leur vie dans la pauvreté et nous procurent l'abondance (*Eccli., VII*).

C'est dans cette vue que, par une charité tendre et prudente, vous entrez dans les intérêts et dans les besoins de cette province, qui se soutient et s'affaiblit aussi par son zèle. C'est à vous à prendre en main la balance du sanctuaire, pour peser ce que la nécessité exige, et ce que la charité demande, ce que vous devez à César comme tributaires de sa puissance, et ce que vous devez à Dieu comme redevables à sa justice; ce que la raison veut que vous laissiez à la commodité des particuliers, ce que la politique veut que vous destiniez au salut public. C'est à vous qui venez ici, comme ces hommes sages et désintéressés, recon-

nus tels chacun dans leur tribu, que Moïse choisit autrefois pour régler les affaires d'Israël (*Deut.*, I); c'est à vous, dis-je, à discerner la cause du pauvre, à ménager le sang du peuple, pour ainsi dire, goutte à goutte, à proportionner ses devoirs, non pas à ses désirs qui sont infinis, mais au peu de force qui lui reste; à rendre le joug qu'il porte aussi aisé, s'il se peut, qu'il est volontaire, et à compatir du moins aux peines que leur soumission n'empêche pas de sentir et que les conjonctures fatales du temps ne vous permettent pas de lui épargner.

Car la charité doit être sensible et compatissante, pour être sincère et véritable. Job se glorifiait que la compassion était née avec lui, et croissait avec lui dès son enfance (*Job*, XXXI). Soit que ce fût la bonté de son naturel, soit que ce fût un pressentiment de ses misères à venir, plus il voyait de malheureux et plus son cœur s'attendrissait sur les malheurs. Dieu nous commande par son prophète la miséricorde et les compassions. Il suppose que nous avons plusieurs espèces de tendresse, et plusieurs cœurs pour le prochain, soit pour assister les nécessiteux, soit pour soutenir ceux qui pourraient le devenir; soit pour consoler les affligés, soit pour secourir les infirmes; car la charité, dit saint Augustin, est susceptible de toutes sortes de passions. Pour les disgrâces et les souffrances d'autrui, elle a ses troubles et ses inquiétudes. Pour les dangers qu'elle prévoit, elle a ses appréhensions et ses craintes. Pour les misères qu'elle connaît, elle a ses chagrins et ses tristesses; et comme la grâce de Dieu a plusieurs formes pour guérir nos faiblesses et nos infirmités spirituelles, la charité de Dieu a différentes miséricordes pour compatir à toutes les peines et à toutes les afflictions temporelles.

Outre cette tendresse de nature et de religion, il y a encore une charité de patrie, et, pour ainsi dire, de province, qui doit vous unir plus étroitement pour le bien des peuples qui sont commis à vos soins, et dont vous avez les fortunes entre les mains. Jésus-Christ même a bien voulu se prévaloir de cette considération. Lorsqu'un peuple infini, entraîné par l'attrait de ses vérités et par la force de sa parole, après l'avoir suivi trois jours dans le désert, était tombé dans la disette et presque dans la défaillance, à qui s'adresse-t-il pour les assister? Non pas à Pierre, quoiqu'il eût reconnu son zèle et qu'il eût éprouvé son amour: non pas à Jean, quoiqu'il l'honorât de son amitié et qu'il le remplît de ses lumières, mais à Philippe. La raison de cette préférence c'est, disent quelques Pères, que Philippe était de la même contrée, et qu'il était à croire qu'étant né sous un même ciel, ayant été nourri dans la même terre, ayant respiré le même air, l'humanité de la nature se joignant à la charité de la patrie, il s'intéresserait plus vivement à les secourir.

Mais que dis-je, messieurs, veux-je, en

vous inspirant cet amour tendre pour les peuples, refroidir dans vos cœurs ce zèle ardent que vous avez pour le salut de l'Etat et pour la gloire de votre prince? A Dieu ne plaise que j'arrête de si saintes et de si louables intentions! Je sais qu'il faut lui aider par des contributions, même abondantes, à soutenir le poids d'une couronne contre laquelle, quoique vainement, s'élèvent tant de nations conjurées; je sais que chacun doit au salut public une portion de son héritage, que nous appartenons à la patrie, et que c'est être ménager que d'être libéral en cette occasion; je sais que la nécessité de nous défendre de nos ennemis touche plus le roi que le plaisir qu'il a d'en triompher; qu'il en coûte plus à son cœur de nous demander ces secours extraordinaires qu'il n'en coûte au nôtre de l'accorder; qu'il ne se sert du bien et de la vie de ses sujets, que pour la conservation de ses sujets mêmes, et qu'il ramasse près de lui toutes les forces de son peuple, comme le cœur attaqué attire à soi le sang des autres membres pour le salut de tout le corps.

Je dis seulement qu'il faut, pour être charitable, connaître les nécessités du prochain et en être touché quand on les connaît. Vous ne pouvez les ignorer, messieurs: combien de sortes de malheureux s'offrent à vos yeux dans le cours de vos assemblées? combien de sollicitations et de prières pour préparer les voies du cœur et pour le rendre secourable? combien de pauvretés que la honte voudrait couvrir et que la souffrance force à produire? Votre âme s'amollit-elle, s'endurcit-elle à la vue de tant de pitoyables objets? On vous représente tous les ans que la province est languissante, que ses charges augmentent et que ses forces diminuent, que nos villes ne sont plus ni si riches, ni si peuplées, que leurs habitants ont perdu non-seulement leurs biens, mais encore leur industrie; que ceux qui faisaient des aumônes particulières sont à la charge des charités publiques, qu'après plusieurs années stériles, il en vient à peine une, qui ne répond pas encore aux espérances qu'elle avait données. Il est à craindre qu'à force d'ouïr de telles plaintes, vous n'en soyez moins touchés, que ces tristes vérités ne passent pour des exagérations officieuses, et que vous n'écoutez ces relations comme des restes d'une ancienne liberté et des privilèges de la coutume.

Il faut du moins être émus de compassion et pouvoir dire avec le saint homme Job: *Je pleurais autrefois sur celui qui était affligé; et mon âme était tendre et compatissante envers le pauvre (Job, XXX, 25).* La théologie nous enseigne qu'en Dieu il y a une miséricorde d'effet ou d'action par laquelle il soulage nos peines, il guérit nos infirmités, il pardonne nos fautes, il donne ses grâces, qui sont les effets de son infinie charité, mais qu'il n'a point cette miséricorde de tendresse et d'affection. Comme il est le centre du repos et de la paix, il n'est pas sujet à nos émotions, il ne s'attriste point, il ne compatit

point, il ne s'afflige point à la vue de nos misères ; mais depuis que Dieu s'est fait homme, il a acquis une miséricorde de pitié et de compassion (*Marc.*, VIII), il s'est attendri sur le peuple, il a pleuré sur Jérusalem (*Luc.*, X), il s'est ému et troublé sur le Lazare (*Joan.*, XI) ; et c'est avec raison que l'Apôtre nous avertit que *nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités* (*Hebr.*, IV), et que nous avons droit de lui dire avec le prophète Isaïe : *Où est, Seigneur, la multitude de vos entrailles* (*Isa.*, LXIII, 15) ? L'homme au contraire a naturellement le sentiment de pitié, mais il n'a pas le pouvoir du secours ; il est infirme avec les infirmes, et il ne saurait guérir leur infirmité ; il est faible avec les faibles, et il ne saurait fortifier leur faiblesse ; il est attendri sur les malheureux, et il ne saurait réparer leur malheur. Mais étant uni à Dieu en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, non-seulement il est capable de compassion, il devient encore capable de secours.

Ainsi, messieurs, votre compassion doit être effective. L'Ecriture sainte condamne la dureté de ceux qui, pourvus des biens et de la substance de ce monde, ferment leurs entrailles au malheureux, pour l'abandonner à son indigence et à son malheur. Elle condamne aussi la charité imparfaite de ceux qui, par les sentiments naturels d'une pitié infructueuse et passagère, renferment, pour ainsi dire, les pauvres dans leurs entrailles, sans se mettre en peine de les soulager au dehors par les consolations et par les assistances nécessaires. La miséricorde, dit saint Augustin, ne se contente pas de plaindre, elle aime encore à secourir. La tendresse n'est rien, si elle n'est suivie du bienfait ; et, comme il n'est pas permis de retenir en injustice la vérité dans son esprit, lorsqu'il s'agit d'instruire et d'éclairer les ignorants, il n'est pas aussi permis de retenir en injustice la charité dans notre cœur, lorsqu'il est temps de secourir des misérables.

Peut-être direz-vous, messieurs, qu'il y a trop de plaintes et trop de besoins ; que c'est au public à s'intéresser pour le public, et que la province a des fonds suffisants pour tous ceux qui lui demandent ses assistances. Elle ne gémit déjà que trop sous le poids des charges et des tribulations publiques, cette malheureuse province ; voulez-vous la charger encore des obligations que Dieu vous impose, au lieu de contribuer de vos propres biens dans les nécessités qui vous sont connues ? Que ne souffrez-vous donc qu'elle réduise, ou pourquoi ne réduisez-vous vous-mêmes en aumônes les avantages qu'elle vous fait ? Ne savez-vous d'autres moyens d'assister les pauvres que celui d'appauvrir ceux qui ne le sont pas encore ? Donnez, donnez de votre abondance.

Dieu ne se paye pas du fond de ces charités étrangères ; il nous commande dans l'Ecriture de *l'honorer de notre substance* (*Prov.*, III). Il veut que nos victimes soient choisies dans nos troupeaux, et que nos miséricordes soient formées dans notre sein. Il rejette ces

aumônes que la justice reproché à la charité, qui causent de nouvelles misères, en assistant les misérables, et qui, réjouissant les uns à cause du bien qu'on leur fait, affligent les autres à cause du bien qu'on leur ôte. Il faut, dit saint Grégoire, se dépouiller d'une partie de ce qu'on possède, ne point donner par charité ce qu'on arrache par violence, et faire enfin des œuvres de miséricorde pour racheter ses péchés, et ne pas commettre des péchés, pour faire ensuite des œuvres de miséricorde.

Que si vous trouvez que vos biens ne suffisent pas pour des usages charitables, ménagez-les avec prudence, retranchez un peu de ce luxe qui fait trembler vos créanciers et qui ruine votre famille : cherchez plutôt à vous rendre utile qu'à paraître agréable aux yeux de vos frères, et qu'une sainte simplicité vous fasse épargner pour eux ce qu'une ingénieuse vanité vous fait trouver mille moyens de dissiper. Retranchez un peu de ce jeu où l'âme flottant entre le désir, l'espérance et la crainte, est souvent également agitée, et par les passions qu'elle ressent au dedans, et par celles qu'elle veut cacher au dehors. Songez que vous abusez en jouant des dons de Dieu, pour en faire le jouet des hommes, que vous sacrifiez à la fortune les bienfaits de sa Providence, et que vous perdez tout ensemble ; et le temps qu'il vous a donné pour acquérir l'éternité, et le bien qu'il vous a donné pour exercer ses miséricordes. Enfin, craignez Dieu, c'est la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand nous parlons de la crainte de Dieu, messieurs, nous n'entendons pas cette crainte basse et servile, qui fait qu'on fuit devant sa face, qu'on tremble au seul nom de ses jugements, et qu'on ne marche dans ses voies que lorsqu'on y est comme entraîné par l'appréhension et par les menaces de sa justice. Cette crainte est quelquefois nécessaire : *Seigneur, percez ma chair de votre crainte*, disait le roi-prophète (*Psal.* CXVIII). C'est la première disposition que Dieu introduit dans une âme ; c'est la brèche par laquelle il entre par une heureuse violence dans les cœurs les plus endurcis : *S'il n'y a point de crainte*, dit saint Augustin, *par où entrera la charité* (*Psal.* XXI, 24) ? Un pécheur ne parviendra jamais à l'amour ; il jouira sans trouble et paisiblement du fruit de ses pernicieuses délices ; il vieillira dans ses mauvaises habitudes, et n'étant point touché de la justice de Dieu, il mourra sans regret et sans repentir, pour être l'objet éternel de sa vengeance.

Mais il y a une crainte louable, sainte, qui demeure jusqu'à la fin des siècles, qui nous apprend à *louer et à aimer celui que nous craignons* ; qui ne se plairait pas au péché, quand on lui promettait l'impunité, qui est produite par la foi ; qui s'attache à la justice, et qui, mêlée de sollicitude et de confiance, inspire l'humilité, invite à la prière, prévient les tentations et excite la vigilance. La charité et la crainte sont deux motifs et deux

principes de nos actions : l'une a plus de noblesse, et l'autre plus de sûreté. L'une rassemble les vertus, l'autre éloigne et chasse les vices ; l'une s'établit dans le cœur, l'autre en garde les avenues. La charité règne dans l'âme, et la crainte au dehors veille au repos de la charité, et la met à couvert des insultes de la convoitise.

Craindre Dieu, aimer Dieu, c'est donc le culte et la religion de toutes sortes de chrétiens. L'Esprit divin commande ces deux vertus indifféremment ; il dit aux pécheurs : *Aimez le Seigneur* ; il dit aux justes : *Craignez le Seigneur*, pour marquer qu'il faut à l'amour de l'inquiétude, qu'il faut à la crainte de la confiance, et que ce mélange est le caractère de la sagesse et de la piété chrétienne. Abraham posa sa tente et dressa un autel au Seigneur, entre Béthel et Haï, comme il est rapporté dans la Genèse (*Gen.*, XII), qui signifient l'amour et la crainte, pour nous apprendre que nous devons fonder notre salut sur les confins, pour ainsi dire, de ces deux vertus ; et pourquoi pensez-vous que Dieu ait si souvent ordonné, dans l'ancienne loi, que pour l'expiation des péchés, on lui offrit des tourterelles ? Manquait-il d'oiseaux plus nobles et plus dignes de lui être sacrifiés ? des aigles qui volent jusqu'au ciel, qui, d'un intrépide regard, vont braver le soleil et ses lumières, auraient été des victimes plus convenables à l'humiliation du pécheur et à la majesté de Dieu. Pourquoi choisir des tourterelles qui errent deux à deux dans les solitudes, qui s'envolent au moindre bruit, qui gémissent de leur absence ? C'est, dit Clément Alexandrin, que ces oiseaux timides et fidèles sont le symbole de la crainte que l'homme doit avoir après le péché et de l'amour qu'il doit avoir pour celui qui le lui pardonne.

Mais qu'il est difficile de garder ce tempérament ! Les uns ont une confiance sans crainte, et ce sont les présomptueux, les autres une crainte sans confiance, et ce sont les faibles. Les premiers sont ceux qui se flattent toujours, et qui se reposent de leur salut sur la miséricorde de Dieu, non par une espérance qui naisse de la charité, mais par la bonne opinion d'eux-mêmes, produite par l'amour-propre. Ils se croient avancés dans la perfection et s'évanouissent dans leurs pensées. Ils ne veulent nourrir leur dévotion que de consolations et d'espérances. La considération de la mort, des jugements, de l'éternité, sont pour eux des méditations trop grossières. Il leur faut des spiritualités plus délicates : ils envisagent Dieu comme Père, et ils croient n'avoir rien à faire avec lui comme Juge. Sur ce prétexte, ils s'établissent dans une fausse paix, et se repaissent des idées d'une miséricorde imaginaire. Comme ils ne sont pas touchés de Dieu, ils tombent dans des relâchements insensibles, et disant toujours qu'il faut aimer Dieu, non-seulement ils ne l'aiment pas, mais encore ils se dispensent de le craindre.

Les seconds sont ceux qui ne font le bien que par nécessité et avec tristesse, comme parle

l'Apôtre (*II Cor.*, IX.). Une des plus grandes tentations, dit saint Augustin, n'est pas celle des plaisirs, c'est plutôt celle de la crainte, parce que cette crainte nous empêche d'entrer dans les voies de la vertu, où nous trouverions des douceurs qui nous feraient mépriser celles du monde. De là vient qu'on regarde la dévotion comme une source d'amertume, qu'on se scandalise des gens de bien, dès que leur gaieté paraît au dehors, qu'on prend leur recueillement et leur modestie pour mélancolie. De là vient qu'on ramasse toutes les austérités de la religion pour s'en faire des difficultés, et qu'on aime même à entendre prêcher des maximes sévères qu'on n'a garde de pratiquer.

Grâces à Jésus-Christ, nous sommes en un temps, où non-seulement on souffre, mais encore on aime la vérité, et où un prédicateur serait écouté peu favorablement, s'il affaiblissait les règles de la religion, et s'il trahissait l'honneur de son ministère. Mais pourquoi se plaît-on tant à une morale sévère ? Est-ce pour se proposer des idées de perfection qu'on ait quelque dessein de suivre ? est-ce pour s'animer et pour confondre sa lâcheté par l'image de cette ancienne et pure vertu, qui régnait au temps de nos pères ? Est-ce pour entretenir l'humilité par la disproportion qu'il y a entre notre relâchement et leur ferveur dans la pratique de l'Evangile ? Non, non, c'est pour avoir le plaisir d'entendre une doctrine de perfection à laquelle on ne se croit pas obligé ; c'est pour justifier sa paresse par un prétexte d'impuissance, et pour se faire dans son esprit et dans son cœur une frayeur, ou, pour mieux dire, un désespoir volontaire de la vertu. Craignez le Seigneur, dit saint Augustin, mais espérez en sa miséricorde : voyez la perfection de sa loi, mais attendez de lui le secours nécessaire pour l'accomplir, et pensez que vous vous réjouirez en lui.

Ce n'est pas, messieurs, que sa crainte ne doive être la règle de nos actions ; l'Ecriture sainte nous en fournit trois motifs : la puissance de Dieu, la science de Dieu et la justice de Dieu. La puissance de Dieu. *Qui est-ce qui ne vous craindra point, ô souverain Maître des nations ?* disait le prophète (*Jerem.*, X). Celui qui voit d'un coup d'œil le monde de l'un à l'autre bout, disait le saint homme Job, qui pèse les vents et suspend les eaux avec poids et avec mesure, voulut parler à l'homme, lorsqu'il réglait d'une main toute-puissante le cours de la nature, et qu'il donnait la loi aux pluies, aux foudres et aux tempêtes ; et que lui dit-il : *Il dit à l'homme : Voilà que la crainte de Dieu est la véritable sagesse* (*Job.*, XXVIII). Vous qui, par votre faste et par votre orgueil, semblez vouloir marcher sur la tête des autres hommes ; vous, qui absorbez le bien des particuliers par des prêts usuraires et par des extorsions violentes ; vous qui savez prendre les conjonctures du temps et des affaires pour troubler le repos des gens de bien par des procès soutenus à force

d'argent, et pour dépouiller d'anciennes familles de leurs biens héréditaires, pour en faire des dots ou des titres honorables à la vôtre; écoutez, c'est Dieu qui parle : *La crainte du Seigneur est la véritable sagesse. Ne vous flattez pas de vos autorités injustes et usurpées : respectez la puissance de Dieu, et humiliez-vous sous sa main toute-puissante, si vous êtes sages.*

Le second motif de la crainte, c'est la science de Dieu, qui connaît tout, qui se trouve présent à tout. C'est la doctrine de saint Paul dans son Epître aux Corinthiens, lorsque, après avoir parlé de la sévérité des jugements de Dieu, et de cette équité souveraine par laquelle il examinera le mérite de nos actions, et rendra à chacun selon ses œuvres, il conclut en ces termes : *Connais-sant, comme nous faisons, l'importance de craindre Dieu, nous tâchons d'y porter les hommes ; et quelle raison pressante leur dit-il pour les persuader : C'est que nous sommes exposés à la connaissance et à la vue de Dieu (II Cor., V, 11). Ne savez-vous pas, dit le Sage, que ses yeux sont plus lumineux que le soleil, qu'ils pénètrent dans les voies des hommes, dans la profondeur de l'abîme et dans les parties les plus cachées et les plus secrètes du cœur (Eccli., XXIII, 28).*

Il voit ces injustices qu'on cache avec tant de soin et sous tant de voiles. Il lit dans le cœur ces haines secrètes qu'on couvre sous tant d'apparences de civilités affectées. Il découvre dans les plus sombres replis de la conscience ces intérêts vifs, mais imperceptibles, qui, comme d'invisibles ressorts, font mouvoir, pour ainsi dire, la machine des passions et des affaires humaines. Il entend ces médisances qu'on n'ose débiter en public et qu'on répand à l'oreille et dans le sein d'un ami, contre les gens de bien et contre les oints du Seigneur même. Il comprend toute la malice de ces railleries qui renferment tout le poison de l'esprit, et qui sont d'autant plus cruelles qu'elles sont plus délicates et plus ingénieuses. Il est présent à ces assemblées, où l'on conspire contre le bien des particuliers ou du public. Craignez donc, messieurs, ce Dieu juge et témoin de vos actions, et, selon l'expression du Prophète, gardez-vous de provoquer les yeux de sa majesté (Isa., XXX). Il ne dit pas le cœur, mais les yeux; pour marquer la crainte qu'on doit avoir d'offenser ce Dieu toujours présent et toujours juste.

Le troisième motif de notre crainte, c'est sa justice. Il serait inutile de vous montrer ici combien elle est terrible dans ses menaces, exacte dans ses recherches, sévère dans ses jugements, rigoureuse dans ses punitions. Qui ne sait que la peine est inséparable du péché, que l'ordre et la discipline universelle demandent que ceux qui s'en éloignent soient redressés; que cependant l'affreuse image des supplices n'arrête pas le débordement de l'iniquité; qu'un roi de Babylone ayant fait allumer une fournaise, tous les peuples tremblants fléchirent les genoux devant l'idole; et que Dieu ayant al-

lumé des feux éternels, trouve si peu d'adorateurs? Je me contente de vous dire que si quelqu'un doit craindre cette justice, ce sont ceux qui ont en main l'intérêt des peuples et qui disposent du bien des pauvres et des orphelins : *Dieu tout-puissant est auprès d'eux, et il jugera leur cause, dit l'Ecriture (Prov., XXIII, 11).*

Il y a une grande erreur dans le monde, c'est qu'on fait moins de scrupule de disposer des deniers publics que de ceux des particuliers; cependant c'est le sang et la substance du peuple, c'est la sueur de leur visage. Je le redis, le bien des riches est souvent le fruit de leurs injustices. Le commerce et le trafic des villes est l'œuvre de l'homme, mais le bien de la campagne est l'œuvre de Dieu, et le bien du pauvre peuple est un bien sacré; ce sont des hommes conformes à Jésus-Christ, parce qu'ils souffrent, dépendants de Dieu, parce qu'ils vivent de sa providence, patients par profession, doux et modestes par bienséance, et humbles par nécessité.

Cependant, messieurs, quoique nous ayons tant et de si grands sujets de craindre, la crainte de Dieu dont nous devons être touchés est-elle sans cesse devant nos yeux? Ne nous arrive-t-il point comme à Jonas? Dieu l'envoie, il refuse, il fuit, il s'embarque, l'orage gronde, les flots s'élèvent, le ciel tonne, il est endormi, on l'éveille, on lui demande : *Qui es-tu? quel est ton métier?* Il répond : *Je suis Hébreu de nation, et je crains Dieu de profession (Jon., I)*; cependant il était fugitif et rebelle aux ordres de Dieu. Que je demande à chacun de nous : *Qui êtes-vous? Je suis chrétien.* — Que faites-vous? *Je crains Dieu* : et cela, dans le temps que nous nous éloignons de Dieu, que nous nous abandonnons aux tempêtes de ce monde, et que nous désobéissons à ses lois. Voulez-vous connaître si vous craignez Dieu, jugez-en par ces règles de l'Ecriture.

D'où vient que vous laissez vivre dans vos cœurs ces passions enracinées, ces péchés secrets, ces restes de vengeances cachées, ces mauvaises joies qu'y répand le mauvais commerce du siècle, ces injustices que vous méditez ou que vous faites? Ne savez-vous pas que *la crainte de Dieu chasse le péché (Eccli., I, 27)*? D'où vient que vous vivez dans une sollicitude continuelle, inquiets, avides, empressés, courant après le faux brillant d'une fortune imaginaire, après l'appât de quelque sordide intérêt. Vous ne pensez pas que le Seigneur veille sur vous, et que rien ne manque à ceux qui le craignent (Psal. XXXIII). D'où vient cette instabilité, cette faiblesse de vos résolutions et de vos désirs, cette longue suite de chutes et de rechutes, votre conscience qui vous sollicite, votre cupidité qui vous entraîne, la voix de Dieu qui vous appelle, et le monde qui vous retient? *Si la crainte de Dieu ne vous soutient pas, votre maison sera renversée (Eccli., XXVII, 4).* D'où vient que vous êtes prudents en vous-mêmes, que vous raisonnez sur le précepte, que vous cher-

chez des adoucissements et des excuses à vos péchés? Vous avez oublié ce conseil du Sage : *Ne vous confiez point en votre sagesse, craignez Dieu* (Prov., III, 7). D'où vient que vous menez une vie oisive, des jours vides de bonnes œuvres, de conversation en conversation, de visite en visite, possédant votre âme en vain, et perdant le trésor spirituel des grâces que Dieu vous présente? Vous ne craignez pas Dieu : *Celui qui craint Dieu fera le bien* (Eccli., XV, 1). Pourquoi n'avez-vous pas la paix dans vos consciences, d'où vient que votre cœur est agité, que le monde y verse ses amertumes, que vous gémissiez sous le poids des tribulations domestiques? *La crainte du Seigneur ne réjouit-elle pas le cœur* (Eccli., I)? Voilà les effets salutaires de cette crainte : le troisième conseil de l'Apôtre, c'est d'honorer le roi.

TROISIÈME PARTIE.

N'attendez pas, messieurs, que je vous représente ici les besoins de l'État, le mérite du prince, les devoirs des sujets qu'on vous a dignement expliqués, et que votre cœur équitable et fidèle vous fait sentir et vous persuade plus fortement que nos paroles. Je n'ai qu'à me renfermer dans les bornes que la religion m'a prescrites. Vous savez que ces hommes que la providence de Dieu a choisis, pour prendre sous lui la conduite de l'univers, et que sa main toute-puissante a placés, comme parle l'Écriture, sur la tête des autres hommes; vous savez, dis-je, que les rois ont trois qualités, qui les distinguent et qui les rendent vénérables. Un caractère qui les autorise, une onction qui les sanctifie, une puissance qui les fait craindre. Ce caractère, c'est-à-dire la dignité de leur vocation et de leur office, les rend nos supérieurs et nos maîtres; cette onction, qui est comme un mélange de royauté et de sacerdoce, les rend les pères de leurs sujets (Psal. LXXXI, 6; Isa., XLV, 1). Ce glaive ou ce droit de punir les méchants et de récompenser les bons, les rend les juges et les protecteurs des peuples (Rom., XIII, 4). Il faut donc honorer en eux cette souveraine grandeur par le respect et l'obéissance; reconnaître cette bonté par l'amour et par l'assistance dans les besoins, et nous soumettre à cette puissance par la fidélité et par la crainte de sa justice.

L'Apôtre nous ordonne de les honorer, non-seulement par un sentiment extérieur de vénération et de respect, mais encore par un principe intérieur et de conscience et de religion (Rom., XIII). Le rang qu'ils tiennent, le titre qu'ils portent, le Dieu qu'ils représentent, doivent porter à cette révérence de cœur et d'affection, de parole et d'œuvres. Loin d'ici, ceux qui osent médire de leurs actions ou donner un mauvais sens à leur conduite, ceux qui veulent pénétrer leurs desseins et lever d'une main téméraire le voile dont ils veulent couvrir leurs secrets, ceux qui se donnent en eux-mêmes la liberté d'affaiblir la gloire de leurs vertus ou de leurs succès, par des préventions qu'ils

étouffent même dans leurs pensées, l'Esprit de Dieu les juge et les condamne dans l'Écriture.

Ce respect doit être accompagné d'amour. La tendresse d'enfant et de citoyen est due à celui qui est le père commun du peuple. Toute l'affection que le sang et la nature inspirent pour la patrie, doit se ramasser en celui qui en est le chef et le défenseur. La charité du christianisme qui fait aimer dans le prochain les traits et la ressemblance du Créateur, en doit faire aimer dans les rois l'image visible et vivante. Je sais que je parle à des cœurs français, les plus fidèles cœurs du monde, et que je leur parle d'un roi le plus aimable de tous les rois. Cet amour doit être aussi une source de fidélité, d'obéissance et de crainte. *Que toute âme soit soumise aux puissances* (Rom., XIII); c'est Dieu qui parle par la bouche de son Apôtre. Esprits de factions et de révolte, sujets inquiets et remuants s'il y en a, écoutez. La raison, c'est que toute puissance vient de Dieu, et que résister aux ordonnances des princes, c'est résister à celles de Dieu même. Abraham impose à ses serviteurs le joug inespéré de la circoncision, religion à eux inconnue, ils s'y soumettent et le subissent sans murmurer. Si tu fais mal, crains le prince; il est le ministre de la colère de Dieu contre les coupables (Ibid.). Dieu donna à Josué un air de grandeur et de majesté aux yeux d'Israël, et ils le craignirent.

C'est de là qu'on conclut le devoir des tributs et des assistances qu'on doit aux princes, lorsqu'ils sont obligés de prendre les armes pour la défense de leur peuple. Il faut qu'il y ait une communication de secours entre les sujets et les souverains, afin qu'ils soient liés ensemble, les uns par la protection, les autres par la reconnaissance (Rom., XIII); que la puissance des rois soit tempérée par le besoin qu'ils ont des peuples, et que l'obéissance et la dépendance des peuples soient adoucies par le besoin que les rois ont de leurs biens et de leurs services. Laissons donc à part ces hommes plaintifs qui disent toujours : *Malheur, malheur* (Deut., XXVI); ou comme les Israélites dans Babylone : *On nous surcharge*. Ils ne regardent ni les nécessités du temps, ni le bon usage des finances, ni la fortune de l'État, ni le soutien de la religion; ils se font un chagrin de la gloire même du royaume et ne regardent jamais ce qu'on acquiert, mais ce qu'il en coûte. D'où viennent ces murmures? c'est que nous n'allons pas jusqu'à l'autorité de Dieu, qui confirme celle du prince. Nous nous arrêtons à l'image au lieu de passer à l'original. De ces choses que la foi peut rendre divines, nous n'en prenons que ce qui nous paraît d'humain. Nous vivons et nous agissons en politiques, non pas en chrétiens. Au lieu de monter à l'ordre de Dieu, nous descendons à nos inclinations perverses, et nous prenons, non pas le conseil du Seigneur, mais celui de notre avarice. Les âmes vraiment chrétiennes ne regardent que l'ordre de Dieu, et toute la puissance des hom-

mes étant subordonnée à la sienne, elles écoutent la voix de ceux qui sont en autorité, comme la voix de Dieu même, et leur obéissent, non pas par la crainte du châtimement, mais par le devoir de la conscience et par une préparation continuelle du cœur, qui naît d'une foi simple et d'une religion sincère.

Mais le plus juste et le plus important de nos devoirs à l'égard des rois, c'est de faire des vœux et des prières au ciel pour eux. Cette pratique est plus ancienne que l'Evangile : *Priez, mes frères*, disait le Prophète, *écrivant au peuple captif dans Babylone, priez pour la vie du roi et pour la vie du roi son fils, afin que leurs jours soient comme les jours du ciel sur la terre, que nous vivions sous leur ombre, que nous les servions longtemps et que nous trouvions grâce devant leurs yeux* (Baruch, I). Saint Paul nous a prescrit la forme que nous tenons dans son Epître à Timothée. *Je vous conjure*, dit-il, *de faire des supplications, des prières, des actions de grâces pour les rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous puissions vivre paisiblement en toute piété et chasteté*. Il ajoute : *Cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur* (I Tim., II). Tous les anciens Pères font mention de cette prière, et Tertullien nous en marque presque les termes. Nous prions, dit-il, tous incessamment pour les empereurs, leur souhaitant une longue vie, un heureux empire, une maison assurée de puissantes armées, un conseil fidèle, un peuple bon et soumis, toute la terre paisible et tout ce qu'un homme ou un empereur ont coutume de désirer. Telle est encore la conduite de l'Eglise. Quel temple ne retentit pas du nom de Louis et des vœux que l'on fait pour lui ? Les prêtres chantent le cantique, les peuples répondent ; tout s'intéresse pour la vie et pour le salut de nos rois, et nous nous souvenons avec plaisir de ces temps heureux où les papes (Innoc. IV, Léon X), reconnaissant combien la vie et la prospérité des rois de France étaient importantes pour la tranquillité et pour la gloire de l'Eglise, ont ordonné pour eux des prières en particulier, et récompensé même de certaines indulgences ceux qui s'acquittaient d'un office de piété si utile à toute la chrétienté et si agréable au saint-siège.

Si cette obligation est commune pour tous les rois, combien est-elle pressante pour Louis le Grand, de qui dépend le salut et la félicité du royaume ; un roi, plus noble par son courage et par sa piété, que par sa dignité et par sa naissance, qui d'un de ses regards dissipe le mal, selon les termes de l'Ecriture (Prov., XX), et remet l'ordre et la discipline ; qui détruit le vice par ses lois et rétablit la vertu par ses exemples ; qui procure à ses sujets non-seulement les biens temporels, mais encore les richesses spirituelles, la vérité et la religion ; qui modère ses passions et qui aime mieux souffrir une injustice que de la commettre ; qui fait la guerre par nécessité et la paix par modération et par sagesse ; qui sait retenir dans le

cours de sa fortune victorieuse ce que nul autre n'eût pu arrêter, son cœur et sa gloire ; qui voit tout, qui règle tout, qui achève tout, et qui n'est heureux dans l'événement que parce qu'il est juste dans l'entreprise.

Ecoutez donc, Seigneur, ce que nous demandons aujourd'hui pour lui. Vous l'avez assisté dans tous ses desseins et vous avez été pour lui, tantôt le Dieu de la paix et tantôt le Dieu des armées, joignant en lui par votre grâce, la gloire de David à la prospérité de Salomon. Rendez à son bras cette vertu dont ses ennemis ont si souvent éprouvé la force ; renouez le fil des victoires que sa bonté et l'amour de son peuple lui avait fait rompre ; humiliez ces têtes superbes qui sacrifient à leur énorme ambition et leur honneur et leur conscience ; donnez au roi votre jugement pour former la foudre, et votre justice au fils du roi pour l'aller porter, comme il vient de faire, aux lieux destinés à sa vengeance. Mais que dis-je, mon Dieu, et quel zèle me fait oublier la charité ? Répandez plutôt sur nous vos grandes miséricordes, calmez ces orages qui menacent toute la terre, faites que la justice et la paix s'entrebaisent, que l'onction de vos parfums descende de la tête jusqu'au cœur d'Aaron ; donnez-lui des entrailles de père, qui s'émouvent à la vue de ses enfants armés les uns contre les autres, ou, si vous voulez punir encore le monde chrétien par les horreurs de cette guerre, faites, Seigneur, que notre monarque, après avoir vaincu quelques années, force encore une fois toute l'Europe à vivre en paix, afin que de cette tranquillité passagère nous entrions à celle qui sera éternelle, que je vous souhaite. *Au nom du Père et du Fils, etc.*

SERMON XXVI.

Prêché à l'ouverture des Etats du Languedoc à Montpellier, l'an 1691.

Ne dicas quid putas causæ est, quod priora tempora meliora fieri quam nunc sunt : stulta enim est hujusmodi interrogatio.

Ne dites pas : d'où vient que les temps passés ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui ; car cette demande n'est pas raisonnable (l'Ecclesiaste, chap. VII).

Monseigneur (1), il n'y a rien de si ordinaire dans les raisonnements et dans les entretiens du monde en un temps de tribulation comme le nôtre, que cette plainte qu'on y fait que notre siècle est malheureux, qu'il ne nous reste plus aucun vestige de l'abondance et de la tranquillité de nos pères, que la nature empire tous les jours et que le monde s'affaiblit et se ressent, pour ainsi dire, de sa vieillesse. On allègue l'intempérie des saisons, les stérilités de la terre, les horreurs d'une guerre sanglante et universelle, les intérêts des particuliers nécessairement sacrifiés au bien public, les subsides et les tributs proportionnés au besoin d'un Etat qui se soutient de tous côtés contre la fureur et l'envie, les armées qui ruinent, les combats qui désolent, les victoires mêmes qui coûtent cher.

L'évêque officiant.

Dans cette vue, on se dégoûte du présent, on se préoccupe du passé, on murmure contre les ordres de la Providence, on tombe dans *cette tristesse du siècle*, qui, selon l'Apôtre, *opère la mort* (II Cor., VII), en étouffant la piété; on s'attache d'autant plus aux biens du monde qu'on sent qu'ils diminuent et qu'ils nous échappent; et, parce que les temps sont mauvais, on se persuade insensiblement qu'il est difficile d'être bon. Les temps ne sont bons ou méchants qu'à proportion que nous sommes justes ou injustes. Ce sont nos vices ou nos vertus, dit saint Jérôme, qui font les temps heureux ou malheureux. Ainsi ne nous plaignons pas que les premiers temps ont été meilleurs que les nôtres, plaignons-nous de ce que nous ne sommes pas nous-mêmes aussi bons que ceux qui ont vécu devant nous.

Encore, si l'on se plaignait que la charité se refroidit et que la corruption augmente. Il n'est que trop vrai que les vertus et les vérités sont diminuées par les enfants des hommes, que la religion même s'affaiblit et qu'il y a dans les mœurs, comme dans la nature, une défaillance d'esprit et de vie. Il n'est que trop vrai qu'il ne nous reste presque plus rien des premiers chrétiens que leur nom, que nous sommes leurs successeurs dans la foi, mais les déserteurs de leur discipline; que la vertu gémit sous l'iniquité dans le relâchement des siècles, que seize cents ans, qui sont écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, sont comme autant de degrés par lesquels nous sommes descendus de cette première perfection, et que nous voyons en nos jours ce que l'Evangile a prédit, que la foi est presque éteinte en Israël.

Mais ce n'est pas ce qui inquiète les gens du monde. Ils pensent à la misère, non pas à la malice des jours. S'ils gémissent dans les afflictions, ce n'est pas une douleur qui les porte à recourir à Dieu, mais une sensibilité mondaine qui leur fait regretter les plaisirs et les biens qu'ils perdent. Elevons nos esprits au-dessus de tous sentiments humains, et, recherchant dans les règles du christianisme, la nature et les causes des calamités publiques et des afflictions particulières de ce temps, disons qu'elles viennent de ce que : 1° nous les avons attirées par nos péchés; 2° nous ne les adoucissons point par nos vertus; 3° nous ne les détournons point par nos prières.

Matière importante et digne de cette auguste compagnie assemblée pour les intérêts de la religion, pour la gloire du roi, pour le secours de l'état, pour le soulagement des peuples de cette province. Demandons à l'Esprit de Dieu les grâces qui nous sont nécessaires, par l'intercession de la Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur, c'est une vérité répandue dans les saintes Ecritures, que nos péchés sont la cause de tous les maux qui nous arrivent en cette vie. Dieu s'est érigé un tribunal de correction au milieu de la nature, où il exerce sur les pécheurs ses jugements tem-

porels et ses justices passagères, pour les ramener et pour les punir. C'est de là que, découvrant les iniquités qui s'élèvent de nos consciences comme autant de malignes et sombres vapeurs qu'il assemble dans sa colère, et dont il forme ces tristes nuages qui portent les foudres, les grêles, les vents contagieux, les inondations et les sécheresses, dit Tertullien, c'est de là, dis-je, qu'il verse sur les nations ingrates et criminelles le calice de son indignation et de sa colère.

J'ai commencé de te frapper sur tes péchés, dit-il par un de ses prophètes, *tu sèmeras, et tu ne moissonneras point; tu presseras l'olive, et l'huile n'en coulera pas* (Mich., VI, 13). Qui est-ce qui allume les guerres contre Jacob, qui est-ce qui désole Israël? *n'est-ce pas le Seigneur que nous avons offensé* (Isa., XLII)? *Ne te flatte pas d'une innocence imaginaire, je te ferai sentir que tu es pécheur*, par les *châtiments que j'exercerai sur toi*, dit-il par un autre (Jerem., XXX). Ce qui fait dire à saint Chrysostome : On parle de tant de calamités, il n'y en a qu'une qui soit véritable, c'est le péché. Dans les autres maux, il y entre beaucoup d'imagination, dans le péché tout est réel. Les autres maux peuvent produire des biens, mais le péché ne peut produire que des maux. C'est une calamité qui est la source de toutes les calamités et de toutes les afflictions qui nous arrivent, et qui sont des châtiments salutaires que Dieu nous envoie.

Il en use ainsi pour plusieurs raisons. La première, c'est que le péché vient de l'attachement, l'attachement vient du plaisir. Il y a dans le péché un plaisir des sens qu'on appelle volupté, un plaisir de l'esprit, qui est satisfaction et joie. Sa punition naturelle est l'affliction et la douleur. Il est juste que le pécheur soit redressé et qu'il sente qu'il est dur et amer d'avoir abandonné le Seigneur, dit Jérémie (Jerem., II, 19).

La seconde raison, c'est que, dans l'ordre de la justice de Dieu, la peine et le péché sont deux choses inséparables. Cette verge miraculeuse de Moïse fut changée en serpent, et Moïse s'enfuit devant elle. Dieu fait en nous un prodige tout contraire; nos péchés, qui sont des serpents de l'engeance de celui qui séduisit nos premiers pères, se changent en verges pour nous frapper, et nous devons fuir devant eux, comme devant les autres de nos afflictions et de nos misères. Dès que nous manquons, nous sommes jugés. La discipline suit le péché, et comme la malice est la cause de la punition, la punition est la consommation de la malice.

La troisième raison, c'est qu'il est de la sagesse de Dieu d'arrêter par des châtiments extérieurs et sensibles l'impétuosité de nos passions. L'impunité les entretiendrait (I Reg., VII). La prospérité élève l'homme par l'orgueil, l'amollit par la volupté, l'appesantit par la paresse. Elle le porte à regarder les biens dont il jouit comme son unique partage, à s'endormir dans ses plaisirs, à mettre son amour et sa confiance dans l'incertitude des richesses. On ne compte ni sur Dieu ni

sur son salut, et l'on se renferme tout en soi-même. Qu'il est difficile d'être heureux et vertueux tout ensemble, et qu'il est vrai, ce que l'Esprit de Dieu nous enseigne dans ses Ecritures, que dans la paix et dans l'abondance on a peine à sauver son âme; que les lumières de la raison et de la foi s'obscureissent, et quelquefois même s'éteignent; que les voies de la vertu se rétrécissent, et que vivre dans les douceurs et dans les joies de ce monde, c'est se promener sur des piéges! Il faut donc, pour tirer l'homme de ces dangers, lui faire sentir les peines et les amertumes de la vie (*Job, XVIII*).

C'est la voie dont Dieu se sert pour arrêter le cours de nos convoitises. Le péché règnerait sans contradiction dans nos corps mortels, s'il n'était troublé par les inquiétudes salutaires que causent les disgrâces, les maladies, les guerres. Il faut dompter cet homme superbe; son orgueil monterait toujours, il marcherait sur la tête de tout le monde: un revers de fortune l'atterrit, la préférence d'un concurrent l'humilie, la perte d'un protecteur le décrédite. Ce mauvais riche amasse toujours et met toute sa confiance en ses richesses, terre sur terre, bien sur bien: un défaut de formalité, que des yeux ennemis et trop curieux auront découvert dans ses titres de possession; une dette de famille ensevelie dans l'oubli, que la vigilance d'un créancier aura fait revivre; le droit du prince, qui prévaut à celui des particuliers, l'affligeront et mettront malgré lui des bornes à son avarice. Ce sensuel court après l'objet de sa passion, son imagination flatte ses desirs, il brûle à plaisir dans son cœur l'encens qu'il offre à son idole; il déploie, pour arriver à ses fins, tout l'art de persuader et de séduire; et lorsqu'il se nourrit d'une malheureuse espérance, une infidélité imprévue lui fait sentir le poids de sa chaîne; une maladie de quelques jours lui fait trouver une Lia à la place de sa Rachel; une mort soudaine et cruelle rompt le charme qui le trompait, en lui enlevant un objet qu'il croyait inestimable par sa beauté et durable par sa jeunesse. C'est ainsi que Dieu arrête le cours de nos iniquités, et que, pour le bien de notre salut, il oppose au débordement du péché, comme des digues salutaires, les adversités et les déplaisirs de la vie.

La quatrième raison pour laquelle la punition temporelle suit le péché. *Le Seigneur l'a voulu*, dit Isaïe, *pour faire connaître la sainteté et la dignité de sa loi* (*Isa., XLII, 21*). Car, encore qu'elle soit non-seulement équitable, mais encore la souveraine équité, et qu'elle n'ait besoin d'être soutenue ni d'être justifiée par les punitions ou les récompenses de ceux qui l'observent ou qui l'abandonnent, toutefois il a été convenable d'y attacher des châtimens temporels, pour ôter le scandale que donnerait une licence impunie. On douterait et de la vérité du commandement, et de l'autorité du Dieu qui commande; on douterait de la fidélité de la loi dans ses promesses, si l'on ne la voyait fidèle dans ses menaces. C'est pour cela que l'E-

criture appelle si souvent les commandemens du Seigneur *des justices*, non-seulement parce qu'ils contiennent les obligations et qu'ils font le bonheur des justes, mais encore parce qu'ils attirent les jugemens de condamnation sur les pécheurs, je veux dire les peines et les tribulations de cette vie: en sorte que, n'ayant pas voulu rendre aux ordres de Dieu une obéissance volontaire, ils sont obligés de souffrir les châtimens de Dieu avec une patience forcée.

Tel est le sort des pécheurs, messieurs. Je sais bien que les bons sont souvent confondus avec les méchants. La peine est semblable, dit saint Augustin, mais la vertu ne l'est pas: les uns sont punis, et les autres sont éprouvés; les uns s'en prennent à Dieu par leurs murmures, les autres ont recours à Dieu par leurs prières. D'ailleurs, quoique les fidèles ne commettent pas de grands crimes, ils ne laissent pas de faire des fautes qu'il faut expier par quelques peines temporelles. Quels sont les cœurs où il n'y ait pas du moins quelques filets de cupidité, quelques intérêts cachés et imperceptibles, quelques affections légères et vagues, et toujours un peu désordonnées?

Ne voit-on pas, dans leur conduite, des irrégularités que la perfection de leur état et les grâces qu'ils ont reçues du ciel rendent punissables; des liaisons d'amitié, qui n'ont rien d'illicite, mais où la chair et le sang ont trop de part, et que Dieu se plaît quelquefois à rompre; un amour des biens de la terre, auxquels ils ne sont pas attachés par une avarice sordide, mais par je ne sais quelle chaîne de cupidité humaine? Comme ils avaient quelque plaisir à les posséder, il est bon qu'ils sentent l'amertume de les perdre. Enfin, une mauvaise dissimulation et de faibles condescendances pour les pécheurs, qui les ont empêchés de les reprendre, de les corriger et de les instruire, par crainte de les choquer ou par envie de gagner leurs bonnes grâces. Leur amour-propre leur a fait concevoir quelques desirs, leur infirmité leur a fait appréhender quelque dommage; ils se trouvent mêlés dans les nécessités de la vie, dans la société des péchés; il faut qu'ils soient dans la société des peines: ils grossissent au moins d'une portion de fragilités, cet amas de malices humaines, qui attirent les fléaux de Dieu, et qui produisent les calamités qu'il répand sur la terre.

Elles viennent donc de Dieu, et nos péchés en sont la cause; mais nous n'avons pas assez de foi pour connaître l'un, nous n'avons pas assez d'humilité pour avouer l'autre. A quoi impute-t-on ordinairement les maladies, les disettes, les guerres? Les uns à des causes fortuites, à je ne sais quels accidens que le sort fait naître. Ils consultent, comme les Philistins, s'ils sont frappés par hasard (*I Reg. VI*), au lieu de dire, comme le grand-prêtre Héli: *C'est le Seigneur* (*I Reg., IV*). Ils ne songent pas que les maux, comme les biens, viennent d'en haut; que tout répond à cette raison universelle et

souveraine, qui conduit le monde, et que le hasard, au langage de Salvien, n'a point de lieu dans le royaume de la Providence. Les autres s'en prennent à la nature et aux éléments, comme si le ciel se mouvait de lui-même, comme si votre colère, mon Dieu, était allumée dans les fleuves, et votre indignation dans la mer (*Habac.*, III). La plupart se plaignent des hommes, et ne veulent pas voir les péchés qu'ils ont commis, ni la main de Dieu qui les frappe.

Une fièvre brûlante vous enlève un fils, l'objet de votre tendresse et le soutien de votre famille : le peu de soin d'un domestique, l'imprudence d'un médecin, l'intempérance du malade, et je ne sais quelle vaine fatalité que vous appelez votre étoile, vous reviennent d'abord dans l'esprit. Ces biens mal acquis, dont vous vouliez grossir son héritage, cette funeste indulgence que vous aviez pour ses vanités et pour ses débauches, ces soins que vous preniez de le produire dans le monde, parmi les pièges qu'on tendait à son innocence, ce sacrifice que vous lui faisiez d'un cœur dont il fallait que Dieu fût le maître, ce sont les causes de votre douleur. Le Seigneur a brisé l'idole, et immolé cette victime de vos péchés à sa justice... Vous déplorez la perte d'un procès qui ruine pour toujours votre repos et votre fortune; vous accusez la préoccupation du juge, la sollicitation des amis, le crédit ou la surprise de vos parties, accusez-en ces injustices que l'avarice vous a fait faire, ces expédients que votre esprit vous a fournis, pour vous approprier le bien d'autrui, ces embûches que vous avez dressées à la veuve et à l'orphelin; ces prêts intéressés et usuraires, par lesquels vous ruiniez ceux que vous faisiez semblant d'obliger, ces procès enfin que vous avez faits à tant d'autres. La justice de Dieu vous a condamné à perdre ces biens que le jugement des hommes vous ôte.

Vous vous plaignez depuis longtemps que vos récoltes sont mauvaises, et vous dites : *La terre où nous marchons est de fer* (*Deut.*, XXIII); *le ciel qui est au-dessus de nous est d'airain* (*Ibid.*). Vous n'allez pas plus avant. Dites plutôt : Les années ont été bonnes, et nous n'en avons pas été meilleurs. Nous avons eu la substance de ce monde, et nous avons fermé les entrailles de notre miséricorde sur nos frères. Nous n'estimions que les bénédictions temporelles, la rosée du ciel et la graisse de la terre. Nous disions à notre âme : *Voilà beaucoup de bien, nos greniers sont remplis*, et nous en jouissions sans reconnaissance, nous en étions même plus grands pécheurs. Ces péchés ont ouvert ces trésors de neige et de grêle, dit Job, réservés pour la désolation des campagnes. Dieu vous a refusé ses pluies fertiles et salutaires. L'ingratitude pour le bienfaiteur lui a fait resserrer ses bienfaits, et la stérilité de vos champs vous reproche la stérilité de votre âme.

Que dirai-je de ces guerres qui font gémir aujourd'hui et qui ébranlent, pour ainsi dire,

toutes les parties de la terre? On en raisonne selon les règles de la prudence de la chair, non pas selon les règles du christianisme. On dit tous les jours : Otez une douzaine de politiques qui soufflent dans l'esprit des princes les haines, les ambitions, les jalousies et les vengeances; la paix est faite. Otez un homme qui sacrifie tout à ses intérêts, qui, par des ressorts secrets de religion et de politique, fait mouvoir cette redoutable machine de confédérations et de ligues, et se plaît de voir à ses pieds une troupe de souverains qu'il a rendus les confidents de son orgueil et les complices de son injustice. Otez cet obstacle au repos public, et tout se remettra dans l'ordre. On se trompe. Dieu n'ignore pas les moyens de calmer les troubles du monde. Quand les moments que sa Providence a marqués seront arrivés, il saura bien jeter au feu les verges dont il nous châtie. Que ne dit-on plutôt : Otez du monde ces péchés qui nous attirent ce fléau de Dieu, et le monde s'apaisera.

Quel siècle a jamais vu plus d'agitation, plus d'inhumanité, plus de carnage que le nôtre? La main de Dieu s'appesantit partout. *Il a tiré son épée sur toute chair, depuis le midi jusqu'au septentrion*, comme parle le Prophète (*Ezech.*, XXI), *afin que toute chair reconnaisse qu'il est le Seigneur. C'est ce glaive de la grande tuerie qui remplira les hommes d'étonnement, les fera sécher dans leur cœur, et multipliera les ruines* (*Ibid.*). La conséquence qu'on doit tirer, c'est que puisque les punitions sont si grandes, il faut bien que nos péchés le soient aussi.

Y eut-il jamais plus de corruption dans les mœurs, plus de luxe dans les habits, plus de chicane dans la justice, plus de fraude dans le commerce, plus de trahison dans les amitiés, plus d'infidélité dans les mariages, plus d'abus dans la dévotion, plus de tiédeur et d'indifférence dans le service divin, et dans les affaires du salut? On ne pense qu'à s'agrandir, à s'élever au-dessus de sa condition. Il s'est glissé une malheureuse émulation dans le monde, qui porte chacun à se distinguer des égaux, à s'égaliser aux plus élevés, à ne céder à personne. L'un pour acquérir une charge qui lui donnera du crédit, engage son bien et celui d'autrui, se sert de ses emprunts et de ses larcins, comme de degrés pour y monter; sans se mettre en peine si les créanciers qu'il amuse, ou les pauvres qu'il a dépouillés, meurent de faim et de misère. L'autre poursuit un mariage qui doit honorer sa famille; et pour élever un de ses enfants, il sacrifie tous les autres.

Y a-t-il rien de si commun dans le monde que l'envie? Si le ciel a versé quelque bénédiction sur une famille; si le travail et l'innocente industrie ont fait entrer quelque opulence dans la maison d'un homme sage; si l'on voit augmenter le bien d'une dame pieuse, qui sera peut-être le retranchement de sa vanité et le fruit de sa modestie; si le champ d'un voisin a rendu plus abondamment le prix de ses soins et de sa culture;

avec quel œil jaloux et malin regarde-t-on ces petites prospérités ? On s'en afflige, on en murmure; peu s'en faut qu'on n'accuse le ciel d'indiscrétion et d'injustice; et l'on fait du bonheur d'autrui, son étonnement et son supplice.

La médisance règne-t-elle moins ? On veut tout savoir, pour se donner la liberté de tout dire. On se fait une étude des mœurs et des personnes, pour avoir le plaisir de les décrier. On n'épargne ni le sacré, ni le profane, ni les vices, ni les vertus. Il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre, point de honte dans les familles qu'on ne révèle. Le bien qui se fait, on le néglige, et on l'ignore; pour le mal on le sait, et pour ainsi dire, on le devine. On juge mal, non-seulement des actions; mais encore des pensées et des intentions que Dieu semble s'être réservées; et le cœur de l'homme, tout invisible et tout impénétrable qu'il est, n'est pas à couvert des vues et des insultes des médisants. Chacun a sa méthode de médire : l'un porte rudement le coup mortel à la réputation de son frère, sans vouloir adoucir, ou couvrir du moins par pitié la pointe dont il le blesse. L'autre assaisonne son discours de quelque parole flatteuse. Le serpent tortueux qui se glisse à plis et replis ne pique pas plus finement. Ceux que retient l'honneur ou la conscience, écoutent du moins avec plaisir, et paient d'un souris malin et d'un air d'approbation plus médisant que la médisance même qu'ils écoutent.

Mais il s'est répandu un esprit d'irrégion parmi les chrétiens, qui nous attire les tribulations que nous ressentons. Je ne parle pas ici de ceux que le malheur de leur naissance avait séparés de l'Eglise, et que la piété du roi y a ramenés, qui flottent encore entre l'erreur et la vérité, dans des incertitudes de religion. Je parle de ceux qui sont nés dans la foi de nos sacrements et de nos mystères. Leur ferveur est si ralentie, qu'il n'y a presque plus de différence des uns aux autres. Jacob est devenu comme Esaü. Le peuple s'est multiplié, mais la joie ne s'est pas augmentée; et dans le peu de foi que nous voyons dans les anciens et dans les nouveaux, il semble que nous ayons perdu les uns, et que nous n'ayons pas gagné les autres. Les Eglises sont désertes, la parole de Dieu n'est plus écoutée, que selon le goût qu'on a pour ceux qui l'annoncent. Les sacrements ne sont presque plus fréquentés que par bienséance. On ne sait de nos mystères, qu'autant que la raison et la curiosité en demandent pour en douter; et souvent d'un ris dédaigneux et moqueur on se joue de la simplicité de ceux qui les croient. Après cela, demandez pourquoi les temps sont mauvais ? pourquoi les guerres, les maladies, le renversement des royaumes ? et je vous répondrai ce que vous devriez vous répondre vous-mêmes : Nous avons attiré ces maux par nos péchés, et nous ne les adoucissons pas par la soumission, par la foi, par la pénitence.

SECONDE PARTIE.

Il y a deux sortes de jugements que Dieu exerce sur la terre : les uns sont spirituels et invisibles; l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'obstination de la volonté, le dérèglement de nos affections, la brutalité de nos convoitises, et toutes ces autres punitions du péché, par le péché même. Les autres sont des jugements extérieurs et visibles; la perte ou la diminution des biens, les agitations ou les troubles de notre repos, les infirmités de l'esprit et du corps, la guerre au dehors, la crainte au dedans; les tribulations et les adversités que le péché cause, et qui doivent détruire le péché.

Mais quoiqu'ils viennent d'une même cause, ils produisent des effets différents : Les jugements intérieurs opèrent la justice de Dieu, les extérieurs opèrent sa miséricorde, les uns consomment l'iniquité, les autres invitent à la patience; les premiers sont des plaies qui vont au cœur, les seconds sont des plaies qui frappent les sens, comme celles de Job, et qui ne vont pas jusqu'à l'âme (*Job. II, 6*). Il y a encore cette différence : que les intérieurs ne font point de peine, et que les extérieurs affligent; et comme saint Grégoire disait autrefois, parlant des péchés du corps et des péchés de l'esprit, que les uns étaient d'un plus grand déshonneur, les autres d'une plus grande malice; disons aussi que les jugements spirituels sont plus dangereux et plus funestes, et que les jugements corporels sont plus sensibles et plus cuisants. Il faut donc les adoucir par la correction des mœurs et par l'exercice des vertus chrétiennes, en retournant à Dieu qui nous appelle à lui par les adversités particulières et publiques.

Je dis publiques, car comme il y a des jugements personnels et domestiques, il y en a de populaires et de nationaux : Dieu frappe Pharaon et toute l'Egypte; il ne décoche quelquefois qu'une seule flèche, et ne frappe qu'un seul pécheur; d'autres fois il lance la foudre sur plusieurs têtes coupables; il a des gouttes de fureur qu'il distille sur les particuliers; il a des trésors de colère qu'il répand sur toute la terre, selon la mesure de nos péchés et les desseins de sa providence. Il n'en est pas de lui comme des rois de ce monde, dit saint Augustin; quand une grande multitude se trouve enveloppée dans un même crime, il faut nécessairement laisser le crime impuni. Mais ni la qualité, ni le nombre ne mettent à couvert de la justice de Dieu; il commande quand il veut à l'épée, comme il est dit par son prophète, de faire le tour de la terre, et c'est par ces châtiments publics, aussi bien que par les particuliers qu'il nous effraie, et qu'il nous appelle, dit le même Père.

Il y a donc dans l'adversité et dans la tribulation deux choses : la peine de la présomption, par laquelle Dieu abaisse l'homme qui s'est élevé contre lui, et la grâce de la vocation par laquelle il ramène l'homme qui s'était éloigné de lui. Tantôt il nous appelle

par sa grâce, qui répand dans nos cœurs une étincelle de son amour, et fait luire sur nous un rayon de sa vérité. Mais ce sont des chaleurs et des clartés qui ne touchent que la superficie de l'âme; elles sont passagères et s'éteignent incontinent; elles sont spirituelles, et l'homme animal, selon l'Apôtre, ne conçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu.

Tantôt, il nous appelle par ses bienfaits, et veut nous attirer par les liens de la charité et de la reconnaissance, à la vue des récompenses qu'il nous promet, ou des dons qu'il nous distribue; mais nous recevons ses bénédictions, nous y sommes trop ou trop peu sensibles, l'ingratitude nous en dégoûte, ou la cupidité nous y attache; nous estimons les biens qui nous sont donnés, plus que celui qui nous les donne; et souvent nous faisons servir à nos passions, les grâces mêmes qu'il nous a faites pour son service et pour sa gloire; tantôt il nous appelle par sa parole et par la prédication de son Evangile. Mais on vient au sermon, ou par occasion, ou par curiosité, ou par coutume; on ne prend pas pour soi les vérités qu'on y entend; si l'on aime qu'un prédicateur fasse des images et des peintures des vices du temps, c'est pour juger dans son esprit, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. On met à couvert son péché par les malignes applications qu'on fait sur celui des autres, et l'on tourne en satires et en médisances secrètes, les remontrances de celui qui prédiche.

Mais la vocation par les afflictions est plus touchante à notre égard, parce qu'elle fait des impressions plus sensibles. Elle tient toute la nature corrompue dans un état de violence et de soumission; elle fait régner avec empire et avec autorité l'esprit sur la chair, la loi de Dieu sur la convoitise, et ceux qui n'ont pas été émus des inspirations lumineuses que vous leur envoyez, Seigneur, *marcheront à la lueur de vos flèches enflammées, et de votre épée foudroyante (Habac., III)*. La vocation et la reconnaissance des bienfaits devraient nous ramener à Dieu; mais où sont ces cœurs généreux qui se gagnent par cette voie? La vocation de la douleur est plus naturelle; on sent la main qui frappe plus vivement que celle qui caresse; il est naturel quand il arrive un châtement, d'en ôter la cause; de diminuer le poids du péché quand il nous accable; de chercher du soulagement et du repos qu'on peut trouver dans son innocence; de se faire un asile contre les troubles et les peines que Dieu nous envoie, des bonnes grâces de Dieu même, et d'apaiser par des humiliations un adversaire plus puissant que soi, au lieu de l'aggraver par de nouvelles offenses.

Enfin, la tribulation est une vocation plus efficace; elle porte sa pointe dans la chair, et souvent dans le fond de l'âme. Ce sont des vérités piquantes qui remuent un cœur, qui n'est point distrait par les plaisirs et qui n'est occupé que de ses peines. On les ressent, et l'on n'en voit que trop l'application

sur soi-même; de là devraient venir la soumission, la foi, la pénitence, et c'est de là que viennent les plaintes et les murmures; on ferme l'oreille à la voix du ciel; voilà Dieu, dit le Prophète, qui vous invite à venir à lui; voilà son peuple qui refuse, et *ils sont allés après leurs désirs et leurs convoitises (Jerem., VII)*. Cette sensibilité n'étant point adoucie par une foi vive et par une humble résignation, nous rend nos maux insupportables, quoique d'ailleurs ils soient légers et au-dessous de nos péchés.

Car, messieurs, quels sujets avez-vous de murmurer et de vous plaindre? Grâces au ciel, le fléau de Dieu n'a pas encore approché de vos tabernacles. Vous n'avez pas vu jusqu'ici ravager les terres que vous avez cultivées. Un barbare soldat ne vous a pas ravi l'espérance de votre récolte; vous n'avez pas vu vos moissons tomber sous des faux étrangères; il n'est passé d'autres troupes par vos campagnes, que celles qui marchaient pour votre défense, et vous n'avez presque senti nos guerres que par le bruit de nos victoires; celui qui commande dans cette province, en recule tous les ans les frontières pour en assurer le repos; et par sa valeur et par sa prudence, il nous défend de nos ennemis, comme par sa bonté il nous protège auprès du prince (1). Encore avez-vous pour veiller à vos intérêts, un cardinal si utile à l'Eglise par l'efficacité de ses suffrages; à l'Etat, par la sagesse de ses conseils; à cette province, par les fruits de sa protection et de sa charité paternelle (2). Vous avez vu de loin des villes et des campagnes fumantes, où le flambeau de la colère de Dieu allume ses justices, comme une lumière fatale pour effrayer les pécheurs. Ces troupes d'hommes errants, qui fuient devant la face de l'ennemi; qui trouvent à peine un asile où ils puissent traîner les misérables restes des combats et des incendies, et prolonger une vie plus amère que la mort même. Ces armées que les maladies ont rendues presque inutiles, à qui Dieu semble avoir lié les mains par des langueurs presque générales, rendant les soldats et les capitaines plus attentifs à conserver leur vie, qu'à l'ôter aux autres, et réduisant leur férocité à exercer eux-mêmes la patience. Touchés de ces malheurs étrangers, dites, non pas tristement : *Les jugements de Dieu sont sur nous*; mais avec actions de grâces : *Ce sont les miséricordes du Seigneur, que nous n'ayons pas été consumés comme eux (Thren., III)*.

Dieu proportionne ses jugements, non pas à notre péché, mais à notre faiblesse; il sait ce que nous pouvons endurer, et ne nous charge pas par-dessus nos forces. Saint Paul appelle nos afflictions des *tentations humaines (I Cor., X)*, non qu'elles ne viennent uniquement de Dieu, mais parce qu'il les proportionne aux infirmités des hommes, plutôt qu'à sa toute-puissance. Il fait à notre

(1) M. le maréchal duc de Noailles.

(2) M. le cardinal de Bonzy.

égard ce qu'il avait accoutumé de faire dans les purifications légales; ce qui pouvait souffrir le feu, comme les vases de métal, devait passer par le feu; ce qui ne le pouvait, devait passer par l'eau, comme les vaisseaux de bois et de terre (*Num.*, XXXI). Il nous purifie par les eaux amères des afflictions, et ne nous détruit pas par le feu dévorant de sa justice.

Quelle part avons-nous aux malheurs du temps? Des craintes, lorsque tant d'autres souffrent les peines; la désolation de quelques familles, lorsque des provinces entières pleurent; la diminution de vos biens, par les tributs et par les charges qu'on vous impose. Ne faut-il pas par des contributions même volontaires, vous intéresser au bien de l'Etat, et à l'honneur de la religion? J'avoue qu'il est dur aux sujets de fournir à l'orgueil et aux caprices d'un Roboam, la meilleure partie de leur substance; de s'appauvrir pour un Ezéchias, qui veut amasser des trésors pour éblouir les ambassadeurs étrangers, de la montre d'une vaine magnificence; de faciliter par des impôts excessifs leurs usurpations et leurs injustices, et devenir les instruments de leurs vanités ou de leurs vengeances; mais il est juste, sous un roi également sage et pieux de soutenir par des subsides volontaires, l'honneur et la majesté de l'empire. Ce n'est pas un présent qu'on fait au prince, c'est un secours qu'on donne au public. Chacun porte sa portion de la piété et de la charité commune, chacun achète, pour ainsi dire, sa sûreté; chacun dépose entre les mains du roi le prix de son sang et les gages de sa dépendance, surtout dans ces guerres où la religion est intéressée, où les dons que vous lui faites, ne sont pas tant des hommages d'affection et de justice, que des offrandes et des sacrifices de religion.

Je ne prétends pas ici, messieurs, dissimuler les maux que vous ressentez : je sais que les misères croissent tous les jours; qu'il n'y a presque plus de gaieté ni d'opulence dans les familles; qu'encore que les guerres soient éloignées, elles vous touchent par les biens qu'elles vous coûtent, et par les pertes que vous y faites; que les pères et les enfants s'y intéressent également, et qu'enfin pour les soutenir, les uns s'épuisent et les autres se sacrifient. J'avoue que les temps sont tristes, mais pour les adoucir, corrigez-vous de vos péchés; il est étrange que les tribulations dont vous vous plaignez ne vous rendent pas meilleurs; qu'un homme qui jouit paisiblement de ses richesses, et qui ne sait que faire de son argent, le répande en superfluités, et donne au jeu, au luxe, à la vanité une partie de ses revenus; toute l'autorité de la religion a peine à l'arrêter par ses remontrances et ses censures. Mais que des gens qui crient tous les jours que leurs maisons sont ruinées; qu'on ne peut plus, ni conserver, ni acquérir, ni même vivre, aient le même orgueil dans la diminution de leur fortune, et, dans la pauvreté, tous les vices de l'abondance; hélas!

dit saint Augustin : *Vous avez perdu le fruit de vos misères; vous êtes devenus misérables, et vous êtes demeurés méchants.*

Dieu n'a rien oublié pour nous attirer à lui par voie d'amour. Quels soins paternels n'a-t-il pas eus durant longtemps? Avec quelle prospérité a-t-il fait rouler votre commerce? Quelle était la splendeur de cette province, qu'on pouvait appeler avec le prophète, *la Princesse des provinces* (*Thren.*, I)? Rappelez en votre mémoire ces heureuses années où vous fournissiez à peine une petite portion de votre abondance; où vous faisiez vous-même votre sort, et où l'on mesurait vos dons gratuits par l'affection de votre cœur, non pas par la force de vos richesses. Souvenez-vous de ces années de paix, où toute la terre était dans un respectueux et calme silence, devant la grandeur et la majesté de Louis le Grand, contre qui la rage et l'envie n'avaient encore osé soulever l'univers, où vous jouissiez sans alarmes, des biens qu'il vous était facile d'acquérir, et que vous n'appréhendiez pas de perdre. Souvenez-vous de ces fertiles saisons, où sous votre ciel serein et benin, les moissons jaunissaient et surpassaient même l'espérance du laboureur. Tant de marques de la bonté de Dieu n'ont pu nous gagner : il emploie des remèdes plus efficaces, du moins plus rudes : des menaces, des craintes, des besoins pressants, des afflictions, des pertes, et nos péchés ne finissent pas; la ruine du monde est prête, disait saint Jérôme, et notre tête ne ploie point. Au lieu de profiter de nos punitions, nous en méritons toujours de nouvelles, nous ne les adoucissons point par la correction de nos mœurs, nous ne les détournons point par nos prières.

TROISIÈME PARTIE.

Comme nous sommes au Seigneur, soit qu'il nous humilie, ou qu'il nous élève, nous devons vivre dans une continuelle soumission et dépendance de sa grâce. Comme les jours d'adversité sont des jours où la tristesse nous abat et le monde nous abandonne, il faut prier, dit saint Jacques, et recourir à Dieu, qui toujours nous reçoit et nous console (*Jacob.*, V, 7). Comme nos péchés crient vers le ciel et sollicitent le Seigneur à la vengeance; il faut que nos prières crient aussi et sollicitent le Seigneur à la miséricorde. La prière est un hommage que nous rendons à Dieu, et une reconnaissance de sa grandeur et de sa puissance sur nous. C'est un secours toujours prêt dans nos besoins, contre les peines de nos péchés; c'est un rempart universel contre les tentations et les afflictions de cette vie; c'est le bouclier de notre paix et de notre salut; ce sont les titres que les saints Pères lui donnent.

C'est donc un moyen efficace pour corriger nos mœurs, pour obtenir les dons célestes et pour sortir de nos tribulations et de nos misères, mais c'est un moyen que nous négligeons, ou que nous rendons inutile. L'esprit de prière est presque éteint, et nous sommes du nombre de ceux dont parle un

prophète, qui ne pensent qu'aux peines qu'ils souffrent et aux passions qui les occupent, et qui s'endurcissent, parce qu'ils ne lèvent pas les mains au ciel dans la ferveur de leurs oraisons. Quel est l'état de la plupart des chrétiens dans le temps des tribulations? Ils ne cessent de se plaindre, mais ils ne pensent pas à se reconnaître; ils sont humiliés, mais ils n'en sont pas pour cela plus humbles; ils ont éprouvé tous les remèdes, et ne sont pas pour cela guéris. Tels étaient ces faux magnanimes qui, voyant que Dieu ruinait leurs maisons, disaient d'un air orgueilleux et mutin : *Les briques sont tombées, nous bâtirons de pierres de taille; nos sycomores sont coupés, et nous planterons des cèdres* (Isa., XI).

Tels sont la plupart des hommes : toujours humiliations, et toujours desseins nouveaux d'agrandissement et de fortune. Lorsque, par des changements imprévus et par des révolutions subites; ces projets qu'ils avaient conduits avec tant de peine viennent à tomber, ils s'endurcissent au lieu de s'humilier sous la main toute-puissante de Dieu; on les voit renouer le fil de leurs intrigues, que la providence de Dieu avait rompu; réveiller leurs passions par les obstacles qu'ils trouvent à les accomplir; souvent frappés, sans être sensibles; souvent trompés sans pourtant se désabuser, tirer de nouvelles forces de leurs espérances perdues et rallumer leur ambition des malheurs qui devaient l'éteindre. De là vient qu'ils n'ont pas recours à la prière : *Super quo propitius tibi esse potero* (Jerem., V)? dit Dieu au pécheur. Quelle bénédiction demandes-tu? quel pardon? Prie; j'ai excité la tempête, je l'apaiserai; mais tu es comme endormi au milieu de la mer, et tu diras : *On m'a frappé, et je ne l'ai pas senti* (Prov., XXIII).

En effet, conseillez-leur la pratique des bonnes œuvres : occupés des maux qu'ils souffrent, ils ne peuvent songer au bien qu'ils devraient faire. Exhorte-les à la prière, ils vous répondront, comme Aaron prêt à offrir le sacrifice après la mort de ses deux fils : A quoi peut-on penser qu'à ses malheurs, quand on est malheureux? un cœur rempli de sa tristesse peut-il être agréable à Dieu (Levit., X)? et comment accorder l'inquiétude et l'agitation de l'âme, et la tranquillité de la prière? *Moïse reçut cette excuse* (Ibid.). Mais il ne s'agit pas ici d'une multiplicité de devoirs et d'un embarras de cérémonies légales. Quoi de plus facile que d'invoquer Dieu! Ces regards de l'esprit vers lui quand il étend sa main sur nous, ce poids du péché qu'on ressent et sous lequel on baisse une tête humiliée, cette foi qui perce les voiles et qui fait recevoir avec soumission les volontés de Dieu cachées, cette humble confiance avec laquelle on se jette entre les bras de sa providence, ce gémissement du cœur qui est la voix secrète de la piété et de la douleur intérieure, cet état de confusion et de pénitence où l'âme se répand et où la conscience affligée parle, ces maux enfin soufferts avec patience sont des prières,

non-seulement suffisantes, mais encore utiles et efficaces.

Pourquoi donc n'obtenons-nous pas les miséricordes que Dieu nous offre? pourquoi ne va-t-on pas en foule dans les églises, porter à Jésus-Christ des cœurs contrits et humiliés? pourquoi ne fait-on pas retentir les cantiques de Sion dans tous les lieux où le Seigneur habite, où s'ouvrent les trésors de ses miséricordes infinies? pourquoi n'allons-nous pas, jusque sous ses autels, brûler tous nos encens pour arrêter son indignation par nos vœux et par nos hommages, et pour lui faire une sainte violence par la persévérance, et, si j'ose le dire, par l'importunité de nos prières?

Il y a trois sortes de voix qui montent de la terre au ciel : la voix de l'innocence, c'est ainsi que le sang d'Abel criait devant Dieu et demandait vengeance au souverain Juge; la voix de la souffrance, quand on pleure ses misères et qu'on gémît dans ses malheurs. Ces plaintes viennent plutôt de l'amour-propre que de la componction du cœur : ce sont des cris de la nature qui souffre, et non pas de la dévotion qui prie. Mais la voix de la prière a plus de pouvoir sur Dieu que toutes les autres, surtout dans le temps de l'affliction. Prêtres de Jésus-Christ, que faites-vous donc à l'autel quand vous offrez au Père céleste cette hostie pure et sans tache qui ôte les péchés et par conséquent les calamités du monde? âmes saintes, que faites-vous lorsque, prosternées dans les temples du Dieu vivant, vous répandez devant lui vos desirs et vos amertumes?

Pour nous, mon Dieu, nous voici devant vous, plus touchés de nos péchés que de nos peines. Vous ne rejetez pas des cœurs humiliés. Quoique nous voyions de tous côtés des marques de votre colère, nous savons que vous n'avez pas oublié d'exercer vos miséricordes : plus nous avons péché, plus vous aurez de gloire à nous pardonner. S'il faut quelqu'un qui vous apaise et qui vous retienne, voici, Seigneur, tant de Moïses assemblés, législateurs de votre peuple, pour lever vers le ciel leurs cœurs purifiés et leurs mains sacrées. Pour nous garantir de votre justice, nous allons mettre entre vous et nous le sang de Jésus-Christ votre Fils et le mérite de son sacrifice. Reprenez donc votre cœur et vos entrailles de Père; dites au monde qu'il se calme, et le monde se calmera. Vous êtes, quand il vous plaît, le Dieu de la paix aussi bien que le Dieu des armées. Donnez-la à votre peuple, cette paix plus douce et plus aimable que les victoires. Nous vous la demandons, non pour vivre avec plus de licence, mais pour vous servir avec plus de tranquillité; non pour abuser des prospérités et du repos de cette vie, mais pour avancer notre sanctification et pour mériter le repos éternel de l'autre : *Ainsi soit-il.*

SERMON XXVII,

*Prêché à l'ouverture des Etats de Languedoc,
à Narbonne, l'an 1693.*

Justitia elevat gentem, miseros autem facit populos peccatum.

La justice fait fleurir les nations, mais le péché rend les peuples misérables (Proverbes, chap. IV).

Monseigneur (1), quoique les jugements de Dieu s'exercent sur toute la terre et qu'il y ait une loi visible de châtement pour les pécheurs, de récompense pour les justes, le monde en ressent les effets, mais il n'en cherche pas les causes. Que les royaumes tombent par leur faiblesse ou se soutiennent par leur courage, que les guerres désolent les villes et les provinces ou que les victoires les réjouissent, que les inondations ou les sécheresses étouffent dans le sein de la terre les espérances des récoltes ou que les pluies salutaires versent l'abondance dans les campagnes, enfin que Dieu afflige son peuple ou qu'il le console, on s'en tient aux événements, à la lettre, sans entrer dans l'esprit des miséricordes ou des justices du Seigneur; on regarde la figure du monde, qui passe, sans songer aux ressorts qui la font mouvoir; on lit, pour ainsi dire, l'histoire du siècle comme si elle se composait d'elle-même; et, dans les révolutions qui arrivent dans l'univers, on voit cette *toile fatale* que Dieu *ourdit*, selon le langage du Prophète, *sur toutes les nations de la terre* (Isa., XXV, 7), sans voir ni les desseins, ni les fils mystérieux qui conduisent ce grand ouvrage.

De là vient qu'on l'attribue tantôt aux caprices d'une aveugle fortune, tantôt aux inépuables d'une nature désordonnée, tantôt à je ne sais quelles influences d'astres malins ou favorables, souvent à la faveur ou à la malice des hommes. Semblables à ces prévaricateurs de la maison de Juda dont parle Jérémie, qui démentaient le Seigneur en disant : *Ce n'est pas lui*, nous tâchons de nous rendre indépendants de sa providence (Jerem., V, 12). Nous séparons notre bonheur ou notre malheur du bien ou du mal que nous faisons. Nous voudrions être heureux sans cesser d'être coupables, jouir des privilèges de la vertu sans en acquérir le mérite, et goûter les plaisirs que le péché donne sans en craindre les châtements.

Désabusons-nous de ces préventions. Je viens vous découvrir aujourd'hui quelle est la conduite de Dieu sur les habitants de la terre, vous montrer d'où viennent les bénédictions sur Israël et les fléaux de Dieu sur l'Egypte, et vous convaincre des avantages que la piété produit dans une province et dans un Etat, et des désordres que le vice y cause. C'est dans cette vue que j'entreprends de vous expliquer cette sentence d'un roi inspiré du ciel et consommé dans la connaissance de ce qui se passe sous le soleil : 1° que la justice rend les peuples heureux ; 2° que le péché, au contraire, rend les peuples misérables.

Elevons nos esprits au-dessus des règles

1. L'évêque officiant.

d'une politique mondaine ; et, pour attirer sur nous les grâces et les lumières de l'Esprit de Dieu, invoquons-le par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Monseigneur, — N'entendez pas, messieurs, par cette justice qui, selon les paroles de mon texte, élève les nations, cette vertu d'équité qui conserve les droits des particuliers et rend à chacun ce qui lui est propre ; elle contribue, il est vrai, à la félicité publique, mais elle ne l'achève pas. La justice dont nous parlons est comme une vertu générale qui comprend toutes les habitudes de religion et de piété. C'est le génie des livres moraux de lui donner cette étendue ; et l'opposition que Salomon en fait avec le péché fait assez connaître que, comme le péché renferme en soi l'idée de tous les vices, la justice renferme aussi l'idée de toutes sortes de vertus ; c'est donc ma proposition : *Que la religion, la piété, la vertu sont les sources de la félicité des peuples et de la prospérité des Etats.*

Je dis, en second lieu, que Dieu, quand il lui plaît, sauve les hommes également par la prospérité ou par la tribulation. Il répand quelquefois des bénédictions de douceur et quelquefois des amertumes salutaires ; il se fait connaître par ses bienfaits, dit saint Augustin ; il se fait sentir par ses coups. L'adversité est un don de Dieu qui nous avertit et nous éprouve ; la prospérité est un don de Dieu qui nous console et nous encourage. L'une fait servir Dieu avec plus de circonspection, l'autre avec plus de gaieté ; l'une produit l'humilité, et l'autre la reconnaissance.

Je suppose, en troisième lieu, que la religion n'est pas contraire à notre bonheur temporel. Son dessein n'est pas de priver les hommes non-seulement des soulagements, mais encore des commodités et des avantages de la vie. En vain le monde veut la décrier sur ce point et nous la représenter plus fâcheuse pour nous la rendre moins aimable. Je sais que les prospérités humaines ne sont ni les objets ni les fins convenables à la loi nouvelle ; que les chrétiens, hommes intérieurs et spirituels, ne doivent s'attacher qu'à des félicités intérieures et spirituelles ; et, qu'ayant reçu de plus grands préceptes que les Juifs, ils doivent aspirer à de plus grands biens. Mais je sais aussi que tous les dons, même temporels, viennent d'en haut ; que tout bonheur est estimable quand Dieu le donne et qu'on en use modérément ; que la piété, selon saint Paul, est utile à tout ; que, selon Jésus-Christ même, il est réservé à ceux qui cherchent le royaume des cieux, un surplus de grâces extérieures et temporelles ; et que, suivant les principes de saint Augustin, comme les Israélites devaient avoir avec leurs biens passagers et terrestres la foi de Jésus-Christ qui viendrait au monde, les chrétiens, avec la foi de Jésus-Christ, peuvent posséder les biens terrestres et passagers pour leurs besoins et pour leur usage.

Cela posé, je dis que la justice et la reli-

gion font la félicité des peuples. *La paix sera l'ouvrage de la justice et la sûreté pour toujours* (Isa., XXXII); c'est ainsi que Dieu parle par son prophète : *Mon peuple sera assis dans l'agréable douceur de la paix, dans les tabernacles de confiance et dans un repos abondant* (Ibid.). Ce fut la conduite ordinaire et constante du Seigneur sur son ancien peuple, dont l'obéissance fut toujours suivie de bons succès, et les rébellions marquées par d'infailibles châtimens : c'est ainsi qu'il en a usé envers les nations de la terre. Tandis que la vertu des Romains fut solide et inébranlable, leur empire, aussi fort et aussi puissant que le fer, comme Daniel nous le représente (Daniel, II), se soutint plus par ses mœurs que par ses victoires, et sa grandeur fut la récompense de sa sagesse. Mais lorsque les relâchemens eurent affaibli la discipline et que les vices des vaincus eurent porté leur corruption dans le cœur et dans l'esprit de leurs vainqueurs, le fer commença à se mêler avec l'argile, et ses fondemens furent ébranlés. Or, quoique dans l'administration de la justice Dieu emploie différents moyens, et que l'exemple du passé ne soit pas toujours une conséquence pour l'avenir, nous pouvons toutefois conclure qu'il en usera toujours ainsi, parce que la raison de sa conduite est également juste et immuable; que la justice de sa providence le demande ainsi nécessairement, et qu'elle ne peut que protéger les nations justes et détruire celles qui sont injustes et corrompues.

Mais il faut vous montrer plus évidemment comment la religion et la vertu contribuent, de leur nature, au bon ordre de la société civile, parce qu'elles agissent sur l'esprit de ceux qui commandent et de ceux qui obéissent, qu'elles forment les bons rois et les bons sujets, qu'elles tempèrent dans les uns l'austérité du commandement, qu'elles adoucissent dans les autres la servitude et l'obéissance. *Le roi régnera dans la justice*, dit le prophète, pour un présage de bonheur public (Isa., XXXII, 1). La religion ne règle-t-elle pas le gouvernement? n'inspire-t-elle pas aux rois, dans la vue des grandeurs de Dieu, la modération et la crainte? ne leur apprend-elle pas à demander, dans leurs prières, un cœur droit et un cœur docile? ne leur représente-t-elle pas qu'ils sont sujets d'un plus grand Maître et qu'il y a un Souverain audessus d'eux, auquel ils ont leur compte à rendre?

D'ailleurs, la piété des princes ne soutient-elle pas leur autorité? leur réputation n'augmente-t-elle pas leur crédit? la justice n'est-elle pas la base et le fondement de leur trône? les rayons de leur majesté ne sont-ils pas plus vifs quand ceux de la vertu s'y joignent? que ne gagnent-ils pas sur les esprits quand on s'attache à eux, non pas par un service d'obligation, mais par une vénération volontaire? Que la dépendance devient douce quand on respecte la personne du moins autant que la dignité, et quand la grandeur de la condition n'est pas plus estimée que l'excellence de la vertu! au lieu que la mauvaise vie affai-

blit l'autorité, et que l'Ecriture nous enseigne que David fut obligé de punir les enfans de Servia, parce qu'ayant été les témoins et les compagnons de son crime, ils perdaient le respect qui lui était dû, et se donnaient la liberté de l'offenser.

Or, quels sont les rois que la religion forme qui sont heureux et qui rendent leurs peuples heureux? ce sont ceux, dit saint Augustin, qui, régnant avec équité, honorent Dieu qui les fait régner; qui assujettissent à cette souveraine majesté leur grandeur et leur puissance; qui aiment plus le royaume du ciel, qu'ils attendent, que celui de la terre, qu'ils possèdent; qui éloignent d'eux le mensonge et la vanité, et défèrent plus à la vérité qu'à la flatterie; qui se regardent comme pères plutôt que comme maîtres de leurs sujets; qui punissent avec répugnance et pardonnent par inclination; qui font la guerre par nécessité et dans la vue d'établir une paix durable; qui aiment mieux commander à leurs passions qu'à leurs peuples; qui ont d'autant plus de retenue et de circonspection qu'ils ont plus de liberté et d'indépendance; et qui font tout cela, non par un vain désir de gloire, mais par un désir d'une éternelle félicité. Nous ne craignons pas, sous le règne où nous vivons, d'exposer les devoirs des princes chrétiens; nous sommes assurés que, dans la description d'un roi pieux, nous y trouvons toujours le nôtre.

Si la piété forme des rois de ce caractère, elle forme aussi des sujets humbles, obéissans, fidèles, prêts à servir l'État et à l'assister, soumis aux puissances comme à Dieu même, non par crainte ou par bienséance, faibles et peu durables motifs, mais par un principe de foi et de persuasion intérieure constant et solide, qu'aucune considération humaine ne peut affaiblir. La religion est donc la mère de la subordination et de l'ordre : elle retient la puissance des rois par la bonté, elle lie la fidélité des sujets par la conscience, elle met les cœurs des peuples dans les mains des rois par une soumission volontaire, elle met le cœur des rois dans les mains de Dieu par une dépendance nécessaire, elle représente sous l'image des souverains la grandeur et l'empire de Dieu même, elle représente sous les sujets l'image de l'humilité et de l'obéissance de Jésus-Christ, elle apprend aux uns à descendre par bonté, aux autres à s'élever jusqu'au trône par la confiance. De cette intelligence mutuelle naît le bon ordre et la félicité publique.

De là viennent ces grands succès dont le ciel a béni nos armes. Durant le cours de cette campagne, nous n'avons ouï d'autres bruits que ceux que faisaient nos victoires; nous avons cueilli des lauriers partout où nous avons porté la guerre : et où ne la portons-nous pas pour la défense des autels et de la patrie? Nos prospérités n'ont pas même été interrompues, et la fortune a été pour nous non-seulement heureuse, mais encore constante : villes prises, batailles gagnées coup sur coup et de toutes parts. A peine avons-nous eu le temps de faire des vœux, et

presque toutes nos prières ont été des actions de grâces. Toute la terre a servi de théâtre à la valeur de nos guerriers. On les a vus s'ouvrir de nouveaux chemins à la gloire au travers des canons et des remparts (*Combat de Nerwinde*) ; et, malgré tous les obstacles de l'art et de la nature, forcer les ennemis sans craindre ni leur force ni leur courage, non pas même leur désespoir. La mer, dont ils croyaient être les maîtres, a semblé se soulever à son tour contre leur orgueil. On a vu brûler au milieu des eaux ces vaisseaux superbes, chargés des richesses de leur commerce, et servir de jouet aux vents ces magasins flottants de leur avarice (*Flotte de Smyrne*). D'où vient cette suite de glorieux événements, sinon de la correspondance du souverain, qui veille à la sûreté de son peuple, et du peuple, qui contribue, et de ses biens et de sa vie, à la gloire du souverain ?

Revenons, et disons que la religion rend les Etats heureux, parce qu'elle unit les hommes ensemble par les liens d'une justice commune et d'une charité bien ordonnée. Dieu a créé toutes choses par sa puissance suprême ; quiconque sort de cet ordre du Créateur trouble sa propre paix et celle des autres. Quelles infirmités n'apportent pas aux corps humains les humeurs qui sont hors de cette proportion et de ce tempérament qui les doit unir ensemble ? quelles agitations et quels troubles ne causent pas les dérèglements et les perversités, dit saint Augustin, qui dérangent les volontés du Seigneur et les règles de sa discipline ? Tout ce qui se tire de la disposition de Dieu et qui sort du cercle de sa providence et de sa justice, ne peut jamais être en repos ; au contraire, tout ce qui est conforme à la religion est conforme à l'ordre. L'Apôtre appelle l'Evangile un *Evangile de paix* (*Eph.*, V), soit parce qu'étant une loi de grâce elle remplit l'âme de la paix intérieure dans la conscience, soit parce qu'étant une loi d'union et de charité, elle entretient dans le commerce et dans la société des hommes une correspondance d'ordre et d'intelligence mutuelle.

C'est elle en effet qui corrige l'humeur des hommes, qui adoucit leur naturel, qui réforme leurs passions, qui mortifie leurs convoitises, sources de toutes les divisions et de tous les différends qui troublent le monde ; c'est elle qui forme dans les cœurs toutes les qualités et les dispositions qui tendent à la paix : l'humilité, la charité, la patience ; et qui condamne pour cela les vices de l'ambition, les jalousies des concurrences, les distinctions de vanité ; c'est elle qui met les intérêts de chacun en sûreté, inspirant la vérité dans les paroles, l'exactitude dans les promesses, la fidélité dans les contrats, la bonne foi dans le commerce ; dépouillant les hommes de toutes les passions turbulentes : l'avarice, la haine, l'injustice, la trahison ; et les ramenant à cette égalité de foi, de piété et d'espérance qui fit voir dans la nais-

sance du christianisme une image du ciel sur la terre.

Souvenez-vous de ce temps heureux où les fidèles, unis en Jésus-Christ, ne faisaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme ; et où l'innocence des mœurs répondait à la pureté de la créance évangélique. La vérité et la sincérité réglaient également leurs pensées et leurs paroles. Ils ne se préféraient les uns aux autres, ni par la condition, ni par les talents ; ils ne savaient que Jésus-Christ crucifié, et la modestie faisait descendre ceux que la fortune ou la naissance avaient élevés. Ils regardaient les biens comme les soulagements de leurs besoins, et non pas comme les instruments de leur vanité. Persuadés qu'ils les avaient reçus par grâce, ils les distribuaient aussi par charité. Quoiqu'ils fussent sans fraude, ils n'étaient pas sans précaution ; et dans la nécessité de converser avec les hommes naturellement vains et trompeurs, ils joignaient la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Surtout ils se regardaient comme pèlerins en ce monde, et supportaient patiemment les peines de cette vie par les espérances de l'autre. Doux et complaisants les uns aux autres dans les choses justes, même dans les indifférentes, ils se prévenaient en honneur ; et s'il s'élevait quelquefois des âmes injustes et fières (car l'Eglise est un champ où il croît toujours de l'ivraie parmi le bon grain, et la nature entreprend toujours autant qu'elle peut sur la grâce), s'il s'élevait, dis-je, des âmes injustes et fières, la religion les humiliait. La patience des uns rompait la colère des autres. Une humble et sage piété radoucissait les férociétés de la nature ; et la douceur à supporter une injustice faisait du moins honte à celui qui la commettait.

Heureux ce siècle, messieurs, et que ne peut-il revenir ! De tant de consciences, pures, justes, désintéressées, il en résulte une tranquillité publique. Il s'exhale de tant de vertus une odeur qui, parfumant les uns et les autres, embaume les nations entières ; il se fait de tant de gens de bien un faisceau de vivants, selon les termes de l'Ecriture.

Quelle serait la douceur de la société qui se réglerait selon l'Evangile ? chacun serait content de sa vocation et vivrait sans inquiétude et sans envie. Le pauvre servirait sans impatience, le riche commanderait sans orgueil, la cour serait polie sans être maligne, le peuple serait laborieux sans être inquiet, le soldat serait vaillant sans être cruel, l'artisan industriel sans être trompeur. Point d'envie parmi les pareils, point de procès, point de fraudes dans le trafic, point de trahison dans les confiances, point d'infidélité dans les amitiés, point de médisance dans les conversations ; chacun par des offices mutuels se rendrait agréable et utile aux autres, et s'étudierait à soutenir celui qui tombe, à consoler celui qui pleure, à ressusciter, pour ainsi dire, celui qui meurt.

Ce qui fait que les sociétés des hommes sont si turbulentes et désordonnées, c'est qu'il n'y a presque plus de religion parmi

eux ; on cherche à s'agrandir aux dépens d'autrui ; on se permet tout, et l'on ne pardonne rien au prochain ; une parole mal interprétée, un rapport douteux, un soupçon mal fondé allument des haines irréconciliables ; un point d'honneur mal entendu soulève toute une famille ; un intérêt de rien, enflé des vaines considérations de l'orgueil ou de l'amour-propre, jette la discorde entre les voisins ; et que faut-il pour armer des peuples entiers et pour ébranler toute la terre ? Un peu d'ambition, qu'une parole, qu'une réflexion chrétienne corrigerait ; une petite injustice, qu'une parole de l'Evangile ferait supporter, et qui par là en empêcherait une infinité de grandes. La persuasion de la foi, le zèle de la justice, la crainte des jugements de Dieu rendraient les hommes heureux et pacifieraient le monde.

Peut-être pensez-vous que la prospérité et la religion ne s'accroissent guère ensemble, que la dévotion solide n'est pas un moyen pour s'avancer, qu'il n'y a rien à faire dans le monde pour des âmes timorées et scrupuleuses, que le chemin du ciel n'est plus le chemin des honneurs, qu'une timide piété est presque toujours malheureuse, qu'une injuste témérité est ordinairement couronnée, et qu'enfin le vice vogue à pleines voiles, au lieu que la vertu a presque toujours les vents contraires. D'où tirez-vous cette maxime ? Dieu serait-il avare aux gens de bien, et prodigue envers les impies ? Sa Providence serait-elle comme l'aimant qui, parmi tant de nobles métaux, ne s'attache à lever que le plus vil et le plus grossier ? Je pourrais vous montrer qu'il y a des élévations imprévues pour les bons, et des chutes fréquentes pour les méchants ; que les palmiers croissent en Idumée ; que les couronnes même mortelles tombent sur les têtes de ceux à qui Dieu en prépare d'immortelles ; qu'un calme serein règne dans ces heureuses contrées, où la justice et la piété fleurissent. Mais vous connaîtrez le bonheur que la vertu produit par les misères que le péché attire sur les peuples.

SECONDE PARTIE.

Nous avons autrefois représenté, dans cette assemblée, que le péché est la source funeste des maux temporels et des calamités publiques. C'est le flambeau fatal qui allume les feux de la vengeance de Dieu sur la terre. C'est cette racine d'amertume dont parle l'Ecriture, qui, croissant à la faveur de nos passions, s'étend et porte des fruits de douleur partout où règnent nos convoitises. C'est ce poison mortel qui se répand dans tout le corps civil et politique et cause par sa corruption l'affaiblissement des Etats et la décadence des empires : *Le royaume passe d'un peuple à l'autre, dit le Sage, à cause des injustices, des violences et des fraudes qu'on y a faites ou souffertes* (Eccli., X, 8). *La mort, dit-il ailleurs, le sang, la dissension, la guerre, les oppressions, la famine et l'accablement, ne sont-ce pas des fléaux que Dieu*

a créés pour la punition des méchants (Eccli., XL, 8) ?

La raison qu'en apportent les théologiens est que le péché actuel produit à proportion, à l'égard des pécheurs en particulier, les mêmes effets que le péché originel a produits à l'égard de tous les hommes en général. La différence est dans l'étendue et dans la mesure, et non pas dans l'espèce du châtiement. Or le péché dans sa naissance s'en est pris non-seulement à l'âme, en la privant de la justice et de la grâce, mais encore au corps en l'assujettissant à la douleur et aux misères de la vie ; et s'est mis, pour ainsi dire, à la tête des tribulations spirituelles et temporelles qui nous environnent. Le péché actuel en fait de même : il blesse l'âme dans les biens intérieurs, le corps dans les biens extérieurs ; et rend l'homme, par un double jugement de Dieu, non-seulement coupable, mais encore malheureux. Faut-il s'étonner si les peuples qui gémissent sous le joug du péché, sentent le poids de la justice divine, et si l'iniquité se multipliant, les misères se multiplient ?

Ces punitions populaires et générales sont justes : Dieu les doit à son équité et à sa loi tant et si indignement violée. Elles sont nécessaires pour arrêter le cours des scandales publics et le torrent des cupidités humaines. Elles sont infaillibles, parce que l'unique saison de ces châtimens est la durée de ce monde. Je m'explique, messieurs : à l'égard des particuliers, la prospérité et la tribulation sont équivoques ; la providence de Dieu est confusément administrée en ce monde, et l'on ne peut juger qui sont ceux qu'il aime ou qu'il hait, par les afflictions ou les consolations qu'il leur envoie. Les coups du Seigneur, quand il visite les enfants des hommes, portent également sur les bons et sur les méchants ; les mêmes jugemens s'exercent sur Jérusalem et sur Samarie ; et comme il fait lever son soleil sur les uns et sur les autres, il fait aussi tomber sa foudre indifféremment.

Si l'on voit prospérer les méchants, c'est qu'ils ne le sont pas entièrement, et qu'ils ont quelque chose de louable en leur vie ; la vipère n'est pas tellement venimeuse, qu'elle ne serve même à la composition des remèdes. Cet homme que vous voyez si riche et si opulent s'est engraisé de la substance du peuple ; mais il assiste dans leurs besoins ceux-mêmes qu'il a rendus pauvres : il ruine ceux-ci, mais il protège ceux-là : il donne d'une main ce qu'il a peut-être volé de l'autre, et il tire du fond même de ses concussions et de ses biens mal acquis, une bizarre charité et des aumônes irrégulières. Cette femme se décrie par ses intrigues, elle ne garde ni prudence, ni modestie, le monde blâme sa conduite ; mais elle est douce et charitable, et vivant sans orgueil et s'abstenant de la médisance, elle excuse les fragilités d'autrui et pleure en secret les siennes propres. Ces jeunes gens que vous voyez dans la débauche quand la nature a réveillé dans leur esprit les premiers feux

des passions, ont souvent quelque honte de mal faire, et remuent au milieu même de leurs désordres quelques semences de piété, que les avis d'un père, ou les conseils d'un confesseur avaient jetés dans leur âme. Il est difficile de trouver une impiété complète. On entrevoit certaines droitures dans les voies de l'iniquité, certaines vertus captives sous le joug et dans les chaînes du vice; ces bontés superficielles, dit saint Augustin, sont récompensées de quelques félicités apparentes; Dieu donne ainsi des soulagements passagers à des criminels, à qui il destine d'éternels supplices.

Pour les gens de bien, on dit qu'ils sont persécutés. Qui sont ces gens de bien si parfaits, qui n'aient quelque mélange d'imperfections et de faiblesses humaines? La nuée, quelque favorable regard que le soleil y jette, ne remplit pas tout le cercle et se termine en arc-en-ciel. Quelque favorisée de Dieu que soit une âme, elle ne parvient pas à exprimer entièrement ses perfections. L'un est rempli de charité, mais il a des condescendances qui peuvent tendre au relâchement; l'autre a de l'ardeur dans sa dévotion, mais il est épineux, et son zèle n'est pas toujours selon la science. Celui-ci se repaît d'imaginations et de spiritualités pieuses et inutiles; celui-là se répand au-dehors, et se dissipe même dans ses bonnes œuvres. Dieu veut purifier cette rouille par le feu de l'adversité. Il ne faut donc pas s'étonner s'il afflige quelquefois les justes et s'il console les méchants, quant aux particuliers, parce que leurs punitions ou leurs récompenses seront réservées pour l'autre vie.

Mais il n'en use pas ainsi envers toute une nation. Ces multitudes, ces corps de peuples, ces nations, comme telles, ne peuvent être punies ni récompensées qu'en ce monde. Dans l'autre, toutes les sociétés publiques qui unissent ici les hommes sous différents gouvernements ne subsisteront plus. Alors Dieu ne punira pas les peuples comme peuples; chaque particulier portera son fardeau, comme parle l'Apôtre (*Galat., VI*), et recevra ou le châtiment de ses péchés ou le fruit de ses bonnes œuvres; parce que le Seigneur a marqué un jour où il rendra à chacun selon son mérite. Mais, dans le cours ordinaire de sa providence, il récompense les peuples sages et vertueux de ses bénédictions temporelles, et punit par les guerres, par les dissensions, par les disettes, les crimes publics et généraux d'un royaume ou d'une province. Il peut bien différer quelquefois l'exécution de ses arrêts, pour attendre que la mesure de l'iniquité des Amorréens soit comblée (*Genes., VI*); mais la vengeance de Dieu tombe tôt ou tard sur une corruption générale, si une pénitence et une réformation générale ne l'arrête.

Cette conduite est nécessaire, non-seulement pour donner un frein à l'impétuosité du péché et à l'orgueil des impies, qui mûrissent toujours; mais encore pour manifester la puissance du Seigneur. Parmi les hommes,

la multitude des coupables est bien souvent la cause de leur impunité. La faiblesse du gouvernement oblige d'épargner ceux qu'on n'est pas sûr de pouvoir punir. Mais en Dieu la justice et la force sont la même chose: il n'y a ni société de pécheurs, ni conspiration de méchants, pour nombreuse qu'elle puisse être, qui soit capable d'arrêter son bras. Il fait éclater ses vengeances sur un million de têtes coupables; et dans l'exécution de ses jugements il autorise la justice par le nombre et par la dignité des pécheurs qu'il veut châtier.

S'il arme les vents et les orages qui portent la stérilité dans les contrées les plus fertiles, c'est à cause de la malice de leurs habitants (*Psal. CVI, 34*). Si l'on voit son peuple abandonné, traînant son déshonneur et sa malheureuse captivité sous le joug des puissances étrangères: C'est, disait le saint homme Tobie, que nous n'avons pas obéi, Seigneur, à vos commandements (*Tob., III, 4*). Si tu n'écoutes la voix de ton Dieu, dit Moïse, en sorte que tu gardes et que tu accomplisses ses lois et ses cérémonies, voici les malédictions qui t'arriveront et qui tomberont sur toi: Tu seras maudit dans la ville, maudit dans la campagne (*Deut., XXVIII*), et le reste.

Quel monstre que le péché, puisque Dieu le poursuit ainsi; puisqu'il déploie sur lui toute son indignation, et qu'il prépare pour le punir autant de supplices qu'il y a de maux sensibles et affligeants sur la terre! Direz-vous que ce ne sont là que des menaces? Les effets n'en ont-ils pas été visibles? n'en lisons-nous pas tous les jours les lamentables histoires? Direz-vous que c'étaient des usages de la loi ancienne, loi de crainte et de servitude, qui ne sont plus du goût de la loi nouvelle, loi de grâce et de charité? Messieurs, pourriez-vous croire que l'iniquité soit devenue plus supportable aux yeux de Dieu; ou que, las de régler le monde, il ait quitté les rênes du gouvernement pour l'abandonner à son cours et à sa propre conduite?

Sa justice n'éclate-t-elle pas aujourd'hui dans les mouvements et les révolutions du siècle? Y a-t-il quelque endroit de la terre qui ne se plaigne de ses malheurs? La nature n'a presque plus de lois certaines, le péché a dérégulé les saisons et corrompu, pour ainsi dire, les éléments. On n'entend plus parler que de nécessités et de disettes: le ciel ne verse plus ses douces rosées; et la terre, devenue avare, semble ne fournir qu'à regret aux besoins de celui qui la cultive. Nous voyons s'allumer de plus en plus une guerre que Dieu nourrit du feu de son indignation et de sa colère; qui fait gémir également et les vainqueurs et les vaincus, par ces combats sanglants et réitérés, où l'on voit couler à ruisseaux le sang le plus pur de l'Europe; et où les peuples, moins excités par la gloire et par l'émulation qu'irrités par la haine et par la vengeance, songent moins à se vaincre qu'à se détruire. Guerre funeste, et par les maux qu'elle cause et par les

biens qu'elle consume ; où les passions , quoique violentes , ne font que croître par leur durée , et laissent à peine entrevoir dans un sombre avenir les faibles espérances d'une paix difficile et éloignée.

Pourquoi voit-on ce déluge de misères et de calamités publiques ? c'est que *toute chair a corrompu sa voie* (Gen., VI, 12). Pensez-vous qu'il reste encore de la foi et de la religion sur la terre ? *On y vit comme du temps de Noé ; on y mange , on y boit , on y fait des mariages*. Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans son Evangile , et le *Fils de l'homme arrive sans qu'on y pense* (Matth., XXIV). Où trouve-t-on aujourd'hui de véritables adorateurs , qui honorent Dieu d'une conscience pure et d'un cœur parfait ? On le loue par coutume , on l'invoque par nécessité , on le sert par caprice ou par intérêt , et souvent même cette démonstration de culte n'est qu'extérieure et apparente. Le monde , pour s'accréditer , se pare d'une image du christianisme. Sous les autels mêmes du vrai Dieu , il cache souvent ses idoles , et fait passer pour piété un peu de probité mondaine. Faut-il s'étonner si Dieu punit ces incrédules et ces hypocrites ?

Quels désordres ne produit pas cet esprit d'injustice et d'intérêt qui règne aujourd'hui dans le cœur des hommes ? Chacun songe à s'établir et à bâtir sa fortune , le plus souvent aux dépens d'autrui. On n'a d'autres règles pour acquérir que ses désirs , ni d'autres bornes que son impuissance. Entre-t-on dans les charges ou dans les affaires ? ce n'est pas pour travailler au repos public , pour maintenir l'ordre et la discipline : c'est pour élever sa maison sur la ruine de beaucoup d'autres , et pour se constituer un injuste héritage sur les biens de la veuve et de l'orphelin. L'esprit le plus grossier devient fertile en expédients quand il s'agit de grands ou de petits gains. Les prudents du siècle emploient à cela tout l'art et toute l'industrie que leur inspire la cupidité ; et ceux mêmes qu'on regarde comme dévots ne louent souvent la justice que pour être injustes plus finement. Ils croient qu'ils s'accorderont bien avec Dieu , s'ils peuvent éviter la recherche et la justice des hommes ; et pourvu qu'ils sauvent leur réputation , ils se répondent du repos de leur conscience. *Ils bâtiront* , dit le Seigneur par son prophète , *et je détruirai* (Malach., I, 4).

La flatterie et les complaisances ont-elles jamais porté plus loin leur corruption ? Personne n'aide à son prochain à lui faire connaître la vérité , et chacun contribue à la lui cacher. Tout conspire à entretenir ou à produire sa vanité ; il n'y a homme , si misérable puisse-t-il être , qui ne trouve son flatteur , s'il peut être utile à quelqu'un (Psal. XI). On n'a ni zèle ni charité pour le salut de ses frères ; on ménage ceux de qui l'on craint ou de qui l'on espère.

Dans les conversations on a des voiles toujours prêts à jeter sur la vérité , pour peu qu'elle soit austère et qu'elle puisse blesser

ceux à qui l'on parle : on la dissimule par le silence , on l'affaiblit par les expressions , on l'altère par le mensonge. La société n'est proprement qu'un commerce de mensonges officiels et de fausses louanges , où les hommes se flattent pour être flattés ; où l'on s'entête mutuellement de l'encens qu'on se donne les uns aux autres ; où l'on traite souvent de vertus les vices d'autrui , pour mettre les siens à couvert ; et où l'on se fait une politesse de tromper et un plaisir d'être trompé. C'est là l'honnêteté et la délicatesse du monde.

Que dirai-je des médisances sanglantes , des calomnies atroces , des oppressions violentes , des dissensions scandaleuses , des impiétés criantes ? Ce sont ces péchés qui troublent la terre et qui nous tiennent sous le fléau de Dieu. Vous ne connaissez pas les biens spirituels que vous perdez par vos péchés ; sentez , hommes sensuels , la privation des biens de cette vie , que le péché vous enlève. Vous ne pleurez pas la perte de votre âme , pleurez au moins la perte de votre repos ; et persuadez-vous les maux que vous faites par les maux que Dieu vous envoie.

Ce n'est pas , messieurs , que vous ayez sujet de vous plaindre ; à Dieu ne plaise : le Seigneur a eu pitié de son peuple. Pendant que des provinces voisines gémissent sous un ciel d'airain , et que dans les corps décharnés des misérables qui les habitent , la faim laisse à peine un reste de vie ; le ciel , d'accord en votre faveur avec la terre , fournit non-seulement à vos nécessités , mais encore à celles des autres. La paix autrefois vous paraissait douce , mais languissante. Vous consumiez les fruits que la fertilité de vos champs vous donnait , sans pouvoir les débiter ; vos besoins étaient satisfaits , mais vos désirs ne l'étaient pas ; vous aviez trop de moyens de vivre , mais vous n'en aviez pas de vous enrichir ; vous vous plaigniez que vos greniers étaient pleins et vos coffres vides , et qu'enfin vous étiez malheureux dans votre bonheur et pauvres dans votre abondance. Mais aujourd'hui vous tirez avantage même des calamités publiques ; vous profitez du voisinage des armées , vous tirez votre salut de vos ennemis ; et la guerre , qui détruit et ravage tout , vous enrichit et vous fait vivre.

Vous direz peut-être que vos biens sont diminués par vos contributions , ou forcées , ou volontaires. Qui est-ce qui peut refuser , dans ce temps de confusion et de trouble , au salut de l'Etat et à sa propre conservation , les vœux et les offrandes nécessaires ? Votre vanité vous fait acheter des charges , des honneurs et des titres de préférence pour vos familles ; votre charité ne vous invite-t-elle pas à fournir à votre patrie les secours qu'elle vous demande ? Que ces impôts sont peu onéreux , qui se lèvent sur l'orgueil et sur l'ambition des hommes ! Tandis que des vapeurs malignes ont porté dans des climats proches du vôtre les fièvres et les maladies , il semble que Dieu les ait ar-

rêtées à l'entrée de cette province. Des vents benins et salutaires, un air serein et tempéré ont répandu le calme et la santé dans cette contrée.

Oserai-je vous le dire, messieurs : je ne crains pas les tribulations que vous souffrez, vous en serez peut-être plus humbles ; je crains les grâces que Dieu vous fait : vous en serez peut-être plus ingrats et, par conséquent, plus coupables. Mais d'où vient que vous êtes ainsi favorisés ? Peut-être quelques saintes âmes ont poussé leurs voix jusqu'au ciel pour attirer ses miséricordes ; peut-être est-il sorti de quelque coin de cette province quelque colombe portant le rameau de paix dans le temps que le déluge inonde la terre. Peut-être quelque Moïse s'est mis entre les hommes coupables et Dieu courroucé. L'innocence de quelques justes a servi peut-être de contre-poids à la corruption des pécheurs. Ne devons-nous pas ce bonheur à la sage conduite de cette assemblée, où l'on pèse les droits des particuliers, et où l'on ménage avec tant de prudence le sang du peuple ; où s'observent toutes proportions de justice et de charité dans les impositions publiques, afin que chacun serve l'Etat selon son pouvoir, et porte son fardeau avec patience ; où l'Eglise, par la fidélité des ministres de Jésus-Christ qui la conduisent ; la noblesse, par la générosité des cœurs magnanimes qui la composent ; le peuple, par la sagesse des magistrats politiques qui le gouvernent, conspirent, à l'envi, à la gloire de l'Etat et au bien public, en donnant libéralement sans profusion, modérément sans épargne, librement sans dissension, nécessairement sans contrainte ?

Que nous reste-t-il, messieurs ? à nous humilier sous la main toute-puissante de Dieu, lorsqu'il nous afflige ; à nous attacher à sa sainte loi, quand il nous bénit. *Vous avez fait grâce, Seigneur, vous avez fait grâce à cette province (Isa., XXVI)* ; permettez-nous de nous servir des paroles de votre prophète. Vous nous avez traités comme vos enfants, quoique nous ne vous ayons pas obéi comme à notre Père. Vous avez éloigné de nous ces tristes nuages qui portent la disette et la pauvreté partout où ils passent. Votre providence a veillé sur nous ; vous avez ouvert de nouveaux chemins à notre commerce. Nous jouissons d'un paisible repos et d'une douce tranquillité au milieu même de la guerre. Nous en sentons un peu le poids, mais nous n'en voyons pas les horreurs ; et pour nous appeler à vous, vous mêlez à la douceur des prospérités la tribulation et la discipline.

En avons-nous rendu la gloire qui vous est due ? En avons-nous été moins vains et téméraires dans nos pensées, moins trompeurs et malins dans nos paroles, moins injustes et indiscrets dans nos actions ? Vos églises ont-elles été plus fréquentées ? Votre parole a-t-elle été écoutée plus respectueusement et plus régulièrement observée ? Nos aumônes ont-elles été plus abondantes ? Que deviendrons-nous, Seigneur, si nous ne sommes sensibles ni à vos coups ni à vos ca-

resses ; si nous n'avons ni soumission, ni reconnaissance ; si nous sommes également accablés du poids de nos péchés et de celui de vos bienfaits ; si les maux dont vous nous affligez ne font que nous endurcir, et si les biens que vous nous faites ne servent qu'à nous élever, si nous ne profitons de vos corrections ni de vos grâces, et si nous sommes chargés de nos impatiences et de nos ingratitude ? Formez en nous un cœur nouveau qui sache vous aimer et vous craindre ; dissipez les nations qui veulent la guerre, et donnez-nous une paix qui fait le comble de nos souhaits en cette vie, et cette paix intérieure qui nous conduit à la félicité éternelle. Au nom du Père, etc.

SERMON. XXVIII.

POUR UNE VÊTURE.

Prêché à Paris, dans l'église des Carmélites.

Omne quod natum est ex Deo vincit mundum : et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu surmonte le monde, et ce qui donne la victoire sur le monde c'est notre foi (S. Jean, ch. V).

Quel saint et religieux spectacle offrez-vous aujourd'hui à nos yeux, ma chère sœur ; et quel est cet Esprit qui vous conduit, qui vous anime, qui vous fortifie ? Prosternée au pied des autels, touchée du désir sincère de la perfection évangélique, fidèle à la grâce de Jésus-Christ, qui vous appelle et qui vous élève au-dessus de vous-même, vous renoncez aujourd'hui à tout ce que vous possédez, à tout ce que vous espérez ; que dis-je ? à tout ce que vous êtes. Ni la tendresse de l'âge, ni la délicatesse de la complexion, ni les espérances d'un heureux avenir, ni l'attrait des plaisirs, même légitimes, rien n'a pu affaiblir votre zèle et votre constance. Grâce à Jésus-Christ, votre ferveur croissante, bien loin de se relâcher, vous a donné de saintes impatiences de vous consacrer à Dieu tout entière ; les moments vous ont paru longs ; et vous n'avez souhaité d'être enfin une fois maîtresse de vous-même, qu'afin de vous engager solennellement à ne l'être plus. Le ciel favorise votre entreprise, et vous voyez aujourd'hui tous vos desirs accomplis : heureuse de porter le joug du Seigneur dès la pointe de vos plus beaux jours ; d'embrasser la croix de Jésus-Christ, sans crainte d'en être jamais séparée ; et de répandre dans le sein de Dieu même les derniers efforts de votre volonté, et, pour ainsi dire, les derniers soupirs de votre liberté mourante. D'où peut venir une si généreuse résolution, sinon d'une foi vive et victorieuse ?

Le monde ne persuade que trop à ceux qui l'écoutent qu'il y a des biens, des plaisirs, des honneurs qui font la félicité de la vie ; qu'il est doux de disposer de soi, et de se conduire par ses volontés ; qu'il n'est pas nécessaire de suivre les lois d'une austère vertu, ni de tant se contraindre dans ses pas-

sions; qu'il y a des accommodements entre les maximes du siècle et celles de l'Evangile; et que, dans le cours de la vie humaine, Dieu se contente de quelques bons desirs, et pardonne aisément les fragilités et les faiblesses. Mais la foi, qui, selon saint Paul, ne se fonde pas sur des apparences, et qui s'attache à la substance des biens spirituels et célestes (*Hebr.*, XI), nous enseigne au contraire que le salut de notre âme est notre seule nécessité et notre seule affaire importante; que le seul bien et le seul bonheur véritable du chrétien doit être de servir et d'aimer Jésus-Christ; qu'on ne peut rendre à Dieu un culte assez pur ni assez parfait; que la véritable liberté consiste à se donner à Dieu sans réserve; que le solide repos ne se trouve que dans la soumission et la dépendance; et que la perfection chrétienne se rencontre dans la pureté, dans l'humilité, dans la pauvreté, où vous vous engagez aujourd'hui.

Je prétends, ma chère sœur, vous confirmer par ce discours dans l'heureux choix que vous avez fait, et vous montrer : 1^o que l'esprit du monde porte ceux qui le suivent à étendre, autant qu'ils peuvent, leur liberté : au lieu que l'esprit de la religion porte les véritables chrétiens à resserrer et à détruire la leur. Ce sera ma première partie. 2^o que l'esprit du monde engage à partager son cœur, et que la foi engage les âmes religieuses à réunir toutes leurs affections vers Dieu. Ce sera ma seconde partie. Je planterai la croix de Jésus-Christ entre les limites du monde et celles de la religion; je vous ferai voir les dangers que vous avez courus, pour vous exciter à louer les miséricordes du Seigneur, qui vous en a retirée; je ferai voir à mes auditeurs les dangers où ils sont, pour les obliger à recourir à sa grâce. Pour le faire avec plus de fruit, recourons tous ensemble à celle qui est l'exemple des âmes religieuses et le refuge des âmes mondaines qui se reconnaissent. Disons-lui donc, avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'appartient proprement qu'à Dieu d'être libre, et de vouloir de sa volonté propre : parce que tout ce qu'il veut est nécessairement juste, et qu'il ne peut avoir d'autre loi ni d'autre règle de sa volonté que lui-même. L'homme n'a pas le même droit d'user de sa volonté, parce qu'elle est déréglée depuis le péché. et que naturellement elle doit être soumise à celle de Dieu. Cet assujettissement et cette dépendance est la partie la plus essentielle du culte et de l'hommage que la créature doit à son Créateur. Ainsi, vouloir ce que Dieu ne veut pas, ou ne pas vouloir ce que Dieu veut, c'est renverser l'ordre de sa providence; c'est mettre la prudence de la chair au-dessus de la sagesse divine; c'est lui ôter l'empire qu'il a sur nous; enfin, c'est rapporter Dieu à nous-mêmes, au lieu de nous rapporter nous-mêmes à Dieu. Cependant, quoiqu'il n'y ait rien de si injuste, il n'y a rien de si

ordinaire. Le premier désordre du péché, c'est l'orgueil; et le premier effet de l'orgueil, est un certain désir d'indépendance, gravé dans le fond de l'âme et caché dans les replis les plus secrets de la volonté, par lequel l'homme se plaît à n'être qu'à soi, et à ne relever d'aucune autorité étrangère, non pas même de celle de Dieu.

C'est là le caractère de ceux qui vivent selon le monde, et la source funeste de toutes leurs passions. Pourquoi courent-ils après les richesses, sinon parce qu'elles servent à se tirer de la sujétion, à venir plus facilement à bout des desseins qu'on a, et à acheter l'empire qu'on veut avoir sur les autres? D'où vient cet empressement de s'agrandir et de s'avancer dans les dignités, sinon de l'envie qu'on a de donner plus de poids à ses volontés; d'avoir moins de maîtres à qui l'on doit obéir; plus de sujets à qui l'on puisse commander? D'où vient cette passion de se distinguer par l'esprit et par le savoir, sinon du désir qu'on a de réduire les autres à ses sentiments, de donner plus d'autorité à ses opinions, et d'avoir une prééminence de raison au-dessus du reste des hommes? Tant il est vrai, dit saint Augustin, que le premier soin des âmes mondaines est celui d'étendre, autant qu'elles peuvent, leur liberté; et que le joug qui leur est le plus insupportable, est celui de la dépendance et de la contrainte.

Mais pourquoi parler ici de ces hommes agités de leurs passions? Ceux mêmes qui mènent dans le monde une vie réglée, qui pensent quelquefois sérieusement à leur salut, et qui se sauvent des principales corruptions du siècle, ne laissent pas de donner encore trop d'étendue à leur liberté. Ils emploient quelques heures à la prière, et ils se croient en droit de passer le reste du temps à des conversations vaines et inutiles. Ils s'acquittent des devoirs précisément nécessaires de la religion, mais ils ne veulent pas se gêner sur certaines régularités, qui ne laissent pas d'être de conséquence pour la piété. Ils ne voudraient rien faire de ce qui est absolument défendu, mais ils ne voudraient se priver de rien de ce qu'ils s'imaginent pouvoir leur être permis; et sous prétexte qu'il y peut avoir de l'excès dans la dévotion, que les grandes vertus ne sont faites que pour les grandes âmes, et qu'il importe peu d'être plus ou moins élevé dans le ciel, pourvu qu'on y arrive; ils craignent toujours d'aller trop loin, ils se prescrivent des bornes à leur fantaisie et se font une mesure de piété proportionnée à leur faiblesse. Ils ne se contraignent qu'autant qu'il convient à leurs desirs. Tout ce qui les incommode leur paraît un conseil et non pas un commandement; et dans la nécessité qui est imposée à tous les chrétiens de faire le bien, du moins veulent-ils se retenir la liberté de n'en faire qu'autant qu'ils y sont obligés et qu'autant qu'ils veulent.

Je pourrais leur dire ici ces grandes maximes que Tertullien adressait à tous les chré-

tiens, et qui renferment toute la perfection des âmes religieuses; que dans le christianisme il faut non-seulement de l'obéissance, mais encore de la ferveur; que toutes les volontés de Dieu devraient être observées, tant celles qui sont bonnes que celles qui sont parfaites; que le respect et la fidélité que nous devons à un si grand Maître, nous doit porter à accomplir non-seulement ce qu'il nous commande, mais encore ce qu'il nous conseille: que s'il permet quelquefois des choses qui sont moins parfaites, ce n'est pas pour flatter notre négligence, mais pour éprouver notre retenue: semblable à ces maîtres qui donnent quelques libertés à leurs serviteurs, pour voir jusqu'où ira leur modération; qu'il est plus louable de s'abstenir des choses même qui sont tolérées; que comme il faut craindre la colère de Dieu dans les défenses qu'il fait, il faut craindre l'indulgence de Dieu dans les permissions qu'il accorde; et que le moyen le plus sûr, pour ne rien faire d'illégitime, c'est de craindre même ce qui est permis.

Cette pensée paraîtra peut-être trop sévère, mais elle n'est pas trop éloignée de la vérité. Car, outre que toutes les vertus intérieures sont de précepte, et qu'on ne peut être chrétien sans être humble, sans être patient, sans être charitable, chacun selon le degré de perfection auquel Dieu l'appelle; outre que les conseils mêmes deviennent des commandements aux particuliers, quand ils ne peuvent accomplir les commandements sans le secours de ces conseils; c'est une vérité constante, que la religion chrétienne n'est établie que pour resserrer la liberté et pour assujettir nos volontés à celle de Dieu.

C'est cet esprit de sujétion qui est le caractère d'une âme religieuse. Dès qu'elle est consacrée à Dieu, son humeur, son choix, son inclination, son propre sens, son esprit, sa raison, ne doivent plus avoir de part en sa conduite. L'obéissance est son partage, c'est sa possession, c'est son nom; c'est Dieu même qui me l'enseigne par la bouche d'un de ses prophètes: *Elle s'appellera ma volonté en elle* (Isa., LXII, 4). Pour nous apprendre que, comme les noms renferment l'essence des choses, l'obéissance renferme tous les devoirs essentiels de la vie religieuse; et que, comme dans les alliances civiles, l'épouse perd son nom et celui de sa famille, pour prendre celui de l'époux; ainsi, dans l'union spirituelle de l'âme avec Jésus-Christ, l'âme se dépouille de sa volonté pour prendre celle de Dieu. S'il l'afflige, elle adorera la main qui la frappe; s'il la console, elle aimera les bénédictions de Dieu, et, plus encore, le Dieu des bénédictions. S'il lui parle intérieurement, elle écoutera sa voix pour la suivre; s'il lui explique ses volontés par le ministère des hommes, elle les regardera comme les organes et les interprètes de Dieu même. Elle n'entreprendra rien sans le consulter; elle n'agira que pour le servir, elle ne souffrira que pour lui plaire, et n'aura

d'autre usage de sa volonté propre, que de vouloir n'en point avoir.

Ces vertus ne sont pas du goût des gens du monde. Ils regardent les exercices de la vie religieuse, ou comme des vertus sublimes qu'il est impossible d'imiter, ou comme des pratiques de cloître, qu'il n'est pas nécessaire de suivre. Pourvu qu'ils se sauvent de certains vices grossiers et décriés, et qu'ils retiennent dans leurs œuvres une surface de religion, ils se donnent eux-mêmes dispense de toutes les sévérités de la loi de Dieu. Les dangers continuels et les engagements funestes où ils sont, qui devraient les rendre plus circonspects, ne font que les rendre plus lâches et plus négligents. Il se font une idée de la perfection, non pas pour la suivre, mais pour remarquer si l'on y manque: délicats pour eux-mêmes, impitoyables pour les gens de bien; ils considèrent toutes leurs austérités comme des suites nécessaires de leur vocation. Ils aspirent à être parfaits, disent-ils, et ils y travaillent; ils sont entrés dans la voie étroite et ils la suivent; ils ont chargé leur croix et ils la portent. Ils souffrent, ils se sont destinés à la patience, c'est leur état, c'est leur profession; comme si ce n'était pas la profession de tous les hommes d'aimer et de servir Dieu; comme si la pénitence était une vertu de bienséance pour quelques particuliers, et non pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens; comme si Jésus-Christ était divisé et s'il avait un évangile sévère et un évangile relâché; comme s'il avait pour eux des privilèges et des droits d'immunité; et comme s'ils étaient moins obligés d'être pénitents, parce qu'ils ont plus d'occasion, plus de penchant et plus d'habitude d'être pécheurs.

Cependant Jésus-Christ nous apprend, tantôt qu'on ne va à lui que par la voie étroite, c'est-à-dire, en étrécissant nos desirs et retranchant la plupart de ces inclinations que la nature semble laisser libres; tantôt que le royaume des cieux souffre violence, c'est-à-dire, qu'on ne peut le gagner que par l'assujettissement et par la contrainte, en pliant avec force nos volontés naturellement rebelles à la loi de Dieu, tantôt qu'il faut renoncer à nous-mêmes, c'est-à-dire diminuer en nous la cupidité, même malgré nous, et renfermer tous nos desirs et toutes nos affections en un seul objet qui est hors de nous, et qu'enfin notre félicité dépend de la servitude où nous devons être à l'égard de Dieu.

Mais ne me trompé-je point? vous annoncez la vérité? Saint Paul ne nous apprend-il pas que là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté (II Cor., I, 17): Que nous ne sommes point les enfants de la servante, mais de la femme libre (Gal., V, 31): que Jésus-Christ est venu nous délivrer de la servitude et remplir nos cœurs d'un esprit d'adoption et de liberté qui nous donne la confiance de nous adresser à Dieu comme à notre père? J'avoue que Jésus-Christ nous a affranchis de la servitude de la loi. Premièrement, quant aux devoirs extérieurs d'un culte pénible et

embarrassant. Il a rompu le joug des cérémonies légales et nous a déchargés du pesant fardeau de tant d'observances judaïques, ne voulant plus que des adorateurs en esprit et en vérité (*Rom.*, VIII, 15). Secondement, quant aux peines et aux châtimens. On ne prononce plus de jugement de mort contre ceux qui manquent; on les remet au tribunal de leur conscience qui, comme un juge domestique, condamne le pécheur sans le perdre et ne punit le mal qu'en le reprochant. Troisièmement, quant au motif de nos actions. Ce n'est plus ni une crainte servile, ni une espérance mercenaire qui nous retiennent ou qui nous anime : c'est l'amour qui nous fait agir. Nous ne servons plus en esclaves qui craignent la colère de leur maître; mais en enfans qui accomplissent les volontés de leur père.

J'ose dire néanmoins, après saint Chrysostome, que nous ne sommes sortis d'une servitude que pour entrer dans une autre, qui est intérieure et spirituelle. C'est ce que l'Apôtre nous apprend dans son épître aux Romains : *Nous sommes affranchis de la loi de mort, dans laquelle nous étions retenus. Voilà notre affranchissement et notre liberté. Mais quelle en est la suite? De sorte que nous sommes assujettis à la nouveauté de l'esprit* (*Rom.*, VII, 6). C'est un assujettissement d'esprit, soit parce qu'ayant été rachetés par Jésus-Christ, nous ne sommes plus à nous-mêmes; et que les grâces et les bienfaits que nous en avons reçus, ont ajouté à nos devoirs passés, tous les devoirs de la reconnaissance et de la justice : soit parce que la foi évangélique étant un état de plus grande perfection, elle nous engage à plus de justice et d'exactitude. Car la vertu n'est autre chose que l'amour de Dieu : cet amour ne croît qu'à mesure que la cupidité diminue; la cupidité ne diminue qu'autant qu'on la combat et qu'on la resserre.

Les gens du monde ne comprennent pas cette vérité, parce qu'ils n'agissent point par la foi. Lorsqu'on voit au pied des autels une vierge chrétienne, que sa naissance ou son esprit auraient pu distinguer dans le monde, renoncer au luxe et aux vanités du siècle, et s'engager généreusement à tous les exercices laborieux d'une vie pénitente et religieuse; on s'attendrit, on la plaint, on la regarde comme une jeune victime qui va d'elle-même se présenter à l'autel, et se livrer innocemment à son sacrifice : on écoute les vœux qu'elle fait comme des arrêts qu'elle prononce contre elle-même. Ces mots d'obéissance, de pauvreté, de mortification, auxquels le monde est si peu accoutumé, sont des termes qui les effraient. La clôture leur paraît une espèce de captivité, qui toute volontaire qu'elle est dans les commencemens, devient à charge dans la suite : on veut se rendre le juge et l'arbitre de sa vocation; et l'on craint toujours que ce ne soit l'effet d'une jeunesse sans expérience, ou d'une dévotion précipitée; on examine le passé, on raisonne sur le présent, on tire de tristes présages de l'avenir. Il prend aux specta-

teurs une fausse pitié et une tendresse mondaine, par laquelle ils ont peine à croire que d'autres fassent volontiers ce qu'ils n'auraient pas le courage de faire. Ils regardent comme un malheur de quitter ce qu'ils s'estiment heureux de retenir; et jugeant d'autrui par leur propre faiblesse, ils craignent toujours qu'on ne se repente d'avoir rompu des attachemens qu'ils sentent bien qu'ils ne sont pas capables de rompre.

Qu'ils sachent que rien n'est impossible à la grâce; que Jésus-Christ, lorsqu'il se choisit des épouses, sait bien le moyen de les conserver; que celui qui leur a inspiré le dessein de le suivre, leur donne la force de l'exécuter; qu'elles portent la croix de Jésus-Christ, et que la croix de Jésus-Christ les porte; qu'on voit les peines extérieures qu'elles souffrent, et qu'on ne voit pas les consolations intérieures qu'elles reçoivent; que leurs souffrances ne peuvent être qu'heureuses, puisqu'elles ont la charité pour principe, Dieu pour objet, et le ciel même pour récompense, et que leur servitude est glorieuse, puisque c'est régner que de servir Dieu.

Mais s'estiment-ils eux-mêmes plus libres? Hélas! le monde est plein d'une espèce d'esclaves, qui sont d'autant plus malheureux, qu'ils s'imaginent d'être libres. L'un s'applaudit, parce qu'il est sur les routes de sa fortune, et qu'il semble entrevoir des espérances pour s'avancer. Mais quelle contrainte! Il faut veiller continuellement à ses intérêts, se rendre complaisant jusqu'à la bassesse, essayer tous les chagrins que causent d'ordinaire les espérances et les fortunes douteuses; il faut supporter les attaques ouvertes des ennemis, les trahisons secrètes des envieux, les jalousies malignes des égaux, les railleries piquantes des inférieurs, les caprices bizarres des maîtres; encore leurs projets ne laissent pas d'être renversés par des révolutions imprévues, et par des jugemens secrets de la providence de Dieu, qu'ils nomment *destin* ou *fortune*, qui les éloigne pour jamais des fins qu'ils s'étaient proposées. L'autre, esclave de son orgueil, veut acquérir la réputation d'être vertueux par des pratiques affectées d'une dévotion hypocrite, et surprendre des approbations dont il n'est pas digne. Il faut se contraindre et se déguiser incessamment, renfermer malgré soi ses passions au dedans de soi, ne dire rien de ce qu'on pense, ne penser rien de ce qu'on dit.

Qu'il est difficile de soutenir longtemps un faux personnage, d'affecter de paraître bon, lorsqu'on sent bien que l'on est méchant, et de porter le mensonge sur le visage, quand on a malgré soi la vérité dans le cœur! Celui-ci s'estime heureux, parce qu'il satisfait son avarice, et qu'il augmente ses revenus; mais que de soins, que d'accidens, que d'inquiétudes! et quel bonheur peut-on espérer dans des biens qu'on acquiert avec peine, et souvent avec injustice; qu'on possède avec crainte, et qu'on perd

avec désespoir ? Celui-là se croit libre, parce que rien ne s'oppose à ses passions, et que tout p'oit sous sa volonté : aveugle de ne pas voir que la félicité ne consiste pas à accomplir ses désirs, mais à remplir ses devoirs, et que c'est une fausse liberté, que de faire tout ce qu'on veut, quand ce qu'on veut n'est pas raisonnable.

Que votre sort est différent, ma chère sœur ! Vous vous rendez, ce semble, captive ; mais vous acquérez la véritable liberté des enfants de Dieu. Vous cessez de jouir de tous les avantages qu'on possède dans le monde ; mais vous commencez à jouir de la félicité que les saints possèdent dans le ciel, qui n'est autre chose qu'une paisible et volontaire nécessité d'obéir et de plaire à Dieu. Vous vous liez à la croix de Jésus-Christ, jusqu'au dernier soupir de votre vie : résolution digne d'un cœur comme le vôtre ; mais qu'il est doux de porter des chaînes, quand c'est la charité qui les a formées, et quand elles nous lient à Jésus-Christ ! Vous n'êtes plus à vous, il est vrai, et votre volonté ne servira plus à vous régler, ni à vous conduire : mais en récompense, vous êtes entre les mains de la Providence, et ne voulant que ce que Dieu veut, sa volonté deviendra la vôtre. Rien ne pourra troubler votre repos qui sera fondé sur Dieu même ; et tandis que les filles du siècle, occupées du désir de voir et d'être vues, idolâtres de quelques traits de vaine beauté, que la nature par hasard aura formés sur leur visage, promèneront, comme en triomphe, leur indiscrete et dangereuse liberté ; et que jalouses non-seulement de faire leur volonté, mais encore de captiver celles des autres, elles traineront après elles des esclaves de leurs vanités, esclaves elles-mêmes de leur ambition et de leur amour-propre : vous, renfermée dans l'étroit espace d'un cloître et d'une cellule, mais élevée en esprit au-dessus de toutes les choses créées ; cachée sous l'obscurité d'un voile, mais éclairée des lumières de la vérité ; pauvre des biens de ce monde, mais enrichie de tous les trésors de la grâce ; inconnue aux hommes, mais agréable à Jésus-Christ, vous mettrez toute votre gloire à n'en avoir point, et tous vos soins à répondre à ce que Dieu demande de vous et aux grâces qu'il vous a faites, parce que la foi vous a fait renoncer à votre liberté, et qu'elle vous porte à vous donner à Dieu sans réserve.

SECONDE PARTIE.

Le premier hommage que Dieu demande de l'homme est celui du cœur ; soit parce qu'étant notre unique et dernière fin, rien ne lui est si naturellement acquis, dit saint Augustin, que cette partie de nous-mêmes, qui est la source des désirs et des affections, et comme le centre de tous les mouvements de l'âme, qui peuvent nous porter au bien ; soit parce que le cœur étant en nous ce qu'il y a de plus vivant, c'est aussi, dit saint Basile, la première victime que nous devons sacrifier au Seigneur ; soit enfin, parce que le cœur étant le siège de la cupidité ou de

la charité, et que renfermant les principes et les motifs de nos actions, il les détermine à Dieu, ou au monde. Car, quelque saintes qu'elles paraissent, si elles ne partent d'un cœur animé de l'amour divin, ce ne sont que des œuvres païennes, qui ne peuvent entrer dans le culte religieux que l'on rend à Dieu : la patience n'est qu'une dureté stoïque, la charité envers les malheureux n'est qu'une tendresse et une compassion naturelle ; et le mépris des biens du monde, qui pourrait faire des chrétiens, ne fait tout au plus que des philosophes.

Or, non-seulement Dieu demande le cœur, mais encore tout le cœur ; sans diminution, sans interruption, sans partage : *C'est sa volonté*, dit saint Paul, *que vous le serviez d'une manière digne de lui ; tâchant de lui plaire dans toutes vos actions, en produisant des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres* (Coloss., I, 10). Premièrement, parce qu'il doit y avoir une sainte proportion entre la charité et Dieu, qui en est l'objet ; en sorte que les qualités de l'une répondent aux perfections de l'autre. Dieu est juste, il faut l'aimer par devoir ; il est bon, il faut l'aimer par inclination ; il est bienfaisant, il faut l'aimer par reconnaissance ; il est immense, il faut l'aimer sans mesure ; il est éternel, il faut l'aimer sans fin ; il est indivisible, il faut l'aimer sans partage. Secondement, ce n'est pas connaître la grandeur et la majesté de Dieu, que de lui associer dans nos cœurs quelque autre chose que lui. Il ne faut, dit saint Bernard, rien chercher ni plus que lui, ni autre que lui, puisqu'il est au-dessus de tout ; ne rien chercher après lui, ni avec lui, parce que lui seul peut suffire à tout, et qu'étant l'essence unique et indivisible, il doit être aimé uniquement et indivisiblement. Troisièmement, parce qu'il n'est pas de la dignité de Dieu de recevoir des services partagés, et un reste d'affections vagues et dispersées ; de se contenter d'être faiblement aimé, lui qui est souverainement aimable ; ni de se laisser trouver à une âme, qui ne le cherche pas dans toute l'étendue de son amour.

C'est là proprement la différence du monde et de la religion ; car qu'est-ce que le monde ? C'est cette société, et ce commerce de gens qui sont animés par cet esprit corrompu et déréglé, qui est naturel à tous les hommes tant qu'ils vivent selon la première génération qu'ils ont reçue d'Adam, et non pas selon la seconde qu'ils ont reçue de Jésus-Christ : c'est une secte presque universelle d'esprits trompeurs ou trompés, qui, suivant les mouvements de leur propre cœur, et ne s'accommodant pas des maximes de l'Evangile, ne reconnaissent pour tous biens, que les plaisirs, les honneurs, les richesses, la curiosité et l'indépendance ; qui tantôt transportés d'une fausse joie, tantôt accablés d'un chagrin imaginaire, passent leur vie au hasard à se réjouir ou à s'affliger, comme s'ils ne croyaient rien par delà, et s'ils n'avaient de religion que par coutume et par bien-

séance : c'est une foule d'esprits remuants qui s'entrechoquent les uns les autres, ou pour entretenir leur orgueil, ou pour avancer leur ambition, ou pour conserver leurs intérêts. Les plus habiles et les plus polis sont ceux qui se font une occupation d'un amusement, qui négligent leurs véritables devoirs, pour de vaines cérémonies, qui savent mieux déguiser leurs passions et flatter celles des autres, et qui perdant un solide repos pour des prétentions imaginaires, s'occupent de rien, se lassent de tout, travaillent sans fruit, vivent sans règle, et meurent sans préparation.

Ce portrait vous étonne peut-être, messieurs ; mais si vous faites quelque réflexion sur vous-mêmes, peut-être y trouverez-vous du moins quelques traits qui vous ressemblent. Qu'est-ce au contraire que les religions et les monastères ? Ce sont des sociétés formées sur l'esprit et sur l'exemple de Jésus-Christ, unies par tous les liens d'une charité mutuelle, entretenues par les exercices continuels d'une piété humble et persévérante ; qui vivant selon l'esprit et non pas selon la chair, renouvellent en ces temps malheureux la ferveur et l'innocence des premiers siècles. C'est un ordre sacré de personnes que Dieu a séparées comme pour lui, et qui s'étant elles-mêmes rendues comme invisibles à tout le reste des créatures, en se renfermant dans les solitudes, n'acquiescent que des vertus, ne possèdent que la paix de leur conscience, n'attendent que des biens spirituels et invisibles ; et faisant croître en elles la charité, s'occupent avec fruit, vivent avec circonspection, et meurent avec confiance.

Il n'en faudrait pas davantage, ma chère sœur, pour vous donner une haute idée de votre vocation à la profession religieuse. Mais la différence essentielle que saint Paul apporte de ces deux états, c'est que la division et le partage du cœur est le caractère des gens du monde (*Ephes.*, II, 19). Je ne parle pas ici de ces demi-chrétiens et demi-païens qui mêlent à une vie presque profane quelques intervalles de religion, pratiquant de temps en temps quelques légères vertus, et ne laissant pas d'entretenir au fond de leur cœur des passions secrètes et dominantes, dont ils ne voudraient pas même être délivrés. Je ne parle pas ici de ceux qui convaincus de la nécessité de faire pénitence, et voulant pourtant en éloigner l'exécution, font un partage imaginaire d'une vie dont ils croient pouvoir mesurer la durée entre les emportements de la jeunesse et la modération d'un âge avancé.

Pardonnez, vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, si je vous représente les actions et les pensées des pécheurs. Les désordres auxquels Dieu les a abandonnés, vous doivent faire souvenir des grâces qu'il vous a faites. La même charité qui vous a fait sortir du monde, vous doit faire gémir pour ceux qui y sont malheureusement engagés ; et du milieu du port où le souffle de l'Esprit de Dieu vous a si heureusement pous-

sées, vous devez par pitié lever les yeux et les mains au ciel, vers ceux qui parmi les tempêtes du monde, sont toujours près de périr par un misérable naufrage.

Je laisse ces grands pécheurs et je me renferme aux gens de bien mêmes, selon le monde. Je dis que leur état est un cercle perpétuel d'actions et d'occupations extérieures, qui les engage au soin tumultueux d'une famille et au travail embarrassant de plusieurs devoirs domestiques. Il est difficile que la complaisance qu'on doit aux hommes ne diminue celle qu'on doit à Dieu ; que les occupations du dehors ne ralentissent la ferveur du dedans, et que le cœur ne se resente de la diversité de tant d'objets, quelque soin qu'ils prennent de les réunir en un seul. J'en appelle à votre conscience, messieurs ; combien de fois voulant vous recueillir dans la retraite, pour la prière, avez-vous eu peine à retrouver votre cœur que vous avez laissé errer d'objet en objet durant la journée ? Combien de fois avez-vous senti votre esprit appesanti et rempli d'une infinité d'images mondaines ? combien de fois, réduits à la triste nécessité de servir deux maîtres, d'aimer l'un et de haïr l'autre, si vous ne vous êtes déclarés, du moins avez-vous demeuré comme suspendus, souhaitant de satisfaire à tous les deux, et d'avoir ce double cœur que Dieu maudit dans ses Ecritures (*Eccli.*, II) ? combien de fois, touchés d'un côté du désir du salut, de l'autre attachés à des intérêts de famille, avez-vous d'une main dressé des autels à Jésus-Christ, et de l'autre à la fortune ; semblables à ces peuples envoyés dans la Samarie, qui tantôt Assyriens et tantôt Israélites, confondaient les saintes cérémonies de la Judée avec les superstitions de leur pays (*IV Reg.*, XVII) ; et, après avoir adoré le vrai Dieu, allaient encenser des idoles ?

Tout vous détourne de Dieu ; la corruption de la nature, quand elle n'est pas réprimée ; l'impression que fait sur les esprits un mauvais exemple ; la prévention que donne la coutume sans qu'on s'en aperçoive ; l'irrésolution et l'inconstance presque inévitable, quand on a plusieurs obligations ; le danger qu'il y a dans la multiplicité des devoirs de ne pas s'attacher au principal ; le penchant qu'on a de désirer le superflu, quand on a acquis le nécessaire ; la dissipation de l'esprit dans les soins différents qui le troublent et qui l'inquiètent ; enfin tout ce commerce du monde, dont les conversations, les paroles, les actions et la vue même sont contagieuses.

Mais les vierges de Jésus-Christ éloignent tous les obstacles qui s'opposent dans le cœur à l'amour de Dieu, et qui sont contraires à la perfection ; la convoitise des biens par la pauvreté ; la convoitise des plaisirs par la chasteté ; la convoitise et le dérèglement de la volonté par l'obéissance. Elles éloignent toutes les distractions qui peuvent les détourner de Dieu, le soin des richesses, le soin d'une famille, le soin de sa propre conduite dans les différentes rencontres de

la vie. Elles sacrifient à Dieu tout ce qu'elles peuvent posséder, tout ce qu'elles peuvent aimer, tout ce qu'elles peuvent désirer, et réduisent toutes leurs affections à la simplicité du christianisme. Elles n'ont qu'un principe, elles n'ont qu'un objet, elles n'ont qu'une fin, elles n'ont qu'à penser à Dieu et à vivre dans l'admiration de sa bonté, dans la reconnaissance de ses bienfaits, dans l'espérance de ses promesses. Toujours recueillies, toujours exemptes de ces empressements et de ces desirs violents, qui nous tirent hors de nous-mêmes, elles peuvent dire ce que disaient les anciens chrétiens, dans le dépouillement de toutes choses et dans leur parfaite tranquillité : Toutes mes affaires sont renfermées en moi-même, et tout mon soin est de n'en avoir plus (*Tertull.*).

Que cette condition est différente de celle des chrétiens dans la vie commune ! Les uns, bornés à des vertus médiocres et tenant presque nécessairement à la terre par une partie d'eux-mêmes, sont appelés à servir Dieu. Les autres, engagés dans les vertus les plus parfaites et dans les plus nobles fonctions du christianisme, ayant déjà leur conversation dans le ciel, peuvent s'en appeler *les citoyens et les domestiques* (I *Cor.*, VII, 33). Ceux-là, chargés du pesant fardeau des occupations extérieures, marchent lentement dans les voies de Dieu. Ceux-ci, déchargés de tout ce qui peut retarder leur course, marchent à grands pas vers la Jérusalem céleste. Les premiers, trop heureux de garder les commandements, ont assez de peine à devenir bons ; les seconds s'attachant même aux conseils travaillent à devenir parfaits. Les uns suivent Jésus-Christ jusqu'à la croix, les autres sont crucifiés avec Jésus-Christ.

C'est là, ma chère sœur, votre vocation. Vous mettez aujourd'hui un espace infini entre le monde et vous. Vous vous en interdisez le commerce ; vous renoncez à ses mœurs et à ses coutumes ; vous en effacez même de votre esprit toutes les idées. Votre volonté propre ne doit plus agir, c'est un don que vous avez résolu de faire à Dieu, et ce serait le lui reprendre. Nulle affection séculière ne doit plus vous toucher : ce serait partager votre cœur, et Dieu vous le demande tout entier. Nul regard ne vous doit plus échapper du côté du monde : vous vous êtes tournée vers Dieu, et il vous défend de regarder derrière vous.

Vos devoirs sont grands et vos obligations étroites, mais les récompenses qui vous attendent sont encore plus grandes. Il me semble que j'entends une voix qui vient du ciel qui répond aux vœux que vous lui faites, et que Dieu, vous rendant promesse pour promesse, vous dit aujourd'hui : Vous vous engagez à mépriser pour moi les biens temporels, et moi, je m'engage à vous combler de tous les biens spirituels. Vous vous dépouillez de vous-même, et moi, je vous remplirai de mon Esprit. Vous embrassez ma croix, et je vous donnerai mes couronnes. Vous promettez de vous priver de tous les plaisirs des

sens, et moi, je vous promets de vous rassasier de ce torrent de volupté que je prépare à ceux qui m'ont servi fidèlement. Ce sont, ma chère sœur, les récompenses que vous pouvez attendre de la miséricorde du Seigneur et que je vous souhaite. *Au nom du Père, etc.*

SERMON XXIX.

DE L'OBLIGATION DE L'AUMÔNE.

Prêché à Paris dans l'église des Nouveaux Convertis, au faubourg Saint-Victor, le cinquième samedi du carême, l'an 1681.

Accept Jesus panes, et cum gratias egisset distribuit discumbentibus

Jésus-Christ prit les pains, et après avoir rendu grâce à Dieu, il les distribua au peuple (S. Jean, ch. XVI).

Un des plus grands miracles que Jésus-Christ ait faits, soit pour sa gloire, soit pour l'utilité ou pour l'instruction des hommes, c'est celui que nous lisons dans l'Evangile que l'Eglise nous propose demain, et que je vous invite de méditer aujourd'hui. Il fait éclater sa providence en produisant l'abondance dans le désert, et suppléant par sa puissance à la stérilité des lieux et au défaut de la nature. Il multiplie ses secours ; et trouvant des ressources de charité que la prudence des apôtres n'avait pu prévoir, et que la nécessité des peuples qui le suivaient dans le besoin pressant où il étaient n'avait presque osé se promettre, il fait admirer son pouvoir et ressentir sa magnificence. Il satisfait sa miséricorde en nourrissant ces troupes nombreuses, qui, après avoir oublié pendant quelque temps leurs propres besoins, par l'application qu'elles avaient à sa parole, remplies des vérités éternelles qu'il leur prêchait, allaient enfin succomber par une défaillance corporelle. En cela même, il accomplit sa justice. Il était raisonnable qu'il protégât ceux qui s'étaient attachés à lui pour le suivre dans la retraite ; qu'il fit trouver la vie à ceux qui étaient venus chercher leur salut ; et que, nourrissant leurs corps d'un pain matériel, après avoir nourri leurs âmes de ses enseignements salutaires, il vérifiât cette parole de son Evangile : *Que ceux qui cherchent le royaume des cieux, auront encore par dessus, les assistances même temporelles* (Mich., VI).

Mais ce qui sert à notre instruction, c'est l'exemple qu'il nous donne d'ouvrir nos entrailles de compassion sur les misères de nos frères ; de soulager les pauvres qu'il nous a laissés pour le représenter en ce monde ; d'étendre notre charité à proportion de nos forces, au delà même de nos forces. En quoi, messieurs, ordinairement on se flatte. On croit que c'est une action de liberté, et non pas une nécessité d'obligation. On regarde l'aumône comme un conseil de perfection, et non pas comme un précepte indispensable de la loi de Dieu. Pourvu qu'on n'ait pas volé le bien d'autrui, on croit qu'on a droit d'abuser du sien ; on se sauve sur la juste acquisition, et l'on ne corrige pas le mauvais usage qu'on fait des biens qu'on a recus de

Dieu. Je viens aujourd'hui combattre cette erreur, et vous faire voir que l'aumône est une obligation et que la refuser de son superflu, c'est : 1^o pécher contre la providence de Dieu ; 2^o pécher contre la miséricorde de Dieu ; 3^o pécher contre la loi et la justice de Dieu. Adressons-nous à cet Esprit-Saint, qui est le principe de la compassion et de la charité chrétienne, par l'intercession de cette mère de miséricorde à qui l'ange dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le mauvais usage qu'on fait des richesses vient ordinairement de ce qu'on ne les considère que dans un ordre naturel, comme des effets du hasard ou des présents de la nature. La plupart les regardent comme des biens qu'une aveugle fortune pousse de main en main ; et qui, par une incertaine ou fatale révolution, s'arrêtant ou changeant de maîtres, échappent aux uns et tombent en partage aux autres, selon la conjuncture des temps et la rencontre des affaires. Ceux qui ont acquis ces biens par leur habileté, ou par leurs soins, croient les avoir assez achetés par la peine qu'ils ont eue à les acquérir, et les retenant comme l'ouvrage de leurs propres mains, jouissent des bienfaits de Dieu, comme de la récompense de leur travail et du fruit de leur industrie. Ceux qui les ont reçus par succession, en usent comme d'une possession, qui, d'étrangère qu'elle était, leur est enfin devenue propre ; et sans remonter à Dieu qui en est la source, s'arrêtent à la prévoyance de leur pères, et ne croient être riches, que parce qu'ils sont nés, ou qu'ils ont hérité d'un homme qui l'avait été. Aveugles, dit le Seigneur, par un de ses prophètes, *de ne pas voir que c'est moi qui leur ai donné cette abondance et ces commodités temporelles, et qui ai multiplié cet or et cet argent dont ils jouissent* (Osée, II, 8). Faut-il s'étonner si, manquant dans le principe, ils manquent dans les conséquences ; si ne connaissant pas les dons de Dieu, ils n'en usent pas selon ses desseins ; et si ne voulant pas savoir de qui ils ont reçu leur bien, ils ne s'informent pas à qui ils doivent le distribuer.

Or, messieurs, supposé ce que la foi nous enseigne, que Dieu est auteur de tous les biens, même temporels ; qu'il y a une bénédiction secrète et spirituelle qui les produit et les multiplie ; et une main paternelle et invisible, qui les répand et les distribue ; et qu'encore qu'ils soient peu considérables si on les compare avec ceux de l'âme, ils ne laissent pas d'être des effets et des effusions d'une bonté souveraine, qui nous les donne, non pas comme des félicités, dit saint Augustin, mais comme des secours et des consolations de cette misérable vie ; de là je conclus que puisque c'est Dieu qui les donne, il les donne pour quelque fin et les destine à quelque usage ; et que c'est pour quelque importante raison qu'il les accorde aux riches et qu'il les refuse aux pauvres.

Quelle est donc cette raison et cette fin ? Soyez-en vous-mêmes les juges. Est-ce pour satisfaire aux passions de l'homme, et non

pas aux devoirs de l'humanité ? Est-ce pour entretenir l'orgueil et l'avarice des uns, et pour lasser l'humilité et la patience des autres ? Est-ce pour fournir de matière à votre luxe et à vos intempérances, aux dépens de ceux qui souffrent la faim, la soif et la nudité ? Est-ce pour dissiper vos biens en dépenses superflues par une profusion indiscrète, et non pas pour en faire part à ceux qui en manquent par une dispensation charitable ? Est-ce pour affliger les malheureux et pour leur faire mieux sentir le poids de leur nécessité par la comparaison de votre abondance ? Est-ce pour repaître les yeux du peuple de l'éclat de ces richesses que vous lui avez peut-être volées, et pour lui faire voir jusqu'où peut aller la dissolution d'un prodigue ou l'insensibilité d'un avare ?

A Dieu ne plaise que nous ayons des pensées si basses et si indignes de sa providence. Ce serait accuser Dieu d'aveuglement ou de préoccupation pour les riches ; d'injustice ou de cruauté pour les pauvres, et le rendre responsable de la misère des uns et complice des péchés des autres. Non, non, l'intention de Dieu, en faisant des riches, c'est de les rendre charitables. Il les choisit pour être les instruments de ses miséricordes et les canaux par où doivent couler ses grâces extérieures dans son Eglise ; ce n'est pas un conseil qu'il leur donne, c'est une loi et une nécessité qu'il leur impose.

Pour vous convaincre de cette vérité, je n'ai qu'à recueillir ici les noms que l'Esprit de Dieu donne à l'aumône dans ses Ecritures. Tantôt il l'appelle une dette : *Ecoute la voix du pauvre et rends-lui ce que tu lui dois* (Eccli., IV, 8) ; comme s'il disait, ce n'est pas une libéralité ni une gratification de bienséance que vous faites, c'est un paiement de justice et de rigueur. Ce n'est pas du fonds de vos biens que vous tirez ce que vous donnez ; c'est du fonds de la providence de Dieu, et si par votre compassion et par votre tendresse, vous en faites un présent volontaire ; dans l'intention de Dieu, c'est une obligation indispensable. Les pauvres que vous assistez sont donc des créanciers que vous satisfaites. Or, souffrez-vous que vos débiteurs vous paient à leur fantaisie ? Leur donnez-vous la liberté d'oublier ce qu'il vous doivent ? supportez-vous patiemment que tandis qu'ils vous retiennent votre nécessaire, ils s'épuisent en folles dépenses ? est-ce par forme de conseil que vous leur proposez de s'acquitter en votre endroit ? ne les citez-vous pas devant les tribunaux ? ne leur faites-vous pas expier dans l'horreur des prisons la peine de la lenteur ou de l'impuissance où ils se sont mis de vous contenter ? Pouvez-vous croire que Dieu demande moins de fidélité et d'exactitude de vous que vous n'en demandez des autres ?

Tantôt il lui donne le nom de justice (Psal. CXI, 9), pour nous apprendre qu'à proprement parler, ce n'est pas donner aux pauvres ce qui est à nous, que c'est leur rendre ce qui est à eux ; qu'autrement ce serait entreprendre sur leurs droits et les

frauder de ce qui leur appartient ; que comme il y a un larcin d'oppression par lequel on fait les pauvres, il y a un larcin de détention par lequel on refuse d'assister ceux qui le sont, ce qui est également injuste, également criminel. Tantôt il l'appelle une restitution de grâce : C'est une grâce que Dieu fait aux pauvres aussi bien qu'à vous, quand il vous donne du bien (*Eccli.*, III, 14). C'est un dépôt qu'il vous met entre les mains pour le faire passer en celles des pauvres ; il regarde ce que vous en ferez. Quoiqu'il n'ait pas besoin d'avoir quelqu'un qui lui aide dans les effets de sa miséricorde, il a pourtant voulu, dit saint Léon, secourir les hommes par les hommes, afin d'éprouver la fidélité des uns dans leur administration, et la patience des autres dans leur besoin. Or, comme il n'y a rien dans la société de si contraire aux lois et à la bonne foi, que de retenir un dépôt qu'on nous a confié, il n'y a rien de si contraire à la piété et à la religion que de se prévaloir pour soi d'un bien qu'on n'a que pour le communiquer aux autres.

Enfin saint Paul appelle l'aumône un tribut (*Rom.*, XIII, 7) ; c'est un tribut que Dieu demande aux riches sur les richesses qu'il leur a données. Comme le prince temporel a droit d'imposer une redevance sur les fiefs dont il investit un particulier pour marque éternelle qu'il le tient de lui : Dieu qui est le maître absolu des richesses, ne peut-il pas, en les donnant aux uns, à l'exclusion des autres, y mettre dessus le droit de l'aumône qui marque que c'est de sa main qu'on les a reçues ? et si c'est une ingratitude et une rébellion intolérable à un vassal de contrevenir aux conditions que son seigneur lui a imposées, n'est-ce pas une infidélité punissable aux chrétiens, de ne pas accomplir ce qui leur est ordonné ? De tout cela, il s'ensuit qu'il n'est pas permis de jouir de son bien comme on veut ; et que ce n'est pas un conseil ni une bienséance, mais un commandement et une nécessité d'assister les pauvres dans leur misère.

C'est un effet de la bonté et de la sagesse de Dieu, dit saint Chrysostome, d'avoir fait de l'aumône chrétienne un moyen nécessaire pour le salut. Ce fonds de miséricorde et de charité aurait été mal assigné sur le bien des riches, si Dieu ne l'eût pas exigé lui-même. Insensibles aux malheurs d'autrui et renfermés dans l'amour d'eux-mêmes, ils se seraient comme endormis dans ce calme trompeur et dans cette fausse paix que donnent presque toujours la prospérité et l'abondance. La cupidité n'eût point eu de bornes, le nécessaire et le superflu se fussent confondus ensemble ; celui qui n'eût point senti de misère, n'eût point eu de pitié des misérables, et chacun eût été d'autant plus inhumain qu'il se fût estimé libre de l'être, et qu'il eût trouvé dans le défaut de sa charité la sûreté de sa conscience. Hélas ! ajoute ce Père, la loi de Dieu toute sainte et rigoureuse qu'elle est ne peut arrêter la licence des hommes, et l'aumône quelque raisonna-

ble et commandée qu'elle puisse être, ne trouve presque plus de chrétien qui l'observe ; qu'aurait-ce été si Dieu l'eût laissée au choix et à la volonté des particuliers, et s'il n'en eût fait qu'un moyen de perfection à laquelle peu de gens aspirent ; et non pas un moyen absolu de salut, auquel tous les riches sont obligés ?

Ce précepte est fondé sur cette providence commune que Dieu est obligé d'avoir pour toutes ses créatures, et dont il a chargé les riches à l'égard des pauvres. *Ils sont faits pour aller au-devant l'un de l'autre*, dit l'Ecriture (*Prov.*, XXII, 2), et pour se prévenir par une correspondance réciproque. La raison qu'elle en donne, c'est que le Seigneur est le Créateur de l'un et de l'autre (*Ibid.*). Il a créé le riche, afin qu'il rachète ses péchés en secourant le pauvre. Il a créé le pauvre, afin qu'il s'humilie par le secours qu'il reçoit des riches. Ils ont été comme entrelacés dans la société civile, afin que par des offices mutuels, ils pussent s'entraider, non-seulement pour les commodités de la vie présente, mais encore pour leur salut, en se sanctifiant, les uns par une libéralité honnête, les autres par une humble reconnaissance. Quoiqu'il en soit, les pauvres appartiennent à Dieu aussi bien que vous et plus que vous, parce qu'il sont, non-seulement les créatures de Dieu comme vous l'êtes, mais encore ses nouvelles créatures, formées sur l'image de Jésus-Christ et rendues conformes à sa vie humiliée et pénitente. Il est donc de la Providence de les assister, et il est de votre religion de vous charger à leur égard des soins de cette Providence. Autrement, c'est faire injure à leur Créateur et au vôtre (*Prov.*, XIV, 21), et lui reprocher qu'il abandonne ses créatures au hasard, au caprice et à la discrétion des hommes ; qu'il les traite comme des enfants exposés à la pitié des passants par un père impitoyable, comme des malheureux à qui l'on interdit le feu et l'eau ; pour qui le ciel est d'airain, la terre stérile et toute la nature inutile ; ce sont les termes de l'Ecriture. Y a-t-il rien qui répugne davantage à la bonté et à la justice de Dieu ? Il faut donc nécessairement reconnaître que dans ces biens que vous croyez qui vous appartiennent entièrement, il y a une portion de réserve pour les œuvres de miséricorde et de charité, qu'il ne vous est pas permis de détourner, ni d'employer à d'autres usages ; que ce qu'il y a de superflu pour vous est dû à l'entretien des pauvres et ne dépend ni de votre disposition, ni de votre liberté ; et que comme il y a un fonds de la providence particulière qui vous a comblé de ses grâces, il y a aussi un fonds de la providence commune qui vous a donné en garde la part des pauvres.

Pour entendre ceci, il faut remonter à l'origine de ce droit. Il est certain que Dieu créa le monde avec cet ordre, que toutes choses fussent communes ; et que cette police se serait maintenue dans la nature, si les hommes se fussent conservés dans leur innocence. Comme ils seraient nés dans un

même condition, ils auraient tous eu la même fortune. La terre leur aurait servi de patrimoine universel, où tous avaient droit et où chacun aurait eu part également. Ils auraient borné leurs désirs à la simple nécessité de la nature, qui se contente de peu et qui d'elle-même n'est ni ambitieuse, ni intéressée; vivant ainsi dans une honnête et innocente frugalité, sans être en peine, ni de chercher le nécessaire, ni de se passer du superflu; ils auraient joui paisiblement des biens de Dieu et n'auraient eu, ni la sollicitude des richesses, ni les chagrins de la pauvreté. Mais cette police ayant été renversée par le péché, l'inégalité des biens et des conditions s'est introduite parmi les hommes.

La raison a voulu qu'on eût cette condescendance nécessaire pour la cupidité de quelques-uns, afin d'éviter les contestations et les injustices tumultueuses de tous; et Dieu même, par une admirable disposition de sa sagesse, qui, des désordres apparents sait tirer l'ordre quand il lui plaît, a permis que les uns naussent dans l'abondance, les autres dans la pauvreté; en sorte que les uns se regardent comme les ministres de sa miséricorde, les autres comme les sujets de sa providence. Or, il y aurait de l'injustice en ce partage inégal; il serait contraire à l'ordre et à la raison naturelle et au dessein de Dieu même, si les uns possédant tout, les autres ne possédaient rien. Ce serait une espèce de tyrannie d'avoir ainsi dépouillé les pauvres de cette possession qu'ils avaient commune avec le reste des hommes. Si cette division s'est faite pour la justice et pour l'utilité commune, il est aisé de conclure que tous les biens superflus, encore que par le droit des gens ils soient aux riches qui les possèdent, quant à l'administration et à la propriété, ils appartiennent de droit naturel, quant à l'usage, aux pauvres qui sont dans la nécessité, afin, dit saint Paul, que l'égalité se rétablisse en quelque sorte, ou que du moins il n'y ait pas entre eux une si prodigieuse différence (II Cor., VIII, 14).

Car, messieurs, pourquoi faut-il que dans vos vastes et superbes maisons, sous des lambris d'or et d'azur, entre votre orgueil et votre mollesse, vous vous fassiez comme un printemps perpétuel dans les saisons les plus rigoureuses, pendant qu'un pauvre cherche en vain une misérable retraite pour se défendre des injures de l'air? Pourquoi faut-il que vos buffets gémissent sous le poids de tant de vases précieux que vous étalez et qui ne servent qu'à montrer votre vanité et à irriter celle des autres, pendant qu'un pauvre n'a pas un vaisseau de terre pour l'usage nécessaire de sa vie? Pourquoi faut-il que vous reposiez dans ces lits plus richement parés que des autels, où vous sacrifiez à la volupté et à la paresse, pendant qu'un pauvre couché sur la dure peut à peine trouver dans quelques moments de la nuit à se délasser des fatigues et à se consoler des peines de la journée? Rapprochez-les

de vous, rapprochez-vous d'eux; et si vous ne pouvez vous défaire de tant de choses inutiles et superflues qui contribuent à votre félicité imaginaire, au moins fournissez-leur ce qui peut adoucir leur malheur et soulager leur pauvreté. Autrement vous violez les lois de la Providence qui vous avait choisis pour être les dispensateurs de ses richesses.

Dieu pouvait bien se charger lui-même de leur donner ce qui leur était nécessaire, et les mettre en état de se passer de vos aumônes; mais il a voulu tempérer sa toute-puissance et nous donner sa miséricorde à exercer les uns sur les autres. Les saints Pères donnent trois raisons de cette conduite. La première : C'est pour entretenir l'union des fidèles, en les liant ensemble par ce commerce de charité, en sorte que les uns reconnaissant l'ordre qu'ils ont reçu d'assister leurs frères, s'attachent à eux par une affection sincère et par une générosité chrétienne; et que les autres, voyant la dépendance qu'ils ont de leurs frères, s'attachent à eux par une sainte confiance; et que, touchés également par le plaisir qu'on a de faire du bien, ou par la reconnaissance qu'on a d'en avoir reçu, ils se louent, ils s'aiment, ils se sanctifient.

Or, celui qui a de la substance de ce monde et qui tient ses entrailles fermées à la nécessité de son frère, peut-il croire que la charité de Dieu soit en lui? Quand sera-t-il attendri, s'il ne l'est à la vue de ce mendiant qui n'a plus qu'un souffle de vie; de ces orphelins à qui l'on vient de ravir les restes de leur héritage; de ces misérables que la perte d'un procès et l'iniquité d'un juge ont réduits au désespoir; d'un débiteur qu'un créancier impitoyable suffoque, en lui disant : *Rends ce que tu dois*; d'un malade, en qui la douleur et la pauvreté disputent ensemble à qui lui donnera le coup mortel? Quelle occasion plus pressante trouvera-t-il pour assister son prochain, que la faim, la soif, l'infirmité et le péril de la mort, non-seulement du corps, mais encore de l'âme?

C'est détruire l'union et la charité, non-seulement en soi, mais encore dans le cœur des autres. Croient-ils pouvoir être aimés par ceux qu'ils abandonnent ainsi? Ont-ils l'âme assez tendre pour tenir contre cette inhumanité? Offriront-ils leurs prières pour vous qui ne voulez pas écouter les leurs? Vous souhaiteront-ils du bien dès qu'ils s'apercevront que vous ne voulez pas leur en faire? Verront-ils d'un œil indifférent vos équipages magnifiques, vos tables somptueuses, tandis qu'ils ne peuvent obtenir de vous un morceau de pain? Se voyant méprisés, ils murmureront contre vous; vous voyant insensibles à leur misère, ils seront trop sensibles à votre dureté. Vous leur ferez perdre par votre faute, et le secours de vos aumônes, et le mérite de leur patience; et vous perdrez les uns et les autres cette charité qui est le lien de la perfection et de la société chrétienne.

La seconde raison pour laquelle Dieu vous

a fait le dispensateur de ses biens à l'égard des pauvres, c'est, dit saint Léon, afin que les légitimes actions de grâces soient rendues au Maître pour les offices de sa piété, dont on voit les œuvres dans ses serviteurs. Comme il a dessein que ses bienfaits soient répandus sur tous les hommes, il est juste que toutes leurs voix lui fassent comme un concert de bénédictions et de louanges; en sorte qu'ils le remercient et le louent tous en commun : les uns de ce qu'ils reçoivent, les autres de ce qu'ils ont de quoi donner. Or, si le pauvre ne reçoit rien, il semble qu'il est déchargé de la reconnaissance que Dieu exige de tous les hommes. Il se plaindra et il aura droit de se plaindre. S'il bénit Dieu, il le bénira tristement; il le regardera comme un Juge sévère qui le châtie; et non pas comme un Père amoureux qui le nourrit.

Ainsi, toutes les fois que vous refusez de faire part de vos biens à ceux qui en ont besoin, vous ôtez à Dieu un hommage et une reconnaissance qu'on lui rendrait. Vous êtes mauvais riche, parce que vous n'usez pas de vos richesses conformément aux lois et aux desseins de sa providence. Vous faites de mauvais pauvres, parce que, les privant des secours que raisonnablement ils pouvaient espérer de vous, vous les jetez dans l'impatience et dans le murmure. Vous ne glorifiez pas Dieu en vous, parce que vous ne faites pas de vos biens l'usage honorable qu'il vous avait ordonné d'en faire; vous ne le glorifiez pas en la personne des autres, parce que vous ne leur faites pas ressentir les grâces qu'il a destiné de leur faire; et par un double sacrilège, vous dérobez au pauvre le bienfait de Dieu, et vous dérobez à Dieu, qui est le bienfaiteur, la reconnaissance qu'il devait attendre du pauvre.

La troisième raison pour laquelle Dieu a voulu assister les hommes par les hommes, c'est afin de leur apprendre à se détacher des biens temporels; ce qui est un des points essentiels de la religion chrétienne. Saint Paul nous enseigne qu'il faut les avoir comme ne les ayant pas, les posséder comme ne les possédant pas, en user comme n'en usant pas; c'est-à-dire, être disposé à les perdre ou à les abandonner pour Jésus-Christ, quand l'occasion s'en offrira. Pour les pauvres, ils ne voient rien dans le monde qui ne les détache du monde. Comme ils manquent de tout, ils ne peuvent tenir à rien. Quand il leur échapperait quelque désir désordonné d'avoir les biens que vous avez, leur cupidité vaine et impuissante se réprime d'elle-même. Quelque envie qu'ils eussent de la commodité et de l'abondance, vous les accoutumez assez, par votre peu de charité, à s'estimer heureux d'avoir à peu près ce qui leur est précisément nécessaire. Pour vous qui vivez dans le luxe et la vanité; qu'il est à craindre que votre cœur ne soit où sont vos trésors! Comment quitteriez-vous vos biens pour Jésus-Christ, puisque vous n'avez pas le courage d'en donner une petite portion pour lui? Comment souffririez-vous

la pauvreté, puisque vous ne pouvez vous résoudre à vous retrancher tant soit peu de votre surabondance? Montrez que vous n'êtes point attaché, en donnant généreusement aux pauvres ce que vous avez de superflu, pour satisfaire aux obligations que la Providence vous a imposées.

Mais que ne fait-on pas pour éluder ce précepte de la loi de Dieu? Quoiqu'on demeure d'accord que les riches doivent donner aux pauvres ce qu'ils ont de superflu; on raisonne tellement sur ce superflu; on confond tellement la nécessité réelle de la raison et de l'équité, avec une nécessité imaginaire de l'orgueil et de l'ambition; qu'on en conclut ensuite aisément, que les riches ne sont presque plus obligés de faire l'aumône; parce que la règle ou plutôt le dérèglement du siècle, non-seulement ne leur laisse rien de superflu dans leurs biens; mais à peine leur permet-il d'y trouver le nécessaire. De là viennent ces plaintes qu'on entend souvent dans le monde: Notre revenu nous suffit à peine. Quand on est d'une certaine condition, on n'a jamais de bien de reste; les dépenses sont excessives, la qualité et la naissance nous sont à charge; et la fortune nous consume tout le bien qu'elle nous a fait.

Ainsi ils prennent pour prétexte du péché qu'ils font contre la Providence, cette même Providence qui les a mis dans quelque rang ou dans quelque emploi élevé au-dessus des autres, et s'imaginent qu'ils sont dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé une volontaire nécessité d'être ambitieux et d'être superbes. Il faut que je détruise ici en peu de mots cette chimère de condition. Je sais que comme il se trouve diverses demeures dans la maison du Père céleste, il se trouve de même plusieurs états dans le royaume visible de Jésus-Christ; qu'il y a une décence et une splendeur de condition, selon la naissance ou les emplois de chacun, que l'Écriture même approuve, quand on les règle par la loi de Dieu et par la prudence chrétienne, et qui fait parmi les hommes une distinction et une magnificence nécessaire pour autoriser la vertu et pour attirer le respect des peuples.

Mais y a-t-il aujourd'hui quelque pudeur et quelque retenue sur ce point? Chacun s'estime, non pas tel qu'il est; mais tel que sa vanité lui figure d'être. Il s'est glissé dans le monde un malheureux esprit d'émulation qui porte à se distinguer des égaux, à s'élever aux plus élevés et à ne céder à personne. Quand on n'est pas né grand, on s'agrandit de sa propre autorité; on grossit l'équipage; on multiplie la dépense; on se mesure par sa cupidité, non pas par sa raison. Les grands et les petits s'habillent presque de même; le luxe et la vanité n'ont plus de bornes; et par un dérèglement que les lois humaines et divines n'ont pu corriger jusqu'ici, chacun se fait de ses propres vices, des vertus de sa condition. Qui les réduirait à leur naturel, leur retrancherait bien de ce faste et de ce train qu'ils se donnent injustement, et trou-

verait bien de quoi fournir aux besoins et aux nécessités des pauvres.

Mais je veux que vous soyez nés dans la fortune et que vous soyez dans les dignités et dans les charges où il faut vivre honorablement ; ne sauriez-vous vous y soutenir que par des profusions et des dépenses excessives ? Une des principales erreurs qui règnent aujourd'hui dans le siècle, c'est qu'on fait consister l'honneur et la réputation, non pas dans les devoirs essentiels de la condition, mais dans les richesses qu'on croit nécessaires pour la soutenir. Un juge, un magistrat, le dirai-je ? peut-être un ministre même de Jésus-Christ, comptent la dépense qu'ils peuvent faire, et non les talents dont ils ont besoin. Comme s'ils devenaient plus vénérables par cette pompe extérieure que par leur probité, leur religion et leur désintéressement ; et comme s'il était plus glorieux pour eux de montrer leurs richesses que de les distribuer à ceux qui en ont besoin.

Car enfin, notre première et plus importante condition est celle de chrétien ; et la règle et la mesure de nos actions se doit prendre de l'Evangile, non pas de ces traditions humaines dont on se sert contre les commandements de Dieu, depuis qu'on a entrepris d'altérer sa sainte parole par des subtilités étudiées, et de réduire en art le relâchement des mœurs et l'affaiblissement de la discipline. Consultez donc l'Evangile qui est infailible ; dressez là-dessus le plan de votre vie et de votre dépense ; donnez-lui toute l'étendue que vous y pourrez raisonnablement trouver pour régler cet état du chrétien. Vous assignera-t-il un fonds pour la pompe et pour les vanités du monde ? La première promesse que vous avez faite à votre baptême, c'est d'y renoncer. Vous accordera-t-il la dispense d'employer vos biens au luxe des habits, à la délicatesse des tables, à la recherche des plaisirs ? vous y verrez la condamnation expresse d'un mauvais riche. Vous laissera-t-il une portion de vos richesses, pour acheter les vaines espérances de la fortune ; pour nourrir votre ambition par des magnificences extravagantes, pendant que vos créanciers meurent de faim ? la loi de Dieu n'autorise pas l'injustice ni la vanité.

Vous conseillera-t-il d'amasser des trésors pour des besoins incertains, pour des prétextes avarés, pour des bâtiments et pour des meubles précieux au delà de toute mesure ? Il vous avertit au contraire d'amasser pour le ciel des trésors spirituels qui ne peuvent nous être ravés par la fortune, dont l'acquisition est juste, la conservation facile et la jouissance éternelle. Or, retranchez de tous les états ces dépenses profanes et superflues ; et réduisez ces excès de la cupidité, à cette règle morale et chrétienne, vous verrez qu'elle fera l'abondance des riches. Non-seulement ils vivront honorablement ; ils auront même sans s'incommoder de quoi faire aux pauvres de grandes largesses. Si cela est, direz-vous ; le nombre des élus sera petit. Jésus-Christ ne l'a-t-il pas prédit lui-

même ? Il s'ensuivrait que les riches seraient difficilement sauvés. Jésus-Christ ne l'a-t-il pas assuré ? parce qu'ils pèchent contre la Providence et contre sa miséricorde : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus convenable à l'homme que d'être touché des misères et des infirmités humaines ; quoiqu'un instinct secret de la nature attendrisse nos cœurs pour les malheureux et nous porte à les plaindre et à les soulager dans leurs malheurs ; quoique la raison et souvent même l'amour-propre, par des principes d'équité, ou par des vues et des retours sur nous-mêmes, nous engage à compatir aux maux que ressentent nos frères et que nous pouvons ressentir aussi ; Dieu n'a pas laissé d'en faire un des principaux devoirs de sa religion.

L'Ecriture sainte nous enseigne que *celui qui négligera son prochain sera odieux à Dieu et aux hommes ; et que celui qui aura compassion des pauvres sera bienheureux* (Prov., XIII). Elle nous assure que les deux moyens les plus sûrs, pour obtenir le pardon de nos péchés, sont la foi et la pitié (Ibid., XV). Elle nous représente que c'est en cela que consiste la générosité chrétienne, et que : *Comme c'est le propre de Dieu d'être miséricordieux et charitable ; c'est aussi le propre des justes d'être sensibles aux besoins et aux afflictions des pauvres ; avec cette différence que la charité de Dieu est infinie et que sa miséricorde s'étend sur toute la nature ; au lieu que la miséricorde de l'homme est bornée et ne tombe que sur le prochain* (Eccli., XVIII). Elle nous fait souvenir que les fidèles ne font qu'un corps en Jésus-Christ ; qu'ils sont unis entre eux par la foi des mystères, par l'usage des sacrements, par les lois d'une discipline commune ; et qu'ainsi, étant enfants d'un même Père, membres d'un même corps et serviteurs d'un même Maître, ils doivent compatir les uns aux autres et s'assister mutuellement, s'ils veulent que Dieu les assiste.

Il y a deux choses que Dieu distribue aux hommes en ce monde, la grâce et les biens temporels. Par l'une, il fait les justes ; par les autres, il fait les riches ; par l'une, il pourvoit aux nécessités de l'âme ; par les autres, il pourvoit aux nécessités du corps ; et quoique la différence de ces deux sortes de bienfaits soit considérable ; il est certain que la charité est la source et le principe de l'une et des autres. Or, il faut pour chacun de ces biens un tribut à part et une reconnaissance particulière proportionnée à l'obligation ; autrement ce serait une ingratitude, qui, non-seulement arrêterait le cours de cette bonté souveraine sur vous, mais qui vous attirerait son indignation et sa colère. Il est donc juste, dit saint Augustin, que la charité de Dieu lui soit payée en quelque façon par la nôtre. Car il n'y a rien qu'on puisse rendre, pour l'amour, que l'amour même. Les richesses d'ailleurs étant un don de sa miséricorde, c'est aussi par la miséricorde qu'il faut les lui consacrer, en les dis-

tribuant à ceux qui sont dans la nécessité et dans l'indigence. Tel est l'ordre de Dieu à l'égard des hommes ; telle doit être la conduite des hommes à l'égard de Dieu.

C'est pour cela que Jésus-Christ dans son Evangile nous commande, non-seulement d'être miséricordieux et charitables ; mais encore de l'être *comme notre Père céleste l'est* (*Luc.*, VI) ; voulant que sa bonté soit la règle de nos devoirs et que nous fassions le même usage qu'il fait lui-même de sa charité. Par là, il fait voir que ce commandement est juste, puisqu'il l'autorise par son exemple ; qu'il est important, puisque lui qui en est la fin, veut bien en être le modèle ; qu'il est raisonnable, puisqu'il n'exige de nous que ce qu'il fait tous les jours pour nous. Or, les fonctions de la miséricorde de Dieu sont de veiller avec soin sur nos besoins ; de regarder avec pitié nos misères ; de les soulager avec abondance. Toutes nos obligations, par conséquent, sont de nous informer des besoins de nos frères, d'en être sincèrement touchés et de les secourir généreusement.

Je dis qu'il n'est pas permis de vivre en repos et dans l'indifférence à l'égard de notre prochain ; que ce n'est pas assez de l'assister par hasard ou par caprice, lorsque par quelque accident imprévu, il attire sur lui nos regards ; ou que par de longues importunités, il nous arrache quelque aumône. L'Ecriture sainte nous apprend qu'il faut avoir les yeux ouverts, non-seulement pour voir les nécessités qui se présentent et que nous connaissons ; mais encore pour les chercher et pour les découvrir avant que nous les ayons connues ; et saint Bernard nous enseigne qu'il y a dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu une espèce de miséricorde inquiète et curieuse qui songe à tous les maux qu'on peut souffrir, à tous les biens qu'elle peut faire ; qui voudrait non-seulement soulager tous les besoins, mais encore les prévoir et les prévenir ; qui se reproche tout ce qu'elle n'a pas su ; qui s'impute tout ce que les autres ont enduré ; et qui, ne négligeant rien et veillant sur tout, imite cette Providence universelle et cette miséricorde infinie qui sont chargées du soin et de l'assistance du monde : *Ce sont ces hommes de miséricorde*, dont parle le Sage, *qui, remplissant tous les devoirs de la piété* (*Eccli.*, XLIV, 10), soit envers Dieu, soit envers les hommes, ne croyaient jamais avoir assez fait pour le service de l'un, ni pour le soulagement des autres ; et vivaient dans la crainte continuelle de n'avoir pas donné assez d'étendue à leur charité. Tant ils étaient persuadés qu'il fallait prévoir et presque deviner les nécessités et les afflictions des pauvres !

Hélas ! messieurs, un des plus saints et des plus sages pontifes qui aient gouverné l'Eglise de Dieu (*Saint Grégoire le Grand*), ayant appris qu'un pauvre avait été trouvé mort faute de secours, ses entrailles en furent émues. Il pleura ce malheur, comme si c'eût été son crime. Quoique sa conscience ne

lui reprochât rien sur ses intentions ; il crut que la perte d'un pauvre pouvait être imputée à tous les riches. Il s'accusa, sinon de dureté, du moins de peu de prévoyance, et s'abstint même durant plusieurs jours de célébrer les saints mystères, ne jugeant pas que celui-là méritât d'avoir part avec Jésus-Christ qui négligeait, ou qui ignorait les besoins de ses pauvres ; et croyant qu'une main qui avait peut-être manqué de faire une aumône n'était pas propre à offrir ce redoutable sacrifice, jusqu'à ce que la justice de Dieu, ou pour le moins sa miséricorde fût apaisée.

Aujourd'hui on voit languir les pauvres presque sous ses yeux, et on se détourne de peur d'être obligé de les assister. Les hôpitaux, que la libéralité de nos pères avait établis, se ruinent par notre avarice. Des communités qui servent Jésus-Christ avec ferveur subsistent à peine de quelques aumônes sollicitées avec soin et ramassées avec peine. On ne veut entrer dans aucun détail, et l'on n'entend que trop communément ces tristes et cruelles paroles : Est-ce à moi à réparer les ruines que le temps a faites ? Suis-je chargé du soin de tous les pauvres ? Dois-je répondre du malheur ou peut-être de la mauvaise administration des hôpitaux ?

On ne veut pas même être instruit des raisons qu'on a d'implorer leur assistance. La plupart se tiennent sur leurs gardes au moindre récit qu'on leur fait des misères publiques ou particulières. Le refus qu'ils font précède les demandes qu'on leur veut faire ; ils regardent la charité qu'on leur propose comme un impôt que l'importunité des pauvres ou le zèle indiscret des dévots vont établir sur leurs richesses. Il faut se servir de pieux artifices pour composer ces assemblées : il faut inviter les uns, attirer les autres, faire valoir le prédicateur, afin que la réputation du sermon favorise la quête qu'on doit y faire, et que la curiosité détermine ceux que la charité n'aurait peut-être pas ébranlés. Cependant Dieu nous a tous chargés du salut de notre prochain, et le premier soin que nous devons en avoir, doit être de l'assister et de lui être utiles.

S'il faut pour être charitable vouloir connaître les besoins d'autrui, il faut en être touché quand on vient à les connaître. Saint Augustin, voulant nous donner une idée de la miséricorde, la définit ainsi : *C'est un attendrissement de l'âme sur les misères d'autrui*, et une inclination de secourir des misérables. Ainsi cette vertu a deux actions qui lui sont propres : une intérieure, qui touche le cœur, l'autre extérieure qui anime la main ; l'une qui attire la compassion, l'autre qui attire le secours. Cette vertu tire sa source de Jésus-Christ-même. Dieu n'étant pas capable d'altération ni de changement, n'est pas sujet à nos émotions ; il punit sans colère, il aime sans empressement, il soulage sans pitié ; il a par excellence toutes les vertus de nos actions, et n'a pas l'infirmité de nos passions ; et si l'Ecriture nous dit qu'il est touché de nos mi-

sères, qu'il souffre avec ceux qui le servent, c'est, ou parce qu'il agit comme nous agissons dans ces passions, ou pour s'accommoder à la capacité de nos esprits, ou pour montrer la grandeur de nos crimes qui l'irritent, ou de nos malheurs qui le touchent.

L'homme, au contraire, a de l'inclination à la pitié, et de lui-même n'a pas le pouvoir du secours : il est infirme avec les infirmes, mais il ne saurait guérir leurs infirmités ; il est faible avec les faibles, mais il ne saurait fortifier leur faiblesse ; il est attendri sur les malheureux, et il ne saurait réparer leur malheur. Mais Dieu et l'homme s'étant unis en la personne de Jésus-Christ, Dieu y devient capable de compassion, l'homme y devient capable de secours. Ainsi ces deux effets sont inséparables de sa miséricorde, en sorte que la compassion est le principe prochain de l'aumône, et que l'aumône est le fruit nécessaire de la compassion.

Sur quoi saint Grégoire nous enseigne, que souvent on se fait un devoir extérieur de l'aumône, et qu'on la donne comme riche, et non pas comme charitable ; ce qui n'est que la lettre, et non pas l'esprit du précepte, parce qu'en donnant notre bien, nous donnons ce qui est hors de nous ; au lieu qu'en donnant notre compassion, nous donnons une partie de notre cœur et ce qui est de plus précieux en nous ; et qu'ainsi cette compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône même, parce que celui qui a cette tendresse de cœur ne manquera jamais de donner à son prochain tout ce qu'il peut, et qu'il n'estimera rien tout ce qu'il lui donne. Or la plus grande malédiction des richesses, c'est d'étouffer ces sentiments de pitié, et de former ces entrailles cruelles et insensibles, que Dieu maudit dans ses Ecritures. La raison en est évidente ; c'est que ne souffrant aucune incommodité dans la vie, on ne pense pas à ce qui peut incommode les autres. Cet homme, qui s'est trouvé en naissant dans l'abondance des biens que ses pères lui ont acquis ; qu'on a élevé dans une vie molle et efféminée ; accoutumé à toutes les délicatesses de la vie, environné de gens qui ne cherchent qu'à le divertir et à lui complaire ; qui ne fait qu'un long divertissement de toutes les heures du jour, et qui n'a pour toute incommodité que le dégoût et la lassitude de ses plaisirs, sait-il ce que c'est que d'être dépouillé de tout et de traîner des jours malheureux ?

Considérez une de ces dames mondaines accoutumées au luxe, qui ne se repaissent que des plaisirs et des vanités. Le seul nom de la pauvreté les effarouche. Parmi ces propretés affectées et cette magnificence dont elles se piquent, la rencontre d'un pauvre leur fait horreur. Si on leur parle des misères d'une prison ou d'un hôpital, leur imagination en est offensée. A peine ont-elles quelques légères indispositions, qui n'ont souvent pour raison qu'une molle délicatesse et un fade plaisir de se plaindre

et d'être plaintes ; comment sauront-elles ce que c'est que de souffrir sans consolation et sans secours ? De là vient qu'on ne s'occupe pas à prier, parce qu'on a tout ce qu'on désire ; on ne pense presque pas à Dieu, parce qu'on est comme enveloppé dans soi-même ; on n'agit point par la foi, parce qu'on est enseveli dans les sens ; on est sans miséricorde, parce qu'on ne veut ni voir ni connaître les misérables. Accoutumez-vous à ces tristes objets, pour y devenir sensibles ; écoutez sans vous rebuter les plaintes que les pauvres vous font, ou les relations qu'on vous fait de leur pauvreté ; visitez quelquefois ces hôpitaux, qui sont les refuges de tant de sortes de besoins et d'infirmités ; entrez quelquefois dans ces retraites où la honte et la maladie tiennent tant de misères cachées, et voyant tant d'objets de pitié, formez-vous un cœur pitoyable.

Mais plusieurs vous diront, qu'ils gardent leur tendresse pour leur famille ; qu'il faut songer au plus pressé ; qu'il ont des enfants dont ils sont chargés et qu'il faut pourvoir. C'est là le prétexte de la plupart des pères, qui s'imaginent qu'ils peuvent être avares pour eux-mêmes, impitoyables pour les pauvres, afin de laisser des enfants successeurs des grands biens qu'ils auront amassés, sans se mettre en peine s'ils en useront bien ou mal. Ne voyons-nous pas tous les jours par expérience, que rien ne porte tant la jeunesse au dérèglement des mœurs que cette abondance, qui joint au penchant qu'on a de pécher la facilité de le faire ? Ne savent-ils pas en leur conscience, que ces richesses, qui ont été le fruit de leurs crimes, seront la matière des débauches de leurs enfants ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'au lieu de leur laisser pour héritage la colère du ciel, le mépris des hommes, la haine de leurs injustices, ils leur eussent laissé l'exemple d'une conduite charitable et chrétienne ? ne vaudrait-il pas mieux attirer sur eux les bénédictions célestes ?

Mais quand toutes ces raisons ne seraient pas évidentes, il est certain que souvent cette avidité d'amasser n'est pas tant une marque de leur tendresse qu'une preuve de leur avarice. Ce n'est pas le plaisir de laisser du bien, c'est le plaisir d'en jouir qui les touche. S'ils pouvaient l'emporter avec eux après leur mort, ils en frustreraient l'espérance de leurs héritiers ; et s'ils font tant de difficulté de donner aux pauvres, il est aisé de juger que cette dureté vient du défaut de leur charité, non pas du soin de leur famille, et que leur faute n'est pas de ce qu'ils sont bons pères, mais de ce qu'ils sont mauvais chrétiens.

Enfin l'accomplissement de la miséricorde chrétienne, c'est le soulagement des pauvres. Ce qui doit nous obliger de les assister dans leurs nécessités, c'est la considération de nos nécessités propres. Ne sommes-nous pas devant Dieu ce qu'ils paraissent devant nous ; n'avons-nous pas besoin de l'assistance continuelle de sa grâce ? ne lui demandons-nous pas avec humilité notre pain de

tous les jours? ne frappons-nous pas incessamment à la porte de sa miséricorde? Que sont toutes nos prières, que des déclarations sincères de nos nécessités spirituelles? Ne sentons-nous pas que notre âme, comme une terre sèche, attend le secours des célestes rosées? Que s'il est vrai, et il l'est, puisque Jésus-Christ nous l'enseigne, *qu'on se servira pour nous de la même mesure dont nous aurons mesuré les autres* (Matth., VII; Marc., IV); avec quel front oserons-nous espérer de Dieu ce que nos frères ne peuvent obtenir de nous? et quel sera le succès des vœux que nous lui ferons, puisque nous méprisons ceux qu'il nous fait en la personne de ses pauvres? D'où je conclus que c'est pécher contre sa miséricorde que de ne pas assister les pauvres, mais c'est encore pécher contre sa justice.

TROISIÈME PARTIE.

L'Ecriture sainte ne parle presque jamais des richesses que comme des objets de la justice de Dieu. Si on les regarde dans leur source, elles sont presque toujours corrompues. Qui ne sait que d'ordinaire elles sont le fruit de l'iniquité de ceux qui les ont amassées? qui ne sait qu'elles ne croissent qu'avec peine, et qu'elles se répandent comme d'elles-mêmes quand elles sont entre les mains des gens de bien? qui peut s'assurer qu'elles sont venues jusqu'à lui par des voies toutes justes, et qu'elles n'ont passé que par des mains toujours pures et innocentes? Qu'il est à craindre qu'on ne puisse dire à tous les riches ce que le prophète leur disait de son temps: *Vous avez dans votre maison du bien des pauvres* (Isa., III, 14)! que les libéralités qu'ils croient faire ne soient pas même des restitutions entières, et que, quelques pauvres qu'ils assistent, ils n'en nourrissent pas encore autant que leurs pères en auront fait! Si vous considérez leurs effets, elles animent toutes les passions, elles tirent du fond des cœurs les mauvaises inclinations qui y étaient comme endormies; et par la facilité qu'elles donnent à faire le mal, elles réveillent le penchant qu'on a de le commettre. Si vous en regardez l'usage, qui est-ce qui ne les dissipe pas? qui ne les répand pas en vanités, où ne les retient pas comme captives dans une possession inutile? Ainsi elles sont presque toujours contraires à la loi de Dieu, lorsqu'on ne les distribue pas en charités et en aumônes; et vous direz tant qu'il vous plaira: *Je n'ai point du bien d'autrui et n'en désire pas même; j'use de celui que Dieu m'a donné, et je puis en user à ma discrétion*; je dis qu'il ne vous est pas libre d'en user ainsi, parce que l'aumône de votre superflu n'est pas un conseil, mais un précepte.

Trois choses distinguent les commandements des conseils: premièrement, lorsque l'Ecriture use du mot de commander, parce que cette expression d'autorité marque une précise nécessité d'obéir; secondement, quand elle menace de l'enfer, parce que cette condamnation marque une infraction formelle de la loi; troisièmement, quand l'exé-

cution est ordonnée à tous indifféremment, parce que c'est une marque d'une obligation commune et indispensable. Or, je dis que Dieu commande aux riches en termes formels de faire l'aumône; que c'est sous peine de damnation, et que c'est à tous les riches qu'il le commande. Ce fut l'ordre que Dieu donna dans le Deutéronome: *Je vous commande de donner l'aumône aux pauvres et à ceux qui en ont besoin* (Deut., I, 11). Il se sert de toute l'autorité de Maître: il ordonne comme ne voulant point en dispenser, et il établit le droit du pauvre par le droit de puissance qu'il a sur tous les hommes. C'est par cette même puissance que saint Paul veut que Timothée commande aux riches du siècle de donner abondamment, et de se faire un trésor pour le ciel du don qu'ils feront des biens de la terre: *Ordonnez aux riches de ce monde d'être bienfaisants.... de s'acquérir un trésor et de s'établir un fondement solide pour l'avenir* (I Tim., VI, 17).

Qui est-ce qui peut douter que Dieu ne menace de l'enfer ceux qui manquent à cette charité? Je n'ai qu'à rapporter ici la parabole dont Jésus-Christ se sert dans son Evangile. Représentez-vous cet homme riche, qui, dans la joie sensible de sa prospérité, se voyait au milieu des commodités de la vie et s'entretenait, ce semble, innocemment de son bonheur avec lui-même. Le seul embarras qu'il a, c'est que ses maisons, quoique vastes, n'ont pas d'espace assez grand pour contenir l'abondance des fruits qu'il a recueillis: *Que ferai-je? car je n'ai point de lieu où je puisse serrer tout ce que j'ai à recueillir* (Luc., XII, 17). Mais il se détermine bientôt: *Voici, dit-il, ce que je ferai*. Il pense à bâtir des maisons. Il se dit à lui-même: *Voilà de quoi vivre splendidement; jouissons tranquillement et sans inquiétude des biens que nous avons amassés pour plusieurs années. Voilà l'image d'un homme aisé, qui semble n'être coupable de rien, et n'avoir tout au plus que le malheur, presque inévitable à tous ses pareils, d'être enivré de sa fortune et de chercher ses commodités, qui se présentent d'elles-mêmes. Ses désirs étaient conformes à la prudence de la chair et à la sagesse du siècle.*

Il ne se propose pas d'employer ses biens à former des factions et des cabales dans la république, pour opprimer les faibles et ruiner ses ennemis; il ne va pas couper la haie qui sépare son champ de celui de son voisin, pour étendre les limites de sa terre et pour accroître d'un héritage étranger celui qu'il avait reçu de ses pères; il ne prétend pas absorber le bien des particuliers par des prêts usuraires ou par des extorsions violentes; il ne propose pas des partis, et ne cherche pas les moyens de rendre sa patrie tributaire de son ambition et d'établir sa maison sur la ruine générale de toutes les autres; il ne prend pas les conjonctures du temps et des affaires, pour troubler le repos des gens de bien par des procès soutenus à force d'argent et pour dépouiller d'anciennes familles de leurs biens héréditaires,

pour donner des titres honorables à tous les cadets de la sienne; il ne veut pas même se rendre odieux par un faste déréglé, ni méprisable par une avarice sordide : il ne songe qu'au plaisir de jouir.

Il n'est point dit que ses biens fussent mal acquis, ou qu'il en usât pour ses débauches, qu'ils fussent le fruit ou la matière de ses injustices. Il ne veut que mener une vie presque ordinaire à tous les riches : bâtir, s'habiller, se nourrir, se satisfaire par l'usage délicieux des commodités et des richesses superflues. Il n'en vient pas même à l'exécution, il s'arrête à la volonté. Cependant, il est cité la même nuit devant le tribunal de Dieu. *Insensé que tu es, on s'en va te redemander ton âme cette nuit même* (Luc. XII). Mais peut-être est-ce un exemple extraordinaire et une punition sans conséquence; peut-être est-ce un homme que Dieu sacrifie à sa justice, pour retenir les autres dans le devoir par une crainte salutaire. Non, messieurs, c'est une loi établie, inviolable, générale; Jésus-Christ y ajoute une conclusion terrible: *Il en arrive de même à tous ceux qui sont riches pour eux, et non pas pour Dieu* (Ibid., 21).

Dites, après cela, que vous avez du bien et que ce n'est que pour en user; que vous ne voulez pas de celui des autres, mais que vous vous réservez le droit d'employer celui que vous avez amassé; et, sur ce prétexte, croyez-vous innocent tant qu'il vous plaira. La vérité vous enseigne que vous vous amassez un trésor de colère et de vengeance pour le jour du jugement, et peut-être même pour ce monde. Ne voyons-nous pas tous les jours ces richesses amassées à la hâte se dissiper sans qu'on s'en aperçoive. *J'ai vu*, dit le Prophète, *des impies élevés; j'ai repassé, et ils n'étaient plus* (Psal. XXX, 35). Après avoir servi de spectacle de vanité à la vanité des hommes, ils deviennent les spectacles publics des révolutions humaines. La vie est pleine de ces exemples. Ils se sont élevés sur les ruines des autres, d'autres s'élèveront sur les débris des leurs. Comme ils avaient opprimé les faibles, ils deviennent la proie de ceux qui sont plus puissants qu'eux; et, par un jugement terrible, mais équitable, après avoir eu l'orgueil des richesses, ils attirent sur leurs seconds ou troisièmes héritiers la honte d'être déchus de leur bonheur, et d'être tombés dans la pauvreté.

Mais quand ces jugements de Dieu ne s'exerceraient pas dès ce monde, que répondront-ils, lorsqu'au terrible jour de la colère, le sang des pauvres criera vengeance contre eux? Jésus-Christ fondera l'arrêt éternel de leur condamnation sur le défaut de leur charité, et sur ce qu'ils n'auront pas assisté ceux qui auront eu faim ou soif. Que répondront-ils quand ils seront accusés par tant de voix? On comptera jusqu'aux moindres soupirs de ceux qu'ils auront abandonnés; et ces hommes sans miséricorde seront jetés au feu éternel.

Ainsi vous en arrivera-t-il, à vous qui prenez vos aises, et qui avez vos consolations en cette vie, sans vous mettre en peine

des pauvres qui gémissent tous les jours à votre porte. A vous, qui prenez le bien qui leur est nécessaire à l'entretien de leur vie, pour le prostituer à votre luxe, et pour en faire des trophées de votre vanité. A vous, qui vous plaignez que les temps sont mauvais, et que les charges sont extrêmes, et qui ne trouvant pas que ce soit une raison pour diminuer votre luxe, en faites pourtant un prétexte pour retrancher de vos aumônes. Sauvons-nous, messieurs, peut-être le souverain Juge n'attend-il plus que cette occasion pour éprouver votre charité. Peut-être que l'aumône que vous ferez aujourd'hui décidera de votre salut éternel. Peut-être la compassion que vous aurez pour ces hommes que Dieu a éclairés des lumières de sa vérité, en les ramenant dans son Eglise (1), vous attirera un accroissement de foi et une augmentation de charité, qui sera le germe de la gloire éternelle que je vous souhaite. *Au nom du Père et du Fils, etc.*

SERMON XXX.

PREMIÈRE EXHORTATION

Pour la bourse cléricale de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris.

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.
Bienheureux celui qui sait discerner le pauvre d'avec le pauvre* (Psaume XL).

Quoique la pauvreté et la misère en général soient l'objet de la compassion et de la miséricorde des hommes; quoiqu'il ne soit pas sûr de resserrer la charité, et de lui marquer les bornes précises que la loi de Dieu lui a prescrites; quoiqu'il soit dangereux de raisonner sur les misères d'autrui et de mettre des préférences entre ceux que la providence de Dieu semble avoir rendus également misérables; toutefois l'Ecriture sainte nous enseigne qu'il y a un ordre dans nos devoirs; que la charité a ses règles pour faire plus ou moins de bien, selon les occasions; qu'encore qu'elle soit toujours libérale, elle doit être toujours prudente et circonspecte, et que si c'est sa gloire de répandre partout les assistances qu'on lui demande, c'est son bonheur de découvrir les plus pressants besoins et de soulager les nécessités les plus importantes.

C'est sur ce fondement que je viens vous représenter aujourd'hui une espèce de pauvres doublement évangéliques, que Jésus-Christ a choisis pour l'imiter et pour le servir, pour pratiquer l'Evangile et pour l'annoncer, pour être les images de son humilité et de sa patience, comme pauvres, et les ministres de sa puissance et de sa charité, comme prêtres. Ne craignez pas que vos aumônes soient mal employées, ils ne reçoivent des secours temporels que pour acquérir des richesses spirituelles, et pour les répandre après sur leurs frères. Ce ne sont pas de ces hommes errants que leur malheur, ou leur propre faute, ont réduits à vivre aux dépens d'autrui, et qui, consumant dans une grande inutilité de vie les fruits de la

(1) Les nouveaux catholiques.

terre sans la cultiver, rendent les riches tributaires de leurs misères par l'importunité de leurs demandes, et, peut-être, complices innocents de leur oisiveté, par la facilité des assistances qu'on leur donne. Ne craignez pas qu'en soulageant la pauvreté de ceux pour qui je vous parle, vous entreteniez leur paresse : ils ne veulent que travailler et ne travaillent que pour Dieu. Ce sont autant d'ouvriers que vous louez pour le père de famille. Si l'honneur de l'Eglise vous touche, si la dignité du sacerdoce vous est connue, si vous vous intéressez au salut des âmes, qui coûtent si cher à Jésus-Christ, j'ai lieu de croire que comme vos aumônes sont les plus justes, elles seront aussi les plus abondantes.

La nature a mis dans le cœur de chacun je ne sais quelle tendresse pour la patrie, qui a fait de tout temps comme une espèce de piété et de religion parmi les hommes. On s'intéresse à ce qui la regarde, on sent qu'on lui appartient, on est touché de ses pertes et de ses disgrâces, on se réjouit de ses prospérités, on n'épargne ni bien, ni repos, ni vie même, lorsqu'il s'agit de son salut ou de sa gloire; soit qu'un instinct secret nous porte à tout donner pour celle qui nous a donné la naissance, soit qu'un mélange d'intérêts et une union de fortunes lie les particuliers avec le public, soit que la providence divine ait voulu entretenir la charité parmi les hommes, par le commerce des secours et des assistances mutuelles qu'ils se rendent.

Si l'amour de la patrie terrestre et les droits de la société civile sont des devoirs si forts et si indispensables, quelle doit être l'union des chrétiens, qui sont *les domestiques de Dieu et les citoyens de la Jérusalem céleste* (Ephes., II), je veux dire, de l'Eglise, bâtie sur le fondement des prophètes et des apôtres, et dont Jésus-Christ est la pierre angulaire? C'est dans son sein que nous sommes devenus enfants de Dieu, par une renaissance spirituelle. C'est par elle que nous avons été dépouillés du vieil homme et revêtus du nouveau, créés dans la justice et dans la sainteté de la vérité. C'est par la bouche de ses ministres que nous avons entendu ces paroles de vie éternelle qui ont formé Jésus-Christ en nous. C'est de sa main que nous avons reçu le corps et le sang de son Epoux. C'est par elle que nous sont communiqués tous les trésors de la sagesse, de la science et de la charité de Dieu.

Puis donc que nous lui appartenons par tant de titres, et que nous avons reçu tant de grâces d'elle, s'il nous reste tant soit peu de foi dans l'esprit, tant soit peu de religion dans le cœur, pouvons-nous vivre dans cette honteuse indifférence où nous vivons pour l'Eglise? Jésus-Christ s'est employé uniquement pour elle, il est venu la chercher, il l'a assemblée avec tant de soin; il l'a conduite avec tant de sagesse, il l'a enseignée avec tant de bonté, il l'a enrichie avec tant de profusion; il est mort pour elle avec tant d'amour : et nous lui refusons un peu de soin, une petite portion de nos biens. Nous vivons comme des étrangers dans notre pa-

trie, et comme des infidèles dans la foi.

En quel état sont les temples du Dieu vivant dans la campagne? On y voit des églises nues et désolées, où le déshonneur, s'il faut ainsi dire, se trouve joint à la pauvreté, pendant que vous ne croyez pas être logés décemment, si vous ne joignez à la propreté le luxe et la magnificence; des tabernacles ou rompus, ou difformes, ou mal ornés, où il ne paraît aucune trace de la majesté du Dieu qui y réside, ni de la piété et de la révérence des hommes qui l'y adorent, au lieu qu'il n'y a jamais assez de peintures ou de dorures dans vos cabinets et dans vos alcôves; le corps de Jésus-Christ consacré dans des vases, que la longueur du temps qu'ils servent, la négligence de ceux qui les gardent, la vileté du métal dont ils sont faits rendent méprisables, pendant que vos buffets sont chargés de vases précieux, où la façon relève le prix de la matière. Que nous sommes éloignés de l'esprit et de la dévotion des chrétiens des siècles passés! Après avoir soulagé les nécessités des pauvres, qui sont les temples vivants du Saint-Esprit, ils songeaient à la décoration des églises; ils croyaient ne pouvoir pas mieux employer leur or et leur argent qu'à loger le corps sacré de Jésus-Christ; ils ne pouvaient voir l'arche de l'alliance sous des tentes et sous des masures, tandis qu'ils habitaient dans de superbes maisons et dans des palais magnifiques. Tant d'églises richement dorées, tant d'ornements précieux, tant de vases fabriqués avec tant d'art et de richesse, sont encore aujourd'hui les glorieux monuments des pieuses libéralités de nos pères, et les reproches muets de notre tiédeur et de notre avarice.

Mais il y a des choses plus importantes que nous négligeons, c'est le progrès de la religion, c'est l'augmentation intérieure de la foi, c'est le salut de nos frères, c'est la gloire de Jésus-Christ. Combien de chrétiens demeurent dans l'esclavage du démon, que nous pourrions avoir peut-être rachetés par une aumône! Combien de nos frères, dans des provinces éloignées, demeurent dans l'oisiveté, qui pourraient travailler avec succès dans la vigne du Seigneur, si vous leur donniez le moyen de s'instruire de leurs devoirs et de s'acquitter de leur travail! Peut-être direz-vous : Nous remédions aux désordres que nous voyons, nous avons soin de ceux qui sont présents et qui vivent avec nous. Et je vous répondrai avec saint Augustin : Pensez-vous que la charité ne s'étende que sur ce qu'elle voit? L'Eglise n'est-elle pas répandue par toute la terre? Pourquoi divisez-vous son unité? N'êtes-vous pas liés en esprit avec tous les chrétiens? Nous ne faisons qu'un corps; nous n'avons qu'un chef; nous avons une même foi; nos yeux ne se voient point, et l'on peut dire en quelque façon qu'ils se méconnaissent; mais, dans l'unité du corps, ils s'entr'aident. Si vous aimez Dieu, si vous avez dessein de le servir, vous ne regarderez pas si vos frères sont séparés par la pré-

sence du corps; si vous aimez Jésus-Christ, ses membres sont répandus par toute la terre; si vous n'en aimez qu'une partie, vous êtes divisés; si vous êtes divisés, vous n'êtes pas dans le corps; si vous n'êtes pas dans le corps, vous n'êtes pas dans le chef. Ce sont les paroles de saint Augustin, qui nous apprennent que les chrétiens sont obligés de se mettre en peine de l'instruction et de la conversion de tous leurs frères, et qu'ils ne doivent point resserrer leur charité à ceux qu'ils voient ou qu'ils connaissent : comme si l'on était moins enfant de l'Eglise pour être éloigné; comme s'il y avait un Jésus-Christ des villes et un Jésus-Christ des villages; comme si ceux-là n'avaient pas plus besoin d'être secourus, qui sont destitués de tout secours.

Mais vous pouvez les secourir en la personne de ceux que nous vous recommandons aujourd'hui. Pour exciter votre charité, je n'ai qu'à vous montrer qui sont ceux qui l'implorent : ce sont les prêtres de Jésus-Christ, vous savez quelle est la sainteté du sacerdoce de la loi nouvelle. Un prêtre est un homme que Dieu a choisi et destine lui-même pour servir à l'accroissement de son règne et à l'accomplissement de ses mystères; il lui a confié son Evangile, comme au dispensateur de sa parole; son corps et son sang, comme au prêtre de son sacrifice; ses clefs et son tribunal, comme au ministre de sa justice et de sa puissance spirituelle : de sorte que son état l'oblige à se remplir de la vérité, pour l'enseigner à ceux qui l'ignorent; à se nourrir de Jésus-Christ, et à le donner aux fidèles qui le demandent; à se juger lui-même, et à juger ceux qui s'accusent; à devenir saint, et à sanctifier les autres.

Mais comme la corruption du siècle se glisse dans les œuvres mêmes les plus saintes, toute l'Eglise est en prière, et tremble quand on le consacre. Est-ce l'esprit de Dieu qui l'appelle? est-ce sa propre ambition qui le pousse? Va-t-il soutenir ou déshonorer par ses mœurs la pureté de son sacerdoce? se conduira-t-il selon les vues capricieuses ou intéressées de son esprit, ou selon les règles immuables de la loi de Dieu? Va-t-il offrir le plus saint de tous les sacrifices? Va-t-il commettre le plus grand de tous les sacrilèges? Ménagera-t-il le sang de Jésus-Christ? Le versera-t-il indifféremment, sans éprouver ceux qui en sont dignes? Sera-t-il le défenseur du temple de Dieu? En sera-t-il le premier profanateur? L'avancement de la religion dépend de la capacité et de la piété des pasteurs, et vous pouvez aujourd'hui, par vos aumônes, avoir part à l'une et à l'autre. L'honneur des autels, le salut de plusieurs paroisses, le sort de Jésus-Christ même, si je l'ose dire, est entre vos mains; et quand je vous exhorte à fournir à la substance de ces ouvriers évangéliques, ce n'est pas une contribution de grâce, c'est un acte de justice que je vous propose; c'est un tribut que Jésus-Christ lève sur vous, et non pas une grâce qu'il vous demande.

L'Ecriture sainte, qui est la règle de tous nos devoirs, nous a soigneusement enseigné ce que nous devons aux prêtres. Tantôt elle nous commande de les honorer et de nous humilier devant eux, parce que Dieu les a séparés du commun des fidèles, et les a comme élevés au-dessus du reste des hommes, afin qu'ils intercèdent pour eux, qu'ils prient pour eux, qu'ils sacrifient pour eux. Tantôt elle nous ordonne de leur obéir, parce qu'ayant la même autorité de Dieu sur les âmes que les princes temporels ont sur les corps, les peuples sont obligés de leur rendre une exacte et fidèle obéissance. Tantôt elle nous exhorte à les assister dans leurs besoins, faisant comme une partie de la crainte et de l'amour de Dieu, des bons offices qu'on rend à ceux qui le servent. Enfin, elle nous enjoint de les nourrir, afin qu'étant dégagés de tous les embarras des soins et des affaires du siècle, ils puissent vaquer à la loi de Dieu. Il y a donc dans les biens temporels comme une portion spirituelle que Dieu a destinée pour l'entretien des lévites et des prêtres. Il a voulu que dans les possessions du peuple il y eût un héritage commun, et comme un fonds réservé pour la religion et pour ceux qui en sont les ministres; et il est juste que, comme ils servent à l'autel, ils vivent aussi de l'autel, et que, comme ils sont destinés à la sanctification des fidèles, les fidèles aussi songent à leur subsistance.

Or, si la loi de Dieu vous oblige à contribuer à la nourriture des prêtres, croyez-vous être moins obligés de contribuer à leur sanctification? Les offrandes que vous ferez pour nourrir leurs âmes vous paraissent-elles moins importantes que celles que vous leur faites pour nourrir leurs corps? Ne croyez-vous pas qu'il est plus terrible d'être responsables des fautes qu'ils feront dans leurs fonctions, que des peines qu'ils pourraient souffrir dans la pauvreté et dans la misère? Il n'y va de rien moins que d'empêcher qu'ils ne confondent les droits divins, et que, n'ayant ni les lumières de la science, ni l'innocence des mœurs, ils ne jugent sans discernement dans le tribunal de la conscience, ils n'intercèdent sans crédit dans les offices de la religion, ils n'offrent sans pureté l'hostie pure et sans tache.

Vous pouvez arrêter une partie de ces désordres qui défigurent la face de l'Eglise, par les secours que vous donnerez aux prêtres qu'on instruit et qu'on éprouve dans ce séminaire. C'est là qu'on les accoutume à méditer la loi de Dieu, à examiner les principes de leur vocation avant que d'entrer dans les fonctions ecclésiastiques, et à travailler à leur propre salut avant que de travailler à celui des autres; c'est là qu'on leur fait voir que la moisson est grande et le nombre des ouvriers est petit, que la prétrise n'est pas un état de repos et d'oisiveté, mais un ministère de travail et de sollicitude; et qu'après avoir fait tout ce qu'on a pu, on est encore serviteur inutile; c'est là qu'on leur enseigne qu'un prêtre

loit chercher la gloire de Dieu, et non pas ses commodités temporelles; que le pasteur est fait pour l'Eglise, et non pas l'Eglise pour le pasteur; et que la conversion des peuples est la véritable récompense du travail qu'on a eu à les convertir; c'est là qu'on leur apprend à distribuer la parole de Dieu selon la portée de ceux qui l'écoutent; à s'accommoder à la grossièreté des peuples par des catéchismes simples, et des instructions familières; à donner du lait aux enfants, et non pas des viandes solides qui les chargeraient au lieu de les nourrir; c'est là qu'on leur montre qu'il ne faut pas endormir le pécheur par de fausses espérances, ni l'effaroucher par des craintes mal fondées, ni le délier par des réconciliations précipitées, ni le lier par des sévérités indisciplinées; c'est là qu'on les avertit que le christianisme, tout spirituel et intérieur qu'il est, a pourtant aussi un culte extérieur et sensible, afin que l'âme et le corps, qui dépendent également de Dieu, lui rendent chacun des hommages proportionnés à leur nature, et que de là viennent ces cérémonies qui sont si édifiantes et si vénérables, quand on les fait avec gravité et avec décence. Enfin c'est là qu'on leur fait connaître qu'ils doivent avoir du respect pour tout ce qui regarde leur sacerdoce; ne trouver rien audessous d'eux de tout ce qui peut servir le prochain, et croire qu'il n'y a rien de petit dans ce qui concerne la religion de Jésus-Christ, et la sanctification des âmes.

Sachez de quelle importance est leur salut, et connaissez quelle est la dignité d'une âme. Si vous considérez son origine, elle est sortie de la main de Dieu; elle a reçu de lui tout ce qu'elle est. Il l'a faite, non pas pour être une faible trace de son pouvoir, comme sont les créatures sans raison, mais pour être une vive représentation de sa connaissance et de sa sagesse. Si vous considérez sa nature, c'est une substance invisible, spirituelle, immortelle, qui porte en soi l'image de son Créateur, et qui par le privilège même de son état, après avoir vécu dans le temps qui a des bornes prescrites, doit vivre dans l'éternité qui n'en a point. Si vous regardez sa fin, elle est destinée à glorifier et à adorer Dieu éternellement; aussi tout ce qui n'est pas Dieu, peut l'amuser; mais Dieu seul est capable de la remplir, et quelque tranquille qu'elle paraisse, elle n'aura jamais de véritable repos qu'elle ne soit rejointe à son principe. Si vous considérez enfin le prix qui a été donné pour sa rançon, vous trouverez qu'elle est le fruit des souffrances de Jésus-Christ, le prix de son sang, et comme une créature nouvelle du monde nouveau dont il est le Créateur et le Rédempteur.

Elle est l'ouvrage de Dieu, jugez de l'effet par sa cause; elle est l'image de Dieu, jugez de ce qu'elle est par ce qu'elle représente; elle est faite pour aimer Dieu, jugez de sa dignité par son emploi; elle est le prix du sang et de la mort d'un Dieu, jugez de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte. Rien n'est

plus noble, et rien pourtant n'est plus négligé que les devoirs à l'égard des âmes; on les séduit par les erreurs, on les empoisonne par la flatterie on les blesse par les scandales, on les tue, tantôt par de mauvais conseils, tantôt par de mauvais exemples; on les livre à leurs fantaisies, on les entretient dans leur malice, on les abandonne à leur ignorance? on croit être bien charitable quand on a pleuré sur les corps dont l'âme s'est retirée, et l'on ne pleure pas sur une âme qui s'est séparée de Dieu. Le sang et la nature ont plus de pouvoir sur nous que la religion et la foi. La pauvreté et la mort visible nous émeuvent, parce qu'elles frappent nos sens; les pauvretés et les morts invisibles ne font nulle impression sur nous, parce que nous n'en jugeons pas par les principes de l'Evangile.

Qui pourrait compter le grand nombre d'âmes qui périssent tous les jours faute d'instruction? Figurez-vous la plupart des paroisses de la campagne, comme des champs stériles et sans culture, où l'on ne sème, ni ne moissonne pour Jésus-Christ; où il semble qu'on n'est chrétien que par hasard, et non pas par réflexion; où l'on ne sait de la religion qu'autant qu'on en voit dans des cérémonies confuses et mal concertées, où Jésus-Christ n'est connu que par son nom; et où le prêtre et le peuple vivant également dans le dérèglement et dans l'ignorance, l'un incapable d'enseigner, l'autre indifférent pour apprendre, chacun ignore la loi de Dieu, et personne ne la pratique. Combien d'âmes faméliques et languissantes, dans cette disette de la parole de Dieu, demandent du pain, et il ne se trouve personne qui leur en coupe? combien d'aveugles, qui, sur les pas d'un conducteur éclairé, auraient marché sûrement dans les voies de Dieu, tombent dans le précipice avec un aveugle qui les conduit? combien de brebis errantes et dispersées qu'un pasteur soigneux et vigilant, avec une douceur salutaire ou une discrète sévérité, aurait ramenées dans le bercail, loin de tout secours, sont enfin malheureusement dévorées? combien de paralytiques languissant et meurent sur les bords de la piscine, faute d'un homme qui les y jette lorsque l'ange du Seigneur remue leur conscience?

Une âme rachetée du sang de Jésus-Christ est plus précieuse que mille mondes. Quel compte rendrez-vous donc de tant d'âmes qui périssent peut-être par votre avarice? peut-être serez-vous coupables de tant d'adorations perdues, de tant de pénitences manquées, de tant de sacrements mal reçus ou mal administrés, de tant d'ignorances grossières, si vous ne contribuez par vos charités à remédier à ces désordres. Vous êtes dans une grande abondance de secours et de grâces, dans la capitale du royaume, aussi noble par sa religion que par sa grandeur et par ses richesses. Les bénédictions s'y versent à pleines mains; les cantiques du Seigneur y retentissent de toutes parts; l'encens y fume sur mille autels; le pur fro-

SERMON XXXI.

SECONDE EXHORTATION

Pour la bourse cléricale de saint Nicolas du Chardonnet à Paris.

Honora Dominum ex tota anima tua : honorifica sacerdotes, et da illis partem, sicut mandatum est tibi, præsidentium.

Honorez le Seigneur de toute votre âme : honorez les prêtres, et donnez-leur la part des prémices, comme la loi vous l'ordonne (l'Ecclésiastique, chap. VII).

ment de la parole de Dieu s'y distribue sans mesure; le sang de Jésus-Christ y coule à ruisseaux, et Dieu s'y communique, non-seulement avec grandeur, mais encore avec abondance. Vous trouvez dans vos maux des médecins habiles; dans vos afflictions, des consolateurs charitables; dans vos égarements, des guides fidèles; dans vos doutes, des directeurs désintéressés; dans vos confessions, des juges équitables; dans vos besoins, des intercesseurs puissants; dans vos défauts, des censeurs discrets et sincères; dans vos oblations, des prêtres saints et irréprochables. L'autorité, l'instruction, l'exemple, tout soutient votre vertu, tout éclaire votre raison, tout excite votre courage. Le ciel semble être fait pour vous, et Dieu vous traite comme des âmes choisies, dont il a chargé les plus sages et les plus fidèles de ses ministres, et comme des brebis favorites à qui le souverain Pasteur a réservé ses plus fertiles pâturages.

Etes-vous dignes de tant de grâces, si vous n'en êtes reconnaissants? En êtes-vous reconnaissants, si vous n'en faites part à vos frères? Comme il y a dans les biens temporels un superflu que Dieu commande de distribuer à ceux qui en manquent, il y a de même une espèce de superflu dans les biens spirituels, que la justice et la charité veulent qu'on répande sur ceux qui n'ont pas le nécessaire. Comme il y a de mauvais riches qui vivent dans la bonne chère et dans le luxe, sans donner aux pauvres les restes même de leur opulence; il y a de même une espèce de mauvais riches spirituels qui se trouvent dans l'abondance des dons surnaturels et comme dans les festins délicieux de la prédication évangélique, et sont insensibles aux nécessités des âmes qui, comme mendiante à leur porte, leur demandent les restes de leurs dévotions, comme des miettes qui tombent de leur table.

Si ces réflexions ne vous touchent pas, ayez au moins égard aux avantages qui vous en reviennent. Dieu promettait dans l'ancien Testament à ceux qui assistaient les prêtres, qu'il ouvrirait le ciel pour eux, et qu'il en ferait tomber de douces rosées; qu'il rendrait leurs vignes fertiles et leurs moissons abondantes; qu'il aurait soin de dissiper les orages et de fondre les grêles qui menaçaient leurs champs; promesses qui convenaient à ce peuple grossier et charnel. Mais la loi nouvelle nous enseigne que les bénédictions spirituelles pleuvront sur les âmes charitables; que leur aumône comme une semence heureuse qui tombe dans une terre fertile, portera le centuple même en ce monde; que de tous les sacrifices que ces prêtres offriront, il y aura comme une portion de réserve pour leur bienfaiteur; qu'ils leur rendront par leurs prières ce qu'ils en auront reçu par leurs aumônes; et qu'ils leur procureront l'expiation de leurs péchés, l'augmentation de leur foi, la récompense de leur charité et la jouissance de la gloire que je vous souhaite. *Au nom du Père, etc.*

Ce n'est pas sans raison que l'Ecriture sainte, qui est la source de la vérité et la règle de nos devoirs, nous représente presque toujours l'honneur que nous devons aux prêtres, avec celui que nous devons à Dieu; parce qu'il y a une liaison nécessaire entre Dieu et ses ministres; et que l'intérêt de l'un est inséparable de celui des autres. Si je regarde ce que Dieu fait pour eux, ce sont des hommes que Dieu choisit par sa miséricorde, qu'il sanctifie par sa grâce, qu'il consacre par ses onctions, qu'il conduit par sa providence, qu'il éclaire par sa vérité et qu'il couronne par sa gloire. Si je regarde leur ministère à l'égard de Dieu, ce sont des hommes qu'il a choisis pour servir à l'accroissement de son règne, à l'accomplissement de ses mystères, à la dispensation de son Evangile, à la conduite spirituelle de sa famille. Si je considère le soin qu'il a de leur honneur; tantôt il commande de s'humilier en leur présence, parce qu'ils portent le caractère de son royal sacerdoce; tantôt il ordonne de leur obéir, parce qu'ils sont les ministres de ses volontés et de sa parole; tantôt il exhorte de les assister dans leurs besoins, parce que les offices qu'on leur rend, font une partie de sa religion; tantôt il enjoint de les nourrir, parce qu'il veut qu'ils soient tous à lui et qu'ils soient dégagés de tous les embarras des affaires séculières. D'où je conclus qu'il n'y a rien de si conforme aux intentions de Dieu que la miséricorde qu'on a pour ses prêtres; et que rien ne lui déplaît tant que le refus qu'on fait de les secourir dans leurs nécessités; parce que c'est manquer à l'honneur qu'on lui doit, que de ne pas avoir soin de ses ministres.

Il faut donc connaître la dignité du sacerdoce chrétien, et remarquer qu'il y a trois qualités qui font toute la grandeur de Jésus-Christ; celle de Rédempteur des hommes, qu'il a acquise par l'effusion de son sang; celle de Juge des hommes qu'il a reçue de son Père, quand il a été constitué juge des vivants et des morts; celle de pontife et d'intercesseur, qu'il exerce dans le ciel, exposant nos besoins et demandant miséricorde pour nous. Ainsi, selon ces différents états, il a droit de réparer les péchés, de juger les pécheurs, d'intercéder pour les pécheurs. Or, comme le Père a donné tout pouvoir à Jésus-Christ; Jésus-Christ a donné tout pouvoir au prêtre en l'établissant au-dessus du reste des hommes et lui donnant une puissance de sacrifice, une puissance de jugement, une puissance d'intercession. Par la première le prêtre consacre le corps et le sang de Jésus-

Christ; il l'offre sous les symboles mystiques, après l'avoir consacré; et continue à exercer sur la terre, le sacerdoce de Jésus-Christ, qu'il ne peut y exercer lui-même en cet état d'abaissement et de mort où il est présenté sur nos autels. Quoi de plus noble? Par la seconde il est établi juge des pécheurs; il ouvre, et il ferme; il lie, et il délie; il retient, et il remet; et comme s'il était au-dessus de toutes les faiblesses de notre nature mortelle et affranchi de toutes les passions humaines, le ciel retient ce qu'il a retenu et remet ce qu'il a remis. Quoi de plus puissant? enfin il intercède pour le peuple et se mettant entre Dieu et les hommes comme un entremetteur charitable et accrédité, il porte à Dieu les vœux, les oblations et les prières des hommes; et rapporte aux hommes les grâces et les bienfaits de Dieu; et par ces offices mutuels il réconcilie le ciel avec la terre. Quoi de plus honorable?

Mais ce qui rend leur condition plus élevée, la rend aussi plus dangereuse; et je vois dans leur propre grandeur les devoirs qu'elle leur prescrit et les dangers où elle les expose. S'ils sont les prêtres du Dieu vivant, ils doivent être au même temps ses victimes; s'ils offrent Jésus-Christ comme le sacrifice de leur main, ils doivent s'offrir eux-mêmes comme le sacrifice de leur cœur; s'ils sont prêtres par cette ordination extérieure, qui les attache au ministère des autels, ils doivent être victimes par cette onction intérieure qui les appelle à la destruction de leurs passions. S'ils sont établis juges dans le tribunal de la pénitence, ne faut-il pas qu'ils soient remplis des lumières de la science et de la doctrine de la vérité; et qu'ils trouvent en eux ce tempérament de force et de douceur qui est si rare et si difficile; afin qu'ils n'irritent pas les pécheurs par une sévérité excessive, ou qu'ils ne les corrompent pas par une indulgence inconsidérée; et qu'on puisse dire d'eux ce que saint Bernard dit de Dieu même, que sa force est tempérée par sa douceur et sa douceur est soutenue par sa force? S'ils sont enfin les intercesseurs et les réconciliateurs entre Dieu et les hommes, comment s'en acquitteront-ils, s'ils ne sont dans la charité de Dieu, s'ils n'ont de la charité pour les hommes? Malheur à ces ministres infidèles, qui, n'étant pas encore réconciliés avec Dieu, entreprennent de réconcilier les pécheurs avec lui! malheur à ces enfants de colère, qui, devant être les ministres animés des grâces du Dieu vivant, ne sont eux-mêmes que des instruments morts, par lesquels l'Esprit de Dieu produit ses grâces pour la sanctification des autres et pour leur propre condamnation!

Combien voit-on de prêtres dans les villages et souvent même dans les villes, indignes du sacerdoce où ils se sont jetés précipitamment et sans épreuve; incertains de ce qu'ils doivent pratiquer et de ce qu'ils doivent enseigner aux autres; qui regardent leur vocation, non pas comme un ministère de travail, mais comme un prétexte d'oisiveté; non pas comme un emploi qui doit les sanc-

tifier, mais comme un métier qui doit les nourrir; qui font un trafic de la piété, et une composition monstrueuse d'une âme basse et intéressée, avec une dignité toute sublime, toute spirituelle, toute sainte. De là, vient qu'au milieu de la religion ils vivent comme des profanes; qu'ils s'approchent non-seulement sans crainte et sans tremblement, mais encore avec une confiance criminelle, des mystères effroyables; et qu'ils ne rapportent de la fréquentation des choses saintes, que le mépris qui naît de la familiarité et de la coutume qu'ils ont de les violer. De là vient que prenant les vices des peuples qu'ils conduisent; au lieu de leur communiquer leurs vertus; déshonorés par leurs dérèglements et par leur ignorance, ils font passer du mépris de leurs personnes à celui de leur dignité; et perdant les premiers le respect qu'ils doivent à la sainteté de leur caractère, ils se rendent les premiers coupables des mépris et des injures qu'ils souffrent des autres.

Pardonnez si je découvre ici une des principales plaies de l'Eglise pour vous exciter à contribuer aux remèdes nécessaires pour la guérir. Vous pouvez arrêter une partie de ces désordres par les secours que vous donnerez aux prêtres qu'on instruit et qu'on éprouve dans ce séminaire; où on leur donne les règles de la discipline, de la régularité des cérémonies, de l'excellence de leur sacerdoce; où l'on enseigne l'ordre de l'instruction et de la sanctification des fidèles, et cette tendre mais respectueuse piété qu'ils doivent avoir pour Jésus-Christ dans l'eucharistie, qui doit être la fin de leur ministère. Voilà quels sont les motifs de la charité et de l'aumône qu'on vous demande.

Tout ce qui sert à Jésus-Christ dans l'eucharistie, tout ce qui le touche ou qui l'approche, est devenu vénérable à la piété des fidèles. On contribue avec plaisir à la pompe extérieure que l'Eglise fait à Jésus-Christ dans ce sacrement. On consacre les temples où il réside, on pare les autels où il repose; on dore les tabernacles où il se cache; on enrichit de perles et de diamants les soleils où il éclate; on revêt d'ornements précieux les moindres des ministres qui le servent. L'or et l'azur brillent dans les lambris; l'aiguille et le pinceau travaillent à l'envi à couvrir richement les murailles qui le renferment. L'encens et les parfums les plus exquis exhalent autour de lui leurs douces fumées. Les cierges et les flambeaux se hâtent, pour ainsi dire, de brûler et de se consumer pour sa gloire. Les fleurs semblent naître partout où il passe; enfin, l'art et la nature; la magnificence et la piété s'unissent ensemble, pour former à Jésus-Christ comme une espèce de ciel sur la terre; et pour faire voir aux mortels la grandeur et la majesté de ce Dieu sacrifié, par l'appareil et par la pompe dont on accompagne son sacrifice. Je loue la piété libérale de nos pères, et celle des chrétiens qui l'imitent encore aujourd'hui. Il est juste, que par ces dehors éclatants, on montre le respect, le zèle et la foi qu'on a pour ce

divin mystère; qu'on enrichisse la maison de Dieu des dépouilles qu'on arrache à la vanité du monde; et qu'on aille semer une portion des richesses temporelles en ces lieux, où l'on recueillit les biens spirituels, et le trésor des grâces célestes.

Or, y a-t-il rien de plus intimement uni à Jésus-Christ que les prêtres? Ils le produisent, ils le touchent, ils le gardent, ils le distribuent, ils s'en nourrissent. Ils tiennent à Jésus-Christ par la grâce qu'il leur a faite de les associer à son sacerdoce, par l'autorité qu'il leur a donnée de renouveler son sacrifice, par la dispensation de son corps et de son sang qu'il leur a commise. Ainsi la sainteté d'un prêtre lui est plus considérable que la magnificence de sa maison et les ornements de ses mystères. La grandeur et la dignité de son sacrifice ne peut être mieux honorée que par la pureté et par l'innocence du sacrificateur. Les vases sacrés qui contiennent Jésus-Christ, pourraient être moins précieux, qu'ils n'en seraient pas moins vénérables. Mais le prêtre qui le sacrifie ne saurait jamais être assez saint ni assez pur. C'est à cela que doit conspirer toute la religion des fidèles; les uns par leurs instructions; les autres par leurs exemples; ceux-là par leurs conseils; ceux-ci par leurs vœux et par leurs prières; et tous, quand il en est besoin, par leurs charités et par leurs aumônes. Quel moyen plus sûr pour sanctifier les richesses et quel plus noble usage en peut-on faire? Heureux qui pourrait aux dépens mêmes de sa fortune, former un prêtre tel que Dieu le demande, et procurer à Jésus-Christ des adorations dignes du ministère qu'il exerce!

L'Eglise qui sait l'ordre de la charité, et qui connaît la conséquence de ses besoins, a souvent donné ce qu'elle avait de plus précieux pour le soulagement des pauvres; et que ne ferait-elle pas pour la sanctification des Prêtres? Les Pères de l'Eglise ont autrefois vendu les vases sacrés pour assister des malheureux dans leurs nécessités pressantes. Ils ont cru, ces hommes inspirés de Dieu, que l'enrichissement des temples inanimés, et les marques visibles de la piété envers les mystères, devaient céder à la charité envers les temples animés du Saint-Esprit, et les membres vivants du Fils de Dieu, pour lesquels ces mystères ont été opérés; que le culte visible et l'honneur extérieur des sacrements n'était pas dans le même degré d'obligation, que le soulagement de l'homme, pour qui les sacrements sont institués; que l'exercice nécessaire de la miséricorde et de la charité, était plus agréable à Dieu que la magnificence, quoique sainte, dans la célébration de son sacrifice; et qu'en vain Jésus-Christ serait-il riche dans ses églises, qui ne sont que les figures de son céleste palais, s'il mourait de faim, et s'il rougissait de sa nudité en la personne des pauvres qui sont ses images, et d'autres lui-même selon sa parole.

S'ils ont eu tant de zèle pour des hommes qui n'étaient d'aucun usage à l'Eglise, et qui

semblaient au contraire, lui être à charge, qu'auraient-ils fait pour des prêtres de Jésus-Christ, de qui dépend la gloire de son nom, l'honneur de sa religion et le salut de tant de fidèles? Mais on n'a pas besoin de ces excès de charité. Je ne viens pas même exiger de vous que vous consacriez au culte du Seigneur tout ce qui sert à votre grandeur et à votre gloire, et qu'à l'exemple des filles d'Israël, vous entassiez aux pieds des prêtres votre or et vos pierreries, pour faire servir les dépouilles de l'Egypte à la construction et à l'ornement du tabernacle, j'effaroucherais votre charité, et vous croiriez avoir acheté trop cher la bonne œuvre que vous auriez faite. Cherchez dans vos biens superflus de quoi fournir à la subsistance d'un prêtre, et tâchez d'expier les fautes que vous avez faites contre le respect que vous devez au divin sacrement; en contribuant à former des hommes qui l'administrent avec pureté, avec discernement et avec zèle.

Un des principaux effets de l'aumône chrétienne, c'est de racheter les péchés, de purifier les péchés, de délivrer des péchés. Soit parce que la pitié que nous avons de la misère des autres, nous porte et nous accoutume naturellement à avoir compassion de notre âme; et que la charité que nous leur faisons, nous sert à obtenir de Dieu qu'il nous fasse miséricorde; c'est la pensée de saint Grégoire. Soit parce que l'aumône que les riches cachent dans le sein du pauvre, prie pour eux, selon l'expression de l'Ecriture, afin que Dieu amollisse la dureté de leur cœur; soit enfin parce que les biens étant devenus par notre cupidité comme une partie de notre substance, Dieu récompense en quelque façon l'effort qu'il nous faut faire, en les donnant pour lui, par la facilité qu'il nous donne de nous défaire de nos passions. Or, encore que l'aumône purifie et efface tout; et que la charité couvre sans distinction la multitude des péchés, il y a pourtant certaines espèces de charité qui répondent plus directement à certaines fautes. Expiez vos vanités en secourant ces malheureux que la pauvreté et la honte humilient. Rachetez vos intempérances en assistant ceux qui n'ont pas de quoi satisfaire aux simples nécessités de la nature. Réparez le peu de respect que vous avez eu pour Jésus-Christ dans l'Eucharistie, en lui nourrissant des ministres fidèles qui l'y fassent adorer, et qui l'y adorent.

Rien n'a tant besoin d'être réparé, soit par les justes, soit par les pécheurs, que ces irrévérences et ces profanations qui se commettent tous les jours dans les églises, où l'on entre sans réflexion, où l'on demeure sans modestie. Combien voit-on de chrétiens, si j'ose les appeler ainsi, aller à la messe, moins par dévotion et par devoir, que par coutume, et par bienséance; regarder froidement et sans respect la plus auguste cérémonie de la religion; avoir moins d'attention au mystère le plus redoutable de Jésus-Christ, qu'ils n'en ont à des représentations de théâtre; et laisser errer leurs pensées et

leurs désirs vers les créatures, au lieu de les réunir en Jésus-Christ qui s'immole sur les autels ? Combien en voit-on porter leur orgueil jusqu'aux pieds de l'Agneau qui s'annéantit dans l'Eucharistie ; déshonorer Jésus-Christ dans le temps qu'il rend le plus grand honneur à son Père ; attirer sur eux la colère de Dieu par leur impiété, lors même que le Sauveur travaille à l'apaiser par son sacrifice ; et se faire un poison du remède le plus salutaire et le plus efficace du christianisme ? Combien voit-on de femmes mondaines.... Mais pourquoi représenter ici à des âmes pieuses des désordres dont elles ne sont pas capables ?

Il est vrai ; mais consultez votre conscience. Avez-vous accompli tous vos devoirs à l'égard de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Combien de fois, au milieu même de vos prières, votre cœur se dérobant tout à coup comme à lui-même, s'est-il perdu dans des imaginations vaines et frivoles, au lieu de s'attacher à ce seul objet de votre adoration ? Combien de fois s'est-il élevé du fond de votre âme certains nuages d'affections et de distractions humaines qui, se mettant entre Jésus-Christ et vous, vous l'ont fait perdre de vue, tout présent qu'il était ? Combien de fois une indécente curiosité, ou un souvenir importun vous ont-ils jetés dans des dissipations, que les soins et les inquiétudes de cette vie rendent presque inévitables ; et que notre relâchement ne rend que trop souvent volontaires ? Combien de fois, au lieu de représenter à Dieu vos besoins avec une humble et sainte confiance, vous êtes-vous entretenus de vos désirs séculiers et de vos affaires domestiques ? Enfin, combien de fois vous êtes vous présentés à l'autel pour recevoir ce pain de vie, sans avoir cette sainte ardeur et cette charité vive, que Dieu demande de ceux à qui il se donne par un effet de sa charité et de sa miséricorde infinie ?

Or, je dis que le moyen le plus convenable pour expier ces irrévérrences, c'est de contribuer à la subsistance et à la perfection de ceux que Dieu a élevés au ministère de ses autels, et qu'il a destinés pour être comme les pères des peuples, les dépositaires de sa vérité, les dispensateurs de ses sacrements et de sa parole. Par là vous achetez à Dieu, s'il faut ainsi dire, les hommages qu'ils lui rendront et qu'ils lui feront rendre ; l'instruction qu'ils auront reçue et celle qu'ils donneront aux fidèles ; l'application avec laquelle ils adoreront Jésus-Christ et le feront adorer à des âmes qu'ils auront rendues vraiment chrétiennes. Par là vous entrez en quelque façon dans toutes les fonctions qu'ils exerceront, et vous recueillez heureusement une partie des fruits de leur ministère. Considérez donc le trésor de grâce que vous amassez. Ce prêtre que vous nourrissez vous donne le moyen de vous sanctifier après s'être sanctifié lui-même dans sa vocation, et devient comme le garant de votre salut éternel. Toutes les fois qu'il s'offrira à Jésus-Christ, vous serez comme uni avec lui, et vous aurez droit sur

une portion de son sacrifice. Toutes les fois qu'il offrira le corps et le sang de Jésus-Christ à son Père, l'offrande qu'il fera en partie pour vous sera accompagnée de celle que vous lui aurez faite. Toutes les fois que, levant les mains au ciel il intercédéra pour le peuple, il attirera sur vous la bénédiction et la miséricorde de Dieu, comme le prix et la récompense de votre aumône. Toutes les fois que, animé de l'Esprit de Dieu il convertira les pécheurs à la pénitence, vous aurez part à l'efficacité que Dieu aura donnée à la parole de l'un et à la grâce qu'il aura donnée aux autres.

Mais quand vous n'y auriez pas tous ces intérêts, la gloire de Jésus-Christ et de son Eglise ne vous touche-t-elle pas ? L'avancement de la religion dépend de la capacité et de la piété des pasteurs, et vous pouvez aujourd'hui par vos aumônes leur procurer l'une et l'autre. L'honneur des autels, le salut de plusieurs paroisses, le sang de Jésus-Christ, si je l'ose dire, est entre vos mains, et quand je vous exhorte à contribuer à la subsistance de ces ouvriers évangéliques, je vous propose, non pas une charité de bienséance, mais une charité d'obligation à l'égard de ceux à qui Dieu a donné le soin d'annoncer son Evangile. Vous la devez au prêtre souverain qui les a choisis pour lui, vous la devez à l'Eglise pour laquelle ils travailleront, vous la devez aux pauvres peuples de la campagne qui les demandent.

Il me semble que j'entends leurs voix plaintives qui s'adressent à vous et qui vous disent : Nous laisserez-vous sans secours et serez-vous impitoyables pour nous ? Nous ne demandons pas que vous nous envoyiez des aumônes abondantes, quelques besoins que nous ayons, nourrissez-nous un prêtre et c'est assez. Nous ne nous plaignons pas du malheur des temps ni de la stérilité des années, c'est la seule disette et la seule faim de la parole de Dieu qui nous afflige. Laissez-nous notre pauvreté, contribuez seulement à notre salut. Nous ne vous envions pas vos richesses, ni même l'abondance des biens spirituels dont Dieu vous comble tous les jours, nous nous contentons de cette simplicité et de ce désir grossier, mais sincère qu'il nous donne de nous sauver. Il ne nous faut qu'un guide fidèle qui nous conduise, et qui, après que nous aurons gagné notre pain à la sueur de notre visage, nous coupe le pain spirituel de la parole de Dieu. Chrétiens, ne rejetez pas la prière que vous font des chrétiens comme vous par le lien de la charité qui vous doit unir ensemble, par le soin que vous devez avoir du salut de vos frères, par les entrailles de la miséricorde divine, par le sang de Jésus-Christ répandu pour vous et pour eux, et par l'espérance des récompenses éternelles que je vous souhaite :
Au nom du Père, etc

SERMON XXXII.

TROISIÈME EXHORTATION

Faite à Paris pour les pauvres du Poitou, dans un temps de disette, au commencement des conversions des hérétiques de cette province.

Frères, qui parce seminat, parce et metet, et qui seminat in benedictionibus de benedictionibus et metet.

Mes frères, celui qui sème peu, moissonnera peu; et celui qui sème avec abondance, moissonnera avec abondance (II Cor., IX).

Ce n'est pas pour un hôpital chancelant, pour une fondation naissante, pour une communauté ruinée que je viens aujourd'hui exciter votre charité; c'est pour une province entière et pour tout un peuple désolé, que vous avez déjà secouru, et qui dans son extrême nécessité implore encore une fois votre assistance. Si je n'avais à vous représenter que des misères temporelles, je craindrais que vous ne fussiez enfin rebutés des récits qu'on vous en a faits et que je suis chargé de vous en faire; mais la cause des pauvres et celle de Jésus-Christ, l'intérêt de cette province et celui de l'Eglise ne sont presque qu'une même chose. Il s'agit, non-seulement d'assister des misérables, mais encore de nouveaux convertis, dont les uns ont tout abandonné pour Jésus-Christ, et les autres sont peut-être sur le point d'abandonner Jésus-Christ, si l'on ne pourvoit à leur instruction et à leur subsistance. Ce qui fait que je viens vous exhorter avec confiance à redoubler la charité que vous avez pour vos frères, et le zèle que vous devez avoir pour la religion, et vous dire que vous n'eûtes jamais d'occasion plus favorable de semer et de recueillir le fruit de vos aumônes. Pour rendre cet entretien plus édifiant et plus utile, je parcourrai les instructions principales que l'Apôtre donnait autrefois aux Corinthiens dans une pareille rencontre, afin que vous soyez touchés de ces paroles apostoliques.

Ce fidèle ministre de Jésus-Christ et de son Evangile, voulant tirer des chrétiens de Corinthe un secours considérable pour les pauvres de diverses églises, leur enseigne en peu de mots tout ce qui peut rendre leur charité plus louable devant Dieu et devant les hommes; et pour leur donner une idée de la dignité de l'aumône chrétienne, il la met au rang des ministères ecclésiastiques (II Cor., IX). C'était en effet dans les premiers âges de l'Eglise un ministère des plus honorables des Apôtres, et les disciples se chargeaient des distributions comme d'un office de religion. Ils croyaient que les biens consacrés par la charité ne devaient être administrés que par des personnes sacrées; que ceux qui étaient les dispensateurs des miséricordes de Dieu, devaient l'être aussi des miséricordes des hommes; que les mêmes mains qui bénissaient les peuples, devaient les assister dans leurs nécessités; que c'était une espèce de sacrement que l'aumône, où Dieu était caché sous la figure du pauvre, et que ceux qui nourrissaient les fidèles du corps et du sang de Jésus-Christ, devaient

aussi nourrir Jésus-Christ en la personne des pauvres de la substance et des charités des fidèles.

Ces chrétiens regardaient aussi l'aumône comme une partie de leur vocation. Ils considéraient comme un sujet d'admiration et de reconnaissance, que Dieu voulût se servir d'eux pour remédier aux besoins et aux misères de leurs frères. Comme ils avaient à leur égard la providence du Seigneur entre leurs mains, ils ne lui étaient pas infidèles. Ils donnaient non-seulement avec joie, mais encore avec respect. La raison que marque l'Apôtre, c'est qu'ils regardaient les pauvres, non pas comme des hommes méprisables par leur condition, exposés à toutes les injures et à tous les malheurs de la fortune, portant sur eux-mêmes la punition de leur mauvaise conduite; mais comme des saints choisis pour pratiquer la pauvreté de Jésus-Christ et pour exercer la miséricorde des fidèles; saints, dit saint Chrysostome, parce qu'ils n'ont aucun des dangers qui accompagnent les richesses, et qu'ils sont patients par profession, doux et modestes par bienséance, et humbles par nécessité; attachés à leur salut, parce qu'ils sont détachés du monde, et dépendants de Dieu, parce qu'ils vivent de sa providence.

Dans ces temps bienheureux du christianisme, on était charitable à l'envi les uns des autres; et c'est ce que l'Apôtre a loué dans les Corinthiens : *Votre exemple*, dit-il, *avait allumé le zèle de plusieurs autres* (Ibid.). Plût à Dieu que dans ce siècle, où la charité est non-seulement refroidie, mais presque éteinte; où l'on croit perdre le bien qu'on donne par l'aumône, qui pourtant est le seul que nous pouvons mettre à profit, où l'on a sur la dureté et sur l'avarice tant de pernicieux exemples! plût à Dieu, âmes chrétiennes qui m'écoutez, que prenant en main le flambeau de la charité, vous rallumassiez dans tous les cœurs ce feu divin qui brûle dans les vôtres! En eûtes-vous jamais une occasion plus pressante, que celle que la province de Poitou vous offre aujourd'hui.

Représentez-vous ces pays que les grêles et les sécheresses ont désolés, dont la terre et le ciel semblent avoir conspiré la ruine, où l'on ne peut ni recueillir ni même semer, où l'on n'a ni assistance pour le présent ni ressource pour l'avenir, et où la misère est d'autant plus grande, qu'on ne voit pas de moyen de la soulager, ni d'espérance d'en sortir. Représentez-vous quarante paroisses dans la disette générale de toutes choses, qui n'ont pour toute nourriture que le pain de douleur et l'eau de leurs larmes; où ceux qui donnaient autrefois l'aumône sont obligés de la demander sans que personne la leur donne, et où tant de familles malheureuses n'ayant ni la commodité de vivre, ni la force de travailler, ne peuvent qu'implorer votre secours pour dernier remède. Figurez-vous des malades dans la dernière extrémité, n'ayant, pour soutenir leur défaillance, qu'un peu de pain capable de les

étouffer; mourir de faim plutôt que de maladie, pour aller rendre compte à Dieu de leur patience, et pour aller peut-être accuser votre insensibilité, si vous refusez de les assister. Quelle pitié de voir des enfants de quatre mois, sevrés par nécessité, à qui les mères affligées n'ont à donner pour tout aliment qu'un peu de pain noir trempé dans de l'eau, perdre la vie presque aussitôt qu'ils l'ont reçue; heureux de mourir dans un âge innocent, et malheureux d'être les victimes de la dureté et de l'inhumanité des riches!

Au moins, si ces peuples infortunés voyaient croître leur blé, s'ils voyaient mûrir leurs moissons, si le ciel favorable leur faisait entrevoir les apparences d'une récolte, quelque médiocre qu'elle pût être, ils supporteraient patiemment leur pauvreté, et traîneraient sans vous importuner les malheureux jours qui leur restent. Mais la rigueur du dernier hiver vient d'achever ce que les accidents de l'été avaient commencé. La grêle avait ravagé leur campagne, et les gelées l'ont ruinée, et ne voyant plus ni d'adoucissements, ni de fin à leur malheur, ils sont également tourmentés de la faim et du désespoir. Je n'exagère point; à Dieu ne plaise que je veuille émouvoir votre pitié par des relations feintes et mal assurées. Je blesserais la vérité qui doit être inviolable dans mon ministère, et j'offenserais votre charité, si je croyais qu'il fallût l'exciter par l'artifice et par le mensonge. Je vous dirai simplement, et c'est assez pour des âmes aussi charitables que les vôtres; que je vous parle pour des pauvres dans la dernière nécessité, et qui meurent de faim, si vous ne les secourez. Mais qu'ils meurent, si Dieu leur prépare des récompenses éternelles, lui qui est le consolateur et le Père des pauvres et des affligés, leurs âmes s'envoleront dans le sein de l'éternité pour posséder le royaume des cieux qui leur appartient dès ce monde, et leurs corps attendront en repos la résurrection sur cette terre ingrate, qui ne leur a pas fourni de quoi les nourrir.

Mais il y a quelque chose de plus touchant, c'est le salut de leurs âmes qui est en danger et que vous pouvez leur procurer. Qui ne sait le triste et déplorable état de la province du Poitou? Elle gémissait sous les erreurs de Calvin, dont lui-même l'avait infectée; l'homme ennemi y avait semé la première zizanie, et l'hérésie qui y avait pris naissance, avait eu le loisir de s'y fortifier plus qu'ailleurs. Leurs plus beaux temples y étaient élevés sur les ruines de nos autels, et l'on eût dit que cette province, qui avait été comme le berceau de l'hérésie, en devait être le dernier refuge et le dernier fort. Mais Dieu a regardé en pitié ce pauvre peuple, il a fait luire au milieu des ténèbres un rayon de sa foi et de sa vérité. Leurs temples sont abattus, et nos églises repeuplées. Dans les paroisses où il y avait à peine trente communicants il s'en trouve aujourd'hui plus de douze cents; qua-

rante mille convertis sont rentrés dans le sein de l'Eglise dont leurs pères étaient sortis, et le reste paraît ébranlé.

Deux choses servent d'obstacle à la solidité de la plupart de ces conversions, l'ignorance et la pauvreté. L'ignorance les empêche de connaître comme il faudrait la vérité, et la pauvreté les tente de retourner dans leurs erreurs. Il faut les instruire, il faut les affermir dans leur vocation, et l'un et l'autre ne se peut faire que par l'aumône. On n'a pu tout d'un coup catéchiser un si grand nombre de néophytes, le désir qu'on a eu de les acquérir a fait qu'on s'est hâté de les recevoir. Comme ils n'ont été ni élevés dans nos mystères, ni confirmés dans leurs conversions, ils sont demeurés dans le dessein de se convertir, et dans le désir de se faire instruire. Ils ont abjuré leur hérésie, mais ne connaissant pas assez la doctrine catholique, ils sont comme en suspens entre l'erreur et la vérité, n'étant pourtant entièrement ni à l'une ni à l'autre. La moisson est grande et les ouvriers sont en petit nombre. Les pasteurs ne peuvent suffire à tant de soins et de travaux; et si l'Eglise a été réjouie de cette multitude de gens qui se jetaient entre ses bras, elle s'en est enfin trouvée comme chargée. Il faut entretenir des missionnaires qui annoncent l'Evangile aux grands, avoir des maîtres et des maîtresses qui enseignent les principes du christianisme aux enfants; fonder des séminaires dans les villes qui sont comme le centre de l'hérésie; répandre dans la campagne des prêtres zélés et des filles dévotes qui ne demandent qu'à servir à cette bonne œuvre; mais tout demeure si vous ne contribuez de vos charités. Les dépenses sont considérables, sont utiles, sont nécessaires. On en voit déjà les fruits en quelques endroits. Il s'agit de l'instruction, et par conséquent du salut de plus de trente mille personnes: pouvez-vous avoir un motif plus pressant?

Le second obstacle qui traverse leurs conversions, c'est la pauvreté. Tout le monde n'a pas une foi assez ardente et assez vive pour se mettre au-dessus de la nécessité et de la misère. Peu de gens ont la résolution de pouvoir dire, avec saint Paul: *Je sais souffrir la faim, et me passer de toutes choses* (Philip., IV). Il nous est bien aisé de professer notre religion, au milieu des commodités de la vie; de servir Dieu, quand il ne nous laisse manquer de rien, et de le bénir, quand il nous fait riches, comme ces hommes intéressés et mercenaires, dont parle le Prophète (Zach., XI). Mais qui est-ce qui peut répondre de sa fermeté, s'il lui fallait perdre son bien et sa fortune pour la religion? Et certes, la peine qu'on a de donner quelque petite somme pour ceux qui embrassent la foi, ne donne que trop lieu de croire qu'on ne donnerait pas tout ce qu'on a pour la conserver.

Les pauvres dont je vous parle ont eu, pour la plupart, plus de courage, et quelques-uns ont les mêmes prévoyances humaines que nous aurions. Les uns ont quitté

père et mère, et ont renoncé à tout, pour suivre Jésus-Christ et pour embrasser sa religion, et ils méritent d'être assistés; les autres n'osent le faire, et sont retenus par la crainte de manquer de tout, et il faut animer leur faiblesse. Ceux qui sont pauvres volontaires, sont entre vos mains, et la Providence divine vous charge de les secourir; ceux qui sont pauvres par leur condition, sont tentés par les promesses qu'on leur fait, et par les assistances qu'on leur donne avec abondance, et c'est à vous à les fortifier contre ces tentations.

Les huguenots font des quêtes plus abondantes que les nôtres, pour arrêter dans leur parti, par des considérations d'intérêts, ceux que le désir de se sauver leur enlève. Ils veillent aux nécessités des particuliers; ils s'imposent eux-mêmes un tribut volontaire, pour retenir et pour acheter, s'ils pouvaient, des sectateurs de leur doctrine, et nous nous endormons, nous épargnons et nos soins et nos biens. Faut-il que la charité des catholiques ne soit ni si libérale, ni si empressée que celle des hérétiques? Faut-il qu'ils travaillent avec plus de zèle à arracher à Jésus-Christ des âmes qu'il a rachetées de son sang que nous n'en avons à lui en gagner? Souffririons-nous qu'ils nous insultent, et que, doutant de la vérité de notre foi, en voyant la froideur de notre charité, ils disent avec quelque apparence, qu'ils sont le véritable troupeau de Jésus-Christ, puisqu'ils accomplissent son grand précepte, et qu'ils s'aiment les uns les autres? Quelle honte pour nous, si nous ménageons nos aumônes pendant qu'ils répandent les leurs, si nous employons à la vanité des biens qu'ils ramassent pour les besoins de leurs frères, et si nous avons moins de zèle pour étendre l'empire de Jésus-Christ, qu'ils n'en ont à établir leurs erreurs? Ne puis-je pas vous dire ce qu'ajoute l'Apôtre: Prenez garde, mes frères, *que nous*, qui nous glorifions de vous prêcher la véritable foi, *ne rougissions*, et que vous ne rougissiez vous-mêmes, qui vous glorifiez de la suivre, en voyant le peu de secours que vous donnez à des chrétiens comme vous.

Mais comme les besoins que je vous représente sont pressants, sont étendus, demandent de la vigilance et du soin, l'Apôtre marque trois conditions de l'aumône: qu'elle soit *prompte*, qu'elle soit *abondante*, qu'elle soit *donnée avec joie et de bon cœur*, dit-il aux Corinthiens, parce que toute aumône suppose nécessité dans le prochain, et toute nécessité demande diligence de secours. Secondement, parce que l'aumône est une grâce et un bienfait que le riche répand dans le sein du pauvre, et que rien ne recommande tant un bienfait que de ne l'avoir point fait attendre. Troisièmement, parce que l'aumône étant le fruit de la charité, qui est la plus vive et la plus agissante des vertus, elle doit être faite avec un mouvement prompt et vif, sans toutes ces délibérations que la prudence humaine inspire à des âmes intéressées; car, quoiqu'il n'y ait aucun

précepte de religion qui soit plus conforme aux règles de la raison et de la loi de la nature, il n'y en a aucun sur lequel on ait tant cherché de détours.

Les uns pensent que ce n'est pas une obligation de religion, mais une bienséance et un conseil qu'il leur est libre de pratiquer, comme si Dieu avait abandonné le pauvre à sa mauvaise fortune ou à la dureté du riche; les autres craignent d'ôter le bien à leurs enfants, comme si Jésus-Christ ne devait être compté pour rien, dès qu'on a famille, et si on était dispensé d'être chrétien, dès qu'on est père. Tantôt on examine ses besoins, selon sa propre cupidité, et non pas selon les règles de l'Evangile, comme si l'on était le maître d'un bien dont on n'est que le dispensateur, et si l'on pouvait se faire une loi du dérèglement de ses desirs; tantôt on se plaint des malheurs du temps, et l'on retranche de ses aumônes ce qu'on devrait plutôt retrancher de ses vanités et de son luxe. On se fait excuse de tout, on aime à croire que le pauvre n'est pas pressé, on craint d'entretenir son oisiveté, on veut jouir pendant sa vie, et l'on remet sa charité à quelques legs de son testament. Les gens de bien, au contraire, donnent sans trop délibérer. Pressés d'une sainte et charitable impatience, ils prévoient et les besoins et les demandes des pauvres, et ne croient jamais assez tôt ni assez donner.

Et c'est la seconde condition de l'aumône d'être abondante. Parce que la charité des chrétiens étant une imitation de celle de Jésus-Christ, comme il a donné jusqu'aux dernières gouttes de son sang pour rendre sa rédemption abondante, ses disciples doivent être prêts à donner pour lui tout ce qu'ils possèdent. Ainsi, si vous êtes avares, car saint Paul nous apprend qu'il y a une *aumône de bénédiction* et une *aumône d'avarice* (II Cor., IX, 5); si vous comptez avec le pauvre, si votre main gauche plaint ce que donne votre main droite, c'est-à-dire si vous refusez d'un côté, parce que vous avez accordé de l'autre; si, jouissant de beaucoup de biens, vous en donnez peu, si vous employez à vos vanités plus que vous n'employez à vos aumônes, ce n'est point là la charité de Jésus-Christ. De plus, tous les fidèles ne faisant qu'un corps, la charité entre eux doit être comme universelle, sans distinction de personne et de pays. Nous appartenons tous les uns aux autres: la foi nous unit, malgré les lieux qui nous séparent, et les espaces de la charité doivent se dilater, autant que l'Eglise s'est elle-même étendue.

Car vous direz peut-être: Il y a tant de nécessités et tant de besoins à Paris, pourquoi porter si loin des aumônes que nous ne pouvons que trop employer ici; *que les riches de Poitou assistent les pauvres de Poitou, que nous importe?* Ames chrétiennes, que cette pensée ne vous détourne point des aumônes que je vous propose. Je sais que dans cet amas immense de peuples, où toutes sortes de misères se rencontrent, il y a de

quoi exercer toutes sortes de miséricordes ; mais je sais aussi que tous les secours abondent dans cette grande ville. Les pasteurs veillent pour l'entretien de leurs brebis, les paroisses opulentes fournissent à la subsistance des misérables ; des mains charitables répandent des trésors entiers, des mains fidèles les distribuent, et c'est par elles que coulent des sources inépuisables de charité dans tous ces stériles quartiers, où règnent l'affliction et l'indigence. Mais pourquoi n'en conduirez-vous pas quelque ruisseau dans ces terres arides, qui sont sans aucune assistance ? La foi doit-elle faire quelque différence entre les pauvres de la ville et les pauvres de la campagne ? Faut-il que ces derniers demeurent misérables, parce qu'ils sont dans une province où vous ne voyez pas leurs misères, et qu'ils souffrent sans être secourus, parce qu'ils souffrent loin de vos yeux ? Ne doit-on pas espérer des secours de vous, si l'on n'est né dans votre paroisse, et ne sert-il de rien d'être chrétien, si l'on n'est votre compatriote ? Quel soulagement peuvent-ils attendre dans une province où ceux qui passent pour riches ont peine à se soutenir, et où ceux qui sont pauvres savent qu'il n'y a rien à espérer ? Ne raisonnez donc point comme des avarés : semez beaucoup, afin de recueillir beaucoup ; donnez avec abondance et avec joie (I Cor., IX).

C'est la troisième qualité que l'Apôtre attribue à l'aumône ; saint Chrysostome en donne deux raisons. La première, c'est que l'aumône n'est pas tant instituée pour ceux qui la reçoivent que pour ceux qui la donnent. Les riches en retirent plus d'utilité que les pauvres ; ainsi ils doivent ressentir le plaisir qu'il y a à faire du bien, et les grâces que Dieu verse sur ceux qui le font. La seconde, c'est que l'amour des richesses est si attaché à l'esprit de l'homme, que sans un secours particulier de Dieu, il a toujours naturellement quelque répugnance à s'en défaire. Ne voyons-nous pas la peine qu'on a d'amasser pour des besoins très-considérables, des charités bien médiocres ? Quels murmures n'entend-on pas, qu'il n'y a plus moyen d'y suffire, qu'il se fait tous les jours de nouvelles taxes spirituelles, que chaque dame s'entête de sa dévotion, à laquelle il faut enfin que tout le monde contribue. Quelles sollicitations ne faut-il pas faire pour convoquer ces sortes d'assemblées ? quelles saintes adresses ne faut-il pas mettre en usage pour faire contribuer à l'établissement ou à la perfection de quelque bonne œuvre ? Avec quel ennui entend-on parler des misères d'autrui ? Quelle joie n'a-t-on pas, quand on peut tromper la vigilance d'une quêteuse ?

Mais pourquoi parler de ces désordres, dans un lieu où vous venez volontairement porter vos offrandes ? Il me suffit de vous dire ce que saint Paul dit aux Corinthiens, à la fin de l'exhortation qu'il leur a faite : *Dieu est tout-puissant pour vous combler de toute grâce, afin qu'ayant tout ce qui vous*

suffit pour votre subsistance, vous ayez de quoi exercer abondamment toute sorte de bonnes œuvres, selon ce qui est écrit du juste, IL A DISTRIBUÉ, IL A DONNÉ AU PAUVRE, SA JUSTICE DEMEURE ÉTERNELLEMENT. Fasse le ciel que la semence de vos aumônes multiplie, et que les fruits de votre justice croissent de plus en plus ; qu'en secourant ceux qui embrassent la foi de Jésus-Christ, votre foi s'augmente et se fortifie. Que les prières de tous ceux que vous assistez, attirent sur vous les rosées des bénédictions célestes, et que Jésus-Christ, qui est l'objet de votre charité, en soit un jour la récompense. Au nom du Père, et du Fils, etc.

SERMON XXXIII.

EXHORTATION POUR LES PRISONNIERS.

Faite dans l'église des Filles du Saint-Sacrement, l'an 1682.

Esurivi, et non dedistis mihi manducare : sitiivi et non dedistis mihi potum : nudus eram, et non cooperuistis me : infirmus et in carcere, et non visitastis me, Discedite a me....

J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas couvert ; malade et prisonnier, et vous ne m'avez point visité : Retirez-vous de moi (S. Math. ch. XXV).

Ne vous étonnez pas, âmes chrétiennes, si je prends, en vertu de mon ministère, tout indigne et tout pécheur que je suis, l'autorité de Jésus-Christ ; et si, faisant de cette chaire de vérité un tribunal de sa justice, je prononce ici par avance l'arrêt qu'il a dressé dans son Evangile, et qu'il prononcera peut-être contre nous, lorsqu'il viendra dans sa majesté, décider du bonheur ou du malheur éternel de tous les hommes. La matière de son jugement sera la miséricorde ou la dureté que nous aurons eue pour nos frères, ou pour mieux dire, pour lui-même, en la personne de nos frères. L'homme charitable et l'homme insensible seront dans l'éternité l'objet de son amour ou de sa haine.

Il oubliera presque ses intérêts pour ne penser qu'à ceux de ses créatures. Pour les péchés que vous aurez commis contre sa gloire, il trouvera dans les entrailles de son infinie miséricorde de quoi les pardonner, et tirera sa gloire même de sa clémence. Mais pour les péchés que vous aurez commis à l'égard des pauvres, il trouvera dans l'amour qu'il avait pour eux, un fonds d'indignation et de vengeance contre vous, et sa bonté même deviendra la source de sa justice.

N'ai-je donc pas raison de vous proposer aujourd'hui ces terribles paroles de l'Evangile ? Jésus-Christ se sert de tous les moyens qui peuvent exciter à la charité nos âmes tièdes et endormies. Il sollicite, et nous demeurons insensibles ; il exhorte, et nous sommes sourds à sa parole ; il commande, et nous n'avons ni fidélité ni obéissance ; il nous comble de ses biens, et nous ne lui rendons pas les véritables actions de grâces ; il promet, et l'attachement au bien présent étouffe les espérances de l'avenir. Que restait-il, sinon qu'il menace de nous priver

à jamais de ses bénédictions et de ses grâces. Je viens mettre votre âme entre vos mains, éprouver quel est le fond de votre conscience; tirer une marque de votre prédestination ou de votre réprobation; vous représenter Jésus-Christ en la personne de vos frères, ou comme votre Sauveur, si vous les assistez, ou comme votre Juge si vous leur refusez vos assistances, et vous donner une des plus importantes occasions d'exercer sa miséricorde, ou de vous attirer sa justice par les secours que vous donnerez ou que vous refuserez aux prisonniers dont je dois vous exposer les besoins.

Quand je dis une des occasions de charité les plus importantes, ne croyez pas que par une pieuse exagération, je veuille vous engager à des aumônes plus abondantes. Je sais qu'il y a un art de faire valoir les sujets qu'on traite; qu'on s'affectionne d'ordinaire à ceux dont on parle; que la vertu qu'on loue passe toujours pour la plus louable, et que la charité qu'on demande est toujours la plus nécessaire et la plus méritoire. Mais à Dieu ne plaise que je surprenne votre charité, et que je veuille vous rendre sensibles par d'autres endroits que par ceux dont je suis touché!

Je dis donc que cette espèce de miséricorde qui regarde le soulagement de ces malheureux qui languissent dans les prisons, est un devoir indispensable dont vos consciences sont chargées, et dont vous répondrez devant le redoutable tribunal de Dieu. La principale fonction de Jésus-Christ, dit le prophète, a été d'annoncer aux captifs leur délivrance, d'essuyer leurs larmes, et de les combler de joie; et Jésus-Christ s'appliquant lui-même cette prophétie dans son Evangile, enseigna publiquement dans les synagogues, que l'onction et la marque de l'Esprit de Dieu sur lui, c'est-à-dire, sa véritable mission était d'instruire les pauvres, de consoler ceux qui ont le cœur affligé, et de prêcher aux captifs leur délivrance (*Luc.*, IV, 18). D'où il s'ensuit, dit saint Chrysostome, que l'esprit d'un chrétien et sa fonction la plus essentielle, c'est d'avoir la charité dans son cœur, et de l'exercer au dehors envers ceux qui souffrent les misères et les tribulations de la vie.

Il n'y a point de condition exposée à tant de sortes de souffrances que celle des prisonniers. On leur a tout ôté, en leur ôtant la liberté: on dirait qu'ils sont déchus de tous les droits de la nature, parce qu'ils sont ou criminels ou malheureux; on ne les traite plus comme des hommes. Tirés du sein de leurs familles, ils sont comme livrés à la merci de l'étranger, qui souvent s'accoutumant à les voir souffrir, et devenant impitoyable à force de voir des objets de pitié, leur donne le pain et l'eau par mesure, ou peut-être, les leur refusant, profite de leur affliction, et s'engraisse de la faim et de la soif de ces misérables. Privés des biens que la fortune leur a fait perdre, ou dont la justice ne leur permet pas de jouir, ils ont à peine de quoi se cou-

vrir et de quoi reposer leur tête, appesantie par les chagrins et par les inquiétudes que leur donnent les peines qu'ils souffrent ou celles qu'ils appréhendent. Leurs corps, courbés sous la pesanteur de leurs chaînes, ou corrompus par les vapeurs d'un air impur et contagieux, qu'on respire dans ces humides et sombres demeures, sont rongés, ou par les plaies qui s'y forment, ou par les maladies qui s'y contractent.

Je ne crains pas, mesdames, de blesser votre imagination ni vos oreilles délicates. Comment compâtriez-vous à leurs maux, si vous n'en étiez informées? et quel malheur serait-ce, si la charité vous ayant ici assemblées, pour assister ces misérables, vous n'aviez pas même le courage d'ouïr parler de leur misères? La faim, la soif, la nudité, la maladie et la prison se trouvant donc comme réunies en la personne de ces pauvres, vous faites, en les secourant, comme une aumône universelle; vous accomplissez tout le précepte, vous gagnez toutes les couronnes de la charité. Mais aussi, en refusant de les assister selon vos forces, vous manquez tout d'un coup à tous les devoirs de la miséricorde chrétienne, vous blessez la charité de Dieu tout entière, et vous méritez d'être condamnées dans tous les chefs de son jugement.

Mais je passe plus avant, et je dis que l'obligation que nous avons d'assister cette sorte de misérables, est d'autant plus grande, que notre condition spirituelle a du rapport avec la leur, et que nous avons besoin que Dieu fasse pour nous ce qu'il nous commande de faire pour eux; car qui sont-ils, et que sommes-nous? Ce sont des débiteurs, des criminels, des captifs. Débiteurs qu'un exacteur impitoyable suffoque à tous moments, en leur disant plus par ses cruautés que par ses paroles: *Rendez ce que vous me devez* (*Matth.*, XXVI); débiteurs que les disgrâces de la fortune ou les persécutions de leurs créanciers ont peut-être rendus insolubles contre les intentions des uns et des autres; qui ont peut-être trouvé dans l'usure d'un mauvais riche, et la facilité d'emprunter, et la difficulté de satisfaire; qui payent peut-être par leur patience la mauvaise foi de ceux qui leur doivent à eux-mêmes; qui, outre l'affliction d'avoir perdu le bien qu'ils avaient, ont encore le malheur qu'on leur demande le bien qu'ils n'ont pas, et qui, bien loin d'être plaints, étant punis de ce qu'ils sont pauvres, gémissent dans leurs cachots, et y sont les victimes de l'intérêt et peut-être de la passion et de l'animosité de ceux qui les retiennent. Y a-t-il rien de si pitoyable?

Mais quand ils auraient mérité cette punition, quand ils auraient consumé leur patrimoine dans l'oisiveté, dans le luxe et dans la débauche; quand ils seraient coupables, ne suffit-il pas qu'ils soient malheureux, pour être les objets de la charité et de la miséricorde? N'êtes-vous pas vous-mêmes débiteurs à Dieu de vos hommages, de votre obéissance, des affections de votre cœur?

Lui donnez-vous, par une dispensation charitable, les biens qu'il vous a confiés par une providence libérale? Ne lui dites-vous pas tous les jours, dans la vue de vos péchés, vous sentant redevables à sa justice : *Seigneur, remettez-nous nos dettes*? Croyez-vous vous être acquittés de toutes vos obligations à son égard, et pourriez-vous lui rendre compte de la plupart des grâces qu'il vous a faites? Comment donc espérez-vous qu'il vous remettra vos dettes, si vous n'aidez au moins vos frères à payer les leurs, et si vous ne les soulagez dans l'extrémité où ils sont réduits, et ne craignez-vous pas qu'il vous abandonne comme vous les aurez abandonnés?

Ce sont des criminels, il est vrai; et ne l'êtes-vous point? Les mouvements, peut-être involontaires, d'une passion aveugle et inconsidérée, les ont portés à quelques désordres que les lois punissent; mais n'en entreprenez-vous pas dans vos cœurs, qui sont d'autant plus dangereux que l'on les y laisse impunis? Pour avoir une fois failli, la justice leur a ôté la liberté de mal faire, et vous, vous conservez le droit de pécher souvent, et de pécher toujours, malgré les avertissements et les remords de votre conscience. Vous n'avez pas répandu le sang de vos frères; mais combien de fois avez-vous flétri leur réputation par vos médisances? Combien de fois avez-vous troublé leur repos par vos inquiétudes? Combien de fois les avez-vous abandonnés à leur pauvreté, par votre avarice?

Quelle différence y a-t-il donc entre ces hommes pécheurs et vous, sinon qu'ils portent la peine de leurs péchés, et que vous en faites vos plaisirs; qu'ils en gémissent, et que vous en triomphez; qu'ils les repaierent par la pénitence, et que vous les augmentez par votre insensibilité, et qu'enfin ils sont entre les mains de la justice des hommes pour obtenir la miséricorde de Dieu, au lieu que vous êtes peut-être entre les mains de la justice de Dieu, sans vous mettre en peine d'obtenir sa miséricorde? Or, il n'y a point de moyen plus sûr pour racheter vos péchés que d'assister ceux qui détestent les leurs. En soulageant leurs misères corporelles, vous remédiez à vos nécessités spirituelles, vous leur donnez lieu de faire plus tranquillement leur pénitence, par des aumônes qui seront des dispositions à la vôtre; au lieu que si vous les abandonnez, vous répondez à Dieu de leurs troubles, de leurs souffrances et peut-être même de leur désespoir. Voyez le danger qui vous menace.

Enfin, ils sont captifs et prisonniers; et le Saint-Esprit ne vous a-t-il pas avertis que quiconque commet le péché, est esclave du péché? Y a-t-il de chaîne plus pesante qu'une habitude invétérée? Votre avarice, votre ambition, votre vengeance, ne sont-ce pas des liens dont vous êtes comme environnés? Qu'est-ce autre chose que la vie de la plupart des hommes, qu'une servitude continuelle, dit saint Grégoire? On voit les

passions dominer en eux successivement. Sont-ils dégagés de l'orgueil? ils se plongent dans l'avarice. Sont-ils défaits de l'amour des biens? ils tombent dans la mollesse. Ainsi les vices s'entre-poussant et tyrannissant ces esprits fugitifs, chacun à son tour, ils ne sont pas plutôt affranchis de l'un, que l'autre les reprend et les remet à la chaîne; ils changent de tyrans, et non pas d'état; et le dernier qui s'en rend le maître venge tous les autres de l'injure qu'il leur avait faite, en s'échappant d'eux. Si vous voulez que Jésus-Christ soit votre libérateur, si vous désirez d'entrer dans la liberté des enfants de Dieu, si vous sentez le poids de vos péchés, répandez aujourd'hui largement vos aumônes. *Souvenez-vous*, disait l'Apôtre, *des prisonniers, comme si vous étiez en prison vous-même avec eux* (Hebr., XIII, 3). La charité vous doit lier avec eux, et vous devez leur aider à porter leurs chaînes. Vous devez voir en eux l'image de ce que vous êtes, sinon il est à craindre que Dieu ne vous laisse dans cette captivité spirituelle, et que vous ne soyez enfin jetés dans ces ténèbres extérieures, si vous négligez d'exercer la miséricorde à l'égard des malheureux à qui elle est la plus nécessaire.

Quelle calamité est comparable à celle d'un prisonnier, et quelles paroles assez lamentables pourraient peindre assez vivement cette espèce de misère? Vous représenterai-je ces prisons comme des régions maudites, où il ne tombe ni pluie ni rosée, où la réputation se flétrit, où se perdent les espérances de la fortune, les consolations de l'amitié, les commodités de la vie, et le repos même de la conscience? Vous décrirai-je ces cachots, ou plutôt ces sépulcres funestes où l'on enterre des hommes vivants, qui, se voyant comme livrés à la mort, ou l'attendent par le supplice, ou le souhaitent par désespoir, ou la souffrent déjà par leurs peines? Vous représenterai-je ces hommes que la justice a séparés du commerce du monde, qui sont comme *échappés à la providence de Dieu*, dit le Sage (Sap., XVII, 2), pour qui il semble que le soleil ait cessé de luire, et que la nuit ait pris la place du jour; qui, dans une solitude affreuse, ne s'entretiennent que du repentir des crimes qu'ils ont commis, ou de la crainte des supplices qu'ils ont mérités et qui, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de pain trempé dans leurs larmes, souffrent un reste de vie, pour se réserver ou à la peine qu'ils doivent souffrir, ou à la pénitence qu'ils doivent faire? Vous parlerai-je des malheurs de leurs familles désolées, des enfants qui pleurent la captivité de leurs pères, des pères qui pleurent la pauvreté de leurs enfants, des mères qui ne peuvent, par leurs soins, veiller sur la conduite de leurs filles, des filles qui ne peuvent, par leur travail, fournir à la subsistance de leurs mères; quelques ennemis qui les insultent, peu d'amis qui les consolent, point de gens charitables qui les assistent.

Mais ce qu'il y a de plus touchant et

particulier dans la condition des prisonniers, c'est qu'ils souffrent et qu'ils ne peuvent demander du soulagement ; qu'ils sont nécessaires, et que leurs nécessités sont cachées : il y a tant de pauvres parmi les chrétiens ! Hélas ! disons-le à la honte de tant de riches, mais encore ne sont-ils pas tout à fait abandonnés. Ils ont la liberté de promener leurs misères, quelque misérables qu'ils soient ; quelque dureté qu'on ait aujourd'hui, à force de se plaindre ils font qu'on s'attendrit et qu'on les plaint. Ils viennent jusqu'aux pieds des autels interrompre nos vœux et nos prières pour exciter notre pitié en nous montrant leurs plaies, ou nous racontant leurs disgrâces. Ils viennent jusqu'à nos portes, par des cris pitoyables, solliciter notre charité et mendier nos aumônes. Ils se rencontrent sur nos chemins, où ils étalent le débris de leurs corps blessés, ou les restes d'une fortune malheureuse. Les hôpitaux sont toujours ouverts, qui exhalent par tant d'endroits les soupirs des languissants, qui montrent à qui veut le voir l'image de tant de misères et tant d'infirmités différentes. Tout cela est capable d'attendrir les âmes les plus barbares. La compassion que la plupart des hommes ont pour le prochain, n'est que dans les sens. La langue, la maladie, les plaies, sont des spectacles qui touchent et qui vont des yeux jusqu'au cœur ; soit que la présence de l'objet nous émeuve, soit que nous ne puissions refuser ce ressentiment à la nature, soit que nous payions ce tribut à une fortune dans laquelle nous pouvons tomber nous-mêmes, nous ne pouvons résister à la compassion qui nous sollicite pour des misères qui nous sont connues.

Mais ceux-là sont dans le centre de la douleur et de l'amertume du cœur, qui souffrent sans être plaints, et qui, étant hors de la portée de notre vue, sont aussi hors de la portée de nos charités, comme sont les prisonniers. C'est pour cela que Jésus-Christ nous ordonne expressément de les visiter : *J'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité* (Matth., XXV, 43). Il faut avoir pour eux, non-seulement une miséricorde de tendresse et de compassion, quand on est informé de leurs besoins, mais encore une miséricorde de curiosité et d'inquiétude pour les découvrir. Ce n'est pas assez de leur apporter une fois ici le tribut d'une aumône passagère, pour se dispenser de les secourir durant tout le cours de l'année ; il faut aller de temps en temps reconnaître leurs nécessités et leur rendre les offices de piété, qu'ils ne peuvent venir eux-mêmes vous demander. Ne croyez pas être déchargés de cette obligation, par le soin que prend d'eux un petit nombre de dames chrétiennes, qui font revivre dans ces derniers temps le zèle et la charité des Praxède et des Priscille, si renommées dans les premiers âges de l'Eglise ; leur exemple vous condamnera, et leurs soins ne justifieront pas votre négligence devant Dieu.

Moins vos âmes sont portées à la pitié, plus vous devez les attendrir, en leur présentant les objets plus capables de les toucher. Ne consultez pas tant votre délicatesse, entrez dans ces prisons et voyez ce qui s'y passe. Vous ne croiriez pas être bien logés, si la magnificence des meubles ne répondait à la grandeur des bâtiments. Il vous faut des maisons d'hiver, des maisons d'été, dit le Prophète (*Amos*, III). Voyez ces cachots inhabitables et pourtant habités, qui, dans un étroit espace, renferment les incommodités de tous les temps, et presque toutes les horreurs de la nature. Sortez de ces lieux parfumés, où vous entretenez votre délicatesse, venez respirer un moment cette mortelle odeur, qui vous fera souvenir que vous n'êtes que corruption et que pourriture. Eloignez-vous un peu de cette troupe de flatteurs qui vous environne, qui s'étudie à vous divertir et à vous complaire ; venez voir des hommes abandonnés à leur malheur, pauvres, sans qu'aucun riche les assiste ; malades, sans médecin qui les guérisse ; affligés, sans ami qui les console, et, ce qui vous paraîtra plus déplorable, ignorants dans la loi de Dieu, sans catéchiste qui les instruisse ; pénitents, sans confesseurs qui les absolve ; prêts à marcher dans les voies de Dieu, sans guide qui les y conduise. Jésus-Christ ne vous a pas exhorté à les secourir dans leurs besoins, mais à les visiter dans leurs prisons, sachant bien, dit saint Chrysostome, qu'il n'est pas possible de les voir, pour peu de piété ou d'humanité qui vous reste, sans les plaindre, sans les consoler, sans les servir de vos offices, et sans les assister de vos aumônes. Que le récit que je vous fais aujourd'hui de leurs nécessités fasse naître en vous le désir d'y remédier, et l'envie de les mieux connaître ! Craignez que Dieu ne vous juge sur leur pauvreté et sur vos richesses.

Vous vous trompez si vous croyez être les maîtres de vos biens, et qu'il vous soit permis de les prodiguer en dépenses vaines et superflues. Si le souverain Juge vous demande compte de la moindre parole oisive, pourquoi ne vous le demandera-t-il pas de vos dépenses inutiles ? Si le luxe est cruel et pernicieux en tout temps, ne le devient-il pas encore plus dans un temps où le nombre des pauvres s'est multiplié, et où les riches mêmes se plaignent que leurs richesses sont diminuées ?

Vous vous trompez encore, si vous croyez vous être acquittés de tout le commandement de la charité par quelques légères aumônes. L'Ecriture sainte nous apprend qu'il faut proportionner nos dons à nos biens ; que ceux qui ont beaucoup doivent donner beaucoup, et que la mesure de nos richesses doit être celle de nos aumônes. Donnez donc d'autant plus abondamment que vous ne possédez que le bien que vous donnez aux pauvres, parce que celui-là est employé pour vous, pour votre salut. Sans cela, vous êtes plus à plaindre que les pauvres mêmes, car ils souffrent dans cette vie qui est passagère,

et vous vous privez de l'autre qui est éternelle.

Jésus-Christ n'a jamais parlé plus fortement que contre les riches peu charitables. Il a voulu que leur damnation fût un article de foi, et que leur sentence fût écrite en termes formels dans son Evangile, parce que, fermant les entrailles de leur charité à leurs frères, comme dit saint Basile, ils se ferment celles de la miséricorde de Dieu; et que, traitant si cruellement Jésus-Christ en la personne des pauvres, des malades, des prisonniers, ils témoignent par leurs actions qu'ils aiment mieux l'avoir pour vengeur et pour ennemi que pour ami et pour défenseur, quand il viendra dans sa gloire juger tout le monde. Fasse le ciel que vous soyez du nombre de ceux à qui il sera dit : *Venez, enfants bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été destiné. Parce que j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade et prisonnier, et vous m'avez visité.*

SERMON XXXIV.

EXHORTATION FAITE A PARIS POUR LES SŒURS DE LA CHARITÉ.

Quand je fais réflexion sur tant de sortes de besoins, tous également pitoyables et tous également pressants, qui sollicitent la pitié et l'assistance des fidèles, j'avoue que nous ne pouvons assez nous exciter les uns les autres; et que, quelque bonne intention que nous ayons, nous suffisons à peine, nous, à prêcher la charité, et vous, mesdames, à l'exercer. Les pauvres de tous côtés implorent le secours des riches : ceux que la honte cache, et ceux que la nécessité produit; ceux qui sont abandonnés à la campagne, et ceux qui sont faiblement assistés dans les villes. Les hôpitaux sont comme accablés; les anciens tombent de leur propre poids, les nouveaux n'ont pas la force de s'élever. Des communautés, des séminaires, des vierges, des prêtres de Jésus-Christ demandent d'être secourus. Il sort du fond des prisons des cris touchants et lamentables. Il est aisé de juger par là que les misères sont multipliées et la charité refroidie; que le monde est devenu ou malheureux, ou insensible; et que l'Eglise a sujet, en voyant l'état où sont la plupart de ses enfants, de gémir, ou pour la pauvreté des uns, ou pour le peu de pitié des autres.

Malheur à ceux qui se rebutent de ces importunités forcées et nécessaires, qui craignent de tomber dans le besoin à force d'en vouloir retirer les autres, et qui, fermant leurs entrailles à la miséricorde qu'ils doivent à leurs frères en voyant tant de pauvreté, s'endurcissent au lieu de s'attendrir, et éteignent la charité par ce qui devrait la rallumer! Malheur à ceux en qui la multitude des misérables étouffe l'abondance de la miséricorde, et qui deviennent impitoyables pour avoir devant leurs yeux trop d'objets de pitié! Il faut que nos soins s'étendent,

que les espaces de notre cœur se dilatent à mesure que les besoins du prochain s'accroissent. La charité, qui, selon saint Paul, n'a point de basse jalousie, a pourtant une sage et noble émulation par laquelle elle s'efforce de suffire à tout, et voudrait assister tous les pauvres également, parce qu'elle les aime tous également.

Mais comme il est difficile de satisfaire à tant de devoirs et de remédier à des misères différentes, nous vous les proposons séparément, afin de réveiller votre charité sans l'accabler, et de vous donner lieu d'assister vos frères sans vous être à charge. C'est dans cette vue que vous vous assemblez si fréquemment et si utilement, selon que les nécessités publiques pressent. Mais aujourd'hui, dans une seule espèce de charité, je viens vous les proposer toutes, vous demander comme une aumône universelle, et procurer un secours général à tous les pauvres de Jésus-Christ, en secourant ces saintes et charitables filles qui les servent, et qui consacrent leur vie et leur santé pour celle de tous les misérables.

Vous le savez, mesdames, et vous en êtes sans doute déjà touchées; renonçant à tous les soins et à tous les intérêts domestiques, elles se sont fait comme un métier de la charité. Elles ont trouvé le secret d'être pauvres et de faire pourtant du bien à tous les pauvres. Elles ont, comme Marthe, avec une sainte sollicitude, servi Jésus-Christ en la personne de tous ceux qui ont souffert comme Jésus-Christ. Après avoir blanchi dans les pratiques laborieuses de la miséricorde chrétienne, après avoir longtemps tiré de leur pitié et de leur courage des forces que l'âge et le travail ont épuisées; plus confuses de n'être plus en état d'assister les autres que d'être forcées de demander qu'on les assiste, c'est avec regret qu'elles vous tendent aujourd'hui leurs mains usées dans les ministères de la charité, pour recevoir quelque secours dans leurs infirmités et dans leurs misères.

Les saints Pères nous enseignent qu'il faut considérer l'aumône comme un moyen *juste, efficace et facile* de nous sanctifier dans le christianisme : *juste*, parce qu'il est d'obligation indispensable pour les riches; *efficace*, parce qu'il produit des effets de grâce pour ceux qui la donnent et pour ceux qui la reçoivent; *facile*, parce qu'il ne coûte que quelques biens extérieurs et périssables, pour lesquels Dieu rend des biens spirituels et éternels. D'où je conclus que vous ne sauriez faire d'aumône *plus juste* que celle que je vous propose, parce qu'elle a été méritée; *plus utile*, parce qu'elle sera mieux employée; *plus aisée*, parce qu'elle vous décharge en quelque façon du travail extérieur de la charité dont ces bonnes sœurs se chargent; et qu'ainsi vous ne sauriez faire un meilleur usage de vos biens.

Que si l'aumône est une justice pour tous les pauvres, combien le doit-elle être davantage pour celles pour qui nous la demandons aujourd'hui? Si c'est un droit acquis à

la pauvreté, y a-t-il une indigence plus grande que la leur ? Elles ont fait à Dieu un sacrifice de leurs biens et de leur industrie, et ne se sont pas même réservé le travail et le fruit de leurs propres mains. Les soins qu'elles ont eu de servir les pauvres dès leurs jeunes ans ne leur ont pas permis d'acquiescer pour le temps des infirmités et de la vieillesse. Sans s'arrêter à ces précautions ni à ces prévoyances humaines qu'inspire la prudence de la chair, elles ont mis leur confiance en Dieu seul ; et comme elles ont été les instruments de sa providence, elles en ont voulu être comme les sujets. Vous les représenterai-je ayant pour tout bien les bonnes œuvres qu'elles ont faites, courbées sous le poids des ans et des fatigues, trouvant à peine de quoi entretenir un reste de vie qu'elles ont consumée dans les hôpitaux, n'ayant d'autre ressource que celle de leur patience, ni d'autre fonds que celui de la piété publique ? Vous exposerai-je les inconvénients et les dangers où elles sont dans leur retraite ? une maison ouverte d'un côté, chancelante de l'autre ; dont une partie n'est pas encore habitable, et l'autre est déjà ruinée ; où l'on n'a ni le moyen de relever l'édifice qui tombe, ni le moyen d'achever celui qu'on a commencé ; et où l'on est toujours exposé aux injures du temps, ou près d'être accablé sous des ruines.

Mais encore, n'ont-elles pas mérité d'être assistées par les secours qu'elles ont donnés aux pauvres ? Comme qui sert à l'autel a droit de vivre de l'autel, qui sert à la charité a droit de vivre de la charité. Quelle paroisse ne les a pas appelées à la pénible distribution de ses aumônes ? quel diocèse n'a pas ressenti les effets de leur charité vive et agissante ? quel hôpital n'a pas trouvé du soulagement dans leur adresse et dans leur vigilance ? dans quelles sombres prisons n'ont-elles pas porté les consolations ? quelles instructions n'ont-elles pas données aux ignorants de la campagne ? quelles conversions n'ont-elles pas faites dans les lieux infectés de l'hérésie, mêlant adroitement les instructions avec l'aumône et conduisant à la foi par la charité ? Quelle injustice serait-ce donc de les priver de la récompense de leurs services, et qui pourrait se justifier de les avoir abandonnées dans leurs nécessités extrêmes ?

L'aumône est un moyen des plus efficaces pour la sanctification des fidèles ; l'Écriture sainte est pleine des effets qu'elle produit : tantôt c'est *une eau* qui éteint le feu de nos passions, tantôt c'est *une semence* qui rend au centuple, tantôt c'est *la rançon* des péchés, tantôt c'est *le fondement* et *le gage* de nos espérances. Cependant, quelque utilité qui en revienne, elle ne s'étend d'ordinaire qu'à celui qui reçoit et à celui qui donne. Mais l'aumône, entre les mains de ces charitables filles, fructifie avec abondance. C'est par ces secours qu'elles entretiennent l'esprit de leur institut et qu'elles s'excitent aux exercices de piété ; c'est par ces secours qu'elles forment et qu'elles assemblent des filles à qui

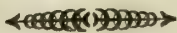
elles donnent des leçons de miséricorde, dont elles éprouvent la force et le zèle, pour les rendre capables d'entrer dans des ministères de la charité, d'entreprendre le travail que les autres ne peuvent porter, et de succéder à celles que l'âge, les fatigues ou l'infirmité ont mises hors d'état de continuer ces saintes pratiques.

Mais ce qu'il y a de plus considérable dans l'aumône que vous leur faites, c'est que vous achetez le ciel sans qu'il vous en coûte aucune peine. Pourquoi, dit saint Chrysostome, Jésus-Christ, dans le jour redoutable de son jugement, ne condamnera-t-il que l'inhumanité de ceux qui auront refusé d'assister les pauvres ? Est-ce parce que cette dureté est presque inséparable de la cupidité et de la possession des richesses ? est-ce que Dieu, plus touché des intérêts de ses créatures que des siens propres, ne trouvera rien de plus punissable que le peu de soin qu'on aura eu de les secourir ? est-ce qu'il a voulu, par cette forme de sentence, tenir les hommes dans les devoirs de la charité et de l'union évangélique ? Il est vrai, ajoute ce Père, mais c'est principalement parce qu'il n'y a rien de si aisé, qu'on est d'autant plus inexcusable, et qu'on mérite d'autant plus d'être condamné qu'on a négligé de se servir d'un remède si facile, si prompt et si salutaire.

En effet, mesdames, si je vous proposais de ces austères vertus qui crucifient la chair et ses convoitises, et qui font comme une séparation réelle de l'âme et du corps ; si je vous exhortais d'entrer dans un ennuyeux et difficile détail des infirmités et des misères humaines, d'exercer une charité laborieuse, de porter le poids du jour et de la chaleur, de gagner le pain d'autrui à la sueur de votre visage, de procurer le repos des malheureux aux dépens du vôtre, et de sacrifier votre vie au service des prisons et des hôpitaux, vous trouveriez dans votre condition, ou du moins dans votre délicatesse, des excuses et des prétextes pour vous en dispenser.

Ces charitables filles vous déchargent de tous ces soins embarrassants ; elles les prennent tous pour elles. Elles ont tiré de leur pauvreté même de quoi secourir les pauvres par leur travail, pourquoi ne tirerez-vous pas de votre abondance et de vos richesses de quoi les assister elles-mêmes dans leurs besoins ? Elles prodiguent leur propre vie, pourquoi ne ferez-vous pas quelque largesse de vos biens ? Ainsi vous aurez le mérite de la charité sans en avoir les difficultés. Vous ferez ce que Dieu vous ordonne, et vous ne ferez rien de ce que la nature refuse ; vous donnerez, et vous ne souffrirez pas ; vous sèmerez sans peine en ce monde, et vous recueillerez en l'autre les fruits de votre piété, qui seront la paix et la gloire éternelle.

ORAISONS FUNEBRES.



ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME JULIE - LUCINE - D'ANGENNES DE
RAMBOU LLET, DUCHESSE DE MONTAUSIER,
DAME D'HONNEUR DE LA REINE,

*Prononcée en présence de madame l'abbesse de
Saint - Etienne de Reims, et de madame
l'abbesse d'Hyères, ses sœurs, en l'église de
l'abbaye d'Hyères, le 2 janvier 1672.*

*Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis
finibus pretium ejus.*

*Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce
qui vient des pays les plus éloignés (Prov., XXXI).*

MESDAMES ,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grâce, occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grâce qu'elle a amassés; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer; il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie: Qui est-ce qui la trouvera? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'était pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions, elle a exprimé ce parfait original par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur; par la connaissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des faiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avaient connue. Que Salomon désespère de la trouver, cette femme forte et courageuse, nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prières, ces expia-

tions, ce sacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs; ce triste appareil des sacrés mystères, ces marques religieuses de douleur que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre! De tout ce qu'elle était, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus! Cette amitié même, et ce nom de sœur que la chair et le sang vous rendaient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte: *Qui trouvera maintenant une femme forte?*

Quand je considère pourtant que les chrétiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie, que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'Eglise du ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce qu'il s'est acquis par sa résurrection, et par sa vie nouvelle, une domination souveraine sur les morts et sur les vivants: quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur; la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les grâces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différents de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte, qui résiste aux faiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation, à la douleur dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité; je parle à des âmes pures et sincères, qui ont horreur du

soupçon même de la vanité et du mensonge ; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Si j'avais à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderais à leur faiblesse et à la coutume ; et relevant la naissance de notre illustre duchesse, j'irais leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrais jusqu'aux derniers siècles, où l'on a vu tout à la fois cinq frères de cette illustre maison, trois chevaliers des ordres du roi, un cardinal et un évêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissaient de l'éclat de leurs vertus différentes presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirais que son aïeule Julie Savelli était sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie, qu'elle comptait des rois, des conquérants, des souverains pontifes pour ses ancêtres, et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterais après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auraient révééré la noblesse ; et faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerais des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserais-je, mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé ? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jésus-Christ ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentiments généreux, et une louable émulation, et qui fait descendre, par une heureuse suite d'exemples, les vertus des pères dans leurs enfants. La sage cette d'Angennes semblait avoir recueilli Julie succession spirituelle ; et cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentiments modestes, et des désirs ardents d'assister ceux qui pouvaient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvements de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvements de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues, qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importants dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années ; et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avait de vertueux et d'élevé dans la cour. On se fit honneur d'avoir part en son amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevait presque au rang des princesses, la désirèrent à l'envi pour favorite ;

et telle fut son adresse, que sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confiance, du consentement même de celles qui auraient pu la lui disputer, tant son esprit avait de charmes, tant elle était élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui aurait pas donné tous ces avantages, elle aurait pu les recevoir de l'éducation ; et, pour être illustre, il suffisait d'avoir été élevée par madame la marquise de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité française ; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues ? C'était d'elle que l'admirable Julie tenait cette grandeur d'âme, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime et cette parfaite connaissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétrait dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit et qu'elle en discernait les traits les plus délicats, que personne ne savait mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimait, qu'on gardait ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue ? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révéérée sous le nom de l'incomparable Arténice, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle était, elle se fit admirer de ceux qui étaient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des grâces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentiments, et l'esprit qui les retiendrait dans les bornes de la modestie, s'il était solide, les porte ou à des singularités bizarres ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge ? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant ? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies ? Était-elle éloignée de la cour, on eût dit qu'elle était née pour les provinces ; sortait-elle des provinces, on voyait bien qu'elle était faite pour la cour. Elle se servait toujours de ses lumières pour connaître la vérité des choses et pour entretenir la charité, et croyait que c'était n'avoir point d'esprit que de ne pas l'employer ou à s'instruire de

ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paraissent si vains ? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement ; c'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent ; c'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'âme qui s'appesantit et qui semble vieillir avec le corps ; c'est une finesse de raison qui s'évapore et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées ; c'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudrait savoir, et ne sait que ce qu'il faudrait ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugements du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines, et c'est d'elle que le Sage semble avoir dit que ses lumières ne s'éteindraient point dans la nuit : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus*. On estime les biens ; elle a cru qu'il fallait les recevoir de la Providence et les communiquer par la charité ; on recherche les honneurs, elle a jugé qu'il suffisait de s'en rendre digne ; on s'attache à la vie, elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connaître.

Agréez, mesdames, que je m'arrête à ces dernières paroles, que je me serve de toute votre attention et que je loue ici une de ses actions célèbres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugements dans le cœur des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse : la corruption se répandit d'abord sur le peuple, elle passa dans les maisons des grands, elle approcha du palais des rois, elle n'épargna pas votre famille et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas ! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille, et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule ? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison, elle voulut assister ce frère mourant sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs.

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant, pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un menace les autres ; le danger est presque égal en celui

qui souffre et en celui qui l'assiste, et l'on ne peut avoir, en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de les survivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable ; la religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours et d'employer des âmes que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public ; mais Julie s'élève au-dessus des sentiments d'une piété commune : elle semble être née pour faire des actions héroïques ; elle sacrifie volontairement une vie douce, heureuse, illustre dès ses premières années, et par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de grâces, et vous croiriez, mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisais souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur dignes d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes, il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déjà aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux ; vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte, l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse ; l'un rangeant des rebelles à leur devoir par la terreur et par l'effort de ses armes ; l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples par la vénération qu'on avait pour elle ; l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même ; l'autre le voyant revenir après un glorieux combat tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien ; jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchait pas sa prévoyance ; ce qu'elle allait, ce semble, perdre ne lui faisait pas oublier ce qu'elle devait conserver ; la tendresse pour son époux s'accordait en elle avec les soins pour la république : soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvements dangereux de l'autre, elle s'acquittait en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux faiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Un ancien (*Thucyd.*) disait autrefois que les hommes étaient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avaient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités et la constance dans la mauvaise fortune ; que les dames n'étaient nées que pour le repos et pour la retraite, que toute leur vertu consistait à être inconnues, sans s'attirer ni blâme, ni louange ; et que celle-là était sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avait le moins parlé. Ainsi il les retranchait de la république pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur accordait qu'une pudeur farouche ; il leur était même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe ; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyait louable, il ne leur laissait pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnaître l'injustice de ce sentiment ; car outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe, que les âmes d'une même espèce ont des mouvements semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus ; l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des faiblesses ordinaires de la nature, à qui il paraît qu'il donne un tempérament particulier et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si longtemps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de grâces ; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble ; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris ; cette âme si noble et si généreuse ; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire ! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours ; ces manières civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs ; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle ; ce tour d'esprit particulier qui rendait sa conversation si agréable ; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison et sur l'expérience du grand monde, dont elle connaissait si bien toutes les humeurs, tous les intérêts et tous les usages ! Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisait oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder !

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle,

quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnaissez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfants du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs âmes encore tendres ces sentiments élevés qui distinguent les âmes royales d'avec les âmes du commun ; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis ; de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume ; en un mot, d'être gouvernante d'un dauphin de France ? On pouvait connaître par ce qu'on voyait en elle ce qu'on en devait espérer ; et dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il était aisé de juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avait destinée à son éducation, et que le roi dont le discernement est si juste, la devait choisir entre toutes les personnes de la cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avait prévenu par ses vœux et par ses desirs, et le souverain le fit avec connaissance et avec justice. En ce temps qu'il commençait à se charger lui-même du poids des affaires, qu'il méditait ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étaient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant ou en prince pacifique ; en ce temps, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençait à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvait donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée, le soin le plus important de son Etat.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentiments et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvait-il penser, pouvait-il parler plus dignement ? Elle lui a montré à lever ses mains pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur ; elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières ; elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple ? combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel ? combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un

prince selon le sien ? et combien de fois a-t-elle fait cette prière du prophète : *Seigneur, donnez au roi votre jugement, et votre justice au fils du roi* ? Je laisse ces instructions si utiles, et ces maximes si pures qu'elle lui a depuis insinuées, je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire, qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourrait exprimer la joie qu'elle ressentait lorsqu'elle voyait paraître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avait jetées avec tant de soin dans son cœur ? Mais qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle était autant liée par l'inclination et par la tendresse, que par la fidélité et par le devoir ?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la faiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondements des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils règnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne règnent pas encore dans leurs Etats.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique, qui nous fait révéler ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque faiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque ; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence ; qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité ; et qu'au lieu d'une grâce, qu'un ancien (*Xenoph.*) disait que Dieu donne à chaque souverain pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les grâces ensemble les accompagnent : alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent et qui doivent être les instruments de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée ? y eut-il jamais de jeune prince plus aimable ? Jugez par là combien cette sépa-

ration lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendait au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avait de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas ! il fallait se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort ! cruelle mort ! que ne lui laissais-tu plus longtemps le plaisir de voir le fruit de ses travaux ! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances ! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avait formé les principes ! Belle âme qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient, que votre ouvrage se perfectionne tous les jours, qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé ; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette âme qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante ; et que dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, mesdames, par ces idées funestes la relation glorieuse de ses charges ? Ce serait ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les grâces qui pouvaient tomber sur sa personne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnaissaient le mérite, ou qui adoraient la faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul ; et je me souviens que je parle à des épouses de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connaître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien ; aussi, ils n'appartiennent de droit qu'à des âmes modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter ; on en abuse quand on les a obtenus ; on n'en veut jouir que pour soi quand on les possède. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes ; et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devrait se communiquer aux autres. Notre illustre duchesse a évité ces écueils. Elle n'a

pas recherché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités; elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle aurait pu prendre; elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son âme avaient été moins connues, je vous dirais seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde, et le secret de parvenir; et qu'elle ne s'est insinuée à la cour ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie ce qui était au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paraissait au-dessous d'elle, qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, mesdames, les commencements de ses emplois. Elle était accablée d'une dangereuse maladie; et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en faisait presque pas pour sa guérison? eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle approchait si fort de celle du ciel? Lui pouvait-on briguer des charges, lorsqu'on était assez occupé à lui conserver un reste de vie? On ne demandait pas de ces grandes prospérités; c'était assez de ne la point perdre; et dans le danger où elle était, on n'avait à solliciter que le ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçait ceux de la France. Il fit naître un prince qui devait être l'héritier de ce grand royaume; il empêcha de mourir celle que sa providence avait destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération, quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs désirs, ne règlent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'âme des grands; et ceux mêmes qui n'étaient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolents, lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siècle. Plus elle fut élevée, et plus elle parut modeste. Elle connaissait le fond de la vanité; et, pleine de ces réflexions judicieuses, qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde: *Qu'est-ce que nous faisons, disait-elle un jour, et qu'est-ce que nous prétendons avec notre orgueil? Toutes nos charges tomberont bientôt avec nous; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la cour, et de celles qui sont obscures dans la retraite; et toute la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins*

dans nos épitaphes. Toute son étude était d'employer utilement son crédit; et l'on peut dire d'elle, qu'ayant eu selon le monde des sujets et souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avait faites, elle a toujours sacrifié ses ressentiments, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvait croire ses ennemis, ou pour mieux dire ses envieux.

Comment aurait-elle voulu nuire, elle dont le propre caractère était d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain (*Valer. Max., lib. IV, c. 8*), ne paraissait pas tant une dame mortelle, qu'une divinité favorable à tous les malheureux? Elle savait que ceux qui ont accès auprès des rois doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets, comme font ces anges de paix, qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes, et les encens de leurs sacrifices. Elle savait que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savait enfin qu'on a besoin d'intercession et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissants et nulle pitié n'assiste les faibles, et où l'on croit faire grâce à des malheureux, quand on n'achève pas de les opprimer.

Elle aimait mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Fallait-il appuyer une prétention raisonnable, faire connaître un mérite caché, obtenir une grâce douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement, elle était toujours prête à solliciter; semblable à ces fleuves, qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et sèches, et recueillant des eaux qui se perdaient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut et celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa manière de faire du bien était toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutait, sans se rebuter, les importuns mêmes; et les grâces accompagnaient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisait choisir les moments favorables pour demander; et je dis d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avait une loi de douceur qui conduisait sa langue, et un esprit de prudence et de discernement qui réglait toutes ses paroles: *Os suum aperuit sapientia, et lex clementie in lingua ejus* (*Prov., XXXI, 26*). Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avait rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction; en un temps où chacun jure de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui

meurent, et où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode : que de regrets sincères ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime et de reconnaissance ! Ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes ou de leurs prières. Les familles qu'elle a assistées et qui lui devaient le repos dont elles jouissent lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les villes les plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funèbres. Les provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété et les aumônes qu'elle y a répandues, retentissent du bruit de ses louanges. Les prêtres offrent pour elle le sacrifice de Jésus-Christ sur les autels ; et les pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, et qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de son salut de cet éclat et de cette abondance qui sont si souvent des occasions de malheur et de ruine pour les âmes ? Ne croyez pas pourtant que pour consoler ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier, elle et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matières d'éloge aux dépens de la vérité ; et que, par une fausse complaisance, je tâche d'accorder l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ, contre les règles de l'Évangile !

Je sais que sa vie a été réglée ; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne ? Dieu l'a délivrée des grands dérèglements qui sont presque inséparables de la faveur et de la fortune, mais a-t-elle évité ces faiblesses attachées à la nature, ces désirs séculiers, dont parle saint Paul ; ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces moles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tièdes pour son salut ? A-t-elle été exempte de ces défauts qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les âmes les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple et par la coutume, où si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent ; et si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui et les créatures ?

Ainsi, quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrais encore pour elle. Mais, outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une reine aussi illustre par sa piété que par son rang et par sa naissance, qui est plus souvent au pied des autels que sur le trône, et de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la cour même : je considère qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a expiés par une longue pénitence

qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisième partie de ce discours.

Si l'illustre duchesse dont nous avons vu les prospérités eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la joie du siècle ; si, toute éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les ténèbres du tombeau ; si, sortant du palais des rois, elle se fût trouvée devant le tribunal de Dieu ; je ne parlerais de sa mort qu'en tremblant, et je vous exciterais à la pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funèbre par vos soupirs et par vos larmes.

Je sais bien que l'Eglise qui connaît le prix et l'efficace du sang de Jésus-Christ, ne désespère jamais du salut de ceux qui meurent dans sa foi et dans l'usage de ses sacrements ; que Dieu exerce, quand il veut, ses jugements de miséricorde sur ses élus ; qu'il a des grâces vives et pénétrantes qui consomment en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes et l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs ; et qu'il y a de précieux moments de charité qui valent des années de pénitence. Mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jésus-Christ, pour régner avec Jésus-Christ, qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la prière, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort, doit être suspecte ; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu ; que leur abattement vient de la faiblesse de la nature, plutôt que du zèle de la charité ; et que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine, que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles et humiliantes, par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entière à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnaient autrefois aux pénitents d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés mystères. Ils se sacrifiaient eux-mêmes pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ ; ils demeuraient prosternés aux portes des temples sacrés, avant que d'oser approcher du sanctuaire, trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'apaiser sa justice avant que de jouir de ses faveurs. Ce que la discipline de l'Eglise avait établi, la providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse sœur, mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachaient au monde pour l'attirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes pour l'élever jusqu'à lui ; et par

trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours, je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une faiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois ? Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restait de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires ; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps ; que son zèle la soutint dans les défaillances de la nature ; qu'elle sacrifia sa santé, toute faible et toute usée qu'elle était, à l'honneur d'être auprès d'une grande reine ; et que, de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle était de la servir ? Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence ; et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la cour, où l'habitude, les honneurs, les grâces, l'inclination même respectueuse qu'elle avait pour le prince, la tenaient si étroitement liée ; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu longtemps dans la cour des rois ! Les yeux, accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe, par les endroits les plus éclatants, sont toujours prêts à se fermer lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissants qui ne le frappent que faiblement. L'âme, accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions faibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le désir, et le désir par l'espérance. C'est cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait un engagement presque involontaire (*Sap.*, IV). On y reconnaît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que la liberté ; quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables des esprits et des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ses vanités.

Voilà la grâce qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret et dans le silence. Elle est sortie de l'Égypte, et, par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse où coule le lait et le miel. Elle a regardé ses dernières années comme des restes d'une vie

qu'elle avait partagée, et qu'elle ne voulait plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination, autrefois si vive, ne lui représentait plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire, qui avait été si prompte et si présente, devint toute vide des espèces et des images du siècle, Dieu voulant, par un triste mais heureux abattement, qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvint que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement ; et cette grandeur d'âme qui avait éclaté dans toutes les actions de sa vie, parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas ressenti de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation et la vie comme un supplice ; que sa croix a été plus incommode que pesante ; et que cette langueur, qui la consumait insensiblement, était plutôt une privation de plaisirs qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'âme, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle était de ses propres forces, elle avait souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât ; il semblait qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée ; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve que si elle avait été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violents, la nature se recueille tout entière, le cœur se munit de toute sa constance : on sent beaucoup moins à force de trop sentir ; et si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée ; les forces diminuent à tous moments, et la patience s'affaiblit aussi bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte ce que Salomon a dit de la sienne : *Accinxit fortitudine lumbos suos* (*Prov.*, XXXI) ; qu'elle a ramassée toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie qui lui ôtait incessamment quelque partie d'elle-même et qui lui portait tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude ? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue et trop rigoureuse ? a-t-elle cru que sa croix était trop dure ou trop affligeante ? Ames saintes devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées aux pieds des autels à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice

d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteste vos cœurs et vos consciences ; conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes ? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eue à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres ; et après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, mesdames, sans se plaindre ? Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï ? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ses paroles mêlées de douleur et de crainte ? Ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion, dont je vous parle, n'était pas une faiblesse d'esprit : c'était un zèle de pénitence ; ce n'était pas une marque d'attachement à la vie : c'était le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignait d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez ; et rappelant dans l'amertume de son âme ces années qu'elle avait passées dans les honneurs et dans la gloire : *Je ne me plains pas de mourir*, disait-elle, *je me plains d'avoir vécu trop heureusement. Les peines que le ciel m'envoie ne sont pas proportionnées aux prospérités que j'en ai reçues ; et je souffre de ce que je ne souffre pas assez.* Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe et qui ne laisse que du regret ! Et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte ! Et nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort !

Pardonnez, mesdames, cet emportement. Ce que je dis pour confondre les personnes du siècle doit servir à vous consoler et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines ; heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misère. Oui, elle a connu qu'il y avait en elles je ne sais quelle malignité qui les rendait souvent criminelles et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il fallait employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avait eu trop de part. Elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé ; ne regretter pas ses prospérités passées, ne désirer pas même d'être délivrée des langueurs présentes : cette suspension de desirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caractères d'une âme chrétienne ?

Tristes, mais fidèles témoins de ses derniers sentiments, combien de fois vous a-t-elle dit : *Je ne fais point de vœux pour ma santé ; j'en fais qui sont plus dignes de Dieu, qui sont plus importants pour moi. Je lui demande qu'il me sauve, en non pas qu'il me guérisse.* Qu'elle était éloignée de la faiblesse ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités ! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison. Accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste, à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déjà morte, que l'autre désire vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudraient arrêter la mort, qui les y conduit ; et s'approchant du ciel, où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent, tant le désir de vivre est naturel à tous les hommes ; tant on espère ce qu'on désire.

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice ; elle a vu venir le coup sans demander grâce. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur ; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux, et non par ses chagrins, elle n'avait que le désir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, mesdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiraient sa fermeté, perdirent la leur, ceux qui la plaignaient paraissaient presque les seuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur, et ceux qui voyaient le mal étaient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffrait. Je recueillerais ici volontiers tous les sentiments tendres et généreux de son illustre époux ; je vous renouvellerais le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prières si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible qui, selon les termes de l'Épouse des Cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort (*Cant.*, VIII). Mais faut-il vous attendre par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déjà si touchées de la perte que vous avez faite ?

Eloignons encore un peu, si nous pouvons, ces idées funestes de mort ; cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille ; nous l'avons vue deux années entières dans toutes les fonctions de la charité ; tantôt elle employait ses pieuses mains au soulagement de la malade ; tantôt elle les levait au ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit où elle sacrifiait toute sa joie, prosternée aux pieds des autels où elle offrait à Dieu toutes ses peines, elle se

partageait entre ses soins et ses prières, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble qu'on ne doive vivre que pour soi; en un siècle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété qu'autant qu'il en faut pour la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfants qui soutiennent la gloire de leur naissance, et pour dire encore plus, qui lui ressemblent, et qui aient pour elle ces sentiments tendres et respectueux qu'elle a conservés pour son incomparable mère jusqu'à sa mort!

Mais, hélas, je prononce sans y penser cette funeste parole, et quelque digression que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes : ce serait faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la faiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constamment qu'elle est morte.

Qui est celui qui ne frémit au seul nom de la mort? qui ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre, soit par une prévention d'esprit qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs, soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'amertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu par son péché le plaisir d'être sain et d'être immortel, soit enfin par un juste, mais terrible jugement de Dieu, qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur ceux qui se sont abandonnés à leurs désirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un confesseur, comme s'il ne venait que pour prononcer des arrêts de mort; on éloigne les mystères de la mort, comme si c'étaient des mystères de mauvais augure; on rejette les vœux et les prières que l'Eglise a institués pour les mourants, comme si c'étaient des vœux meurtriers et des prières homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur, et, pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards, quels ménagements criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger, et, lors même qu'ils sont mourants, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut!

La mort de notre illustre duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans en être émue; elle l'a sentie sur elle-même sans s'étonner. Cette langueur, ces abattements, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la

mort, ne la lui faisaient-ils pas éprouver par avance? Ces rechutes, ces agonies fréquentes ne lui servaient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, et qui en retire, semblait l'immoler, et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sincères de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ reçus plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourants appliquée deux fois en moins d'une année, n'étaient-ce pas des avertissements qu'il fallait se préparer à la mort? Ces derniers remèdes que l'Eglise emploie pour le salut des fidèles ne faisaient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignait en souffrant faisait qu'on lui parlait hardiment de ses souffrances; ceux-là mêmes qui prenaient le plus de part à sa vie osaient lui annoncer sa mort. Cependant, vites-vous changer son visage? Ses yeux furent-ils jamais moins sereins? Perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? Sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeait-on sur ses maux? lui faisait-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut? elle était muette, elle était insensible. Lui parlait-on des dispositions à la mort? elle recueillait dans son sein tout ce qui lui restait de force et de sentiment pour rendre raison des mouvements de son âme, et, ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parlait qu'à ceux à qui elle devait répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurais plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, et à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, mesdames? Vous représenterais-je des exemples de votre profession vous engage assez à une vie pénitente? Vous marquerais-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siècle? je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterais-je à modérer votre douleur? vous n'êtes pas de ces âmes païennes qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherais peut-être dans les raisonnements des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parlait autrefois à deux sœurs illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avaient exercées, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette sœur que vous pleurez n'est pas morte (*Joan.*, XI). Tous ceux qui croient et qui vivent en moi ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue; au moins vous l'avez pleurée. Cependant, elle est vivante en moi, qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi? Si je pénétre dans vos sentimens, si

j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincère, pense ce que pensaient ces filles affligées et sou-mises, et qu'elle répond ce qu'une d'elles ré-pondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, chrétiens, qui tenez encore au monde par vos passions, par vos desirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes, reconnaissez les illusions et les tromperies du monde ; que cette mort qui vous a touchés vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous di-rait : Ne pleurez pas sur moi ; Dieu m'a re-tirée par sa grâce des misères d'une vie mor-telle. Pleurez sur vous, qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre, et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moi la fragilité des gran-deurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes, ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau. Que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels : que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le livre de vie ! Que les rois de la terre vous honorent ; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels ! Que toutes les langues des hommes vous louent, mal-heur à vous si vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses anges ! Ne perdez pas ces mo-ments de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de lan-gueur, trois ans de pénitence ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces in-structions ; bénissons Dieu avec elle, et tâ-chons de nous rendre dignes des grâces qu'il lui a faites et de la gloire qu'il lui a donnée.

Oraison Funèbre

DE MADAME MARIE DE WIGNEROD, DUCHESSE
D'AIGUILLON, PAIR DE FRANCE,

*Prononcée en l'église des Carmélites de la rue
Chapon, le 12 août 1673.*

Reliquum est.... ut qui intantur hoc mundo, tanquam non intantur : preterit enim figura hujus mundi.

L'importance est d'user de ce monde comme si l'on n'en usait pas ; car la figure de ce monde passé (I Corinthiens, ch. VII).

Qu'attendez-vous de moi, messieurs, et quel doit être aujourd'hui mon ministère ? Je ne viens ni déguiser les faiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi si j'interrompais les sacrés mystères pour faire un éloge profane, si je mêlais l'esprit du monde à une cérémonie de reli-gion, et si j'attribuais à la force ou à la pru-dence de la chair ce qui n'est dû qu'à la grâce de Jésus-Christ. Je cherche à vous édi-fier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu, qui ne finit point ; et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des at-tels revêtus de deuil, un prêtre qui offre at-tentivement le sacrifice que l'Eglise appelle terrible ; un prédicateur qui sur le sujet d'une seule mort va décrier la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles ; vous a sans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funèbres la nature se trouve saisie, un air triste et lugubre se répand sur tous les visages ; soit horreur, soit compas-sion, soit faiblesse, tous les cœurs se sen-tent émus ; et chacun, regrettant la mort d'autrui et tremblant pour la sienne propre, reconnaît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une fi-gure et une figure qui passe.

Où, messieurs, les plus tendres amitiés finissent, les honneurs sont des titres spé-cieux que le temps efface, les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste repentir, les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes, la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abîmes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de moments qui passent, et par ces révolutions continuelles nous arrivons, sou-vent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'âme chrétienne qui, sui-vant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose, qui s'en sert comme de moyens par un usage fi-dèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion dérégée ; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, désirer sans inquiétude, acquérir sans injusti-ce, posséder sans orgueil et perdre sans douleur ! Heureuse encore une fois l'âme qui, s'élevant au-dessus d'elle-même et, mal-gré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heu-reusement dans le sein de son Créateur !

J'ai fait, messieurs, sans y penser, sous le nom d'une âme chrétienne, le portrait de très-haute et très-puissante dame madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France ; et croyant vous donner seu-lement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des fau-x trompeuses du monde, occupée à distri-buer ses richesses sans se mettre en peine d'en jouir, pénétrée durant sa vie des tristes, mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur elle a sauvé son cœur des attachements grossiers et des mau-vais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre, quel fruit recueillent-ils de leur gran-deur ? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut en le mépri-ant ; ils en goûtent les plaisirs et n'en veulent pas connaître les dangers ; ils sont servis à leur convoitise les

biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avarés dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent, par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grâces à Jésus-Christ, il se trouve des âmes fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris, qui s'élèvent à Dieu par la foi, qui se communiquent au prochain par la charité, qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement, riche que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ, vivante que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence que vous demandait autrefois le roi-prophète (*Psal. CXL*), et ne permettez pas qu'il se glisse rien de bas, ni rien de profane, dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire et art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre (*1 Tim., I*), plus propres à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier une foi solide. Vous savez, messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient par une longue succession de vertus et à mérité, par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissements d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ.

Ces sentiments furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable, et quand ne le fut-elle pas? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge, elle eut de bonnes inclinations, elle conçut de bons desirs,

elle fit de bonnes œuvres presque au même temps. Les vertus semblaient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévint quelquefois ses états de bénédictions avancées; et par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la grâce qu'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa Providence leur a marquées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux du ciel, ne fut pas longtemps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes aussitôt qu'on les eut vues naître; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins; cette modestie qui la retint toujours dans les lois d'une austère vertu et d'une exacte bienséance; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux; cette grandeur d'âme qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues, et cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devait, à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimait capable. Ces vertus, qui sont les fruits de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étaient, ce semble, le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fit du monde, c'est d'en connaître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est née d'une mère (1) qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut: une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle à la cour d'une grande reine (2), pour en être un des principaux ornements: un coup imprévu de tempête civile et domestique jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée, qui l'honorait de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur et de la fortune (3): et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le ciel la cause de ces funestes événements. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les desirs et les affections de cette âme choisie, rompiez ses liens aussitôt qu'ils étaient formés; et, mêlant à ces premières douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêtée-je à ces circonstances? Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu

(1) Françoise du Plessis-Richelieu.

(2) Marie de Médicis.

(3) M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siège de Montpellier.

de ses vanités. Déjà, pour l'honneur de sa maison et plus encore pour celui de la France, était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé et toujours au-dessus de ses emplois , capable de régler le présent et de prévoir l'avenir , d'assurer les bons événements et de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents, que Dieu fait à certaines âmes qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître ; ce que son maître fit pour lui, les services qu'il rendit, et les grâces qu'il reçut ; et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Eglise a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnaissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle et nécessaire.

La grandeur de la nièce était liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle ? Tout flatte son ambition, d'autant plus dangereusement, qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les grâces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, messieurs, la foi lui découvre tous les pièges qui l'environnent. Elle aperçoit au travers de tant d'apparences trompeuses le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ devant qui je parle ; s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si longtemps, et vieilli saintement sous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe, elle vola sur le Carmel, pour y mener comme vous, au pied des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivait, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent à son dessein, et sa faible santé lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyait avoir quittées ? Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance quoique forcée ? Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa faute, et non pas celle de la nature ? Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venait de l'arracher, renfermant dans son

cœur sa vocation tout entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne pût la troubler ? Aveugle sagesse des hommes, qui sur des vœux que donne la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu ou plutôt, sage providence de Dieu, qui par des routes inconnues conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes ! C'était assez que la victime se présentât devant l'autel : son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs et qui voit nos volontés dans le fond de l'âme, se contenta de ce désir, qu'il avait lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite, celle dont les exemples devaient être si éclatants, et dont la charité devait s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par là, messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un état où elle aurait pu soutenir par autorité ce qu'elle aurait fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre, qui sert un grand roi, et qui l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur, par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses ; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les moments commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable ?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avaient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux pour remplir son ambition, ou son avarice. Il fallut protéger des faibles, et secourir des misérables pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les grâces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source, que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savait-elle une famille opprimée ? elle animait la justice contre l'oppression. Trouvait-elle des gens de bien inconnus ou négligés ? elle leur procurait des emplois selon leurs talents. Arrivait-il des

dissensions et des discordes? elle portait des paroles de réconciliation et de paix. Apprenait-elle les cris et les gémissements des provinces, que le malheur des temps avait affligées? elle leur obtenait, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagemens et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquait aux affaires d'Etat, et lui laissait le ministère de ses libéralités et de ses aumônes: et pendant que l'un formait dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les éléments pour dompter des rebelles, de s'ouvrir malgré les hivers un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparait ainsi une longue et heureuse matière de triomphes, l'autre songeait aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelants, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparait la matière de ces glorieux établissemens qui seront les monuments éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit, que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément: vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez non-seulement la charité, qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine, qui est le lien de la société civile: vous enfin, à qui les longues prospérités ont formé des entrailles cruelles, selon la parole de l'Ecriture (*Prov.*, XII), et qui bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont. Pardonnez cet emportement, messieurs, à une juste indignation: je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une âme prédestinée use de la grandeur et de la puissance: apprenez comment elle use des richesses.

L'Esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété et les confond ordinairement avec les crimes; il leur attribue un caractère de réprobation, qui paraît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugemens. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurent le cœur, et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse et tous les autres dérèglements de l'âme.

Toutefois le même Esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grâce; qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses; qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres, qui se retrouvent dans le ciel; et que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns afin qu'elles soient le sup-

plice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Eglise par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des âmes nobles et désintéressées, renouvelez, messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup et donne toujours avec joie; qui ne rejette aucune prière, qui prévient souvent le désir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrais vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté; où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondants de sa piété. Je pourrais la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés où la honte tient tant de langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisait découvrir pour les soulager. Je voudrais vous marquer ce zèle avec lequel elle animait les âmes les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et rallumait la charité en un siècle où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce serait là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que ses vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avait tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je perdues? Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie; et Dieu qui en fut le principe et le seul témoin en est lui-même la récompense. Publiions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, messieurs, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeurs et tant de misères tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce siècle? On en prévoyait l'utilité; on en connaissait l'importance depuis longtemps. Personne ne discernait plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savait en donnant l'aumône, si l'on soulageait la misère, ou si l'on entretenait l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitaient plutôt l'indignation que la pitié. On voyait des troupes errantes de mendiants, sans religion

et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvaient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentait de se plaindre de ces désordres, qu'on croyait non-seulement difficile, mais encore impossible de corriger. Il fallait de la sagesse pour disposer les moyens; de la fermeté pour surmonter les obstacles; de grands biens pour fournir les fonds; une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaire parmi des hommes pour la plupart déréglés. Où se trouvaient ces qualités qu'en la seule duchesse d'Aiguillon? Elle fut l'âme de cette entreprise; elle encouragea les uns; elle sollicita les autres; elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zèle des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avait heureusement commencé.

Durez, sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtiments de cette sainte maison, où Dieu, Créateur des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres : durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siècles, et soyez d'éternels monuments des soins et des libéralités de votre première bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvrait une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendait l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres soit civiles, soit étrangères, où le soldat recueille ce que le laboureur avait semé, et consume en peu de temps, non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face et l'épée de l'ennemi, et croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du Prophète, le ciel fut d'airain, et la terre de fer. Les mères mouraient sans secours sous les yeux de leurs enfants, les enfants entre les bras de leurs mères, faute de pain; et les peuples dans la campagne et dans les villes ne vivaient plus qu'à la merci de quelques riches souvent intéressés, qui songeaient plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudrait vous décrire ici toutes les misères humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? Ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son Evangile. Elle donna ce qu'elle avait de superflu, elle vendit ce qu'elle possédait de précieux, elle se retrancha de ce que d'autres auraient pris

pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue saint Paul (II Cor., VIII), elle assista les pauvres selon ses forces, au-delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain (Prov., XXII).

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, messieurs; ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avait sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avait appris dans l'Ecriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup (Tob., IV), et que la mesure de leurs aumônes doit être celle de leurs richesses. Elle trouvait honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandit en superfluités infinies, et qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savait enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre (Coloss., I), c'est-à-dire; avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidents de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient des chrétiens languissants et demi-morts sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devraient être les pères? Qu'ils confessent leur dureté et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je laisserais votre imagination et ma mémoire si j'entreprenais d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part, et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux? elle y joint des missions, afin que les pauvres soient pourris et évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats qui, dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame et sous l'inhumanité d'un comite? elle veut qu'on les instruisse et qu'on leur apprenne à faire d'un

supplice forcé une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le désir de la liberté des enfants de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi, il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution et de la nourriture pour le corps et du pain de la parole de Dieu pour l'âme.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvements de son cœur, qui la portaient à tout entreprendre pour étendre le royaume de Jésus-Christ? Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison : *Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi ces nations infidèles!* Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses desirs au-delà de tant de mers, que la faiblesse ni la bienséance du siècle ne lui permettaient pas de passer! Combien de fois jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des Sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante qui n'attendait que la main des ouvriers, pria-t-elle le père de famille d'y en envoyer!

Elle n'épargne rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe, par ses conseils et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Evangile. Le ciel, la mer, les vents favorisent d'abord cette entreprise. Mais Dieu, dont les jugements sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation, et les flots irrités font tout d'un coup échouer avec le vaisseau, les espérances qu'on avait conçues du salut de tant d'âmes égarées.

Quels furent alors les sentiments de notre duchesse! Elle oublia ses intérêts et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur, mais elle n'en fut pas abattue. *Je reconnais, Seigneur,* disait-elle, *ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé selon nos forces, nous sommes encore des serviteurs inutiles. Vous savez mieux que nous en quoi consiste votre gloire, toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'était votre œuvre, vous l'accomplirez quand le temps et les moments que vous avez marqués pour cela seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer par mer des ouvriers à votre vigne, vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres; et, lors même que nous adorons la sévérité de vos jugements, nous espérons en votre miséricorde.*

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance; les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité. Elle redoubla son zèle, et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de

ces églises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur et forment des catéchumènes. Là, coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême; ici des âmes tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignements plus solides; là, se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix, en l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques ou, pour mieux dire, des apôtres, courir partout selon les besoins, et notre charitable duchesse, de son palais, comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissements nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres; que les pauvres, après sa mort, l'ont reçue dans les tabernacles éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que, s'il restait encore en cette âme quelque tache qui eût besoin d'être purifiée; car, messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son Créateur, je trahirais l'humilité de l'une, j'offenserais la vérité de l'autre. Je sais que tout homme est pécheur, qu'il y a une mesure de justice au delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement. S'il restait, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ. Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites. Qu'ils lui adressent pour elles ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies. Qu'on loue sa charité dans les assemblées. Que chaque martyr qui y verse son sang en offre une portion pour elle, et qu'on célèbre autant de fois le saint sacrifice, qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort?

Un des plus importants et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture, et vous savez, messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller (*Prov., VIII*), parce que tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité; un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité et de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta

à reconnaître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugements, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées; en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir; sa pénitence ne fut ni tardive ni forcée; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la faiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité! Femmes mondaines qui, dans une retraite de bienséance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs arrachés par la crainte des jugements prochains, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort, selon l'expression de l'Écriture (*Psal. LXXVII*), tremblez devant lui et priez-le qu'il renforce autant votre foi et votre charité que vous avez négligé votre pénitence.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, messieurs; je parle d'une âme pénitente qui a vu de loin le jour du Seigneur et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si souvent l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se ralluma sa ferveur toutes les fois que le commerce du siècle l'avait tant soit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce chœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion; ces oratoires où elle a pleuré ses péchés et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes; ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus qui y sont encore comme vivantes et, pour recueillir tout ensemble, ce monastère qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples!

Epouse de Jésus-Christ qui m'entendez, interrompez ici mon discours si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connaissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit de votre sœur; car elle fut pour vous l'une et l'autre, et la grâce joignit en elle la grandeur d'une duchesse et l'humilité d'une religieuse. Vous connaissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité, et vous en gardez dans le fond de l'âme un portrait, que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, messieurs, qui pourrait dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime; avec quelle soumission elle ploya sa volonté, dès que celle de Dieu lui fut connue; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres; avec quelle constance elle supporta les pertes, les afflictions et les disgrâces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pourquoi perdrais-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires, quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être. Que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent voudraient être en sa place, ceux qui le craignent voudraient l'en tirer. Ses vertus font des envieux, ses bienfaits mêmes font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute, ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On leur impute les mauvais succès; et de tous les malheurs publics on cherche à leur faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissants par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna lors même qu'il lui était facile de se venger. Elle lassa l'injustice par sa patience, elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie; et toujours égale, toujours magnanime, elle entretenait la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son âme s'exerçait par ces vertus pour arriver à la perfection où Dieu l'appela; et ce bon usage des biens et des maux qui la détachait insensiblement de la vie, la conduisait au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! Me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveler votre douleur. Quoi donc! tant de trésors n'étaient renfermés que dans un vase d'argile; et tout ce que j'ai dit qu'elle fut n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, messieurs; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enlève, et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finit. Telle est l'heureuse condition des justes: ils sentent aux approches de la mort un redoublement d'ardeur et de force. L'âme se resserre en elle-même, et croit voir à chaque moment les portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se lèvent insen-

siblement. Les désirs s'enflamment à mesure qu'ils avançaient vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvements de la grâce, qui va se perdre dans les abîmes de la gloire.

Ce furent là, messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt, ce furent les derniers efforts que la grâce de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux selon les forces ou les faiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir, mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé. Prête à vivre pour achever sa pénitence, prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de la patrie, supportant patiemment les peines de son exil; entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant tout entière à son Créateur, elle attendit tout ce qui pouvait arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudrait faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zèle! Autant de mots, autant de sentiments de piété! Autant de soupirs, autant de transports de pénitence! Elle se jette aux pieds de son Juge, et s'accuse comme coupable: elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grâce. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentiments. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les règles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son âme devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenait, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié ces yeux qu'elle avait déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que, dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son âme entre les mains de celui qui l'avait créée. Moment fatal pour tant de pauvres dont elle était la mère et la protectrice! moment heureux pour elle, qui entraînait en possession de l'éternité! moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle!

Hélas! nous vivons sans réflexion! A nous voir pousser nos désirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne dirait que nous croyons être immortels? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui compose la durée de notre vie s'écoule insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchanterait s'évanouit avec nous. La vérité pourrait nous faire connaître la fragilité des biens

du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte, pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage: imitons seulement ses exemples afin que nous puissions comme elle vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE HENRI DE LA TOUR D'Auvergne, VICOMTE DE TURENNE, MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, COLONEL GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE LÉGÈRE, GOUVERNEUR DU HAUT ET BAS LIMOUSIN.

Prononcée à Paris dans l'église de Saint-Eustache, le 10^e jour de janvier 1676.

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potentis, qui saluum faciebat populum Israel?

Tout le peuple le pleura amèrement; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël (I Machabées, ch. IX)?

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée (I Mach., III, IV, V, etc.). Cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée, qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Esau, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait, tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie;

Ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent

émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui savait le peuple d'Israël ?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs, les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui savait le peuple d'Israël ?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh ! si l'Esprit divin, esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos vertes, vous avez tant de fois refusée,

et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs, il est temps de commencer son éloge et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le général d'armée, le sage, le chrétien ; je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat, je m'arrêteraï sur la grandeur et la noblesse de sa maison ; et si son portrait était moins beau, je produirais ici ceux de ses ancêtres ; mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait, l'hérésie des derniers temps l'avait infectée. Il recevait avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge ; et parmi ses exemples domestiques il trouvait celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence, et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarément de ses pères.

Avant sa quatorzième année il commença de porter les armes. Des sièges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat ; et ni l'orgueil, ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang

de la milice ne refuser aucune fatigue et ne craindre aucun péril, faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin partout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins, selon les termes de l'Ecriture (*Psal. LXXXII*); et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la Route-de-Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; et l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places (1), qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au delà du Rhin les débris d'une armée défaite; il prend des villes et contribue au gain des batailles (2). Il s'élève ainsi par degrés et par son seul mérite au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée, qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires ou les décider, chercher la victoire avec ardeur ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son âme fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeait de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvait les restes des troupes battues à Mariandal, que lorsqu'il battait lui-même les Impériaux et

les Bavaïois, et qu'avec des troupes triomphantes, il forçait tout l'Allemagne à demander la paix à la France (3). On eût dit qu'un heureux traité allait terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugements, selon le prophète, sont des abîmes (*Ps. XXXV*), voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les dérèglements que causent dans un Etat les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre et de trouble où l'esprit ténébreux de discorde confondait le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu, telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il a dans la politique comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrête-je, messieurs? Votre esprit vous représente déjà sans doute monsieur de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion, ramener ceux que le mensonge avait séduits, rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et crier comme un autre Moïse à toutes les portes d'Israël: *Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi* (*Exod. XXXII*). Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse? Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont (4) et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel qui rendait les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvait arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité, l'Etat penchant vers sa ruine. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrêta (5) avec peu de troupes une armée qui venait de vaincre, et mérita les louanges mêmes d'un ennemi qui, dans les siècles idolâtres, aurait passé pour le dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine (6), il oblige par un traité un prince étranger, dont il avait pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avait conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrais ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre

(1) Perpignan et Colioure.

(2) Trèves, Aschaffembourg, etc. Le combat de Friedbourg, la bataille de Norlingue.

(3) La paix de Munster.

(4) Le pont de Geergeau.

(5) A Blaneau.

(6) A Villeneuve-St.-George.

héros, plutôt que de voir plus longtemps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume était agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques et particulières furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu, qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence ces grandes âmes, qu'il a choisies comme des instruments visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes, le calme et la tranquillité publique, pour relever les Etats de leurs ruines, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes : je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu : capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire ou à survivre à son malheur en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarasse : je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne! je marquerais sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux : Ici il forçait des retranchements et secourait une place assiégée (1); là, il surprenait les ennemis ou les battait en pleine campagne; ces villes, où vous voyez les lis arborés, ont été ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage (2); ce lieu, couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées, après une honorable retraite (3); ici il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup prenait une

ville et gagnait une bataille (4); là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siège et il allait en faire lever un au même temps (5).

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances (6), sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces, et, au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrais, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre; je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis (7), des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour aller les repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre destiné à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais, au Dieu de miséricorde et de paix, une victime non sanglante.

Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétiennes? L'Ecriture, qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes (*Joël*, III)? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence? Non, messieurs : je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée (*Epist. ad Rom.*, XIII), que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité, que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes, que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

(1) Le secours d'Arras.

(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc.

(3) Retraite de Valenciennes.

(4) Bataille des Dunes et prise de Dunkerque.

(5) Saint-Venant pris, Ardres secouru.

(6) Paix des Pyrénées.

(7) A Entk, Sentzein, Mulhausen, etc.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que, parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accablait ou des morts qu'il laissait sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt ou pour sa propre réputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaincus; on l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savait qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux faibles et aux malheureux; et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchait à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il était obligé, par devoir, de faire violence.

Enfin il s'était fait une espèce de morale militaire qui lui était propre; il n'avait pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le désir de la paix et le zèle du bien public; il n'avait pour ennemis que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation; il s'était accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre, pour règle de ses actions, que la vertu et la sagesse : c'est ce que je dois vous montrer en cette seconde partie.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'Esprit de Dieu nous apprend, dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux (*Sap.*, VI), que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre (*Eccl.*, IX), et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles (*Prov.*, XVI).

Ici vous formez sans doute, messieurs,

dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnais que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes; et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez, et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisit une guerre avec plus d'ordre et de jugement, qui eût plus de précautions et plus de ressources, qui fût plus agissant et plus retenu, qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenait des mesures presque infailibles; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avaient fait, mais encore ce qu'ils avaient dessein de faire, il pouvait être malheureux, mais il n'était jamais surpris. Il distinguait le temps d'attaquer et le temps de défendre; il ne hasardait jamais rien que lorsqu'il avait beaucoup à gagner et qu'il n'avait presque rien à perdre. Lors même qu'il semblait céder, il ne laissait pas de se faire craindre. Telle enfin était son habileté, que lorsqu'il vainquait on ne pouvait en attribuer l'honneur qu'à sa prudence, et lorsqu'il était vaincu on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France : on soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux; sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée et les traités méprisés. Il fallait, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'était si formidable que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards et marcher vers nos frontières pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation et qui menageât les forces du royaume; qui n'oubliait rien d'utile et de nécessaire, et ne fit rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise : avec des troupes considérables seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avaient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités,

ceux qui croyaient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite; tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrents qui auraient inondé la France; tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés; tantôt il les repousse au delà de leurs rivières, et les arrête toujours, par des coups hardis quand il faut rétablir la réputation, par la modération quand il ne faut que la conserver.

Villes que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire; provinces qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons; vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse était la source de tant de prospérités éclatantes; elle entretenait cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible; elle répandait dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisait tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendait enfin des hommes grossiers capables de gloire. Car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité et relâcher de la discipline nécessaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéraments, que ce prince que nous pleurons? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle : chacun écoute ses oracles; il commande : chacun avec joie suit ses ordres; il marche : chacun croit courir à la gloire. On dirait qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham (*Genes., XIV*); que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques, et qu'il est et général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne

peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacle qu'ils ne surmontent, point de difficulté qu'ils ne vainquent, point de péril qui les épouvante, point de travail qui les rebute, point d'entreprise qui les étonne, point de conquête qui leur paraisse difficile. Que pouvaient-ils refuser à un capitaine qui renonçait à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance; qui, pour leur procurer du repos, perdait le sien propre; qui soulageait leurs fatigues et ne s'en épargnait aucune; qui prodiguait son sang et ne ménageait que le leur?

Par quelle invisible chaîne entraînait-il ainsi les volontés? par cette bonté avec laquelle il encourageait les uns, il excusait les autres, et donnait à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur ou de réparer leurs fautes; par ce désintéressement qui le portait à préférer ce qui était plus utile à l'Etat à ce qui pouvait être plus glorieux pour lui-même; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettait pas de suivre son inclination au préjudice du mérite; par cette noblesse de cœur et de sentiments qui l'élevait au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiraient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerais volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerais à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme; un mérite si éclatant et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle, qui le portait à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles; et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il était réservé à une bouche plus éloquente que la mienne (1) d'en exprimer tous les mouvements et toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il fallait trouver un grand roi, qui crût ignorer quelque chose et qui fût capable de l'avouer. Loïn d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles et que les autres le deviennent; que leurs âmes privilégiées sortent des mains de Dieu, qui les crée, toutes sages et intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail et prudents sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et qui a cru qu'il était de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part, qu'il ne fut fondé que sur un mé-

(1) M. Mascarou, évêque de Tulle.

rite universellement connu, et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre (1).

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'aurait pas faits un homme avare et ambitieux? Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience et riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien : il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses (*Prov.*, XXX), et, quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher : ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite : et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connaissait en lui que pour les services qu'il en recevait.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête : je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage? à l'entendre ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé; rendait-il compte d'une bataille? il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée; racontait-il quelques-unes de ses actions qui l'avaient rendu si célèbre? on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée; rêvait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel? il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans

suite et sans équipage, mais chacun, dans son esprit, le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il aurait manqué quelque chose à sa gloire, si, trouvant partout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes : la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse, tout ce qui s'élève au-dessus d'eux leur devient odieux et insupportable, et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués, et c'est le privilège de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissements perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avait fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étaient moins favorables ont reconnu combien il était nécessaire à l'Etat; ceux qui ne pouvaient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir; et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur aurait jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi c'était l'être de toute la France.

Mais à quoi auraient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grâce, et si celui dont sa providence s'était si noblement servie eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvait dissiper ses ténèbres, et il tenait en sa puissance l'heureux moment qu'il avait marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva, ce moment heureux, ce point où se rapportait toute sa véritable gloire. Il entrevit des pièges et des précipices que sa prévention lui avait jusqu'alors entièrement cachés; il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvait engagé. Certains rayons de grâce et de lumière lui firent apercevoir qu'en vain remplirait-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'était écrit dans le livre de vie; qu'en vain gagnerait-il le monde entier, s'il perdait son âme; qu'il n'y avait qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'était pas encore éclairé, mais il commençait d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savants et fidèles! Combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie* (*Marc.*, X)! Combien de fois essayait-il, d'une main impuissante, d'arracher le bandeau fatal qui fer-

(1) Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.

mait ses yeux à la vérité ! Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire !

Habitudes, prétextes, engagements, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et précieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens ; et le mettant dans la liberté de ses enfants, le fit passer de la région des ténèbres au royaume de son Fils bien-aimé, à qui il appartenait par son élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible ; je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'Esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez, dans vos pensées, à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avait su que combattre et vaincre, s'il ne s'était élevé au-dessus des vertus humaines, si sa valeur et sa prudence n'avaient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrais au rang des Scipion et des Fabius ; je laisserais à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrais pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avait fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerais en vain des vertus que Dieu n'aurait pas couronnées, je répandrais des larmes inutiles sur son tombeau, et si je parlais de sa gloire, ce ne serait que pour déplorer son malheur. Mais grâce à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu qui en est la source, et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, messieurs, et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changeant de sentiments sans changer de mœurs, n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfants rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des dérèglements que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler. Il crut que l'innocence de sa vie devait répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistait-il aux sacrés mystères ! avec quelle docilité écoutait-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques ! avec quelle soumission adorait-il les œuvres de Dieu que l'esprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur (*Sap.*, I),

ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine qu'il en devient le défenseur ; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres ; il regarde en tremblant l'abîme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On dirait qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés ; il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences ; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs et les exhorte d'opposer au faste du mensonge la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuant qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidents de son zèle ; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs ; digne fils de cette Eglise, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfants, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle était la disposition de son âme, messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des Etats d'une république injuste et ingrate, et fit sentir la force de ses armes à ceux qui méprisaient ses bienfaits et qui voulaient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avait peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphait avec le prince. Quelle était sa joie, lorsque après avoir forcé des villes, il voyait son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises (1) ! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisait prospérer les armes, l'autre étendait la religion ; l'un abattait des remparts, l'autre redressait des autels ; l'un ravageait les terres des Philistins, l'autre portait l'arche autour des pavillons d'Israël ; puis, unissant ensemble leurs vœux comme leurs cœurs étaient unis, le neveu avait part aux services que l'oncle rendait à l'Etat, et l'oncle

(1) Arnhem, Nimègue, les forts de Burick, de Skein, etc.

avait part à ceux que le neveu rendait à l'Eglise.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées, c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le désir d'une heureuse paix, par les lois d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même et fait voir que le courage devient plus ferme, quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès malgré les périls et les obstacles; et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne (1) ! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre; la fortune est longtemps douteuse; enfin le courage arrête la multitude, l'ennemi s'ébranle et commence à plier; il s'élève une voix qui crie : Victoire ! Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : Arrêtez, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise*. A ces mots, il lève les yeux au ciel d'où lui vient son secours, et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force, on se couronne de ses propres mains, on se dresse un triomphe secret à soi-même, on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses tem-

ples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'était en ces occasions que M. de Turenne se dépouillant de lui-même, renvoyait toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnaît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force, et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent, et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : *Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et de leurs chariots; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant (Psal. XIX)*. Dans cette fidèle et juste confiance il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui semblait devoir être si fatale à l'empire.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant; il observe les mouvements des ennemis; il relève le courage des alliés; il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins; il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire, et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté; déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces; ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnaient de tous côtés pour favoriser ou pour précipiter cette retraite, et la France en suspens attendait le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, était infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachait un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devait coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre, et tout ce que nous pouvions gagner ne valait pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes (Psal. LXV), vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir

(1) Combat d'Eintzein.

vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avait élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvements étudiés on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur et rouvre lui-même sa plaie, et le cœur pour être touché n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues; les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort; l'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges rétentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public; là on lui dresse une pompe funèbre où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge, et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité

la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse ? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avait plus rien de mortel à faire ? Ce temps était-il arrivé où il devait recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, et vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes (II Paral., XXXII). Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les châtiments sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice; je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste, vous nous affligez, et, dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères.

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs le plaignent et le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur ? Son roi même, et quel roi ! l'honore de ses regrets et de ses larmes. Grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme pense (Psal. XCIII), et l'homme lui-même n'est que vanité (Psal. XXXVIII). Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles, mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu; mais, après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse et une terrible attente des jugements de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent. Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines; Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine ! mais pourtant par la miséricorde du Seigneur depuis longtemps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis ? Nous eussions vu, quel spectacle ! au mi-

lieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers moments à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut ! Sa foi vive et sa charité fervente nous auraient sans doute touchés, et il nous resterait un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans faiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, messieurs ; que dis-je, conjectures ? c'étaient des desseins formés. Il avait résolu de vivre aussi saintement que je présume qu'il fût mort ; prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse (*Apocal.*, IV), prêt à ramasser toute sa gloire pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'était déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenait des douces et secrètes espérances de sa solitude ; d'une main il foudroyait les Amalécites, et il levait déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisait déjà la fonction de Moïse sur la montagne, et, sous les armes d'un guerrier, portait le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette âme, qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspirés : le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères ; voilà des âmes égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple ; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous ; et, pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice ; chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce et toujours désirable.

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT DE
LAMOIGNON,

Prononcée à Paris dans l'Eglise de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 18 février 1679.

Diligite justitiam, qui judicatis terram ; sentite de Domino in bonitate ; et in simplicitate cordis quærite illum. Aimez la justice, juges de la terre ; ayez des sentiments conformes à la bonté de Dieu ; et cherchez-le dans la simplicité du cœur (Sagesse, ch. 1, v. 1).

Je ne viens pas ici, messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déjà pleurée. Laissons aux infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes ; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous à qui Dieu, par sa grâce, a révélé ses vérités, nous avons lu dans ses Ecritures qu'il y a un temps de pleurer, et une mesure de larmes (*Eccl.*, III) ; que le soleil qui ne doit jamais se coucher sur notre colère, ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction (*Psal.* LXXIX) ; et que la même charité qui nous fait regretter la mort des fidèles, nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur (*Eccl.*, XXII).

Pourquoi rouvrirais-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déjà fermée ? N'attendez pas, messieurs, que je déplore ici le néant et la misère des hommes : je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu dont la durée est éternelle, et non pas à vous affliger pour des créatures qui finissent ; et dans l'éloge que j'entreprends de messire Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *Diligite justitiam*, etc.

Dans ces jours de trouble et de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire ; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des faiblesses de la nature. C'est peu de reconnaître la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre ; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on

rend des honneurs ténébreux aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détournait jamais du droit chemin de l'équité; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice par tous les adoucissements qu'inspirent la miséricorde et la charité; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche, quand il veut, par l'efficacité qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentiments de droiture, de bonté et de religion que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte : *Aimez la justice; ayez des sentiments conformes à la bonté du Seigneur, et cherchez-le dans la simplicité du cœur.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dont la providence destine les juges pour gouverner son peuple, comme elle destine les prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice et par la voie de sa vérité; Dieu, messieurs, disposa lui-même, par une heureuse naissance, monsieur de Lamoignon à porter ses lois, et à exercer ses jugements dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernais, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires avant le règne même de saint Louis, entrant depuis, sous Henri II, dans les premières dignités de la robe, a soutenu dans le parlement la gloire qu'elle avait acquise dans les armées; et quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine : semblable à ces fleuves qui trouvant de nouvelles pentes, et se creusant avec le temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage.

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortait d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité; où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'exerce par les grands exemples; où les pères ont plus de soin du salut de leurs héritiers que de l'accroissement de leurs héritages; où les enfants aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères; et où la crainte de Dieu, la miséricorde et la paix sont les règles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père, dont il n'avait fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devait longtemps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère, que les pauvres avaient toujours regardée comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un,

ne diminua pas la pitié qu'elle avait des autres : elle crut que ses aumônes ne seraient pas infructueuses; qu'elle recueillerait dans sa famille ce qu'elle semait dans les hôpitaux; qu'ayant soin des pauvres de Jésus-Christ, Jésus-Christ aurait soin de ses enfants; et qu'elle ne pouvait leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, messieurs : Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avait tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grâce ces dangereuses passions, qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour assister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité : un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre, prompt à concevoir les matières les plus élevées, heureux à les exprimer, quand il les avait une fois conçues; discernant non-seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon; appliqué à examiner les difficultés, et à les résoudre, à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avait découverte, à connaître tout et à tirer toujours quelque fruit de ses connaissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des règles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israël, et se mit à juger comme eux les différends qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice. Il savait que les premières lois qu'il faut étudier sont celles de la Providence; que la judicature est une espèce de sacerdoce, où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du ciel; et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que pontife par son Père. Aussi avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connaître les devoirs. Le premier tribunal où il monta fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions. Il n'écoula ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu à qui appartient le conseil et l'équité, et Dieu lui marqua la route qu'il voulait lui faire suivre.

Ce fut alors que se considérant dans une profession où les questions sont si différentes, et les droits si difficiles à démêler, où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables, il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugements. Il passa les jours et les nuits à l'étude; et quel progrès n'y fit-on pas quand on soutient de longues veilles par

la santé et par la constance, quand, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes, et quand on joint à l'assiduité du travail la facilité du génie? Il aurait cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentait ses intentions droites, il ne les rendait éclairées. Aussi disait-il ordinairement qu'il y avait peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice, l'autre ne voit ni le bien, ni le mal qu'il fait: l'un pèche avec connaissance, et il est plus inexcusable, mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur, ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure; et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, messieurs, redoublèrent son ardeur. Il acquit une parfaite connaissance du droit humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savants et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis: du moins serez-vous entre les mains de ses descendants comme un dépôt sacré et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce serait ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil, où son mérite l'avait appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile; renonçant à tous ses plaisirs, hormis à celui qu'il recevait en accomplissant ses devoirs. Je le donnerais pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusements, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étaient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lys, où ils vont rêver à leurs divertissements passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer, par un mortel assoupissement, les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célèbre de ces étrangers, que l'espérance du gain avait attirés des bords du Levant pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs français leur avaient enlevé et leurs richesses, et le vaisseau qui les portait. Ceux qui devaient les secourir aidaient eux-mêmes à les opprimer. On avait oublié pour eux, non-seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singulière que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Eloignés de leurs amis par tant de terres et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvait les entendre, où l'on ne voulait pas même les écouter,

ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendrait le parti des faibles contre les puissants, et qui débrouillerait ce chaos d'incidents et de procédures dont on avait enveloppé leur cause.

Il le fit, messieurs, il alluma tout son zèle contre l'avarice; il leva les voiles qui couvraient ce mystère d'iniquité; et rapporta durant trois jours au conseil du roi cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyaient avoir perdu, et les obligea d'avouer, ce qu'ils avaient eu peine à croire, qu'on pouvait trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la première charge du parlement, et montrons par la dignité, comme disait un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les rois, en des siècles plus innocents, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissants et peu connus, avaient à peine commencé d'altérer la bonne foi et l'heureuse simplicité de nos pères. Ils vivaient la plupart contents de ce qu'ils avaient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avaient acquis par leur travail. Comme ils possédaient leur propre bien sans inquiétude, ils regardaient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendaient pas au delà de leur condition; et les bornes de leurs héritages étaient les bornes de leurs désirs.

Comme les procès étaient rares, et qu'il ne fallait pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les souverains tenaient eux-mêmes leur parlement. Ils descendaient du trône pour monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'État, ils venaient dissiper ces petits orages, qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de lois et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des liguees que forme contre eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité et qui haïssent l'avarice.

L'importance, messieurs, c'est de leur choisir un chef, et jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avait eu d'autres relations à la cour que celles que lui donnèrent ou ses affaires, ou ses devoirs. Le hasard? On lui longtemp à délibérer; et dans une affaire

aussi délicate, on crut qu'il fallait tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale? Il était du nombre de ceux qui n'avaient suivi que leur devoir; et ce parti, quoique le plus juste, n'avait pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjonctures? Ces temps difficiles étaient passés où l'on donnait les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun voulant profiter des troubles de l'Etat, vendait chèrement, ou les services qu'il pouvait rendre, ou les moyens qu'il avait de nuire. La réputation qu'il s'était acquise dans le parlement et dans le conseil, fut la seule sollicitation auprès des puissances. Elles lui déclarèrent qu'il ne devait son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'aurait pas été préféré, si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidèle et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application? Il crut que Dieu l'avait mis dans le palais comme Adam dans le paradis, pour y travailler; et répondit depuis à ceux qui le priaient de se ménager : *Que sa santé et sa vie étaient au public et non pas à lui*. Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons des parties, et de lire tous leurs mémoires, quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés et souvent tracés à la hâte par des mains infidèles ou négligentes, qui confondent les droits et défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les rapports qu'on lui demandait, il fit agréer à un grand ministre et à une grande reine, qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui, par importunité ou par amitié, ce qu'il n'avait accordé ni à la reconnaissance qu'il avait pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devait à la plus grande reine du monde.

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats, qui sont les sources de la faiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il était éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auraient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avaient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font! Il s'était mis au-dessus de ce faux honneur. S'il fallait faire réussir une grande affaire, d'autres auraient choisi les moyens les plus éclatants; il choisissait les plus sûrs et les plus utiles. S'il devait donner ses avis, il regardait non pas ce qui serait le plus approuvé, mais ce qu'il croyait le plus équitable. Il ne se piquait pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avait fait prendre; c'était assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés? Combien d'ouvertures a-t-il données? Combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connaissance à ceux qui en ont senti les effets? Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta des devoirs pour la seule satisfaction de s'en être acquitté; et ne voulut

danstoutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même, se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devait penser, non pas à ce qu'on disait de lui, mais à ce qu'il se devait lui-même; et que pour servir le public, il fallait quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'est ainsi que suivant le conseil d'un des plus grands hommes de l'antiquité (*Q. Fabius Maxim., apud Liv. l. II. decad. 3.*), il ne considéra ni la fausse gloire, ni le faux des honneurs; et que ni les louanges, ni les murmures ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupait. Car, messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage, qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui voyant autour de lui toutes les passions n'en doit avoir aucune en lui-même? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de sa misère; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit, et par des raisons spécieuses. Celui-ci par des soupçons artificieux veut l'animer contre l'innocence de sa partie; celui-là emploie l'autorité et quelquefois même l'amitié; corruption d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus douce. Chacun voudrait lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit selon son caprice, et de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. M. de Lamoignon se sauva de tous ces pièges: il jugea comme les lois jugent, par les seules règles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangère.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance? des ressentiments étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger? des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience? l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public? Ici, messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles. Il vous paraît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La postérité les verra quand le temps, qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin pour louer son intégrité de découvrir ses actions secrètes? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le roi, quand il consentit que les premières places du parlement fussent occupées par sa famille? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avait reçu tant

de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenait à ce grand homme, n'étaient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets ; et que recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueraient à leur compagne.

Ainsi, ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avait sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvait violer une de ses lois en faveur de ceux qui feraient observer toutes les autres ; et que les unir dans un même corps, ce n'était pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avais-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse de ce célèbre magistrat ? Je ne suis pas moins fondé à vous dire : *Imitez, comme lui, la bonté de Dieu.*

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité, messieurs, et Jésus-Christ nous l'enseigne dans son Evangile, que la bonté, à proprement parler, est le caractère de Dieu seul (*Marc., X*), soit parce qu'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de grâces qui sont les trésors de sa miséricorde et les richesses de sa bonté, soit parce qu'étant infiniment puissant comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'élève dans tous les temps certaines âmes bienfaisantes qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel était M. de Lamoignon. S'il m'était libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il était sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secrètes où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu, dans les occasions, l'autorité des lois et de la justice : il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances où, mêlant le respect que doit un sujet à son souverain avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la justice devant le roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les règles de sa conscience.

Mais il faudrait avoir sa prudence pour ne dire que ce qu'il faut, son éloquence pour le dire efficacement, sa voix et son action pour conserver tout le poids et toute la grâce qu'il avait accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Eloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amolir, douce et traitable ; il leva le bandeau qui fermait ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables ; et, sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta

toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours trouvèrent-ils jamais entre eux et lui des barrières impénétrables ? fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures pour attendre un de ses moments commodes ? fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns ? refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choses nécessaires ? n'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de superflues ? quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'apercevoir qu'il en eût d'autres ? affligea-t-il les malheureux et leur fit-il acheter, par quelque dureté, la justice qu'il leur a rendue ? Je parle avec d'autant plus de confiance que j'ai pour témoins de ce que je dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrâce des personnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur voulait faire. Il écoutait avec patience et répondait avec douceur. *N'ajoutons pas*, a-t-il dit souvent, *au malheur qu'ils ont d'avoir des procès, celui d'être mal reçus de leurs juges ; nous sommes établis pour examiner leur droit, et non pas pour éprouver leur patience.* Loin d'ici ces juges sévères qui, selon le langage du Prophète (*Amos, VI*), rendent les fruits de la justice amers comme de l'absinthe, qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine, et qui, fiers de leur pouvoir et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocents et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret et aux autres qu'avec colère. Celui que nous louons avait une conduite bien différente : il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritaient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvait être favorable, il faisait connaître aux bons qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter, et aux méchants qu'il eût voulu les corriger sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées et ces détours presque infinis que l'avarice a inventés afin de faire durer les procès par les lois mêmes qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd et de celui qui gagne sa cause ? combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément, en plaidant, des médisances, et qui, par des railleries piquantes, tâchent de rendre ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels ? combien de fois, par des accommodements raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des pères aux enfants et qui se perpétuent dans les familles ?

Peut-être doutez-vous, messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis qui formaient chez lui une assemblée que le savoir, la politesse, l'honnêteté rendaient aussi agréable qu'utile ! C'est

là que, ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnait sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquait ses lumières et profitait de celles des autres; c'est là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avait fait son occupation et son étude particulière; c'est là qu'après avoir écouté les autres il reprenait quelquefois les sujets qu'on croyait avoir épuisés, et que, recueillant les épis qu'on avait laissés après la moisson, il en faisait une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il était, lorsqu'après un long et pénible travail, loin du bruit de la ville et du tumulte des affaires, il allait se décharger du poids de sa dignité et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Baviile ! vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature; tantôt méditant ces éloquentes et graves discours qui enseignaient et qui inspiraient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivait lui-même sans y penser; tantôt accommodant les différends que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitants de la campagne, plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu lorsque, dans le fond d'une sombre allée et sur un tribunal de gazon, il avait assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidait des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis comme si chacun eût été seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance; jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses comme s'il eût négligé les petites, parler des petites choses comme s'il eût ignoré les grandes; on le vit, dans des conversations aisées et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paraître son esprit sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, messieurs, vous semblent peut-être communes; mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs ? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le désir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent l'on se contraint et l'on se déguise; mais, dans une vie particulière et retirée, où l'âme, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvements naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que monsieur de

Lamoignon fit paraître ce qu'il était. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses les moins importantes il ne laissa pas de suivre les grandes règles; quoi qu'il agit différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui était devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale ne venait pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avait et de l'habitude qu'il s'en était faite.

Je me hâte, messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté, je veux dire au soin qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs de cette ville royale s'élève un vaste et superbe édifice (1) que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchements du siècle et le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espèce de misère de l'âme ou du corps trouve une espèce de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre, l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété, certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissements, et surtout la grâce de Jésus-Christ, qui ranime de temps en temps les âmes tièdes, tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avaient entrepris de la soutenir, tombèrent eux-mêmes par des accidents imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur avait commencé avec tant de succès (2).

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds en un temps où la misère étant augmentée et la charité refroidie, les pauvres avaient plus besoin de secours, et les riches avaient moins de volonté et moins de moyens de les secourir ! quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendiants renfermés, qui regardent souvent leur asile comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager, parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre ! quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin qu'ils devinsent et plus agréables à Dieu, et moins à charge à la charité des fidèles !

Ce fut en ce temps qu'on le vit paraître à la cour et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit que, sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchait l'heureux moment de faire valoir ses services et de hâter les grâces qu'il

(1) L'hôpital général.

(2) M. de Bellière.

pouvait espérer du prince ? qui n'eût pensé que c'était un hommage qu'il allait rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchait les biens qui manquaient encore à sa famille ? Vous vous trompiez, prudents du siècle ; il demandait pour les pauvres en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et où l'on ignore aisément les misères d'autrui, parce qu'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif que dans ces sollicitations charitables, et il ne fut pas si sensiblement touché des grâces qu'on fit à sa maison que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignit à son crédit ses propres aumônes. Car, sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondants qu'il distribua dans les calamités publiques, il consacra ce qu'il retirait tous les ans du travail actuel du palais à la subsistance des pauvres. Il n'était pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avait gagné lui-même ; il ne leur offrait pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains ; il leur distribuait par la miséricorde ce qu'il avait acquis par la justice. Cette portion de son bien lui était sacrée, il y mettait son cœur comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secrètes (1), qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié ; vous le savez, avec quelle joie il dispensait ces revenus de sa charité, pour racheter ses péchés et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur ; comme si l'aumône n'était pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens ; comme si l'on pouvait abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parce que d'autres les ont opprimés ; et comme si l'on ne devait rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes ? Que diront ceux qui veulent donner par dévotion ce qu'ils ont ravi par violence, qui se promettent les récompenses des justes, parce qu'ils font quelques largesses de ces biens, qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font honneur auprès des pauvres des larcins mêmes qu'ils leur ont faits ? Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses frères, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui, après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'Esprit de Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre de chercher le Seigneur, parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, et de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hom-

mes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupent, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une piété simple et sincère (II Cor., I, 12).

Je dis par une piété simple et sincère : car, messieurs, il s'est élevé dans l'Eglise une espèce de chrétiens qui, se faisant aux dépens même de la dévotion une réputation d'être dévots, couvrent leurs passions sous une apparence de piété et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déjà celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de se rendre nécessaires, et qui, jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien qui n'eut pour guide que la foi, qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'Evangile ; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ ; qui réprima les impies et n'eut point de part avec les hypocrites ; et qui, suivant non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, messieurs, dans les exercices secrets de sa piété ? dirai-je qu'il déroba le temps de son sommeil pour le donner à la prière ? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même ? que lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisait dans les pures sources de la vérité, les règles de la véritable sagesse ? qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des sacrements ? qu'il se rendait compte à lui-même de tous les jugements qu'il avait rendus et repassait de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son âme, pour s'exciter à la pénitence ? dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres qu'autant qu'il en fallait pour édifier les peuples ? qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires ; et que la coutume et la longue habitude qu'il en avait, ne diminuait rien de sa ferveur, ni de sa tendresse ?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ ! quel zèle n'eut-il pas pour la religion ! D'où venait ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres dans la première pureté de leur institut et de renouveler dans les enfants l'esprit de leurs pères, en réparant les brèches que le temps avait faites à leur discipline ? D'où venait cette protection qu'il don-

(1) Madame de Miramion.

nait à tous ces ouvriers évangéliques, qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les îles du nouveau monde? D'où venait cette joie intérieure qu'il ressentait, lorsqu'il voyait dans le clergé des hommes dignes de leur ministère, s'unir et conspirer ensemble, pour dissiper par leurs instructions et par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zèle qu'il eut pour l'Eglise?

Permettez, messieurs, que je reprenne ici mes esprits et que je recueille ce qui me reste de force, pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'Eglise était dans une espèce de servitude? La juridiction séculière ne laissait presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austère domination ou de maintenir des privilèges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversait l'ordre et souvent on autorisait la rébellion. Ceux qui secouaient le joug de l'obéissance, et qui ne défendaient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissaient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les évêques n'avaient plus de droits qui fussent incontestables. Voulait-ils punir un pécheur obstiné? une justice étrangère leur était des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données. Entreprenaient-ils de réprimer la licence? leur zèle passait pour une entreprise contre les lois. Ils gémissaient en secret et ils portaient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais sous un chef si religieux on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions; la brebis qui s'égare est renvoyée à son pasteur; on confirme dans le palais ce qu'on ordonne dans le sanctuaire; les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence; et les lois du prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque prélat peut faire le bien et corriger le mal sans opposition. Sacrés ministres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées; vous lui rendîtes par vos députés des témoignages publics de reconnaissance. La capacité, la sagesse et la piété de son illustre successeur vous promettent les mêmes secours; et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste parlement, qui doit être la règle et le modèle de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquise, en faisant observer la discipline, je n'en parlerais qu'en tremblant, s'il ne l'avait lui-même observée; je louerais son autorité et je me déferais de son désintéressement. Mais comme ses jugements ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parce qu'il n'était pas encore capable de se déterminer

par son propre choix, et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvait être dans la suite un engagement à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique? Où sont les pères scrupuleux, qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfants; qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur; et qui ne rachètent par des dispenses la faiblesse de leur volonté et l'incapacité de leur âge? Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui!

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres de l'Eglise (1). De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le désir qu'elles avaient de se consacrer à Dieu, était une résolution constante, ou une ferveur passagère? combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée? Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse? Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avaient résolu de quitter, il leur fit voir les croix, où elles devaient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvait l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui était important de connaître et qu'il ne lui était pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis longtemps, non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens; il en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit, heureusement rempli de funestes pressentiments de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda sans s'étonner l'appareil de son sacrifice (*Eccl.*, XLVII). Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui, mais il ne l'avait jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher et il redoubla ses forces pour achever ce qui restait à fournir de sa carrière. Il vit les jugements de Dieu, il les craignit; mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avait eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avait pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut; et ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserais cette âme sainte, qui après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu

(1) L'ordre de la Visitation.

vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de grâces que vous lui fîtes, et tant de vœux qu'on vous a faits; Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugements, me donne cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés, être les marques de sa gloire, plutôt que les ornements de ses funérailles! Puisse ce sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd'hui un sacrifice d'action de grâces! Et vous, messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

ORAISON FUNEBRE

DE MARIE THÉRÈSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée à Paris le vingt-quatrième jour de novembre 1683, en l'église des religieuses du Val-de-Grâce, où son cœur repose; en présence de monseigneur le dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des princes et princesses du sang.

Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.

Les fondements éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandements de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte (Ecclesiastique, chap. XXVI).

Monseigneur,

Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'Esprit de Dieu nous apprend dans ses Ecritures qu'il faut déplorer le sort des pécheurs (*Psal. CXLIII; Psal. CXLV*). Leur vie passe comme l'ombre (*Psal. IX*); il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées; leur mémoire fait un peu de bruit (*Psal. LXXV*), et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares (*Psal., LXXXIX*); leur gloire sèche comme l'herbe; leurs couronnes se flétrissent et tombent presque d'elles-mêmes (*I Corinth., IX*). Il est vrai, ce qui sert à la vanité n'est que vanité; et tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même Esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide, quand elle sert à la piété (*Apoc., IV*). Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres (*Joan., XVIII*), un royaume qui appartient à Jésus-Christ (*Galat., VI*) et qui n'est pas de ce monde, une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur (*Eccli.,*

XXIII), et une élévation des justes qui demeure éternellement, parce qu'elle est fondée sur la pierre (*Psal. CX*), et cette pierre, selon l'Apôtre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ (*I Corinth., X*).

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples; et je vous exhorte aujourd'hui non pas à pleurer une reine (*Ephes. IV; Philip., V*, etc.), mais à imiter une sainte. C'est ainsi que saint Paul appelait autrefois les chrétiens; et c'est ainsi que j'appelle très-haute, très-puissante, très-excellente, très-religieuse princesse, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son Evangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie: qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette sans y penser quelque grain de l'encens que l'on doit à Dieu sur le monde qui n'est qu'une idole! Malheur à nous, si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé; si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte sur le point de recevoir le coup mortel, et si nous excusons des années de vanité en faveur de quelques jours de pénitence!

Grâces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le ciel avait prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de cour, affaires du monde, raisons d'Etat, vous n'avez point ici de part; et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La conduite de Dieu sur la reine, la conduite de la reine à l'égard de Dieu, ou pour diviser mon discours par les paroles de mon texte: les desseins de Dieu; fondements éternels de la piété de cette princesse, accomplis en elle; les commandements de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique, sont toute la matière de son éloge: *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ*. Je ne dis rien que son cœur que nous voyons ici n'ait ressenti; je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de

différence de personne ou de condition, et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'Écriture sainte nous enseigne pourtant qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, et qu'il met à la tête de son peuple (*Psal. CIV; Psal. XVII*). Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image; il les conduit par son Esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes (*Psal. CII; Prov. XXI*). Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés, et à l'avancement de sa gloire. Reconnaissons, messieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle était d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois, qui donne depuis longtemps des empereurs, des rois et des reines à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle était fille de ces rois qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'ancien et le nouveau monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevait sa naissance, c'est qu'elle la devait à une fille de Henry le Grand (1), et que le sang de nos rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale, était heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le ciel n'avait mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au dehors, reine magnifique; au dedans, humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tirait sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu, d'où dépendait toute sa vertu; elle voyait dans la suite de ses ancêtres non pas ce qui l'anoblissait devant les hommes, mais ce qui pouvait la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle allait chercher et sa fin et son origine.

Aussi on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne; on la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité, pour se jeter aux pieds des pauvres; et si des yeux mortels pouvaient percer ces voiles qui couvrent au dedans de nous les opérations de la grâce, et les sentiments de nos consciences, on l'aurait vue établir au dedans d'elle le règne de Dieu selon les règles évangéliques (*Luc., XVII*), planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son

baptême; et dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenait ses devoirs, et qui lui montrait ses faiblesses.

Quoique Dieu par sa grâce eût formé de si saintes inclinations dans son âme, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mère, qu'une sincère piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressants besoins de l'Etat, et une sage patience dans les peines et les tribulations domestiques avaient rendue vénérable et à l'Espagne où elle régnait, et à la France d'où elle était sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infante apprit ces premières règles de la sagesse chrétienne; qu'il faut rendre à Dieu par reconnaissance ce que nous tenons de sa bonté; que le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire; et que parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumait dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'Écriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation: *Et non mutavit Esther educationem suam* (*Esth., II*).

Providence éternelle, c'était pour nous que vous formiez ce cœur chrétien; vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secrètes; et pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avait portés à l'Espagne.

Le ciel fit naître en même temps, et faisait croître sous une pareille éducation le roi, dont la naissance miraculeuse promettait à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyait avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance; les nœuds en étaient serrés dans l'éternité, et par des droits secrets que le ciel avait décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenait déjà au plus grand des rois. Ils travaillaient sans y penser à se plaire, et à se mériter l'un l'autre. Louis recueillait dans son esprit ces grands principes qui composent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérèse s'avancait dans la connaissance des vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un la prudence et le courage se fortifiaient insensiblement par l'expérience; en l'autre la modestie et la piété s'entretenaient par la prière. Dieu donnait au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple; à la reine sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençait à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre; l'autre, élevée au pied des autels, s'accoutumait à faire des vœux pour des

(1) Elisabeth de France, reine d'Espagne.

victoires. Tel fut le soin que le ciel prit, dans deux climats différents, de ces deux grandes âmes qu'il devait rassembler un jour; et tels étaient dans les desseins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration ou la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier était liée à celle de cette princesse; chacun croyait voir en elle la fin des misères publiques et particulières; et les peuples la regardaient comme cet ange de l'Apocalypse envoyé de Dieu sur la terre (*Apoc.*, X), l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvraient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux, des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avait été réservée, messieurs, et c'était uniquement à ses vœux que devait s'accorder une paix ferme et générale (1).

La France l'avait désirée, même dans sa prospérité; une reine alors régente (2) l'offrait aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels, vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes allaient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes; les autres lassés de leurs victoires, et que rien ne pouvait retarder un traité où la justice et la religion avaient tant de part, et où chacun devait trouver sa consolation ou son avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons; le jour de sa paix et de sa miséricorde n'était pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun; les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu qui l'accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît, se réservait de la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut en effet, messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations faisaient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes; et tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance: alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respectent éternellement, pour

annoncer aux provinces leur félicité, et porter partout où elle passait la paix et la joie dans les cœurs des peuples! Quel fut ce triomphe, lors qu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale!

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, messieurs, par le souvenir de nos joies passées; et nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu, par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue; mais elle avait bientôt passé, cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendait à son rang ou à sa vertu, étaient autant d'offrandes qu'elle faisait intérieurement à Jésus-Christ crucifié; et l'impatience où elle était de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquait assez combien les applaudissements et les vaines louanges des hommes lui étaient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnaître Dieu partout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servait de mère par sa tendresse, et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement, et libre des soins et des distractions des affaires, n'avait plus de pensées que pour le ciel et pour son salut: sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son règne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venaient s'unir par la foi et par la charité, plus étroitement qu'elles n'étaient unies par le sang et par la nature; raffermir par leurs vœux la paix quand elle était chancelante; attirer les lumières de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rappelez ces jours heureux en votre mémoire; le zèle que vous avez pour votre époux vous faisait voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siècle, et répandre leurs cœurs devant Dieu; ces cœurs qui l'aimèrent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés, moins par la mort que par le désir et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette princesse; elle se proposa, non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa

(1) La paix de Munster.

(2) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre; mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité, répandu dans toutes les actions de sa vie, marquait la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondait de la sincérité et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété faisait voir qu'elle était fondée sur la charité et sur la grâce de Jésus-Christ, et non pas sur les jugements et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son Evangile de faire des fruits de pénitence et de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de s'exciter à glorifier le Père céleste qui leur donne la force et la volonté de les faire (*Matth.*, V). Mais ce commandement regarde surtout les rois de la terre : ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avait élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation, et jamais vie ne fut plus pure, plus régulière, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscretion à sa jeunesse? sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne? A quelle espèce de ses devoirs, publics ou particuliers, de religion ou domestiques, a-t-elle manqué? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation?

La crainte de Dieu réglait toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais, ni le sujet, ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum* (*Judith*, VIII). Louange que l'Ecriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la faiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'âmes timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle? combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les règles qu'elle prescrivit à la sienne? com-

bien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections, que par la persuasion de son exemple?

Il est vrai que tout le poids de l'autorité et toute la grandeur de l'État est en la personne des rois; mais on peut dire que la discipline des mœurs et le succès de la piété dans la cour, est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle; le désir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vue. C'est là que se forment ces traits de feu, selon les termes de l'Apôtre (*Ephes.*, VI), dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces âmes vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole; c'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que par un commerce fatal au salut des âmes, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes : on se fait des modèles de ces dérèglements de mœurs; et par une suite funeste, mais naturelle, les péchés même des grands deviennent les modes des peuples, et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une princesse mondaine les entretient, ou les autorise? Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le règne des mauvais désirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie!

La reine, messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelée auprès d'elle, il ne suffisait pas de la suivre, il fallait aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnaient partout; la pudeur y était plus estimée que la beauté, et la vertu y trouvait plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'Eglise, c'étaient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience; c'étaient les affaires que sa religion et sa charité lui faisaient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avaient l'honneur de l'approcher, étaient touchés de ces bons exemples; et le peuple qui la voyait dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas? l'admirait, la bénissait et l'imitait.

Ne vous figurez pas pourtant, messieurs, que cette reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux événements et aux affaires du siècle : elle y a eu

toute celle que la Providence lui avait destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles, qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises; je ne parle pas de cette régence, qui dans son peu de durée ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevait de Dieu, et la confiance que le roi son époux avait en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes, et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi: ce prince veut bien partager sa gloire avec la reine, et joindre ce que le ciel a fait par lui, à ce que le ciel fit pour elle. S'il méditait en secret ses grands et impénétrables desseins, la reine invoquait cette Sagesse éternelle qui préside au conseil des rois. Si la victoire volait devant lui, les vœux de la reine avaient volé devant la victoire; s'il marchait au milieu des hivers, l'oraison de cette princesse pénétrait les nues pour lui préparer les saisons; s'il combattait les ennemis, elle levait ses mains innocentes vers le ciel; et nos armées s'échauffaient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur du combat; s'il s'exposait lui-même aux périls; anges de Dieu députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller et de lui conserver une tête si chère et si précieuse?

C'est ainsi que s'accomplissaient les desseins de Dieu, et sur le roi et sur la reine, et que se vérifiaient ces oracles de l'Écriture, que la femme vertueuse est la récompense de l'homme de bien (*Eccles.*, XXVI); qu'elle attire grâce sur grâce sur sa famille, et qu'elle est la couronne de son époux (*Prov.*, XII). Les ordres du Seigneur dont cette reine était chargée, furent les fondements de sa grandeur; et les commandements du Seigneur qu'elle avait gravés dans son cœur, furent les règles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que, selon l'Apôtre, le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable (*Rom.*, XII), on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les désirs et les affections du siècle, donnent les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres, vivant selon leur esprit, dans une excessive sévérité ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandements de Dieu, les méthodes et les traditions des hommes.

La reine s'est sauvée de ces défauts, messieurs; et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide et selon les règles, cher-

chant les connaissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité; donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devait à l'exemple, donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devait à sa conscience, se mettant au-dessus de la coutume, quand elle était contraire à la loi, ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'Esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain, que c'est à ces deux points que se rapporte toute la loi et toute la discipline des prophètes; et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin (*August. in Ps. XXIX*), sont l'ouvrage de la seule charité, parce que c'est d'elle que naissent les pensées pures et les bons désirs, et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont, ou les fruits ou les offices de celle-là, voyons, messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la reine.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un désir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu; c'était là le fond de son âme. On exhorte les autres à faire le bien: il suffisait de le proposer à cette princesse. Vous nous attirez par vos promesses, vous nous faites craindre vos jugements, mon Dieu! C'était assez de lui faire connaître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisait par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et des abstinences, et se priver de certains adoucissements que les privilèges et les coutumes de son pays lui avaient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avait même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut, comme autant de lois qu'on lui imposait; persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ, ce qui est plus agréable à son Père: *Quæ placita sunt illi, facio semper* (*Joan.*, VIII).

De là venait cette délicatesse de conscience, qui lui faisait peser toutes ses actions au poids du sanctuaire; de là ces fréquentes et soigneuses recherches, jusque dans les replis les plus secrets de son âme, pour y découvrir les moindres désirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvaient cacher; de là ces saintes joies, ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyait avoir fait dans les voies de Dieu; de là ces confessions réitérées, qui marquaient que dans son cœur contrit et humilié, elle sentait le poids

des fautes même les plus pardonnables et les plus légères; de là venait enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au delà même de ses devoirs.

Âmes tièdes qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut; âmes lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre: ou plutôt, âmes pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandements et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtait tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde dont parle l'Apôtre (I *Cor.*, VII), passait devant ses yeux sans s'y arrêter; et dans ses divertissements mêmes, il y avait non-seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'âme se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueillait en elle-même; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes, étaient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prières.

Avec quel empressement allait-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir? C'est là qu'elle portait sa reconnaissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre; c'est là qu'elle répandait ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfants que le ciel lui donna pour accomplir ses désirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'Etat l'engageaient à ces expéditions militaires, où il achetait par ses propres périls sa réputation et sa gloire; soit dans ces inquiétudes et dans ces peines secrètes que la Providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passait entre Dieu et elle. Les gémissements de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ; et il suffit de dire à la gloire de cette princesse, que tout servit à son salut, et que le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation qu'elle aimait toujours également, la soutint et dans les douceurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Quelle mission y a-t-il eu, qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits? Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le ciel, selon la parole de l'Evangile (*Luc.*, XV)? Dès qu'on ouït gronder l'orage qui vient de fondre sur l'empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses

dévotions ordinaires, une heure d'oraison par jour? Ne dit-elle pas plusieurs fois: *Qu'étant chrétienne sur toutes choses, elle craignait encore plus pour sa religion que pour sa maison?* Et peut-être que ce coup du ciel qui vient de dissiper ce gros nuage et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette princesse.

Ce zèle qu'elle avait pour la foi de Jésus-Christ, lui faisait admirer tout ce que le roi fait pour elle. C'était là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissait pour lui dans son cœur. Qu'il était grand, et qu'il lui paraissait aimable quand par la sévérité de ses lois il arrêtait la licence et l'impiété; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Ecriture, il abattait les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avait élevés sur les débris de nos autels; quand il rétablissait le culte de Dieu dans ses conquêtes, et que marchant sur ces remparts qu'il venait de foudroyer, il allait lui offrir pour premier hommage au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avait cueillis! Quel était le cœur de la reine en ces occasions où l'intérêt de l'Eglise était joint à celui de l'Etat, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étaient presque qu'une même chose?

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme? Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les églises, et très-souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement, et son application à la prière!

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles et désolés domestiques de cette princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entrait dans la maison de Dieu, n'oubliait-elle pas qu'elle était reine? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux ou par une parole indiscrete? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlants, vous êtes-vous jamais aperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnait de la sienne, inspirer des sentiments de religion aux âmes les plus déréglées, et les retenir dans le silence et dans le devoir, moins par le respect de sa dignité que par l'exemple de sa modestie?

Les événements d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperaient peut-être davantage vos esprits; mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires: je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles

paraissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutait-elle la parole de Dieu ? On lisait dans son cœur l'impression qu'elle y faisait, et le fruit qu'elle y devait faire : pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son âme fût nourrie, elle demeurait satisfaite. Dans nos sermons, mes frères, elle cherchait ses défauts, elle nous pardonnait les nôtres, et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avait-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Eglise, pour ses prêtres ? prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices ; et que les grands regardent quelquefois comme les moins importants et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour le ministre, au peu de respect pour le ministère.

C'était de leurs mains qu'elle recevait le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'âme chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la reine se disposait à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'était religion, et non pas coutume. Elle communiait avec autant de pureté, que si elle eût communiqué tous les jours ; avec autant de préparation, que si elle n'eût communiqué qu'une fois l'année. Cette familiarité pour ainsi dire des sacrés mystères ne faisait que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte ; et l'usage fréquent qu'elle en faisait, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuait pas sa ferveur, et redoublait sa reconnaissance. Elle s'éprouvait, elle se corrigeait, elle veillait sur elle-même à l'imitation de cette merveilleuse femme dont parle l'Ecriture : *Elle visitait tous les endroits de sa maison, et ne mangeait pas son pain dans l'oisiveté* (Prov., XXXI) : travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissements volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience les vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'Esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix, pour louer les miséricordes qu'il a faites, et celles qu'il a inspirées à cette princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissants du siècle à l'égard des pauvres, l'orgueil de la condition, et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paraissent pas honorables, et comme ils sont à couvert de la plupart des

misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Ecriture leur ordonne d'humilier leurs âmes devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'était là, messieurs, le caractère de la reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des grands et l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'âme des princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avait données à son pouvoir ou à ses désirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misère ? monastères qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que rien ne manque à ceux qui le craignent ? Combien de troupes de malades assista-t-elle ? combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes ? combien de communautés mêmes fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits ? qui pourrait raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité et découvrir tout ce que son humilité nous en a caché ?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile quelle a jeté sur ces actions ? voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquait ses miséricordes publiques ; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidents de la vie humaine ; où les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'âme d'une tristesse importune ; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissants, portent dans le cœur de ceux qui les servent, le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens ; c'est là que s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchait dans cette pompe chrétienne, plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur et plus glorieuse lorsque entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourants, elle participait à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsque entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant

et pompeux, elle prenait part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophète, vous qui, par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à vos vanités et à votre luxe (*Isa., XXXII*) ! vous qui frémissez à la vue d'un hôpital, qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté, et qui, bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer !

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraits, mêmes prières, même usage des sacrements, mêmes principes, mêmes règles. La grâce l'excitant, la grâce la soutenant, elle demeurait en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeurait en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devait, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissements, devoirs publics, nécessités et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savait racheter le temps, selon le conseil de l'Apôtre, et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avait dérobées à sa retraite (*Ephes., V* ; *Coloss., IV*). Où trouvait-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels ? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ces exercices de piété, et ménager si bien son temps, que, sans retarder les desseins du roi et sans rien omettre de ses dévotions, elle avait toute la complaisance qu'une femme doit à son époux et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu ?

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi persévérante de la reine. Vous l'avez dit, mon Dieu, *qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé* (*Matth., X*) ; et vous l'avez fait en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie, et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu ; nous adorons vos jugements et nous reconnaissons vos miséricordes. La confiance qu'elle avait en vous ne devait être affaiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valait bien la pénitence des mourants.

La reine avait passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avait dressé de ses propres mains le bûcher où elle devait consommer son sacrifice ; et il était juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourons longtemps avant que de mourir ; qu'un prophète nous vienne dire de votre part : *Mettez ordre à votre maison, car votre heure dernière approche* (*Isa., XXXVIII*). Menez-nous pas à pas à la mort, et pour

expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre âme ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie, et que l'image de la mort et la crainte de vos jugements, venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restait-il, messieurs, à demander au ciel ou à désirer sur la terre ? Elle voyait le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tout par sa gloire, et, par sa modération, au-dessus de sa gloire même.

Elle voyait en vous, monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion ; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le roi ; ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre ; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues, et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché, lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application, vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les règles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi et à les donner à ses armées, capable de faire exécuter ses grands desseins et de suivre ses grands exemples, fait pour obéir à lui seul et pour commander au reste du monde ! Dieu voulut que ce fût là sa dernière joie ; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire, sans être exposée à ces craintes que pouvait lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvait-elle espérer après sa mort ? La surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples, les monuments dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles, tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée, vous l'avez dit : *Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de l'avoir perdue* ; et si parmi les joies du ciel il reste encore aux saintes âmes quelque sentiment pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci, et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui et ceux

qu'on rend à sa mémoire sont d'inutiles et faibles secours; ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, messieurs, et nous faire prévoir nos dangers. Après un reste de malheureux jours, *une nuit vient*, dit le Fils de Dieu, *où personne ne peut travailler* : *Venit nox quando nemo potest operari*. Un aveuglement volontaire, qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé, ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacrements sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut, et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvait mourir.

Quand il lui rait quelque rayon de connaissance, les puissances de l'âme se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine, et dans ces malheureux moments où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le ciel, messieurs, que nous prévenions ces dangers; et que si nous n'avons pas, comme la reine, le mérite d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du sang de Jésus-Christ la gloire qu'elle possède, et que je vous souhaite.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR, MESSIRE
MICHEL LETELLIER, CHEVALIER, CHANCELIER
DE FRANCE.

Prononcée dans l'église de l'hôtel royal des Invalides, le 22^e jour de mars 1686.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre; sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfants d'Israël connaissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint (Ecclési., ch. xlvj).

A quel dessein, messieurs, êtes-vous assemblés ici, et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre, et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserais-je à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et dans

un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-haut et puissant seigneur messire Michel Letellier, ministre d'Etat, chevalier, chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les grandeurs que votre orgueil pourrait vous faire désirer.

Ce n'est pas, messieurs, que je veuille blâmer ici ces ministères honorables où la providence de Dieu l'avait élevé, qui sont les fruits de la réputation et du mérite. Je sais que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité, que ses grands emplois ont servi de moyen et de matière à ses bonnes œuvres; et que nous devons à ses dignités ce caractère singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille dans l'embarras et le tumulte des affaires, uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours utile, et toujours quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureuse pour le public que pour lui-même.

Il est vrai que le ciel a rempli ses desirs, et qu'il a eu, pour ainsi dire, la destinée des patriarches : cette plénitude de jours, qui consomme la prudence de l'homme juste; cette suite de bons succès, que le temps et la fortune qui changent tout, n'ont osé troubler; ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence; cet esprit, qui malgré le poids des années et des affaires a conservé sa force et sa vigueur dans les ruines mêmes du corps; cette gloire qu'il a maintenue, et qu'il a vu renaître en ses enfants, de génération en génération; cette mort dans la paix et dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail et le terme de son pèlerinage.

Ce sont là les récompenses visibles de la vertu, mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne loi, non pas les grâces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante et continuée, suivant les paroles de mon texte; et je viens vous montrer par quels emplois le ciel avait préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans les dignités éminentes, et recueillir en sa personne la fidélité d'un sujet, la sagesse d'un ministre d'Etat, la justice d'un chancelier. Fasse l'Esprit divin que la religion règne dans mon discours, et que les enfants de ce siècle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfants de lumière!

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le royaume spirituel de Jésus-Christ, il y a des vocations différentes : les uns dans la retraite et dans le silence opèrent en secret leur propre salut; les autres dans l'action, et dans des offices publics de religion, travaillent au salut de leurs frères, condui-

sent la maison de Dieu, et sont les ministres de Jésus-Christ pour l'utilité de son Eglise. Ainsi dans les royaumes temporels, la providence divine, qui par d'invisibles ressorts conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, et les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique; élève l'esprit des autres pour en faire les juges ou les conducteurs de son peuple, et pour aider de leurs conseils les souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait des serviteurs fidèles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, et leur révèle peu à peu les secrets de sa sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile et fidèle ministre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions fortifièrent bientôt sa raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge très-avancé, de la régularité et de la retenue. Son esprit parut et par ce que sa vivacité en produisait, et par ce qu'en cachait son jugement et sa modestie. Un air doux et insinuant lui attirait l'estime et la confiance; et je ne sais quoi d'honnête et d'heureux répandu dans ses actions et sur son visage, laissait voir dans le caractère de sa vertu, le présage de sa fortune.

La première passion qu'il eut fut celle de se rendre utile; et comme il était né dans le sein même de la magistrature, et qu'il avait devant ses yeux l'image de l'équité, et de la réputation de ses pères, il eut dessein d'entrer dans une de ces compagnies célèbres où règnent l'honneur et l'intégrité, et où s'exercent non pas les jugements des hommes, mais ceux de Dieu, selon le langage des Ecritures (II Paral., XIX, 6). Il s'instruisit de ses devoirs, il consulta les oracles de la jurisprudence; et dans ces tribulations domestiques qu'attirent d'ordinaire sur les enfants un père mort, une mère veuve, contraint de défendre les droits de sa succession contre des prétentions illégitimes, il se fit de l'ennuyeuse poursuite de son affaire, une étude louable de sa vocation. Il apprit par ses propres peines à compatir à celle des autres. Il discerna les raisons de la bonne cause d'avec les préventions et les artifices de la mauvaise. Il vit ce que prescrivent les lois; ce que la chair et le sang inspirent; et tirant de la conduite de ses juges des enseignements pour la sienne, il apprit en soutenant son propre droit à conserver celui des autres; et la justice qu'il demandait lui fit connaître la justice qu'il devait rendre.

Avec cette disposition il entra dans le grand conseil. La connaissance des affaires, l'application à ses devoirs, l'éloignement de tout intérêt le firent connaître au public, et produisirent cette première fleur de réputation qui répand son odeur plus agréable que les parfums, sur tout le reste d'une belle vie (Eccl., VII, 2). Les plaisirs ne troublèrent pas la discipline de ses mœurs, ni l'ordre de ses exercices. Il joignit à la beauté de l'esprit et au zèle de la justice, l'assiduité

du travail, et méprisa ces âmes oisives qui n'apportent d'autre préparation à leurs charges que celle de les avoir désirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent sans discernement et s'y maintiennent sans mérite; et qui n'achètent ces titres vains d'occupation et de dignité, que pour satisfaire leur orgueil, et pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis, et les conjonctures du temps le poussèrent bientôt dans un autre emploi, qui le faisant l'homme du roi dans une grande juridiction, donna plus d'étendue à sa vertu, et plus de matière à sa gloire. C'est là que chargé de la protection des lois et des polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands et de petits intérêts qui divisent les citoyens, il réprimait la licence des uns, relevait la faiblesse des autres; et de son équitable tribunal, à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivait le crime, armé du glaive de la justice, et couvrait l'innocence du bouclier des lois et de l'autorité royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisait qu'augmenter le respect qu'on avait pour lui. Quel malheureux n'espérait pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance et la liberté qui lui est due? A qui refusa-t-il jamais le temps et la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre et mépriser sa propre chair, comme parle le prophète (Is., LVIII, 7)? Qu'il était éloigné de ceux qui, joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur, affligent les pauvres de Jésus-Christ et désespèrent par leur dureté, des misérables qui ne gémissent déjà que trop sous le poids de leur mauvaise fortune, qui craignent plus leurs juges que leurs parties; et qui regardent le mépris qu'on a pour eux, comme un avantageur de l'injustice qu'on leur va faire!

Mais Dieu le destinait à de plus nobles fonctions, et voulait approcher des rois une tête aussi capable de les servir. Il s'élève et se fait admirer dans le conseil. Que croiriez-vous, messieurs, de ces changements et de ces accroissements de gloire, si sa modération ne vous était aussi connue que sa fortune? Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines que produit quelquefois dans les états l'heureuse ambition des sujets, ou l'aveugle faveur des princes. Ne pensez pas à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas; qui se dispensent de l'ordre du temps et de la raison, pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du royaume, comme si l'honneur pouvait s'acquérir sans travail, et la sagesse sans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la sainte simplicité de nos Pères. Chacun mesurait ses emplois à ses propres forces. L'ambition n'était ni présomptueuse, ni inquiète. On se faisait une espèce de religion d'apprendre ses premiers devoirs, avant que de passer à

d'autres. Il y avait une proportion et comme un point de maturité que chacun cherchait en lui-même, avant que d'entrer aux administrations publiques. Les progrès qu'on faisait dans les dignités, étaient des marques et des récompenses du mérite; et les services qu'on avait rendus dans les unes, étaient des gages assurés des services qu'on devait rendre dans les autres.

Ainsi s'avancait M. Letellier, rempli de ses obligations présentes, fidèle à chacune de ses conditions comme s'il n'en eût jamais dû sortir, et se préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorsque le feu de la rébellion s'alluma dans la capitale d'une province voisine (*Rouen*), et qu'un illustre chancelier (*M. Séguier*) avec la justice armée allait, ou l'arrêter par l'autorité des lois, ou la punir par la puissance des armes; il fut choisi pour l'assister de ses conseils, et pour chercher avec lui ces difficiles tempéraments de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui apaise, de sévérité qui châtie. Quel soin ne prit-il pas de désarmer cette multitude irritée, de dissiper leurs fausses craintes, et d'imprimer dans ces esprits que sa parole avait calmés, le respect et l'obéissance? Il apprenait alors à prononcer des arrêts, à sceller des grâces, à ramener, dans de plus importantes occasions, les peuples à l'autorité royale.

Que dirai-je de cette intendance qui fut comme un coup d'essai de son ministère, sinon qu'il fit craindre et qu'il fit aimer la France dans l'Italie; qu'il aida par son industrie à réunir les princes de l'auguste maison de Savoie; qu'il parut bon négociateur et bon courtisan, et qu'il remporta autant d'estime et d'affection publique de ces pays étrangers, qu'il y avait laissé d'exemples d'une sage et vertueuse conduite?

Mais je passe à des actions plus éclatantes, et je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps que, pour le malheur du royaume, mourut ce cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit; à qui la France devait sa grandeur, son repos et sa politesse. Quelle chute, messieurs, et combien de fortunes chancelantes ou renversées en une seule! Que sont les hommes, lorsque au milieu de leurs espérances et de leurs établissements, Dieu, dont les jugements sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyait?

Les uns se perdent sans ressource: les autres étonnés et incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrâce, ni se maintenir à la cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les faibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, et qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services mêmes sont comptés pour des récompenses. Quand on serait utile, on cesse d'être agréable: de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les

vicissitudes du monde. Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne finissent point (*Ps. CI, 28*); bienheureux ceux qui se confient en vous, leurs espérances ne seront point confondues!

Ce fut dans ces révolutions que M. Letellier, contre les apparences et contre ses projets, fut rappelé de ses emplois pour entrer dans la charge de secrétaire-d'état et dans le ministère de la guerre, en un temps, où la discorde régnait dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissait de tous côtés et où nos ennemis et nos envieux s'animaient par nos pertes et s'irritaient de nos victoires. Il fallait un homme laborieux pour se charger d'un long et pénible détail; exact pour entretenir l'ordre et la discipline de tant d'armées; fidèle pour distribuer les finances avec des mains pures et innocentes; juste pour représenter les services des soldats et des officiers et faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuse valeur rendait vacantes; sage pour ménager dans des conjonctures difficiles, ces esprits vains et remuants, qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever; éclairé pour décider dans les conseils et trouver des expédients et des ouvertures dans les affaires.

Tel était ce nouveau ministre: l'usage des lois et des judicatures qu'il avait exercées, la connaissance qu'il avait acquise du dehors et du dedans du royaume, les principes qu'il s'était faits pour la vie publique et particulière, les habitudes qu'il avait eues avec les plus renommés politiques, avaient formé en lui cette étendue de lumière, et cette prudence universelle d'un ministre d'état dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes et sans mesure, que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole et que sa volonté soit la règle de ses actions; il ne dédaigne pas de se servir quelquefois dans la conduite de l'univers, de ces esprits bienheureux qui sont dans le ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres et de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les rois dans leur condition mortelle, chargés du poids et de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs sujets des esprits fidèles et sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision et l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil et la prudence de l'exécution?

Un roi dont la vie fut le règne de la religion et de la justice (*Louis XIII*), pouvait-il en mourant, faire un plus digne choix que celui de M. Letellier? Le Dieu des armées bénit aussitôt nos guerres en ses mains; la réputation de nos armes ne fit que croître, la perte d'un roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille et par une suite de victoires; la France affligée et triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleur et de funérailles des cantiques de louanges

et d'actions de grâces ; et l'Espagne sentit à Rocroy qu'une révolution n'était pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires ; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeait pas la face de la scène ; et que si nos rois étaient mortels, la fortune de l'état, la valeur de la nation et la protection du Dieu vivant sur ce royaume ne mouraient pas.

Déjà, pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuse, s'était élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événements par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts et des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avait fait regarder comme un ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il était revêtu, la capacité qu'il fit voir et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie, et tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgrâces, il prit les rênes de l'Etat ; heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore, d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté au premier monarque du monde.

Le discernement de ce cardinal fit reconnaître la prudence de M. Letellier, et la prudence de M. Letellier servit à rétablir l'autorité de ce cardinal dans un temps de confusion et de désordre. Ne craignez pas, messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissements et d'éloignements, de prisons et de libertés, de réconciliations et de ruptures. A Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je révèle la honte de ma patrie, que je rouvre des plaies que le temps a déjà fermées, et que je trouble le plaisir de nos constantes et glorieuses prospérités, par le funeste souvenir de nos misères passées ?

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'Etat et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avaient allumées rompirent les digues de la justice et de la raison ; et les plus sages mêmes, entraînés par le malheur des engagements et des conjonctures contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat, la confiance qu'inspire la naissance, la capacité, les services, les mouvements de l'ambition, et plus encore

la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut, et se sert, pour la punition des hommes, de leurs propres dérèglements, furent les causes des partis formés, et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre.

Quelle fut la constance de M. Letellier dans ces jours d'aveuglement et de faiblesse, et combien de formes donna-t-il à sa fidélité et à sa prudence ! Quelle application à découvrir la source des maux et la convenance des remèdes ! Quelle retenue pour cacher les secrets de la régence qu'on avait confiés à sa sagesse ! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la dissimulation et de l'artifice, et découvrir non-seulement les desseins, mais encore les motifs et les intentions ! Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures, et prendre pour le bien public des résolutions subites ! Quelle adresse à s'attirer la confiance des parties, et à réunir la diversité des avis et des connaissances au seul point de la tranquillité publique !

Mais quelle fut sa fermeté, lorsque, par l'effort des factions et des cabales, la reine, obligée de céder au temps, consentit à le voir éloigner des affaires ! Il ne perdit rien par sa disgrâce, parce qu'il se soutenait moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandaient son éloignement faisaient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochait que les services qu'il rendait à l'Etat, et l'attachement qu'il avait pour son bienfaiteur ; ses crimes étaient sa droiture, sa fidélité, sa reconnaissance. Tout le changement qui se fit en lui fut qu'il jouit de son repos et de lui-même ; il se retira dans sa solitude, portant avec lui sa réputation et son innocence, et faisant du triomphe de ses envieux un sacrifice volontaire à son prince et à sa patrie. C'était assez pour lui de faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France était agitée ; et, ne pouvant servir le roi par ses actions et par ses discours, il le servit par son repos et par son silence.

Que dis-je, messieurs, par son repos et par son silence ? Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formaient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seraient capables de raison ou de repentir. De là coulait une source secrète de sages conseils sur tous les serviteurs fidèles. Sa solitude lui servait comme de voile pour mettre en sûreté l'importance de ses services. De ce port où la tempête l'avait jeté, il marquait les routes qui pouvaient sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'était sorti de la cour que pour y être et plus accrédité et plus utile, et son absence ne fit que montrer le désir qu'on avait eu de le retenir, et l'impatience qu'on eut de le rappeler.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie ; sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune, et l'envie qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter, après son retour, avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes et les défiances des uns, animant les désirs et les espérances des autres, liant les grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux, et rétabli, par sa miséricorde, l'autorité du prince, l'honneur du ministère et la concorde d'un Etat qu'il voulait mettre au-dessus des autres, par une heureuse paix ou par de continuelles victoires ?

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux événements d'un règne rempli de merveilles ! Les affaires d'Etat, selon l'Ecriture, sont des mystères du conseil des rois ; il n'y a que ceux qui entrent dans le sanctuaire qui puissent en savoir les secrets (*Judith*, II, 2) ; on ne les voit pas en eux-mêmes, mille voiles les dérobent à nos yeux ; on ne les voit que dans les mouvements qu'ils font et dans les effets qu'ils produisent.

Rappelez donc en votre mémoire ces guerres si renommées dont il fut le directeur et le ministre ; cette paix fortunée dont il fut le solliciteur, et, pendant le traité, le dépositaire ; ces conquêtes surprenantes, dont il avait été comme le prophète, ces négociations avantageuses dont il fut et l'auteur et le conducteur par ses projets et par ses vues : ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un roi dont les paroles sont des oracles : *Que jamais homme sur toutes sortes d'affaires n'avait été de meilleur conseil.*

Cependant, messieurs, a-t-on vu dans sa conduite quelque apparence de vanité ? s'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses pères ? A-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâtiments ce qu'il tenait des libéralités du roi ou de sa prudente et modeste économie ? a-t-il prodigué des trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature et les éléments pour orner ses solitudes ? Qu'a-t-il cherché dans sa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne ? et quelle peine n'eut-on pas à lui persuader d'étendre un peu, en faveur de sa dignité, les limites de son patrimoine, et d'ajouter quelques politesses de l'art aux agréments rustiques de la nature.

De ce fonds de modération naissait cette douceur et cette affabilité si nécessaire et si rare dans les grands emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, et je ne sais quel esprit de domination, rendent l'humeur austère et chagrine. Il écoutait avec patience, il accordait avec bonté, et refusait même avec grâce. Accessible, accueillant, honnête, sachant employer son temps et quelquefois même le perdre pour compatir à des misérables, à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misère. Il se communiquait selon les besoins, et ne pouvait souffrir ces hommes chargés des affaires du public et des particuliers, qui se renferment et

se rendent comme invisibles, et se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs, contre les peines et les devoirs de leurs ministères.

Mais quelle était cette douceur, quand elle se renfermait dans l'enceinte de sa famille, et dans les bornes d'une vie privée ! Quel sage et noble repos ! quelle tendresse pour ses enfants ! quelle union avec cette épouse fidèle qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien ! quelle sensibilité et quelle constance pour ses amis ! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse ! Il laissait à l'Etat un fils dont il avait formé l'esprit et le cœur ; ils remplissaient les mêmes emplois avec les mêmes vertus, et ils auraient été l'un et l'autre inimitables, si le père n'eût eu le fils pour successeur, et si le fils n'eût eu le père pour exemple. Mais sa vertu devait continuer jusqu'à la fin, et l'élever au premier trône de la justice, je veux dire à la charge de chancelier de France : *Ut ascenderet in excelsum terre locum.*

TROISIÈME PARTIE.

La première fonction des rois, et la partie la plus essentielle de la royauté, c'est la justice. L'Ecriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats, et sa reconnaissance dans ses victoires, ajoute incontinent, comme la perfection de son règne, qu'il rendait justice et jugement à son peuple : *Regnavit David super omnem Israel, et faciebat judicium, et justitiam omni populo* (II Reg., c. VIII). Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, et c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner ; et comme il leur convient de choisir des hommes puissants pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugements dans une charge où réside l'ordre et la paix intérieure de l'Etat, et qui est comme un canal spirituel par où la protection des lois et de la justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remontent vers le souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême magistrature que M. Letellier ? En entrant dans le ministère, il ne s'était pas éloigné de la justice : il en avait conservé les lumières et les maximes au milieu de la politique ; et s'était uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un roi qui en fait la règle de ses désirs et de ses actions, qui veut qu'elle règne sur ses sujets et sur lui-même, et qui lui soumet tout, jusqu'à ses intérêts et sa gloire.

Mais lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des lois, il se fit des principes inviolables d'une exacte et sévère équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur ; à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture dont les cupidités humaines la couvrent ; à séparer les formalités nécessaires

d'avec les procédures obliques et ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires ; et pour rompre l'iniquité dans sa source , il arma son zèle contre les juges qui la commettaient , ou qui la souffraient.

Au milieu du palais auguste , et presque sous le trône de nos rois , s'élève , sous le nom de conseil , un tribunal souverain où l'on réforme les jugements , et où l'on juge les justices. C'est là que la faible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité , jusqu'aux tribunaux les plus éloignés ; c'est là qu'on règle le sort des juridictions douteuses ; et que , du haut de sa dignité , le premier et universel magistrat , au milieu des juges d'une probité et d'une expérience consommée , veille sur tout l'empire de la justice , et sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretient l'ordre que ses prédécesseurs avaient établi dans le conseil , et il l'augmente. Il n'y souffrit aucun de ces relâchements que le temps n'introduit que trop dans les compagnies les plus régulières. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline ? vit-on donner arrêt contre arrêt , et confondre les droits et les espérances des parties par des contradictions scandaleuses ? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires , les négligea-t-on ? Vit-on jamais affaiblir la justice en faveur des juges , et livrer la bonne cause à leurs passions , sous prétexte de la renvoyer à leur conscience ?

La veuve et l'orphelin ne se plainquirent pas de la lenteur ou de la faiblesse de son âge. On n'ouït pas ces tristes prières , *Jugez-nous , Seigneur , parce qu'il n'y a point de jugement sur la terre*. Il savait qu'un juge doit rendre compte non-seulement de son travail , mais encore de son loisir : qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns , ou languir la misère des autres ; qu'il doit racheter le temps , et abrégé les mauvais jours que le procès donne à des misérables , qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures , que par l'erreur des jugements.

M. Letellier , comme un autre Moïse , partagea son esprit avec ceux qui se trouvaient associés à sa judicature , esprit de régularité et d'ordre (*Exod.* , XVIII). Une téméraire jeunesse se jetait sans étude et sans connaissance dans les charges de la robe ; on entraînait dans le sanctuaire des lois en violant la première loi , qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les privilèges des jurisconsultes , il suffisait d'avoir de quoi les acheter ; l'équité s'éteignait avec la science , et les fortunes des particuliers tombaient entre les mains de ces ignorants volontaires , à qui le pouvoir de les défendre était un titre pour les ruiner. Il rétablit les études , et fit revivre dans les écoles de droit ces exercices publics et so-

lennels , et ces rigoureuses épreuves qui feront refluer les lois et l'éloquence de nos pères.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit , et la licence d'écrire de ceux qui , par un vain désir de gloire , se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées , et pour se soulager du poids de leur oisiveté et faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes , jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées ?

Quelles précautions n'avait-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions et les grâces qu'il accordait , craignant également de prodiguer , ou de resserrer les bienfaits du prince , se souvenant , comme parle Tertullien (*Ad Scap.*) , du pouvoir de la juridiction , et n'oubliant pas les faibles de l'humanité ?

Quel zèle ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Eglise , et par sa propre piété et par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat , et qui en soutient les droits avec fermeté ? Perdit-il une occasion ou de maintenir ses privilèges ou de pacifier ses différends , ou d'appuyer sa discipline , et même d'étendre sa foi sur le débris heureux et inespéré de l'hérésie ?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux et où me conduit mon sujet ; je vois la droite du Très-Haut changer , ou du moins frapper les cœurs , rassembler les dispersions d'Israël , et couper cette haie fatale qui séparait depuis longtemps l'héritage de nos frères d'avec le nôtre ! Je vois des enfants égarés revenir en foule au sein de leur mère , la justice et la vérité détruire les œuvres de ténèbres et de mensonge ; une nouvelle église se former dans l'enceinte de ce royaume ; et l'hérésie , née dans le concours de tant d'intérêts et d'intrigues , accrue par tant de factions et de cabales , fortifiée par tant de guerres et de révoltes , tomber d'un coup , comme un autre Jéricho , au bruit des trompettes évangéliques , et de la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la sagesse et la piété du prince excitant les uns par ses pieuses libéralités , attirant les autres par les marques de sa bienveillance ; relevant sa douceur par sa majesté ; modérant la sévérité des édits par sa clémence ; aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs ; ramenant les uns à la vérité par la persuasion , les autres à la charité par la crainte : toujours roi par autorité , et toujours père par tendresse.

Il ne restait qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante ; et quelle main était plus propre à ce ministère que celle de ce sage chancelier , qui , dans la vue de sa mort prochaine , ne tenant presque plus au monde et portant déjà l'éternité dans son cœur , entre l'espérance de la miséricorde du Seigneur et l'attente terrible de son jugement , méritait d'achever l'œuvre du prince , ou pour mieux dire , l'œuvre de Dieu ,

en scellant la révocation de ce fameux édit , qui avait coûté tant de sang et tant de larmes à nos pères ? Soutenu par le zèle de la religion plus que par les forces de la nature , il consacra par cette sainte fonction tout le mérite et tous les travaux de sa charge.

On vit couler de ses yeux que sa foi seule semblait tenir encore ouverts , ces larmes heureuses que tirait de son cœur attendri la piété du roi et la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur , qui ne devaient plus servir désormais à aucun office humain et terrestre. Il recueillit son âme ; et voyant avec joie le salut du Seigneur et la révélation de sa vérité répandue dans toute la France , il acheva le sacrifice de cette vie mortelle , dont il avait eu sans émotion et sans crainte l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avait bien connu , messieurs , que cette dignité et cette gloire dont on l'honorait , n'était qu'un titre pour sa sépulture. Au milieu des grandeurs humaines , il en découvrit le néant ; il se vit mortel , et se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes qui m'écoutez , voyez cette pompe funèbre ; lisez ces tristes caractères qui font l'éloge de ce ministre , et apprenez où doivent aboutir vos desseins , vos prétentions et vos fortunes , si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres et si vous ne préparez , comme lui , par vos prières , par vos larmes , par l'usage des sacrements , une mort qui ne laissera pas un long espace à la correction et au repentir , ou à la sanctification de vos âmes.

Comme il avait vécu sans passions , il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de faiblesse à ménager. La chair et le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amère , parce qu'il n'avait pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour lui ces tours ingénieux , qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont , qu'au travers de feintes promesses , ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un prophète inconnu , pour lui dire comme à Ezéchias : *Vous mourrez* (IV Reg., XX, 1). Un fils osa rendre ce triste et charitable office à son père ; et la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre.

Il reçut sans trembler la réponse de mort , comme parle l'Apôtre (II Cor., II). On vit en lui cette tristesse de pénitence qui opère le salut , et non pas cette douleur d'inquiétude et d'abattement qui porte au péché ; une confiance sans présomption et une crainte sans faiblesse ; une sublimité chrétienne sans aucun mélange de vanité philosophique , d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie , que l'homme , près d'être jugé , doit s'humilier davantage devant son Juge.

Que si le commerce des hommes et la dissipation de l'esprit , inévitable dans les grands emplois , ont laissé quelque impureté

dans une vie aussi sage et aussi chrétienne , achevez , mon Dieu , de purifier par le sang de votre Fils cette âme que vous avez conduite dans les voies de la vérité et de la justice , et que vous avez élue pour jouir sans fin de votre amour et de votre gloire.

Sacré ministre de Jésus-Christ , qui dans la chaire évangélique (1), avec une éloquence vive et chrétienne , avez avant moi consacré la mémoire immortelle de ce grand homme , achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave les péchés et les fragilités du monde. Peuples , qui ressentez encore les effets de son exacte équité , reprenez le cantique , qu'il avait commencé , des miséricordes éternelles (*Psal. LXXXVIII*, 2). Et vous , vaillants et malheureux guerriers , qui dans cet hôtel royal , traînant les restes de vos corps au pied de ces autels , attendant avec patience une mort que vous avez si souvent bravée , sacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées , et faites des malheurs de votre ambition et de votre gloire les fruits de votre pénitence ; redoublez , pour son repos éternel , ces vœux ardents que vous avez si souvent faits pour une vie si utile et si précieuse.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-ANNE-CHRISTINE DE BAVIÈRE
DAUPHINE DE FRANCE.

Prononcée dans l'église de Notre - Dame , le 15 juin 1690 , en présence de monseigneur le duc de Bourgogne , de Monsieur , et des princes et princesses du sang.

Dies mei sicut umbra declinaverunt , et ego sicut fenum arui : tu autem , Domine , in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre , et j'ai séché comme l'herbe : mais vous , Seigneur , vous demeurez éternellement (Psaume CI).

Monseigneur ,

C'est ainsi que parlait autrefois un roi , selon le cœur de Dieu , quand ses jours défaillants et ses infirmités mortelles l'approchaient du tombeau , et lui laissaient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute , et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie , tantôt comme la fumée qui s'élève (*Psal. CI*, 4) , qui s'affaiblit en s'élevant , qui s'exhale et s'évanouit dans les airs : tantôt comme l'ombre qui s'étend , se rétrécit , se dissipe ; sombre , vide et disparaissante figure ; tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie , qui perd à midi sa fraîcheur du matin , et qui languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avaient fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé , et combien trouve-t-il partout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères ?

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur , comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer (*Psal. CI*, 19) , comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire (*Ibid.*, 23) , il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant , il anime ses

(1) M^{sr} l'évêque de Meaux officiant.

espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit : Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés (*Ps. CI, 28*). Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, et vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de ce Dieu qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise après l'avoir élevé; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères (*Ibid., XI, 14*).

Ne connaissez-vous pas, messieurs, dans les sentiments de ce prince, ceux de la princesse que nous pleurons; ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : La lumière de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se lève entre le monde et moi; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même : tristes moments! terme fatal de ma languissante jeunesse! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venais déplorer ici la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurais qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, et s'évanouissent; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent; cette suite de changements en nos corps par la défaillance de la nature, en nos âmes par l'instabilité de nos désirs; enfin, ce dérangement universel et continu des choses humaines, qui tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâce au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance; et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constants de la grâce : des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité, des sacrements reçus avec des sentiments d'une dévotion exemplaire, des prières attentives et persévérantes, une volonté soumise et conforme à la conduite de Dieu sur elle; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié; des consolations venues du sein du Père des miséricordes, des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Écriture : *Je suis Dieu, je ne change point (Malach., III)*. Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse, une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très-haute, très-puissante, très-excellente princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est donc mon dessein, messieurs, et de quelle sagesse dois-je vous entretenir? Ce n'est pas de celle du siècle qui s'empresse et qui s'inquiète, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différends. Vous ne verrez dans ce discours, ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine; ni ces portraits ingénieux, où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de notre princesse n'est pas liée à celle du siècle; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne. La Providence de Dieu ne s'est pas tant servie d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été elle a eu moins de réputation que de mérite; et nous pouvons dire d'elle, à la lettre, ce que disait le roi-prophète : Que toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans d'elle : *Omnis gloria filiae Regis ab intus (Ps. XLIV)*.

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les règles et les bienséances de son état, qui donne le discernement pour connaître, et la prudence pour agir, qui sépare les vérités des illusions, qui se fait des préceptes de bien vivre et qui les observe; enfin, de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques : *Qui vient d'en haut, qui est chaste, paisible, modeste, équitable, susceptible de tout bien, docile, pleine de miséricorde et de fruits de bonnes œuvres, qui ne juge point, et qui n'est point dissimulée (Epist., III, 17)*. Est-ce la sagesse qu'il loue? Est-ce la princesse? L'une et l'autre, ce n'est presque qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages que lui donnaient son rang et sa naissance? Qui ne sait que la maison de Bavière est une de ces maisons augustes, où la puissance, la valeur et la piété se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps. Il en est sorti des rois et des empereurs, il y est entré des impératrices et des reines. Combien de siècles faut-il percer pour découvrir son origine? Combien de couronnes faut-il unir pour compter ses alliances? Et combien faudrait-il rapporter de noms et d'actions héroïques pour la faire voir dans tout son éclat?

Madame la dauphine, je l'avoue, ne fut pas insensible à cette espèce de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie. Elle fondait sa grandeur sur les exemples, plutôt que sur les titres de ses ancêtres; l'idée qu'elle avait de sa naissance, excitait dans son cœur, non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu, et la pureté du sang ne fit que servir de motif à la pureté de ses mœurs; elle savait que Maximilien son aïeul soutint par son zèle et par son courage les au-

tels que l'hérésie avait ébranlés, et sauva la religion attaquée et chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignorait pas que Guillaume, son bisaïeul, après avoir sagement gouverné ses Etats, s'en démit par une abdication volontaire pour jouir d'une sainte tranquillité dans une retraite religieuse. C'est de là qu'elle tirait ces principes de religion et de retraite, et ce désir qu'elle avait eu dans ses jeunes ans de renoncer tout à fait au monde.

Mais Dieu la réservait dans les trésors de sa providence, pour donner à la France, par son heureuse fécondité, la seule bénédiction qui lui manquait. La prudente Adelaïde méditait ce noble dessein. Occupée de la puissance et de la majesté de nos rois dont elle sortait, quel soin ne prit-elle pas de son enfance? Combien de fois demanda-t-elle au ciel dans ses prières d'approcher la fille du trône où la mère avait autrefois espéré de monter? Avec quelle application lui formait-elle un cœur sage, un esprit juste, un cœur français? heureuse, si elle eût pu faire passer ces inclinations dans le reste de sa famille. Ses vœux furent enfin accomplis; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur, elle mourut comme Moïse sur la montagne (*Deuter., XXXII*); et Dieu, pour sa consolation se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune princesse croissait avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenait lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une cour et une retraite; et par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler et de se taire. On vit paraître en elle ce que nous avons depuis admiré, la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage du monde, une fierté noble qui marquait la grandeur de sa naissance, une scrupuleuse pudeur qui marquait le fond de sa vertu, une vivacité qui lui faisait souvent prévenir les pensées des autres, une sagesse qui lui donnait toujours le temps de peser les siennes, une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, à soulager les peines des autres; une sincérité qui la rendait incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par faiblesse; une fidélité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles. Enfin une piété qui n'était ni austère ni relâchée, qui se faisait honorer de tous, et ne se faisait craindre à personne.

Toutes ces grandes qualités brillèrent à son arrivée. Souvenez-vous, messieurs, de ces jours heureux, où parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse, avec un air qui n'avait rien, ni d'étranger, ni de contraint; avec une grâce plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand roi du monde, avec les sentiments d'une joie modeste et d'une humble reconnaissance; allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendait avec un visage aussi

doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais, à son tour, affable et civile à tous, elle prévenait ceux-ci, répondait honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice, sans faire des mécontents ni des envieux, conservant de sa dignité, ce que lui en faisait garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisait perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et comment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses solennités à cet appareil de cérémonies funèbres? Il est juste, messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite, que vous sachiez les joies aussi bien que les douleurs que madame la dauphine a ressenties, et que vous connaissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit? Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevait les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisait d'un air de grandeur et d'intelligence, et joignant toujours à l'élégance du discours, les grâces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeait des ouvrages d'esprit? Quelle justesse, mais aussi quelle circonspection était la sienne: exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connaissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité. Elle se défiait de ses lumières; une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui, pour faire valoir leurs sentiments, se servent de l'autorité qu'elles ont, et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien était-elle plus retenue en matière de religion! Eloignée de curiosité et de présomption, elle ne savait que deux choses, obéir, croire. Elle ne refusait pas d'être instruite, mais elle n'avait pas besoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'Eglise la faisait trembler. Les différends et les disputes des théologiens alarmaient sa piété, d'autant plus craintive qu'elle était constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines: *Laissez-moi*, disait-elle, *mon heureuse ignorance, et ne m'ôtez pas le mérite et la tranquillité de ma foi*. Attachée au saint-siège et à l'Eglise de Jésus-Christ par les liens de paix, de charité et d'obéissance (*II Cor., X*), elle savait que tout fidèle doit captiver son entendement (*Leon, ser. 24, c. 1*); que comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les règles de l'Evangile, il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Eglise; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse, mais une dévotion tendre,

et une foi simple accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne ? Quel ordre et quelle attention dans ses prières ! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les désirs, les résolutions et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, et son cœur, par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées, pour implorer ses miséricordes, ou pour réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mystères ? prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'agneau sans tache, immolé sur l'autel, des vœux sincères, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit et reconnaissant, et le sacrifice de ses passions détruites, ou du moins humiliées.

Quels égards n'avait-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considérait comme les ministres de sa loi, et les dispensateurs de son sang et de sa parole ? Ecoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux que Dieu élève, et qui cherchez aux dépens de leur caractère, le ridicule de leurs personnes. Elle ne souffrait pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils semblaient se rendre méprisables, couvrant leurs faiblesses par sa charité, et voyant au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffrait dans ses ministères, l'honneur de leur vocation, et la dignité de leur sacerdoce. Quelle était sa régularité dans les observances de l'Eglise, qu'elle regardait, non pas comme des coutumes de bienséance, ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des règles et des pratiques de salut, dont elle ne se dispensa jamais, qu'après avoir examiné ses besoins et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires.

De ce même principe de religion et de sagesse naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette princesse bienfaisante, libérale et charitable ? A qui refusa-t-elle jamais ses assistances ? A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle ? A qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire ? Je réveille ici, sans y penser, maison désolée de cette princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits, ou de l'espérance qui vous restait de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle allait à la source des grâces avec une humble confiance. Elle employait auprès du roi ses sollicitations et ses prières, prudente sans timidité, pressante sans indiscretion, montrant plus d'impatience dans ses désirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du prince, plus que de son propre crédit, les grâces qu'il voudrait lui faire. Elle en revenait toujours satisfaite, soit qu'elle rapportât des biens présents, ou des promesses pour l'avenir ;

également reconnaissante de ce qu'on lui accordait avec plaisir, ou de ce qu'on lui refusait avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans les sanctuaires ! Combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice ! Combien de dons brillants suspendus devant les autels, sont des monuments éternels de sa foi et de sa piété libérale ! Combien de familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnait ! Que vous dirai-je, messieurs, de sa charité ? Que la compassion semblait être née avec elle (*Job*, XXXI) ; qu'elle a étendu sa main sur le pauvre ; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve avec l'orphelin (*Proverb.*, XXXI) ; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur ; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables misères ; et qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle servait, elle a été riche en miséricorde (*Ephes.*, II).

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain, elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous, sur des bruits incertains, l'ouït jamais parler désavantageusement de personne ? Ne se fit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue en un siècle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus, où l'on se fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la faiblesse des autres, où, par un juste jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugements et de la contradiction des langues ? Echappa-t-il jamais à son esprit vif et présent quelque une de ces railleries, d'autant plus piquantes qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu de paroles, et donnent la mort en riant, selon le langage de l'Ecriture (*Prov.*, X) ?

C'était sa maxime que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres, que les traits qui partent d'en haut font des blessures plus profondes ; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre, et que de tels discours sont empoisonnés, et par la dignité de celui qui parle, et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique, car peut-on être toujours si juste et si fidèle dans ses devoirs ; ou si la force de ses maux, car peut-on posséder toujours son âme dans la patience, avaient comme arraché d'une bouche si sage et si circonspecte une parole plutôt sévère que fâcheuse, quel soin ne prenait-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avait faite ? Elle excusait l'action, elle louait l'intention, elle offrait ou rendait ses bons offices, accordant le pardon comme si elle l'eût demandé, et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais si elle mit une garde de prudence sur ses lèvres, pour les fermer à la médiance,

elle mit aussi, selon le conseil du Sage, une haie d'épines autour de ses oreilles, pour arrêter et pour piquer les médisans (*Eccl.*, XXVIII). Reconnaissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge et qui, par honneur ou par conscience, renonçant à débiter les médisances, vous êtes réservé le droit de les croire et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédulités et vos complaisances? Vous animez le médisant, vous réchauffez le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement; vous ne voulez pas être l'assassin, mais vous devenez le complice; et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos frères quand, par vos applaudissements, vous aigüisez les flèches dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger, vous appuyez le bras qui les tue. *Garde-toi d'écouter la méchante langue*, dit le Sage; *ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui parlent mal du prochain, si tu ne veux porter leur péché*, dit-il encore (*Eccl.*, *ibid.*). Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien? C'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses frères. *Qui opprobrium non accepit adversus proximos suos* (*Psal.* XIV).

Ce fut là le caractère de madame la dauphine; bien loin d'avoir de la crédulité, elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité et fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'allait semer la haine d'un ennemi, ou la jalousie d'un concurrent? Combien de fois par un triste silence, ou par un sévère regard étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui aurait causé des divisions éternelles? Combien de fois arrêta-t-elle, par autorité, le coup mortel qu'une langue cruelle allait porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille?

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne? ce qui en est la suite et la récompense, une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au néant sans que je le sache; je reconnais en l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main et il déploie sur nous sa puissance, il entre en possession pour l'éternité et de nos corps et de nos âmes; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices, nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes; et dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle était la disposition de notre princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi

dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, messieurs, que je ménage vos esprits, ou que, par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de madame la dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie, qui font naître les soupirs et qui les étouffent, et qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités et les corruptions du monde, et je ne sais quels pressentiments d'une fin prochaine lui en donnèrent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs et se faire une solitude où elle put se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, messieurs, que les princesses comme elles ne sont pas faites ordinairement pour la solitude; qu'elles se doivent au public; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les souverains et les sujets qui les approchent; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté; pour calmer et suspendre, par d'honnêtes et nécessaires divertissements, les passions secrètes qui les dévorent, et pour entretenir entre eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils révèrent.

Mais qui ne sait que, selon l'Apôtre, *Nous ne sommes pas débiteurs à la chair, pour vivre selon la chair* (*Rom.*, VIII), que le détachement du monde est la première vocation et le premier vœu de l'âme chrétienne, et que la religion de Jésus-Christ est une religion de séparations et de solitudes. Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même, qui, dans le commerce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affaiblisse! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connaître et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui se glissent jusques au cœur: et les saints Pères nous enseignent qu'il y a dans le siècle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force à y renoncer qu'à s'y maintenir, avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre princesse était pénétrée, qu'en êtes-vous connues à ces âmes, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs, regardent quelquefois le ciel, sans perdre la terre de vue, et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empres-

sements ni les affections du siècle ? Comme si l'on pouvait mêler aux grâces de Jésus-Christ, les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion, parmi les troubles et la confusion de Babylone.

Madame la dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une reine, que la France admirera et pleurera éternellement, lui paraissait au dessus de la portée de sa vertu. *Que suis-je, disait-elle, auprès d'une sainte, en qui la grâce avait purifié tous les sentiments de la nature, également pieuse dans ses austérités et dans ses condescendances, qui savait trouver Dieu là-même où souvent les autres le perdent ?* Ainsi retenue par une triste et secrète langueur, tantôt elle cultivait son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissait sa piété du suc et de la substance des saintes Ecritures. Tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or à la soie, elle employait l'adresse; et pour parler avec le Sage (*Prov., XXXI*), le conseil et la prudence de ses mains royales à la décoration des autels, et à la gloire du Tabernacle. Tantôt, après ses prières accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi, et la méditation de ses mystères, elle lui demandait sa grâce, et lui offrait un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude, où vous-même l'aviez conduite: vous vouliez qu'elle mourût peu à peu et comme par degrés au monde, quelle perdit insensiblement le goût des plaisirs et des vanités; et qu'ayant à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

Quelle vie, messieurs ? une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée; une langueur qui semble d'abord plus incommode que dangereuse: des maux d'autant plus à plaindre, que n'étant pas assez connus, ils n'étaient peut-être pas assez plaints; des remèdes aussi cruels que les maux mêmes; des douleurs vives et longues tout ensemble: les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps, les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir: l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirais-je pas, sans crainte, ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans faiblesse ? Elle fit de tous ces maux, comme l'épouse des cantiques (*Cant., II*), un faisceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son sein, comme une marque précieuse de son amour, et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le ciel lui préparait, pour en composer avec soumission, les exercices de sa piété et le cours de sa pénitence. Elle vit

toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés, un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappait, pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois : *Le jour du Seigneur approche (Isa., XIII)*. Près de paraître devant le tribunal de sa justice, elle se présentait souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Pêché, affections au péché, ombres et apparences de péché, elle vous poursuivait dans les plus secrets replis de son âme ! Rien n'échappait aux soins ni aux lumières de sa pénitence: elle craignait tout; elle pesait tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une faiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand désir de la pureté, et une humilité profonde. Trois jours lui suffisaient à peine pour régler ses confessions ordinaires; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son âme toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux tout le temps qu'elle pouvait donner au repentir de ses péchés.

Vous, qui dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre âme, qui ne pouvez haïr vos péchés, que vous ne vous donniez pas le temps de connaître; qui, sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable, qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation, que pour arracher à l'Eglise une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semblez, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiser les remords de vos consciences: condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette princesse.

Lavée ainsi dans le sang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir des maux pressants, et pour attendre une mort tardive. Quand elle vint en peu de temps, cette mort toujours amère et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur, on a, pour ainsi dire, son âme encore tout entière; on oppose à ses maux une constance ramassée. La patience se soutient par le désir de vivre, ou par l'espérance même de mourir. Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur, qu'un cœur est rempli d'amertume et devient à charge à lui-même, qu'affaibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir, qu'il est à craindre que l'inquiétude

et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi ! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix, quand il la faut porter si loin.

Madame la dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu ni de l'ordre de sa providence : elle a vu, sans murmurer, le débris de son corps mortel ; et joignant à la fermeté qu'elle tenait de la nature, celle que la piété lui avait acquise, elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jusqu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prières ? Sa grâce, rien plus. On faisait mille vœux pour sa guérison, on la priait d'y joindre son intention : *Quelle intention puis-je avoir*, disait-elle, *sinon que la volonté du Seigneur s'accomplisse ?* Quel temps pensez-vous qu'elle voulait donner à ses peines ? autant qu'il en fallait pour expier ses péchés. Combien de fois s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucît l'autre ? Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'Evangile : *Si vous voulez me guérir, Seigneur, vous le pouvez* (Matth., VIII) ? Mais aussi combien de fois l'adorant comme sa fin et son principe, disait-elle ces paroles d'un roi soumis et pénitent : *Ma vie est dans sa volonté, Vita in voluntate ejus* (Psal. XXIX). C'est ainsi qu'elle s'élevait au-dessus d'elle-même et de la mort qu'elle craignait.

La mort qu'elle craignait ! Ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage, et ne me contredis-je point ? Non, messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardait comme une pécheresse frappée de la main de Dieu ; elle savait que les anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence ; elle avouait qu'il y a dans la grandeur, quoique innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse, contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-Christ. Aussi eut-elle recours aux remèdes de l'âme, dans le temps qu'elle méprisait ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zèle et sa componction.

Avec quels sentiments de reconnaissance et d'amour reçut-elle le saint viatique ? Que n'êtes-vous à ma place, dans cette chaire, éloquent et pieux prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie (1) ! Vous l'avez vue, et vous diriez en des termes plus énergiques, que, la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ ; qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent ; qu'elle sortit comme hors d'elle-même, pour aller au-devant de lui ; qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme sous le poids de la Divinité présente, par respect moins que par faiblesse, elle reçut ce dernier gage de son

amour comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restait de moments précieux, pour délier les nœuds qui l'attachaient encore au monde ? avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance, Dieu seul, devant qui elle allait comparaître, lui paraissait grand, mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté et du mérite de sa personne. Avec quelle douceur elle leva vers monseigneur ses yeux mourants et ses mains tremblantes : ses yeux, qu'elle avait toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse ; ses mains, qu'elle avait si souvent levées au ciel, lorsqu'il s'exposait à tous les périls de la guerre, et qu'elle s'occupait, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires. S'il restait encore en son cœur quelque endroit sensible, c'était à l'amour, à la gloire, et plus encore au salut de ce prince.

Tout s'attendrissait, tout fondait en larmes : la sainte onction qu'on lui donnait, les tristes prières qu'on faisait pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassait ; le pardon qu'elle demandait tantôt à Dieu, tantôt aux hommes, la compassion qu'on avait pour elle, et celle qu'elle avait pour ceux qui l'avaient servie, causaient une douleur qui portait la consolation, mais aussi le trouble dans l'âme ; elle seule, messieurs, elle seule demeurait tranquille.

Maîtresse de son esprit, et tout occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes princes, ses enfants, celui-là même qu'elle croyait être l'enfant de sa douleur ; et recueillant sa force avec sa sagesse : *Voyez, dit-elle, mes enfants, l'état où Dieu m'a mise, et que cela vous porte à le servir et à le craindre ; rendez au roi et à monseigneur l'obéissance que vous leur devez ; souvenez-vous du sang dont vous êtes sortis, et ne faites rien qui en soit indigne.* Prince, qui faites aujourd'hui les espérances et les délices de la France (1), que pourrais-je vous dire de plus touchant ? Puissent ces efficaces et saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit ! et dans le temps que, sous les ordres du roi dont le ciel a toujours béni les armes, un père victorieux va, par mille actions éclatantes, vous tracer le chemin de la gloire, puisse le pieux souvenir d'une mère infirme et mourante maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu et de l'humilité chrétienne !

Vos souhaits seront accomplis, pieuse princesse : Fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité que vous avez connue et que vous avez méprisée. Pour nous, mes frères, ouvrons-les pour la connaître et pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il ? quelles raisons ? quels exemples ? Nous voyons mourir tous les jours nos in-

(1) M^{gr} l'évêque de Meaux.

(1) M. le duc de Bourgogne.

férieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'Apôtre (II, *Corinth.*, I), une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affaiblissement et la diminution continuelle de notre vie, et nous sommes aveugles et insensibles. A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand roi, et vous dites : *C'est ainsi que nous finissons ; voilà qui nous égale tous.* Job, au milieu de ses infortunes, parlait ainsi : *Celui-ci meurt dans les prospérités et dans les richesses, celui-là dans la misère et dans l'amertume de son âme ; et les uns et les autres dormiront ensemble, dans la même poussière.* Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semble éclater davantage, vous donnez à votre cour, et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

Pour nous, messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies, peut-être sans fruit et sans réflexion sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la contenance ; mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables ; nous nous livrons à nos plaisirs, le siècle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquiètent ; nous ne pensons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables ; mais par la grâce de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage éternel. Et pour finir par où j'ai commencé, disons-nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : *Toutes choses passent comme l'ombre*, pour nous exciter à la pénitence, ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : *Toutes choses ont passé comme l'ombre*, pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le ciel que nous profitons du temps, des grâces et des exemples que Dieu nous offre, et qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité, au siècle des siècles.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR
MESSIRE CHARLES DE SAINTE-MAURE, DUC DE
MONTAUSIER, PAIR DE FRANCE.

Prononcée dans l'église des Carmélites au faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate, et justitia, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice et dans la droiture de cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde (III Rois, ch. III).

Ce fut après un solennel et magnifique sa-

crifice où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël (III Reg., III), que Salomon, déjà rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père. Et c'est dans la solennité des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus-Christ, Sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivants et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très-haut, très-puissant seigneur, messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le dauphin.

David avait mérité ces louanges ; ce roi qui se plaisait dans la vérité, qui marchait dans les sentiers de la justice, qui cherchait le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantait, dans la paix, les cantiques de Sion, qui brisait dans la guerre, la force des Philistins ; ce roi selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zéléateur de sa sainte loi, ami des âmes simples et fidèles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grâce, et par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus, et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs, qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume, qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice ; et qui ayant eu part à toutes les prospérités du siècle, n'en a point eu à ses corruptions ; un homme d'une vertu antique et nouvelle qui a su joindre la politesse du temps, à la bonne foi de nos pères ; en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite ; qui a sanctifié l'honneur et la probité, par les règles et les principes du christianisme ; qui s'est élevé par une austère sagesse, au-dessus des craintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement et la censure ; vaillant dans la guerre, savant dans la paix, respecté parce qu'il était juste, aimé parce qu'il était bienfaisant ; et quelquefois craint, parce qu'il était sincère et irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux, pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, et qu'après avoir vu sa modération dans les temps heureux de sa vie, je fusse aussi dans ses jours de douleur et d'infirmité, le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire ; faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés, et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints desirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édifi-

ration de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, messieurs, que l'amitié ou la reconnaissance me prévienne. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'Apôtre (II *Corinth.*, II), et je puis dire comme lui : Vous savez, mes frères, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits : *Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis, sicut scitis* (I *Thess.*, II). Oserais-je dans celui-ci où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge ? Ce tombeau s'ouvrirait, ces ossements se rejoindraient et se ranimeraient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis pour personne ? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi, qui n'en veux jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que j'ai haïe. Ne dissimule pas mes défauts et ne m'attribue pas mes vertus, loue seulement la miséricorde de Dieu qui a voulu m'humilier par les uns et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zèle de la justice, l'esprit de droiture qui sont le caractère de ce grand homme, que vous regrettez et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les règles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désordonné dans la tristesse, que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connaître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connaître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devrait être ; et, pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres ; le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçait de répandre sur ses prophètes (III *Reg.*, XXII), soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter ; la sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisements s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus, et la parole, qui est l'image de la raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'âme de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité qui

font qu'on produit, sans rougir, ses sentiments et ses pensées. La feinte ne pouvait rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvait mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissait depuis sept cents ans de grands exemples : il y trouvait une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utile par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyait dans l'histoire ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premières dignités du royaume, tantôt, dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des peuples ; tantôt allant avec des troupes nombreuses levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avaient usurpées, plus touchés de l'honneur que de l'intérêt, aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontait avec plaisir les services que son aïeul avait rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, et plus encore les conseils sages et libres qu'il lui donnait, ajoutant à son récit : *Que ses pères avaient toujours été fidèles serviteurs des rois, leurs maîtres, mais qu'ils n'avaient pas été leurs flatteurs ; que cette honnête liberté, dont il faisait profession, était un droit acquis et une possession de famille, et que la vérité était venue à lui, de père en fils, comme une portion de son héritage.*

La mort lui enleva dès les premières années de son enfance un père, dont la perte aurait été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mère de l'ancienne maison de Chateaubriand, qui, renonçant d'abord à toutes sortes de vanités et de plaisirs, pour vaquer dans une triste et laborieuse viduité aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie une grande beauté et une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs et tout le repos de sa vie à la fortune et à l'éducation de ses enfants. Charles était encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté ; un feu que la raison n'avait pas encore modéré le révoltait contre la discipline et la contrainte. Elle réprima, par une sage sévérité, les premières vivacités de son esprit et les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente, et comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances faibles qui amollissent la raison et le courage des enfants, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affaiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'âme.

Mais hélas ! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion (1). Egaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu, nourri depuis par les maîtres mêmes de l'erreur, et dans le sein,

(1) A Sedan, sous le ministre Dumoulin.

pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté, pour la vénérable antiquité de l'Eglise. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattait ses prétentions, se mêlant, tout enfant qu'il était, dans les conversations et les disputes, il suppléait par son ardeur, à ce qui manquait à sa connaissance, et dans un âge où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendait déjà la sienne.

O Dieu de vérité, vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge ; laissez couler sur lui, du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrants de votre grâce lumineuse, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possèdent : ou si vous laissez croître ses ténèbres pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande, que son zèle ardent et ses intentions sincères les justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la vérité, dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connaissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la poésie et pour l'éloquence, dont il apprit non-seulement toutes les beautés, mais encore toutes les règles, l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité qu'il regardait comme la source de la raison et de la politesse de nos siècles ? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité et, si je l'ose dire, une intempérance de lecture ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir dans les sièges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le prince et la patrie en pouvaient attendre ? Animé par les exploits éclatants d'un frère, dont la réputation ne pouvait égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnèrent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révéler la grandeur et la majesté d'un roi plein de religion et de justice (*Louis XIII*), et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre (*le cardinal de Richelieu*), qui connaissait la vertu et qui distribuait la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'était pas une vertu de la cour, que la vérité n'y faisait que des ennemis, qu'il fallait, pour y réussir, savoir selon les temps, ou déguiser ses passions, ou flatter celles des autres ; qu'il y avait un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvait souffrir ces complaisances mutuelles qui, étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il allait porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenait chargé du poids de ses pensées, qu'un silence contraint avait

retenues. Ce commerce continu de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre ; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts ou à produire de fausses vertus ; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition ou pour relever son crédit ; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connaître à ses amis qu'il allait à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles ; qu'il lui coûtait moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentiments, et qu'il n'achèterait jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'Evangile, oui, oui, non, non (*Matth.*, V), effectif dans ses résolutions, fidèle dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite ; aussi n'eut-il besoin, pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirèrent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines de son temps (*le duc de Weimar* et *le maréchal de Guébriant*), qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étaient servis utilement de son secours et de ses conseils, dans la suite de leurs victoires.

L'Alsace, qui avait été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matière de gloire pour lui ! l'ennemi redoutable et voisin, un peuple qui n'était qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvait attendre, une province qu'on lui donnait plutôt à conquérir qu'à gouverner ; tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance, et, par des combats presque journaliers, ayant affermi son gouvernement, il le rendit, par sa modération, un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la cour, et ne se prévalut ni des louanges ni des espérances qu'on lui donna : il joignait la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchait dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes ; il n'a voulu contribuer à sa réputation autre chose que son mérite. De toutes les vérités il n'a caché que celles qui lui étaient avantageuses, et rien n'a jamais pu affaiblir sa sincérité que sa modestie. Nous savons pourtant, messieurs, que jamais âme ne fut plus fière ni plus intrépide : on le vit à la bataille de Cerné charger trois fois les ennemis, couvert de sang et de poussière, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siège de Brisac, renversant sur les bords du Rhin, deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats, et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux ? Déjà se for-

maient dans le ciel ces nœuds sacrés, qui devaient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie (1). Déjà s'allumaient dans son âme ces feux ardents et purs que la sagesse, la beauté, l'esprit et un mérite universel ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime entretenaient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclinations qui fait les liaisons parfaites; même candeur dans leur procédé, même élévation de génie et de courage; même penchant à la vertu au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toutes sortes de belles-lettres, même plaisir à faire du bien; mais, parmi tant de ressemblances, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns qui lui couvrez la vérité de nos mystères; et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si longtemps offrez à Dieu pour son salut, et vos vœux, et vos sacrifices, prenez le glaive de sa parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur que la naissance et l'éducation avaient fait croître dans son âme. Mais par combien de liens était-il retenu? La chair et le sang qui l'attachaient auprès d'une mère qu'il aimait autant par reconnaissance et par raison que par tendresse de nature; certaines vues d'honneur qui lui faisaient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance; le pouvoir que prenait sur lui une première impression de vérité ou de justice; les réponses que les oracles du parti lui avaient rendues, et les soins qu'il avait pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étaient autant d'engagements qui le liaient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi, il lui était échappé quelque doute : la lecture des histoires de l'Eglise lui avait fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps; des contestations et des disputes qu'il avait eues, il était sorti je ne sais quelles clartés passagères qui avaient laissé quelque trace de lumière dans son esprit. Il n'était pas de ces hommes tièdes à qui Dieu et le salut sont indifférents, qui demeurent sans mouvement où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'Ecriture (*Eccl.*, XI), qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumière. Il savait rendre raison de sa foi, comme l'Apôtre le commande, et la connaissance que Dieu lui donna fut peut-être la récompense de son zèle.

Des lumières imperceptibles et successives dissipèrent une partie de ces nuages dont il était environné. Il demanda, et il reçut; il frappa, et on lui ouvrit; il reconnut dans l'Eglise de Jésus-Christ une puissance de décision qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, et tolérer même avec soumission ce qu'elle tolère; et, se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres, docile,

humble, pénitent, surmontant le monde par sa foi et la nature par la grâce, il alla, sous la conduite d'un grand prélat (M. Faure, évêque d'Amiens), aux pieds des autels assujettir sa raison à l'autorité de l'Eglise, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissements de sa foi? Avec quelle reconnaissance et quelle joie chantait-il au Seigneur le cantique de sa délivrance? Avec quel zèle exhortait-il quelques-uns de ses domestiques à rentrer, comme lui, dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre? Avec quelle douceur et quelle charité consolait-il, en ces derniers temps, quelques-uns de ses amis, dont il voyait la conscience irrésolue et inquiète; il les touchait par ses conseils et par sa propre expérience; il leur racontait ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire; et pour guérir leur opiniâtreté, il déplorait en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, messieurs, les commandements et les emplois de confiance qu'on lui destina, les solennités de son mariage, où toute la France s'intéressa; les gouvernements et les charges dont il fut pourvu, dans des conjonctures où il était difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente, se dérochant aux premières tendresses d'un chaste mariage, pour aller chercher la gloire, sous les ordres d'un prince toujours prêt à combattre, toujours assuré de vaincre (1). Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux prélats de la nouvelle; et faisant admirer à cette nation, une judicieuse sincérité, qui valait mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de monseigneur le dauphin; et cette même sagesse, qui selon l'Ecriture (*Proverb.*, VIII), fait régner les rois, lui apprit l'art de former une âme royale. Que lui manquait-il pour un si glorieux, mais si difficile ministère? Du savoir? il avait acquis par ses lectures continuelles des habitudes dans tous les pays et dans tous les siècles; il était devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les princes; il avait assisté à leurs conseils et à leurs combats; il connaissait toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? rien n'était plus connu que son équité, son désintéressement et la religion de sa parole. Il pouvait instruire sans se rétracter et sans se condamner soi-même; ses exemples n'affaiblissaient pas ses préceptes; et il n'avait point à justifier au prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses règles. La piété? il avait connu Dieu, et l'avait toujours glorifié; il avait regardé le libertinage comme un

(1) Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

(1) M. le prince de Condé.

monstre, et dans la cour et dans les armées. Il avait appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne; censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

Le roi, qui dans ses choix, en faisant justice au mérite, a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de ses plus importants et plus indispensables devoirs? Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fidèles? ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son Fils; il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples; il voulut que le siècle présent jouît de la félicité de son règne, et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur les espérances du siècle à venir.

Aussi, quelle reconnaissance fut la sienne! il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts et sa liberté, il ne pensa plus qu'à ce jeune prince, il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du roi; de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du père, et par ce juste tempérament, il avançait en lui les fruits de la raison et corrigeait les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connaître et à souffrir la vérité. Il savait que les grands naissent avec certaines délicatesses, qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fidèles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le prince qu'il gouvernait avait de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignait tout ce qui pouvait le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie qui, comme un serpent tortueux, allait se glisser dans son âme? combien de fois éteignit-il l'encens, dont la douce et maligne odeur aurait empoisonné une imagination encore tendre? combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur? combien de fois leva-t-il d'une main sévère les premiers voiles qu'une cour artificieuse allait mettre devant ses yeux, pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir?

Permettez que je me le représente ici comme ce cavalier que vit saint Jean dans l'Apocalypse; il s'appelait fidèle et véritable: *Fidelis et verax* (Apoc., XIX); montrant à cet auguste enfant les sources du vrai et du faux, et lui formant dans le monde, que saint Augustin appelle la région des faussetés et des mensonges, une âme innocente et sincère. Il portait plusieurs couronnes, lui expliquant pour son instruction, la différence des bons et des mauvais règnes. Il tenait en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, et les discours, et les

exemples, qui pourraient les entretenir. Voilà quel était son amour pour la vérité; voyons quel était son zèle pour la justice.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zèle pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines règles d'ordre et de proportion, que l'esprit cherche dans les actions, aussi bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en monsieur de Montausier.

Il y avait dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portait à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun, ou le service, ou l'honneur, ou la protection, qu'il pouvait espérer de lui. On le vit dans sa jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline; supportant lui-même avec constance, toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposaient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'était assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avait besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avait pas de ces froides indifférences ni de ces faibles ménagements qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvait étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étaient pas libres; celui-là ne pouvait s'assurer de son repos, qui troublait le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissants, quand il a pu secourir les faibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnait encore dans les armées, où l'on croyait que le soldat devait s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples; et où par des condescendances nécessaires, on pardonnait un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers, ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui était permis

fût expédient, et disant quelquefois : *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité*. Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans les torts qu'il avait faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfants ce qu'il avait autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fut son occupation dans ses gouvernements? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité dont il savait toutes les lois, il retenait la noblesse dans l'ordre, il étouffait les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun ce que l'avarice ou la colère en avait ôté, mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupait ainsi par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portait partout la modération et la paix qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance dans les calamités publiques? Il jouissait à la cour de la douceur du repos et de la gloire où le ciel venait d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les villes principales de Normandie, soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés avec de fragiles richesses des semences de maladie et de mort, soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province. Il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres; la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentaient ses dangers : *Qu'il devait l'ordre et la protection à ce peuple; qu'étant établi pour le gouverner, il l'était aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui était pas plus précieuse que son devoir*. Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et par une exacte police qui coupait les communications mortelles pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avait perdu toute espérance de santé et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêté-je, messieurs? n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentiments d'admiration, de vénération, et si j'ose dire, de tendresse qu'il a eue pour le roi! Par combien de liens tenait-il à lui? Tantôt il recueillait tous ses bienfaits dans son esprit pour multiplier

sa reconnaissance. Tantôt il pensait à ses expéditions militaires pour faire le récit de ses travaux et pour compter le nombre de ses victoires. Tantôt il le voyait au milieu de sa magnificence et de sa splendeur pour s'éblouir de sa majesté et se réjouir de sa gloire, et quelquefois il se dépouillait de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'Etat, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres! Quelle était son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde!

Dans le cours de ces fatales années où la discorde alluma dans le sein de la France le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables; ne craignez pas, messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grâce ni d'apologie, et en qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre ni de faute à justifier; sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la province de Saintonge où se formaient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince qui l'honorait de sa bienveillance, les mécontentements qu'il avait reçus du ministre ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates, et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup pour le service de son maître à la force de l'amitié et au plaisir de la vengeance. Il gagna la noblesse déjà presque demi-séduite, il fit des sièges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie pour assurer au roi cette province que sa situation et les conjonctures du temps avaient rendue très-importante.

Quelle justice lui rendit-on? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble, où les grâces tombaient sur ceux qui savaient à propos se faire soupçonner ou se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvait perdre, et l'on ne songea plus à sa fortune, parce qu'on n'avait rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservait au roi l'honneur de récompenser cette âme fidèle.

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentiments pour ses amis? Ici se réveille ma reconnaissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissais, me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement; d'ailleurs, son amitié ne se donnait point au hasard, c'était le prix de son estime. Elle ne s'affaiblissait jamais, ni par le temps, ni par l'absence, et rien ne dérangeait dans son cœur ce que le mérite y avait une fois placé. On ne craignait point avec lui les inégalités ni les défiances; il ne savait se démentir, et

sa bonne foi semblait lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimait, il ne s'aveuglait pas sur leurs défauts : également sincère et charitable, il avait le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgrâces, il osa les louer et les servir en des temps où les autres n'osaient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissait, dans l'agréable commerce qu'il avait avec eux, toute la liberté qu'il prenait lui-même de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisait que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressait-il à leurs satisfactions ou à leurs peines ! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs ? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières aux pieds du trône ? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnaisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le Seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumières. Il pesait les esprits et donnait à chacun leur rang qu'il méritait. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageait et tâchait de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du roi, et leur donna toujours ce qui était en ses mains, et ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien était-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques ? Chez lui, les races se perpétuaient, les pères laissaient comme un héritage à leurs enfants la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchait à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentait jamais mieux son bonheur que lorsqu'il pouvait faire le leur. Le nombre pouvait être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savait bien qu'il n'avait pas besoin de tout ce monde, mais il croyait que tout ce monde avait besoin de lui, et il le gardait moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissait son amour pour les pauvres. Aux termes de l'Écriture, l'aumône est une justice (*Psal. CX*). Ce que nous appelons un don, le Sage le nomme une dette (*Eccl. IV*), et la mesure de la miséricorde que nous attendons est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandait abondamment sur toutes sortes de misérables les secours de sa charité. Il n'attendait pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses : il savait qu'une charité tardive, selon les Pères de l'Église, avait plus d'avarice que de piété ; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et

faire un sacrifice de religion et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité ! vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvait donner de mauvais conseils ; là les études d'un pupille que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son sacerdoce ; ici une noblesse indigente poussée par ses charitables secours au service du prince et de la patrie ; là un mérite naissant, qu'aurait accablé le poids de sa mauvaïse fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monuments éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits dans les villes de ses gouvernements, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez. Voilà sa justice, messieurs : il ne me reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

TROISIÈME PARTIE.

La droiture est une pureté de motif et d'intention qui donne la forme et la perfection à la vertu, et qui attache l'âme au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple et droite que l'Esprit de Dieu promet dans ses Écritures (*Psal. CXI*), tantôt les bénédictions qu'il verse sur ceux qui le craignent, tantôt les lumières qu'il tire, quand il veut, du sein des ténèbres (*Ibid.*), tantôt le plaisir des approbations et des louanges (*Psal. LXIII*), tantôt la joie d'une tranquille conscience (*Psal. XCVI*).

C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions et des intérêts que celui que nous regrettons ? la connaissance de ses devoirs lui servait de raison pour les accomplir, et ses intentions étaient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses règles ? L'ambition, selon lui, n'avait rien de noble, elle conduisait la vertu par des moyens et à des fins qui sont souvent indignes d'elle ; il disait quelquefois *que les ambitieux qu'on loue tant étaient des glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui veulent être payés*. Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux ; et ce qui le conduisit aux charges et aux dignités, il le fit pour les mériter, et non pas pour les obtenir.

L'intérêt et l'amour du bien ne purent jamais le tenter, et dans tout le cours de sa vie, il n'eut ni le soin ni le désir d'en acquiescer. La succession d'une tante, dame d'honneur d'une grande reine (madame de Brascac) semblait devoir grossir le patrimoine de ses pères ; mais, rebuté des affaires et des procès, dont son esprit était incapable, il relâcha ce qu'on voulut, et crut que c'était un gain que de savoir perdre. Contraint de racheter sa liberté après une longue prison,

durant les guerres d'Allemagne, il employa et son argent et son crédit pour ramener les officiers qu'abandonnait à leur triste captivité l'indigence ou l'avarice de leurs familles.

Deux principes le firent agir, la probité, la religion ; l'une lui donnait le désir d'être utile, l'autre le portait à travailler à son salut. Quels sincères enseignements a-t-il donnés à monseigneur pour le bien public et pour sa gloire ? Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune prince qui est né pour la royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être et lui faire connaître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, et de lui essayer, pour ainsi dire, la couronne, afin qu'il sache la porter, quand la providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un roi et celles d'un particulier, lui montrer la gloire du commandement et le mérite de l'obéissance, et lui apprendre à dire, comme ce Centenier de l'Evangile : *Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : Vade et vadit* (Matth., VIII, 9) : Je vois des peuples sous ma puissance, mais j'ai une puissance au-dessus de moi ; je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne ; j'ai des sujets, mais j'ai un Maître.

C'étaient les enseignements que lui donnait M. le duc de Montausier. Il lui inspirait la modération en lui élevant le courage ; il lui formait ce cœur docile que Salomon demandait à Dieu pour la conduite de son peuple ; il lui marquait les justes mesures de sa grandeur, en l'instruisant de ce qu'un roi doit à ses sujets et de ce qu'un fils doit à son père.

Combien de fois lui a-t-il dit que la fin principale et la première loi du gouvernement était le bonheur des peuples ! que la vérité et la fidélité sont les vertus essentielles des princes, qui sont les images du vrai Dieu et les arbitres de la foi publique ; et que les plus grands royaumes et les plus longs règnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur et un moment de durée, les souverains devaient apprendre à être doux et modérés dans leur puissance, et soupirer après une gloire toute immortelle et toute divine ! Que ne m'est-il permis d'exposer ici ces sages et saintes maximes que la fidélité lui fit écrire, que la modestie lui a fait cacher, et qui paraissent, selon ses desirs, avec plus d'éclat dans la vie du prince qui les pratique, soit qu'il aille lancer la foudre que le roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jouir ici de la gloire qu'il s'est acquise ! Rappelez en votre mémoire avec quelle tendre et sensible joie il recueillit ce qu'il avait semé dans l'âme de ce jeune vainqueur, louant sa bonté, sa douceur, sa libéralité, sa religion et sa justice, et le félicitant de ses vertus, tandis que les autres le félicitaient de ses victoires.

N'était-ce pas ce même esprit de probité

qui le poussait à donner tant de bons avis et de salutaires conseils ? Il eût voulu corriger tous les abus et réformer tous les défauts qu'il connaissait sur les idées de perfection que sa sagesse lui avait faites ; son âge, son crédit, ses dignités et je ne sais quoi d'austère et de vénérable dans ses mœurs et dans sa personne, lui avaient acquis une espèce d'autorité universelle contre laquelle le monde n'osait réclamer.

Ceux-mêmes qui pouvaient ne pas aimer son zèle étaient obligés de le louer, et trouvaient de la vertu dans ses défauts mêmes. On pouvait jeter dans son âme quelques fausses impressions ; mais il suivait toujours du moins l'ombre de la vérité et de la justice ; et, quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvait le prévenir, mais on ne pouvait le corrompre. S'il disputait avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connaissait ou que du moins il croyait connaître : attaché à ses sentiments par persuasion, et non par caprice ; souvent contraire aux avis des autres, parce que souvent ils étaient injustes ou déraisonnables, conservant toujours, dans les chaleurs et dans les vivacités de son esprit, la bonté et la tendresse même de son cœur.

Si sa droiture fut le motif de tant de vertus, sa religion fut le motif et la cause de sa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de spiritualités imaginaires qui se nourrit de réflexions et qui laisse les saintes pratiques. Sa foi était comme son cœur, simple et solide. Ne pensez pas à cette vaine et fastueuse religion qui se répand toute au dehors, et qui n'a que le corps et la superficie des bonnes œuvres : tout était intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation et de complaisance qui porte dans le sanctuaire des vœux intéressés et profanes ; qui, sous un feint amour de Dieu, couvrant les desirs et les espérances du siècle, fait servir les mystères et les sacrements de Jésus-Christ à l'ambition et à la fortune des pécheurs par une affectation sacrilège. Qui de vous oserait le soupçonner de respect humain ou d'hypocrisie ?

Il cherchait Dieu, selon le conseil de l'Apôtre (II Cor., I, 12), dans la simplicité et la sincérité de son cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la sienne ! On eût dit qu'il voyait à découvert les vérités du christianisme, tant il en était persuadé : il les croyait et les aimait. L'insensé ferma devant lui ses lèvres impies, et, retenant, sous un silence forcé, ses vaines et sacrilèges pensées, se contenta de dire en son cœur : Il n'y a point de Dieu. Il assistait tous les jours au saint sacrifice ; et son attention et sa modestie imprimaient le respect aux âmes les moins touchées de la révérence du lieu et de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns qui interrompent les oraisons des fidèles et troublent, dans la maison de Dieu, le vénérable silence des saints mystères, se lever avec indignation, et, faisant l'office des anciens diacres de l'Eglise, ordonner qu'on fléchît les genoux et qu'on se

tôt devant la majesté présente, qui, pour être cachée, n'en était pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle et plus véritable que celle qu'il rendait à Dieu ! Il le reconnaissait comme sa fin et son origine ; et, quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnait un empire absolu sur ses volontés, il se reprochait de n'avoir pas pour lui toute la tendresse et toute la sensibilité qu'il ressentait pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimait-il ses nécessités spirituelles et celles de sa famille dans ces prières pures et tendres qu'il avait composées lui-même pour implorer ses miséricordes ou pour lui offrir ses vœux et ses reconnaissances !

D'où puisait-il toutes ces lumières ? de la loi, qui en est la source éternelle. Il avait lu cent treize fois le nouveau Testament de Jésus-Christ avec application et avec respect. Ministres de sa parole, destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent ! Les premiers chrétiens faisaient autrefois enterrer avec eux les livres des Evangiles, portant, jusque dans le tombeau, le trésor de leur foi et le gage de leur résurrection éternelle ; et celui que nous louons aujourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité et de la miséricorde de Jésus-Christ.

C'est ici, messieurs, l'endroit sensible de mon discours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avait réservée, et j'ai pour moi toutes les consolations de la foi et de l'espérance des Ecritures. Dans la gloire d'une réputation qu'une vertu consommée lui avait acquise et que l'envie n'osait plus lui disputer, dans une vigueur d'esprit et de corps que l'âge et les maladies semblaient avoir jusque-là respectées, il tombe tout à coup dans ces ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours et sans intervalle : la respiration, qui nous fait vivre, le fait mourir à tous moments ; les nuits, plus tristes que les jours, lui ôtent la douceur de la compagnie et ne lui donnent pas celle du repos : il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de situation ni de remède qui le soulage. Quels furent ses sentiments de piété dans ce temps de langueur et de patience !

Quel mépris du monde et de ses vanités ! il comptait ses prospérités temporelles, dont il avait toujours senti et le néant et le danger, et s'écriait en soupirant : *Serait-il possible, mon Dieu, que ce fût là ma récompense !* Quelle horreur, mais quel repentir du péché ! il repassait les années de sa vie dans l'amertume de son âme ; et, se réveillant dans ses réflexions de pénitence : *Quatre-vingts ans, disait-il, quatre-vingts ans, Seigneur, passés à vous offenser !* Quelquefois, se défiant de son propre cœur et craignant qu'il ne fût pas assez profondément touché, il disait : *Vous m'avez appris, dans vos Ecritures, que le cœur de l'homme est impénétrable ; le mien n'aurait-il de pli et de repli que pour vous ! Vous tromperais-je, me tromperais-je, ô mon Dieu !*

Une sainte frayeur des jugements divins le saisissait : on voyait sa foi dans ses yeux et dans ses paroles. La confiance chrétienne venant au secours : *J'approche, ajoutait-il, du trône de votre grâce ; je vous amène un pécheur qui ne mérite point de pardon ; mais vous m'ordonnez de le demander : la miséricorde en vous est au-dessus du jugement : le sang de votre Fils n'est-il pas répandu pour moi, et n'est-ce pas sa fonction d'effacer les péchés du monde ?*

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étais-je attendu, étais-je destiné à être le témoin et comme le ministre de son sacrifice ? Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit point pâlir, ces yeux qui cherchèrent la croix de Jésus-Christ et ces lèvres qui la baisèrent ; je vis un cœur brisé de douleur, dans le tribunal de la pénitence, pénétré de reconnaissance et d'amour à la vue du saint viatique, touché des saintes onctions et des prières de l'Eglise ; je vis un Isaac, levant avec peine ses mains paternelles pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfants qui firent sa joie, et qui feront un jour sa gloire ; je vis enfin comment meurt un chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci ? je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvaient dispenser d'une loi commune, l'illustre et la vertueuse Julie vivrait encore avec son époux : ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles ! La mort a rejoint ce qu'elle avait séparé : l'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre ; et, tandis que leurs âmes, teintes du sang de Jésus-Christ, reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossements, humiliés dans la poussière du sépulcre, selon le langage de l'Ecriture (*Psal. L.*), se réjouissent dans l'espérance de leur entière réunion et de leur résurrection éternelle.

Offrez pourtant pour eux, prêtres du Dieu vivant, vos vœux et vos sacrifices ; et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré ; arrosez-le des larmes de votre pénitence, attirez sur lui quelques regards de l'Agneau sans tache, que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés, par cette divine oblation, des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le ciel avec vous les miséricordes éternelles.

TABLE DES MATIÈRES

RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR DAMASCÈNE	41	— VI. Panégyrique de saint Antoine. Prêché à Paris, dans l'église des Pères de Saint-Antoine, l'an 1684.	671
DISCOURS ECCLESIASTIQUES ET MONASTIQUES.	<i>Ibid.</i>	— VII. Panégyrique de saint Augustin. Prêché dans l'église des Grands-Augustins, à Paris, l'an 1679.	685
A notre très-saint père le pape Clément XI.	<i>Ibid.</i>	— VIII. Panégyrique de Saint-Sulpice. Prêché à Paris, dans la paroisse de Saint-Sulpice, l'an 1681.	701
Avertissement de l'édition de 1708.	13	— IX. Panégyrique de saint Benoît. Prêché dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'an 1680.	715
Discours premier. — Sur la vêtue d'une religieuse.	14	— X. Panégyrique de saint Louis. Prêché dans l'église de saint Louis, en l'île Notre-Dame, à Paris, le 25 août 1681.	728
— II. Sur la profession d'une religieuse.	36	— XI. Panégyrique de saint Bernard. Prononcé dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, le 20 août 1685.	745
— III. Sur la vêtue d'une religieuse.	52	— XII. Panégyrique de saint François de Paule. Prononcé dans l'église des Minimes de la place Royale, le 14 avril 1681.	757
— IV. Sur la profession d'une religieuse.	65	— XIII. Panégyrique de saint Thomas, apôtre. Prêché dans l'église de Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris, l'an 1675.	775
— V. Sur la vêtue d'une religieuse.	79	— XIV. Panégyrique de Saint Ignace de Loyola. Prêché dans l'église de Saint-Louis des pères jésuites, en présence de la reine, le 21 juillet 1679.	785
— VI. Sur la profession d'une religieuse.	91	— XV. Panégyrique de sainte Thérèse. Prêché dans l'église des Carmélites du grand couvent à Paris, l'an 1679.	800
— VII. Sur la profession d'une religieuse de l'Hôtel-Dieu de Paris.	105	— XVI. Panégyrique de saint Charles. Prêché à Paris, dans l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, l'an 1684.	815
— VIII. Sur la rénovation des vœux.	119	— XVII. Panégyrique de saint François-Xavier. Prêché dans l'église des Pères jésuites de la maison professe à Paris, l'an 1685.	834
— IX. Sur le même sujet.	158	— XVIII. Panégyrique de saint Philippe de Néri. Prêché dans l'église des Pères de l'Oratoire, à Paris, l'an 1685.	850
— X. Sur le même sujet.	153	— XIX. Panégyrique de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. Prêché dans l'église de Saint-Thomas du Louvre, à Paris, l'an 1675.	864
— XI. Sur la vocation religieuse.	166	— XX. Panégyrique de saint François de Sales. Prêché à Paris, dans l'église de la Visitation de la rue du Bac, l'an 1684.	875
— XII. Sur le même sujet.	180	SERMONS SUR DIFFÉRENTS SUJETS PRÊCHÉS EN DES OCCASIONS PARTICULIÈRES.	889
— XIII. Prononcé en présence d'une assemblée capitulaire, sur les qualités des supérieurs que l'on doit y élire.	195	Avertissement de l'auteur.	<i>Ibid.</i>
— XIV. Prononcé en présence d'une assemblée capitulaire, par un provincial nouvellement élu.	209	— XXI. Pour le jour de la Cène. Prêché devant le roi, à Saint-Germain-en-Laye, l'an 1676.	890
— XV. Sur la nécessité que les religieux ont d'avoir de la vertu et de la science.	222	— XXII. Prêché pour le jour de la Consécration de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris, l'an 1685.	902
— XVI. Sur les fins que les religieux doivent se proposer dans leurs études, et sur l'usage qu'ils doivent faire de leur science.	256	— XXIII. Pour le jour de la Pentecôte. Prêché devant le roi en sa chapelle de Versailles, en 1681.	915
— XVII. Prononcé à l'ouverture d'une visite.	249	— XXIV. Des Afflictions. Prêché devant le roi et la reine d'Angleterre, à Saint-Germain-en-Laye.	928
— XVIII. Prononcé à la conclusion d'une visite. — <i>Contre la tiédeur, source de l'insobéissance des règles.</i>	261	— XXV. Prêché à l'ouverture des Etats de Languedoc, dans l'église cathédrale de Nîmes, l'an 1688.	941
— XIX. Prononcé à l'ouverture d'une visite.	271	— XXVI. Prêché à l'ouverture des Etats de Languedoc, à Montpellier, l'an 1691.	956
— XX. Prononcé à la conclusion d'une visite.	285	— XXVII. Prêché à l'ouverture des Etats de Languedoc, à Narbonne, l'an 1695.	971
— XXI. Sur l'exacte observance des règles.	295	— XXVIII. Pour une vêtue. Prêché à Paris, dans l'église des Carmélites.	984
— XXII. Sur le même sujet.	307	— XXIX. De l'obligation de l'aumône. Prêché à Paris, dans l'église des Nouveaux Convertis, au faubourg Saint-Victor, le cinquième samedi du carême, l'an 1681.	996
— XXIII. Prononcé aux obsèques d'un pasteur distingué par ses soins, par sa vigilance et par sa charité pour son troupeau.	320	— XXX. Première exhortation. Pour la bourse cléricale de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris.	1014
— XXIV. Sur la profession de foi d'un hérétique.	337	— XXXI. Seconde exhortation. Pour la bourse cléricale de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris.	1015
— XXV. Sur le jubilé.	348	— XXXII. Troisième exhortation faite à Paris pour les pauvres du Poitou, dans un temps de disette, au commencement des conversions des hérétiques de cette province.	1025
— XXVI. Sur l'Assomption de la sainte Vierge.	365	— XXXIII. Exhortation pour les prisonniers, faite dans l'église des Filles du Saint-Sacrement, l'an 1682.	1056
— XXVII. Sur la dévotion du Rosaire.	381	— XXXIV. Exhortation faite à Paris pour les Sœurs de la charité.	1042
— XXVIII. Sur saint François d'Assise.	396	ORAISONS FUNÈRES.	1047
— XXIX. Sur la fête de tous les Saints.	414	Oraison funèbre de madame Julie-Lucine d'Angennes	
— XXX. Sur les souffrances des âmes qui sont dans le purgatoire.	459		
— XXXI. Sur sainte Catherine, vierge et martyre.	455		
— XXXII. Pour les Dames de la Charité. — <i>Sur le nom de Jésus.</i>	471		
SERMONS CHOISIS.	485		
Sermon premier. Pour le troisième dimanche d'après l'Épiphanie. — <i>Sur le respect que les peuples doivent aux ecclésiastiques, et sur le bon exemple que les ecclésiastiques doivent aux peuples.</i>	<i>Ibid.</i>		
— II. Sur sainte Sérène, vierge et martyre.	497		
— III. Sur le prophète Elie.	508		
— IV. Sur l'indulgence de la Portioncule.	519		
— V. Sur saint Arnoul, évêque de Metz.	531		
— VI. Sur saint Roch.	544		
— VII. Sur sainte Anastasie, veuve et martyre.	555		
— VIII. Sur saint Thomas de Villeneuve.	569		
NOTICE SUR FLECHIER.	583		
PANÉGYRIQUES ET AUTRES SERMONS.	583		
Préface de l'auteur.	<i>Ibid.</i>		
Sermon premier. Pour le jour de la Toussaint. Prêché devant le roi dans sa chapelle de Fontainebleau, l'année 1682.	598		
— II. Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge. Prêché devant le roi dans sa chapelle de Versailles, l'an 1682.	616		
— III. Panégyrique de saint Joseph. Prêché dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, l'an 1682.	632		
— IV. Pour le jour de la Conversion de saint Paul. Prêché dans l'église de Saint-Paul, à Paris, le 25 février 1682.	646		
— V. Panégyrique de sainte Madeleine. Prêché à Paris, aux Filles de la Madeleine, l'an 1685.	658		

TABLE DES MATIÈRES.

de Ramouillet, duchesse de Montausier, dame d'honneur de la reine; prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Etienne de Reims, et de madame l'abbesse d'Hyères, ses sœurs, en l'église de l'abbaye d'Hyères, le 2 janvier 1672. Ibid.

Oraison funèbre de madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, prononcée en l'église des Carmélites de la rue Chapon, le 12 août 1675. 1067

Oraison funèbre de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, colonel-général de la cavalerie légère, gouverneur du haut et bas Limousin; prononcée, à Paris, dans l'église de Saint-Eustache, le dixième jour de janvier 1676. 1082

Oraison funèbre de M. le premier président de Lamoignon; prononcée, à Paris, dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 18 février 1679. 1102

Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de

France et de Navarre, prononcée à Paris le vingt-quatrième jour de novembre 1685, en l'église des religieuses du Val-de-Grâce, où son cœur repose; en présence de monseigneur le dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des princes et princesses du sang. 1117

Oraison funèbre de très-haut et puissant seigneur, messire Michel Letellier, chevalier, chancelier de France; prononcée dans l'église de l'Hôtel royal des Invalides, le vingt-deuxième jour de mars 1686. 1163

Oraison funèbre de Marie-Anne Christine de Bavière, dauphine de France; prononcée dans l'église de Notre Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le duc de Bourgogne, de Monsieur, et des princes et princesses du sang. 1178

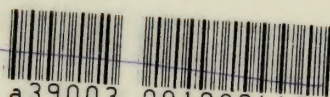
Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur messire Charles de sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France; prononcée dans l'église des Carmélites au faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690. 1191

FIN DU TOME VINGT-TROISIEME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

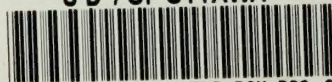


a39003 001908440b

B X 1 7 5 6 • A 2 M 5 1 8 4 4 V 2 3
M I G N E , J A C Q U E S P A U L •
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
•A2M5 1844 V023
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047748

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	04	08	0